Collection **HISTOIRE**



IACOPO **ADDA**

PÉRIL JAUNE

Origines, usages et représentations en Occident et en Russie

EDITIONS ALPHIL
PRESSES UNIVERSITAIRES SUISSES

Péril jaune

Origines, usages et représentations en Occident et en Russie

Iacopo ADDA

Péril jaune

Origines, usages et représentations en Occident et en Russie

© Éditions Alphil-Presses universitaires suisses, 2025
Rue du Tertre 10
2000 Neuchâtel
Suisse

www.alphil.ch

ISBN papier : 978-2-88930-708-1
ISBN PDF : 978-2-88930-710-4
ISBN EPUB : 978-2-88930-709-8

DOI : 10.33055/ALPHIL.00650

Les Éditions Alphil bénéficient d'un soutien structurel de l'Office fédéral de la culture pour les années 2021-2025.

Publié avec le soutien du Fonds national suisse de la recherche scientifique.

Couverture : maquette et réalisation : Nusbaumer-graphistes sarl, www.nusbaumer.ch

Ce livre est sous licence :



Ce texte est sous licence Creative Commons : elle vous oblige, si vous utilisez cet écrit, à en citer l'auteur, la source et l'éditeur original, sans modifications du texte ou de l'extrait et sans utilisation commerciale.

Illustration de couverture - Pancarte : *À la guerre de la Russie contre le Japon* [К войне России с Японей], 1904. Wikimedia commons.

Cartes

Carte 1. La Russie orientale et ses frontières après la guerre russo-japonaise (1904-1905).



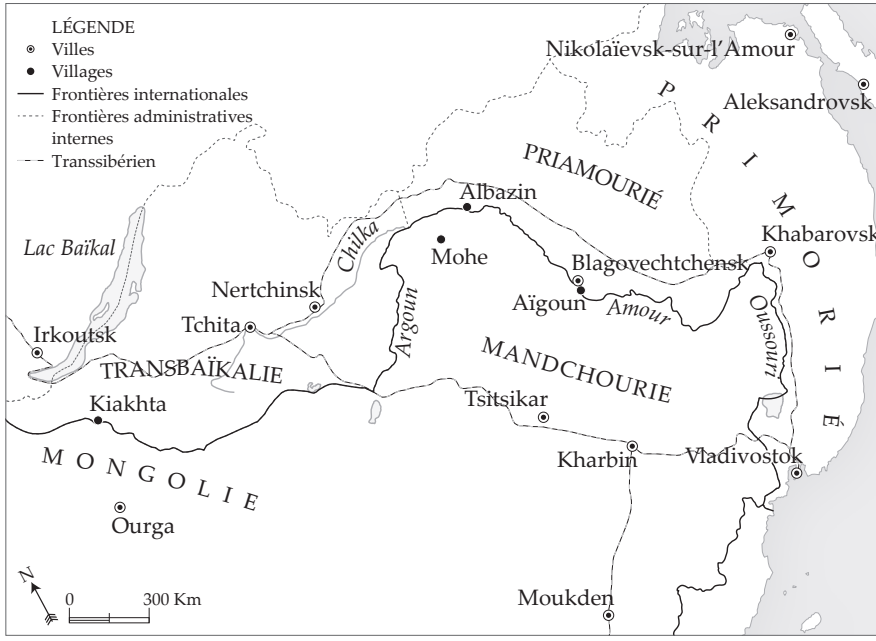
Création cartographique : Giuliano Petrarulo.

Carte 2. Détail de la partie méridionale du Primorié avec ses frontières (après 1905).



Création cartographique : Giuliano Petrarulo.

Carte 3. Détail de la région de la frontière sino-russe (après 1905).



Création cartographique : Giuliano Petrarulo.

Carte 4. La région transpacifique après la guerre sino-japonaise (1894-1895).



Création cartographique : Giuliano Petrarulo.

Fiche technique

Transcription

Dans cet ouvrage, nous avons utilisé la transcription française usuelle, qui suit les normes suivantes :

Par souci de clarté, nous avons conservé la transcription anglaise pour les auteurs ayant publié dans cette langue.

Traductions

Sauf mention contraire, toutes les traductions en français des titres des ouvrages et des articles ainsi que des citations en langues étrangères ont été réalisées par nos soins. Les citations dans leur langue originale peuvent être consultées dans le manuscrit de soutenance de thèse en libre accès sur l'archive ouverte de l'Université de Genève[1].

Nous n'avons pas traduit les références des ouvrages ou des articles dans les notes de bas de page. Nous avons fait une exception pour les descriptifs des documents d'archives, afin de fournir le contexte nécessaire pour l'interprétation de ces documents.

[1] Adda Iacopo, *Origines, usages et représentations du discours du « péril jaune ». Le non exceptionnalisme russe dans l'espace transpacifique (mi-xixe-début xxe siècles)*, thèse de doctorat, Université de Genève, 2023, 22/12/2023, <10.13097/archive-ouverte/unige:173989> [Consulté en ligne le 01/04/2025].

А	**A**	К	**K**	Х	**KH**
Б	**B**	Л	**L**	Ц	**TS**
В	**V**	М	**M**	Ч	**TCH**
Г	**Gu** → avant e, и ou ы **G** → tous les autres cas	Н	**N** **NE** → en fin de mot après un и ou un ы	Ш	**CH**
Д	**D**	О	**O**	Щ	**CHTCH**
Е	**E** → après une consonne, и ou й, au début du mot si convention admise **ÏE** → après une voyelle autre que и ou й **IE** → au début du mot, après ь ou ъ, si convention admise	П	**P**	Ъ	Non transcrit
Ё	**IO** **E** → si convention admise	Р	**R**	Ы	**Y**
Ж	**J**	С	**S** **SS** → entre deux voyelles	Ь	Non transcrit
З	**Z**	Т	T	Э	**E**
И	**I** **Ï** → après une voyelle autre que и	У	**OU** **U** → si convention admise	Ю	**IOU** **OU** → après un и ou un й **ÏOU** → après une voyelle autre que и ou й **YOU** → si convention admise
Й	**Ï** Non transcrit en fin de mot	Ф	**F**	Я	**IA** **A** → après un и ou un й **ÏA** → après une voyelle autre que и ou й **YA** → si convention admise

Dans le corps du texte, nous avons indiqué entre crochets les titres, mots ou formules brèves en langue originale. Exemple : *Passé et méditations* [Былое и думы] ; *Le livre des merveilles* [Il milione].

Les mots en russe ou dans d'autres langues étrangères employés comme des emprunts en français sont indiqués en italiques. Exemple : *khanchin*.

Références bibliographiques dans les notes de bas de page

a. Ouvrages :

Nom Prénom, *Titre de l'ouvrage*, Maison d'Édition, Lieu, Année de publication.

b. Articles :

Nom Prénom, « Titre de l'article », *Nom de la revue*, vol. numéro, § numéro, Année de publication.

c. Chapitres dans des ouvrages collectifs :

Nom Prénom, « Titre du chapitre », in Nom Prénom (ed.), *Titre de l'ouvrage*, Maison d'Édition, Lieu, Année de publication.

d. Articles dans des sites Web :

Nom Prénom, « Titre de l'article », *Nom du site internet*, Date de mise en ligne, <URL> [consulté en ligne le …].

e. Documents d'archives :

ACRONYME DE L'ARCHIVE, Ф. (*F. – fonds, fonds d'archive*), Оп. (*Op. – opis, inventaire*), Д. (*D. delo – dossier*), Л. (*L. list – page*), Description du document en français. №.… Lieu. Date. Exemple : РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 300, Л. 23. Télégramme du gouverneur militaire de la région de l'Amour. № 58. Khabarovsk. 29/01/1900.

Afin d'alléger les notes de bas de page, dans cette édition, certaines références non essentielles ont été supprimées. Néanmoins, l'intégralité des sources mobilisées dans le cadre de cette étude peut être consultée dans le manuscrit de soutenance de thèse en libre accès sur l'archive ouverte de l'Université de Genève[2].

[2] Adda Iacopo, *Origines, usages et représentations…*

Remarques sur le calendrier utilisé

Pour la Russie, les dates sont données dans l'ancien calendrier julien jusqu'à l'adoption du calendrier grégorien en Russie soviétique en février 1918. Ainsi les dates antérieures à cet événement marqueront un retard de dix jours sur le calendrier grégorien pour le XVIII^e^ siècle, de onze jours pour le XVIII^e^ siècle, de douze jours pour le XIX^e^ siècle et de treize jours pour le XX^e^ siècle.

Remerciements

J'exprimerai d'abord ma profonde gratitude envers ma directrice de thèse, Korine Amacher, qui m'a toujours accordé son soutien inépuisable face à n'importe quelle difficulté. Elle a su m'inspirer profondément par ses capacités de chercheuse et d'enseignante, ainsi que par son engagement social. Elle a été une infatigable relectrice de mes chapitres, et j'ai beaucoup appris de ses commentaires francs et pertinents. Son influence dépasse ce que je peux résumer ici en quelques lignes. Ainsi, pour tout ce que j'ai écrit et pour tout ce que je n'ai pas la possibilité d'écrire, mais que je n'oublierai jamais, je la remercie de tout cœur.

Je suis infiniment reconnaissant à Manon Brugger et Célia Schiess pour leur inestimable soutien en tant que relectrices et inépuisables sources de soutien moral et de conseils. De même, je remercie Léa Moreau, Alix Desrues et Chiara Redaelli d'avoir, elles aussi, relu certaines parties de cet ouvrage. Un remerciement très spécial est également dû à Elizavieta Azarionok qui, pendant des mois, m'a assisté dans le processus de transcription lors de mes recherches dans les archives historiques d'Irkoutsk, de Tchita et de Vladivostok entre 2018 et 2019. Son travail a été absolument admirable. J'exprime aussi toute ma gratitude à l'égard de Giuliano Petrarulo, qui est l'auteur du support cartographique essentiel qui accompagne cet ouvrage.

Je tiens également à remercier Sergey Glebov d'avoir traversé un océan afin d'être présent le jour de ma défense doctorale et pour m'avoir permis de visiter les ruines de la forteresse de Vladivostok peu après notre rencontre dans les archives de cette ville ; Dany Savelli, qui a su me prodiguer de bons conseils et qui a été un point de repère amical quand je participais à des conférences en France ; Laure Zhang pour m'avoir poussé à imaginer des enseignements destinés à des étudiant·e·s en histoire chinoise ; Samuel Guex enfin, pour avoir assuré avec grande compétence la présidence de mon jury de thèse.

Je remercie également Yuexin Rachel Lin, avec qui j'ai découvert les régions se trouvant du côté chinois de l'Amour ; Sergueï Ivanov, d'avoir favorisé mon séjour en Russie entre 2018 et 2019 et avec qui, à Vladivostok, j'ai eu des discussions passionnantes sur nos sujets de recherche ; Viktor Diatlov, dont les travaux et la personnalité m'ont énormément inspiré, et qui s'est toujours montré disponible chaque fois que j'ai séjourné à Irkoutsk ou que j'ai eu besoin de le consulter ; Annick Valleau, qui m'a aidé à concevoir le projet de cet ouvrage et qui a relu et commenté les premières ébauches du premier chapitre ; Daniele Leonetti pour ses conseils en matière de terminologie de l'analyse du discours ; Paul Gradvohl qui m'a donné des avis précieux au début de mon parcours doctoral. J'aimerais également remercier Anna Kouteleva, Leonid Kozlov, Elizabeth Wishnick et Sören Urbansky pour les discussions que nous avons eues dans des moments différents et qui m'ont été très utiles.

Je remercie le Global Studies Institute de l'Université de Genève d'avoir soutenu mes recherches et mes déplacements à l'étranger. Je remercie également le Fond national suisse de la recherche scientifique de m'avoir permis de mener mon terrain de recherche en Russie entre 2018 et 2019, grâce aux financements octroyés par le programme *DocMobility*.

Je tiens à remercier ma mère Tiziana, mon père Guido, mon oncle Fausto et ma cousine Federica, qui ont su rester discrètement à côté de moi durant ces longues années. J'ai le grand privilège d'avoir des parents extraordinaires, qui ont toujours fait énormément pour moi et auxquels je dédie ce travail. Je suis également infiniment reconnaissant à Jessica Battaia et à Alberto Finelli, qui ont depuis toujours fait partie de ma vie et qui n'ont jamais cessé de me soutenir. De même, je remercie Rosella Savasini de n'avoir jamais oublié de m'encourager. Enfin, durant ce parcours de rédaction, d'autres ont été pour moi très importants également : la sagesse et la douceur de Hugues et Tara Cachelin ; le soutien de Carlo Boni ; l'empathie de Francesco Giuli ; la sympathie de Victor Kernen ; la ténacité d'Elia von Rotz ; la cinéphilie d'Arianna Religi ; l'esprit ludique de Daniele Vitturini ; les discussions infinies avec Giacomo Benini ; l'intelligence d'Ann-Kathrin Perrevoort ; la générosité de Masha Vassilieva, les jeux d'échec avec Annabelle Memmi et l'ingéniosité de Valentina Luporini.

J'achève ces remerciements en mentionnant ma chatte Biguimochka, qui a toujours ronronné à côté de moi quand elle l'estimait nécessaire.

Introduction générale

À l'automne 2018, nous nous trouvions à Vladivostok pour mener notre travail de recherche dans les Archives historiques d'État russes de l'Extrême-Orient (РГИА ДВ). Il nous fut demandé de faire une présentation sur nos recherches à l'occasion d'un symposium[3] organisé par l'Institut d'histoire, archéologie et ethnologie des populations de l'Extrême-Orient [Институт истории, археологии и этнографии народов Дальнего Востока], qui fait partie de la Section extrême-orientale de l'Académie des sciences russe [Дальневосточное отделение Российской академии наук – ДВО РАН]. Le symposium était consacré au quatre-centième anniversaire des relations russo-chinoises et y prenaient part des chercheur·euse·s, professeur·e·s et spécialistes russes et chinois. L'invitation n'ayant été communiquée que tardivement nous décidâmes de présenter un résumé des deux premiers chapitres de cet ouvrage. Notre présentation portait donc sur l'origine des éléments qui constituent le discours du « péril jaune » en Occident au fil des siècles, voire des millénaires. Nous conclûmes en disant que notre étude chercherait entre autres à comprendre si la formation du discours du « péril jaune » en Russie avait suivi un parcours similaire. Nous ajoutâmes également que tout ce que nous avions trouvé jusque-là durant nos recherches nous portait à remarquer un grand nombre de similitudes

[3] Le symposium s'est déroulé du 17 au 18 octobre 2018. Il reste un compte rendu de cet événement sur le site internet de l'Institut d'histoire, archéologie et ethnologie des populations de l'Extrême-Orient : « Институт провёл научно-практический симпозиум, посвящённый 400-летию российско-китайских отношений », Институт истории, археологии и этнографии народов Дальнего Востока, Дальневосточное отделение Российской академии наук [site officiel], 22/10/2018, < http://old.ihaefe.org/news/6556?> [Consulté en ligne le 02/05/2023].

entre le parcours de formation du discours du « péril jaune » dans les régions récemment colonisées[4] de l'espace transpacifique et celles de l'Extrême-Orient russe colonisées à partir de la seconde moitié du XIXe siècle. Nous conclûmes en disant qu'il nous semblait dès lors possible d'insérer la Russie orientale dans un contexte d'études macrorégionales plus vaste. Au moment de la discussion, de façon plutôt inattendue, la réaction de certain·e·s professeur·e·s russes de l'Institut fut assez négative. On nous reprochait de déployer une approche euro-centrique, dès lors que, pour parler du discours du « péril jaune » en Russie orientale, nous avions proposé une présentation qui portait presqu'entièrement sur la formation de ce discours en Europe occidentale. D'un air un peu paternaliste, on nous rappela que le discours du « péril jaune » était un discours raciste « occidental ». Pour finir, un des spécialistes les plus renommés présents dans la salle nous dit que, de toute façon, le discours du « péril jaune » ne s'était pas diffusé en Russie avant la guerre russo-japonaise en 1904-1905. La discussion terminée, nous échangeâmes avec des chercheur·euse·s plus jeunes, qui nous offrirent aimablement un thé et nous dirent qu'il·elle·s ne partageaient pas du tout, ou pas complètement, les critiques qui nous avaient avaient été adressées. Certain·e·s dirent même que notre présentation avait été la plus intéressante de la matinée. Était-ce par politesse ? Cela est plausible. Pourtant il·elle·s se montrèrent désir·euse·s d'en savoir plus sur notre approche et nos discussions se poursuivirent au-delà même de la fin du symposium.

Comment donner du sens à tout cela ? Il y avait certainement une différence générationnelle entre les spécialistes et les professeur·e·s plus âgé·e·s, qui avaient été formés à l'époque soviétique, et les nouveaux·elles chercheur·euse·s, qui, de façon presque confidentielle, nous avaient montré leur intérêt. Toutefois, nous pouvions observer aussi et surtout un problème de nature politique et idéologique. Dans le cadre d'une conférence internationale avec de nombreu·se·s intervenant·e·s en provenance de la Chine, nous ressentions, chez les organisateurs russes plus expérimentés, la nécessité de dissocier de façon nette et intransigeante le parcours historique russe de celui qui avait engendré le discours du « péril jaune » au sein des autres empires coloniaux européens et aux États-Unis. Le fait de limiter par exemple la diffusion du discours du « péril jaune » en Russie à une époque postérieure à la guerre russo-japonaise permettait de lui donner une

[4] Comme nous l'expliquons au paragraphe VII de notre introduction, la formule « régions récemment colonisées » sera mobilisée dans cet ouvrage pour parler des régions de l'espace transpacifique qui ont été colonisées par les Européens (ou par des États constitués par des descendants de colonisateurs d'origine européenne comme les États-Unis) entre la fin du XVIIe siècle et la seconde moitié du XIXe siècle.

justification acceptable : en fin de compte, c'était le Japon qui avait attaqué la Russie en 1904. Cela revenait également à mettre l'accent sur un « péril jaune » perçu en Russie comme plutôt japonais que chinois, justifié par un militarisme expansionniste dont la Chine fut également victime entre la fin du XIXe siècle et la première moitié du XXe siècle. Se manifestait ainsi l'idée de l'existence d'un certain exceptionnalisme russe qui justifiait les critiques portées à notre présentation : l'histoire de la Russie en Asie ne pouvait pas être mêlée à celle des autres puissances impérialistes qui avaient colonisé plusieurs régions de l'espace transpacifique au XIXe siècle, car son parcours historique était différent. Cette interprétation soulevait déjà, nous semblait-il, plusieurs aspects problématiques, mais il y avait plus que cela. En discutant avec un des professeurs qui avait exprimé des critiques à l'égard de notre travail, nous nous rendîment compte qu'il y avait également un problème concernant la définition du discours du « péril jaune ». Or, ce problème a hanté notre travail du début à la fin de sa rédaction. Ce professeur nous invitait à démontrer nos propos en cherchant dans les documents d'archive l'utilisation de la formule « péril jaune » des années, voire des décennies avant la guerre russo-japonaise. Nous comprîmes que nous étions en train de parler de deux choses différentes. Et la grande question au fondement de notre différence de points de vue était la suivante : qu'est-ce que le discours du « péril jaune » ? Pouvons-nous affirmer que ce discours, avec ses ramifications dans les milieux politiques et culturels, ainsi que ses conséquences socio-économiques, a existé avant d'être nommé ? Car en Russie, comme ailleurs dans le monde, la formule « péril jaune » n'a commencé à être utilisée qu'au début du XXe siècle. Mais le discours du « péril jaune » a-t-il commencé à exister seulement avec la formule qui l'identifie ? La réponse à cette question, comme nous tenterons de le montrer, est négative, mais sa simplicité cache une grande difficulté. Comment reconnaître un discours qui n'est pas nommé et quels sont les éléments argumentatifs ainsi que les clichés qui le composent ? D'où vient-il ? Comment le définir ?

Ce n'est qu'après avoir répondu à ces questions de façon claire et satisfaisante que nous pourrons non seulement analyser notre sujet de recherche principal, à savoir le rôle de la Russie dans l'espace transpacifique entre la seconde moitié du XIXe siècle et le début du XXe siècle, mais aussi remettre en question son prétendu exceptionnalisme dans son rapport à l'« Autre oriental ».

I Quand l'histoire est actuelle

Il est impossible de se démarquer du temps présent quand celui-ci est aussi cruel et violent qu'il l'est aujourd'hui. La dernière période de rédaction de cet ouvrage a été marquée par l'invasion à grande échelle de l'Ukraine par la Fédération de Russie, le 24 février 2022. L'utilisation de l'histoire en tant qu'arme idéologique ainsi que sa manipulation de la part des hauts représentants politiques russes afin de justifier des actions belliqueuses et meurtrières confèrent une responsabilité accrue au travail des chercheur·euse·s lorsqu'il s'agit d'enquêter sur des thématiques où le concept d'exceptionnalisme est central.

Le terme « exceptionnalisme » a d'abord été utilisé dans le milieu académique pour se référer en particulier aux États-Unis[5]. Comme l'a remarqué le spécialiste Kevork Oskanian, ce terme se réfère à un ensemble de spécificités définissant les États-Unis et leur histoire, à savoir l'existence d'un mythe fondateur et une prétention à une unicité justifiée par la mission, définie tant politiquement que religieusement, de diffuser le modèle américain[6]. Néanmoins, l'emploi du terme « exceptionnalisme » s'est popularisé durant ces dernières décennies et il est désormais associé à d'autres entités étatiques, dont la Russie. Dans ce cadre plus général, nous devons donc adopter une définition plus inclusive. Le mot « exceptionnalisme » se référerait alors à des qualités uniques (valeurs socio-politiques, trajectoire historique, contacts avec d'autres États ou civilisations) qui différencient un État donné de tous les autres. Nous remarquons bien qu'« exceptionnalisme » implique l'idée d'un État différent, voire unique, mais également celle d'un État spécial en conséquence de son unicité et donc chargé d'une mission universaliste[7]. À cette remarque, nous devons ajouter celles du professeur en sciences politiques Kalevi Jaakko Holsti, qui a identifié cinq « caractéristiques fondamentales de l'exceptionnalisme » :

1. Une responsabilité, une obligation et une mission de « libérer » les autres […]. Les priorités nationales sont définies en subordonnant

[5] Ceaser James W., « The Origins and Character of American Exceptionalism », *American Political Thought*, vol. 1, § 1, 2012, p. 4 ; voir également entre autres : Madsen Deborah L., *American Exceptionalism*, University Press of Mississipi, Jackson, 1998 ; Hodgson Godfrey, *The Myth of American Exceptionalism*, Sheridan Books, Ann Arbor, 2009.

[6] Oskanian Kevork, *Russian Exceptionalism between East and West : the Ambiguous Empire*, Palgrave Macmillan, Cham, 2021.

[7] Voir par exemple : Forsythe David P., McMahon Patrice C., *American Exceptionalism Reconsidered : U.S. Foreign Policy, Human Rights, and World Order*, Routledge, New York, London, 2017, pp. 17-25.

l'intérêt personnel à un bien plus grand, prétendument universel. C'est messianique […].

2. En raison de ces responsabilités extraordinaires, l'État exceptionnaliste est ou devrait être libre de toutes contraintes extérieures, telles que les règles ou les normes qui régissent ou influencent les relations entre les États « ordinaires » […].
3. Les États exceptionnalistes se considèrent généralement comme existant dans un monde hostile. Les menaces sont universalisées […].
4. Les gouvernements et les sociétés des États exceptionnalistes développent la nécessité d'avoir des ennemis extérieurs ; pour cette raison, les menaces sont souvent fabriquées de toutes pièces ou, lorsqu'elles sont mineures, sont exagérées à l'extrême.
5. Les États exceptionnalistes se présentent comme des victimes innocentes. […] Ils n'agissent pas, « ils réagissent plutôt à un monde hostile. Ils sont exceptionnels, en partie, parce qu'ils sont moralement irréprochables alors qu'ils font l'objet de la haine d'autrui[8] ».

Or, derrière le mythe de l'exceptionnalisme russe se cachent plusieurs « sous-mythes » qui évoluent et qui gagnent ou perdent de l'importance selon les époques et les contextes. En premier lieu, il y a certainement un exceptionnalisme religieux, lié à la conception de la Russie en tant que berceau de l'orthodoxie de l'Europe orientale et à l'idée de Moscou troisième Rome, car seule héritière et seul bastion de défense de la « vraie foi » après la chute de Constantinople en 1453. Nous pouvons mentionner également l'exceptionnalisme géographique et identitaire d'un pays situé à cheval entre l'Europe et l'Asie, couvrant un espace continental immense, possédant des frontières aussi bien avec la région baltique qu'avec la Chine, le monde persan, l'Asie centrale et l'Europe centre-orientale. Il ne faut pas oublier la perception d'un exceptionnalisme historique déterminé par une histoire ancienne tiraillée entre les influences des mondes normand, grecs et celui des steppes. La Russie aurait ainsi vécu un long moment d'unicité en raison de la domination mongole entre le XIII^e^ et le XV^e^ siècle. S'ajoute à cela l'idée d'un exceptionnalisme civilisationnel d'un empire multiethnique, qui met en avant la capacité d'assimiler dans les rouages de sa structure politico-administrative une partie sélectionnée des élites des populations subjuguées. De cela dériverait un exceptionnalisme paternaliste créant l'image

[8] Holsti Kalevi Jaakko, « Exceptionalism in American Foreign Policy : Is It Exceptional? », *European Journal of International Relations*, vol. 17, § 3, 2010, p. 384.

auto-référentielle d'un empire généreux vis-à-vis des peuples non russes qui accepteraient d'être assujettis ; un empire ayant une mission universaliste et divine dont la grandeur de son tsar se réverbérerait dans l'étendue de la masse territoriale étatique. L'expérience soviétique a contribué à rajouter des niveaux de complexité à l'idée d'exceptionnalisme russe, mais nous ne prendrons pas en considération cette période dans le cadre de cet ouvrage.

Comme nous le verrons, tant en Russie qu'à l'étranger, l'idée de l'existence d'un exceptionnalisme russe a exercé une grande influence dans les études sur la Russie orientale et la Russie en Asie extrême-orientale. Ainsi, il est assez rare de trouver des travaux qui comparent en profondeur la colonisation de la Sibérie et de l'Extrême-Orient russe à d'autres expériences similaires, menées par d'autres empires européens en Asie durant les mêmes périodes. L'expérience russe est souvent considérée comme différente, mais il nous semble que le temps est venu de questionner ces convictions.

II Le discours du « péril jaune » : un objet de recherche protéiforme

Étudier le discours du « péril jaune » signifie se plonger dans un labyrinthe interdisciplinaire à la recherche d'une définition presqu'insaisissable du phénomène étudié, car composé de plusieurs éléments, à la fois historiques, politiques, socio-économiques et culturels. En principe, chacun de ces éléments peut être apprivoisé de façon autonome, ce qui est d'ailleurs fait dans la majorité des travaux qui traitent, d'une manière ou d'une autre, du « péril jaune ». Au fil des décennies, les spécialistes de chaque discipline ont apporté leur contribution à l'étude du discours du « péril jaune » en respectant pourtant presque toujours les limites de leurs domaines de spécialisation. En voici quelques exemples :

– Les travaux qui portent sur la formation historique du discours du « péril jaune » en prenant en considération la longue durée de son évolution depuis les temps les plus anciens ne sont pas nombreux. On peut mentionner l'ouvrage de Walter Demel *Comment les Chinois devinrent jaunes. Aux origines des théories raciales* [Come i Cinesi divennero gialli. Alle origini delle teorie razziali][9] ou celui de Micheal Keevak,

[9] Demel Walter, *Come i Cinesi divennero gialli. Alle origini delle teorie razziali*, Vita & Pensiero, Milano, 1997.

Devenir jaunes : une brève histoire de la pensée raciale [Becoming Yellow : a Short History of Racial Thinking][10]. Les auteurs de ces ouvrages ont travaillé principalement sur un corpus diversifié, composé, entre autres, de récits de voyages, d'ouvrages scientifiques ou pseudo-scientifiques et parfois philosophiques. Néanmoins, en aucun cas, dans ces ouvrages, l'analyse du discours du « péril jaune » n'explore la composante structurelle socio-économique de ce phénomène, telle qu'elle s'est manifestée dans les régions récemment colonisées de l'espace transpacifique au XIX^e^ siècle. De même, les travaux de Demel et Keevak ne se focalisent sur aucune région en particulier, et ils ne montrent pas les entrelacements des pratiques racistes d'attraction, d'exploitation et d'exclusion qui ont été communes à toutes les régions de colonisation récente de l'espace transpacifique. Ces ouvrages n'accordent pas une attention spécifique à l'évolution du discours du « péril jaune » dans le domaine culturel, et ils se concentrent principalement sur la tâche de rechercher les origines de l'association de la couleur jaune de la peau aux populations asiatiques.

– D'autres travaux se sont concentrés sur des régions spécifiques de l'espace transpacifique. Ainsi, ils ont analysé le développement du processus économique de mise en exploitation de ces espaces (essor de l'industrie aurifère, grands projets de construction d'infrastructures de base, etc.) en lien avec le phénomène migratoire asiatique et les politiques racistes qui visaient les communautés asiatiques immigrées. Nous pouvons mentionner l'ouvrage collectif *Immigration de main-d'œuvre durant le capitalisme. Travailleurs asiatiques aux États-Unis avant la Seconde Guerre mondiale* [Labor Immigration under Capitalism. Asian Workers in the United States before World War II][11], sous la direction de Lucie Cheng et Edna Bonacich, la monographie de Beth Lew-Williams, *Le Chinois doit partir. Violence, exclusion et la création de l'étranger en Amérique* [The Chinese Must Go. Violence, Exclusion, and the Making of the Alien in America][12], l'ouvrage collectif *Les Chinois en Amérique latine et aux Caraïbes* [The Chinese in Latin America and the

[10] Keevak Micheal, *Becoming Yellow : a Short History of Racial Thinking*, Princeton University Press, Princeton (NJ), 2011.
[11] Cheng Lucie, Bonacich Edna (eds.), *Labor Immigration under Capitalism. Asian Workers in the United States before World War II*, University of California Press, Berkeley & Los Angeles, 1984.
[12] Lew-Williams Beth, *The Chinese Must Go. Violence, Exclusion, and the Making of the Alien in America*, Harvard University Press, Cambridge, 2018.

Caribbean][13], sous la direction de Walton Look Lai et Chee Beng Tan, ou encore *Canada blanc pour toujours : attitudes populaires et politiques publiques à l'égard des Orientaux dans la Colombie-Britannique* [White Canada Forever : Popular Attitudes and Public Policy Toward Orientals in British Columbia][14] de W. Peter Ward, ainsi que plusieurs travaux de spécialistes de l'histoire australienne, notamment Verity Burgmann, Ann Curthoys ou Andrew Markus[15]. Le but de ces spécialistes étant plutôt de décrire l'apparition et le développement d'un phénomène raciste dans un contexte géographique limité par des frontières politiques ou naturelles, ils ne se soucient pas de se pencher sur les origines anciennes du discours du « péril jaune ». En outre, le milieu culturel dans lequel ce discours s'est développé n'est que rarement l'objet d'une attention spécifique dans ce type d'ouvrages qui évitent de proposer des analyses comparatives pointues entre différents espaces géographiques aux caractéristiques similaires.

– Le milieu académique qui s'est le plus penché sur la thématique du discours du « péril jaune » est celui des études littéraires et cinématographiques. La littérature d'un grand nombre de pays a développé, dès la seconde moitié du XIX^e^ siècle, un courant littéraire puisant dans l'imaginaire du discours du « péril jaune ». Le cinéma, avec en particulier la saga de Fu Manchu, le personnage imaginaire de Sax Rohmer, a également attiré l'attention des spécialistes du discours du « péril jaune », qui en ont analysé les clichés, les évolutions liées à l'actualité de la politique internationale, ainsi que l'impact sur la société contemporaine. Parmi les ouvrages les plus significatifs dans ces domaines, nous pouvons mentionner celui de Gina Marchetti, *Romance et péril jaune : race, sexe et stratégies discursives dans la fiction hollywoodienne* [Romance and the Yellow Peril : Race, Sex, and Discursive Strategies in Hollywood Fiction][16], William F. Wu, *Le péril jaune : Chinois·es américain ·e · s dans la fiction américaine, 1850-1940* [The Yellow Peril: Chinese Americans in American Fiction,

[13] Lai Walton Look, Tan Chee Beng (eds.), *The Chinese in Latin America and the Caribbean*, Brill, Leiden, 2010.

[14] Ward W. Peter, *White Canada Forever : Popular Attitudes and Public Policy Toward Orientals in British Columbia*, 3rd ed., McGill-Queen's University Press, Montréal, 2002.

[15] Voir par exemple : Markus Andrew, « Divided We Fall : the Chinese and the Melbourne Furniture Trade Union, 1870-1900 », *Labour History*, § 26, May 1974 ; Burgmann Verity, « Capital and Labour », *Labour History*, vol. 35, 1978 ; Curthoys Ann, « Conflict and Consensus », *Labour History*, vol. 35, 1978.

[16] Marchetti Gina, *Romance and the Yellow Peril : Race, Sex, and Discursive Strategies in Hollywood Fiction*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, London, 1994.

1850-1940][17], ou encore l'essai de Fabio Giovannini, *Museaux jaunes. Chinois, Japonais, Coréens, Vietnamiens et Cambodgiens : les nouveaux monstres de notre imaginaire* [Musi gialli. Cinesi, Giapponesi, Coreani, Vietnamiti e Cambogiani : i nuovi mostri del nostro immaginario][18], ou la thèse de doctorat de Catriona Ross, *Imaginaires déracinés : les romans australiens sur l'invasion asiatique* [Unsettled Imaginings : Australian Novels of Asian Invasion][19]. Pour la Russie, nous pouvons mentionner entre autres le travail de Susanna Soojung Lim, *La Chine et le Japon dans l'imaginaire russe 1685-1922. Jusqu'aux bouts des Orients* [China and Japan in the Russian Imagination 1685-1922. To the Ends of the Orient][20], celui d'Aldo Ferrari, *La forêt et la steppe. Le mythe de l'Eurasie dans la culture russe* [La foresta e la steppa. Il mito dell'Eurasia nella cultura russa][21], ou encore l'introduction à l'ouvrage d'Alexander Lukin, *L'ours regarde le dragon : les perceptions russes de la Chine et l'évolution des relations russo-chinoises à partir du XVIII^e siècle* [The Bear Watches the Dragon : Russia's Perceptions of China and the Evolution of Russian-Chinese Relations since the Eighteenth Century][22]. Des analyses proches peuvent aussi être partiellement retrouvées dans des ouvrages qui traitent plus spécifiquement de l'orientalisme russe, par exemple *Orientalisme russe. L'Asie dans la pensée russe de Pierre le Grand jusqu'à la diaspora* [Russian Orientalism. Asia in Russian Mind from Peter the Great to the Emigration][23] de David Schimmelpenninck van der Oye. Ces études peuvent, selon les cas, prendre en considération le contexte colonial dans lequel le discours du « péril jaune » s'est diffusé, ou encore les origines historiques de la pensée raciste occidentale et russe à l'égard des populations asiatiques, ainsi que son contexte politique et philosophico-culturel. Néanmoins, aucun de ces ouvrages ne sort de ses

[17] Wu William F., *The Yellow Peril : Chinese Americans in American Fiction, 1850-1940*, Archon Books, Hamden, Connecticut, 1982.

[18] Giovannini Fabio, *Musi gialli. Cinesi, Giapponesi, Coreani, Vietnamiti e Cambogiani : i nuovi mostri del nostro immaginario*, Eretica, Pavona (Roma), 2011.

[19] Ross Catriona, *Unsettled Imaginings : Australian Novels of Asian Invasion*, PhD Thesis, University of Tasmania, April 2008.

[20] Lim Susanna Soojung, *China and Japan in the Russian Imagination 1685-1922. To the Ends of the Orient*, Routledge, London, New York, 2013.

[21] Ferrari Aldo, *La foresta e la steppa. Il mito dell'Eurasia nella cultura russa*, Mimesis Edizioni, Milano, 2012.

[22] Lukin Alexander, *The Bear Watches the Dragon : Russia's Perceptions of China and the Evolution of Russian-Chinese Relations since the Eighteenth Century*, M. E. Sharpe, New York, 2003.

[23] Schimmelpenninck van der Oye David, *Russian Orientalism. Asia in Russian Mind from Peter the Great to the Emigration*, Yale University Press, New Haven, London, 2010.

limites disciplinaires, ni ne propose des comparaisons ponctuelles avec d'autres espaces géo-culturels en dehors de la Russie.

– Enfin, certains ouvrages ont abordé la question du discours du « péril jaune » selon un angle plutôt économique, en analysant la peur de la concurrence des marchandises et des méthodes de productions orientales dans les pays européens, dans les contrées éloignées de leurs empires ou aux États-Unis depuis la seconde moitié du XIXe siècle et jusqu'à la Première Guerre mondiale. Ces craintes ont bien sûr contribué à la création et à la diffusion du discours raciste à l'égard des Asiatiques, mais, encore une fois, elles n'expliquent pas à elles seules les origines du discours du « péril jaune », ni ne justifient entièrement les raisons de son affirmation au niveau mondial. S'ajoutent à certains travaux déjà mentionnés précédemment des ouvrages comme celui de François Pavé, *Le péril jaune à la fin du XIXe siècle. Fantasme ou réalité ?*[24], ou des articles comme celui de Marion Gaspard, « Péril chinois et déclin de l'Europe : analyses économiques en France au tournant du XXe siècle »[25]. Ces travaux restent également dans les limites d'un domaine de recherche déterminé.

Ainsi, dès le départ, nous avons été confronté à la nécessité de réunir une grande quantité de pans de connaissance en provenance de disciplines et d'études régionales différentes, afin de saisir la complexité du discours du « péril jaune ». Cela voulait dire rassembler des décennies de recherches sur le sujet qui s'étaient concentrées sur des aspects distincts de la même question. Il fallait par la suite proposer une reconstruction cohérente, organique et inclusive du phénomène, à la recherche d'une définition, voire d'une description du discours du « péril jaune » qui n'oublie aucun des éléments ayant mené à sa construction, affirmation, reproduction et évolution. Il était nécessaire de développer cette démarche avant de nous pencher sur le cas russe et sur les dynamiques qui ont caractérisé l'affirmation du discours du « péril jaune » en Russie orientale.

Nous sommes parti d'une définition très modeste et incomplète du discours du « péril jaune », que nous avons formulée ainsi : le « péril jaune » est un discours idéologique et raciste qui s'est diffusé dès la seconde moitié du XIXe siècle dans la plupart des pays européens, américains et dans leurs colonies, qui visait la stigmatisation des populations d'Asie orientale. Ce

[24] Pavé François, *Le péril jaune à la fin du XIXe siècle. Fantasme ou réalité ?,* L'Harmattan, Paris, 2013.
[25] Gaspard Marion, « Péril chinois et déclin de l'Europe : analyses économiques en France au tournant du XXe siècle », *Revue Économique*, vol. 66, § 5, septembre 2015.

discours a justifié des politiques agressives telles que le colonialisme en Asie, l'exploitation sous des formes proches de l'esclavage de la main-d'œuvre asiatique, la promulgation de lois discriminatoires, la ghettoïsation de la population asiatique au sein des sociétés d'accueil et enfin, la promotion d'une culture de la peur et de la haine vis-à-vis des « jaunes ».

Cette définition n'est acceptable que dans la mesure où elle est provisoire. Elle est incomplète car elle ne prend pas en considération la formation des clichés typiques du discours du « péril jaune » durant les millénaires qui ont précédé la définition de l'existence d'une « race jaune » au sein des pseudo-sciences du XIX^e siècle. De plus, elle ne décrit que partiellement le discours du « péril jaune » dans son rapport profond avec le système de conquête et d'exploitation coloniale dans les espaces récemment colonisés de la région transpacifique. Enfin, elle ne mentionne pas l'ensemble des clichés argumentatifs du discours du « péril jaune » tels qu'ils se sont affirmés dans les milieux littéraire et culturel qui l'ont exploité de façon souvent redondante. En conclusion de la première partie de notre ouvrage, nous proposerons une définition-description plus complète du discours du « péril jaune », qui prendra en compte sa nature protéiforme[26].

III La Russie orientale, une périphérie oubliée des études de l'espace transpacifique ?

Le discours du « péril jaune » est fortement lié au phénomène migratoire de plusieurs populations asiatiques qui, à partir du milieu du XIX^e siècle, se sont déplacées vers des régions récemment colonisées par des puissances européennes dans l'espace transpacifique. À partir des années 2000, une réflexion sur les influences mutuelles dans le cadre d'un espace caractérisé par des échanges transnationaux[27] a fait l'objet d'une attention renforcée de la part des chercheur·euse·s. On peut mentionner les travaux de l'historienne Erika Lee qui a souligné la similarité de l'interprétation de la question raciale

[26] Voir la conclusion de la première partie de cet ouvrage.

[27] Les études des phénomènes de migration transnationale ont commencé à s'affirmer en premier lieu dans le domaine de la sociologie des années 1990. Néanmoins, elles se sont rapidement élargies à d'autres disciplines telles l'économie, les sciences politiques et d'autres secteurs des sciences humaines, parfois même dans le cadre d'approches interdisciplinaires. Levitt Peggy, Jaworsky Nadya, « Transnational Migration Studies : Past Developments and Future Trends », *Annual Review of Sociology*, vol. 33, § 1, pp. 129-156.

dans certaines régions de l'espace transpacifique[28]. En 2005, Lee se demandait entre autres :

« À quoi ressemblerait une histoire hémisphérique asiatico-américaine ? Elle se fonderait d'abord sur les ouvrages consacrés aux Asiatiques au Canada, en Amérique latine et dans les Caraïbes, en tenant compte à la fois des contours uniques qui séparent – et des similitudes qui relient – leurs histoires multiples. »[29]

Il s'agit d'un questionnement fascinant pour lequel le discours du « péril jaune » ne pouvait que constituer un sujet de recherche idéal, comme Lee l'a montré dans son article « Le "péril jaune" et l'exclusion des Asiatiques dans les Amériques [The « Yellow Peril » and Asian Exclusion in the Americas, p. 538] »[30]. Dans cet article, Lee se demandait comment le phénomène de l'exclusion raciale des Asiatiques pouvait nous aider à reconceptualiser le « transnationalisme » [transnationalism] et surtout :

« Comment les idées sur la différence raciale, l'infériorité et l'identité sont-elles liées à la migration mondiale de la main-d'œuvre, du capital et de la culture ? Comment la « globalité de la race » (terme utilisé par Howard Winant) est-elle liée à la fois aux flux mondiaux et aux processus nationaux de construction de la nation ? Enfin, en quoi l'histoire de l'exclusion des Asiatiques dans les Amériques est-elle révélatrice de l'histoire globale de la race ? »

Lee se donnait ainsi comme objectif d'explorer les contours d'une étude historique sur les Asiatiques émigrés vers le continent américain en mettant en valeur les échanges humains, économiques, culturels et idéologiques qui transitaient par le Pacifique. Son travail proposait une vision macrorégionale, qu'elle imaginait comme une contribution à l'histoire globale, et qu'elle a définie comme « histoire hémisphérique asiatico-américaine [hemispheric Asian American history] »[31].

Cette approche transnationale se révélait particulièrement pertinente pour décrire la formation et la diffusion d'idées et de perceptions racistes concernant

[28] Voir parmi ses travaux : Lee Erika, Shibusawa Naoko (eds.), *Journal of Asian American Studies*, vol. 8, § 3, October 2005 ; Lee Erika, « The "Yellow Peril" and Asian Exclusion in the Americas », *Pacific Historical Review*, vol. 76, § 4, November 2007 ; Lee Erika, « Hemispheric Orientalism and the 1907 Pacific Coast Race Riots », *Amerasia Journal*, vol. 33, § 2, 2007.

[29] Lee Erika, « Hemispheric Orientalism… », p. 236.

[30] Lee Erika, « The "Yellow Peril"… », p. 538.

[31] Lee Erika, « Orientalisms in the Americas : A hemispheric approach to Asian American history », *Journal of Asian American Studies*, vol. 8, § 3, 2005.

les populations asiatiques en se démarquant des études centrées sur les histoires nationales[32]. Malgré cela, si l'approche de Lee pouvait tracer un socle novateur dans le cadre des études américaines, elle montrait en même temps des limites géographiques importantes pour ce qui relevait de l'histoire de l'affirmation du discours du « péril jaune » entre la seconde moitié du XIXe siècle et le début du XXe siècle. Autant l'idée de comparer les interconnexions entre les États-Unis, le Canada, le Mexique, la région des Caraïbes et l'Amérique latine dans le cadre de l'affirmation du racisme anti-asiatique permettait de mettre en relation l'histoire des émigrés asiatiques sur l'ensemble du continent américain, autant ce choix excluait d'emblée d'autres régions où ce même phénomène avait eu lieu et s'était développé en suivant des parcours similaires. Des travaux suivants, dont celui de Sascha Auerbach, *Race, Droit et le « casse-tête chinois » dans l'Empire britannique* [Race, Law, and « The Chinese Puzzle » in Imperial Britain][33], ont choisi de mettre au centre de leur analyse un espace défini par son appartenance à une entité politique, l'Empire britannique. Ce choix est également extrêmement intéressant et a permis d'avancer dans la compréhension du phénomène raciste anti-asiatique à une échelle plus ample que nationale ou régionale. Il n'en reste pas moins que cette approche n'encadre pas non plus le contexte macrorégional transpacifique dans lequel le discours du « péril jaune » s'est développé à partir de la moitié du XIXe siècle.

Or, dans la perspective d'une étude de l'histoire du discours du « péril jaune » dans l'espace transpacifique, qu'en est-il de la Russie orientale ? Existe-t-il une raison valable pour l'exclure en raison de ses spécificités historico-culturelles ? L'histoire de la pensée et des perceptions russes vis-à-vis de l'Extrême-Orient, celle de la colonisation russe des contrées extrême-orientales et de l'immigration de populations asiatiques, en particulier chinoises, japonaises et coréennes, entre la seconde moitié du XIXe siècle et le début du XXe siècle en Russie orientale, ne partage-t-elle pas des similitudes importantes avec l'histoire des autres régions récemment colonisées de l'espace transpacifique ? Dans l'affirmative, il n'y a aucune raison de ne pas prendre en considération la Russie orientale dans le cadre d'une étude macrorégionale ou mondiale sur la diffusion du discours du « péril jaune » et des phénomènes d'exclusion raciale ayant visé les Asiatiques à partir du XIXe siècle. Voilà pourquoi une des tâches principales de notre ouvrage sera de

[32] Lee Erika, « Orientalisms in the Americas… », p. 237.
[33] Auerbach Sascha, *Race, Law, and "The Chinese Puzzle" in Imperial Britain*, Palgrave Macmillan, New York, 2009.

remettre en question l'idée d'exceptionnalisme de l'histoire de l'Empire russe en Asie jusqu'au début du XX^e siècle, en soulignant les éléments communs aux autres puissances coloniales et impérialistes de l'espace transpacifique. Nous mettrons également en exergue l'importance de l'influence des idées et des pratiques en provenance d'autres régions de l'espace transpacifique qui ont servi de modèle pour mettre en œuvre un processus d'exclusion et d'exploitation des populations asiatiques immigrées en Russie orientale.

IV Revue de la littérature

Par Russie orientale, nous entendons le territoire de l'Empire russe situé à l'est de la région d'Irkoutsk. Cet espace correspond aujourd'hui au district fédéral de l'Extrême-Orient de la Fédération de Russie, auquel nous rajoutons la région d'Irkoutsk, compte tenu du fait que la ville d'Irkoutsk fut pendant longtemps le centre administratif, politique et militaire le plus important de la Russie orientale. Les ouvrages académiques ayant traité de l'histoire de cet espace, en l'intégrant souvent à l'histoire de la Sibérie, sont nombreux. Parmi ceux publiés en dehors de la Russie, nous pouvons mentionner *L'Extrême-Orient russe : une histoire* [The Russian Far East : a History][34] de John J. Stephan, imprimé en 1994. Ce livre a relancé l'intérêt des spécialistes internationaux·ales pour l'histoire de l'Extrême-Orient russe après l'effondrement de l'Union soviétique. Il proposait une histoire générale de cet espace, de la préhistoire jusqu'aux premières années de la décennie 1990. En parallèle, toujours en 1994, Bruce Lincoln W. publiait *La conquête d'un continent. La Sibérie et les Russes* [The Conquest of a Continent. Siberia and the Russians][35], reprenant le socle des études sur l'expansion impériale russe vers la Sibérie et l'Extrême-Orient russe qui avait été abordé auparavant, entre autres, par George Vjatcheslau Lantzeff et Richard Austin Pierce dans *À l'est vers l'Empire : Exploration et conquête sur la frontière ouverte russe jusqu'en 1750* [Eastward to Empire : Exploration and Conquest on the Russian Open Frontier to 1750][36]. Peu avant l'effondrement de l'Union soviétique, une *Histoire de l'Extrême-Orient de l'URSS aux époques du féodalisme et du capitalisme (XVII^e siècle-février 1917)* [История Дальнего Востока СССР

[34] Stephan John J., *The Russian Far East : a History*, Standford University Press, Standford, 1994.
[35] Lincoln W. Bruce, *The Conquest of a Continent. Siberia and the Russians*, Random House, New York, 1994.
[36] Lantzeff George Vjatcheslau, Pierce Richard Austin, *Eastward to Empire : Exploration and Conquest on the Russian Open Frontier to 1750*, McGill-Queen's University Press, Montréal, London, 1973.

в эпоху феодализма и капитализма (XVII в. Февраль 1917 г.)][37] constitue le dernier ouvrage consacré à l'histoire de cette région et publié à l'époque soviétique par la Section extrême-orientale de l'Académie des sciences de l'URSS. Durant les dernières décennies, les études sur cette immense région de la Russie impériale ont connu d'innombrables bifurcations dont nous ne pourrons pas donner une description exhaustive ici. En guise d'exemple, nous pouvons rappeler que certain·e·s historien·ne·s, à l'instar de James Forsyth[38] ou Janet M. Hartley[39], se sont penché·e·s sur la rédaction d'une histoire qui place au centre de ses réflexions les populations autochtones sibériennes ayant subi la colonisation[40] russe au fil des siècles. D'autres, comme Anatoli Remnev[41], se sont plutôt focalisés sur la dimension régionale de l'histoire impériale russe, en analysant les rapports centre-périphérie entre les capitales russes et ses régions extrême-orientales.

Dans ce contexte académique, les ouvrages traitant de l'immigration asiatique en Russie orientale ainsi que ceux focalisés sur l'histoire des rapports entre l'Empire russe et ses voisins extrême-orientaux sont assez nombreux. Pour ce qui concerne l'immigration chinoise en Russie, l'activité des spécialistes russes a été extrêmement importante au début des années 2000. L'ouvrage sans doute le plus complet à ce jour est celui d'Alexander Petrov, *Histoire des Chinois en Russie 1856-1917* [История Китайцев в России 1856-1917 годы][42]. Publié

---

[37] Крушанов Андрей Иванович (под ред.), *История Дальнего Востока СССР в эпоху феодализма и капитализма (XVII в. февраль 1917 г.)*, Наука, Москва, 1991.

[38] Forsyth James, *A History of the Peoples of Siberia. Russia's North Asian Colony 1581-1990*, Cambridge University Press, Cambridge, 1992.

[39] Hartley Janet M., *Siberia. A History of the People*, Yale University Press, New Haven, London, 2014.

[40] Ce terme appliqué à la Sibérie et à la Russie orientale peut susciter des controverses. Il est pourtant fondamental d'établir que ces espaces ont fait l'objet d'une colonisation de la part de l'Empire russe. Nous reviendrons plus en détail sur cette question dans le chapitre 6.

[41] Ремнев Анатолий Викторович, « Вдвинуть Россию в Сибирь. Империя и Русская Колонизация Второй Половины XIX - начала XX вв. », *Ab Imperio*, § 3, 2003 ; Ремнев Анатолий Викторович, *Россия Дальнего Востока. Имперская география власти XIX - начало XX вв.*, Издательство Омского Государственного Университета. Омск, 2004 ; Remnev Anatolyi, « Siberia and the Russian Far East in the Imperial Geography of Power », in Burbank Jane, Von Hagen Mark, Remnev Anatolyi (eds.), *Russian Empire : Space, People, Power, 1700-1930*, Indiana University Press, Bloomington and Indianapolis, 2007 ; Remnev Anatolyi, « Colonization and 'Russification' in the Imperial Geography of Asiatic Russia. From the Nineteenth to the early Twentieth Centuries », in Tomoniko Uyama (ed.), *Asiatic Russia : Imperial Power in Regional and International Contexts*, Routledge, Abingdon, 2012 ; Ремнев Анатолий Викторович, *Сибирь в имперской географии власти XIX - начала XX веков*, Издательство Омского Государственного Университета, Омск, 2015.

[42] Петров Александр Иванович, *История Китайцев в России 1856-1917 годы*, Российская Академия Наук, Дальневосточное Отделение, Институт Истории, Археологии и Этнографии Народов Дальнего Востока, Береста, 2003. Voir également le travail d'Alexander Larin *Les Chinois en Russie hier et aujourd'hui* : Ларин Александр Георгиевич, *Китайцы в России вчера и сегодня*, Муравей, Москва, 2003.

en 2003, il résulte d'un vaste travail de recherche dans les archives historiques russes, mais il présente des faiblesses importantes, en particulier une approche peu critique des documents présentés. En outre, non seulement cet ouvrage n'a pas été traduit à l'étranger (comme tous les autres ouvrages en langue russe que nous mentionnerons ici), mais il est également assez difficile à trouver même en Russie. L'ouvrage d'Elena Nesterova, *L'administration russe et les immigrés chinois dans le sud de l'Extrême-Orient russe (seconde moitié du XIXe – début du XXe siècles)* [Русская администрация и китайские мигранты на юге Дальнего Востока России (Вторая половина XIX – начало XX вв.)][43] est, en revanche, plus accessible et se révèle incontournable en tant qu'étude des mesures administratives et politiques adoptées par les autorités impériales russes lors de l'apparition du phénomène migratoire chinois dans le sud de l'Extrême-Orient russe. De nombreuses informations sur la présence d'immigrés asiatiques dans les régions et en particulier dans les villes de l'Extrême-Orient russe se trouvent également dans le livre de Tatiana Pozniak, *Les ressortissants étrangers dans les villes de l'Extrême-Orient russe (seconde moitié du XIXe-début du XXe siècle)* [Иностранные подданные в городах Дальнего Востока России (вторая половина XIX – начало XX вв.)][44]. Elena Diatlova s'est concentrée pour sa part sur l'univers des commerçants chinois avec son ouvrage, *La dynamique historique de la perception des marchands chinois, de l'entrepreneuriat et de la culture des affaires dans la dernière période impériale russe et à l'époque contemporaine* [Историческая динамика представлений о китайских торговцах, предпринимательстве и деловой культуре в позднеимперской и современной России][45]. Le sujet étant très vaste, de nombreux articles ont également été rédigés au fil des décennies, couvrant de nombreuses thématiques, sans qu'il soit possible de tous les citer. Il faut toutefois mentionner que, de 2010 à 2013, l'Université d'État d'Irkoutsk s'est fortement engagée dans la mise en valeur de la recherche autour de la thématique *Migration et diaspora* en Russie orientale selon une approche comparative entre les périodes prérévolutionnaire et post-soviétique.

---

[43] Нестерова Елена Ивановна, *Русская администрация и китайские мигранты на Юге Дальнего Востока России (Вторая половина XIX - начало XX вв.)*, Издательство Дальневосточного Университета, Владивосток, 2004.

[44] Позняк Татьяна Зиновьевна, *Иностранные подданные в городах Дальнего Востока России (вторая половина XIX - начало XX вв.)*, Дальнаука, Владивосток, 2004. Sur un sujet similaire, nous pouvons également mentionner l'ouvrage de Dmitri Antcha et Helly Miz, *La diaspora Chinoise à Vladivostok : pages d'histoire* : Анча Дмитрий Алексеевич, Мизь Нелли, *Китайская диаспора во Владивостоке : страницы истории*, Дальнаука, Владивосток, 2015.

[45] Дятлова Елена В., *Историческая Динамика Представлений о Китайских Торговцах, Предпринимательстве и Деловой Культуре в Позднеимперской и Современной России*, Изд-во ИГУ, Иркутск, 2013.

Ainsi, sous la direction du professeur Viktor Diatlov, quatre recueils d'articles d'historien·ne·s et d'autres spécialistes ont été publiés[46]. Malheureusement, ce genre de publications demeure encore aujourd'hui mal connu et difficile d'accès, tant en Russie qu'à l'étranger. Un certain nombre d'ouvrages et d'articles se sont également concentrés sur l'étude du phénomène migratoire coréen dans l'Extrême-Orient russe. De l'ouvrage de l'historien de la Corée Boris Dmitrievitch Pak, *Les Coréens dans l'Empire russe* [Корейцы в Российской Империи][47], au plus récent livre de l'historienne Alyssa M. Park, *Expériences de souveraineté. Les migrants coréens et la construction des frontières en Asie du Nord-Est, 1860-1945* [Sovereignty Experiments. Korean Migrants and the Building of Borders in Northeast Asia, 1860-1945][48], l'histoire de l'immigration coréenne dans l'Extrême-Orient russe a été sans doute moins étudiée que celle de l'immigration chinoise[49], mais plusieurs articles importants ont tout de même exploré ce domaine de recherche[50].

Parmi les nombreux·euses spécialistes qui ont traité des relations sino-russes, Vladimir Miasnikov est sans doute l'historien soviétique dont l'ouvrage nous a été le plus utile. Malgré certains biais idéologiques et une interprétation parfois partisane des faits historiques, son ouvrage, *L'Empire Qing et l'État russe au XVII^e siècle* [Империя Цин и русское государство в XVII в.][51] reste,

---

[46] Дятлов Виктор Иннокентьевич (под ред.), *Миграции и диаспоры в социокультурном, политическом и экономическом пространстве Сибири. Рубежи XIX - XX и XX - XXI веков*, Оттиск, Иркутск, 2010 ; Дятлов Виктор Иннокентьевич (под ред.), *Восток России : миграции и диаспоры в переселенческом обществе. Рубежи XIX - XX и XX - XXI веков*, Оттиск, Иркутск, 2011 ; Дятлов Виктор Иннокентьевич (под ред.), *Местные сообщества, местная власть и мигранты в Сибири на рубежах XIX - XX и XX - XXI веков*, Оттиск, Иркутск, 2012 ; Дятлов Виктор Иннокентьевич, Григоричев Константин Вадимович (под ред.), *Переселенческое общество Азиатской России : миграции, пространства. Рубежи XIX - XX и XX - XXI веков*, Оттиск, Иркутск, 2013.

[47] Пак Борис Дмитриевич, *Корейцы в Российской Империи*, Международный центр кореесведения МГУ, Иркутский государственный педагогический институт, Иркутск, 1994.

[48] Park Alyssa M., *Sovereignty Experiments Korean Migrants and the Building of Borders in Northeast Asia, 1860-1945*, Cornell University Press, Ithaca, 2019.

[49] Nous pouvons évoquer également le deuxième chapitre de l'ouvrage de Chang Jon K., *Burnt by the Sun : the Koreans of the Russian Far East*, University of Hawai'i Press, Honolulu, 2016.

[50] Торопов Александр Анатольевич, « Корейская эмиграция на дальнем востоке России : вторая половина XIX в.-1937 г. », *Revue des études slaves*, vol. 71, § 1, 1999 ; Tikhonov Vladimir, « Korea in the Russian and Soviet Imagination, 1850s-1945 : Between Orientalism and Revolutionary Solidarity », *Journal of Korean Studies*, vol. 21, § 2, Fall 2016 ; Sablin Ivan, Kuchinsky Alexander, « Making the Korean nation in the Russian Far East, 1863-1926 », *Nationalities Papers*, vol. 45, § 5, 2017 ; Glebov Sergey, « Exceptional Subjects : Koreans, Settler Colonialism, and Imperial Subjecthood in the Russian Far East, 1860s-1917 », *Nationalities Papers*, vol. 49, § 6, 2021.

[51] Мясников Владимир Степанович, *Империя Цин и русское государство в XVII в.*, Хабаровское Книжное Издательство, Хабаровск, 1987. Miasnikov est également l'auteur de plusieurs articles sur l'histoire des relations sino-russes dont par exemple : Мясников Владимир Степанович, « Избрание отца Иакинфа (Бичурина) в Академию Наук », *Проблемы Дальнего Востока*, № 5, 1996 ; Мясников

encore aujourd'hui, un point de départ important pour l'étude des relations sino-russes au XVIIe siècle, une période cruciale en raison du long processus d'établissement des relations bilatérales et de la première frontière sino-russe. De même, sur l'histoire des relations sino-russes, en particulier depuis la fin du XIXe siècle, l'historien Vladimir Datsychen est l'auteur de nombreuses publications importantes couvrant plusieurs sujets[52]. Le travail de l'historien Nikolai Samoïlov s'est concentré davantage sur les espaces de coopération entre les deux empires[53], alors que l'un des sujets les moins étudiés, mais très important dans le cadre de notre ouvrage, à savoir la « guerre des *manzy* », a fait l'objet d'une étude de la part de Robert Kondratenko, *La guerre des manzy : Extrême-Orient 1868* [Манзовская война : Дальний Восток 1868 г.][54]. Ce dernier ouvrage, tout en proposant la reconstruction la plus complète des événements de ce conflit dont nous disposons aujourd'hui, comporte toutefois un problème important : les sources utilisées sont mal indiquées et mal explicitées dans le texte. La « guerre des *manzy* » a également été traitée dans certains articles de l'historien Sergey Glebov[55]. Malgré l'existence de ces travaux antérieurs à notre ouvrage, nous estimons avoir ajouté des détails importants sur l'impact de cette guerre sur la perception par les élites administratives locales russes du rôle socio-économique joué par les immigrés chinois dans les régions de l'Extrême-Orient russe après cet événement (voir chapitre 8).

De nombreux ouvrages et articles sur l'histoire des relations sino-russes ont également été publiés par des spécialistes non russes. Sans prétention

---

Владимир Степанович, « Россия и Китай : контакты государств и цивилизаций », *Общественные Науки и Современность*, vol. 2, 1996.

[52] Nous avons consulté, entre autres : Дацышен Владимир Григорьевич, *История русско-китайских отношений (1618-1917)*, Издательство БГПУ, Благовещенск, 2004 ; Дацышен Владимир Григорьевич, « Сибирский Округ во время кампании в Китае в 1900-1901 гг. », *Вестник Новосибирского Государственного Университета*, № 6, § 22, 2014 ; Дацышен Владимир Григорьевич, *История российско-китайских отношений в конце XIX-начале XX вв.*, Издательство Директ-Медиа, Москва, 2014 ; Дацышен Владимир Григорьевич, *Изучение истории Китая в Российской Империи : Монография*, Проспект, Москва, 2015 ; Дацышен Владимир Григорьевич, Модоров Николай Семенович, « Посольская миссия Ф.И.Байкова в Китай в 1654-1658 гг. и её результаты », *Мир Евразии*, vol. 3, § 38, 2017.

[53] Самойлов Николай Анатольевич, *Россия и Китай в XVIII-начале XX вв. Тенденции, формы и стадии социокультурного взаимодействия*, Издательский Дом Санкт-Петербургский Государственный Университет, Санкт-Петербург, 2010 ; Самойлов Николай Анатольевич,. « Кяхта и Маймайчэн : геокультурное пространство взаимодействия России и Китая в XVIII-XIX вв. », *Вестник Санкт-Петербургского университета*, § 4, 2009.

[54] Кондратенко Роберт Владимирович, *Манзовская война : Дальний Восток 1868 г.*, Издательство Остров, Санкт-Петербург, 2004.

[55] Glebov Sergey, « Between Foreigners and Subjects : Imperial Subjecthood, Governance, and the Chinese in the Russian Far East, 1860s-1880s », *Ab Imperio*, § 1, 2017,

d'exhaustivité sur un sujet aussi vaste, nous mentionnerons ici ceux qui nous ont été les plus utiles à la rédaction de notre ouvrage. L'historien George Alexander Lensen a consacré ses travaux principalement à l'histoire des relations russo-japonaises[56]. Néanmoins, *L'équilibre des intrigues : rivalité internationale en Corée et Mandchourie 1884-1899* [Balance of Intrigue : International Rivalry in Korea and Manchuria 1884-1899][57] est encore aujourd'hui partiellement utile pour comprendre l'évolution du contexte géopolitique qui a porté, entre autres, à l'intervention russe en Mandchourie à la fin du XIXe siècle. De même, l'ouvrage de Vincent Chen, *Les relations sino-russes durant le XVIIe siècle* [Sino-Russian Relations in the Seventeenth Century][58], est une des premières monographies en dehors de l'espace académique russo-soviétique portant sur l'établissement des relations sino-russes, suivie par celle de Mark Mancall, *La Russie et la Chine : leurs relations diplomatiques jusqu'en 1728* [Russia and China: their Diplomatic Relations to 1728][59]. Plus récemment, l'ouvrage de Sarah M. C. Paine *Rivaux impériaux. La Chine, la Russie et leurs frontières contestées* [Imperial Rivals. China, Russia and their Disputed Frontier][60] a mis l'accent sur la forte rivalité impériale qui a caractérisé les différentes étapes de la formation de la frontière sino-russe[61]. De plus, le travail monumental de Philip Snow, intitulé *Chine et Russie : quatre siècles de conflit et entente* [China and Russia: Four Centuries of Conflict and Concord][62] a été publié trop tard pour pouvoir être pris en considération dans les pages de notre ouvrage, mais il représentera probablement un point de repère en la matière durant les décennies à venir. Les publications du géographe Mark Bassin, dont l'ouvrage *Visions impériales. L'imaginaire nationaliste et l'expansion géographique dans l'Extrême-Orient*

[56] Voir par exemple : Lensen George Alexander, *The Russian Push Toward Japan : Russo-Japanese Relations*, Princeton University Press, Princeton, 1959 ; Lensen George Alexander, « Japan and Tsarist Russia - the Changing Relationships, 1875-1917 », *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas,* Neue Folge, bd. 10, § 3, 1962.

[57] Lensen George Alexander, *Balance of Intrigue : International Rivalry in Korea and Manchuria 1884-1899*, vol. 1, University Presses of Florida, Tallahassee, 1982 ; Lensen George Alexander, *Balance of Intrigue : International Rivalry in Korea and Manchuria 1884-1899*, vol. 2, University Presses of Florida, Tallahassee, 1982.

[58] Chen Vincent, *Sino-Russian Relations in the Seventeenth Century*, Martinus Nijhoff, The Hague, 1966.

[59] Mancall Mark, *Russia and China : their Diplomatic Relations to 1728*, Harvard University Press, Cambridge, 1971.

[60] Paine Sarah C. M., *Imperial Rivals. China, Russia and their Disputed Frontier*, M. E. Sharpe, New York, London, 1996.

[61] Plus récemment, l'histoire de la frontière sino-russe a été reparcourue par Sören Urbansky, mais son ouvrage ne traite pas en profondeur de la période prérévolutionnaire. Urbansky Sören, *Beyond the Steppe Frontier. A History of the Sino-Russian Border*, Princeton University Press, Princeton, Oxford, 2020.

[62] Snow Philip, *China and Russia : Four Centuries of Conflict and Concord*, Yale University Press, New Haven, 2023.

russe, 1840-1865 [Imperial Visions. Nationalist Imagination and Geographical Expansion in the Russian Far East, 1840-1865][63], constituent un point de repère fondamental pour mieux appréhender l'histoire de la colonisation de la région de l'Amour par l'Empire russe durant la seconde moitié du XIXe siècle[64].

Enfin, pour ce qui concerne le discours du « péril jaune » en Russie, l'historien Lewis H. Siegelbaum a été l'un des pionniers dans ce domaine avec l'article, « Un autre "péril jaune" : les immigrés chinois dans l'Extrême-Orient russe et la réaction russe avant 1917 [Another « yellow peril » : Chinese Migrants in the Russian Far East and the Russian Reaction before 1917] »[65]. Toutefois, cet article se concentrait plutôt sur la période postérieure aux années 1880 en étudiant en particulier le développement du discours du « péril jaune » visant les immigrés asiatiques employés sur les chantiers de construction de la ligne transsibérienne. Le lien entre la construction de différentes voies de chemins de fer russes et la diffusion du discours du « péril jaune » a été également traité par Chia Yin Hsu dans l'article « Une histoire des deux chemins de fer : "la main-d'œuvre jaune", la colonisation agraire et la création de la russité dans la frontière extrême-orientale, années 1890-1910 [A Tale of Two Railroads : « Yellow Labor », Agrarian Colonization, and the Making of Russianness at the Far Eastern Frontier, 1890s-1910s] »[66]. Dans son article, Hsu remarque entre autres que le discours du « péril jaune » était utilisé par certaines élites politiques et certains intellectuels russes pour affirmer leur appartenance à la civilisation européenne. Néanmoins, son analyse semble définir une période historique spécifique pour l'affirmation du discours du « péril jaune » en Russie orientale, à savoir les dernières années du XIXe siècle[67]. Nous soumettrons ici à discussion cette vision, en reconstruisant la formation du discours du « péril jaune » dans sa complexité et dans le temps long. Une autre contribution importante

[63] Bassin Mark, *Imperial Visions. Nationalist Imagination and Geographical Expansion in the Russian Far East, 1840-1865*, Cambridge University Press, Cambridge, 1999.

[64] Du même auteur, voir également : Bassin Mark, « Expansion and Colonialism on the Eastern Frontier : Views of Siberia and the Far East in pre-Petrine Russia », *Journal of Historical Geography*, vol. 14, § 1, 1988 ; Bassin Mark, « Inventing Siberia : Visions of the Russian East in the Early Nineteenth Century », *The American Historical Review*, vol. 96, § 3, 1991 ; Bassin Mark, « Russia between Europe and Asia : the Ideological Construction of Geographical Space », *Slavic Review*, vol. 50, § 1, 1991.

[65] Siegelbaum Lewis H., « Another "Yellow Peril" : Chinese Migrants in the Russian Far East and the Russian Reaction before 1917 », *Modern Asian Studies*, vol. 12, § 2, 1978.

[66] Hsu Chia Yin « A Tale of Two Railroads : "Yellow Labor", Agrarian Colonization, and the Making of Russianness at the Far Eastern Frontier, 1890s-1910s », *Ab Imperio*, § 3, 2006.

[67] « This paper argues that racialist ideas and practices emerged in this final phase of Russian expansion in part as a means for confronting multinationality at the eastern frontier of an empire that was being reconceived as a nation ». Hsu Chia Yin « A Tale of… », p. 218.

consacrée à l'affirmation du discours du « péril jaune » en Russie orientale et de son lien avec l'idée d'une mission civilisatrice en Asie, est celle d'Eva-Maria Stolberg, « La frontière sibérienne entre "mission blanche" et "péril jaune", années 1890-1920 [The Siberian frontier between « White Mission » and « Yellow Peril », 1890s-1920s] »[68]. Les diverses nuances de l'idéologie impérialiste russe se cachant derrière le développement d'un sentiment raciste à l'égard des Asiatiques ont été explorées par David Schimmelpenninck van der Oye dans son ouvrage *Vers le soleil levant. Les idéologies impériales russes et le trajet vers la guerre avec le Japon* [Towards the Rising Sun. Russian Ideologies of Empire and the Path to War with Japan][69]. D'ailleurs, Schimmelpenninck van der Oye a étudié la perception de l'Asie dans l'Empire russe également dans *Orientalisme russe*[70], un ouvrage qui a eu une grande influence sur de nombreux chercher·euse·s, dont Susanna Soojung Lim, qui a publié en 2013 *La Chine et le Japon dans l'imaginaire russe 1685-1922*[71]. L'ouvrage de Lim, comme cela avait été le cas pour David Schimmelpenninck van der Oye, Aldo Ferrari et Alexander Lukin avant elle, propose une analyse transversale de la perception des Asiatiques dans l'Empire russe à partir de la fin du XVII^e^ siècle, construisant son travail sur un corpus de textes principalement littéraires et politiques publiés par des auteurs issus de milieux très différents. Alena Eskridge-Kosmach, de son côté, travaille sur la presse de l'époque en soulignant la valeur idéologique et politique du discours du « péril jaune »[72]. Les recueils édités par la spécialiste de littérature et culture russe Dany Savelli, à savoir *La guerre russo-japonaise. Faits et imaginaires*[73] et *Le Japon en Russie : imaginaire, savoir, conflits et voyages*[74]*,* constituent également des ouvrages indispensables pour appréhender l'impact de la guerre russo-japonaise (1904-1905) sur les perceptions de l'Asie et des Asiatiques dans la Russie du début du XX^e^ siècle. Enfin, Viktor Diatlov a consacré de nombreux travaux à l'étude du discours du « péril jaune » en Russie

[68] Stolberg Eva-Maria, « The Siberian Frontier between "White Mission" and "Yellow Peril", 1890s-1920s' », *Nationalities Papers*, vol. 32, § 1, 2004.

[69] Schimmelpenninck van der Oye David, *Towards the Rising Sun. Russian Ideologies of Empire and the Path to War with Japan*, Northern Illinois University Press, DeKalb, 2001.

[70] Schimmelpenninck van der Oye David*, Russian Orientalism…*

[71] Lim Susanna Soojung, *China and Japan…*

[72] Eskridge-Kosmach Alena, « Russian Press and the Idea of Russia's "Special Mission in the East" and "Yellow Peril" », *The Journal of Slavic Military Studies*, vol. 27, § 4, 2014.

[73] Savelli Dany (éd.), *La guerre russo-japonaise. Faits et imaginaires,* Carnets de l'exotisme § 5, Éditions Kailash, Paris, 2005.

[74] Savelli Dany (éd.), *Le Japon en Russie : imaginaire, savoir, conflits et voyages*, Slavica Occitania, § 33, 2011.

impériale et dans la Russie postsoviétique[75]. De surcroît, en collaboration avec les historiennes Anna Gouzeï et Tatiana Sorokina, il a publié un ouvrage fondamental sur le massacre de Chinois·e·s, Mandchou·e·s et Daur·e·s dans la région de l'Amour à l'été 1900 (voir le chapitre 10 du présent ouvrage), *Le pogrom chinois. L'« utopie » de Blagovechtchensk de l'année 1900 du point de vue des contemporains et des descendants* [Китайский погром. Благовещенская «Утопия» 1900 года в оценке современников и потомков][76].

V Intégrer la Russie orientale dans un contexte macrorégional et mondial

Après avoir passé en revue l'état de la littérature sur l'histoire de la Russie orientale en relation avec l'étude des perceptions vis-à-vis des voisins de l'Asie nord-orientale, nous pouvons affirmer que ce sujet a été traité par un grand nombre de spécialistes qui ont exploré ses multiples nuances dans différents domaines et en adoptant des approches variées. Néanmoins, il n'existe pas encore d'étude qui interroge l'appartenance de cet espace à une histoire transrégionale plus ample et qui l'insère comme un élément essentiel dans une reconstruction sur la longue durée de l'histoire du discours du « péril jaune » à l'échelle mondiale. À l'heure actuelle, rares sont les études ayant proposé une approche comparative entre le phénomène de la diffusion du discours du « péril jaune » en Russie orientale et ce même phénomène ailleurs. L'article de Sören Urbansky, « Une épidémie chinoise : discours sinophobes à Vladivostock, San Francisco et Singapour [A Chinese Plague : Sinophobic Discourses in Vladivostock, San Francisco, and Singapore] »[77], se rapproche le plus de la problématique de notre projet de recherche. Urbansky définit son approche comme « translocale [translocal] » et il justifie son utilisation ainsi :

[75] Voir par exemple : Дятлов Виктор Иннокентевич, « Миграция Китайцев и дискуссия о 'жёлтой опасности' в дореволюционной России », *Вестник Евразии*, № 1, 2000 ; Дятлов Виктор Иннокентевич, « Благовещенская 'утопия' : из истории материализации фобий », *Вестник Евразии*, § 4, 2002 ; Дятлов Виктор Иннокентевич, « Экзотизация и 'Образ врага' : синдром 'Желтой опасности' в дореволюционной России », *Идеи и Идеалы*, vol. 20, § 1, t. 2, 2014.

[76] Дятлов Виктор Иннокентевич, Гузей Яна Сергеевна, Сорокина Татьяна Николаевна, *Китайский погром. Благовещенская « Утопия » 1900 года в оценке современников и потомков*, Нестор-История, Санкт-Петербург, 2020.

[77] Urbansky Sören, « A Chinese Plague : Sinophobic Discourses in Vladivostock, San Francisco, and Singapore », *Bulletin of the German Historical Institute*, § 64, 2019.

« Une étude historico-comparative permet d'identifier les causes communes et les promoteurs du syndrome du "péril jaune" dans les différentes localités de la côte pacifique. Elle peut distinguer les variations des sentiments sinophobes à Singapour, Vladivostok et San Francisco, ainsi que les trajectoires de détérioration des perceptions vis-à-vis des Chinois en tant que "péril jaune". De telles comparaisons translocales peuvent illustrer à quel point les récits négatifs ont été muables et stratifiés. »[78].

Ainsi, le travail d'Urbansky a le grand mérite d'inclure un port de la Russie orientale dans le cadre d'une recherche comparative sur le discours du « péril jaune » dans l'espace transpacifique. Néanmoins, il ne s'interroge pas sur l'importance au niveau théorique et méthodologique de son choix. Une tentative dans ce sens a été effectuée également par l'historienne Elena Nesterova dans son article, « Immigration chinoise. La politique de l'Empire russe et des USA (mi-XIXe–début XXe siècles) [Китайская иммиграция. Политика российской империи и США (вторая половина XIX–начало XX в.)] »[79]. Sa comparaison des lois sur l'immigration des États-Unis et de l'Empire russe la conduit à conclure que le système juridique impérial russe n'a pas promu de lois aussi discriminatoires vis-à-vis des immigrés asiatiques que le système juridique américain. Néanmoins, son approche comporte des limites importantes dans la compréhension du phénomène d'exclusion et des violences dont les immigrés asiatiques ont fait l'objet en Russie orientale. D'ailleurs, le but de l'historienne, dans cet article, semble avant tout de marquer une différence fondamentale entre la Russie orientale et d'autres espaces de la région transpacifique colonisés au XIXe siècle.

Nous ne pouvons donc que conclure qu'il est nécessaire de reconstruire le parcours de formation du discours du « péril jaune » sur la longue durée, non seulement pour l'appréhender et le décrire dans sa complexité, mais également pour dépasser l'idée qu'il existerait une histoire de l'exclusion des Asiatiques en Russie orientale détachée et différente de celle qui s'est développée dans le reste de l'espace transpacifique. Cette idée d'une exceptionnalité de l'histoire impériale russe en Asie nord-orientale encourage une interprétation de l'histoire russe en Asie en tant « qu'impérialiste-autrement ». Or, comme nous le verrons, l'étude de l'évolution du discours du « péril jaune » en Russie permet de replacer la Russie orientale dans un contexte macrorégional, voire mondial.

---

[78] Urbansky Sören, « A Chinese Plague… », p. 80.

[79] Нестерова Елена Ивановна, « Китайская иммиграция. Политика российской империи и США (вторая половина XIX-начало XX в.) », *Россия и АТР*, t. 3, § 33, 2001.

VI Structure de notre étude

Notre ouvrage est subdivisé en deux parties et propose une structure à miroir. Dans la **première partie**, nous nous concentrerons sur la reconstruction de la formation d'une image négative et biaisée de l'« Autre oriental » en Europe à partir de l'époque ancienne, jusqu'à l'affirmation du discours du « péril jaune » moderne durant le XIX^e^ siècle dans les régions récemment colonisées de l'espace transpacifique. Dans la **seconde partie**, nous appliquerons la même approche à la Russie, mais en proposant un degré d'analyse plus détaillé. Nous recourrons ainsi à de nombreuses archives pour analyser des thématiques spécifiques concernant la Russie orientale, notamment le développement de l'industrie aurifère dans cette région, la contrebande de boissons alcoolisées et la construction du tronçon de l'Amour du chemin de fer transsibérien.

La **première partie**, composée de quatre chapitres, propose pour commencer une opération de déconstruction des concepts constituant la formule « péril jaune ». Dans le **premier chapitre**, nous nous concentrerons sur les origines anciennes de la perception de « péril » associé à des populations ou à des entités étatiques définies comme « orientales ». En nous fondant sur une vaste littérature qui, depuis les années 2000, a exploré l'établissement des concepts d'« Europe » et d'« Asie » ou d'« Occident » et d'« Orient » à l'époque ancienne, nous analyserons le lien qui existe entre le discours du « péril jaune » et les sources profondes de la narration identitaire de l'« Occident ». Nous utiliserons le concept de *tunnel history*, tel qu'il a été proposé par l'anthropologue et géographe James M. Blaut en 1993 dans son ouvrage, *Le modèle du monde du colonisateur* [The Colonizer's Model of the World][80]. Par *tunnel history*, Blaut se réfère à une narration sélective de l'histoire qui, au cours des siècles, a engendré une aura d'exceptionnalisme autour du passé de la civilisation occidentale. Cette approche nous permettra de montrer, à partir du chapitre 5, qu'un processus de construction d'une *tunnel history* a également eu lieu au fil des siècles en Russie dans des buts similaires. Nous continuerons notre entreprise de déconstruction de la formule « péril jaune » dans le **deuxième chapitre**. Cette fois-ci l'objectif sera de comprendre les origines de l'attribution de la couleur jaune à la peau des Asiatiques qui, comme nous le verrons, s'est affirmée à l'époque moderne : les pseudo-sciences des races ont représenté un instrument de diffusion d'une idée de supériorité raciale et civilisationnelle en parallèle avec l'affirmation

[80] Blaut James M., *The Colonizer's Model of the World. Geographical Diffusionism and Eurocentric History*, The Guilford Press, New York, London, 1993.

de l'impérialisme « blanc » en Asie entre la fin du XVIII^e siècle et le début du XX^e siècle.

Dans le **troisième chapitre**, nous montrerons que, loin d'être un phénomène d'origine culturelle, la diffusion du discours du « péril jaune » a été un phénomène structurel socio-économique dans le cadre de l'affirmation des sociétés d'origine européenne dans les régions récemment colonisées de l'espace transpacifique. Il est vrai qu'après avoir constitué un argument justifiant de nombreuses entreprises impérialistes des Européens en Asie, le discours raciste à l'égard des Asiatiques s'est affirmé comme un outil d'exploitation de ceux qui avaient émigré, plus ou moins volontairement, vers des régions telles que la Californie, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, la Colombie-Britannique, etc. Dans ces contextes, la présence de la main-d'œuvre asiatique était indispensable pour la construction des infrastructures de base de l'espace colonisé, ainsi que pour la fourniture de services de première nécessité aux populations « blanches ». Néanmoins, elle était en même temps décrite comme dangereuse et méprisable. Dans ce troisième chapitre, nous soulignerons que le processus d'attraction, d'exclusion et d'exploitation de la main-d'œuvre asiatique a suivi un parcours très similaire dans toutes les régions récemment colonisées de l'espace transpacifique.

Ces régions de l'espace transpacifiques furent le berceau de la diffusion du discours du « péril jaune » à l'échelle du monde. Ce discours, avec ses clichés et ses préjugés, s'imposa dans le domaine littéraire et culturel durant les dernières décennies du XIX^e siècle. Au **chapitre 4**, nous analyserons ce phénomène tel qu'il apparut principalement dans l'espace culturel transpacifique anglophone. La littérature du « péril jaune » nous donne une vision assez complète des éléments esthétiques, des clichés et des motivations idéologiques qui constituèrent le discours du « péril jaune » à partir du XIX^e siècle. Néanmoins, comme nous le montrerons, cette littérature ne fit que réunir dans sa production l'ensemble des éléments négatifs concernant l'« Autre oriental » qui s'étaient affirmés au cours des millénaires dans la représentation de l'Asie et des populations asiatiques en Europe. Elle y rajouta pourtant souvent la perception des dangers de la concurrence inégale sur l'espace de travail, de la diffusion de maladies ou encore de la criminalité, une perception largement partagée par toutes les sociétés « blanches » établies dans les régions récemment colonisées de l'espace transpacifique. En conclusion de la première partie de notre ouvrage, nous proposerons une définition-description du discours du « péril jaune » qui prend en considération l'intégralité des éléments ayant porté à sa formation au cours de l'histoire.

La **seconde partie** de notre ouvrage est composée de huit chapitres qui reprennent la structure de la première partie, mais appliquée à l'espace russe. Ainsi, nous analyserons en premier lieu l'émergence du discours du « péril jaune » en Russie et la façon dont il s'est répandu et décliné en Russie orientale. De ce fait, le **chapitre 5** se focalisera sur l'histoire du développement de la perception de l'« Autre oriental » à partir du Moyen Âge, en passant par la domination mongole jusqu'à la colonisation de l'espace sibérien. Nous pointerons les différences qui caractérisent ce moment de l'histoire russe par rapport au parcours historique des puissances européennes de la même période. En particulier, les longs contacts avec les populations des steppes ont profondément influencé la perception de l'Orient asiatique en Russie. Nous nous interrogerons toutefois sur la façon dont une *tunnel history* concernant les rapports avec les populations et les entités étatiques orientales a pu se développer en Russie.

Nous continuerons, dans le **chapitre 6**, avec une reconstruction des premières rencontres diplomatiques, commerciales et militaires qui ont eu lieu entre la Moscovie et la Chine au XVII^e^ siècle. Cela nous permettra, entre autres, de définir le contexte dans lequel la frontière sino-russe a été établie par le traité de Nertchinsk en 1689, puis redéfinie par les traités d'Aïgoun en 1858 et de Pékin en 1860. Ce chapitre montrera le caractère colonial de la pénétration russe dans les régions de la Russie orientale, ce qui explique la pertinence de sa comparaison avec d'autres régions colonisées de l'espace transpacifique.

Le **chapitre 7** montre comment, à partir du XVIII^e^ siècle, les milieux littéraires, culturels et politiques russes ont apprivoisé l'Extrême-Orient asiatique, et en particulier la Chine, jusqu'à la première moitié du XIX^e^ siècle. D'une sinophilie qui tendait plutôt à l'idéalisation esthétique ou politique à une sinophobie fondée sur les concepts de supériorité raciale et civilisationnelle, nous mettrons en avant le fait que les élites russes ont suivi, de façon assez conséquente, le même parcours de désamour que le reste de l'Europe par rapport à l'image de l'Orient. L'analyse de ce chapitre se prolonge dans le chapitre 12, qui sera plutôt axé sur le développement de la littérature du « péril jaune » en Russie. Néanmoins, avant d'analyser les manifestations littéraires des sentiments anti-asiatiques à partir de la seconde moitié du XIX^e^ siècle, il est fondamental, comme nous le ferons dans la première partie de notre ouvrage, de montrer l'évolution des rapports avec les immigrés asiatiques en Russie orientale. N'étant pas en mesure de traiter toutes les problématiques structurelles socio-économiques dans un seul travail, nous avons décidé de nous focaliser sur celles qui nous semblaient les plus significatives. Pour les

reconstructions historiques proposées dans les chapitres 8, 9, 10 et 11, nous avons utilisé de nombreuses sources primaires repérées dans plusieurs fonds d'archives russes.

Dans le **chapitre 8**, nous nous concentrerons tout d'abord sur la mise en exploitation des gisements d'or en Russie orientale. Au fil des décennies, cette activité attira un nombre important d'immigrés asiatiques (uniquement chinois durant les premiers temps). Néanmoins, dès le départ, la présence des travailleurs chinois dans ce secteur fut perçue à la fois comme une nécessité et une menace pour les nouvelles provinces orientales de l'Empire russe. Nous montrerons ainsi les particularités du cas de la Russie orientale où, en 1868, eut lieu une confrontation armée importante entre les militaires russes et des groupes d'orpailleurs indépendants chinois, connue sous le nom de « guerre des *manzy* ». Comme dans les autres régions récemment colonisées de l'espace transpacifique, l'or et son industrie définirent de façon paradoxale les rapports de force socio-économiques entre les élites économiques, politiques et militaires russes et la population asiatique.

Dans le cas russe, néanmoins, s'est ajouté le fait que les régions du Priamourié et du Primorié venaient tout juste d'être intégrées à l'Empire russe à l'issue des traités d'Aïgoun et de Pékin. Cette question avait créé des tensions entre les administrations russe et chinoise, non seulement relativement à l'activité d'extraction de l'or, mais également à celle de la contrebande transfrontalière d'une boisson alcoolisée de production chinoise, le *khanchin*. Malgré son importance, ce sujet est pratiquement méconnu hors de Russie, contrairement à celui de l'extraction aurifère. Nous montrerons dès lors, dans le **chapitre 9**, à quel point l'économie transfrontalière du *khanchin* a joué un rôle central dans l'enracinement de certains clichés liés au discours du « péril jaune » en Russie orientale. La contrebande du *khanchin* donnait de véritables cauchemars aux administrateurs locaux, remettant en question leur capacité à maîtriser les flux transfrontaliers de marchandises et de personnes. Elle soulevait également des craintes quant au pouvoir que le monopole sur le commerce de boissons alcoolisées pouvait donner aux Chinois tant sur les allogènes [инородцы][81] que sur les Russes.

Dans le **chapitre 10**, nous nous pencherons sur les conséquences de la projection impérialiste russe en Mandchourie et sur la péninsule coréenne au début du XX^e^ siècle, tant du point de vue des actes d'oppression et de violence engendrés que du point de vue de la diffusion accélérée du discours du « péril

[81] Slocum John W., « Who, and When, Were the Inorodtsy? The Evolution of the Category of 'Aliens' in Imperial Russia », *The Russian Review*, vol. 57, § 2, 1998. Nous reviendrons sur ce terme.

jaune » au sein de la population russe. Notre attention portera sur l'insurrection des Boxers et l'intervention des puissances étrangères en 1900 en Chine, ainsi que sur la guerre russo-japonaise en 1904-1905. Dans le premier cas, nous utiliserons les sources archivistiques et la littérature existante pour explorer en particulier le cas du pogrom de Blagovechtchensk. Cet épisode, peu étudié par la littérature scientifique, mérite d'être analysé en profondeur. En revanche, afin de traiter de l'influence de la guerre russo-japonaise sur la société russe, nous proposerons une analyse des affiches populaires de propagande russe. Ces documents explicitent de façon exemplaire la perception des clichés les plus répandus en Russie liés au discours du « péril jaune » et la perception de l'« Autre oriental » (cette fois-ci japonais) au début du XX^e^ siècle.

Le **chapitre 11** abordera un autre sujet commun à toutes les régions récemment colonisées de l'espace transpacifique, à savoir le recours à la main-d'œuvre asiatique dans le cadre de la construction des lignes de chemin de fer. Dans ce chapitre, nous nous concentrerons principalement sur la construction du dernier tronçon du Transsibérien dans la région de l'Amour. Ce choix est justifié par l'intéressant débat politico-législatif qui se déroula entre 1908 et 1910 à Saint-Pétersbourg, avant l'adoption d'une loi excluant les ressortissants étrangers de la possibilité d'être embauchés dans les chantiers pour la construction du Transsibérien. En recourant encore une fois à des documents d'archives, nous montrerons comment les projets des législateurs ont été concrètement mis en œuvre. Nous soulignerons également les contradictions issues de la tentative de recourir à des formes législatives d'exclusion raciale afin de résoudre des problèmes de chômage au sein de l'Empire en promouvant ainsi une politique de substitution ethnique.

Enfin, comme dans la première partie, le dernier chapitre sera consacré aux enchevêtrements du discours du « péril jaune » dans les milieux culturels et politiques russes, avec une attention particulière pour la littérature. Tout en étant la continuation de l'analyse commencée au chapitre 7, le chapitre 12 est conçu comme un élément de comparaison avec le chapitre 4 de la première partie. Ainsi, notre approche analytique comparative et interdisciplinaire nous permettra de répondre à nos principales questions de recherche :

> **Q1** : la Russie est-elle un cas exceptionnel dans le cadre de l'histoire coloniale de l'espace transpacifique, que ce soit en ce qui concerne sa relation avec l'« Autre asiatique », mais également en ce qui concerne le développement d'un discours raciste vis-à-vis des populations asiatiques et la mise en place de politiques d'exclusion et d'exploitation des immigrés asiatiques ?

Q2 : Est-il pertinent d'inclure la Russie dans un cadre de recherche plus large ou du moins transrégional entre la seconde moitié du XIXe siècle et le début du XXe siècle ?

VII Quelques remarques terminologiques

Dans le cadre de cette recherche, nous aurons recours à des termes dont l'utilisation est parfois problématique en raison de leur extrême ambiguïté. C'est le cas pour des adjectifs comme « occidental », « oriental », « européen » ou « asiatique », ou encore des noms tels que « Occident », « Orient », « Europe » ou « Asie ». En effet, le sens de ces mots change selon l'époque durant laquelle ils sont employés, selon la perception de soi-même et de l'« Autre » de la personne qui les utilise et selon la connotation politico-idéologique qui leur est associée dans un contexte donné. Nous explorerons la question concernant les origines de ces concepts dans le premier chapitre, dans lequel nous utiliserons souvent les guillemets pour souligner la subjectivité de la signification de ces mots. Néanmoins, par souci de simplicité de lecture, nous cesserons d'utiliser les guillemets dans les chapitres suivants, en essayant toutefois toujours d'expliciter le contexte de leur emploi. Nous nous efforcerons ainsi de montrer à quel point ces concepts sont le fruit d'une narration. Ces narrations ont tendance à redéfinir constamment les confins de l'Occident, de l'Orient, de l'Europe et de l'Asie selon des formulations géographiques, politiques, culturelles ou même imaginaires.

Nous utiliserons la formule « régions récemment colonisées de l'espace transpacifique » pour parler des régions de l'espace transpacifique qui ont été colonisées par les Européens (ou par des États constitués par des descendants de colonisateurs d'origine européenne comme les États-Unis) entre la fin du XVIIe siècle et la seconde moitié du XIXe siècle.

En ce qui concerne le discours du « péril jaune », comme nous l'avons annoncé, les premiers quatre chapitres de ce travail seront dédiés à déconstruire ladite formule et à réunir les éléments nécessaires pour le définir. Nous nous limiterons ici à ajouter que nous considérerons le terme « discours » dans un sens ample, tel que défini par le linguiste Paul Chilton en tant qu'« action linguistique [linguistic action] »[82] ou encore « *utilisation* du langage [*use* of language] »[83]. Dans ce cadre, comme l'affirme le linguiste

[82] Chilton Paul, *Analysing Political Discourse : Theory and Practice*, Routledge, London, 2003, p. 4.
[83] Chilton Paul, *Analysing Political Discourse…*, p. 16.

Jean-Michel Adam, il ne faut pas oublier l'existence de ce que le linguiste Berrondoner a défini comme « mémoire discursive », à savoir l'« ensemble des savoirs consciemment partagés par les interlocuteurs »[84] :

« La mémoire discursive est, à la fois, ce qui permet et ce que vise une interaction verbale. La mémoire discursive n'est pas tant alimentée en permanence par des événements de la situation extralinguistique que par les énoncés portant sur ces événements et constituant eux-mêmes des événements. […] Les propositions énoncées dans un énoncé antérieur – autre partie du texte ou autre texte – font partie de la mémoire discursive des sujets[85]. »

Cette observation est fondamentale pour comprendre le sens de la reconstruction de l'évolution du discours du « péril jaune » sur la longue durée. Nombre d'éléments se sont affirmés au fil des siècles en tant que briques de cette « mémoire discursive » partagée par des interlocuteurs différents.

Enfin, nous utiliserons souvent la formule « Autre oriental » pour définir tout être humain qui a fait l'objet d'un discours ou d'une action non verbale le visant en raison de son association à une identité orientale (qu'elle soit géographique, culturelle, politique, civilisationnelle ou imaginaire).

VIII Histoire globale et archives

L'histoire dite mondiale ou globale [global history] est une branche de l'histoire qui s'est développée aux États-Unis à partir des années 1990. Dans un contexte d'affirmation du phénomène de la mondialisation, l'histoire globale a été mobilisée pour réanimer les études historiques considérées comme trop focalisées sur les histoires nationales, en particulier européennes[86]. Dans son ouvrage, *Qu'est-ce que c'est que l'histoire mondiale ?* [What Is Global History ?], l'historien Sebastian Conrad reconnaît l'existence de trois « variétés » d'histoire globale : la première étudie l'histoire de tout ce qui se produit à l'échelle globale, la deuxième se focalise sur l'étude des échanges et des connexions et la troisième sur le concept d'intégration[87]. Notre ouvrage

[84] Berrendonner Alain, « Connecteurs pragmatiques et anaphores », *Cahiers de Linguistique Française*, § 5, Genève, 1983, p. 230.
[85] Adam Jean-Michel et al., « Textes/Discours et Co(n)textes. Entretiens avec Jean-Michel Adam, Bernard Combettes », *Pratiques : linguistique, littérature, didactique*, § 129-130, 2006, p. 28.
[86] Conrad Sebastian, *What Is Global History?*, Princeton University Press, Princeton, 2016, pp. 3-4.
[87] Conrad Sebastian, *What Is Global History…* pp. 6-11.

appartient probablement à la deuxième catégorie, bien que la Russie y occupe une place centrale, raison pour laquelle elle s'intègre également au domaine des études russes [russian studies]. Néanmoins, le caractère « hybride » de notre travail se manifeste lorsque l'on considère les sources utilisées. Dans ce contexte, le problème a été bien posé par l'historien Alessandro Stanziani :

« L'histoire du monde, accusée de superficialité, de manque de rigueur, de méconnaissance des régions discutées, et à qui l'on reproche de recourir à une littérature secondaire. »[88]

Le recours à la littérature secondaire a effectivement été très important, en particulier dans la première partie et les premiers chapitres de la seconde partie de notre travail. Cela était absolument inévitable pour nous permettre de reconstruire la longue durée de la construction du discours du « péril jaune » durant des époques et des espaces différents.

Néanmoins, les chapitres 8, 9, 10 et 11 sont le résultat de plusieurs terrains de recherche en Russie, dont le plus important a duré une année, entre 2018 et 2019. Cette expérience a été rendue possible grâce au support financier fourni par le Fond national suisse de la recherche scientifique et son programme *DocMobility*. Durant cette année en particulier, une importante quantité de documentation a été collectée dans les archives suivantes :

° Archives russes d'État (РГИА) à Saint-Pétersbourg ;
° Archives d'État de la Fédération russe (ГАРФ) à Moscou ;
° Archives russes d'État de l'Extrême-Orient (РГИА ДВ) à Vladivostok ;
° Archives d'État de la région d'Irkoutsk (ГАИО) à Irkoutsk ;
° Archives d'État de la région de la Transbaïkalie (ГАЗК) à Tchita[89].

Pour finir, mentionnons que le travail dans les archives en Russie n'a pas été toujours simple. Dans les archives régionales, celles de Tchita ou d'Irkoutsk en particulier, nous avons été empêchés de consulter bon nombre de documents sous prétexte qu'ils se trouvaient en mauvais état. Il est difficile d'estimer à quel point ces documents nous auraient permis d'accéder à des informations en mesure de modifier d'une quelconque façon les reconstructions historiques proposées dans nos chapitres.

[88] Stanziani Alessandro, *Les entrelacements du monde. Histoire globale, pensée globale xvi^e^-xxi^e^ siècles*, CNRS Éditions, Paris, 2018, p. 15.
[89] Pour plus de précision sur les fonds d'archives consultés, voir le manuscrit de soutenance de thèse en libre accès sur l'archive ouverte de l'Université de Genève : Adda Iacopo, *Origines, usages et représentations…*

Première partie

Le discours du « péril jaune » : un phénomène mondial au cœur des relations inter-civilisationnelles

Chapitre 1

Déconstruire le discours du « péril jaune » : les sources anciennes d'un phénomène moderne

Le travail de reconstruction de la genèse du discours du « péril jaune » nous oblige à porter un regard critique sur la naissance de l'identité d'un insaisissable « nous occidental », fruit d'une construction qui a évolué dans le temps. Une constante a pourtant survécu aux nombreux renversements de l'histoire. Il s'agit de son opposition ontologique à un « Autre oriental », souvent perçu comme dangereux et effrayant. Il se trouve qu'une première déconstruction de la formule « péril jaune » nous permet d'isoler deux concepts intimement associés : celui d'un danger suscitant de la peur, le « péril », et celui d'une connotation raciale imaginaire qui définit par la différence le « jaune » en tant que couleur de la peau autre que le « blanc ». S'il se révèle difficile de déterminer le moment précis où la formule « péril jaune » a été prononcée pour la première fois, il est certain qu'elle définit le point d'arrivée de la construction d'un imaginaire plus ancien. L'utilisation de cette formule évoque un sujet, le « péril jaune », pour parler en réalité principalement de l'objet menacé : « l'Europe », « l'Occident », « notre civilisation ». Le terme « jaune » possède ici une fonction métonymique qui renvoie de façon généralisée et abusive à l'ensemble des habitants d'une prétendue macro-région géoculturelle « asiatique », « orientale » ou « extrême-orientale »[90]. Par

[90] Comme nous l'avons évoqué dans notre introduction, l'utilisation des termes « occidental », « oriental », « européen » ou « asiatique » pose de nombreux problèmes. Pour cette raison, dans ce chapitre, nous utiliserons les guillemets afin de souligner leur ambiguïté.

ailleurs, en exprimant la peur d'un danger, la formule « péril jaune » évoque, sans pourtant la mentionner explicitement, une entité qui se sent menacée par ce danger. L'existence de cette entité se concrétise dans la confrontation. Les « Asiatiques » ou « Orientaux » sont les porteurs du danger ; l'entité innommée de la formule « péril jaune » (le « nous occidental ») est celle qui en subit les conséquences présumées, mais aussi celle qui a imaginé et élaboré le danger.

Cependant, et nous reviendrons sur ce point, la formule « péril jaune » ne se limite pas seulement à évoquer une menace. En effet, elle s'est vite imposée en tant qu'outil descriptif généralisant, comme l'a écrit le sociologue Stanford Morris Lyman :

« En tant que discours fondateur et essentialiste couvrant une aire géoculturelle entière et ses habitants, il ressemble à cet élément de l'histoire qui obtient une légitimation parce que […] il s'est vu accorder une place privilégiée et une préséance sur tous les autres dispositifs discursifs dans la compréhension de ce que signifient des termes tels que "Asie", "Orient" et "Extrême-Orient". »[91]

La raison de l'obtention de cette « place privilégiée » est à rechercher dans la longue incubation d'un discours plus ancien qui, au XIXe siècle, a trouvé dans la formule « péril jaune » son signifiant approprié. Il est possible, il est vrai, de repérer les fondements du discours du « péril jaune » au moment de la formation d'un autre discours : celui relatif à l'existence même de l'« Occident ». Déjà en 1957, Richard Austin Thompson mentionnait l'hypothèse que la peur des invasions orientales remontait à la crainte des anciens Grecs face à la puissance perse et, quelques siècles plus tard, à celle des Romains face aux invasions barbares[92]. Cette idée a ensuite été développée par de nombreux auteurs jusqu'à nos jours, suscitant un débat dont John Kuo Wei Tchen et Dylan Yeats ont résumé les contours dans *Péril jaune ! Une archive de peur anti-asiatique* [Yellow Peril ! An Archive of Anti-Asian Fear][93]. Dans cet ouvrage, des extraits de publications de chercheur·euse·s, tel·le·s que Irene J. Winter, Benjamin Isaac, Adam Kuper et d'autres encore, analysent la façon dont l'« Orient » et l'« Occident » ont vu le jour dans notre imaginaire. Aujourd'hui, nous savons que l'« Orient » et l'« Occident » sont deux catégories qui sont apparues dans l'histoire au terme d'un processus d'omission d'une

[91] Lyman Stanford M., « The "Yellow Peril" Mystique : Origins and Vicissitudes of a Racist Discourse », *International Journal of Politics, Culture and Society*, vol. 13, § 4, 2000, pp. 686-687.
[92] Thompson Richard Austin, *The Yellow Peril*, 1890-1924, Ph.D. dissertation, University of Wisconsin, 1957, p. 2.
[93] Tchen John Kuo Wei, Yeats Dylan, *Yellow Peril! An Archive of Anti-Asian Fear*, Verso Books, 2014, pp. 69-120.

partie importante de la réalité. La compréhension de ce processus d'omission, ainsi qu'une réflexion sur la perception de l'« Orient » et de l'« Occident » en tant qu'entités fermées, fondamentalement opposées et impénétrables l'une envers l'autre, s'impose comme point de départ pour investiguer les sources profondes du discours du « péril jaune » durant l'époque classique.

I Grandes narrations et exceptionnalismes

Le travail de déconstruction du discours du « péril jaune » nous oblige à remonter jusqu'à la création d'une autre « grande narration »[94], celle concernant l'existence de l'« Occident », à savoir un espace géoculturel idéal, avec des caractéristiques uniques, justifiant sa prétendue exceptionnalité. En 1993, James M. Blaut a abordé cette problématique d'une façon provocatrice, sans doute critiquable[95], mais incontournable. Dans son livre, *Le modèle du monde du colonisateur*[96], il entendait dénoncer une narration eurocentrique de l'histoire mondiale. À son avis, du XIX^e^ siècle à nos jours, la plupart des historien·ne·s, mais également les rédacteurs des programmes scolaires, n'ont pas réussi à faire le deuil d'une vision évolutionniste de l'histoire. Selon cette vision, les principaux événements historiques auraient eu lieu, dans leur écrasante majorité, en Europe ou grâce à l'influence de l'Europe, voire de l'« Occident »[97]. Cette conviction, qui dérive, selon Blaut, directement de l'idée que les Européens sont les seuls « faiseurs d'histoire [makers of history] »[98], une attitude que l'anthropologue Jack Goody a définie, par la suite, comme « le vol de l'histoire »[99], a eu deux conséquences importantes sur l'historiographie occidentale : l'une idéologique et l'autre méthodologique.

---

[94] Gress David R., « The Drama of Modern Western Identity », *Orbis*, vol. 41, § 4, 1997.

[95] Par exemple : Smith N., « Blaut J.M., 1994 : The Colonizer's Model of the World. Geographical Diffusionism and Eurocentric History. [Book Review] », *Progress in Human Geography*, vol. 19, § 3, 1995, pp. 433-455.

[96] Blaut James M., *The Colonizer's Model…*

[97] Blaut James M., *The Colonizer's Model…*, pp. 3-7.

[98] Blaut James M., *The Colonizer's Model…*, p. 1. De même, comme le remarquent les historiens Gregory Blue et Timothy Brook, les catégories générales utilisées pour décrire les phénomènes sociaux, économiques ou politiques tels que « féodalisme », « capitalisme » etc., sont largement empruntées à l'expérience historique européenne. Voir ainsi l'introduction de Brook Timothy, Blue Gregory (eds.), *China and Historical Capitalism Genealogies of Sinological Knowledge*, Cambridge University Press, Cambridge, 1999, pp. 1-9.

[99] « Le "vol de l'histoire" […] fait référence à la prise de contrôle sur l'histoire par l'Occident. En d'autres termes, le passé est conceptualisé et présenté en fonction de ce qui s'est passé à l'échelle provinciale de l'Europe, souvent de l'Europe occidentale, puis imposé au reste du monde ». Jack Goody, *The Theft of History*, Cambridge University Press, Cambridge, 2006, p. 1.

Dans le premier cas, il s'agirait de la propagation en Europe, à partir de la seconde moitié du XIXe siècle[100], d'une théorie, voire, selon Blaut, d'une croyance, connue sous le nom de *diffusionnisme* [diffusionism] dans les disciplines s'intéressant à l'étude de l'évolution technologique et culturelle. Selon cette théorie, les évolutions culturelles et les innovations technologiques de l'humanité n'ont été produites que par quelques rares centres culturels et se seraient diffusées de ces centres vers d'autres régions de la planète. Selon Blaut, le *diffusionnisme* est fondé sur deux axiomes : le premier affirme que la majorité des communautés humaines ne sont pas créatives (« uninventive communities ») ; le deuxième que très peu de communautés humaines sont dotées de créativité (« inventive communities »), ce qui aurait permis à ces dernières de s'imposer en tant que centres de progrès tout au long de l'histoire[101]. Blaut remarque que la conceptualisation scientifique de cette théorie a vu le jour en Europe parallèlement à l'affirmation de la domination coloniale des puissances européennes sur d'autres continents, en devenant un outil de justification idéologique du colonialisme[102]. L'union de l'eurocentrisme et du *diffusionnisme* aurait donc créé une sorte de monstre conceptuel, bien enraciné dans l'imaginaire des sociétés occidentales : « À l'échelle mondiale, cela nous donne un modèle de monde avec un seul centre – grosso modo, l'Europe au sens large – et une seule périphérie ; un Dedans [Inside] et un Dehors [Outside] »[103].

En accord avec cette conception de l'histoire, le « Dedans » et le « Dehors » constituent deux espaces géographiques bien délimités et séparés l'un de l'autre. Afin de mettre l'Europe au centre d'un monde qui ne se développe que par le biais de la *diffusion*, Blaut identifie l'existence d'un puissant instrument idéologique. Cet instrument consiste en la création, l'enseignement et l'assimilation pluriséculaire d'une vision de l'histoire du monde biaisée, censurée et amputée. Blaut baptise cette façon de penser l'histoire la *tunnel history*[104].

« Supposons que nous avançons […], jusqu'à l'histoire et la géographie enseignées aux alentours de la fin de la Seconde Guerre mondiale. […] Le premier Vrai Homme reste le Cro-Magnon d'Europe. L'agriculture a été inventée dans les terres de la Bible ; tout comme la civilisation barbare. La vraie civilisation se déplace encore d'Athènes à Rome, puis à Paris et à

[100] Blaut James M., *The Colonizer's Model…*, pp. 21-30, ch. 2.
[101] Blaut James M., *The Colonizer's Model…*, p. 14.
[102] Blaut James M., *The Colonizer's Model…*, pp. 11-26.
[103] Blaut James M., *The Colonizer's Model…*
[104] Blaut James M., *The Colonizer's Model…*, pp. 5-7.

Londres, et embarque peut-être ensuite pour New York. Les non-Européens ne contribuent pas beaucoup à l'histoire du monde, même s'ils commencent à le faire à la suite de l'influence européenne. (Les peuples coloniaux apprennent de leurs précepteurs, les Japonais imitent avec succès, etc.) Les Européens sont toujours plus brillants, meilleurs et plus ambitieux que tous les autres. »[105]

Enfin, selon Blaut, pendant des siècles, le couple *eurocentrisme-diffusionnisme* a corroboré l'idée que les Européens/Occidentaux étaient plus créatifs, novateurs, progressistes, nobles et courageux que les autres peuples. De même, l'environnement dans lequel l'histoire des Occidentaux s'est développée serait plus salutaire, productif et stimulant que celui d'autres régions[106]. Bien que cette vision soit largement remise en question par les études les plus récentes des historien·ne·s, des géographes et des anthropologues[107], en 2000 encore, Blaut dénonçait la persistance d'une tradition culturelle qui, même dans le milieu académique, était incapable de dépasser partiellement ou totalement la *tunnel history*[108].

II Voyage au bout du tunnel

Le point de départ de ce « tunnel » historique artificiel se trouve dans la Grèce antique, en particulier celle du v^e^ siècle av. J.-C. Ce n'est pas un hasard si les premières traces d'un Occident qui se définit en relation à un « Autre oriental » remontent à cette époque[109]. Selon le théoricien de l'Orientalisme Edward W. Saïd, les événements qui ont marqué cette période historique ont

[105] Blaut James M., *The Colonizer's Model…*, pp. 4-5.
[106] Blaut James M., *Eight Eurocentric Historians*, The Guilford Press, New York, London, 2000, p. 14.
[107] Parmi les nombreux exemples : Frank Andre Gunder, *ReORIENT : Global Economy in the Asian Age*, University of California Press, Berkeley, 1998 ; Pomeranz Kenneth, *The Great Divergence : China, Europe, and the Making of the Modern World Economy*, Princeton University Press, Princeton, 2000 ; Wallerstein Immanuel Maurice, *Unthinking Social Science : the Limits of Nineteenth-century Paradigms*, Second Edition with a new Preface, Temple University Press, Philadelphia, 2001 ; Hobson John M., *The Eastern Origins of Western Civilisation*, Cambridge University Press, New York, 2004 ; Jennings Justin, *Globalizations and the Ancient World*, Cambridge University Press, Cambridge, 2010 ; Amin Samir, *Global History. A View from the South*, Pambazuka Press, Cape Town, 2011 ; Berg Maxine (ed.), *Writing the History of the Global. Challenges for the 21st Century*, Oxford University Press, Oxford, 2013 ; Belich James, Darwin John, Frenz Margret, Wickham Chris (eds.), *The Prospect of Global History*, Oxford University Press, New York, 2016 ; Stanziani Alessandro, *Eurocentrism and the Politics of Global History*, Palgrave McMillan, Cham, 2018.
[108] Stanziani Alessandro, *Eurocentrism and…*
[109] Voir à ce propos l'introduction de : Settis Salvatore (ed.), *I Greci. storia, cultura, arte, società. vol. I, Noi e i Greci*, Einaudi Editore, Torino, 1996.

produit un lien de sang indissoluble entre l'idée d'Occident, celle d'Orient et la civilisation de la Grèce antique. Être un « occidental » signifie avoir la conscience « […] d'appartenir à une partie de la terre qui a des rapports historiques avec l'Orient depuis pratiquement les temps homériques »[110]. Cette remarque en soi innocente se développe, dans l'analyse saïdienne, à partir du postulat qu'en Europe, « dès l'origine ou presque, l'Orient est une idée qui dépasse ce que l'on en connaît empiriquement »[111]. En analysant *Les Perses* d'Eschyle et *Les Bacchantes* d'Euripide, Saïd met en exergue deux éléments importants. En premier lieu, il évoque la naissance d'un certain nombre de « motifs essentiels »[112]. Ces motifs resteront figés à jamais dans l'imaginaire occidental et ils deviendront une sorte de constante dans son exercice de caractérisation de l'Orient et des Orientaux. En second lieu, Saïd remarque qu'à partir du v^e^ siècle av. J.-C., une ligne est tracée entre « l'Europe » et « l'Asie ». Cette ligne a un pouvoir créateur du fait qu'elle engendre d'emblée aussi bien « l'Occident » que « l'Orient », en les imaginant en tant qu'entités différentes et séparées :

« Une ligne de partage est tracée entre les deux continents. L'Europe est puissante et capable de s'exprimer, l'Asie est vaincue et éloignée. Eschyle représente l'Asie, la fait parler par la bouche de la vieille reine des Perses, la mère de Xerxès. C'est l'Europe qui articule l'Orient ; cette mise en forme est la prérogative, non d'un montreur de marionnettes, mais d'un authentique créateur dont le pouvoir de donner vie représente, anime, constitue l'espace d'au-delà des frontières familières, espace qui, autrement, serait silencieux et dangereux. »[113]

L'Asie des Perses[114] est dépeinte par les Grecs comme fière, mais vide et dévastée. Elle a été punie pour son ardeur à menacer et agresser l'Occident, mais de ce fait, elle est dangereuse. Cette Asie bénie aussi par Dionysos apparaît donc extrême dans ses vices et mystérieuse dans ses pratiques. Son

[110] Saïd Edward W., *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, trad. Catherine Malamoud, Éditions du Seuil, 3^e^ édition, Paris, 2003, p. 24. Cette affirmation a suscité des débats parmi les spécialistes dont, entre autres, l'historien Arnaldo Momigliano : « […] dans l'œuvre d'Homère il n'existe rien de ces nombreuses choses que les générations suivantes y ont trouvé – le conflit entre les Grecs et les Barbares, l'inimitié permanente entre l'Europe et l'Asie. L'Iliade n'était pas censée être un chapitre de l'histoire des guerres entre l'Orient et l'Occident ». Momigliano Arnaldo, *Secondo contributo alla storia degli studi classici*, Edizioni di Storia e Letteratura, Roma, 1984, p. 14. Le débat reste ouvert, mais comme nous le montrerons, au vu de l'évolution des études les plus récentes, l'intuition de Saïd nous semble pertinente.

[111] Edward W. Saïd, *L'Orientalisme*…, p. 72.

[112] Edward W. Saïd, *L'Orientalisme*…, p. 73.

[113] Edward W. Saïd, *L'Orientalisme*…

[114] L'association entre les Perses et l'Asie est évidente, par exemple, dans *Les Perses* d'Eschyle.

irrationalité la place en dehors du monde grec de la *polis*[115]. La lumière de la civilisation hellénique s'oppose donc aux ténèbres de l'obscurantisme asiatique. Si, au Ve et IVe siècles av. J.-C., cette vision n'était pas partagée par tous les savants grecs[116], sa naissance a marqué un point de non-retour dans l'histoire de la pensée occidentale.

Ces observations sont très importantes pour appuyer notre argumentation visant la déconstruction du discours du « péril jaune » en remontant à ses origines historiques. Le binôme rationalité/irrationalité qui vient d'être mis en évidence a joué un rôle particulier dans la construction de la *tunnel history* jusqu'à nos jours. Il constitue un trait récurrent dans les discours opérant une discrimination entre la Grèce et l'Empire perse et, par extension, entre l'« Europe » et l'« Asie », entre l'« Occident » et l'« Orient ». Bien que cette extension n'ait rien d'évident, elle s'est imposée, jusqu'à nos jours, en tant que socle de la *tunnel history* occidentale. L'essai du philosophe et historien Philippe Némo, intitulé *Qu'est-ce que l'Occident ?*[117], publié en 2004, en est un exemple parlant. L'argumentation que l'on retrouve dans cet ouvrage est illustrative de ce que Blaut définit comme la *tunnel history*. D'après Némo, l'histoire de l'Occident commence avec le « miracle grec ». Ce dernier n'est que le premier de cinq « miracles », le grec, le romain, le judéo-christianisme, la « Révolution papale » des XIe-XIIIe siècles et les révolutions démocratiques de l'ère moderne ayant promu la démocratie libérale[118]. Parmi ces « miracles », le grec paraît à l'auteur le plus extraordinaire. Citant l'historien et anthropologue Jean-Pierre Vernant[119], Némo esquisse le portrait d'une évolution socio-culturelle qui voit les monarchies magico-religieuses grecques évoluer vers une nouvelle forme d'organisation sociale républicaine plus « rationnelle ». Cette organisation sociale se caractérise par l'apparition d'un espace public de discussion (l'*agora*), « la promotion de la parole et de la raison » (renforcées par la naissance de sciences telles que la logique, la

[115] Edward W. Saïd, *L'Orientalisme*…, p. 72-74.

[116] Dans ces cas, les généralisations peuvent toujours attirer des critiques justifiées. Le degré d'adhésion à une lecture des rapports gréco-perses dominés par l'antagonisme politique a varié selon les époques et selon les auteurs. Momigliano Arnaldo, « Persian Empire and Greek Freedom », dans Ryan Alan (ed.), *The Idea of Freedom : Essays in Honour of Isaiah Berlin*, Oxford University Press, Oxford, 1979, pp. 139-157.

[117] Némo Philippe, *Qu'est-ce que l'Occident ?*, PUF, Paris, 2004. Nous avons choisi le livre de Némo, mais d'autres ouvrages ont tenu des propos similaires. Voir : Trevor-Roper Hugh R., *The Rise of Christian Europe*, Thames and Hudson, London, 1965 ; Jones Eric, *The European Miracle : Environments, Economies and Geopolitics in the History of Europe and Asia*, Cambridge University Press, Cambridge, 1981 ; Landes David S., *The Wealth and Poverty of Nations : Why Some are So Rich and Some So Poor*, W. W. Norton & Co., New York, 1998.

[118] Landes David S., *The Wealth and Poverty…*, pp. 7-8.

[119] Vernant Jean-Pierre, *Les origines de la pensée grecque*, PUF, Paris, 1962.

dialectique et la rhétorique)[120], l'égalité devant la loi, une métamorphose de la religion permettant à l'État d'assurer l'ordre social, et, enfin, la différence entre *physis* et *nomos* (la loi de l'homme acquiert son indépendance par rapport à la loi naturelle et divine, ce qui permet à l'homme de modifier et de faire évoluer la loi plus facilement)[121].

Il ne s'agit pas ici de mettre en discussion les conquêtes et les réussites de la civilisation grecque. Cependant, la vision de Némo est représentative d'une histoire de l'Occident que Blaut qualifie de *tunnel history*. Selon Némo, les succès de la civilisation grecque dérivent de la perception d'une Grèce ancienne comme un sujet unitaire, isolée de son contexte géoculturel, sans termes de comparaison avec aucune autre civilisation contemporaine ou l'ayant précédée. Ainsi, Némo esquive toute une série de problématiques fondamentales, tout en utilisant l'image des « miracles » (le « miracle » grec, le « miracle » romain, etc.). Ce choix de mots, qui vise à attribuer à l'histoire occidentale un caractère exceptionnel, est chargé d'une connotation religieuse qui associe discrètement l'histoire de l'Occident à celle d'un peuple élu.

III Le pouvoir de l'omission

Le développement d'une histoire « généalogique »[122] et sélective de l'Occident se révèle extrêmement problématique. À la suite de la publication en 1978 de *L'Orientalisme* de Saïd, de nombreuses études ont investigué l'orientalisme durant l'époque classique. Ces études ont radicalement changé la façon d'interpréter l'histoire classique. Nous offrirons ici une synthèse des principales faiblesses résultant d'une lecture « généalogique » et sélective de l'histoire de la Grèce antique, telles qu'elles ont été mises en évidence par les spécialistes de ces questions.

Une des objections les plus puissantes portées à l'encontre d'une interprétation de l'histoire de la Grèce s'insérant dans la *tunnel history* occidentale définie par Blaut est résumée par l'historien Kostas Vlassopoulos :

« L'histoire de la Grèce antique n'est pas écrite dans une perspective d'histoire évolutive de cette zone géographique [la zone de la mer Méditerranée] ;

[120] Némo Philippe, *Qu'est-ce que l'Occident ?*..., p. 12.
[121] Némo Philippe, *Qu'est-ce que l'Occident ?*..., pp. 11-15.
[122] Wolf Eric R., *Europe and the People without History*, University of California Press, Berkeley, 1982, pp. 4-5.

au contraire, l'histoire de cette zone perd tout son intérêt une fois que le flambeau a été transmis au prochain champion de la civilisation occidentale. En conséquence, l'histoire des Grecs anciens a été séparée de l'histoire de la Méditerranée élargie et du Proche-Orient ; elle est devenue une entité séparée et en apparence autonome[123]. »

La narration propre à la *tunnel history* occidentale nous présente normalement une Grèce encapsulée dans des limites temporelles restreintes, qui la réduisent à un épisode historique sans liens de causalité avec le développement de la région qui l'entoure. Une sorte de mythologie qui purifie l'histoire grecque de ses vicissitudes précédentes et, surtout, de son histoire successive, est ainsi affirmée. Par ailleurs, en 2007 encore, Vlassopoulos mettait en exergue l'importance des omissions qui résultent de cette approche :

« Essayez de trouver un récit de la Grèce continentale en tant que telle à l'époque hellénistique et vous échouerez complètement […]. Il n'y a jamais eu d'histoire de la Grèce hellénistique ou de la Grèce à l'époque hellénistique ; l'histoire de la Grèce n'a plus d'existence indépendante. »[124]

Un processus d'effacement visant la création d'un idéal a donc eu lieu. L'idée même de « Grèce antique » est trompeuse, car elle suggère l'existence d'une unité étatique, voire nationale[125] *ante litteram*. Or, le monde grec ancien était composé d'un univers de cités indépendantes. À partir du VIII^e^ siècle av. J.-C., celles-ci étaient éparpillées, pas seulement en Grèce, mais aussi au bord de nombreuses régions de la Méditerranée, ainsi que de la mer Noire. Seules les Guerres médiques, qui commencèrent au tout début du V^e^ siècle av. J.-C., forgèrent une certaine identité grecque. En raison de la menace perse, on assista à l'union de cités, autrement souvent antagonistes[126], dans la lutte contre une armée étrangère[127]. En outre, l'épopée de la glorieuse victoire des Grecs contre les Perses ne peut pas être conçue comme la victoire de toutes les cités grecques réunies. Un bon nombre de villes grecques s'allièrent avec les

[123] Vlassopoulos Kostas, *Unthinking the Greek Polis. Ancient Greek History beyond Eurocentrism*, Cambridge University Press, Cambridge, 2007, pp. 2-3.
[124] Vlassopoulos Kostas, *Unthinking the Greek Polis…*, p. 41.
[125] Vlassopoulos Kostas, *Unthinking the Greek Polis…*, p. 3.
[126] Jusqu'au début du V^e^ siècle av. J.-C., l'identité de chaque Grec était déterminée en premier lieu par son appartenance à une *polis*. Les « Autres » étaient normalement des citoyens d'autres *poleis*. Browning Robert, « Greeks and Others : From Antiquity to the Renaissance », in Thomas Harrison, *Greeks and Barbarians*, Routledge, New York, 2002, p. 259.
[127] Kuper Adam, *The Reinvention of Primitive Society : Transformations of a Myth*, Routledge, New York, 2005, p. 20.

envahisseurs ou préférèrent la neutralité. D'ailleurs, durant même le Ve siècle av. J.-C., comme le montre par exemple la spécialiste d'histoire ancienne Edith Hall, il serait vain d'imaginer le monde grec comme un ensemble de *poleis* ayant toutes choisi une forme de gouvernement démocratique[128]. Certes, la Grèce à l'époque ne constituait pas un Empire théocratique à l'instar de la Perse ou de l'Égypte. Néanmoins, les Grecs n'étaient pas le seul peuple de la région de la Méditerranée à privilégier de petites unités politiques avec des formes de gouvernement plus horizontales. Les Phéniciens, les Étrusques et les Latins, par exemple, pouvaient afficher des structures politiques semblables[129].

Faute d'une Grèce unitaire, c'est souvent la *polis* qui symbolisa le berceau de la liberté, de la pensée scientifique et de la démocratie, donc, de l'« Occident ». Parmi toutes les cités grecques, celle considérée comme étant la plus digne de représenter « l'Occident » a certainement été Athènes, surtout celle du Ve siècle av. J.-C.[130]. Cette *polis* est devenue le symbole du « miracle grec », selon les mots de Némo, et constitue le lieu de naissance idéal d'un « Occident » à son tour idéalisé. Capitale par excellence de la rhétorique et de la pensée rationnelle, Athènes joue le rôle de cité-bastion de la lutte grecque pour la défense de la liberté démocratique[131]. Toutefois, la formation de cette idée d'Occident est le résultat d'un processus intellectuel de définition identitaire de la *polis* athénienne à un moment clé de son histoire. Comme l'a souligné Edith Hall dans son célèbre *Inventer le barbare* [Inventing the Barbarian] (1989), la nécessité de la définition d'une identité grecque n'a émergé qu'à la suite de la menace perse[132]. Cette identité fut le fruit de l'invention d'un « Autre » censé représenter tout ce que les Athéniens et les Grecs[133] n'étaient pas. L'invention de l'identité de soi était donc produite par antithèse, à travers la création d'une polarité binaire simpliste. Il n'y avait rien d'objectif dans la création de cet imaginaire : il s'agissait de produire un discours justifiant les sacrifices d'une guerre très dure pour les Athéniens et ses alliés[134]. Edith Hall précise que ce processus d'autodéfinition par antithèse n'a pas

[128] Hall Edith, *Inventing the Barbarian. Greek Self-Definition through Tragedy*, Clarendon Press, Oxford, 1989, p. 58.
[129] Malkin Irad, « Postcolonial Concepts and Ancient Greek Colonization », *Modern Language Quaterly*, vol. 65, § 3, 2004, p. 346.
[130] Kuper Adam, *The Reinvention of…*, p. 21.
[131] Euben Peter J., « The Battle of Salamis and the Origins of Political Theory », *Political Theory*, vol. 14, § 3, 1986, pp. 359-390.
[132] Hall Edith, *Inventing the Barbarian…*
[133] Comme nous l'avons souligné auparavant, cette idée des Grecs est abusivement généralisée pour inclure tous les Grecs.
[134] Hall Edith, *Inventing the Barbarian…*, pp. 59-60.

été une singularité exceptionnelle dans l'histoire ancienne. Bien d'autres civilisations, par exemple les civilisations égyptienne et chinoise, ont eu recours à ce stratagème[135]. Cependant, la vision binaire des Grecs a survécu jusqu'à nos jours, grâce à l'influence de textes de natures différentes, pièces de théâtre, poèmes, discours rhétoriques, etc., qui ont servi de classiques fondateurs de la littérature européenne.

Le spécialiste d'histoire ancienne Benjamin Isaac, par exemple, retrouve dans le *Panégyrique* [Πανηγυρικός] d'Isocrate (380 av. J.-C.)[136], de façon beaucoup plus claire et directe que d'autres textes antécédents[137], les premières traces d'une « […] insistance sur les prétendues faiblesses orientales telles que le manque de discipline, la mollesse, la servilité combinées à l'arrogance, à la luxure et à la corruption… »[138]. Les motivations qui sous-tendaient les propos d'Isocrate étaient politiques[139]. Les qualités négatives des Perses (manque de vertu et de discipline, lâcheté, servilité, corruption, luxure, habitude à la soumission et déification du monarque) étaient mises en évidence par Isocrate afin de valoriser leur opposé, à savoir les qualités positives de tout citoyen grec digne de ses origines[140]. Face à la menace de la Perse « asiatique », les Grecs « européens »[141] se définissaient ainsi comme des hommes libres, disciplinés, à l'esprit rationnel. Ils étaient conscients de l'importance de défendre leur ordre démocratique. Les successeurs des vainqueurs des Guerres médiques étaient convaincus que c'était grâce à la supériorité morale, intellectuelle et organisationnelle de leur peuple que les armées grecques, relativement peu nombreuses mais valeureuses, avaient remporté la victoire sur les hordes informes et dévastatrices de l'Empire perse[142].

Cette vision n'apparut pourtant pas tout de suite, ne s'imposant qu'après une période de gestation[143]. Comme le remarque Benjamin Isaac, les traces

---

[135] Hall Edith, *Inventing the Barbarian*…, pp. 60-62.

[136] Version consultée : Isocrate, *Le Panégyrique ou Éloge d'Athènes*, trad. par l'abbé Auger, Imprimerie et librairie classiques de Jules Delalain Et Cie, Paris, 1840.

[137] Isaac Benjamin, *The Invention of Racism in Classical Antiquity*, Princeton University Press, Princeton, 2004, pp. 278-283.

[138] Isaac Benjamin, *The Invention of Racism*..., p. 285.

[139] Isaac compare justement les propos d'Isocrate à ceux de Xénophon qui, dénué de tout préjugé politique et ayant visité la Perse, se montre très admiratif de cet Empire ainsi que de son fondateur Cyrus II. Isaac Benjamin, *The Invention of Racism*..., p. 288.

[140] Isocrate, *Le Panégyrique ou Éloge d'Athènes*…

[141] Isocrate, *Le Panégyrique ou Éloge d'Athènes*…, p. 33.

[142] Isocrate, *Le Panégyrique ou Éloge d'Athènes*…

[143] Les auteurs chronologiquement les plus proches des Guerres médiques, par exemple Hérodote, décrivent cette confrontation comme une guerre combattue par les peuples grecs pour la défense de leur indépendance contre un adversaire redoutable. Il s'agissait bien d'une lutte pour la liberté, mais il est fort douteux que le mot « liberté » se référait à autre chose que la liberté d'une domination étrangère. Il est difficile de

d'une lecture de l'histoire des Guerres médiques qui opposent l'Europe et ses valeurs prétendues à l'Asie et à ses faiblesses présumées ne devinrent pas visibles avant la seconde moitié du Ve siècle av. J.-C.[144]. En revanche, cette lecture s'imposa nettement à partir du IVe siècle av. J.-C. et bouleversa la perception du monde des Grecs[145]. Ces derniers redéfinirent ainsi leur passé, leur présent et leur avenir autour d'une dichotomie Grecs-barbares qui entendait montrer la supériorité du peuple grec vis-à-vis de tout autre peuple étranger[146]. Les descriptions littéraires et scientifiques de l'époque associaient de plus en plus les barbares aux subalternes de la société grecque (les subordonnés, les femmes, les esclaves). L'idée du barbare inférieur permit dès lors de justifier un prétendu droit à imposer la domination des « supérieurs » sur les barbares[147]. Par ailleurs, selon le spécialiste d'histoire ancienne Thomas Harrison :

« Cette dimension ultime de la pensée du IVe siècle concernant le Barbare présentait également un caractère agressif dans son appel à l'union pour une campagne de représailles contre la Perse ; cet appel a abouti à la campagne planifiée par le roi macédonien Philippe et exécutée, par la suite, par son fils Alexandre. »[148]

Nous retrouvons donc dans la diffusion de l'image négative des Orientaux despotiques, dangereux, sardanapalesques, exotiques, assoupis et inférieurs, un instrument de création identitaire, un moyen d'encapsulation virtuelle d'espaces géoculturels et, finalement, un dogme justifiant une entreprise belliqueuse, voire coloniale. Les Guerres médiques furent ainsi suivies par un mouvement d'expansionnisme grec, en particulier athénien, en Asie Mineure, en Égypte et ailleurs.

Plus récemment, les historien·ne·s ou les intellectuel·le s qui ont reproduit dans leurs ouvrages la narration propre à la *tunnel history* occidentale se sont approprié la dichotomie Grecs–barbares sans la soumettre à une analyse

montrer, au Ve siècle av. J.-C., l'existence d'une conscience d'avoir combattu une guerre pour la défense de valeurs universelles qui opposeraient un monde oriental à un monde occidental. Isaac Benjamin, *The Invention of Racism…*, pp. 261-27. Cela n'est pas étonnant puisqu'avant les Guerres médiques, l'idée d'une polarisation est/ouest n'existait probablement pas. Hall Edith, *Inventing the Barbarian*…, pp. 1-55.

144 Isaac Benjamin, *The Invention of Racism…*, p. 283.

145 C'est à partir de ce moment que les termes « Europe » et « Asie » commencent à prendre la place de « Grèce » et « Perse » de plus en plus fréquemment dans les écrits des savants grecs. Isaac Benjamin, *The Invention of Racism…*, p. 284.

146 Hall Edith, *Inventing the Barbarian*…, pp. 201-220.

147 Hall Edith, *Inventing the Barbarian*…, pp. 201-220.

148 Harrison Thomas, *Greeks and the Barbarians*, Routledge, New York, 2002, p. 6.

critique et sans se soucier de l'insérer dans le contexte historique qui l'avait engendrée[149]. Une vision politique et stéréotypée de l'Asie a contaminé l'historiographie traditionnelle[150]. Pendant longtemps, cette dernière a promu l'image d'un « Orient léthargique » auquel seules les conquêtes d'Alexandre le Grand (et, plus tard, des Romains) auraient apporté de la vitalité et du renouvellement[151]. Ainsi, une histoire de la Grèce antique intégrée dans un espace géoculturel vidé de ses influences asiatiques (barbares)[152] garantit l'exceptionnalité (le « miracle ») de l'histoire grecque et, par extension, de l'histoire occidentale. L'Occident est ainsi créé, comme l'écrit l'historien Jonathan Clark : « Cependant, un terme antithétique était nécessaire pour clarifier définitivement la notion d'"Occident" : un Occident avait besoin d'un Orient »[153].

Cette opposition apparente, dont les origines profondes ont été rapidement esquissées ci-dessus, a créé les présupposés pour une interprétation des relations internationales en tant qu'éternelle confrontation entre deux inventions narratives et idéologiques : « l'Occident » et « l'Orient ». Cela n'est pas surprenant car, comme il a été montré, les catégories mêmes d'Occident et d'Orient ont vu le jour pour expliquer les raisons d'une confrontation armée. La première de ces oppositions a été, justement, l'opposition gréco-perse. Pourtant, de nos jours, grâce à l'apport d'études archéologiques, historiques, littéraires et artistiques, une littérature toujours plus complète laisse entrevoir l'existence d'interconnexions socio-culturelles, économiques, artistiques et religieuses parmi les peuples qui habitaient la région de la Méditerranée, de la mer Noire et de l'Asie Mineure. Ces espaces géographiques étaient des espaces de rencontre et d'échange où les idées, les croyances et les populations se croisaient et s'influençaient mutuellement. Souvent, l'objectif de ces études consiste à déconstruire l'idée de l'existence d'un monde grec

[149] En réalité, il y avait également un intérêt dans l'idéalisation et la sacralisation de l'histoire grecque. Selon le spécialiste d'études classiques Phiroze Vasunia : « La Grèce n'a pas été colonisée par l'Europe, mais comme l'Égypte et l'Inde, elle a été appropriée par un projet européen de contrôle discursif et d'autoreprésentation ». Vasunia Phiroze, « Hellenism and Empire : Reading Edward Said », *Parallax*, vol. 9, § 4, 2003, p. 90.

[150] Ce sont surtout les études postcoloniales, à partir des années 1970, qui ont suscité une relecture critique des sources et de l'interprétation eurocentrique de l'histoire.

[151] Pour une démonstration rigoureuse, voir entre autres : Sartre Maurice, *D'Alexandre à Zénobie : histoire du levant antique, IVe siècle avant Jésus-Christ-IIIe siècle après Jésus-Christ*, Librairie Arthème Fayard, Paris, 2001.

[152] Baslez Marie-Françoise, *Histoire politique du monde grec. Des temps homériques à l'intégration dans le monde romain*, 3e éd., Armand Colin, Paris, 2015, p. 136 *et passim* ; Huyse Philip, *La Perse antique*, Les Belles Lettres, Paris, 2005 p. 36 *et passim*.

[153] Clark Jonathan C. D., « Is There Still a West? The Trajectory of a Category », *Orbis*, vol. 48, § 4, 2004, p. 577.

ancien géo-culturellement fermé sur lui-même, où « l'Orient » perse n'aurait représenté que l'ennemi, et les autres « Orients » des terres de barbares. Comme le montrent ces études, les rapports de force entre les différentes entités étatiques observées dans la région, ainsi que les organisations administratives et politiques de cette époque lointaine, démentent largement la vision de l'histoire propre à la *tunnel history* occidentale[154].

Les éléments qui ont été mis en valeur jusqu'à présent nous permettent de faire ressortir les liens existant entre le discours du « péril jaune » moderne tel qu'il se développa au début du XIXe siècle et le discours ancien concernant l'opposition entre l'« Europe » et l'« Asie » que nous venons d'esquisser. Cette analyse nous permet aussi d'affirmer que l'idée de « péril » émanant d'un « Orient » différent, menaçant, irrationnel, inférieur et exotique ne surgit pas entre le XVIIIe et le XIXe siècle. Cette idée est née et s'est développée durant l'Antiquité en tant qu'élément fondateur du discours identitaire européen/occidental. Dans ce contexte, le discours du « péril jaune » qui s'imposa en tant que tel au XIXe siècle ne représente qu'un point d'arrivée. Comme nous le verrons dans les chapitres suivants, les similitudes entre le discours sur les Orientaux de l'époque classique et celui du « péril jaune » moderne sont nombreuses.

Rappelons cependant brièvement que la pratique de la création de l'identité de l'Autre afin de forger une identité collective n'est pas un monopole

---

[154] Nous nous bornerons ici à citer quelques exemples : Burkert Walter, *The Orientalizing Revolution : Near Eastern Influence on Greek Culture in the Early Archaic Age*, trad. Margaret E. Pinder and Walter Burkert, Harvard University Press, Cambridge MA, 1992 ; West Martin L., *The East Face of Helicon : West Asiatic Elements in Greek Poetry and Myth*, Clarendon Press, Oxford, 1997 ; Coleman John E., Walz Clark A. (eds.), *Greeks and Barbarians : Essays on the Interactions between Greeks and Non-Greeks in Antiquity and the Consequences for Eurocentrism*, CDL Press, Bethesda, 1997 ; Sartre Maurice, *D'Alexandre à Zénobie…* ; Malkin Irad, « Postcolonial Concepts… » ; Vlassopoulos Kostas, *Beyond Greeks and Barbarians*, Cambridge University Press, Cambridge, 2013 ; Hall Edith, *The Ancient Greeks. Ten Ways They Shaped the Modern World*, Penguin Random House, London, 2014. L'œuvre de Martin Bernal, à savoir les trois volumes intitulés *Black Athena : Afro-Asiatic Roots of Classical Civilization*, constitue aussi un passage incontournable de ce débat. Cependant, il ne faut pas oublier la longue querelle qui a suivi sa publication. Voir entre autres : Bernal Martin, *Black Athena : Afro-Asiatic Roots of Classical Civilization*, vol. 1 : *The Fabrication of Ancient Greece, 1785-1985*, Rutgers University Press, New Brunswick NJ, 1987 ; Bernal Martin, *Black Athena : Afro-Asiatic Roots of Classical Civilization*, vol. 2 : *The Archaeological and Documentary Evidence*, Rutgers University Press, New Brunswick NJ, 1991 ; Lefkowitz Mary R., MacLean Rogers Guy (eds.), *Black Athena Revisited*, The University of North Carolina Press, Chapel Hill NC, 1996 ; Lefkowitz Mary R., *Not Out of Africa : How Afrocentrism Became an Excuse to Teach Myth as History*, New Republic and Basic Books, New York, 1996 ; Berlinerblau Jacques, *Heresy in the University : the Black Athena Controversy and the Responsibilities of American Intellectuals*, Rutgers University Press, New Brunswick NJ, 1999 ; Bernal Martin, *Black Athena Writes Back. Martin Bernal Responds to his Critics*, David Chioni Moore (ed.), Duke University Press, Durham, London, 2001 ; Martin Bernal, *Black Athena : Afro-Asiatic Roots of Classical Civilization*, vol. 3 : *The Linguistic Evidence,* Rutgers University Press, New Brunswick NJ, 2006 ; Van Binsbergen Wim M. (ed.), *Black Athena Comes of Age : Towards a Constructive Re-Assessment*, Lit Verlag, Berlin, 2011.

européen[155]. Depuis quelques temps, des études consacrées à la définition et à l'exploration d'un « Occidentalisme actif » de la part de nations non occidentales (ou de groupes sociaux spécifiques issus de ces pays) sont en train de se développer. Plus précisément, ce courant s'est largement inspiré des travaux de Xiaomei Chen, publiés durant la première moitié des années 1990[156]. Par la suite, ce courant a pris de l'ampleur notamment grâce aux ouvrages d'Alaistar Bonnett, Ezequiel Adamovsky, Lorenzo Casini et d'autres[157]. Il s'agit d'un champ de recherche souvent exploré avec beaucoup de précautions, pour des raisons qu'Alaistar Bonnett explique ainsi : « […] les chercheur·euse·s ont parfois évité d'examiner les images non occidentales de l'Occident. Il·elle·s ne veulent pas fournir de munitions à ceux et celles qui ont le non-Occident en ligne de mire »[158]. Bien que situées hors du propos de notre recherche, les discussions promues par ces chercheur·euse·s mettent en exergue des faiblesses importantes concernant les études postcoloniales. Comme le remarque Jack Goody :

« Un risque dissimulé de l'ethnocentrisme est d'être eurocentrique à propos de l'ethnocentrisme, un piège dans lequel le postcolonialisme et le postmodernisme tombent fréquemment. Mais si l'Europe n'a pas inventé l'amour, la démocratie, la liberté ou le capitalisme de marché, […] elle n'a pas non plus inventé l'ethnocentrisme. »[159]

Celles-ci n'auraient pas su s'interroger sur l'image de l'Occident *per se* tant dans les pays occidentaux que non occidentaux. Cette absence d'interrogation pose le problème épistémologique de l'acceptation *a priori* de l'existence de l'« Occident ». Il s'agit, selon Casini, d'une acceptation que l'on pourrait presque qualifier de dogmatique et qui empêche d'apercevoir certains points :

« […] les représentations de l'Occident ont souvent été utilisées par des individus, des institutions et des groupes sociaux comme des dispositifs

[155] Selon les mots de Jack Goody : « Ethnocentricity, of which Eurocentricity and Orientalism are two Varieties, is not a Purely European Disease ». Goody Jack, *The Theft of History*…, p. 5.
[156] Voir en particulier : Chen Xiaomei, « Occidentalism as Counterdiscourse; "He Shang" in Post-Mao China », *Critical Inquiry*, vol. 18, § 4, 1992 ; Chen Xiaomei, *Occidentalism : a Theory of Counter-Discourse in Post-Mao China*, Oxford University Press, New York, Oxford, 1995.
[157] Bonnett Alastair, *The Idea of the West : Culture, Politics and History*, Palgrave Macmillan, New York, 2004 ; Adamovsky Ezequiel, *Euro-Orientalism. Liberal Ideology and the Image of Russia in France*, Peter Lang, Oxford, 2006 ; Casini Lorenzo, « Liberal Beyond Occidentalism. Europe and the Self in Present Day Arabic Narrative Discourse », *EUI Working Paper RSCAS*, § 30, Florence, European University Institute, 2008, <http://cadmus.eui.eu/bitstream/handle/1814/9367/RSCAS_2008_30.pdf?sequence=1&isAllowed=y> [Consulté en ligne le 25/02/2023].
[158] Bonnett Alastair, *The Idea of the West*…, p. 4.
[159] Goody Jack, *The Theft of History*…, p. 5.

stratégiques à des fins politiques multiples dans le cadre de débats idéologiques nationaux. »[160]

La connexion féconde qui existe entre un Orientalisme en tant que production d'un discours de domination et un Occidentalisme en tant que producteur d'un contre-discours ne visant pas forcément l'Orientalisme des dominateurs, mais le changement des rapports de forces entre classes sociales dans les pays non occidentaux, est un facteur que l'analyse saïdienne ne semble pas en mesure d'appréhender[161].

IV Le proto-racisme à l'époque classique

Après avoir focalisé notre analyse sur l'idée de « péril » en provenance de l'Orient que la formule « péril jaune » sous-tend, il nous faut maintenant nous pencher sur le caractère raciste de cette formule. Dans ce cadre, une analyse des origines du discours du « péril jaune » remontant jusqu'à l'époque classique pourrait sembler inappropriée. En effet, le racisme, tel qu'il se développa durant les XIX^e^ et XX^e^ siècles, est d'abord un produit de la modernité. Il s'agit de trouver des bases scientifiques à la discrimination raciale[162] (nous reviendrons sur ce point dans le chapitre 2). On pourrait par conséquent estimer que l'époque classique ne peut nous fournir que des exemples de préjugés fondés sur des bases culturelles ou, plus rarement, ethniques[163].

---

[160] Casini Lorenzo, « The Deconstruction of the West : an Unaccomplished Task. Towards "the Politics of Imagining the West" », *Im@go. A Journal of the Social Imaginary*, Mimesis Edizioni, § 6, 2015, pp. 193-195, <http://cab.unime.it/journals/index.php/IMAGO/article/view/1204> [Consulté en ligne le 25/02/2023].

[161] Casini Lorenzo, « The Deconstruction of the West… », pp. 193-195.

[162] Parmi les nombreux articles et ouvrages publiés à ce sujet : Poliakov Léon, *Le mythe aryen. Essai sur les sources du racisme et des nationalismes*, Calmann-Lévy, Paris, 1971 ; Gould Stephen Jay, *The Mismeasure of Man*, W. W. Norton & Company, New York, 1981 and 1996 ; Tucker William H., *The Science and Politics of Racial Research*, University of Illinois Press, Indiana, 1994 ; Rutledge M. Dennis, « Social Darwinism, Scientific Racism, and the Metaphysics of Race », *The Journal of Negro Education*, vol. 64, § 3, Summer 1995 ; Wieviorka Michel, *Le racisme, une Introduction*, La Découverte, Syros, Paris, 1998, ch. 1.1-1.2 ; Fredrickson George M., *Racism : a Short History*, Princeton University Press, Princeton NJ, 2002 ; Bancel Nicolas, David Thomas, Thomas Dominic, *L'invention de la race. Des représentations scientifiques aux exhibitions populaires*, La Découverte, Syros, Paris, 2014.

[163] Un débat dans le milieu académique a été engagé sur ce sujet à partir de 1970. Frank M. Snowden a défendu la thèse selon laquelle le monde gréco-romain n'avait pas développé des attitudes ou des préjugés raciaux envers des peuples avec des caractéristiques physiques différentes. Un sentiment de supériorité s'exprimait en relation au développement socio-politique de chaque peuple. Des préjugés culturels étaient également assez récurrents. Toutefois, selon Snowden, il n'y avait pas de trace d'un sentiment similaire au racisme moderne. Snowden Frank M. Jr, *Blacks in Antiquity. Ethiopians in the Greco-Roman Experience*,

Cependant, en 2004, Benjamin Isaac a mis en discussion cette conviction par le biais d'une étude novatrice sur le racisme et la xénophobie à l'époque classique. Les résultats de son ouvrage *L'invention du racisme dans l'Antiquité classique* [The Invention of Racism in Classical Antiquity][164] nous apportent des connaissances importantes sur ce qu'il définit comme « proto-racisme ». Selon Isaac, le « proto-racisme » se différencie du racisme moderne car il ne présente pas de déterminisme biologique résultant d'une interprétation déformée du darwinisme. Néanmoins, si les sources du racisme moderne se trouvent dans le siècle des Lumières, les auteurs du XVIII^e siècle s'inspirèrent largement de concepts et d'idées émanant de la pensée gréco-romaine[165].

En analysant un nombre très consistant de sources différentes, Isaac a obtenu des preuves empiriques de l'existence d'un discours « proto-raciste » à partir du V^e siècle av. J.-C. Ce discours se fondait sur plusieurs éléments dont la théorie environnementale est certainement le plus important[166]. Selon cette théorie, il existe un lien indissoluble entre la géographie et les qualités physiques morales et intellectuelles de chaque population. À l'époque de la Grèce antique, cette approche était utilisée surtout pour détailler les différences entre l'« Europe » et l'« Asie », voire entre les systèmes politiques et les caractéristiques physiques ou morales des « Européens » et des « Asiatiques ». Cette théorie était très répandue dans la pensée grecque, et ses conséquences étaient importantes :

« L'interdépendance du corps et de l'âme, le lien entre les processus physiques et mentaux ainsi que la relation entre le caractère personnel et l'apparence extérieure étaient des idées courantes chez les penseurs grecs. […]. Aristote n'a aucun doute quant à la relation entre le climat et les populations. Il approuve l'existence d'une dichotomie entre l'Europe, qui représente un climat froid, et l'Asie, qui représente la chaleur. Le climat froid produit des hommes libres,

Harvard University Press, Cambridge (Mass), 1970 ; Snowden Frank M. Jr, *Before Color Prejudice : the Ancient View of Blacks*, Harvard University Press, Cambridge (Mass), 1983. De son côté, en 1989, Lloyd A. Thompson a proposé une lecture alternative fondée sur une approche sociologique moderne. Son étude assurait que les concepts de race et de racisme étaient inadéquats pour interpréter l'attitude des Grecs et des Romains vis-à-vis des Noirs subsahariens (*Aethiops*). Malgré cela, Thompson a essayé de montrer que les Romains concevaient les *Aethiops* comme physiquement différents. Ce constat portait les Romains à exprimer une évaluation plutôt négative au sujet des populations vivant aux bords du *limes* méridional de l'Empire. Thompson Lloyd A., *Romans and Blacks*, Routledge, Oklahoma University Press, London, Oklahoma, 1989. Néanmoins, Frank Snowden a publié une réfutation très dure de toute l'argumentation du professeur Thompson. Snowden Frank M. Jr, « Romans and Blacks : a Review Essay » [Book Review], *The American Journal of Philology*, vol. 111, § 4, 1990.

[164] Isaac Benjamin, *The Invention of Racism…*

[165] Isaac Benjamin, *The Invention of Racism…*, p. 5.

[166] Isaac Benjamin, *The Invention of Racism…*, pp. 56-74.

pleins d'esprit, mais stupides et incompétents, des qualités qui s'étendent jusqu'à leur organisation politique. Le climat asiatique produit des hommes mous, intelligents et compétents, mais esclaves. […] Aristote introduit un troisième facteur : les Grecs sont le groupe idéal au milieu. […] Pour Aristote, les Grecs combinent l'esprit et la liberté européens avec l'intelligence et la compétence asiatiques. Ils seraient donc capables de gouverner toute l'humanité – un des premiers textes [*politiques*], sinon le premier à suggérer que les Grecs devraient parvenir à la domination universelle. »[167]

La théorie environnementale ne pointe pas seulement l'infériorité de certains peuples par rapport à d'autres. Elle permet de montrer également l'existence d'une prédestination des peuples bénis par la géographie à la construction d'un Empire universel. Comme le montre Isaac, cette conviction fut reprise à l'époque romaine même si, dans l'optique de Rome, l'opposition Nord-Sud s'avérait plus significative que l'opposition Est-Ouest[168]. Néanmoins, l'Est ne perdit pas toute son importance[169]. Les ennemis de Rome, en particulier durant les derniers siècles de l'Empire, se trouvaient aussi bien au Nord (Gaulois, Celtes etc.) qu'à l'Est (en particulier l'Empire des Parthes et, par la suite, l'Empire perse sassanide qui lui succéda[170]).

Une approche « proto-raciste » envers les « autres peuples » (les peuples de l'Est jouant un rôle souvent très important dans ce contexte) est donc présente dans la plupart des sources grecques et latines. Son influence sur les intellectuels européens du XVIII^e^ siècle au XX^e^ siècle sera importante :

« […] depuis la Renaissance et durant des siècles, tou·te·s les étudiant·e·s en lettres classiques, qu'il·elle·s lisent le grec ou le latin ou les deux, ont été

[167] Isaac Benjamin, *The Invention of Racism…*, p. 72.

[168] Isaac Benjamin, *The Invention of Racism…*, pp. 82-102.

[169] AA. VV., *Atti del convegno sul tema : La Persia e il mondo greco-romano, Roma 11-14 aprile 1965*, Accademia Nazionale dei Lincei, Quaderno 76, Roma, 1966.

[170] Ce n'est que récemment que les historien·ne·s ont commencé à reconstruire l'histoire de l'Empire des Parthes et de l'Empire sassanide sans se fonder uniquement ou principalement sur les sources grecques et romaines. Cette approche a permis aux chercheur·euse·s d'écrire une histoire de ces empires moins influencée par les stéréotypes et par les discours idéologiques gréco-romains. Voir par exemple : Frye Richard N., « The History of Ancient Iran », *HAW III*, 7, München, 1984, ch. VIII-XI ; Wolski Józef, « L'Empire des Arsacides », *Acta Iranica*, § 32, Peeters Publishers, Louvain, 1993 ; Gaslain Jérôme, « Présentation historique des Parthes », *Les Dossiers d'Archéologie*, § 271, 2002, pp. 6-14 ; Gaslain Jérôme, « Les Parthes arsacides : un empire oublié », *Clio*, Février 2004, <https://www.clio.fr/bibliotheque/bibliothequeenligne/les_parthes_arsacides_un_empire_oublie.php?letter=A> [Consulté en ligne le 25/02/2023] ; Curtis Vesta Sarkhosh, Alram Michael, Daryaee Touraj, Pendleton Elizabeth (eds.), *The Parthian and Early Sasanian Empires : Adaptation and Expansion, Proceedings of a Conference Held in Vienna, 14-16 June 2012*, Oxbow Books, Oxford & Philadelphia, 2016.

exposé·e·s à la théorie environnementaliste et à d'autres points de vue proto-racistes sans jamais rencontrer de critiques ou de débats sérieux. »[171]

D'autres éléments du discours « proto-raciste » gréco-romain ont été mis en évidence par Isaac. L'idée d'un héritage collectif concernant les traits moraux, intellectuels et culturels en est un exemple[172]. L'esprit servile, voire l'esclavage, étaient des caractéristiques que certains intellectuels, hommes de sciences et philosophes de l'époque ancienne considéraient comme pouvant être transmises d'une génération à l'autre d'une population se trouvant dans une condition de soumission[173]. À cela, il faut encore ajouter le mythe, très répandu à Athènes, de la pureté du lignage comme preuve de supériorité vis-à-vis des peuples « impurs », dont le sang s'était mélangé à celui de peuples étrangers. Ce mythe était le résultat de la crainte du mélange de populations différentes. Comme l'écrit Isaac, pour de nombreux intellectuels athéniens, ce mélange portait atteinte à la force et à l'intégrité de leurs concitoyens[174]. Le discours sur la pureté du lignage était moins important chez les Romains. Ces derniers n'hésitaient pourtant pas à considérer la « contamination » du sang chez les autres peuples comme un symptôme de dégénérescence[175]. La physiognomonie[176] était également assez répandue parmi les intellectuels grecs et romains. Néanmoins, elle était le résultat d'une série d'observations ponctuelles ou de croyances abstraites plutôt que de convictions prétendument scientifiques (comme cela fut le cas à partir du XIX^e siècle, voir chapitre 2)[177]. Les discours « proto-racistes » servaient dans la plupart des cas des idéologies et des pratiques impérialistes. La théorie environnementale et ses dérivés, décrivant l'Asie comme faible, luxurieuse et destinée à la soumission face à

[171] Isaac Benjamin, *The Invention of Racism…*, p. 102.

[172] Ce discours est aussi lié aux premières tentatives d'esquisser une sorte d'ethnographie des peuples « barbares ». Hérodote fut l'un des premiers à décrire de nombreuses populations mal connues en Grèce. Malgré sa tentative de maintenir un regard objectif et méfiant vis-à-vis des croyances traditionnelles, ses descriptions furent influencées par des théories très communes à l'époque, dont la théorie environnementale. En retour, les descriptions ethnographiques d'Hérodote contribuèrent à la définition des théories politiques qui s'imposèrent au cours des décennies suivantes. Nippel Wilfried, « The Construction of the "Other" », in Thomas Harrison, *Greeks and Barbarians*, Routledge, New York, 2002, pp. 282-287 ; Momigliano Arnaldo, « Fattori orientali della storiografia ebraica post-esilica e della storiografia greca », in AA. VV., *Atti del Convegno sul tema : La Persia e il mondo greco-romano, Roma 11-14 aprile 1965*, Accademia Nazionale dei Lincei, Quaderno 76, Roma, 1966.

[173] Isaac Benjamin, *The Invention of Racism…*, pp. 74-82.

[174] Isaac Benjamin, *The Invention of Racism…*, pp. 109-124.

[175] Isaac Benjamin, *The Invention of Racism…*, p. 504.

[176] La physiognomonie est une pseudo-discipline qui vise à déterminer les caractéristiques morales ou caractérielles d'un être humain à partir de l'observation de son apparence physique, souvent associée à celle des animaux.

[177] Isaac Benjamin, *The Invention of Racism…*, pp. 149-163.

une Europe guerrière et bien structurée politiquement, était de toute évidence « un élément significatif dans les concepts antiques d'impérialisme »[178].

V Idéologies d'Empire

Il nous reste donc à explorer un dernier élément ressortant de cette analyse en quête des sources profondes du discours du « péril jaune » moderne. Cet élément est en lien autant avec l'invention d'un « Occident » présenté comme l'incarnation d'un esprit civilisationnel opposé à un « Orient » également imaginaire, qu'avec les discours « proto-racistes » de l'époque classique. Il s'agit des pratiques impérialistes des plus importantes civilisations antiques, qui occupent une place d'exception dans la *tunnel history* occidentale.

Durant l'époque romaine, la construction de l'Empire était considérée par certains, notamment Pline l'Ancien (23 ap. J.-C.-79 ap. J.-C.), comme une façon de développer le commerce et d'unir les peuples par le biais d'une langue commune et d'une œuvre civilisatrice[179]. Par ailleurs, cette interprétation du rôle de l'Empire romain dans l'histoire n'a pas subi de modifications importantes dans l'imaginaire commun jusqu'à l'époque actuelle[180]. Cela s'explique en partie par le fait que cet Empire est un élément fondamental de la narration sur l'Occident propre à la *tunnel history* occidentale. Le fait d'associer l'expansion de Rome à une civilisation ayant joué un rôle extraordinaire dans le progrès de l'humanité s'est imposé comme un dogme[181].

---

[178] Isaac Benjamin, *The Invention of Racism...*, p. 166.

[179] Isaac Benjamin, *The Invention of Racism...*, pp. 169-170.

[180] David J. Mattingly a montré la large diffusion d'un sentiment très positif, voire nostalgique, vis-à-vis de l'Empire romain dans les sociétés occidentales contemporaines. L'existence dans le passé d'un Empire glorieux, dont l'épopée serait à la base de la création de la civilisation européenne, a servi de fondement idéologique à de nombreuses entreprises coloniales européennes (et même américaines) aux XIX^e^-XX^e^ siècles. Pourtant, l'Empire romain, à l'instar de la Grèce classique, a beaucoup évolué durant son existence. Mattingly s'est proposé d'appliquer la méthode d'analyse postcoloniale à l'étude de l'histoire de Rome. Cette approche lui a permis de montrer que l'impact de la politique impérialiste romaine sur les populations subjuguées n'a pas toujours été le même : « L'une des caractéristiques essentielles du colonialisme romain est sans doute représentée par la façon dont il a incorporé des tendances à la fois répressives et intégrationnistes à l'égard des peuples conquis. Il s'agissait d'un empire qui n'hésitait pas à faire couler du sang et à asservir des populations à une échelle industrielle, mais qui pouvait également accepter et faciliter l'entrée des élites provinciales dans le cercle interne métropolitain du pouvoir, de la richesse et de l'influence ». Mattingly David J., *Imperialism, Power, and Identity : Experiencing the Roman Empire*, Princeton University Press, Princeton, Oxford, 2011, p. 271, voir aussi les chapitres 1 et 2 de son ouvrage.

[181] Mattingly David J., *Imperialism, Power, and Identity...,* p. 3.

Cette « entreprise civilisatrice » comportait pourtant chez les Romains la perception répandue d'un risque de dégénérescence du peuple conquérant à cause des contacts avec d'autres civilisations moins viriles et plus serviles[182]. Cependant, l'acquisition d'esclaves et de leur main-d'œuvre bon marché était une condition centrale pour le développement et la croissance de l'économie, de la richesse et de la puissance de l'Empire. Cette contradiction nécessitait une approche théorico-philosophique capable, en même temps, de justifier l'existence de l'esclavage et de tracer une ligne de séparation entre les hommes libres et les esclaves. De nombreux et célèbres penseurs, dont Aristote, s'employèrent donc à la modélisation conceptuelle d'une société dans laquelle les esclaves ne faisaient que jouer leur rôle naturel dans la société humaine. Leur condition d'esclavage n'était pas considérée comme le résultat de l'utilisation de la force de la part d'une puissance militaire étrangère[183]. Bien au contraire, la nature était soupçonnée d'être à l'origine de la subdivision des êtres humains entre esclaves et hommes libres[184]. Les premiers n'étaient pas regardés comme des êtres humains à part entière, mais plutôt comme une sorte de sous-espèce humaine vouée à la subalternité. Selon les mots d'Isaac : « En l'absence de différence essentielle, l'esclavage était plus difficile à justifier, car il n'aurait reposé que sur la force brute »[185].

Par conséquent, un « stratagème » intellectuel était nécessaire pour justifier l'existence de l'esclavage au sein d'une société dont la pensée politique était bâtie sur la reconnaissance d'une certaine égalité parmi les êtres humains, à la seule condition que ceux-ci soient libres[186]. Ce « stratagème » se fondait sur la recherche d'une « différence naturelle » parmi les hommes, justifiant la supériorité de certains et l'infériorité des autres : « La justification de l'esclavage individuel s'applique ainsi également à l'asservissement collectif

[182] Isaac Benjamin, *The Invention of Racism…*, pp. 169-170.

[183] L'assujettissement et l'esclavage d'une partie importante d'une population n'étaient pas les seules conséquences des campagnes militaires romaines. Il faut aussi évoquer la mort de civils et de militaires, les pillages et la destruction de structures économiques locales, l'imposition du service militaire obligatoire, etc. La redistribution des terres ou d'autres pratiques étaient parfois mises en place pour persuader les peuples subjugués de collaborer avec les nouveaux administrateurs. Mattingly David J., *Imperialism, Power, and Identity…,* pp. 23-25.

[184] Nippel Wilfried, « The Construction of… », pp. 291-293.

[185] Isaac Benjamin, *The Invention of Racism…*, p. 170.

[186] Isaac Benjamin, *The Invention of Racism…*, pp. 170-172. Parmi les ouvrages qui traitent de l'esclavage durant l'époque antique : Finley Moses I., *Ancient Slavery and Modern Ideology,* The Viking Press, New York, 1980 ; Finley Moses I., *Classical Slavery*, Frank Cass Publisher, London, 1987 ; Garnsey Peter, *Ideas of Slavery from Aristotle to Augustine*, Cambridge University Press, Cambridge, 1996 ; Andreau Jean, Descat Raymond, *Esclave en Grèce et à Rome*, Hachette Littératures, Paris, 2006 ; Urbainczyk Theresa, *Slave Revolts in Antiquity*, Routledge, London, New York, 2008.

et devient donc partie intégrante de l'idéologie impérialiste »[187]. Cette idéologie fut utilisée par exemple dans la *Politique* [Πολιτικά] d'Aristote dans le but de résoudre le problème concernant la prétendue différence entre la tyrannie asiatique et les formes de tyrannie dans le monde grec[188]. Selon l'historien de l'époque antique Wilfried Nippel, en Grèce, la tyrannie était considérée comme un abus de l'utilisation de la force de la part d'un tyran sur des hommes libres, alors qu'en Asie, la servilité naturelle du peuple aurait mené les Asiatiques à accepter volontairement leurs tyrans[189]. Durant l'époque romaine, l'infériorité présumée des peuples subjugués devint une des justifications de l'existence de l'Empire même. Selon Cicéron et bien d'autres[190], ce qui pouvait paraître comme une injustice (la soumission de certaines populations à l'Empire dans une condition d'esclavage) n'était en réalité qu'un moyen de faire respecter l'ordre naturel et de garantir le progrès social et la paix[191].

D'après cette interprétation, la condition des inférieurs ne peut que subir un processus d'amélioration à la suite de leur soumission à un peuple supérieur en termes d'organisation sociale et de capacités guerrières[192]. Afin de rendre cette argumentation plus solide, la soumission de l'homme à la divinité était citée en tant qu'exemple explicatif. L'humanité entière, en raison de son infériorité par rapport à la divinité, ne peut que tirer bénéfice d'un acte de soumission[193]. Comme l'a indiqué Isaac, cette argumentation impérialiste, qui

---

[187] Isaac Benjamin, *The Invention of Racism...*, p. 172.
[188] Isaac Benjamin, *The Invention of Racism...*, pp. 170-172.
[189] Nippel Wilfried, « The Construction of… » , pp. 292-293.
[190] Isaac Benjamin, *The Invention of Racism...*, pp. 183-187.
[191] Il faut rappeler à ce propos la critique virulente et controversée publiée dans les pages de l'ouvrage intitulé *Empire* de Michael Hardt et Antonio Negri visant les contradictions implicites du concept d'Empire universel. Selon Hardt et Negri, l'Empire peut exercer au mieux sa force lorsqu'il construit un encadrement juridique rigoureux fondé sur des valeurs éthiques prétendument universelles. L'éthique de l'Empire est à la base de la création de son apparat juridique qui, par la suite, acquiert une valeur atemporelle dépassant les limites de l'espace et de l'histoire. La construction politique de l'Empire se justifie donc de façon autoréférentielle par sa capacité à garantir la paix et l'ordre. Afin de protéger ou promouvoir la paix et l'ordre, l'Empire s'inspire de l'idéal de justice résultant de la symbiose entre sa propre éthique et son système juridique. Cette pratique lui donne les fondements idéologiques nécessaires pour s'autoriser à faire la guerre à d'autres entités étatiques afin de poursuivre son idéal de justice. L'universalité de son éthique ainsi que sa volonté déclarée d'imposer la paix et l'ordre pour le bien collectif et universel justifient aussi bien la guerre hors de ses frontières que l'écrasement de toute rébellion à l'intérieur. La structure juridique de l'Empire romain ainsi que les vicissitudes de son entreprise politique ont fait de l'histoire de Rome l'exemple reconnu d'un Empire ayant connu un grand succès. L'Empire romain a donc été placé au centre de l'histoire occidentale où, au fil des siècles, différents Empires se sont succédé en promouvant des entreprises militaristes en dehors de leurs frontières. Hardt Michael, Negri Antonio, *Empire,* Harvard University Press, Cambridge MA, London, 2000, voir en particulier pp. 10-12.
[192] Nippel Wilfried, « The Construction of… » , p. 293.
[193] Isaac Benjamin, *The Invention of Racism...*, pp. 183-187.

remonte à l'époque classique, renvoie au discours du « fardeau de l'homme blanc » des puissances européennes du XIX^e siècle. Ce discours a été utilisé afin de justifier les annexions territoriales des puissances coloniales hors de l'Europe[194]. Le « constat » de l'infériorité de l'adversaire devait précéder le commencement de l'entreprise militaire, mais aussi la justifier post factum. Il a été déjà remarqué que le changement de discours sur les Guerres médiques parmi les auteurs grecs de la seconde moitié du V^e et du IV^e siècles av. J.-C. avait un lien strict avec la stratégie offensive adoptée par les Athéniens et leurs alliés contre les Perses. Les forces, la discipline et l'organisation des Perses étaient jugées par ces auteurs comme largement inférieures à celles des Grecs, ce qui justifiait la soumission des Perses à la civilisation grecque. La raison de la décadence perse était, dans la plupart des cas, attribuée autant à l'environnement qu'au système politique oriental[195]. Les maîtres de l'Empire fondé par Cyrus le Grand auraient perdu la capacité à éduquer leur peuple à l'art de la guerre[196]. La luxure et la mollesse, caractérisant de façon stéréotypée les mœurs des Asiatiques, ainsi que leurs dangereux caprices militaires exigeaient la constitution d'une coalition contre cet ennemi mortel[197]. Ces idées seront utilisées comme instrument idéologique par Alexandre le Grand (dont Aristote avait été le précepteur) afin de mener à bien ses campagnes militaires en Asie[198].

Il est possible de retrouver les mêmes stéréotypes à propos des peuples de l'est dans le discours sur l'Empire développé par les Romains. Les conquêtes de Rome étaient perçues autant comme source de gloire et de puissance que comme danger fatal qui mènerait un jour à l'effondrement de l'Empire. De fait, au fur et à mesure que l'Empire romain élargissait son territoire, la crainte que les mœurs dégénérées des barbares soumis corrompent les latins visait de nouveaux peuples, en particulier à l'est[199]. Cela n'empêchait pas l'Empire d'organiser de nouvelles campagnes militaires, justifiées par la prétendue supériorité de Rome par rapport à ses voisins. L'incorporation

[194] Isaac Benjamin, *The Invention of Racism…*, p. 184.
[195] Nippel Wilfried, « The Construction of… », pp. 289-291.
[196] Briant Pierre, « Histoire et idéologie. Les Grecs et la "décadence perse" », *Annales Littéraires de l'Université de Besançon*, vol. 377, § 1, 1989, pp. 34-39.
[197] On peut retrouver cette prise de position idéologique dans les discours de la plupart des intellectuels de l'époque. Briant Pierre, « Histoire et idéologie… », p. 39. Isaac cite à ce propos l'historien grec Arrien de Nicomédie (circa 95-175) qui, dans son *Anabase d'Alexandre*, attribue à Alexandre le Grand un discours mobilisant tous les préjugés classiques concernant les Perses/Asiatiques. Ces préjugés justifiaient la guerre. Isaac Benjamin, *The Invention of Racism…*, p. 298.
[198] Isaac Benjamin, *The Invention of Racism…*, pp. 295-296 ; 298-302.
[199] Ce type de discours a visé d'abord l'Italie du Sud, puis la Grèce, l'Asie Mineure et le Moyen-Orient. Isaac Benjamin, *The Invention of Racism…*, p. 306.

violente à l'Empire de ces populations portait, par la suite, à une nouvelle peur de dégénérescence de l'État de l'intérieur. On en venait parfois à craindre l'« orientalisation » de l'Empire. Les Empires orientaux pouvaient bien être soumis manu militari, comme l'Égypte, mais la fascination qu'ils étaient capables d'exercer, même sur les commandants romains les plus redoutables, constituait une véritable source d'inquiétude[200]. Les coupables de la décadence de Rome étaient donc les étrangers, les civilisations orientales influencées par un climat généreux qui portait atteinte à la morale des latins. Ce climat, comme nous l'avons déjà mentionné, était censé être responsable de leur *mollitia* [la mollesse]. La *mollitia* était considérée par la plupart des intellectuels romains comme la cause ultime de l'effondrement de tout empire et, dans une optique assez fataliste, le germe qui pourrait provoquer également la chute de Rome[201].

Un cas particulier est représenté par les Empires parthe et, par la suite, sassanide[202]. Le discours romain quant à ces entités étatiques a souvent été ambivalent. Si la tentation de leur appliquer les catégories que les Grecs avaient utilisées pour les Perses était forte, les Parthes et les Sassanides se révélèrent être des adversaires formidables pour les Romains. La conséquence fut un certain respect vis-à-vis de leurs techniques militaires et de leurs capacités administratives. Néanmoins, l'organisation sociale (monarchique et verticale) des Parthes, par exemple, était fortement critiquée. Certains « vices orientaux » (luxure, corruption, etc.) attribués à ces peuples étaient condamnés[203]. Les chercheur·euse·s ont remarqué que les images de l'époque romaine représentant les Parthes rappellent tantôt les Scythes (ce qui met en valeur leur caractère dangereux et guerrier), tantôt les Perses[204]. Très

[200] À ce propos, il est intéressant de remarquer que le charme exercé par Cléopâtre (ainsi que par la ville d'Alexandrie et les mœurs égyptiennes) sur Jules César a suscité des craintes importantes parmi les notables de Rome. Charlesworth M. P., « The Fear of the Orient in the Roman Empire », *The Cambridge Historical Journal*, vol. II, § 1, 1926, pp. 9-11. Marc Antoine, également, durant ses campagnes en Orient fut « victime du charme asiatique ». Après ses victoires, il n'hésita pas à porter les vêtements de Dyonisius en Grèce et en Égypte pour se présenter à Cléopâtre. Zanker Paul, *Augusto e il potere delle immagini*, trad. Flavio Cuniberto, Einaudi, Torino, 1989, pp. 62-64. D'après Charlesworth, l'Empire romain ne put pas se soustraire à cette attraction de l'Orient lorsqu'en 326, Constantin Ier déplaça la capitale de l'Empire à Constantinople. Charlesworth M. P., « The Fear of the Orient… », p. 16.

[201] Isaac Benjamin, *The Invention of Racism…*, ch. 5.

[202] Pour un aperçu détaillé des guerres entre Romains et Persans sassanides, voir : Dodgeon Michael H., Lieu Samuel N. C. (eds.), *The Roman Eastern Frontier and the Persian Wars (AD 226-363). A Documentary History*, Routledge, London, New York, 2003.

[203] Isaac Benjamin, *The Invention of Racism…*, ch. 8.

[204] Lerouge Charlotte, « L'image des Parthes à l'époque d'Auguste : tentative de confrontation des sources littéraires et iconographiques », in Marein Marie-Françoise, Voisin Patrick, Gallego Julie (éd.), *Figures de l'étranger autour de la Méditerranée antique. À la rencontre de l'Autre*, L'Harmattan, Paris, 2010, pp. 295-303.

souvent, les historien·ne·s qui étudient les rapports romano-parthes soulignent le manque d'efforts des Romains pour mieux connaître leurs voisins. Les discours et les stéréotypes grecs concernant les « Asiatiques » auraient dans la plupart des cas été tout simplement recyclés[205]. Cette situation est bien résumée par les mots de l'historien Leonardo Gregoratti :

« Les historiens romains étaient confrontés à une tâche difficile : ils devaient procurer au public occidental une représentation du seul peuple [les Parthes] qui osait défier la suprématie de Rome sur l'ensemble du monde connu. Ils estimèrent que la meilleure solution était de fournir une représentation morale des Parthes en utilisant les mêmes stéréotypes que les Grecs avaient conçus et transmis à l'égard de leurs ennemis. »[206]

Cependant, une telle approche rendit impossible pour les Romains de développer une compréhension profonde de leurs adversaires orientaux. Les raisons de la période de crise vécue par l'Empire parthe durant le Ier siècle, par exemple, échappèrent presque totalement aux Romains. Il s'agissait d'ailleurs d'une période durant laquelle les Parthes étaient, entre autres, engagés dans des luttes acharnées contre des populations nomades d'Asie centrale[207].

Enfin, sans prétendre avoir fourni une description détaillée et complète du sujet traité, il nous semble important de mettre en évidence la double attitude des Romains vis-à-vis des populations de ce qu'ils percevaient comme leur « Orient ». De façon plutôt paradoxale, mais très parlante dans le cadre de notre recherche, ces populations étaient considérées à la fois comme des proies naturelles de l'Empire universel de Rome et comme des dangers insidieux, voire existentiels, pour la survie de ce dernier. Les raisons qui déterminaient ces perceptions étaient le résultat de plusieurs facteurs. Parmi ceux-ci, nous retrouvons l'influence d'un certain socle de la pensée grecque classique ainsi que le développement d'une idéologie impériale et de discours liés à la propagande politique interne. À cela, il faut encore ajouter une ignorance des populations orientales, une adhésion plutôt généralisée à des théories, par exemple la théorie environnementale et, finalement, un certain fatalisme par rapport au destin de l'Empire ainsi qu'aux facteurs qui conduiraient un jour à son effondrement.

[205] Lerouge Charlotte, « L'image des Parthes… », pp. 308-317, 349-363.
[206] Gregoratti Leonardo, « Fighting a Dying Enemy : the Struggle between Rome and the Parthians », in Dobre Claudia-Florentina, Epurescu-Pascovici Ionuţ, Ghiţă Cristian Emilian (eds.), *Myth-Making and Myth-Breaking in History and the Humanities Proceedings of the Conference Held at the University of Bucharest, 6-8 October 2011*, Bucharest, 2012, p. 31.
[207] Gregoratti Leonardo, « Fighting a Dying Enemy… », p. 32.

VI Les « Autres asiatiques »

Ce fut effectivement une population de provenance asiatique qui contribua à l'aggravation de l'état de crise du IVe siècle, puis à l'effondrement définitif de l'Empire romain d'Occident au Ve siècle : les Huns[208]. Il ne s'agissait pas, dans ce cas, d'un Empire oriental ayant des caractéristiques communes avec les Empires perse, égyptien, parthe ou sassanide. Les mœurs des Huns n'entrèrent pas dans les récits de l'histoire de l'Europe occidentale pour leur caractère sophistiqué et efféminé, ni pour leur organisation étatique qui n'affichait aucun trait commun avec les grands Empires de l'est précédemment traités. Les Huns représentent ainsi un exemple différent parmi ces « Autres » orientaux qui entrèrent en conflit avec l'Empire romain d'Occident, voire avec la « civilisation occidentale ».

S'agissant d'une population qui constituait une menace d'envergure pour l'Empire, les plus célèbres observateurs de l'époque, par exemple Ammianus Marcellinus (~330/332-397/401) dans ses *Res Gestae* (~392), firent recours à des outils traditionnels de caractérisation de l'ennemi. Selon le spécialiste en langues classiques Diederik Burgersdijk, il s'agissait tout d'abord de marquer la différence entre les sujets civilisés de l'Empire et les hommes plutôt « primitifs » n'ayant pas été touchés par la civilisation[209]. Étant donné que très peu d'informations sur les Huns étaient disponibles à l'époque, l'historien romain fonda ses récits sur des théories ethnographiques traditionnelles. Les Romains savaient qu'ils étaient à la tête d'un empire qui s'étendait alors de la mer d'Azov aux terres de l'extrême nord. Compte tenu de la distance qui les séparait de la « civilisation », le trait caractéristique qui leur était attribué était une sauvagerie qui les rapprochait du monde animal et des démons. Les Huns étaient décrits comme des hordes horribles et effrayantes de barbares à cheval. Les descriptions mettaient en lumière principalement le caractère presque inhumain de leur mode de vie, de leurs vêtements et de leur alimentation. Leur rapport symbiotique aux chevaux, leur manque

[208] Les origines des Huns restent débattues. Voir entre autres : Maenchen-Helfen Otto J., *The World of the Huns*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, London, 1973 ; AA. VV., *Attila. Flagellum Dei? Convegno internazionale di studi storici sulla figura di Attila e sulla discesa degli Unni in Italia nel 452 d. C.*, Blason Scarel Silvia (ed.), Gruppo Archeologico Aquileiese, L'Erma di Breschneider, Roma, 1994 ; Bona Istvan, *Les Huns : le grand Empire barbare d'Europe IVe-Ve siècle*, trad. Katalin Escher, Éd. Errance, Paris, 2003 ; Atwood Christopher P., « Huns and Xiōngnú : New Thoughts on an Old Problem », in Boeck Brian J., Martin Russell E., Rowland Daniel, *Dubitando : Studies in History and Culture in Honor of Donald Ostrowski*, Cambridge University Press, Cambridge, 2012.

[209] Burgersdijk Diederik, « Creating the Enemy : Ammianus Marcellinus' Double Digression on Huns and Alans (Res Gestae 31.2) », *Bulletin of the Institute of Classical Studies*, vol. 59, § 1, June 2016, pp. 112-113.

d'organisation politique ou administrative, voire religieuse, faisaient aussi l'objet de remarques méprisantes[210].

Cette approche rappelle la façon habituelle des Romains de se rapporter aux « barbares » du nord ou du nord-est. Comme l'a remarqué l'historien Ralph W. Mathisen :

« En général, le caractère du barbare était vu comme contraire à celui du Romain. Les barbares étaient caractérisés par des traits tels que *feritas* (la sauvagerie), *immanitas* (la monstruosité), *inhumanitas* (l'inhumanité), *impietas* (l'impiété), *ferocitas* (la férocité), *superbia* (l'orgueil), *impotentia* (l'incapacité à se maîtriser), *furor* (la furie), *discordia* (la discorde), *vanitas* (la vanité), *perfidia* (la perfidie), *imprudentia* (l'impulsivité). »[211]

La réalité des rapports romano-barbares que les historien·ne·s et les archéologues tentent de reconstruire en croisant les témoignages écrits avec les preuves archéologiques nous font douter de la véridicité de nombreuses informations qui nous ont été transmises au travers des sources classiques[212]. Les raisons qui ont porté à la rédaction d'ouvrages biaisés de la part des historiens de l'époque sont doubles. D'un côté, souvent, les écrivains romains souhaitaient véhiculer un discours politique qui devait s'adresser à leurs contemporains. Ce discours traitait essentiellement de questions d'actualité et de politique intérieure (la crise de la *romanitas*, les décisions des empereurs, les politiques de négociation et d'accueil de populations barbares dans le *limes* impérial, etc.)[213]. La description de l'« Autre » ainsi que des événements historiques qui le concernaient, servaient donc un message politique. De l'autre, comme l'affirme l'historienne Averil Cameron, la littérature de l'époque imposait des « catégories de pensée rigides et, en particulier, empêchait une

[210] Burgersdijk Diederik, « Creating the Enemy… », pp. 112-113.

[211] Mathisen Ralph W., « Les barbares intellectuels dans l'antiquité tardive », *Dialogues d'histoire ancienne*, vol. 23, § 2, 1997, p. 140.

[212] Voir par exemple : Lee A. D., *Information and Frontier : Roman Foreign Relations in Late Antiquity*, Cambridge University Press, Cambridge, New York, 1993 ; Whittaker C. R., *Rome and its Frontiers : the Dynamics of Empire*, Routledge, London, New York, 1994, en particulier ch. 3 ; Guzmàn Armario Francisco Javier, « ¿ El poder de los lìmites o los lìmites del poder ? Reflexiones sobre las fronteras del mundo romano », *Revista Atlàntica-Mediterrànea de Prehistoria y Arqueologìa Social*, § 4, 2001 ; McDonald William C., « The Dimensions of Attila the Hun. Concerning Adaptations of Jordanes, especially in German Chronicles of the Early Modern Period », *Amsterdamer Beiträge zur Älteren Germanistik*, § 81, 2021, pp. 208-236.

[213] Marino Rosaria, « Su alchimie diplomatiche tra Roma e Barbari in età tardoantica », *Ricerche di Storia Antica*, § 5, 2008-2009, pp. 265-270.

perception réaliste des relations avec les populations barbares »[214]. Cet aspect se mélangeait certainement à la pénurie d'informations sur lesquelles les observateurs romains pouvaient fonder leur récit.

Il y eut pourtant des exceptions. L'historien Priscus de Panium (~420-~471), par exemple, fit un voyage à la Cour d'Attila en 449. Ses descriptions du palais d'Attila, de ses mœurs ainsi que de ses aspirations ne coïncident nullement avec l'image d'un démon à la tête d'une horde de sauvages. Dans le récit de Priscus, Attila est décrit comme un roi austère (une caractéristique considérée comme positive) et dont la Cour affiche des comportements civilisés[215]. Il vit dans un palais (et non pas dans une tente), l'organisation de son État est hiérarchique et il se fait conseiller par des savants grecs et romains[216]. Malgré l'existence de ce témoignage direct, c'est l'idée du barbare sauvage aux mœurs distantes de toute forme de civilisation qui s'est pourtant imposée dans l'imaginaire de l'époque.

Ainsi, dans le cas des Huns également, un processus d'omission et de sélection des sources historiques a été mis en œuvre[217]. Bien sûr, Attila fut un roi guerrier qui n'hésitait pas à user d'une terrible violence afin d'atteindre ses buts et de gagner ses guerres[218]. La violence d'Attila servit à la création d'une image de lui-même et de l'armée des Huns qui constitua une arme psychologique très puissante. Le but de cette violence était la diffusion de la peur, afin d'obtenir soumission, richesse et pouvoir. L'image des hordes hunniques détruisant toute ville rencontrée au passage certifie l'efficacité de la propagande d'Attila, mais ne dit rien de ses vraies pratiques[219]. Il est vrai qu'une pratique aussi destructrice se serait révélée complètement contre-productive. Comme le soutient l'historienne Edina Bozoky, en général, l'entier du v^e^ siècle fut caractérisé par la diffusion d'une violence féroce au sein de l'Empire romain, mais c'est Attila qui fut associé, beaucoup plus que d'autres, à cette image de dévastation[220].

---

[214] Cameron Averil, *The Mediterranean World in Late Antiquity : AD 395-700*, 2nd edition, Routledge, London, New York, 2012, p. 132.

[215] Bozoky Edina, *Attila e gli Unni, verità e leggende*, trad. Adelina Talamonti, Società Editrice Il Mulino, Bologna, 2014, pp. 32-34.

[216] Priscus, *Prisci Panitae Fragmenta*, Fritz Bornman (ed.), Le Monnier, Firenze, 1979.

[217] Rosaria Marino met en exergue l'utilisation de ce qu'elle appelle une lecture déguisée [lettura camuffata] de la part des historiens classiques pour des raisons politiques. Marino Rosaria, « Su alchimie diplomatiche… ».

[218] Fields Nic, *Attila the Hun*, Osprey Publishing, 2015, pp. 22-24.

[219] Voir par exemple : Rouche Michel, *Attila. La violence nomade*, Fayard, Paris, 2009.

[220] Bozoky Edina, *Attila e gli Unni…,* pp. 52-53.

Il n'est pas possible de s'attarder ici sur une analyse plus approfondie des incohérences encore largement répandues concernant les Huns. Récemment, de nombreux ouvrages ont relevé ce défi, malgré les difficultés de l'étude de l'histoire de ce peuple[221]. Dans le cadre de notre recherche, il suffira de mentionner l'immense impact que cette population, d'origine et de traits asiatiques, a eu sur l'imaginaire occidental[222]. Durant longtemps, les récits historiques ont attribué des caractéristiques précises à Attila, *le fléau de Dieu*, ainsi qu'à ses hordes de « démons » à cheval. Le nombre écrasant de soldats composant les armées, leur férocité, leur capacité destructrice et leurs mœurs sauvages ne sont que quelques exemples des caractéristiques communément attribuées aux Huns[223]. Ces derniers ont hérité de plusieurs stéréotypes que les Romains avaient précédemment attribués à d'autres populations barbares, lorsqu'ils avaient dû traiter avec elles[224]. Les Romains considéraient souvent les barbares comme des trompeurs, des rusés et des conspirateurs dont il fallait se méfier durant les négociations d'accords ou d'alliances. Ce discours permettait aux empereurs de Rome de jongler avec différentes politiques selon la nécessité[225]. Les Huns n'ont pas fait exception. Néanmoins, contrairement à d'autres barbares, tels les Goths qui pillèrent Rome en 410, puis les Vandales qui répétèrent cette profanation en 455 (deux ans après la mort d'Attila), les Huns sont entrés dans l'histoire pour avoir porté le coup de grâce à l'Empire romain d'Occident[226]. Certes, ce dernier était déjà agonisant depuis longtemps pour de multiples raisons, et les invasions des barbares n'en étaient qu'une parmi d'autres[227], comme le montre l'historien Peter Heater :

« La décennie de gloire d'Attila n'a été qu'un épisode secondaire dans le drame de l'effondrement occidental. L'impact indirect des Huns sur l'Empire romain dans les générations précédentes, lorsque l'insécurité qu'ils généraient

[221] Parmi ceux qui n'ont pas encore été cités : Lindner Rudi Paul, « Nomadism, Horses and Huns », *Past & Present*, § 92, August 1981 ; Zecchini Giuseppe, « Attila in Italia : ragioni politiche e sfondo 'ideologico' di un'invasione », *Aevum*, anno 67, fasc. 1, gennaio-aprile 1993 ; Thompson E. A., *The Huns*, Wiley-Blackwell Publishing, Hoboken NJ, 1999 ; Kim Hyun Jin, *The Huns, Rome and the Birth of Europe*, Cambridge University Press, Cambridge, New York, 2013.

[222] McDonald William C., « The Dimensions of Attila the Hun… ».

[223] McDonald William C., « The Dimensions of Attila the Hun… ».

[224] Rocco Marco, « La percezione delle identità etniche barbariche tra antico e tardoantico », *Rivista Storica dell'Antichità*, § 41, 2011.

[225] À ce propos, voir : Marino Rosaria, « Su alchimie diplomatiche… », p. 264.

[226] Comme le remarque l'historien Christopher Kelly, cette idée s'est imposée dans les esprits des historiens modernes déjà à partir de l'époque victorienne dans les travaux d'Edward Gibbon (1737-1794) puis de Thomas Hodgkin (1831-1913). Kelly Christopher, *The End of Empire. Attila the Hun & the Fall of Rome*, W. W. Norton & Company, New York, London, 2009, pp. 283-285.

[227] La dislocation de l'Empire romain d'Occident est formellement fixée par les historien·ne·s en 476.

en Europe centrale et orientale forçait les Goths, les Vandales, les Alans, les Suèves et les Burgondes à franchir la frontière, était d'une importance historique bien plus grande que les férocités momentanées d'Attila. En effet, les Huns avaient même soutenu l'Empire [romain] occidental jusqu'en 440 environ et, à bien des égards, leur deuxième plus grande contribution à l'effondrement impérial a été […] de disparaître soudainement en tant que force politique après 453, laissant l'Occident sans assistance militaire extérieure. »[228]

Dans le cadre de notre analyse, ce constat comporte une forte valeur symbolique. Bien que les raisons de la chute de l'Empire romain d'Occident ne soient que partiellement liées à l'épopée des Huns, c'est bien un peuple oriental qui est associé à la destruction ultime de l'Empire de la ville éternelle.

Parmi les différentes vagues de populations guerrières en provenance de l'Asie centrale (Avars, Magyars, Turcs, etc.), les Huns représentent la première population qui menaça, et souvent mit en échec, l'Europe occidentale avant l'arrivée des Mongols. Dans notre analyse des sources anciennes du discours du « péril jaune », les clichés attribués aux Huns par les sources romaines sont importants. Dans la « grande narration » occidentale, l'intervention des Huns est perçue comme un traumatisme majeur. Ils représentent les forces du chaos, les multitudes de la destruction et, finalement, des entités obscures aux origines démoniaques[229] venues anéantir la « civilisation occidentale ». Les Huns symbolisent une Asie différente (mais en même temps paradoxalement complémentaire) par rapport à celle des Perses, des Parthes ou des Égyptiens. Leurs caractéristiques négatives sont autres. Comme les Mongols (dont nous parlerons dans les chapitres 2 et 5), ils représentent une Asie rusée, trompeuse, sadique et apocalyptique, capable de mettre fin aux civilisations les plus avancées de l'Europe, en les submergeant avec leurs hordes sauvages et brutales. Comme nous le montrerons, la peur que ces traumatismes historiques suscitèrent est souvent présente dans le discours du « péril jaune ».

[228] Heater Peter, « The Huns and the End of the Roman Empire in Western Europe », *The English Historical Review*, vol. 110, § 435, February 1995.

[229] Selon certains auteurs de l'époque, les Huns proviendraient de l'union de sorcières scythes avec des démons afghans. Craughwell Thomas J., *How the Barbarian Invasions Shaped the Modern World. The Vikings, Vandals, Huns, Mongols, Goths, and Tartars who Razed the Old Word and Formed the New*, Fair Wind Press, Beverly MA, 2008, p. 38.

Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons montré qu'il existe un lien très fort entre le discours du « péril jaune » et la « grande narration » identitaire de l'« Occident ». Nous avons vu comment le concept d'« Occident » est né et s'est construit en opposition au concept d'« Orient ». Selon la théorie de Blaut, évoquée dans ce chapitre, la *tunnel history* est le résultat d'un mélange entre l'eurocentrisme et le *diffusionisme*. La fusion de ces deux éléments a produit deux résultats importants. En premier lieu, cela a corroboré l'idée de l'exceptionnalisme de l'histoire européenne et de son peuple. En second lieu, le couple eurocentrisme/diffusionisme a contribué à la création d'une lecture de l'histoire décrivant l'« Europe » et l'« Asie » comme deux mondes séparés et inconciliables. La Grèce antique et l'Empire romain jouent un rôle de premier plan dans ce processus. À partir du XVIII^e^ siècle, les idées sur les « barbares » et, en particulier, les populations orientales produites par ces civilisations ont fortement influencé les intellectuels européens. Selon ces idées, il existerait un soi-disant « Occident » (ou « Europe »), dont l'histoire, les caractéristiques de la population et l'espace géographique seraient clairement différentes d'un prétendu « Orient » (ou « Asie »).

La conviction d'une confrontation irréversible entre deux civilisations conçues comme antagonistes est un élément qui caractérise également le discours du « péril jaune ». Dans la culture occidentale, l'image des « Orientaux » a été fortement influencée par celle des Perses issue de la pensée grecque du V^e^ et du IV^e^ siècle av. J.-C. Cette image s'articule autour d'un certain nombre de stéréotypes parfois en contradiction entre eux. Plusieurs motivations (identitaires, politiques, militaires et culturelles) ont contribué à la création de ces stéréotypes. Les « Orientaux » seraient, contrairement aux « Occidentaux », toujours soumis à un système politique théocratique, tyrannique et despotique. Pour des raisons tant climatiques (théorie environnementale) que politiques, leurs mœurs seraient caractérisées par la paresse, l'indolence, la corruption de l'esprit et la luxure. L'irrationalité ainsi que le penchant naturel de la population orientale à vivre dans une condition servile justifieraient l'état de décadence et de somnolence dans lequel seraient plongés les royaumes de l'est. Tous ces discours véhiculent l'idée de la supériorité des Européens par rapport aux Asiatiques. Comme nous le verrons dans les chapitres suivants, il est possible de retrouver la plupart de ces stéréotypes durant l'époque moderne, utilisés en lien avec le discours du « péril jaune ».

En même temps, selon les différentes interprétations gréco-romaines, les royaumes orientaux peuvent afficher des traits menaçants et dangereux.

La soif de pouvoir des tyrans orientaux peut les pousser à déchaîner leurs « innombrables hordes d'esclaves » contre « les hommes libres » des civilisations européennes. Dans ce cas, l'exemple des Perses est le plus profond dans l'imaginaire collectif. Plus rarement, il peut arriver que les soldats et les armées orientales soient respectés et craints en raison de leur habileté militaire (comme dans le cas des Parthes pour les Romains). De plus, le caractère prétendument sournois attribué aux « Orientaux » les rend dangereux également lorsqu'ils sont subjugués. Le climat paisible de leurs terres ainsi que leurs mœurs sophistiquées, serviles et sardanapalesques travailleraient pour affaiblir de l'intérieur l'esprit et les vertus des conquérants. L'apothéose du danger oriental pour les Romains a été incarnée par les Huns. L'importance historique, directe et indirecte, de ces derniers dans l'accélération du processus de destruction de l'Empire romain d'Occident a contribué à la création d'un imaginaire concernant les nomades asiatiques qui se consolidera huit siècles plus tard avec l'arrivée des Mongols en Europe. L'image d'Attila et de ses hordes deviendra le symbole de la dévastation, de la cruauté et d'une furie destructrice visant la civilisation occidentale. Cette image se reproduira dans l'imaginaire collectif occidental jusqu'à nos jours, y compris dans le discours du « péril jaune », sans connaître des changements d'envergure.

Enfin, nous avons vu à quel point la construction d'une vision stéréotypée et méprisante de l'« Autre » asiatique a représenté un outil idéologique qui a soutenu les pratiques expansionnistes et impérialistes à l'est des Grecs comme des Romains. L'« entreprise civilisatrice » attribuée par les Romains à leur Empire, ainsi que les prétentions de supériorité des Grecs sur les Barbares et les subalternes, représentent des exemples très parlants. De même, durant l'époque moderne et contemporaine, le discours du « péril jaune » a souvent servi de justification à des politiques militaristes, expansionnistes ou colonialistes de la part de puissances européennes. Nous reviendrons sur ces points dans les chapitres suivants.

Le discours du « péril jaune » puise donc ses racines très loin dans l'histoire, et l'importance de ce proto-orientalisme ne doit pas être sous-évaluée. Afin de compléter cette analyse, nous allons nous interroger sur le deuxième mot du concept de « péril jaune ». Il s'agira donc de répondre à la question suivante : pourquoi ce péril est-il « jaune » ?

Chapitre 2

Pourquoi le « péril jaune » est-il jaune ?

Si le « péril » de la formule « péril jaune » affiche des origines très anciennes rattachées à la création d'une dichotomie Orient/Occident, l'utilisation du terme « jaune » est plus récente. Dans ce chapitre, nous verrons qu'il renvoie à une Asie éloignée, à laquelle on se réfère par le biais d'une catégorie raciale, qui s'est imposée dans l'imaginaire collectif occidental durant l'époque moderne. Nous éclairerons donc le parcours qui a mené à la naissance et à l'évolution de cette catégorie raciale et la façon dont il s'est mêlé à la pensée philosophique moderne sur l'Orient. En ce qui concerne l'époque prémoderne, l'étude de l'attribution de connotations raciales spécifiques aux populations orientales, notamment relatives à la couleur de peau, a été, jusqu'à présent, très limitée. Dans ses tentatives de reconstruire le parcours historique qui a mené à l'association de la couleur jaune aux Asiatiques, la littérature existante s'est souvent limitée à résumer en quelques pages tout ce qui concerne l'époque prémoderne. Or, cette approche ne permet pas de comprendre pour quelle raison l'association du terme « jaune » aux Asiatiques dans l'imaginaire occidental s'est imposée seulement à partir de la seconde moitié du XVIII^e^ siècle, alors que, à l'époque prémoderne, elle n'apparaît jamais dans les sources historiques. En outre, elle ne permet pas de saisir avec précision les raisons pour lesquelles certains clichés anciens restent très fortement enracinés dans l'imaginaire occidental sur les Asiatiques jusqu'à aujourd'hui encore. De plus, cette approche ne permet pas non plus de comprendre comment des clichés similaires se sont diffusés, sans afficher

de variations significatives, dans tous les pays européens ainsi que dans les États de la région transpacifique où les migrants européens se sont imposés comme l'élite dominante[230]. Il est donc fondamental d'appréhender tant les constantes historiques pertinentes pour notre domaine de recherche que les moments où des variations d'envergure se sont produites.

Ce chapitre sera axé sur la problématique des origines du terme « jaune » associé aux populations orientales dans l'imaginaire occidental, ainsi qu'à la façon dont l'Europe moderne a commencé à « penser l'Orient » et en particulier la Chine. En raison de sa taille géographique, de la particularité de l'histoire de ses relations avec l'Europe et de son économie, la Chine occupera dans nos réflexions une place prépondérante. Des auteurs tels que Walter Demel, René Étiemble, Michael Keevak et Rotem Kowner se sont déjà penchés sur l'évolution de la perception de l'Extrême-Orient et, en particulier, de la Chine et du Japon, dans le monde occidental, aussi bien que sur l'utilisation de l'élément racial pour définir les populations de l'Asie orientale par rapport aux Occidentaux à partir de l'époque moderne. Nous produirons une synthèse critique de la littérature existante, dans le but de résumer les raisons pour lesquelles la couleur jaune s'est imposée en tant que trait discriminant des populations extrême-orientales dans l'imaginaire occidental. En outre, nous soulignerons comment cette attribution de la couleur de peau jaune aux populations orientales s'est imposée en parallèle de l'établissement d'un milieu intellectuel et philosophique qui s'efforçait de postuler la supériorité de la « race blanche » et de la civilisation européenne-occidentale dans toutes les branches du savoir. Cela nous aidera à éclaircir, dans la seconde partie de notre recherche, l'évolution de cette même problématique en Russie, à partir de la fin du XVIII^e siècle (voir chapitres 5-7).

I Imaginer l'inconnu extrême-oriental à l'époque classique

Les historiens ont commencé à s'interroger sur les liens entre les Empires chinois et les civilisations européennes à l'époque classique vers la fin du XIX^e siècle seulement[231]. C'est surtout à partir de 1885, avec la publication de

[230] On se réfère ici aux espaces récemment colonisés de la région transpacifique, principalement les États-Unis, le Canada, l'Australie et la Nouvelle-Zélande.

[231] L'intérêt pour ces études a fortement augmenté dès l'affirmation de la *world history* dans le milieu académique durant les années 1980. Voir, entre autres : Adshead S. A. M., *China in World History*, 3rd edition, Palgrave MacMillan, St. Martin's Press, London, New York, 2000.

La Chine et l'Orient romain [China and the Roman Orient][232] du sinologue allemand Friedrich Hirth (1845-1927) que les historiens ont commencé à reconstruire les rapports qui existaient entre l'Empire romain[233] et la Chine de la dynastie Han (206 av J.-C.-220 apr. J.-C.)[234]. Ces deux Empires se développèrent en parallèle, aux deux extrémités du continent eurasiatique[235], sans jamais réussir à établir un véritable lien direct. Les rencontres entre les Romains et les Chinois ne furent que rarissimes, et en général, les historien·ne·s de l'époque contemporaine en attribuent la responsabilité aux Empires parthe et sassanide, qui entretenaient de bonnes relations avec la Chine et qui tiraient un grand bénéfice de leur position privilégiée au milieu de la Route de la Soie[236]. Le contrôle de la circulation des biens de luxe extrême-orientaux, en particulier de la soie, était une des raisons principales de l'opposition entre les Empires romain et parthe/sassanide[237].

Le succès de la soie sur le marché de l'Empire romain poussa ses citoyens à supposer l'existence d'un ou plusieurs peuples producteurs de ce bien, qu'ils appelaient les *Seres*[238]. Les connaissances des savants de l'époque concernant les *Seres* étaient vagues et, dans la plupart des cas, relevaient de l'imaginaire. Strabon (~60 av. J.-C.-~20 apr. J.-C.), dans sa *Géographie* [Γεωγραφικά], suggérait par exemple que les *Seres* vivaient 200 ans, voire plus[239]. Plusieurs

---

[232] Hirth Friedrich, *China and the Roman Orient : Researches into their Ancient and Mediaeval Relations as Represented in Old Chinese Records*, Kelly & Walsh, Shanghai, Hong Kong, 1885.

[233] Le monde grec entra également en contact avec la Chine. À la suite des conquêtes d'Alexandre le Grand en Orient, les royaumes hellénistiques gréco-bactriens, qui s'établirent dans la partie méridionale de l'Asie centrale ne se trouvaient pas très loin des territoires chinois. L'existence de contacts entre ces deux civilisations est suggérée par de nombreux témoignages archéologiques. Boardman John, *The Diffusion of Classical Art in Antiquity*, Princeton University Press, 1994, pp. 99-108.

[234] Une bibliographie sélectionnée sur ce sujet est proposée par Hoppál Krisztina, « The Roman Empire According to the Ancient Chinese Sources », *Acta Ant. Hung.*, § 51, 2011, pp. 264-266.

[235] Burbank Jane, Cooper Frederick, *Empires in World History Power and the Politics of Difference*, Princeton University Press, Princeton (NJ), 2010, ch. 2.

[236] Li Qiang, « A Reflection of the Global History : the Persian Empire's Role in the Relations between the Roman Empire and China (1st-7th century CE) », *Επιστημονική Επετηρίδα Παιδαγωγικού Τμήματος Νηπιαγωγών Πανεπιστημίου Ιωαννίνων*, § 9, 2016, pp. 141-144.

[237] Li Qiang, « A Reflection of the Global History… », pp. 148-149. Pour un aperçu des routes commerciales antiques : Thorley John, « The Development of Trade between the Roman Empire and the East under Augustus », *Greece & Rome*, vol. 16, § 2, October 1969, pp. 209-223 ; Thorley John, « The Silk Trade between China and the Roman Empire at Its Height, "Circa" AD 90-130 », *Greece & Rome*, vol. 18, § 1, April 1971, pp. 71-80.

[238] Si le débat est encore ouvert sur l'identité exacte des Seres, la plupart des spécialistes estiment qu'ils désignaient les Chinois. Hildebrandt Berit, Gillis Carole (eds.), *Silk : Trade & Exchange along the Silk Roads between Rome and China in Antiquity*, Oxbow Books, Oxford, Philadelphia, 2017.

[239] Coedes Georges, *Textes d'auteurs grecs et latins relatifs à l'Extrême-Orient depuis le IVe siècle av. J.-C. jusqu'au XIVe siècle*, Ernest Leroux Editeur, Paris, 1910, pp. 7-8.

auteurs partageaient aussi l'opinion que ce peuple était juste, poli, mais assez fermé[240]. Dans un témoignage exceptionnel du IIe siècle apr. J.-C., l'historien Florus (~70 ap. J.-C.-~140 ap. J.-C.) écrit qu'une délégation de *Seres* et d'Indiens était venue rendre hommage à la grandeur de Rome et que « […] leur couleur seule annonçait qu'ils venaient d'un autre hémisphère »[241]. Ainsi, selon Florus, ces délégués montraient par leur aspect physique qu'ils venaient d'un endroit très différent, mais rien n'indique dans cette source que la couleur de leur peau était perçue comme jaune.

Le commerce de la soie témoignait toutefois de l'existence d'autres Empires lointains, capables d'exporter des produits de luxe qui affectaient négativement la balance commerciale de Rome. À la suite de la conquête des dernières provinces orientales et de l'augmentation conséquente des échanges avec l'Orient, selon de nombreux hommes politiques romains ce phénomène acquit les traits d'une véritable menace pour les caisses de l'État romain. Comme l'écrit le spécialiste Raoul Mc Laughlin, déjà en 22 apr. J.-C., l'empereur Tiberius dénonçait les effets accablants de ce trafic qui permettait l'écoulement des richesses de l'Empire romain vers des pays inconnus, mais considérés comme certainement « étrangers et hostiles »[242]. Les *Seres* étaient donc généralement méconnus des Romains, mais le grand succès de leurs produits d'exportation, ainsi que les conséquences économiques que la diffusion de ces produits de luxe engendrait pour la balance commerciale de Rome, rendirent les élites latines très suspicieuses. D'autres contemporains, par exemple Sénèque (4 av. J.-C.-65 apr. J.-C.) ou Pline l'Ancien (23 ap. J.-C.-79 ap. J.-C.), n'hésitèrent pas à rendre publiques leurs inquiétudes vis-à-vis de cet état des choses. Eux aussi estimaient que les *Seres* exportaient avec malice un bien impudique, la soie, qui affectait le trésor romain en provoquant un flux constant de capitaux vers l'étranger. Par ailleurs, il était connu que les *Seres* préféraient vendre plutôt qu'acheter[243]. Pourtant, aucune oration savante ne put convaincre les Romains fortunés de renoncer à leurs produits de luxe, ni les trésoriers de l'État à valider des politiques qui réduiraient fortement les entrées résultant de la taxation de ces produits[244]. Cette inactivité politique de la part de Rome n'empêchait pourtant

[240] Voir par exemple les mentions de Pomponious Mela ou de Pline l'Ancien ou encore de Lucien. Coedes Georges, *Textes d'auteurs grecs et latins…,* pp. 10-15, 75.
[241] Florus, *Epitomae De Tito Livio Bellorum Omnium Annorum DCC*, Liber Secundus, XXXIV.
[242] Mc Laughlin Raoul, *Rome and the Distant East Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, Continuum, London, 2010, p. 4.
[243] Bueno André, « Roman Views of the Chinese in Antiquity », *Sino-Platonic Papers*, § 261, May 2016, pp. 8-10.
[244] Mc Laughlin Raoul, *Rome and the Distant East…*, p. 4

pas ses intellectuels et ses hommes politiques de blâmer les *Seres* pour les problèmes budgétaires de l'Empire.

Or, il est vrai que les Empereurs Han concevaient le commerce comme un moyen de conquête douce par le biais de la création de rapports de dépendance commerciale avec leurs « clients ». Néanmoins, il s'agissait d'une stratégie de longue durée qu'ils avaient mise au point principalement afin d'avoir raison de leurs rivaux nomades du nord, confédérés dans l'Empire Xiongnu (IIIe siècle av. J.-C.-IIIe siècle apr. J.-C.)[245]. D'ailleurs, ce commerce n'était jamais unidirectionnel. On estime qu'un certain nombre de produits romains étaient connus et appréciés en Chine[246]. En 166, selon les sources impériales chinoises, une délégation de Romains, probablement des marchands, fut reçue à la Cour de la dynastie Han. Cet événement ne fut pas suivi par d'autres rencontres avant le siècle suivant[247], lorsque, toujours selon les sources chinoises, quelques rares ambassades romaines présentèrent des dons à l'Empereur[248]. La découverte récente de monnaies romaines dans un site archéologique où se situait un ancien port vietnamien permet de supposer que le commerce direct entre ces deux Empires pourrait avoir eu lieu par voie maritime[249].

Toutefois, ces contacts ne diffusèrent ni chez les Romains, ni chez les Chinois, une connaissance de l'autre qui n'était pas fondée sur l'imagination et le mythe[250], comme l'a exposé Jean-Michel Poinsotte :

« Les Romains ont volontiers idéalisé les peuples lointains, se donnant d'eux une image où transparaissaient leurs fantasmes, leurs frustrations, leur mauvaise conscience. La Chine offre à cet égard un terrain de choix, […]. De tous les pays exotiques, c'est le plus lointain et l'un des plus mystérieux ; mais il y a aussi, grâce à la soie […] une présence sensible de la Chine à Rome. Les

[245] Mc Laughlin Raoul, *Rome and the Distant East…*, pp. 1-4 et 84-85.
[246] Mc Laughlin Raoul, *Rome and the Distant East…*, p. 107.
[247] Mc Laughlin Raoul, *Rome and the Distant East…*, pp. 57-60. De leur côté, les Chinois avaient commencé à prendre connaissance de l'existence de l'Empire romain durant les années 70 apr. J.-C. au cours de leur percée en Asie centrale. Cet Empire occidental fut appelé Da Qin (la Grande Chine). En 97, l'explorateur Gan Ying, fut envoyé en mission pour tisser des liens avec Rome, mais son voyage se termina dans la péninsule arabique sans que son ambassade n'ait pu rejoindre les frontières de l'Empire romain. Mc Laughlin Raoul, *Rome and the Distant East…*, pp. 124-125.
[248] Ball Warwick, *Rome in the East : Transformation of an Empire*, 2nd edition, Routledge, London, 2016, p. 152.
[249] Étiemble René, *L'Europe chinoise*, tome I : *De l'Empire romain à Leibniz*, Bibliothèque des Idées, NRF, Éditions Gallimard, 1988, pp. 52-53.
[250] Mackerras Colin, *Western Images of China*, Oxford University Press, Hong Kong, Oxford, New York, 1989, p. 15.

deux bonnes centaines de références aux *serica* et aux *Seres* que comporte dans tous les genres la littérature latine, […] montrent que les Chinois font partie de l'univers culturel des Romains. »[251]

Cette observation est capitale pour comprendre le rôle que l'imaginaire de l'Orient a souvent joué dans les sociétés européennes au fil des millénaires et, en particulier, son influence sur les milieux socio-politiques.

La plupart des sources romaines et grecques qui se réfèrent aux Chinois s'intéressent principalement à leur statut de producteurs et exportateurs de la soie. De temps en temps, la Chine faisait l'objet de louanges pour ses vertus et elle était qualifiée de terre de rêves[252]. Dans d'autres cas, les Chinois étaient perçus comme un peuple hostile, qui pourrait un jour menacer l'Empire romain. L'imagination était toujours influencée par la situation politique du moment[253]. Les Chinois représentaient donc beaucoup de choses pour la société romaine de cette époque, mais, de ce que nous en savons, ils n'étaient pas jaunes.

II La Chine aux yeux de Byzance

Durant les siècles suivants, la diffusion du christianisme entraîna un changement de paradigme important dans la façon de percevoir les Orientaux[254]. Néanmoins, l'Empire romain d'Occident s'étant effondré en 476, ce fut l'Empire byzantin qui prit l'initiative d'envoyer quelques sporadiques ambassades en Chine entre le VII^e^ et le VIII^e^ siècle, avant que les Califats arabes ne s'imposent en tant que rideau impénétrable entre Byzance et l'Extrême-Orient[255]. Au début du VII^e^ siècle, l'historien byzantin Théophylacte Simocatta (~580-~640) mentionna la Chine dans son *Histoire Universelle* [Οἰκυμενικὴ ἱστορία] et livra une description intéressante, quoique succincte, de ce peuple lointain qu'il appela les Taugas. Selon la description de cet historien, qui avait probablement obtenu ses informations par des sources turques[256], il s'agissait d'un pays sans égal sur terre en termes de puissance et de population.

---

[251] Poinsotte Jean-Michel, « Les Romains et la Chine, réalités et mythes. Mélanges de l'École française de Rome », *Antiquités*, vol. 1, § 1, 1979, p. 432.
[252] Poinsotte Jean-Michel, « Les Romains et la Chine… », pp. 463-464.
[253] Poinsotte Jean-Michel, « Les Romains et la Chine… », pp. 472-473.
[254] Nous avons déjà mentionné rapidement ce changement dans le chapitre 1.
[255] Mackerras Colin, *Western Images of China*…, p. 16.
[256] Boodberg Peter A., « Marginalia to the Histories of the Northern Dynasties », *Harvard Journal of Asiatic Studies*, vol. 4, § 3/4, December 1939, pp. 230-232.

Les observations de Théophylacte Simocatta suggéraient indirectement un parallèle avec les vicissitudes de Byzance, sur le fond duquel la Chine était dépeinte de façon positive. D'après lui, l'Empire des Taugas ne devait craindre ni des attaques de la part d'agresseurs étrangers, ni d'être la victime de guerres de succession internes. Son « idolâtrie » était contrebalancée par la justesse de ses lois, lesquelles imposaient un comportement intègre à ses citoyens, malgré la richesse des marchands chinois qui commerçaient avec profit avec les pays environnants[257]. La description de Théophylacte Simocatta n'est ni longue, ni détaillée et, encore une fois, elle ne mentionne pas la couleur de la peau des Chinois.

III Les premiers voyageurs européens et leurs témoignages

Après une longue période de repli sur soi, durant laquelle l'Extrême-Orient sembla presque disparaître des intérêts des sujets étatiques européens[258], l'Europe fut secouée par la venue des armées mongoles[259] dans ses contrées orientales. En 1223, lors d'une première bataille sur les rives de la Kalka, une coalition de principautés russes alliées aux Coumans capitula face aux commandants de Gengis Khan[260] (1162-1227), Djebé (1181-1225) et Subötaï (1176-1248). Ceux-ci, à la tête d'une armée numériquement inférieure, mirent facilement en déroute les armées du prince Mstislav le Téméraire (~1176-1228) et de ses alliés. Après avoir pillé quelques riches villes marchandes de la région, ils s'évanouirent au-delà de l'Oural de façon aussi mystérieuse qu'ils étaient apparus. Cette défaite sans précédent des princes de la *Rous* de Kiev entraîna des conséquences politiques et

[257] Yule Henry, *Cathay and the Way Thither*, 2nd edition, vol. 1, The Hakluyt Society, London, 1915, pp. 29-32.

[258] On ne se penchera pas ici sur les contes fantastiques qui circulaient sur l'Orient lointain durant le Moyen Âge et qui étaient le résultat de l'ignorance vis-à-vis de cette partie du monde.

[259] Sur l'histoire mongole, voir par exemple : Baabar Bat-Ėrdėniĭn, Kaplonski Christopher, *History of Mongolia*, Monsudar Pub., Ulan Baatar, 1999 ; Rossabi Morris, *Modern Mongolia : From Khans to Commissars to Capitalists*, 1st edition, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, London, 2005 ; Яскина Галина Сергеевна, *История Монголии. XX век*, ИВ РАН, Москва, 2007 ; Sneath David, Kaplonski Christopher (eds.), *The History of Mongolia*, 3 vols., Global Oriental, 2010 ; Rossabi Morris, *The Mongols and Global History*, W. W. Norton, New York, London, 2011 ; Bernardini Michele, Guida Donatella, *I Mongoli, estensione, imperi, eredità*, Piccola Biblioteca Einaudi, Torino, 2012 ; Favereau Marie, *The Horde. How the Mongols Changed the World*, The Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge (MA), London, 2021.

[260] Sur la vie de Gengis Khan et la construction de son Empire, voir entre autres : Bianchi Vito, *Gengis Khan, il principe dei nomadi*, Editori Laterza, Bari, 2005.

psychologiques importantes pour les principautés locales, affaiblissant davantage leurs capacités de résister à la véritable invasion mongole qui commença en 1237[261]. Subötaï retourna en Europe sur les ordres du Khan Batu (1205-1256) à la tête d'une armée de 120 000 soldats, qui maîtrisait des technologies militaires supérieures à celles connues en Europe[262]. Cette armée, qui pour remporter ses victoires, dut souvent se diviser en plusieurs contingents sur un front de guerre très vaste, n'était numériquement que rarement supérieure à ses ennemis. Toutefois, elle infligea une débâcle après l'autre à tous ses adversaires, ravageant le territoire de la *Rous* de Kiev, ainsi que toute l'Europe centrale, jusqu'en Hongrie en passant par la Pologne. Les Mongols s'assurèrent la soumission des territoires conquis par le biais de massacres, tandis que leurs tactiques, leur mobilité et leur génie militaire donnaient l'impression aux ennemis de subir l'attaque d'une horde d'innombrables démons[263].

Les puissances de l'Europe occidentale ne furent pas à même d'apprécier rapidement l'ampleur du danger que les forces mongoles représentaient. Déjà, avant la bataille de la Kalka, de fausses croyances circulaient sur les Mongols. On les associait aux armées du Prêtre-Jean, un roi légendaire que l'on supposait être à la tête d'un immense royaume chrétien asiatique. La venue de ce roi était attendue de façon messianique en vue de mener une croisade définitive contre les Sarrasins. Les campagnes mongoles en Perse (1219-1221) n'avaient fait que renforcer cette croyance[264]. Paradoxalement, l'arrivée des armées mongoles était plutôt attendue comme une bénédiction. En 1237, Frère Julien, un prêtre dominicain qui vécut durant la première moitié du XIII^e^ siècle et était au service du roi hongrois Bela IV (1206-1270), fournit à ce dernier quelques nouvelles moins réjouissantes sur les Mongols, leur histoire, leur pouvoir, leurs richesses et leurs capacités militaires[265]. Au fur et à mesure que les armées de Batu Khan avançaient, les récits qui décrivaient un ennemi cruel et dévastateur se multipliaient, de même que les portraits de redoutables cavaliers comme le montre cette description :

« Ils ont la poitrine dure et robuste, la face large et pâle, les épaules élevées et droites, le nez épaté et court, le menton proéminent et aigu, la mâchoire

[261] Çelik M. Bilal, « The Battle of Kalka and its Consequences », *Сходознавство*, § 57-58, 2012, pp. 215-218. Nous reviendrons sur l'invasion mongole au chapitre 5.
[262] Marshall Robert, *Storm from the East : From Ghengis Khan to Kubilai Khan*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, 1993, pp. 90-97.
[263] Marshall Robert, *Storm from the East…*, ch. 4.
[264] Marshall Robert, *Storm from the East…*, pp. 121-128.
[265] Kápolnás Olivér, « Hungarian Sources on the Mongols », *Mongolian Studies*, vol. 41, § 5, 2015, pp. 70-72.

supérieure basse et profonde, les dents longues et rares, les paupières étirées des cheveux jusqu'au nez, les yeux mobiles et noirs, le regard torve et oblique, les extrémités osseuses et nerveuses, les jambes fortes aussi mais les cuisses courtes ; cependant leur taille égale la nôtre : ce qui manque dans les jambes est compensé par le tronc. »[266]

Parmi les détails fournis ici, on constate que rien n'est dit au sujet d'une couleur jaune de la peau des Mongols.

En 1242, l'armée de Batu se retira de l'Europe centrale en Asie, à la suite de la mort du Grand Khan Ogodeï (1186-1241), mais le pouvoir mongol contrôla encore pendant deux siècles la plupart des territoires de la *Rous* de Kiev[267]. Batu Khan fonda le Khanat de la Horde d'or [Алтан Орд en mongol] qu'il commandait depuis le centre de Saraï Batu, situé sur la basse Volga[268]. Après un moment d'incertitude, le pape Innocent IV (~1195-1254) organisa quatre expéditions d'hommes d'église en direction de l'Extrême-Orient[269]. Parmi ceux-ci, Giovanni da Pian del Carpine (~1182-1252), frère mineur de l'ordre franciscain, accomplit un périple remarquable entre 1245 et 1247 qui le porta à assister à l'élection du nouveau Gran Khan Güyük (1206-1248) près de la capitale mongole de Karakorum. Dans le long récit de son expérience, *Histoire des Mongols que nous appelons Tatares* [Historia Mongalorum quos nos Tartaros appellamus], on trouve une description de l'aspect, des mœurs et des coutumes des Mongols[270] et des Chinois[271], que Giovanni mentionne en relation avec les conquêtes du nord de la Chine par Gengis Khan. À la sauvagerie et à l'inhumanité des Mongols, l'auteur oppose les vertus des Chinois, qu'il décrit en quelque sorte comme des chrétiens[272].

---

[266] Cité par Pernoud Régine, *La reine blanche*, Albin Michel, Paris, 1972, p. 269, extrait de Paris Matthieu, *Chronica Maiora*, éd. H.R. Luard, 4 vol., Rolls Series, 1872-1884, p. 275.

[267] Sur la Horde d'Or, voir le chapitre 5.

[268] Bernardini Michele, Guida Donatella, *I Mongoli*…, p. 62.

[269] Pernoud Régine, *La reine blanche*…, p. 269.

[270] Édition consultée : *Voyages de Benjamin de Tudelle autour du monde commencé en l'an 1173, de Jean du Plan Carpin en Tartarie, du Frère Ascelin et de ses compagnons vers la Tartarie, de Guillaume de Rubruquis en Tartarie et en Chine, en 1253, suivi des additions de Vincent de Beauvais et de l'histoire de Guillaume de Nangis, pour l'éclaircissement des précédents voyages*, Imprimé aux frais du Gouvernement, Paris, 1830, pp. 154-166.

[271] *Voyages […] de Guillaume de Rubruquis en Tartarie et en Chine*…, pp. 174-176.

[272] *Voyages […] de Guillaume de Rubruquis en Tartarie et en Chine*…, pp. 174-176. La présence des chrétiens nestoriens en Asie se trouve en dehors des objectifs de notre étude. Sur ce sujet : Pelliot Paul, « Chrétiens d'Asie centrale et d'Extrême-Orient », *T'oung Pao, Second Series*, vol. 15, § 5, 1914, pp. 623-644 ; de Courtois Sébastien, *Chrétiens d'Orient sur la Route de la soie. Dans les pas des Nestoriens*, La Table Ronde, Paris, 2007 ; Halbertsma Tjalling H. F., « Early Christian Remains of Inner Mongolia : Discovery, Reconstruction and Appropriation », *Sinica Leidensia*, vol. 88, Brill, Leiden, 2008 ; Jenkins Philip, *The Lost History of Christianity. The Thousand-Year Golden Age of the Church in the*

Bien qu'il souligne que le visage des Mongols et des Chinois est différent de ceux des Européens, il ne parle pas d'une différence de couleur de peau, et les différences physionomiques entre les Asiatiques et les Européens ne semblent pas attirer particulièrement son attention.

Giovanni da Pian del Carpine n'est pas le seul à avoir laissé des témoignages semblables. Dans les mémoires de voyage de Guillaume de Rubruquis (~1220-~1293), franciscain flamand envoyé par le roi de France Louis IX (Saint Louis, 1214-1270) en 1253 vers le prince Sartaq (?-1256), on trouve un document unique, précieux et détaillé sur la société mongole de l'époque. Après avoir rencontré Sartaq, Guillaume fut invité à rejoindre Batu et, par la suite, la Cour du Gran Khan Möngke (1209-1259), au cœur même de l'Empire mongol. Dans ses mémoires, Guillaume accorde une grande attention aux questions religieuses. Pour lui, la religion est la source de discrimination principale parmi les peuples. La couleur de peau des Mongols (ainsi que d'autres peuples rencontrés, dont les Chinois) ne semble guère être, pour Guillaume, un élément digne d'attention[273]. Hormis la religion, il mentionne les mœurs, les croyances, les techniques artisanales, la cuisine, les vêtements, la taille physique, la façon de s'adresser aux étrangers, les merveilles et les horreurs, mais jamais la couleur de peau et, encore moins l'idée de race[274]. Or, malgré les contenus détaillés et savants de cet ouvrage, les contemporains de Guillaume de Rubruquis n'étaient sans doute pas prêts à en comprendre la portée, ce qui ne lui permit pas de jouir de la diffusion qu'il aurait pourtant méritée. À ce propos, les paroles de l'historien René Étiemble évoquent les probables motivations :

« Rappelons-nous l'épouvante de la chrétienté devant les cavaliers mongols ! Gengis Khan, Oegoedei, Möngke, ces noms terrifient le pape et Saint Louis, qui dépêchent des émissaires vers les Gengiskhanides. Au lieu du cavalier inculte, de la brute hunnique qu'ils avaient imaginée, ces envoyés trouvent un homme puissamment installé dans le pouvoir. »[275]

Ainsi, les récits de Guillaume de Rubruquis allaient à l'encontre de l'imaginaire apocalyptique des Mongols qui s'était imposé à la suite de leurs fulgurantes campagnes de conquêtes en Europe. Comme dans le cas d'Attila et

Middle East, Africa and Asia – and How it Died, HarperCollins, New York, 2009 ; Bays Daniel H., *A New History of Christianity in China*, Wiley-Blackwell, Oxford, 2012, ch. 1.

[273] *Voyages […] de Guillaume de Rubruquis en Tartarie et en Chine…*

[274] *Voyages […] de Guillaume de Rubruquis en Tartarie et en Chine…*

[275] Étiemble René, *L'Europe chinoise*, tome I…, p. 105.

des Huns au Ve siècle[276], l'imaginaire qui entourait les Mongols du XIIIe siècle et qui se cristallisa dans la narration occidentale fut le résultat d'une approche sélective de la connaissance de l'« Autre oriental ». L'aspect traumatisant de l'invasion s'imposa dans la mémoire collective européenne sans laisser beaucoup de place aux témoignages directs de ceux qui traversèrent l'Eurasie pour mieux connaître l'Empire mongol.

En réalité, le récit qui, pendant les siècles suivants, influença de façon presque monopolisante l'imaginaire européen de l'Orient et, en particulier de la Chine, fut *Le livre des merveilles* [Il milione] (~1298) que le marchand vénitien Marco Polo (1254-1324) avait dicté à Rustichello da Pisa[277] à la fin du XIIIe siècle dans une prison génoise[278]. Contrairement aux auteurs cités ci-dessus, dans son livre, Marco Polo est très intéressé par la richesse opulente de la plupart des contrées qu'il affirme avoir visitées[279]. Son point de vue n'est pas celui d'un homme d'Église. Bien que les considérations sur les différentes croyances et traditions religieuses des peuples rencontrés ne soient pas étrangères à sa narration, les marchés fourmillant d'hommes et de produits merveilleux le charment plus que toute autre chose. Les faits divers et les légendes le fascinent également et nous remarquons l'esprit admiratif et presque révérenciel de Marco Polo vis-à-vis de cet Empire distant, de son organisation moderne et de son *Kane*, Kubilaï (1215-1294), qui fait preuve de sagesse et de charisme[280]. Les mentions d'une couleur de peau différente ne sont pas très fréquentes, mais se révélèrent intéressantes pour nos propos. En effet, elles ne font que noter, rarement et en passant, que certaines populations affichent une couleur de peau plus foncée (c'est le cas en Asie centrale, par

[276] Voir chapitre 1.

[277] Dates de naissances et de mort inconnues. Sur sa vie : Cigni Fabrizio, « Rustichello da Pisa », *Dizionario Biografico degli Italiani*, vol. 89, Dizionario Biografico Treccani, 2017, <https://www.treccani.it/enciclopedia/rustichello-da-pisa_%28Dizionario-Biografico%29/> [Consulté en ligne le 01/07/2022].

[278] Étiemble René, *L'Europe chinoise*, tome I…, pp. 103-104.

[279] Les spécialistes se sont interrogé·e·s sur le degré de véridicité et sur la fiabilité des contenus du *Livre des merveilles*. Il ne manque pas, dans cet ouvrage, de récits légendaires ou de fantaisie et il est fort probable que Rustichello da Pisa ait embelli la narration pour captiver son public. Certain·e·s chercheur·euse·s ont mis en doute le fait que Marco Polo n'ait jamais visité le Cataï, à cause des étranges omissions de détails banals mais frappants. La problématique de ce débat est bien résumée par Mackerras Colin, *Western Images of China…*, pp. 18-19. L'ouvrage de Frances Wood a donné de l'ampleur au débat : Wood Frances, *Did Marco Polo go to China?*, Secker and Warburg, London, 1995. Pourtant, les doutes soulevés par l'historienne anglaise ont été contrés par de nombreux·euses spécialistes : Morgan D. O., « Marco Polo in China – or not ? », *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. 6, § 2, July 1996, pp. 221-225 ; de Rachewiltz Igor, « Marco Polo Went to China », *Zentralasiatisce Studien*, § 27, Bonn, 1997, pp. 34-92 ; Haw Stephen G., *Marco Polo's China : a Venetian in the Realm of Kubilai Khan*, Routledge, London, New York, 2006, ch. 12.

[280] Version consultée : Polo Marco, *Il milione*, a cura di Valeria Bertolucci Pizzorusso, Adelfi, Milano, 1975.

exemple, en Inde ou encore dans la province de Toloman, qu'on localise aujourd'hui en Chine méridionale[281])[282]. Toutefois, lorsqu'il s'agit de décrire les Mongols, les Chinois du Nord ou encore les Japonais, Polo n'a pas de doute : ils sont « blancs ». Ainsi, lorsqu'il parle de la province chinoise de Tenduc[283], Polo affirme que ses habitants sont : « les hommes les plus blancs du pays »[284]. Le Grand Khan Kubilaï a, selon les mots de Polo : « le visage blanc et vermillon comme s'il était rose »[285], et même dans l'île de *Zipangu*, le Japon : « Les gens sont blancs et de bonnes manières »[286]. Il n'y a pas de récits d'Asiatiques « jaunes » dans les mémoires de Marco Polo et, en général, ce n'est pas la couleur de peau des Chinois ou des administrateurs mongols qui semble impressionner le narrateur vénitien. De plus, Marco Polo ne remet jamais en question le fait d'avoir affaire, en Asie, à des hommes comme lui. Les Asiatiques, dans le *Livres des merveilles*, ne sont pas des êtres humains différents. Ils ne sont pas comparés à des animaux, on ne leur attribue pas de caractéristiques propres qui pourraient faire croire qu'ils sont perçus comme autre chose que des hommes ou différents par rapport à une idée standardisée d'homme, ou inférieurs par rapport à une autre race humaine. Nous savons que Marco Polo n'était pas le seul Européen à avoir voyagé au « Cataï » à cette époque, ni même le seul Vénitien[287]. Néanmoins, ce qui rend son expérience unique est le témoignage écrit qu'il nous a laissé, qui exerça une influence sans égale dans la perception européenne de la Chine et de l'Extrême-Orient durant les siècles suivants[288]. Il s'agissait surtout d'une vision idyllique d'un endroit qui se rapprochait plus d'un « eldorado » pour les marchands et les aventuriers que d'un espace réel. Et dans cet « eldorado », Marco Polo n'a pas rencontré de populations « jaunes ».

---

[281] Polo Marco, *The Travels of Marco Polo. The Complete Yule-Cordier Edition. Including the unabridged third edition (1903) of Henry Yule's annotated translation as revised by Henry Cordier; together with Cordier's later volume of notes and addenda (1920)*, vol. 2, Dover Publications, New York, 1993, ch. LVIII, note 1, p. 123.

[282] Voir par exemple Polo Marco, *Il milione*…, ch. 48, 125, 172.

[283] Ce toponyme devrait correspondre à l'actuelle région autonome Hui du Ningxia en Chine. Paolillo Maurizio, « La lettera di Giovanni da Montecorvino (1247-1328) e il suo Incontro con il Re Öngüt Giorgio : un enigma medievale in Asia Orientale », *Mediaeval Sophia*, § 5, Gennaio-Giugno 2009, p. 83.

[284] L'utilisation d'une forme comparative est due vraisemblablement au fait que les populations des régions les plus méridionales de la Chine ont généralement la peau moins claire. Polo Marco, *Il milione*…, p. 54.

[285] Polo Marco, *Il milione*…, p. 64.

[286] Polo Marco, *Il milione*…, p. 132.

[287] Pegoretti Anna, « "Fines Terrae" viaggi e letteratura fra due e trecento », *Griseldainline*, § 12, 2012, https://griseldaonline.unibo.it/article/view/9302/9140 [Consulté le 09/04/2025] ; Mackerras Colin, *Western Images of China*…, p. 21.

[288] Rappelons que Christophe Colomb découvrit le continent américain persuadé qu'il avait rejoint l'Asie du *Milione* qu'il avait lu et annoté. Polo Marco, *Il milione. Con le postille di Cristoforo Colombo*, San Paolo Edizioni, Milano, 1985.

Datant toujours de la même période, un autre récit sur l'Extrême-Orient nous a été transmis par un missionnaire franciscain, Odorico da Pordenon (1286-1331) qui, après un long voyage, arriva en Chine en 1323. Les franciscains ont été parmi les premiers missionnaires à rejoindre l'Empire du Milieu pour y prêcher le verbe chrétien, et l'*Itinéraire du Frère Odoric* [Itinerarium Fratris Odorici] (1330) a probablement représenté le récit de voyage produit par un homme d'Église qui a eu le plus de succès à l'époque[289]. Odorico da Pordenon prêta encore moins d'attention à l'observation des phénotypes d'autrui que Marco Polo. Lorsqu'il débarque sur les côtes de ce qu'il appelle l'Inde supérieure et qui est, fort probablement, la Chine méridionale, il affirme :

« Les corps de ces hommes sont très bien faits, et ils sont pâles, et ils ont la barbe si raide et longue comme celle des chattes : mais il y a là des femmes parmi les plus belles au monde. »[290]

Après cette brève analyse des plus influents récits de voyage disponibles en Europe entre les XIII^e^ et XIV^e^ siècles, on conclura par quelques remarques. Tout d'abord, nous l'avons vu, les premiers explorateurs ne s'intéressèrent que marginalement aux phénotypes des populations rencontrées. Ensuite, les Chinois comme les Japonais ou les Mongols sont décrits dans la plupart des cas comme ayant la peau blanche. De plus, malgré les récits souvent positifs des auteurs, ces témoignages ne parvinrent pas à dissiper complètement la méfiance de l'Occident à l'égard de l'Extrême-Orient, ni à combattre les préjugés. L'association des Mongols à de nouveaux barbares sauvages et innombrables, celle de leurs arts et technologies aux astuces du démon, ou encore celle de leur « idolâtrie » à quelque chose de suspect et de méprisable, constituaient à l'époque des préjugés trop bien répandus pour que les récits de Marco Polo et des autres voyageurs puissent les éradiquer[291]. Fausses convictions, ignorance et incompréhension étaient à la base de l'idée qu'en Extrême-Orient se trouvait le règne de l'antéchrist, celui de Gog et Magog[292].

---

[289] Dinu Luca, « China as the Other in Odoric's Itinerarium », *CLC Web : Comparative Literature and Culture*, vol. 14, § 5, p. 2, <http://docs.lib.purdue.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=2136&context=clcweb> [Consulté en ligne le 03/07/2022].

[290] Da Pordenone Odorico, *Relazione del Viaggio in Oriente e in Cina (1314?-1330)*, a cura della Camera di Commercio Industria Artigianato e Agricoltura Pordenone, Grafiche LEMA, Maniago, 1982, ch. XLI, p. 42.

[291] Étiemble René, *L'Europe chinoise*, tome I..., pp. 133-139, 147-148.

[292] Delacampagne Christian, *Une histoire du racisme. Des origines à nos jours*, Le Livre de Poche, Paris, 2000, pp. 74-75. Voir aussi : Westrem Scott D., « Against Gog and Magog », dans Tomasch Sylvia, Gilles Sealy (eds.), *Text and Territory : Geographical Imagination on the European Middle Ages*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia, 1998.

IV Avant la science des races

La diffusion de la peste noire en Europe au XIVe siècle, la détérioration de la *pax mongolica* en Eurasie et la fin de la dynastie Yuan en Chine firent tomber un nouveau rideau entre l'Asie et l'Europe. Les deux continents furent, encore une fois, destinés à se redécouvrir durant les siècles suivants, à puiser dans le passé pour appréhender l'Autre et pour le définir. Néanmoins, à partir de la fin du XVIe siècle, plusieurs sources portugaises ou espagnoles nous permettent de reconstruire les impressions que les premiers marchands et explorateurs ibériques s'étaient forgées de l'aspect physique des Chinois.

Dans cette entreprise, le travail de Walter Demel, *Comment les Chinois sont devenus jaunes. Une contribution à l'histoire des débuts de la théorie des races* [Wie die Chinesen gelb wurden. Ein Beitrag zur Frühgeschichte der Rassentheorie][293] et celui de Micheal Keevak, *Devenir jaunes : une brève histoire de la pensée raciale*, sont des points de départ incontournables. Les témoignages d'Européens s'étant trouvés face à des Asiatiques et, en particulier à des Chinois, entre le XVIe et le XVIIIe siècle sont assez variés. Demel remarque que, parmi ceux-ci, on retrouve effectivement, de temps à autre, des allusions à des couleurs qui se rapprocheraient du jaune pour décrire la peau de certaines populations asiatiques, mais qu'il s'agit de cas absolument minoritaires. Ainsi, en 1515, l'explorateur florentin Andrea Corsali (1487-?) faisait rapport à Giuliano de' Medici (1453-1478) de ses voyages à bord d'un navire portugais et décrivait les Chinois comme étant « très industrieux et d'une qualité similaire à la nôtre, mais au visage laid et avec des petits yeux »[294]. Cette observation ne constituait guère un cas isolé. Au contraire, elle fut confirmée, durant la même année, par les informations portées à l'attention du roi Manuel I (1469-1521) dans la *Suma Oriental* du pharmacien portugais Tomé Pires (1465-1540), qui avait vécu quelques années à Malacca[295]. Par ailleurs, l'officier et voyageur portugais Duarte Barbosa (1480-1521) avait eu la même impression :

« Les habitants de ce royaume sont des hommes blancs et bien disposés. Leurs femmes ont des corps très beaux, tant les hommes que les femmes ont de petits yeux, dans leurs barbes on compte trois ou quatre poils pas plus,

[293] Ce travail a été publié pour la première fois sous la forme d'un article académique : Demel Walter, « Wie die Chinesen gelb wurden. Ein Beitrag zur Frühgeschichte der Rassentheorie », *Historische Zeitschrift*, bd. 255, § 3, dezember 1992, pp. 625-666 ; il a par la suite été réédité en Italie en tant qu'essai dans une nouvelle version augmentée : Demel Walter, *Come i Cinesi divennero gialli…*

[294] Cité en Demel Walter, *Come i Cinesi divennero gialli…*, p. 87, note 1.

[295] Keevak Micheal, *Becoming Yellow…*, p. 27.

pour ce qui en est de la gentillesse, plus leurs yeux sont petits, plus ils sont des hommes gentils. »[296]

Nombre d'autres voyageurs et missionnaires du XVIe siècle apportèrent des témoignages similaires[297]. Nous pouvons citer entre autres Maximilien Transsilvanus (~1485-1538), secrétaire de l'empereur Charles V (1500-1558), qui trouvait que les Chinois non seulement avaient la peau blanche, mais qu'ils ressemblaient aux Allemands (!). En outre, un autre Portugais, Gaspar da Cruz (1520-1570), auteur du *Traité dans lequel les choses de la Chine sont décrites en détail* [Tractado em que se cõtam muito por extenso as cousas da China, 1569], adressait des louanges aux « candides » femmes chinoises. Bref, les premiers explorateurs européens du XVIe siècle confirmaient largement les impressions de leurs prédécesseurs : les Chinois du nord de la Chine avaient la peau blanche, alors que l'on considérait que ceux des régions les plus méridionales avaient la peau foncée, brune ou dorée, à l'instar des Espagnols, comme le disait, par exemple, le jésuite français Pierre du Jarric (1566-1617)[298]. Cette idée d'une différence entre le nord et le sud de la Chine eut un formidable retentissement grâce au travail commandé par le pape Grégoire XIII (1502-1585) à un augustinien espagnol qui, pourtant, ne mit jamais de sa vie les pieds en Chine. Il s'agit de Juan González de Mendoza (1545-1618), auteur de la célèbre *Histoire des faits mémorables, des rites et coutumes du grand royaume de Chine* [Historia de las cosas más notables, ritos y costumbres del Gran Reino de la China][299], publiée pour la première fois à Rome en 1585, puis traduite et rééditée dans tous les plus importants centres culturels européens de l'époque[300]. Dans cet ouvrage, Mendoza remarquait plusieurs différences dans la couleur de peau des Chinois, qu'il essayait de réordonner selon des critères géographiques/climatiques :

« Les hommes et les femmes de ce royaume ont une très bonne constitution corporelle. Leur silhouette est gracieuse et bien définie, bien qu'ils soient

[296] Barbosa Duarte, *Livro em que dá relação do que viu e ouviu no Oriente*, Divisão de Publicações e Biblioteca Agencia General das Colònias, Lisboa, 1946, p. 217.
[297] Keevak Micheal, *Becoming Yellow…*, ch. 1.
[298] Demel Walter, *Come i Cinesi divennero gialli…*, pp. 7-8.
[299] de Mendoza Juan González, *Historia de las cosas más notables, ritos y costumbres del gran Reino de la China, sabidas así por los libros de los mismos Chinos, como por relación de religiosos y otras personas que han estado en el dicho Reino*, Bartolomeo Graffi, Roma, 1585.
[300] Ce texte influença notamment Montaigne. Balsamo Jean, « Les premières relations des Missions de la Chine et leur réception française (1556-1608) », *Nouvelle Revue du xvie Siècle*, vol. 16, § 1, Extrême Orient, 1998, pp. 176-180 ; Keevak Micheal, *Becoming Yellow…,* pp. 31-32.

plus grands que petits. Ils ont tous un visage plutôt large, de petits yeux et un nez plat et camus. Imberbes, ils n'ont que peu de poils sur les bords du menton. Il est vrai que certains d'entre eux ont de grands yeux et une belle barbe, des visages bien faits et proportionnés, mais ceux-ci sont bien moins nombreux que les premiers. Ceux de la province de Canton, qui est une région chaude, ont la peau plus foncée, mais ceux de l'intérieur du pays ont une peau semblable à celle des Allemands, des Italiens et des Espagnols : ils sont blancs et blonds, voire bruns et basanés. »[301]

Micheal Keevak remarque que c'est dans la traduction anglaise de ce passage que l'on retrouve probablement la première association du terme « jaune » avec les Asiatiques : « plutôt jaunes, comme les Allemands [more yealow, like unto the Alamans] »[302]. Il est cependant difficile de voir en cela quelque chose de plus qu'un choix de traduction un peu « trop libre » (le traducteur anglais a vraisemblablement voulu simplifier la phrase grâce à l'équation blancos + rubios = yealow). Les traductions allemande et latine mentionnent également la couleur jaune (« gelblicht » et « subflavescunt »). Cependant, dans ces cas, c'est pour se référer aux Cantonais et les différencier des Chinois à la peau blanche ou pâle du nord. Il se trouve donc que l'utilisation du terme « jaune » avait ici uniquement le but de marquer la différence climatique[303].

Certes, on discutait aussi de la beauté des Chinois, avec des avis parfois différents, mais, en ce qui concerne la couleur de leur peau, les observateurs convergeaient vers le blanc ou le brun selon la latitude[304]. D'ailleurs, il arrivait également, surtout dans les milieux ecclésiastiques, que les Chinois et les Japonais soient considérés génériquement comme bruns, voire noirs. Dans ces cas, on peut souvent remarquer l'envie de rabaisser, qui était, la plupart du temps, un symptôme de la frustration des missionnaires face aux échecs de leurs œuvres de conversion tant vis-à-vis des Chinois que des Japonais[305] (nous reviendrons sur ce point). En témoigne le fait que le *Dictionnaire universel, historique et critique des mœurs* édité en 1772 confirmait encore la couleur blanche de leur peau ainsi que leur agréable physionomie[306]. D'ailleurs, en plein âge d'or de la dynastie Ming (1368-1644), ce qui frappait généralement

[301] de Mendoza Juan González, *Historia de las cosas más notables*…, pp. 21-22. La traduction vers le français proposée ici est une courtoisie de la traductrice Manon Brugger.
[302] Keevak Micheal, *Becoming Yellow*…, pp. 32, 34.
[303] Keevak Micheal, *Becoming Yellow*… D'ailleurs Keevak cite dans son ouvrage de nombreux exemples supplémentaires.
[304] Demel Walter, *Come i Cinesi divennero gialli*…, pp. 7-9, 90-91.
[305] Keevak Micheal, *Becoming Yellow*…, pp. 29-31.
[306] Demel Walter, *Come i Cinesi divennero gialli*…, p. 91, note 14.

les esprits des visiteurs européens était la richesse, l'ordre et l'organisation de l'Empire chinois qui était présenté, une fois de plus, comme un endroit fabuleux et idéal[307]. On peut donc être en partie d'accord avec la déduction de Keevak :

« […] il devrait être immédiatement clair que la blanchitude ou la présumée blanchitude de ces peuples n'était pas un marqueur racial et en réalité, même pas une description de leur couleur. Si les Chinois·e·s ou les Okinawais·e·s étaient décrit·e·s comme blanc·he·s, c'était en raison de leur richesse, de leur pouvoir et de leur niveau apparent de sophistication culturelle. Le blanc, comme tous les termes de couleur, était évaluatif plutôt que descriptif. »[308]

Bien qu'il soit difficile d'affirmer avec certitude que l'attribution de la couleur blanche aux Chinois ou aux Japonais était purement une fonction de leur niveau de développement civilisationnel, il est vraisemblable que ce facteur s'ajoutait à la simple observation des attributs extérieurs des peuples de l'Asie orientale. Durant les XVI^e^-XVII^e^ siècles, Demel n'a repéré que deux auteurs définissant la peau des Chinois comme « jaunâtre ». Il s'agit, en premier lieu, du voyageur autrichien Christoph Carl Fernberger (~1569-1653) qui, durant la première moitié du XVII^e^ siècle, parlait en général d'Asiatiques « jaunes » lorsqu'il ne s'agissait ni d'Indiens ni de Japonais[309]. Il considérait que seuls ces derniers étaient vraiment « blancs »[310]. Et, en second lieu, du naturaliste hollandais François Valentijn (1666-1727), qui a laissé un intéressant traité sur les colonies hollandaises en Orient et sur l'Asie en général[311]. Dans son ouvrage, il décrit les Chinois du sud comme étant assez jaunes [bleekgeel][312].Pour trouver une des premières mentions de la couleur jaune associée à la peau des Japonais, il faut attendre jusqu'en 1669, lorsque le Hollandais Arnoldus Montanus (~1625-1683) utilise le terme « jaunâtre » pour souligner que les Japonais étaient plutôt blafards[313] et non pas pour

[307] Demel Walter, *Come i Cinesi divennero gialli…*, p. 8. Voir aussi Demel Walter, « Abundantia, sapientia, decadencia. Zum Wandel des Chinabildes vom 16. bis zum 18. Jahrhundert », in Bitterli Urs, Schmitt Eberhard (Hrsg.), *Die Kenntnis beider "Indien" im frühneuzeitlichen Europa. Akten der Zweiten Sektion des 37. deutschen Historikertages in Bamberg 1988*, München, 1991, pp. 129-153.
[308] Keevak Micheal, *Becoming Yellow…*, p. 28.
[309] Demel Walter, *Come i Cinesi divennero gialli…*, p. 90.
[310] Demel Walter, *Come i Cinesi divennero gialli…*, pp. 9, 90.
[311] Il s'agit de *Oud en Nieuw Oost-Indiën*, rédigé entre 1724 et 1726. Sur les contenus de cet ouvrage, voir entre autres : Huigen Siegfried, « Repackaging East Indies Natural History in François Valentyn's Oud en Nieuw Oost-Indiën », *Early Modern Low Countries*, vol. 3, § 2, 2019, pp. 234-264.
[312] Demel Walter, *Come i Cinesi divennero gialli…*, p. 90.
[313] Keevak Micheal, *Becoming Yellow…*, p. 35.

déterminer une connotation raciale. En général, les Européens étaient encore loin d'imaginer et de conceptualiser une idée pseudo-scientifique de race humaine. Malgré cela, les premiers germes d'un discours différent étaient en train d'éclore.

V Idéalisation et chinoiseries

En même temps que les explorateurs et les marchands produisaient les observations que nous venons de mentionner, des contacts diplomatiques et culturels s'établissaient entre Pékin et l'Europe grâce au rôle d'intermédiaires joué par les missions religieuses établies en Extrême-Orient à partir du XVI^e^ siècle. Les missionnaires produisirent des comptes rendus, des ouvrages, des descriptions ainsi que des interprétations concernant l'Empire du Milieu, son histoire, sa culture, ses croyances philosophico-religieuses et sa langue. Ces missionnaires étaient les yeux de l'Europe sur la Chine, des yeux tout d'abord catholiques et principalement portugais, italiens, français et espagnols. Grâce à cette présence persévérante, agissant à côté des compagnies commerciales qui se disputaient les rares concessions pour faire du commerce avec la Chine, un canal d'échange s'instaura, ce qui permit aux deux civilisations de s'influencer mutuellement. Les missionnaires se focalisèrent principalement sur la conversion ou, du moins, sur l'enracinement de la religion chrétienne en Chine, en essayant, dans le cas des jésuites, d'instaurer un rapport privilégié avec la Cour et les Mandarins. Les Chinois, de leur côté, ne firent aucune tentative pour exporter leur modèle ou leurs croyances en Europe, alors qu'ils eurent, indirectement et involontairement, plus de succès que les missionnaires occidentaux : durant trois siècles, la Chine exerça une influence discrète quoique profonde sur la pensée européenne, mais aussi sur son art et sa culture.

À l'initiative du père Matteo Ricci (1552-1610)[314], les jésuites se firent apprécier par les empereurs chinois, se garantissant une place privilégiée dans les palaces du pouvoir pékinois. La méthode des jésuites se fondait sur le recours aux meilleures connaissances scientifiques et techniques européennes afin d'impressionner les empereurs et de gagner leurs faveurs[315]. Pour ce

[314] Spence Jonathan D., *The Memory Palace of Matteo Ricci*, Viking Press, New York, 1984.

[315] Vers la fin du XVI^e^ siècle, Ricci comprit qu'une tentative d'européisation de la culture chinoise était vouée à l'échec. Afin de faire pénétrer le verbe chrétien en Chine, il fallait construire un dialogue avec les représentants de la culture dominante, pour montrer ainsi que la civilisation européenne se trouvait au même niveau de développement que la chinoise. Tant Ricci que ses successeurs, dont l'Allemand Johann Adam Schall von Bell (1591-1666) et le Belge Ferdinand Verbiest (1623-1688), n'hésitèrent pas à

faire, ils devaient baser leurs actions sur une certaine flexibilité du point de vue de l'application des protocoles de la doctrine de l'Église catholique. Il s'agissait, dans ce dernier cas, d'une entreprise périlleuse compte tenu de l'intransigeance romaine, mais indispensable pour gagner le cœur des élites chinoises. Ricci reconnaissait qu'en Chine, les Européens se trouvaient face à une civilisation extrêmement évoluée[316], dont les représentants étaient peu enclins à se convertir aux Évangiles, surtout si le reniement complet de leurs traditions leur était demandé[317]. En 1601, Ricci obtint la permission d'établir une mission religieuse à Pékin[318]. Cela représenta un grand succès pour les jésuites, qui acquirent ainsi une présence et un pouvoir d'influence sur la Cour inégalés par les autres missions chrétiennes. Dans la mesure du possible, les pères de l'Ordre de Saint Ignace se montrèrent ouverts et tolérants vis-à-vis du confucianisme, dont la doctrine formait les cadres au pouvoir, mais adoptèrent une position ferme contre le bouddhisme et le taoïsme, plutôt répandus parmi les classes sociales plus démunies[319]. D'autres, tels les franciscains ou les dominicains, moins enclins au compromis dogmatique, refusèrent le confucianisme et se trouvaient ainsi contraints de travailler dans le milieu des pauvres et des paysans, souvent en conflit avec les autorités[320].

Dès lors, des différends importants parmi les ordres affaiblirent l'entreprise chrétienne en Chine. Les polémiques ouvrirent la voie à la longue querelle sur la question des « rites chinois »[321], qui joua un rôle capital dans la formation

demander à leur supérieurs l'envoi d'hommes de science pour renforcer la crédibilité de la mission jésuite. Afin d'atteindre leurs buts, les jésuites n'hésitaient pas également à se servir des résultats de scientifiques ouvertement condamnés par l'Église en Europe. Étiemble René, *L'Europe chinoise*, tome I…, pp. 245-253.

316 Mackerras Colin, *Western Images of China…*, pp. 32-33.

317 Mungello David E., *The Great Encounter of China and the West, 1500-1800*, Rowman & Littlefield Publishers Inc., Oxford, 1999, p. 13.

318 Mungello David E., *The Great Encounter…*, p. 12.

319 Mungello David E., *The Great Encounter…*, p. 59.

320 Mungello David E., *The Great Encounter…*, pp. 18-19.

321 La querelle des « rites chinois » trouva ses racines dans les difficultés rencontrées par les Ordres missionnaires en Chine et par les solutions proposées par les jésuites. Parmi les questions les plus pressantes, les principales étaient les suivantes : fallait-il adapter les rites chrétiens à l'environnement chinois ? Dans quelle mesure ? Comment former un clergé indigène ? Quelle langue utiliser pour la formation et pour les cultes ? Quel nom fallait-il choisir pour définir le dieu chrétien en Chine ? Quelle approche adopter vis-à-vis des traditions et des rites confucéens ? Les jésuites donnaient-ils naissance, avec leur comportement tolérant, à un nouveau mouvement hérétique ? Finalement, en 1715, un décret papal se prononça contre la position jésuite, ce qui influença la décision de l'Empereur Kangxi de bannir le christianisme de l'empire les années suivantes. Sur cette question : Étiemble René, *Les jésuites en Chine. La querelle des rites (1552-1773)*, Julliard, Paris, 1966 ; Minamiki George, *The Chinese Rites Controversy : From its Beginning to Modern Times*, Loyola University Press, Chicago, 1985 ; Song-Kang Huang, « Kangxi's Attitude in the Rites Controversy », *The Heythrop Journal*, vol. 28, § 1, 1987, pp. 57-67 ; Mungello David E. (ed.), *The Chinese Rites Controversy : its History and Meaning*, Steyler Verlag, Nettetal, 1994 (Monumenta Serica Institute XXXIII).

de l'image de la Chine et des Chinois en Europe. Il s'agissait d'une querelle à laquelle les intellectuels européens ne pouvaient prendre part que par l'intermédiaire des sources produites par les ordres missionnaires[322], qui promouvaient des visions partisanes et contradictoires. Les jésuites, en particulier, dans le but d'argumenter la nécessité stratégique de flexibilité doctrinaire dans leur œuvre d'évangélisation en Chine, produisirent nombre d'ouvrages sur ce pays[323]. Ce corpus contribua à la naissance du mythe du « sage chinois », personnage idéal, générique et souvent identifié à une image stéréotypée de Confucius en tant que philosophe au jugement sobre, juste, mais inspiré par des réflexions universelles détachées de toute idée de Dieu et d'immortalité de l'âme[324]. C'est le même Ricci qui proposa cette interprétation de Confucius le rapprochant des philosophes naturels [filosofi naturali]. Une vision, en somme, qui transformait Confucius en un païen vertueux, bien qu'encore indigne du paradis[325]. Ainsi, on peut partager l'opinion du chercheur Zhan Shi, lorsqu'il considère que « les jésuites ont offert à l'Occident une image idéalisée de la Chine, à la fois sur le plan philosophique et sur le plan social »[326]. Cette représentation de la Chine influença la pensée philosophique libertine et éclairée des XVII^e^ et XVIII^e^ siècles. L'image de l'Empire du Milieu promue par les jésuites fut de plus en plus utilisée pour proposer la Chine comme un miroir idéal permettant de critiquer les formes de gouvernement existant en Europe[327].

En 1615, le jésuite belge Nicolas Trigault (1577-1628) traduisit et publia le dernier ouvrage de Ricci, *De l'expédition chrétienne auprès des Chinois* [De christiana expeditione apud Sinas], dans lequel le prêtre italien décrivait un pays apparemment administré par les Savants et les Philosophes[328]. Une bonne partie de l'Europe des libres penseurs en resta fascinée. Les réactions se partagèrent entre admirateurs et détracteurs, chaque philosophe choisissant son parti[329]. Dans un premier temps, les sinophiles se révélèrent plus nombreux, mais par la suite, une attitude plutôt hostile (aux jésuites plus

322 Étiemble René, *L'Europe chinoise*, tome I…, ch XIII.
323 Étiemble René, *L'Europe chinoise*, tome I…, pp. 225-227.
324 Voir entre autres Van Staen Christophe, *La Chine au prisme des Lumières françaises*, Académie Royale de Belgique, Bruxelles, 2016.
325 Étiemble René, *L'Europe chinoise*, tome I…, p. 257.
326 Shi Zhan, « L'image de la Chine dans la pensée européenne du XVIII^e^ siècle : de l'apologie à la philosophie pratique », *Annales historiques de la Révolution française*, § 347, janvier-mars 2007, p. 4.
327 Étiemble René, *L'Europe chinoise*, tome I…, p. 258.
328 Étiemble René, *L'Europe chinoise*, tome I…, pp. 259-260 ; Mungello David E., *Curious Land : Jesuit Accommodation and the Origins of Sinology*, University of Hawaii Press, Honolulu, 1985, ch. 2.
329 Shi Zhan, « L'image de la Chine… », p. 5.

qu'aux Chinois) s'imposa durablement dans les cercles érudits. Parmi les sinophiles, François de La Mothe Le Vayer (1588-1672) compara Confucius à Socrate[330] et Pierre Bayle (1647-1706) utilisa la société chinoise en guise d'exemple d'une société où la pensée matérialiste trouvait finalement sa place[331]. Grâce à l'exemple que la société chinoise lui fournissait, Bayle ne se limita pas seulement à mettre en échec l'argument du « consentement universel » en tant que preuve de l'existence de Dieu. Il s'attaqua aussi au lien entre religion et morale, car les témoignages des jésuites prouvaient l'existence de philosophes confucéens athées, mais vertueux. Par ailleurs, Bayle en arriva à proclamer l'empereur Kangxi (1654-1722) « prince éclairé », en vertu de sa tolérance au regard d'une religion étrangère (le catholicisme)[332].

Durant cette période, la pensée philosophique occidentale et les réflexions sur la Chine se croisèrent, alors même que l'Empire du Milieu restait très méconnu par ceux qui en parlaient. Tel était le cas de Nicolas Malebranche (1638-1715) qui écrivit, *Entretien d'un philosophe chrétien et d'un philosophe chinois sur l'existence et la nature de Dieu*[333] et déclencha une polémique avec les jésuites au sujet des idées fausses des Chinois sur Dieu[334]. En revanche, Gottfried Wilhelm Von Leibniz (1646-1716), passionné des questions chinoises, soutint l'approche jésuite en Chine[335]. Il ressentait la nécessité d'étudier et de comprendre la Chine et jugeait que la Russie de Pierre le Grand pouvait construire un pont terrestre entre les deux pôles mondiaux de la connaissance favorisant le progrès humain[336] (nous reviendrons sur ce sujet au chapitre 7). Grâce à la publication d'ouvrages d'historiens tels Jean-Baptiste du Halde (1674-1743)[337], la sinophilie atteint son apogée au XVIII^e siècle, durant l'époque des Lumières, soutenue par l'enthousiasme de

[330] Étiemble René, *L'Europe chinoise*, tome I…, pp. 277-279.
[331] Étiemble René, *L'Europe chinoise*, tome I…, pp. 311-313.
[332] Étiemble René, *L'Europe chinoise*, tome I…, pp. 318-320. Les édits de tolérance du 17 et 19 mars 1692 furent promulgués par l'Empereur Kangxi en tant que geste de reconnaissance à l'égard des jésuites qui avaient contribué à la victoire des armées chinoises sur les cosaques russes au bord de l'Amour en forgeant de nouveaux canons (voir chapitre 6). Kangxi était également reconnaissant de la correction du calendrier chinois. Pourtant, fatigué par la querelle des « rites chinois », Kangxi retira ces édits et expulsa définitivement les missionnaires en 1721, obligeant les chrétiens à la clandestinité et ouvrant une période de persécutions. Mungello David E., *The Great Encounter…*, p. 45.
[333] Malebranche Nicolas, *Entretien d'un philosophe chrétien et d'un philosophe chinois sur l'existence et la nature de Dieu*, Chez Michel David, Paris, 1708.
[334] Étiemble René, *L'Europe chinoise*, tome I…, pp. 335-345.
[335] Mackerras Colin, *Western Images of China…*, p. 37.
[336] Étiemble René, *L'Europe chinoise*, tome I…, pp. 379-380.
[337] Par exemple l'ouvrage de Du Halde Jean-Baptiste, *Description géographique, historique, chronologique, politique, et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*, chez Henri Scheurleer, La Haye, 1736 ; Mackerras Colin, *Western Images of China…*, pp. 35-37.

Voltaire (1694-1778)[338] et l'admiration de François Quesnay (1694-1774) à l'égard du confucianisme. Le premier, tout en exagérant dans ses louanges le « despotisme éclairé » chinois[339], influença remarquablement les monarques d'Europe[340]. Voltaire s'imaginait une Chine ancrée dans une moralité non pas athée, mais épurée de superstitions[341], alors que Quesnay tenait en haute estime le système confucéen, entendu comme un système social méritocratique, qu'il s'imaginait géré par des officiers-administrateurs-philosophes en accord avec l'utopie de Platon[342]. Au même moment, le milieu économique posa son regard sur l'Extrême-Orient grâce à l'Écossais Adam Smith (1723-1790). Ce dernier reconnaissait la puissance de l'économie chinoise, de son agriculture ainsi que du potentiel résultant de l'ampleur de sa population. Néanmoins, il mettait aussi en exergue l'existence de larges couches de pauvreté et d'une tendance économique vouée à l'involution, en raison de la fermeture du pays au commerce avec l'étranger, et donc à l'innovation[343]. Nous verrons par la suite que ce type d'observations fut fondamental pour concevoir l'image d'une Chine (et d'un Orient) immobile et insensible à toute ambition de progrès.

D'autres domaines, notamment celui de l'art, furent également bouleversés par les nouvelles provenant de la Chine. La mode de la chinoiserie[344] prit pied dans les plus importantes cours d'Europe ; nous reviendrons sur le développement de la mode de la chinoiserie en Russie au chapitre 7. La porcelaine chinoise fut largement importée et imitée par les artistes européens. Du fait de la circulation d'impressions représentant des peintures chinoises, la curiosité et le goût pour l'exotisme accrurent la convoitise des puissants d'Europe vis-à-vis de ces objets d'art[345]. Dans ce domaine également, les hybridations furent nombreuses et la diffusion de la mode chinoise s'étala jusqu'à inclure, de Vienne à Versailles, l'imitation de certaines cérémonies impériales pékinoises[346]. Comme l'a montré le philosophe Arthur Lovejoy (1863-1962), l'art chinois influença profondément l'esthétique européenne en questionnant l'idée de beauté néo-classique, associée aux standards de régularité, uniformité et simplicité. L'irrégularité des traits et l'imprécision

[338] Voir à ce propos : Étiemble René, *L'Europe chinoise*, tome II : *De la sinophilie à la sinophobie*, Éditions Gallimard, Paris, 1989, pp. 207-306.
[339] Étiemble René, *L'Europe chinoise*, tome II…, pp. 37-38.
[340] Pour ce qui concerne l'influence de Voltaire sur Catherine II concernant la Chine, voir le chapitre 7.
[341] Étiemble René, *L'Europe chinoise*, tome II...
[342] Mungello David E., *The Great Encounter…*, p. 89.
[343] Mackerras Colin, *Western Images of China…*, pp. 39-40.
[344] Étiemble René, *L'Europe chinoise*, tome II…, pp. 75-204.
[345] Mungello David E., *The Great Encounter…*, pp. 76-79.
[346] Mungello David E., *The Great Encounter…*, p. 79.

des formes de l'art chinois offairent un défi au rationalisme géométrique et équilibré en vigueur en Europe, ce qui ouvrit les portes à l'essor du Romantisme dans les arts figuratifs[347]. Ainsi, durant cette période, la Chine suscita un grand nombre de réflexions philosophiques, économiques et esthétiques. Dans aucun de ces domaines, la couleur de peau des Chinois ou d'autres populations asiatiques ne constitua un sujet d'intérêt central et ce, jusqu'à la deuxième moitié du XVIII[e] siècle.

VI Concevoir la race

La reconstruction de la genèse du concept de race se situe en dehors des propos du présent chapitre. Il est néanmoins important de rappeler en guise de contextualisation quelques passages historiques importants. Il va sans dire que la définition même du mot racisme est différente selon les auteurs et les interprétations[348]. Une des définitions du racisme la plus célèbre et reconnue a été proposée par l'écrivain et sociologue Albert Memmi :

« Le racisme est la valorisation, généralisée et définitive, de différences, réelles ou imaginaires, au profit de l'accusateur et au détriment de sa victime, afin de justifier une agression ou un privilège. »[349]

Cette définition influence encore aujourd'hui notre conception du racisme. En guise d'exemple, on peut mentionner la définition de l'*Encyclopædia Britannica* :

« Racisme, également appelé racialisme : toute action, pratique ou croyance qui reflète la vision raciale du monde – l'idéologie selon laquelle les êtres humains peuvent être divisés en entités biologiques distinctes et exclusives appelées « races » ; qu'il existe un lien de causalité entre les traits physiques hérités et les traits de personnalité, d'intellect, de moralité et d'autres caractéristiques

[347] Lovejoy Arthur Oncken, « The Chinese Origin of a Romanticism », in *Essays in the History of Ideas*, George Braziller, New York, 1955, pp. 99-135.
[348] Voir par exemple : Girod Michel, *Penser le racisme. De la responsabilité des scientifiques*, Calmann-Lévy, Paris, 2004, pp. 86-88 ; Eliav-Feldon Miriam, Isaac Benjamin, Ziegler Joseph (eds.), *The Origins of Racism in the West*, Cambridge University Press, New York, 2009, p. 11 ; Todorov Tzvetan, *On Human Diversity. Nationalism, Racism, and Exotism in French Thought*, Harvard University Press, Cambridge (MA), London, 1993, ch. 2.
[349] Memmi Albert, *Le racisme, description, définition, traitement*, Gallimard, Paris, 1994.

culturelles et comportementales ; et que certaines races sont intrinsèquement supérieures à d'autres. »[350]

En discutant la pensée de Memmi, Benjamin Isaac, Joseph Ziegler et Miriam Eliav-Feldon soulignent les mérites de sa définition selon laquelle les différences ne sont pas exclusivement biologiques, mais aussi imaginaires. Ce qui compte est le fait que ces différences s'appliquent à tous les membres d'un groupe déterminé, à qui l'on assigne des traits spécifiques, constants et immuables et que, de tout cela, il résulte une justification des accusations ou des violences d'un agresseur vis-à-vis de sa victime[351].

Jusqu'au Moyen Âge, l'observation de différentes nuances de brun caractérisant la peau des nombreuses populations installées autour de la Méditerranée ne comportait aucun jugement de valeur[352]. Le mot « race » se révèle être assez récent dans les langues occidentales et il a commencé à être utilisé entre le XIIIe et le XVIe siècle avec le signifiant de « famille » ou de « lignage »[353]. Il n'était donc pas équivalent au concept de race de nos jours[354]. Pourtant, certains facteurs historiques, religieux et culturels ont affecté cette perception en produisant un changement lent, mais inexorable. Le concept de race, nous l'avons vu, n'est pas forcément lié à la présence de phénotypes différents et, en particulier, à la couleur de peau. On considère souvent que le berceau du racisme contemporain peut être repéré dans les pratiques persécutrices mises en place par l'Inquisition espagnole entre la fin du XVe siècle et le début du XVIe siècle à l'encontre des minorités juives[355]

---

[350] Smedley Audrey, *Britannica Academic, racism*, <https://www.britannica.com/topic/racism>, [Consulté en ligne le 20/06/2021].

[351] Eliav-Feldon Miriam, Isaac Benjamin, Ziegler Joseph (eds.), *The Origins of Racism…*, pp. 10-11.

[352] Hirschman Charles, « The Origins and Demise of the Concept of Race », *Population and Development Review*, vol. 30, § 3, September 2004, p. 391.

[353] Selon les recherches de Charles de Miramon, au départ les signifiants du mot race se retrouvaient dans le champ sémantique de la zoologie et de l'élevage d'animaux nobles : de Miramon Charles, « Noble Dogs, Noble Blood : the Invention of the Concept of Race in the Late Middle Ages », dans Eliav-Feldon Miriam, Isaac Benjamin, Ziegler Joseph (eds.), *The Origins of Racism…*, pp. 200-203.

[354] Hannaford Ivan, *Race : the History of an Idea in the West*, Woodrow Wilson Centre Press, Washington D.C., 1996, pp. 4-6.

[355] La cohabitation en Espagne entre juifs et catholiques avait été difficile déjà à partir du VIe siècle avec la mise en œuvre de pratiques persécutrices visant tout d'abord la limitation de la diffusion de la religion juive en Espagne et, par la suite, son éradication. Ce conflit restait pourtant un conflit religieux. Après le 17e concile de Tolède en 694, par exemple, les juifs furent condamnés à l'esclavage, mais les enfants des familles juives étaient enlevés à leurs parents afin d'être accueillis par des familles chrétiennes où ils apprendraient « la vraie foi ». Dès lors, on ne reconnaissait pas à ces enfants une marque d'infériorité intrinsèque et impossible à effacer. Les rôles des persécuteurs/persécutés se renversèrent pendant un temps à la suite de l'invasion des armées musulmanes. De même, les politiques et les persécutions anti-juives qui se répandirent en Europe à partir du XIe siècle affichaient d'abord le but de convertir les juifs

et musulmanes. Dans ce contexte de violence et de ségrégation, la pureté du sang devint un discriminant essentiel en 1449, lorsque des statuts de « pureté du sang [limpieza de sangre] » furent promulgués afin de définir des groupes subalternes et persécutés[356]. Dorénavant, une simple conversion au christianisme ne sera plus suffisante pour échapper à la persécution ou à la marginalisation[357]. Le jugement donné à l'altérité religieuse se mélangea ainsi à la perception d'une altérité ethnique qui représentait un caractère intrinsèque héréditaire, voire une tache historico-naturelle impossible à effacer. Il s'agissait de caractériser pour toujours des groupes humains[358]. C'était, par exemple, leur prétendue nature immuable qui rendait les juifs mauvais, non pas seulement, ni principalement, leur foi. Le changement de paradigme, qui mènera la haine confessionnelle à se transformer en haine raciale, était en train de se définir[359].

En même temps, la découverte de nouvelles populations sur les continents américain et africain soulevait des questionnements concernant le statut de ces personnes auxquelles le christianisme n'avait jamais été révélé. Compte tenu, entre autres, de la facilité avec laquelle les Européens obtenaient la soumission de ces populations, les colonisateurs s'interrogeaient sur la qualité de ces gens, qu'ils estimaient intrinsèquement inférieurs. La couleur de leur peau était le phénotype le plus immédiatement évident. Celui-ci déterminait une différenciation visuelle vis-à-vis des colonisateurs et, de plus, s'insérait dans une tradition de croyances populaires et religieuses de longue date : entre la fin du Moyen Âge et le commencement de l'époque moderne, la

(les apôtres n'étaient-ils pas nés juifs pour devenir par la suite chrétiens ?). Salmon Pierre, *Le racisme devant l'histoire*, 3e édition, Éditions Labor, Bruxelles, 1990, pp. 43-47. Si, à la fin du XIe siècle, les premiers pogroms en France ne furent que des événements localisés ne recevant le soutien officiel ni de l'Église, ni du pouvoir, au cours des décennies suivantes, le climat des croisades transforma les campagnes anti-juives en une constante tragique. À partir du XIIIe siècle, on commença à imposer aux juifs de porter des signes distinctifs, avant de leur attribuer des traits physiques particuliers arbitraires ou imaginaires. Du côté civil, les limitations ou les interdictions visant les juifs se multiplièrent. À partir de la fin du XIIIe siècle, l'Église même commença à assimiler le judaïsme à une hérésie, ce qui impliquait l'intervention des tribunaux de l'Inquisition. La destruction physique des juifs fut justifiée, entre autres, par leur association au diable, un trait qui sera accentué durant l'époque de la chasse aux sorcières. Delacampagne Christian, *Une histoire du racisme*…, pp. 81-89.

356 Delacampagne Christian, *Une histoire du racisme*…, pp. 88-89 ; Salmon Pierre, *Le racisme devant l'histoire*…, pp. 51-52.

357 Hannaford Ivan, *Race : the History of an Idea*…, p. 392. Aux XIVe et XVe siècles, en Espagne ainsi que dans d'autres pays d'Europe, les juifs avaient souvent choisi de se convertir plutôt que d'être mis à mort ou expulsés du pays à cause de leur foi. Néanmoins, « *los conversos* » furent de plus en plus accusés de continuer à pratiquer leur foi en secret. Fredrickson George M., *Racism : a Short History*…, pp. 31-32.

358 Delacampagne Christian, *Une histoire du racisme*…, p. 89.

359 Poliakov Léon, *Histoire de l'antisémitisme : de Mahomet aux Marranes*, vol 2, Calmann-Lévy, Paris, 1961, p. 181.

couleur noire était associée à l'idée de saleté, à celle de l'âme corrompue par le péché[360] ou encore aux forces obscures des ténèbres, au malin, à la mort. Opposé à la lumière, à la beauté et à la joie, le noir n'évoquait que des connotations négatives et s'imposa comme le symbole du deuil[361]. La tradition iconographique chrétienne, qui avait représenté pendant des siècles des figures humaines noires porteuses de violence, de menace, de blasphème et de péché, avait probablement créé une structure mentale inconsciente qui s'était manifestée, sous la forme de préconception, lors de la rencontre avec les populations africaines à partir des XVe-XVIe siècles[362]. À cette vision venait s'ajouter la lecture biblique de l'histoire, qui expliquait les différences des peuples de la terre selon leur descendance en fonction des fils de Noé : Sem, Japhet et Cham. En particulier, la descendance de Cham, à la suite de l'épisode de l'ivresse de Noé, aurait été maudite et condamnée à assumer une condition d'esclavage[363]. Durant les XVIe et XVIIe siècles, à une époque où le recours à l'esclavage des populations sub-sahariennes ainsi que le commerce florissant qui en dérivait, étaient en pleine expansion, la descendance de Canaan, fils maudit de Cham fut associée aux habitants de l'Afrique noire[364].

Cette interprétation de la Bible convenait bien sûr aux négriers européens qui souhaitaient s'accorder la bienveillance de Dieu sur leurs trafics[365]. D'ailleurs, les Espagnols avaient pu assimiler l'idée de subalternité des « noirs » de l'Afrique subsaharienne très tôt, en raison de leurs contacts fréquents avec le monde musulman. Ce dernier se servait déjà depuis longtemps de la main-d'œuvre d'esclaves en provenance du sud du Sahara et partageait

[360] Cette interprétation remonte à certaines branches de l'exégèse biblique juive (qui influencèrent par la suite les premiers pères de la Chrétienté), bien que dans la Bible juive, la couleur du péché soit le rouge et non pas le noir. Goldenberg David, « Racism, Color Symbolism, and Color Prejudice », dans Eliav-Feldon Miriam, Isaac Benjamin, Ziegler Joseph (eds.), *The Origins of Racism…*, pp. 94-102 ; Snowden Frank M. Jr, *Blacks in Antiquity…* ; Snowden Frank M. Jr, *Before Color Prejudice…*. D'ailleurs, David Goldenberg, après avoir remarqué comment l'image du diable associée au noir a pu facilement prendre la forme d'un être humain identifiable, affirme que « Cela ne veut pas dire que le christianisme de la première heure était raciste. Mais nous devons nous demander si ces représentations de l'homme noir sont néanmoins responsables d'un développement anti-noir survenu par la suite ». Goldenberg David, « Racism, Color Symbolism… », p. 103.

[361] Demel Walter, *Come i Cinesi divennero gialli…*, pp. 15-16.

[362] Devisse Jean, « The Black and his Color : from Symbols to Reality », Bindman David, Gates Henry Louis Jr. (eds.), *The Image of Black in Western Art. From Early Christian Era to the "Age of Discovery": From the Demonic to the Threat of the Incarnation of Sainthood*, New Edition, Harvard University Press, Cambridge (MA), 2010.

[363] Voir entre autres l'introduction de Poliakov Léon, *Le mythe aryen…*

[364] Demel Walter, *Come i Cinesi divennero gialli…*, pp. 16-17.

[365] Parmi les premiers partisans de cette interprétation, on retrouve le Portugais Gomes Eanes de Zurara, historien connu pour sa rédaction de chroniques décrivant l'exploration portugaise des côtes africaines. Delacampagne Christian, *Une histoire du racisme*…, p. 134.

également la connaissance du passage biblique de la malédiction de Canaan[366]. La population africaine, maudite et condamnée à l'esclavage par Noé, devint dès lors la proie du marché européen des esclaves qui se développa rapidement peu après la découverte des Amériques[367]. Les explorateurs maritimes, qu'ils soient espagnols, portugais, hollandais, français ou anglais, constituaient le fer de lance de la vague de colonisation qui s'ensuivit et de la projection impériale des puissances européennes sur le continent américain (et par la suite dans le monde). Celles-ci, à partir du XVIe siècle, entrèrent en contact avec de nombreuses populations au teint plus sombre, sans qu'aucune d'entre elles ne sache leur opposer une résistance victorieuse. Il en résulta le mythe de la supériorité de la « race blanche » et de l'invincibilité de l'épée chrétienne[368] qui entraîna des questionnements importants : en raison de leur arriération technologique et civilisationnelle, de leurs mœurs incomprises que l'on assimilait à celles des sauvages, de leurs différences de cultures et de religions, ces hommes étaient-ils des hommes ? Appartenaient-ils à la même espèce que leurs colonisateurs[369] ? La couleur de peau semblait apporter une réponse convaincante à ces questions.

Au milieu du XVIe siècle, un débat éclata en Espagne à ce sujet, au cours duquel l'humaniste Francisco de Vitoria (~1483-1546) et l'évêque Bartholomé de Las Casas (1484-1566) prirent position contre la mise en esclavage des Amérindiens en affirmant qu'ils étaient somme toute de « vrais hommes »[370]. Mais si les paroles de Las Casas surent convaincre Charles V d'interdire par la loi l'esclavage des Amérindiens, les esclaves africains ne bénéficièrent pas d'avocats aussi talentueux : le commerce des esclaves « noirs » se prolongea jusqu'au XIXe siècle, sans que, au moins jusqu'au XVIIIe siècle, quiconque se sente dans l'obligation de le dénoncer[371]. Après la découverte des peuples amérindiens, vivant aux mêmes latitudes que les Africains, mais n'affichant pas la même pigmentation, la déduction que cette couleur noire n'était que l'évidence d'une infériorité absolue sembla manifeste[372]. La création d'une théorie des races fut toutefois le résultat de

366 Fredrickson George M., *Racism : a Short History*…, pp. 29-30.
367 Salmon Pierre, *Le racisme devant l'histoire*…, p. 52 ; Delacampagne Christian, *Une histoire du racisme*…, pp. 130-132.
368 Salmon Pierre, *Le racisme devant l'histoire*…, p. 52 ;
369 Fredrickson rappelle à ce propos l'influence de « la croyance médiévale selon laquelle des "races monstrueuses" ou des "sauvages" à peine humains peuplaient les limites extrêmes du monde connu ». Fredrickson George M., *Racism : a Short History*…, p. 35.
370 Delacampagne Christian, *Une histoire du racisme*…, pp. 116-118.
371 Delacampagne Christian, *Une histoire du racisme*…, pp. 118, 136-138.
372 Fredrickson George M., *Racism : a Short History*…, p. 39.

spéculations intellectuelles et pseudo-scientifiques qui virent le jour aux XVIIIe et XIXe siècles[373].

La couleur en tant que telle, enfin, s'imposa comme élément de discrimination sociale en Amérique du Sud où les Espagnols et les Portugais utilisèrent la couleur de peau comme élément de stratification sociale. Dans un environnement où Européens, Amérindiens et Africains se côtoyaient et se mélangeaient facilement, dès le début du XVIIe siècle, les Européens choisirent la caractéristique aussi visible qu'immuable de la couleur de peau pour diviser la société en catégories sociales exprimant les rapports de force et de pouvoir[374]. On assista à une évolution similaire en Amérique du Nord[375]. Cette attitude commença à toucher les Asiatiques également. Bien qu'encore considérés comme « blancs », la nécessité de les différencier des Européens se manifesta ponctuellement, malgré les hésitations et des tournures ambiguës. Le jésuite portugais Diego de Pantoja (1571-1618), par exemple, écrivait en 1602 depuis Pékin que les Chinois étaient blancs, mais moins blancs que les Européens[376]. On en déduit l'émergence d'une certaine frustration : la civilisation chinoise était bien évoluée, l'observation empirique ne permettait pas de détecter une différence remarquable dans la couleur de peau et pourtant…

Une longue période de conflits et de violences marqua les rapports entre les Européens et les populations d'autres continents et contribua à influencer sensiblement la naissance des théories des races. Si auparavant la religion et certains traits culturels constituaient le facteur primaire dans la définition des « Autres », au XVIe siècle, ceux-ci ne suffisaient plus, comme l'écrit le philosophe des idées Christian Delacampagne :

« Entre le début du Moyen Âge et la fin de la Renaissance, en effet, la haine du juif, celle du cagot, celle de l'Indien et celle du Noir se développent de manière parallèle, se superposent fréquemment les unes aux autres, mais ne communiquent pas entre elles : il leur manque un "tronc commun", un "ciment" idéologique. Ces différentes formes de racisme […] procèdent toutes de croyances collectives de nature profondément *irrationnelle*. Elles se déploient à l'intérieur d'un univers magico-religieux, où les notions de science et de raison n'ont pas encore droit de cité. Cette situation va changer, de manière radicale, entre la fin du XVIe et celle du XVIIIe siècle : c'est à ce

[373] Delacampagne Christian, *Une histoire du racisme*…, pp. 392-393.
[374] Delacampagne Christian, *Une histoire du racisme*…, pp. 142-146.
[375] Delacampagne Christian, *Une histoire du racisme*…, p. 146.
[376] Keevak Micheal, *Becoming Yellow*…, p. 39.

moment, en effet, que le modèle *rationaliste* […] devient, pour l'élite éduquée, le modèle dominant. Mais, […], ce triomphe de la raison n'a nullement pour effet de faire disparaître les croyances irrationnelles. Il a plutôt tendance à leur donner une nouvelle vie, en leur prêtant un visage "raisonnable", en les reformulant dans un langage "conceptuel", et en leur conférant une cohérence qui leur faisait défaut. »[377]

VII La naissance des « jaunes »

À partir de la deuxième moitié du XVII[e] siècle, les tentatives de mettre de l'ordre dans la compréhension de la diversité des phénotypes humains à travers la subdivision de l'humanité en races immédiatement reconnaissables se multiplièrent. Le rôle de trait d'union entre la pensée fondée sur les enseignements bibliques et l'approche plus empiriste des siècles suivants fut joué par le savant allemand Georg Horn (1620-1670). Horn se trouva face au défi d'expliquer, de façon bibliquement orthodoxe, les questionnements suscités par la divulgation en Europe de l'*Histoire de la Chine ancienne jusqu'au début de l'ère chrétienne* [Sinicæ Historiæ decas prima][378] du missionnaire jésuite Martino Martini (1614-1661). D'après les informations recueillies par Martini, l'histoire chinoise était trop ancienne pour confirmer la chronologie biblique[379]. Horn se lança donc dans un grand travail de reconstruction historique pour réconcilier l'histoire chinoise avec les événements de la Bible et la rendre cohérente avec l'Ancien Testament[380]. Ce faisant, il fit remonter les Chinois à la descendance de Japhet comme les Européens et les Américains. Cependant, il affirma que des contaminations avec d'autres populations, notamment les Égyptiens, avaient eu lieu[381]. Comme le remarque Walter Demel, dans son *Arche de Noé* [Arca Noæ], publiée en 1666, Horn affirma que la postérité de Noé pouvait être classée en fonction des couleurs de la peau : les descendants de Japhet seraient blancs, ceux de Cham, noirs et ceux de Sem, jaunes. Selon Horn, les Indiens et les

[377] Delacampagne Christian, *Une histoire du racisme*…, pp. 141-142.
[378] Martini Martino, *Sinicæ Historiæ decas prima*, Impensis Joannis Wagneri Civis & Bibliopolæ Monacensis, Munich, 1658.
[379] La théorie créationniste se fonde sur une interprétation des passages bibliques, notamment de la Genèse, selon laquelle la Terre aurait été créée en 4004 av. J.-C. et le déluge universel aurait eu lieu en 2348 av. J.-C.
[380] Van Kley Edwin J., « Europe's "Discovery" of China and the Writing of World History », *The American Historical Review*, vol. 76, § 2, April 1971, pp. 362-365.
[381] Demel Walter, *Come i Cinesi divennero gialli*…, pp. 17-20.

Sémites entreraient dans la catégorie jaune, à la différence des Chinois ou d'autres populations de l'Asie orientale[382].

Le point de vue de Horn est toutefois encore assez loin de la conceptualisation de l'idée de race moderne. Cette idée sera esquissée en 1684 par le médecin français François Bernier (1620-1688)[383] dans un bref article intitulé « Nouvelle division de la Terre, par les différentes espèces ou races d'hommes qui l'habitent »[384]. Le médecin et philosophe français, du fait de l'expérience de ses voyages, remarquait que les hommes pouvaient être divisés en « quatre ou cinq espèces ou races »[385]. Selon lui, la couleur de la peau n'était que l'un des traits qui caractérisaient ces différentes races et non, probablement, le plus important. Selon Bernier, la couleur jaune s'associait sans doute aux Indiens, ce qui de toute façon « ne semble pas suffisant pour en faire une espèce particulière »[386]. En revanche, il déclara sans hésitation que les peuples du nord-est de l'Asie (y compris les Tatars, les habitants de l'Asie centrale et même d'une « petite partie de la Moscovie »[387]), dont les Chinois, faisaient partie d'une même race déterminée par certains traits physiques, mais aussi que « les habitants de ces pays-là sont véritablement blancs ; mais ils ont de larges épaules, le visage plat, un petit nez écaché, de petits yeux de porc, long & enfoncez, & trois poils de barbe »[388].

Comme l'écrit Pierre Boulle, l'idée de Bernier est remarquable pour une raison en particulier :

« Alors que Bernier rédigeait sa "Nouvelle division de la Terre", la pensée scientifique était clairement en train de basculer d'un système de preuves

[382] Demel Walter, *Come i Cinesi divennero gialli…*, p. 29.

[383] Pour une analyse détaillée du rôle de Bernier, voir : Stuurman Siep, « François Bernier and the Invention of Racial Classification », *History Workshop Journal*, § 50, Autumn 2000, pp. 1-21.

[384] Bernier François, « Nouvelle division de la terre, par les différentes espèces ou races d'hommes qui l'habitent, envoyée par un fameux voyageur à M. l'abbé de La ***** à peu près en ces termes », *Journal des Sçavans*, XII, 24 avril 1684, pp. 133-140. Selon Léon Poliakov, il s'agit de la première tentative de classification raciale pseudo-scientifique : Poliakov Léon, *Le mythe aryen…*, p. 130 ; Poliakov Léon, « De la notion de race au génocide », in Bédarida François (éd.), *La politique nazie d'extermination*, Albin Michel, Paris, 1989, p. 53.

[385] Bernier François, « Nouvelle division de la terre… », p. 133.

[386] Bernier François, « Nouvelle division de la terre… », p. 134. D'ailleurs, Bernier s'attarde à chanter les louanges des femmes « jaunes » indiennes auxquelles cette couleur donnerait beaucoup de charme. Bernier François, « Nouvelle division de la terre… », p. 138.

[387] Bernier François, « Nouvelle division de la terre… », p. 136. Il est fort probable qu'ici, Bernier se réfère aux territoires des khanats de Kazan, Astrakhan et Sibir, conquis par la Moscovie respectivement en 1552, 1556 et durant les années 1580. Une autre « partie de la Moscovie » est en effet associée à la « première espèce », dans laquelle Bernier situe les populations européennes et certaines populations de l'Afrique du nord. Bernier François, « Nouvelle division de la terre… », pp. 134-135.

[388] Bernier François, « Nouvelle division de la terre… », p. 136.

basé sur des analogies à un système soutenu par des lois fixes de la nature […] vers une croyance en la permanence des espèces. »[389]

Il faut encore souligner deux points importants du travail de Bernier. Tout d'abord, son article se conclut par une longue dissertation sur la beauté des femmes (souvent « malgré » les différences qui les séparent des femmes européennes). De plus, Bernier utilise des traits animaux pour évoquer la physionomie des espèces humaines non « blanches ». Or, ce que le philosophe Thierry Hoquet, en analysant l'œuvre de Bernier, définit comme l'« animalisation et érotisation de la différence »[390], deviendra un leitmotiv de la pensée raciste européenne vis-à-vis des « jaunes » à partir du XIXe siècle.

L'idée d'inclure l'homme au règne des animaux se diffusa définitivement dans le domaine scientifique avec la révolution du naturaliste suédois Carl Von Linné (1707-1778). On sait que Linné introduisit l'idée de division du monde naturel en règnes avec son *Système de la nature* [Systema Naturæ], dont la première édition est datée de 1735[391]. Dans son effort vers une classification scientifique, l'homme ne pouvait pas être négligé. Il fut donc placé en tant qu'espèce au sommet du règne animal et subdivisé en quatre sous-catégories dont le facteur de discrimination était uniquement la couleur de la peau[392]. La première place était attribuée à « l'Homo Europeus », plutôt blanc (« albescens »), suivi par l'« Americanus », plutôt rouge (« rubescens »)[393], l'« Asiaticus », plutôt foncé (« fuscus ») et l'« Africanus », noir (« niger »)[394]. Keevak remarque que, au départ, Linné définit les Asiatiques comme foncés. Toutefois, l'édition de 1740 de son *Systema Naturæ* faisait exception et, dans la traduction allemande, apparaît l'adjectif « gelblich ». D'après Keevak, il ne faut pas voir dans ce détail autre chose qu'une marque d'indécision parmi de nombreux termes[395]. Pourtant, Keevak met pertinemment l'accent sur le changement d'envergure qui se produit à l'occasion de la dixième

[389] Boulle Pierre H., « François Bernier and the Origins of the Modern Concept of Race », dans Peabody Sue, Stovall Tyler (eds.), *The Color of Liberty : Histories of Race in France*, Duke University Press, Durham, London, 2003, p. 19.

[390] Hoquet Thierry, « Biologisation de la race et racialisation de l'humain : Bernier, Buffon, Linné », in Bancel Nicolas, David Thomas, Thomas Dominic, *L'Invention de la race. Des représentations scientifiques aux exhibitions populaires*, La Découverte, Syros, Paris, 2014, p. 30.

[391] Linnæi Caroli, *Systema Naturæ, sive Regna Tria Naturæ Systematice Proposita per Classes, Ordines, Genera, & Species*, Ex Typographia Joannis Wilhelm de Groot, Leiden, 1735.

[392] Linnæi Caroli, *Systema Naturæ*…, 1735.

[393] L'association de la couleur rouge aux populations autochtones américaines est aussi arbitraire que la couleur jaune aux Asiatiques. Voir : Shoemaker Nancy, « How Indians Got to be Red », *The American Historical Review*, vol. 102, § 3, 1997, pp. 625-644.

[394] Linnæi Caroli, *Systema Naturæ*…, 1735.

[395] Keevak Micheal, *Becoming Yellow*…, p. 51.

édition (1758-1759)[396]. À cette occasion, le terme « fuscus » se transforma en « luridus » (jaunâtre), un adjectif ayant une connotation assez péjorative et évoquant, sans doute, l'idée de maladie, voire de dégoût. Il s'agissait d'un adjectif beaucoup plus connoté que « fuscus », qui se situait tout simplement entre le blanc et le noir[397]. De plus, Linné associa aux Asiatiques les termes « mélancoliques » et « rigides »[398].

D'où vient le jaune ? Les hypothèses de Keevak sont certes intéressantes, mais difficiles à prouver :

« Était-ce dû au fait que c'est parce que l'Asie était considérée comme "suspecte" ou dangereuse, comme le continent légendaire des séductions exotiques et des luxes aliénants, des épices, de la soie et du thé ? Linné voulait-il suggérer que la couleur des Asiatiques était maladive, flétrie, rancuneuse ou "triste" ? […] Ou était-ce que les Asiatiques […] étaient perçus comme étant sinistrement pâles, ce qui les éloignait du véritable *albus* de l'*Homo europaeus*, tout en conservant quelque chose de leur couleur autrefois "blanche" selon une longue lignée de voyageurs et de missionnaires occidentaux ? »[399]

Keevak ajoute que, au fil des siècles, le jaune avait affiché des valeurs aussi bien positives que négatives. Ces dernières étaient le résultat de l'association du jaune à la traîtrise, à la jalousie ou encore aux préjugés négatifs visant les juifs (par exemple l'avarice). On perçoit là un lien évident avec les clichés les plus communs concernant surtout, aujourd'hui encore, les Chinois[400]. D'ailleurs, comme nous l'avons vu, la plupart de ces clichés font partie de la longue histoire de la pensée occidentale vis-à-vis de l'Asie et de l'Orient. Cependant, malgré les soupçons de Keevak, il faut garder à l'esprit que l'« intuition » de Linné a eu une influence remarquable sur les théories pseudo-scientifiques qui suivirent et ce, même si, dans les traductions de la douzième édition de *Systema Naturæ* (1766-1768), des changements firent à nouveau disparaître le « luridus » en tant que couleur associée aux Asiatiques. Ce fait complique davantage la situation et nous fait pencher vers l'idée que le concept le plus marquant véhiculé par Linné fut celui de la subdivision du

396 Caroli Linnæi, *Systema Naturæ, sive Regna Tria Naturæ Systematice Proposita per Classes, Ordines, Genera, & Species, cum Characteribus, Differentiis, Synonymis, Locis, Holmiæ, Impensis*, Direct. Laurentii Salvii, Stokholm, 1758.
397 Keevak Micheal, *Becoming Yellow*…, pp. 51-52.
398 Keevak Micheal, *Becoming Yellow*…, pp. 54-55.
399 Keevak Micheal, *Becoming Yellow*…, p. 54.
400 Keevak Micheal, *Becoming Yellow*…, pp. 54-55.

genre humain en catégories impliquant une hiérarchie[401]. Des débats savants eurent lieu durant les années suivantes. On s'opposait surtout à propos du lien jaunes-Asiatiques, mais l'idée d'utiliser la couleur de la peau pour diviser l'humanité en catégories se renforça[402].

Les changements fréquents d'opinion que l'on retrouve dans les éditions du *Systema Naturæ* seraient d'ailleurs le résultat de l'influence de la publication, durant la même période, des ouvrages de George-Louis Leclerc, comte de Buffon (1707-1788), et surtout de son *Histoire naturelle, générale et particulière* (1749-1804). Contrairement à Linné, Buffon se lança dans un véritable effort encyclopédique. Il se concentra moins sur l'étude des constantes qui caractérisent les espèces et plus sur leurs variétés au sein de ces dernières[403]. Dans le socle de la pensée monogéniste qui le précédait[404], il mit l'accent sur le mouvement des populations et sur leurs croisements. La couleur de leur peau était, d'après lui, le résultat d'un mélange de facteurs dont le climat était le plus évident, mais pas le seul[405]. Il ne créa donc pas une catégorie stricte pour décrire tous les Asiatiques, mais il les associa également souvent à la couleur jaune[406]. De plus, Buffon considérait que les Chinois constituaient une seule race avec les Tatars et les Japonais, malgré les différences dans la couleur de peau qu'il observait parmi ces populations et qu'il attribuait au climat[407]. Cette observation, en duo avec la subdivision « continentale » de Linné, jeta les bases de la perception d'une similitude très élevée entre ces trois peuples. On reconnaît ici les fondements conceptuels

[401] On peut soutenir cette idée, tout en acceptant la critique que Staffan Müller-Wille porte à la compréhension de la réception de la pensée de Linné chez les intellectuels du XVIII[e] siècle. Il se peut que le but ultime de Linné ait été de classer pour mieux connaître, plutôt que de classer pour condamner à une différence essentielle et immuable les hommes habitant les quatre continents. Le concept de race dans son sens moderne était encore à inventer et d'autres aspects de l'exploration scientifique de l'être humain étaient pour Linné plus importants. Tant Linné que Buffon après lui partageront la conviction d'étudier toujours des êtres humains (*Homo …*) se trouvant dans la même case du classement. Cela n'empêcha pourtant pas l'œuvre de Linné d'être interprétée de façon simpliste par la suite, lorsque l'attention des lecteurs se concentra de plus en plus sur la question raciale. Müller-Wille Staffan, « Linnaeus and the Four Corners of the World », in Coles Kimberly Anne, Bauer Ralph, Nunes Zita, Peterson Carla L. (eds.), *The Cultural Politics of Blood, 1500-1900*, Palgrave Macmillan, London, 2014.

[402] Keevak Micheal, *Becoming Yellow*…, pp. 56-57.

[403] Banton Michael, *Racial Theories*, 2nd edition, Cambridge University Press, Cambridge (UK), 1998, p. 21.

[404] Hoquet Thierry, « Biologisation de la race… », pp. 31-33.

[405] Keevak Micheal, *Becoming Yellow*…, pp. 58-59.

[406] Keevak Micheal, *Becoming Yellow*…, en effet, Buffon mentionne dans son argumentation plusieurs sources et, selon le cas, les Asiatiques sont décrits comme blancs, foncés, couleur cendre, bruns, olivâtre, etc. Leclerc comte de Buffon Georges-Louis, *Histoire naturelle générale et particulière avec la description du Cabinet du Roy*, tome III, Imprimerie Royale, Paris, 1749, pp. 371 *et passim*.

[407] Demel Walter, *Come i Cinesi divennero gialli…*, p. 32.

de l'idée d'une race « mongoloïde » ainsi que la postulera Blumenbach quelques décennies plus tard. Buffon mit en relation les différents degrés de coloration de la peau des hommes avec leur niveau de développement culturel. Il considérait que, plus la couleur de la peau d'un certain groupe humain paraissait foncée, plus son niveau d'intelligence et de civilisation était bas. Il expliquait cela par le climat, les latitudes les plus tempérées étant, selon ses dires, le berceau des civilisations les plus évoluées[408]. Il construisit finalement une « théorie des dégénérations » en développant l'idée du mathématicien et astronome Pierre-Louis de Maupertuis (1698-1759), selon lequel le blanc serait la couleur première de la race humaine et le noir n'aurait été qu'un accident malheureux[409]. Une hiérarchie fondée sur l'autocélébration de la « blanchitude »[410] vit donc le jour, pour la première fois, dans un environnement laïque et prétendument scientifique. De nombreux auteurs fort différents suivirent cette voie en lui donnant du retentissement. On peut mentionner, parmi d'autres, l'abbé Nicolle de La Croix (1704-1760) avec sa *Géographie moderne*, le médecin John Hunter (1728-1793), le mathématicien et encyclopédiste Georg Simon Klügel (1739-1812), le professeur et médecin Johan Daniel Metzger (1739-1805)[411].

Dès la fin du XVIII^e^ siècle, la hiérarchisation des races humaines sur la base de la couleur de la peau s'imposa. Cependant, celle des « jaunes » était encore loin d'être généralement acceptée comme la principale catégorie définissant les Asiatiques de l'Extrême-Orient. Souvent, elle se référait seulement aux Asiatiques du sud, aux habitants des Indes, mais elle n'était guère prise en grande considération. C'est pour cette raison que, dans ce cadre, la leçon d'Immanuel Kant (1724-1804), « Des différentes races humaines [Von den verschiedenen Rassen der Menschen] »[412], délivrée en 1775, est souvent considérée comme une pierre milliaire. Pour la première fois, on trouve une réflexion philosophique-analytique, voire anthropologique[413], prétendument rationnelle, associée à la création de quatre races humaines, dont une jaune. Pour Kant, tous les êtres humains font partie d'une même espèce (monogénisme), car ils sont toujours en mesure de se reproduire en donnant naissance à des êtres humains à leur tour féconds. À partir de

[408] Demel Walter, *Come i Cinesi divennero gialli…*, p. 33.
[409] Delacampagne Christian, *Une histoire du racisme…*, pp. 150-151.
[410] Sur ce terme, voir Morison Toni, *Playing in the Dark : Whiteness and the Literary Imagination*, Vintage Books, New York, 1990.
[411] Demel Walter, *Come i Cinesi divennero gialli…*, pp. 34-37.
[412] Kant Immanuel, *Von den verschiedenen Rassen der Menschen*, Hartung, Königsberg, 1775.
[413] Ferrari Jean (éd.), « L'Année 1798 : Kant et la naissance de l'anthropologie au siècle des Lumières », *Actes du Colloque de Dijon 9-11 mai 1996*, Librairie Philosophique J. Vrin, Paris, 1997, pp. 8-10.

cela, Kant postule l'existence d'une souche humaine commune. Les races seraient alors des variations intervenant sur l'état naturel des espèces, qui se révéleraient héréditaires et ne seraient pas sensibles aux transplantations ; le croisement de deux races produirait toujours des métis[414]. Si au départ Kant s'inspirait plutôt des théories « climatiques » pour expliquer les différences dans les couleurs de la peau, en 1785 avec la publication de *Définition du concept de race humaine* [Bestimmung des Begriffs einer Menschenrace][415], sa position changea. D'après lui, il n'y avait que quatre couleurs attribuables à quatre races distinctes : blanc, jaune, rouge et noir. Kant considérait encore que les Indiens de l'Asie du sud-est étaient jaunes, la « race hunnique » étant blanche (bien que se différenciant sans doute des « vrais blancs » européens pour un fait de « conformation ») et les Chinois ne pouvant être que le résultat d'un mélange entre la « race hunnique » et les « jaunes » du sud[416]. À partir de Kant, l'idée de l'existence d'une « race jaune » se répandit.

La pensée de Kant se développa en parallèle à celle du biologiste et anthropologue allemand Johann Friedrich Blumenbach (1752-1840), qui publia, lui aussi en 1775, la première version, *De l'unité du genre humain et de ses variétés* [De Generis Humani Varietate Nativa][417]. Au départ, pour Blumenbach, les Asiatiques étaient entre le blanc et le brun foncé/noir. Toutefois, dans sa tentative de diviser la catégorie des Asiatiques pour justifier en quelque sorte les différences qu'il observait entre ceux de l'Asie du nord et ceux de l'Asie du sud[418], des contenus nouveaux furent introduits dans la troisième version de 1795. Il faut rappeler que les observations (pseudo-) scientifiques de Blumenbach se concentraient surtout sur les caractéristiques physiques plutôt que sur la simple observation des phénotypes extérieurs. Pour ce faire, entre autres, il collectait et analysait une grande quantité de crânes humains, d'où il croyait tirer les indices de la dégénération[419] des autres races par rapport à la plus parfaite : la « blanche », qu'il définit comme « caucasoïde ». Dans le cadre de cette nouvelle approche, il créa une hiérarchie des races où les Asiatiques et les Africains étaient les plus physiquement

[414] Pour une analyse plus détaillée de la pensée de Kant à ce propos, voir : Huneman Philippe, « Hérédité et adaptation : la conception kantienne des races et des espèces », in Agard Olivier, Lartillot Françoise, *Kant : l'anthropologie et l'histoire*, L'Harmattan, Paris, 2011, pp. 103-105.

[415] Kant Immanuel, *Bestimmung des Begriffs einer Menschenrace*, Haude und Spener, Berlin, 1785.

[416] Demel Walter, *Come i Cinesi divennero gialli…*, pp. 38-40.

[417] Blumenbach Johann Friedrich, *De Generis Humani Varietate Nativa*, Rosenbuschius, Gottingae, 1775.

[418] Keevak Micheal, *Becoming Yellow*…, pp. 59-60.

[419] L'idée de dégénération de Blumenbach, selon Banton, ne sous-tendrait pas forcément des jugements de valeur négatifs per se, plutôt une modification. Banton Michael, *Racial Theories…*, p. 22.

distants des « blancs », et les plus dégénérés[420]. Blumenbach trouva nécessaire de définir une nouvelle race pour les habitants de l'Asie orientale : la « race mongoloïde » et à cette « race », il associa définitivement la couleur jaune (« gilvus »). Le jaune n'était plus une sorte de compromis à mi-chemin entre le blanc et le noir. Au contraire, pour la première fois dans l'histoire, l'adjectif « jaune » ne fut pas utilisé pour définir certaines populations asiatiques à la tonalité de la peau apparemment similaire, mais difficile à déterminer. Cette fois, la couleur jaune était censée être une émanation de la « race mongoloïde », inventée sur la base d'observations scientifiquement discutables. Keevak résume brillamment l'importance de ce changement de perspective :

« La véritable importance du texte de Blumenbach ne résidait pas dans le fait qu'il avait choisi le jaune plutôt qu'une autre couleur ou qu'il avait transféré une notion antérieure d'Indiens jaunes ou de peuples sémitiques jaunes sur les peuples de l'Asie de l'Est. En réalité, il était bien plus important qu'il ait simultanément contribué à inventer une toute nouvelle catégorie raciale – le "Mongoloïde" – […]. En effet, en 1795, non seulement les Asiatiques de l'Est étaient devenus jaunes, c'était aux "Mongoloïdes" que cette couleur avait été assignée. »[421]

Les conclusions de Blumenbach ouvrirent les portes d'une nouvelle ère. Soutenue toujours plus par la communauté scientifique, la constatation de la diversité de l'« Autre », résumée en un « jaune » méprisant, se mélangea à l'association de cette couleur et de l'énorme région de l'Asie du nord-est avec la « race mongoloïde ». Celle-ci était chargée de toutes les représentations que les historiens et les intellectuels européens[422] avaient attribuées jusque-là aux Huns, aux Mongols et autres « Tatars » nomades qui avaient de temps à autre menacé l'Europe. À la supériorité des « blancs », à la nouvelle situation géopolitique mondiale et aux conséquences de la naissance d'une nouvelle science des races s'ajoutèrent le dédain, le mépris, mais aussi un sentiment ancestral de peur vis-à-vis de cette « race mongoloïde » si difficile à classer. Enfin, au début du XIXe siècle, le malthusianisme pointa du doigt la croissance de la population mondiale, surtout dans les pays non européens (et davantage dans les pays asiatiques), soupçonnée d'être incontrôlée et porteuse

[420] Dans l'idée de Blumenbach, l'existence de races humaines différentes de la race blanche était le résultat d'une dégénération de ces dernières et donc de leur éloignement de la forme la plus élevée et civilisée (la « blanche »). Keevak Micheal, *Becoming Yellow*…, p. 62.

[421] Keevak Micheal, *Becoming Yellow*…, p. 64.

[422] Pour ce qui concerne la Russie, voir chapitres 5, 7 et 12.

de pauvreté, de calamités[423] et de mouvements migratoires potentiellement bouleversants. On comprend ainsi les schizophrénies du philosophe et collègue de Blumenbach, Christophe Meiners (1747-1810), qui attribua à la « race mongoloïde » les pires qualités, avant d'être obligé de trouver quelques compromis acceptables pour faire face à l'évidence des succès de la civilisation chinoise[424]. Meiners[425] en arriva à trouver le discriminant entre les races (deux selon lui – « noire » et « blanche », ce qui témoigne de la valeur désormais symbolique de ces couleurs) dans la beauté des unes et la laideur des autres[426].

Le parcours qui était en train de se définir visait un nouveau changement radical : la mise en doute du fait que ces races différentes proviendraient d'une même souche. L'anatomiste français Georges Cuvier (1769-1832), par exemple, ne se détacha pas des idées créationnistes. Cependant, il supposa qu'au fil de l'histoire, des catastrophes naturelles d'envergure étaient survenues. Celles-ci auraient provoqué l'extinction d'un grand nombre d'espèces ainsi que la survie de certaines autres, mais dans des espaces restés longtemps isolés[427]. Les « blancs » se seraient sauvés sur les monts caucasiens, les « jaunes » sur l'Altaï et les « noirs » sur les montagnes méridionales de l'Atlas[428]. Ainsi, la distance parmi les races s'étalerait. D'ailleurs, la différence entre les races selon Cuvier est naturellement intelligible à travers l'observation de la structure physique des « blancs », des « jaunes » et des « noirs », ce qui justifierait selon lui la supériorité des premiers[429]. Au début du XIX^e^ siècle, la définition d'une « race mongoloïde » connut un succès grandissant. La tendance générale était de proposer des théories flatteuses vis-à-vis des « blancs » et dénigrantes vis-à-vis des « noirs », avec les « jaunes » au milieu, mais bien différenciés par rapport aux « blancs ». Il en résultait une volonté claire d'élever et de distinguer la « race blanche » du reste de l'humanité. Cette idée fut finalement argumentée et divulguée par le travail du physicien et chirurgien Josiah Nott (1804-1873), en association avec l'égyptologue

[423] Spoorenberg Thomas, « Malthus et l'Asie : relecture et mise en perspective du système démographique préindustriel japonais », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 33, § 2, Automne 2004, pp. 309-321.
[424] Demel Walter, *Come i Cinesi divennero gialli…*, p. 42.
[425] Pour plus de détails sur Meiners : Rupp-Eisenreich Britta, « La "Science Nouvelle" de Cristophe Meiners (1747-1810) », in Bancel Nicolas, David Thomas, Thomas Dominic, *L'invention de la race. Des représentations scientifiques aux exhibitions populaires*, La Découverte, Syros, Paris, 2014, pp. 83-99.
[426] Taguieff Pierre-André, *Le racisme,* Flammarion, Dominos, Paris, 1997, p. 29.
[427] Banton Michael, *The Idea of Race*, Tavistock Publications, London, 1977, p. 32.
[428] Banton Michael, *The Idea of Race…*, pp. 32-33.
[429] Banton Michael, *The Idea of Race…*, p. 33.

George Gliddon (1809-1857), dans l'ouvrage, *Types d'Humanités* [Types of Human Mankind] imprimé en 1854. La position des deux érudits était limpide :

« Une erreur grossière a été soigneusement ancrée dans l'esprit du public, […] à savoir que toutes les races du globe sont issues originairement d'un seul et unique endroit de l'Asie. […] nous penchons pour l'opinion […], que les hommes ont été créés en nations, et non en un seul couple. »[430]

Cette étude était partiellement fondée sur les « évidences empiriques » fournies par la mesure des crânes réalisée par l'anatomiste Samuel George Morton (1799-1851), qui s'efforça de démontrer que les crânes « caucasiens » étaient les plus grands, suivis par les « mongoloïdes » en deuxième position[431]. Morton fut le premier à mettre sérieusement en doute les piliers du monogénisme[432]. Le comte Arthur de Gobineau (1816-1882) était d'un avis similaire. La vision de ce dernier ne fut pas particulièrement appréciée dans les milieux scientifiques, mais sa hiérarchisation des races humaines exemplifiait les croyances de l'époque[433]. Les conclusions de son *Essai sur l'inégalité des races humaines* (1853-1855) étaient tranchées et Gobineau devint sans doute le symbole du tournant vers le polygénisme d'un nombre important de spécialistes :

« Les deux variétés inférieures de notre espèce, la race noire, la race jaune, sont le fond grossier, le coton et la laine, que les familles secondaires de la race blanche assouplissent en y mêlant leur soie, tandis que le groupe arian, faisant circuler ses filets plus minces à travers les générations ennoblies, applique à leur surface, en éblouissant chef-d'œuvre, ses arabesques d'argent et d'or. C'est ainsi que l'histoire est une, et que tant d'anomalies qu'elle présente peuvent trouver leur explication et rentrer dans des règles communes, si l'œil et la pensée, cessant de se concentrer avec une obstination irréfléchie sur des points isolés, consentent à embrasser l'ensemble, […] et à tirer une conclusion rigoureuse des causes […] mieux comprises de leur identité fondamentale. »[434]

---

[430] Nott Josiah Clark et al., *Types of Mankind : Or, Ethnological Researches. Based Upon the Ancient Monuments, Paintings, Sculptures, and Crania of Races, and Upon Their Natural, Geographical, Philological and Biblical History*, Lippincott, Grambo & Co., Philadelphia, 1854, p. 82.

[431] Keevak Micheal, *Becoming Yellow*…, p. 81.

[432] Banton Michael, *Racial Theories*..., pp. 54-55.

[433] Reynaud-Paligot Carole, « Construction et circulation de la notion de "race" au cours du XIXe siècle », in Bancel Nicolas, David Thomas, Thomas Dominic, *L'invention de la race. Des représentations scientifiques aux exhibitions populaires*, La Découverte, Syros, Paris, 2014, pp. 110-111.

[434] De Gobineau Arthur, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, tome troisième, Librairie de Firmin Didot Frères, Paris, 1855, pp. 318-319. Gobineau n'a jamais véritablement défini le terme « race », il était convaincu du fait que ce que l'on définissait en tant que « races » à son époque, n'étaient que des dérivations résultant de degrés différents de croisements. Banton Michael, *Racial Theories*..., p. 65.

Dans les chapitres X et XI du livre premier de son *Essai*, Gobineau argumente avec véhémence contre les monogénistes en esquissant clairement l'évolution de la pensée polygéniste qui se sublime dans une réflexion déductive et multidisciplinaire[435]. Gobineau attaque ses adversaires et déclare :

« Les races actuelles sont donc des branches bien distinctes d'une ou de plusieurs souches primitives perdues, que les temps historiques n'ont jamais connues, dont nous ne sommes nullement en état de nous figurer les caractères même les plus généraux. »[436]

Dans le Livre troisième, nous retrouvons une description de cette « race jaune » qui se révèle à ses yeux comme passablement méprisable. Sa description n'a plus rien à voir avec les descriptions des Chinois ou des Mongols des voyageurs des XIII^e^-XIV^e^ siècles. La pseudo-science de la supériorité de la « race blanche » ne conçoit guère le relativisme ou la mise en perspective historique :

« Cette race est généralement petite, certaines même de ses tribus ne dépassent pas les proportions réduites des nains. […] la puissance des muscles [est] loin d'égaler ce que l'on voit chez les blancs. Les formes du corps sont ramassées, trapues, sans beauté ni grâce, avec quelque chose de grotesque et souvent de hideux. Dans la physionomie, la nature a économisé le dessin et les lignes. […] Évidemment, le Créateur n'a voulu faire qu'une ébauche. »[437]

Par ailleurs, les « jaunes » se distingueraient par un « défaut absolu d'imagination », « une tendance unique à la satisfaction des besoins naturels » et de la ténacité seulement en relation à des idées jugées « ridicules ». L'instinct de la liberté serait lié aux populations nomades alors que les sédentaires auraient du respect pour la vie domestique, mais peu de curiosité et d'esprit. En outre, les « jaunes » seraient orgueilleux et médiocres, bien qu'habiles en quelques métiers[438]. Certaines déductions frôlent l'absurde : les « populations jaunes » viendraient d'Amérique et dans les époques les plus anciennes « elles se prétendaient descendre des singes, et s'en montraient très satisfaites »[439].

[435] Blue Gregory, « Gobineau on China : Race Theory, the "Yellow Peril", and the Critique of Modernity », *Journal of World History*, vol. 10, § 1, Spring 1999, p. 100.
[436] De Gobineau Arthur, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, tome premier, livre premier, Librairie de Firmin Didot Frères, Paris, 1853, p. 225.
[437] De Gobineau Arthur, *Essai sur l'inégalité des races…*, pp. 239-240.
[438] De Gobineau Arthur, *Essai sur l'inégalité des races…*, pp. 240-242.
[439] De Gobineau Arthur, *Essai sur l'inégalité des races…*, pp. 242-243.

Nous voyons à quel point, au bout de ce virage vers une interprétation prétendument scientifique de l'investigation occidentale sur les différences phénotypiques humaines, l'idée de « jaune » se cristallise, non seulement comme un attribut évident et naturel d'une « race mongoloïde » abusivement inclusive, mais aussi et surtout comme un caractère marquant d'infériorité héréditaire, culturelle et civilisationnelle. L'image des Asiatiques de l'est est désormais associée à une race subalterne, méprisable, laide, assez stupide, et que l'on peut subjuguer. Gobineau mentionne un autre cliché concernant les « jaunes » :

« L'infériorité physique et morale des multitudes conquérantes est si claire et si constatée, que leur invasion et la victoire finale, qui en démontre la force, ne peuvent avoir leur source ailleurs que dans le très grand nombre des individus agglomérés dans ces bandes. »[440]

Cette image, nous l'avons vu, constitue un cliché de longue date pour justifier les menaces et les victoires (vraies ou inventées) des Asiatiques sur les Européens. Les Perses, les Huns, les Mongols et bien d'autres ; très souvent, aucun autre mérite ne leur est reconnu à l'exception du nombre de leurs soldats : les fameuses multitudes asiatiques, désormais devenues jaunes.

VIII La conceptualisation moderne de la Chine : de la « momie embaumée » au mode de production asiatique

Ce long parcours d'invention d'une « race mongoloïde jaune » ne se produit pas dans un contexte intellectuel étanche, mais il influença et fut influencé par des débats culturels, socio-politiques et économiques plus amples. Ceux-ci se développèrent durant une époque où la poussée colonialiste et impérialiste en Asie atteignit son apogée. À partir du XVIII^e^ siècle, en parallèle à l'exploit artistique et intellectuel sinophile décrit précédemment, une attitude inverse se développa, qui devint hégémonique à partir de la fin du siècle. La sinophobie s'imposa ainsi comme le sentiment dominant vis-à-vis de la Chine parmi les intellectuels européens des XVIII^e^ et XIX^e^ siècles.

Montesquieu (1689-1755), en particulier, influencé par les détracteurs de l'ordre de Saint Ignace, se donna comme mission de détruire l'image de la

[440] De Gobineau Arthur, *Essai sur l'inégalité des races…*, pp. 244-245.

Chine diffusée par les jésuites, qu'il considérait comme enjolivée[441]. Son opinion était probablement influencée par le fait que cette image posait de nombreux problèmes au regard des principes des trois gouvernements qu'il venait de théoriser dans *De l'esprit des lois* (1748)[442]. Dans ses recherches, le spécialiste René Étiemble nous présente un Montesquieu tiraillé entre un jugement tranché sur une Chine despotique assujettie à la toute-puissance du Prince, et une vision admirative de l'Empire du Milieu. De fait, cet empire n'entrait pas dans ses classements, car il affichait des caractéristiques relevant non seulement du gouvernement despotique, mais également des gouvernements républicain et monarchique[443]. Certains philosophes des Lumières, comme Claude-Adrien Helvetius (1715-1771), s'inspirèrent de Montesquieu et utilisèrent le concept de despotisme oriental pour critiquer l'absolutisme français[444]. D'ailleurs, le terme même de « despotisme oriental » se diffusa rapidement en France avec cette connotation politiquement négative grâce à la publication de l'ouvrage de Nicolas-Antoine Boulanger (1722-1759), *Recherches sur l'origine du despotisme oriental. Ouvrage posthume de Mr. B. I. D. P. E. C.*, publié en 1761[445].

Malgré les prises de position de certains intellectuels et philosophes des Lumières en France, ce fut surtout en Angleterre que la perception de la Chine changea le plus rapidement, corroborée par le sentiment de supériorité que l'Empire anglais développa en raison de ses succès. Dans, *Un voyage autour du monde dans les années 1740-4* [A Voyage round the world in the years 1740-4][446], le commodore George Anson (1697-1762) consacra un chapitre peu flatteur à la Chine, notamment en raison du mauvais traitement qu'il

[441] Sur l'animosité de Montesquieu vis-à-vis des jésuites, voir entre autres : Bastid Paul, « Montesquieu et les Jésuites », in *Actes du Congrès Montesquieu réuni à Bordeaux du 23 au 26 mai 1955 pour commémorer le deuxième centenaire de la mort de Montesquieu*, Delmas, Bordeaux, 1956 ; ainsi que l'article de Flamarion Edith, « Jésuites », in *Dictionnaire Montesquieu* [online], Volpilhac-Auger Catherine (éd.), ENS Lyon, Septembre 2013, <http://dictionnaire-montesquieu.ens-lyon.fr/fr/article/1377616473/fr> [Consulté en ligne le 05/04/2022].

[442] À savoir le républicain, le monarchique et le despotique. Montesquieu, *De l'esprit des lois*, vol. 2, Gallimard, Paris, 1995. L'existence d'un modèle de gouvernement despotique mais vertueux constituait pour Montesquieu une contradiction dans le cadre de sa modélisation politique. En outre, Montesquieu s'appuyait sur une variable géographique spatiale pour expliquer la nature des systèmes politiques et il associait le despotisme aux Empires possédant de vastes étendues terrestres, situés dans des régions de la planète au climat plutôt chaud. Sawer Marian, *Marxism and the Question of the Asiatic Mode of Production*, Martinus Nijoff, The Hague, 1977, pp. 14-15.

[443] Étiemble René, *L'Europe chinoise*, tome II…, pp. 51-52, 55-71.

[444] Sawer Marian, *Marxism and the Question*…, pp. 16-17.

[445] Sawer Marian, *Marxism and the Question*…, pp. 17-18.

[446] Anson George, *A Voyage round the World in the Years 1740-4*, John and Paul Knapton, London, 1748.

reçut à Canton[447]. Toutefois, il faudra attendre 1793 pour que le « parti » des « sinophobes » devienne majoritaire tant en Angleterre que dans le reste de l'Europe. En 1793, une ambassade anglaise fut envoyée en Chine sous les commandes de Georges Macartney (1737-1806), ce qui permit à sa Majesté George III (1760-1806) d'activer un canal de communication directe avec l'empereur Qianlong (1711-1799), successeur de Kangxi. Macartney se présenta à la Cour impériale pékinoise bien décidé à négocier sur un pied d'égalité avec la puissance chinoise, refusant de se soumettre à la cérémonie officielle du *kowtow*[448]. Le récit de cet événement se diffusa rapidement en Occident[449]. Les rapports de force étaient en train de changer et les puissances européennes étaient désormais en mesure d'éviter le sacrifice de leur dignité devant l'Empereur chinois. Au terme de sa mission, Macartney remarqua que l'armée chinoise n'était pas en mesure d'opposer une résistance crédible aux canons anglais, sinon pour le nombre de ses morts. D'après lui, il suffirait d'un prétexte pour imposer *manu militari* la volonté de Londres à la Chine[450]. Le point de vue de Macartney eut un retentissement remarquable et transmit à ses lecteurs l'idée d'une Chine affaiblie, rétrograde et décadente.

Dès lors, la perception des intellectuels européens à l'égard de la Chine se dégrada. Ce pays ne représenta plus un modèle positif, source d'inspiration pour l'Occident dans son chemin vers le progrès, mais il commença au contraire à faire l'objet de critiques hautaines qui le déclaraient voué à la stagnation, sans perspective d'amélioration[451]. La décadence économique, le retard technologique et la fermeture culturelle de la Chine face aux empires européens affaiblirent son pouvoir de charme. Le même courant romantique qui, dans le cadre des arts figuratifs, avait subi une forte influence stylistique et conceptuelle de la part de l'Empire du Milieu, l'attaquait désormais avec véhémence. Ce fut le cas, par exemple, de Johann Gottfried Herder (1744-1803). Pour le philosophe allemand, l'influence des populations étrangères, notamment des Mongols ou des Mandchous, avait corrompu le vrai esprit

[447] Anson George, *A Voyage round the World…*, Book III.

[448] La cérémonie de prosternation devant l'Empereur était une forme particulière de *kowtow*, connue sous le nom de *san-kuei chiu-k'ou shou*. Le visiteur devait s'agenouiller trois fois avec les deux genoux devant l'Empereur et, à chaque fois, son front devait toucher le sol. Il s'agissait d'une formalité humiliante que, jusqu'à ce moment, les ambassadeurs occidentaux avaient exécutée bon gré mal gré. Pritchard Earl H., « The Kotow in the Macartney Embassy to China in 1793 », *The Journal of Asian Studies*, vol. 2, § 2, 1943, pp. 164-165.

[449] Staunton George, Macartney George, Gower Erasmus, *An Authentic Account of an Embassy from the King of Great Britain to the Emperor of China*, vol. 1, printed for R. Campbell, by J. Bioren, Philadelphia, 1799.

[450] Pavé François, *Le péril jaune…*, pp. 33-34.

[451] Mackerras Colin, *Western Images of China…*, pp. 44-45.

chinois. Herder en déduisit qu'en Chine, des qualités telles que la créativité et l'esprit d'initiative étaient remplacées par la ruse, l'astuce, l'imitation et la cupidité. Herder critiquait également l'éducation traditionnelle chinoise et sa déférence absolue envers l'autorité, qui portait, selon lui, à un maniérisme hypocrite et à une obéissance enfantine capable d'endormir tout esprit vital de l'homme et de conserver l'empire dans un état de « momie embaumée, enveloppée de soie et chargée de hiéroglyphes »[452].

Nous assistons donc ici à un changement de paradigme important. À partir du XIXe siècle, ce fut plutôt le niveau de développement socio-économique et militaire qui s'imposa en tant que prisme d'évaluation du monde chinois. Cela s'ajouta à la montée en puissance des pseudo-sciences des races, dont nous avons déjà brossé l'évolution historique et qui plongea l'image de la Chine dans l'obscurité et la méfiance. Les nouveaux discours civilisationnels et raciaux se nourrirent de cette nouvelle attitude des intellectuels vis-à-vis de la Chine, et justifièrent les entreprises coloniales européennes sur le dernier grand Empire d'Asie. Bien que les études historiques, linguistiques, sociales et archéologiques sur la Chine se multiplièrent tout au long du XIXe siècle, l'image de la Chine n'en tira pas grand bénéfice. Comme le soutient le sinologue Colin MacKerras :

« L'autre aspect négatif du travail d'exploration historique était l'image de la Chine perçue comme « exotique » qu'il a encouragée et renforcée en Occident. […] La Chine et ses minorités nationales n'étaient dignes d'être explorées que pour leur passé splendide ; le présent étant misérable, il valait mieux l'ignorer autant que possible. »[453]

Ce jugement culturel rencontra celui issu des milieux promouvant les pseudo-sciences des races et le complétait. L'« homme blanc » et occidental était le plus avancé car il était le plus libre et le plus brillant, alors que l'homme oriental (et de plus en plus défini comme « jaune ») restait lié à des traditions patriarcales, décadentes et oppressives[454].

On remarque à ce propos la similitude de cette attitude avec, par exemple, celle que les Grecs développèrent vis-à-vis des Perses durant les décennies qui suivirent leurs guerres d'invasion[455]. Ce n'est pas un hasard, car c'est

[452] Herder Johann Gottfried, *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité par Herder*, tome second, F. G. Levrault, Strasbourg, 1834, p. 300. Voir également : Shi Zhan, « L'image de la Chine… », pp. 11-12.
[453] Mackerras Colin, *Western Images of China…*, p. 99.
[454] Tchen John Kuo Wei, Yeats Dylan, *Yellow Peril!…*, p. 128.
[455] Voir chapitre 1.

exactement sur l'héritage des Grecs, pris en tant qu'exemple d'un peuple diffuseur des valeurs de liberté et d'esprit philosophique dans le monde au détriment du despotisme asiatique, que cette nouvelle image de la Chine se construisit[456]. C'est justement ce que l'on retrouve dans la pensée de Georg Wilhelm Friedrich Hegel (1770-1831) durant la première moitié du XIXe siècle. Selon le philosophe allemand, les Chinois autant que les Indiens faisant partie de la « race mongoloïde », et ils s'étaient développés de façon déconnectée par rapport à l'histoire[457] et à l'évolution des peuples caucasiens. Les peuples de l'Asie lointaine affichaient, selon Hegel, des caractéristiques déplorables pour la sensibilité des Occidentaux. En particulier, leur manque de liberté sous-tendait une méprisable incapacité de concevoir la moralité en raison du caractère naturel de leur soumission au pouvoir, qui ne dérivait ni d'un choix, ni d'une réflexion[458]. Dans les milieux intellectuels d'Europe, et, entre autres, en Russie[459], le poids du verdict de Hegel condamna la Chine à être perçue comme une entité située hors de l'histoire du progrès humain. La pensée de Hegel ne constituait bien sûr que le point d'arrivée d'une réflexion sur les étapes du développement humain commencée par les physiocrates vers la fin du XVIIIe siècle[460]. Depuis Montesquieu, le terme « despotisme asiatique »[461] suggérait une forme de dictature tellement oppressive que les sujets de cette dernière étaient comparés à des cadavres entassés les uns sur les autres[462]. Vers la fin de l'époque des Lumières, d'après le politologue Brendan O'Leary :

« […] ponctuellement, les despotismes, en particulier les despotismes orientaux, en sont venus à être considérés comme des états de manque de

[456] La définition du despotisme par Aristote ainsi que ses réflexions sur la classification des régimes asiatiques firent l'objet de traductions et d'interprétations qui, à partir du XIVe siècle, rapprochèrent l'idée de « structure politique asiatique » à celle d'un gouvernement despotique selon des critères n'appartenant plus à l'époque moderne. Cependant, depuis le Moyen Âge, cette appellation s'appliquait surtout aux empires islamiques. O'Leary Brendan, *The Asiatic Mode of Production. Oriental Despotism, Historical Materialism and Indian History*, Basil Blackwell Ltd, Oxford, 1989, pp. 41-51.

[457] Sawer Marian, *Marxism and the Question…*, pp. 28-29.

[458] Hegel Georg Wilhelm Friedrich, *La philosophie de l'histoire*, Le Livre de Poche, Paris, 2009, pp. 206-241.

[459] Lim Susanna Soojung, *China and Japan…*, p. 63, ch. 7, 12.

[460] O'Leary Brendan, *The Asiatic Mode of Production…*, pp. 67-69.

[461] Voir aussi à ce sujet : Koelbner R., « Despot and Despotism : Vicissitudes of a Political Term », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, vol. XIV, 1951 ; Venturi Franco, « Dispotismo orientale », *Rivista Storica Italiana*, vol. LXXII, § 1, 1960 ; Stelling-Michaud Sven, « Le mythe du despotisme oriental », *Schweizer Beiträge zur allgemeinen Geschichte*, § 18-19, 1960-61.

[462] Montesquieu, *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, 1734, p. 60.

liberté primordiale, diaboliques, non éclairées, superstitieuses, tyranniques, qui se trouvaient encore dans l'état infantile de pré-transition. »[463]

Cette critique de Hegel n'épargnait bien sûr pas d'autres grandes civilisations asiatiques comme l'Inde, dont le philosophe condamnait âprement la division en castes de sa société et son incapacité évolutive à cause de la domination des brahmanes. En raison de sa stagnation sociale, Hegel considérait que l'Inde n'avait pas une vraie histoire, que la diffusion de sa culture n'affichait rien de remarquable et que même ses savants les plus talentueux manquaient de conscience individuelle. La conclusion en était que la passivité indienne et son incapacité d'accomplir des conquêtes militaires faisaient des Indiens une population soumise à la domination d'autrui et qui, à l'instar des autres peuples de l'Orient, ne pouvait que finir naturellement subjuguée par les puissances européennes[464]. Toutefois, selon Hegel, le despotisme oriental pouvait également représenter un danger réactionnaire menaçant le progrès de la société occidentale[465]. Ce danger avait déjà été annoncé par Adam Smith lorsqu'il citait les pays asiatiques en guise d'exemple de ce qui se serait produit en Europe si celle-ci ne s'était pas ouverte aux changements de la modernité[466]. Le débat sur ce concept prit aussi un tournant économique, Smith avait mis en avant, par exemple, l'insécurité répandue dans les sociétés asiatiques concernant les droits de propriété, le commerce, les institutions économiques, sans oublier les taux de prêt extrêmement élevés qui dissuadaient les investissements[467]. Ces remarques furent reprises par les utilitaristes, comme John Stuart Mill (1806-1873), qui soulignaient la propension des sociétés asiatiques à l'accumulation de capitaux plutôt qu'à leur investissement, ainsi que les évidents défauts économiques dérivant de la toute-puissance des « despotes »[468].

Enfin, le concept de « despotisme oriental »[469] fit quelques apparitions dans les textes de Karl Marx (1818-1883) et de Friedrich Engels (1820-1895). Dans

[463] O'Leary Brendan, *The Asiatic Mode of Production…*, p. 68.
[464] Anderson Kevin B., *Marx at the Margins. On Nationalism, Ethnicity, and non-Western Societies*, The University Chicago Press, Chicago, London, 2010, p. 14; Chakrabarty Dipesh, *Provincializing Europe. Postcolonial Thought and Historical Difference*, Princeton University Press, Princeton, 2000, ch. 2 ; Goody Jack*, The Theft of History…*
[465] Ce type de réflexion fut particulièrement saillant au sein de l'Empire russe. Voir les chapitres 7 et 12.
[466] Goody Jack*, The Theft of History…*, p. 75.
[467] Kurfirst Robert, « J. S. Mill on Oriental Despotism, Including its British Variant », *Utilitas*, vol. 8, § 1, 1996, p. 77.
[468] Kurfirst Robert, « J. S. Mill on Oriental Despotism… », pp. 79-80.
[469] Marx commença à raisonner sur le concept de « despotisme oriental » en 1853. Anderson Kevin B., *Marx at the Margins…*, pp. 14-16, 25-26.

le cadre de la théorie marxiste, on se référait souvent au concept de « mode de production asiatique », tel qu'il est nommé par Marx dans sa préface à la *Contribution à la critique de l'économie politique* [Zur Kritik der politischen Ökonomie] publiée en 1859[470]. Ce concept décrivait un mode de production fondé sur l'agriculture, quelque peu différent des cinq modes de production définis par le marxisme (communisme primitif, esclavagisme, féodalisme, capitalisme et socialisme). Selon Marx, dans les pays affichant un « mode de production asiatique », l'agriculture était supposée employer la plupart de la population, qui vivait dans des villages ruraux autarchiques. Dans ce contexte, Marx postulait que l'artisanat se développait principalement en fonction des besoins de l'activité agricole et que les marchands ne constituaient qu'une classe très petite. Dans ce type de société, la technologie hydraulique permettait de mieux maîtriser la production dans les campagnes, en faveur d'une aristocratie qui résidait dans les villes, où le surplus de la production agricole était aussi collecté en faveur du souverain[471]. Malgré cela, Marx et Engels considéraient qu'au stade du mode de production asiatique, le droit à la propriété privée de la terre n'était pas défini comme en Occident. Au contraire, ce droit, tout en appartenant nominalement au monarque, était géré au niveau des villages ruraux[472]. Cela constituait un facteur d'apaisement des conflits de classes qui permettait une sorte d'immortalisation de cette structure socio-économique, en empêchant toute forme d'impulsion vers les investissements et le progrès. En gros, Marx et Engels adaptaient à leur grille d'analyse un concept qui à l'époque ne soulevait ni doutes ni discussions[473],

[470] Marx Karl, *Contribution à la critique de l'économie politique*, V. Giard & E. Brière libraires-éditeurs, Paris, 1909, p. 7.

[471] Voir entre autres, Marx Karl, « The British Rule in India », *New-York Daily Tribune*, June 25, 1853.

[472] O'Leary Brendan, *The Asiatic Mode of Production…*, pp. 17-19 ; Anderson Kevin B., *Marx at the Margins…*, pp. 155-156.

[473] Les critiques s'en prenant à l'eurocentrisme de Marx et Engels ou à leur application de catégories orientalistes dans l'analyse de sociétés non occidentales se sont répandues après la Deuxième Guerre mondiale. O'Leary Brendan, *The Asiatic Mode of Production…*, pp. 25-27 ; Anderson Kevin B., *Marx at the Margins…*, ch. 5. Entre autres, voir aussi : Chattopadhyay Paresh, « On the Question of the Mode of Production in Indian Agriculture : a Preliminary Note », *Economic and Political Weekly*, vol. 7, § 13, 1972 ; McEachern Doug, « The Mode of Production in India », *Journal of Contemporary Asia*, vol. 6, § 4, 1976 ; Sawer Marian, *Marxism and the Question…* ; Chattopadhyay Paresh, « Mode of Production in Indian Agriculture : an Afterword », *Economic and Political Weekly*, vol. 15, § 26, 1980 ; Dunn Stephen, *The Fall and Rise of the Asiatic Mode of Production*, Routledge and Kegan Paul, London, 1982 ; Fogel Joshua A., « The Debates over the Asiatic Mode of Production in Soviet Russia, China, and Japan », *The American Historical Review*, vol. 93, § 1, 1988 ; Mehdi Mahboob, « A Review of the Controversy around the Asiatic Mode of Production », *Journal of Contemporary Asia*, vol. 18, § 2, 1988 ; Brook Timothy (ed.), *The Asiatic Mode of Production in China*, Routledge, London, 2018.

mais qui par la suite fera couler beaucoup d'encre chez de nombreux·euses spécialistes, marxistes ou non[474].

Les philosophes et les intellectuels modernes ont souvent élaboré une conception de l'Empire du Milieu sans avoir eu aucun contact direct avec ce pays ou ses sujets. Leurs réflexions se fondaient sur les récits d'autres acteurs, qui étaient à leur tour au service d'intérêts exigeant la création d'une certaine image ou idée de la Chine. La Chine devint ainsi un symbole qui changeait souvent de significations : tantôt monde idéal dont on pouvait s'inspirer pour s'améliorer, tantôt monde dystopique dont la trajectoire était à éviter. Sans doute plus que d'autres contrées du monde, la Chine, en raison de sa taille, de son histoire, de sa culture et de sa longue fermeture vis-à-vis des Européens, a suscité de nombreuses curiosités et rêveries qui s'inspiraient parfois des mythes du passé, parfois des nouveaux idéaux de justice et de gouvernement. Pourtant, à partir du XIX^e^ siècle, la Chine devint plus concrète. Grâce à l'introduction de nouvelles technologies dans le milieu des transports, les distances géographiques se rétrécirent et les contacts devinrent plus fréquents. La typologie des rapports avec le monde asiatique se modifia de façon substantielle. Ces changements, liés à la montée en puissance de la nouvelle pseudo-science des races et aux dynamiques globales de la première mondialisation furent à la base de l'essor du discours du « péril jaune ».

Conclusion

Le jaune, comme les autres couleurs, revêt des significations symboliques différentes selon l'histoire, la culture et les croyances de chaque peuple. Dans la Chine des dernières dynasties, par exemple, le jaune avait une haute valeur. Il s'agissait de la couleur impériale, qui dérivait de la mythologie liée à Huangdi, l'Empereur jaune[475]. Divinité au rôle central dans le panthéon taoïste, sa figure fut adoptée par la narration traditionnelle de la Chine impériale en tant que fondateur de la civilisation chinoise. Il s'agit bien du dieu guerrier qui

[474] Hindess Barry, Hirst Paul Q., *Pre-Capitalist Mode of Production*, MacMillan, London, 1975, p. 178 ; O'Leary Brendan, *The Asiatic Mode of Production…*, pp. 33-36 ; Stanziani Alessandro, *After Oriental Despotism. Eurasian Growth in a Global Perspective*, Bloomsbury, London, 2014, ch. 2.

[475] Birrell Anne, *Chinese Mythology : an Introduction*, Johns Hopkins University Press, Baltimore, London, 1999, pp. 131-137.

a réuni les tribus des Hans dans un État centralisé et pacifié[476]. Aujourd'hui encore, les Hans s'identifient de façon métaphorique en tant que « Fils de l'Empereur jaune ». Cette civilisation aurait été forgée sur les rives du fleuve Jaune et le jaune est aussi la couleur de la terre[477], fondement de la civilisation sédentaire chinoise, en opposition au caractère nomade et « barbare » des tribus et des royaumes du nord-ouest. Toutefois, l'analyse historique proposée dans ce chapitre nous empêche de supposer une quelconque influence de cet aspect sur la perception occidentale des Chinois ou des autres peuples du nord-est de l'Asie. Comme nous l'avons vu, l'évolution intellectuelle qui porta à l'affirmation de la pseudo-science des races au XIX^e^ siècle fut fortement influencée par les démarches positivistes et par une approche pseudo-empirique dans le but de démontrer téléologiquement la supériorité de l'« homme blanc » et son droit naturel à dominer le monde. D'ailleurs, pendant très longtemps, la catégorie du jaune n'a pas été appliquée à la peau des Asiatiques et, lorsque cette association commença à se manifester, elle visa initialement les populations de l'Inde et de l'Asie du sud-est plutôt que les Chinois.

Pour autant, il est légitime d'affirmer que c'est bien le changement des rapports de force et de pouvoir au niveau mondial qui influencèrent le développement de la pensée culturelle, politique et raciale européenne vis-à-vis de l'Extrême-Orient. De façon paradoxale, plus les Européens entraient en contact avec les civilisations est-asiatiques, moins ils exprimaient des analyses objectives sur ces dernières. Leurs yeux, aveuglés par un orientalisme colonisateur et agressif, cherchaient seulement ce qu'ils s'attendaient à trouver sur la base d'une modélisation abstraite de la nouvelle théorie des races. Ces modèles pouvaient être monogénistes ou polygénistes, mais ils prévoyaient tous une hiérarchisation très partisane dont la peau était devenue le symbole. Cela représentait la valeur idéologique à défendre à tout prix dans le cadre de cette « science ». S'ensuivirent des tentatives grotesques d'évaluations empiriques de la couleur de la peau par le biais d'instruments supposément scientifiques tantôt puérils, tantôt insatisfaisants. Insatisfaisants car souvent, ils n'étaient pas en mesure de valider de façon indiscutable la théorie raciale qu'ils auraient dû démontrer. Ces faits, loin de soulever des doutes sur les fondements de la théorie adoptée (l'existence de « races jaunes », « rouges », etc.), ouvraient des débats paradoxaux sur la fonctionnalité des outils de

[476] Encyclopædia Britannica, *Huangdi*, <https://www.britannica.com/topic/Huangdi> [Consulté en ligne le 06/04/2022].
[477] Keevak Micheal, *Becoming Yellow*…, p. 2.

mesure choisis[478]. La composante idéologique à la base de ces recherches est évidente. Le fait d'avouer, par exemple, que la couleur de peau des Japonais ou des Chinois du nord affichait des tonalités fort proches de celle des Européens, comme l'avaient fait Giovanni da Pian del Carpine, Marco Polo et tous les autres explorateurs qui avaient décrit l'Asie dans les siècles précédents, reviendrait à émettre des doutes sur l'architecture même de la théorie des races, sur la hiérarchisation que celle-ci sous-tendait, ainsi que sur le droit de la domination européenne à l'échelle globale. Dès lors, les Asiatiques de l'est, les mongoloïdes, devaient être « autre-que-blancs » et préférablement jaunes, une couleur susceptible d'être associée à maints attributs négatifs selon le besoin, même pour parler d'un « péril jaune » menaçant la civilisation européenne depuis l'Asie.

[478] Keevak Micheal, *Becoming Yellow*…, pp. 82-100.

Chapitre 3

Le discours du « péril jaune » : beaucoup plus qu'un phénomène culturel

Dans le premier chapitre, nous avons reconstruit la genèse du discours du « péril asiatique » ainsi que son lien avec la création d'une identité européenne à l'époque antique. Dans le deuxième chapitre, nous nous sommes penché sur les origines du terme « jaune » associé aux populations asiatiques dans l'imaginaire occidental. Dans ce troisième chapitre, nous allons montrer que le discours du « péril jaune » s'avéra, en premier lieu, le produit des dynamiques d'exploitation des espaces récemment colonisés de la région transpacifique au XIX^e^ siècle. Dans ces espaces, durant la première mondialisation, les travailleurs chinois remplacèrent la main-d'œuvre libérée de l'esclavage. En même temps, la migration croissante de Chinois vers les « Montagnes d'Or » (Eldorados) au-delà de l'océan les mit en compétition avec les travailleurs blancs, dans des espaces administrés par des descendants d'émigrés européens. Dans ce contexte, le discours du « péril jaune » fut une véritable arme dans les mains des patrons, utilisée pour réduire le coût de la main-d'œuvre et pour mettre en échec les mouvements ouvriers dans le cadre des négociations des conditions de travail. Les origines du discours moderne du « péril jaune » doivent ainsi être prioritairement recherchées dans un contexte géo-économique interconnecté (l'espace transpacifique) et marqué par une idéologie impériale partagée. Comme nous le montrerons, cette approche nous révélera l'importance de privilégier l'analyse de la compétition entre les classes plutôt que la compétition raciale ou inter-civilisationnelle.

Nous repérerons les structures communes qui justifient l'apparition d'un discours similaire concernant la main-d'œuvre immigrée asiatique dans des espaces souvent très éloignés. Nous verrons que des entités étatiques géographiquement éloignées ont suivi des parcours politiques et législatifs similaires. Les solutions conçues par ces différents acteurs sont devenues une source d'influence mutuelle au sein d'un espace transpacifique qui facilitait la transmission d'idéologies et de pratiques applicables dans des contextes distants, mais structurellement similaires. Dans tous ces espaces, le discours du « péril jaune » apparaît comme un moyen efficace de marginaliser la communauté asiatique (dans un premier temps, chinoise seulement) et d'affaiblir sa capacité de négociation de ses conditions de travail. De même, le discours du « péril jaune » a permis aux milieux capitalistes de l'espace transpacifique de contrer la diffusion d'idées internationalistes au sein des syndicats et des cercles socialistes locaux : les travailleurs « blancs » ressentirent souvent la fracture raciale au sein de la classe ouvrière comme plus importante que la fracture de classe. Cela permit la radicalisation et la diffusion à une vaste échelle du discours du « péril jaune ».

L'analyse de ce parcours est importante pour plusieurs raisons. Premièrement, le discours du « péril jaune » fut dépendant de questions économiques et structurelles subjacentes, avant même de s'imposer avec force dans les milieux intellectuels et littéraires[479]. Le discours du « péril jaune » se montra intrinsèquement lié aux programmes de mise en exploitation, de développement et d'industrialisation d'espaces récemment colonisés de la région transpacifique. Cette observation est fondamentale pour étudier le développement du discours du « péril jaune » en Russie orientale, comme nous le verrons dans la seconde partie de notre recherche (chapitres 8, 9 et 11). Deuxièmement, la Russie orientale, quoique située dans une position plutôt périphérique, fait partie tant géographiquement qu'historiquement de l'espace transpacifique du XIX^e^ siècle et du début du XX^e^ siècle. Nous poserons ici les fondations pour démontrer que, dans le cadre de l'étude de l'évolution du discours du « péril jaune », la Russie orientale doit être incluse dans l'analyse d'un phénomène transrégional complexe dont des espaces comme l'Australie, le Canada ou les États-Unis occidentaux représentent des éléments de comparaison pertinents. Nous verrons qu'en ce qui concerne le discours du « péril jaune », la Russie orientale est un cas d'étude certes particulier, mais non exceptionnel. Comme nous le montrerons dans la

[479] Nous aborderons la question de la présence du discours du « péril jaune » dans le milieu littéraire de l'espace transpacifique dans le chapitre suivant.

seconde partie de cet ouvrage, l'Empire russe a mené en Russie orientale des politiques coloniales et impérialistes comparables à celles menées par d'autres puissances impérialistes dans l'espace transpacifique. Le parcours lui-même qui engendra le discours du « péril jaune » en Russie orientale connut une évolution similaire à celle d'autres espaces récemment colonisés de la région transpacifique, ce que nous allons détailler dans ce chapitre.

I L'Empire chinois en crise

Le phénomène de l'émigration de masse des Chinois au XIXe siècle trouve ses racines principalement dans la longue guerre commerciale entre l'Empire britannique et son homologue chinois. Dans *Le péril jaune à la fin du XIXe siècle*, François Pavé cite l'historien anglais Christopher Bayly pour expliquer que, jusqu'en 1820 environ, le PIB chinois était supérieur à celui de l'Europe[480]. L'ouvrage de Bayly, *La naissance du monde moderne* [The Birth of the Modern World][481], est certainement fascinant par son approche de l'histoire globale manifestement anti-diffusionniste. Plutôt que de mettre l'accent sur un décalage économique à son avis douteux lorsque l'on compare la Chine et l'Europe au début du XIXe siècle, Bayly préfère souligner que le succès européen à l'échelle mondiale fut sanctionné par des conflits très fréquents ainsi que par une compétition militaire élevée entre les États européens qui les auraient encouragés à accélérer leur course à la modernisation. Contrairement à la période de paix relative que traversait l'Orient, cette situation de troubles aurait favorisé un développement rapide de la technique militaire et des armements en Europe, donnant à cette dernière un avantage technologique décisif face, entre autres, à l'Empire des Qing[482]. Selon Bayly, il est également important d'évaluer l'évolution des États européens les plus développés vers un système au dispositif juridique plus performant qui leur aurait donné un avantage déterminant sur la Chine au XIXe siècle. Ce dispositif garantit l'essor d'un système financier où les investissements pouvaient s'écouler tant vers le secteur privé que vers les caisses des États[483]. Bayly souligne en outre

[480] Pavé François, *Le péril jaune…*, p. 39. L'évaluation de la performance économique de la période des Qing dépend souvent des points de vue adoptés, comme l'a remarqué Yan Hongzhong, « Economic Growth and Fluctuation in the Early Qing Dynasty : From the Perspective of Monetary Circulation », *Frontiers of History in China*, vol. 4, § 2, 2009, pp. 221-264.

[481] Bayly Christopher Allan, *The Birth of the Modern World 1780-1914. Global Connections and Comparisons*, Blackwell Publishing, Oxford, 2004.

[482] Bayly Christopher Allan, *The Birth of the Modern World…*, ch. 2 et, en particulier, pp. 81-82.

[483] Bayly Christopher Allan, *The Birth of the Modern World…*, pp. 61-62.

le développement de la société civile et des institutions en Europe, ce qui signifiait une plus large circulation des savoirs à tous les niveaux.

Malgré ces remarques de Bayly, l'élément économique demeure très important, même s'il est possible de le relativiser étant donné, entre autres, que les données quantitatives sont souvent difficiles à obtenir, à standardiser et à comparer[484]. La comparaison du PIB par habitant en 1820 de l'Empire britannique et de celui des Qing ne joue pas en faveur de la Chine, ce qui est affirmé non seulement par Bayly[485], mais également par les recherches d'Angus Maddison[486]. L'augmentation de la productivité résultant de la révolution industrielle en cours[487] ainsi que la capacité de projection militaire acquise par Londres donna à l'Empire britannique les moyens de déclarer la guerre, entre 1839 et 1842, à l'Empire chinois sur son territoire, et de la gagner. La première guerre de l'opium marqua le début d'une longue période de déclin de la Chine impériale, intimement liée au phénomène de l'émigration des travailleurs chinois. Comme dans le cas de l'Empire romain plusieurs siècles plus tôt, au XVIII^e siècle[488], l'Empire britannique affichait peu de faiblesses. Cependant, parmi ces dernières, on retrouvait la demande croissante de biens de luxe en provenance de la Chine. Si le cauchemar de la balance commerciale de Rome était la soie, pour les Anglais, plus que les tissus et les porcelaines, c'était le thé qui causait chaque année un passif commercial important. Jusqu'à la moitié du XIX^e siècle, la Chine détint pratiquement le monopole mondial de l'exportation de thé. À la suite de l'abolition de l'impôt sur ce produit en 1785, la consommation de thé explosa au Royaume-Uni, jusqu'à atteindre plus de 13 000 tonnes par an en 1820[489]. L'addition se réglait en argent et ce commerce fabuleux constituait une source fondamentale de revenus pour l'économie chinoise, car l'argent jouait un rôle primaire dans son système monétaire. En Chine, l'émission de monnaie

---

484 Stanziani Alessandro, *Les entrelacements du monde…*, pp. 18-19.

485 Bayly Christopher Allan, *The Birth of the Modern World…*, p. 2.

486 Maddison Angus, *The World Economy*, OECD Publishing, Development Centre Studies, Paris, 2006, pp. 44-48. Le PIB de la Chine dépassait donc celui de l'Europe en 1820 en termes absolus seulement, en raison de sa population bien plus nombreuse. Naturellement, Maddison n'a pas été le seul à proposer des estimations pour le PIB chinois par habitant durant l'époque impériale. Voir : Shi Zhihong, Ni Yuping, Van Leeuwen Bas, « Chinese National Income, ca. 1661-1933, Centre for Global Economic History », Utrecht University, Working Paper Series, § 62, 2014 ; Broadberry Stephen N., Guan Hanhui, Li David D., « China, Europe and the Great Divergence : a Study in Historical National Accounting, 980-1850 », *The Journal of Economic History*, vol. 78, § 4, 2018, pp. 955-1000.

487 Voir à ce propos : Pomeranz Kenneth, *The Great Divergence…*

488 Voir chapitre 1.

489 Fay Peter Ward, *The Opium War 1840-1842*, The University of North Carolina Press, Chapel Hill, 1975, pp. 17-19.

était largement confiée à l'initiative privée. Un mélange de cuivre et d'autres métaux non précieux était utilisé pour les achats quotidiens, alors que l'argent servait non seulement aux transactions importantes, mais aussi au paiement des impôts[490]. Le taux d'échange entre ces deux instruments de paiement dépendait de la disponibilité de ces métaux sur le marché chinois. Ainsi, la balance commerciale positive vis-à-vis de l'étranger était un facteur de stabilisation et de croissance du bien-être social, dont témoignait un important essor démographique[491].

Durant la longue période de paix et de prospérité garantie par les Qing au XVIII^e siècle, la population chinoise doubla et continua par la suite à augmenter jusqu'à atteindre 436 millions d'individus en 1850[492]. De l'autre côté du comptoir, les marchands de la Compagnie britannique des Indes orientales, obligés de payer en argent la passion de leurs concitoyens pour le thé, faisaient face à une pénurie croissante de métal qui entravait l'expansion de ce marché prometteur[493]. Le problème était que la Chine constituait un monde autarchique et plutôt autosuffisant où il était facile d'acheter des produits, mais difficile d'en vendre. Certes, quelques produits étrangers avaient du succès, mais l'offre anglaise n'était en aucun cas en mesure de compenser le volume des importations de thé. La nécessité de retourner cette situation poussa les Anglais à envisager la Chine comme un marché majeur pour l'exportation de l'opium indien, malgré l'interdiction de vente de cette drogue en vigueur en Chine depuis 1729[494]. Il s'agissait, bien entendu, d'une interdiction inefficace et la Chine devint le principal marché pour l'exportation indienne de l'opium. Vers la fin du XVIII^e siècle, la Cour de Pékin, préoccupée, multiplia les décrets d'interdiction, alors que l'opium commençait à se diffuser des régions maritimes méridionales vers les campagnes de la Chine intérieure[495].

Durant la première moitié du XIX^e siècle, l'importation d'opium de contrebande constitua l'une des causes majeures d'une crise monétaire et socio-économique d'envergure. Vers 1815, le commerce de l'opium inversa le flux d'argent dans les transactions entre la Chine et les marchands anglais, ce qui provoqua sa raréfaction au sein de l'Empire du Milieu.

---

490 Paulès Xavier, *L'opium. Une passion chinoise (1750-1950)*, Payot, Paris, 2011, pp. 97-98.
491 Paulès Xavier, *L'opium…*, pp. 97-98.
492 Von Glahn Richard, « Economic Depression and the Silver Question in Nineteenth-Century China », in Perez Garcia Manuel, De Sousa Lucio (eds.), *Global History and New Polycentric Approaches. Palgrave Studies in Comparative Global History*, Palgrave Macmillan, Singapore, 2018, p. 91.
493 Fay Peter Ward, *The Opium War…*, p. 54.
494 Fay Peter Ward, *The Opium War…*, p. 42.
495 Fay Peter Ward, *The Opium War…,* p. 42.

La conséquence en fut l'appréciation de l'argent vis-à-vis du cuivre, utilisé comme monnaie commune, ainsi qu'un effet déflationniste[496] qui déclencha la dépression Daoguang[497], alors que la balance commerciale positive de Londres soutenait l'expansion de son Empire[498]. À partir de la moitié des années 1830, l'opium fut considéré par la Cour impériale mandchoue comme la cause de la dégénérescence générale du pays[499]. Comme le remarquait l'historien Peter Ward Fay, l'opium acquit les traits d'un fléau national : « Ils blâmaient l'opium […] pour le brigandage, la corruption de l'armée et de la fonction publique et pour la ruine d'un nombre croissant de Chinois ordinaires »[500]. Des mesures policières furent alors prises non seulement pour contrecarrer la contrebande de la drogue et ses dégâts, mais également pour démasquer les activités illégales des « barbares » européens en les éduquant à suivre la voie de la raison.

Les faits sont bien connus : en 1839, l'intervention énergique du gouverneur général Lin Zexu (1785-1850) à Canton entraîna la confiscation de milliers de caisses d'opium, portant ainsi préjudice aux affaires européennes[501]. Pour compenser les pertes économiques subies, le gouvernement anglais ordonna une intervention armée afin d'exiger un dédommagement de guerre[502]. Peter Ward Fay souligne la difficulté pour Lord Palmerston (Henry John Temple, III[e] vicomte Palmerston 1784-1865), qui dirigeait à l'époque le bureau des Affaires étrangères à Londres, de justifier cette intervention aux yeux de l'opinion publique. Pourquoi la marine britannique

[496] Paulès Xavier, *L'opium…*, pp. 98-99. Certain·e·s spécialistes ont pointé du doigt d'autres facteurs qui auraient contribué à cette période de crise : la chute des disponibilités d'argent sur le marché mondial en raison des guerres d'indépendance sud-américaines, le fléchissement des exportations chinoises, une période de désastres naturels. Von Glahn Richard, « Economic Depression… », pp. 81-82. Néanmoins, l'opium fut alors largement considéré comme la cause principale de cette crise. La balance commerciale chinoise ne redevint positive que durant les années 1850 grâce, surtout, aux relances des exportations classiques (thé, soie, etc.). Paulès Xavier, *L'opium…*, pp. 98-99 ; Hamashita Takeshi, « Foreign Trade Finance in China, 1810-50 », in Grove Linda, Daniels Christian (eds.), *State and Society in China : Japanese Perspectives on Ming-Qing Social and Economic History*, University of Tokyo Press, Tokyo, 1984.

[497] Du nom de l'Empereur Qing Daoguang (1782-1850), au pouvoir de 1820 à 1850.

[498] Trocki Carl A., *Opium, Empire and the Global Political Economy : a Study of the Asian Opium Trade, 1750-1950*, Routledge, London, New York, 1999.

[499] Selon certains ouvrages, l'opium ne fut pas seulement la cause d'un grand malheur social en Chine, et sa fonction sociale, pharmaceutique et traditionnelle doit également être prise en compte : Dikötter Frank, Laamann Lars Peter, Zhou Xun, *Narcotic Culture : a History of Drugs in China*, Hurst & Company, London, 2004 ; Paulès Xavier, *L'opium…*

[500] Fay Peter Ward, *The Opium War…*, p. 115.

[501] Voir entre autres : Hanes Travis III W., Sanello Frank, *Opium Wars : the Addiction of one Empire and the Corruption of Another*, Sourcebooks, Inc., Naperville, 2002, ch. 3.

[502] Fay Peter Ward, *The Opium War…*, pp. 192-195.

partait-elle en guerre ? Pour extorquer de l'argent à un pays qui empêchait les citoyens de sa Majesté de faire de la contrebande d'opium ? Certainement pas. Il s'agissait officiellement de garantir un traitement égalitaire à tous les marchands. On accusa le système chinois d'être corrompu, inefficace et d'avoir soudainement placé toute la responsabilité de sa crise sociale interne sur le dos des étrangers[503].

Le succès militaire de la marine anglaise amena la signature du premier traité « inégal » entre l'Empire chinois et une puissance européenne, le Traité de Nankin (1842), qui garantit aux Anglais l'ouverture au commerce de cinq ports chinois, le paiement d'une indemnité de 21 millions de dollars d'argent et la concession de Hong Kong[504]. Les deux décennies suivantes se révéleraient désastreuses pour la Chine. Les caisses de l'État étaient en situation précaire, et la dynastie Qing négligea les travaux de maintenance du bassin du fleuve Jaune[505]. Durant les années 1840-1850, ce fleuve provoqua des inondations dramatiques, cause d'innombrables décès et destructions, surtout parmi la population paysanne du Hénan, du Shandong et du Jiangsu du Nord[506]. Cette situation catastrophique fut l'élément déclencheur de l'insurrection des Nians (1851-1868), dans la région se trouvant entre le fleuve Huai et le fleuve Jaune[507], et favorisa en parallèle la grande insurrection des Taiping (1851-1864)[508]. Celle-ci, connue pour avoir été la plus violente et meurtrière de l'histoire de la Chine[509], provoqua pendant longtemps une situation

---

503 Fay Peter Ward, *The Opium War…*, pp. 194-195.

504 Wang Dong, *China's Unequal Treaties. Narrating National History*, Lexington Books, Lanham, 2005, pp. 9-16.

505 Chen Yunzhen et al., « Socio-economic Impacts on Flooding : a 4000-Year History of the Yellow River, China », *Ambio*, vol. 41, § 7, November 2012, pp. 691-693. La gestion administrative de l'entretien du fleuve Jaune comportait de nombreux problèmes même avant la première guerre de l'opium : Dodgen Randall A., « Hydraulic Evolution and Dynastic Decline : the Yellow River Conservancy, 1796-1855 », *Late Imperial China*, vol. 12, § 2, December 1991, pp. 36-63. Néanmoins, le drainage de ressources économiques affaiblit la capacité des administrateurs Qing à intervenir en cas d'urgence.

506 Voir entre autres : Amelung Iwo, *Der Gelbe Fluss in Shandong (1851-1911) : Überschwemmungskatastrophen und ihre Bewältigung im China der späten Qing-Zeit*, Harrassowitz Verlag, Wiesbaden, 2000 (Opera Sinologica 7). Nous reviendrons sur les conséquences sociales de ces événements au chapitre 10.

507 Sabattini Mario, Santangelo Paolo, *Storia universale. Storia della Cina*, vol. 26, RCS Corriere della Sera, Milano, 2004, pp. 537-538.

508 Cette insurrection fut une tentative de revanche des classes sociales appauvries qui visaient à construire une société égalitaire et redistributive. En même temps, elle était le fruit d'une mouvance religieuse-philosophique syncrétique et ouverte aux influences occidentales tant sur le plan religieux (tentative de créer une version chinoise du christianisme) que scientifique. La défaite des Taiping fut principalement la conséquence d'erreurs stratégiques comme la non-alliance avec les insurgés Nian. Sabattini Mario, Santangelo Paolo, *Storia universale…*, pp. 534-536.

509 Pour un récit détaillé de l'insurrection des Taiping : Spence Jonathan D., *God's Chinese Son. The Taiping Heavenly Kingdom of Hong Xiuquan*, W. W. Norton & Company, New York, London, 1996.

d'instabilité et de dévastations, ainsi que l'instauration d'espaces de contre-pouvoir au cœur même de l'Empire. Ce dernier était au bord de l'implosion lorsque les Anglais et les Français s'engagèrent dans une deuxième guerre de l'Opium entre 1856 et 1858, qui s'acheva par l'humiliation de l'entrée des Européens à Pékin et le honteux « sac du Palais d'Été ». À nouveau, l'intervention militaire occidentale en Chine ne se justifiait que par des raisons économiques et impérialistes et le *casus belli* évoqué pour la déclencher fut âprement critiqué, même en Angleterre[510], comme l'explique la sinologue Julia Lovell :

« Depuis l'ouverture de quatre nouveaux ports au commerce britannique en 1842, on avait supposé que les achats des fabricants britanniques allaient quintupler. Mais en 1848, les exportations officielles vers la Chine étaient en fait inférieures à celles de 1843, tandis que les consommateurs britanniques étaient restés tout aussi avides de thé et de soie qu'auparavant […] en 1854, la balance des paiements de la Grande-Bretagne vers la Chine était déficitaire de plus de £ 8 millions (avant d'atteindre £ 9 millions en 1857). […] Palmerston décida que le problème était dû aux limitations du traité de Nanjing et que la Chine intérieure […] devait s'ouvrir au libre-échange. »[511]

La Chine subit ainsi de nouveaux traités inégaux imposant davantage d'ouverture au pays, de nouvelles réparations de guerre et une perte de territoire au nord-est en faveur de la Russie[512]. D'autres facteurs externes apparurent qui allaient provoquer l'essor du phénomène migratoire chinois.

II L'apparition du phénomène migratoire chinois à l'échelle globale

Au cours de son histoire, la Chine a représenté un point d'attraction plutôt qu'un point de départ pour les flux migratoires. Il est aussi vrai que, à maintes reprises, la région du sud-est asiatique fut touchée par des flux de migrants chinois. Toutefois, ces phénomènes migratoires se produisaient principalement lorsque l'Empire était secoué par des crises politiques internes

[510] Lovell Julia, *The Opium War. Drugs, Dreams and the Making of China*, Picador, Basingstoke, Oxford, 2011, ch. 15.
[511] Lovell Julia, *The Opium War…*, p. 284.
[512] À travers les traités d'Aïgoun en 1858 et de Pékin en 1860, l'Empire des tsars obtint, sans pourtant participer au conflit, toute la région située au nord du fleuve Amour et à l'est de l'Oussouri (voir chapitre 6).

obligeant certains groupes de la société à quitter le pays[513]. Or, au XIXe siècle, les équilibres internes et externes garantissant la prospérité de l'Empire s'écroulèrent face à de nouveaux défis. Du point de vue de l'économie interne, la longue période de prospérité qui avait caractérisé la Chine des XVIIe et XVIIIe siècles avait entraîné une croissance de la population que la production agricole interne n'était plus en mesure de soutenir. Par ailleurs, le développement du secteur industriel chinois était encore trop lent pour absorber la main-d'œuvre excédentaire des campagnes. L'augmentation du prix du riz et de l'importation de denrées alimentaires fut ainsi inévitable[514]. Les soulèvements contre la Dynastie Qing se multiplièrent en nombre et en intensité entre la fin du XVIIIe et le début du XIXe siècle[515].

Ces facteurs internes affaiblirent et appauvrirent de nombreuses couches de la population et incitèrent un grand nombre de Chinois, en particulier des régions maritimes du sud, à chercher de meilleures conditions de vie à l'étranger[516]. Cependant, d'autres circonstances externes eurent également un impact important sur la formation d'un grand flux migratoire chinois au XIXe siècle. L'abolition de l'esclavage sur le continent américain et la diffusion de l'impérialisme européen dans les derniers espaces colonisables de l'Asie et de l'Océanie firent monter en flèche la demande mondiale de main-d'œuvre à bon marché. Or, les millions de Chinois appauvris semblaient offrir une solution idéale. La Chine était désormais ouverte au commerce avec l'Occident et ses travailleurs disposaient de qualités appréciées, notamment de l'expérience dans le domaine de la construction ou dans le secteur minier[517]. Ce type d'émigration différait de celui qui, précédemment, avait caractérisé les migrations des Chinois en Asie pacifique. Si auparavant, les Chinois migraient en tant que soldats, marchands ou paysans afin de coloniser de nouveaux espaces ou de s'insérer dans de nouvelles communautés, leur statut changea dans le cadre de la première mondialisation. Durant cette période, ils étaient désormais des migrants salariés dans le meilleur des cas, ou des victimes de la traite des êtres humains dans le pire. Ils n'avaient plus l'opportunité de devenir une force économique indépendante dans leur pays de destination. Ils migraient généralement vers la colonie d'un pays capitaliste où ils étaient

[513] Mei June, « Socioeconomic Origins of Emigration : Guangdong to California, 1850-1882 », in Cheng Lucie, Bonacich Edna (eds.), *Labor Immigration under Capitalism…*, pp. 221-222.
[514] Ching-Hwang Yen, « Chinese Coolie Emigration, 1845-74 », in Tan Chee-Beng (ed.), *Routledge Handbook of the Chinese Diaspora*, Routledge, New York, 2013, pp. 73-74.
[515] Sabattini Mario, Santangelo Paolo, *Storia universale…*, pp. 533-534, 537-539.
[516] Fairbank John, Liu Kwang-Ching (eds.), *The Cambridge History of China*, vol. 2 : *Late Ch'ing, 1800-1911, part 2*, Cambridge University Press, New York, 1980, p. 584.
[517] Mei June, « Socioeconomic Origins of Emigration… », p. 220.

employés, souvent pendant une période limitée, en tant que main-d'œuvre salariée[518].

Ainsi, dans les ports ouverts aux étrangers à la suite des guerres de l'Opium, les compagnies commerciales occidentales entamèrent ce que l'on appela le *coolie trade*, à savoir le commerce de travailleurs chinois[519]. Des agences spécialisées s'installèrent dans ces ports afin de recruter des Chinois et de les offrir directement aux employeurs ou à des spéculateurs intermédiaires. La plupart de ces agences étaient gérées par des Européens, mais il y avait aussi quelques agences chinoises. D'ailleurs, la collaboration avec des recruteurs locaux se révélait souvent incontournable en raison de la barrière linguistique et des difficultés administratives qui empêchaient les Européens d'aller recruter leur main-d'œuvre dans les régions internes de la Chine[520]. Or, selon les lois mandchoues, l'émigration était interdite[521]. Cela signifiait que le business des agences qui facilitaient l'émigration de citoyens chinois fut développé dans un contexte d'illégalité jusqu'en 1860[522]. Les lois chinoises, qui n'avaient pas été en mesure d'arrêter le commerce de l'opium durant les premières décennies du XIXe siècle, ne furent pas plus efficaces contre le *coolie trade* pendant la période suivante.

La grande majorité des Chinois qui quittèrent leur pays durant les années 1850-1860 n'alla pas plus loin que l'Asie du Sud-Est. Ceux qui, dès les années 1840, visèrent l'Amérique ou l'Australie, par exemple, ne constituaient qu'une petite minorité[523]. Selon la destination, le degré de coercition et de violence infligé aux travailleurs chinois était variable. La Californie, l'Australie ou encore la Nouvelle-Zélande étaient assez attractives en raison des salaires relativement élevés qu'elles proposaient, et faisaient l'objet d'une migration plutôt volontaire. Au contraire, des destinations telles que Cuba, le Pérou ou l'Amérique latine en général étaient connues pour proposer des conditions de travail assimilables à l'esclavage, et il était difficile de recruter des volontaires disposés à partir pour ces lieux. On recourait alors au kidnapping ou à la

[518] Mei June, « Socioeconomic Origins of Emigration… », pp. 221-223.
[519] Ching-Hwang Yen, « Chinese Coolie Emigration… », p. 74.
[520] Ching-Hwang Yen, « Chinese Coolie Emigration… », pp. 74-75.
[521] Fairbank John, Liu Kwang-Ching (eds.), *The Cambridge History of China…*, pp. 584-585.
[522] En 1860, le gouvernement chinois céda aux pressions anglo-françaises et accorda à ses citoyens le droit de vivre et travailler à l'étranger. Guotu Zhuang, « China's Policies on Chinese Overseas. Past and Present », in Tan Chee-Beng (ed.), *Routledge Handbook of the Chinese Diaspora,* Routledge, New York, 2013, p. 33.
[523] Chen Yong, « The Internal Origins of Chinese Emigration to California Reconsidered », *Western Historical Quarterly*, vol. 28, § 4, Winter 1997, pp. 530-531.

plus ignoble tromperie afin de remplir les cargos qui s'y dirigeaient[524] et où les conditions de transport étaient inhumaines. Selon certaines estimations, les premières décennies durant lesquelles ce commerce était en vigueur, le taux de mortalité des Chinois chargés dans les bateaux à destination du continent américain pouvait atteindre 50 %-60 %. Ce pourcentage était dû autant aux maladies qu'aux suicides[525]. Le système se fondait sur la rapidité des pourvoyeurs de main-d'œuvre à fournir à temps des quotas très élevés de Chinois à leurs clients. Les travailleurs chinois devenaient alors des marchandises auxquelles la liberté était enlevée. Tassés à Macao dans des baraques surpeuplées où ils étaient brutalisés, les *« coolies »* attendaient d'être transportés ailleurs. Pour ceux qui survivaient jusqu'à destination, ce qui les attendait n'était guère un soulagement, surtout si leur destination était l'Amérique du Sud ou les Caraïbes. Souvent vendus en plein air comme des esclaves, ils attendaient leur sort dans d'autres baraques, avant d'être à nouveau humiliés et finalement soumis à une exploitation brutale de la part de leurs maîtres[526]. La situation des femmes, vendues et achetées comme des objets pour le marché de la prostitution, était encore plus difficile. Les femmes chinoises qui intégraient ce trafic perdaient d'emblée tout espoir de liberté et, bien que leur nombre n'était pas comparable à celui des hommes, leur expérience était aussi violente[527].

Selon l'historien Yong Chen, parmi les facteurs qui facilitèrent l'émigration des Chinois vers la Californie, il faut prendre en considération le rôle des pionniers, les premiers Chinois des régions du sud-est ayant facilité l'arrivée d'autres migrants appartenant à la même communauté[528]. Toutefois, il ne faut pas oublier que la traite de travailleurs en provenance de la Chine restait un business majoritairement géré par les Européens et qui visait des clients européens (ou américains). Les marchands de « *coolies* », selon les observations de l'historien Yen Ching-Hwang, profitèrent souvent des bénéfices de leur trafic pour avancer dans leur carrière et gagner en pouvoir politique auprès des administrations coloniales[529]. Par ailleurs, pendant les années 1840-1850, la concurrence entre les employeurs afin d'obtenir des travailleurs chinois était forte et globalisée[530]. Par conséquent, les pratiques liées à ce commerce

[524] Mei June, « Socioeconomic Origins of Emigration… », p. 220.
[525] Fairbank John, Liu Kwang-Ching (eds.), *The Cambridge History of China…*, p. 584.
[526] Ching-Hwang Yen, « Chinese Coolie Emigration… », pp. 80-84.
[527] Mei June, « Socioeconomic Origins of Emigration… », p. 220.
[528] Chen Yong, « The Internal Origins of Chinese Emigration… ».
[529] Ching-Hwang Yen, « Chinese Coolie Emigration… », p. 74.
[530] Ching-Hwang Yen, « Chinese Coolie Emigration… », p. 77.

furent bientôt connues et ne tardèrent pas à susciter l'indignation de l'opinion publique tant en Chine qu'à l'étranger. Les autorités chinoises réagirent en déployant beaucoup d'efforts en vue d'éradiquer ce commerce illégal sans y parvenir. En parallèle, les récits d'insurrections et de mutineries de « *coolies* » contribuèrent à l'émergence d'une opinion publique occidentale opposée à l'esclavage effectif des travailleurs chinois. Des commissions d'investigation furent envoyées par le gouvernement chinois à Cuba et au Pérou, dévoilant les conditions auxquelles les « *coolies* » étaient soumis[531]. Cette pratique fut finalement abolie à Macao en 1874[532], ce qui représenta pour les travailleurs chinois une libération de certains aspects parmi les plus violents de leur exploitation, mais l'histoire de leur émigration ne s'acheva pas là.

III Migrants chinois et le mythe de l'or

Entre la seconde moitié du XIX^e^ siècle et le début du XX^e^ siècle, la majorité des émigrants chinois provenaient du Guangdong et du Fujian, auxquels s'ajoutaient les membres de la minorité Hakka impliqués dans l'insurrection des Taiping. L'émigration de citoyens chinois vers des localités de la région transpacifique s'intensifia entre 1880 et 1930, période durant laquelle plusieurs millions de Chinois quittèrent plus ou moins volontairement leur pays. Selon les recherches du spécialiste Adam McKeown, la plupart d'entre eux, environ une vingtaine de millions, se dirigea vers d'autres pays de l'Asie du Sud-Est : Malaisie, Singapour, Indonésie, Siam, Philippines et Indochine. Durant la période 1840-1940, environ 1,5 million de Chinois seulement partirent pour le continent américain : États-Unis, Canada, Mexique, Pérou, les Guinées, Cuba et les Caraïbes. Moins d'un million choisit l'Océanie, les îles indiennes et l'Afrique (en particulier l'Afrique du Sud et Madagascar)[533]. À eux seuls, ces chiffres esquissent le portrait d'un phénomène migratoire important, mais dont les implications étaient modérées en ce qui concerne le continent américain et l'Océanie. Néanmoins, à compter des années 1860, le nombre des migrants qui choisirent de partir de façon autonome vers ces destinations augmenta remarquablement. Certains partaient pour rejoindre des membres de la famille qui avaient déjà créé des affaires à l'étranger. D'autres s'endettaient pour payer leur voyage dans l'espoir de faire fortune et de gagner le droit

[531] Guotu Zhuang, « China's Policies on Chinese Overseas… », pp. 33-34.
[532] Guotu Zhuang, « China's Policies on Chinese Overseas… », pp. 84-87.
[533] McKeown Adam, « Chinese Emigration in Global Context, 1850-1940 », *Journal of Global History*, vol. 5, 2010, pp. 98-99.

de commencer une nouvelle vie ailleurs ou de retourner enrichis dans leur pays. Ce sont des espoirs communs à tous les phénomènes migratoires[534]. Le discours du « péril jaune », comme nous le verrons, dramatisa pourtant le récit de ce phénomène en le racialisant, en le rendant monstrueux et presque mythologique.

Quelles étaient les raisons qui poussaient les Chinois à émigrer de façon volontaire dans des sociétés dominées par les « blancs » ? S'il est vrai que la perspective de travailler entre douze et vingt heures par jour[535] dans une mine ou une plantation des Caraïbes ou d'Amérique du Sud n'était guère attrayante, d'autres destinations pouvaient engendrer de la fascination. Le mythe de l'or fut le premier à susciter cette rêverie. À partir des années 1850, un nombre croissant de Chinois fut impliqué dans la ruée vers l'or de l'Ouest américain, de l'Australie et du Canada. La Californie, en particulier, devint le berceau d'un mythe qui affichait une promesse de bien-être et d'espoir pour un avenir meilleur. Les Chinois qui songeaient à l'émigration rêvaient de la « Montagne d'Or » [Jinshan], un endroit fabuleux où l'or se trouvait dans les rues et qui pouvait changer la vie d'aventuriers courageux[536]. Lorsque l'or s'épuisa dans les cours d'eau de la Californie, d'autres régions en Australie, en Nouvelle-Zélande, au Canada (principalement dans la Colombie-Britannique), ou ailleurs aux États-Unis, attirèrent à leur tour les immigrés chinois. Des réseaux complexes se mirent en place au sein de la communauté chinoise : de l'organisation des voyages des migrants jusqu'aux services postaux et de transmission des épargnes aux familles restées en Chine[537]. Le mythe de la « Montagne d'Or » finit par symboliser plus génériquement des territoires d'émigration où les Chinois rêvaient de suivre un parcours d'enrichissement et d'ascension sociale pour eux-mêmes et pour leurs familles. Leurs espoirs étaient inspirés par ceux qui, avant eux, avaient eu du succès à l'étranger, alors que de nombreuses histoires de malheurs et de vies misérables étaient moins connues[538].

---

[534] D'ailleurs, si l'on compare des taux d'émigration au niveau mondial, on retrouve des similitudes parlantes entre les régions d'émigrations chinoises et les régions d'immigrations européennes. McKeown Adam, « Chinese Emigration in Global Context… », pp. 105-112.

[535] Ching-Hwang Yen, « Chinese Coolie Emigration… », pp. 82-83.

[536] Hsu Madeline Y., *Dreaming of Gold, Dreaming of Home : Transnationalism and Migration between the United States and China, 1882-1943*, Stanford University Press, Stanford, 2000, pp. 2-4 et ch. 2. Voir aussi : Shah Nayan, *Contagious Divides : Epidemics and Race in San Francisco's Chinatown*, University of California Press, Berkeley, 2001, p. 20 *et passim*.

[537] Shah Nayan, *Contagious Divides…*, p. 18 ; Yu Henry, « Mountains of Gold. Canada, North America, and the Cantonese Pacific », in Tan Chee-Beng (ed.), *Routledge Handbook of the Chinese Diaspora, Routledge*, New York, 2013, p. 108.

[538] Yu Henry, « Mountains of Gold… », p. 112.

Le rêve de la « Montagne d'Or » motiva les jeunes migrants chinois en les rendant adaptables, flexibles et extrêmement déterminés à s'engager dans n'importe quel secteur susceptible de leur offrir des possibilités de gain. Partout où ils arrivaient, ils s'investissaient avec ardeur dans une multitude de travaux. Ils furent massivement utilisés comme ouvriers dans les chantiers de construction des lignes de chemin de fer – quatre immigrés chinois sur cinq, durant les années 1860, furent employés à la construction de la première ligne transcontinentale aux États-Unis[539] ou de télégraphes. Ils étaient très efficaces dans les travaux agricoles : ils furent employés pour assainir les territoires marécageux ou pour lancer de nouvelles cultures de fruits et légumes[540]. Les Chinois se faisaient également embaucher en tant qu'employés de maison, ils étaient habiles dans les activités de pêche ou bien ils mettaient sur pied de petits commerces : magasins de produits, blanchisseries, restaurants, etc.[541] Ces jeunes hommes, dans la plupart des cas, partaient seuls. Le prix du voyage était exorbitant et les lois des pays d'accueil ainsi que les conditions de voyage ou de vie à l'étranger constituaient des barrières insurmontables pour leurs épouses. Ils préféraient plutôt envoyer leur épargne au pays, en cultivant le rêve d'y retourner après avoir accumulé assez d'argent pour leur retraite[542].

IV Chinois, Japonais et Coréens : un parcours similaire

Durant la seconde moitié du XIX^e^ siècle, les Chinois ne furent pas les seuls représentants d'une population asiatique à suivre la voie de l'émigration, mais ils furent les premiers et les plus nombreux. À partir des deux dernières décennies du siècle, leur exemple fut suivi par d'autres, en particulier les Japonais et les Coréens. Le Japon, notamment, fut ouvert au commerce international sous la menace des navires de guerre américains en 1854[543].

---

[539] Yung Judy, Chang Gordon H., Lai Him Mark (ed.), *Chinese American Voices : From the Gold Rush to the Present*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, 2006, p. 3. Voir aussi : Perl Lila, *To the Golden Mountain : the Story of the Chinese who Built the Transcontinental Railroad*, Benchmark Books, New York, 2003 ; Chen Lok Chua, « Two Chinese Versions of the American Dream : the Golden Mountain in Lin Yutang and Maxine Hong Kingston », *MELUS*, vol. 8, § 4, The Ethnic American Dream, 1981.

[540] On estime qu'en 1884, la moitié environ des travailleurs dans les fermes californiennes étaient chinois. Sung Betty Lee, *The Story of the Chinese in America*, Collier Books, New York, 1975, pp. 21-22.

[541] Yung Judy, Chang Gordon H., Lai Him Mark (ed.), *Chinese American Voices*…, pp. 4-6.

[542] Yung Judy, Chang Gordon H., Lai Him Mark (ed.), *Chinese American Voices*…, pp. 2-3.

[543] Avant l'ouverture forcée du pays, le mouvement diasporique japonais se présentait comme assez limité tant en ce qui concerne ses effectifs, que dans sa diffusion spatiale. Befu Harumi, « Japanese Transnational Migration in Time and Space : an Historical Overview », in Adachi Nobuko (ed.), *Japanese and Nikkei at Home and Abroad. Negotiating Identities in a Global World*, Cambria Press, Amherst

Horrifiée par le précédent chinois[544], la Cour impériale à Kyoto accepta les dures conditions des délégations étrangères en ratifiant une série de traités inégaux[545], évitant ainsi la guerre. Le Japon embrassa l'esprit modernisateur occidental et, en 1866, il acheva de sortir de l'isolement en supprimant également les restrictions à l'émigration[546]. La modernisation entraîna une prolétarisation des campagnes qui fut largement absorbée par l'industrialisation du pays. Cependant, celle-ci poussa également un certain nombre de Japonais vers l'émigration[547] tant interne (surtout vers le nord du pays[548]) qu'externe. Le flux de migrants japonais, dont la plupart provenait des provinces méridionales, suivit donc les routes des migrants chinois, mais avec une vingtaine d'années de décalage[549]. Enfin, la Corée réussit à garder son statut de « royaume ermite » plus longtemps, avant de capituler face à la pression japonaise durant les années 1870. Elle ouvrit ainsi à son tour les portes à une importante émigration[550]. La crise de l'ancien régime monarchique et de son vieux protecteur chinois plongea la Corée dans une longue période de faiblesse politique et économique, dont l'émigration d'une partie importante de sa population fut un des symptômes.

Japonais et Coréens répondaient eux aussi, d'un côté, à la demande de main-d'œuvre d'un marché du travail toujours plus internationalisé et, de l'autre, à la quête d'un emploi parfois idéalisé. Encore une fois, un trait important de ce phénomène migratoire est certainement sa consistance effective. Selon les recensements de la population des États-Unis, par exemple, le pourcentage des

(NY), 2010, pp. 31-34. Sur l'ouverture du Japon, voir entre autres : McOmie William, *The Opening of Japan, 1853-1855. A Comparative Study of the American, British, Dutch and Russian Naval Expedition to Compel the Tokugawa Shogunate to Conclude Treaties and Open Ports to Their Ships in the Years 1853-55*, Global Oriental, Folkestone, Kent, 2006, ch. 12-13.

544 Wakabayashi Bob Tadashi, « Opium, Expulsion, Sovereignty. China's Lessons for Bakumatsu Japan », *Monumenta Nipponica*, vol. 47, § 1, Spring 1992.

545 McOmie William, *The Opening of Japan…,* ch. 13.

546 Cheng Lucie, Bonacich Edna (eds.), *Labor Immigration under Capitalism…,* p. 214.

547 Voir entre autres : Sumiya Mikio, *Social Impact of Industrialization in Japan*, Japanese National Commission of UNESCO, Tokyo, 1963.

548 Moriyama Alan, « The Causes of Emigration : the Background of Japanese Emigration to Hawaii, 1885 to 1894 », in Cheng Lucie, Bonacich Edna (eds.), *Labor Immigration under Capitalism.…*, p. 260. Selon des recherches récentes, ce flux migratoire joua un rôle important dans le cadre du Grand Jeu entre les Empires russe et britannique. Yamamoto Takahiro, « The End of the "Dual Possession" of Sakhalin as Multilateral Diplomacy, 1867-73 », *Historical Research*, vol. 89, § 244, May 2016.

549 Entre autres, vers la fin du XIX^e^ siècle, les travailleurs japonais furent largement utilisés dans la mise en exploitation des îles Hawaii, où ils dépassèrent rapidement les Chinois. Yamamoto Takahiro, « The End of the "Dual Possession"… » ; Ladenson Alex, « The Background of the Hawaiian-Japanese Labor Convention of 1886 », *Pacific Historical Review*, vol. 9, § 4, 1940.

550 Pomerantz Linda, « The Background of Korean Emigration », in Cheng Lucie, Bonacich Edna (eds.), *Labor Immigration under Capitalism.…*, pp. 277-283.

Asiatiques par rapport à la population totale durant la période fin XIXe-début XXe siècles ne dépassa jamais 0,21 %[551], même si, dans certains États, comme la Californie, il atteint 10 %[552]. Des considérations similaires peuvent être faites pour la Colombie-Britannique canadienne[553] qui, en raison de son ouverture sur la côte pacifique, attira beaucoup plus d'immigrés asiatiques que le reste du pays. Au vu de ces pourcentages, nous pouvons facilement remarquer que le mouvement migratoire asiatique vers les côtes nord-occidentales du continent américain n'affichait pas des dimensions inquiétantes permettant de justifier l'émergence d'un discours aussi hostile que celui du « péril jaune ». Ce qui compte davantage est le fait que ce phénomène migratoire représentait une nouveauté absolue dans l'imaginaire des « blancs » du XIXe siècle. Ces derniers avaient géré en maîtres la traite des esclaves africains, une expérience qu'ils tentèrent en quelque sorte de répéter avec les Asiatiques. Néanmoins, le développement d'un mouvement migratoire de plus en plus spontané des populations d'Asie orientale se présentait comme un fait qui rompait avec les schémas auxquels les « blancs » s'étaient habitués. Il s'agissait d'un phénomène pas complètement contrôlable, qui suscitait des angoisses dans une époque marquée par le positivisme et par la foi dans les capacités de l'« homme blanc » à maîtriser chaque aspect de la nature et du progrès.

Analysons désormais de manière plus complexe les espaces et les dynamiques socio-économiques qui ont permis la formation du discours du « péril jaune » au XIXe siècle.

V American dream / Yellow nightmare : le discours du « péril jaune » et son rôle dans le contexte socio-économique californien

Le discours du « péril jaune » moderne a émergé à la suite des premières migrations de Chinois durant les années 1850 dans les régions côtières du Pacifique. Dans cette contrée, le mouvement migratoire asiatique s'insérait dans des terres récemment colonisées par une population d'origine européenne (côte ouest de l'Amérique du Nord, Australie, Nouvelle-Zélande, etc.). Il s'agissait souvent d'un environnement social contradictoire, car si, entre

[551] Bonacich Edna, « Some Basic Facts : Patterns of Asian Immigration and Exclusion », in Cheng Lucie, Bonacich Edna (eds.), *Labor Immigration under Capitalism…*, p. 62.
[552] Bonacich Edna, « Some Basic Facts… », p. 64.
[553] Ward W. Peter, *White Canada Forever…*, p. 170.

les années 1840-1860, la mise en exploitation économique de ces espaces nécessitait une main-d'œuvre importante, la plupart de ces territoires traversait désormais une période de transition dans leur définition identitaire. Pour les colons d'origine européenne installés en Amérique du Nord-Ouest et en Océanie, il ne s'agissait plus seulement de créer de nouvelles entités politiques au fur et à mesure que des communautés locales se formaient. Il fallait encore forger une identité locale. En raison de leur histoire récente, ces territoires étaient perçus comme des bastions de libertés, aussi bien civiles que sociales (les États-Unis après la Guerre de Sécession en étaient un exemple frappant). Ces revendications s'inséraient pourtant dans un contexte intellectuel et pseudoscientifique qui, comme nous l'avons vu dans le second chapitre, associait uniquement à la « race blanche » le degré le plus élevé de la civilisation et du développement humain. Le rêve de créer des espaces de liberté dans des territoires récemment colonisés allait de pair avec leur représentation comme « pays blancs »[554].

Cette conviction s'insérait dans le cadre du développement d'un capitalisme local pionnier, caractérisé par la nécessité de la part des employeurs de payer des salaires élevés en raison de la rareté relative de la main-d'œuvre disponible. Cette situation rendait le rêve de bien-être social tangible pour les colons « blancs » de toute extraction sociale, car ils pouvaient facilement trouver un travail bien rémunéré lorsqu'ils décidaient de s'installer dans ces régions. Pourtant, dès les années 1850, quand les immigrés chinois commencèrent à faire partie du tableau, les lois et la dialectique du capitalisme s'imposèrent en tant que facteur de compétition entre les classes sociales. Comme le montre la sociologue Edna Bonacich, on observe que, à partir de la ruée vers l'or californien qui suivit sa découverte en 1848[555], dans les territoires de l'Ouest américain, la population augmenta rapidement. Dans ce contexte, durant les années 1850, des dizaines de milliers de Chinois commencèrent à rejoindre la Californie principalement pour s'insérer dans l'industrie d'extraction de l'or en tant que mineurs indépendants[556] ou employés. Par la suite, ils furent de plus en plus souvent employés dans d'autres secteurs comme l'agriculture et la construction des chemins de fer[557].

---

[554] Voir entre autres : Lake Marilyn, Reynolds Harry, *Drawing the Global Colour Line : White Men's Countries and the Question of Racial Equality*, Melbourne University Publishing, Carlton, 2008.

[555] Bonacich Edna, « Asian Labor in the Development of California and Hawaii », in Cheng Lucie, Bonacich Edna (eds.), *Labor Immigration under Capitalism…*, p. 131.

[556] Dans ce cas, étant donné qu'ils étaient les derniers venus, ils étaient souvent confinés aux espaces les moins rémunératifs. Peng Linan, « The Political Economy of the Anti-Chinese Movement in California in the Nineteenth Century », *Journal of Economics, Race, and Policy*, § 5, 2022, p. 14.

[557] Peng Linan, « The Political Economy… », p. 15.

Au cours des deux décennies suivantes, aux États-Unis, le capitalisme évolua vers deux trajectoires différentes. Dans les États de l'Est, il restait dépendant des investissements européens et comprenait surtout le secteur minier, le secteur de la construction et celui du transport. Dans les espaces récemment colonisés de l'Ouest, il était constitué par la manufacture locale qui visait le marché régional. Dans ce cas, il s'agissait d'une économie placée dans une relation de dépendance, tant du point de vue des investissements que de la demande, vis-à-vis des districts de production situés autour de l'Atlantique septentrional. Cette économie devait donc rester compétitive par rapport à la concurrence nationale et internationale (européenne), malgré des prix de transport plus élevés[558]. Dans ce cadre, la main-d'œuvre « blanche » se montrait assez coûteuse[559] et ne garantissait pas des perspectives de gain élevées pour les investisseurs[560]. D'ailleurs, ces secteurs n'exigeaient pas seulement une main-d'œuvre bon marché. En raison de la typologie du travail offert, on cherchait des travailleurs plus facilement exploitables dans des conditions de semi-coercition, ce qui privilégia, dès la fin des années 1850, le recours à la main-d'œuvre asiatique[561].

Cette dernière nécessité apparut de plus en plus déterminante en raison de la conjoncture politique de la seconde moitié du XIXe siècle. Dès les années 1850, la multiplication du nombre des organisations syndicales en Californie parmi les travailleurs d'origine européenne et nord-américaine augmenta à la fois, leur force de négociation et leurs revendications en matière de droits et de salaires[562]. Dans ce contexte, les travailleurs chinois furent introduits et exploités comme un instrument utile dans la lutte des classes entre les grandes corporations et la main-d'œuvre « blanche ». L'emploi massif des Chinois visait à briser l'avantage de la rareté de la main-d'œuvre qui jouait en faveur des travailleurs « blancs » dans la négociation des conditions d'emploi[563]. Malgré le développement remarquable d'une conscience de classe dans l'environnement ouvrier américain, celle-ci ne se révéla pas suffisamment mûre pour dépasser les préjugés raciaux en faveur d'une unité du prolétariat. C'est ainsi que la main-d'œuvre asiatique fut également marginalisée par la classe ouvrière « blanche », qui vit en elle une menace pour les acquis

[558] Bonacich Edna, « Asian Labor… », pp. 140-141.
[559] Bonacich Edna, « Asian Labor… », pp. 151-157.
[560] Bonacich Edna, « Asian Labor… », p. 141.
[561] Bonacich Edna, « Asian Labor… », pp. 157-159.
[562] Bonacich Edna, « United States Capitalist Development : a Background to Asian Immigration », in Cheng Lucie, Bonacich Edna (eds.), *Labor Immigration under Capitalism…*, pp. 110-117.
[563] Bonacich Edna, « Asian Labor… », pp. 162-164.

sociaux obtenus ou à obtenir[564]. Cette conviction se renforça à la suite de nombreux cas d'utilisation de travailleurs chinois par le patronat en vue de briser les grèves menées par des ouvriers « blancs ». Cela ne se produisit pas seulement dans l'Ouest américain, mais aussi à l'occasion d'épisodes d'importation de main-d'œuvre chinoise afin de briser des grèves à l'est, par exemple en 1870 dans une usine de chaussures dans le Massachussetts. Cet événement eut un grand retentissement au sein de la classe ouvrière américaine[565]. Le travailleur immigré chinois fut ainsi considéré comme un obstacle au progrès des conditions de vie des salariés américains et ce, avant de devenir le bouc émissaire des injustices sociales que ces derniers subissaient.

Alors que les Chinois étaient souvent accusés par les syndicats américains de se soumettre avec docilité aux requêtes des employeurs, peu d'efforts étaient faits par ces mêmes syndicats pour comprendre la vraie nature de la relation travailleur-chinois/employeur. En réalité, celle-ci était contrainte par un cadre juridico-social toujours défavorable aux Asiatiques. Par exemple, même si, en 1844 et encore en 1858 des traités de libre commerce entre les gouvernements chinois et américain furent signés, rien ne fut fait pour préciser le statut légal et politique des immigrés asiatiques, qui resta dans le vague jusqu'au Traité de Burlingame, signé en 1868[566]. Si ce traité garantissait, en stricte coïncidence avec la fin de l'esclavage (1865), le droit de libre mouvement des citoyens américains et chinois dans les deux États (ce qui augmenta le flux d'immigrés chinois vers les États-Unis), cela n'impliquait pas la naturalisation des migrants chinois. Ce passage du traité est subtil : le flux de travailleurs chinois n'était pas interdit, mais ces derniers ne pouvaient pas acquérir des droits qui renforceraient leur statut et, conséquemment, leur capacité de négociation salariale. Aux États-Unis, la naturalisation fut concédée aux « personnes de descendance africaine » en 1870, mais aucune mention ne fut faite des Asiatiques[567]. Le refus du droit à la naturalisation fit ainsi des Asiatiques une catégorie de personnes facilement manipulables par la menace de l'exclusion[568]. On ne peut que partager l'avis d'Edna Bonacich lorsqu'elle affirme : « Alors que le monde du travail militait généralement en

[564] Après l'achèvement de la construction de la première ligne de chemins de fer transaméricains en 1869, la main-d'œuvre chinoise libérée de cette occupation chercha des emplois dans d'autres secteurs, en particulier dans l'industrie, en devenant plus compétitive face à la main-d'œuvre blanche. Peng Linan, « The Political Economy… », pp. 18-21.

[565] Bonacich Edna, « Asian Labor… », p. 159.

[566] Le texte de ce Traité est consultable en ligne sur le site de l'University of California : <http://content.cdlib.org/ark:/13030/hb4m3nb03h/?order=2&brand=calisphere> [Consulté en ligne le 28/02/2023].

[567] Bonacich Edna, « Asian Labor… », pp. 162-164.

[568] Bonacich Edna, « Asian Labor… », pp. 164-165.

faveur de l'exclusion, le grand capital souhaitait que les Asiatiques continuent à venir, mais sous un statut juridique particulièrement défavorable »[569].

Le statut juridique des Chinois facilitait donc leur expulsion en cas de crise ou de surplus de main-d'œuvre, ce qui affaiblissait davantage leur combativité sociale. En outre, au chantage juridique s'ajoutaient encore d'autres éléments qui ne permettaient pas aux coûts de la main-d'œuvre asiatique de s'aligner sur le standard de la main-d'œuvre « blanche ». De plus, la possibilité de sélectionner préalablement, dans le pays de départ, les immigrés auxquels octroyer le droit de travailler en Californie, permettait aux employeurs de viser une catégorie de travailleurs apte aux tâches les plus dures. Les autres étaient écartés grâce à des barrières administratives ou économiques[570]. Les éléments faibles, malades ou encore les femmes et les enfants en étaient donc exclus. D'ailleurs, après à la visite d'une commission municipale à la Chinatown de San Francisco en 1854, les femmes chinoises furent rapidement accusées de pratiquer et de favoriser la prostitution[571], faisant dès lors l'objet de lourdes sanctions. Considérées comme un vecteur de dégradation sociale, qui portait atteinte à la pureté des « blancs »[572], elles furent les premières à faire l'objet d'un « *Exclusion Act* » en 1870[573]. De la sorte, les portes de l'immigration aux États-Unis s'ouvraient principalement à des hommes seuls, jeunes et en bonne santé. Ces derniers ne devaient pas s'occuper de leurs familles, pouvaient être facilement déplacés d'un territoire à un autre, et ils se contentaient d'humbles logements. Ils pouvaient aussi accepter un salaire inférieur à celui des travailleurs « blancs », qui étaient en revanche chargés du maintien de la famille et moins disponibles pour se déplacer loin du foyer en échange d'un salaire modeste. Le mythe bien répandu des « *coolies* mangeurs de riz », qui, avec leur mode de vie méprisable, mettaient en danger les droits obtenus par les « blancs mangeurs de bœuf »[574], aurait dû être au moins relativisé

[569] Bonacich Edna, « Asian Labor… », p. 165.
[570] Bonacich Edna, « Asian Labor… », p. 165.
[571] Chan Sucheng, « The Exclusion of Chinese Women, 1870-1943 », in Chan Sucheng (ed.), *Entry Denied : Exclusion and the Chinese Community in America, 1882-1943*, Temple University Press, Philadelphia, 1991, p. 97. Sur le sujet de la migration féminine chinoise et de son installation à San Francisco, voir aussi : Yung Judy, *Unbound Feet : a Social History of Chinese Women in San Francisco*, University of California Press, Berkeley, 1995 ; Peffer George Anthony, *If They Don't Bring Their Women Here : Chinese Female Immigration Before Exclusion*, Urbana, University of Illinois Press, 1999 ; Espiritu Yen Le, *Asian American Women and Men : Labor, Laws and Love*, Rowman & Littlefield Publishers, Walnut Creek, 2000.
[572] Shim Doobo, « From Yellow Peril through Model Minority to Renewed Yellow Peril », *Journal of Communication Inquiry*, vol. 22, § 4, October 1998, pp. 389-390.
[573] Chan Sucheng, « The Exclusion of Chinese Women… », p. 98.
[574] Shah Nayan, « *White Label* et "Péril Jaune" : Race, Genre et Travail en Californie, fin XIXe-début XXe siècle », *Clio. Histoire, Femmes et Société*, vol. 3, 1996, p. 4.

par les syndicats américains qui, au contraire, exclurent les Asiatiques de leurs organisations[575]. Pourtant ces derniers n'étaient que d'autres travailleurs exploités avec moins de droits et de libertés que les travailleurs « blancs ».

Cette prise de conscience n'était cependant pas facile, car la façon dont certains milieux de travail avaient évolué entre 1850 et 1870 provoquait une distorsion évidente dans la perception de la réalité de la part des travailleurs « blancs ». En 1870, les Chinois ne représentaient qu'un douzième de la population californienne (pas très nombreuse à l'époque), mais ils comptaient entre un quart et un cinquième de la main-d'œuvre de Californie[576]. Les Chinois n'étaient donc pas nombreux, mais ils étaient très présents dans le monde du travail pour toutes les raisons mentionnées précédemment. Or, les « mangeurs de riz » ne pouvaient prétendre à un traitement similaire à celui des « mangeurs de bœuf » en raison de l'absence d'un cadre juridique les protégeant ainsi que des chantages auxquels ils étaient soumis. Ils devinrent cependant les boucs émissaires du mécontentement de la force de travail « blanche » qui se défoula sur eux par le biais de manifestations d'opposition parfois très violentes[577]. Dans ce cadre, la sociologue Amy Hanser a remarqué que : « Paradoxalement, l'échec des travailleurs chinois en tant que *consommateurs* a fait d'eux des travailleurs problématiques qui ne convenaient pas à la société américaine »[578].

L'opposition à l'emploi de main-d'œuvre asiatique de la part des travailleurs américains fut plus efficace dans les secteurs du capitalisme local non dépendant des investissements extérieurs. Avec l'ouverture de la première voie de chemin de fer en 1869 entre Sacramento et Omaha (Nebraska), les secteurs manufacturiers californiens firent face à une concurrence acharnée en provenance de l'est du pays, ce qui exigeait une amélioration rapide des techniques de production. Dans ce domaine, la modernisation et donc l'amélioration de la productivité fut souvent préférée à la réduction des coûts de production par l'emploi de travailleurs asiatiques. La raison principale était l'opposition des syndicats ouvriers, bien sûr, mais l'approche plus progressiste à la thématique de la production et du travail de la part des petits et moyens capitalistes autochtones joua également un rôle non négligeable[579].

---

[575] Shah Nayan, « *White Label* et "Péril Jaune"… », p. 3.

[576] Saxton Alexander, *The Indispensable Enemy : Labor and the Anti-Chinese Movement in California*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, London, 1971 (reprinted in 1995), p. 7.

[577] Saxton Alexander, *The Indispensable Enemy…*, p. 6.

[578] Hanser Amy, « Yellow Peril Consumerism : China, North America, and an Era of Global Trade », *Ethnic and Racial Studies*, vol. 36, § 4, 2013, p. 637.

[579] Bonacich Edna, « Asian Labor… », pp. 168-171 ; Saxton Alexander, *The Indispensable Enemy…*, pp. 6-7.

Dès les années 1870, il se dessina ainsi en Californie, une étrange alliance entre les travailleurs syndicalisés et le secteur autochtone de l'économie manufacturière contre la main-d'œuvre asiatique et le grand capital qui y recourut. Les premiers voyaient les deuxièmes comme des rivaux, mais parmi les travailleurs asiatiques et les capitalistes locaux, l'ennemi le plus concret et le plus visible au quotidien était le travailleur asiatique.

Il résulte de cette alliance d'intérêts entre les travailleurs syndicalisés et le secteur autochtone de l'économie manufacturière que la stigmatisation des travailleurs chinois dépassa le monde du travail pour investir d'autres domaines de réflexion plus propres à la petite et moyenne bourgeoisie californienne. Les immigrés asiatiques, considérés par leurs détracteurs comme différents dans leurs corps, langues, cultures et traditions, furent finalement accusés de constituer une menace pour l'identité nationale[580] que l'on assimilait à la « race blanche » et à un héritage culturel commun « européen »[581]. Le discours anti-asiatique adopta ainsi un grand nombre de formules négatives liées aux craintes et aux frustrations répandues dans tous les secteurs de la société ouest-américaine de l'époque. En guise d'exemple, nous pouvons citer les résultats d'une étude de l'historien Nayan Shah, qui a analysé la façon dont la mauvaise réputation des travailleurs chinois fut utilisée, entre autres, pour piloter les choix de consommation des citoyens américains :

« Durant le XIX^e^ siècle, l'assaut structurel contre la production artisanale mit les ouvriers qualifiés dans l'impossibilité croissante de prendre en charge, par leur seul travail, femme et enfants – un élément clé de l'idéal viril de la classe ouvrière. Pour les ouvriers, l'affirmation d'une masculinité indépendante et respectable se structurait autour de leur capacité d'avoir des personnes à charge et de les entretenir. Les ouvriers chinois devinrent des boucs émissaires lorsque les conditions structurelles – salaires en baisse, déqualification, chômage cyclique, embauche des femmes et des enfants pour le travail en usine – rendirent cet idéal impossible à atteindre. Puisque les Chinois étaient considérés comme des célibataires sans obligations familiales, le modèle "coolie" fut également investi des peurs d'un monde socialement désorganisé, constitué d'hommes sans emploi, de femmes prostituées et de familles ouvrières déchirées par le vice, la pauvreté et la maladie. »[582]

[580] Mais également, avec un petit décalage temporel, l'Australie, le Canada, la Nouvelle-Zélande et la Russie.

[581] Kawai Yuko, « Stereotyping Asian Americans : the Dialectic of the Model Minority and the Yellow Peril », *Howard Journal of Communications*, vol. 16, § 2, 2005, p. 112.

[582] Shah Nayan, « *White Label* et "Péril Jaune"… », p. 4.

Cet extrait montre comment les Chinois en arrivèrent, dans l'imaginaire collectif américain, à « attaquer » la virilité du genre masculin « blanc ». Les initiatives dérivant de cette situation furent nombreuses et parfois même ingénieuses. Sur la côte pacifique des États-Unis, par exemple, à partir du milieu des années 1870, un label syndical visant à différencier les produits des entreprises se servant de la « main-d'œuvre blanche » fut créé[583]. Durant les décennies suivantes, les entreprises n'affichant pas ce label étaient accusées d'exploiter, dans des conditions de semi-esclavage, une main-d'œuvre asiatique sale et non hygiénique, ce qui mettrait en doute la qualité du produit. Dans ce discours de propagande, les Chinois étaient utilisés en guise d'épouvantail ; leur nature était décrite comme immorale et dissipée, et elle était dénoncée comme étant le vecteur d'infections dangereuses susceptibles de contaminer les produits qu'ils fabriquaient[584]. Tant les ouvriers « blancs » que leurs femmes étaient ainsi mobilisés pour défendre le revenu familial par le biais d'un achat sélectif et « engagé » du label syndical, en faveur des droits de la « main-d'œuvre blanche »[585]. La phobie raciale parvint finalement à déclencher des peurs touchant directement l'intimité du foyer domestique. La « famille blanche » dans son entièreté était appelée à faire face à cet ennemi à travers sa consommation.

Il n'est donc pas surprenant qu'à partir du début des années 1850, déjà, des lois introduisant des restrictions pour les immigrés chinois aient été promues en Californie[586]. Ces lois jouirent d'un soutien généralisé. Comme il a été montré précédemment, les « travailleurs blancs » voulaient limiter la concurrence, une position soutenue également, bien que pour d'autres raisons et davantage à partir de la fin des années 1860, par la petite bourgeoisie locale. Les grands investisseurs américains, qui recouraient le plus souvent aux travailleurs asiatiques, tiraient eux aussi avantage d'une situation juridique ambiguë qui minimisait tant les droits que les revendications des travailleurs chinois. À tout cela s'ajoutait le discours et la pensée racistes bien répandus au XIX^e siècle dans le monde occidental. Comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, il s'agissait au départ d'une pensée élaborée par les élites intellectuelles. Néanmoins, en raison de sa simplicité, de son apparente évidence et de son strict lien avec l'influent discours impérial britannique,

[583] Le premier *white label* fut inventé en 1875 par la Cigar Maker's Association de la côte Pacifique. Shah Nayan, « *White Label* et "Péril Jaune"… », p. 1.
[584] Shah Nayan, « *White Label* et "Péril Jaune"… », pp. 5-6.
[585] Shah Nayan, « *White Label* et "Péril Jaune"… », p. 6.
[586] Pour plus de détails sur ce sujet, ainsi que sur l'évolution de la législation antichinoise aux États-Unis, voir également : Lew-Williams Beth, *The Chinese Must Go…*

cette pensée fut rapidement adoptée aussi bien en Europe qu'en Amérique du Nord, ainsi que dans les colonies britanniques touchées par le phénomène migratoire de la main-d'œuvre asiatique.

Au terme de l'analyse développée jusqu'ici, une approche marxiste telle que proposée, par exemple, par la politologue Verity Burgmann, permet de mieux saisir l'impact du racisme dans les espaces analysés par notre recherche[587]. Selon cette interprétation, la classe ouvrière assume avec le racisme une « fausse conscience » qui n'exprime pas ses intérêts de classe (à savoir l'union de tout le prolétariat contre la bourgeoisie dans ses luttes de revendications syndicales), mais qui défend des intérêts de race prétendus. Cela apparaît encore plus vrai si l'on considère que la lutte pour les intérêts de race est toujours une lutte défensive, qui normalement n'aboutit pas à l'acquisition de nouveaux droits pour les travailleurs, mais les oblige à s'investir pour la simple défense du statu quo. Burgmann est très tranchante dans son analyse, mais elle soulève plusieurs points essentiels dont ce dernier :

« Le racisme est la manifestation superstructurelle de la pratique d'expropriation des ressources d'autres races par les détenteurs de richesses. Il justifie des pratiques qui, autrement, seraient considérées avec raison comme dégoûtantes et implique un processus continu de réassurance de la supériorité. Par conséquent, l'idéologie raciste, quelle que soit la classe sociale, ne découle pas de l'intérêt du travail, mais de l'intérêt du capital. »[588]

Le discours raciste produit par les élites intellectuelles et impérialistes européennes et américaines de l'époque a donc poussé les organisations syndicales américaines[589] à voir dans les travailleurs chinois non pas un allié de classe, mais un ennemi civilisationnel. Néanmoins, bien que la présence d'une différence raciale puisse donner l'impression qu'il s'agit de quelque chose de distinct (et le discours civilisationnel décrit dans les chapitres précédents y joua son rôle), la dynamique qui sous-tendait le phénomène d'exclusion des travailleurs chinois des organisations syndicales américaines rappelle celle que Karl Marx reconnaissait dans le conflit entre travailleurs anglais et irlandais au sein des usines et des ports britanniques vers la moitié du XIXe siècle[590].

---

[587] Burgmann Verity, « Capital and Labour… ».

[588] Burgmann Verity, « Capital and Labour… », p. 22.

[589] Comme nous le verrons, ce phénomène ne se produisit pas seulement aux États-Unis, mais dans tous les territoires de récente colonisation tels le Canada, l'Australie et la Nouvelle-Zélande.

[590] Marx Karl, « Marx to Sigfrid Meyer and August Vogt. 9 April 1870 », in *Marx & Engels Collected Works*, vol. 43 : *Letters 1868-1870*, Lawrence & Wishart, Electric Book, 2010, pp. 474-475.

Ainsi, les différences concernant la couleur de peau, la langue ou les traditions sont moins importantes pour comprendre la naissance et l'évolution du discours du « péril jaune » que les dynamiques socio-économiques. À partir de 1875, des lois visant l'interdiction de l'immigration de travailleurs asiatiques aux États-Unis virent le jour. Une série d'« *Exclusion Acts* » contre les Chinois et, plus tard, les Japonais, fut promulguée[591]. Le débat politique qui était à la base de ces solutions juridiques trouvait ses racines principalement dans les théories malthusiennes mêlées à des rudiments de darwinisme social[592]. Le même discours qui avait eu le temps de s'enraciner dans la pensée philosophique européenne avant de se prétendre scientifique était ainsi mobilisé par les promoteurs politiques des lois sur l'exclusion[593]. Cela permit de faire approuver ces « *Exclusion Acts* » avec le soutien massif de l'opinion publique. Pourtant, ces lois avaient une utilité limitée : lorsqu'il devint trop compliqué pour les grandes entreprises américaines d'embaucher des Chinois, l'immigration des Japonais fleurit. En suivant les mêmes dynamiques, les Japonais et les Coréens furent également exclus, puis ce fut le tour des Philippins, des Indiens, etc.[594] La dialectique exploitation/haine raciale se reproduisit chaque fois avec ses contradictions et ses injustices. Le sentiment angoissé de l'urgence, la rhétorique de la « dernière chance pour défendre la race et la civilisation blanches »[595] devinrent ainsi des traits typiques du discours du « péril jaune ».

[591] En 1882, une loi interdisant l'immigration de travailleurs chinois pendant dix ans fut approuvée par le Congrès américain. Cette loi fut encore prolongée de dix ans en 1892, puis confirmée sans limitation temporelle en 1904. Après de nombreuses vicissitudes, une loi similaire concernant les Japonais fut votée en 1924. Selon les mots de Bonacich : « L'immigration asiatique […] tendait à suivre un certain modèle de développement. Les Asiatiques d'un pays donné commençaient à arriver en petit nombre. Très vite, une agitation et du harcèlement se développaient à leur encontre à un niveau local. Au début, ces initiatives n'étaient pas encouragées par le gouvernement fédéral, mais celui-ci finissait par […] conclure des traités ou promulguer des lois interdisant toute nouvelle immigration en provenance de ce pays ». Bonacich Edna, « Some Basic Facts… », pp. 74-76.

[592] Connelly Matthew, « To Inherit the Earth. Imagining World Population, from the Yellow Peril to the Population Bomb », *Journal of Global History*, vol. 1, § 3, 2006, pp. 301-302.

[593] Connelly Matthew, « To Inherit the Earth… ».

[594] Voir par exemple : Lee Erika, « Immigrants and Immigration Law : a State of the Field Assessment », *Journal of American Ethnic History*, vol. 18, § 4, Summer 1999, pp. 87-95.

[595] Dans le cas australien, nous pouvons mentionner les idées très influentes de Charles Henry Pearson, auteur de *National Life and Character* (1893), qui se développèrent facilement même hors de l'Australie. Auerbach Sascha, *Race, Law, and "The Chinese Puzzle"…*, pp. 23-24.

VI La nécessité d'une vision transpacifique et le parallélisme australien

L'approche transcontinentale et transpacifique, soutenue notamment par l'historienne canadienne Erika Lee, se révèle éclairante à la fois pour étudier les dynamiques socio-économiques décrites dans le paragraphe précédent et pour expliquer leur apparition dans les espaces récemment colonisés de la région transpacifique[596]. Lee s'est inspirée des théories du sociologue américain Howard Winant, qui a longtemps travaillé sur le lien entre racisme et développement dans le monde moderne[597]. Selon Winant, on remarque une interconnectivité élevée entre l'évolution des idées concernant la race au XIXe siècle et leur impact sur les idéologies nationales des États modernes, dans le cadre d'un système complexe d'échanges interculturels au niveau transnational. Selon cette approche, au XIXe siècle, les événements en lien avec la discrimination raciale dans un certain nombre de pays étaient toujours influencés par (et influençaient à leur tour) des événements similaires au-delà des frontières nationales[598].

En partant de ces observations, Lee a mis en lumière le fait qu'entre la seconde moitié du XIXe siècle et le début du XXe siècle, les sociétés coloniales de l'espace transpacifique ont promu une interprétation semblable de la question raciale liée au phénomène de la migration asiatique, bien que déclinée différemment selon le contexte local[599]. Il est donc difficile de dire précisément où le discours du « péril jaune », dans le sens moderne du terme, est né. Ce dernier semble plutôt être le fruit d'une macro-région géographique. C'est la totalité de l'espace transpacifique qui serait le berceau de ce discours[600]. Et si Lee se limite à analyser le rôle des mondes anglophone et hispanophone[601] sur le continent américain, elle souligne aussi qu'il est indispensable d'étudier non

[596] En 2005, le *Journal of Asian American Studies*, sous la direction d'Erika Lee et Naoko Shibusawa, a proposé une introduction et une spécification des objectifs ainsi que des méthodes de cette approche : Lee Erika, Shibusawa Naoko (eds.), *Journal of Asian American Studies*…

[597] Voir entre autres : Winant Howard, *The World Is a Ghetto : Race and Democracy Since World War II*, Basic Books, New York, 2001 ; Omi Michael, Winant Howard, *Racial Formation in the United States*, Routledge, New York, 2014 ; Bacchetta Paola, Maira Sunaina, Winant Howard (eds.), *Global Raciality : Empire, Postcoloniality, Decoloniality*, Routledge, New York, 2018.

[598] Winant Howard, *The World Is a Ghetto*….

[599] Lee Erika, « The "Yellow Peril"… », p. 545.

[600] À ce sujet, cf. Lake Marilyn, Reynolds Henry, *Drawing the Global Colour Line*…

[601] Sur l'Amérique latine, voir entre autres : AA. VV., *Cuando Oriente llegó a América : Contribuciones de inmigrantes chinos, japoneses y coreanos*, Banco Interamericano de Desarollo, Washington D.C., 2004 ; Botton Beja Flora, « La persecución de los Chinos en México », *Estudios de Asia y Africa*, vol. 43, § 2 (136), 2008, pp. 477-486 ; Lai Walton Look, Tan Chee Beng (eds.), *The Chinese in Latin*

seulement les axes est-ouest des flux migratoires, mais également nord-sud tout le long de la macro-région transpacifique[602]. Cela nous portera à nous interroger, dans la seconde partie de notre ouvrage, entre autres, sur la façon dont la Russie orientale a subi et élaboré les influences de ces interconnexions transpacifiques et globales.

Ainsi, l'approche transpacifique éclaire des aspects fondamentaux de notre question. Premièrement, les espaces géographiques dans lesquels le discours du « péril jaune » s'est façonné présentaient de nombreuses similarités : il s'agissait de terres « vierges » récemment colonisées, à la nature hostile, avec une présence encore relativement faible de colons et un passé plus ou moins proche de violences menées par ces colons à l'égard des populations indigènes locales. En même temps, les plans de modernisation, de développement et d'exploitation prévus par les colons « blancs » nécessitaient de la main-d'œuvre bon marché dans plusieurs secteurs. C'étaient surtout les secteurs de l'extraction minière, de l'agriculture et de la réalisation des grandes œuvres infrastructurelles (notamment les chemins de fer), qui déclenchaient le mécanisme d'attraction de l'immigration chinoise et asiatique en général. Deuxièmement, d'un point de vue politique, il s'agissait d'espaces à l'identité nationale en formation, mais dont l'élite dominante était culturellement influencée et inspirée par les idées des promoteurs de la modernisation européenne et, en particulier, par la culture impériale anglo-saxonne (nous reviendrons sur cet aspect au chapitre 4). Troisièmement, dans tous ces espaces, le discours du « péril jaune » s'insérait dans un contexte à la fois de lutte des classes entre employeurs et travailleurs pour la définition du prix de la main-d'œuvre et de conflit d'intérêts entre les capitalistes locaux et les grandes entreprises ou groupes d'investissement transnationaux.

À partir de ces observations, il est possible de reconnaître des modèles similaires à plusieurs niveaux dans des espaces très éloignés les uns des autres. En Australie, par exemple, l'immigration chinoise commença au début des années 1850, comme sur la côte ouest des États-Unis. La ruée vers l'or australien, ce dernier fraîchement découvert dans la province de Victoria[603], fut lancée immédiatement après l'exploit californien. Le boom économique qui s'ensuivit engendra une forte demande de main-d'œuvre dans les secteurs agricole et industriel, alors qu'un flux incontrôlé de migrants

America… ; Chang Jason Oliver, *Chino : Anti-Chinese Racism in Mexico, 1880-1940*, University of Illinois Press, Chicago, 2017.

602 Reynolds Henry, *Drawing the Global Colour Line…*, pp. 541-542.

603 Willey Keith, « Australia's Population », *Labour History*, § 35, 1978, pp. 2-3.

continuait à couler vers les nouveaux eldorados des colonies britanniques australiennes[604]. Le nombre d'immigrés chinois augmenta de façon importante. Si au départ ceux-ci étaient accueillis avec curiosité, la peur provoquée par leur nombre grandissant entraîna bientôt la mise en place de mesures de la part des autorités coloniales britanniques. Parmi celles-ci, nous retrouvons l'introduction d'impôts spéciaux et de barrières légales[605]. Après un moment de répit, on observe un nouveau flux de Chinois dans le Queensland durant la seconde moitié des années 1870, toujours à la suite de la découverte de l'or. Une nouvelle période de légiférération antichinoise s'ouvrit qui, en quelques décennies, non seulement arrêta l'afflux d'immigrés chinois, mais diminua également leur présence sur le territoire australien. Cette situation atteignit son apogée juste après l'indépendance de l'Australie en 1901, avec la promotion de la part du gouvernement de la politique raciste, connue par la suite sous le nom de « *White Australia* »[606]. Dorénavant, tout immigré devait se soumettre à un examen de langue anglaise ou d'une autre langue européenne avant d'obtenir l'accès au territoire australien, un test que les Asiatiques ne passaient pas[607]. En guise de compensation, les flux d'immigrés en provenance du Royaume-Uni furent sollicités davantage. Entre 1906 et 1914, par exemple, près de 200 000 immigrés britanniques sur environ 400 000 profitèrent d'aides étatiques ou fédérales couvrant au moins partiellement les frais du voyage. En outre, la possibilité d'acquérir des parcelles de terrain à des prix très favorables était souvent offerte à ces immigrés[608]. Des immigrés en provenance d'autres pays européens (Italie, Grèce, etc.) furent accueillis en petits nombres afin de garder la population australienne la plus homogène possible[609].

---

[604] Willey Keith, « Australia's Population… », pp. 2-3.

[605] Willey Keith, « Australia's Population… », pp. 2-3.

[606] Celle-ci ne fut remise en question qu'après la Seconde Guerre mondiale. Willey Keith, « Australia's Population… », pp. 4-6. Sur la politique *« White Australia »*, voir également : Willard Myra, *History of the White Australia Policy to 1920*, 2nd edition, Frank Cass & Co. Ltd., London, 1967 ; Jayasuriya Laksiri, Walker David, Gothard Jan (eds.), *Legacies of White Australia : Race, Culture, and Nation*, University of Western Australia Press, Crawley, 2003 ; Carey Jane, McLisky Claire (eds.), *Creating White Australia*, Sydney University Press, Sydney, 2009.

[607] Auerbach Sascha, *Race, Law, and "The Chinese Puzzle"…*, p. 27. Cette formule avait déjà été introduite en 1897 par la République de Natal en Afrique du Sud pour contrer l'immigration indienne. Huttenback Robert A., « The British Empire as a "White Man's Country"– Racial Attitudes and Immigration Legislation in the Colonies of White Settlement », *Journal of British Studies*, vol. 13, § 1, 1973, pp. 111-112.

[608] Hawkins Freda, *Critical Years in Immigration : Canada and Australia Compared*, McGill-Queen's University Press, Montreal, Kingstone, 1991, pp. 15-16.

[609] Iacovetta Franca, Quinlan Michael, Radforth Ian, « Immigration and Labour : Australia and Canada Compared », *Labour / Le Travail*, vol. 38, Fall 1996, pp. 96-98.

On retrouve donc des similitudes entre le cas américain et le cas australien. Dans les deux cas, c'est l'or qui attira le premier les Chinois. De plus, ces espaces se voulaient l'avant-garde d'une civilisation occidentale et, en Australie en particulier, de l'Empire britannique en Océanie. Il s'agissait pourtant d'une avant-garde entourée par des « races » différentes, considérées comme inférieures[610]. Enfin, comme en Californie, l'élément étranger oriental fut perçu comme une menace redoutable pour le niveau de vie des travailleurs syndicalisés qui exercèrent contre cette minorité la violence née de leur perception d'insécurité sociale[611]. En raison de nombreux facteurs[612], la conscience d'unité de classe du prolétariat australien se développa de façon beaucoup moins prononcée par comparaison avec son sentiment nationaliste. Comme l'affirme le spécialiste d'histoire politique australienne Doug Hunt : « la fraternité, la solidarité et le droit au travail étaient l'apanage d'un groupe homogène de travailleurs blancs, majoritairement britanniques »[613]. D'ailleurs, Hunt ne se réfère pas ici seulement aux Chinois, car, parmi les immigrés qui souffraient de racisme, on retrouvait également les Mélanésiens, les Japonais, les Indiens et même les Italiens et les Grecs[614]. Ainsi, le mouvement laboriste australien et les mêmes socialistes partagèrent la rhétorique raciste et antichinoise bien répandue dans la société de l'époque, tantôt pour des raisons de stratégie politique, tantôt par conviction[615]. Dans le cas du *Victorian Socialist Party*, par exemple, durant les années 1910-1920 encore, les discussions en son sein poussèrent même le parti à rejeter la vision de fraternité et de solidarité parmi les races pour embrasser la *White Australia Policy*[616].

Il faut pourtant souligner que, comme nous l'avons montré dans les chapitres précédents, l'idéologie raciste, même dans le domaine ouvrier australien, dérivait des réflexions de la classe dominante impériale vis-à-vis des peuples subjugués. Ces réflexions jouèrent un rôle crucial dans le maintien d'une faible

[610] Burgmann Verity, « Capital and Labour… », p. 24.
[611] Plusieurs épisodes de violences eurent lieu en Nouvelle-Angleterre, dans le Victoria et la Nouvelle-Galles-du-Sud où, entre 1860 et 1861, se produisirent les émeutes les plus connues dans la région de Burrangong, désignées sous le nom de *Lambing Flat riots*. Carrington Derek Leonard, « Riots at Lambing Flat-1860-1861 », *Journal of the Royal Australian Historiral Society*, vol. 46, § 4, 1960, pp. 223-243 ; Connolly Christopher Newland, « Miners' Rights », *Labour History*, § 35, 1978, pp. 35-47. D'autres émeutes et violences anti-chinoises eurent lieu au cours des décennies suivantes également. Donegan Jacqui, Evans Raymond, « Running Amok : the Normanton Race Riots of 1888 and the Genesis of White Australia », *Journal of Australian Studies*, vol. 25, § 71, 2001, pp. 83-98.
[612] Burgmann Verity, « Capital and Labour… », pp. 23-24.
[613] Hunt Doug, « Exclusivism and Unionism », *Labour History*, § 35, 1978, pp. 80-81.
[614] Hunt Doug, « Exclusivism and Unionism… », pp. 80-81.
[615] Burgmann Verity, « Racism, Socialism, and the Labour Movement, 1887-1917 », *Labour History*, § 47, 1984.
[616] Osborne Graeme, « A Socialist Dilemma », *Labour History*, § 35, 1978.

conscience de solidarité de classe parmi les travailleurs australiens[617]. Ces derniers se percevaient tout d'abord comme des prolétaires de l'Empire. Le fait d'être les fils de la nation conquérante et donc de la « race supérieure » flattait leur orgueil[618]. Néanmoins, le préjugé racial des travailleurs syndicalisés se fondait sur des idées récurrentes et standardisées qui précédaient la période de la prétendue compétition salariale entre travailleurs « blancs » et « jaunes ».

Lors des émeutes qui se produisirent dans la région de Burrangong en Nouvelle-Galles du Sud entre 1860 et 1861, par exemple, les observateurs de l'époque ne surent pas comment expliquer les raisons de cette explosion de violence à l'égard des Chinois. Ils considérèrent les facteurs déclencheurs contingents comme sans importance par rapport à ce qu'ils définirent comme « l'ancien dégoût »[619]. Pourtant, comme l'a montré le spécialiste Christopher Newland Connolly, cet « ancien dégoût » se réduisait à une panoplie d'accusations fausses, insensées et contradictoires. Les Chinois étaient accusés d'être des voleurs et des menteurs, alors qu'ils étaient les premières victimes d'abus et de violences. On les soupçonnait d'homosexualité, de harcèlement vis-à-vis des femmes occidentales et de ne pas vivre avec leurs femmes chinoises, alors que cela leur était interdit. On leur reprochait de rapatrier tous leurs gains et ne pas les investir dans leurs installations en Australie, alors qu'en même temps on les poussait violemment à quitter le pays[620]. On retrouve dans cette approche le même processus rhétorique qui avait enflammé les guerres impériales de l'opium, à savoir celui qui consiste à transformer les victimes en coupables. D'ailleurs, d'après Connolly, cette rhétorique cachait surtout la frustration des chercheurs d'or « blancs », conséquence de leurs méthodes d'extraction désordonnées et inefficaces par rapport au travail plus méthodique des Chinois[621]. Une autre cause qui pouvait expliquer les

[617] Burgmann Verity, « Capital and Labour… ». Nous ne partageons pas les critiques soulevées sur ce point par des détracteurs de Burgmann. Andrew Markus, par exemple, a essayé de discréditer la thèse de Burgmann en la taxant de simpliste. Markus Andrew, « Explaining the Treatment of Non-European Immigrants in Nineteenth Century Australia », *Labour History*, § 48, May 1985, pp. 86-91. Néanmoins, l'approche transpacifique à la question du développement du discours du « péril jaune » dans différents espaces nous permet d'éclairer la pertinence de la lecture de Burgmann. Comme elle le dit elle-même : « Bien que je n'aie pas soutenu le fait que le racisme a commencé avec le capitalisme, j'ai certainement soutenu que c'est […] l'impérialisme capitaliste, qui explique la force du racisme au sein de toutes les classes au siècle dernier et pendant la première moitié de ce siècle. […] L'épisode australien s'inscrit dans le cadre d'une expérience mondiale ». Burgmann Verity, « Comment : Who Our Enemies Are : Andrew Markus and the Baloney View of Australian Racism », *Labour History*, § 49, November 1985, p. 100.

[618] À ce sujet, une réflexion intéressante est proposée par : Fitzgerald John, *Big White Lie : Chinese Australians in White Australia*, UNSW Press, Sydney, 2007, ch. 1, 3.

[619] Connolly Christopher Newland, « Miners' Rights… », p. 36.

[620] Connolly Christopher Newland, « Miners' Rights… », pp. 36-37.

[621] Connolly Christopher Newland, « Miners' Rights… », pp. 39-42.

inquiétudes à l'origine des émeutes était certainement le nombre de mineurs chinois. Il grandissait effectivement, au point que les Chinois étaient souvent majoritaires dans nombre de champs aurifères. Néanmoins, en raison de leur statut non privilégié, les Chinois se voyaient souvent confier les espaces les moins rentables[622]. Comme on le verra dans le chapitre 8, des épisodes de violence et de tension eurent lieu en Russie orientale aussi autour du secteur aurifère.

Il fallait donc un discours idéologique qui précède la crainte économique pour identifier de manière aussi nette un « nous » et les « Autres » comme deux groupes ennemis. En gros, l'existence d'une idée d'altérité négative appliquée aux Chinois créait les bases de la situation de violence contingente. Les mineurs étaient prêts à accueillir « des hommes de toutes les nations sauf les Chinois [men of all nations except Chinamen] »[623]. Ce discours n'était donc pas le fruit d'une quelconque menace (réelle ou inventée) pour les travailleurs « blancs », mais préexistait et, visiblement, jouait un rôle important dans la création des appréhensions concernant les immigrés asiatiques. Cela rendait grand service aux capitalistes « blancs » dans leur volonté de maintenir le coût de la main-d'œuvre australienne suffisamment bas dans les secteurs stratégiques. L'historien Sasha Auerbach résume cette situation ainsi :

« De nombreux immigrants chinois ont souffert du fardeau des préjugés populaires, d'un système d'exploitation de la main-d'œuvre abusif, de la pauvreté et de son corollaire de maux sociaux, ainsi que des moqueries incessantes du journalisme à sensation et de la satire en caricatures. Les détracteurs des Chinois justifiaient leur hostilité par une panoplie d'arguments économiques, moraux et nationalistes. […] Le débat sur la main-d'œuvre chinoise en Australie […] était […] lié à trois questions plus larges : le mouvement vers l'unification et l'indépendance nationales, la construction simultanée d'une identité nationale basée sur le concept de "blanchitude" et la catégorisation quasi-scientifique des deux races, anglo-saxonne et chinoise, comme étant deux groupes fondamentalement incompatibles engagés dans une compétition féroce pour la domination régionale et mondiale. »[624]

En Australie, on passa ainsi d'une instrumentalisation à des fins impériales (britanniques), à une instrumentalisation pour des buts nationalistes identitaires

[622] Connolly Christopher Newland, « Miners' Rights… », pp. 41-42.
[623] Curthoys Ann, « White, British, and Europeans : Historicising Identity in Settler Societies », in Carey Jane, McLisky Claire (ed.), *Creating White Australia…*, p. 22.
[624] Auerbach Sascha, *Race, Law, and "The Chinese Puzzle"…*, pp. 19-20.

des classes dominantes locales. Tant dans le premier cas que dans le second, les intérêts en jeu n'étaient pas ceux de la force de travail. Néanmoins, celle-ci se trouvait paradoxalement en première ligne dans les épisodes de contestation antichinoise les plus éclatants. Parmi les plus connus, la grève des marins de l'*Australasian Steam Navigation Company* en 1878 est exemplaire. Enragés par les projets de la compagnie de remplacer certains équipages par des marins chinois, les grévistes se mobilisèrent de façon compacte en demandant une législation restreignant l'immigration chinoise. La question eut un écho intersectoriel car, durant les années 1870, les travailleurs chinois s'étaient insérés dans la manufacture de meubles et dans d'autres secteurs qui les avaient mis en compétition directe avec les travailleurs blancs[625]. Dès lors, durant une période d'augmentation de l'immigration chinoise, le discours décrivant les Chinois comme des hordes d'envahisseurs, dangereux, sales, immoraux, inférieurs et parasites, se renforça[626]. Ce discours permit de différencier cette lutte de celle que les associations de défense des droits des travailleurs avaient menée, par exemple en 1877, contre l'immigration de main-d'œuvre britannique assistée par le gouvernement[627]. Le discours antichinois était mobilisateur. Aux côtés des marins et des syndicats s'alignèrent les commerçants, les artisans et les petits employeurs, lesquels, n'ayant pas les moyens d'importer de la main-d'œuvre chinoise, craignaient la concurrence[628]. Les idées relatives à la supériorité de la « race blanche » promues par la rhétorique impériale permirent à la mobilisation de gagner les sympathies de l'opinion publique et d'une bonne partie de la presse[629]. L'*Australasian Steam Navigation Company* fut, en revanche, favorisée par le Secrétaire colonial de la Nouvelle-Galles du Sud, par la Chambre de Commerce de Sydney et par quelques rares journaux conservateurs[630].

Cette situation reflète la situation américaine décrite précédemment, en affichant les positions opposées des représentants du grand capital contre

[625] Markus Andrew, « Divided We Fall… », p. 1.
[626] Curthoys Ann, « Conflict and Consensus… », pp. 51-52.
[627] Curthoys Ann, « Conflict and Consensus… », p. 54. D'ailleurs, de temps en temps, des protestations ou des émeutes sporadiques concernaient les immigrés européens non « anglo-celtiques » aussi, chez lesquels on trouvait également des éléments de différenciation culturels et physiques qui les identifiaient comme des groupes étrangers difficiles à assimiler. Voir par exemple le cas des Italiens : Andreoni Helen, « Olive or White ? The Colour of Italians in Australia », *Journal of Australian Studies*, vol. 27, § 77, 2003. Le facteur déclencheur était donc toujours celui de la compétition salariale, auquel l'élément de la différence raciale se superposait successivement en lui donnant un nouveau sens. Iacovetta Franca, Quinlan Michael, Radforth Ian, « Immigration and Labour… », p. 95.
[628] Curthoys Ann, « Conflict and Consensus… », p. 53.
[629] Curthoys Ann, « Conflict and Consensus… », pp. 56-58.
[630] Curthoys Ann, « Conflict and Consensus… », pp. 57-61.

les travailleurs, alliés avec les capitalistes locaux et plusieurs secteurs de la société civile autour de l'idéologie raciste (impériale ou nationaliste). Les rares voix qui s'élevèrent parmi les travailleurs pour exiger que les entreprises garantissent aux marins chinois les mêmes rémunérations et privilèges que pour les « blancs » ne furent pas écoutées[631]. Au total, à la suite d'une longue résistance des organes législatifs où les députés restaient largement conservateurs, des lois restrictives vis-à-vis des Chinois furent promulguées[632]. Quelques années plus tard, ce fut le tour du secteur de la manufacture de meubles du Victoria de parcourir une voie que nous avons déjà rencontrée dans le cas californien, en demandant et obtenant, entre autres, une loi obligeant les ateliers employant des Chinois à marquer les meubles qu'ils produisaient avec un tampon discriminatoire[633]. Selon l'historien Robert Huttenback : « Une fois le principe de législation commerciale discriminatoire établi, ce n'était qu'une question de temps avant que les autres colonies australasiennes ne s'y conforment »[634]. Et en effet, des législations de plus en plus sévères à l'encontre des immigrés chinois furent promulguées, malgré le scepticisme de l'administration impériale, soucieuse de ne pas gâcher les relations cordiales avec l'Empire du Milieu[635].

On remarque dans ce cadre une dialectique centre-périphérie aux intérêts conflictuels. Si, d'un côté, la diplomatie britannique était opposée à toute loi raciste pouvant heurter ses homologues chinois ou japonais, de l'autre, au niveau local, cette sensibilité était subordonnée à ce que l'on considérait comme un droit à l'autodétermination par le biais de la préservation de la « race dominante »[636]. Une certaine préoccupation fut également exprimée par les administrateurs et les grands acteurs économiques des Territoires du Nord au climat tropical particulièrement dur à supporter pour les colons d'origine européenne. Ici, les Chinois étaient employés dans presque tous les secteurs, en particulier dans l'agriculture et la construction de chemins de fer. Ils constituaient un élément incontournable du tissu économique de la région, mais cela n'empêcha pas la réduction de leur présence vers la fin du XIX^e^ siècle[637].

---

631 Curthoys Ann, « Conflict and Consensus… », p. 64.
632 Curthoys Ann, « Conflict and Consensus… », p. 64.
633 Markus Andrew, « Divided We Fall… », pp. 2-4.
634 Huttenback Robert A., *Racism and Empire. White Settlers and Colored Immigrants in the British Self-Governing Colonies 1830-1910*, Cornell University Press, Ithaca, London, 1976, p. 257.
635 Huttenback Robert A., *Racism and Empire…*, pp. 242-243.
636 Martens Jeremy C., *Empire and Asian Migration. Sovereignty, Immigration, Restriction and Protest in the British Settler Colonies, 1888-1907*, UWAP, Crawley, 2018, pp. 3-5 *et passim*.
637 Huttenback Robert A., *Racism and Empire…*, pp. 250-254.

VII Un autre élément de comparaison : le cas canadien

Le cas australien, nous l'avons vu, se présente comme un exemple parlant de ce que l'historienne Ann Curthoys identifie comme une sorte de phénomène mondial du colonialisme britannique[638], qui entraîna des répercussions également en Nouvelle-Zélande[639], au Canada, en Afrique du Sud et en Angleterre même. La force du vecteur idéologique impérial peut être mieux appréciée si l'on observe que, dans certains de ces espaces, le discours raciste visant les Asiatiques se diffusa plus rapidement que les immigrés chinois eux-mêmes. En 1864 déjà, en Colombie-Britannique, lorsque la province ne comptait que 3 000 Chinois environ sur son territoire, des motions pour introduire des impôts discriminatoires à l'égard de ces derniers furent discutées[640]. Encore une fois, les Chinois avaient atteint la Colombie-Britannique[641] à la suite de la découverte de l'or à la fin des années 1850, exactement comme en Australie, selon l'historien W. Peter Ward : « Lorsque les Chinois posèrent pour la première fois le pied sur les côtes occidentales […], deux courants de pensée convergents orientèrent la côte occidentale en leur défaveur. Le premier fut la sinophobie ancrée dans la mentalité occidentale. L'autre était le racisme né de la vie dans les camps miniers »[642].

Malgré cela et quoique dédaigneux vis-à-vis des immigrés chinois, le Gouvernement colonial britannique ne faisait pas mystère de leur utilité en tant que travailleurs, consommateurs et sujets imposables[643]. De plus, les colons aisés appréciaient la possibilité d'embaucher des Chinois comme domestiques[644]. Il s'ensuivit pourtant la montée en puissance d'un discours discriminatoire à l'encontre de ceux que l'on appelait avec dérision « *John Chinaman* »[645]. Vers la moitié des années 1870, des représentants de Nanaimo,

---

638 Curthoys Ann, « White, British, and Europeans… ».

639 Pour des raisons d'espace, le cas de la Nouvelle-Zélande ne sera pas traité ici. Toutefois, il présente de nombreuses similitudes avec le cas australien. Voir : Ferguson Philip, *The Making of the White New Zealand Policy : Nationalism, Citizenship and the Exclusion of the Chinese, 1880-1920*, PhD Thesis, University of Canterbury, 2003, <https://ir.canterbury.ac.nz/handle/10092/4589> [Consulté en ligne le 22/07/2022].

640 Huttenback Robert A., *Racism and Empire*…, p. 261.

641 Sur l'histoire de la politique migratoire canadienne : Knowles Valerie, *Strangers at Our Gate : Canadian Immigration and Immigration Policy, 1540-2015*, Fourth Edition, Dundurn Press, Toronto, 2016.

642 Ward W. Peter, *White Canada Forever*…, p. 24.

643 Ward W. Peter, *White Canada Forever*…, p. 25.

644 Ward W. Peter, *White Canada Forever*…, p. 26.

645 On retrouve dans cette région les mêmes préjugés concernant les Chinois qui ont déjà été mentionnés pour les cas californiens et australiens, à savoir : manque d'hygiène, niveau de vie inacceptable pour un

sur l'île de Vancouver, demandèrent l'imposition de taxes spéciales sur les Chinois pour protéger la main-d'œuvre « blanche » dans les mines de charbon. La proposition fut refusée, mais la discussion émergea à nouveau en 1884 pour empêcher les Chinois d'accéder aux travaux dépendant du financement public, comme la construction du chemin de fer Canadien Pacifique. Ici, nous assistons à un autre cas de dialectique entre les classes visant la négociation des salaires, transformée en opposition interraciale. Le lobby des constructeurs communiqua au gouvernement que la main-d'œuvre chinoise ne pouvait pas être exclue des chantiers[646]. De son côté, le gouvernement n'avait aucune intention d'entrer en matière avant la fin des travaux[647]. Bien entendu, l'opposition des lobbies aux lois antichinoises ne concernait pas les lois restreignant les droits civils, qui, elles, furent approuvées. Comme en Australie et en Californie, ces mesures accroissaient la précarité des Chinois ainsi que le pouvoir de contrôle et de chantage de la part des employeurs.

Alors que la question chinoise commençait à être débattue à Ottawa, les législateurs de la Colombie-Britannique, insatisfaits de la souplesse du gouvernement, s'engagèrent dans un long bras de fer avec la Cour suprême en promulguant des lois manifestement discriminatoires que la Cour dut abroger[648]. Huttenback nous résume les termes des protestations comme suit :

« Les critiques à l'égard des Chinois étaient fondées sur le fait qu'ils n'avaient pas réussi à établir leur foyer dans le pays. Ils […] venaient sans leur famille et ne cherchaient qu'à gagner suffisamment d'argent pour retourner dans leur pays d'origine, […] les Chinois […] "tendent à la dégradation de la classe ouvrière blanche" et empêchaient l'immigration de travailleurs blancs […]. Les Chinois […] étaient régis par des sociétés secrètes qui incitaient au crime […]. Enfin, "l'usage de l'opium s'est étendu […] à la dépravation des races indigènes, et les Chinois encouragent l'usage de cette drogue […]". »[649]

Le discours promu dans le Canada occidental se fondait sur les mêmes argumentations qu'en Australie et en Californie. Entre 1881 et 1885, la demande de main-d'œuvre bon marché pour la construction du chemin de fer avait augmenté, et le recours aux travailleurs chinois jouit d'un nouvel

« blanc », vecteurs de maladies ou de vices (comme l'opium ou la prostitution), criminalité, dumping salarial, manque de volonté de s'intégrer à la culture locale, de ne pas se reproduire, etc. Ward W. Peter, *White Canada Forever…*, pp. 3-35.

646 Ward W. Peter, *White Canada Forever…*, pp. 35-36.

647 Ward W. Peter, *White Canada Forever…*, p. 38.

648 Huttenback Robert A., *Racism and Empire…*, pp. 264-267.

649 Huttenback Robert A., *Racism and Empire…*, p. 266.

élan. Des milliers d'immigrés chinois « furent importés » de la Chine vers les chantiers du Canada occidental, suscitant de vibrantes protestations[650]. Les travailleurs « blancs » virent encore une fois leur ennemi en « *John Chinaman* » et cette tension s'exprima par des attaques violentes sur les sites de construction[651]. Ce nouveau flux d'immigrés renouvela l'hostilité des législateurs de la Colombie-Britannique[652], sollicités par une population qui s'inquiétait des conséquences de l'« *Exclusion Act* » américain. On craignait une véritable invasion[653]. En 1885, la Colombie-Britannique promut finalement une loi restrictive en imposant une lourde taxe sur les Chinois débarquant au Canada[654]. Le discours de haine raciale s'enflamma avec l'explosion d'actes de violence très graves contre la minorité chinoise à Vancouver en 1886-1887 et en 1907[655]. Nous montrerons, en particulier dans le chapitre 11, comment la construction de certaines sections du chemin de fer transsibérien fut à l'origine de problématiques similaires en Russie orientale également.

Même dans le cas canadien, la dialectique entre employeurs et travailleurs pour la définition du prix de la main-d'œuvre était le principal élément structurel sous-jacent de la diffusion du discours du « péril jaune ». Ici, les associations syndicales jouèrent un rôle mineur en raison de leur faible présence. Toutefois, durant les années 1890, elles se trouvèrent face au même choix stratégique que les syndicats australiens : tenter une union interraciale ou se rallier sur les positions anti-asiatiques. La seconde option fut adoptée, entre autres, pour le caractère unificateur du discours raciste[656]. Concernant le durcissement législatif, mis en place à maintes reprises depuis 1885, les lois antichinoises suscitèrent une certaine frustration en Colombie-Britannique. Exactement comme aux États-Unis, le flux d'immigrés chinois fut remplacé par des Japonais[657], des Coréens et des Indiens[658]. Il fallut encore plus d'une décennie pour promouvoir des lois *ad hoc* prévenant l'immigration asiatique et pour arriver, en 1910 environ, à clore la transition législative visant à maintenir le Canada « blanc »[659]. Cette fermeture vis-à-vis des Asiatiques alla de pair

650 Li Peter, « Reconciling with History : the Chinese-Canadian Head Tax », *Journal of Chinese Overseas*, vol. 4, § 1, May 2008, pp. 127-128 ; Ward W. Peter, *White Canada Forever…*, pp. 36-42.
651 Ward W. Peter, *White Canada Forever…*, p. 37
652 Huttenback Robert A., *Racism and Empire…*, 267.
653 Ward W. Peter, *White Canada Forever…,* p. 36.
654 Huttenback Robert A., « The British Empire… », pp. 132-133.
655 Ward W. Peter, *White Canada Forever…*, pp. 44-46 ; Lee Erika, « Hemispheric Orientalism… ».
656 Ward W. Peter, *White Canada Forever…*, pp. 48-49.
657 Ward W. Peter, *White Canada Forever…*, pp. 97-141.
658 Huttenback Robert A., « The British Empire… », pp. 132-134.
659 Huttenback Robert A., « The British Empire… », p. 136.

avec une politique d'attraction d'immigrés « blancs ». Entre 1896 et 1914, le gouvernement canadien organisa de façon méthodique l'immigration de 2,5 millions de personnes, presque toutes en provenance du Royaume-Uni, des États-Unis ou du continent européen[660]. Le gouvernement recruta surtout des agriculteurs auxquels il offrait des terrains sur lesquels s'installer dans les régions centrales et orientales servies par le réseau ferroviaire[661]. Ces politiques de colonisation territoriale sur une base ethnique réussirent au Canada, et permirent aux régions non atlantiques de faire face aux conséquences de la fermeture des ports aux travailleurs asiatiques.

VIII Le vecteur impérial de la diffusion du discours du « péril jaune »

Plusieurs facteurs contribuèrent à la diffusion du discours du « péril jaune » à une échelle mondiale, et l'un de ces facteurs est représenté par les réseaux d'échanges qui existaient parmi les unions syndicales de l'Empire britannique. L'Empire fut un vecteur de transmission d'idées politiques, de revendications et de solidarité parmi les mouvements ouvriers ou les associations de travailleurs présentes aux quatre coins du monde. D'ailleurs, à partir des années 1880 déjà, les syndicats australiens commencèrent à influencer leurs camarades de Londres sur la question asiatique[662]. La cause anti-asiatique s'imposa comme une lutte pour laquelle les syndicats pouvaient se mobiliser ensemble. L'apogée de ce processus de convergence fut atteint le 1er mars 1914 avec une immense manifestation à Londres, lorsque les ouvriers anglais se mobilisèrent pour soutenir l'exclusion des travailleurs « noirs » et « jaunes » de tous les travaux qualifiés en Afrique du Sud[663].

C'était surtout la grande force de propagation du discours du « péril jaune » qui permit ce résultat. Ironie de l'histoire, ce discours atteint les côtes de l'Afrique du Sud grâce à l'immigration de milliers de mineurs australiens qui, durant les années 1890, fuyaient la crise du secteur minier en Australie vers une terre plus prometteuse[664]. Les Australiens exportèrent leur vision

660 Hawkins Freda, *Critical Years in Immigration*…, pp. 3-4.
661 Hawkins Freda, *Critical Years in Immigration*…, p. 5-8.
662 Auerbach Sascha, *Race, Law, and "The Chinese Puzzle"*…, pp. 24-25.
663 Hyslop Jonathan, « The Imperial Working Class Makes itself "White": White Labourism in Britain, Australia, and South Africa before the First World War », *Journal of Historical Sociology*, vol. 12, § 4, December 1999, pp. 398-399.
664 Hyslop Jonathan, « The Imperial Working Class… », p. 407.

de la lutte syndicale sans jamais oublier leur cheval de bataille raciste : la création d'une communauté politique fondée sur la protection des travailleurs « blancs » par le biais de l'exclusion des autres « races »[665]. En réalité, en Afrique du Sud, la question de l'importation de la main-d'œuvre chinoise ne dut se poser qu'en 1904[666], après la Seconde guerre des Boers (1899-1902), pour faire face à la pénurie de mineurs. Les événements suivirent le parcours habituel : les propriétaires des mines d'or envoyèrent des pétitions au gouvernement conservateur afin d'obtenir de la main-d'œuvre bon marché, et environ 64 000 travailleurs chinois furent rapidement « importés »[667]. Le préjugé antichinois précéda l'arrivée des Chinois, ce qui explique la rapidité des réactions des locaux à leur arrivée. Dès le départ, les Chinois furent soumis à des conditions de semi-détention dans leurs espaces de travail où les droits les plus basiques leur furent niés[668]. Dans les débats politiques, on parlait désormais couramment d'« esclavage chinois [chinese slavery] ».

La décision d'importer de la main-d'œuvre chinoise ne fut pas perçue comme un fait de politique exclusivement régionale. Au contraire, elle provoqua des protestations véhémentes de la part des gouvernements australien et néo-zélandais[669] et fut aussi utilisée par les partis anglais d'opposition afin d'attaquer le gouvernement conservateur lors des élections de 1906 au cœur de l'Empire[670]. Partie de l'Australie et passant par l'Afrique du Sud, l'idéologie du « laborisme blanc »[671] fit brèche en Angleterre. Au début du XX^e siècle, renforcé par l'influence de plusieurs diasporas qui s'étaient confrontées directement à la question chinoise ailleurs, l'idéologie du « laborisme blanc » et le discours antichinois qui l'accompagnait devinrent déterminants dans la vie politique anglaise[672]. Par ailleurs, le Parti libéral prit le pouvoir en 1906 avec la promesse d'arrêter le recrutement des coolies chinois pour le Transvaal.

---

665 Hyslop Jonathan, « The Imperial Working Class… », p. 407.

666 Avant cette date, c'était l'immigration indienne qui avait été sous le feu des projecteurs. Huttenback Robert A., *Racism and Empire…*, pp. 195-240.

667 Spencer Scott C., « British Liberty Stained : "Chinese Slavery", Imperial Rhetoric, and the 1906 British General Election », *Madison Historical Review*, vol. 7, § 3, 2010, pp. 2, 9-10.

668 Les mineurs chinois n'avaient pas le droit de quitter leurs lieux de travail, ne pouvaient pas entretenir de contacts avec la société locale et étaient soumis à des harcèlements, des traitements arbitraires et des punitions corporelles de la part des administrations, ainsi que de la population locale munie d'armes à feu. Spencer Scott C., « British Liberty Stained… », pp. 10-11 ; Auerbach Sascha, *Race, Law, and "The Chinese Puzzle"…*, p. 35 ; Grant Kevin, *A Civilised Savagery : Britain and the New Slaveries in Africa, 1884-1926*, Routledge, New York, 2005, pp. 99-100.

669 Hyslop Jonathan, « The Imperial Working Class… », p. 408. Sur ce sujet voir aussi Grant Kevin, *A Civilised Savagery…*, ch. 3.

670 Spencer Scott C., « British Liberty Stained… ».

671 Voir Hyslop Jonathan, « The Imperial Working Class… ».

672 Hyslop Jonathan, « The Imperial Working Class… », pp. 409-414.

Les libéraux accusaient les conservateurs de recourir à l'esclavage dans la région et d'inhiber le flux de colons britanniques, ainsi que la conséquente exportation de la « civilisation » vers cette colonie. Le discours devint pourtant paradoxal lorsqu'ils demandèrent que les capitalistes sud-africains ne traitent pas les Chinois comme des esclaves, mais pas non plus comme des « blancs »[673]. Tout simplement, en accord avec leur vision du monde, il n'y avait pas de place pour les travailleurs chinois en Afrique du Sud. À vrai dire, il n'y avait pas de place pour ce qu'ils représentaient, à savoir une évidence criante des contradictions du système colonial et impérialiste britannique.

Entre 1907 et 1910, le gouvernement du Transvaal promut, avec les faveurs de Londres, une politique active de rapatriement des travailleurs chinois[674], suivie en 1913 par l'interdiction d'entrée dans l'Union de l'Afrique du Sud pour tous ceux qui ne passeraient pas un test de langue[675]. Pourtant, l'objectif de la création d'une communauté « blanche » à l'instar de l'Australie ou de la Nouvelle-Zélande, ne se concrétisera jamais. Si en Australie, en Nouvelle-Zélande ou dans l'Amérique du Nord-Ouest, les « blancs » constituaient désormais la majorité de la population, en Afrique du Sud, ils restaient minoritaires par rapport à la population « noire ». Cette observation nous permet de souligner la force du facteur local. Les craintes raciales et démographiques en Afrique du Sud étaient déjà très élevées avant l'introduction des Chinois[676]. Une fois les Asiatiques chassés, le « laborisme blanc » recommença à viser les travailleurs « noirs » et exigea que la main-d'œuvre d'origine européenne soit protégée[677].

Toutefois, le discours du « péril jaune » ne fut pas oublié. Au contraire, il fut relancé directement par les organisations de marins anglais, inquiètes de l'augmentation de l'embauche de Chinois de la part des compagnies de navigation (on n'oubliera pas à ce propos l'antécédent australien[678]). La présence grandissante de Chinois dans les ports anglais fut à l'origine d'observations intéressantes. Depuis Londres, en 1908, certains syndicalistes remarquaient une lente internationalisation du « péril ». Les faits leur paraissaient évidents : dans chaque contrée où la civilisation anglo-saxonne

[673] Spencer Scott C., « British Liberty Stained… », pp. 11-16. Nous retrouvons ici toute la difficulté de l'homme européen de l'époque à conceptualiser de façon cohérente l'« altérité jaune ». Voir chapitre 2.
[674] Richardson Peter, *Chinese Mine Labour in the Transvaal*, MacMillan Press LTD, London and Basingstoke, 1982, ch. 7.
[675] Huttenback Robert A., *Racism and Empire…*, p. 154.
[676] Atkinson David C., *The Burden of White Supremacy : Containing Asian Migration in the British Empire and the United States*, University of North Carolina Press, Chapel Hill, 2016, ch. 2.
[677] Grant Kevin, *A Civilised Savagery…*, pp. 105-106.
[678] Voir le paragraphe VI de ce chapitre.

s'était installée, les « blancs » se mobilisaient pour faire face au danger que semblaient représenter les travailleurs asiatiques[679]. Les Britanniques « avaient le devoir » de se joindre à cet effort. En 1908, le test de langue fut introduit dans les îles britanniques également. Ici pourtant cette solution ne fut pas efficace. Les Chinois s'y adaptèrent en se déclarant souvent sujets de la Couronne en provenance de Hong Kong ou de Singapour[680]. Selon Sasha Auerbach :

« Ce fut donc à travers le conflit entre les intérêts des travailleurs maritimes britanniques et les armateurs britanniques au sujet de l'application des lois restreignant le "travail chinois" que le stéréotype du "Chinois rusé" fut présenté comme une menace directe pour les intérêts de la classe ouvrière en Grande-Bretagne elle-même. »[681]

La perception du danger en arriva à dessiner la possibilité d'une colonisation inverse par le biais des tentatives de la part des Chinois de s'insérer au cœur de l'économie impériale et d'augmenter leur présence numérique. Cette perception n'avait bien sûr rien à voir avec la réalité. Elle se fondait largement sur les récits des débats racistes australiens ou sud-africains, sur les récits de plus en plus populaires de la littérature du « péril jaune »[682], ou encore sur les discours antichinois en provenance des États-Unis et du Canada[683]. En Amérique du Nord d'ailleurs, le niveau d'internationalisation du phénomène s'était manifesté en 1907 lorsque des émeutes anti-asiatiques se produisirent à la même période dans plusieurs villes, tant sur la côte est que sur la côte ouest[684]. Ainsi, l'image de l'immigré chinois immoral, sale, malin, rusé, violent, calculateur et incapable de s'intégrer à la communauté « blanche » jouit d'une popularisation extraordinaire au Royaume-Uni aussi.

---

679 Auerbach Sascha, *Race, Law, and "The Chinese Puzzle"*…, p. 39.
680 Auerbach Sascha, *Race, Law, and "The Chinese Puzzle"*…, p. 40.
681 Auerbach Sascha, *Race, Law, and "The Chinese Puzzle"*…, p. 41.
682 Nous traiterons ce sujet dans le chapitre suivant.
683 Auerbach Sascha, *Race, Law, and "The Chinese Puzzle"*…, p. 51.
684 Erika Lee remarque l'existence d'échanges d'idées et de mouvements de représentants syndicaux ayant permis à ce phénomène de s'étaler dans plusieurs villes des États-Unis et du Canada. Lee Erika, « The "Yellow Peril"… », pp. 550-556.

Conclusion

Le « laborisme blanc » ne fut pas le seul vecteur du discours du « péril jaune », comme le remarquent les historien·ne·s Matthew Guterl et Christine Skwiot :

« Ce qui rend possible l'étude de ce phénomène à une échelle mondiale, c'est la prise de conscience naissante, au sein des sociétés de colons blancs, qu'ils étaient en fait des collègues (ou partenaires) dans une collaboration raciale qui défiait les frontières territoriales et transcendait les intérêts nationaux et économiques divergents. »[685]

Le rôle des journaux a été conséquent. Si, durant la période 1860-1870, la presse hispanophone sud-américaine ou des Caraïbes avait influencé la discussion concernant les travailleurs chinois dans les colonies dominées par les « blancs »[686], durant la période suivante, la presse anglophone nord-américaine manifesta à son tour son pouvoir d'influence. Comme le remarque Erika Lee, les journaux à l'étranger réimprimaient volontiers les articles sur le phénomène migratoire chinois aux États-Unis[687]. Rien que cela donna un écho formidable à la perception négative typique du Chinois. Lee nous rappelle que, lorsque le Canada et le Mexique abordèrent l'étude de l'immigration chinoise, ils commencèrent par le matériel produit par les autorités et la presse américaines[688]. Un autre exemple est donné par les *Randlords* sud-africains, qui étudièrent les solutions adoptées aux États-Unis et au Canada avant de démarrer la politique d'importation de main-d'œuvre chinoise. Le but était de repérer les « bonnes pratiques » ou encore les erreurs à ne pas répéter. C'est d'ailleurs à partir des observations portant sur la Californie qu'ils choisirent de mettre en place un système limitant le libre mouvement des Chinois. La Californie, selon eux, avait échoué, permettant aux Chinois d'entrer en concurrence directe avec les travailleurs américains, mais surtout en leur laissant la possibilité de se déplacer trop librement sur son territoire[689]. À cela s'ajoutait la pression interne des migrants australiens

[685] Guterl Matthew, Skwiot Christine, « Atlantic and Pacific Crossings : Race, Empire, and "the Labor Problem" in the Late Nineteenth Century », *Radical History Review*, § 91, Winter 2005, p. 54.
[686] Lee Erika, « The "Yellow Peril"… », p. 546.
[687] Ceci fut le cas même en Russie, comme nous le verrons dans la deuxième partie de notre ouvrage.
[688] Lee Erika, « The "Yellow Peril"… », p. 547.
[689] Guterl Matthew, Skwiot Christine, « Atlantic and Pacific Crossings… », p. 47. L'idée de ségrégation ou de séparation sur un fondement ethnique n'était pas étrangère à la conception coloniale anglaise (ou américaine) qui favorisa dans ses nouvelles villes coloniales la création de quartiers séparés pour les

et de leur propagande, ainsi que l'exemple « exclusionniste » de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande. Tous ces éléments poussèrent les gouverneurs du Transvaal vers des positions radicales.

Il est donc non seulement pertinent, mais même nécessaire d'encadrer le phénomène de la diffusion du discours du « péril jaune », ainsi que son lien avec le développement des territoires de récente colonisation, dans un contexte historique mondial. Comme nous le montrerons, la Russie orientale s'insère également dans ce cadre. Les étapes du développement de son discours du « péril jaune » sont similaires à celles des autres espaces de la région transpacifique que nous avons pris en considération dans ce chapitre. Si, dans les premiers chapitres de cet ouvrage, nous avons reconstruit les étapes de la création d'une image négative des populations orientales au sein de la pensée occidentale, nous avons montré ici comment cette image fut utilisée, à partir de la seconde moitié du XIX^e^ siècle, en tant qu'outil idéologique de promotion de la lutte « interraciale » en lieu et place de la lutte entre les classes. Nous pouvons donc conclure que le discours du « péril jaune » moderne s'est manifesté dans un contexte impérial et impérialiste. Il fut tout d'abord un phénomène transpacifique, puis mondial. Les terrains fertiles pour son essor ont été les espaces récemment colonisés « blancs » de la région transpacifique, où la main-d'œuvre flexible et bon marché était recherchée, surtout dans les secteurs minier, agricole et dans les grandes œuvres d'aménagement structurel des espaces récemment colonisés. Cette nécessité était renforcée par la fin de l'esclavage et la naissance d'une conscience de classe parmi les travailleurs.

Dans ce contexte, le discours du « péril jaune » est devenu, entre autres, une arme des grands groupes capitalistes nationaux et internationaux permettant la gestion des tensions entre les classes grâce au soutien à l'idée de l'existence d'un clivage civilisationnel et racial. Cette idée a pu prévaloir sur les idéaux internationalistes au sein des syndicats, permettant la diffusion du « laborisme blanc », visant la défense des droits acquis par une aristocratie ouvrière « blanche » qui se sentait menacée par la main-d'œuvre « de couleur ». En raison de l'alliance entre le « laborisme blanc » et la petite bourgeoisie, dans tous les espaces considérés, la diffusion du discours du « péril jaune » a engendré une discrimination croissante de la main-d'œuvre asiatique et a finalement contribué à son exclusion des sociétés d'accueil. Dans la plupart

différentes minorités ethniques, dont les *Chinatowns*. Christopher A. J., « "Divide and Rule": the Impress of British Separation Policies », *Area*, vol. 20, § 3, September 1988, p. 234.

des cas considérés, la force de travail asiatique a été au moins partiellement remplacée par une force de travail d'origines différentes.

Après avoir montré les fondements socio-économiques sous-jacents à l'essor du discours du « péril jaune » durant l'époque moderne, nous allons maintenant nous pencher sur ses impacts dans les domaines culturels littéraires et artistiques qui en ont permis une vaste diffusion.

Chapitre 4

L'exploit du « péril jaune » littéraire

« Laissez donc la Chine dormir, car lorsque la Chine s'éveillera le monde entier tremblera ». Cette phrase est attribuée à Napoléon Ier, qui l'aurait prononcée en 1816[690]. L'abîme de terreur et la méfiance qui se cachent derrière la tournure prophétique « le monde entier tremblera » trouvèrent leur forme visuelle en 1895, lorsque l'empereur allemand Guillaume II (1859-1941) se servit d'une illustration allégorique du peintre Hermann Knackfuss (1848-1915) intitulée *Peuples d'Europe, préservez vos biens les plus sacrés* [Völker Europas, wahrt eure heiligsten Güter], afin d'appeler les nations de l'Europe à se rallier contre un ennemi commun et épouvantable[691].

L'Allemagne marquait ainsi son intérêt grandissant vis-à-vis de la Chine, où elle s'empressait d'obtenir des concessions[692] et de protéger sa projection impériale en Asie des premières tentatives d'expansion japonaises[693].

[690] Voir l'avant-propos de Peyrefitte Alain, *Quand la Chine s'éveillera… : … le monde tremblera*, Fayard, Paris, 1973. Alain Peyrefitte, qui s'inspira de cette citation pour l'intitulé de son livre, n'a pas été en mesure de trouver des preuves que Napoléon à Sainte-Hélène avait réellement prononcé cette phrase.

[691] Knackfuss Hermann, *Völker Europas, wahrt eure heiligsten Güter*, 1895, Wikipedia, <https://de.wikipedia.org/wiki/V%C3%B6lker_Europas,_wahrt_eure_heiligsten_G%C3%BCter> [Consulté en ligne le 18/02/2021].

[692] Nous reviendrons sur ce point au chapitre 10.

[693] Piana Elena, *The Yellow Danger*, Società Italiana di Storia Militare, 2015, pp. 4-5, <http://www.societaitalianastoriamilitare.org/COLLANA%20SISM/Elena%20Piana%20The%20Yellow%20Danger.pdf> [Consulté en ligne le 15/04/2022].



Figure 1. *Peuples d'Europe, préservez vos biens les plus sacrés* [Völker Europas, wahrt eure heiligsten Güter]. Alamy / Photo12/Ann Ronan Picture Library.

Le contexte était celui de la période qui suivait la guerre sino-japonaise de 1894-1895, durant laquelle l'armée nippone montra au monde ses réussites en matière de modernisation en humiliant l'Empire du Milieu. L'art, dans ce cas la peinture, fut utilisé en tant que vecteur de la narration impérialiste allemande, à la recherche d'une expansion commerciale et territoriale à la hauteur de ses succès économiques et industriels. La lithographie de Knackfuss esquissait un véritable conflit civilisationnel entre l'Europe et l'Asie[694]. Un Bouddha paisible mais dévastateur, entouré de flammes et de ténèbres, est assis sur des nuages noirs et avance vers un fleuve qui semble être une frontière ou un dernier rempart. De l'autre côté de ce fleuve, une Europe plurielle, représentée par des femmes, et illuminée par la croix, observe d'un rocher le danger qui lui est montré par un archange Michel à l'épée flamboyante. Si le viril archange dessiné par Knackfuss représente l'Allemagne, les autres puissances européennes paraissent tantôt douteuses,

694 Wei William, *Asians in Colorado : a History of Persecution and Perseverance in the Centennial State*, University of Washington Press, Seattle, London, 2016, pp. 180-181.

tantôt craintives[695]. Cette lithographie avait comme objectif de donner une forme visuelle à une image que le Kaiser affirmait avoir vue dans l'un de ses rêves, après que la nouvelle de la victoire japonaise sur la Chine l'avait jeté dans un état d'appréhension profonde. Guillaume II, très satisfait du travail de son artiste préféré, la fit reproduire en un grand nombre de copies offertes aux gouvernants et dignitaires d'Europe. Les vaisseaux allemands furent obligés d'en exposer une reproduction à bord, même lorsqu'ils naviguaient vers les ports asiatiques, et le Kaiser utilisa longtemps cette image pour les cartes postales qu'il envoyait à ses correspondants[696]. En septembre 1895, Guillaume II se référa à cette image comme une représentation de « *die gelbe Gefahr* », du « péril jaune »[697], et sa diffusion active rendit bientôt cette expression populaire.

Guillaume II ne fut pourtant pas le premier auquel la formule « péril jaune » aurait pu être officiellement attribuée. Sa paternité semble appartenir à Istvan Türr (1825-1908), révolutionnaire nationaliste hongrois et ennemi juré de l'Empire autrichien. Türr consacra sa jeunesse à la libération des peuples de la domination viennoise. Dans ce but, il fut très actif pendant la Première et surtout la Deuxième guerre d'indépendance italienne durant laquelle il s'imposa comme l'un des protagonistes à côté de Giuseppe Garibaldi (1807-1882)[698]. Sa carrière militaire terminée, Türr continua à exprimer ses pensées politiques. Dans un premier temps, il dénonça l'Autriche comme un Empire fondé sur un système politique arriéré, antilibéral et ennemi. À partir de la fin des années 1860, c'est la Russie qui commença à l'inquiéter. Türr n'hésita pas alors à affirmer que l'Autriche et la Hongrie partageaient une mission commune en tant que bastion de l'Europe à l'est. Après avoir résisté aux tentatives de conquête ottomanes du XV^e^ au XVII^e^ siècle, il fallait désormais qu'elles défendent l'Europe du « panslavisme tatare »[699] des tsars. Préoccupé également par le pangermanisme prussien, Türr devint un partisan de la paix et, donc, du maintien du statu quo dans les Balkans. Son but était de préserver l'existence des empires turc et austro-hongrois en évitant ainsi un partage russo-prussien de leurs territoires et zones d'influence.

---

[695] Lamar Cecil, *Wilhelm II*, vol. 2 : *Emperor and Exile, 1900-1941*, University of North Carolina Press, Chapel Hill, 1996, pp. 38-39.

[696] Lamar Cecil, *Wilhelm II…,* pp. 38-39.

[697] Kastan David Scott, *On Color*, Blackstone Publishing, New Haven, London, 2018, p. 65.

[698] Pour la vie de Türr, voir entre autres : Loi Salvatore, « Stefano Türr », *Mediterranean Studies*, vol. 1 : *1989, Iberia & the Mediterranean*, pp. 109-120 ; Fornaro Pasquale, *István Türr : una biografia politica*, Rubbettino, Soveria Manneli, 2004.

[699] Pete Làszló, *Un vecchio generale pacifista Istvàn Tùrr, « l'apostolo della Pace »*, Italianistica Debrecensiensis XXI-XXII, 2018, p. 55.

La fin ultime de la paix européenne, affirma-t-il officiellement, devrait être la constitution des États-Unis d'Europe, sans lesquels une désastreuse guerre dans le continent serait inévitable. Selon lui, une telle catastrophe rendrait le Vieux Continent impuissant face à deux dangers d'envergure : la montée en puissance américaine et une invasion chinoise[700]. À partir de la fin des années 1880, le *leitmotiv* de l'existence d'un danger militaire pour l'Europe en provenance de la Chine s'installa durablement dans les réflexions de Türr[701]. En juin 1895, ainsi que mentionné par certains quotidiens américains, il déclara finalement que : « Le "péril jaune" est plus menaçant que jamais » :

« Si les puissances européennes persévèrent dans la voie périlleuse où elles se sont engagées, elles devront bientôt connaître la banqueroute, catastrophe qui sera inévitablement suivie d'une période de décadence comme celle qui a emporté la Rome antique, et qui n'a profité qu'aux barbares. N'oublions pas que les grandes invasions de l'histoire du monde sont venues d'Asie. Le "péril jaune" est plus menaçant que jamais. Le Japon a fait en quelques années autant de progrès que d'autres nations en ont fait en l'espace de plusieurs siècles. […]. Si les Chinois sont tirés de leur léthargie, si un homme de génie se présente pour organiser cet immense empire qui comprend un tiers de l'humanité et seulement un quinzième de la surface habitable du globe, les Chinois seront obligés d'entreprendre pour leur existence même une lutte qui […] provoquera un exode [sic] vers l'ouest. »[702]

Il est difficile aujourd'hui d'établir si Türr utilisa publiquement une expression déjà connue auprès de la Cour de l'empereur allemand, ou si cette formulation fut le produit naturel de l'évolution des convictions personnelles de Türr. Déterminer qui d'entre Guillaume II et Türr fut le premier à prononcer cette formule ne présente guère d'intérêt, mais plusieurs observations doivent être faites.

Premièrement, la paternité de la formule « péril jaune » semble appartenir :

– soit à l'empereur d'un État, l'Allemagne, qui n'avait à l'époque développé que des contacts commerciaux avec l'Extrême-Orient et n'avait donc aucune raison de se sentir menacé par les « jaunes » ;

[700] Pete Làszló, *Un vecchio generale…*, p. 61.
[701] Türr Istvan, « Problemi europei », *Caffaro*, 5-6 giugno 1907 ; Türr Istvan, « Le péril jaune », *La semaine nifoise*, 4 janvier 1900 ; Türr Istvan, « Il Centro del mondo », *Corriere delle Puglie*, 4 giugno 1900 ; Türr Istvan, « La némésis chinoise », *Revue d'Orient et de Hongrie*, 20 juillet 1900.
[702] Türr Istvan, « Bismarck an Expensive Luxury. An Estimate of Him by Gen. Turr the Hungarian », *Sandusky Register*, 15 July 1895, p. 4.

– soit à un penseur politique hongrois, qui avait consacré toute sa vie à la promotion ou à la résolution de conflits uniquement européens, parmi des États ne possédant pas de colonies en Asie et ne pouvant pas percevoir la Chine comme un danger concret.

Deuxièmement, cette formulation n'apparaît que très tard par rapport au long parcours de formation des fondements historiques, conceptuels et structurels qui constituent le discours du « péril jaune ». En réalité, le discours en tant que tel existait déjà, mais il lui manquait la formulation sous laquelle nous le connaissons aujourd'hui.

À la fin du XIX^e^ siècle-début du XX^e^ siècle, ce discours aux traits substantiellement géopolitiques et économiques fut absorbé et partiellement retravaillé par le milieu artistique et littéraire qui contribua grandement à sa diffusion. Désormais, le discours du « péril jaune » entra dans les demeures et dans les préoccupations de millions de nouveaux lecteurs et, plus tard, de spectateurs cinématographiques. Banalisée en quelque sorte par son énorme succès, la narration du discours du « péril jaune » se reproduisit alors dans d'innombrables ouvrages. Nous verrons dans ce chapitre l'évolution de l'élément littéraire en relation au discours du « péril jaune », ainsi que son importance en tant que vecteur de diffusion d'une rhétorique impérialiste visant à la consolidation d'un sentiment d'appartenance civilisationnel au sein du public « blanc ». En guise de conclusion de cette première partie de notre recherche, nous analyserons les possibilités de formulation d'une définition pour le discours du « péril jaune ».

I L'*invasion scare novel literature* ou comment la littérature prépare au conflit

En 1871, une publication littéraire, en soi relativement modeste, secoua le débat politique anglais et fit naître un sous-genre littéraire connu dans le monde anglophone sous le nom de « littérature d'épouvante sur l'invasion » [*invasion scare novel literature*][703]. Publié au mois de mai dans les pages du *Blackwood's Edinburgh Magazine*, le court roman intitulé *La Bataille de Dorking* [The Battle of Dorking : Reminiscences of a Volunteer][704], l'œuvre

[703] Pour une présentation de ce genre, de son évolution, ainsi que des plus significatives critiques littéraires, voir : Bulfin Ailise, « "To Arms!" : Invasion Narratives and Late-Victorian Literature », *Literature Compass*, vol. 12, § 9, 2015.

[704] Chesney George Tomkyns, « The Battle of Dorking : Reminiscences of a Volunteer », in Clarke Ignatius Frederick (ed.), *The Tale of the Next Great War, 1871-1914*, Syracuse University Press, Syracuse, NY, 1995.

du lieutenant-colonel anglais George Tomkyns Chesney (1830-1895)[705], manifestait l'insatisfaction de son auteur vis-à-vis de la politique de défense du territoire britannique. Bouleversé par les événements de la guerre franco-prussienne[706], durant laquelle Paris avait capitulé sous le feu des canons prussiens, Chesney souhaitait mettre en garde l'opinion publique anglaise. Son roman esquissait un avenir où l'Allemagne conquérait la Grande-Bretagne. Les divisions anglaises, courageuses, mais insuffisamment professionnalisées, subissaient donc une débâcle à Dorking, suivie par l'effondrement de l'Empire et une situation de subalternité humiliante[707].

La Bataille de Dorking jouit, lors de sa publication, d'un succès éditorial inattendu. Il fut mentionné à maintes reprises par d'éminentes personnalités et eut un impact réel sur les réflexions politiques de l'époque[708]. Ce texte fut une source d'inspiration pour ceux qui[709], à partir de ce moment, utilisèrent la forme du roman décrivant une guerre imaginaire dans un avenir proche afin de mettre en garde les lecteurs d'un danger qu'ils percevaient comme concret[710]. Les dangers décrits concernaient principalement la politique interne (la faiblesse de l'État, son incapacité à faire face à de nouveaux défis, etc.), et l'existence d'un retard technologique militaire qui se manifesterait dans

[705] George Tomkyns Chesney termina sa carrière comme général de l'Armée britannique après avoir publié de nombreuses analyses géopolitiques et militaires. Il n'était donc pas un écrivain reconnu dans le milieu littéraire, ni ne prétendait l'être. Kirkwood Patrick M., « The Impact of Fiction on Public Debate in late Victorian Britain : The Battle of Dorking and the "Lost Career" of Sir George Tomkyns Chesney », *Graduate History Review*, vol. 4, § 1, Fall 2012.

[706] Lopes Antònio, « (Un)Masking the Self : the Hero in Edwardian Popular Fiction », in Usandizaga Aránzazu, Monnickendam Andrew (ed.), *Dressing Up for War : Transformations of Gender and Genre in the Discourse and Literature of War*, Rodopi, Amsterdam, New York, 2001, pp. 59-60.

[707] Pour une analyse de la structure littéraire de l'ouvrage ainsi que de ses origines, voir Clarke Ignatius Frederick, « Before and after "The Battle of Dorking" », *Science Fiction Studies*, vol. 24, § 1, March 1997, pp. 35-44.

[708] Gannon Charles E., *Rumors of War and Infernal Machines : Technomilitary Agenda-setting in American and British Speculative Fiction*, Rowman & Littlefield Publishers, USA, 2003, pp. 9-10.

[709] Le succès de ce genre littéraire porta à la prolifération d'ouvrages similaires. Quelques exemples : Butler William Francis, *The Invasion of England : Told Twenty Years After. By an Old Soldier*, Sampson Low, Marston, Searle, & Rivington, London, 1882 ; Clowes William Claird, *The Great Naval War in 1887*, Hatchards, London, 1887 ; Colomb Philip Howard, *The Great War of 1892,* William Heinemann, London, 1891 ; Le Queux William, *The Great War in England in 1897*, Tower Publishing Co., London, 1894 ; Le Queux William, *The Invasion of 1910*, Macmillan Company of Canada, Toronto, 1906. Une bibliographie est proposée par Clarke Ignatius Frederick, *Voices Prophesying War : Future Wars, 1763-3749*, Oxford University Press, Oxford, 1992. À partir des années 1880-1890, ce genre se diffusa en particulier en France et en Allemagne. Clarke Ignatius Frederick (ed.), *The Tale of the Next Great War…*, pp. 21-22.

[710] Ce genre littéraire se développa surtout en Europe, en Amérique du Nord et dans les colonies britanniques. Enstice Andrew, Webb Janeen, « Introduction » in Mackay Kenneth, *The Yellow Wave : a Romance of the Asiatic Invasion of Australia*, Wesleyan University Press, Middletown, Connecticut, 2003, p. xvii.

des guerres futures[711]. Avec Chesney naît donc un sous-genre littéraire dont les auteurs, selon Charles E. Gannon, étaient convaincus que « […] la fiction était un moyen efficace d'informer et de persuader la majorité des lecteurs de l'époque, dont le nombre ne cessait de croître »[712]. Cependant, les frontières entre une « littérature pour la persuasion » et une littérature alarmiste victime d'une auto-persuasion paranoïaque étaient minces. Toute nouvelle concernant l'actualité pouvait être interprétée comme une évidence de la matérialisation des dangers annoncés par le grand oracle de la littérature d'épouvante sur l'invasion.

Cela devint évident lorsque les premiers projets de construction d'un tunnel sous la Manche virent le jour, engendrant la rédaction d'ouvrages imaginant un flux constant de Français qui envahissaient l'île britannique déguisés en touristes avant de se constituer en cinquième colonne, conspirant et luttant pour la capitulation de Londres[713]. Nous remarquons déjà ici la présence de certains *topoï* littéraires typiques de la littérature décrivant le « péril jaune » : l'invasion silencieuse, la conspiration, la nécessité de fermer les frontières, le flux inarrêtable d'ennemis infiltrés, etc. Nous retrouverons bien sûr la plupart de ces *topoï* littéraires dans les ouvrages russes traitant du « péril jaune »[714]. La modernisation, la première mondialisation et le changement des rapports de force en Europe suscitèrent chez les Anglais non seulement la peur d'une confrontation traditionnelle, mais surtout la peur de l'inconnu et de l'impossibilité de contrôler les dynamiques anarchiques produites par le monde contemporain. La circulation de produits et de personnes avait atteint des proportions sans précédent et la métropole de l'empire commença à se percevoir plus petite et démunie. La littérature d'invasion qui en résulta produisit des ouvrages structurellement monotones et aux contenus répétitifs. Le spécialiste Michael Matin affirme que les caractéristiques suivantes sont à tel point omniprésentes dans les romans d'invasion qu'elles peuvent être considérées comme des éléments constitutifs de ce sous-genre :

« (1) un futur proche, […] pour des hostilités ou des hostilités évitées de justesse […] et des présentations appropriées de la sagesse de la rétrospective ; (2) des

[711] Gannon Charles E., *Rumors of War…*, p. 11.
[712] Gannon Charles E., *Rumors of War…*, p. 11.
[713] Voir ainsi : « Grip », *How John Bull Lost London or, the Capture of the Channel Tunnel*, Sampson Low, Marston, Searle, & Rivington, London, 1882 ; Gutrie T.A., *The Seizure of the Channel Tunnel,* London, 1882 ; Horace Francis Lester, *The Taking of Dover*, Arrowsmith, Bristol, 1888 ; Clarke Ignatius Frederick (ed.), *The Tale of the Next Great War…*, p. 17. Sur ce sujet : Pick Daniel, « Pro Patria : Blocking the Tunnel », *Ecumene*, vol. 1, § 1, 1994.
[714] Voir chapitres 7 et 12.

démonstrations de la vulnérabilité des territoires de l'Empire britannique […] ; (3) des représentations de troupes d'invasion ou d'occupation et/ou d'étrangers subversifs (espions, saboteurs, terroristes ou soldats déguisés) sur le sol britannique ; (4) des combinaisons de faits documentés et de fiction ; (5) la dénonciation d'hommes politiques britanniques incompétents (généralement des libéraux) […] ; (6) la sous-estimation par le gouvernement et le grand public des capacités et de la dangerosité des ennemis […] ; (7) appels au sentiment de patriotisme et de honte des lecteurs ; (8) échecs à soutenir les innovations stratégiques et tactiques, y compris celles associées aux avancées technologiques ; (9) spécificité géographique et représentations de détails locaux familiers, […] (monuments symbolisant le pouvoir et la fierté nationale qui sont généralement endommagés ou détruits) ; (10) issues catégoriques aux événements touchant la Grande-Bretagne : celle-ci finit soit vaincue et l'Empire britannique démembré, soit la nation et l'Empire sont renforcés par l'expérience d'une invasion réelle ou menaçante. »[715]

En observant ces éléments constitutifs, nous remarquons qu'il s'agit d'un sous-genre littéraire qui exprime ce que nous pourrions définir comme un mal d'empire latent. La naissance de nouveaux et formidables rivaux (tels que l'Allemagne et les États-Unis) suscitait des angoisses sur la capacité anglaise à maintenir un rôle dominant au niveau international. Et si le centre de l'Empire ressentait un sentiment de malaise, sa périphérie, qui suivait de près les nouvelles tendances littéraires de la métropole[716], ne pouvait que développer, elle aussi, ses propres cauchemars. Dans cette périphérie, la littérature sur l'invasion s'adapta en introduisant le profil de l'envahisseur jaune[717]. En Australie, par exemple, les écrivains suivirent l'exemple de leurs homologues californiens qui, depuis la fin des années 1870, avaient détourné la perception du danger vers une invasion asiatique, en raison de la cohabitation difficile entre les travailleurs « blancs » et « jaunes », ainsi que nous l'avons montré dans le chapitre précédent. Ce fut dans ces premiers essais américains que les stéréotypes littéraires du discours du « péril jaune » se définirent en

[715] Matin A. Michael, « The Creativity of War Planners : Armed Forces Professionals and the Pre-1914 British Invasion-Scare Genre », *English Literary History*, vol. 78, § 4, Winter 2011, p. 804.

[716] Meaney Neville, « "The Yellow Peril": Invasion Scare Novels and Australian Political Culture », in Curran James, Ward Stuart (ed.), *Australia and the Wider World : Selected Essays of Neville Meaney*, Sydney University Press, Sydney, 2013, p. 76.

[717] On assista à une diffusion transpacifique de la littérature du « péril jaune ». Brown Robert William, *Anglo-Australian Racial Science, Trans-Hemispheric Transactions, and the "Yellow Peril" in the Anglosphere, 1850-1960*, PhD Thesis, University of Birmingham, September 2016.

s'inspirant des discours racistes, ségrégationnistes et exclusionnistes des années qui précédèrent l'*Exclusion Act* de 1882.

II Justifier l'« *Exclusion Act* » : la littérature du « péril jaune » en Californie

Les premiers auteurs américains qui s'attelèrent à l'écriture de romans portant sur une future invasion jaune (principalement chinoise) interprétaient le monde comme un espace d'inévitable confrontation entre des forces appartenant à des systèmes antagonistes[718]. De cette confrontation dérivait la perception d'un certain nombre de dangers : le danger de ne pas savoir prévenir une invasion, le danger de ne pas savoir reconnaître les ennemis, le danger de perdre une guerre et les dangers dérivant des conséquences imprévisibles d'une possible défaite, telles l'assimilation ou la subjugation à une race méprisée. Les premiers romans appartenant au sous-genre de la littérature d'épouvante sur l'invasion s'attachèrent fortement aux images ancestrales que la « race mongoloïde »[719] évoquait, à savoir l'invasion destructrice et inarrêtable des mystérieuses et cruelles multitudes asiatiques[720]. Le tout favorisa la création et la stabilisation d'un certain nombre de *topoï* littéraires.

En 1878, Atwell Whitney publia *Yeux en amande : une histoire du moment* [Almond Eyed: a Story of the Day][721], probablement le premier roman portant sur une invasion imaginaire menée par les Chinois dans un « pays blanc ». L'action se déroule dans l'espace circonscrit d'une petite ville californienne, et l'invasion en question résulte d'un flux migratoire de Chinois dans l'espace américain. Les Chinois constituent dans ce cas un danger socio-culturel : indifférents aux lois civiles des Américains « blancs », ils représentent une menace morale pour les citoyens de la Fédération[722]. On relève également un danger économique, car, par le biais d'une concurrence fondée sur la prétendue capacité des Chinois à manger beaucoup moins que les « blancs »[723],

[718] Wu William F., *The Yellow Peril…*, p. 30.
[719] Voir le chapitre 2 à propos de la genèse de cette définition.
[720] Wu William F., *The Yellow Peril…,* p. 30.
[721] Whitney Atwell, *Almond-Eyed : a Story of the Day*, A. L. Bancroft & Company, San Francisco, 1878.
[722] Yang Michelle Murray, *American Political Discourse on China*, Routledge, New York, 2017, p. 21.
[723] Ce genre d'observation s'insérait dans le cadre de la discussion sur le style de vie des immigrés chinois. Les observations sur les habitudes alimentaires des Chinois avaient, dans ce contexte, un caractère symbolique. Currarino Rosanne, « "Meat vs. Rice": the Ideal of Manly Labor and Anti-Chinese Hysteria in Nineteenth-century America », *Men and Masculinities*, vol. 9, § 4, 2007.

ces derniers sont obligés de quitter les affaires. Pourtant, une fois enrichis, les Chinois deviennent des joueurs de hasard, symbole de la supposée infertilité économique et sociale de leurs activités (et même de leur infériorité). La seule chose qui se développe avec succès est la Chinatown locale, où prospère la dégénération des mœurs et où les mauvaises conditions sanitaires favorisent la diffusion de maladies endémiques et mortelles. Finalement, des chômeurs « blancs » révoltés s'insurgent et détruisent aussi bien les usines employant les Chinois que la même Chinatown. La fin du roman, pourtant, reste ouverte : la Chinatown est reconstruite et l'auteur se demande ce qu'il faudra encore faire pour arrêter le flux d'immigrés qui occupent les postes des travailleurs « blancs », qui ne respectent ni les lois, ni aucune morale et qui résistent avec persévérance à toute tentative de les éjecter du sol national[724].

En 1880, ce précédent incita un autre écrivain, Pierton W. Dooner (1844-1907), à développer davantage le sujet en prenant position dans le débat politique sur l'*Exclusion Act.* Il publia ainsi *Les derniers jours de la République* [Last Days of the Republic][725], un roman qui imagine un lien fort de solidarité entre les immigrés chinois aux États-Unis et le gouvernement de Pékin. Dans ce cas, la littérature sur l'invasion actualise le *leitmotiv* de l'invasion des multitudes asiatiques. On ne craint plus seulement une invasion de l'extérieur, mais également et surtout une utilisation militaire de la population immigrée, infiltrée dans tous les secteurs productifs de la société pour créer un front interne incontrôlable qui affaiblirait toute résistance militaire[726]. Cette peur irrationnelle résultait de l'observation superficielle du phénomène migratoire et des communautés chinoises[727]. Comme nous l'avons vu, le gouvernement chinois était, à l'époque, largement opposé à l'émigration de ses citoyens.

---

[724] Wu William F., *The Yellow Peril…*, pp. 30-32.

[725] Dooner Pierton W., *Last Days of the Republic*, Alta California Publishing House, San Francisco, 1880.

[726] Cheung Floyd, « Anxious and Ambivalent Representations : Nineteenth-Century Images of Chinese American Men », *The Journal of American Culture*, vol. 30, § 3, 2007, pp. 298-302.

[727] Depuis les années 1850, ces organisations travaillèrent aux États-Unis dans le but de fournir de l'assistance aux marchands et aux travailleurs chinois dans plusieurs domaines : assistance légale et financière, protection sociale, maintien des liens familiaux, culturels et diplomatiques avec le pays d'origine, etc. Dans un environnement souvent hostile, ces associations constituaient un point de repère fondamental pour la communauté chinoise en réunissant et représentant des groupes d'immigrés sur la base de leur région d'origine. Dans les Chinatowns, agissaient en même temps des groupes qui reproduisaient l'ancien modèle des sociétés secrètes chinoises. En Chine, les sociétés secrètes se constituaient normalement en opposition au pouvoir mandchou, mais se développèrent également à l'étranger créant un réseau d'activités illégales dont, en particulier, la prostitution et les jeux de hasard. À ce sujet voir entre autres : Lai Him Mark, *Becoming Chinese American : a History of Communities and Institutions*, Rowman & Littlefield Publishers Inc., Altamira, Lanham, 2004, ch. 3 ; Zhou Min, Lee Rennie, « Transnationalism and Community Building : Chinese Immigrant Organizations in the United States », *The Annals of the American Academy of Political and Social Science*, vol. 647, § 1, 2013.

De plus, l'idée d'une cinquième colonne se fondait sur le faux présupposé que les immigrés chinois étaient tous entraînés et structurés afin d'agir militairement en cas de guerre subtilement planifiée des années auparavant. Selon le spécialiste de littérature américaine Floyd Cheung, le succès de ce texte peut s'expliquer comme suit :

« à cette époque, les États-Unis avaient relativement peu à craindre de l'Empire chinois, mais désiraient étendre leur empire vers l'ouest, en direction de la Chine. […] Le roman de Dooner ne fait qu'imaginer ce que les Chinois pourraient faire, mais prédit en fait ce que les États-Unis réalisèrent à l'égard d'Hawaï et des Philippines avant la fin du siècle. »[728]

Nous observons ainsi que, comme cela avait été le cas depuis les temps anciens et au fil de l'histoire européenne-occidentale[729], l'image de l'« Autre asiatique » sert tout d'abord à régler des questions épineuses de politique interne, mais pas seulement. La littérature du « péril jaune », à l'instar de la rhétorique anti-jaune du milieu politique, fonctionna alors comme un outil idéologique de déformation de la réalité. Grâce à cet outil, les rapports de force dans un contexte national et international fait de violence et de prévarication pouvaient être inversés. Nous montrerons, dans la deuxième partie du présent ouvrage, qu'en Russie également se produisirent des phénomènes identiques.

Depuis son apparition, le recours au sujet du « péril jaune » affiche donc, dans le domaine littéraire également, une fonction politique et même psychologique. L'image des « jaunes » dans le roman de Dooner, ainsi que dans ceux qui suivront, est réduite à celle d'une masse informe, menée par une volonté collective. Ce choix est certainement justifié par l'intention de décrire les Chinois comme des êtres obéissant aveuglément à leurs supérieurs, similaires plutôt à des insectes ou des machines qu'à des hommes. Néanmoins, il s'agit en même temps d'un choix presque obligé. L'ignorance vis-à-vis de l'objet décrit (le citoyen ou l'immigré chinois) implique logiquement la dépersonnalisation de cet objet. Comment décrire autrement la psychologie d'un individu appartenant à un peuple que l'on connaît très mal, mais au sujet duquel on pense déjà tout savoir ? L'omission de la composante psychologique résulte ici en un escamotage littéraire très performant qui permet aux multitudes asiatiques de ces romans de répondre sans hésitation et surtout, sans susciter des contradictions narratives, aux directives d'un seul individu : l'auteur du roman lui-même.

[728] Zhou Min, Lee Rennie, « Transnationalism and Community… », pp. 301-302.
[729] Voir chapitre 1.

Ainsi, en 1882, Robert Woltor continua dans cette voie avec un petit ouvrage projeté dans l'avenir, mais affichant la prétention d'être fondé sur des faits réels du passé dont il affirme être un survivant[730] : *Une histoire courte et véridique de la prise de l'Oregon et de la Californie par les Chinois en l'an 1899 après J.-C.* [A Short and Truthful History of the Taking of Oregon and California by the Chinese in the Year AD 1899][731]. Encore une fois, les immigrés chinois, bien installés dans les villes californiennes, réagissent à l'attaque d'une puissante flotte envoyée par Pékin en se constituant en cinquième colonne. Souvent comparés à des démons, les Chinois, conquièrent facilement la *West Coast*, et l'histoire s'achève avec les deux armées rivales qui se préparent à une bataille décisive pour la survie de la « race blanche » dans le continent. Cette angoissante perspective n'eut pas de suites littéraires immédiates, car l'*Exclusion Act* calma pendant deux décennies les esprits xénophobes des milieux littéraires[732]. Les romans d'invasions firent alors place à des ouvrages moins catastrophistes portant sur des questions mineures telles que les jeux de hasard, les conséquences des unions mixtes entre les « races », la consommation d'opium, etc. Le lieu privilégié devint la Chinatown avec ses intrigues et ses milieux criminels[733]. Cependant, à la fin du XIX^e^ siècle, on assiste au retour du sujet de l'invasion, renouvelé par la lente introduction de personnages comme celui du vieux Chinois, sage mais diabolique et conspirateur[734].

Un nouvel ouvrage sur la menace militaire asiatique fut imprimé en 1898, peu avant l'intervention militaire des puissances occidentales en Chine dans le cadre de l'insurrection des Boxers en 1900[735]. Dans *Le continent reconquis : un récit de l'invasion chinoise* [The Recovered Continent : a Tale of the Chinese Invasion][736] d'Oto Mundo, après une révolution, la Chine réussit à se développer rapidement et à se lancer à la conquête du monde entier. Si nous savons qu'en

[730] William F. Wu a montré que les faits prétendument réels présentés par l'auteur n'avaient aucun fondement. Wu William F., *The Yellow Peril…*, pp. 33-34. La manipulation de ce que l'auteur présentait comme des faits réels permettait de donner de la crédibilité à son récit et d'en augmenter l'impact émotionnel auprès du public.

[731] Woltor Robert, *A Short and Truthful History of the Taking of Oregon and California by the Chinese in the Year AD 1899*, A. L. Bancroft & Company, San Francisco, 1882.

[732] Wu William F., *The Yellow Peril…*, p. 37.

[733] Wu William F., *The Yellow Peril…*, ch. 4.

[734] Parmi les premiers à proposer, à côté du sujet de l'invasion des « jaunes », des éléments de fantaisie tels que les forces occultes et des personnages utilisant les masses des Orientaux en tant qu'armée pour atteindre des buts personnels, on peut mentionner la nouvelle de Robert W. Chambers *The Maker of Moons* (1896), analysée dans Wu William F., *The Yellow Peril…*, pp. 88 *et passim*.

[735] Sur l'insurrection des Boxers, voir le chapitre 10.

[736] Mundo Oto, *The Recovered Continent : a Tale of the Chinese Invasion*, Columbus, Ohio, Harper-Osgood Company, 1898.

Chine il y eut effectivement une insurrection des Boxers, les conséquences de l'intervention militaire internationale touchèrent dramatiquement la population chinoise et affaiblirent définitivement son gouvernement. Loin d'affranchir de toute inquiétude les écrivains occidentaux, cet épisode relança en grande pompe la littérature d'invasion asiatique. Parmi les nombreux exemples d'auteurs américains, nous pouvons mentionner le célèbre Jack London (1876-1916)[737] avec *L'invasion sans pareille* [The Unparalleled Invasion] publié en 1910 dans la revue *McClure's*. Ici, la persévérance des Chinois, unie aux compétences technologiques des Japonais, fait planer une menace mortelle pour le monde qui se voit envahi par des flux incontrôlables d'immigrés « jaunes ». Seule une atroce guerre bactériologique permettra à une coalition d'États occidentaux d'exterminer complètement leurs ennemis. Également alarmiste, le pamphlet publié en 1907 par Marsden Manson, *Le péril jaune en action* [The Yellow Peril in Action][738], voit plutôt le commerce entre les États-Unis et les pays extrême-orientaux comme le point faible de la société américaine, servant les plans déstabilisateurs des Asiatiques[739].

III La littérature du « péril jaune » en Australie et la création d'une identité sélective

Suivant de près la vague littéraire américaine, la littérature australienne fut également très féconde dans la production d'ouvrages d'invasion mettant en scène des populations asiatiques. Le premier représentant de cette vague de romans en Australie fut, en 1877, *L'invasion* [The Invasion][740] de W. H. Walker (pseudonyme de George Ranken, 1827-1895). Dans ce roman, les envahisseurs de l'Australie étaient les Russes, probablement en raison de la compétition impériale en cours en Asie entre Londres et Saint-Pétersbourg. Néanmoins, parmi les romans australiens les plus significatifs de l'époque, nous pouvons mentionner *Blanc ou jaune ? La guerre raciale de 1908* [White or Yellow ? The Race War of 1908 AD] de William Lane (1861-1917), paru dans le magazine *The Boomerang* en 1888, *La vague jaune : une histoire de l'invasion asiatique de l'Australie* [The Yellow Wave : a

[737] D'autres nouvelles de Jack London expriment également sa position raciste vis-à-vis des Asiatiques.
[738] Manson Marsden, *The Yellow Peril in Action. A Possible Chapter in History. Dedicated to the Men who Train and Direct the Men behind the Guns*, Britton & Rey printers, San Francisco, 1907.
[739] Seed David, « The Course of Empire : a Survey of the Imperial Theme in Early Anglophone Science Fiction », *Science Fiction Studies*, vol. 37, § 2, July 2010, pp. 243-246.
[740] Walker W. H., *The Invasion*, Turner & Henderson, Sydney, 1877.

Romance of the Asiatic Invasion of Australia][741] de Kenneth Mackay (1859-1935), publié en 1895, et *La crise australienne* [The Australian Crisis][742] de Charles H. Kirmess, qui vit le jour en 1909. Chacun de ces trois ouvrages est le symbole d'une étape de l'évolution de la perception de la société australienne vis-à-vis du danger asiatique. Dans le premier cas, c'est le danger d'une immigration massive de Chinois qui est pointée du doigt, dans le deuxième il s'agit d'une véritable invasion, alors que dans le troisième, l'ennemi n'est plus chinois mais japonais. Dans ces essais littéraires, les concepts identitaires d'appartenance raciale et nationale s'unissent dans un seul sentiment confus.

Dans le premier cas, l'inspiration de Lane lui venait de son expérience personnelle dans le Queensland. Dans cette région, depuis la moitié des années 1870 déjà, l'arrivée d'immigrés chinois avait suscité des hostilités croissantes dans les esprits de la population d'origine européenne. À partir des années 1880, la question prit de l'ampleur même dans les milieux intellectuels en produisant la naissance d'une ligue anti-chinoise[743]. Le récit *Blanc ou jaune ? La guerre raciale de 1908* exprime une méfiance complète vis-à-vis du pouvoir anglais, trop intéressé à ses rapports diplomatiques et économiques avec la Chine pour se préoccuper du danger que celle-ci représenterait pour l'Australie. On y perçoit également du désenchantement vis-à-vis de la classe politique australienne, prête à trahir la patrie face à une population « jaune » décrite comme différente, répugnante, brutale, avide et sans scrupules. Selon le récit, dans un avenir proche imaginaire, un quart de la population australienne serait déjà chinoise du fait d'une immigration sans contrôle, et les « blancs » seraient de plus en plus marginalisés. Un meurtre commis par un Chinois puissant et conspirateur provoque une révolution des « blancs »[744], à laquelle toutes les classes sociales participent. Cette révolution se déchaîne violemment contre les « jaunes » et aboutit au massacre de ces derniers. Le titre du roman communique aux lecteurs qu'il s'agit d'une question de survie. Son auteur, Lane, veut prévenir son public : si les mesures nécessaires ne sont pas adoptées, dans un avenir proche, la guerre entre les « races » sera inévitable.

Comme nous l'avons montré dans le chapitre précédent, le discours du « péril jaune » va toujours de pair avec des positions politiques concrètes[745].

---

[741] Mackay Kenneth, *The Yellow Wave : a Romance of the Asiatic Invasion of Australia*, Richard Bentley and Son Pub., London, 1895.

[742] Kirmess Charles H., *The Australian Crisis*, George Robertson Edition, Melbourne, 1909.

[743] Meaney Neville, « "The Yellow Peril" … », pp. 78-79.

[744] Cronin Kathryn, « The Yellow Agony », in Evans Raymond, Saunders Kay, Cronin Kathryn (ed.), *Exclusion, Exploitation and Extermination : Race Relations in Colonial Queensland*, ANZ Book Co., Sydney, 1975, p. 290.

[745] William Lane (1861-1917), en tant que personnage historique, est exemplaire. Journaliste de profession, il fut en même temps un des laboristes utopiques les plus radicaux, et un grand partisan du nationalisme

Le roman de Lane est une exhortation à l'indépendance de la nation australienne ainsi qu'à l'expulsion massive des Chinois du pays dans le but de créer un État racialement « blanc » et administrativement indépendant de Londres[746]. Cet idéal fut à la base de la promotion de la *White Australia Policy* de la part du gouvernement australien une fois obtenue l'indépendance et représenta de ce fait le résultat de l'alliance, fondée sur le racisme, entre le mouvement ouvrier australien et la petite et moyenne bourgeoisie nationaliste. D'ailleurs, depuis la fin des années 1880, des figures telles Sir Henry Parkes (1815-1896)[747] multiplièrent les proclamations alarmistes sur l'impérialisme chinois. L'historien Neville Meaney en conclut que : « Le mouvement fédératif australien s'est formé dans l'ombre de la peur de l'Asie, et Parkes, "le père de la fédération", était aussi, au même titre, "le père du péril jaune" »[748].

En soi, un sentiment de crainte vis-à-vis d'un improbable impérialisme chinois était absurde et paradoxal dans une période qui n'avait pas vu la Chine sortir gagnante d'une seule confrontation avec les puissances étrangères. Les exemples des guerres de l'opium (1839-1842 et 1856-1860), de la guerre franco-chinoise (1881-1885), de la guerre sino-japonaise (1895), de l'intervention des armées étrangères lors de l'insurrection des Boxers en 1900, ainsi que de tous les traités inégaux que la Chine avait dû signer et respecter sous la coercition des puissances étrangères durant le XIX^e^ siècle, n'avaient apparemment pas pu calmer cette anxiété irrationnelle[749]. Le « péril jaune » était un discours politiquement trop utile pour qu'il soit rationalisé, d'autant plus qu'il s'agissait d'un discours facile à décliner selon les nécessités du moment.

« blanc » australien. Son roman où la lutte des « races » se substitue à la lutte des classes constitue un exemple typique des résultats de cette position. Sur sa vie : Souter Gavin, « Lane, William (1861 - 1917) », in Nairn Bede, Serle Geoffrey (ed.), *Australian Dictionary of Biography*, vol. 9, Melbourne University Press, Melbourne, 1983, pp. 658-659. Selon David Crouch, les ouvrages de Lane « encouragèrent une aspiration narcissique à la pureté motivée par la peur de la contamination, une obsession qui contribua à maintenir et à légitimer la race et la violence raciale au sein de la psyché coloniale ». Crouch David, *Colonial Psychosocial : Reading William Lane*, Cambridge Scholar Publishing, Newcastle, 2014, p. 4.

[746] Meaney Neville, « "The Yellow Peril"… », pp. 81-82.

[747] Plusieurs fois Premier ministre de la Nouvelle-Galles-du-Sud, Parkes agita souvent le fantôme de la création de colonies chinoises sur le territoire australien. Sur sa vie : Martin Allan William, « Parkes, Sir Henry (1815-1896) », in Nairn Bede, Serle Geoffrey, Ward Russel (ed.), *Australian Dictionary of Biography*, vol. 5, Melbourne University Press, Melbourne, 1974.

[748] Meaney Neville, « "The Yellow Peril"… », p. 83.

[749] Selon David Walker, non seulement la perception de l'Asie fut strictement liée à la définition de l'identité nationale, mais le binôme « péril jaune »/construction de la « nation australienne blanche » (anglo-celtique) allait de pair avec une ignorance profonde de ce qu'était véritablement l'Asie. Walker David, *Anxious Nation : Australia and the Rise of Asia, 1850-1939*, The University of Queensland Press, St-Lucia, Queensland, 1999.

Ainsi, dans *La vague jaune*, Mackay[750] mélangea les anxiétés australiennes concernant l'immigration asiatique avec celles, impériales, résultant de la période de confrontation entre les Empires anglais et russe sur le continent eurasiatique. Il en arriva à imaginer une alliance russo-chinoise capable de mettre en déroute les Anglais par le biais d'attaques simultanées dans plusieurs régions de l'Empire. Un sujet similaire avait déjà été proposé en 1888 dans *La bataille de Mordialloc : ou comment nous avons perdu l'Australie* [The Battle of Mordialloc : or, How We Lost Australia][751] d'Edward Maitland (1824-1897), dans lequel des troupes chinoises commandées par les Russes ont raison de la résistance australienne[752]. Maitland n'obtiendra pourtant pas le même succès que Mackay. D'ailleurs, *The Yellow Wave* est un cas d'étude exemplaire. Les Chinois sont parfois appelés « Mongols »[753] et ils sont décrits comme une masse informe, terrifiante, impénétrable et souvent zoomorphisée. En outre, dans ce texte, les Chinois considèrent l'Australie comme l'espace idéal pour soulager le pays du poids de sa population grandissante.

S'affirment ainsi les contours d'un danger démographique, où la Chine est menaçante en raison de la taille de sa population pour laquelle elle veut trouver de nouveaux espaces habitables. De là dérive son prétendu impérialisme véhiculé, dans un premier temps, par l'émigration. Encore une fois, les différences de classes au sein de la population australienne sont dépassées pour faire face à la guerre raciale, mais il y a plus que cela. Ce roman vit le jour à l'issue d'une inspection organisée par les autorités impériales chinoises en Australie en 1887 afin de vérifier les conditions de vie des émigrés de l'Empire du Milieu. Cette visite officielle fut perçue alors par la plupart des locaux comme une tentative d'espionnage et suscita vraisemblablement un sentiment collectif de mauvaise conscience, en raison des conditions de marginalisation, d'hostilité, voire de violence dans lesquelles les Chinois étaient confinés[754]. Nous reviendrons sur ce point, mais il faut déjà remarquer

[750] Sans surprise, Mackay fut également et surtout un militaire et un homme politique qui occupa plusieurs sièges d'importance en tant que protectionniste favorable à la création d'une fédération indépendante. Burness Peter, « Mackay, James Alexander Kenneth (1859-1935) », in Nairn Bede, Serle Geoffrey (ed.), *Australian Dictionary of Biography*, vol. 10, Melbourne University Press, Melbourne, 1986 ; Meaney Neville, « "The Yellow Peril"… », pp. 85-87 ; Enstice Andrew, Webb Janeen, « Introduction… », pp. xii-xvi.

[751] Maitland Edward, *The Battle of Mordialloc : or, How We Lost Australia*, Samuel Mullen Pub., Melbourne, 1888.

[752] Ross Catriona, *Unsettled Imaginings…*, pp. 8, 31.

[753] Comme cela a été remarqué entre autres par Kendall Timothy, « Using the Past to Serve the Present : Renewing Australia's Invasion Anxiety », in Ferrall Charles, Millar Paul, Smith Keren (ed.), *East by South : China in the Australasian Imagination*, Victoria University Press, Wellington, 2005, p. 111.

[754] Enstice Andrew, Webb Janeen, « Introduction… », p. xix.

qu'une telle perception ne put que transformer en cri d'alarme toute nouvelle en provenance de la Chine. Les romans évoquant une menace chinoise continuèrent à attirer l'attention du public comme dans le cas, en 1903, de *La main céleste : une histoire sensationnelle* [The Celestial Hand : a Sensational Story][755] de Joyce Vincent.

À la suite de la victoire japonaise sur la Russie en 1905, le discours du « péril jaune » s'actualisa en visant le Japon. Après 1905, dans les cercles politiques fédéraux, les discussions sur la création d'une armée nationale plus efficace étaient à l'ordre du jour et ces débats ne manquèrent pas de s'insinuer dans la littérature populaire. Tout commença avec la publication en 1904 de *La conquête colorée* [The Coloured Conquest][756] de Thomas Roydhouse (1862-1943), où une Australie peu attentive aux succès japonais se fait par la suite envahir et détruire par les armées nippones. Dans cet ouvrage, l'attention du lecteur est attirée surtout sur le sort malheureux des belles filles « blanches », destinées à devenir des esclaves sexuelles dans les harems de leurs maîtres japonais[757]. Il s'agit, là encore, d'une réédition du vieux cliché des Orientaux à la sexualité vorace et perverse, toujours à la mode depuis l'époque des Perses. Le roman, *La crise australienne,* de Kirmess était beaucoup plus complexe du point de vue de l'analyse politique que ses prédécesseurs. Néanmoins, même dans ce cas, on retrouve l'impossibilité de faire confiance aux forces anglaises pour la protection militaire de l'Australie, la nécessité de rallier la population face à l'ennemi commun et, surtout, l'urgence de se préparer à une guerre future, brutale et définitive dont dépendra l'avenir de la « race blanche » en Australie[758].

Comme beaucoup d'autres, Kirmess dénonça l'affaiblissement et la féminisation de la société urbanisée. Selon lui, la prétendue menace asiatique soulevait le problème de la décadence de l'esprit corrompu par les conforts de la modernisation, ainsi que celui d'une dévirilisation des mœurs[759]. À ce propos, le lien de ce sentiment avec la perception de l'Asie présente dans la culture grecque et romaine est évident. L'Asie apparaît encore une fois comme la punition pour une société qui se détache lentement de ses qualités masculines en se laissant corrompre par une vie plus aisée mais décadente[760]. Sous un

[755] Vincent Joyce, *The Celestial Hand : a Sensational Story*, J. C. MacCartie & Company Publ., Sydney, 1903.
[756] Roydhouse Thomas, *The Coloured Conquest*, N.S.W. Bookstall Co, Sydney, 1904.
[757] Ross Catriona, *Unsettled Imaginings…,* pp. 41-42.
[758] Meaney Neville, « "The Yellow Peril"… », pp. 89-94.
[759] Walker David, « Race Building and the Disciplining of White Australia », in Jayasuriya Laksiri, Walker David, Gothard Jan (ed.), *Legacies of White Australia…*, pp. 37-38.
[760] Voir chapitres 1 et 2.

autre angle, entre 1895 et 1901, la littérature australienne produisit également, sous la plume de Guy Boothby (1867-1905), une série de cinq ouvrages autour du Dr. Nikola, un génie du crime dont les obscures conspirations menacent l'Empire britannique et, en particulier, sa colonie australienne[761]. Si le Dr. Nikola affiche des origines italiennes[762], dans les romans de Boothby, la population chinoise est souvent un élément narratif important et elle est décrite comme une menace à l'aide de plusieurs stéréotypes liés au discours du « péril jaune ». La spécialiste en littérature impériale anglaise, Ailise Bulfin, décrit comment les propos racistes de Boothby se renforcent et s'explicitent durant une période où la montée des tensions sociales en Chine est forte[763], avant d'exploser dans la révolte des Boxers. Dans la saga du Dr. Nikola, les Chinois n'apparaissent que comme un élément secondaire (ils ne sont pas les protagonistes principaux de la série), ce qui pourrait rendre l'analyse de ce genre d'ouvrages marginale. Or, comme le souligne Bulfin :

« […] l'inclusion répétitive des Chinois semble accidentelle, et le racisme qui leur est adressé désinvolte et superficiel. Toutefois, dans un certain sens, cela rend le racisme encore plus insidieux que celui que l'on rencontre dans les textes sur l'invasion orientale où l'on parle ouvertement du péril jaune, car la désinvolture combinée à la répétition donne à l'énoncé raciste un semblant de naturel […]. »[764]

Avant de conclure ce paragraphe, revenons sur une question essentielle. Comme l'a remarqué l'historien David Walker, la peur de l'invasion des hordes asiatiques était entre autres, la peur d'une répétition de l'histoire. Si les « blancs » se croyaient désormais les vrais Australiens qui devaient se défendre contre les envahisseurs, ils ne pouvaient pas avoir oublié un passé où leurs ancêtres avaient eux-mêmes joué le rôle d'agresseurs. Ainsi, une des peurs sous-jacentes au discours du « péril jaune » en Australie était liée à un passé auquel il était difficile de se confronter. Ce passé était interprété selon une lecture justifiant les actions des « blancs » du fait de la force et du niveau d'évolution atteint par l'Empire anglais. Mais que penser d'une telle lecture lorsque l'on en venait à craindre de pouvoir se retrouver un jour à la place des aborigènes ? Il s'agissait d'une mise en doute du mythe fondateur du sentiment

[761] Bulfin Ailise, « Guy Boothby and the "Yellow Peril": Representations of Chinese Immigrants in British Imperial Spaces in the Late-Nineteenth Century », *Australasian Journal of Victorian Studies*, vol. 1, § 20, 2015, p. 26.
[762] Un facteur important dans la discussion sur la perception des immigrés « non-anglophones » en Australie.
[763] Bulfin Ailise, « Guy Boothby and the "Yellow Peril"… », pp. 33-34.
[764] Bulfin Ailise, « Guy Boothby and the "Yellow Peril"… », p. 36.

nationaliste local, qui considérait l'« Australie blanche » comme une nation moralement probe et juste[765]. Craindre une « aborigénisation » de l'« Australie blanche »[766] consécutive à une invasion « jaune » était également le symptôme d'un court-circuit idéologique politiquement dangereux et délicat. Il fut plus facile de se confronter à un ennemi imaginaire, en développant le discours du « péril jaune », qu'avec son passé. En 1901, quand la *White Australia Policy* fut approuvée, personne ne pensa aux aborigènes, et le court-circuit idéologique resta longtemps latent. Dans ce cadre, en définissant le concept d'« imaginaires déracinés [unsettled imaginings] », la spécialiste Catriona Ross nous offre un outil d'analyse important :

« L'expression « imaginaires déracinés » désigne l'anxiété persistante et les implications idéologiques liées au statut de l'Australie en tant que nation de colons majoritairement blanche et relativement jeune – elle-même issue d'une invasion – qui se situe aux frontières d'une Asie plus peuplée et plus autochtone. Elle fait référence aux craintes concernant la sécurité de l'occupation de l'Australie et, simultanément, à la manière dont les récits d'invasion travaillent activement à l'indigénisation des subjectivités des colons blancs sur le territoire australien. »[767]

Ross remarque qu'un des traits caractéristiques des romans australiens d'invasion est la complète omission des aborigènes du récit, ce qui permet au lecteur d'assumer que les « blancs » sont les seuls vrais « autochtones »[768] de l'Australie[769]. Cette omission relève de la *tunnel history* évoquée dans le premier chapitre, épurée d'un traumatisme ou d'une sorte de péché originel, dont l'angoisse constante d'une invasion des Asiatiques apparaît comme une manifestation inconsciente. De fait, selon les mots de Ross :

« La nation australienne est née d'un acte d'invasion. L'invasion britannique de 1788, ainsi que le massacre et la dépossession systématiques des indigènes

[765] Voir Rutherford Jennifer, *The Gauche Intruder : Freud, Lacan and the White Australian Fantasy*, Melbourne University Press, Australia, 2000.

[766] Walker David, *Anxious Nation…*, pp. 9-12.

[767] Ross Catriona, *Unsettled Imaginings…,* p. 5. Ross a développé son analyse sur cette question également dans Ross Catriona, « Prolonged Symptoms of Cultural Anxiety : the Persistance of Narratives of Asian Invasion within Multicultural Australia », *Journal of the Association for the Study of Australian Literature*, § 5, 2006 ; Ross Catriona, « Paranoid Projections : Australian Novels of Asian Invasion », *Antipodes*, vol. 23, § 1, 2009, pp. 11-16.

[768] Nous remarquerons la présence de questions similaires en Russie orientale (chapitres 6, 8 et 9).

[769] Ross Catriona, *Unsettled Imaginings…,* p. 81. Catriona Ross mentionne quelques rares exceptions à partir des années 1960. Ross Catriona, *Unsettled Imaginings…,* pp. 84-85, 97-105.

australiens qui ont suivi, ne sont peut-être pas toujours ouvertement reconnus dans les récits que fait l'Australie blanche de son histoire, mais cette histoire de violence cachée détermine les niveaux les plus profonds de l'économie psychique de la nation. Les œuvres littéraires paranoïaques prédisant une invasion future sont implicitement liées à la réalité occultée de la fondation de l'Australie. La répétition compulsive de la prophétie générique de l'invasion asiatique suggère implicitement les angoisses culturelles des Blancs découlant du statut de l'Australie en tant que société de colons relativement récente, elle-même née d'une invasion. »[770]

Edwin McAllister, entre autres, a soulevé des observations similaires concernant le rapport entre la diffusion du discours du « péril jaune » aux États-Unis et la relation entre la peur du « jaune » et le passé de violence contre le « peau-rouge » dans la psychologie de l'homme « blanc » américain[771]. Cette question nous permet de toucher l'essence de ce qui se cache derrière les structures souples mais répétitives du discours du « péril jaune ». Ce dernier ainsi que les conséquences qui en découlent sont la manifestation et le résultat des contradictions sous-jacentes au développement d'une *tunnel history* partisane, dont le but est de cacher un acte primordial de violence.

Ross, en s'appuyant sur les études de Julia Kristeva et Michel de Certeau, propose une lecture freudienne de ce phénomène. Le discours du « péril jaune », ainsi que la littérature qui en dérive, ne serait, selon cette interprétation, qu'une projection sur un objet extérieur d'un passé conçu comme dangereux, détestable et inavouable[772]. Pourtant, tout en acceptant les résultats de l'analyse de Ross, il ne faut pas oublier que le discours du « péril jaune » est également et surtout un discours politique qui vise à créer une identité là où elle était faible ou n'existait pas. L'objet extérieur se révèle être alors le miroir paradoxal qui reflète l'image négative de ce « nous » que le discours politique essaie de créer afin de se sublimer dans un esprit collectif reconnu. Ce miroir devient aussi le réceptacle d'un passé censurable (et censuré) de l'identité en construction dans une tentative d'auto-purification par le biais d'un transfert. De la sorte, le passé réel, mais inavouable, devient un avenir imaginaire qui pousse la collectivité

[770] Ross Catriona, *Unsettled Imaginings…,* p. 106.
[771] McAllister Edwin J., « Smallpox, Opium, and Invasion : Chinese Invasion, White Guilt, and Native American Displacement in Late Nineteenth-and Early Twentieth-Century American Fiction », in Goldstein David S., Thacker Audrey B. (ed.), *Complicating Constructions : Race, Ethnicity, and Hybridity in American Texts*, University of Washington Press, Seattle, 2007, pp. 143-156.
[772] Ross Catriona, *Unsettled Imaginings…,* pp. 118-119.

vers une définition identitaire politique et qui lui offre, entre autres, une possibilité de survie vis-à-vis de ses fantômes.

Nous verrons par ailleurs dans la seconde partie du présent ouvrage comment le discours du « péril jaune » en Russie orientale fut construit sur des fondements similaires : de même que, dans le cas australien, ce discours réclamait des droits sur des régions récemment colonisées et exprimait la peur de la subjugation, de l'assimilation et de l'annihilation de la part des « Autres » orientaux.

IV De retour en Europe…

Au cours des décennies suivantes, le discours du « péril jaune » s'est imposé dans la culture populaire en devenant un phénomène littéraire puis cinématographique de grande ampleur. Nous résumerons les points fondamentaux de cette évolution et, surtout, les différentes connotations qui ont été attribuées aux personnages ou aux populations asiatiques au début du XX^e^ siècle. Avec son influente production littéraire et cinématographique, le monde anglophone occupe ici une place privilégiée.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, comment les idées du « syndicalisme blanc » avaient atteint Londres après leur phase d'enracinement et d'évolution en Australie, en Nouvelle-Zélande et au Canada, en passant par les colonies de l'Afrique méridionale. Le même phénomène eut lieu avec la littérature. Après avoir donné naissance à la littérature d'épouvante sur l'invasion*,* la Grande-Bretagne subit l'influence de l'évolution de cette dernière sur le continent américain et dans l'Océanie. Elle produisit ainsi, juste avant l'intervention lors de l'insurrection des Boxers en Chine, son premier ouvrage à succès d'une littérature du « péril jaune ». Comme en Australie, les contingences géopolitiques, tout comme la politique interne, furent un élément déclencheur. Les États-Unis et l'Allemagne menaçaient l'hégémonie commerciale anglaise alors que la Grande Dépression de la fin du siècle attisait les tensions sociales[773]. En 1897, le *Spectator* ouvrit le débat sur le « péril jaune » en Angleterre dans le but peu dissimulé d'attaquer l'Allemagne pour sa prise de possession de la colonie de Kiautschou en Chine[774]. Comme

[773] Stone Nicholas, « The Yellow Peril in Britain », *Proceedings of International Academic Conferences*, International Institute of Social and Economic Sciences, Venice, 24 April-27 April 2017.

[774] En 1897, la prise du comptoir de Kiautschou par le vice-amiral Otto von Diederichs au commandement d'une petite flotte militaire marqua la création d'une colonie commerciale allemande sur la péninsule de

l'a mentionné le chercheur Nicholas Stone, un article s'intitulait justement « Le péril jaune [The Yellow Peril] » et accusait l'Allemagne de mener des actions provocatrices qui pousseraient la Chine à une alliance avec le Japon en vue d'un soulèvement contre les Occidentaux[775]. Ici encore, par le biais du discours du « péril jaune », on dénonce le bien plus concret « péril allemand ». En général, en Europe, le discours du « péril jaune » s'alimentait aussi bien des convoitises des puissances impérialistes vis-à-vis d'un des derniers espaces colonisables du monde, la Chine, que des vicissitudes qui marquèrent le chant du cygne de la dynastie Qing, dont l'insurrection des Boxers. C'est dans ce climat politique qu'en 1898, l'on assista en Angleterre à la parution de la première édition de *Le péril jaune : l'histoire de la plus formidable guerre du monde* [The Yellow Danger : the Story of the World's Greatest War][776], qui connut un certain succès et fut réédité plusieurs fois par la suite. L'auteur, Matthew Phipps Shiel (1865-1947), qui grandit dans les Indes occidentales, était un représentant du mouvement décadent anglais, mais il subit également l'influence de l'environnement scientifique de la fin de siècle et, en particulier, d'une version assez violente et cruelle du darwinisme social[777]. Ce rapport à la science le porta à consacrer son énergie au sous-genre naissant du « péril jaune », ce qui lui valut un large succès. *La vague jaune* [The Yellow Wave][778] en 1905 (qui se référait à la guerre russo-japonaise) et *Le dragon* [The Dragon][779] en 1913, sont deux ouvrages aux contenus très similaires à celui de *Le péril jaune*, ce qui renouvela au Royaume-Uni un des traits du sous-genre du « péril jaune », à savoir sa répétitivité[780].

Shandong. La Chine fut obligée de reconnaître le fait accompli le 6 mars 1898 en accordant aux Allemands une concession d'une durée de 99 ans à l'instar des concessions anglaise de Hong Kong et française de Kouang-Tchéou-Wan. Sur le sujet, voir entre autres : Schultz-Naumann Joachim, *Unter Kaisers Flagge, Deutschlands Schutzgebiete im Pazifik und in China einst und heute*, Universitas Verlag, Munich, 1985 ; Mühlhahn Klaus, « A New Imperial Vision? The Limits of German Colonialism in China », in Naranch Bradley, Eley Geoff (ed.), *German Colonialism in a Global Age*, Duke University Press, USA, 2014 ; Coco Orazio, *Colonialismo europeo in Estremo Oriente : L'esperienza delle concessioni territoriali in Cina*, Edizioni Nuova Cultura, Roma, 2017, pp. 124-146.

[775] Stone Nicholas, « The Yellow Peril », *The Spectator*, 11 décembre 1897, <http://archive.spectator.co.uk/page/11th-december-1897/7> [Consulté en ligne le 13/09/2021].

[776] Shiel Matthew Phipps, *The Yellow Danger : the Story of the World's Greatest War*, Grant Richards, London, 1898.

[777] Svitavsky William L., « From Decadence to Racial Antagonism : M.P. Shiel at the Turn of the Century », *Science Fiction Studies*, vol. 31, § 1, 2004, pp. 3-4.

[778] Shiel Matthew Phipps, *The Yellow Wave*, Ward, Lock, and Co., London, 1905.

[779] Shiel Matthew Phipps, *The Dragon*, G. Richards, London, 1913.

[780] Ransom Amy J., « Yellow Perils. M. P. Shiel, Race and the Far East Menace », in Lavender Isiah (ed.), *Dis-Orienting Planets : Racial Representations of Asia in Science Fiction*, University Press of Mississippi, Jackson, 2017, p. 75.

Les ouvrages de Shiel ont pourtant inspiré les romans de Sax Romer, centrés sur les plans diaboliques du bandit chinois Fu Manchu. Sous certains aspects, on peut être d'accord avec la chercheuse Marion Decome qui remarque que :

« Le chinois Yen How, le méchant du roman *Le péril jaune* […] est le premier personnage à représenter une menace globale plutôt que locale. Dans cette optique, il est la première incarnation du péril jaune : la menace hypothétique que les peuples asiatiques ne submergent les Blancs, ou renversent le monde. Cette crainte fait écho à la volonté de domination de l'Europe sur l'Orient […]. »[781]

Même si Decome reste assez vague sur la signification politique de l'affirmation du discours du « péril jaune » en ce moment historique[782], elle remarque le parallèle entre la perception du « péril jaune » aux États-Unis et la parution de ce discours sur le sol britannique dans le domaine littéraire. L'ouvrage de Shiel constitue en soi un tournant littéraire, en raison du caractère « global » du « péril jaune » que l'auteur décrit. Le perfide docteur Yen How a des origines sino-japonaises, alors que son opposant est un marin anglais[783] capable de gagner la bataille navale finale grâce à ses talents stratégiques et à l'utilisation d'un virus dévastateur pour les armées asiatiques. Dans un certain sens, Shiel est en même temps le premier représentant de la nouvelle littérature du « péril jaune » du XX^e siècle, qui voit en Fu Manchu son personnage iconique, et le grand réceptacle de toutes les influences littéraires antécédentes. À ce propos, William L. Svitavsky remarque que :

« Pour Shiel, l'expansion de l'Asie vers l'Europe est aussi naturelle que menaçante, c'est une conséquence mortelle des principes physiques. Il justifie son alarmisme racial par ce qu'il perçoit comme étant scientifique : la croissance de différentes populations conduisant inévitablement à une compétition entre elles, au moment où de jeunes cultures robustes affrontent des cultures fanées et mourantes. »[784]

On assiste donc à la naissance d'un nouveau personnage littéraire qui se révèle être une fusion de nombreux éléments analysés jusqu'à présent : la

[781] Decome Marion, « The Rise of the Chinese Villain : Demonic Representation of the Asian Character in Popular Literature (1880-1950) », in Machart Regis, Dervin Fred, Gao Minghui (ed.), *Intercultural Masquerade. New Orientalism, New Occidentalism, Old Exoticism*, Springer, Heidelberg, 2016, p. 123.
[782] Decome Marion, « The Rise of the Chinese Villain… », pp. 121-122.
[783] Comme nous l'avons mentionné dans le chapitre précédent, les marins et les travailleurs portuaires anglais furent les premiers à organiser l'agitation contre les Asiatiques en Angleterre.
[784] Svitavsky William L., « From Decadence to Racial Antagonism… », p. 18.

pensée pseudo-scientifique sur les races, la politisation du discours racial dans le contexte de la dialectique de compétition entre les classes et de la création d'une conscience identitaire nationale, ainsi que la perception finale d'une lutte mythologique aux dimensions mondiales entre deux blocs d'humanité irréductiblement antagonistes. Afin de compléter ce parcours, il ne restait qu'à produire un univers de référence pseudo-culturel mondialisé tant dans l'ampleur de sa narration que dans sa diffusion. Ce résultat fut atteint grâce à la création d'un personnage iconique : le diabolique docteur et génie du mal, Fu Manchu. Issu de la plume prolifique de Sax Rohmer (pseudonyme d'Arthur Henry Sarsfield Ward [1883-1959]), ce personnage fit sa première apparition dans la revue *Colliers, the National Week* entre 1912 et 1913 et s'affirma, durant les décennies suivantes, non seulement comme un personnage romanesque, mais également comme le protagoniste d'ouvrages radiophoniques et cinématographiques. Fu Manchu devint l'incarnation même du « péril jaune ». Si, dans le premier roman, publié en 1913, *Le mystère du Dr. Fu Manchu* [The Mystery of Dr. Fu Manchu (en Angleterre) / The Insidious Dr. Fu Manchu (aux États-Unis)], le mesquin Fu Manchu conspire pour le contrôle de la Chinatown londonienne[785], dans les romans suivants, ses plans deviennent plus ambitieux. Au cours de son inépuisable saga, composée de treize romans et d'une publication posthume[786], Rohmer explora toutes les déclinaisons possibles du « péril jaune » à travers son personnage, négligeant les protestations officielles du gouvernement chinois qui l'accusait de salir l'image du pays[787].

Dès le premier roman, Fu Manchu est décrit comme comparable à Satan, tant par son aspect extérieur que par sa méchanceté. Il est dangereux car il absorbe le savoir scientifique en étudiant dans les meilleures universités occidentales, et il est prêt à mêler ses connaissances à celles d'une prétendue tradition magique et pseudoscientifique orientale[788]. Le laboratoire est ainsi le lieu symbolique où ces deux éléments se mélangent, en créant une connexion entre le personnage de Fu Manchu et celui du Dr. Frankenstein[789]. Sa proximité

[785] Decome Marion, « The Rise of the Chinese Villain… », p. 122.

[786] Il ne faut pas non plus oublier que plusieurs épisodes ont été rédigés par d'autres auteurs tels que Cay Van Ash et William Patrick Maynard, prolongeant la saga longtemps après la mort de Sax Rohmer.

[787] Giovannini Fabio, *Musi gialli…*, p. 89.

[788] Pour Rohmer, les nouveautés socio-technologiques du monde contemporain cachent un revers inattendu pouvant être exploité par Fu Manchu pour la réalisation du « péril jaune ». Seshagiri Urmila, « Modernity's (Yellow) Perils : Dr. Fu-Manchu and English Race Paranoia », *Cultural Critique*, § 62, Winter 2006, pp. 184-187.

[789] Ann K. Mellor a étudié l'étonnante influence que l'imaginaire descriptif de Frankenstein semble avoir eu sur la description monstrueuse dont les « jaunes » firent l'objet à partir du XIXe siècle : Mellor Ann K., « Frankenstein, Racial Science, and the Yellow Peril », *Nineteenth Century Contexts*, vol. 23, § 1, 2001.

avec une sorte de manifestation démoniaque fonctionne parfaitement pour expliquer au public l'origine de son intelligence supérieure, considérée comme non naturelle pour un Asiatique. Cependant, Fu Manchu est aussi un sorcier maîtrisant les lois obscures de la nature et de la magie. Il a une prédilection pour toutes sortes d'animaux venimeux et il est même capable de ressusciter les morts pour créer des zombies qui serviront aveuglément ses plans de conquête du monde et de destruction de la « race blanche ». Si Fu Manchu reste malgré tout un être humain, il est difficile de comprendre à quelle sorte d'humanité il appartient. Il est souvent décrit comme ayant des caractéristiques proches du monde animal, tantôt des félins, tantôt des reptiles, tantôt même des insectes. Il assume dans sa seule personne des caractéristiques propres aux sociétés secrètes criminelles, notamment un réseau de connaissances profond et articulé, y compris des liens ambigus avec le monde politique et économique, ce qui lui confère un pouvoir redoutable dans n'importe quel milieu social. Fu Manchu a donc le pouvoir d'être partout, de tout entendre, de tout savoir, surtout s'il se trouve parmi les siens, dans les Chinatowns[790]. Ce pouvoir immense est comparable à celui d'une épidémie incontrôlable et débordante, à la peste.

Son trait caractéristique le plus populaire est sa « cruauté asiatique » qui se manifeste en particulier dans son art de torturer ses victimes ou de les tuer avec les moyens les plus ingénieux et sadiques. Fu Manchu affiche des aspirations mégalomanes, mais toujours en lien avec des références à l'histoire orientale bien connues en Occident. On le trouve par exemple dans *Le masque de Fu Manchu* [The Mask of Fu Manchu] (1932), grand succès éditorial et cinématographique[791], à la recherche du masque de Gengis Khan afin de se présenter comme sa réincarnation et de soulever de nouvelles hordes contre le reste du monde[792]. Sax Rohmer ne manque pas de souligner

[790] Mayer Ruth, « "The Greatest Novelty of the Age" Fu-Manchu, Chinatown, and the Global City », in Künnemann Vanessa, Mayer Ruth (ed.), *Chinatowns in a Transnational World : Myths and Realities of an Urban Phenomenon*, Routledge, New York, 2011, pp. 116-117. Mayer reconnaît le rôle de diffusion transpacifique et transnational joué par les Chinatowns dans la propagation de la méfiance vis-à-vis des Chinois. La ségrégation de ces communautés était perçue comme une volonté communautaire résultant de la nature de la « race jaune ». Mayer Ruth, « "The Greatest Novelty of the Age"… », pp. 118-121.

[791] La mise à l'écran des aventures de Fu Manchu ne fit qu'augmenter l'impact de ce personnage sur la perception et l'identification des caractéristiques du « péril jaune » au sein des masses populaires au niveau mondial. Voir entre autres : Marchetti Gina, *Romance and the Yellow Peril…* ; Chan Jachinson, *Chinese American Masculinities : From Fu Manchu to Bruce Lee*, Routledge, New York, London, 2001 ; Greene Naomi, *From Fu Manchu to Kung Fu Panda : Images of China in American Film*, University of Hawaii Press, Honolulu, 2014 ; Richards Jeffrey, *China and the Chinese in Popular Film : From Fu Manchu to Charlie Chan*, I. B. Tauris, London, New York, 2017.

[792] Pour des analyses détaillées du personnage de Fu Manchu, voir entre autres : Clegg Jenny, *Fu Manchu and the Yellow Peril : the Making of a Racist Myth*, Trentham Books, Stoke-on-Trent, 1994 ; Wingfield

les goûts luxurieux et décadents de son personnage dans la plus orientaliste des traditions : encens, parfums, conforts et sensualité perverse caractérisent les refuges du méchant[793].

Le « péril jaune », dans toute sa splendeur évocatrice et paranoïaque, était donc complètement personnifié par Fu Manchu. La saga de Sax Rohmer influença non seulement son public, mais aussi un grand nombre d'auteurs qui s'appuyèrent sur la notoriété de Fu Manchu pour produire d'autres personnages asiatiques lui ressemblant[794]. Enfin, selon les mots de la spécialiste Urmila Seshagiri :

« Les stratagèmes du Dr Fu-Manchu pour dominer le monde ont réécrit le grand récit de l'Angleterre moderne, inversant les hiérarchies raciales et politiques de l'Empire britannique pour imaginer une civilisation dystopique dominée par des Orientaux diaboliques. »[795]

V Collecter les éléments nécessaires pour définir le discours du « péril jaune »

Au terme de l'analyse que nous venons de mener dans ce chapitre, remarquons que, dans les ouvrages littéraires traitant du « péril jaune », la question coloniale reste toujours très forte. Pourtant, dans ce contexte, l'interprétation de la question coloniale n'évolue que peu en dehors de la dichotomie « sentiment de culpabilité caché » (les injustices du colonialisme sont la cause du « péril jaune » dont il faut maintenant se défendre) *vs*

Rebecca, « Gazing on Fu-Manchu : Obscurity and Imperial Crisis in the Work of Sax Rohmer », *Studies in Popular Culture*, vol. 1, § 31, Fall 2008 ; Giovannini Fabio, *Musi gialli…*, pp. 87-120 ; Mayer Ruth, *Serial Fu Manchu : the Chinese Supervillain and the Spread of Yellow Peril Ideology*, Temple University Press, Philadelphia, 2014.

[793] Mayer Ruth, « "The Greatest Novelty of the Age"… », pp. 121-123.

[794] La liste serait très longue : elle comprend des auteurs de nombreux pays, tels que le Français Edward Brooker (pseudonyme), qui, au milieu des années 1940, rendit célèbre le personnage de Pao Tcheou (*Le maître de l'invisible*), ou le Belge Henri Vernes qui créa, durant les années 1960, le redoutable Mr. Ming (*L'ombre jaune*). En passant au cinéma, on peut mentionner le Dr. Julius No, ennemi de James Bond, créé par Ian Fleming (*Dr. No,* 1958), ou encore *Der Fluch der gelben Schlange* réalisé par Franz Josef Gottlieb en 1963. D'ailleurs le monde des bandes dessinées a connu de nombreux méchants asiatiques ressemblant à Fu Manchu, dont un des plus célèbres a été le cruel tyran Ming, protagoniste de *Flash Gordon*. Voir par exemple : Decome Marion, « The Rise of the Chinese Villain… », pp. 124-125.

[795] Seshagiri Urmila, « Modernity's (Yellow) Perils… », p. 162. Ce concept s'applique en réalité à toute la production de l'« *invasion scare novel literature* » de l'époque. Wingfield Rebecca, « Gazing on Fu-Manchu… », pp. 84-85.

« légitimité » (le colonialisme est justifié par la supériorité des colonisateurs qui doivent également faire face à un « péril jaune » menaçant)[796]. Quoi qu'il en soit, l'idée de la « momie embaumée »[797] est toujours associée à la Chine : presque tous les Chinois se battent pour la restauration d'un ordre ancien antérieur à la modernisation. La lutte des civilisations assume ainsi les contours d'une lutte entre une interprétation progressiste de l'histoire et une sorte de volonté de régression anti-historique[798]. Cet aspect semble encore plus inquiétant, car il est associé à l'introduction d'un « élément étranger » sur le sol national[799]. Nous verrons dans les chapitres 7 et 12 à quel point cet élément est important dans la production littéraire russe qui traita du discours du « péril jaune » durant la même période.

Mais le « péril jaune » n'est-il vraiment que cela ? Après le long détour historique et culturel que nous venons d'accomplir dans ces premiers chapitres, la réponse à cette question ne peut être que négative. La recherche d'une définition du discours du « péril jaune » qui prendrait en considération tous les aspects que nous avons mis en avant jusqu'à présent est une tâche complexe, mais nécessaire. Pour commencer, il faut revenir sur les remarques audacieuses, bien sûr politisées et sans doute provocatrices, du journaliste français Jacques Decornoy qui, en 1970, écrivait dans son *Péril jaune, peur blanche* :

« Le péril jaune n'est pas, n'a jamais été d'abord ce que l'on pense : une authentique crainte de voir déferler les hordes asiatiques. Il est d'abord et surtout la frayeur de voir se lever l'armée anonyme campant provisoirement dans les banlieues et désireuse de conquérir la ville, non pour s'y faire une place au soleil, mais pour la reconstruire. C'est que le péril jaune n'est pas apparu à l'époque du "réveil de la Chine", mais au temps de la constitution d'un prolétariat industriel européen et de la grande expansion impérialiste. Parce que, dans la nuit du passé, des Jaunes avaient effectivement lâché leur cavalerie sur l'Occident ; parce qu'il se trouvait que la Chine était fort peuplée ; parce qu'elle constituait l'enjeu difficile des intérêts coloniaux rivaux, l'histoire a fait que le "péril" fut qualifié de "jaune". À partir de ce quasi-hasard dans le choix des épithètes, les divagations les plus folles et les

[796] Decome Marion, « The Rise of the Chinese Villain… », pp. 127-128.
[797] Nous avons évoqué la genèse de ce concept au chapitre 2.
[798] Decome Marion, « The Rise of the Chinese Villain… », p. 129.
[799] C'est d'ailleurs le sujet qui porta au succès littéraire Thomas Burke, contemporain de Rhomer. Son *Limehouse Nights* (1916), qui décrivait le sous-prolétariat de la Chinatown londonienne, fut très influent même au niveau cinématographique.

plus racistes sont venues habilement orienter – détourner – l'attention sur ce grand pays lointain gonflé de hordes sanguinaires soumises à des chefs au cerveau tortueux. »[800]

Cette approche, qui place au centre de sa compréhension du discours du « péril jaune » la modernité capitaliste promue par la révolution industrielle et les conflits de classes qu'elle sous-tend, n'a pas reçu l'attention qu'elle méritait de la part des spécialistes contemporains. Ainsi, à la lumière de l'analyse menée jusqu'ici, nous ne pouvons pas partager complètement l'opinion de François Pavé, qui, dans son étude du discours du « péril jaune » en France à la fin du XIXe siècle, affirme que l'ouvrage de Decornoy est limité et téléologique[801]. Malgré une approche parfois lourdement idéologique et un certain degré d'imprécision, la tentative de définition du « péril jaune » proposée par Decornoy nous semble pertinente, car elle saisit le lien entre la structure économique et politique des sociétés industrielles/impérialistes et la production d'un discours qui la rationalise et la justifie.

Dans un contexte de configuration d'un village global que la première mondialisation s'attelait à créer à la fin du XIXe siècle, nous voyons les coolies et les marchands asiatiques prendre leur place dans les banlieues du monde moderne. Ils apportaient une contribution essentielle à sa construction, mais ils subissaient aussi une marginalisation socio-économique, juridique et culturelle en raison de leur faible position dans les rapports de domination mondiaux. *In fine*, il n'est pas étonnant que les aventures du Dr. Fu Manchu aient commencé dans la Chinatown londonienne. Par ailleurs, il convient de discuter la contribution de l'ouvrage de François Pavé, *Le péril jaune à la fin du XIXe siècle,* à la tentative de cerner les différentes formes de manifestation du discours du « péril jaune ». Cela nous aidera à tracer les confins de ce discours et nous rapprochera d'une définition complète. Les raisons pour lesquelles l'ouvrage de Pavé est extrêmement intéressant dans ce contexte sont multiples. Premièrement, il s'agit d'une des publications les plus récentes sur le sujet du « péril jaune » produit en langue française. Deuxièmement, son analyse de l'expérience impériale française nous permet d'élargir nos réflexions en prenant en considération un ouvrage ayant posé son regard en dehors des espaces récemment colonisés de la région transpacifique marqués

[800] Decornoy Jacques, *Péril jaune, peur blanche*, Editions Berard Grasset, Paris, 1970, p. 8.

[801] Pavé François, *Le péril jaune…*, p. 16. Pavé critique la lecture partisane des sources réalisée par Decornoy, qui le porterait par la suite à des conclusions tranchées sur le rôle des capitalistes dans la promotion du discours du « péril jaune ». Entre autres, selon Pavé, Decornoy n'aurait pas pris suffisamment en considération les divergences entre différentes personnalités du monde des affaires.

par la domination anglo-saxonne. Troisièmement, l'analyse proposée par Pavé sur l'essence du discours du « péril jaune » nous permet de débattre de certains points fondamentaux que nous rencontrerons également dans la deuxième partie de notre recherche concernant le discours du « péril jaune » dans l'Empire russe.

Dans son ouvrage, il nous propose une subdivision du discours du « péril jaune » en trois sous-parties, qui peuvent à elles-mêmes représenter de façon tant autonome que composite l'expression du « péril jaune » : en premier lieu, il mentionne la crainte du « péril jaune » militaire. L'interprétation de cet aspect du discours du « péril jaune » nous semble partiellement problématique. Néanmoins, la déconstruction de ce point de vue de Pavé nous est utile pour mettre en lumière des éléments importants pour la suite de notre démarche. Pavé considère que le cas français est particulier car « la proximité de sa province d'Indochine l'expose, elle, contrairement à la plupart des puissances européennes, à un réel risque de péril jaune militaire [souligné par nous][802] ».

Néanmoins, comme il le décrit lui-même, entre la fin du XIX^e^ et le début du XX^e^ siècle, ce « péril jaune militaire » se manifesta dans les régions septentrionales du Yunnan ou dans le golfe du Tonkin principalement, en raison de l'activité de bandits, pirates et de sacs de résistance, hostiles à la pénétration coloniale française. D'ailleurs, nous verrons qu'une situation similaire se produisit dans les régions de frontière entre la Russie et la Chine[803]. Malgré cet état de fait, Pavé remarque qu'en France, la presse, la littérature[804] et le débat politique se concentrèrent largement sur le « péril jaune » comme danger pour la métropole[805], ce qui était en contradiction avec la réalité. À la suite de la guerre russo-japonaise, par exemple, de nombreux observateurs français considérèrent que ce danger pour la métropole se concrétiserait si les Européens laissaient les Japonais entraîner les armées chinoises en vue d'une future convergence d'intérêts entre Tokyo et Pékin[806]. La société française, à l'instar de la société russe, comme nous le verrons par la suite, fut très touchée par la victoire japonaise en 1905, ayant jusqu'à ce moment largement construit sa perception de l'Empire nippon sur l'imaginaire orientaliste des œuvres de Pierre Loti (1850-1923)[807]. Pavé se demande donc de façon légitime si le « péril jaune » militaire

[802] Pavé François, *Le péril jaune*…, pp. 58, 60-61.
[803] Voir chapitre 8.
[804] Parmi d'autres, Pavé évoque les ouvrages de Henri de Noussane, *La Chine et l'Europe en l'an 2000* (1900), et la trilogie xénophobe du Capitaine Danrit (aka Emile Driant) *L'Invasion Jaune* (1909).
[805] Pavé François, *Le péril jaune*…, pp. 58-59.
[806] Pavé François, *Le péril jaune*…, pp. 85-91.
[807] Poulet Régis, « Le péril jaune », *La Revue des Ressources*, 7 novembre 2005, pp. 2-3.

n'est pas l'expression de l'impossibilité pour l'Occident de dominer la Chine. Néanmoins, lorsqu'il s'agit de traiter de la présence française en Chine[808], son analyse n'évoque pas les origines du colonialisme français en Asie du Sud-Est à partir de 1860 et passe très rapidement sur la guerre franco-chinoise (1881-1885). Pourtant, dans la citation ci-dessus, Pavé parle tout naturellement de « réel risque de péril jaune militaire » pour la France en raison de la « proximité » de l'Indochine française avec la Chine. Cette omission finit par décharger d'emblée le colonialisme et l'impérialisme français de leurs responsabilités primaires dans la création du discours du « péril jaune » au sein de la société française[809]. Si en Indochine il existait, comme l'affirme Pavé, « un réel risque de péril jaune militaire » pour l'Empire français, cela s'était produit car les populations de l'Asie du Sud-Est et de la Chine furent tout d'abord victimes d'un très réel « péril blanc militaire ». Sur ce point, c'est plutôt l'analyse de Decornoy qui, malgré sa rhétorique politisée, replace la question coloniale, impériale et nationaliste dans une perspective centrale. Sans sous-estimer l'importance de la perception du « péril » telle qu'elle s'imposait au sein des sociétés européennes pour toutes les raisons mentionnées précédemment, il est fondamental de souligner la différence entre perception du péril et péril réel. Soucieux d'exposer la polyphonie des positions de la société française à l'égard du discours du « péril jaune », Pavé finit par donner à ce discours une vague légitimité pour ce qui concerne les régions coloniales de frontière française[810]. Il s'agit d'un écueil que nous devrons éviter à tout prix lorsque nous nous pencherons sur le cas russe : tant dans le cas français, que dans le cas russe, l'idée de sécurité nationale était mobilisée lorsque le « péril jaune » semblait menacer les régions périphériques des Empires. Néanmoins, ces régions étaient des espaces récemment colonisés et le danger militaire, lorsqu'il en existait un, concernait ces espaces en tant que colonies dont le statut et la légitimité étaient disputés par des acteurs locaux ou par les puissances asiatiques régionales. Cette remarque est capitale pour nous, car tant la France que la Russie avaient acquis des territoires en contact

[808] Pavé François, *Le péril jaune…*, pp. 55-63.

[809] Il est d'ailleurs très difficile de trouver de la littérature spécialisée francophone récente sur la guerre franco-chinoise de 1884-1885. On doit remonter aux années 1960 et 1970 : Chesneaux Jean, Bastid Marianne, *Histoire de la Chine*, vol. 1 : *Des guerres de l'Opium à la guerre franco-chinoise, 1840-1885*, Éditions Hatier Université, Paris, 1969 ; Bastid Marianne, Bergère Marie-Claire, Chesneaux Jean, *Histoire de la Chine*, vol. 2 : *De la guerre franco-chinoise à la fondation du Parti Communiste Chinois, 1885-1921*, Éditions Hatier Université, Paris, 1972. Parmi les ouvrages en anglais : Chere Lewis Milton, *The Diplomacy of the Sino-French War (1883-1885) : Global Complications of an Undeclared War*, Cross Cultural Publications, Paris, 1988.

[810] Nous retrouverons des positions similaires, voire plus fortes, à l'égard de la perception du « péril jaune » de la part de nombreux analystes russes concernant la Russie orientale et son histoire frontalière avec la Chine.

direct avec la Chine[811] durant la deuxième moitié du XIXe siècle[812]. Les deux firent face à des situations d'instabilité, de résistance et de banditisme dans les nouveaux espaces de frontière et les deux considéraient comme un devoir de défendre les territoires acquis tout en essayant de projeter leur domination encore plus loin[813]. Comme nous le montrent, entre autres, les recherches de Bruno de Perthuis, dans la presse française, un « péril jaune militaire » inspiré d'un conflit réel se manifesta bruyamment surtout après le début de la guerre russo-japonaise en 1904, lorsqu'en France la plupart des journaux prirent le parti de la Russie. L'angoisse provoquée par ce conflit était qu'il puisse réveiller le dragon oriental assoupi et le déchaîner contre l'Europe en mobilisant des centaines de millions de soldats[814]. Néanmoins, comme nous l'avons montré, et comme nous le montrerons à propos du cas russe, il n'y eut jamais de véritable danger pour les centres des Empires européens. Par conséquent, l'apparition de la perception d'un « péril jaune militaire » menaçant le continent européen avait des racines différentes. Comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents, elle puisait tant dans l'ancienne perception de l'« Autre oriental » que dans le fonctionnement du système colonial et impérialiste européen en Asie.

Deuxièmement, Pavé mentionne le « péril jaune » démographique. En ce qui concerne la France, Pavé nous montre que la peur de l'invasion des petits travailleurs chinois, les *coolies*, inquiétait les intellectuels et les politiciens français même s'ils se référaient très souvent à des provinces ne faisant pas partie des territoires annexés par Paris (Malaisie, Singapour, Australie, Amérique, Bornéo, etc.)[815]. La discussion sur ce sujet portait sur ce que l'on pourrait définir comme le pouvoir de la démographie[816] et cachait une inquiétude due à l'incapacité des autres gouvernements coloniaux à contrer

[811] Dans le cas russe de la Corée et du Japon également.

[812] Pour la Russie, nous nous référons ici aux traités sino-russes d'Aïgun (1858) et de Pékin (1860), sur lesquels on reviendra, qui permirent à l'Empire russe d'intégrer les régions du Priamourié et du Primorié, pour la France, aux traités franco-vietnamiens de Saïgon (1862 et 1874) et au premier traité d'Hué (1863), qui affirmèrent la France comme puissance coloniale en Cochinchine, ainsi qu'au traité d'Hué de 1884 (révisant celui de 1883) qui déclarait le protectorat français sur le Tonkin et l'Annam. En outre, on n'oubliera pas le Traité de Tientsin signé en 1885 entre la France et la Chine pour marquer la fin du conflit entre les deux puissances et reconnaître le passage du Vietnam sous contrôle français.

[813] Voir chapitres 8 et 10.

[814] De Perthuis Bruno, « Le péril jaune est en nous. Regards des Occidentaux sur la Chine et sur le Japon », *Revue de l'Institut du Monde et du Développement*, § 3, 2012, pp. 141-143, 146-148.

[815] Pavé François, *Le péril jaune*…, pp. 133-141.

[816] Entre autres, très souvent, la perception du « péril jaune démographique » est considérée comme l'aspect le plus important du discours du « péril jaune » par de très nombreux·euses spécialistes dont Decornoy. Decornoy Jacques, *Péril jaune, peur blanche*…, pp. 12-14. Dans ce genre d'interprétations, l'aspect démographique du discours du « péril jaune » semble inclure les autres : les « périls » militaire, économique, racial et culturel dériveraient principalement de la question démographique.

la diffusion des immigrés chinois dans leurs provinces. Nous remarquerons que les débats sur le « péril jaune » démographique étaient présents au sein de l'Empire russe également.

Enfin, Pavé évoque le « péril jaune » économique. Selon lui, ce dernier se manifesta parfaitement dans l'ouvrage d'Edmond Théry (1855-1925), *Le péril jaune*[817] (1901), qui fait suite à un article publié en 1896 par Paul-Henri d'Estournelles de Constant (1852-1924), assez alarmiste par rapport à une possible invasion de produits de consommation chinois[818]. Il s'agit d'abord du « péril » de la concurrence. À la fin du XIXe siècle, en France, c'était surtout le Japon qui générait ces préoccupations pour des raisons multiples[819] : une évaluation angoissée de la disponibilité de la main-d'œuvre japonaise ou de la détermination des entrepreneurs japonais, un jugement négatif sur le rôle de l'État nippon dans le soutien à ses champions industriels nationaux, les prix avantageux pour les investissements, la rapidité avec laquelle le pays avait rattrapé le retard technologique qui le séparait de l'Occident, la rapide progression numérique et qualitative des effectifs de la flotte commerciale et militaire japonaise, la copie et la contrefaçon des produits du « génie » occidental, etc.[820] Pavé nous montre comment en France, au tournant du siècle, certains secteurs, comme celui de la soierie, se sentirent menacés au point de demander des interventions protectionnistes de la part de l'État. Comme pour les espaces de la région transpacifique que nous avons analysés, une bonne partie des syndicats et des mouvements socialistes français épousèrent des argumentaires racistes pour prendre position contre la « menace jaune » à l'égard du prolétariat européen[821]. Il est évident que ces requêtes mettaient les intellectuels libéraux face à deux choix contradictoires : le premier étant d'embrasser le discours patriotique au nom de la sauvegarde de l'industrie nationale contre la concurrence[822], le second de dénoncer le discours du « péril jaune économique » pour défendre les thèses libérales sur les bénéfices du

[817] Théry Edmond, *Le péril jaune*, Édition Félix Juven, Paris, 1901.

[818] D'Estournelles de Constant Paul-Henri, « Le péril prochain, l'Europe et ses rivaux », *Revue des Deux Mondes*, mars-avril 1896.

[819] Cela se produisit surtout après la conclusion du traité de Shimonoseki en 1895. L'économie chinoise, davantage après l'insurrection des Boxers, ne semblait pouvoir représenter un « péril jaune économique » que dans le cas d'une éventuelle soumission au Japon. Gaspard Marion, « Péril chinois et déclin… », pp. 935-936.

[820] Ce qui accablait davantage les lecteurs français compte tenu de l'arriération de leur flotte nationale. Pavé François, *Le péril jaune…*, pp. 173-182 ; Gaspard Marion, « Péril chinois et déclin… », pp. 937-941.

[821] Gaspard Marion, « Péril chinois et déclin… », pp. 947-949.

[822] Ce qui n'empêchait pas Théry, par exemple, d'exprimer un certain regret pour le fait que les capitalistes français ne pouvaient pas réduire le coût du travail de leurs employés. Pavé François, *Le péril jaune…*, pp. 187-188.

libre marché[823]. L'argument du « péril jaune » économique, même en France, se révéla faible et imprécis[824] mais (et de façon inattendue) très bruyant[825]. Comme nous le verrons, la question de la concurrence économique des Asiatiques, en particulier dans le domaine du travail, jouera un rôle important dans le contexte de l'Empire russe également.

Les trois piliers du discours du « péril jaune » identifiés par Pavé nous confirment donc la présence d'une certaine homogénéité entre le monde francophone et anglophone dans la formulation de ce discours. Pourtant, on l'a vu, ces éléments à eux seuls ne sont pas suffisants pour définir le discours du « péril jaune ». Il nous faut donc les intégrer à nos remarques précédentes dans le cadre d'une définition large et inclusive, qui nous servira de conclusion à la première partie de cet ouvrage.

[823] Gaspard Marion, « Péril chinois et déclin… », pp. 942-943 ; 946-947.
[824] Pavé François, *Le péril jaune…*, pp. 226-233.
[825] À ce propos, Pavé avance l'hypothèse que cela est lié à la difficulté d'insertion des firmes françaises sur le marché japonais. Pavé François, *Le péril jaune…*, p. 261.

Conclusion de la première partie : quelle définition pour le discours du « péril jaune » ?

Nous arrivons donc au point où nous pouvons essayer de proposer une définition du discours du « péril jaune ». Pour ce faire, nous pouvons nous inspirer de quelques définitions qui ont été proposées avant nous, dont celle très évocatrice de Decornoy que nous avons mentionnée ci-dessus[826]. La définition de Decornoy fait sortir le « péril jaune » d'une conceptualisation axée principalement sur des notions de « race » pour l'insérer dans un cadre plus propre aux dynamiques relationnelles centre-périphérie dans le contexte d'un monde globalisé. Mais nous pouvons également évoquer la définition très efficace de l'historienne et russiste Marlène Laruelle, qui met plutôt l'accent sur la fonctionnalité argumentative politique et impérialiste du discours du « péril jaune » :

« Le péril jaune sert d'élément révélateur des peurs européennes et dépasse considérablement ceux auxquels il s'applique : il est une justification à revers de l'impérialisme blanc et permet, sur le plan politique, d'assimiler sans nuances toutes les remises en cause de l'ordre établi. »[827]

Nous remarquons une certaine continuité entre ces deux définitions. Les deux creusent au-delà des contenus discursifs du « péril jaune » et mettent en exergue les composantes structurelles qui ont promu l'apparition de ce

[826] Voir le paragraphe V du chapitre 4 de cet ouvrage.
[827] LARUELLE Marlène, « Le "péril jaune" chez les nationalistes du début du siècle », in SAVELLI Dany (éd.), *Faits et imaginaires de la guerre russo-japonaise (1904-1905)*, Éditions Kailash, Paris, 2005, pp. 111-112.

discours dans certains milieux spécifiques des périphéries colonisées de la région transpacifique.

Toutefois, même si une définition exhaustive de ce qu'est le discours du « péril jaune » est sans doute chimérique en raison de la versatilité et de l'adaptabilité de ce discours aux différents contextes locaux où il se manifeste, il nous semble possible de proposer, en guise de conclusion de notre première partie, notre propre tentative de définition-description qui en marque les confins et en cerne les origines et les effets.

La formule « péril jaune » ne mentionne en soi qu'un aspect du discours concernant l'« Autre extrême-oriental ». Elle explicite une position apparemment défensive du locuteur et non son côté agressif et oppresseur, résultant principalement de l'imposition d'une structure de domination impérialiste et coloniale. Le recours à cette formule se fonde sur un processus d'omission, car elle n'explicite pas le caractère profondément politique du discours du « péril jaune ». Ce dernier ne représente en soi qu'une ultime évolution, sans doute la plus efficace, d'un discours ancien, biaisé, justifiant une violence sur une collectivité de la part d'une autre collectivité, les deux vaguement définies par leur prétendue appartenance à deux « races » inventées dans le domaine des pseudo-sciences du XIX^e^ siècle. Le but de cette violence tant verbale que physique consiste à garantir à l'industrie coloniale un flux constant de main-d'œuvre bon marché permettant l'apprivoisement d'espaces récemment colonisés, tout en assurant la séparation juridique et politique du prolétariat asiatique de celui d'origine européenne, plus organisé du point de vue de ses structures syndicales. Afin de justifier cette violence, le discours du « péril jaune » se fonde sur l'image atavique d'un potentiel (et souvent imaginaire) ennemi extrême-oriental, dont les caractéristiques résultent d'un mélange de traits négatifs arbitrairement attribués à tous les « Autres orientaux » qui, depuis l'époque antique, ont servi la construction d'une « identité européenne » ou « occidentale ». Cette image de l'ennemi extrême-oriental se révèle ainsi atemporelle, car le discours du « péril jaune » est capable de l'évoquer à la fois sous les traits stéréotypés des Perses qui agressent Athènes, des Huns qui ruinent Rome, des Mongols qui ravagent Kiev, mais aussi des travailleurs asiatiques qui s'installent dans les nouvelles colonies « blanches » et des derniers empires d'Asie qui essaient de s'opposer à la « mission civilisatrice » européenne entre le XIX^e^ siècle et le début du XX^e^ siècle. C'est l'image d'un ennemi qui pose sans cesse une menace existentielle. En ce sens, le discours du « péril jaune » s'est imposé comme un instrument puissant de construction et de maintien des rapports dominateurs-dominés dans les espaces récemment colonisés de la région transpacifique et

parfois même en dehors de cette région. En parallèle, le discours du « péril jaune » projette sur l'image de l'« Autre oriental » les peurs résultant d'un sentiment de mauvaise conscience par rapport aux violences accomplies à l'encontre des peuples autochtones afin de permettre l'établissement du système colonial dans ces lieux. Il exprime ainsi la crainte d'un renversement brutal des rapports de domination et de la vengeance que cette subversion pourrait entraîner.

Enfin, pour parvenir à proposer une définition-description la plus complète de ce qui est le discours du « péril jaune », nous avons dû souligner l'importance de la formation de la *tunnel history* occidentale depuis l'époque antique : le discours du « péril jaune » est le résultat d'un parcours de construction identitaire qui a duré des millénaires. De même, nous avons dû relativiser l'importance de la littérature et du milieu culturel en tant que lieux de création et de diffusion du discours du « péril jaune », afin de mettre l'accent sur les dynamiques structurelles socio-économiques qui ont permis à ce discours anti-asiatique de s'affirmer dans des espaces précis à une époque déterminée.

Pour suivre, nous proposerons tout d'abord une approche similaire afin de saisir les origines profondes et le sens de l'apparition du discours du « péril jaune » en Russie (chapitres 5, 6 et 7). Nous prêterons ensuite une attention spécifique à la Russie orientale, région intégrée à l'Empire russe au XIX^e^ siècle et faisant partie de l'espace transpacifique, et nous déterminerons à quel point cette région partage un parcours analogue avec les autres régions de cet espace (chapitres 8, 9, 10 et 11). Nous conclurons par une analyse du discours du « péril jaune » en Russie, en particulier dans le milieu littéraire (chapitre 12).

Deuxième partie

Le discours du « péril jaune » en Russie : un phénomène national et local mais sans exceptionnalisme

Chapitre 5

La Russie et « son » Asie : entre problèmes de conceptualisation et origines des perceptions du « péril »

Dans les premiers chapitres du présent ouvrage, nous sommes remonté très loin dans l'histoire afin de déconstruire la formule du « péril jaune » et de l'appréhender dans sa complexité. Nous avons ainsi montré qu'au fil des siècles, dans les pays d'Europe occidentale, l'« Orient » et les « Orientaux » ont été associés à plusieurs « clichés » différents. Selon les cas, l'Orient était dictatorial, liberticide et esclavagiste, ou, au contraire, chaotique et dévastateur, comme dans le cas des populations nomades (« barbares ») qui avaient à maintes reprises menacé l'Empire romain. L'Orient pouvait se présenter comme un espace décadent et voué aux plaisirs de la chair, ou bien comme un endroit probe, éclairé et source d'inspiration en raison de son organisation sociétale. Il pouvait susciter des angoisses, voire de l'épouvante à cause du nombre de ses habitants et de ses soldats, mais, dans d'autres cas, il flattait le sentiment de supériorité des « Occidentaux » ou suscitait du dédain en raison des différences religieuses, culturelles et physiques. Cela s'est d'ailleurs transformé en excuse pour l'expansion coloniale des puissances européennes en Asie au XIX^e^ siècle. De ce point de vue, nous allons le montrer, la Russie n'a pas fait exception. Même si son histoire a suivi un parcours original par rapport à celui de la plupart des autres États européens, elle a eu, elle aussi, ses visions de l'« Autre

asiatique » qui ont été le résultat tant du type de rapports qu'elle entretenait avec ses « Orients » que de la projection de ses problématiques politiques et sociales internes sur une cible extérieure.

Dans ce chapitre, nous interrogeons ainsi les origines du discours sur un exceptionnalisme russe dans son rapport à deux de ses « Orients » en particulier, à savoir celui des steppes, souvent nomade, avec lequel les principautés slaves de la *Rous* eurent à faire durant le Moyen Âge, et celui sibérien qui fut colonisé par la Moscovie à partir de la fin du XVI^e^ siècle. En effet, contrairement à ce qui s'est produit en Europe occidentale, l'image de l'Orient dans l'histoire russe a longtemps été marquée par l'opposition des populations slaves sédentaires aux populations centre-asiatiques des steppes de tradition nomade. Nous soulignerons comment la Russie a par la suite trouvé en Asie, et plus précisément en Sibérie, son Amérique, son *Eldorado*. Nous nous interrogerons aussi sur les questionnements de certain·e·s historien·ne·s russes quant au processus de colonisation de la Sibérie, et nous analyserons les réponses les plus influentes qui ont été apportées à ces questionnements. Nous tenterons ainsi de montrer la genèse et le développement d'une *tunnel history* qui a placé la Russie au centre d'une histoire transcontinentale eurasienne. En Russie, cette narration a permis de construire une image de soi tantôt en relation, tantôt en opposition avec l'histoire des puissances coloniales de l'Europe occidentale. Depuis le Moyen Âge, l'affirmation de certains clichés concernant l'« Autre asiatique » a laissé des traces importantes dans l'histoire de la pensée russe, qui seront par la suite repris et réinterprétés par les penseurs russes du XIX^e^ et du XX^e^ siècle. Nous montrerons ce parcours non seulement dans ce chapitre, mais également dans les chapitres 7 et 12, en l'abordant sous différents angles de lecture.

Ainsi, nous commençons par remonter à l'époque du premier grand État slave de l'est ayant influencé de façon significative la perception identitaire de l'Empire russe[828]. Pour la *Rous* de Kiev, l'Orient était constitué de populations principalement nomades avec lesquelles elle développait des relations souvent conflictuelles. L'image de ces hordes destructrices, toujours en guerre contre les Slaves et constituant une menace constante pour l'État, se figera à jamais dans

[828] L'héritage de la *Rous* de Kiev est un sujet controversé. Tant l'Ukraine que la Russie se considèrent comme les héritiers (parfois exclusifs) de cet ancien État. Voir par exemple : Plokhy Serhii, *Unmaking Imperial Russia : Mykhailo Hrushevsky and the Writing of Ukrainian History*, University of Toronto Press, Toronto, 2005 ; Plokhy Serhii, *The Origins of the Slavic Nations : Premodern Identities in Russia, Ukraine, and Belarus*, Cambridge University Press, Cambridge, 2006 ; Plokhy Serhii, *Ukraine and Russia : Representations of the Past*, University of Toronto Press, Toronto, 2008 ; Kappeler Andreas, *Russes et Ukrainiens, les frères inégaux. Du Moyen Âge à nos jours*, CNRS Éditions, Paris, 2022.

l'imaginaire collectif avec la conquête mongole du XIIIe siècle. Comme nous le montrons dans ce chapitre, la première image de l'Orient dans la tradition historiographique russe est donc assimilable à celle des « barbares » dans la tradition occidentale, que nous avons détaillée dans les chapitres 1 et 2.

I La *Rous* opposée à l'Orient nomade : entre violence et collaboration

Les premières chroniques de la *Rous* de Kiev[829] témoignent d'une hostilité prononcée entre les populations slaves et les confédérations turcophones nomades ou semi-nomades des Petchenègues et des Polovtses (Coumans)[830]. En réalité, cette hostilité, souvent dramatisée dans les chroniques, était plutôt temporaire, comme l'étaient les alliances et les rapports de collaboration en vue de bénéfices mutuels entre les princes de la *Rous* et les populations nomades de l'est[831]. La guerre et la destruction étaient certes des éléments concrets qui caractérisaient les rapports entre ces deux parties. Néanmoins, les Petchenègues et les Polovtses[832] servaient souvent les intérêts des princes slaves en tant que mercenaires, dans la plupart des cas pour attaquer d'autres princes slaves rivaux[833]. Au début du Xe siècle, à Byzance, on allait jusqu'à

[829] *Chronique de Nestor (Récit des temps passés). Naissance des mondes russes,* trad. Jean-Pierre Arignon, Anacharsis Éditions, Toulouse, 2008.

[830] Schimmelpenninck van der Oye David, *Russian Orientalism…*, p. 14 ; Gonneau Pierre, Lavrov Aleksandr, *Des Rhôs à la Russie : histoire de l'Europe orientale, 730-689*, Presses universitaires de France, Paris, 2012, pp. 158-161.

[831] Voorheis Peter, *The Perception of Asiatic Nomads in Medieval Russia : Folklore, History and Historiography,* PhD dissertation, Indiana University, 1982.

[832] Certain·e·s spécialistes considèrent que le mot « *Половцы* » (Polovtsy) pourrait dériver du slavon « *половый* » (polovy), à savoir « pâles », « jaunes » ou « jaunâtres », mais aussi « blonds ». Les raisons ne sont pas liées à la description de la couleur de la peau des Coumans. Les auteurs qui évoquent un lien entre le mot « Polovtsy » et la couleur jaune font remonter l'origine du mot à « *полово* » (polovo), c'est-à-dire « paille », ce qui soulignerait le lien de cette population avec leurs animaux. D'autres explications mentionnent l'association toponymique de la couleur jaune aux pays bouddhistes de l'Asie centre-orientale d'origine turcophone ou l'association des Coumans à la couleur jaune pour des raisons traditionnelles. Voir entre autres : Плетнева Светлана, *Половцы*, Издательство Ломоносов, Москва, 2010, сс. 40-42 ; Golden Peter Benjamin, « The Shaping of the Cuman-Qïpčaqs and Their World », in Golden Peter Benjamin, *Studies on the People and Cultures of the Eurasian Steppes*, Editura Academiei Române, Bucureşti, 2011, p. 305 ; Pubblici Lorenzo, *Dal Caucaso al Mar D'Azov. L'impatto dell'invasione mongola in Caucasia fra nomadismo e società sedentaria (1204-1295)*, Firenze University Press, Firenze, 2018, pp. 33-35 ; Г. Сакович Екатерина, « Происхождение этнонима 'Половцы' : летописные сведения и мнения исследователе », in Дашковский Петр К. (глав. ред.), *Народы и Религии Евразии*, № 4, § 21, Издательтво Алтайского Государственного Университета, Барнаул, 2019, pp. 110-103.

[833] Noonan Thomas Schaub, « Rus', Pechenegs, and Polovtsy : Economic Interaction along the Steppe Frontier in the Pre-Mongol Era », *Russian History*, vol. 19, § 1-4, 1992, p. 315 ; Gonneau Pierre, Lavrov

penser que les populations de la *Rous* ne pouvaient ni combattre, ni faire de commerce si elles ne se trouvaient pas en paix avec les Petchenègues. À partir des XIe-XIIe siècles, après l'arrivée des Coumans dans la région, les rapports se complexifièrent davantage. Lors de la première bataille entre les Coumans et un prince de la *Rous*, en 1061, Vsevolod Iaroslavitch, prince de Pereïaslavl, fut défait par le prince Iskal. Les chroniques russes se réfèrent à cet épisode comme celui du « premier des maux infligés par ces ennemis païens et sans Dieu »[834].

Il arrivait pourtant aussi que les familles des principautés de la *Rous* s'unissent en mariage avec des familles coumanes pour créer des liens personnels ou dynastiques forts et, dans la mesure du possible, stables[835]. Les Coumans, comme la plupart des populations nomades des steppes, étaient, entre autres, des marchands particulièrement réputés pour la vente de chevaux, de chèvres et d'esclaves. Ces produits étaient très prisés sur plusieurs marchés régionaux, dont celui de la *Rous*[836]. Il existait donc un réseau de contacts pacifiques et économiques entre la *Rous* et les peuples nomades, dont les chroniques parlent très peu, mais dont l'importance est loin d'être négligeable. Comme le remarquent les historien·ne·s Ilia Guerasimov, Marina Mogilner et Sergey Glebov :

« […] les relations avec les nomades ne se réduisaient pas à la guerre, et l'intégration des Coumans dans l'espace politique et culturel des terres de la *Rous* était si profonde que certains historiens considèrent qu'il est possible de les reconnaître comme des acteurs de cet espace sur un pied d'égalité [avec les Slaves]. »[837]

Si la renommée de guerriers fiers et cruels dont jouissaient les Petchenègues et les Polovtses n'était pas une invention des chroniques de la *Rous*, à la suite de l'analyse de ces mêmes chroniques, l'historien Thomas Schaub Noonan a constaté que : « Il est clair que les princes de la Rous n'avaient pas de

Aleksandr, *Des Rhôs à la Russie…*, p. 161 ; Герасимов Илья, Могильнер Марина, Глебов Сергей, *Новая имперская история северной Евразии, ЧАСТЬ 1 Конкурирующие проекты самоорганизации VII - XVII вв.*, Библиотека Журнала 'Ab Imperio', Казань, 2017, с. 145.

834 Comme cité dans Gonneau Pierre, Lavrov Aleksandr, *Des Rhôs à la Russie…*, p. 159.

835 Плетнева Светлана, *Половцы…*, pp. 50-51, 71-72 ; Gonneau Pierre, Lavrov Aleksandr, *Des Rhôs à la Russie…*, pp. 160-161 ; Isoaho Mari, Polovtsy « Contacts in the House of Vladimir-Suzdalia. John of Plano Carpini's Account of Prince Yaroslav Vsevolodovich's Retinue in 1246 », *Rossica Antiqua*, vol. 2, § 10, 2014.

836 Noonan Thomas Schaub, « Rus', Pechenegs, and Polovtsy… », pp. 302; 307-314.

837 Герасимов Илья, Могильнер Марина, Глебов Сергей, *Новая имперская история…,* с. 145.

rivaux pour dévaster les terres de la Rous »[838]. Les conflits entre populations slaves sédentaires et voisins orientaux plutôt nomades n'étaient qu'une des possibles typologies de conflits impliquant des populations d'ethnies variées dans cette région de passage[839]. De fait, ici, la présence d'une multiplicité d'acteurs aux intérêts rivaux créait tant des opportunités d'enrichissement que des antagonismes qui n'étaient pas obligatoirement liés à des différends religieux, ethniques ou socio-culturels[840]. Ainsi, selon les époques, les chroniques ne nous transmettent pas toujours la même image des Coumans, même si celle-ci est esquissée de façon toujours très négative lorsqu'il s'agit de mettre en exergue les différences confessionnelles[841]. Dans ces cas, les Coumans sont soit décrits comme un châtiment envoyé par Dieu, à l'instar de la plaie des sauterelles en Égypte[842], pour punir les chrétiens de la *Rous* de leurs péchés, soit évoqués comme des non humains, voire des descendants des tribus de Gog et Magog[843]. Comme nous l'avons montré précédemment, ce genre d'interprétations rejoint les interprétations chrétiennes classiques concernant les peuples nomades de l'est. D'ailleurs, le dédain vis-à-vis des Coumans peut être également retrouvé, pour des raisons similaires, dans les sources primaires byzantines. Plusieurs auteurs byzantins considéraient les Coumans comme des barbares incivilisés, dangereux et même révoltants en raison de leur cannibalisme[844]. L'interprétation religieuse transformait donc les Coumans en quelque chose de très semblable aux démons[845]. D'une certaine manière, cette interprétation les associa aux Mongols, bien plus dangereux, qui soumettront les principautés de la *Rous* à la fin des années 1230[846].

L'arrivée des Mongols et son impact dévastateur sur la *Rous*, la Lituanie, la Pologne, la Hongrie et bien d'autres régions de l'Europe centre-orientale[847]

---

838 Герасимов Илья, Могильнер Марина, Глебов Сергей, *Новая имперская история…*, с. 303.

839 Voir entre autres : Скржинская Елена Ч., *Русь, Италия и Византия в Средневековье*, Издательство Алетейя, Санкт-Петербург, 2000, pp. 36-89.

840 Voir par exemple : Рыбаков Борис А., *Из истории культуры древней Руси*, Издательство Московского Университета, Москва, 1984.

841 Конявская Елена Л., « Половцы в ранних летописях : оценки и интерпретации летописцев », *Slověne*, vol. 4, § 1, 2015.

842 Kovács Szilvia, « The Origin of the Cumans in the Russian Primary Chronicle », *Chronica*, vol. 11, 2011, p. 133.

843 Sunderland Willard, *Taming the Wild Field. Colonization and Empire on the Russian Steppe*, Cornell University Press, New York, 2004, p. 12.

844 Pubblici Lorenzo, *Dal Caucaso al Mar D'Azov…*, pp. 42-44.

845 Kovács Szilvia, « The Origin of the Cumans… », p. 134.

846 Favereau Marie, *The Horde…*, pp. 80-85.

847 Pour une synthèse des étapes principales de l'avancée mongole en Europe, voir : Герасимов Илья, Могильнер Марина, Глебов Сергей, *Новая имперская история…,* cc. 158-165.

renouvela d'ailleurs une interprétation apocalyptique[848] de ces bouleversements politico-militaires qui se diffusa, comme nous l'avons vu au chapitre 2, partout en Europe. Avant le Premier concile de Lyon en 1245, par exemple, un certain archevêque Piotr[849], venu de la *Rous*, répondit aux questions du pape Innocent IV et des cardinaux à propos des Mongols. Son compte rendu sous forme de questions et de réponses fut distribué au sein du Concile sous le nom de *Traité sur l'ascension des Tatares* [Tractatus de Ortu Tartarorum]. Lorsqu'on lui demanda de parler des origines des Mongols, Piotr s'appuya sur les prophéties de l'Apocalypse du pseudo-Méthode du VII^e^ siècle et décrivit les Mongols comme la réincarnation de la tribu des Ismaélites défaite par Gédéon selon le Livre des Juges de l'Ancien Testament. En accord avec ces prophéties, cette tribu devait retourner sur terre à la fin de l'histoire pour mener, pendant 49 ans, de féroces destructions et massacres, ravageant le monde à l'instar des locustes[850].

Le récit de l'archevêque Piotr eut certainement un grand impact sur le Pape et le clergé, même si les études de l'historien Peter Jackson ont mis en lumière à quel point cette narration était ambivalente. Si d'une part Piotr décrivait les Mongols comme un fléau infernal, de l'autre il les humanisait[851]. Si, d'un côté, il décrivait la force effrayante de leurs armées, de l'autre, il confortait le Pape dans sa décision d'envoyer des ambassades vers les campements du khan pour discuter de la paix. Pour ce faire, il décrivit les Mongols comme une population respectueuse des ambassadeurs et désireuse d'entrer en contact avec la papauté[852]. Ce comportement singulier a poussé Jackson à supposer que Piotr soutenait en secret les intérêts des Mongols. Ces derniers souhaitaient probablement convaincre par l'astuce l'Europe occidentale de se soumettre à l'Empire mongol, afin d'élargir leur influence sans recourir à une invasion[853]. Si l'on en croit la théorie de Jackson, ce fait à lui seul montrerait déjà un haut niveau de collaboration entre certaines élites

[848] Gonneau Pierre, Lavrov Aleksandr, *Des Rhôs à la Russie…*, p. 163.

[849] L'identité de ce personnage reste encore aujourd'hui assez mystérieuse. Voir par exemple : Maiorov Alexander V., « The Rus Archbishop Peter at the First Council of Lyon », *Journal of Ecclesiastical History*, 2019, pp. 3-5.

[850] Jackson Peter, « The Testimony of the Russian "Archbishop" Peter Concerning the Mongols (1244/5) : Precious Intelligence or Timely Disinformation? », *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. 26, § 1-2, 2016, pp. 68-69.

[851] Bezzola Gian Andri, *Die Mongolen in Abendländischer Sicht (1220-1270) : ein Beitrag zur Frage der Völkerbegegnungen*, Francke Verlag, Bern, München, 1974.

[852] Jackson Peter, « The Testimony… », pp. 72-76.

[853] Jackson Peter, « The Testimony… », sur la diplomatie mongole, voir aussi : Aigle Denise, « De la "non-négociation" à l'alliance inaboutie : réflexions sur la diplomatie entre les Mongols et l'Occident », *Oriente Moderno*, vol. 88, § 2, 2008.

des principautés soumises de la *Rous* et les Mongols. Dans ce cas, Piotr aurait non seulement été un ambassadeur, mais aussi un élément important dans la construction d'une stratégie politico-diplomatique élaborée et mise en place depuis la capitale de la Horde d'Or[854], Saraï Batu, qui visait directement Rome. Cela mettrait davantage en exergue l'ambivalence des rapports entre la *Rous* et les populations nomades qui, d'un côté, contemplaient le conflit, même très violent, mais de l'autre prévoyaient également le compromis et la collaboration[855]. Cette typologie de contact fut un facteur qui toucha principalement l'Europe orientale, car dans la partie centre-occidentale du continent européen, la confrontation avec les populations nomades de l'Asie centrale se termina généralement avec la retraite des Mongols en 1242.

Or, les contacts tumultueux entre les populations européennes et les nomades en provenance des steppes asiatiques créèrent l'image de l'invasion brutale des hordes orientales, qui s'affirma dans l'imaginaire collectif occidental. Une des raisons principales de la durabilité de cet imaginaire fut l'association de ce danger oriental avec le traumatisme de la destruction de Rome et de l'Empire romain d'Occident par les Huns. Quelques huit siècles plus tard, un traumatisme similaire se reproduisit, bien que dans des circonstances différentes, en laissant un souvenir vibrant dans les mémoires des populations de l'Europe orientale. Les Mongols mirent fin à l'expérience de la *Rous* kiévienne en ravageant bon nombre de villes de la région, dont Kiev, et en instaurant une longue période de domination sur ce territoire. Cette fin dramatique du berceau de la culture slave orientale a souvent fait oublier que, à l'arrivée des armées mongoles, la *Rous* kiévienne se trouvait déjà dans une phase de déclin économique important qui avait affaibli son pouvoir en déstabilisant sa cohésion politique interne[856]. Comme les Huns pour Rome, les Mongols ont donc clos de façon violente un cycle politique de longue durée qui avait atteint une phase de grande instabilité et de fragilité.

[854] On se réfère par cette appellation à la branche de l'Empire mongol que Gengis Khan laissa en héritage à son fils Djötchi. Il s'agissait des territoires des steppes à l'ouest de la Mongolie qui s'étalaient jusqu'aux plaines hongroises. Les centres administratifs de la Horde d'Or, dont Saraï, se trouvaient entre les régions de la Volga, de l'Oural, de la mer Noire et de la mer Caspienne. Favereau Marie, *The Horde…*, pp. 10-11.

[855] Voir entre autres : Amitai Reuven, *Mongols, Turks and Others : Eurasian Nomads and the Sedentary World*, Brill, Leiden, 2005 ; Golden Peter Benjamin, *Nomads and Sedentary Societies in Medieval Eurasia*, American Historical Association, Washington D.C., 2007 ; Khazanov Anatoly M., « Nomads in the History of the Sedentary World », in Khazanov Anatoly M., Wink Andre (ed.), *Nomads in the Sedentary World*, Routledge, London, New York, 2007 ; Pubblici Lorenzo, *Dal Caucaso al Mar D'Azov…*, pp. 45-47.

[856] Pubblici Lorenzo, *Dal Caucaso al Mar D'Azov…*, p. 50.

II Problématiser le rideau de fer mongol

Le cadre historique esquissé ici pourrait paraître assez marginal pour notre analyse. Toutefois, la question de l'ambivalence du rapport entre la population de la *Rous* et les nomades est cruciale. Dans l'historiographie russe, à l'instar de l'historiographie occidentale, des choix interprétatifs ont été faits qui ont créé une *tunnel history* nationale qui ayant influencé massivement la perception du rôle que l'Orient nomade a joué dans l'histoire russe. Ces interprétations ont certainement évolué au fil des époques, mais certaines sont encore valides de nos jours[857], même si elles sont fondées sur des connaissances inexactes.

L'historien et archéologue Piotr Tolotchko nous rappelle que plusieurs spécialistes russes et soviétiques se sont divisés, à partir du XIXe siècle, sur l'interprétation des rapports entre les populations slaves sédentaires et nomades. Certains historiens de l'époque tsariste, à l'instar de Sergueï Soloviov (1820-1879), Vassili Klioutchevski (1841-1911) et Nikolaï Kostomarov (1817-1885), ont mis l'accent sur la lutte entre les Slaves sédentaires et les populations nomades et l'ont décrite comme une confrontation ayant lourdement marqué la mémoire collective russe[858]. D'autres historiens comme Piotr Golouboski (1857-1907), Vassili Liaskoronski (1859-1928) ou Mykhaïlo Hrouchevsky

[857] En guise d'exemple, nous pouvons rappeler que, le 8 avril 2020, en s'adressant aux gouverneurs des régions à l'occasion de l'introduction de mesures restrictives pour contrer la pandémie de la COVID-19, le président Vladimir Poutine déclara : « Chers amis ! Tout passe, et ceci passera aussi. Plusieurs fois notre pays a fait face à des grands défis : tant les Petchenègues, que les Polovtses l'ont tourmenté, la Russie a tout surmonté. Nous vaincrons aussi cette épidémie de coronavirus ». Vidéo de l'interview mis en ligne par la chaine BBC News - Русская служба, *'Виноваты печенеги'. Рунет отреагировал на обращение Путина к народу*, 8 april 2020, <https://www.bbc.com/russian/other-news-52221161> [Consulté en ligne le 06/10/2022]. Nous remarquons à quel point cette référence, utilisée pour parler d'un épisode d'actualité sans aucun lien avec les populations nomades de l'époque de la *Rous* de Kiev, est étrange. Le jour suivant cette déclaration, le secrétaire de presse du président de la Fédération de Russie, Dmitri Peskov, dut répondre aux journalistes qui lui demandaient si cette déclaration ne cachait pas des revendications voilées vis-à-vis des territoires ukrainiens. Мильченко Ангелина, « 'Личная инициатива' : в Кремле рассказали о словах Путина про Половцев. Песков пояснил слова Путина про Печенегов и Половцев », Gazeta.ru, 09 апреля 2020, <https://www.gazeta.ru/politics/2020/04/09_a_13042501.shtml?updated> [Consulté en ligne le 06/10/2022]. Si cette question se situe hors des propos de notre recherche, on peut souligner que le choix de comparer la menace de deux anciennes populations nomades orientales à la menace de la pandémie de la COVID-19 n'est pas anodin. Les deux menaces partagent des origines asiatiques. De plus, étant donné que tant les Petchenègues que les Polovtses, contrairement aux Mongols par exemple, ont disparu, leur évocation permet de suggérer de façon diplomatique un lien entre le « péril » de la pandémie de COVID-19 et un « péril oriental » représenté par des populations qui se confrontèrent à la *Rous* de Kiev il y a un millénaire environ. Cette déclaration comportait donc un contenu raciste, se rapprochant de certains clichés du discours du « péril jaune ».

[858] Толочко Петр, *Кочевые народы степей и Киевская Русь*, Алетейя, 2017, с. 7.

(1866-1934) ont plutôt souligné les aspects positifs dérivant de l'interaction entre les différents peuples[859]. Une situation similaire s'est reproduite dans l'historiographie soviétique[860]. À ce propos, l'historien Roman Hautala pose ainsi le cadre de la question :

« Cette domination, longtemps désignée par l'historiographie nationale comme le joug "tataro-mongol", a coïncidé avec le démembrement politique du pays et une longue période de crise économique et culturelle ; cependant, elle était aussi considérée comme l'époque de "la mise à l'épreuve nationale" des Russes, dont la nation sortirait renouvelée grâce à la dure lutte contre les envahisseurs. Selon les historiens du XIXe siècle Karamzine et Soloviov, la conséquence la plus négative de la domination mongole sur le développement du pays serait la fragmentation de l'État russe, que les Mongols poursuivaient au moyen de campagnes prédatrices ponctuelles. À la fin du XIXe siècle, Vassili Klioutchevski […] expliquera plutôt les conflits entre Russes et nomades au Moyen Âge à la lumière du déterminisme géographique : en particulier, les contextes climatiques et environnementaux, conditionnant l'économie et la mentalité de chaque peuple, prédétermineraient l'inévitable aversion mutuelle, puisque les paysans russes, porteurs d'une culture radicalement différente, ne pourraient tirer aucun avantage économique de leurs relations avec les nomades. Les conclusions des historiens russes du XIXe siècle ont eu une influence notable sur l'historiographie soviétique. Si elle n'a pas changé les fondements de l'évaluation des relations entre les Mongols et la Russie, elle a modifié l'approche du sujet. »[861]

Il est vrai que la grande question qui caractérise la vision russe de l'Orient des steppes et qui détermine en quelque sorte l'unicité de l'histoire russe face à celle de l'Europe centrale et occidentale n'est pas uniquement (ni premièrement) le caractère conflictuel des relations entre les Slaves et les populations nomades, ni même la destruction de Kiev et de la *Rous* par les Mongols[862]. Dans l'histoire du Moyen Âge russe, c'est le « joug mongol » (ou « joug tatar [татарское иго] »),

[859] Толочко Петр, *Кочевые народы степей…*, с. 7.

[860] Parmi les historiens soviétiques, Tolotchko mentionne Arseni Nanosov, Vladimir Pachouto, Boris Rybakov, Guennadi Litavrin comme partisans de l'idée que la lutte entre les Slaves et les populations nomades a joué un rôle négatif dans l'histoire russe alors que d'autres, à l'instar de Vladimir Parkhomenko, Mikhaïl Pokrovski, Aleksander Iakoubovski et Serafim Iouchkov, ont un point de vue opposé. Толочко Петр, *Кочевые народы степей…*, с. 7. Sur l'historiographie soviétique de l'Empire mongol voir : Hautala Roman, « L'impero mongolo nella storiografia sovietica », *Studi Storici*, vol. 2, 2007, pp. 361-382.

[861] Hautala Roman, « L'impero mongolo… », p. 361.

[862] L'ampleur des destructions apportées par les Mongols aux villes *Rous* de Kiev est encore discutée par les historien·ne·s. Voir Gonneau Pierre, Lavrov Aleksandr, *Des Rhôs à la Russie…*, p. 168.

qui suivit l'invasion des armées de Batu Khan (1205-1256) qui est souvent considéré comme la pire des infortunes de l'histoire médiévale russe. Batu Khan aurait été, entre autres, à l'origine du détachement de la trajectoire historique russe de celle du reste de l'Europe, durant une période aussi importante que celle qui vit surgir, sur le Vieux Continent, la Renaissance, la diffusion du mercantilisme et des institutions bancaires modernes, l'ouverture des premières universités, etc. Tolotchko lui-même, soutient que :

« Sans aucun doute, les Slaves et la *Rous* ne combattaient pas seulement contre les nomades. Il y a eu des années, voire des décennies, de relations pacifiques, au cours desquelles des commerçants échangeaient des marchandises, des mariages dynastiques étaient conclus. […] Ces deux mondes opposés empruntaient l'un à l'autre des avancées culturelles respectives. Une grande partie de ces phénomènes se déroula également à l'époque de la soumission de la *Rous* par les Mongols-Tatars. Néanmoins, si l'on résume les gains et les pertes résultant de l'interpénétration millénaire des Slaves et de la *Rous* avec leurs voisins des steppes, il apparaît qu'ils ont été incommensurablement grands. En fait, ce sont les nomades qui ont largement modifié le système ethnoculturel des peuples slaves orientaux, les isolant du monde européen pendant une longue période. »[863]

Nous reviendrons sur ces points, mais il est important de remarquer que le résultat de cette interprétation a été une perception répandue de l'Orient nomade en tant que force obscurantiste ayant irrémédiablement transformé l'essence et les mœurs de la *Rous* au point de rendre son héritière moscovite différente du reste de l'Europe. Cette identité, tantôt réclamée avec orgueil, tantôt regrettée[864], est à la base d'une perception particulière du « péril oriental » qui a été, de façon sans doute plus accentuée que dans les autres pays européens, associée au danger de la décadence des mœurs, mais aussi à l'arriération qui résulterait d'une certaine hibernation socio-culturelle imposée par les conquérants des steppes sur les populations slaves subjuguées[865]. Pourtant, la plupart de ces interprétations sont partiellement ou complètement remises en cause par les études récentes, notamment celle de Guerasimov, Mogilner et Glebov :

« La réaction des souverains de la *Rous* face à la menace mongole semble remarquable. Ce n'est pas seulement que cette menace n'a pas incité les

[863] Толочко Петр, *Кочевые народы степей…*, с. 8.
[864] Voir à ce sujet les chapitres 5, 7 et 12.
[865] Lim Susanna Soojung, *China and Japan…*, pp. 63-75.

princes à s'unir contre l'agresseur, ce qui est traditionnellement déploré par l'historiographie nationalo-centrée, qui perçoit le pays de la *Rous* comme une nation ethnoculturelle unie politiquement fragmentée. Rien ne prouve non plus que l'apparition de l'armée de Batu dans les steppes, et même ses assauts, aient été perçus comme le principal problème du moment. Selon les chroniques russes, les Mongols n'ont en rien modifié la vie politique normale des terres de la *Rous*. […] Ainsi, bien que les incursions mongoles des années 1237-1240 aient pu être beaucoup plus dévastatrices que les conflits entre les principautés, et causer plus de pertes en raison du nombre plus élevé de troupes impliquées, elles n'étaient pas perçues par les contemporains comme une menace fondamentalement nouvelle. L'invasion ou le voisinage mongol n'ont pas incité à l'unification politique – ou du moins à renoncer à une autre offensive contre une principauté voisine. Les Mongols capturaient et brûlaient les villes (dont la plupart ne comptaient pas plus de 1 000 habitants), mais les princes de la *Rous* faisaient régulièrement de même. […] Les Mongols se trouvèrent longtemps inclus dans la réalité politique de la concurrence universelle et des alliances temporaires de la *Rous*, dans laquelle le facteur de la solidarité ethnoculturelle a toujours joué un rôle minimal. »[866]

De plus, même si l'histoire de la *Rous* des apanages et de tout ce qui a suivi fut influencée par l'invasion mongole, celle-ci n'a pas complètement détaché les populations slaves orientales de tout contact avec l'Europe (et de toute influence positive en général pour un développement socio-économique compétitif) en créant une sorte de « rideau de fer »[867]. Tout d'abord, la frontière occidentale de la *Rous* déchue resta pendant plus d'un siècle un espace de conflit, mais aussi de diplomatie, entre les Mongols et leurs nouveaux

[866] Герасимов Илья, Могильнер Марина, Глебов Сергей, *Новая имперская история…*, cc. 167-168.

[867] Cette definition appliquée à la situation que nous traitons ici fut utilisée par Toumanoff Cyril, « Moscow the Third Rome : Genesis and Significance of a Politico-Religious Idea », *The Catholic Historical Review*, vol. 40, § 4, 1955, p. 433. Cette idée resta très courante dans l'historiographie soviétique de l'époque de la Guerre froide. Cela suivait la publication d'un ouvrage qui s'imposa comme le point de repère de l'historiographie soviétique de l'après-guerre sur la période de la domination mongole : Греков Борис Дмитриевич, Якубовский Александр Юрьевич, *Золотая Орда и ее падение*, Издательство Академии наук СССР, Москва и Ленинград, 1950. Dans cet ouvrage, toute interprétation attribuant aux Mongols quelque influence positive sur le développement socio-politique de la future Moscovie était écartée. L'étude de l'histoire ancienne à l'époque soviétique devait avoir une utilité politique et la détérioration des rapports sino-soviétiques se répercuta sur les études de l'histoire de l'Empire mongol, dont les historien·ne·s soviétiques s'engagèrent à souligner les dégâts qu'il avait provoqués dans le continent eurasiatique. Hautala Roman, « L'impero mongolo… », pp. 366-373.

voisins : les Byzantins, les Bulgares[868], les Hongrois[869], les Lituaniens, l'Ordre des Chevaliers teutoniques et, surtout, les Polonais[870]. Différentes sources décrivent l'état des conflits et des destructions qui marquèrent cet espace entre la seconde moitié du XIII^e siècle et le XV^e siècle[871]. Déjà, vers la fin des années 1240, les Mongols étaient bien impliqués dans des luttes qui voyaient des princes de la *Rous* s'opposer aux Chevaliers teutoniques ou aux Lituaniens[872]. Au sud, les rapports avec l'Empire byzantin passèrent souvent de la rivalité aux relations de bon voisinage à travers la diplomatie, voire la collaboration[873]. Ainsi, durant environ deux siècles, la Horde d'Or ne fut pas seulement un élément de destruction imprévisible menaçant la frontière d'une Europe orientale marquée par le clivage chrétienté/paganisme, même si elle était de plus en plus influencée par l'Église latine[874]. Les Mongols firent activement partie des intrigues et des jeux d'alliances locaux[875]. Durant le XIV^e siècle, par exemple, les Polonais se trouvèrent en conflit avec les

[868] La Bulgarie resta pendant longtemps dans une condition de dépendance vis-à-vis des Mongols après 1240. Uzelac Aleksandar, « A Century of the Tatars' "hegemony": the Golden Horde and Bulgarian Lands (1241-1341) », in Maiorov Alexander V, Hautala Roman, *The Routledge Handbook of the Mongols and Central-Eastern Europe : Political, Economic, and Cultural Relations*, Routledge, London, New York, 2021, pp. 212-232.

[869] Une deuxième campagne contre la Hongrie fut menée en 1285. Holeščák Michal, « Mongol Attack on the Upper Hungary in 1285 », in Maiorov Alexander V, Hautala Roman, *The Routledge Handbook of the Mongols…*, pp. 137-160.

[870] Jackson Peter, *The Mongols and the West, 1221-1410*, Routledge, London, New York, 2014 (first ed. 2005), ch. 8.

[871] Jackson Peter, *The Mongols and the West…*, pp. 208-209. Au sujet de l'histoire de cette région, voir par exemple : Rowell Stephen C., *Lithuania Ascending : a Pagan Empire Within East-Central Europe, 1295-1345*, Cambridge University Press, Cambridge, 1994 ; Bogdan Henry, *Les Chevaliers teutoniques*, Éditions Perrin, Paris, 1995 ; Rowell Stephen C., « The Central European Kingdoms », in Abulafia David (ed.), *The New Cambridge Medieval History*, vol. V, Cambridge University Press, Cambridge, 1999 ; Rowell Stephen C., « Baltic Europe », in Jones Micheal (ed.), *The New Cambridge Medieval History*, vol. VI, Cambridge University Press, Cambridge, 2000 ; Michaud Claude, « The Kingdoms of Central Europe in the Fourteenth Century », in Jones Micheal (ed.), *The New Cambridge Medieval History*, Vol. VI, Cambridge University Press, Cambridge, 2000 ; Kollmann Shields Nancy, « The Principalities of the Rus' in the Fourteenth Century », in Jones Micheal (ed.), *The New Cambridge Medieval History*, vol. VI, Cambridge University Press, Cambridge, 2000 ; Jackson Peter, *The Mongols and the West…* ; Selart Anti, *Livonia, Rus' and the Baltic Crusades in the Thirteenth Century*, Brill, Online collection, 2015 ; Frost Robert I., *The Oxford History of Poland-Lithuania*, vol. 1 : *The Making of the Polish-Lithuanian Union, 1385-1569*, Oxford University Press, Oxford, 2018.

[872] Jackson Peter, *The Mongols and the West…*, pp. 201-203.

[873] Au sujet des relations entre la Horde d'Or, l'Ilkhanat et les autres entités politiques de la région, voir entre autres : Nikolov Alexander, « Byzantium and the Mongol World : Contacts and Interaction (from Batu to Tamerlane) », in Maiorov Alexander V, Hautala Roman, *The Routledge Handbook of the Mongols…*, pp. 191-211.

[874] Chollet Loïc, *Les Sarrasins du nord. Une histoire de la croisade balte par la littérature (XII^e-XV^e siècle)*, Éditions Alphil-Presses Universitaires Suisses, Neuchâtel, 2019.

[875] Jackson Peter, *The Mongols and the West…,* pp. 206-213.

Lituaniens, certains princes de la *Rous* et les Mongols[876]. Selon les périodes, tant la Pologne que la Hongrie[877] participèrent à une série de luttes d'influence sur la principauté de Galicie-Volhynie qui paya pourtant son tribut aux khans de Saraï jusqu'à la moitié du XIVe siècle[878]. De plus, les Lituaniens en arrivèrent à bien s'entendre avec la Horde d'Or durant les premières décennies du XIVe siècle[879]. Par la suite, ils recommencèrent leur expansion vers l'est jusqu'à la conquête de Kiev au début des années 1360[880], tout en gardant de bons rapports avec certaines principautés russes, mais en développant, vers la fin du siècle, une relation de concurrence avec la puissance émergente de Moscou[881]. Moscou même fut redevable de ses succès politiques aux Mongols[882] avec lesquels elle entama une relation privilégiée, avant d'entrer souvent en conflit avec eux dès la seconde moitié du XIVe siècle[883]. Les Hongrois durent parfois s'acquitter du paiement du tribut au khan, surtout entre le XIIIe et le XIVe siècle, lorsqu'ils considéraient que leurs forces ne leur permettaient pas de le lui refuser ou lorsque la bienveillance de la Horde d'Or leur paraissait utile pour gérer l'équilibre entre les puissances au niveau régional[884].

En somme, l'Europe orientale était caractérisée par une frontière assez mobile, tant politiquement que diplomatiquement. Cette frontière pouvait difficilement constituer, à elle seule, un « rideau de fer » impénétrable comme résultat du joug mongol sur les principautés russes, susceptible de séparer les destins de la future Russie de ceux de l'Europe de la Renaissance. Par ailleurs,

---

876 Jackson Peter, *The Mongols and the West…*, pp. 208-210.

877 Sur la rivalité entre les Hongrois et les Mongols durant la première moitié du XIVe siècle voir : Vásáry István, « Mongol-Hungarian Encounters in the Fourteenth Century », in Maiorov Alexander V, Hautala Roman, *The Routledge Handbook of the Mongols…*, pp. 161-174.

878 La Principauté de Galicie-Volhynie se trouva pendant plus d'un siècle à la frontière entre le monde mongol et les royaumes indépendants de l'Europe orientale. Cette principauté a joui la plupart du temps d'un statut d'autonomie accentué, voire parfois d'indépendance vis-à-vis du pouvoir mongol, durant toute la période de sa soumission nominale à la Horde d'Or commencée avec le voyage de Daniel Ier de Galicie à Saraï en 1245 pour recevoir le *iarlik* (ordre impérial). Cela lui permit de mener une politique étrangère originale faite d'alliances et de relations avec tous ses voisins. Sur ce sujet, voir entre autres : Zdan Michael B.,« The Dependence of Halych-Volyn' Rus' on the Golden Horde », *The Slavonic and East European Review*, vol. 35, § 85, 1957 ; Hautala Roman, « The Polish-Mongol Conflict over Succession of the Halych and Volhynian Principality in the Middle of the Fourteenth Century », in Maiorov Alexander V, Hautala Roman, *The Routledge Handbook of the Mongols…*, pp. 175-188.

879 Jackson Peter, *The Mongols and the West…*, p. 202.

880 À propos du triangle Lituanie, Moscovie et Horde d'Or, voir entre autres : Pelenski Jaroslav, « The Contest between Lithuania-Rus and the Golden Horde in the Fourteenth Century for Supremacy over Eastern Europe », *Archivum Eurasiae Medii Aevi*, § 2, 1982, pp. 303-320.

881 Kollmann Nancy Shields, « The Principalities of the Rus'… », pp. 773-776.

882 Герасимов Илья, Могильнер Марина, Глебов Сергей, *Новая имперская история…*, cc. 213-215.

883 Favereau Marie, *The Horde…*, pp. 225-231.

884 Jackson Peter, *The Mongols and the West…*, p. 201.

du XIIIe au XVe siècle, des villes telles que Novgorod ou Pskov étaient très bien intégrées dans la région de la Baltique, ce qui impliquait des contacts et des échanges constants avec les royaumes scandinaves, les villes allemandes du nord, les Polonais, les Lituaniens et bien d'autres protagonistes de l'histoire européenne de l'époque. De plus, la Horde d'Or, avec ses politiques extrêmement favorables au développement du commerce[885], mit sur pied le plus grand marché intégré de l'histoire prémoderne, reliant des flux de marchandises en provenance de la Baltique, de l'Europe orientale, de la mer Noire, du Caucase, de la mer Caspienne, de l'Asie centrale et de la Chine[886]. Il convient donc de relativiser cette idée d'« isolement » des principautés de la *Rous* des influences socio-économiques et culturelles en provenance de l'ouest à cause de la domination mongole, ainsi que l'idée selon laquelle le « joug mongol » n'aurait rien apporté de positif pour le développement socio-économique des principautés russes[887].

Les raisons qui ont mené le parcours historique russe à se développer de façon différente de celui de l'Europe occidentale sont donc multiples et ne dépendirent pas seulement du « joug mongol ». Cette question mérite d'être investiguée davantage car, comme nous le verrons dans les prochains chapitres, le « joug mongol » constitue un des éléments les plus importants du discours du « péril jaune » en Russie à la fin du XIXe siècle. Il est une sorte de péché originel et il a irrémédiablement marqué l'image de l'« Autre oriental » dans l'imaginaire russe.

III La Horde d'Or sous procès

Durant les trente dernières années, l'état de la recherche sur l'Empire mongol a progressé remarquablement, permettant d'obtenir de nouveaux éclairages sur son rôle dans l'histoire mondiale[888]. Il est désormais admis qu'entre le XIIIe et le XVe siècle, la *pax mongolica* fut en mesure de garantir une circulation plus fluide des idées, des marchandises et des personnes entre l'Asie, l'Europe et le Moyen-Orient. Les études de Thomas Allsen ont été pionnières pour montrer que c'est la construction politique de l'Empire mongol même qui a catalysé l'échange d'informations, de connaissances et de

885 Favereau Marie, *The Horde…*, pp. 114-116 *et passim*.
886 Favereau Marie, *The Horde…*, pp. 9-10 *et passim*.
887 Favereau Marie, *The Horde…*, pp. 179-184.
888 Pour une bibliographie détaillée voir : Biran Michal, « The Mongol Empire : the State of the Research », *History Compass*, vol. 11, § 11, 2013 ; Pubblici Lorenzo, *Dal Caucaso al Mar D'Azov…*, pp. XII-XV.

pratiques en Eurasie. Dans l'introduction de son célèbre *Culture et conquête dans l'Eurasie mongole* [Culture and Conquest in Mongol Eurasia], Allsen explique que :

« Lorsque les nomades sont évoqués, leur influence sur le cours des événements est généralement abordée sous les perspectives entrelacées de la "communication" et de la "destruction". […] Il y a eu, en fait, à la fois une *Pax Mongolica* et un joug tartare, issus et coexistant au sein de la même organisation politique. Cependant, une telle formulation […] n'a qu'un pouvoir explicatif limité. […] Les possibilités de transmission culturelle étaient inscrites dans la structure même du pouvoir mongol et dans les exigences écologiques fondamentales du nomadisme. […] Les Mongols ont eu largement recours à des étrangers, sans liens politiques locaux, pour les aider à gouverner leurs vastes possessions. […] Dans la bureaucratie des Yuan, les maîtres mongols de la Chine ont systématiquement placé en contact les uns avec les autres des individus d'origines ethniques, communales et linguistiques différentes. En d'autres mots, il y avait littéralement des milliers d'agents de transmission et de renouvellement culturels dispersés dans tout l'Empire Yuan. »[889]

Allsen refuse donc l'approche dite diffusionniste[890] pour expliquer comment les marchandises et les nouvelles connaissances/technologies étaient transmises d'un coin à l'autre de l'Empire mongol[891]. Il pointe plutôt les aspects socio-culturels concernant les agents de cette transmission, dans ce cas les élites militaires mongoles, ainsi que les communautés qui étaient exposées aux nouveautés en provenance d'une autre région du monde, dans ce cas les élites des sociétés subjuguées par les Mongols. Les Mongols, en tant qu'agents, favorisaient la diffusion d'une grande quantité de produits et de connaissances selon leurs intérêts ou leurs nécessités. Allsen remarque que ce choix était particulièrement libre de filtres et de préjugés socio-culturels, car les Mongols comprenaient que leurs habitudes nomades empêchaient une domination efficace des sociétés sédentaires[892]. Les Mongols tenaient donc en grande estime les artisans, scientifiques, lettrés, théologiens et médecins, même s'ils privilégiaient ceux qui se trouvaient aux marges des sociétés subjuguées[893]. L'Empire nomade ne craignait pas que les innovations puissent affecter ses

[889] Allsen Thomas T., *Culture and Conquest in Mongol Eurasia*, Cambridge University Press, Cambridge, 2001, pp. 4-7.
[890] Voir chapitre 1.
[891] Allsen Thomas T., *Culture and Conquest*…, pp. 189-190.
[892] Allsen Thomas T., *Culture and Conquest*…, pp. 197-198.
[893] Allsen Thomas T., *Culture and Conquest*…, pp. 198-199 *et passim*.

traditions, car en matière de gouvernement de populations sédentaires, de recherche scientifique et de positionnement culturel vis-à-vis de la diversité, tout était nouveau pour lui. Il ne s'agissait pas de faire évoluer des compétences déjà existantes et bien enracinées dans les mœurs de la population, mais de les acquérir. Cela leur permit de développer une réceptivité flexible et pragmatique qui fut une des clés de leurs succès militaires et politiques[894].

Ce degré d'ouverture à la nouveauté caractérisait rarement les sociétés sédentaires. Ces dernières pouvaient voir dans les innovations un danger pour leurs institutions, leur fonctionnement socio-économique interne ou, tout simplement, les traditions associées à leur identité et à leur religion[895]. Les Mongols se firent donc plutôt vecteurs de la transmission de savoirs en provenance de plusieurs civilisations éparpillées dans tous les coins de l'Eurasie. En revanche, les résultats qui découlaient de cette interconnexion ne dérivaient que très partiellement des choix ou des actions des Mongols, car le degré d'ouverture à la nouveauté et la capacité des populations subjuguées à absorber ces nouveautés constituaient également des facteurs très importants influençant le succès de la transmission des savoirs[896]. Par ailleurs, les Mongols garantissaient à tous leurs sujets le respect de leurs traditions religieuses, et le clergé local jouissait d'une totale autonomie et de nombreux privilèges fiscaux[897]. Comme le remarque Allsen, les membres des clergés :

« parce qu'ils sont instruits, jouissent d'un certain prestige au sein de leur propre communauté et communiquent entre eux dans le temps et l'espace, ils sont de merveilleux agents de presse, faciles à acheter, comme tous les intellectuels, avec des faveurs et de l'argent. »[898]

Ainsi, les Mongols n'ont pas empêché la transmission de savoirs et de technologies, ni tout contact intercivilisationnel. Le commerce constituait l'épine dorsale économique de l'Empire mongol[899] qui s'efforçait de garantir la sécurité des routes des marchands[900]. Les territoires de la Horde d'Or, en particulier, incluaient les pavillons occidentaux de ce commerce, à savoir les comptoirs commerciaux génois et vénitiens de Caffa et Tana situés

[894] Allsen Thomas T., *Culture and Conquest…*, pp. 198-199 *et passim*.
[895] Allsen Thomas T., *Culture and Conquest…*, pp. 198-199 *et passim*.
[896] Allsen Thomas T., *Culture and Conquest…*, pp. 190-191.
[897] Allsen Thomas T., *Culture and Conquest…*, pp. 200-201.
[898] Allsen Thomas T., *Culture and Conquest…*, pp. 200-201.
[899] Ciocîltan Virgil, *The Mongols and the Black Sea Trade in the Thirteenth and Fourteenth Centuries*, Brill, Leiden, Boston, 2012, p. 11, ch. 1.
[900] May Timothy, *The Mongol Conquest in World History*, Reaktion Books Ltd, London, 2012, ch. 4.

respectivement sur la mer Noire et la mer d'Azov. De nombreux marchands italiens commençaient leur voyage terrestre vers la Chine depuis ces villes maritimes[901]. La *Rous* médiévale fit partie de cette histoire et les recherches des dernières décennies montrent que ni l'Empire mongol en général, ni la Horde d'Or en particulier ne constituèrent des forces obscurantistes et rétrogrades qui se seraient étalées[902] sur le continent eurasien en rendant impossible le progrès de ses sujets. Dans ce contexte, il s'agit désormais de nous demander si les territoires de la *Rous* constituent une exception.

La recherche dans ce domaine a été caractérisée par une insuffisance de sources primaires, lesquelles étant en outre souvent pauvres en contenu. De plus, les sources primaires existantes se composent principalement des chroniques médiévales russes, qui reflètent le point de vue de leurs rédacteurs[903]. À la fin des années 1980, Charles Halperin, dans *La Russie et la Horde d'Or* [Russia and the Golden Horde], présentait la particularité du cas russe comme suit :

« L'expérience russe sous la domination mongole se distinguait complètement de celle des Perses ou des Chinois, […] les intellectuels perses et chinois avaient les outils philosophiques pour expliquer et légitimer les conquêtes nomades, ce qui n'était pas le cas de leurs homologues russes. En Chine, tout changement de dynastie […] pouvait être expliqué par l'inconstance du mandat du Ciel. En Perse, la théorie cyclique des Empires rassurait la population musulmane puisque le temps des Mongols passerait […]. Au lieu d'affronter le fait idéologiquement gênant d'une défaite totale, les intellectuels ont enjolivé la conquête mongole en présentant les relations russo-tatares comme une simple continuation des relations kiéviennes avec la steppe, sans aucun changement de suzeraineté. Ainsi, les savants russes ont élevé l'idéologie du silence à un niveau supérieur et ont occulté les implications intellectuelles de l'hégémonie mongole. »[904]

---

[901] Brătianu a défini cette région comme une plaque tournante du commerce eurasiatique au Moyen Âge. Brătianu Gheorghe I., « La mer Noire, plaque tournante du trafic international à la fin du Moyen Âge », *Revue historique du sud-est européen*, vol. 21, 1944. Sur ce sujet : Ciocîltan Virgil, *The Mongols and the Black Sea… ;* Di Cosmo Nicola, « Connecting Maritime and Continental History : the Black Sea Region at the Time of the Mongol Empire », in Miller Peter N. (ed.), *The Sea : Thalassography and Historiography*, University of Michigan Press, 2013.

[902] Favereau Marie, *The Horde…*, pp. 9-10 *et passim*.

[903] Les archives de la Horde d'Or furent incendiées par Tamerlan lors de sa conquête de Saraï en 1390. Halperin Charles J., *Russia and the Golden Horde : the Mongol Impact on Russian History*, Indiana University Press, Bloomington, Indianapolis, 1987, p. 26.

[904] Halperin Charles J., *Russia and the Golden Horde…*, p. 8. Sur l'« idéologie du silence », voir aussi : Halperin Charles J., « The Ideology of Silence : Prejudice and Pragmatism on the Medieval Religious Frontier », *Comparative Studies in Society and History*, vol. 26, § 3, 1984.

L'approche de Charles Halperin qui consiste à interroger les silences des chroniques russes pour en savoir plus sur la période de domination de la Horde d'Or provoqua des réactions controversées parmi les historien·ne·s : certain·e·s saluèrent le vent nouveau[905] en faveur d'une réinterprétation de l'histoire médiévale russe, et d'autres jugèrent la reconstruction d'Halperin faible, conjecturale et par conséquent manquant de sérieux[906]. Nous ne nous aventurerons pas dans les discussions érudites concernant un sujet aussi controversé. Il faut pourtant en souligner les implications idéologiques, surtout en ce qui concerne les perceptions de l'« Autre oriental » qui se sont développées en Russie au fil des siècles.

Parmi ceux et celles qui prirent part au débat, Irving H. Anellis a expliqué que la complexité de l'analyse de cette période de l'histoire russe réside avant tout dans les discussions philosophico-politiques qu'elle a soulevées. Anellis rappelle que Nikolaï Karamzine (1766-1826), un des premiers historiens modernes russes et auteur d'une monumentale *Histoire de l'État Russe* [История Государства Российского] dont les premières éditions virent le jour à partir de la fin des années 1810, décrivit le joug tatar comme responsable de l'arriération de la société russe. Voici un extrait de son ouvrage qui eut une grande influence sur l'historiographie russe :

« Les ténèbres de la barbarie, en obscurcissant l'horizon de la Russie, nous cachèrent l'Europe au moment où les découvertes et les bienfaits de la civilisation s'y multipliaient de jour en jour. […] Pendant ce temps, la Russie, déchirée par les Mogols, s'épuisant en efforts pour ne pas disparaître entièrement, pouvait-elle songer au progrès de la civilisation ? […] Le seul but des khans était de nous gouverner *de loin* ; car, peu jaloux d'administrer eux-mêmes nos provinces, ils n'exigeaient de nos princes que de l'argent et de la soumission. Mais les *ambassadeurs de la horde*, et les baskaks, qui représentaient la personne des khans, avaient une puissance arbitraire ; les marchands, et jusqu'aux vagabonds mogols, se conduisaient à notre égard comme avec des esclaves. Quelle devait être la suite naturelle de cet état de choses ? L'avilissement moral du peuple. L'orgueil national s'anéantit parmi les Russes ; ils eurent recours aux artifices, qui suppléent à la force chez des hommes condamnés à une obéissance servile. Habiles à tromper les Tatars, ils

[905] Voir les recensions d'Hurwitz Ellen, *The Russian Review*, vol. 46, § 2, 1987 ; de Jackson Peter, *The Journal of the Royal Asiatic Society*, § 1, 1987 ; et de Hughes Lindsey, *The Slavonic and East European Review,* vol. 67, § 4, 1989.

[906] Voir les recensions de Hanak Walter K., *Speculum*, vol. 62, § 2, 1987 ; et de Kaiser Daniel H., *The American Historical Review*, vol. 91, § 2, 1986.

devinrent aussi plus savants dans l'art de se tromper mutuellement. Achetant des barbares leur sécurité personnelle, ils furent plus avides d'argent et moins sensibles aux injures, à la honte, exposés sans cesse à l'insolence de tyrans étrangers. […] Lorsque ces horribles ténèbres de désordre commencèrent à se dissiper, […] il fallut recourir à une sévérité inconnue aux anciens Russes. La cruauté des supplices ordonnés par la loi atteste sans doute l'endurcissement des cœurs, et ne vient jamais qu'à la suite de crimes souvent répétés. Le bon, le généreux Monomaque disait à ses enfants : "Ne faites point périr le coupable car la vie d'un chrétien est sacrée" et cependant le vainqueur de Mamaï, dont l'âme n'est pas moins belle que celle du vainqueur des Polovtses, Dmitri institua la peine de mort, comme seul moyen d'épouvanter le crime. De légères amendes pécuniaires avaient pu jadis réprimer le vol parmi nos ancêtres. Dès le quatorzième siècle, la potence était déjà le supplice réservé aux voleurs. Le Russe du siècle de Iaroslav ne connaissait les coups que dans la chaleur d'une dispute. Ce fut le joug des Tatars qui introduisit parmi nous les punitions corporelles […]. L'ancien ordre intérieur de l'État fut changé : tout ce qui portait quelque empreinte de liberté, […] fut restreint et disparut. […] À l'exception de Novgorod et de Pskov, on n'entendit plus la cloche du *vetché* […]. Ce droit de nos anciennes cités n'était plus l'apanage de nos villes modernes, et Moscou, Tver, qui grandirent sous les Mogols, ne purent en jouir. »[907]

Dans ce passage, Karamzine attribue aux Mongols des responsabilités tant historico-politiques que morales concernant la dégénérescence de l'âme et des mœurs russes. Selon lui, le « joug tatar » aurait été responsable non seulement du détachement du parcours civilisationnel russe de celui du reste de l'Europe, mais également de la brutalisation des mœurs du peuple russe et de la perte d'une sorte d'habitude à la liberté, ainsi qu'à des méthodes plus démocratiques de l'administration étatique. Nous retrouvons ici des éléments courants de l'image négative de l'« Autre oriental » entre le XVIII^e^ siècle et le XIX^e^ siècle.

Durant les décennies qui suivirent la parution de l'ouvrage de Karamzine, la Horde d'Or fut accusée d'avoir été à l'origine d'une sorte de stérilité culturelle[908] et de ne pas avoir laissé de traces significatives dans l'histoire

[907] Karamsin N. M., *Histoire de l'Empire de Russie*, t. V, traduit par MM. St. Thomas et Jauffret, Imprimerie de A. Belin, Paris, 1820, pp. 445-451. La traduction a été légèrement modifiée par nous. Première version publiée : Карамзин Николай Михайлович, *История государства россiйскаго*, t. 5, Военная Типография Главнаго Штаба Его Императорскаго Величества, 1817, cc. 357-362.

[908] Waugh Daniel, « The Golden Horde and Russia », in Fitzhugh William, Rossabi Morris, Honeychurch William (ed.), *Genghis Khan and the Mongol Empire*, Dino Don Inc., Washington D.C., 2009, p. 178.

russe sinon celles de la destruction, de l'exploitation et de l'oppression[909]. Cette interprétation a conservé jusqu'à nos jours une connotation idéologique nationaliste[910]. Il s'agit, finalement, de définir une identité, d'attribuer des responsabilités historiques fondamentales et de chercher les causes d'un éventuel exceptionnalisme russe dans le cadre de l'histoire européenne et mondiale[911]. Néanmoins, comme nous l'avons montré dans nos premiers chapitres, il n'y a rien d'exceptionnel dans cette tentative de définir l'identité russe en relation à un « Autre oriental ». C'est au contraire une approche similaire aux parcours intellectuels de nombreuses civilisations ouest-européennes à différentes époques. Certes, comme nous le verrons, l'élément d'originalité se situe dans la tentative de définir cette identité face à un « Autre occidental » également. Toutefois, si cette différence vis-à-vis de l'Occident n'est idéalement que le résultat d'un contact prolongé et conflictuel avec d'autres populations asiatiques, cela signifie que le vrai agent de la définition identitaire reste l'« Autre asiatique ».

L'interprétation très négative de la domination mongole se fonde principalement sur la lecture de sources primaires et de récits historiques manichéens, dans lesquels l'élément étranger (en particulier oriental) est présenté comme la cause première des maux du pays. L'élément mongol devenait ainsi, de façon assez grotesque, le bouc émissaire de l'histoire russe. Dans son ouvrage *La Moscovie et les Mongols* [Muscovy and the Mongols],

---

[909] Hautala Roman, « L'impero mongolo… », p. 361 ; Halperin Charles J., « Soviet Historiography on Russia and the Mongols », *The Russian Review*, vol. 41, § 3, 1982, pp. 308-312 *et passim*. Toutefois, d'autres penseurs proposèrent une approche moins négative sur le rapport de la civilisation slavo-russe avec les nomades. Pourtant, ces penseurs soutenaient aussi que la domination mongole était à l'origine de plusieurs traits qui différenciaient la Russie et les Russes du reste de l'Europe. Voir par exemple : Vernadsky George V., *The Mongols and Russia*, Yale University Press, New Haven, 1953 ; Гумилёв Лев Николаевич, *Древняя Русь и великая степь*, Мысль, 1989.

[910] Même dans le cas d'une réinterprétation de l'histoire où l'idée négative de « joug tatar » est remise en question, cet argument peut devenir le facteur central d'une idée nationaliste d'extrême-droite comme le néo-eurasisme. Bilz-Leonhardt Marlies, « Deconstructing the Myth of the Tatar Yoke », *Central Asian Survey*, vol. 27, § 1, 2008, pp. 36-37 *et passim*.

[911] Stefan Hedlund a évoqué cette situation d'éternel tiraillement spirituel et intellectuel : « Les vraies "grandes" questions posées par les intellectuels russes peuvent sembler, à première vue, impossibles à opérationnaliser. La Russie appartient-elle à l'Europe ou à l'Asie, ou doit-elle défendre fermement sa position de cas particulier *sui generis* qui n'est ni asiatique, ni européen ? Est-ce un problème que la Russie n'ait pas connu la Renaissance, la Réforme et la Contre-Réforme – ces profondes transformations mentales qui ont façonné le reste de l'Europe ? C'est ce que les "occidentalistes", les *zapadniki* du xix^e^ siècle, voudraient nous faire croire. Ou devrions-nous peut-être suivre l'école opposée, les slavophiles, et considérer que l'incapacité de la Russie à émuler la culture occidentale est en fait un atout précieux, à chérir plutôt qu'à rejeter ? Chercher des réponses à de telles questions dépasse clairement le cadre de ce livre ; peut-être même que cela dépasse le cadre du discours rationnel en tant que tel ». Hedlund Stefan, *Russian Path Dependence*, Routledge, London, New York, 2005, pp. 12-13. Nous reviendrons sur cette question dans les chapitres 7 et 12.

l'historien Donald Ostrowski a mis en lumière plusieurs contradictions de la perception classique du « joug tatar »[912]. L'idée, par exemple, que la Moscovie, entre la fin du XV^e^ siècle et le début du XVIII^e^ siècle, aurait pu s'inspirer des Mongols pour mettre en place des régimes despotiques est très répandue. Or, les khans mongols avaient coutume de prendre des décisions à la suite de processus de concertation[913], ils s'entouraient de conseillers de différentes origines sociales et ils déléguaient beaucoup de pouvoir dans l'administration de leurs territoires (comme dans le cas de la *Rous*)[914]. Il y a certes eu une influence de la part des Mongols sur la constitution de certaines structures militaires, politiques et administratives, mais celles-ci furent adoptées de façon largement volontaire de la part des princes de la *Rous*[915], comme l'affirme également l'historienne Marie Favereau :

« Les Mongols n'essayaient pas d'extraire de la valeur de leurs sujets quel qu'en soit le coût – c'est-à-dire qu'ils ne les réduisaient pas en esclavage et ne les faisaient pas travailler jusqu'à la mort, comme l'ont fait beaucoup plus tard les régimes coloniaux dans l'espace atlantique. L'objectif de la surveillance et de l'intervention impériale mongole était plutôt de motiver les sujets et de leur donner les moyens de produire et de faire du commerce dans tout l'empire, afin d'enrichir leurs suzerains mongols. »[916]

Ainsi, l'idée que les traits autoritaires de certains tsars russes, à l'instar d'Ivan IV, seraient le résultat d'une influence de la Horde d'Or, doit être relativisée[917].

Il en va de même pour l'idée d'une influence mongole dans les pratiques de ségrégation des femmes[918]. Dans les sociétés nomades, celles-ci jouissaient d'un degré de liberté bien supérieur à celui de la *Rous* et de la plupart des autres sociétés de l'époque. Cette caractéristique sociétale de la ségrégation féminine a plus vraisemblablement été empruntée à Byzance[919]. On peut

[912] Ostrowski Donald, *Muscovy and the Mongols : Cross-Cultural Influences on the Steppe Frontier, 1304-1589*, Cambridge University Press, Cambridge, 1998.
[913] Favereau Marie, *The Horde*…, pp. 11-13.
[914] Il est plus correct d'envisager le khan dans la société mongole comme un *primus inter pares.* Endicott-West Elisabeth, *Mongolian Rule in China : Local Administration in the Yuan Dynasty*, Harvard University Press, Cambridge, 1989, p. 44.
[915] Ostrowski Donald, « The Mongol Origins of Muscovite Political Institutions », *Slavic Review*, vol. 49, § 4, 1990.
[916] Favereau Marie, *The Horde*…, p. 7.
[917] Ostrowski Donald, *Muscovy and the Mongols*…, pp. 90-91.
[918] Ostrowski Donald, *Muscovy and the Mongols*…, ch. 3.
[919] Ostrowski Donald, *Muscovy and the Mongols*…, pp. 67-69.

également relativiser l'idée de l'oppression économique. S'il est vrai que la période faisant suite à la conquête de Batu Khan fut très dure en raison des destructions causées par l'invasion[920], par la suite, la *Rous* bénéficia de l'accès aux routes commerciales ouvertes et entretenues par les Mongols[921]. Ce fut entre autres la floraison des nouvelles routes commerciales du nord, qui liaient le commerce de la Baltique transitant à Novgorod avec le marché de la Horde d'Or[922], et qui permit à des villes comme Moscou ou Tver d'acquérir richesses et pouvoir. Le système politique de la Horde d'Or était en mesure de produire de la richesse et de développer plusieurs secteurs de l'économie[923].

Comment expliquer alors l'image traditionnellement biaisée répandue dans l'historiographie russe et soviétique, mais aussi occidentale[924] ? Ostrowski a repéré les raisons principales de ce problème dans les sources primaires utilisées par les historien·ne·s, à savoir les chroniques russes qui sont des documents d'origine principalement ecclésiastique. Le positionnement politique de l'Église orthodoxe russe vis-à-vis des Mongols changea rapidement après 1448, lorsqu'elle devint autocéphale par rapport à Constantinople, alors que la puissance des Tatars déclinait. En très peu de temps, la position accommodante vis-à-vis de la Horde d'Or, qui était un des traits marquants de la politique de l'Église byzantine[925] et qui garantissait à l'Église orthodoxe russe autonomie et privilèges[926], devint une position de fière opposition[927]. Les chroniqueurs russes commencèrent à

---

[920] De nombreuses questions ont également été soulevées au sujet du caractère dévastateur des conquêtes mogoles. Les Mongols n'auraient tiré aucun bénéfice à devenir les maîtres d'un territoire complètement détruit. Selon Marie Favereau : « L'objectif n'était pas de piller ces régions – bien que les Mongols l'aient parfois fait – mais d'encourager les habitants à poursuivre le travail dans lequel ils excellaient déjà, afin que les Mongols puissent en récupérer les dividendes par le biais de l'impôt ». Favereau Marie, *The Horde…*, p. 9.

[921] Favereau Marie, *The Horde…*, ch. 5.

[922] May Timothy, *The Mongol Conquest…*, p. 126 ; Martin Janet, « The Land of Darkness and the Golden Horde. The Fur Trade under the Mongols XIII-XIVth Centuries », *Cahiers du Monde russe et soviétique*, vol. 19, § 4, 1978.

[923] Favereau Marie, *The Horde…*, p. 9, 15.

[924] En guise d'exemple, on peut rappeler l'ouvrage très influent de Nicholas V. Riasanovsky, *Histoire de la Russie* [History of Russia] (dont la première édition remonte à 1984), qui parle de l'influence néfaste des Mongols dans l'histoire russe comme un fait amplement documenté. Riasanovsky Nicholas V., *Storia della Russia*, trad. Francesco Saba Sardi, Bompiani, Milano, 2013, pp. 80-84. Récemment, Anton Gorski s'est engagé à corriger, à travers la lecture des sources primaires, les faux mythes qui sont entrés pendant des décennies dans les livres et les manuels d'histoire. Горский Антон А., *Средневековая Русь. О чем говорят источники*, Издательство Ломоносовъ, Москва, 2016.

[925] Ostrowski Donald, *Muscovy and the Mongols…*, p. 144.

[926] Favereau Marie, *The Horde…*, p. 14.

[927] À ce propos, Pierre Gonneau a observé que « c'est précisément dans le domaine religieux que les Tatars nous semblent avoir exercé l'influence la plus durable et la plus complexe sur la Russie. S'étant imposés par la force, ils furent reçus comme les instruments de la Providence et placés au sommet de la hiérarchie temporelle russe (v. 1240-v. 1450). Ils devinrent ensuite le repoussoir idéal (avec les "Latins") d'une

décrire avec véhémence les atrocités des Mongols en utilisant les clichés attribués auparavant aux Coumans, alors qu'avant 1448, ils ne semblaient pas vouloir remettre en question la légitimité de leur pouvoir[928]. Les Mongols furent alors décrits comme des infidèles, des destructeurs auxquels les principautés russes s'étaient toujours âprement opposées[929]. La nouvelle attitude politique préparait le champ à l'ascension de Moscou comme héritière spirituelle et politique de Byzance, ce qui impliquait le rejet de tout ce qui concernait les dominateurs précédents, d'où la naissance d'une idéologie anti-tatare[930]. Cette idéologie se révéla d'ailleurs très utile lorsqu'à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle, la Moscovie se lança à la conquête de l'Orient, à partir des épaves de l'ancienne Grande Horde, à savoir les khanats de Kazan et d'Astrakan, puis de la Sibérie[931].

Enfin, si une nouvelle génération de chercheur·euse·s est en train de redessiner le portrait de l'Empire mongol, la vision qui a longtemps caractérisé ce dernier dans les sources anciennes et dans une partie importante de l'historiographie moderne a contribué de façon extraordinaire à la création d'une image atavique de l'« Autre oriental », façonnée par une interprétation très négative de son rôle dans l'histoire ancienne russe. Cette interprétation a toujours eu des raisons principalement politiques, qui évoluaient selon les périodes historiques, mais qui mettaient en avant une idée de victimisation du peuple russe à cause du « joug tatar ». Dès lors, l'« Autre oriental » a acquis les traits d'un antagoniste, non seulement pour des raisons militaires, mais surtout en raison de l'opportunisme politique ou idéologique de ceux qui écrivaient l'histoire.

IV À la conquête des débris de la Grande Horde

L'inversion du rapport de force entre les khanats héritiers de la Horde d'Or[932] et la puissance montante de la Moscovie entre le XV^e et le XVI^e siècle explique partiellement l'expansion de cette dernière vers l'est. La tendance à l'expansion

conscience nationale naissante, fondée sur l'adéquation entre l'Église orthodoxe et l'État moscovite ». Gonneau Pierre, « L'influence tatare sur l'État et la société russes », *Revue des Études Slaves,* vol. 72, § 3/4, 2000, p. 577.

928 Ostrowski Donald, *Muscovy and the Mongols…*, p. 147.

929 Pour plus de détails : Ostrowski Donald, *Muscovy and the Mongols…*, ch. 7.

930 Ostrowski Donald, *Muscovy and the Mongols…*, ch. 7.

931 Ostrowski Donald, *Muscovy and the Mongols…*, pp. 246-248.

932 Le khanat de Kazan proclama son indépendance en 1438, celui de Crimée devint une entité autonome en 1425 avant de proclamer son indépendance en 1446, alors que l'on fait remonter aux années 1460 la fondation du khanat d'Astrakhan et à 1468 celui de Sibir. En 1452 fut également fondé le khanat de Qasim qui était tributaire de Moscou, et qui participa à la plupart des guerres qui opposèrent Moscou à Kazan.

des populations slaves vers l'est avait déjà commencé avant l'invasion mongole, en subissant un moment de recul avec l'arrivée des envahisseurs, mais en reprenant aussitôt au début du XIVe siècle en direction du nord-est pour ce qui concernait Novgorod, et vers la Volga par Souzdal, Moscou et d'autres principautés[933]. La géopolitique de la région au XVe siècle fut caractérisée par un jeu de balance de pouvoir entre Moscou, Saraï, Kazan, Wilno et la Crimée[934]. Sur la frontière orientale de la *Rous*, ce jeu tourna bientôt en faveur de Moscou. On mentionne souvent la confrontation entre les armées d'Ivan III (1440-1505) et d'Akhmed Khan (?-1481) près du fleuve Ougra en 1480 comme marque symbolique[935] de la fin de la domination de la Horde d'Or sur la *Rous*. Cette date est effectivement importante, même si Moscou dut encore souvent envoyer des tributs en guise de cadeaux à ses voisins des steppes[936]. La montée en puissance moscovite fut le résultat d'une diplomatie habile qui sut maintenir des relations obséquieuses avec le khanat de Crimée dans les moments cruciaux[937], tout en mettant en échec celui de Kazan en profitant de sa faiblesse. Ce dernier devint officiellement un protectorat de Moscou à la fin des années 1510[938]. La conquête des khanats de Kazan (1552) et Astrakhan (1556) par Ivan IV marqua le début d'une expansion dont la nature a toujours été source de débats. À ce propos, pour le moment, nous nous bornerons à mentionner que, parmi ces discussions, la plus intéressante à nos yeux concerne le caractère colonial de l'expansion russe vers l'est, puis vers la Sibérie et le Pacifique. Néanmoins, avant de revenir sur cette question, il faut rappeler certains passages historiques fondamentaux.

La conquête de Kazan constitua un changement de paradigme important dans le mouvement d'expansion territoriale russe, comme l'a affirmé l'historien Andreas Kappeler :

« l'annexion d'une entité étatique souveraine qui n'avait jamais appartenu à la *Rous*, qui avait constitué une partie de l'ensemble étatique gengiskhanide

933 Rywkin Michael, « Russian Colonial Expansion before Ivan the Dread : a Survey of Basic Trends », *The Russian Review*, vol. 32, § 3, 1973.

934 Rywkin Michael, « Russian Colonial Expansion… », p. 290.

935 Une reconstruction historique plus précise nous permet de situer le moment de la libération de la *Rous* du paiement du tribut au khan en 1472. Горский Антон А., *Средневековая Русь*…, Ч. V, Оч. 3. Selon Janet Martin, la grande halte sur la rivière Ougra fut plutôt une manifestation de la rivalité qui existait entre deux entités étatiques, car la fin du « joug » avait eu lieu au moment de la disparition du pouvoir politico-militaire de la Horde. Martin Janet, *Medieval Russia 980-1584*, 2nd ed., Cambridge University Press, Cambridge, 2007, p. 354.

936 Khodarkovsky Michael, *Russia's Steppe Frontier : the Making of a Colonial Empire, 1500-1800*, Indiana University Press, Bloomington, Indianapolis, 2004, ch. 3.

937 Khodarkovsky Michael, *Russia's Steppe Frontier*…, pp. 84-91 *et passim*.

938 Rywkin Michael, « Russian Colonial Expansion… », pp. 291-294.

[…] et qui relevait de la communauté islamique, faisait voler en éclats les conceptions juridiques traditionnellement admises. »[939]

Avec cette conquête, la Moscovie devint non seulement un empire multiethnique et multiconfessionnel par l'inclusion d'une minorité musulmane numériquement et socio-politiquement très importante dans son royaume. Elle se mit aussi en ligne de continuité spatio-temporelle avec l'héritage de la Horde d'Or, car « l'*Ostpolitik* russe des siècles suivants peut être décrite comme le "rassemblement des terres de la Horde d'Or" »[940]. À vrai dire, les Tatars avaient commencé à devenir partie intégrante de la société moscovite depuis l'époque de Vassili II (1415-1462) qui renforça son apparat militaire en accueillant plusieurs princes tatars et leurs soldats dans son armée, en les rétribuant avec des terres et des privilèges[941]. Ainsi, avant la conquête des khanats de Kazan et Astrakan déjà, la Moscovie possédait une aristocratie tatare intégrée dans ses rouages sociétaux[942]. La conquête des khanats de Kazan et Astrakan constitua également un acte d'affirmation impérial, faisant suite au couronnement d'Ivan IV (1530-1584) au titre de tsar en 1547[943]. Dans ce cadre, la religion joua un rôle important et la guerre contre Kazan fut présentée par l'Église orthodoxe comme une croisade contre l'islam, qui s'acheva dans une tentative de conversion forcée de la population, avec des massacres de sa population masculine et la mise en esclavage des femmes et des enfants. De même, les lieux de culte musulmans furent dans la plupart des cas détruits[944].

C'est alors que se façonna la politique coloniale moscovite vis-à-vis des steppes et des populations orientales, caractérisée par un mélange de méthodes aussi bien violentes dans l'imposition de sa domination que souples dans l'intégration des élites locales des minorités qui acceptaient le nouveau souverain[945]. Les centres urbains tatars les plus riches et les plus importants culturellement furent russifiés. Ils devinrent des enclaves où s'installa une population russe principalement marchande. La population indigène, au

[939] Kappeler Andreas, *La Russie empire multiethnique*, Institut d'Études Slaves, Paris, 1994, p. 31.
[940] Kappeler Andreas, *La Russie empire multiethnique…*, p. 33.
[941] Martin Janet, *Medieval Russia…*, p. 332. Il s'agissait souvent de bandes de princes ou cavaliers tatars quittant leur khanat pour différentes raisons. Martin Janet, *Medieval Russia…*, p. 348 *et passim*.
[942] Martin Janet, *Medieval Russia…*, p. 334. Le Tatar Qasim, par exemple, fut l'un des premiers à se soumettre à Vassili II en échange d'une portion de territoire sur le fleuve Oka, qui sera par la suite connue comme le khanat de Kasimov. Martin Janet, *Medieval Russia…*, p. 332.
[943] Kappeler Andreas, *La Russie empire multiethnique…*, p. 37.
[944] Kappeler Andreas, *La Russie empire multiethnique…*, p. 37.; Khodarkovsky Michael, *Russia's Steppe Frontier…*, p. 107 *et passim*.
[945] Kappeler Andreas, *La Russie empire multiethnique…*, pp. 38-39.

contraire, fut souvent éloignée vers les campagnes[946]. De nouvelles règles furent appliquées dans les espaces ruraux vis-à-vis des populations subjuguées auxquelles il était interdit de porter des armes. Aux élites, en revanche, on demandait fréquemment de livrer des otages à l'administration russe locale, afin qu'elle puisse être assurée de leur loyauté[947]. Aux feudataires tatars qui acceptaient le pouvoir moscovite étaient garantis leurs privilèges traditionnels, mais pour être admis au sein de l'aristocratie russe, leur loyauté devait être prouvée par leur intégration dans l'armée ou dans l'administration locale[948]. Pour les classes subalternes, on garda le système administratif issu de la période mongole. Ces classes restèrent donc des « gens à *iassak* », c'est-à-dire des sujets tenus de payer le tribut au tsar, avec l'interdiction pour les nobles de les transformer en serfs[949].

L'organe prédisposé à la collecte du *iassak* et à toutes les tâches d'administration coloniale[950] était le *prikaz,* qui fut au XVI^e^ siècle l'un des organes administratifs les plus importants du pays[951]. Les quartiers généraux des *prikazy* se trouvaient à Moscou, mais dans les régions nouvellement intégrées, ils étaient représentés par des *voïévodes* (des gouverneurs généraux)[952]. Les *prikazy* de Kazan et de Sibérie étaient les seuls à être chargés de la collecte du *iassak*, qui s'appliquait spécifiquement aux classes subalternes indigènes des régions orientales (et non pas aux Russes) en sus des autres taxes régulières[953]. Aux territoires orientaux nouvellement conquis, les tsars imposèrent donc une administration mixte russo-mongole pour en tirer le maximum d'avantages tant économiques qu'en termes de stabilité socio-politique et de flexibilité dans la gestion des nouvelles frontières. Dans les faits, la Moscovie continua pendant longtemps à parler la langue diplomatique des steppes dans ses relations tumultueuses avec la Horde Nogaï au sud-est et avec le khanat de Crimée[954], tandis qu'à l'ouest, elle agit différemment avec les royaumes

[946] Kappeler Andreas, *La Russie empire multiethnique*…, p. 39.
[947] Kappeler Andreas, *La Russie empire multiethnique*…, p. 38.
[948] Kappeler Andreas, *La Russie empire multiethnique*…, p. 39.
[949] Kappeler Andreas, *La Russie empire multiethnique*…, p. 40.
[950] Les *prikazy* étaient gouvernés par des boïars et des hauts fonctionnaires. Ils s'occupaient de plusieurs tâches touchant des domaines aussi disparates que la gestion des salaires des administrateurs, la collecte des impôts, la gratification pécuniaire des chefs indigènes loyaux au tsar, les problèmes juridiques, la gestion du personnel militaire et, souvent, même de relations commerciales et diplomatiques avec des pays frontaliers. Rywkin Michael, « The Prikaz of the Kazan Court : First Russian Colonial Office », *Canadian Slavonic Papers*, vol. 18, § 3, 1976.
[951] Rywkin Michael, « The Prikaz of the Kazan Court… », p. 295.
[952] Il était courant d'en assigner deux par province afin que les uns puissent contrôler les autres. Rywkin Michael, « The Prikaz of the Kazan Court… », p. 296.
[953] Rywkin Michael, « The Prikaz of the Kazan Court… », p. 297.
[954] Khodarkovsky Michael, *Russia's Steppe Frontier*…, pp. 117-146.

européens qui n'avaient pas un passé commun de soumission à la Horde d'Or et qui parlaient une langue diplomatique inspirée de la tradition romaine.

V La question sibérienne : d'une conquête *sui generis* à l'établissement d'une histoire coloniale

L'initiative de la conquête de la Sibérie n'est pas une affaire d'État, mais plutôt une entreprise privée dont les succès recevront une approbation *a posteriori* de Moscou. Les raisons principales de l'organisation de cette entreprise ne sont pas à chercher dans des projets élaborés dans les couloirs du Kremlin moscovite, mais dans le quartier général fortifié de la riche et puissante famille marchande des Stroganov à Solvytchegodsk, au bord de la Vytchegda. Là, en quelques décennies à peine, les Stroganov créèrent un empire commercial fondé sur l'extraction du sel des lacs salés qui jouxtaient le village[955]. Le capital ainsi accumulé leur permit de diversifier leurs activités : extraction minière, métallurgie, agriculture, construction de bateaux et d'ustensiles agricoles, commerce de nourriture, de lin et d'autres produits dont les plus prisés étaient les fourrures en provenance des régions du nord[956], qu'ils faisaient circuler par les réseaux fluviaux jusqu'à Moscou et même sur les marchés étrangers[957]. Pendant longtemps, une bonne part du budget national moscovite dépendit pour une très large mesure du commerce et de l'exportation des fourrures[958], ce qui fut à l'origine de l'expansionnisme russe vers le nord et la Sibérie[959]. Toutefois, la Sibérie attirait également par la présence de minerais, de bois, certains produits prisés comme la rhubarbe, etc. En perçant vers l'est, la Moscovie espérait gagner un rôle d'intermédiaire

[955] Wood Alan, *Russia's Frozen Frontier. A History of Siberia and the Russian Far East 1581-1991*, Bloomsbury Academic, New York, 2011, p. 25. Le sel était un bien fondamental pour la conservation des aliments. Les Stroganov produisaient des quantités de sel tellement importantes que la Moscovie devint un exportateur net de ce produit. Lincoln W. Bruce, *The Conquest of a Continent*…, p. 34.

[956] Lincoln W. Bruce, *The Conquest of a Continent*…, p. 22.

[957] Hoesli Éric, *L'épopée sibérienne. La Russie à la conquête de la Sibérie et du Grand Nord*, Éditions des Syrtes, Genève, 2018, ch. 1.

[958] Sur l'économie du commerce des fourrures et ses conséquences environnementales lors de la colonisation de la Sibérie : Ostrowski Donald, *Russia in the Early Modern World : the Continuity of Change*, Rowman & Littlefield, London, 2022, pp. 58-61.

[959] Pour une vision de plus longue durée sur l'importance du commerce des fourrures durant l'époque médiévale dans la région : Martin Janet, *Treasure of the Land of Darkness*, Cambridge University Press, Cambridge, 1986. La chasse aux animaux à fourrure était souvent déléguée aux populations autochtones à travers l'imposition de *iassaks* très exigeants par le biais de méthodes violentes et coercitives. Герасимов Илья, Могильнер Марина, Глебов Сергей, *Новая имперская история*…, cc. 335-336.

dans les trafics commerciaux entre l'Europe, l'Asie centrale, la Perse et la Chine[960].

Grâce à la position de leurs domaines, les Stroganov réussirent à traverser indemnes la sanglante période de l'*opritchnina,* instaurée par Ivan IV de 1565 à 1572. Pour ce faire, ils démontrèrent leur loyauté au tsar en participant à ses dépenses militaires, en offrant des faveurs financières à sa Cour, ainsi qu'en présentant des cargaisons de fourrures de fine qualité selon les désirs du souverain[961]. Ils reçurent en échange des privilèges sans égal en termes d'autonomie de gestion de leurs terres et de leurs affaires. Les Stroganov et Ivan IV avaient beaucoup d'intérêts communs. Plus le tsar fonçait dans les steppes en subjuguant ses rivaux dans la basse Volga, plus les domaines des Stroganov s'élargissaient aux forêts de l'est et aux affluents de ladite Volga[962]. En même temps, plus les commerces des Stroganov se développaient et plus leurs capitaux augmentaient, plus le tsar pouvait s'attendre à des cadeaux généreux et à un support militaire de leur part. C'est dans ce contexte que les Stroganov entrèrent en contact avec le khanat de Sibérie, grâce à l'autorisation octroyée par Ivan IV de construire de nouvelles forteresses dans la région de la Kama. Il s'agissait d'un territoire qui, contrairement à ce que le tsar prétendait dans ses communications officielles, n'était pas vide et qu'Isker, centre du pouvoir du khanat de Sibérie, considérait placé sous son influence[963].

Le khanat de Sibérie entretenait des rapports assez froids avec Moscou. Son khan, Ediger (?-1563), s'était borné à payer un tribut en fourrures plutôt symbolique, quoique très généreux[964], après la chute de Kazan. Cependant, dès que le khanat fut réunifié sous l'égide de Koutchoum (fils du khan de Boukhara[965]) durant les années 1560, on observe un changement d'attitude significatif[966]. Ce changement était motivé par l'activité des Stroganov qui annexaient méthodiquement de nouveaux territoires au nord-est, en demandant aux peuples autochtones de payer un tribut au tsar et non plus au khan sibérien[967]. Profitant de la faiblesse de Moscou, qui était lourdement impliquée sur le front occidental contre les Suédois et les Polonais pour le contrôle de la Livonie et qui subissait également une avancée criméenne au

[960] Monahan Erika, *The Merchants of Siberia. Trade in Early Modern Eurasia*, Cornell University Press, Ithaca, London, 2016, ch. 2.
[961] Hoesli Éric, *L'épopée sibérienne…*, p. 32.
[962] Hoesli Éric, *L'épopée sibérienne…*, pp. 32-33.
[963] Lincoln W. Bruce, *The Conquest of a Continent…*, p. 37.
[964] Hartley Janet M., *Siberia…*, p. 2.
[965] Hartley Janet M., *Siberia…*, p. 22.
[966] Forsyth James, *A History of the Peoples of Siberia…*, pp. 25-27.
[967] Hartley Janet M., *Siberia…*, p. 4.

sud, à partir de 1571, Koutchoum lança une série d'attaques vers les régions des Stroganov[968]. C'est ainsi que commença une sorte de guerre des frontières constituée par des vagues d'attaques ravageant les villages et les industries de sel russes alors que la plupart des campements fortifiés leur résistait[969]. Lorsqu'Ivan le Terrible ordonna aux Stroganov de se retirer des régions les plus proches de l'Oural afin de ne pas ouvrir un nouveau front de guerre, Nikita et Maksim Stroganov désobéirent aux ordres, organisant une expédition de cosaques pour miser directement sur Isker et mettre en déroute une fois pour toutes les armées de Koutchoum[970].

L'épopée de l'ataman Ermak[971], qui réussit dans cette entreprise hasardeuse avec un groupe de quelques centaines de cosaques, représente un chapitre particulier de l'histoire russe. Sa spécificité signale le changement de perception de l'Orient qui commençait à se produire à cette époque. Si, d'un côté, on retrouve la dialectique de confrontation classique opposant une Moscovie sédentaire et chrétienne à un khanat aux traits typiques des sociétés nomades issues de la décomposition de la Horde d'Or, de l'autre, on observe que la gestion des luttes autour de la frontière orientale commença à être perçue comme distante par Moscou. On arrêta bientôt de voir dans les contreparties nomades orientales des interlocuteurs de relief pour les tsars. Si les conquêtes de Kazan et d'Astrakan ou encore la « reconquête » de Kiev étaient chargées d'une forte connotation symbolique en raison de la valeur historico-culturelle que ces villes revêtaient dans l'imaginaire moscovite, le khanat de Sibérie était largement méconnu et l'intérêt accordé à ses terres dérivait principalement de l'ambition économique des privés et seulement indirectement du tsar[972]. D'ailleurs, les étendues sibériennes ne semblaient non plus fournir à l'empire des avantages géostratégiques, car les routes commerciales vers la Chine ne commencèrent à se développer qu'au XVII^e siècle[973]. Dès lors, la raison qui justifiait les efforts militaires et économiques vis-à-vis de la Sibérie était principalement l'exploitation des ressources naturelles cachées dans ses territoires, ce qui passait par l'exploitation des peuples autochtones soumis.

C'est d'ailleurs à ce moment que, dans les documents officiels, une rhétorique contradictoire commença à émerger. D'un côté, les nouveaux territoires orientaux étaient décrits comme essentiellement vides, ne demandant

[968] Lincoln W. Bruce, *The Conquest of a Continent*…, pp. 38-39.
[969] Hoesli Éric, *L'épopée sibérienne*…, pp. 39-42.
[970] Lincoln W. Bruce, *The Conquest of a Continent*…, p. 40.
[971] Герасимов Илья, Могильнер Марина, Глебов Сергей, *Новая имперская история*…, сс. 337-339.
[972] Hartley Janet M., *Siberia*…, pp. 17-18.
[973] Hartley Janet M., *Siberia*…, pp. 31-32.

qu'à être atteints et peuplés par des explorateurs audacieux ; alors que, d'un autre côté, on soulignait qu'il était nécessaire de construire des forteresses afin de résister aux attaques des populations autochtones qui y avançaient leurs revendications[974]. L'image de l'« Autre oriental » sibérien paraît donc perdre la dignité qui caractérisait les civilisations des steppes antérieures, jusqu'à se voir dépossédé du droit d'être reconnu comme un sujet politique existant dans un espace défini. La raison à cela se trouve très probablement dans l'inversion du rapport de force, qui rendit les capacités guerrières des peuples sibériens inefficaces dans le cadre d'une guerre traditionnelle, comme l'a remarqué l'historien W. Bruce Lincoln :

« L'"armée" d'Ermak était une force très modeste, pour autant sa taille était remarquablement similaire à celle des expéditions européennes qui avaient entrepris les célèbres conquêtes coloniales du Nouveau Monde au cours du siècle précédent. […] Hernan Cortés avait conquis l'empire aztèque au Mexique en 1519 avec une troupe de 617 hommes. Comme le capitaine espagnol, Ermak bénéficiait de l'avantage de combattre avec des armes à feu contre un ennemi qui en était dépourvu, et la barrière des montagnes de l'Oural le coupait de ses bases de ravitaillement presque aussi complètement que l'océan Atlantique le faisait pour les expéditions qui avaient conquis le Nouveau Monde. »[975]

L'expédition d'Ermak fut un succès militaire en raison de la conquête rapide d'Isker en 1582[976]. Néanmoins, ses troupes ne purent pas tenir longtemps leur position, en raison de l'absence d'une voie de ravitaillement stable. L'ataman lui-même perdit la vie dans une embuscade en 1585[977]. Afin de vraiment prendre possession du territoire et avoir raison de la résistance de Koutchoum[978] et des autres populations rencontrées sur les étendues sibériennes, les Russes durent construire une route de petites forteresses[979] garantissant le transit de nourriture et d'armements au-delà de l'Oural. Nous pouvons facilement retracer les quelque soixante années de colonisation des terres sibériennes en suivant

[974] Lincoln W. Bruce, *The Conquest of a Continent…*, p. 37.
[975] Lincoln W. Bruce, *The Conquest of a Continent…*, pp. 41-42.
[976] Скрынников Руслан Г., *Сибирская экспедиция Ермака*, Наука Сибирское отд-ние, Новосибирск, 1982.
[977] Lincoln W. Bruce, *The Conquest of a Continent…*, p. 44.
[978] Réfugié auprès de la Horde Nogaï, Koutchoum ne renonça jamais à l'idée de reconquérir Isker. Lui et ses descendants menèrent des actions militaires visant sa reconquête jusque dans les années 1670. Forsyth James, *A History of the Peoples of Siberia…*, p. 31.
[979] Wood Alan, *Russia's Frozen Frontier…*, p. 29.

les dates de fondation de ces différents fortins [остроги][980] : Obski Gorodok (1585), Tioumen (1586), Tobolsk (1587), Sourgout (1594), Mangazeïa (1601), Tomsk (1604), Ienisseïsk (1619), Ilimsk (1630), Iakoutsk (1632), Verkhoïansk (1636), Verkhnekolymsk (1647) jusqu'à la mer d'Okhotsk (Okhotsk 1646) et à celle de Béring avec la fondation d'Anadyrsk (1649). Ces avant-postes en bois étaient à la fois des remparts militaires, des centres administratifs pour les étapes de passages des explorateurs ou encore des places de marché qui permettaient aux chasseurs d'échanger leurs fourrures.

Comme dans la plupart des entreprises coloniales européennes, les marchands, les aventuriers, les chasseurs, les chercheurs de fortune et, bien sûr, des bandes de cosaques constituaient la première ligne, ouvrirent les sentiers et découvrirent de nouvelles ressources à exploiter pour ensuite repartir et continuer leur chemin. Ici, l'État moscovite, avec sa lourde administration et ses difficultés structurelles, dont la plus pressante était celle de la communication avec la capitale[981], peinait à tenir le pas. Dès qu'il arrivait, pourtant, il s'empressait de mettre en place le dispositif pour exercer son pouvoir, collecter les impôts et encadrer les nouveaux sujets dans sa hiérarchie sociale[982]. La collecte des impôts et des *iassaks* était de loin l'activité la plus importante de l'administration, car ils étaient payés en fourrures. Néanmoins, cette collecte était difficile en raison de l'étendue du territoire et du caractère nomade des populations locales. Elle se fit donc par le biais de méthodes coercitives déjà expérimentées dans les régions des steppes, comme la prise d'otages hauts placés (princes, chamans, etc.)[983]. Ce système était lui aussi organisé par un ministère siégeant à Moscou, le *Sibirski Prikaz* [Сибирский Приказ][984], qui déployait ses *voïévodes* chargés de la

[980] Sur la description de ces constructions : Горохов Сергей В., « Русский острог в Сибири конца XVI-XVIII века как археологический памятник », *Вестник НГУ*, Том 10, § 7, 2011.

[981] Hartley Janet M., *Siberia…*, pp. 24-26.

[982] Hoesli Éric, *L'épopée sibérienne…*, pp. 53-55.

[983] Il est possible de retrouver dans les archives des traces des abus commis, durant cette première période de colonisation sibérienne, par l'administration locale russe vis-à-vis des populations autochtones. Menaces, extorsions, enlèvements, tortures et bien d'autres méthodes violentes étaient fréquemment mises en pratique par les *voïévodes*, leurs personnels et les cosaques. Cela se produisait souvent à l'encontre des instructions du gouvernement central qui demandait à ses représentants de ne pas commettre d'abus inutiles et de se montrer respectueux de la population locale. Ces ordres présentaient des raisons bien pratiques : dans ces régions, la main-d'œuvre était limitée et le désir de ne pas gaspiller les fourrures dans des épisodes de corruption, de violence ou de résistance de la part des autochtones était pressant. Malgré cela, pourtant, le contrôle exercé dans ce domaine par les ministères de la capitale était infime, ce qui fit souvent des populations autochtones les victimes d'abus et violences de toutes sortes. Hoesli Éric, *L'épopée sibérienne…*, pp. 56-64 ; Forsyth James, *A History of the Peoples of Siberia…*, p. 34.

[984] Ce dernier fut séparé du *Kazanski Prikaz* [Казанский Приказ] en 1637 ce qui, pratiquement, créa la branche sibérienne de l'administration coloniale russe. Monahan Erika, *The Merchants of Siberia…*, p. 27.

collecte du *iassak*. On estime qu'au moins jusqu'au début du XVIIIe siècle la majorité des Russes qui avaient traversé l'Oural pour se rendre en Sibérie faisaient partie du personnel militaire. Il s'agissait principalement de cosaques en support des apparats administratifs des *voïévodes* locaux. Leur présence resta majoritaire encore longtemps dans les régions colonisées du nord et de la Sibérie orientale[985], pour faire face à la résistance des populations locales.

Les Moscovites colonisèrent la Sibérie pendant une période de crise socio-politique régionale[986]. Plusieurs populations avaient réagi à la dissolution de l'Empire mongol en tombant dans des spirales de violence et de régression caractérisées par des guerres tribales et claniques[987]. Les armes à feu utilisées par les Russes contre des populations qui en étaient démunies auraient été en soi un élément suffisant pour permettre de coloniser aisément la région. Néanmoins l'entreprise s'avéra encore plus aisée en raison de la désunion des opposants rencontrés. Il arriva même que certains, comme ce fut le cas de quelques clans kirghizes, affichassent une attitude bienveillante vis-à-vis des colonisateurs dans l'espoir que ceux-ci mettraient fin aux guerres locales[988]. D'autres, au contraire, résistèrent à la soumission malgré la disparité technologique. Cela fut par exemple le cas des Ostiaks qui, au début du XVIIe siècle déjà, se révoltèrent contre les demandes vexatoires de *iassak* et les manières brutales de le collecter, parvenant même à assiéger plusieurs fortins en 1592 et en 1607[989]. De même, les Bouriates s'insurgèrent à maintes reprises durant le XVIIe siècle, en recourant, entre autres, à des techniques de pseudo-guérilla. Pareillement, les Iakoutes[990] s'opposèrent à l'arrivée des Russes durant les années 1630[991] (avant d'accepter de se convertir au christianisme), et ainsi firent aussi les Koriaks, les Ioukaguires et les Tchouktches[992], qui pendant presque un siècle refusèrent de se soumettre aux tsars[993].

Comme dans le cas des autres colonisateurs européens aux Amériques et en Afrique, l'arrivée des colonisateurs russes provoqua la diffusion de maladies jusqu'alors inconnues en Sibérie, telle la variole, qui décimèrent certaines

985 Wood Alan, *Russia's Frozen Frontier*…, pp. 37-38.
986 Lincoln W. Bruce, *The Conquest of a Continent*…, pp. 50-51.
987 Lincoln W. Bruce, *The Conquest of a Continent*…, p. 51.
988 Lincoln W. Bruce, *The Conquest of a Continent*…, p. 51.
989 Lincoln W. Bruce, *The Conquest of a Continent*…, p. 54.
990 Forsyth James, *A History of the Peoples of Siberia*…, pp. 61-69.
991 Герасимов Илья, Могильнер Марина, Глебов Сергей, *Новая имперская история*…, сс. 340-342.
992 Герасимов Илья, Могильнер Марина, Глебов Сергей, *Новая имперская история*…, pp. 75-83.
993 Lincoln W. Bruce, *The Conquest of a Continent*…, pp. 51-55. Pour plus de détails, voir Forsyth James, *A History of the Peoples of Siberia*…

populations indigènes[994]. De plus, les modalités d'extorsion des ressources mises en pratique par les colonisateurs appauvrirent remarquablement les autochtones. Non seulement elles étaient brutales, mais les quantités de fourrures et d'autres ressources (dans la plupart des cas alimentaires) demandées étaient déraisonnables : les Russes étaient aveuglés par la quête de la fourrure[995]. En exigeant des *iassaks* toujours plus lourds, ils bouleversèrent le système de coexistence de l'homme avec l'espace naturel sibérien et affectèrent le taux de reproductibilité de la faune en créant, en quelques décennies seulement, une véritable catastrophe écologique[996]. Une fois épuisés les animaux à fourrure dans une région donnée, les Russes poussaient leurs recherches dans la région suivante et reproduisaient les mêmes comportements, sans apprendre de l'expérience passée.

VI La colonisation de l'est sibérien : les pièges idéologiques du discours exceptionnaliste russe

Au terme de cette première vague du mouvement expansionniste russe vers l'océan Pacifique, se déroula durant la seconde moitié du XVII^e^ siècle la première rencontre directe des cosaques, militaires et diplomates russes avec la Chine, dans le cadre d'une confrontation qui aboutira à la définition de la première frontière russo-chinoise avec le Traité de Nertchinsk en 1689. Avant d'aborder les questions liées à la rencontre et au développement des perceptions concernant l'« Autre extrême-oriental » en Russie[997], on se doit de réinterroger le concept d'exceptionnalisme[998] dont nous avons esquissé les contours théoriques dans l'introduction du présent ouvrage, afin de mieux cerner la particularité du cas russe dans son interaction avec son Orient entre le XV^e^ siècle et le XVII^e^ siècle. Cela nous amène à souligner, encore une fois, à quel point le concept d'« Orient » est ambigu. Comme nous l'avons vu dans ce chapitre, lorsque la Moscovie entrait en guerre avec les khanats de Kazan et d'Astrakhan, elle entrait de fait en guerre avec son « Orient » : un Orient musulman et héritier de la tradition impériale mongole. Il s'agissait

[994] Landers Brian, *Empires Apart : a History of American and Russian Imperialism*, Pegasus Books, New York, 2011, ch. 5, par. 2.
[995] Lincoln W. Bruce, *The Conquest of a Continent*…, p. 46 ; Favereau Marie, *The Horde*…, ch. 5.
[996] Lincoln W. Bruce, *The Conquest of a Continent*…, pp. 46-47.
[997] Ce sujet sera abordé dans les chapitres 6 et 7.
[998] Pour une réflexion sur ce concept, voir entre autres l'introduction de Hunczak Taras (ed.), *Russian Imperialism from Ivan the Great to the Revolution*, Rutgers University Press, New Brunswick, 1974.

d'un Orient que l'on pourrait définir comme un « voisin », très bien connu par Moscou, bien inséré dans des dynamiques géopolitiques régionales complexes et qui, en Moscovie, jouissait d'une aura prestigieuse. L'Orient que les Stroganov entreprirent de conquérir avec l'expédition d'Ermak était en revanche différent et plus mystérieux. Il ne bénéficiait d'aucune véritable renommée à Moscou et n'était porteur que du prestige attaché à la conquête d'un autre morceau de l'Empire mongol qui, jadis, avait dominé sur la *Rous*[999].

Lorsqu'Ermak conquit Isker, il planta certes pour la première fois le drapeau moscovite en Sibérie. Toutefois, en entrant en Sibérie, Ermak permit également à Moscou d'entrer en Asie. La rapide conquête de la Sibérie entre la fin du XVI^e^ siècle et le début du XVII^e^ siècle fit donc de la Russie le premier sujet européen à mener une colonisation d'envergure dans le continent asiatique, alors qu'au même moment, les autres puissances européennes se partageaient le continent américain. La différence la plus marquante entre ces deux phénomènes coloniaux réside donc dans le fait que la colonisation sibérienne toucha un territoire contigu à la Moscovie, tandis que les Amériques et, dans un deuxième temps, l'Afrique et l'Asie (indienne et du sud-est), se trouvaient séparées des autres puissances européennes par les océans[1000]. Ces territoires n'étaient pas forcément plus lointains de Madrid, Londres, Lisbonne, Amsterdam ou Paris que la Iakoutie ou la Tchoukotka de Moscou[1001]. Pourtant, ils ne faisaient pas partie d'un continuum spatial, ce qui aura un impact certain dans la conceptualisation du phénomène colonial russe[1002]. Cette remarque géographique nous permet de comprendre l'origine de l'idée d'un exceptionnalisme russe par rapport à son histoire coloniale. Cette idée est le résultat d'un imbroglio de notions, d'instrumentalisations politiques, d'interprétations partisanes de l'histoire et de conceptualisations

[999] Monahan Erika, *The Merchants of Siberia…*, p. 361.

[1000] Pour une comparaison avec les colonialismes européens, voir entre autres : Aust Martin, « Rossia Siberica : Russian-Siberian History Compared to Medieval Conquest and Modern Colonialism », *Review (Fernand Braudel Center)*, vol. 27, § 3, 2004.

[1001] Souvent d'ailleurs, ces territoires étaient plus difficiles à rejoindre du fait des mauvaises connexions terrestres comparées à la facilité relative de la traversée des océans par bateau avec des hommes et des cargaisons. Etkind Alexander, *Internal Colonisation : Russia's Imperial Experience*, Polity Press, Cambridge, 2011, p. 5.

[1002] Sur cette conceptualisation difficile, voir entre autres : Hara Teruyuki, Matsuzato Kimitaka (ed.), *Empire and Society : New Approaches to Russian History*, Hokkaido University, Sapporo, 1997 ; Lieven Dominic, *Empire : the Russian Empire and Its Rivals*, Yale University Press, New Haven, 2001 ; Lieven Dominic, « Russia as Empire and Periphery », in Dominic Lieven (ed.), *The Cambridge History of Russia*, vol. 2 : *Imperial Russia, 1689-1917*, Cambridge University Press, Cambridge, 2006 ; Sunderland Willard, « The Ministry of Asiatic Russia : the Colonial Office that Never Was but Might Have Been », *Slavic Review*, vol. 69, § 1, 2010.

idéalisées de phénomènes socio-historiques qu'on ne pourra que se limiter à résumer ici.

D'après les réflexions développées en 1949 par le spécialiste en sociologie coloniale René Maunier, les éléments constitutifs d'une colonie sont doubles :

« Pour qu'il y ait pénétration ou intercommunication entre des populations, il faut, d'abord, qu'il y ait une *émigration* de personnes ou une occupation d'un nouveau pays et, ensuite, que ce nouveau pays soit *gouverné* ou que ses habitants soient asservis. Émigration et gouvernement, ou, en d'autres termes, *occupation* et *législation* […]. Lorsque ces deux facteurs sont réunis, on parle de colonisation. »[1003]

Plus récemment, on a reconnu au concept moderne de « colonisation » quelques caractéristiques supplémentaires pour mieux expliciter les dynamiques de pouvoir que la colonisation sous-tend. Selon la définition du sociologue George Steinmetz :

« Dans l'usage contemporain, le colonialisme désigne la conquête d'un peuple étranger suivie de la création d'une organisation contrôlée par les membres de l'entité politique conquérante et conçue pour régner sur la population autochtone du territoire conquis. […] Le colonialisme implique toujours l'obtention de la souveraineté par une puissance conquérante, dont le pouvoir est présenté comme permanent, ou comme n'étant limité que par une échéance temporelle lointaine ou vaguement définie. Bien entendu, la souveraineté n'est pas une condition absolue, mais une condition graduelle, comme l'histoire du colonialisme le démontre largement, avec ses divers degrés de digression et d'informalité et son euphémisation insistante de la domination étrangère. […] La deuxième caractéristique du colonialisme est que la population conquise est considérée comme inférieure à l'occupant en termes juridiques, administratifs, sociaux, culturels et/ou biologiques. Chatterjee (1993) appelle cela la règle de la différence. Tous les États coloniaux divisent leurs sujets en différents groupes tribaux ou raciaux dans le but de consolider leur contrôle, mais en même temps, les colonisés sont intégrés par l'État colonial dans une catégorie unique et englobante. »[1004]

[1003] Maunier René, *The Sociology of the Colonies : an Introduction to the Study of Race Contact*, part 1, Routledge, Abingdon, 1949 (reprinted 2007), p. 7.
[1004] Steinmetz George, « The Sociology of Empires, Colonies, and Postcolonialism », *Annual Review of Sociology*, vol. 40, 2014, pp. 79-80.

Quelles que soient les définitions que l'on utilise, nous voyons qu'elles s'appliquent toutes au cas de la Sibérie. Après la conquête, les peuples sibériens furent soumis à un régime de colonisation de la part de Moscou. Néanmoins, en 2017, Steven Sabol a remarqué que : « La nature contiguë des États-Unis et de la Russie, ainsi que la proximité de régions colonisées, semblent les exclure des discussions sur les Empires du XIXe siècle, le colonialisme et la colonisation interne »[1005]. Nous voyons donc déjà que c'est l'élément de la contiguïté spatiale[1006] qui a aidé non seulement la Russie, mais les États-Unis également, à construire une *tunnel history* où la problématique coloniale tend à disparaître ou, du moins, à être interprétée et comprise différemment par rapport au phénomène colonial d'autres puissances européennes. Même si Sabol concentre son étude sur le XIXe siècle (comme plusieurs autres auteurs d'ailleurs[1007]), le processus d'exclusion dont il parle peut être élargi jusqu'au début de l'épopée coloniale russe.

Les narrations autour du rôle historique de la Russie en Sibérie, à l'instar de tous les discours concernant le rôle de l'Orient dans les sociétés européennes, ont toujours été profondément marquées par des jugements politiques. La rhétorique nationaliste autant durant l'époque tsariste que soviétique[1008], par exemple, a souvent décrit avec orgueil le processus d'appropriation [освоение] des territoires au-delà de l'Oural. Ce terme reste ambigu quant à la présence de populations subjuguées, victimes de cette « appropriation », ainsi que sur leurs résistances : on peut s'approprier une région inhabitée. Le choix d'une terminologie qui omet l'existence de populations autochtones, réclamant par la résistance leur droit de primauté sur leurs terres, va de pair avec une autre narration impérialiste et paternaliste. Contrairement aux autres expériences colonisatrices européennes, ce processus d'appropriation des terres sibériennes aurait apporté aux populations subjuguées de grands avantages en termes de développement socio-économique[1009]. Dans cette

[1005] Sabol Steven, *The Touch of Civilization : Comparing American and Russian Internal Colonization*, University Press of Colorado, Boulder, 2017, p. 3.

[1006] Voir entre autres : Schorkowitz Dittmar, « Was Russia a Colonial Empire? », in Schorkowitz Dittmar, Chávez John R., Schröder Ingo W. (eds.), *Shifting Forms of Continental Colonialism*, Palgrave MacMillan, Singapoure, 2019.

[1007] Voir par exemple : Mark Bassin, « Inventing Siberia… » ; Sunderland Willard, « The "Colonization Question": Visions of Colonization in Late Imperial Russia », *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas, Neue Folge*, vol. 48, § 2, 2000 ; Sunderland Willard, « Empire without Imperialism ? : Ambiguities of Colonization in Tsarist Russia », *Ab Imperio*, vol. 2, 2003.

[1008] Même à l'époque postsoviétique, le mot « colonisation » est encore parfois tabou. Le professeur Naoumov de l'Université d'Irkoutsk, par exemple, encore en 2006, et même en écrivant en anglais, préfère utiliser le terme « annexation ». Naumov Igor V., *The History of Siberia*, Routledge, Abingdon, 2006.

[1009] Forsyth James, *A History of the Peoples of Siberia…*, p. 47.

narration, l'existence de peuples autochtones sibériens est remise en avant, dans une condition qui les rend pourtant redevables aux Russes de leur accès à la modernité.

Une opinion particulièrement répandue était (et est parfois encore) que la conquête de la Sibérie constitua une continuation logique d'un processus historique naturel inévitable, car cette région serait une extension du territoire russe[1010]. La rhétorique patriotique soviétique, qui devint dominante à partir des années 1930[1011], souligna souvent, de façon oxymorique, que l'annexion de la Sibérie se fit à travers une lente et pacifique migration de paysans russes dans les terres « vides » sibériennes, ce qui dut apporter des bénéfices aux natifs[1012]. Il est vrai que la question coloniale sibérienne paraissait particulièrement épineuse pour un État qui se présentait comme un féroce adversaire des impérialismes bourgeois occidentaux, solidaire avec les mouvements de décolonisation. Ces problèmes, d'ailleurs, n'ont pas concerné seulement l'époque soviétique, ni seulement la Sibérie[1013].

Si, comme nous avons vu, durant le XVI^e^ et le XVII^e^ siècle, la Sibérie devint la perle de la Russie en lui fournissant une bonne partie des produits de valeurs exportés à l'étranger[1014], au fur et à mesure que ceux-ci devenaient moins importants pour la balance commerciale russe, l'image de la Sibérie évolua. Mark Bassin nous rappelle que dans les années 1730, Vassili Tatichtchev (1686-1750)[1015], le plus important géographe et historien russe de l'époque, situa la frontière entre l'Europe et l'Asie sur l'Oural, séparant de telle sorte une Russie occidentale, centre de l'Empire, d'une Russie orientale qui en devenait

[1010] Forsyth James, *A History of the Peoples of Siberia…*, p. 47.

[1011] Durant les années 1920, certains historiens soviétiques ont tenté de proposer une lecture anti-impérialiste de l'histoire russe, à l'instar de Mikhaïl Pokrovski (1868-1932). Amacher Korine, « Mikhail N. Pokrovsky and Ukraine : a Normative Marxist between History and Politics », *Ab Imperio*, vol. 1, 2018, pp. 101-132.

[1012] Forsyth James, *A History of the Peoples of Siberia…*, p. 43.

[1013] Plusieurs régions de l'URSS posèrent le même problème tant à l'est, qu'à l'ouest et au sud. La façon dont le pouvoir soviétique, en particulier à partir de l'époque stalinienne, a justifié les conquêtes du passé en essayant d'en dissimuler la nature impérialiste et coloniale, a fait l'objet de nombreuses publications. Voir entre autres : Tillet Lowell, *The Great Friendship. Soviet Historians on the Non-Russian Nationalities,* Chapel Hill, NC, 1969 ; Plokhy Serhii, *Ukraine and Russia…* ; Von Hagen Mark, « From Imperial Russia to Colonial Ukraine », in Healy Roisin, Dal Lago Enrico (eds.), *The Shadow of Colonialism on Europe's Modern Past*, Palgrave Macmillan, New York, 2014, pp. 173-193 ; Amacher Korine, « Mikhail N. Pokrovsky… ».

[1014] Bassin Mark, « Expansion and Colonialism… ».

[1015] Татищев Василий Никитич, *Лексикон Российской исторической, географической, политической и гражданской. Сочиненный господином тайным советником и астраханским губернатором Васильем Никитичем Татищевым*, Часть II, Типография Горного Училища, Санкт-Петербург, 1793, cc. 189-190, <https://www.prlib.ru/item/425836> [Consulté en ligne le 18/10/2022].

la périphérie coloniale agrégée[1016]. Dans une période où l'effort politique des tsars visait la modernisation du pays en suivant l'exemple de l'Europe occidentale, l'asiatisation de la Sibérie permettait à la Russie de revendiquer une identité européenne sur un pied d'égalité avec les autres puissances de l'époque[1017]. Comme les autres empires qui avaient inspiré Pierre le Grand, la Russie pouvait se vanter de posséder un centre politique, économique, spirituel et culturel en Europe et un appendice colonial qui l'enrichissait « ailleurs », en Asie[1018]. Posséder une colonie était une marque de prestige.

Cependant, à la fin du XVIII^e siècle, la valeur économique de la Sibérie déclinait. Elle se transforma alors en prison pour les opposants politiques de toutes sortes, qui furent souvent condamnés, lorsqu'ils échappaient à la sentence capitale, à l'exil et aux travaux forcés dans cette Asie du pays[1019]. On peut souligner la similitude de ce parcours avec celui de certains espaces colonisés par d'autres empires européens, comme l'Australie. Paradoxalement, la némésis de cette image d'exil et de désespoir fut celle d'une Sibérie libre et progressiste, à l'instar de ces États-Unis d'Amérique qui venaient de gagner leur indépendance sous le drapeau de la liberté et du progrès. L'absence sur place du servage, d'une aristocratie ancrée à un régime autocratique et la distance séparant la Sibérie des rouages bureaucratiques et parasitaires de l'État tsariste faisaient rêver les intellectuels et les utopistes[1020]. Parmi ceux-ci, on retrouve par exemple Alexandre Herzen (1812-1870). Pour lui, imaginer la Sibérie représenta un exercice intellectuel dans sa quête d'éléments propres à la Russie qui pousseraient le pays vers une nouvelle vitalité évolutive. Dans ses réflexions, la Sibérie finit par représenter cet élan vital nouveau et modernisateur qui, dans le cas du monde colonisé par les autres puissances européennes, avait été représenté par l'Amérique du Nord[1021]. Nous retrouvons

[1016] Bassin Mark, « Inventing Siberia… », p. 768.
[1017] Bassin Mark, « Inventing Siberia… », p. 768 ; Bassin Mark, « Russia between Europe and Asia… », pp. 1-17.
[1018] Voir entre autres : Sunderland Willard, « Imperial Space : Territorial Thought and Practice in the Eighteenth Century », in Burbank Jane, Von Hagen Mark, Remnev Anatolyi (eds.), *Russian Empire : Space, People, Power, 1700-1930*, Indiana University Press, Bloomington, Indianapolis, 2007.
[1019] Bassin Mark, « Inventing Siberia… », pp. 770-772 *et passim*. « Les conditions naturelles perçues comme sévères de la Sibérie – son "environnement asiatique" stagnant – semblaient tout à fait adaptées à sa fonction d'immense prison, et les deux images négatives ont été entrelacées et se sont renforcées l'une l'autre ». Bassin Mark, « Inventing Siberia… », p. 772. Durant la même période, d'autres espaces colonisés, comme l'Australie pour l'Empire britannique, servirent les mêmes fins. Voir par exemple : Williams Lucy, *Convicts in the Colonies : Transportation Tales from Britain to Australia*, Pen & Sword History, Yorkshire, Philadelphia, 2019.
[1020] Bassin Mark, « Inventing Siberia… », pp. 776-778 *et passim*.
[1021] Bassin Mark, « Inventing Siberia… », pp. 784-791.

par exemple tous ces concepts dans cet extrait tiré de ses mémoires, *Passé et méditations* [Былое и думы] :

« Il est dommage que la Sibérie soit si mal gouvernée. […] La Sibérie a un grand avenir, or on la considère simplement comme un cellier qui recèle beaucoup d'or, quantité de fourrures et autres marchandises, mais glacial, enneigé, pauvre en moyens d'existence, sans routes, ni population. C'est inexact. Le gouvernement·russe qui fige tout, qui n'agit que par la force et à coups de trique, ne sait pas donner cette impulsion vitale qui entraînerait la Sibérie en avant, à une vitesse américaine. Nous verrons ce qui se passera quand les bouches de l'Amour s'ouvriront à la navigation et que l'Amérique rencontrera la Sibérie au voisinage de la Chine. J'ai dit depuis longtemps, que l'océan Pacifique serait la Méditerranée de l'avenir. […] Dans cet avenir, le rôle de la Sibérie, pays entre l'Océan, l'Asie méridionale et la Russie, sera des plus importants. Bien entendu, la Sibérie devra s'étendre jusqu'à la frontière chinoise. Pourquoi grelotter et frissonner à Bérézov et à Iakoutsk, quand on a Krasnoïarsk, Minoussinsk et autres lieux ? Le colon russe de Sibérie recèle des possibilités qui permettent d'espérer un tout autre développement. La race sibérienne, dans son ensemble, est saine, mûre, intelligente, extrêmement positive. Les enfants des colons, les Sibiriaki, ne connaissent pas la poigne du seigneur. En Sibérie point de noblesse et, partant, point d'aristocratie urbaine. Les fonctionnaires et les officiers, seuls représentants du pouvoir, ressemblent plus à une garnison ennemie installée par le vainqueur, qu'à une aristocratie. Les distances colossales épargnent au paysan des rapports fréquents avec eux. L'argent préserve les marchands qui, là-bas, méprisent les bureaucrates et, tout en leur faisant d'apparentes concessions, les tiennent pour ce qu'ils sont – leurs commis, chargés d'expédier leurs affaires administratives. L'emploi des armes, indispensable au Sibérien, est général. L'habitude d'affronter le danger, d'agir promptement, a rendu le paysan de Sibérie plus combatif, plus ingénieux, plus prompt à riposter que le Grand-Russien. L'éloignement des églises a libéré son esprit du fanatisme beaucoup plus que ce n'est le cas en Russie. Il est froid en matière de religion, le plus souvent schismatique. »[1022]

Il n'est donc pas étonnant de voir Herzen, au début des années 1860, prendre position en faveur d'une libération/auto-détermination de la Sibérie, sur des bases non pas nationales, mais plutôt territoriales[1023].

[1022] Herzen Alexandre, *Passé et Méditations*, trad. Olivier Daria, tome I, Éditions L'Âge d'Homme, Lausanne, 1974, pp. 294-295. En russe : Герцен Александр Иванович, *Былое и думы*, Собрание Сочинений в Тридцати Томах, Издательство Академии Наук СССР, Москва, 1956, сс. 256-257.
[1023] Bassin Mark, « Inventing Siberia… », p. 791.

Cette vision se manifestait durant la période où paraissaient les premiers travaux des historiens Afanassi Chtchapov (1830-1876), Nikolaï Kostomarov (1817-1885) ou Sergueï Soloviov (1820-1879)[1024], qui s'interrogèrent sur le rôle de la colonisation dans l'histoire de la création de l'État russe moderne[1025] et qui essayaient de contrer les idées des nationalistes plus réactionnaires. Depuis les années 1820-1830, il est vrai, les discours des historiens nationalistes tels que Mikhaïl Pogodine (1800-1875), Nikolaï Oustrialov (1805-1870) ou Stepan Chevyriov (1806-1864)[1026] idéalisaient les protagonistes de la colonisation de la Sibérie et de l'Extrême-Orient russe (Ermak, Khabarov, etc.). Ces derniers étaient dépeints comme des héros de la chrétienté orthodoxe et de la patrie, affichant une importance au moins égale à celle de *conquistadores* de l'Europe occidentale tels que Cortez ou Pizarro[1027]. De même, la colonisation des étendues de l'est n'était pour les Russes que le résultat naturel de leur marginalisation dans les périphéries du monde chrétien civilisé en contact avec une périphérie orientale plate, presque vide ou peuplée de rares populations nomades et sous-développées[1028].

C'est à partir de ces réflexions que Soloviov prononça la célèbre phrase : « […] l'histoire russe ancienne est l'histoire d'un pays qui se colonise soi-même [древняя русская история есть история страны, которая колонизуется] »[1029]. Beaucoup d'encre a coulé à propos de cette citation mais dans le cadre de notre analyse, ce qui compte a bien été résumé par Mark Bassin :

« L'insistance de Soloviov à parler, plutôt maladroitement, de "se coloniser elle-même" (*kolonizovat'sia*) visait à distinguer ce mouvement russe à travers la plaine est-européenne de la colonisation européenne du monde non-européen. Ce point est important, car le choix du verbe soulignait que les Russes colonisaient la Russie – soit ce domaine géographique que la nature leur avait attribué pour qu'ils l'occupent. En tant que tel, ce processus était essentiellement naturel et organique. Contrairement à la conquête violente

[1024] Auteur de la monumentale *Histoire de Russie depuis les temps les plus anciens* [История России с древнейших времён] en 29 tomes écrite entre 1851 et 1879.
[1025] Etkind Alexander, *Internal Colonisation…*, pp. 62-66.
[1026] Sur le rôle des historiens nationalistes dans la rédaction d'une histoire approuvée par le pouvoir tsariste entre les années 1830 et 1860, voir entre autres : Plokhy Serhii, *Lost Kingdom. The Quest for Empire and the Making of the Russian Nation. From 1470 to the Present*, Basic Books, New York, 2017, pp. 90-94 *et passim*.
[1027] Bassin Mark, « Inventing Siberia… », pp. 779-782.
[1028] Bassin Mark, « Inventing Siberia… », p. 498.
[1029] Son œuvre a été récemment collectée : Соловьёв Сергей Михайлович, *Весь Сергей Соловьев*, Издатедьский Союз Андроникум, Мультимедийное Издательство Стрельбицкого, 2019.

par les Européens des terres et des peuples étrangers du Nouveau Monde, Soloviov soutenait que la colonisation russe s'était déroulée de manière pacifique et relativement harmonieuse. Ce n'est qu'au moment où les Russes ont traversé l'Oural et quitté la région naturelle-organique de la Russie pour occuper la Sibérie qu'une comparaison avec la colonisation européenne d'outre-mer devenait appropriée, bien que, même dans ce cas, le contraste entre l'expansion européenne "violente" et l'expansion russe "pacifique" ait été maintenu. »[1030]

L'idée d'une Russie qui ne colonise pas un objet extérieur mais qui se colonise par elle-même a été par la suite élargie à toute l'histoire russe (et non seulement à son Moyen Âge) par Vassili Klioutchevski. Elle incluait non plus seulement les territoires de la Moscovie, mais également ceux de la Sibérie, de l'Asie centrale et de l'Extrême-Orient. Comme l'a remarqué Alexander Etkind, cette idée présupposait que la formation de la Russie en tant que pays se faisait en même temps que le processus de colonisation. La Russie devint de telle sorte, de façon assez artificielle, sujet et objet de sa colonisation. Mais ce que l'on perd dans cette formule, ce sont les objets de la colonisation avant qu'ils ne deviennent des morceaux de cette Russie qui se colonise elle-même[1031] (nous reviendrons sur ce point). Cette approche caractérisa largement l'historiographie russe du XIX^e^ siècle et des premières décennies du XX^e^ siècle[1032]. Elle dérivait encore une fois d'une vision nationaliste qui préférait ignorer le caractère violent de l'entreprise coloniale vis-à-vis des peuples autochtones afin de mettre en exergue l'importance de la mission civilisatrice des Russes dans les territoires annexés[1033]. Le discours du fardeau de l'homme blanc à la russe[1034] qui amènerait développement et progrès en exploitant des terres vides[1035] provenait donc de l'évolution d'une rhétorique exceptionnalisante qui remplaçait la colonisation des espaces eurasiatiques

[1030] Bassin Mark, « Turner, Solov'ev,… », pp. 498-499.
[1031] Etkind Alexander, *Internal Colonisation…*, pp. 66-68.
[1032] Etkind Alexander, *Internal Colonisation…*, pp. 69-71. Sur le fait que la Russie n'eut jamais un ministère des Affaires coloniales : Sunderland Willard, « The Ministry of Asiatic Russia… ».
[1033] Etkind Alexander, *Internal Colonisation…*, pp. 68-69.
[1034] Il s'agit des discours liés à la « mission civilisatrice » des Russes vis-à-vis des peuples subjugués. Les premières traces de ce discours paternaliste, qui ouvrira la voie aux pensées racistes, peuvent être identifiées vers la moitié du XVIII^e^ siècle, ce qui dénote l'influence occidentale. Vulpius Ricarda, « The Russian Empire's Civilizing Mission in the Eighteenth Century. A Comparative Perspective », in Tomohiko Uyama (ed.), *Asiatic Russia : Imperial Power in Regional and International Contexts*, Routledge, Abingdon, 2012, pp. 26-27.
[1035] Sunderland Willard, « The "Colonization Question"… », p. 231.

par l'idée plus originale d'une auto-colonisation du pays, où la Russie était toujours le bourreau et le martyr de soi-même.

Les années 1860 marquèrent un tournant, car, parallèlement à Herzen, des intellectuels sibériens comme Nikolaï Iadrintsev (1842-1894) et Grigori Potanine (1835-1920) développèrent une pensée et un mouvement politique revendiquant l'affranchissement de la Sibérie de la domination de la Russie occidentale. Cet affranchissement était vu comme un processus de véritable décolonisation, ce qui nous montre, une fois de plus, que le phénomène colonial concernant la Sibérie tirait son inspiration de la trajectoire historique nord-américaine, même si les résultats étaient différents. En 1882, Iadrintsev publia *La Sibérie comme colonie, considérée sous le rapport géographique, ethnographique et historique* [Сибирь как колония в географическом, этнографическом и историческом отношении][1036], qui déclencha une sonnette d'alarme pour le pouvoir central. Ce dernier comprit à quel point une interprétation de l'histoire de la Sibérie au sens colonial pouvait se révéler dangereuse[1037]. Si auparavant posséder une colonie représentait une marque de prestige pour l'Empire, à partir de la seconde moitié du XIXe siècle, le fait d'afficher une identité coloniale pouvait se transformer en un discours de revendication de droits, d'autonomie et même d'indépendance de la part de la colonie. Une indépendance qui, en cas de succès, fragmenterait nécessairement l'Empire et qui serait d'autant plus dangereuse car elle serait décrite comme un phénomène de transition socio-économique vers la modernité politique. Une indépendance sibérienne aurait mis en discussion le système tsariste[1038].

Iadrintsev fut également parmi les premiers à soulever la question des « allogènes » [*inorodtsy* – инородцы][1039], en particulier les peuples

[1036] Ядринцев Николай Михайлович, *Сибирь как колония в географическом, этнографическом и историческом отношении. Современное положение Сибири. Её нужды и потребности. Её прошлое и будущее,* Типография М. М. Стасюлевича, Санктпетербург, 1882.

[1037] Cet ouvrage pionnier des études sibériennes fut écrit à l'occasion du tricentenaire de la conquête de la Sibérie. De façon très significative, le sous-titre était : *La situation actuelle de la Sibérie. Ses besoins et ses exigences. Son passé et son avenir*. Il transformait la Sibérie en sujet politique exprimant des nécessités [нужды] et des exigences [потребности].

[1038] Ядринцев Николай Михайлович, *Сибирь как колония…*

[1039] Au sujet des *inorodtsy*, John W. Slocum a remarqué que, entre le XIXe et le début du XXe siècle, ce terme a eu une utilisation officielle et une non-officielle. Officiellement, le terme *inorodtsy* se référait à une liste de populations assujetties à l'Empire russe, ethniquement différentes des Russes, pour lesquelles la loi prévoyait un statut spécial. Ces populations avaient le droit de préserver leurs mœurs et lois traditionnelles et jouissaient d'un certain nombre de privilèges. Néanmoins, vers la fin du XIXe siècle, le sens informel du mot *inorodtsy* a pris le dessus sur le sens officiel. Les peuples de l'Asie centrale et de l'Extrême-Orient russe furent de plus en plus inclus dans la catégorie informelle des *inorodtsy*. Voilà ce qu'en dit Slocum : « De manière informelle, le terme est apparu de plus en plus fréquemment dans le contexte de polémiques

autochtones sibériens, non russes et non slaves, intégrés à l'Empire russe à la suite de son avancée vers l'est[1040]. Les *inorodtsy*, à son avis, étaient les premiers à souffrir de la violence exprimée par le système colonial[1041]. Dans le premier chapitre de *La Sibérie comme colonie*, Iadrintsev introduit son argumentation en rappelant qu'après la conquête de la Sibérie, nombre de ces populations finirent par disparaître et que beaucoup d'autres se mélangèrent avec les Russes[1042]. Son ouvrage présentait une vision violente et peu flatteuse des activités coloniales russes vis-à-vis des peuples autochtones sibériens, qui allait à l'encontre des narrations plus répandues. Iadrintsev se servait, comme ses contemporains, du concept de race. Il y faisait recours dans une acception ethnographique, certes, mais qui marquait une différence fondamentale entre les *inorodtsy* et les Russes. Iadrintsev estimait que l'« assimilation » [ассимилация] dérivant du processus de colonisation ne pouvait pas se faire sans un « mélange » [смешение][1043]. Ainsi, même Iadrintsev, qui dénonçait dans son ouvrage les innombrables abus dont les peuples autochtones sibériens avaient été les victimes[1044], partageait une idée hiérarchique des races humaines selon laquelle les Russes faisaient partie de la catégorie supérieure : « En se mélangeant, les Russes reçoivent les traits des *inorodtsy* […] ; en même temps, les *inorodtsy* reçoivent des traits russes, qui adoucissent les durs traits de la race inférieure »[1045].

Cet accent sur la diversité de la race et le « mélange » [смешение] l'aidait certainement à souligner la différence entre une partie des habitants de la Sibérie et les Russes slaves, mais il nous confirme également que les théories pseudoscientifiques des races étaient utilisées par les savants russes de la seconde moitié du XIX^e^ siècle. Le fait de mettre en exergue la diversité pouvait avoir des avantages argumentatifs politiques.

---

dirigées contre les minorités nationales russes, toujours plus revendicatrices, et a été utilisé pour désigner tous les non-Russes, qu'ils eussent ou non la qualité d'*inorodtsy* au regard de la loi ». Slocum John W., « Who, and When, Were the Inorodtsy ?… », p. 173.

[1040] Ядринцев Николай Михайлович, *Сибирские инородцы, их быт и современное положение, этнографические и статистические исследования с приложением статистических таблиц*, Издание И. М. Сибирякова, Санкт-Петербург, 1891.

[1041] Ядринцев Николай Михайлович, *Сибирь как колония…*, гл. IV.

[1042] Ядринцев Николай Михайлович, *Сибирь как колония…*, cc. 10-11 *et passim*.

[1043] Ядринцев Николай Михайлович, *Сибирь как колония…*, cc. 10-11 *et passim*.

[1044] Ядринцев Николай Михайлович, *Сибирь как колония…*, гл. III.

[1045] Ядринцев Николай Михайлович, *Сибирь как колония…*, p. 22.

Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons tenté de synthétiser les questions majeures qui ont marqué la perception de l'« Orient » dans l'histoire russe à partir du Moyen Âge et jusqu'à la colonisation de la Sibérie. Comme nous l'avons montré, cet « Orient » était pluriel et en constante évolution selon les époques et le mouvement des frontières. Il s'agissait néanmoins presque toujours d'un Orient qui se caractérisait par son lien avec l'environnement nomadique des steppes ou des étendues sibériennes, et des populations issues de ce milieu. Nous pouvons conclure que le clivage entre populations sédentaires et nomades a joué un rôle de premier plan dans la formation de la vision de l'« Orient » durant les époques les plus anciennes de l'histoire russe. Cet aspect aura un poids important dans la formulation et la compréhension du discours du « péril jaune » en Russie. De plus, nous avons abordé certains sujets qui, encore aujourd'hui, restent controversés dans le domaine de l'historiographie, en particulier en ce qui concerne la période de la domination mongole. Nous avons souligné à quel point ces questions historiographiques ont été largement enchevêtrées dans d'importantes discussions politiques durant l'époque tant tsariste que soviétique.

Nous avons également montré que les processus d'assimilation des populations des steppes et sibériennes dans la société russe ont induit un certain degré d'influence mutuelle ainsi que des discussions de nature identitaire. De ce point de vue, on peut remarquer une certaine originalité dans la trajectoire historique russe si on la compare à celle des autres puissances européennes. À cela s'ajoute la grande importance de la colonisation paysanne dans les espaces de colonisation récente[1046]. Néanmoins, comme il a été montré, cette originalité ne peut effacer le caractère colonial de l'histoire de l'expansion russe en Asie septentrionale et, au XIX^e siècle, vers la Mandchourie, sur laquelle nous reviendrons dans le prochain chapitre. L'exceptionnalisme russe, dans ce contexte, est donc plutôt le résultat de la construction d'une *tunnel history* nationale.

Comme nous le verrons dans les chapitres suivants, ces remarques vont nous permettre de dresser des comparaisons pertinentes entre l'expérience coloniale russe et celle d'autres puissances coloniales européennes en Asie

[1046] Remnev Anatolyi, « Siberia and the Russian Far East… », pp. 440-442 ; Remnev Anatolyi, « Colonization and "Russification"… » ; Masoero Alberto, « Territorial Colonization in Late Imperial Russia : Stages in the Development of a Concept », *Kritika : Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 14, § 1, 2013.

extrême-orientale. Il s'agit d'un élément important pour poser le cadre de notre analyse de l'évolution du discours du « péril jaune » en Russie entre la fin du XIXe siècle et le début du XXe siècle et, en particulier, de son impact sur les dynamiques d'intégration des nouveaux espaces « orientaux » dans l'Empire russe.

Chapitre 6

Russie, Chine et leurs premières rencontres : une histoire spéciale ?

Dans le chapitre 2 du présent ouvrage, nous avons analysé l'impact de l'activité des premiers aventuriers, marchands, missionnaires et diplomates européens qui voyagèrent vers l'Extrême-Orient asiatique, sur la création d'un imaginaire tiraillé entre l'admiration et le rejet concernant l'« Autre extrême-oriental », principalement chinois. En poursuivant notre approche comparative, nous allons nous pencher dans ce chapitre sur le parcours qui porta la Russie à entamer ses premiers contacts avec la Chine au XVII^e^ siècle, pour terminer sur les derniers traités qui définirent la frontière sino-russe sur l'Amour et l'Oussouri au milieu du XIX^e^ siècle. Dans le chapitre précédent, nous avons détaillé l'évolution des rapports de la *Rous* de Kiev et des principautés russes avec les populations nomades des steppes durant le Moyen Âge. Nous avons également reconstruit le processus de colonisation de la Sibérie, en interrogeant le concept de « colonisation » et la façon dont il s'applique au cas russe. D'ailleurs, si à la fin du XVII^e^ siècle, comme nous le montrerons ici, l'avancée russe vers la région de l'Amour fut endiguée de façon provisoire par l'armée mandchoue, elle continua en direction nord-est vers la péninsule de Kamtchatka et le continent américain[1047]. Or, si dans la première partie de l'ouvrage, nous

[1047] Voir entre autres à ce propos : BLACK Lydia T., *Russians in Alaska, 1732-1867*, University of Alaska, Fairbanks, 2004 ; BOCKSTOCE John R., *Furs and Frontiers in the Far North : the Contest among Native*

avons reconstruit la formation de la notion de « péril jaune » dans les sociétés et la culture occidentales, c'est non seulement parce que, comme le soutient Mark Bassin : « La politique de la Russie à l'égard de la Chine peut être mieux comprise dans le cadre plus large des relations entre les puissances occidentales et la Chine »[1048], mais aussi parce que la perception de la Chine et de l'Extrême-Orient en Russie a souvent évolué sous l'influence culturelle européenne. Néanmoins, les éléments qui font de la Russie un cas particulier ne peuvent pas être sous-estimés et doivent être recherchés principalement dans le rapport de voisinage que Moscou instaura avec la Chine Qing à partir de la fin du XVII^e siècle.

Ainsi, dans ce chapitre, nous verrons comment la Moscovie entra en contact direct avec la Chine. Contrairement aux autres puissances européennes, la Moscovie, qui se transforma définitivement en Empire russe sous Pierre I^er, fut la seule à avoir défini une frontière avec la Chine en 1689 déjà, avec la signature du traité de Nertchinsk. En vertu de ce traité, puis du traité de Kiakhta de 1727, des commerces et des rapports de voisinages existèrent de façon directe. Toutefois, cela n'engendra pas en Russie une connaissance et une compréhension de la Chine différentes ou plus profondes que celles du reste de l'Europe. La singularité du parcours historique russe dans son instauration des premiers contacts militaires et diplomatiques avec la Chine mérite pour autant une analyse attentive : cette singularité aura un impact très important sur l'évolution des rapports sino-russes au XIX^e siècle, surtout à partir du moment où une nouvelle poussée colonisatrice russe se manifesta durant les années 1850 et porta à la redéfinition de la frontière avec la Chine à la suite de la signature des traités d'Aïgoun et de Pékin. De même, comme nous le montrerons, la formation du discours du « péril jaune », en Russie d'une façon générale et, en particulier, dans les régions méridionales de l'Extrême-Orient russe, sera influencée par l'évolution de ce rapport transfrontalier.

and Foreign Nations for the Bering Strait Fur Trade, Yale University Press, 2009 ; Miller Gwenn A., *Kodiak Kreol : Communities of Empire in Early Russian America*, Cornell University Press, Ithaca, 2010 ; Vinkovetsky Ilya, *Russian America : an Overseas Colony of a Continental Empire, 1804-1867*, Oxford University Press, Oxford, 2011 ; Гринёв Андрей Вальтерович, *Аляска под крылом двуглавого орла*, Академия, Москва, 2016.

[1048] Bassin Mark, *Imperial Visions…*, p. 32.

I Faits de guerre avec l'empire au bout de la Sibérie

L'analyse menée dans le chapitre précédent nous permet de mieux cerner la période historique durant laquelle les premiers contingents de cosaques entrèrent en contact avec des sujets de l'Empire du Milieu à la fin du XVII^e siècle. Durant la seconde partie de ce siècle, des conflits sporadiques se produisirent entre la Moscovie et l'Empire des Qing pour le contrôle de la région de l'Amour. Néanmoins, comme nous le verrons, les vicissitudes de cette rencontre impliquèrent également d'autres acteurs[1049]. Ces faits sont en général bien connus des historien·ne·s, mais il est intéressant de remarquer que, même si ceux-ci survinrent dans un contexte confus et que les forces militaires mobilisées ne furent pas impressionnantes, la Moscovie fut bien la première puissance européenne à se trouver en état de guerre avec l'Empire chinois. Ce conflit intermittent fut aussi caractérisé par plusieurs tentatives de dialogue et de médiation diplomatiques qui débouchèrent finalement sur la signature du traité de Nertchinsk en 1689. La rencontre avec la Chine amena ainsi à une interruption abrupte de l'expansion coloniale russe dans cette région. Si les populations autochtones du bassin de l'Amour, à l'instar des autres populations sibériennes qui durent se soumettre aux Russes tout au long du XVI^e et du XVII^e siècle, n'avaient pas les capacités pour contrer l'avancée des militaires de Moscou, elles pouvaient néanmoins s'adresser à la Cour de Pékin pour demander sa protection. Ce fait obligea Moscou à changer d'attitude vis-à-vis de son Orient lointain. Si, pour avoir raison d'autres populations sibériennes, quelques garnisons de cosaques et un *voïévode* avaient été suffisants, avec la Chine, il fallut mobiliser un apparat diplomatico-militaire bien plus nombreux et qualifié. Il fallut également accepter de lourds compromis. Au bout de la traversée sibérienne, l'attitude de la Russie envers son « Orient » devait retrouver une forme de considération qui, depuis l'effondrement des khanats de Kazan et Astrakhan, avait largement disparu.

Les protagonistes des premières incursions moscovites dans la région de l'Amour furent principalement des cosaques en provenance du fortin [остpог] de Iakoutsk. Le premier à rejoindre l'Amour fut Vassili Poïarkov (?-~1668), qui quitta Iakoutsk en 1643. Sa mission avait plusieurs objectifs, dont l'exploration et la recherche d'une voie pour la Chine. Poïarkov devait

[1049] Durant le XVII^e et le XVIII^e siècle, les ambassades russes en Chine se servirent de certains clichés empruntés à leur expérience consulaire avec l'Iran et l'Inde. Мясников Владимир Степанович, « Россия и Китай …», c. 73.

également se renseigner sur la présence de gisements de minéraux précieux[1050], évaluer les potentialités agricoles de la région et collecter du *iassak*[1051]. Pour ce faire, avec ses hommes, il recourut à des méthodes brutales, transformant des populations initialement bienveillantes en groupes de résistants[1052]. Le voyage de Poïarkov devint ainsi une véritable lutte pour la survie qui le contraignit à naviguer tout le long de l'Amour en remontant vers Iakoutsk par la mer d'Okhotsk. Poïarkov continua, durant tout son périple, les harcèlements et les violences envers les autochtones. Ainsi, lors du premier contact, les Russes avaient présenté aux habitants de l'Amour leur côté le plus farouche[1053]. Daours, Goldes, Oltchi et bien d'autres populations autochtones de la région réagirent vivement aux abus de ces visiteurs, vis-à-vis desquels ils développèrent un sentiment d'aversion profonde et de méfiance[1054]. Rentré à Iakoutsk avec un trésor remarquable[1055], Poïarkov déclara que quelques centaines d'hommes bien armés pourraient facilement conquérir la Daourie pour le tsar et obtenir ainsi de riches *iassak*[1056]. Il décrivit des terres fertiles, pouvant ravitailler toute la Sibérie orientale avec des produits agricoles et du poisson[1057].

La nouvelle d'un Eldorado dans la région de l'Amour se diffusa rapidement, mais ce fut encore une fois un privé, Erofeï Khabarov (~1603-1671), qui proposa d'aller à la conquête d'une région pratiquement inconnue[1058]. Khabarov était un entrepreneur qui avait investi ses énergies dans l'agriculture et dans le commerce en Sibérie. La possibilité d'être le premier à offrir les trésors de l'Amour au tsar devait lui paraître une occasion unique à saisir[1059]. À l'instar des Stroganov presqu'un siècle auparavant, en 1649, Khabarov proposa de mener une expédition à ses frais. Néanmoins, dès qu'il arriva en Daourie, il se retrouva face à des villages abandonnés car la plupart des locaux,

---

1050 Bassin Mark, « Expansion and Colonialism… », p. 12.
1051 Lantzeff George Vjatcheslau, Pierce Richard Austin, *Eastward to Empire…*, pp. 155-158.
1052 Lincoln W. Bruce, *The Conquest of a Continent…*, pp. 65-66. Lors des premières rencontres avec les populations locales, Poïarkov utilisa toutes les méthodes à sa disposition afin d'obtenir des informations concernant les gisements de minerais précieux dans la région. Pourtant, ses interlocuteurs ne pouvaient que lui répéter que le trésor de cette région était principalement constitué de produits agricoles et alimentaires. Огородников Владимир Иванович, *Очерк истории Сибири до начала XIX столетия*, ч. 2, вып. 1, Типография Государственная Владивостокская Университета, 1924, с. 76.
1053 Forsyth James, *A History of the Peoples of Siberia…*, p. 104.
1054 Lantzeff George Vjatcheslau, Pierce Richard Austin, *Eastward to Empire…*, pp. 155-158.
1055 Lincoln W. Bruce, *The Conquest of a Continent…*, p. 66.
1056 Огородников Владимир Иванович, *Очерк истории Сибири…*, сс. 80-81
1057 Lantzeff George Vjatcheslau, Pierce Richard Austin, *Eastward to Empire…*, pp. 158-160.
1058 Огородников Владимир Иванович, *Очерк истории Сибири…*, сс. 82-83.
1059 Lantzeff George Vjatcheslau, Pierce Richard Austin, *Eastward to Empire…*, pp. 159-160.

prévenus de son arrivée, s'étaient enfuis en descendant le fleuve[1060]. Khabarov réussit pourtant à obtenir des informations essentielles, dont la plus importante était que les Daours payaient leur tribut à l'Empereur mandchou[1061], dont il entendit l'appellation locale de *Bogdokhan* [Богдохан][1062]. Il apprit aussi que les Daours semblaient occuper une position dominante entre l'Argoun et la Zeïa, mais que tout le bassin de l'Amour se trouvait dans un état de subordination, du moins nominale, vis-à-vis du pouvoir mandchou[1063]. Ce dernier s'était établi et renforcé en Chine septentrionale durant la première moitié du XVII^e^ siècle. Contrairement aux Stroganov lorsqu'ils menèrent leur guerre contre le khanat de Sibérie, Khabarov n'avait pas les moyens d'engager un conflit contre un ennemi d'une telle envergure et il rentra à Iakoutsk pour demander des renforts[1064]. Moscou était loin et il fallait agir rapidement. Grâce au support du *voïévode* local, Dmitri Frantsbekov (~1605-1659), Khabarov réunit d'autres hommes et armements[1065] pour redescendre vers la Daourie où les villages s'étaient repeuplés d'autochtones prêts cette fois à les défendre[1066]. Les hommes de Khabarov firent preuve, eux aussi, d'une cruauté féroce contre les résistants, leurs femmes et leurs enfants, ce qui leur valut des attaques constantes durant leur périple de la part de groupes de guerriers locaux[1067]. D'un point de vue militaire, pourtant, la deuxième expédition de Khabarov fut initialement un succès. La résistance des locaux, quoiqu'acharnée, n'empêchait pas les Russes d'avancer : certains se pliaient au paiement du *iassak*, d'autres quittaient leur village en descendant le cours de l'Amour ou s'enfuyaient au nord-est[1068]. De 1650 au début de 1652, Khabarov avança de façon notable. Il fonda le fort d'Albazin sur l'Amour en automne 1650 et, un an plus tard, celui d'Atchansk près de la confluence de l'Amour avec l'Oussouri[1069]. La donne changea lorsque des détachements de l'armée mandchoue prirent part à la lutte[1070].

Les premières incursions russes en Daourie survinrent durant une période particulière de l'histoire chinoise. Le pays était ravagé par la guerre qui

[1060] Mancall Mark, *Russia and China…*, pp. 23-24.
[1061] Lincoln W. Bruce, *The Conquest of a Continent…*, p. 67.
[1062] Огородников Владимир Иванович, *Очерк истории Сибири…*, с. 85.
[1063] Forsyth James, *A History of the Peoples of Siberia…*, p. 103.
[1064] Огородников Владимир Иванович, *Очерк истории Сибири…*, сс. 85-86.
[1065] Lantzeff George Vjatcheslau, Pierce Richard Austin, *Eastward to Empire…*, pp. 161-162.
[1066] Огородников Владимир Иванович, *Очерк истории Сибири…*, сс. 86-88.
[1067] Forsyth James, *A History of the Peoples of Siberia…*, pp. 103-104 ; Mancall Mark, *Russia and China…*, p. 26. Lincoln W. Bruce, *The Conquest of a Continent…*, pp. 67-69.
[1068] Огородников Владимир Иванович, *Очерк истории Сибири…*, сс. 86-88.
[1069] Lantzeff George Vjatcheslau, Pierce Richard Austin, *Eastward to Empire…*, pp. 162-163.
[1070] Огородников Владимир Иванович, *Очерк истории Сибири…*, с. 90.

opposait les armées mandchoues du nord aux loyalistes Ming du sud[1071]. Les accrochages sur l'Amour ne constituèrent pas au départ une préoccupation prioritaire pour Pékin, ce qui explique le retard de son intervention[1072]. En outre, après la conquête de Pékin, les Mandchous avaient instauré une politique de protection de leur terre natale de toute immigration Han par le biais d'une clôture de saule marquant la frontière de la Mandchourie avec la Chine Han. Cette politique permettait un contrôle militaire assez rigoureux sur les mouvements de population, mais elle empêchait également un afflux important de colons vers le nord-est et donc de défenseurs potentiels dans la région[1073]. Ce régime de protection resta en vigueur jusqu'aux dernières décennies du XIXe siècle. Lors de l'arrivée de Khabarov au début des années 1650, la défense de la frontière septentrionale restait ainsi, pour les autorités mandchoues, un souci local.

Cependant, sollicité par les populations tributaires du bassin de l'Amour, qui évoquaient une invasion de « démons mangeurs d'hommes »[1074], et qui demandaient soit de la protection, soit la permission de se soumettre aux Russes, Pékin commanda finalement au Général Haise, à la tête de la garnison de Ningouta, d'attaquer les envahisseurs[1075]. Ainsi, le 24 mars 1652, Khabarov se retrouva soudainement sous le siège d'une armée composite de Mandchous et de guerriers locaux[1076]. La première bataille fut un succès inattendu pour les hommes de Khabarov, car Haise ordonna à ses soldats de ne pas tuer les envahisseurs, mais de les faire prisonniers[1077]. Néanmoins,

---

[1071] Bassin Mark, « Expansion and Colonialism… », p. 13.

[1072] Sur l'histoire des rapports sino-mongols durant les dynasties Ming et Qing voir : Mancall Mark, *Russia and China…*, ; Guida Donatella, « L'indole del barbaro. Analisi di termini ricorrenti nei testi storiografici delle epoche Ming e Qing », in De Giorgi Laura, Samarani Guido (eds.), *Percorsi della civiltà cinese tra passato e presente. Atti del XI convegno Associazione Italiana di Studi Cinesi, Venezia, 10-12 marzo 2005*, Cafoscarina, Venezia, 2007 ; Lieberman Victor, « The Qing Dynasty and Its Neighbors : Early Modern China in World History », *Social Science History*, vol. 32, § 2, 2008 ; Perdue Peter C., *China Marches West : the Qing Conquest of Central Eurasia*, The Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge MA, London, 2009, ch. 2 ; Rowe William T., *China's Last Empire : the Great Qing*, The Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge MA, London, 2009, ch. 1, 2 ; Burbank Jane, Cooper Frederick, *Empires…*, ch. 2, 7.

[1073] Elliott Mark C., « The Limits of Tartary : Manchuria in Imperial and National Geographies », *The Journal of Asian Studies*, vol. 59, § 3, 2000, p. 605.

[1074] John J. Stephan, *The Russian Far East…*, pp. 29-30.

[1075] Mancall Mark, *Russia and China…*, p. 25.

[1076] Lantzeff George Vjatcheslau, Pierce Richard Austin, *Eastward to Empire…*, p. 163.

[1077] Lantzeff George Vjatcheslau, Pierce Richard Austin, *Eastward to Empire…*, p. 164. Ces faits sont parfois présentés dans la littérature russe sous un angle plutôt patriotique car ils peuvent être mentionnés comme une évidence de l'éloignement de la région du conflit du territoire effectivement contrôlé par les Mandchous. Voir par exemple : Дацышен Владимир Г., Модоров Николай С., « Посольская миссия… », c. 28. Si les populations habitant la région de l'Amour entretenaient des rapports de dépendance

les cosaques se retirèrent en remontant l'Amour au-delà de la rivière Zeïa pour attendre les renforts de Iakoutsk[1078]. Les nouvelles qui arrivaient de l'Amour poussèrent Moscou à mobiliser d'autres contingents armés dans le but de consolider ses positions en Daourie[1079]. En 1654, Khabarov fut obligé de retourner à Moscou où il présenta son expérience à la Cour du tsar avant d'être relevé de ses charges[1080]. En même temps, un mouvement chaotique de colons russes à la recherche de nouvelles terres fertiles[1081] commença à quitter les régions sibériennes voisines pour atteindre l'Amour. Avec l'arrivée des colons recommencèrent les pillages et les actes de violence pour la collecte du *iassak*, ce qui prolongea les accrochages dans la région tant avec les populations locales qu'avec les détachements mandchous[1082]. De ce fait, entre 1654 et 1655, les positions des cosaques sur l'Amour devinrent intenables[1083]. Les Mandchous, dans la tentative de résoudre une fois pour toutes le problème et d'obliger les Russes à quitter la région, évacuèrent les populations autochtones, laissant ainsi les envahisseurs sans provisions[1084]. Par la suite, au printemps 1658, les Mandchous achevèrent la construction d'une flotte pour gagner la suprématie navale sur l'Amour et, à l'aide de contingents de mousquetaires coréens[1085], infligèrent une défaite décisive aux hommes d'Onoufri Stepanov (1610-1658) qui avait remplacé Khabarov à la tête des cosaques[1086].

La défaite de Stepanov emporta la perte provisoire d'Albazin. Les administrateurs moscovites donnèrent alors la priorité au renforcement de Nertchinsk et de leurs positions en Transbaïkalie[1087]. Durant les quinze ans qui suivirent, les autorités russes ne s'occupèrent plus officiellement de la

---

assez faibles, voir nominaux vis-à-vis de Pékin (et la nature de ces rapports pouvait changer selon les clans ou les élites locales dominantes, qui pouvaient parfois même être ou se concevoir comme complètement indépendantes), cette remarque ne fait que mettre l'accent sur le caractère impérial de la confrontation entre les deux puissances dans la région. Tant Moscou que Pékin entamèrent des actions pour réclamer le contrôle d'un territoire sur lequel ils ne pouvaient que faire peser les droits de la force de leurs canons.

1078 Дацышен Владимир Г., Модоров Николай С., « Посольская миссия… », cc. 164-165.

1079 Огородников Владимир Иванович, *Очерк истории Сибири…*, cc. 94-96.

1080 Lantzeff George Vjatcheslau, Pierce Richard Austin, *Eastward to Empire…*, pp. 166-167.

1081 Bassin Mark, « Expansion and Colonialism… », p. 13.

1082 Lantzeff George Vjatcheslau, Pierce Richard Austin, *Eastward to Empire…*, pp. 165-166.

1083 Mancall Mark, *Russia and China…*, p. 27.

1084 Forsyth James, *A History of the Peoples of Siberia…*, p. 105 ; Мясников Владимир Степанович, *Империя Цин и русское государство в XVII в.*, Хабаровское Книжное Издательство, Хабаровск, 1987, с. 124.

1085 Kang Hyeok Hweon, « Big Heads and Buddhist Demons : the Korean Musketry Revolution and the Northern Expeditions of 1654 and 1658 », *Journal of Chinese Military History*, vol. 2, 2013, pp. 156-163.

1086 Forsyth James, *A History of the Peoples of Siberia…*, p. 105 ; Mancall Mark, *Russia and China…*, pp. 26-29.

1087 Lantzeff George Vjatcheslau, Pierce Richard Austin, *Eastward to Empire…*, pp. 169-172.

région de l'Amour, qui continuait pourtant à attiser les convoitises de groupes d'aventuriers et de hors-la-loi à la recherche de richesses et de *iassak*[1088]. Au début des années 1670, le *voïévode* de Nertchinsk profita du renforcement de la présence de groupes de rescapés sur le cours moyen de l'Amour pour saluer la renaissance d'Albazin en la déclarant son protectorat. En tant que symbole de la reconnaissance officielle d'Albazin comme nouvelle province moscovite, du personnel administratif fut envoyé sur place[1089]. La réaction de Pékin ne fut pas rapide[1090] car le jeune empereur Kangxi était prioritairement engagé dans la « pacification » définitive des régions méridionales. Cependant, la frontière du nord restait une source pressante de préoccupations. Non seulement les cosaques étaient de retour et menaçaient directement la Mandchourie, mais le khan Galdan Boshugtu (1644-1697), du khanat mongol occidental des Dzoungars[1091], était en train de réunir sous son épée un vaste empire en Asie centrale. Sans obtenir beaucoup de succès, Galdan fit plusieurs tentatives pour attirer les Moscovites dans une alliance contre les mongols Khalkhas et les Mandchous[1092]. En conséquence, après avoir réprimé la révolte des Trois Feudataires (1673-1681), Kangxi prépara sa campagne du nord contre les colons russes installés dans le bassin de l'Amour et, en 1683, lança son attaque. Le véritable siège d'Albazin commença seulement en 1685, et se termina par une nette victoire mandchoue[1093]. Aux cosaques qui se rendirent, il fut permis de rentrer vers Iakoutsk avec leurs femmes et leurs biens[1094]. Cependant, ne respectant pas les accords, les cosaques retournèrent sur place rapidement et bien armés pour reconstruire le fort et se préparer à une nouvelle attaque. Celle-ci survint en 1686[1095] et Albazin subit à nouveau un lourd siège.

À ce stade, il était clair que le rêve de transformer le bassin de l'Amour en une source d'approvisionnement de produits agricoles pour la Sibérie n'était plus d'actualité[1096] et qu'une installation de longue durée de colons russes en Daourie était insoutenable. Le temps de la diplomatie et des négociations était venu, mais avant de nous pencher sur le traité de Nertchinsk qui mit fin au

[1088] Mancall Mark, *Russia and China…*, pp. 28-29.
[1089] Lantzeff George Vjatcheslau, Pierce Richard Austin, *Eastward to Empire…*, p. 171.
[1090] Mancall Mark, *Russia and China…*, pp. 31-32.
[1091] Pour plus de détails sur la situation mongole, voir le paragraphe suivant.
[1092] Il envoya, d'ailleurs, de nombreuses ambassades à Moscou surtout durant les années 1670. Hsü Immanuel C. Y., « Russia's Special Position in China during the Early Ch'ing Period », *Slavic Review*, vol. 23, § 4, 1964, pp. 689-690.
[1093] Lincoln W. Bruce, *The Conquest of a Continent…*, pp. 71-72.
[1094] Lantzeff George Vjatcheslau, Pierce Richard Austin, *Eastward to Empire…*, p. 174.
[1095] Lincoln W. Bruce, *The Conquest of a Continent…*, pp. 71-72.
[1096] Bassin Mark, « Expansion and Colonialism… », p. 13.

conflit sur l'Amour (ce que nous ferons au paragraphe VI), il est nécessaire de présenter le contexte diplomatique dans lequel il se concrétisa.

II Le facteur mongol

Nonobstant la synthèse des faits historiques proposés dans le paragraphe précédent, il ne faut pas considérer que la confrontation russo-mandchoue sur l'Amour fut un événement important uniquement pour les deux entités étatiques concernées. L'historienne Helena Jaskov a justement remarqué que :

« Dans une perspective plus élargie, le conflit sino-russe ou Qing-Moscovite, qui se déroula dans la vallée du fleuve Amour, fut un des épisodes marquant la lutte de pouvoir dans la steppe de l'Eurasie centrale entre les Mandchous, les Moscovites et les Mongols dzoungars. »[1097]

Dans le cadre de cette analyse, la remarque de Jaskov doit être élargie à l'ensemble du monde mongol. L'héritage politique et culturel mongol dans les régions des steppes, de la Caspienne jusqu'à la Mongolie actuelle, joua un rôle central dans l'établissement des premières relations sino-russes[1098]. Entre le XVI^e^ et le XVII^e^ siècle, cette région fut partagée entre trois centres d'influence principaux : le premier comprenait les peuples turcophones et musulmans issus de l'effondrement de la Horde d'Or qui dominaient les steppes kazakhes[1099]. À l'est, une confédération de clans mongols, les Oïrats, contrôlait la région de l'Altaï au Xinjiang et, au sud, leur influence s'étalait jusqu'au Tibet, où ils établirent un khanat tibétain, le khanat Qoshot.

Au début du XVII^e^ siècle, un contingent d'Oïrats migra vers l'ouest et entra en conflit avec les Nogaïs, en chassant ces derniers vers la région caucasienne, sous l'influence du khanat de Crimée. Il s'agissait des Kalmouks, qui occupèrent ainsi les steppes nogaïs durant la même période d'expansion russe en Sibérie. Les relations de Moscou avec ces derniers furent tiraillées entre les tensions provoquées par des invasions et razzias réciproques et l'utilité de faire ponctuellement front commun contre les Tatars de Crimée,

[1097] Jaskov Helena, « The Negotiated Geography of the Treaty of Nerchinsk (1689) and the Role of the Jesuits », *Late Imperial China*, vol. 40, § 2, 2019, p. 51.
[1098] Мясников Владимир С., « Россия и Китай… », с. 73.
[1099] Grousset René, *L'Empire des steppes : Attila, Gengis-khan, Tamerlan*, Payot, Paris, 1965, ch. 3 ; Soucek Svat, *A History of Inner Asia*, Cambridge University Press, Cambridge, 2000, ch. 11, 12, 13 ; Afinogenov Gregory, *Spies and Scholars : Chinese Secrets and Imperial Russia's Quest for World Power*, The Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge MA, London, 2020, p. 26.

les Ottomans et les Kazakhs[1100]. Ces relations s'insérèrent pourtant dans la lignée classique des rapports qu'à partir de l'époque de la *Rous* de Kiev, les Slaves orientaux, avaient entretenus avec les populations nomades aux marges de leurs territoires[1101]. Les Kalmouks fournirent souvent à Moscou une précieuse cavalerie pour combattre les armées polonaises et suédoises en Ukraine. Il en résulta la signature d'un bon nombre de traités qui permirent la lente assimilation des Kalmouks au sein de la sphère d'influence moscovite[1102].

Au début du XVII^e^ siècle, les Oïrats se convertirent au bouddhisme lamaïste[1103] et les clans qui se trouvaient dans les terres autour de l'Altaï et du Xinjiang septentrional se réunirent dans le khanat dzoungare[1104] qui s'imposa comme une puissance régionale de premier ordre jusqu'à la seconde moitié du XVIII^e^ siècle et la destruction brutale de ce dernier de la part des Qing[1105]. Enfin, la Mongolie eut pendant longtemps un statut politique assez fluide[1106]. Les Khalkhas jouissaient de leur indépendance et le prestige de leurs khans pouvait s'étendre, selon les périodes, jusqu'aux terres sibériennes de l'Ienisseï[1107]. Cependant, les conflits entre les Mongols de l'est et de l'ouest, à savoir les Khalkhas et les Oïrats du khanat dzoungare, étaient fréquents et poussèrent les Khalkhas à rentrer dans l'orbite d'influence mandchoue. Durant les années 1690, ils furent intégrés dans le régime des ligues et bannières dans lequel les Qing encadraient les sujets nomades ou semi-nomades du nord[1108]. Il faut rappeler qu'en raison des précédents historiques, les Qing considérèrent pendant longtemps les Mongols comme leurs adversaires les plus redoutables. De ce fait, dès l'instauration de leur pouvoir sur Pékin, ils s'engagèrent sérieusement dans une politique d'extension de leur influence sur les Khalkhas et, par la suite, sur les Oïrats[1109]. Les conflits avec les Dzoungars perdurèrent

[1100] Christian David, *A History of Russia, Central Asia and Mongolia*, vol. 2 : *Inner Asia from the Mongol Empire to Today 1260-2000*, part 1, Wiley Blackwell, Hoboken, 2018, pp. 193-194.
[1101] Voir entre autres Kotkin Stephen, *Defining Territories and Empires : from Mongol Ulus to Russian Siberia 1200-1800*, Slavic Research Center, 1996.
[1102] Christian David, *A History of Russia*…., pp. 193-194
[1103] Millward James A., *Eurasian Crossroads : a History of Xinjiang*, Columbia University Press, New York, 2007, p. 89.
[1104] Perdue Peter C., *China Marches West*…, pp. 101-109.
[1105] Perdue Peter C., *China Marches West*…, pp. 256-299.
[1106] Sur les questions de fractionnement au sein du monde mongol aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles et ses conséquences sur la définition d'une identité mongole et sur les relations entre les différents khanats et les sujets étatiques environnants, voir entre autres : Rossabi Morris, « The Development of Mongol Identity in the Seventeenth and Eighteenth Centuries », *Itinerario*, vol. 24, § 2, 2000, pp. 44-61.
[1107] Chen Vincent, *Sino-Russian Relations*…, pp. 24-25.
[1108] Christian David, *A History of Russia*…., pp. 182-186.
[1109] Мясников Владимир С., *Империя Цин*…, сс. 125-126.

jusqu'à la fin des années 1760, lorsque les Qing annihilèrent définitivement leurs adversaires en intégrant le Xinjiang au territoire chinois[1110].

Ce qu'il est important de retenir de ce regard sommaire sur les entités politiques mongoles, est le fait qu'elles connaissaient les armes à feu et savaient s'en servir suffisamment bien pour s'imposer comme des adversaires que ni les Russes ni les Mandchous ne pouvaient sous-estimer d'un point de vue militaire[1111]. Parfois, Moscou était invitée à soutenir tel ou tel autre parti dans les luttes intestines au monde mongol et elle avait souvent recours à la diplomatie de steppes, qui fit largement partie des options moscovites même après la conquête d'Isker. Dans la plupart des cas, la diplomatie russo-mongole fut entretenue par les *voïévodes* des fortins sibériens, avec une implication plutôt épisodique et inconstante de la part de la capitale[1112].

Tout cela va nous expliquer pourquoi les premières informations que les tsars reçurent à propos de la Chine au début du XVII^e^ siècle leur furent transmises par les khans oïrats ou par les Khalkhas qui contribuèrent à la réussite des premières expéditions diplomatiques moscovites à Pékin. Dans le paragraphe suivant, nous détaillerons le déroulement de ces expéditions afin de montrer que, presqu'en parallèle aux accrochages sur l'Amour, de rares ambassadeurs moscovites traversaient l'Asie centrale afin d'atteindre Pékin. Ces délégations furent envoyées vers la Chine pour instaurer des relations commerciales. L'Empereur chinois était décrit par les mêmes Mongols comme plus puissant et plus riche que l'Altyn Khan. Il commandait une vaste population, sa capitale était construite en pierre, les vêtements de ses sujets étaient dorés et des peuples de tous les coins du monde semblaient se presser à sa Cour avec des dons précieux pour lui rendre hommage[1113].

[1110] Sur l'espace des steppes durant cette période, voir entre autres : Grousset René, *L'Empire des steppes…* ; Lörincz László, *Histoire de la Mongolie des origines à nos jours*, trad. Imre Szabics et Vilmos Bárdosi, Horvath, Paris, 1984 ; Soucek Svat, *A History of Inner Asia…* ; Millward James A., *Eurasian Crossroads…* ; Sneath David, *The Headless State : Aristocratic Orders, Kinship Society, and Misrepresentations of Nomadic Inner Asia*, Columbia University Press, New York, 2007 ; Di Cosmo Nicola, Frank Allen, Golden Peter (eds.), *Cambridge History of Inner Asia*, Cambridge University Press, Cambridge, 2009, parts III and IV ; Perdue Peter C., *China Marches West…*, ; Sneath David, Kaplonski Christopher (eds.), *The History of Mongolia*, vol. 2, part III, Global Oriental LTD, Folkestone, 2010 ; Christian David, *A History of Russia…*.

[1111] Déjà dans la deuxième moitié du XVII^e^ siècle, les Dzoungars faisaient monter des canons sur le dos des chameaux en créant ainsi une sorte de tank *ante litteram* très efficace dans les vastes espaces des steppes. Perdue Peter C., *China Marches West…*, pp. 303-305.

[1112] Mancall Mark, *Russia and China…*, pp. 37-40.

[1113] Chen Vincent, *Sino-Russian Relations…*, p. 23.

III Découvrir la Chine avec les yeux des steppes : la mission de Petline (1618-1619)

Les contacts qui se développèrent au XVIIe siècle entre Moscou et Pékin furent caractérisés par une dualité assez curieuse où le côté conflictuel frontalier, causé par la poussée coloniale russe, allait de pair avec un effort diplomatique et commercial inconstant mais tenace. Si la conflictualité se déclenchait dans la région de l'Amour, des liens diplomatiques et commerciaux étaient tissés, en parallèle, par des caravanes qui depuis Moscou rejoignaient Pékin en traversant l'Asie centrale et la Mongolie. Cette dualité relationnelle dérivait d'une dualité géographique qui impliquait la mobilisation d'intermédiaires en provenance de régions différentes. Cette situation engendra une double perception de l'Empire chinois de la part de Moscou au XVIIe siècle : la première, comme il a été montré dans le premier paragraphe de ce chapitre, était celle qui voyait l'Empire du Milieu comme un obstacle politique et militaire s'opposant à l'avancée colonialiste moscovite en Sibérie ; la seconde insérait Pékin dans la longue histoire des rapports de Moscou avec le monde nomade de l'Asie centrale et mongole. Ce dernier offrait aux Russes des prismes d'interprétation du grand voisin extrême-oriental qui différaient remarquablement de ceux qui étaient développés par les cosaques dans la région de l'Amour. Nous nous pencherons donc, dans les paragraphes suivants, sur les premières missions diplomatiques russes à Pékin et sur le rôle qu'elles jouèrent dans le développement d'une perception de l'Empire chinois parfois contradictoire. Dans ce sens, la première mission de Petline, qui se déroula entre 1618 et 1619, revêt une valeur particulière.

Au XVIIe siècle, les premières tentatives moscovites d'établir des contacts avec Pékin exprimaient la volonté de mettre sur pied des rapports commerciaux bilatéraux ou, du moins, de permettre aux commerçants russes de profiter de routes terrestres stables[1114] qui avaient disparu depuis l'effondrement de la Horde d'Or. Ce n'est pas un hasard si toutes les missions diplomatiques envoyées vers les terres mongoles ou chinoises étaient accompagnées par des caravanes commerciales[1115]. La pression dans ce sens venait tant d'un intérêt pour la rentabilisation des nouvelles positions acquises dans la région caspienne et au-delà de l'Oural que d'une pression externe de la part des

[1114] Mancall Mark, *Russia and China…*, p. 35.

[1115] Демидова Наталья Федоровна, Мясников Владимир Степанович, *Первые русские дипломаты в Китае. « Роспись » И. Петелина и статейный список Ф.И. Байкова*, Издательство Наука, Москва, 1966, с. 5 ; Мясников Владимир С., *Империя Цин…*, сс. 67-68.

puissances européennes du nord, en particulier des Anglais, qui cherchaient une route terrestre vers la Chine pour briser le monopole commercial espagnol et portugais sur les épices asiatiques[1116]. Néanmoins, les premières missions dont les traces ont survécu jusqu'à nos jours ne réussirent pas à aller au-delà des territoires mongols[1117]. Dans ce sens, l'ambassade menée par Ivachko Petline fut la première à réussir à atteindre Pékin et à retourner à Moscou avec un témoignage détaillé. Petline, qui était un homme de lettres et qui, en principe, n'aurait dû participer à la mission qu'en tant que scribe et traducteur[1118], est resté dans l'histoire pour avoir été le premier Russe à accomplir un voyage en Chine et à en faire le récit dans sa *Description de l'État chinois, de celui de Lobin, et des autres États, habités et nomades, des Oulous, et du grand Ob', et des rivières, et des routes* [Роспись Китайскому государству, и Лобинскому, и иным государствам, жилым и кочевным, и улусам, и великой Оби, и рекам, и дорогам][1119]. Petline nous transmet la stupeur qu'il dut ressentir lorsqu'il atteint la Grande Muraille. Il rencontra sur son parcours des villes qui l'impressionnèrent énormément. À chaque nouvelle ville rencontrée, les adjectifs se répètent et l'émerveillement du voyageur augmente : « la ville est haute et belle et construite sagement » ; « La ville est en pierre, haute et grande »[1120]… Ces trois derniers adjectifs reviennent plusieurs fois comme un refrain. Ils sont accompagnés par de nombreuses appréciations concernant la variété des fruits et des légumes vendus sur les marchés ou par la qualité des vêtements des Chinois. Petline fut fasciné par les fortifications massives que les locaux savaient construire, par les tours, les édifices, les soldats et les canons. Pékin mérita des efforts ultérieurs dans la recherche des mots pour exprimer le charme de la capitale :

« La ville est grande, en pierre, et blanche comme la neige, et se dresse aux quatre coins, et il faut marcher quatre jours pour compléter un tour autour d'elle. Et aux angles se dressent de grandes et hautes tours, blanches comme

[1116] Мясников Владимир С., *Империя Цин…*, сс. 69-70.
[1117] Mancall Mark, *Russia and China…*, pp. 37-40.
[1118] Maxime Trouptchennikov, le fils d'un boïar, était chargé de la mission, mais il se retira peu avant le départ et Petline le remplaça. Chen Vincent, *Sino-Russian Relations…*, pp. 35-36.
[1119] Les deux versions originales, la première rédigée entre mai et juin 1619 et la deuxième entre septembre et novembre 1619, sont accessibles en ligne sur le site Восточная Литература, <http://www.vostlit.info/Texts/Dokumenty/China/XVII/1620-1640/Petlin/text.htm> [Consulté en ligne le 25/05/2020].
[1120] Восточная Литература, <http://www.vostlit.info/Texts/Dokumenty/China/XVII/1620-1640/Petlin/text.htm> [Consulté en ligne le 25/05/2020]. Il est difficile de partager l'avis de Miasnikov, lorsqu'il affirme : « Ces documents, compilés par les premiers Russes à se rendre en Chine, ont une caractéristique en commun : ils ne contiennent aucun élément de stupéfaction face à ce qui était vu ». Мясников Владимир С., *Империя Цин…*, сс. 71-72.

la neige ; et au milieu des murailles, il y a de grandes et hautes tours, blanches comme la neige, avec des décorations rouges, bleues et jaunes. »[1121]

La mission de Petline avait un caractère plutôt d'exploration. Elle se termina devant les portes du palais impérial, mais une rencontre avec l'Empereur chinois ne lui fut pas accordée. Il n'avait pas de cadeau pour satisfaire le protocole de la Cour Ming ou, peut-être, en connaissant les coutumes de l'Asie mongole, il comprit que la cérémonie qu'on lui demandait d'accomplir pour obtenir une audience (le *kowtow*) était en fait un geste de soumission qui déshonorerait son tsar[1122]. Il fut néanmoins instruit par les officiers chinois des modalités qui permettraient à la Moscovie d'ouvrir un canal diplomatique et commercial avec la Chine. Petline rentra ainsi à Moscou avec une missive de la part de la Cour pékinoise affichant sa disponibilité à entamer des relations commerciales. Bien sûr, celles-ci étaient conçues à Pékin dans le cadre d'une relation de subordination tributaire vis-à-vis de la Chine[1123]. De toute façon, en 1619 à Moscou, il n'y avait personne sachant lire le chinois et la lettre ne fut traduite en russe qu'en 1675[1124]. La *Description de l'État chinois* de Petline, en revanche, atteignit rapidement l'Angleterre où elle fut traduite et publiée. Elle devint ainsi pendant longtemps le seul texte disponible en Europe qui évoquait un voyage vers la Chine par voie terrestre en passant par l'Asie centrale[1125]. À Moscou, la mission de Petline fut considérée comme un grand succès[1126]. Petline avait été envoyé en Chine pour collecter des informations sur ce pays et c'est exactement ce qu'il fit[1127]. Néanmoins, les documents liés à son expédition se noyèrent parmi les papiers de l'unité administrative impériale s'occupant des relations avec les entités étatiques étrangères, le *Posolski Prikaz* [Посольский Приказ], source d'une situation paradoxale où le témoignage de Petline était plus connu à l'étranger qu'en Russie[1128].

Comme nous l'avons vu au chapitre 2, les Européens qui visitaient la Chine au XVI^e^ et XVII^e^ siècle admiraient ce pays, et Petline ne fit pas exception. La Chine se présenta à ses yeux comme un pays riche, ordonné, bien peuplé et puissant. Ses potentialités en termes commerciaux lui paraissaient énormes

[1121] Восточная Литература, <http://www.vostlit.info/Texts/Dokumenty/China/XVII/1620-1640/Petlin/text.htm> [Consulté en ligne le 25/05/2020].
[1122] Mancall Mark, *Russia and China…*, p. 43.
[1123] Mancall Mark, *Russia and China…*, p. 44.
[1124] Mancall Mark, *Russia and China…*, pp. 43-44.
[1125] Afinogenov Gregory, *Spies and Scholars…*, pp. 48-50.
[1126] Мясников Владимир С., *Империя Цин…*, с. 79.
[1127] Chen Vincent, *Sino-Russian Relations…*, pp. 38-39.
[1128] Мясников Владимир С., *Империя Цин…*, с. 82.

et il annota les différences religieuses comme un fait d'intérêt général plutôt que comme un problème. Petline décrivit Pékin comme une grande métropole, un nœud commercial qui distribuait les marchandises vers les autres villes du pays. Il énuméra autant que possible les nombreux produits d'exportation, mais aussi ceux d'importation, en particulier les chevaux mongols. Cette remarque montre que c'étaient les rapports avec les voisins communs qui l'intéressaient le plus. Il apprit que des rapports conflictuels existaient entre l'empereur chinois et les khans mongols et son texte contient de nombreuses observations sur les capacités militaires des Chinois. Il se renseigna également sur les voies de communications fluviales qui rendraient l'accès à la Chine plus facile aux Russes, mais la voie de l'Asie centrale resta pendant longtemps la seule utilisée par les ambassades moscovites.

Ainsi, la Moscovie s'inséra dans le cercle des puissances européennes ayant eu des contacts directs avec la Chine. Toutefois, à la différence des autres puissances européennes, elle se rapprocha de la Chine plutôt à travers le prisme des Mongols[1129] et n'installa au début aucune présence permanente à Pékin. Elle l'appréhenda à travers les descriptions des intermédiaires centre-asiatiques[1130] et ce furent les bons offices de l'Altyn khan qui permirent les premiers contacts entre Petline et les Chinois[1131]. Grâce à ces connaissances, Petline put déchiffrer les codes des rapports de dépendance tributaire que Pékin instaurait avec ceux qui se présentaient à sa Cour et s'en méfia lorsqu'il décida ne pas rencontrer l'empereur. À partir de ce moment, Moscou devint très jalouse et soucieuse des rapports diplomatiques avec son voisin oriental et empêcha les *voïévodes* sibériens d'entretenir toute relation avec la Chine sans l'aval du pouvoir central[1132].

IV D'une diplomatie explorative à une diplomatie conflictuelle

La période d'instabilité sur le front occidental due au déclenchement de la guerre polono-turque (1620-1621) ainsi que le renouveau des luttes entre l'Altyn khan et les Oïrats à l'est firent reculer le dossier chinois dans l'ordre

[1129] Voir aussi : Widmer Eric, « 'Kitai' and the Ch'ing Empire in Seventeenth Century Russian Documents on China », *Ch'ing-shih wen-ti*, vol. 2, § 4, 1970.
[1130] Мясников Владимир С., *Империя Цин…*, c. 90. Il suffit d'ailleurs de rappeler que Baïkov, dans son « *Статейный список* », appelle Pékin avec le nom de l'ancienne capitale mongole Khanbalyk.
[1131] Witzenrath Christoph, *Cossacks and the Russian Empire, 1598-1725 : Manipulation, Rebellion and Expansion Into Siberia*, Routledge, Abingdon, 2007, pp. 47-48 *et passim*.
[1132] Мясников Владимир С., *Империя Цин…*, c. 80.

des priorités du tsar et il n'y eut pas de seconde mission organisée au cours des années suivantes[1133]. La Moscovie continua sa poussée coloniale en Sibérie, alors que la dynastie Ming sombra dans une crise profonde qui aboutit à sa chute avec la prise de Pékin par les armées mandchoues en 1644. Les conséquences de ces changements, qui furent marginales pour les rapports entre la Chine et le reste de l'Europe de l'époque, furent au contraire assez importantes dans le cadre du parcours historique qui détermina l'établissement de la première frontière sino-russe et des premiers contacts entre ces deux puissances.

Comment l'information du changement de régime à Pékin fut-elle comprise à Moscou ? L'historien Mark Mancall, parmi d'autres, considère que ces nouvelles atteignirent Moscou par l'intermédiaire des Kalmouks, des Bouriates, des Khalkhas ou encore d'autres populations centre-asiatiques affectées par l'interruption des flux commerciaux terrestres à la suite des longues luttes intestines chinoises[1134]. Nonobstant, la Cour du tsar, le *Posolski Prikaz* et les *voïévodes* sibériens n'avaient que des idées extrêmement vagues de la nouvelle réalité politique qui se dessinait en Chine. De façon contre-intuitive, la tentative parallèle d'expansion des cosaques en Daourie n'aida pas Moscou à mieux comprendre la situation politique interne chinoise, car la géographie de la région de l'Amour et sa réelle position par rapport à Pékin restaient, malgré tout, entourées de mystère pour les Moscovites. Comme nous l'avons mentionné précédemment, les hommes de Khabarov apprirent à connaître les Mandchous comme les sujets du *Bogdoï* khan [Богдойские]. « Bogdoï » est un terme mandchou emprunté à la langue mongole qui, selon le cas, peut être traduit par « saint », « grand » ou « auguste »[1135]. Ce titre était attribué au premier Empereur de la dynastie Qing, l'Empereur Shunzhi (1638-1661), et se répandit en territoire moscovite à partir de la fin des années 1640[1136].

Pourtant, pour les Russes, cette association n'était probablement pas claire[1137]. Des sources différentes présentaient des versions distinctes concernant la prononciation de ce même titre, ce qui suscita de la confusion au sein de l'administration du tsar, et surtout des *voïévodes* sibériens. Il est probable que cette situation engendra l'idée de l'existence de plusieurs entités étatiques, situées entre la région de l'Amour et la Chine, avec des

[1133] Мясников Владимир С., *Империя Цин*…, сс. 79-80.
[1134] Mancall Mark, *Russia and China*…, pp. 44-45.
[1135] Widmer Eric, « 'Kitai' and the Ch'ing… », p. 26; Mancall Mark, *Russia and China*…, p. 319.
[1136] Mancall Mark, *Russia and China*…, p. 26.
[1137] Miasnikov soutient d'ailleurs que tant Khabarov que Frantsbekov pouvaient croire, dans un premier moment, que le Bogdoï khan était en réalité l'appellation du khan des Daours et non pas des Mandchous. Мясников Владимир С., *Империя Цин*…, с. 95.

degrés divers de soumission vis-à-vis de l'Empire du Milieu, sans faire partie de son territoire[1138]. Ainsi, Eric Widmer remarque « qu'on a l'impression qu'entre 1650 et 1670 la Russie développa une politique [étrangère] qui concevait l'existence de trois Chines (voire quatre) sans en avoir pleinement conscience »[1139]. Widmer affirme[1140] que pour la diplomatie moscovite, il semblait y avoir une Chine - *Kitaï* [Китай], c'est-à-dire la nouvelle Chine représentée par la dynastie mandchoue, qui avait pris le contrôle de Pékin et du nord ; une « ancienne Chine - *stary Kitaï* [старый Китай] », à savoir les régions du sud encore défendues par les loyalistes Ming ; une terre intermédiaire, *bogdoïnskaïa* [богдойская], du *Bogdoï* khan, tout au nord, entre l'Amour et le *Kitaï ;* et même, possiblement, une autre terre intermédiaire, la *nikanskaïa* [никанская], qui se trouvait quelque part à l'est à proximité de la péninsule coréenne[1141]. Cette dernière désignation dérivait du mot que les Mandchous utilisaient pour définir la Chine elle-même comme différenciée de la Mandchourie[1142], mais pour les premiers Russes qui entrèrent en contact avec les Mandchous, celle-ci devait se présenter comme une information extrêmement complexe à élaborer[1143]. S'ajoutait le fait qu'il manquait une perception partagée de cette géographie politique extrême-orientale entre Moscou et les principaux fortins sibériens et que des concepts similaires pouvaient être entendus différemment au sein des différentes administrations.

Tout cela brosse un tableau ambigu du contexte dans lequel s'inséra l'ambassade envoyée par Moscou à Pékin sous la direction de Fiodor Baïkov (~1612-~1663) en 1653. La mission avait un caractère prioritairement commercial[1144]. En raison d'une situation sociale, économique et politique défavorable, tant à l'intérieur qu'à

[1138] Widmer Eric, « 'Kitai' and the Ch'ing… », pp. 29-30.

[1139] Widmer Eric, « 'Kitai' and the Ch'ing… », p. 32.

[1140] Widmer avança ses hypothèses en 1970, après la publication d'une récolte de documents d'archives sur les relations sino-russes au xvii^e^ siècle. Il s'agissait de : Демидова Наталья Федоровна, Мясников Владимир Степанович, *Русско-китайские отношения в XVII веке : материалы и документы*, Том 1, Наука, Москва, 1969.

[1141] Демидова Наталья Федоровна, Мясников Владимир Степанович, *Русско-китайские отношения…*, Том 1. Les premières cartes géographiques russes sur la Chine produites par Semen Remezov confirment l'existence de cette perception problématique de la frontière. Encore en 1673, par exemple, Remezov dessinait trois entités politiques distinctes en Chine et l'une d'entre elles était la *Nikanskaïa*. Celle-ci ne disparut qu'après l'ambassade de Spătaru en 1675. Tolmacheva Marina, « The Early Russian Exploration and Mapping of the Chinese Frontier », *Cahiers du Monde russe*, vol. 41, § 1, 2000, pp. 44-46.

[1142] Widmer Eric, « 'Kitai' and the Ch'ing… », pp. 30-31.

[1143] Comme l'a affirmé Miasnikov : « Au xvii^e^ siècle, un problème non moins important que celui de la reconnaissance ou de la non-reconnaissance de tel ou tel autre État était la tâche qui consistait à rester au courant de son existence tout court : les grandes découvertes géographiques n'étaient pas encore terminées ». Мясников Владимир С., *Империя Цин…*, с. 67.

[1144] Дацышен Владимир Г., Модоров Николай С., « Посольская миссия… », с. 29.

l'extérieur du pays, Moscou devait trouver de nouveaux marchés d'exportation pour ses fourrures, ainsi que de nouveaux centres d'approvisionnement de produits de luxe à revendre en Europe[1145]. Pour la première fois dans l'histoire russe, l'option chinoise fut donc envisagée comme une possible solution aux problèmes économiques et géopolitiques moscovites en Europe. On attribua également à Baïkov des tâches de renseignement[1146], mais aucune mention ne fut faite de la nécessité de discuter des affrontements qui commençaient à se produire sur l'Amour entre les cosaques sibériens et les armées mandchoues[1147].

Sous de nombreux aspects, l'ambassade de Baïkov n'a pas connu plus de succès que celle de Petline. Il ne réussit pas non plus à se faire recevoir par le *bogdykhan*[1148], refusa de montrer toute forme de soumission à la Cour pékinoise, ne se plia pas à son protocole, et cela fut fort probablement la raison de son échec[1149]. D'ailleurs, il avait reçu des instructions très précises sur le comportement à tenir face à l'empereur chinois : le tsar Alexeï Ier (1629-1676) voulait construire une relation amicale et économiquement profitable avec la Chine[1150], mais sans accepter une position de subordination vis-à-vis de Pékin[1151]. Cette question fut donc centrale dans le cadre de la mission de Baïkov et le conflit sur l'Amour ne joua pas un rôle déterminant dans son échec[1152]. Baïkov, d'ailleurs, ne fit pas preuve d'une habilité éblouissante, son attitude hautaine ne facilitant pas l'entente avec les officiers mandchous, ceux-ci adoptant de leur côté une posture pareillement arrogante et n'étant pas disposés à accepter un rapport autre que de soumission[1153]. On peut appréhender ces premières rencontres comme le miroir des perceptions mutuelles qui affectaient les deux États. Selon l'historien Vladimir Miasnikov :

« La doctrine de politique étrangère mandchoue-chinoise excluait l'égalité dans les relations avec tout autre État, y compris l'État russe ; les visions des diplomates de Moscou sur le monde environnant n'excluaient pas moins strictement pour l'État russe l'inégalité dans les relations avec toute autre

[1145] Мясников Владимир С., *Империя Цин…*, cc. 115-120.
[1146] Ses tâches, selon les critères contemporains, pourraient être interprétées comme des consignes d'espionnage ou d'intelligence. Afinogenov Gregory, *Spies and Scholars…*, pp. 32-33.
[1147] Mancall Mark, *Russia and China…*, pp. 44-46.
[1148] Демидова Наталья Ф., Мясников Владимир С., *Первые русские дипломаты…,* c. 7.
[1149] Демидова Наталья Ф., Мясников Владимир С., *Первые русские дипломаты…*, cc. 87-89.
[1150] Мясников Владимир С., *Империя Цин…*, cc. 126-128.
[1151] Демидова Наталья Ф., Мясников Владимир С., *Первые русские дипломаты…,* c. 91 ; Дацышен Владимир Г., Модоров Николай С., « Посольская миссия… », cc. 29-30.
[1152] Chen Vincent, *Sino-Russian Relations…*, pp. 54-55.
[1153] Chen Vincent, *Sino-Russian Relations…*, pp. 48-55 ; Дацышен Владимир Г., Модоров Николай С., « Посольская миссия… », cc. 32-33.

puissance et, dans la plupart des cas, l'établissement de relations avec les seigneurs féodaux orientaux reflétait le désir des tsars russes d'exercer leur suzeraineté sur eux. »[1154]

Dans son rapport de voyage [Статейный список], Baïkov se lamente à propos de l'interdiction pour lui et sa compagnie de se déplacer librement dans la ville et, dans la deuxième version[1155] de ce texte, il a été rajouté que la raison de cela était à rechercher dans les affrontements en Daourie[1156]. La question reste pourtant douteuse, car l'historien Vincent Chen cite à ce propos le témoignage de l'ambassadeur hollandais Johan Nieuhof (1618-1672), qui se trouvait lui aussi à Pékin en même temps que Baïkov et qui attribuait le confinement des Russes plutôt à leur comportement peu respectueux des règles de la décence locale[1157]. La perception diplomatique de la Chine des Qing était donc en devenir, même si l'appréciation de Baïkov des capacités technologiques, architecturales et militaires de l'Empire du Milieu restait généralement positive[1158]. La richesse de Pékin, des vêtements des Chinois, ainsi que la quantité et la diversité de la nourriture qu'on pouvait y trouver est bien décrite dans les pages du texte de Baïkov[1159]. Notons donc que tant les appréciations de Petline que celles de Baïkov par rapport à la Chine étaient en ligne avec celles formulées par nombre d'autres personnalités européennes de l'époque qui avaient visité la Chine et reporté leurs impressions par écrit (voir chapitre 2).

[1154] Мясников Владимир С., *Империя Цин…*, с. 144.

[1155] La première version a été datée entre juillet 1657 et mars 1658, alors que la deuxième est du mois d'août 1658. Демидова Наталья Ф., Мясников Владимир С., *Первые русские дипломаты…*, с. 113.

[1156] Dans la deuxième variante de son texte, Baïkov affirme que la ségrégation des Russes était due aussi bien à son refus de remettre la lettre du tsar dans les mains des officiers mandchous (il voulait la remettre personnellement à l'empereur) qu'à l'invasion de la Daourie qui se produisait en parallèle à son ambassade. « […] ils ne laissaient pas les Russes sortir du palais ; l'interdiction devait être respectée sous menace de prison. Et les interdictions étaient pour les raisons suivantes : l'ambassadeur n'avait pas exécuté l'ordre d'aller voir les fonctionnaires de l'empereur et ne leur avait pas remis les lettres officielles du tsar, et d'ailleurs les gens du tsar mènent la guerre sur les terres chinoises des Daours ». Демидова Наталья Ф., Мясников Владимир С., *Первые русские дипломаты…*, с. 132.

[1157] Chen Vincent, *Sino-Russian Relations…*, pp. 54-55. Il existe aussi une autre interprétation plus spéculative selon laquelle ce confinement forcé serait le résultat de la volonté de l'administration Qing de ne pas permettre aux étrangers en général d'acquérir des informations sur la situation précaire dans laquelle se trouvait la dynastie mandchoue en raison des conflits qui ravageaient le sud. Благодер Юлия Гариевна, « Россия и Китай : Практика двусторонней дипломатии (XVII-XVIII вв.) », *Ученые записки казанского университета. Серия гуманитарные науки*, Том 152, кн. 3, ч. 1, 2010, pp. 224-225.

[1158] Les deux variantes du « *Статейный список* » peuvent être consultées dans : Демидова Наталья Ф., Мясников Владимир С., *Первые русские дипломаты…*, cc. 113-145.

[1159] Мясников Владимир С., *Империя Цин…*, cc. 135-136.

Aux marges de la mission de Baïkov commença également l'aventure du messager boukharien Sektul Ablin. Ablin précéda Baïkov à Pékin pour l'annoncer, mais à cause d'un malentendu, il fut considéré par les Mandchous comme un ambassadeur indépendant et son entreprise eut plus de succès que celle de l'ambassadeur officiel[1160]. Sans doute plus respectueux du protocole impérial[1161], son premier contact fut interprété par la Cour pékinoise comme l'expression de la volonté moscovite de rentrer dans l'orbite culturelle chinoise[1162]. Ablin fut à nouveau envoyé par le tsar à Pékin en 1658 avec des directives de comportement plus flexibles que celles imposées à Baïkov. Aux yeux de Pékin, l'approche d'Ablin rentrait dans la normale dialectique avec les nouveaux sujets tributaires[1163]. En raison de ses succès commerciaux, Ablin fut chargé d'une deuxième mission en 1668 qui s'avéra, tout comme la première, extrêmement profitable[1164]. Moscou préféra l'envoyer à titre privé, comme un ambassadeur non officiel, afin de faciliter les échanges commerciaux, même si, en 1669, les dons offerts par Ablin furent considérés par les Qing comme un tribut[1165].

L'historien Gregory Afinogenov remarque à ce propos que :

« Jusqu'à ce que le traité de Nertchinsk ne régularise enfin les relations commerciales entre la Russie et la Chine en 1689, seule l'aide d'intermédiaires d'Asie intérieure comme les Boukhariens permit à la Russie d'établir des liens commerciaux régionaux. Ceux-ci se manifestèrent […] aussi par un commerce indirect mené dans toute la Sibérie, depuis les marchés frontaliers, comme le lac Iamysh près des montagnes de l'Altaï, jusqu'à l'emporium principal de Tobolsk. Lorsque, dans les années 1690, les commerçants russes commencèrent à déplacer les Boukhariens de leur côté de la frontière, ces intermédiaires avaient déjà fait de la Moscovie la principale voie d'accès au commerce terrestre entre la Chine et l'Occident. »[1166]

[1160] Mancall Mark, *Russia and China…*, pp. 48-49.

[1161] Afinogenov Gregory, *Spies and Scholars…*, p. 30.

[1162] Chen Vincent, *Sino-Russian Relations…*, p. 58.

[1163] Les premières ambassades russes suscitèrent une certaine perplexité au sein de la Cour pékinoise concernant la façon de traiter ces étrangers qui s'efforçaient d'entamer des relations commerciales et diplomatiques avec l'Empire Qing, sans connaître, ni vouloir assimiler aucun aspect de la civilisation chinoise. Pendant un certain temps, l'approche de Pékin mit l'accent sur l'échange de dons et les Russes furent gratifiés plus que d'autres entités étatiques du nord-ouest. Cependant, le cadre diplomatique n'évolua pas, car cela présupposait l'acceptation (du moins formelle) de la part du tsar de la vision sino-centrique du monde. Мясников Владимир С., *Империя Цин…*, cc. 154-156.

[1164] Mancall Mark, *Russia and China…*, pp. 58-59.

[1165] Ablin et sa suite furent les premiers représentants (non officiels) du tsar à consommer un repas en présence de l'Empereur. Мясников Владимир С., *Империя Цин…*, cc. 164-166.

[1166] Afinogenov Gregory, *Spies and Scholars…*, p. 31.

En outre, pour la première fois, les problématiques concernant la Daourie furent soulevées officiellement par les Mandchous : les autorités pékinoises critiquèrent le changement d'allégeance tributaire de certains sujets des régions du nord en faveur du tsar[1167].

Loin d'apporter des avantages, donc, les aventures militaires des cosaques en Daourie devinrent un obstacle à la création d'un réseau commercial sino-russe dès le moment où les efforts diplomatiques de Moscou commençaient à enrichir son trésor[1168]. Dans leur quête du *iassak*, les cosaques faisaient pression sur les populations locales pour qu'elles payent le tribut au tsar et se soumettent à lui. Néanmoins, puisque ces populations payaient traditionnellement leur tribut à l'empereur chinois, une soumission éventuelle à Moscou comportait un changement d'allégeance. Dans ce cadre, un élément encore plus dérangeant pour Pékin était la défection de personnalités illustres de l'aristocratie locale, car cela affectait directement l'image de l'empire Qing et le prestige de son empereur[1169]. Ces deux valeurs étaient fondamentales, et chaque défection pouvait pousser d'autres aristocrates locaux à prêter allégeance aux envahisseurs.

C'est pour cette raison que la nouvelle de la défection d'une personnalité de première importance comme le prince Gantimour (?-1686), leader d'un clan solon (evenke), fut très mal reçue à Pékin et la *vexata quaestio* de sa restitution aux autorités mandchoues empoisonna les relations sino-russes jusqu'à sa mort[1170]. Gantimour, qui avait même participé personnellement aux premières campagnes militaires mandchoues contre les cosaques, commandait un des meilleurs contingents militaires de la région[1171]. Vers la fin des années 1670, il décida de se rendre en territoire russe et de prêter allégeance au tsar avec sa famille et quarante membres de son clan[1172]. Les autorités moscovites appliquèrent avec lui l'approche classique utilisée avec les élites des populations soumises, qui était favorable au pouvoir du tsar. Gantimour s'installa donc à Nertchinsk, on lui donna la charge de l'administration des tribus toungouses et mongoles de la région de l'Amour, il fut baptisé, reçut

[1167] Mancall Mark, *Russia and China…*, p. 58.
[1168] Мясников Владимир С., *Империя Цин…*, сс. 184-185.
[1169] Mancall Mark, *Russia and China…*, p. 60.
[1170] Pour une synthèse des vicissitudes de Gantimour, voir : Perdue Peter C., « Boundaries, Maps, and Movement : Chinese, Russian, and Mongolian Empires in Early Modern Central Eurasia », *The International History Review*, vol. 20, § 2, 1998, pp. 267-272.
[1171] Perdue Peter C., « Boundaries, Maps, and Movement… », p. 268.
[1172] Perdue Peter C., « Boundaries, Maps, and Movement… », p. 268.

un titre de noblesse russe et devient le prince Peter Gantimourov[1173]. L'affaire Gantimour aggrava la situation conflictuelle sur l'Amour en y ajoutant une certaine confusion[1174]. Juste après la deuxième mission d'Ablin, Kangxi ordonna de faire pression sur le *voïévode* de Nertchinsk Danil Archinski (?-1676) pour qu'il rende le rescapé Gantimour. Archinski, craignant une attaque directe contre Nertchinsk, réagit de façon très originale sans consulter Moscou. Il envoya une ambassade, sous la responsabilité d'un illettré, le cosaque Ignati Milovanov, intimant au *bogdykhan* de se soumettre au tsar[1175]. Cette décision hasardeuse fait supposer qu'Archinski se décida à appliquer vis-à-vis du *bogdykhan* une procédure assez standard utilisée par les *voïévodes* sibériens vis-à-vis des populations locales jugées *à priori* inférieures. Cette initiative pourrait s'expliquer par l'ignorance de la part d'Archinski du fait que le *bogdykhan* et l'empereur chinois étaient en réalité la même personne[1176]. En tout cas, personne à Pékin ne se chargea de traduire du russe au mandchou une telle insulte pour les oreilles de Kangxi qui, au contraire, fut informé, de façon complètement arbitraire, de l'arrivée d'une ambassade désireuse de présenter sa soumission tributaire[1177]. Milovanov se trouva ainsi à faire face à des propositions de commerce très intéressantes. Les officiers chinois lui promirent que tous les produits d'exportation sibériens seraient bien appréciés et payés en Chine, et que les marchands russes pourraient acheter tous les produits d'exportation chinois sauf les armements. La condition pour obtenir un tel traitement privilégié était la retraite des cosaques de l'Amour et la restitution de Gantimour[1178]. Selon Mark Mancall, grâce à cet épisode, Pékin comprit clairement le lien qui unissait Moscou à Nertchinsk et Nertchinsk à Albazin[1179]. De même, selon Eric Widmer, si Archinski pouvait encore avoir des doutes sur l'identité du *bogdykhan*, la mission de Milovanov clarifia définitivement cette question[1180] : la Chine exigeait la restitution de Gantimour.

[1173] Sur l'histoire du prince Gantimour (et de sa lignée dynastique) : Artemyev Aleksander Rudolfovich, « The Gantimurov Princes in Russian Service », *Journal de la Societe Finn-Ougrienne*, vol. 84, § 7, 1992 ; Дамдинов Дашинима Галданович, *О предках Гантимуровых (титулованных князей и дворян по московскому списку)*, Тайфун, Чита, 2005 ; Соломин Александр Владимирович, *Князья Гантимуровы*, Старая Басманная, Москва, 2013.

[1174] Mancall Mark, *Russia and China*…, p. 61.

[1175] Наказная Память Нерчинского Воеводы Д. Д. Аршинского Нерчинским Служилым Людям И. Милованову с Товарищами о Поездке в Цинскую Импери, 1670 г. апреля 13, <http://www.vostlit.info/Texts/Dokumenty/China/XVII/1600-1620/Russ_kit_otn_17_v_I/121-140/132.htm> [Consulté en ligne le 02/03/2020].

[1176] Widmer Eric, « 'Kitai' and the Ch'ing… », pp. 31-37.

[1177] Мясников Владимир С., *Империя Цин*…, cc. 176-179.

[1178] Mancall Mark, *Russia and China*…, pp. 63-64.

[1179] Mancall Mark, *Russia and China*…, p. 62.

[1180] Widmer Eric, « 'Kitai' and the Ch'ing… », pp. 31-37.

Cette nouvelle mit Archinski dans une situation extrêmement désagréable vis-à-vis du tsar car il avait visiblement mené une action diplomatique importante avec Pékin, sans aucun mandat de la part de Moscou, d'où sa tentative d'éviter de transmettre des informations claires sur le sujet vers la capitale. Seule la mission de Nicolae Milescu Spătaru[1181] (1636-1708) en 1675 put permettre de révéler définitivement cette histoire au tsar.

V Spătaru et l'échec de l'approche diplomatique européenne

Milovanov est resté dans l'histoire pour avoir été le premier ambassadeur russe à se rendre à Pékin en traversant la Daourie. Cela fut sans doute son plus grand accomplissement car, bien entendu, Kangxi ne se soumit pas au tsar, et les tensions à la frontière ou encore l'affaire Gantimour ne furent pas résolues. En 1675, une nouvelle ambassade confiée au diplomate et homme de lettres moldave Nicolae Milescu Spătaru quitta Moscou pour se rendre à Pékin. Elle emprunta une voie interne, la voie sibérienne, dans le but déclaré d'explorer les meilleures routes, de préférence fluviales ou maritimes, connectant Moscou à Pékin. Il s'agissait également d'éviter de traverser la Mongolie en raison de conflits entre les Oïrats du khan Galdan et les Khalkhas[1182]. Le diplomate moldave fournit une remarquable description géographique de son voyage, et son ambassade est généralement reconnue comme un moment fondamental dans l'évolution des rapports sino-russes au XVII^e siècle[1183]. Encore une fois, Moscou sous-évalua la problématique des tensions à la frontière, alors que toutes ses attentions étaient tournées vers l'établissement d'un commerce stable et rentable sur un pied d'égalité avec la contrepartie chinoise[1184]. Durant son voyage, Spătaru prit connaissance

[1181] Connu en Russie surtout comme Nikolaï Spathari ou Spafari.

[1182] Мясников Владимир С., *Империя Цин…*, cc. 190-191, 207.

[1183] L'historien russe Iouri Arseniev, qui consacra de nombreuses études à Spătaru à la fin du XIX^e siècle, considérait que « l'ambassade de Spătaru [avait constitué] un événement majeur dans l'histoire de la domination russe en Sibérie ». Grâce au compte rendu de son voyage, le Kremlin put récolter de nombreuses informations relatives à la géographie de son propre territoire sibérien. Parmi ses tâches figurait également la collecte d'informations concernant le Japon, Formose et les Indes de l'est. Арсеньев Юрий Васильевич (под ред.), *Николай Гаврилович Спафарий, путешествие чрезъ Сибирь от Тобольска до Нерчинска и границ Китая русского посланника Николая Спафария в 1675 году. Дорожный дневник Спафарю с введением и примечаниями Ю. В. Арсеньева*, Типография В. Киршбаума, С. Петербург, 1882, cc. 23-24, 28. Sur l'influence du manuscrit de Spătaru sur les élites des décennies suivantes, voir aussi : Afinogenov Gregory, *Spies and Scholars…*, pp. 39-44.

[1184] Mancall Mark, *Russia and China…*, p. 75.

des détails concernant les tensions qui entouraient Albazin et se fit une idée approximative de la situation politique interne chinoise. Il développa l'idée que les Mandchous se trouvaient dans une période de grande difficulté[1185]. Rassuré par la possibilité de négocier dans une position de force, il en arriva à promettre personnellement à Gantimour, qu'il rencontra à Irkoutsk, que jamais le tsar ne permettrait son extradition[1186]. À Nertchinsk, Milovanov fut agrégé à l'ambassade.

L'ensemble de ces faits définit les prémisses d'une négociation fondée, encore une fois, sur l'incompréhension et de nombreux malentendus. Les Mandchous, par exemple, en voyant Milovanov[1187] accompagner l'ambassade, s'attendaient à ce que celle-ci apportât une réponse aux requêtes que Kangxi lui avait présentées quelques années auparavant[1188]. Or, Spătaru n'avait reçu aucune indication à cet égard car Archinski avait évité de transmettre des explications claires concernant la première mission de Milovanov. De plus, la formation diplomatique de Spătaru était un mélange d'école byzantine et européenne[1189], alors que sa contrepartie, Mala, avait construit sa carrière sur une formation sino-mandchoue forgée lors des négociations avec les clans mongols et celles avec l'aristocratie confucienne Han[1190]. Deux approches qui, culturellement, n'avaient aucun point en commun. Spătaru se référait à la pratique coutumière diplomatique des grandes puissances européennes, tandis que Mala mobilisait la vision dérivant de la philosophie sino-centrique du mandat du Ciel, qui ne concevait pas de pairs pour son empereur. Spătaru, malgré tout, accepta d'exécuter la cérémonie du *kowtow*[1191], mais n'en reçut pas en retour un bon traitement. L'administration mandchoue se révéla déterminée à refuser tout compromis sur sa vision du monde[1192]. De son côté,

[1185] Les Qing subissaient la pression de la Révolte des Trois Feudataires au sud. Hsü Immanuel C. Y., « Russia's Special Position… », pp. 690-691.

[1186] Mancall Mark, *Russia and China…*, p. 80.

[1187] Avant d'admettre la nouvelle délégation à Pékin, Mala demanda à Spătaru s'il n'était pas venu demander que l'empereur paie tribut au tsar, comme cela avait été le cas lors de l'ambassade de Milovanov six ans auparavant. Мясников Владимир С., *Империя Цин…*, с. 197.

[1188] Mancall Mark, *Russia and China…*, p. 82.

[1189] Afinogenov Gregory, *Spies and Scholars…*, p. 40.

[1190] Mancall Mark, *Russia and China…*, pp. 82-84.

[1191] Chen Vincent, *Sino-Russian Relations…*, p. 68.

[1192] Les autorités Qing n'accordèrent pas aux cosaques la liberté de faire du commerce dans la ville. Des marchands chinois vinrent les visiter, mais seulement à l'intérieur de leur résidence. À Spătaru, il fut expliqué que les ambassadeurs étaient reçus dans une résidence fermée pour des raisons de sécurité, alors que les commerçants avaient librement accès à la ville pendant sept semaines. Or, puisqu'il se présentait comme un ambassadeur, et qu'il était interdit d'assumer les deux rôles en même temps, il fut soumis à des mesures de surveillance stricte que Spătaru compara à une sorte d'emprisonnement. De la sorte, les cosaques obtenaient moins de profit de leurs ventes. Cela créa une rupture entre Spătaru, qui voulait à

le diplomate moldave ne pouvait pas accepter que les dons qu'il présentait soient considérés comme un tribut ou un signe de soumission, n'ayant aucun mandat lui permettant de sacrifier l'honneur du tsar en échange d'un accord commercial. Mala mit alors en pratique une stratégie d'épuisement physique et psychologique vis-à-vis de la délégation russe, et il parvint à tourner les hommes de Spătaru contre lui pour obtenir des concessions[1193]. Dans le difficile contexte pékinois, Spătaru reçut secrètement une aide précieuse de la part des jésuites. En particulier, Ferdinand Verbiest (1623-1688) lui expliqua la valeur que Gantimour revêtait pour l'empereur, le mit au courant des stratégies mandchoues concernant l'attaque d'Albazin et Nertchinsk au cours des prochaines années et promit l'envoi au tsar d'une grammaire et d'une carte géographique de la Chine[1194]. Néanmoins, les Moscovites n'accordèrent que peu de poids aux informations fournies par les jésuites, et la collecte du *iassak* dans les alentours d'Albazin ne fut pas interrompue[1195].

L'ambassade de Spătaru échoua, encore plus que celles de ses prédécesseurs : les Mandchous n'étaient plus disposés à accepter aucun échange avec Moscou si le tsar n'acceptait pas les termes de la Cour pékinoise[1196]. La question était clairement celle de la perception chinoise des rapports interétatiques. Dans un moment historique où la résistance Ming au sud n'avait pas encore été maîtrisée, la nouvelle dynastie ne pouvait pas se permettre de perdre la face en présence d'étrangers[1197]. En outre, la question de la frontière, celle des actions militaires des cosaques pour la collecte du *iassak*, celle aussi de la restitution de Gantimour et d'Albazin comme présence fortifiée russe sur l'Amour étaient désormais prioritaires dans la vision impériale des Qing concernant les territoires du nord, sur lesquels ils avaient décidé de réclamer leurs droits de possession[1198]. Malgré son expérience internationale en Europe, Spătaru ne put pas faire mieux que les ambassades précédentes. Il garda une impression très négative des Mandchous et ne revint pas sur ses considérations

tout prix défendre l'honneur du tsar, et ses hommes dont le mécontentement le plaça dans une position de faiblesse dans le cadre des négociations. Chen Vincent, *Sino-Russian Relations*…, pp. 68-69 ; Мясников Владимир С., *Империя Цин*…, сс. 207-210 ; 233-237.

[1193] Mancall Mark, *Russia and China*…, pp. 92-98.

[1194] Mancall Mark, *Russia and China*…, pp. 98-101.

[1195] Мясников Владимир С., *Империя Цин*…, сс. 239-240.

[1196] Мясников Владимир С., *Империя Цин*…, сс. 237-238.

[1197] L'attitude de Kangxi vis-à-vis des Russes fut beaucoup plus flexible durant les années suivantes, une fois que l'opposition Ming (qui représentait une menace pour la légitimité de la dynastie Qing aux yeux de ses sujets avant même d'être une menace militaire) fut anéantie. Hsü Immanuel C. Y., « Russia's Special Position… », pp. 692-700.

[1198] Chen Vincent, *Sino-Russian Relations*…, pp. 74-75.

de base : il aurait suffi de quelques contingents de cosaques bien armés pour conquérir les territoires jusqu'à la Grande Muraille. *In fine*, Spătaru ne prit pas en considération les avertissements des jésuites et les colons russes sur l'Amour ne se préparèrent pas pour la mobilisation que Kangxi organisa quelques années plus tard.

VI Un traité de succès

Au début de ce chapitre, nous avons décrit le conflit russo-mandchou dans la région de l'Amour qui se termina par le deuxième siège d'Albazin, commencé par les forces Qing à l'été 1686 et achevé par ordre de Kangxi à la fin de la même année. L'empereur de Chine venait d'apprendre que les Russes préparaient l'envoi d'un ambassadeur pour discuter de la question de la frontière et mettre fin à tous les contentieux. Kangxi fut très favorable à une résolution diplomatique afin d'éviter une alliance de la Moscovie avec Galdan[1199]. De même, à Moscou, les finances de l'État et les pressions sur le front occidental ne permettaient pas un engagement militaire d'envergure dans des régions aussi lointaines. La paix avec la Chine était un objectif à atteindre à tout prix.

Ainsi qu'il a été montré, durant la seconde moitié du XVII^e^ siècle, les rapports entre la Moscovie et l'empire des Qing suivirent deux directions parallèles mais contradictoires en parallèle : celle du conflit armé sur l'Amour et celle de la tentative de construire une relation diplomatique et commerciale amicale. Lorsque la seconde échoua définitivement en 1676 et que Spătaru retourna à Moscou sans un accord, le déclenchement d'une guerre ouverte devint la seule option pour Pékin afin de chasser les cosaques de leurs positions sur l'Amour. Le traité de Nertchinsk, qui fut conclu entre les mois d'août et de septembre 1689, fut le premier traité signé par la Chine avec un État européen. Malgré les conditions délicates dans lesquelles il fut conçu, il constitua un grand succès pour la paix entre les deux voisins : il permit de stabiliser aussi bien la frontière que les relations sino-russes jusqu'à la moitié du XIX^e^ siècle[1200]. Comme nous le verrons dans les chapitres 8 et 9,

[1199] C'est la raison pour laquelle Kangxi ordonna d'interrompre le siège d'Albazin, bien qu'il ne restât plus dans le fortin que quelques dizaines de cosaques en vie, dont seulement la moitié en mesure de combattre. Le calcul politique de Kangxi consistait à clore définitivement le dossier russe pour faire face à la menace de Galdan. Hsü Immanuel C. Y., « Russia's Special Position… », pp. 692-693.

[1200] En Russie, l'interprétation de ce traité a connu durant les deux derniers siècles une évolution plutôt négative qui s'explique par la diffusion d'une vision de l'histoire destinée à justifier l'expansion future

l'existence du traité de Nertchinsk a partiellement différencié la perception du discours du « péril jaune », ainsi que son utilisation en Russie par rapport aux autres pays européens.

En 1686, la délégation qui fut choisie par le Kremlin pour prendre part aux négociations avec les Mandchous condensait en elle-même toutes les contradictions résultant des approches et des intérêts différents qui caractérisaient la vision de la question de l'Amour entre Moscou et Nertchinsk. Le chef de la délégation était un jeune boyard, Fiodor Golovine (1650-1706), qui avait développé ses compétences administratives et diplomatiques entre Astrakhan et Tobolsk. Pour soutenir ses efforts dans la compréhension des affaires locales, il fut accompagné par le *voïévode* de Nertchinsk Ivan Vlasov (1628-1710), un homme au caractère coriace qui ne manqua pas de s'exprimer sur la nécessité de défendre les positions cosaques sur l'Amour. Parmi les autres participants à la délégation, la tâche délicate de la traduction fut confiée au Polonais Andreï Belobotski, qui maîtrisait le latin, et qui aurait permis la communication avec les délégués mandchous grâce aux offices des jésuites[1201]. Golovine, accompagné d'environ 2 000 soldats et cosaques, arriva dans la région vers la fin de 1687. Pour sa délégation, Kangxi choisit cinq représentants de premier niveau de la sphère politique et administrative mandchoue. À la tête de la mission, le prince Songgotu (1636-1703) était un des hommes politiques les plus puissants et influents au sein de la Cour en raison de sa proximité avec l'empereur[1202]. Parmi les autres membres de la délégation, Mala fut ajouté en tant qu'expert des questions barbares du nord[1203], alors que les jésuites Jean-François Gerbillon (1654-1707) et

---

de l'Empire dans le Priamourié et dans le Primorié. Il suffit, à ce propos, de mentionner la lecture des faits proposée par Miasnikov (très influente, surtout parmi les historien·ne·s russes) qui attribue souvent à la diplomatie mandchoue des caractéristiques conspiratrices, tandis qu'il peine à assumer une vision critique vis-à-vis des actions des cosaques et des représentants moscovites. De ces derniers, en particulier, il préfère souligner une prétendue approche pacifiste et raisonnable, soulignant les convoitises impérialistes seulement du côté mandchou. Miasnikov Vladimir S., « The Manchu Invasion of the Amur River Valley and the 1689 Treaty of Nerchinsk », *Chinese Law & Government*, vol. 6, § 4, 1973 ; Мясников Владимир С., *Империя Цин…* Par ailleurs, le traité de Nertchinsk se présente encore à l'époque actuelle comme un sujet épineux pour la narration patriotique de l'histoire russe, ainsi qu'une raison de récrimination plus ou moins discrète de la part de la République populaire chinoise. Adda Iacopo, « Memory Erasure of Trans-Imperial History in the City of Nerchinsks », *Imperial and Global Forum*, 30 March 2020 <https://imperialglobalexeter.com/tag/iacopo-adda/>, [Consulté en ligne 01/11/2022] ; Adda Iacopo, « Sino-Russian Relations through the Lens of Russian Border History Museums : the Nerchinsk Treaty and its Problematic Representation », *Eurasian Geography and Economics*, vol. 62, § 5-6, 2021 ; Adda Iacopo, Lin Yuexin Rachel, « Geopolitics in Glass Cases : Nationalist Narratives on Sino-Russian Relations in Chinese Border Museums », *Europe-Asia Studies*, vol. 74, § 6, 2022.

[1201] Mancall Mark, *Russia and China…*, pp. 142-143.

[1202] Мясников Владимир С., *Империя Цин…*, сс. 322-323.

[1203] Мясников Владимир С., *Империя Цин…*, с. 324.

Tomás Pereira (1645-1708) devaient s'occuper de la traduction en raison de leur maîtrise du latin[1204].

Entre la fin de 1687, lorsque Golovine se fit annoncer en envoyant une communication à Pékin pour demander d'organiser la rencontre sur le sol russe, et l'été 1689, lorsque les négociations commencèrent, une grande partie géopolitique se joua sur le camp mongol. En attendant la réponse de Pékin, Golovine s'installa dans la Bouriatie actuelle afin de résoudre les différends entre les Khalkhas et les avant-postes moscovites provoqués par la colonisation de la région. Il voulait conjurer le risque d'une alliance antirusse entre les Khalkhas et les Mandchous, ce qui aurait réduit au minimum ses chances d'obtenir un bon compromis. Les forces à sa disposition n'auraient pas résisté longtemps à une attaque conjointe mongole-mandchoue et une telle situation aurait mis en danger toutes les positions russes à l'est du Baïkal[1205]. De son côté, Kangxi mobilisa ses ressources diplomatiques afin de se garantir le soutien des Khalkhas et de mettre sous pression les Russes au nord-ouest[1206]. Pourtant, ses préoccupations ne différaient pas beaucoup de celles de Golovine, car il craignait qu'une alliance entre les cosaques et les Oïrats de Galdan puisse l'obliger à combattre en même temps sur l'Amour et en Mongolie[1207]. Une telle situation aurait non seulement rendu les négociations difficiles, mais elle aurait aussi sérieusement affecté l'hégémonie mandchoue en Mongolie, portant ainsi atteinte à ses plans de « pacification » de l'Asie centrale. Le facteur mongol, qui semblait initialement tourner en faveur de Kangxi, fut écarté et presque renversé[1208] par l'inattendue invasion de la Mongolie par Galdan qui mit en déroute les forces des Khalkhas. Le tsar, pourtant, ne considéra pas une alliance avec les Oïrats, alors qu'en 1689, Pékin accélérait la conclusion des négociations. De toute façon, lorsque les délégations se rencontrèrent à Nertchinsk, les Mandchous gardaient un certain avantage. Leur supériorité militaire dans la région leur permettait de menacer la mise sous siège de Nertchinsk en cas d'échec diplomatique. De plus, le sort des cosaques qui se trouvaient encore à Albazin dépendait du succès de Golovine. Les directives de Moscou étaient claires : il fallait absolument pacifier le front extrême-oriental et la signature d'un accord commercial était prioritaire[1209].

[1204] Mancall Mark, *Russia and China…*, pp. 150-151.
[1205] Mancall Mark, *Russia and China…*, pp. 146-148.
[1206] Мясников Владимир С., *Империя Цин…*, cc. 213-218.
[1207] Chen Vincent, *Sino-Russian Relations…*, p. 90.
[1208] Мясников Владимир С., *Империя Цин…*, cc. 339-340 *et passim*.
[1209] Chen Vincent, *Sino-Russian Relations…*, p. 88.

Lorsque les négociations commencèrent, les premières demandes des deux côtés étaient irréalistes : Golovine demanda d'établir l'Amour comme frontière alors que Songgotu voulait repousser la ligne près du Baïkal[1210]. Malgré les menaces réciproques d'interrompre les négociations, la volonté d'arriver à un accord était forte des deux côtés. Le résultat fut un compromis sur lequel pesa la position favorable des Mandchous[1211], mais qui ne laissait pas les Russes insatisfaits. Si ces derniers durent se retirer de l'Amour, la frontière fut fixée sur l'Argoun et longeait plus au nord les montagnes Stanavoï, ce qui garantissait la possibilité de maintenir Nertchinsk sous le contrôle moscovite[1212]. Albazin, en revanche, fut évacuée et démantelée définitivement. La mort de Gantimour avant le commencement des pourparlers avait simplifié la résolution de la question, et Songgotu n'insista pas pour la restitution des autres membres de sa famille[1213]. Les cinq articles du traité, rédigés en latin, russe et mandchou, montraient la volonté de créer un environnement favorable au maintien durable de bonnes relations bilatérales, ce qui fut le cas. Grâce au traité de Nertchinsk, les rapports sino-russes acquirent un statut privilégié unique dans le contexte de la politique étrangère des Qing. Moscou put finalement obtenir ce qu'elle avait ambitionné pendant des décennies, à savoir la possibilité d'entamer un commerce caravanier plus ou moins stable avec Pékin sans se soumettre à aucun rapport tributaire vis-à-vis de son empereur[1214]. Les entreprises militaires subséquentes de Kangxi contre Galdan et son œuvre de « pacification » de la Mongolie imposèrent aux deux parties

[1210] Chen Vincent, *Sino-Russian Relations…*, p. 92.

[1211] Miasnikov a souligné que les cartes géographiques utilisées par les Mandchous à l'époque ne fournissaient pas de détails concernant les régions situées au nord-ouest de l'Amour, ce qui permettait aux Mandchous d'exprimer des prétentions sur des territoires qui ne leur appartenaient pas et sur lesquels ils n'avaient aucun droit réel. Mancall remarque seulement qu'à Nertchinsk se confrontèrent deux visions contradictoires de la légitimité du pouvoir impérial. Celle de Pékin qui considérait les terres de ses sujets (ou prétendus tels) comme possessions légitimes Qing, et celle des Russes qui avançaient des prétentions territoriales fondées sur une conception plus européenne de l'occupation *de facto* de l'espace. Le niveau effectif de soumission de certaines populations locales aux Mandchous peut être remis en question, mais il est impossible d'établir un véritable « droit » ancestral sur ces terres, même si les deux parties l'ont affirmé durant les négociations. La présence russe dans la région avait été (et parfois était encore) rejetée par la résistance des populations locales. Tant les Moscovites que les Qing avançaient sur ces territoires des prétentions impériales pour des raisons économiques, stratégiques et de prestige. On assista donc à un partage de territoires qui étaient considérés par les deux délégations comme appartenant à des populations tributaires, et qui fut réalisé par deux forces impériales avec des capacités militaires modernes. Мясников Владимир С., *Империя Цин…*, c. 354 *et passim* ; Miasnikov Vladimir S., « The Manchu Invasion… » ; Mancall Mark, *Russia and China…*, ch. 5.

[1212] Le texte complet du traité de Nertchinsk avec la traduction des trois versions en anglais peut être consulté en ligne : « Treaty of Nerchinsk (Nibuchu), 1689 », National University of Singapore Website, < https://fass.nus.edu.sg/hist/eia/historical-texts-archive/> [Consulté en ligne le 10/02/2020].

[1213] Chen Vincent, *Sino-Russian Relations…*, p. 97.

[1214] Hsü Immanuel C. Y., « Russia's Special Position… », 1964.

un effort diplomatique supplémentaire en 1727 à Kiakhta, en vue de définir également la frontière mongole. Ce processus engendra la possibilité pour Moscou d'installer une mission religieuse à Pékin qui fonctionna, entre autres, comme école de langues et qui permit le développement des études orientales en Russie aux XVIIIe et XIXe siècles[1215].

VII La fin de l'équilibre de Nertchinsk et les traités d'Aïgoun et de Pékin

La longue période de paix frontalière garantie par le traité de Nertchinsk ne fut remise en question qu'après la défaite humiliante de l'Empire russe lors de la guerre de Crimée (1853-1856) face aux armées des Empires anglais et français, et du Royaume de Sardaigne[1216]. La région du Pacifique septentrional, de Sakhaline au Kamtchatka, fut un des théâtres mineurs de cette guerre. En 1854, des navires de guerre anglo-français assiégèrent Petropavlovsk-Kamtchatski. Cette attaque fut repoussée par les forces russes surtout grâce à l'attention que le comte Nikolaï Mouraviov, le gouverneur-général de la Sibérie, avait apporté à la situation stratégique de la ville. Celui-ci avait été le premier de son rang à visiter personnellement la péninsule du Kamtchatka en 1849 et, dans un premier temps, il avait estimé nécessaire de faire de Petropavlovsk-Kamtchatski le principal port russe dans la région du Pacifique, au détriment d'Okhotsk[1217]. Néanmoins, les attaques franco-anglaises avaient montré que le flanc pacifique de l'Empire russe présentait des faiblesses importantes. S'il est vrai que la résistance dans le Pacifique avait été une des rares victoires russes lors de la guerre de Crimée, cela avait été possible uniquement parce que Mouraviov avait pris l'initiative de naviguer sur l'Amour jusqu'à Nikolaïevsk[1218] avec un contingent de soldats sans attendre d'obtenir la permission de la part des autorités mandchoues. Depuis quelques

[1215] Paine Sarah C. M., *Imperial Rivals…*, p. 30.

[1216] Sur ce sujet, voir entre autres : Monnier Luc, *Étude sur les origines de la guerre de Crimée*, Librairie Droz, Paris, 1957 ; Gouttman Alain, *La guerre de Crimée, 1853-1856*, SPM Lettrage, Paris, 1995 ; Goldfrank David M., *The Origins of the Crimean War*, Longman, London, 1994 ; Gonneau Pierre, *Histoire de la Russie. D'Ivan le Terrible à Nicolas II 1547-1917*, Tallandier, Paris, 2016, p. 355 ; Герасимов Илья (Под ред.), *Новая имперская история северной Евразии, часть 2. Балансирование имперской ситуации XVIII-XX вв.*, Библиотека журнала « Ab Imperio », Казань, 2017, сс. 209-218.

[1217] Bassin Mark, *Imperial Visions…*, pp. 212-213, 216.

[1218] Cette ville avait d'ailleurs été fondée en 1850 par le capitaine Guennadi Nevelskoï durant son expédition sur l'Amour. Cette expédition, qui dura de 1849 à 1855, permit, entre autres, des découvertes géographiques importantes, comme la navigabilité de l'Amour, la possibilité d'utiliser ce fleuve pour connecter la Sibérie orientale à la mer d'Okhotsk, ainsi que le fait que Sakhaline était en effet une île et non pas une péninsule

années déjà, Mouraviov essayait d'attirer l'attention de Saint-Pétersbourg sur l'importance stratégique et économique (nous reviendrons sur ce point dans le chapitre 8) de la région de l'Amour pour l'Empire[1219]. Les événements de la guerre de Crimée montrèrent clairement que c'était au delta de l'Amour et non pas à la péninsule du Kamtchatka de jouer un rôle primordial dans la défense des contrées orientales russes[1220]. Ainsi, Nikolaïevsk, en raison de sa position stratégique, devait devenir le port névralgique de la défense de l'Extrême-Orient russe. Toutefois, Mouraviov estimait déjà que Nikolaïevsk présentait de nombreux problèmes techniques que seul un port situé beaucoup plus au sud aurait pu résoudre[1221].

La défaite lors de la guerre de Crimée, comme nous le verrons dans les chapitres 8 et 12, poussa la Russie à se concentrer sur les opportunités que l'Asie lui offrait pour rétablir son prestige impérial. Depuis 1855 déjà, les pressions russes sur le gouvernement chinois pour redéfinir les termes du traité de Nertchinsk afin de redessiner la frontière et de garantir aux Russes des droits de navigation sur l'Amour s'intensifièrent[1222]. En 1856, la « Flotte militaire d'Okhotsk [Охотская военная флотилия] » fut renommée « Flotte militaire sibérienne [Сибирская военная флотилия] » et les navires militaires russes glissèrent de plus en plus sur les eaux de l'Amour[1223]. La Chine, n'ayant pas de moyens pour contrer les actions russes, accorda les droits de navigation, mais refusa de discuter de la redéfinition de la frontière. Or, à partir de décembre 1856, des groupes de cosaques se sentirent encouragés à s'installer en tant que colons dans la région de l'Amour[1224] malgré les protestations des autorités chinoises[1225]. L'Empire du Milieu était en train de faire face à plusieurs défis existentiels. Comme nous l'avons vu dans le chapitre 3, les révoltes des Taïping et des Nian ravageaient la Chine interne, alors qu'en 1856, les Empires britannique et français déclenchaient la deuxième guerre de l'opium (1856-1860) en organisant plusieurs expéditions dévastatrices le long des côtes chinoises. L'amiral Evfimi Poutiatine (1803-1883), qui

comme on l'imaginait. Ces découvertes permirent à la flotte russe de surprendre la flotte anglo-française durant la guerre de Crimée et de défendre efficacement l'Extrême-Orient russe.

[1219] Miller Chris, *We Shall Be Masters. Russian Pivots to East Asia from Peter the Great to Putin*, Harvard University Press, Cambridge, 2021, pp. 74-76.

[1220] Bassin Mark, *Imperial Visions…*, pp. 212-213.

[1221] Bassin Mark, *Imperial Visions…*, pp. 213-216.

[1222] Paine Sarah C. M., *Imperial Rivals…*, pp. 42, 58-59.

[1223] Paine Sarah C. M., *Imperial Rivals…*, p. 42.

[1224] Paine Sarah C. M., *Imperial Rivals…*, pp. 42, 59.

[1225] Lin T. C., « The Amur Frontier Question between China and Russia, 1850-1860 », *Pacific Historical Review*, vol. 3, § 1, Mar. 1934, pp. 15-16.

avait obtenu l'ouverture du Japon au commerce avec la Russie quelques années auparavant[1226], fut mobilisé en 1857 pour offrir au gouvernement chinois son soutien sous la forme de conseils militaires et d'une généreuse fourniture d'armements en échange de la région située au nord de l'Amour[1227]. De plus, Poutiatine proposa ses services au gouvernement de Pékin en tant que médiateur favorable à la cause chinoise lors des négociations avec les agresseurs[1228]. Le gouvernement chinois déclina l'offre, mais Mouraviov et ses hommes menacèrent l'ouverture d'un troisième front au nord[1229].

En 1858, Mouraviov mobilisa des détachements de l'armée russe à la frontière avec la Mongolie et la Mandchourie en menaçant de procéder à une annexion *de facto* de la région de l'Amour, obligeant la contrepartie chinoise à signer, le 28 mai 1858, le traité d'Aïgoun[1230]. Ce traité ne prévoyait que trois points très concis[1231]. Par le premier, on établissait une nouvelle frontière entre les deux Empires. En suivant le cours de l'Amour, à partir du fleuve Argoun et jusqu'à la mer d'Okhotsk, la partie gauche du bassin de l'Amour serait désormais russe. Il était également établi que les territoires à l'est de la rivière Oussouri seraient considérés comme un *condominium* entre la Russie et la Chine jusqu'à ce qu'une nouvelle frontière soit déterminée pour ces espaces. Toujours dans cet article, il était prévu que les résidents mandchous installés entre la rivière Zeïa et le village de Khormoldzine avaient le droit de rester pour toujours dans leurs villages sous administration mandchoue, protégés de tout abus et toute violence en provenance de citoyens russes[1232]. Nous reviendrons sur l'importance de ce point dans le chapitre 10. En outre, le premier article du traité d'Aïgoun prévoyait que seuls les navires russes et chinois avaient le droit de naviguer sur les eaux du fleuve et que l'accès aux embarcations de toute autre nation était strictement interdit. Le deuxième article du traité prévoyait qu'au nom de l'amitié entre les deux États, le commerce frontalier entre les citoyens résidant près de l'Amour, de l'Oussouri et du Soungari devait être non seulement permis par les institutions

---

1226 Voir à ce propos le voyage de la Frégate Pallas, dont nous parlons dans le chapitre 7.

1227 Miller Chris, *We Shall Be Masters*…, p. 76.

1228 Paine Sarah C. M., *Imperial Rivals*…, p. 61.

1229 Bassin Mark, *Imperial Visions*…, pp. 217-218.

1230 Paine Sarah C. M., *Imperial Rivals*…, pp. 68-69.

1231 Pour le texte du traité d'Aïgoun, voir : Адамова Евгений Александрович (Под ред.), *Сборник договоров России с другими государствами. 1856-1917*, Государственное Издательство Политической Литературы, Москва, 1952, cc. 47-48.

1232 « Les habitants mandchous situés le long de la rive gauche de l'Amour, depuis la rivière Zeïa vers le sud jusqu'au village de Khormoldzine, seront toujours laissés dans leurs anciens lieux de résidence, sous la juridiction du gouvernement mandchou, ceci dans le but que les habitants russes ne leur causent ni nuisances ni vexations ». Адамова Евгений А. (Под ред.), *Сборник договоров России*…, cc. 47-48.

des deux Empires mais même encouragé[1233], comme nous le verrons dans le chapitre 9. Plus de détails sur les conditions du commerce maritime, que la Russie ne saura pourtant pas exploiter à son profit au cours des décennies suivantes[1234], furent par la suite élaborés dans le traité de Tien-Tsin, signé le 26 juin 1858[1235]. Grâce au travail diplomatique de Poutiatine[1236], ce traité inclut pour la première fois la Russie dans le système des accords garantissant l'ouverture des ports chinois aux puissances européennes avec la clause de la nation la plus favorisée[1237]. Plusieurs questions concernant le commerce terrestre furent par la suite mieux définies dans le traité de Pékin en 1860[1238]. Enfin, le troisième point du traité d'Aïgoun prévoyait que les contenus de ce document, rédigé en russe, mandchou et mongol, devaient être portés à la connaissance des résidents frontaliers des deux États[1239].

Le traité d'Aïgoun était donc, somme toute, le résultat de l'imposition des requêtes russes sur une Chine incapable de défendre ses intérêts et son intégrité territoriale. Le résultat obtenu par Mouraviov était à ce point spectaculaire que l'adjectif « Amourski » fut ajouté à son nom de famille. En juin 1858 fut signé le traité de Tien-Tsin entre les Empires chinois, britannique et français, avec également la Russie et les États-Unis s'insérant comme parties prenantes pour pouvoir jouir des bénéfices dérivant de l'ouverture de nouveaux ports chinois au commerce. Néanmoins, à la fin de ce cycle de négociations, le gouvernement chinois laissa traîner les délais de ratification de ces traités humiliants, dans l'espoir de pouvoir échapper à leurs conséquences. Le résultat fut la reprise des hostilités des armées franco-britanniques, qui marchèrent sur Pékin en octobre 1860 en pillant et rasant au sol le Palais d'Été pour infliger une humiliation mémorable à la dynastie Qing. Durant cette période, les Russes essayèrent non seulement de gagner davantage de territoire à travers l'imposition d'un nouveau traité, mais également de se positionner en tant que « protecteurs » de la Chine, en lui offrant des armements pour combattre les armées franco-anglaises et en gagnant ainsi une influence décisive sur toute la partie septentrionale de la Chine. L'envoyé russe à Pékin, le major-général

[1233] Адамова Евгений А. (Под ред.), *Сборник договоров России…*, cc. 47-48.
[1234] Bassin Mark, *Imperial Visions…*, p. 218.
[1235] Pour le texte du traité de Tien-Tsin : Адамова Евгений А. (Под ред.), *Сборник договоров России…,* cc. 49-55.
[1236] Lin T. C., « The Amur Frontier… », pp. 17-18.
[1237] Voir surtout les articles 3, 4 et 5 du Traité de Tien-Tsin : Адамова Евгений А. (Под ред.), *Сборник договоров России…*, pp. 51-52.
[1238] Pour le texte du traité de Pékin : Адамова Евгений А. (Под ред.), *Сборник договоров России…,* cc. 74-84.
[1239] Адамова Евгений А. (Под ред.), *Сборник договоров России…,* c. 48.

Nikolaï Ignatiev (1832-1908) essaya d'obtenir l'aval de la Cour impériale, à la fois avec des offres de protection de la part de la Russie à la dynastie Qing et des menaces de résoudre la question de la frontière militairement[1240]. En parallèle, à l'été 1859, Mouraviov donna l'ordre à ses hommes de pénétrer dans la région à l'est de l'Oussouri et de prendre possession des territoires sur la rive gauche de l'Amour qui avaient été garantis à Saint-Pétersbourg par le traité d'Aïgoun, en détruisant les petits fortins mandchous qu'ils y trouvaient[1241].

À la fin octobre 1860, les diverses délégations se retrouvèrent à Pékin pour discuter les termes de la capitulation définitive de la Chine et mettre fin à la seconde guerre de l'opium par la convention de Pékin. Dans ce contexte, Ignatiev, manipulant subtilement tous ses interlocuteurs[1242], obtint que la Chine signe un nouveau traité avec la Russie, composé de quinze articles[1243]. Le premier confirmait les acquisitions territoriales russes du Priamourié déjà imposées par la Russie en 1858, mais y ajoutait également celles du Primorié dont le statut avait été laissé indéfini par le traité d'Aïgoun. De plus, et nous reviendrons sur ce point dans le chapitre 9, la liberté du commerce transfrontalier était réaffirmée. La Russie avait donc, encore une fois, capitalisé au mieux sur l'opportunité de profiter d'un moment d'extrême faiblesse et d'instabilité de l'Empire du Milieu pour obtenir d'énormes concessions territoriales, aussi bien qu'une ouverture des frontières au commerce qui lui semblait sur le moment très profitable. Les diplomates russes ne défendirent pas les intérêts chinois lors des négociations avec les représentants français et anglais, contrairement à ce qu'ils firent croire à la cour mandchoue. Pour les Chinois, le fait que les Russes puissent satisfaire toutes leurs requêtes sans participer au conflit, ni donner en échange une aide diplomatique à la dynastie Qing contre les autres puissances belliqueuses, fut jugé profondément humiliant[1244].

Conclusion

La prise en considération des premières rencontres diplomatiques, commerciales et militaires entre l'Empire du Milieu et la Moscovie nous permet de comprendre une partie du sens historique du discours du

[1240] Paine Sarah C. M., *Imperial Rivals…*, pp. 84-90.
[1241] Lin T. C., « The Amur Frontier… », pp. 24-25.
[1242] Lin T. C., « The Amur Frontier… », pp. 24-25 ; Bassin Mark, *Imperial Visions…*, pp. 228-229.
[1243] Адамова Евгений А. (Под ред.), *Сборник договоров России…,* сс. 74-84.
[1244] Paine Sarah C. M., *Imperial Rivals…*, pp. 89-90.

« péril jaune » en Russie à partir du XIXe siècle. Contrairement aux autres puissances européennes, la Moscovie est entrée en contact avec la Chine par l'intermédiaire mongol et elle a commencé à l'appréhender à travers le prisme de l'Asie centrale. En raison de la longue histoire que Moscou a partagé avec la Horde d'Or et ses successeurs, on remarque une différence fondamentale dans la vision russe de la Chine durant tout le XVIIe siècle et même plus tard. Le langage diplomatique que les deux Cours utilisèrent pour communiquer l'une avec l'autre fut au départ très proche de celui de la diplomatie des steppes. La comparaison de cette épopée diplomatique avec celle des marchands ou des jésuites italiens, portugais, espagnols ou français (chapitre 2) présente ainsi des différences marquées. Certes, dans les deux cas, la Chine constituait une place commerciale lointaine et prospère avec laquelle il fallait construire des liens. Toutefois, pour Moscou, le facteur commercial ne pouvait pas être déconnecté de la question de la définition de la frontière et des tensions militaires que celle-ci engendrait. Cet aspect perdura tout au long de l'histoire des relations sino-russes. On observe que le recours à la diplomatie des steppes permit aux deux puissances de se parler, mais non de trouver une entente. En ce sens, le traité de Nertchinsk parvint à dépasser ces blocages en garantissant finalement un accord qui était en même temps politique, stratégique et économique. Un commerce et une diplomatie pacifiques servirent la stabilité politique et stratégique de la frontière sur l'Amour, comme le montre la longue période de paix et d'échanges qui suivit le traité de Nertchinsk. Néanmoins, afin que ces conditions puissent engendrer une situation de stabilité, il était également nécessaire que les deux parties se reconnaissent en tant que puissances sur un pied d'égalité. Dans ce cadre, l'effort de Kangxi de récuser la philosophie du mandat du Ciel pour concéder à Moscou un accord sur un pied d'égalité avec Pékin et non pas dans une condition de subordination, représenta une décision politique significative.

La Chine et la Russie parvinrent à la définition de leur première frontière à l'issue d'une longue confrontation impériale dans la région de l'Amour. Les trajectoires d'élargissement de leurs zones d'influence se croisèrent dans un espace qu'elles connaissaient très mal, mais sur lequel elles prétendaient avoir des droits de possession. Si cette histoire de définition de la frontière a souvent suscité des débats, des revendications, voire des sentiments irrédentistes d'un côté et de l'autre selon la période, les populations autochtones qui habitaient la Daourie et la région du bassin de l'Amour subirent, de façon douloureuse, les conséquences de cette bagarre impériale. Elles restèrent impliquées, malgré elles, dans une longue et sanglante confrontation qui décida finalement à quelle capitale elles devaient payer le tribut. Malgré la ratification du traité

de Nertchinsk, la région de l'Amour demeura pendant presque deux siècles l'objet du désir d'expansion coloniale russe. Ce désir resta latent jusqu'au renouveau de la poussée expansionniste russe dans la région durant la seconde moitié du XIXe siècle.

Du point de vue de la perception russe de son voisin oriental, la Chine avec laquelle la Moscovie se confronta au XVIIe siècle ne représenta pas une entité politico-civilisationnelle suscitant de l'angoisse en raison de sa démographie, comme cela sera le cas dans le cadre du discours du « péril jaune » du XIXe siècle. De plus, la problématique militaire fut perçue à Moscou plutôt comme un souci géostratégique local et souvent secondaire par rapport à la perspective d'établir un bon rapport commercial avec Pékin. Paradoxalement, la défaite militaire subie sur l'Amour au XVIIe siècle ne suscita jamais une véritable source d'angoisse pour Moscou. En revanche, nous verrons dans les chapitres suivants que les traités d'Aïgoun et de Pékin pèseront lourd dans le discours du « péril jaune » russe et feront naître de nombreuses raisons d'appréhension et d'insatisfaction.

Les raisons qui poussèrent Moscou à envoyer ses ambassades à Pékin au XVIIe siècle étaient déterminées principalement par une évaluation de la situation contingente européenne. L'option chinoise était envisagée comme une tentative de trouver une bouée de sauvetage financière lorsque les affaires en Europe empiraient. Dans ces cas, le Kremlin mobilisait l'atout de sa situation géographique, en essayant d'ouvrir des routes commerciales avec la Chine, tandis qu'en l'absence de sollicitations économiques et géopolitiques européennes, la « question chinoise » demeurait plutôt un souci distant dont s'occupaient les *voïévodes* locaux. Chez ces derniers, les considérations étaient complètement opposées à celles de Moscou. Les administrateurs de la Sibérie orientale devaient gérer au plus près la confrontation impériale russo-mandchoue, mais aussi les nécessités pratiques liées à la colonisation de la Sibérie, ainsi que, au XIXe siècle, à sa défense. De ce point de vue, il importe de bien expliciter les divergences d'intérêts des différents acteurs de l'histoire des relations sino-russes. Les actions militaires pour le contrôle d'une terre lointaine et peu connue pouvaient être perçues comme distantes et abstraites par Moscou, alors que les profits potentiels du commerce avec Pékin étaient plus tangibles et donc privilégiés. Au contraire, à Iakoutsk, comme à Nertchinsk ou à Irkoutsk, la question de l'installation de colons russes dans le bassin de l'Amour était capitale pour l'économie régionale, pour le ravitaillement des nouveaux centres habités russes et pour la défense de la Russie orientale, mais cela représentait une source de tensions évidente entre les deux Empires. La Chine avait donc acquis dès le départ ce statut

ambivalent d'obstacle et d'opportunité que seule la signature du traité de Nertchinsk permit de stabiliser pendant une période assez longue, mais qui se manifesta à nouveau vers la moitié du XIXe siècle : cette stabilité sera remise en question dès que l'Empire russe percevra l'affaiblissement militaire de l'Empire Qing comme une occasion de redresser son prestige amoindri en Europe à la suite de sa défaite durant la guerre de Crimée.

Ainsi, la conquête progressive de l'Extrême-Orient russe a fait de cette immense région un espace de récente colonisation de la part d'un Empire européen. Dès lors, la comparaison se justifie avec d'autres espaces de la région transpacifique : l'Australie, la côte ouest des États-Unis et le Canada. Tous ces espaces affichent de nombreux éléments en commun : une colonisation de pionniers initialement chaotique et mal gérée par les appareils centraux de l'État, de nombreuses formes de violence déployées à l'encontre des populations autochtones, une exploitation extensive des ressources naturelles engendrant la dévastation des écosystèmes locaux et enfin, l'appauvrissement des populations autochtones par le biais de méthodes d'exaction vexatoires et violentes. En outre, le peuplement de ces régions avec un afflux consistant de détenus et de condamnés aux travaux forcés sera organisé en Sibérie à partir du XVIIIe siècle[1245].

Par ailleurs, comme nous l'avons montré dans le chapitre 3, à partir de la seconde moitié du XIXe siècle, l'immigration chinoise fut un facteur fondamental de l'aménagement des espaces récemment colonisés de la région transpacifique, de leur développement économique et de leur modernisation. Toutefois, nous le verrons, à l'instar des espaces de colonisation analysés dans la première partie de notre ouvrage, le discours du « péril jaune » ne fut pas, en Russie non plus, uniquement le produit de la colonisation, de la modernisation, de la diffusion des théories pseudo-scientifiques des races ou de l'affirmation des dynamiques capitalistes au sein de ces sociétés. À l'instar des sociétés occidentales qui aménageaient les espaces de leurs nouvelles colonies dans la région transpacifique, la Russie avait également un passé profond et conflictuel d'autodéfinition par rapport à un « Autre asiatique » dont nous avons rappelé l'influence culturelle. Cet « Autre asiatique », appartenant souvent au monde nomadique des steppes, avait acquis, au cours de presqu'un millénaire, des traits tantôt dangereux, tantôt fascinants, tantôt rétrogrades, tantôt louables et tantôt méprisables, selon les nécessités et les interprétations du moment[1246].

[1245] Voir chapitres 5 et 8.
[1246] Voir chapitre 5.

Si la diplomatie des steppes permit à la Chine et à la Russie d'entretenir des relations diplomatiques et commerciales durant une période de conflit territorial, cela ne les empêcha toutefois pas d'entrer dans une compétition impériale aiguë. La Chine entra donc en conflit avec la Russie beaucoup plus tôt qu'avec les autres puissances européennes, mais une solution fut trouvée par les représentants des deux empires sur des bases suffisamment solides. La Russie décida de rouvrir la question de la frontière sur l'Amour après que son Empire avait intégré le cercle des puissances impérialistes européennes qui tiraient profit de leur avance technologique et militaire pour imposer des traités inégaux à un Empire chinois en difficulté.

Parcourir à nouveau ce passé nous permet de façonner les contours du discours du « péril jaune » tel qu'il se manifesta dans le contexte russe à la fin du XIX^e^ siècle. L'« Orient » des cauchemars chauvinistes russes, nous le verrons, a été, plus qu'ailleurs, imaginé comme celui des hordes chaotiques de populations nomades des steppes, et rendu plus terrible encore par les chiffres de la démographie chinoise, ainsi que par la perception d'une menace revanchiste chinoise ciblant les régions les plus orientales de l'Empire russe. La longue frontière partagée fournit, à partir de la seconde moitié du XIX^e^ siècle, la matière d'une confrontation séculaire impériale que nous venons de détailler, réglée le plus souvent en faisant recours à la loi du plus fort, qui marqua le caractère en partie original du discours du « péril jaune » en Russie.

Chapitre 7

La dégradation de l'image de l'Orient en Russie à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe siècle

Dans le chapitre 3, nous avons montré qu'en Europe, entre le XVIIIe et le XIXe siècle, l'image de l'Orient et, en particulier, de la Chine se dégrada lentement dans les discours et les représentations mentales des élites intellectuelles. Ces dernières passèrent de positions admiratives (la Chine comme exemple et source d'inspiration) à des positions critiques et de plus en plus racistes. L'Empire russe suivit à sa façon cette évolution. Comme nous le verrons dans ce chapitre, le fait de partager une longue frontière avec l'Empire Qing ne suffit pas pour l'émergence d'un discours original au sein des élites culturelles et politiques russes. Lorsque Pierre Ier ouvrit les portes de son empire à la modernité occidentale, la Russie commença à apprivoiser l'Orient asiatique à travers le prisme interprétatif occidental. Néanmoins, ce cadre interprétatif se révéla problématique au fil des décennies : les intellectuels étaient constamment confrontés à un Orient multiple, à la fois interne et externe, ce qui rendit souvent leurs réflexions contradictoires. Ainsi, de la période des réformes de Pierre Ier à la moitié du XIXe siècle, la façon d'apprivoiser l'Orient évolua en Russie en parallèle avec un questionnement constant sur la nature et le destin de l'Empire russe. En même temps, l'Asie commença à se profiler comme l'un des derniers continents colonisables par les puissances européennes, et la tentation de concevoir l'Asie extrême-orientale septentrionale comme un espace où projeter l'influence russe eut certainement un grand impact sur l'évolution de la perception de l'Orient

en Russie. Ce contexte permit l'affirmation du discours du « péril jaune » durant la seconde moitié du XIXe siècle, ce que nous allons traiter dans les chapitres suivants.

I Les images plurielles de la Chine à la Cour des tsars au XVIIIe siècle : entre science, modes et convoitises

Dans le chapitre 2, nous avons vu qu'entre la fin du XVIIe siècle et le début du XVIIIe siècle, le philosophe allemand Gottfried Wilhem von Leibnitz était l'une des figures de proue de cette catégorie d'intellectuels européens tombés sous le charme des récits des jésuites sur la Chine. Leibnitz admirait sincèrement les succès chinois en matière de développement socio-économique, ainsi que l'organisation politico-administrative de l'Empire du Milieu. Le philosophe allemand s'intéressa également à la Russie de Pierre Ier, qu'il imaginait tel le trait d'union entre les civilisations européenne et chinoise. Les espoirs de Leibnitz ne dérivaient pas seulement de simples considérations géographiques, mais elles étaient nourries par les efforts modernisateurs du nouveau tsar. La science aurait pu, d'après lui, lier ces deux mondes lointains[1247]. Leibnitz rencontra Pierre Ier une seule fois, en 1711 à Torgau en Saxe, mais les deux hommes entretinrent par la suite une correspondance épistolaire qui permit au philosophe allemand de sensibiliser le tsar à la nécessité de fonder une Académie des sciences à Saint-Pétersbourg sur les exemples anglais et français[1248].

Leibnitz insistait sur la création d'un pont entre l'Europe et l'Asie fondé sur la connaissance, et, lorsque l'Académie des sciences russe vit finalement le jour en 1725, un des érudits recrutés pour y travailler était Gottlieb-Siegfried Bayer (~1694-1738), qui avait étudié entre autres l'arabe et le chinois, et qui accepta la chaire des Lettres orientales[1249]. Bayer saisit ainsi les opportunités que Saint-Pétersbourg lui offrait, parmi lesquelles figurait la possibilité de consulter les collections de la *Kunstkamer* du tsar, qui contenait de nombreux documents en langues orientales[1250]. Bayer, instigateur, entre autres, de la « théorie normande »[1251] sur les origines de la *Rous*, fut avec Georg-

[1247] Schimmelpenninck van der Oye David, *Russian Orientalism…*, pp. 31-33.
[1248] Lim Susanna Soojung, *China and Japan…*, p. 63.
[1249] *Russian Orientalism…*, p. 34.
[1250] Schimmelpenninck van der Oye David, *Russian Orientalism…*, p. 35.
[1251] La « théorie normande » s'inscrit dans le débat sur la question des origines russes et se fonde sur l'interprétation d'un épisode que l'on retrouve tant dans la chronique de Kiev que dans celle de Novgorod

Jacob Kehr (1692-1740)[1252] le premier orientologue [востоковед] en Russie encadré par une institution scientifique. Son ouvrage le plus remarquable fut le *Museum Sinicum*[1253], publié en 1730, qui fut très apprécié par les sinologues jésuites, bien que ces derniers critiquassent le manque de contact direct de l'auteur avec la Chine[1254]. Quoi qu'il en soit, les premières études orientales [востоковедение] en Russie furent menées par des Allemands. Le résultat fut que le milieu scientifique russe commença à étudier l'Orient (proche ou lointain), ainsi que son propre rôle historique vis-à-vis de l'Orient à travers les yeux des savants de l'Europe centrale. Dans l'ensemble de l'Académie des sciences russe, l'apport des étrangers resta très important jusqu'à la fin du XVIII^e siècle[1255].

L'impact de l'Académie dans la diffusion de connaissances concernant l'Asie auprès de la société russe resta toutefois marginal. En outre, en 1747, l'impératrice Elisabeth I^re fit de l'Académie une institution axée sur l'étude des sciences dures, et les chaires en sciences humaines furent dans la plupart des cas supprimées[1256]. C'est pourquoi les études académiques sur l'Orient en Russie ne prirent leur élan qu'à partir du XIX^e siècle[1257], sous l'impulsion de

où est décrite l'invitation aux princes varègues formulée par les Slaves afin d'apporter de la paix et de l'unité dans leurs terres. Comme le remarque Nicolas Plagne : « L'interprétation de cet épisode ou "théorie normande" est due principalement à des philologues allemands, invités par les autorités russes à faire carrière d'historiens au service de l'Empire ». Plagne Nicolas, « Médiatisation et théâtralisation des origines russes sous la grande Catherine : l'histoire au service de l'idéologie impériale ? », *Revue des études slaves*, vol. 81, § 4, 2010, pp. 425-426. Voir également, entre autres : Laruelle Marlène, « L'européanité de la Russie en question. Les débats sur l'origine varègue de l'État et les polémiques ukrainiennes au XIX^e siècle », *Revue Russe*, § 24, 2004, pp. 9-18.

[1252] Schimmelpenninck van der Oye David, *Russian Orientalism…*, p. 35.

[1253] Bayeri Theophili Sigefridi, *Museum Sinicum. In quo Sinicae Linguae et Literaturae Ratio Explicaur, Tomus Primis*, Ex Typographia Academiae Imperatoriae, Petropoli, 1730 ; Bayeri Theophili Sigefridi, *Museum Sinicum. In quo Sinicae Linguae et Literaturae Ratio Explicaur, Tomus Secundus*, Ex Typographia Academiae Imperatoriae, Petropoli, 1730.

[1254] Дацышен Владимир Г., *Изучение истории Китая…*, cc. 16-17.

[1255] Schimmelpenninck van der Oye David, *Russian Orientalism…*, pp. 35-36.

[1256] Schimmelpenninck van der Oye David, *Russian Orientalism…*, pp. 36.

[1257] La situation géographique de l'Empire russe permit toujours de développer des connaissances sur les différents Orients de la Russie, fussent-ils géographiques, culturels ou imaginaires. Ces connaissances concernaient tant ces Orients représentés par l'Asie centrale, la Perse ou le Caucase, que nous ne traiterons pas ici, que l'Extrême-Orient représenté par la Chine, le Japon et la Corée. Il en fut ainsi, par exemple, d'un marchand japonais d'Osaka répondant au nom de Dembeï qui fit naufrage sur les rivages de la péninsule du Kamtchatka en 1695 et qui fut envoyé à Moscou par l'explorateur et administrateur local Vladimir Atlassov. Pierre I^er le rencontra en 1702 et le chargea, bon gré mal gré, d'enseigner sa langue à de jeunes étudiants russes. De même, en 1735, deux autres naufragés japonais, Sozo et Gonzo, suivirent le sort de Dembeï, furent baptisés avec des noms russes et enseignèrent leur langue jusqu'à leur mort. Schimmelpenninck van der Oye David, *Russian Orientalism…*, pp. 36-37 ; Miller Chris, *We Shall Be Masters…,* pp. 1-5.

Sergueï Ouvarov (1786-1855), ministre de l'Éducation entre 1833 et 1849[1258]. Néanmoins, une certaine activité de collection et de traduction de textes chinois continua à se développer au sein de l'Académie des Sciences russe tout au long du XVIIIe siècle[1259].

Le flambeau de la passion pour l'Orient, et surtout pour la Chine, fut rallumé auprès de la Cour des Romanov par Catherine II, en raison de l'influence que les philosophes des Lumières, en particulier Voltaire, eurent sur elle[1260]. Encore une fois, l'Asie extrême-orientale fut appréhendée à travers les yeux de l'Europe et non pas comme le résultat de sa proximité géographique aux périphéries de l'Empire. Dans ce contexte, une certaine ambiguïté se manifesta dans la façon dont les élites russes posaient leur regard sur cet Orient, ainsi que le soutient l'historien David Schimmelpenninck van der Oye :

« L'ère catherinienne marqua le début d'une compréhension plus sophistiquée de l'Orient. Paradoxalement, c'est à l'époque où les Russes s'identifiaient le plus fortement à l'Europe qu'ils percevaient l'Asie avec le moins de doutes sur eux-mêmes. »[1261]

La tsarine s'inscrivit dans le contexte esthétique et philosophique de son époque, en partageant avec les Cours européennes contemporaines le goût baroque pour la chinoiserie (en russe *kitaïchtchina* [шинуазри/китайщина])[1262] et l'exotisme oriental[1263]. La mode de la chinoiserie avait commencé à séduire les monarques russes dès le début du XVIIIe siècle. On rappellera en guise d'exemple la « chambre chinoise » que Pierre Ier fit préparer pour sa femme dans le palais Montplaisir à Peterhof[1264]. Ce fut pourtant Catherine II qui montra une véritable passion pour le style inspiré par l'art chinois. Les décorations internes du « palais chinois » d'Oranienbaum, commandé par

[1258] Ferrari Aldo, *La foresta e la steppa…*, pp. 48-49. Les études en Russie sur le Japon et la langue japonaise furent parmi les dernières à se développer. S'il est vrai qu'on assista à la fondation d'écoles de japonais sous Catherine II, ces études furent par la suite négligées. Elles ne furent relancées que vers la fin du XIXe siècle et, avec encore plus de vigueur, après les échecs de la guerre russo-japonaise. De Meaux Lorraine, « Port-Arthur et les études japonaises en Russie », in Savelli Dany (éd.), *Le Japon en Russie*…, pp. 69-82.

[1259] Дацышен Владимир Г., *Изучение истории Китая…*, сс. 17-19.

[1260] Lim Susanna Soojung, *China and Japan…*, pp. 43-47.

[1261] Schimmelpenninck van der Oye David*, Russian Orientalism…*, p. 49.

[1262] Voir entre autres : Самойлов Николай Анатольевич, « Россия и Китай в XVIII-начале XX вв. : Тенденции взаимодействия и взаимовлияния », *Вестник Санкт-Петербургского университета. Востоковедение и африканистика*, № 2, 2010, гл. 3.5.

[1263] Graciotti Sante, « Mito e antimito dell'Oriente nella cultura della Russia moderna », in Lanciotti Lionello (ed.), *Venezia e l'Oriente*, Leo S. Olshki Editore, Firenze, 1987, p. 250.

[1264] Lim Susanna Soojung, *China and Japan…*, pp. 25-26.

l'impératrice à l'architecte Antonio Rinaldi[1265], ou encore l'aménagement du « village chinois » qu'elle fit construire à Tsarskoe Selo[1266] en sont de bons exemples. Ce village qui devait, selon les mots de Catherine II, apaiser son « caprice »[1267] personnel, fut l'installation la plus complexe du siècle inspirée par le goût de la chinoiserie[1268].

Toutefois, il ne s'agissait pas, de la part de l'impératrice, d'une véritable admiration pour la Chine réelle et tout ce qui était chinois. L'historienne de l'art Jennifer Milam remarque que l'insistance dans le choix de la chinoiserie comme motif esthétique récurrent auprès de la Cour tsariste du XVIIIe siècle doit être interprétée comme l'expression d'un « cosmopolitanisme esthétique » inspiré par les Lumières et en particulier par Voltaire[1269]. Selon cette interprétation, le recours fréquent à la chinoiserie représentait une tentative d'adopter un style en vogue en Europe, sans se montrer tributaires d'autres concurrents impériaux d'un point de vue technologique et culturel[1270]. Cet Empire russe, qui se voulait européen[1271], n'avait vraiment commencé à se concevoir comme tel qu'à partir des réformes de Pierre le Grand et traversait encore une phase délicate de construction identitaire, d'où l'idée de privilégier un goût universaliste, mais en accord avec les modes esthétiques européennes de l'époque. Paradoxalement, pour les monarques russes du XVIIIe siècle, l'utilisation esthétique de l'image de la Chine était le résultat d'une influence culturelle occidentale et permettait de se positionner comme membre d'une civilisation européenne qui plongeait ses racines dans la Grèce classique et l'Empire romain (d'Orient)[1272].

L'appréciation de Catherine II vis-à-vis de la Chine en tant que voisin et exemple politico-administratif se révélait beaucoup moins enthousiaste[1273] lorsque des tensions surgissent à propos du commerce de frontière ou de la

[1265] Lim Susanna Soojung, *China and Japan…*, p. 54.
[1266] Pour une analyse détaillée de ces édifices, voir entre autres : Благодер Юлия Гариевна, « Произведения Китайского искусства в дворцовых резиденциях российских правителей XVIII века », *Культурная жизнь Юга России*, № 2, 2011.
[1267] Milam Jennifer, « Toying with China : Cosmopolitanism and Chinoiserie in Russian Garden Design and Building Projects under Catherine the Great », *Eighteenth-Century Fiction*, vol. 25, § 1, Fall 2012, p. 116.
[1268] Milam Jennifer, « Toying with China… », p. 116.
[1269] Milam Jennifer, « Toying with China… », pp. 123-124, 131-132.
[1270] Milam Jennifer, « Toying with China… », pp. 123-127.
[1271] Lukin Alexander, *The Bear Watches the Dragon…*, pp. 7-8.
[1272] Sur la genèse de la structure des textes littéraires inspirés par des motifs chinois entre la fin du XVIIIe siècle et le début du XIXe siècle, voir entre autres : Люсый Александр Павлович, Чжоу Лу, « Образы Китая в творческом сознании ГР Державина и АС Пушкина », *Русская литература*, № 2, 2021.
[1273] Самойлов Николай Анатольевич, *Россия и Китай…*, сс. 234-235.

gestion des conflits avec les Dzoungars ou les Kalmyks[1274]. Ainsi, Catherine II prit souvent ses distances par rapport à ce qu'elle considérait comme un engouement ingénu de la part de Voltaire pour la Chine, en mettant en doute les qualités des administrateurs chinois : finalement, remarquait-elle, les Chinois étaient assujettis à une domination étrangère[1275] (mandchoue), ce qui lui inspirait parfois de la moquerie[1276]. Catherine II pouvait, de temps en temps, en arriver à manifester du mépris pour l'attitude soi-disant hautaine et orgueilleuse des empereurs chinois[1277]. D'un point de vue pragmatique et stratégique, elle concevait clairement la Chine comme une puissance rivale, voire un obstacle à l'épanouissement de l'Empire russe en Eurasie[1278]. D'ailleurs, lorsqu'il s'agissait de chanter l'orgueil impérial russe, la subjugation de la Chine (et de l'Asie en général) devenait, dans les vers de poètes comme Mikhaïl Lomonossov (1711-1765) ou Gavrila Derjavine (1743-1816), le symbole de la gloire la plus élevée à laquelle l'Empire des Romanovs pouvait aspirer[1279]. Derjavine, par exemple, attribua à la Chine l'épithète d'« arrogante » et affirma, dans le poème *Mon buste* [Мой Истукан], que la Russie la rendrait humble un jour :

« Je me réjouis de la prospérité de la patrie ;
Ô Ciel, accordez-en davantage,
De la force russe jusqu'à la perfection,
Des fils à elle dévoués et résolus !
Les déterminations du destin
Alors s'accompliront en tout :
Nous atteindrons le nombril du monde[1280],
Ramasserons l'or du Gange,
Rendrons humble l'arrogance de la Chine,
En affirmant, comme le cèdre, nos racines. »[1281]

1274 Savelli Dany, « Kiakhta ou l'épaisseur de la frontière », *Études mongoles et sibériennes, centrasiatiques et tibétaines*, 2008, pp. 279-281.

1275 Schimmelpenninck van der Oye David, *Russian Orientalism…*, p. 52.

1276 Catherine II, *Les lettres de Catherine II au prince de Ligne (1780-1796) : publiées avec quelques notes par la princesse Charles de Ligne*, G. van Oest & cie Éditeurs, Bruxelles et Paris, 1924, pp. 37-38.

1277 Selon Derjavine, Catherine songeait à « soumettre l'orgueil des Chinois » (« que Catherine a dit plus haut, de chasser les Turcs d'Europe, de faire plier l'orgueil des Chinois et d'établir le commerce avec l'Inde »). Державин Гавриил Романович, *Сочинения*, Издательство « Правда », Москва, 1985, с. 330.

1278 Lim Susanna Soojung, *China and Japan…*, p. 57.

1279 Lim Susanna Soojung, *China and Japan…*, pp. 57-58.

1280 Ici, le poète se réfère à Constantinople.

1281 Державин Гавриил Романович, *Сочинения Державина с объяснительными примечаниями Я. Грота. Том 1. Стихотворения. Часть I*, Издание Императорской Академии наук, Санкт-Петербург, 1864, с. 619.

Ainsi, la Chine qui faisait rêver l'aristocratie russe durant le règne de Catherine II était celle des produits de luxe et des suggestions artistiques exotiques, non celle qui proposait un idéal de monarchie éclairée et de société méritocratique selon l'image voltairienne. Cette image plus politique de la Chine, qui arrivait toujours en Russie par l'entremise du milieu intellectuel européen[1282], influença plutôt d'autres sujets de l'Empire, qui l'utilisèrent dans un but plus comparatif et critique du pouvoir tsariste.

À la fin du XVIII^e siècle, le milieu intellectuel et littéraire russe, qui se formait lui aussi aux idéaux progressistes du siècle des Lumières, commença à utiliser la Chine comme un outil de comparaison satirique afin de critiquer l'impératrice et ses contradictions[1283]. L'éditeur et journaliste Nikolaï Novikov, par exemple, publia en 1770 deux traductions de textes classiques chinois réalisés par le sinologue Alekseï Leontiev (1716-1786) : le *Conseil donné par Tchenzya, philosophe chinois, à son souverain* [Чензыя, китайского философа совет, данный его Государю] et le *Testament de Yong-zhen, khan de Chine, à son fils*[1284] [Завещание Юнджена, китайского хана, к его сыну][1285]. Ces publications comportaient des intentions satiriques visant Catherine II et ses comportements considérés comme hypocrites[1286]. De même, en 1779, l'écrivain Denis Fonvizine publia une traduction d'un texte de la littérature classique confucéenne, la *Grande étude* [Da Xue][1287], qui traitait, entre autres, des vertus dont tout Prince devrait faire preuve dans le milieu politique, ainsi que de ses responsabilités et devoirs vis-à-vis de ses sujets[1288]. Ces publications montraient la distance qui existait entre la façon dont Catherine II exerçait son pouvoir et l'imaginaire du bon souverain chinois qui était acclamé par les idéaux des Lumières dont elle était la promotrice[1289].

Nous avons vu que l'Asie fut souvent utilisée en Europe comme un expédient politique pour parler de problèmes internes qui ne pouvaient pas

[1282] Les premiers ouvrages chinois auxquels les lettrés russes eurent accès furent diffusés en Russie à la fin du XVIII^e siècle. Il s'agissait principalement de traductions de textes préalablement traduits dans une langue européenne. Les premières traductions d'ouvrages littéraires directement du chinois au russe commencèrent à paraître dès 1793. Самойлов Николай Анатольевич, *Россия и Китай…*, c. 234.

[1283] Lim Susanna Soojung, *China and Japan…*, p. 49.

[1284] Le texte causa probablement la fermeture de la revue *Le Babillard* [Пустомеля], à cause de son contenu très critique vis-à-vis de l'impératrice. Lukin Alexander, *The Bear Watches the Dragon…*, p. 13.

[1285] Ces deux traductions de Leontiev furent publiées respectivement dans les revues *Le Bourdon* [Трутень] et *Le Babillard* [Пустомеля].

[1286] Lim Susanna Soojung, *China and Japan…*, pp. 50-51.

[1287] Lukin Alexander, *The Bear Watches the Dragon…*, p. 13.

[1288] Tseng-Tseu, *La grande étude*, avec le commentaire traditionnel de Tchou Hi, trad. du chinois par Martine Hasse, Les Éditions du Cerf, Paris, 1984 (Patrimoines, confucianisme 1).

[1289] Lim Susanna Soojung, *China and Japan…*, pp. 51-53.

être traités autrement[1290]. Il en fut de même dans la Russie de Catherine II, mais en apportant de nouveaux contenus. L'Empire russe, qui se trouvait entre une Europe dont il absorbait l'influence culturelle[1291] et une Chine qu'il essayait d'imiter esthétiquement, ne semblait pas savoir mettre en pratique les meilleurs enseignements ni des penseurs européens, ni de la culture politique chinoise. La Chine fut donc politisée par une partie du milieu intellectuel progressiste, car si la Cour de Saint-Pétersbourg se montrait fascinée par les produits de luxe orientaux[1292], ainsi que par le style exotique de ses arts, les intellectuels regrettaient que cette appréciation ne soit que superficielle. L'Empire russe restait peu enclin aux réformes visant la création d'une société plus méritocratique.

II Bitchourine et l'influence de la mission orthodoxe à Pékin

Au XVIIIe siècle, en Russie comme en Europe, il y avait encore suffisamment de distance culturelle et géographique pour faire de la Chine un élément de comparaison idéalisé. Certes, des sentiments contrariés pouvaient surgir pour des raisons géopolitiques en Mongolie ou en Asie centrale, mais la vision largement idéalisée de la Chine prédomine alors dans les milieux instruits de la société russe[1293]. Toutefois, l'existence d'une frontière entre les deux empires contribua à la diffusion de textes et de connaissances supplémentaires sur la Chine. Les différentes ambassades et expéditions commerciales russes véhiculèrent une meilleure connaissance de la Chine non seulement parmi les érudits russes, mais également en Europe[1294]. En particulier, la mission orthodoxe à Pékin, qui fut créée suite de la signature du traité de Kiakhta (1727)[1295], fonctionna comme une institution diplomatique et culturelle[1296]. Cette mission religieuse, qui, contrairement à ses homologues d'autres

[1290] Voir chapitres 1, 2 et 5.
[1291] Pour ce qui concernait la sinologie, l'Europe occidentale avait au moins deux siècles d'avance sur l'Empire russe. Дацышен Владимир Г., *Изучение истории Китая…*, с. 38.
[1292] Самойлов Николай Анатольевич, *Россия и Китай…*, сс. 6-7.
[1293] Maggs Barbara Widenor, *Russia and "le Rêve Chinois": China in Eighteenth-century Russian Literature*, Voltaire Foundation in association with Liverpool University Press, Oxford University Studies in The Enlightenment, Oxford, 1984.
[1294] Самойлов Николай Анатольевич, *Россия и Китай…*, сс. 5-6; гл. 2.
[1295] Son institution était prévue par l'article 5 du même traité. Sur le contexte de ce traité, voir par exemple : Savelli Dany, « Kiakhta ou l'épaisseur… », pp. 277-278.
[1296] Lim Susanna Soojung, *China and Japan…*, p. 32.

branches de la chrétienté, ne s'engagea jamais dans la conversion des Chinois[1297], fut le premier berceau de la sinologie russe, ainsi qu'une source d'informations exceptionnelle qui aida la diffusion de connaissances sur la Russie en Chine et sur la Chine en Russie[1298].

Les premiers traducteurs et enseignants de langue chinoise, mandchoue et mongole, tels Ilarion Rassokhine (1707-1761) et Alekseï Leontiev[1299], participèrent activement au développement des études orientales russes[1300]. Néanmoins, les premiers résultats d'envergure ne virent le jour qu'à partir du XIXe siècle avec Nikita Bitchourine (1777-1853), ou Hyacinthe selon son nom monastique. Bitchourine s'installa à Pékin en 1807 et passa quatorze ans auprès de la mission russe à Pékin. Là, il s'investit dans l'étude du chinois, de l'histoire, de la géographie, des classiques et des mœurs de cet Empire. Il écrivit également des travaux sur la Mongolie et le Tibet, et traduisit une quantité remarquable d'ouvrages méconnus en Europe auparavant[1301]. Il fut le premier à avoir rédigé un dictionnaire russo-chinois, à en avoir traduit un sino-mandchou, et à esquisser une carte topographique de Pékin[1302]. Grâce à ses contacts avec les missionnaires catholiques, Bitchourine eut accès aux recherches occidentales les plus récentes, dont il ne partageait pourtant pas l'esprit sinophobe qui était désormais dominant dans la pensée européenne[1303]. Il refusait de voir la Chine selon le prisme hautain en vogue dans les capitales européennes, où l'on préférait recourir à la dérision plutôt qu'à la compréhension des différences culturelles, et où l'Asie était décrite comme un continent peuplé de civilisations barbares et ignorantes[1304]. Les ouvrages de Bitchourine influencèrent largement la génération des poètes et des intellectuels qui se forma durant les premières décennies du siècle[1305], et qui traversa une phase de transformation idéologique importante.

1297 Widmer Erik, *The Russian Ecclesiastical Mission in Peking During the Eighteenth Century*, Harvard University Press, Cambridge MA, 1976, pp. 4-5.

1298 Voir à ce propos : Самойлов Николай Анатольевич, *Россия и Китай…*, гл. 3.2.

1299 Дацышен Владимир Г., *Изучение истории Китая…*, cc. 21-23.

1300 Дацышен Владимир Г., *Изучение истории Китая…*, cc. 21-23.

1301 À propos de la vie et des contributions du Père Hyacinthe à la sinologie russe, voir entre autres : Мясников Владимир С., « Избрание отца Иакинфа… », cc. 124-132 ; Kim Alexander, « The Life and Works of N. Ia. Bichurin, a Pioneer of Russian Sinology », *Acta Orientalia Academiae Scientiarum Hung*, vol. 66, § 2, 2013, pp. 163-178, qui présente entre autres une bibliographie exhaustive des ouvrages de Bitchourine ; Дацышен Владимир Г., *Изучение истории Китая…*, cc. 67-73.

1302 Kim Alexander, « The Life and Works of N. Ia. Bichurin… », pp. 165-166.

1303 Voir chapitre 2.

1304 Kim Alexander, « The Life and Works of N. Ia. Bichurin… », p. 166.

1305 Pouchkine fit même publier des articles de Bitchourine dans les revues *La lumière du nord* [Северный цвет] et *Téléscope* [Телескоп]. Kim Alexander, « The Life and Works of N. Ia. Bichurin… », pp. 169-170.

Entre 1820 et 1840, on assista à l'affirmation d'une opposition entre certains secteurs de la société russe cultivée et le pouvoir tsariste, dont l'insurrection des décembristes en 1825 est l'exemple le plus emblématique. Dans ce contexte, des membres de l'élite cultivée russe s'intéressaient de plus en plus à l'Asie pour y retrouver aussi bien une nouvelle inspiration littéraire qu'un modèle politique alternatif pour l'avenir de la Russie. Remarquons à ce propos, que certains, parmi les contestataires du pouvoir tsariste, radicalisèrent leur interprétation du monde en attribuant une signification manichéenne aux concepts « occidental » et « oriental ». Nous pouvons mentionner Mikhaïl Orlov (1788-1842), major général des armées tsaristes durant les guerres napoléoniennes, puis membre de la Société du Sud, qui soutenait que l'Empire russe se situait entre les lumières européennes et un Orient ignorant et sauvage avec lequel il partageait, malgré lui, une partie de sa culture[1306]. De même, Pavel Pestel (1793-1826), un des décembristes les plus radicaux, décrivait les peuples nomades de la Russie comme des sauvages ignorants. Il partageait, avec la plupart des décembristes, l'idée d'une mission civilisatrice russe, principalement dans le Caucase et en Asie centrale[1307]. La Chine et l'Extrême-Orient ne firent pas l'objet, du moins durant les années 1820, de ce genre de considérations, mais, une partie de l'élite cultivée russe commença à considérer que l'Orient était entré dans une phase de dégradation.

Durant cette période, Bitchourine fréquenta assidûment les plus célèbres écrivains et poètes, tels que Nikolaï Karamzine (1766-1826), Vissarion Biélinski (1811-1848), Aleksandr Pouchkine (1799-1837) ou Mikhaïl Lermontov (1814-1841), et rédigea des articles pour de nombreuses revues[1308]. Figure respectée, il était une source d'inspiration[1309]. Ses ouvrages et ses traductions étaient précieux dans les cercles des sinologues tant en Russie qu'à l'étranger. En 1832, Bitchourine obtint l'approbation impériale pour créer la première école de langue chinoise en Russie, à Kiakhta, afin de favoriser l'émergence d'une première génération de traducteurs et interprètes qui pourraient servir l'Empire dans les régions de frontière[1310]. Par la suite, Bitchourine enseigna à Kiakhta et rédigea la première grammaire chinoise (la première édition complète remonte à 1835[1311]), qui resta pendant longtemps le seul texte de ce

[1306] Ferrari Aldo, *La foresta e la steppa…*, p. 41.
[1307] Ferrari Aldo, *La foresta e la steppa…*, pp. 41-42.
[1308] Lim Susanna Soojung, *China and Japan…*, pp. 66-67.
[1309] Kim Alexander, « The Life and Works of N. Ia. Bichurin… », pp. 169-170.
[1310] Schimmelpenninck van der Oye David, *Russian Orientalism…*, p. 145.
[1311] Sur ce sujet : Di Toro Anna, « The Kitajskaja Grammatika (1835) and Bičurin's Ideas on the "Mechanism" of Chinese Between European and Chinese Grammatical Traditions », *Histoire épistémologie langage*, vol. 41, § 1, 2019.

genre publié en Russie[1312]. Néanmoins, durant cette période, la perception de la Chine en Russie était en train de changer sous l'influence des conceptions racistes et sinophobes qui se développaient en Europe. Bitchourine, pourtant, contribua à apporter du prestige et de la solidité à des arguments allant à contre-courant : la Chine et sa civilisation millénaire devaient, selon lui, être comprises comme quelque chose de différent par rapport à la civilisation européenne, mais pas comme quelque chose d'inférieur[1313]. La première guerre de l'opium (1839-1842) attira l'attention du public sur la Chine, ce qui poussa Bitchourine à rédiger de nouveaux ouvrages sur la loi, l'éducation, le commerce et l'agriculture dans l'Empire du Milieu[1314]. Désormais, cependant, la sinophilie avait presque perdu tout son éclat et l'image de la Chine se chargeait de connotations politiques de plus en plus négatives.

Pour la plupart des progressistes et des intellectuels russes, la Chine ne pouvait plus représenter un modèle d'autocratie éclairée dont on pouvait s'inspirer en vue d'un renouveau de la condition sociopolitique de la Russie. Au contraire, elle était désormais perçue comme un avertissement de ce que pourrait être l'avenir de la Russie si elle ne sortait pas de sa condition de stagnation économique, morale, spirituelle ou politique.

III Le changement de perception du milieu littéraire et philosophique au début du XIX^e^ siècle

Nous avons vu dans les paragraphes précédents que, durant le XVIII^e^ siècle, la perception de la Chine en Russie suivit dans les grandes lignes les évolutions de la pensée occidentale. Les premiers sinologues russes n'influencèrent que de façon limitée la perception des élites russes vis-à-vis de la Chine, à l'exception notable des ouvrages de Bitchourine[1315]. Ainsi, la nouveauté dans le domaine de l'évolution de la perception de l'Orient en Russie fut représentée par l'implication du milieu artistique, littéraire et philosophique russe dans le débat.

Pouchkine, en particulier, qui lut attentivement les travaux de Bitchourine, commença à se servir de l'empire du Milieu pour représenter un pays

[1312] Kim Alexander, « The Life and Works of N. Ia. Bichurin… », p. 170.
[1313] Lim Susanna Soojung, *China and Japan…*, p. 67.
[1314] Schimmelpenninck van der Oye David, *Russian Orientalism…*, pp. 147-148.
[1315] Самойлов Николай Анатольевич, *Россия и Китай…*, с. 236.

culturellement très distant de la Russie, mais aussi très différent de l'Europe[1316]. En 1830, le poète demanda même la permission de suivre Bitchourine durant la onzième expédition de la mission orthodoxe russe à Pékin pour voir la Chine de ses propres yeux. Cette demande lui fut néanmoins refusée[1317]. Dans ce cadre, il est intéressant de remarquer, comme le soutient Nikolaï Samoïlov, spécialiste des relations sino-russes, que :

« L'intérêt pour la Chine et le désir de visiter ce pays pour en connaître son ancienne culture, que Pouchkine devait à ses rencontres et conversations avec Bitchourine, étaient en même temps associés à certaines tendances importantes de sa production artistique. […] A. S. Pouchkine, qui s'efforçait à l'époque de s'approcher le plus possible de la réalité dans ses œuvres, envisageait très probablement la possibilité de présenter la vraie Chine à ses lecteurs. »[1318]

D'autres écrivains commencèrent à exprimer des avis divergents. Nous pouvons mentionner Aleksandr Griboïedov, qui dans un passage célèbre de sa pièce *Le malheur d'avoir trop d'esprit* [Горе от Ума], publiée en 1821, mentionnait sarcastiquement la Chine comme l'exemple à suivre pour ceux qui voulaient vivre dans une « sage ignorance », à l'abri de toute influence étrangère sur les mœurs de la société et la science[1319]. Entre les années 1820 et 1830, le sujet de l'Extrême-Orient devint assez fréquent dans des revues telles que *Le courrier asiatique* [Азиатский Вестник], *Le télégraphe moscovite* [Московский Телеграф], *L'abeille du nord* [Северная Пчела] ou *Le courrier sibérien* [Сибирский Вестник][1320].

À cet égard, nous pouvons mentionner le roman de science-fiction écrit par Vladimir Odoïevski en 1835, *Année 4338, lettres de Pétersbourg* [4338-й год : Петербургские Письма][1321]. Ce roman fut publié pour la première fois en 1835 dans la revue *L'observateur moscovite* [Московский Наблюдатель] sous le

[1316] Lukin Alexander, *The Bear Watches the Dragon…*, p. 15. L'Orient pour Pouchkine était principalement représenté par l'Orient du Caucase, l'Orient persan ou encore celui des steppes. Selon Laurraine de Meaux : « Le poète hérita […] des *topoï* forgés par les représentations littéraires européennes : l'Orient des Milles et une nuits comme terre des fables et du merveilleux ; l'Orient exotique, l'Orient sensuel, l'Orient religieux ou l'Orient despotique ». De Meaux Lorraine, « L'Orient de Pouchkine au cœur de l'imaginaire russe », in Pandopoulo Anna (éd.), *Les Orients dans la culture russe*, Université Jean-Jaurès, Toulouse, 2012 (Slavica Occitania 35), pp. 129-147.

[1317] Самойлов Николай Анатольевич, *Россия и Китай…*, с. 237.

[1318] Самойлов Николай Анатольевич, *Россия и Китай…*, сс. 237-238.

[1319] Lukin Alexander, *The Bear Watches the Dragon…*, p. 16.

[1320] Самойлов Николай Анатольевич, *Россия и Китай…*, с. 236.

[1321] La version utilisée pour cette analyse a été téléchargée par le site : <https://avidreaders.ru/book/4338-y-god-peterburgskie-pisma.html> [Consulté en ligne le 13/07/2021].

pseudonyme de V. Bezglasny, mais sa version complète ne fut disponible au grand public qu'en 1926[1322]. Les vicissitudes du protagoniste de ce roman épistolaire se déroulent dans un futur utopique[1323] et lointain où la Russie s'est imposée comme une puissance dominante et contrôle un territoire qui s'étale sur les deux hémisphères de la planète. Si, dans l'imaginaire de ce roman, toute autre puissance européenne a disparu, les États-Unis existent encore, mais ils sont décrits avec dédain comme un pays de spéculateurs et de voleurs violents[1324]. L'Empire chinois est, lui aussi, présenté comme une puissance de second ordre, mais, contrairement aux États-Unis, il a entrepris une évolution positive en suivant l'exemple russe[1325]. Le protagoniste du roman est un étudiant chinois, Tsungïev, dont le lecteur peut suivre les aventures et les réflexions par le biais des lettres qu'il envoie à un ami durant son voyage en Russie. Grâce à cet expédient narratif, Odoïevski présente au lecteur une vision charmée de la Russie futuriste. Il décrit un pays extrêmement avancé en termes de technologies, plein de merveilles et d'hommes de science cultivés et respectables. Les meilleurs savants du monde se réunissent d'ailleurs en Russie pour essayer d'éviter une catastrophe imminente : l'impact de la comète de Halley sur la Terre.

Ce roman offre des possibilités d'analyse intéressantes sous différents aspects : philosophiques, politiques et littéraires[1326], mais nous n'analyserons ici que l'image de la Chine qui y est présentée. Dans la première de ses lettres, Tsungïev s'extasie d'avoir eu la possibilité de voyager dans une machine volante russe :

« Tu peux dire ce que tu veux, mais voler dans les airs est parfaitement naturel pour l'homme. Bien sûr, notre gouvernement a bien fait de proscrire ce type

[1322] Федосеева Татьяна Васильевна, Горемыкина Мария Викторовна, « Утопия и Антиутопия в Прозе ВК Кюхельбекера и ВФ Одоевского », *Вестник Рязанского государственного университета им. С. А. Есенина*, № 4, § 45, 2014, с. 97.

[1323] Ковтун Наталья Вадимовна, « Роман В. Ф. Одоевского '4338 год' и традиции интеллектуальной утопии в России », *Известия Томского Политехнического Университета*, Том 307, § 5, 2004, сс. 179-183.

[1324] Voir à ce sujet l'interprétation de : Lin Tony H., « Beyond Science-Fiction : Vladimir Odoevskij's the Year of 4338 as a Hybrid Text », *Russian Literature*, vol. 74, § 3-4, 2013, pp. 315-316.

[1325] Certains remarquent à cet égard l'influence de Bitchourine sur l'image de la Chine présentée par Odoïevski. Voir par exemple : Самойлов Николай Анатольевич, *Россия и Китай…*, с. 238.

[1326] La littérature à ce sujet est assez riche, voir par exemple : Виргинский Виктор Семенович, « ВФ Одоевский как социолог и утопист », *Вопросы истории*, № 2, § 196, 1970 ; Cornwell Neil, « Utopia and Dystopia in Russian fiction : the Contribution of VF Odoyevsky », *Culture, Theory and Critique*, vol. 28, § 1, 1984 ; Lin Tony H., « Beyond Science-Fiction… » ; Федосеева Татьяна В., Горемыкина Мария В., « Утопия и антиутопия… », ; Савченко Дарья Сергеевна, « Русская научная фантастика : предвосхищая модернизацию », *Русская литература*, № 3, 2014 ; Пирожкова Софья Владиславовна, « Идеал цельного знания как принцип устроения науки и общества : взгляд в 4338 г. Из начала XXI века », *Vox. философский журнал*, № 28, 2020.

de vol – dans l'état d'avancement où nous sommes, il est encore un peu tôt pour que nous y pensions. […] Mais en Russie, il en va tout autrement : si tu avais pu voir comme les Russes souriaient en entendant mes craintes, mes questions sur les précautions à prendre… Ils ne me comprenaient pas ! Ils ont une telle confiance dans la force de la science et dans leur propre courage que, pour eux, voler est aussi simple que pour nous d'emprunter les chemins de fer. D'ailleurs, les Russes ont bien le droit de se moquer de nous. […] Bien peu de Russes souffrent du mal de l'air. Grâce à leur constitution solide, ils peuvent atteindre les couches les plus élevées de l'atmosphère sans ressentir aucune douleur dans la poitrine, ni d'élévation de la pression artérielle. »[1327]

Dans ce passage, Odoïevski affiche une attitude ambivalente vis-à-vis de la Chine et des Chinois. Si d'un côté, il présente un Chinois cultivé, curieux et intéressé[1328], de l'autre, la Russie et la Chine se trouvent sur deux niveaux de développement complètement différents. Tsungïev ne fait que souligner dans ses lettres l'infériorité de sa civilisation par rapport à la russe. Par ailleurs, à cause de la menace de la comète, la vie sur la Terre pourrait bien se terminer avant que la Chine ne réussisse à atteindre le niveau de développement de la Russie. Ainsi, seule la communauté scientifique russe peut faire face avec dignité et compétence au défi de la comète. La stupeur et l'admiration humble de Tsungïev vis-à-vis de la Russie est le *leitmotiv* du roman. Jamais le protagoniste n'hésite à glorifier tout ce qui est russe, ni à se lamenter sur l'arriération de tout ce qui est chinois[1329]. Cette exposition du retard structurel de la Chine représente le reflet de l'image du trope de la *Chine/momie embaumée* de Herder[1330], une interprétation qui est corroborée par l'explication que Tsungïev donne de cette arriération à la fin de sa deuxième lettre :

« Lorsque je contemple tout ce qui m'entoure, […] je me pose souvent la même question – que serait-il advenu de nous si notre grand Xu Hin, qui a

[1327] Odoïevski Vladimir, « L'An 4338. Lettres de Saint-Pétersbourg », trad. Victoire Feuillebois, in Odoïevski Vladimir, *Les contes bigarrés et autres nouvelles*, Classiques Garnier, Paris, 2023, pp. 211-212. En russe : Одоевский Владимир Федорович, *4338-й год. Петербургские письма*, 1835, Письмо 1-е, <http://az.lib.ru/o/odoewskij_w_f/text_0490.shtml> [Consulté en ligne le 13/02/2023].

[1328] Dans ce sens, l'influence de Bitchourine, qui fréquentait les soirées littéraires organisées par Odoïevski semble évidente. Lim Susanna Soojung, *China and Japan…*, p. 66.

[1329] Voir par exemple le début de la lettre 2 : « La nuit, comme la maison est éclairée de l'intérieur, cette enfilade de toits scintillants crée une vision enchanteresse. De surcroît, cette invention est très utile – ce n'est pas comme chez nous, à Pékin, où de nuit personne ne distinguerait sa maison de celle de son voisin, à moins de descendre à terre ». Odoïevski Vladimir, *L'An 4338…*, p. 212. En russe : Одоевский Владимир Ф., *4338-й год…* Письмо 2-е

[1330] Voir chapitre 3.

fini par réveiller la Chine de son sommeil de tant de siècles, ou plutôt de sa léthargie morbide, était né 500 ans plus tôt ? Où en serions-nous s'il n'avait anéanti les restes de nos vieilles sciences puériles, s'il n'avait remplacé nos fétiches par une foi authentique, s'il ne nous avait fait rejoindre la famille des peuples civilisés ? […] nous ne vaudrions guère mieux que ces sauvages Américains qui, faute d'autres objets de spéculation, vendent leurs villes aux enchères publiques, puis tentent contre nous des raids que nous sommes les seuls au monde à devoir contenir par une armée spéciale. C'est terrible de penser qu'il n'y a pas deux cents ans que nous avons commencé de voler, et c'est grâce aux victoires des Russes contre nous que nous avons appris cet art ! Et tout cela est la faute de cette raideur chinoise à laquelle nos poètes trouvent encore des qualités esthétiques. Bien entendu, nous Chinois tombons aujourd'hui dans l'extrême inverse – dans l'imitation déraisonnable des étrangers. Tout chez nous se fait maintenant à la manière russe : les vêtements, les coutumes, la littérature. La seule chose que nous n'ayons pas prise aux Russes, c'est leur astuce, mais nous l'apprendrons avec le temps. Oui, mon ami, nous sommes arriérés, bien arriérés par rapport à nos célèbres voisins. Il faut que nous nous dépêchions d'apprendre, tant que nous sommes jeunes et qu'il y a encore du temps. »[1331]

Ainsi, la Chine a vécu pendant des siècles dans une « stagnation mortelle » et a commencé à sortir de son « sommeil séculaire » depuis 500 ans seulement. Cela a été possible non seulement grâce à un Prince éclairé, mais surtout grâce à une guerre perdue contre la Russie. Une guerre qui a eu comme résultat l'imposition des mœurs russes en Chine et la nécessité pour les Chinois d'imiter les Russes. On reconnaît ici un autre cliché orientaliste, typique du discours du « péril jaune » : les Chinois, par manque naturel de créativité, ne peuvent que copier les Européens, ou, dans ce cas, les Russes. Ce passage chante de toute évidence les vertus du colonialisme russe. Tsungïev en arrive même à reconnaître que perdre une guerre contre la Russie a été très positif pour son pays. Le roman affiche ainsi la supériorité de tout ce qui est russe, ce qui se manifeste tant dans l'expression d'un orgueil patriotique typique de l'époque (on reviendra sur ce point), que dans l'espoir d'un avenir où la Russie saura s'imposer par la force de son génie scientifique et de ses avancées technologiques, ainsi que par sa puissance militaire.

[1331] Odoïevski Vladimir, *L'An 4338…*, p. 214. En russe : Одоевский Владимир Ф., *4338-й год…* Письмо 2-е

Même s'il eut un retentissement limité au moment de sa première publication[1332], le roman d'Odoïevski témoigne de l'affirmation, en Russie, de stéréotypes négatifs sur la Chine déjà répandus en Europe occidentale. Toutefois, dans *Année 4338,* on perçoit encore une certaine forme de respect et de considération par rapport à la Chine. Le tournant idéologique se manifesta dans le milieu philosophique une année après la parution du roman d'Odoïevski.

En 1836, Piotr Tchaadaïev (1794-1856) publia la première de ses *Lettres philosophiques* [Философические Письма]. Sa vision est inspirée par l'idéalisme hégelien, qu'il s'appropria pour exprimer son jugement sur l'Asie, mais aussi et surtout, sur la Russie. Sa *Lettre* contient un sévère jugement quant au rôle de la Russie dans l'histoire mondiale. Tchaadaïev soutient que, quoique située entre l'Allemagne et la Chine, la Russie ne partage ni les traditions de l'Occident, ni celles de l'Orient et n'a nullement participé au progrès de l'humanité. Bref, la civilisation russe n'a pas fait preuve de créativité ou de génie scientifique, et elle n'a été à l'origine d'aucun rayonnement intellectuel d'envergure[1333]. La divulgation de la première de ses *Lettres* fit éclater un tel scandale que Tchaadaïev fut rapidement déclaré fou par décret impérial[1334]. Pourtant, sa vision exerça une influence durable dans les cercles des penseurs russes. Dans le cadre de sa réflexion, la Chine et l'Inde étaient des exemples historiques dont la Russie devait s'inspirer afin d'éviter de suivre le même parcours de stagnation et de stérilité civilisationnelle :

« Ces pays étaient ensuite destinés à un grand enseignement, que nous devons saisir. En les regardant maintenant, nous devenons en quelque sorte les contemporains de ce monde dont il ne demeure que des ruines autour de nous ; ainsi, nous pouvons y observer en quoi se serait transformé le genre humain sans l'impulsion nouvelle que lui a donné une main toute-puissante. »[1335]

[1332] Comme le remarque Samoïlov : « […] Odoevsky ne termina pas son travail sur le roman. Il est possible que cela soit dû à la défaite écrasante que l'Empire Qing a subie face à la Grande-Bretagne lors de la première guerre de l'opium (1840-1842). Après que la Chine avait démontré si clairement sa faiblesse militaire, il était difficile de proposer au lecteur russe un ouvrage dans lequel la Chine était présentée comme l'un des principaux centres de la Civilisation de l'avenir ». Самойлов Николай Анатольевич, *Россия и Китай…*, с. 238.

[1333] Чаадаев Пётр Яковлевич, *Философические письма, адресованные даме. Составление, вступительная статья и дополнительные материалы А. А. Тесли*, РИПОЛ классик, Москва, 2017, сс. 12-16.

[1334] À ce propos, voir entre autres l'introduction d'Aldo Ferrari dans Čaadaev Pëtr Jakovievič, *Lettere filosofiche, apologia d'un pazzo*, Edizioni Città Nuova, Roma, 1992.

[1335] Чаадаев Пётр Я., *Философические письма…*, с. 93.

Tchaadaïev associait l'Orient à des caractéristiques « faibles » telles que la docilité ou la passivité, en opposition radicale avec un Occident fort et entreprenant[1336].

Avec cette publication, Tchaadaïev fut à l'origine d'une réflexion sur l'identité russe qui donna naissance à deux courants de pensée importants, celui des occidentalistes et celui des slavophiles. Or, si les occidentalistes et les slavophiles s'opposaient sur de nombreux points[1337], les uns comme les autres intégrèrent cette vision de l'Asie comme lieu de stagnation et d'infériorité civilisationnelle[1338]. Du côté occidentaliste, en particulier, Vissarion Biélinski se montra ouvertement critique à l'égard des publications sinophiles à partir des années 1830 déjà. Au début des années 1840, sans jamais nier l'importance des efforts académiques du sinologue Bitchourine, Biélinski qualifia tout de même ses ouvrages de partisans. D'après lui, Bitchourine diffusait une vision idéalisée de l'Empire du Milieu, en négligeant les aspects négatifs qui emprisonnaient la Chine dans une longue stagnation [неподвижность] morale et civilisationnelle[1339]. Avec ses écrits, Biélinski popularisa le terme *kitaïchtchina* [китайщина][1340] qui sous-tendait une connotation négative[1341] : la *kitaïchtchina* (parfois *kitaïzm* [китайзм][1342]) devint le synonyme d'une certaine inertie ainsi que d'une arriération politico-culturelle caractérisée entre autres par une administration étatique cérémonieusement obséquieuse[1343], voire par un conservatisme incapable d'évoluer[1344]. D'après

---

[1336] Pandey Sanjay Kumar, « Asia in the Debate on Russian Identity », *International Studies*, vol. 44, § 4, 2007, p. 323.

[1337] Voir entre autres : Tempest Richard, « Madman or Criminal : Government Attitudes to Petr Chaadaev in 1836 », *Slavic Review*, vol. 43, § 2, Summer 1984, pp. 281-287 ; Segrillo Angelo, « A 'Carta Filosófica' de Chaadaev : o 'tiro no escuro' que detonou o debate entre ocidentalistas e eslavófilos na Rússia », *Revista caminhos da historia*, vol. 15, § 2, 2010 ; Mendosa Maria Antonietta, *Uno scrittore russo del primo'800 : Pëtr Jakovlevič Čaadaev*, Universitas Studiorum Edizioni, Mantova, 2014 ; Шишков Иван Захарович, « П.Я. Чаадаев как предтеча русской философской традиции », *Вестник митхт. серия : социально-гуманитарные науки и экология*, Том 2, § 4, 2015, cc. 75-81 ; Brodsky Alexander, « Ideology or Ontology? Metaphysical Premises of P. Chaadaev's Argument with Slavophiles », *American Scientific Journal*, vol. 6, § 6, 2016, pp. 142-158 ; Hamburg Gary Michael, « Petr Chaadaev and the Slavophile-Westernizer Debate », in Emerson Caryl, Pattison George, Poole Randall A. (eds.), *The Oxford Handbook of Russian Religious Thought*, Oxford University Press, Oxford, 2020.

[1338] Maiorova Olga, « A Revolutionary and the Empire. Alexander Herzen and Russian Discourse on Asia », in Bassin Mark, Glebov Sergey, Laruelle Marlène (eds.), *Between Europe and Asia. The Origins, Theories and Legacies of Russian Eurasianism*, University of Pittsburgh Press, Pittsburgh, 2015, p. 16.

[1339] Lukin Alexander, *The Bear Watches the Dragon…*, pp. 17-18.

[1340] Aujourd'hui, ce terme est redevenu plutôt un synonyme de « chinoiserie ».

[1341] Le recours au suffixe *-chtchina* apporte en effet une caractérisation négative au mot auquel il est appliqué.

[1342] Самойлов Николай Анатольевич, *Россия и Китай…*, c. 239.

[1343] Becker Seymour, « Russia between East and West : the Intelligentsia, Russian National Identity and the Asian Borderlands », *Central Asian Survey*, vol. 10, § 4, 1991, pp. 54-57 ; Bassin Mark, *Imperial Visions…*, pp. 51-52.

[1344] Самойлов Николай Анатольевич, *Россия и Китай…*, c. 239.

Aleksandr Herzen, la Chine représentait l'image vivante de la stérilité et de la stagnation qui menaçait l'Occident. Cette menace était vouée à se concrétiser si l'Europe ne réformait pas son fonctionnement politique et ses valeurs socio-économiques en profondeur[1345]. Le danger de sinisation de l'Europe était représenté, selon Herzen, par l'affirmation de la modernité capitaliste[1346] et de la petite bourgeoisie en tant que classe dominante après les échecs des révolutions européennes en 1848[1347]; une classe qu'il considérait comme décadente et dépourvue de tout élan vital capable de prévenir un effondrement civilisationnel[1348]. Nous retrouvons un exemple de cette pensée dans un passage où Herzen traite de l'ouvrage de John Stuart Mill *The Liberty* (1859):

« Est-ce que quelqu'un a prétendu que les animaux politiques ou sociaux, vivant non seulement en troupeau, mais organisés d'une certaine façon (telles les fourmis et les abeilles) aient installé leurs fourmilières ou leurs ruches du premier coup ? J'en doute. Des millions de générations se sont couchées et ont péri avant de s'organiser et de consolider leurs fourmilières chinoises.

[…] tout peuple qui arriverait à cet état de conformité entre la structure sociale externe et ses besoins personnels ne verrait aucune nécessité interne (tant que ses besoins ne changent pas) d'aller de l'avant, de guerroyer, de se mutiner, de produire des personnalités excentriques. […]

Le monde dont parle Stuart Mill n'est pas encore parvenu à cet état de complète tranquillité. Après toutes ses révolutions et secousses, il n'est ni stable, ni rassis : il est recouvert d'une couche épaisse de crasse, il est bourbeux, on n'y trouve ni la pureté de la porcelaine de Chine, ni la blancheur de la toile de Hollande. […]

Alors, pour reprendre les paroles de Stuart Mill, l'Angleterre pourra devenir une Chine (perfectionnée, bien entendu), en conservant tout son commerce, toute sa liberté, en améliorant sa législation, […]. Et pendant ce temps, la France suivra le beau cours martial de la vie persane […].

Par conséquent, il ne s'agit pas de se demander s'il est courtois de prophétiser pour l'Angleterre le sort de la Chine (mais ce n'est pas moi qui le fais, c'est

[1345] Lukin Alexander, *The Bear Watches the Dragon…*, pp. 16, 18-20. Herzen développa cette idée après avoir été longtemps en contact avec John Stuart Mill à Londres. Mill utilise l'image de la Chine comme un exemple de cette médiocrité qui aurait porté l'Empire britannique vers son déclin. Lim Susanna Soojung, *China and Japan…*, p. 70.

[1346] Lim Susanna Soojung, « Pan Mongolians at Twilight : East Asia and Race in Russian Modernism, 1890-1921 », in Kowner Rotem, Demel Walter (eds.), *Race and Racism in Modern East Asia. Western and Eastern Constructions*, Brill, Leiden, 2013, p. 160.

[1347] Maiorova Olga, « A Revolutionary and the Empire… », p. 17.

[1348] Lukin Alexander, *The Bear Watches the Dragon…*, p. 20.

Mill lui-même), ou s'il était de bon goût d'annoncer à la France qu'elle allait devenir une Perse : quoique, à vrai dire, je ne sache vraiment pas pourquoi la Chine et la Perse peuvent être insultées impunément ! La question vraiment importante que Stuart Mill n'a pas effectuée, est la suivante : existe-t-il des germes d'une force nouvelle capable de renouveler le sang ancien ? Y a-t-il des plantes, des pousses saines, capables de traverser l'herbe rare ? Or, cette question revient à se demander si un peuple se laissera utiliser définitivement comme engrais pour le sol de la nouvelle Chine et de la nouvelle Perse, se laissera condamner aux gros travaux sans fin, à l'ignorance et à la famine, acceptant en retour (comme au jeu du loto) qu'un individu sur dix mille puisse, en tant qu'exemple, encouragement et apaisement pour les autres, s'enrichir et se transformer de "dévoré" en "dévoreur". […]

Si le peuple est vaincu, la nouvelle Chine et la nouvelle Perse sont inévitables.

Si c'est le peuple qui l'emporte, une révolution sociale est inévitable ! […]

Comment l'ouvrier anglais posera sa question sociale, nous ne le savons pas, mais son entêtement de taureau est énorme. […] Si le peuple d'Angleterre devait être battu, […] alors la Chine prophétisée par Stuart Mill ne serait pas loin. La transition se ferait imperceptiblement ; comme nous l'avons dit, pas un seul droit ne serait perdu, pas une liberté ne serait supprimée ; simplement disparaîtrait la capacité de profiter de ces droits et de cette liberté ! »[1349]

Nous observons donc que l'association de l'Asie, et en particulier de la Chine, à une idée de stagnation avait désormais pris pied dans les écrits et dans les imaginaires de plusieurs intellectuels russes, malgré les différences dans la manière de traiter le sujet qui dérivaient des orientations politiques de chaque auteur.

IV L'affirmation du messianisme russe, entre doutes intérieurs et pressions externes

Le changement du discours littéraire et philosophique se développa, en Russie, en parallèle avec l'affirmation du nationalisme moderne au niveau politique, avec ses implications en matière de recherche d'une identité nationale et d'une mission justifiant la prétention à l'exceptionnalisme de

[1349] Herzen Alexandre, *Passée et méditations*, trad. Olivier Daria, tome IV, Éditions L'Âge de l'Homme, Lausanne, 1981, pp. 71-74. En russe : Герцен Александр Иванович, *Былое и думы 1856-1869. Часть VI*, Издательство Лань, 2013, сс. 63-65.

l'Empire ou du peuple russe[1350]. Néanmoins, une des raisons qui fondent ce changement d'attitude du milieu intellectuel russe vis-à-vis de l'Asie fut le développement et la diffusion en Russie d'une discussion sur la façon dont la Russie devrait concevoir sa propre identité face à l'Europe occidentale[1351]. Biélinski, par exemple, trouvait que les raisons des différences de mœurs entre les Russes et les autres Européens remontaient à la période du joug tatar[1352]. La longue soumission de la *Rous* au pouvoir mongol était mise en avant par certains occidentalistes comme Biélinski, ce qui permettait de donner un sens aux différences fondamentales de développement socio-économique qui existaient entre la Russie et le reste de l'Europe occidentale[1353]. Néanmoins, les réflexions qui mûrissaient dans ces cercles intellectuels permettaient de contrebalancer ces considérations peu flatteuses en attribuant à la Russie ou au peuple russe des caractéristiques justifiant ses prétentions de supériorité ou d'exceptionnalité par rapport aux autres nations. Cela se manifesta au cours des décennies suivantes, comme nous le verrons en particulier au chapitre 12, dans l'affirmation d'une pensée messianique qui confortait une partie des intellectuels russes dans l'idée que les contradictions de l'Empire, ses retards historiques et même les souffrances de sa population s'épanouissaient dans la certitude que la Russie était la nation élue pour délivrer le monde de ses chaînes et l'accompagner vers un avenir radieux[1354]. D'ailleurs, la Russie pouvait facilement être décrite comme le dernier bastion de la chrétienté défendant la civilisation européenne des hordes barbares orientales (du passé ou du présent), ou, au contraire mais en parallèle, comme le seul empire capable d'absorber des populations aussi différentes des Slaves que les populations orientales[1355].

Certes, ce messianisme pouvait être entendu différemment par chaque auteur. Herzen, par exemple, interpréta ce sentiment d'une façon très originale, fort différente du traditionalisme tsariste. En considérant l'extrait proposé dans le paragraphe précédent, où Herzen développe ses réflexions sur l'ouvrage de Mill, Susanna Soojung Lim, spécialiste en littérature russe, remarque que :

« En présentant la Chine comme l'antithèse de la liberté et en l'identifiant fortement à l'Europe, Herzen était en train de dresser un contexte qui mettrait

[1350] Voir aussi chapitres 4 et 12.
[1351] Bassin Mark, *Imperial Visions*…, pp. 37-45, 50-51.
[1352] Pandey Sanjay Kumar, « Asia in the Debate… », p. 323.
[1353] À ce sujet, voir le chapitre 5.
[1354] Bassin Mark, *Imperial Visions*…, pp. 45-47.
[1355] Maiorova Olga, « A Revolutionary and the Empire… », p. 16.

efficacement en valeur son utopie de la commune paysanne russe (*obchtchina* ou *mir*). Alors que Mill avait évoqué la Chine dans l'espoir de revivifier la force de l'Angleterre, Herzen parlait de la décadence d'un Occident chinois dans l'espoir qu'il permette enfin à la jeunesse historique de la Russie de rayonner. La vitalité du peuple russe et de la commune se manifestait d'autant plus clairement qu'elle était opposée à celle de l'Est et de l'Ouest confondus. L'Europe en tant que Chine de Herzen incluait en outre l'État tsariste, étranger à la véritable nation symbolisée par le peuple (*narod*). Bien que constituant une unité collective, le peuple devait être distingué des masses méprisables : pour Herzen, ces dernières étaient chinoises ou européennes-bourgeoises, une "hydre à mille têtes" associée à la technologie et à la culture modernes […]. La manifestation du philistinisme […] n'avait pas encore affecté l'entité vierge qu'il considérait être le peuple russe. »[1356]

La mission spéciale appartenait donc, dans ce cas, au peuple russe parce qu'il avait la possibilité de tracer une route révolutionnaire par l'exemple de ses mœurs, de ses actions, et même par son identité profonde et ses traditions qui le différenciaient de la Chine de l'est aussi bien que de la Chine de l'ouest (l'Europe). Comme nous le rappelle Soojung Lim, Herzen « tenta de donner une dimension nouvelle et positive à l'image de la "Russie, Asie barbare" »[1357], en se décrivant, dans une lettre qu'il adressa à Pierre-Joseph Proudhon (1809-1865), comme « un barbare non seulement de naissance, mais par conviction » :

« Mais savez-vous, Monsieur, que vous avez signé le traité avec un barbare, et un barbare d'autant plus incorrigible, qu'il l'est non seulement par naissance, mais par conviction. Mon plus grand désir serait de pouvoir imprimer à la partie étrangère du journal le caractère de la haine profonde et complète pour le vieux monde, pour la civilisation agonisante ; en véritable Scythe je regarde avec plaisir comment ce vieux monde, qui s'écroule, s'abîme et je n'ai pas la moindre pitié de lui ; et c'est à nous qu'il appartient d'élever la voix pour témoigner que ce vieux monde – auquel nous n'appartenons qu'en partie – se meurt. Sa mort sera notre investiture. Vos compatriotes sont bien loin de partager ces idées, moi je ne connais qu'un seul Franglais libre – c'est vous. Vos hommes révolutionnaires sont rétrogrades, ce sont les hommes du vieux

[1356] Lim Susanna Soojung, *China and Japan…*, p. 71.
[1357] Lim Susanna Soojung, *China and Japan…*, pp. 72-73 ; Maiorova Olga, « A Revolutionary and the Empire… », pp. 21-23.

monde, ils ne sont pas libres, ils sont chrétiens, sans le savoir, monarchistes, en combattant la monarchie. »[1358]

Cette posture de Herzen anticipe de quelques décennies la fascination que certains poètes russes ressentiront pour l'image des Scythes entre la fin du XIXe siècle et le début du XXe siècle[1359]. Toutefois, comme nous l'avons montré dans le chapitre 5, la fascination pour une expansion territoriale en Extrême-Orient afin de rapprocher la Sibérie des États-Unis avait amené Herzen à déclarer un certain soutien pour les perspectives de colonisation de la région de l'Amour : « Bien entendu, la Sibérie devra s'étendre jusqu'à la frontière chinoise »[1360]. Le messianisme et l'exceptionnalisme russe en relation à l'Asie se mélangeaient donc dans la pensée de Herzen de façon très complexe, et ses propos révolutionnaires n'excluaient pas une idée d'expansionnisme colonial russe en Asie nord-orientale, même dans une perspective progressiste.

En général, vers la moitié du XIXe siècle, entre une Asie assoupie dans son immobilité léthargique et un Occident gâché par son matérialisme voué à l'épuisement de l'âme, dans les esprits de certains intellectuels russes il ne restait que la Russie et/ou les Russes pour assumer le rôle de guide et montrer à l'humanité le bon chemin vers un renouveau moral, social et spirituel, comme le remarque Mark Bassin :

« […] le messianisme que le nationalisme russe avait assimilé au début du XIXe siècle avait en effet cédé à la "tentation de l'impérialisme" qui, selon Nikolaï Berdiaiev, avait toujours été une option, et il était par conséquent empreint d'une vision impériale structurée. »[1361]

L'Asie devenait ainsi pour certains le terrain idéal pour la réalisation de ce rêve messianique impérial, comme l'exemplifie un poème de 1848 du poète Fiodor Tioutchev (1803-1873) intitulé *Géographie russe* [Русская География] :

« Moscou, la ville des Pierres et la ville des Constantins, –
voilà les capitales sacrées de l'Empire russe.
Mais où sont ses limites ? Et où sont ses frontières, –

[1358] Lettre à Proudhon, Genève, le 27 (15) août 1849. Герцен Александр Иванович, *Собрание сочинений в тридцати томах, том двадцать третий, письма 1847-1850 годов*, Издательство Академии Наук СССР, Москва, 1961, с. 176.
[1359] Voir chapitre 12.
[1360] Voir la citation complète au chapitre 5, paragraphe VI.
[1361] Bassin Mark, *Imperial Visions…*, p. 48.

au nord, à l'est, au sud, au couchant ?
Les temps à venir, élucideront ses destins.
Sept mers intérieures et sept grands fleuves…
Du Nil à la Neva, de l'Elbe à la Chine,
du Volga à l'Euphrate, du Gange au Danube…
Voilà l'empire russe… et il ne se perdra pas dans les siècles.
Ainsi l'Esprit l'a prédit et Daniel l'a prophétisé. »[1362]

Dans un premier temps, cette mission civilisationnelle russe en Asie entra dans le cadre de l'idéologie du « fardeau de l'homme blanc », bien diffusée en Europe. En témoigne, par exemple, la pensée de l'historien et journaliste Mikhaïl Pogodine (1800-1875). Pogodine, malgré l'approche critique qu'il développa vis-à-vis des puissances européennes après la guerre de Crimée, encouragea l'expansion russe vers la Chine, le Japon, le Tibet, Khiva, Boukhara et la Perse pour éduquer ces peuples à la civilisation européenne[1363]. Dans ce contexte, l'image négative de l'Orient, et de la Chine en particulier, servait désormais les propos de construction d'une idéologie nationaliste messianique[1364], demandant la mise en pratique de politiques coloniales et impérialistes. Toujours selon Mark Bassin :

« La perspective d'un vaste continent entier dépérissant dans une somnolence languissante s'avéra absolument irrésistible pour les nationalistes. Il s'agissait d'un vaste espace où ils auraient toute latitude pour assumer leurs fonctions messianiques, un espace qui, en outre, se trouvait directement à leur porte et sur lequel ils pouvaient donc revendiquer une priorité par rapport à d'autres potentielles puissances civilisatrices occidentales. Cette Asie leur appartenait de droit et leur semblait incontestable. »[1365]

L'intérêt renoué pour les perspectives impérialistes en Orient donna d'ailleurs une nouvelle impulsion à la création et au développement d'institutions académiques visant, entre autres, la formation des cadres nécessaires

[1362] Тютчев Фёдор Иванович, *Русская география*, 1848 ou 1849. <http://www.ruthenia.ru/tiutcheviana/stihi/bp/139.html> [Consulté en ligne le 06/09/2021].
[1363] Lukin Alexander, *The Bear Watches the Dragon…*, pp. 45-46.
[1364] Sur ce sujet voir également : Bassin Mark, « The Russian Geographical Society, the "Amur Epoch", and the Great Siberian Expedition 1855-1863 », *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 73, § 2, 1983.
[1365] Bassin Mark, *Imperial Visions…*, p. 52.

pour soutenir l'effort expansionniste russe, comme le dit Schimmelpenninck van der Oye :

« L'écrasante majorité des étudiants s'inscrivaient dans les départements consacrés au Proche-Orient, dont les langues étaient également les plus demandées par le ministère des Affaires étrangères, leur futur employeur potentiel. Les inscriptions étaient souvent stimulées par l'expansion coloniale russe. Les petites guerres tsaristes au Turkestan entre les années 1860 et 1880 attirèrent encore plus d'étudiants dans la section arabe, persane, turque et tatare, tandis que la poussée en Asie de l'Est au tournant du XX^e^ siècle encouragea de nombreux étudiants à s'inscrire dans la section de chinois et mandchou. »[1366]

La faculté de langues orientales ouvrit ses portes au sein de l'Université de Saint-Pétersbourg en 1855[1367]. Néanmoins, Schimmelpenninck van der Oye montre dans ses recherches que, contrairement aux attentes de ses fondateurs qui souhaitaient que cette institution agisse pour soutenir les ambitions impériales russes en Asie[1368], les professeurs qui y travaillèrent placèrent souvent la diffusion de la connaissance scientifique et culturelle en première place. Le sinologue Vladimir Vassiliev (1818-1900), par exemple, essaya toujours de garder une certaine distance critique tant vis-à-vis des sinophiles que des sinophobes[1369]. Schimmelpenninck van der Oye a remarqué que, dans ses travaux et exposés, Vassiliev s'engageait souvent dans la déconstruction des préjugés européens par rapport à l'Asie et à la Chine. Jusqu'à la fin de sa vie, il refusa les théories raciales et chercha des raisons politiques internes pour expliquer l'état de faiblesse et d'arriération de la Chine des Qing. Vassiliev en arriva parfois à critiquer le comportement prédateur de la Russie en Asie[1370]. Tout en partageant l'idée de l'existence d'une mission civilisatrice spéciale qui différencierait la Russie des autres puissances impérialistes, et en soutenant l'aspiration des élites russes visant l'accomplissement d'un destin manifeste russe en Asie, il fut partisan d'une approche respectueuse et constructive de la part de la Russie envers ses voisins orientaux[1371]. Ces positions, comme nous le montrerons, ne furent pourtant pas majoritaires au sein de la société russe de

[1366] Schimmelpenninck van der Oye David, *Russian Orientalism...*, p. 174.
[1367] Schimmelpenninck van der Oye David, *Russian Orientalism...*, pp. 173-175.
[1368] Schimmelpenninck van der Oye David, *Russian Orientalism...*, pp. 174-175.
[1369] Schimmelpenninck van der Oye David, *Russian Orientalism...*, p. 179.
[1370] Schimmelpenninck van der Oye David, *Russian Orientalism...*, pp. 180-183.
[1371] Schimmelpenninck van der Oye David, *Russian Orientalism...*, pp. 177-185.

la seconde moitié du XIXe siècle, ni largement soutenues par les élites cultivées russes de l'époque, en dehors du milieu académique des études orientales.

Ainsi, au milieu du XIXe siècle, de nombreux penseurs russes aussi bien que l'administration tsariste, tout en critiquant les puissances occidentales, en absorbaient tant les idées que les postures en matière de politique étrangère[1372]. La perception de l'Orient évoluait en Russie de la même manière qu'en Europe occidentale, en Amérique septentrionale et en Océanie, en suivant les tournures politiques internes, les réflexions identitaires des élites et les désirs de projection en tant que puissance impériale[1373]. Ces idéologies ne firent que se renforcer après le déclenchement de la guerre de Crimée : les puissances occidentales semblaient s'unir pour dénier à la Russie une place de prestige au sein de la famille européenne, et la défaite semblait pointer du doigt l'Asie pour la rescousse de la fierté nationale perdue[1374]. Dès lors, comme nous allons le voir, la littérature, les récits journalistiques et d'autres formes d'expression suivirent cette évolution en apportant leur contribution à la diffusion du discours du « péril jaune » en Russie.

V Une période de transition avant l'essor de la littérature du « péril jaune »

Durant les années 1830 déjà, l'intérêt des intellectuels russes pour la région de l'Amour avait sensiblement augmenté et l'on avait assisté à une véritable prolifération de publications qui chantaient les richesses de cette région et les fortunes que l'Empire pourrait tirer de sa colonisation[1375]. En 1842, par exemple, Nikolaï Polevoï, écrivain, historien et éditeur du *Télégraphe moscovite* [Московский телеграф], publia une pièce de théâtre intitulée *Comédie sur la guerre de Fiodosia Sidorovna contre les Chinois* [Комедия о войне Федосьи Сидоровны с Китайцами]. Cette pièce, jouée plusieurs fois au théâtre Aleksandrovski durant les années 1840 et 1850[1376], a connu un grand succès auprès du public[1377]. Elle mettait en scène la prétendue lâcheté

[1372] Bassin Mark, *Imperial Visions…*, pp. 56-57.
[1373] Cette remarque a déjà été proposée partiellement dans les chapitres 2, 4 et 5.
[1374] Bassin Mark, *Imperial Visions…*, pp. 66-68.
[1375] Bassin Mark, *Imperial Visions…*, pp. 69-78.
[1376] Титаренко Анастасия Сергеевна, « Представления о Китае в русском народном сознании (вторая половина XIX-начало XX вв.) », *Известия Уральского Федерального Университета, Серия 2, Гуманитарные науки*, Том. 16.2, § 127, 2014, с. 246.
[1377] Самойлов Николай Анатольевич, *Россия и Китай…*, сс. 241-242.

des soldats chinois qui se faisaient battre par une femme russe à la tête de deux cosaques[1378]. Ainsi, lorsque le gouverneur général de la Sibérie orientale Nikolaï Mouraviov et ses hommes poussèrent les représentants chinois à signer les traités d'Aïgoun et de Pékin (voir chapitre 6), l'idée que cela représentait l'accomplissement d'une aventure à laquelle la nation russe était prédestinée est déjà répandue dans de larges secteurs de la société. Comme le soutient Soojung Lim, durant la première moitié du XIXe siècle :

« L'Orient n'a pas fonctionné comme une identité unique pour les Russes […]. Ce qui ressort de leurs réflexions sur la Russie, l'Occident et la Chine, c'est l'idée de deux Orients, l'un exprimant un "Orient russe" ou "intérieur" [Inner East], l'autre un "Orient chinois" ou "lointain" [Far East] […]. »[1379]

Cet « Orient intérieur » représentait le volet idéologique qui soutenait l'idée de l'unicité de la Russie et de sa mission civilisatrice par rapport à l'Occident, alors que l'« Orient lointain » était l'espace où les intellectuels russes pouvaient déployer l'éventail idéologique de l'orientalisme occidental avec certaines déviations de l'original[1380].

Cette dichotomie se déclina de façon particulièrement intéressante dans les travaux de l'écrivain Ivan Gontcharov (1812-1891). Contrairement à d'autres intellectuels, qui discutaient d'une Asie qu'ils n'avaient jamais vue, Gontcharov participa à la mission diplomatique menée par le comte Evfimi Poutiatine (1803-1883), qui fit cap pour le Japon en 1852 afin d'ouvrir ce pays au commerce avec la Russie. Cette expédition s'insérait dans le cadre d'une compétition entre les Russes et les Américains pour le marché japonais. À cette époque, le Japon était encore fermé à presque tout contact avec les Occidentaux et représentait une des dernières frontières pour les puissances coloniales[1381]. Gontcharov décrivit ainsi son expérience de voyage dans le livre qu'il rédigea entre 1855 et 1858[1382], *La frégate Pallas* [Фрегат Паллада, очерки путешествия][1383], du nom du vaisseau amiral sur lequel il voyagea. L'écrivain portait un jugement ambigu vis-à-vis de l'Empire britannique et

[1378] Титаренко Анастасия Сергеевна, « Представления о Китае… », с. 246.
[1379] Lim Susanna Soojung, *China and Japan…*, p. 75.
[1380] Maiorova Olga, « A Revolutionary and the Empire… », p. 14.
[1381] Voir chapitre 3.
[1382] Des extraits de cet ouvrage furent publiés dans différentes revues entre 1855 et 1857, alors que la première publication intégrale date de 1858.
[1383] Гончаров Иван Александрович, *Фрегат 'Паллада': очерки путешествия в двух томах*, Издание А. И. Глазунова, Санкт-Петербург, 1858. Nous avons consulté la version : Гончаров Иван Александрович, *Фрегат 'Паллада': очерки путешествия в двух томах*, Приволжское Книжное Издательство, Саратов, 1986.

de ses représentants éparpillés dans les ports d'escale africains et asiatiques. Même s'il était admiratif du caractère industrieux des Anglais, il était, comme la plupart des intellectuels russes, critique du modèle de développement et de domination coloniale que les Anglais promouvaient[1384]. À l'instar de Herzen par exemple, il considérait que le développement rapide du capitalisme anglais uniformisait tout ce qu'il pouvait y avoir de poétique dans le monde en le rendant prosaïque et stérile[1385].

Néanmoins, comme l'a remarqué Soojung Lim, Gontcharov ne sous-estima jamais l'importance du succès des marchands anglais et il fut capable de décrire les conséquences positives de leurs activités pour l'amélioration de la qualité de vie des citoyens britanniques[1386]. Cette attitude, tiraillée entre admiration[1387] et critique, résultait de la rivalité géopolitique qui se configurait sur l'échiquier mondial entre les Empires anglais et russe, qui devint par la suite célèbre sous le nom de « Grand jeu ». À bord de *La frégate Pallas*, Gontcharov propose une analyse perspicace du fonctionnement de l'économie coloniale. Mieux que la plupart de ses contemporains, il souligne le lien entre l'augmentation du bien-être en Angleterre et la mise en exploitation de la périphérie asiatique de l'Empire[1388]. L'écrivain décrit pourtant très négativement le comportement hautain, méprisant et parfois violent des Britanniques vis-à-vis des populations asiatiques :

« En règle générale, l'attitude des Anglais envers les Chinois, comme envers les peuples qui sont sous leur dépendance, n'est pas, à proprement parler, cruelle mais dure et dominatrice ou froidement méprisante, au point que le spectacle en est difficilement supportable. Ils ne reconnaissent pas en eux des êtres humains, ils les considèrent comme des bêtes de somme qu'ils ne battent pas, peut-être, qu'ils entourent même de soins, c'est-à-dire qu'ils les nourrissent bien, les payent généreusement et avec justice mais ne cachent

[1384] Lim Susanna Soojung, *China and Japan…*, pp. 81-82.

[1385] « La poésie elle-même a trahi sa beauté. Vos muses, mes chers poètes, filles des lois du Parnasse, ne vous auraient pas tendu une lyre docile devant la vision poétique qui saute aux yeux du nouveau voyageur. Étrange vision poétique en vérité ! Non point resplendissante de beauté, ni pourvue des attributs de la force, sans étincelles démoniaques dans les yeux, ne portant ni glaive ni couronne mais en complet veston noir, gilet blanc, chapeau rond et un parapluie à la main. Cette image règne de par le monde sur les esprits et les passions, elle est partout. Je l'ai vue en Angleterre, dans la rue, derrière les comptoirs des magasins, au Sénat, à la Bourse ». Gontcharov Ivan, *La frégate Pallas*, trad. Suzanne Rey-Labat, Éditions L'Âge d'Homme, Lausanne, 1995, p. 20. En russe : Гончаров Иван А., *Фрегат 'Паллада'…*, с. 12.

[1386] Lim Susanna Soojung, *China and Japan…*, pp. 83-84.

[1387] Voir par exemple la description admirative d'une colonie anglaise en Afrique : Гончаров Иван А., *Фрегат 'Паллада'…*, сс. 128-135.

[1388] Lim Susanna Soojung, *China and Japan…*, p. 84.

pas leur mépris. […] Or, c'est en s'enrichissant sur leur dos que les Anglais payent ces gens en retour. Ils empoisonnent leurs victimes et les méprisent par-dessus le marché. Notre hôtelier, Donald, qui devait être un moins que rien parmi ses frères, un misérable en son pays pour être ainsi parti en terre étrangère ouvrir un hôtel sans espoir de fortune, eh bien ce Donald, nous racontait Tikhmenev, battait tant un de ses serviteurs "que j'en avais de la peine" ajoutait notre brave Piotr Alexandrovitch. »[1389]

Gontcharov termine sa réflexion en se demandant :

« Je ne sais qui des uns ou des autres pourraient être les civilisateurs. Ne serait-ce pas les Chinois ? Ne pourraient-ils en apprendre aux Anglais par leur politesse, leur affabilité, sans oublier leur sens du commerce ? »[1390]

Mais si, dans les ports contrôlés par les rivaux anglais, les Asiatiques ont droit à la clémence de Gontcharov, il n'en va pas de même lorsque la frégate Pallas arrive au Japon, où, d'ailleurs, les négociations entre l'ambassade diplomatique russe et les hauts officiels japonais dureront très longtemps, exaspérant la délégation russe. Dès le départ, dans la prose de Gontcharov, les jugements visant les Japonais deviennent plus hautains sinon hostiles :

« Nous discutions entre nous de ce qui allait se passer, mais on ne pouvait rien augurer de ce peuple puéril, arriéré et plein de ruse. »[1391]

Gontcharov passe ainsi de l'infantilisation à la féminisation des Japonais[1392], pour en arriver à dénoncer leur « stupidité ». Dans une description des habitants locaux, par exemple, nous pouvons lire :

[1389] Gontcharov Ivan, *La frégate Pallas…*, p. 369. En russe : Гончаров Иван А., *Фрегат 'Паллада'…*, с. 319.

[1390] Gontcharov Ivan, *La frégate Pallas…*, p. 369. En russe : Гончаров Иван А., *Фрегат 'Паллада'…*, с. 319.

[1391] Gontcharov Ivan, *La frégate Pallas…*, p. 386. En russe : Гончаров Иван А., *Фрегат 'Паллада'…*, с. 334.

[1392] Voir par exemple : « Ayant déclaré que nous avions une lettre pour le gouverneur, nous nous entendîmes demander pourquoi il avait fallu quatre navires pour transporter une lettre. À travers l'ironie de cette question, apparaissait la crainte puérile que faisait naître notre venue. Cela ne cachait-il pas quelque chose, quelque arrière-pensée hostile ? Nous nous hâtâmes de les tranquilliser, les assurant de notre sincérité, de notre entière honnêteté, tout en ayant du mal à réprimer un sourire devant ces visages lisses, blancs et efféminés – laissant percer malgré tout une intelligence rusée – comme devant les tresses et les révérences. […] [ils] ne surent trop que faire des cigares que nous leur offrions : l'un d'eux alluma le sien sans en avoir auparavant coupé le bout, un autre le fit du mauvais côté. Mais les cigares n'étaient pas à leur goût, trop forts. L'un d'entre eux fut indisposé par le manque d'air et la chaleur dans la cabine, peut-être aussi à cause du mouvement, bien qu'il fût à peine sensible. Dans l'ensemble, ils paraissaient fragiles […]. Ils sortirent de leur giron leur propre tabac et des tchoubouks en bois de palme à l'embouchure d'argent,

« Regardez-les : ils se tiennent en groupe sur le pont, près du cabestan, ou bien ils se juchent sur le banc de quart. Leur tresse relevée donne à leur tête l'air d'une pêche, leurs robes rappellent des caracos (à manches) ou des châles pourvus de larges manches pendant jusqu'à leurs sandales. Voici un visage tout en graisse et en chair, en voici un autre tout en longueur, la peau sur les os, un visage d'homme-oiseau. Les sourcils sont en arc au-dessus d'un œil qui proclame le vide de la tête. Celui-là est grêlé (beaucoup le sont) et ne peut dissimuler les dents de sa mâchoire supérieure. […] Tous sont maladroits sur leurs jambes, gardent le tronc plié en avant et, le plus souvent, ont un air flasque, indolent. On voit que rien ne les émeut, que dans ce troupeau ne circule aucune de ces idées, aucun de ces buts qui doivent animer un peuple ; ils mangent, dorment et ne font rien d'autre, ils sont habitués à cette vie et ils y tiennent. C'est là la suite des banyo. »[1393]

Tous ces aspects ont déjà été analysés par plusieurs spécialistes dont Soojung Lim, selon laquelle Gontcharov expose dans son ouvrage une classification des races auxquelles il se confronta durant son voyage : les Africains avaient des airs d'enfants, les Asiatiques faisaient partie d'une civilisation jadis évoluée, mais désormais recroquevillée sur un système archaïque dépourvu d'élan vers une évolution ultérieure, alors que les Européens étaient décrits comme les adultes portant dans ces nouveaux mondes l'organisation et la raison qui manquaient aux populations locales[1394]. Par ailleurs, on note un certain opportunisme de la part de l'auteur. Lorsqu'il s'agit de mettre en exergue des aspects positifs de l'entreprise coloniale anglaise, Gontcharov ne manque pas de souligner l'importance des coolies chinois dans l'économie globale afin de relativiser les succès de Londres, voire de soulever une critique morale vis-à-vis des rivaux. Toutefois, ce sentiment d'empathie à l'égard des Asiatiques disparaît lorsqu'il s'agit de faire le portrait des Japonais qui essaient de ralentir leur soumission aux conditions commerciales demandées par l'ambassade de Poutiatine. Dans ce

dont le foyer n'était pas plus gros que la moitié du plus petit dé à coudre de femme ». Gontcharov Ivan, *La frégate Pallas…*, p. 271. En russe : Гончаров Иван А., *Фрегат 'Паллада'…*, cc. 235-236 ; voir aussi cc. 244-245 *et passim* ; « Dans l'ensemble, on ne voyait pas un seul visage viril ni énergique bien que beaucoup fussent visiblement intelligents et d'esprit malin. Et si, par hasard, on en rencontrait un, la tresse relevée par derrière et les joues imberbes lui enlevaient toute apparence masculine ». Gontcharov Ivan, *La frégate Pallas…*, p. 282. En russe : Гончаров Иван А., *Фрегат 'Паллада'…*, c. 245.

[1393] Gontcharov Ivan, *La frégate Pallas…*, pp. 285-286. En russe : Гончаров Иван А., *Фрегат 'Паллада'…*, c. 248.

[1394] Lim Susanna Soojung, *China and Japan…*, pp. 82-87.

contexte, Gontcharov assume une attitude aussi hautaine et méprisante que les Anglais qu'il avait auparavant critiqués.

L'ouvrage de Gontcharov se termine avec son retour dans la capitale *via* une traversée de la Sibérie qui commence de façon inattendue en août 1854. L'auteur y décrit la Sibérie comme étant l'Orient de la Russie, en la comparant à l'Orient colonisé par les autres puissances occidentales. Cette Sibérie n'a pourtant pas le même niveau de développement que l'Asie que Gontcharov vient de visiter. Lorsqu'il s'approche finalement du sol russe, pour débarquer dans le village d'Aïan, situé sur la rive de la mer d'Okhotsk au nord de l'île de Sakhaline, il écrit :

« Nous découvrions maintenant une étroite vallée entre deux rangées de hautes montagnes parsemées de bois de bouleaux et de pins. Des maisons plus que modestes, […] apparurent à leur tour, puis l'humble coupole verte d'une église surmontée de sa croix dorée. Une batterie était installée à même le sable du rivage, à côté d'une ébauche de chantier naval où reposait la carcasse d'un bateau en construction. Plus loin, un camp fait de tentes et de quelques yourtes était planté au milieu de terres marécageuses. C'était là Aïan. Ni une ville ni un bourg ni un village, mais une factorie appartenant à une Compagnie américaine[1395], née il y a une dizaine d'années pour remplacer le port d'Okhotsk, mal commode et du côté de la mer et de celui de la terre, plus ouvert à la mer que Aïan, mais dont la route menant à Iakoutsk est périlleuse ; elle traverse entre autres ce que l'on appelle les Sept Chaînes qui sont les branches de la grande chaîne côtière très difficile à franchir. […] Pour le moment, ce n'est qu'un petit coin perdu de la Russie, à 10 500 verstes de Pétersbourg et où vivent deux cents personnes. Ces personnes comprennent outre le commandant du port et les quelques employés du comptoir commercial et leurs familles, des sous-officiers cosaques et des Iakoutes. Les fonctionnaires de la compagnie occupent les maisons, les Cosaques logent dans les tentes et les Iakoutes dans leurs iourtes. Les Cosaques accomplissent ici leur service militaire et les Iakoutes leur devoir civil. »[1396]

De façon significative, Gontcharov ajoute également :

« On nous donna un canot et nous fûmes amenés sur le sable du bord, puis laissés là comme de véritables Robinsons. À quoi bon que la Sibérie n'était

[1395] L'auteur se réfère ici à la Compagnie russo-américaine fondée en 1799 pour gérer le commerce avec les espaces colonisés par les Russes en Amérique du nord. Les activités commerciales de cette compagnie durèrent grosso modo jusqu'à la vente de l'Alaska aux États-Unis en 1867.

[1396] Gontcharov Ivan, *La frégate Pallas…*, pp. 540-541. En russe : Гончаров Иван А., *Фрегат 'Паллада'…*, cc. 472-473.

pas une île, qu'il se trouvât des villes et les agréments de la civilisation puisque les unes et les autres étaient à deux, trois, cinq mille verstes ? »[1397]

Il s'agit d'un sentiment de dépaysement qu'il ne semble avoir éprouvé nulle part ailleurs durant son périple. Néanmoins, l'écrivain considère qu'il est témoin d'un processus titanesque de transformation d'une terre vierge[1398], source de gloires et de richesses futures pour son pays, d'où son espoir dans l'avenir de la Russie orientale :

« Partout on nous a offert des légumes, du lait, que nous avons accepté avec grand plaisir et en payant généreusement. Qu'au moins le désir des colons de vivre dans ces régions soit encouragé par l'espoir de vendre leurs produits. Souhaitons que tous ceux qui passent confortent cet espoir ! »[1399]

Selon la spécialiste Ingrid Kleespies, « cet éloge épique vise à créer une distinction nette entre la colonisation organique et l'exploitation mercantiliste des colonies d'outre-mer par les Anglais »[1400]. La chercheuse souligne pourtant que cette vision de la frontière sibérienne se superpose, dans le texte de Gontcharov, à une vision moins héroïque et plus allusive des paysages de la province russe tels que ceux évoqués, par exemple, dans *Les âmes mortes* [Мёртвые души, 1842] de Nikolaï Gogol (1809-1852) et d'autres ouvrages littéraires portant un regard peu flatteur sur ces espaces[1401].

Cette province, d'ailleurs, rappelle la même province orientale et presque asiatique où le protagoniste du plus célèbre roman de Gontcharov, *Oblomov* [Обломов, 1859][1402], a vécu durant son enfance. À partir des traits psychologiques du protagoniste de ce roman, en 1859 le critique littéraire Nikolaï Dobrolioubov (1836-1861) définit les caractéristiques d'un certain état d'esprit, l'*oblomovchtchina* [обломовщина], qu'il considérait être « la clé de nombreux comportements de la vie russe » [« служит ключом

[1397] Gontcharov Ivan, *La frégate Pallas…*, p. 542. En russe : Гончаров Иван А., *Фрегат 'Паллада'…*, с. 474.
[1398] Kleespies Ingrid, « Russia's Wild East? Domesticating Siberia in Ivan Goncharov's "The Frigate Pallada" », *The Slavic and East European Journal*, vol. 56, § 1, Spring 2012, pp. 24-25.
[1399] Gontcharov Ivan, *La frégate Pallas…*, p. 599. En russe : Гончаров Иван А., *Фрегат 'Паллада'…*, с. 489.
[1400] Kleespies Ingrid, « Russia's Wild East ?… », p. 24.
[1401] Kleespies Ingrid, « Russia's Wild East ?… », pp. 25-27 *et passim*.
[1402] Sur ce roman, voir entre autres : Peace Richard, *« Oblomov » : a Critical Examination of Goncharov's Novel*, University of Birmingham Press, Birmingham, 1991 ; Diment Galya (ed.), *Goncharov's Oblomov a Critical Companion*, Northwestern University Press, Evanston, 1998.

к разгадке многих явлений русской жизни»][1403]. L'*oblomovchtchina* s'imposa comme le symbole littéraire d'une attitude apathique et paresseuse de l'homme russe, désespérément penché sur ses fantaisies oisives et sur un détachement du travail et de la vie active. Les traits d'Oblomov et son caractère inerte sont souvent, dans le roman, associés à l'Asie[1404], ce qui nous amène à remarquer que l'influence de l'image stéréotypée d'une Asie en tant que « momie embaumée »[1405] n'est pas seulement complètement absorbée par Gontcharov malgré son voyage, mais qu'elle est également appliquée à un personnage littéraire extrêmement représentatif de sa conceptualisation de la société russe[1406]. Il nous suffit ici, en guise d'exemple, de rappeler comment le personnage d'Oblomov est décrit au lecteur dès les premières pages :

« Il portait une robe de chambre en étoffe de Perse, une vraie robe de chambre orientale où rien ne rappelait l'Europe, sans glands, sans velours, sans taille, si ample qu'Oblomov aurait pu s'en envelopper deux fois. Selon l'immuable mode asiatique, les manches allaient en s'élargissant, des doigts jusqu'à l'épaule. Bien que cette robe de chambre eût perdu de sa fraîcheur primitive, bien qu'elle eût remplacé par endroits son éclat d'origine par un lustre honorablement acquis, elle n'en gardait pas moins la vivacité de la couleur orientale et la solidité de son tissu. »[1407]

L'Orient constitue, dans ce sens, le danger du repli improductif sur soi de cette partie de la société russe qui résiste à tout élan progressiste et modernisateur. L'Asie de Gontcharov symbolisait donc pour la Russie un danger comparable à des sables mouvants de l'esprit. Ce danger pouvait faire pourrir la jeunesse russe et ses forces actives dans un rejet systématique du travail et d'une vie productive édifiante tant pour eux-mêmes que pour leur pays. Le danger de cette Asie résultait, pour Gontcharov, d'un trait caractéristique de l'homme russe, à savoir sa double nature européenne et orientale, son identité chrétienne, certes, mais très byzantine dans les mœurs.

[1403] Добролюбов Николай Александрович, « Что Такое Обломовщина ? », *Современник*, № 5, 1859, cc. 59-98 ; version consultée en libre accès : <http://az.lib.ru/d/dobroljubow_n_a/text_0022.shtml> [Consulté en ligne le 08/02/2023].

[1404] Lim Susanna Soojung, *China and Japan*…, pp. 76-77.

[1405] Voir chapitre 2.

[1406] Бекметов Ринат Ферганович, « Обломов как 'Русский Буддист' », *Materials of the IV international scientific conference "Text. Literary Work. Reader"*, Vědecko vydavatelské centrum « Sociosféra-CZ », Kazan (Volga Region) Federal University, Prague, May 20-21, 2016, cc. 31-33.

[1407] Gontcharov Ivan, *Oblomov*, trad. Luba Jurgenson, Éditions L'Âge d'Homme, Lausanne, 1988. En russe : Гончаров Иван Александрович, *Обломов. Роман в четырех частях*, Академия Наук СССР, Литературные Памятники, Ленинград, 1987, с. 8.

Quoique les intentions de Gontcharov étaient plutôt tournées vers une critique interne de la société russe, le caractère asiatique de l'homme russe semblait, chez lui, mettre l'avenir de l'Empire en danger. Bref, la population russe devait trouver la force de se débarrasser de son joug asiatique intérieur. Or, comme nous le verrons, le passage de la conceptualisation du danger asiatique comme danger intérieur à sa définition comme danger extérieur allait se concrétiser rapidement.

Avant de passer à l'analyse de cette évolution, que nous proposerons au chapitre 12, nous nous devons d'étudier une troisième typologie de l'Orient, qui s'imposa comme problématique et dangereuse par les élites russes et qui vint se rajouter à ces « Orients intérieur et lointain » mentionnés précédemment[1408]. Il s'agit de l'Orient que certains cercles d'érudits d'Europe occidentale tentèrent de projeter sur la Russie, principalement pour des raisons d'opportunisme idéologique et politique.

VI La projection de l'Orient touranien sur la Russie : une attaque idéologique aux conséquences incertaines

Dans les chapitres 3 et 4, nous avons décrit comment, durant les années 1840-1850, les clichés modernes du discours du « péril jaune » se diffusèrent dans l'espace transpacifique en raison des évolutions socio-structurelles dérivant des nouvelles ambitions coloniales et de la nécessité de maîtriser les espaces colonisés récemment. Ces clichés racistes, qui s'étaient tout d'abord développés dans les milieux académiques à travers des études pseudo-scientifiques sur la race[1409], se reflétèrent rapidement dans la littérature du « péril jaune » dont une sélection d'ouvrages a été analysée dans le chapitre 4. En même temps, la pensée occidentale concernant l'Asie ne se focalisa pas seulement sur l'Extrême-Orient. Ainsi, dès le milieu du XIX^e^ siècle, certains académiciens des universités allemandes et françaises avaient commencé à s'interroger sur la place à attribuer aux Russes (et plus généralement aux Slaves) dans le cadre de la classification des peuples européens selon les catégories raciales. La question de la définition de l'identité russe (européenne ou asiatique ?) fut discutée en Europe occidentale à un moment historique où les tensions avec la Russie étaient en forte augmentation (guerre de Crimée, compétition avec l'Empire anglais pour le contrôle de

[1408] Voir le chapitre 7, paragraphe V de cet ouvrage.
[1409] Voir chapitre 2.

l'Asie centrale, ou avec l'Empire austro-hongrois pour l'influence dans les Balkans, etc.). Cette problématique s'imposa avec l'apparition du terme « touranien » dans le milieu linguistique, utilisé pour se référer à des langues parlées en Europe, mais non indo-européennes (langues finno-ougriennes, turques, tatares, etc.) que l'on supposait être d'origine sumérienne[1410].

L'apparition du concept de Touran[1411] comme espace supposément originaire de toutes les populations européennes blanches, mais utilisant un idiome d'origine non indo-européen se révéla dès le départ idéologiquement problématique pour la Russie. Il s'agissait d'un concept étroitement lié à la définition d'une nouvelle généalogie pour les peuples de l'Europe et à la construction du « mythe aryen »[1412]. À la suite de la découverte du sanscrit par des chercheurs européens, l'idée biblique de l'origine juive du genre humain fut écartée en faveur d'un nouveau paradigme qui prévoyait, entre autres, la dérivation de la race blanche européenne d'une population originaire des plateaux de l'Hindou-Kouch, les Aryens[1413]. Dans ce cadre, comme le soutient Laruelle, le concept de Touran pouvait présenter une double nature russophobe :

« […] il peut exclure la Russie du Touran et donc mettre à mal son unité géographique, historique et nationale en présentant l'empire comme un colonialisme précoce des Russes sur l'ensemble des peuples touraniens. Il peut également décider d'inclure le monde russe dans le concept de Touran et affirmer par ce biais la non-européanité de la Russie. Cette accusation occidentale de touranisme est fondée sur une lecture engagée des sources antiques : celles-ci affirmaient la prétendue origine sarmate des Slaves, directement arrivés d'Asie centrale après leur victoire contre les Scythes. Les Slaves constitueraient donc le dernier peuple à s'installer en Europe et auraient à ce titre conservé de nombreux traits culturels et physiques de leur patrie asiatique. »[1414]

[1410] Laruelle Marlène, « La question du "touranisme" des Russes. Contribution à une histoire des échanges intellectuels Allemagne-France-Russie au XIXe siècle », *Cahiers du monde russe*, vol. 45, § 1-2, 2004, p. 243.

[1411] Ce terme, d'origine iranienne, désignait un espace situé dans le nord-est de l'Iran. Il inclut tout d'abord les Turcs auxquels on attribuait déjà à la fin du XVIIIe siècle des origines scytho-tatares. Laruelle Marlène, *Mythe aryen et rêve impérial dans la Russie du XIXe siècle*, CNRS Éditions, Paris, 2005, p. 30.

[1412] Marlène Laruelle a souligné que la construction du « mythe arien » a eu lieu en deux phases distinctes : la première, entre la fin du XVIIIe siècle et le début du XIXe siècle, précéda le développement des théorie pseudo-scientifiques sur les races, alors que la seconde s'étalait tout au long du XIXe siècle et devint symbiotique avec les théories pseudo-scientifiques sur les races principalement en Allemagne ». Laruelle Marlène, *Mythe aryen…*, pp. 27-29.

[1413] Laruelle Marlène, *Mythe aryen…*, pp. 26-27.

[1414] Laruelle Marlène, « La question du "touranisme"… », p. 244.

Certes, ces positions n'étaient pas partagées par l'ensemble des académiciens français ou allemands et la russophilie dominait à la fin du XVIII^e^ siècle et au début du XIX^e^ siècle. Mais les théories pseudo-scientifiques racistes, plutôt russophobes en France et plutôt slavophobes en Allemagne, acquirent du poids durant la seconde moitié du XIX^e^ siècle[1415]. Dans le cas français, le concept touranien fut mobilisé comme un outil idéologique politique pour exclure sélectivement les Russes de la famille européenne (un choix qui dévoilait, entre autres, un positionnement philo-polonais)[1416]. En Allemagne, en revanche, les discours racistes visaient les populations slaves de façon plus générique.

Ces discours commencèrent à se former dans les cercles des linguistes à partir des années 1820 déjà, avec des tentatives de démonstration de la double infériorité du Russe vis-à-vis tant de l'Allemand que du Mongol[1417]. Bien sûr, il y eut également un courant idéologique anglais qui se développa principalement pour des raisons de confrontation géopolitique à la suite des guerres napoléoniennes, mais également comme argument unificateur contre un ennemi commun dans le cadre du débat politique interne anglais[1418]. Ici, les discours parfois prononcés par de hautes personnalités politiques de l'époque comme George Nathaniel Curzon (1859-1925), visaient à mettre les Russes sur le même plan que d'autres populations orientales, en décrivant l'expansionnisme russe en Asie centrale comme « une conquête d'égal à égal »[1419]. Cet escamotage rhétorique privait d'emblée la Russie de la justification d'une mission civilisatrice et situait les colonialismes anglais et russe sur deux plans différents. Ce furent pourtant surtout les anthropologues allemands, avec leurs tentatives de classer l'appartenance des différents groupes humains, qui produisirent les thèses les plus radicales en racialisant les discours antislaves déjà présents dans le domaine politique de l'époque.

[1415] Laruelle Marlène, « La question du "touranisme"… », pp. 244-246.

[1416] Parmi les représentants de ce courant, on retrouve l'anthropologue et ethnologue d'origine polonaise Franciszek H. Duchiński (1816-1893), l'historien et homme politique Henri Martin (1810-1883) et d'autres personnalités importantes du milieu académique de l'époque. D'ailleurs, plusieurs d'entre eux, dont l'historien Henri Martin, s'opposèrent ouvertement à ce qu'ils percevaient, dans l'idéologie panslaviste, comme une tentative de projection hégémonique de la part de la Russie sur l'Europe médiane, avec le résultat de distinguer nettement les Russes de toutes les autres populations slaves. Laruelle Marlène, « La question du "touranisme"… », pp. 246-347.

[1417] Laruelle Marlène, « La question du "touranisme"… », pp. 248-249.

[1418] Entre autres, voir à ce sujet : Gleason John Howes, *The Genesis of Russophobia in Great Britain. A Study of the Interaction of Policy and Opinion*, Harvard University Press, Cambridge, 1950 ; Resis Albert, « Russophobia and the "Testament" of Peter the Great, 1812-1980 », *Slavic Review*, vol. 44, § 4, 1985.

[1419] Gorshenina Svetlana, « Tachkent : une ville (non-)exotique ? », in Pandopoulo Anna (ed.), *Les Orients dans la culture russe…*, p. 201.

Ces discours devinrent plus communs vers le milieu du siècle après la publication des travaux de personnalités tels que Gustav Friedrich Klemm (1802-1867) ou Gustav Dizel (1817-1858). Ces penseurs classaient les Slaves parmi les populations faibles et inférieures, voués à devenir les serviteurs des Allemands car incapables de concevoir le sens de la liberté[1420]. On peut également mentionner la position du médecin, botaniste et philosophe Carl Gustav Carus (1789-1869). Carus rattachait les Slaves et les Turcs à la « race jaune », une position qui fut d'ailleurs soutenue par des études pseudo-scientifiques de craniologie du professeur suédois Anders Adolf Retzius (1796-1860), qui classa finalement les Slaves avec les Tatars et les Mongols et non pas avec les Européens[1421]. Comme l'écrit Laruelle, le but de ces argumentations était de montrer que les Slaves dérivaient de la civilisation touranienne, qui était décrite comme moins développée et moins civilisée que la civilisation aryenne[1422].

La diffusion de ces théories ouvertement racistes, qui visaient non plus seulement les Africains ou les Asiatiques, mais également les Slaves, produisit des réactions complexes en Russie. La réaction la plus naturelle fut celle du rejet et de la réponse polémique, comme dans le cas du slavophile Alekseï Khomiakov (1804-1860) ou de Mikhaïl Pogodine, qui réclamaient l'appartenance de la Russie à l'Europe byzantine et non pas à un Orient non européen[1423]. Plusieurs académiciens, intellectuels, spécialistes et écrivains russes, dont Viktor Lamanski (1833-1914), embrassèrent d'ailleurs des positions « aryanistes »[1424]. Cela voulait dire qu'ils ne reniaient pas les conclusions sur les différences raciales promulguées par les études occidentales, mais qu'ils rejetaient les positions excluant la population russe de la famille aryenne[1425]. La question était aussi politique, car les théories sur la supériorité civilisationnelle (voire, à partir de la fin du XIX^e^ siècle, raciale) des Européens par rapport aux autres races et civilisations du monde étaient facilement intégrées aux discours colonialistes et nationalistes russes[1426]. D'ailleurs, Pogodine lui-même réclamait qu'au moins la moitié de l'Asie

[1420] Laruelle Marlène, « La question du "touranisme"… », pp. 249-250.
[1421] Laruelle Marlène, « La question du "touranisme"… », p. 250.
[1422] Laruelle Marlène, « La question du "touranisme"… », pp. 251-252.
[1423] Ferrari Aldo, *La foresta e la steppa…*, pp. 33-34, 38-39.
[1424] Voir aussi : Becker Seymour, « Russia between East and West… », pp. 54-57.
[1425] Laruelle Marlène, *Mythe aryen…*, pp. 37-52.
[1426] Voir entre autres Gorshenina Svetlana, « Le concept de "centralité" appliqué à l'Asie centrale : enjeux géopolitiques russes du XIX^e^-début du XX^e^ siècle entre Occident et Asie », *Cahiers du centre de linguistique et des sciences du langage*, § 29, 2011, pp. 97-128.

appartenait à la Russie, qui avait la mission d'y diffuser l'élément européen[1427]. L'historien Lamanski exprimait aussi des conceptions similaires, en appliquant aux peuples asiatiques les clichés de la « momie embaumée » et de la nature servile, en se confortant dans des prédictions d'une domination de la totalité du continent asiatique de la part de la Russie dans les siècles à venir[1428].

Ainsi, un classement définitif des Russes dans une catégorie autre que les civilisations aryenne[1429] et européenne impliquait une profonde remise en question du prestige de la Russie et de sa légitimité morale à jouer un rôle de puissance coloniale sur l'échiquier géopolitique global. Il s'agissait d'une interprétation idéologique à rejeter avec force, sans remettre en question les fondements de cette idéologie. L'aryanisme était en réalité un discours impérialiste dont certains représentants des élites russes ne voulaient pas se priver[1430]. Toutefois, si une partie influente du milieu académique international s'était résolue à catégoriser le peuple russe comme race hunno-mongole-tatare[1431], toute la narration de la Russie comme premier et dernier bastion de la chrétienté et de l'Europe face aux invasions des hordes barbares des steppes se serait écroulée : depuis que les tsars, puis les empereurs, avaient décidé de situer leur pays au sein du concert des puissances européennes, le Touran s'était imposé, dans l'imaginaire collectif russe, comme le grand rival historique de la Russie et non pas comme son berceau naturel. D'ailleurs, comme nous l'avons montré au chapitre 5, l'opposition entre les populations slaves sédentaires et chrétiennes et les populations nomades des steppes et païennes avait constitué un sujet unificateur depuis l'époque de la *Rous*. Or, le fait que certaines personnalités du monde scientifique européen tentaient d'asiatiser la Russie au point de décrire l'ancienne Moscovie comme un khanat parmi d'autres khanats et les tsars comme des successeurs des Djengiskhanides[1432], représentait une redoutable attaque idéologique ainsi qu'un exemple de négation brutale de l'existence d'une identité commune russe et européenne. Cette attaque touchait des points sensibles des incertitudes identitaires russes.

[1427] Ferrari Aldo, *La foresta e la steppa…*, p. 70.
[1428] Ferrari Aldo, *La foresta e la steppa…*, p. 88.
[1429] Laruelle rappelle d'ailleurs que le concept même d'aryanisme allemand a été construit principalement « dans une opposition et un complexe de supériorité face au monde slave ». Laruelle Marlène, *Mythe aryen…*, p. 17.
[1430] Laruelle Marlène, *Mythe aryen…*, ch. 4.
[1431] Ce fut le cas, par exemple des positions racistes très russophobes de Talbot Édouard, *L'Europe aux Européens*, Librairie Internationale, Paris, 1867.
[1432] Laruelle Marlène, « La question du "touranisme"… », p. 259.

Aussi le discours visant la mongolisation ou la tatarisation des Russes fut-il dénoncé avec force pour son caractère arbitraire et calomnieux tant par les polémistes russes des années 1860 que, quelques décennies plus tard, par des personnalités littéraires telles que Dostoïevski et Soloviov (nous reviendrons sur leurs positions au chapitre 12). Pour eux, la diffusion de ce discours était une marque évidente de la mauvaise foi de l'Occident ainsi que de sa nature hostile vis-à-vis de la Russie. Or, ces polémiques ne calmèrent pas le débat interne à la Russie concernant son identité. Au contraire, elles influencèrent des réflexions ultérieures d'une double manière : d'un côté, elles renforcèrent la méfiance et le détachement vis-à-vis de l'Europe occidentale ; de l'autre, elles fournirent de nouveaux arguments à ceux qui réclamaient un héritage asiatique plus ou moins fort pour la Russie.

Conclusion

Le fait d'avoir à subir les stigmates rhétoriques du discours du « péril jaune » à cause de la projection de l'Orient touranien sur l'histoire des origines des populations slaves de la part de certains cercles érudits européens, n'a empêché les intellectuels russes ni de suivre et de s'approprier ce même discours lorsqu'ils l'estimaient convenable, ni de le retourner contre les populations orientales en guise d'outil idéologique nationaliste et impérialiste.

Ainsi, après avoir montré que le milieu intellectuel russe a suivi le même parcours que le reste de l'Europe quant à l'image de l'Orient, passant d'une certaine idéalisation pour exprimer finalement des positions plus dures, fondées sur les concepts de supériorité raciale et civilisationnelle, nous avons à présent tous les éléments en main pour comprendre les bases sur lesquelles le discours du « péril jaune » moderne s'est affirmé en Russie à partir de la seconde moitié du XIX^e^ siècle. Nous reviendrons sur les évolutions de la perception de l'Orient en Russie durant la seconde moitié du XIX^e^ siècle jusqu'à la première décennie du XX^e^ siècle dans le chapitre 12, où nous proposerons également des conclusions plus détaillées prenant en considération de nombreux éléments que nous venons d'analyser dans ce chapitre. En nous fondant sur ces éléments, nous allons, dans les chapitres suivants, analyser les éléments structurels qui ont marqué l'émergence puis le développement en Russie orientale du discours du « péril jaune ».

Chapitre 8

Conflits autour de l'or de la Russie orientale : une lutte pour la définition des rôles sociaux sur une base ethnique

S'il existe un élément nous permettant facilement d'associer l'histoire du développement de la Russie orientale à celle d'autres espaces tardivement colonisés de la région transpacifique, c'est bien la découverte de riches gisements d'or sur son sol, ainsi que leur mise en exploitation. Nous allons montrer ici que, malgré des différences importantes, les autorités et les acteurs économiques de la Russie orientale ne se comportèrent guère différemment de leurs homologues des autres régions de l'espace transpacifique. Dans l'Extrême-Orient russe également, l'exploitation de la main-d'œuvre « jaune » permit le développement du secteur aurifère local, mais au prix d'importants conflits raciaux et sociaux qui se manifestèrent sous différentes formes pouvant aller de la guerre au banditisme, en passant par des expériences de répression juridique visant la subalternisation raciale et l'exploitation sauvage des travailleurs asiatiques. De surcroît, ces rivalités prenaient forme dans des espaces où se déroulait une confrontation entre deux empires et où la victoire de l'un, le russe, s'imposa dans le temps à travers un changement paradigmatique de la définition des rôles sociaux pour chaque acteur dans la région. Le discours du « péril jaune », qui se construisit, en Russie orientale également comme un discours raciste visant les immigrés asiatiques, se développa au fil des années comme l'instrument idéologique du

façonnage d'une nouvelle réalité, cette dernière étant définie en même temps par diverses formes de conflit interethnique et par l'impératif de l'exploitation coloniale. Ce chapitre contribuera donc également à la compréhension des enjeux structurels profonds qui ont influencé l'apparition, en Russie orientale, d'une perception de l'« Autre asiatique » fondée sur les clichés du discours du « péril jaune ». Il mettra en exergue les similitudes entre le parcours de développement de l'industrie aurifère en Russie orientale et dans les autres espaces de la région transpacifique que nous avons analysés.

I Missions scientifiques et soif de richesse : l'or de la Mandchourie

Au XIX^e^ siècle, l'exploitation des gisements d'or acquit une valeur stratégique remarquable pour l'Empire russe. Elle détermina des mouvements de populations, des investissements économiques, des actes législatifs et des considérations géopolitiques au caractère prioritaire pour les administrateurs tant locaux que centraux. Grâce à l'exploitation des gisements de l'Oural et de la Russie orientale, l'or représenta rapidement une part importante des revenus de l'État[1433]. La présence de l'or dans la région du Baïkal fut découverte dès les années 1830[1434], et les premiers sites furent exploités en Transbaïkalie et dans la région de l'Altaï à partir des années 1840[1435]. Dès cette époque, le gouverneur général de la Sibérie orientale, Nikolaï Mouraviov (1809-1881), s'engagea à développer ces sites en priorité en délaissant la production d'argent qui était, jusqu'à ce moment, majoritaire au niveau local[1436]. La découverte de l'or joua un rôle essentiel dans le développement de l'intérêt scientifique russe vis-à-vis de ses contrées orientales. Nous montrerons tout d'abord ici comment l'intérêt scientifique concernant les régions de la Mandchourie septentrionale et de l'Amour était mêlé aux convoitises impérialistes russes

[1433] Петрунина Жанна Валерьяновна, Шушарина Галина Алексеевна, Громов Роман Алексеевич, « Особенности развития золотопромышленности в Амурском Крае Восточно-Сибирского Генерал-Губернаторства во второй половине XIX в. », *Былые годы*, Т. 56, § 2, 2020, с. 762.

[1434] Боголюбский Иннокентий Семёнович, *Историко-статистический очерк производительности Нерчинского Горного Округа с 1703 по 1871 год. С картою золотоносных россыпей и минеральных месторождений*, Типография В. Демакова, Санкт Петербург, 1872, с. 10. Voir aussi : Siegelbaum Lewis H., « Another "Yellow Peril"… », p. 314.

[1435] Семевский Василий Иванович, *Рабочие на сибирских золотых промыслах : историческое исследование, Том 1*, Издание И. М. Сибиряков, Санкт-Петербург, 1898, сс. 295-296 ; Петров Александр Иванович, *История Китайцев…*, с. 458.

[1436] Семевский Василий Иванович, *Рабочие на сибирских…*, Том 1, сс. 296, 298-299.

visant la conquête de ces territoires qui restèrent pourtant, on l'a vu, jusqu'aux traités d'Aïgoun (1858) et de Pékin (1860) des provinces de l'Empire Qing, comme stipulé dans le traité de Nertchinsk de 1689.

À partir des années 1840, on assista à une prolifération de missions scientifiques dans l'Extrême-Orient russe. Entre 1842 et 1845, l'explorateur Aleksandr von Middendorff (1815-1894) mena une première expédition scientifique en Sibérie qui, officiellement, visait l'étude du permafrost dans les régions du nord[1437]. Toutefois, entre 1844 et 1845, en descendant de la Iakoutie, cette expédition s'intéressa spécifiquement à la région de l'Amour (qui faisait encore partie du territoire Qing)[1438]. Cette région, comme le remarque l'historien Aleksander Petrov, attira von Middendorff pour des « raisons d'État plus générales »[1439], qui justifièrent par la suite l'organisation d'autres missions. Entre 1848 et le début des années 1850, l'ingénieur-géologue Nikolaï Meglitski (1825-1857), par exemple, mena des recherches géologiques autour du Baïkal, dans la région de la Chilka et jusqu'aux rives de la mer d'Okhotsk. Par la suite, le futur amiral de la flotte impériale Guennadi Nevelskoï (1814-1876) navigua sur l'Amour jusqu'à la mer d'Okhotsk et chargea ses explorateurs et scientifiques de mieux prendre connaissance de la région. Il fonda, entre autres, le village de Nikolaïevsk en 1850, qui deviendra le point de repère administratif et militaire russe sur la mer d'Okhotsk jusqu'à l'essor définitif de Vladivostok à la fin du XIX^e^ siècle.

Ainsi, à partir des années 1850, les expéditions scientifiques furent davantage orientées vers l'exploration géologique et la découverte des gisements d'or de la région de l'Amour. Ces missions se multiplièrent sous l'impulsion du gouverneur général Mouraviov. L'ingénieur-géologue Nikolaï Anosov (1833-1890) accomplit une première mission en 1854, pour ensuite s'investir dans l'exploration des richesses minières du Priamourié à partir de 1857 et durant les années 1860[1440]. Durant la même période, d'autres spécialistes et explorateurs tels que Vassili Basnine (1799-1876), Innokenti Lopatine (1839-1909) et Innokenti Bogolioubski (1841-1897) s'engagèrent eux aussi

[1437] Von Middendorff ne négligea pas d'autres observations de caractère zoologique, ethnographique, etc.

[1438] Tammiksaar Erki, Stone Ian R., « Alexander von Middendorff and his Expedition to Siberia (1842-1845) », *The Polar Record*, vol. 43, § 3, 2007.

[1439] Петров Александр Иванович, « А. Ф. Миддендорф – ученый, путешественник », *Россия и АТР*, № 4, 2005, с. 146.

[1440] Sur Anosov, voir : *Николай Павлович Аносов*, Российский Родословный Фонд, <http://www.rgfond.ru/person/126871> [Consulté en ligne le 20/12/2020] ; Афанасьев Павел Юрьевич, *Николай Павлович Аносов. Биографический очерк*, Хронос, 2010, <http://www.hrono.ru/statii/2010/afan_anosov.php>, [Consulté en ligne le 20/12/2020].

à la recherche de nouveaux gisements entre la Transbaïkalie et le Primorié[1441]. Ainsi qu'il apparaît, le processus de prospection pour évaluer les avantages d'une possible annexion et colonisation du Priamourié et du Primorié fut pris en charge par le comte Mouraviov pendant un temps assez long. Durant cette période, les expéditions scientifiques collectèrent des informations fondamentales aussi bien de nature géostratégique que relatives aux avantages économiques favorables à une expansion territoriale russe en Extrême-Orient. Ces arguments se révélèrent cohérents avec l'importance économique que l'or de ces régions devait jouer par la suite dans l'économie russe. Ainsi, on calcule qu'entre la fin du XIX^e^ siècle et le début du XX^e^ siècle, l'Extrême-Orient fournit à Saint-Pétersbourg entre 40 et 50 % du total de l'or extrait du sol impérial[1442]. Déjà en 1861, on comptait 553 sites d'extraction d'or entre l'Oural et la Sibérie orientale et, parmi eux, 283 se trouvaient en Sibérie orientale[1443]. Le Priamourié et le Primorié renforcèrent ultérieurement le poids de la Russie orientale dans la production aurifère de l'Empire.

Une tentative lente et souvent inefficace de modernisation du secteur minier russe fut entreprise durant tout le XIX^e^ siècle. Entre autres, ce phénomène fut la conséquence de l'évolution du cadre juridique qui organisait le secteur. Le monopole étatique sur les réserves du sous-sol en or, argent et platine, avait pris fin en 1812, ce qui ouvrit les portes au développement d'une législation assez favorable aux activités des entreprises privées à partir de 1838[1444]. Depuis lors, grâce à l'édit [указ] sur les « conditions concernant l'entreprise aurifère privée sur les terres de l'État en Sibérie », chaque privé

[1441] Sur l'histoire des explorations géologiques menées dans les régions de la Transbaïkalie et du Priamourié, voir entre autres : Юргенсон Георгий Александрович (под. ред.), *Геологические исследования и горно-промышленный комплекс Забайкалья*, Наука, Новосибирск, 1999 ; Маруев Владимир Александрович, « Из истории геологической разведки месторождений золота в Забайкалье в XIX-начале XX века », *Гуманитарный вектор*, № 3, § 43, 2015 ; Юргенсон Георгий Александрович, Трубачев Алексей Иванович, Филенко Роман Андреевич, « К истории минералогических исследований в Забайкалье », *Геосферные исследования*, № 4, 2018.

[1442] Мурашев Михаил Александрович и др., « Основные причины незаконной добычи золота на Дальнем Востоке России во второй половине XIX-начале XX вв. », *Ученые заметки ТОГУ*, № 9, § 2, 2018, с. 676. Pour plus de détails et une bibliographie exhaustive des ouvrages en russe sur le développement du secteur aurifère en Extrême-Orient russe : Маркова Нина Анатольевна, *Дальневосточная золотодобывающая промышленность и ее влияние на освоение региона (вторая половина XIX в.-1917 г.)*, Автореферат на соискание ученой степени кандидата исторических наук, Хабаровск, 2007.

[1443] Бердникова Светлана Александровна, « Ответственность в отношениях трудового найма в России во второй половине XIX века (на примере частных золотых приисков Сибири) », *Правовая система России : история и современность, сборник статей, Международной научно - практической конференции 23 декабря 2017 г.*, Екатеринбург, 2017, с. 18.

[1444] Петрунина Жанна Валерьяновна, Шушарина Галина Алексеевна, Громов Роман Алексеевич, « Особенности развития… », с. 761.

russe pouvait demander et obtenir une permission de la part de l'État pour mener des recherches de gisements d'or en Sibérie. Des règles précises pour l'exploitation des gisements de métaux précieux de la part des privés virent finalement le jour en 1870[1445]. À partir du milieu du XIXe siècle, les conditions avaient donc été créées pour une véritable « ruée vers l'or » de la Russie orientale, qui allait mobiliser entrepreneurs et simples aventuriers.

II Le développement du secteur aurifère, entre problèmes de modernisation et manque de main-d'œuvre

Dans l'Extrême-Orient russe de la seconde moitié du XIXe siècle, on retrouvait tous les éléments qui avaient caractérisé les différentes « ruées vers l'or » dans les régions récemment colonisées de l'espace transpacifique durant le XIXe siècle[1446]. Il s'agissait d'une région dotée d'une faible population, dont une partie consistante était représentée par des conscrits ou des soldats. Le Priamourié et le Primorié, en particulier, devaient être colonisés *ex novo* et n'avaient pas d'infrastructure de base qui les reliait facilement aux régions centrales de l'Empire. De plus, les sites d'extraction se trouvaient souvent distants des centres habités et ne pouvaient être atteints que par l'entremise des réseaux fluviaux. À ces problématiques plutôt géographiques s'ajoutaient des questions pratiques.

La première question pratique qui affectait les entrepreneurs souhaitant s'insérer dans le secteur d'extraction de l'or dans l'Extrême-Orient russe concernait le capital financier de départ nécessaire pour démarrer des entreprises d'exploitation intensives des richesses minérales. Une telle activité impliquait des risques et requérait des capacités financières qui n'étaient pas à la portée du premier venu. C'est pour cette raison que la première compagnie aurifère privée du Priamourié, la Verkhne-Amourskaïa, fut fondée en 1867 par le richissime mécène Dmitri Benardaki (1799-1870). Celui-ci s'appuya sur l'expertise et les connaissances du géologue Nikolaï Anosov, qui avait déjà mené des missions exploratoires dans la région[1447], et la Verkhne-Amourskaïa devint, et de loin, la

[1445] Петрунина Жанна Валерьяновна, Шушарина Галина Алексеевна, Громов Роман Алексеевич, « Особенности развития… », c. 761.
[1446] Voir chapitre 3.
[1447] Афанасьев Павел Юрьевич, *Золото Приамурья*, Издательство им. Сабашниковых, Москва, 2006, гл. 1.

compagnie produisant la plus grande quantité d'or parmi celles créées lors de l'expansion de l'Empire entre 1858 et 1860[1448]. Dans la plupart des autres cas, les entrepreneurs privés locaux ne disposaient pas d'une liquidité suffisante pour mettre en œuvre des méthodes d'extraction modernes. Par conséquent et au moins jusqu'à la fin du XIXe siècle, l'extraction industrielle fut menée en recourant à des méthodes peu mécanisées, peu efficaces, parfois presque artisanales et qui nécessitaient une main-d'œuvre importante[1449] qu'il fallait donc embaucher à des prix garantissant la viabilité économique de l'exploitation des gisements d'or dans un environnement complexe.

En ce sens, au moins au départ, les intérêts des autorités locales n'étaient pas alignés sur ceux des premiers entrepreneurs. La pénurie de main-d'œuvre mettait les administrations régionales face à la nécessité de privilégier la concentration de personnel dans les secteurs essentiels comme l'agriculture, la défense et la construction d'infrastructures de base. De plus, comme partout dans les autres régions de l'espace transpacifique, parallèlement aux premiers efforts d'organisation d'une filière d'exploitation minière intensive, la « ruée vers l'or » russe mobilisa une foule d'aventuriers solitaires en quête de fortune dans la taïga. L'or était vu comme une bénédiction de la nature pour certains (et partiellement pour les caisses de l'Empire), mais il représentait aussi une malédiction pour le développement et le renforcement socio-économique régional. Comme l'affirment des spécialistes de l'histoire de l'exploitation aurifère dans l'Extrême-Orient russe :

« Pour le développement économique de la Transbaïkalie, du Priamourié et du Primorié, la découverte des gisements d'or fut un véritable désastre :

[1448] Боголюбский Иннокентий Семенович, *Золотопромышленность в Амурской и Приморской областях : с открытия россыпей до 1 января 1886 года*, Типография П.Г. Артамонова и Ко, Благовещенск на Амуре, 1886.

[1449] Une description de l'état d'arriération du secteur minier et aurifère en Russie orientale nous est fournie, par exemple, par le récit de voyage du journaliste et explorateur anglais Robert L. Jefferson, qui traversa la Sibérie à la fin du siècle. Le livre de Jefferson consacre deux chapitres à ses observations sur les sites d'extraction d'or dans la région de Minousinsk sur la Lena : Jefferson Robert L., *Roughing it in Siberia, with some Account of the Trans-Siberian Railway and the Gold-Mining Industry of Asiatic Russia*, Sampson Low, Marston & Co., London, 1897, ch. XIV-XV. L'auteur témoigne d'un état d'arriération technologique du secteur aurifère russe : « La majorité des propriétaires de mines du district sont, à ce que j'ai constaté, d'origine très humble, et l'on peut dire qu'à l'exception d'un seul homme, Kuznetsoff, aucun ne travaille sur une grande échelle, alors que la majorité a commencé sans le moindre capital initial. La conséquence de cette situation est que les travaux sont généralement de qualité médiocre. Les machines sont très primitives, et celles qui existent sont faites si mal et selon des critères si peu scientifiques que, dans tous les cas, environ 20 %, voire plus souvent 50 % de l'or pur est perdu ». Le voyageur anglais affirmait que les employés étaient souvent obligés d'utiliser des ustensiles de travail personnels et que la technologie hydraulique était largement ignorée. Par conséquent, le travail d'extraction était très lent, avec un gaspillage élevé de métal extrait. Enfin, Jefferson remarquait que les coûts de la main-d'œuvre qualifiée étaient assez élevés.

l'économie de la région se développa de manière déséquilibrée, la population masculine apte au travail partait dans la taïga dans une quête fantomatique de l'or au lieu de pratiquer l'agriculture. Le manque de travailleurs entrava également le développement de l'industrie dans ces régions. »[1450]

Pour cette raison, immédiatement après le rattachement du Priamourié à l'Empire, Mouraviov interdit l'utilisation de la main-d'œuvre russe dans les mines d'or durant plusieurs années[1451]. C'est dans ce contexte qu'il eut l'idée d'importer de la main-d'œuvre chinoise pour développer le secteur aurifère sans affecter le fragile équilibre socio-économique local[1452]. Entre le gouverneur de la Sibérie orientale et le gouverneur du Primorié, Piotr Kazakevitch (1814-1887), s'ensuivirent, durant cette période, des échanges épistolaires au caractère presque utopiste sur la façon de transformer le Primorié en une nouvelle Californie en suivant les exemples américain et australien[1453]. Dans ce projet, le recours à la main-d'œuvre chinoise était une option, puisque les Chinois avaient contribué remarquablement au succès californien[1454]. Ainsi, en 1861, Mouraviov autorisa le recours à la main-d'œuvre chinoise dans le secteur minier sous certaines conditions administratives[1455].

Il faut considérer que l'expérience développée durant les décennies précédentes en Transbaïkalie n'aida pas Mouraviov et ses conseillers à trouver des solutions alternatives à celle de l'ouverture à l'emploi de main-d'œuvre chinoise. Les travailleurs des sites d'extraction d'or dans la région de Nertchinsk ou en Iakoutie avaient été principalement des artisans russes et, dans une large mesure, des condamnés aux travaux forcés. À ces deux catégories s'ajoutaient parfois des paysans locaux[1456], mais, dans tous les cas, la main-d'œuvre était constituée de sujets de l'Empire. Or, dans les régions russes récemment colonisées, ces dynamiques ne pouvaient pas être reproduites facilement, du moins pas durant les premières années.

[1450] Скрипко Константин Андреевич, и др., « 'Амурская Калифорния'-малоизвестная страница истории золотодобычи в Приамурье в фотографиях из архива Музея Землеведения МГУ », *История наук о земле*, Том 2, § 2, 2009, с. 54.

[1451] Петров Александр Иванович, *История Китайцев…*, с. 458.

[1452] Митинский Александр Николаевич, *Материалы о положении и нуждах торговли и промышленности на Дальнем Востоке*, Типография В. Ф. Киршбаума (отделение), Санкт-Петербург, 1911, с. 215.

[1453] Глебов Сергей Владимирович, « Вызовы империи : первые десятилетия колонизации на Дальнем Востоке России (дискуссионные заметки) », *Ойкумена. Регионоведческие исследования*, № 4, § 43, 2017, сс. 21-22.

[1454] Глебов Сергей Владимирович, « Вызовы империи… », сс. 21-22.

[1455] Петрунина Жанна Валерьяновна, Шушарина Галина Алексеевна, Громов Роман Алексеевич, « Особенности развития… », с. 764.

[1456] Семевский Василий Иванович, *Рабочие на сибирских…*, Том 1, с. 296.

Néanmoins, il n'y avait pas de précédents internes liés au recours à la main-d'œuvre chinoise. Le choix de recourir à la main-d'œuvre chinoise fut d'ailleurs confirmé par l'administration locale durant les années suivantes[1457] et officiellement articulé par le « Règlement de l'industrie privée de l'or » [Устав о частной золотопромышленность] approuvé par le Conseil d'État en 1870. Dans ce document, on accordait aux entrepreneurs la permission d'employer des citoyens tant russes qu'étrangers dans les sites d'extraction d'or. Il était expliqué que, dans le Priamourié et le Primorié, les seuls étrangers admis étaient les Chinois[1458].

Toutefois, la mise en œuvre de ce projet d'importation de main-d'œuvre chinoise nécessitait une organisation structurée qui, dans un premier temps, n'existait pas dans l'Extrême-Orient russe. Par conséquent, durant les années 1860, presque tous les travailleurs des industries aurifères de l'Extrême-Orient furent russes. Les patrons envoyaient des agents en Transbaïkalie ou dans d'autres régions sibériennes pour les embaucher[1459]. Néanmoins, comme en Californie, en Australie ou au Canada, le seul moyen d'attirer ces travailleurs dans des régions sauvages et lointaines était le paiement de salaires relativement élevés[1460]. Ainsi, quand la nouvelle se répandit que dans la région de l'Amour les conditions de travail étaient extrêmement généreuses, des masses grandissantes de travailleurs russes partirent vers l'Est à la recherche de leur Eldorado. Durant cette première phase, les patrons des compagnies aurifères ne s'adressaient au marché chinois que dans le cas d'une pénurie de main-d'œuvre russe. Cela s'explique, d'après Aleksander Petrov, par un malentendu : on croyait que l'administration Qing était opposée à l'emploi de ses sujets dans l'industrie aurifère russe et qu'elle l'avait déclarée illégale. Pour résoudre cette question, en 1874, le Gouvernorat de la Sibérie orientale contacta le représentant permanent russe auprès de la Cour pékinoise pour obtenir une concession permettant aux employeurs russes de recourir aux travailleurs chinois. Pourtant, lorsque le consul Bioutsov se renseigna, il apprit que les autorités chinoises n'étaient pas au courant de l'existence d'une interdiction[1461].

[1457] РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 12, Лл. 42-43. Extrait du rapport du département minéralier au gouverneur général de la Sibérie orientale. № 2996. 19/10/1866.

[1458] Семевский Василий Иванович, *Рабочие на сибирских золотых промыслах: историческое исследование, Том 2*, Издание И. М. Сибиряков, Санкт-Петербург, 1898, cc. 1-2.

[1459] Петров Александр Иванович, *История Китайцев*..., c. 459.

[1460] Петров Александр Иванович, *История Китайцев*..., c. 459.

[1461] Петров Александр Иванович, *История Китайцев*..., cc. 459-460.

Ce ne fut donc qu'à partir de la seconde moitié des années 1870 que l'importation de main-d'œuvre chinoise augmenta considérablement en provoquant, comme il était prévisible et même souhaité par les patrons, une forte diminution du coût de la main-d'œuvre du secteur minier et, surtout, une chute des salaires réels des travailleurs russes[1462]. Le résultat fut un mécontentement généralisé. Les travailleurs russes virent dans les Chinois des concurrents redoutables qui affectaient aussi bien leurs salaires que l'accès au travail dans les sites d'extraction de métaux précieux. Comme nous l'avons vu dans le chapitre 3, ce phénomène se déroula en Russie orientale en suivant un parcours similaire à celui qui marqua les ruées vers l'or en Australie, en Californie ou au Canada. Les résultats furent également similaires. Ici, comme ailleurs dans la région transpacifique, émergèrent de nombreuses situations de conflit social et de profondes contradictions. Celles-ci contribuèrent au développement du discours du « péril jaune » en Russie orientale, même si la présence de la main-d'œuvre chinoise dans les entreprises aurifères fut le résultat à la fois de la volonté de l'administration russe de ne pas orienter toutes les forces aptes au travail vers le secteur aurifère et de celle des capitalistes russes de réduire le coût du travail. Certes, comme nous le verrons, d'autres activités occupées par les immigrés asiatiques, comme le petit commerce (nous analyserons celui du *khanchin* au chapitre 9) ainsi que leur disponibilité à être employés dans les chantiers de construction d'infrastructures de base (nous nous pencherons sur le Transsibérien au chapitre 11) contribuèrent également à la diffusion du discours du « péril jaune ». Néanmoins, comme dans toutes les autres régions récemment colonisées de l'espace transpacifique, la première activité d'attraction pour un nombre important d'immigrés chinois dans l'Extrême-Orient russe fut l'extraction aurifère.

III Vers le déclenchement de la « guerre des *manzy* »

La « ruée vers l'or » de l'Extrême-Orient russe ne concernait pas que les entrepreneurs capitalistes organisés en coopératives : elle impliquait aussi, on l'a vu, de nombreux acteurs mineurs, tels que les chercheurs d'or, les aventuriers ou de petits groupes organisés mais travaillant sans licence et fuyant le paiement des impôts. Dès le départ, un bon nombre de *manzy* entrèrent dans cette catégorie. Le terme « *manzy* » [манзы] (pluriel) / « *manza* » [манза] (singulier) était utilisé par les Russes pour parler des Chinois (et parfois, par

[1462] Петров Александр Иванович, *История Китайцев…*, с. 460.

extension, des Mandchous) qui se trouvaient sur les territoires du Primorié. L'historien Sergey Glebov a expliqué les origines mystérieuses de ce mot :

« Le principal sinologue russe de l'époque, l'archimandrite Palladi (Kafarov), a suggéré que ce terme était une altération du chinois *Manzi* (littéralement "rude", "sauvage" ou "barbare"), un terme péjoratif que les Mongols de la dynastie Yuan utilisaient pour désigner les Chinois du Sud. Apparemment, ce terme fut conservé par les fonctionnaires mandchous des Qing, qui l'utilisèrent comme terme péjoratif pour désigner les Chinois de souche. Probablement, les Russes apprirent ce terme lors de leurs échanges avec les fonctionnaires Qing d'origine mandchoue et, tout au long de la seconde moitié du XIXe siècle, les fonctionnaires et les explorateurs russes firent référence à la "question des *manzy*" (*manzovski vopros*) lorsqu'ils évoquaient la présence indésirable de Chinois à l'intérieur des frontières de l'Empire. »[1463]

Or, le problème tant de l'extraction illégale d'or que de sa contrebande en Chine s'imposa comme une des questions les plus délicates pour les autorités russes. Ces activités illégales étaient perçues comme problématiques sous plusieurs aspects. Premièrement, la collecte illégale d'or et, surtout, sa contrebande représentaient une perte nette pour l'État en impôts non payés. Deuxièmement, ces activités étaient mal vues par les compagnies d'extraction officielles et par les aventuriers russes, qui considéraient les chercheurs chinois comme des concurrents. De plus, ces groupes de Chinois se dispersaient sur l'énorme territoire du Priamourié et du Primorié, ce qui représentait en soi un grand défi pour les autorités locales. Ces dernières, en raison de leurs faibles moyens, avaient de la peine à faire respecter la loi et retenaient donc une impression dérangeante des groupes de Chinois qui profitaient des richesses des régions de frontière russes sans en reconnaître la souveraineté, au moins durant les premières années qui suivirent la ratification des traités d'Aïgoun et de Pékin. En ce sens, la question de l'extraction illégale d'or s'avéra explosive, en particulier dans le Primorié. Ici, elle fut à l'origine du déclenchement d'un épisode de violence aiguë qui se produisit en 1868 et que les historien·ne·s appellent la « guerre des *manzy* » [Манзовская война]. Cet événement est généralement peu connu ou mal abordé par l'historiographie officielle tant russe qu'étrangère[1464]. Pourtant, la « guerre des *manzy* » constitue un moment significatif pour le développement d'une perception associant le danger pour

[1463] Glebov Sergey, « Between Foreigners… », p. 95.
[1464] Кондратенко Роберт Владимирович, *Манзовская война*…, cc. 4-6.

la sécurité des frontières extrême-orientales de l'Empire russe et la menace des immigrés chinois.

Les missions scientifiques de nature géologique menées au début des années 1860 dans la province de l'Oussouri et surtout dans les régions frontalières avec le royaume de Corée, rapportaient que les Mandchous, les Chinois et d'autres populations locales pratiquaient une activité d'extraction d'or libre et apparemment désordonnée. Les *manzy* avaient pourtant leurs règles et parfois même une certaine organisation. Bien que les autorités russes les percevaient comme des immigrés pratiquant une activité illégale dans un territoire ne leur appartenant pas, les *manzy* avaient une perception différente de leurs droits sur les ressources du Primorié. S'il est vrai que les Russes marquèrent leur prise de pouvoir par le biais de la construction de quelques structures militaires, d'installations civiles et de routes de connexion, la nature définitive du passage de propriété du Priamourié et du Primorié de l'Empire Qing à l'Empire russe ne fut pas immédiatement comprise par les Mandchous et les Chinois qui avaient des liaisons économiques avec cette région[1465]. Plusieurs observateurs de l'époque remarquaient que les *manzy* ne se reconnaissaient pas comme des citoyens soumis au pouvoir ou aux lois russes, et qu'ils considéraient encore ce territoire comme appartenant à la dynastie mandchoue[1466]. Durant les années 1860, l'intérêt pour les gisements d'or situés dans les régions de la frontière sino-russe se diffusa aussi bien en Russie qu'en Chine[1467]. Cette situation se développa dans un contexte social assez tendu. Au début des années 1860, les *manzy* du Primorié et les travailleurs saisonniers en provenance de la Chine subirent les conséquences

[1465] Cette opinion était très répandue parmi les élites militaires de l'Extrême-Orient russe à tous les niveaux. Dans une communication du gouvernement de la région du Primorié, cite le lieutenant-colonel Diatchenko : « pour les Manzy, les troubles étaient principalement dus à leur incompréhension de la position dans laquelle ils se trouvaient avec l'acquisition par la Russie de la province de l'Oussouri méridional ». РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 1, Д. 54, Л. 7. Ministère des Affaires intérieures. Communication du gouvernement du Primorié, 1re section, bureau 1, № 89, adressée au gouverneur général de la Sibérie orientale, Nikolaïevsk, 24/04/1868. Kondratenko rapporte également les mots de l'explorateur Nikolaï Prjevalski : « En général, les Manzy qui se trouvent ici ne reconnaissent guère l'autorité russe sur eux, ils se considèrent comme les maîtres de ce pays et ne veulent pas se soumettre aux lois russes » ; et de Korsakov : « Leur insolence allait jusqu'au point que, même à Khabarovka, […] ils ne craignaient pas de dire que notre domination sur l'Amour toucherait bientôt à sa fin, et que les Russes seraient massacrés ». Кондратенко Роберт Владимирович, *Манзовская война…*, с. 70.

[1466] Кондратенко Роберт Владимирович, *Манзовская война…*, сс. 70-71.

[1467] Les chercheurs d'or, d'ailleurs, ne jouissaient pas non plus des sympathies des autorités Qing qui contrecarraient vigoureusement le développement d'une économie de l'extraction aurifère en Mandchourie. Les documents d'archives russes, par exemple, rapportent que des troupes Qing furent mobilisées en 1863 afin de disperser une concentration de quelques milliers de chercheurs d'or sur les rives du fleuve Soungari. Certains d'entre eux s'enfuirent par la suite en Russie. Glebov Sergey, « Between Foreigners… », p. 106.

d'une série d'initiatives économiques entreprises par les Russes. D'un côté, les autorités russes s'engagèrent dans une lutte résolue contre la quête illégale et la contrebande de l'or de la part des *manzy*. De l'autre côté, les entrepreneurs russes, européens et américains qui s'étaient installés sur la côte maritime du Primorié après 1860 pour démarrer des activités économiques commencèrent à concurrencer les *manzy* dans la production et l'exportation du goémon et d'autres produits locaux comme le ginseng[1468]. Le goémon, en particulier, était le produit de pointe de l'économie maritime locale. Il était traditionnellement récolté dans les nombreuses baies de la côte et exporté par les *manzy* vers le marché chinois[1469].

Des tensions éclatèrent lorsqu'en juin 1867, le bateau du lieutenant Aleksandr Etoline (1841-1901) découvrit la présence d'un contingent de plusieurs centaines de *manzy* travaillant sur de riches sites d'extraction d'or sur l'île d'Askold, située à quelques dizaines de kilomètres au nord de Vladivostok. Etoline leur ordonna d'arrêter le travail, confisqua une partie de leur or et déclara qu'ils devaient se rendre à Vladivostok pour se soumettre aux consignes des autorités. Les travailleurs arrêtèrent leurs activités, mais refusèrent de quitter l'île et de remettre le reste de leur or aux mains des autorités[1470]. Etoline rentra donc à Vladivostok pour organiser un escadron afin de les disperser. Néanmoins, d'autres chercheurs d'or furent signalés sur l'île Poutiatine, située non loin d'Askold, près de la côte du Primorié entre Vladivostok et Nakhodka, ce qui demanda un effort militaire bien plus important. Or, la marine extrême-orientale russe ne comptait, à l'époque, que sur des effectifs extrêmement limités qui ne pouvaient pas être facilement mobilisés[1471]. Vers la fin de l'année, de nouvelles tensions surgirent dans les alentours de la baie de Nakhodka. Cette fois-ci, les *manzy* semblaient s'opposer directement au pouvoir local et se révoltaient dans le but de réclamer l'autonomie de leurs activités de la supervision des Russes[1472]. L'envoi d'un détachement de soldats fut nécessaire pour rétablir l'ordre. Les Chinois, tout en étant armés, n'entrèrent pas en conflit avec les militaires[1473], mais la situation dans la région de Nakhodka et sur les îles restait précaire.

En même temps, la nouvelle de la présence de grandes quantités d'or facilement exploitables sur l'île d'Askold avait commencé à circuler en

[1468] Glebov Sergey, « Between Foreigners… », p. 106.
[1469] Glebov Sergey, « Between Foreigners… », p. 106.
[1470] Кондратенко Роберт Владимирович, *Манзовская война*…, с. 72.
[1471] Кондратенко Роберт Владимирович, *Манзовская война*…, сс. 72-74.
[1472] Кондратенко Роберт Владимирович, *Манзовская война*…, сс. 74-77.
[1473] Кондратенко Роберт Владимирович, *Манзовская война*…, с. 77.

Mandchourie. Des groupes d'hommes armés se réunirent dans la ville de Huntchoun, près de la frontière méridionale du Primorié et de la frontière du royaume de Corée. De là, durant l'hiver, certains d'entre eux se rendirent sur l'île d'Askold[1474]. Ainsi, lorsque le lieutenant Etoline débarqua au mois d'avril sur l'île pour arrêter les meneurs des travailleurs chinois qui avaient refusé d'exécuter ses ordres et de se soumettre aux autorités de Vladivostok, il fut accueilli par des tirs d'armes à feu et une résistance acharnée. Les hommes d'Etoline furent contraints de retourner sur leur bateau pour se mettre à l'abri[1475]. Durant les jours suivants, Etoline reçut quelques renforts et organisa une tentative d'embargo maritime des îles d'Askold et de Poutiatine en attendant qu'une force militaire suffisamment puissante soit réunie pour faire face à l'insurrection des *manzy*. Pourtant, l'inquiétude parmi les officiers montait car, selon des informateurs, environ 2 000 hommes en armes s'étaient déjà réunis à Ningouta – une des villes les plus importantes de la Mandchourie chinoise, située à quelques dizaines de kilomètres seulement de la frontière du Primorié méridional – sans doute dans le but de se joindre aux insurgés[1476]. Le 26 avril, le poste militaire de Strelok (aujourd'hui Dounaï), constitué d'une caserne avec quelques dizaines de militaires, fut soudain attaqué par un groupe très nombreux de *manzy* en provenance d'Askold. Plusieurs soldats russes furent tués et leurs installations incendiées. Les *manzy* prirent ainsi possession d'une bonne quantité d'armements. Le bateau d'Etoline réussit à sauver les survivants, mais la question était désormais très sérieuse[1477]. Etoline s'engagea donc à détruire systématiquement tous les bateaux en bois des *manzy* qu'il trouvait, avec ou sans équipage, afin de couper Askold du continent. Selon les rapports, près de 250 Chinois furent tués durant ces actions[1478]. Après quelques jours, Etoline rentra à Vladivostok pour les ravitaillements, et les *manzy* en profitèrent pour quitter Askold. Un témoin déclara qu'ils étaient plus d'un millier[1479]. Ce groupe d'insurgés avait désormais l'objectif de rentrer en Chine pour éviter la répression, mais, tout au long de son voyage rocambolesque et désespéré, le groupe sema la terreur parmi la population russe dans les villages se trouvant sur son chemin.

Dans les archives d'État russes de l'Extrême-Orient (РГИА ДВ) sont conservés des rapports des autorités russes concernant ces faits. Ceux-ci

[1474] Кондратенко Роберт Владимирович, *Манзовская война*..., с. 79.
[1475] Кондратенко Роберт Владимирович, *Манзовская война*..., с. 80.
[1476] Кондратенко Роберт Владимирович, *Манзовская война*..., с. 84.
[1477] Кондратенко Роберт Владимирович, *Манзовская война*..., сс. 84-87.
[1478] Кондратенко Роберт Владимирович, *Манзовская война*..., с. 87.
[1479] Кондратенко Роберт Владимирович, *Манзовская война*..., сс. 90-91.

nous montrent les dynamiques qui menèrent au déclenchement des violences et, surtout, les perceptions qui se développèrent à l'époque au sein de l'administration militaire de l'Extrême-Orient russe. Dans un des documents[1480] envoyés par le gouverneur général de la Sibérie orientale Mikhaïl Korsakov (1826-1871) au gouverneur militaire du Primorié en juin 1868, on lit ceci :

« Ces dernières années, l'afflux de Chinois dans notre région a nettement augmenté principalement en raison de l'extraction de goémon et de trépangs. En outre, l'année dernière, les découvertes de riches placers d'or sur l'île d'Askold a eu comme conséquence la concentration sur cet endroit d'un groupe considérable de travailleurs chinois, composé de la population chinoise locale et de nouveaux arrivants, en partie des aventuriers, qui sont venus ici sans but précis, et aussi en partie de personnes, qui avaient été attirées dans la région par d'autres occupations et qui ont ensuite préféré les plus rentables. Ce groupe n'avait pas d'armes et avait pu facilement être dispersé en arrêtant ainsi leurs travaux. Cependant, l'année suivante, une bande plus nombreuse de chercheurs d'or, cette fois-ci avec des armes, est apparue sur l'île pour s'opposer à ceux qui voulaient leur interdire d'extraire l'or. L'apparition de groupements beaucoup plus importants sur Askold a coïncidé avec le mouvement accru du groupe de nouveaux arrivés chinois au début de l'année […] et on doit donc supposer que la nouvelle des richesses sur Askold s'est répandue dans l'Empire chinois et a attiré toutes sortes de gens. Il est possible de dire avec certitude que, parmi les chercheurs d'or, il y avait aussi des capitalistes, qui étaient des dirigeants et des administrateurs, qui avaient une communication continue avec la Chine, qui engageaient des travailleurs pour Askold et qui s'occupaient de leur fournir de la nourriture et des armes. »[1481]

Nous retrouvons ici la description d'une classique ruée vers un gisement d'or nouvellement découvert. Cependant, l'interprétation développée par les pouvoirs locaux sur les raisons pour lesquelles les tensions habituelles entre Chinois et Russes avaient dérapé vers un conflit ouvert est intéressante. Dans ce document, l'accent est mis sur le lien entre de prétendus acteurs économiques chinois (définis comme « capitalistes » [капиталисты]) et la

[1480] Un autre exemple se trouve dans РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 1, Д. 829, Л. 3. Copie d'une lettre du gouverneur général militaire de la région du Primorié. Ce document se concentre beaucoup plus sur les mesures à mettre en place pour éviter la répétition de ce type d'insurrections. Voir le paragraphe suivant.

[1481] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 1, Д. 54, Л. 10. Rapport en provenance du district du Khanka envoyé par le gouverneur général de la Sibérie orientale Korsakov au gouverneur militaire du Primorié, № 340, 03/06/1868.

Chine[1482]. Au moment où le conflit se déroulait, l'analyse des faits ne prit pas vraiment en considération l'option la plus probable, à savoir le degré d'insatisfaction des travailleurs chinois en raison de l'interdiction de mener leurs activités dans des endroits qui leur étaient familiers. On ne considéra pas non plus la frustration des Chinois face à la perspective de remettre le fruit de leur travail dans les mains des autorités russes[1483]. Les implications géopolitiques et sécuritaires furent dès le départ celles qui influencèrent le plus les calculs politiques des administrateurs locaux. Néanmoins, le conflit sur Askold fut provoqué en première instance, par un contentieux qui visait à définir qui avait le droit d'exploiter les richesses de l'île et sous quelles conditions. Nous en retenons donc que les autorités russes privilégièrent souvent une approche téléologique à l'analyse des événements en cours. Cette approche confirmait entre autres les suspicions de déloyauté que les mêmes autorités russes avaient nourries depuis 1860 vis-à-vis des *manzy* résidant dans le Primorié :

« Lorsque les travaux sur Askold furent arrêtés par la force des armes, les ressortissants chinois se précipitèrent sur le continent, formant un grand regroupement de bandits […]. Parmi la population locale vivant le long de la route suivie par la bande de voleurs, beaucoup les ont rejoints, probablement par peur d'être ruinés et tués. »[1484]

Après avoir quitté Askold, les *manzy* insurgés attaquèrent, entre autres, le village de Chkotovo où ils tuèrent tous ceux qui ne l'avaient pas quitté, et ils mirent feu aux habitations[1485]. Par la suite, pendant que les autorités régionales se mobilisaient pour alerter la population et former des bataillons d'intervention, les insurgés se dispersèrent. À ce point, l'impression que les

[1482] Il n'est pas clair de savoir dans quel sens l'auteur du document concevait ce lien, mais il est clair que l'idée d'une double menace d'insurgés à l'intérieur et au-delà de la frontière était une source d'inquiétude.
[1483] D'autant plus que l'or qui avait été confisqué aux *manzy* sur l'île d'Askold en 1867 était, selon les mêmes évaluations du gouverneur général de la Sibérie orientale, d'excellente qualité. Nous retrouvons à ce propos dans les archives une communication enthousiaste des perspectives favorables du développement du secteur aurifère dans la province de l'Oussouri méridional. L'idée était de reproduire les premiers succès de l'industrie minière dans le Priamourié, à laquelle on attribuait beaucoup de mérites pour avoir accéléré la colonisation de la région. Ce document désigne en particulier les gisements de l'île d'Askold comme prometteurs dans une perspective similaire : « La présence d'or dans l'Oussouri méridional au Primorié a été confirmée à plusieurs reprises, mais en 1867, on a découvert que les Chinois et les *manzy* exploitaient de manière abusive des gisements d'or sur l'île d'Askold […]. L'or confisqué aux Chinois à la cessation de ces travaux est de très bonne qualité ». РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 1, Д. 179, Лл. 3-4. Extrait d'une communication du gouverneur général de Sibérie orientale, 1867.
[1484] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 1, Д. 179, Л. 11. Extrait d'une communication du gouverneur…
[1485] Кондратенко Роберт Владимирович, *Манзовская война*…, с. 91.

insurgés pourraient trouver du soutien auprès d'autres *manzy* résidant dans le Primorié eut des conséquences concrètes. Les bataillons russes menèrent des ratissages qui investirent les communautés locales de *manzy* innocents, mais soupçonnés de sympathiser avec l'insurrection, alors qu'une partie considérable des révoltés misait sur le village de Nikolskoe[1486]. Ce dernier, mal défendu, fut mis à feu et détruit[1487]. Les forces russes se montrèrent souvent lentes et mal organisées, ce qui permit aux bandes d'insurgés d'attaquer d'autres villages, tel que Souifenski, ou d'autres habitations dispersées sur le territoire, en menant toutes sortes de violences. Enfin, les dégâts étaient considérables, mais l'auteur du document mentionné ci-dessus en concluait que la situation aurait pu être encore pire :

« On peut tirer la conclusion suivante […]. À l'origine, les intentions des Chinois étaient uniquement d'exploiter les richesses découvertes sur l'île d'Askold, mais leurs dirigeants, voyant les obstacles qui leur étaient posés par les Russes dans l'exploitation de l'or, ont essayé de rassembler un groupe plus fort et davantage armé, qui pourrait donner une réponse aux Russes en cas de renouvellement de l'interdiction. Il y a des rumeurs selon lesquelles d'autres personnes appelées de Chine étaient attendues, qui n'ont pas réussi à venir ; que nos actions ont surpris les Chinois qui n'étaient pas encore tout à fait prêts. »[1488]

De plus, à l'égard du comportement tenu par la population sino-mandchoue locale, il exprimait un jugement tiraillé entre le fait que, dans la plupart des cas, cette population s'était organisée pour protéger ses intérêts et ses possessions, et une attitude suspicieuse : « mais si ces derniers avaient d'une manière ou d'une autre prévalu, il se peut que leurs actions auraient été incompatibles avec les garanties qu'ils ont données »[1489].

Or, il est clair que, dans l'éventualité d'une déroute complète des forces russes, les communautés des *manzy* locaux auraient sans doute reconsidéré leur positionnement dans le conflit. Néanmoins, la grande crainte des autorités russes concernant la possibilité d'un support massif aux insurgés de la part des populations locales n'eut pas lieu. Le cauchemar d'une union entre des insurgés venus de la Chine et des *manzy* locaux contre les forces russes se nourrissait

[1486] Кондратенко Роберт Владимирович, *Манзовская война…*, сс. 92-95.
[1487] Кондратенко Роберт Владимирович, *Манзовская война…*, сс. 97-98.
[1488] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 1, Д. 54, Лл. 11-12. Rapport en provenance du district du Khanka envoyé par le gouverneur général de Sibérie orientale Korsakov au gouverneur militaire du Primorié, № 340, 03/06/1868.
[1489] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 1, Д. 54, Лл. 12-13. Rapport en provenance du district du Khanka…

de conjectures et de scénarios alarmistes, mais il ne se concrétisa pas. Il n'y eut pas de « cinquième colonne ». Selon la reconstruction de l'historien Robert Kondratenko, durant les opérations militaires de fouilles, les autorités russes trouvèrent chez les *manzy* qui résidaient dans les territoires touchés par l'insurrection des preuves ou des informations très dérangeantes. Dans certains *fanzy* [фанзы] (habitations traditionnelles des habitants autochtones de la région), par exemple, les soldats trouvèrent des quantités importantes de poudre à canon, de provisions alimentaires, d'armements et même des devises d'officiers de l'armée Qing. Selon les mots de Kondratenko, cela « confirmait la prévision concernant la préparation d'un soulèvement de la population chinoise contre les Russes »[1490]. Dans d'autres cas, les officiers russes apprirent que les révoltés extorquaient le soutien de la population locale par la menace et le chantage. Ils remarquèrent également que les rebelles obtenaient des informations en provenance de Vladivostok à travers une sorte de réseau d'espionnage entretenu par des complices du soulèvement qui, apparemment, se déclaraient antirusses[1491]. Il n'est pourtant pas facile de savoir à quel point tout cela était vrai, et si ces prétendues conspirations représentaient véritablement un risque potentiel. Toutefois, l'insurrection avait sonné une cloche d'alarme importante et la leçon qui devait être retenue était qu'il fallait rester en alerte pour faire face aux dangers que les Chinois pouvaient représenter pour les territoires extrême-orientaux de l'Empire et leurs richesses : « il n'est pas encore garanti que parmi les Chinois ne réapparaîtront pas des personnes entreprenantes, désireuses de tenter leur chance de disposer sans obstacle des richesses de la région »[1492].

À la fin du mois de mai 1868, les incidents entre les *manzy* et les Russes devinrent plus fréquents et intenses, avec des bataillons russes toujours capables d'infliger de lourdes pertes à leurs ennemis[1493]. Le conflit se termina

[1490] Кондратенко Роберт Владимирович, *Манзовская война…*, с. 94.

[1491] Кондратенко Роберт Владимирович, *Манзовская война…*, сс. 94-96. Ces informations sont très importantes. Toutefois, Kondratenko spécifie rarement ses sources pour chacune des informations qu'il rapporte dans son livre. Il est donc difficile de comprendre comment interpréter ces informations en prenant en considération le possible biais dû à la provenance de la source même. En effet, en général, les reconstructions historiques des faits concernant la « guerre des *manzy* » se fondent toutes sur du matériel exclusivement russe et, jusqu'à présent, ce travail a été fait par un nombre assez restreint de spécialistes russes. Le risque d'une interprétation de faits plus ou moins involontairement partisane ou biaisée, sans doute même influencée par des positions idéologiques personnelles, ne peut pas être exclu. L'étude des faits entourant la « guerre des *manzy* » nécessite, encore aujourd'hui, un travail supplémentaire de recherche et de mise en perspective de la part des spécialistes.

[1492] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 1, Д. 54, Л. 13. Rapport en provenance du district du Khanka envoyé par le gouverneur général de Sibérie orientale Korsakov au gouverneur militaire du Primorié, № 340, 03/06/1868.

[1493] Кондратенко Роберт Владимирович, *Манзовская война…*, сс. 105-110 *et passim*.

le mois suivant. Une partie des insurgés retourna en Chine pendant que les manœuvres militaires des cosaques avaient raison des dernières poches de résistance. Parmi les victimes de cette situation de violence généralisée, il y avait non seulement les habitants des villages russes, mais aussi les communautés locales pacifiques des *manzy*. Plusieurs *fanzy* furent incendiés, détruits ou endommagés et les provisions retrouvées dans les habitations abandonnées furent souvent pillées par les insurgés ou confisquées et redistribuées aux soldats et aux paysans russes[1494]. Une fois que l'insurrection fut sous contrôle, les militaires mirent en œuvre des contrôles auprès des Chinois en emprisonnant tous ceux qui étaient trouvés en possession d'or[1495].

IV Après la « guerre des *manzy* » : conséquences et perceptions

En ce qui concerne le caractère singulier de la « guerre des *manzy* », il faut souligner le fait que, en octobre 1868 déjà, un petit groupe de Chinois fut à nouveau arrêté sur l'île d'Askold, en train de chercher de l'or. Leur campement fut détruit et l'or extrait fut confisqué[1496]. Les tentatives des Chinois de mener leurs activités en dehors de la réglementation et de la surveillance des autorités russes ne s'interrompirent pas. Askold est ainsi un cas d'étude singulier, mais exemplaire. Comme ailleurs en Russie orientale, il n'y avait pas d'installations permanentes des autorités russes sur l'île et seules des patrouilles sporadiques la contrôlaient. Cela permit aux Chinois de retourner à maintes reprises sur place[1497]. Les documents d'archives sont parlants à ce propos. Dans un rapport de 1873, par exemple, le gouverneur du district Souifounski communiqua au gouverneur général militaire de la région du Primorié, Aleksandr Crown (1823-1900), que des Chinois s'étaient installés à nouveau sur Askold. Il en comptait environ 500, ils avaient déjà construit des *fanzy* et leur entreprise de récolte d'or prenait des dimensions importantes[1498].

[1494] Кондратенко Роберт Владимирович, *Манзовская война*…, cc. 115-119.

[1495] Кондратенко Роберт Владимирович, *Манзовская война*…, cc. 119-120.

[1496] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 1, Д. 237, Л. 2 *et passim*. Ce *delo*, intitulé « Переписка с главным управлением Восточной Сибири, начальником Хабаровской постовой команды и др. О прибытии в гор. Хабаровск Китайского чиновника И-Зо-Лина Тай-Мен-Ту с целью сбора соболей с гольдов » apporte beaucoup d'informations sur la question, qu'il n'est pas possible de traiter ici.

[1497] On trouve des témoignages de ces activités aussi bien en 1871 qu'en 1872. Петров Александр Иванович, *История Китайцев*…, cc. 462-463.

[1498] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 287, Л. 3. Rapport du gouverneur du district Souifounski adressé au gouverneur général militaire de la région du Primorié A. E. Crown. 10/12/1873.

En réalité, ce qui posait problème, c'était l'incapacité de l'administration russe de coloniser efficacement ses nouveaux territoires. Tant la présence persistante des Chinois sur Askold que l'inaptitude de l'entrepreneuriat russe à développer un site d'extraction minière, qui, en plus, était très accessible et rentable, prouvaient les limites organisationnelles de la colonisation russe en Extrême-Orient durant la seconde moitié du XIXe siècle. Le gouverneur du district Souifounski, par exemple, se plaignait que, durant toute cette période, pas un seul poste de police n'avait été créé sur l'île d'Askold :

« Étant donné que pour la préservation de l'ordre et de la sécurité publique dans les sites d'exploitation de l'or tant sur l'île d'Askold que dans d'autres districts du district Souifounski, jusqu'à présent, aucune équipe de police spéciale n'a encore été mise en place. Entre-temps, les cas d'orpaillage abusif peuvent se reproduire dans le futur, et pour l'élimination de ce mal je ne dispose d'aucun moyen. »[1499]

Ce constat nous montre que bien souvent, les aspirations de grandeur impériale de Saint-Pétersbourg n'étaient pas soutenues par sa capacité d'atteindre les objectifs d'enrichissement, de développement et de gloire que son entreprise colonisatrice ambitionnait. Cette condition se manifestait dans le rapport tendu et complexe avec les chercheurs d'or chinois, car, dans cette situation, leur mouvement désordonné vers les sites d'extraction connus mais inexploités de l'Extrême-Orient russe était tout simplement physiologique. En 1873-1874, les faits de 1868 manquèrent de se répéter dangereusement. Les militaires russes qui, en septembre 1873, avaient (re) découvert l'installation de Chinois sur Askold, y avaient compté 68 bateaux et avaient préféré, en première instance, recourir au dialogue. Par le biais d'un interprète, ils firent part aux Chinois que leur activité était illégale et qu'ils devaient quitter l'île en remettant aux mains de l'administration russe tout l'or qu'ils avaient extrait[1500]. Les Chinois promirent de quitter l'île dans les dix jours[1501], mais la situation s'enlisa dans une impasse longue et fastidieuse. Les autorités hésitaient beaucoup sur le type de solution à entreprendre. Vers le milieu du mois d'avril 1874, à Vladivostok, le capitaine-lieutenant Moltchanekov informa ses supérieurs qu'il fallait se préparer à se rendre sur l'île avec des soldats, des travailleurs russes et des provisions pour défendre

[1499] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 287, Л. 3. Rapport du gouverneur du district Souifounski…
[1500] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 287, Л. 4. Rapport envoyé au gouverneur du district Souifounski. № 14. Vladivostok. 06/09/1873.
[1501] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 287, Л. 4. Rapport envoyé au gouverneur…

les richesses de l'île du travail prédateur des *manzy*[1502]. D'ailleurs, il paraissait même que, en ce moment, il ne restait à Askold qu'une centaine de Chinois, mais les autorités les considéraient quand même comme potentiellement dangereux. Entre autres, la consommation de *khanshin* (voir chapitre 9) au sein de ce groupe fut mentionnée comme une cause possible de désordres[1503]. Le gouverneur général de la Sibérie orientale répondit donc directement à la proposition de Moltchanekov depuis Irkoutsk. Non seulement il n'autorisa pas l'initiative militaire sur Askold sous prétexte qu'il n'y avait ni bateaux, ni officiers disponibles, mais il ordonna aussi d'entrer en contact avec Pékin pour que les autorités mandchoues s'occupent elles-mêmes de rapatrier leurs sujets[1504] ! Les raisons étaient détaillées ainsi :

« Le bon moyen d'expulser les vadrouilleurs est certainement la force armée, mais ces individus se tourneront vers le vol et répéteront les événements de 1868, c'est pourquoi je pense qu'il vaut mieux demander humblement à Votre Excellence de prendre contact, par l'intermédiaire de notre émissaire à Pékin, avec le gouvernement chinois pour qu'il envoie des fonctionnaires à Askold afin d'expulser leurs sujets, qui y pénètrent secrètement par la mer, en les avertissant que, dans le cas contraire, nous utiliserons la force de nos armes. »[1505]

On peut souligner à quel point l'idée de demander au gouvernement Qing d'envoyer ses propres officiers pour résoudre un problème interne de l'Empire russe est étonnante. Nous pouvons en déduire que le souvenir des destructions de la « guerre des *manzy* » et la peur de ne pas être prêts à gérer un nouvel épisode insurrectionnel, ainsi que la crainte qu'une situation pareille complique les relations diplomatiques avec la Chine, influencèrent le processus décisionnel des autorités russes durant les années 1870. D'ailleurs, selon le spécialiste Roman Avilov, le fantôme de la « guerre des *manzy* » continua à hanter les pensées des pouvoirs locaux russes jusqu'à la guerre russo-japonaise en 1904-1905[1506]. Toutefois, les solutions proposées par

[1502] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 287, Л. 17. Télégramme de Moltchanenkov adressé au gouverneur militaire du Primorié A. E. Crown. № 105. Vladivostok. 14/04/1874.
[1503] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 287, Л. 19. Télégramme adressé au gouverneur militaire du Primorié A. E. Crown. № 327. Vladivostok. 25/05/1874.
[1504] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 287, Л. 20. Télégramme. № 118. Vladivostok. 27/05/1874.
[1505] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 287, Л. 23. Communication de la part du gouverneur général de la Sibérie orientale. № 116. Irkoutsk. 27/05/1874.
[1506] Авилов Роман Сергеевич, « Развитие военно-сухопутных сил России на Дальнем Востоке в 60-70-х гг. XIX в. : Внешнеполитический фактор », *Ойкумена. Регионоведческие исследования*, № 4, 43, 2017, с. 71.

Irkoutsk étaient difficilement applicables et les autorités locales insistaient pour une approche plus réaliste :

« Comme les Chinois ont des fusils, bien qu'en petit nombre, et qu'ils sont loin d'être pacifiques envers les ouvriers russes, je peux m'attendre à de graves troubles sans la protection d'un détachement de soldats, ou l'intervention de la police[1507] ». Pour mettre fin au problème, il fallait permettre à l'activité extractive légale de se développer sur Askold en utilisant, en principe, de la main-d'œuvre russe. Aux travailleurs russes, il fallait pourtant garantir la protection contre de probables actes de violence de la part de bandes armées chinoises qui revendiqueraient le droit d'extraire de l'or dans ces mêmes endroits[1508]. Cet ensemble de problèmes ne concernait pas seulement la situation à Askold, mais, de manière générale, la gestion et la protection de l'exploitation des ressources aurifères dans le Primorié[1509]. En octobre 1874, les discussions sur ce sujet au sein de l'administration du Primorié avaient introduit encore une autre question : dans quelle mesure fallait-il permettre aux compagnies d'extraction aurifère russes d'utiliser de la main-d'œuvre chinoise[1510] ? Comme il a été indiqué précédemment, la législation russe envisageait les Chinois comme les seuls étrangers qui pouvaient être employés dans les entreprises d'extraction d'or. Néanmoins, la discussion était parfois paradoxale, en raison de la volonté d'avoir recours à la main-d'œuvre chinoise pour travailler sur ces mêmes sites d'extraction d'où les Chinois avaient été expulsés par la force.

La réflexion n'était pourtant paradoxale qu'en apparence. Les autorités russes cherchaient clairement à positionner les Chinois dans un rôle de subalternité sociale afin d'exploiter leur main-d'œuvre en les aliénant de toute possibilité

[1507] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 287, Лл. 25-26. Report du gouverneur du district Souifounski adressé au gouverneur militaire du Primorié Crown. 24/05/1874.

[1508] D'ailleurs, la fin de l'année 1874 fut très tendue avec de nouvelles bandes de *khunkhuzy* [хунхузы] (des groupuscules armés de bandits, principalement d'origine chinoise, qui opéraient dans les régions frontalières russo-chinoises) qui menacèrent le village de Chkotovo pendant quelques semaines. Dans ce cas, la mobilisation de l'armée russe fut plus rapide et les tensions ne donnèrent pas lieu à des attaques contre la population comme en 1868. Авилов Роман Сергеевич, « 'Изготовиться к выступлению по первому требованию …' : Попытка рецидива манзовской войны в Южно-Уссурийском Крае (1874 г.) », *Труды ИИАЭ ДВО РАН*, № 27, 2020.

[1509] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 287, Л. 96. Lettre de la part du département minéralier de la Direction générale de la Sibérie orientale adressée au gouverneur militaire de la région du Primorié G. F. Erdman. № 1351. 19/11/1875.

[1510] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 287, Лл. 33-34. Communication du département minéralier de la direction supérieure de la Sibérie orientale adressée au gouverneur militaire du Primorié G. F. Erdman. № 1857. 26/10/1874.

de mener une activité entrepreneuriale dans le secteur aurifère. Il s'agit d'un phénomène qui, comme nous l'avons montré au chapitre 3, se produisit dans la plupart des espaces récemment colonisés de la région transpacifique. En principe, le résultat de cette prolétarisation complète des immigrés chinois dans le secteur aurifère avait pour but de permettre aux entreprises et aux autorités russes de garder les profits marginaux, ainsi que l'or en Russie. Au cours des décennies suivantes, pourtant, la recherche et la récolte illégale d'or de la part de groupes de *manzy* continuèrent et les méthodes envisagées pour les contrer ne furent jamais pleinement efficaces, d'autant qu'il s'agissait d'un secteur de la « criminalité » où la corruption constituait une entrave importante à sa lutte. Des documents repérés dans les Archives d'État de la région d'Irkoutsk (ГАИО) nous montrent qu'il était courant durant les années 1890 d'attribuer une partie de l'or confisqué en tant que récompense à ceux qui permettaient aux autorités d'arrêter les chercheurs illégaux et d'en confisquer l'or. Malgré cela, la présence de chercheurs illégaux d'or en Russie orientale continua d'être une pratique courante de la part tant des Russes que des Asiatiques, et la lutte contre ce phénomène ne produisit jamais des résultats satisfaisants[1511]. Surtout, ces mesures n'évitèrent pas qu'une grande partie de l'or extrait illégalement ne s'écoulât tout aussi illégalement en Chine. Par exemple, en 1892 encore, le procureur de la région de la Transbaïkalie remarquait, entre autres, que :

« La masse des affaires concernant les Chinois prouve qu'ils s'adonnent principalement au trafic illégal de l'or volé ou détourné du Trésor, à la vente de diverses appellations de boissons alcoolisées indigènes et au prêt d'argent contre une hypothèque sur des biens mobiliers. »[1512]

Un autre problème était la complaisance ou l'inefficacité des autorités mandchoues lorsqu'il s'agissait d'imposer le respect des lois russes et de punir leurs citoyens suspectés de mener des activités transfrontalières illégales. Un commissaire de Kiakhta se lamentait :

« Au cours de mon service à Kiakhta, j'ai dû déclarer des milliers de fois au *Tsargucheï*[1513] que le commerce de l'or à Maïmatchen, apporté ici secrètement

[1511] ГАИО, Ф. 29, Оп. 1, К/Д. 2д-п/289. Documents variés : communications entre les autorités administratives régionales et les forces de l'ordre concernant plusieurs confiscations d'or à des chercheurs illégaux, ainsi que leurs condamnations. Années 1890.

[1512] ГАЗК, Ф. 1, Оп. 1, Д. 2964, Л. 4. Lettre du procureur de la région de la Transbaïkalie adressée au gouverneur général du Priamourié, № 983. Tchita. 05/03/1892.

[1513] Autorité mongole nommée par le pouvoir mandchoue pour administrer la ville commerciale frontalière de Maïmatchen.

tant par nos sujets que par les Chinois, viole les intérêts de notre État et est en contradiction avec les relations amicales de nos États. Mais toutes les déclarations de ce genre, car contraires à la logique chinoise, selon laquelle tout commerce qui procure un outil est licite, et donc libre, sont restées sans suite. Cependant, un *Tsargucheï*, Ling-Hou, en raison de mes déclarations persistantes sur la violation de nos lois par un grand magasin de Kong-Ho-Shen, qui achète principalement notre or, a fait le geste d'appeler le second propriétaire de ce magasin pour un interrogatoire. Au cours de l'interrogatoire, le Chinois, bien sûr, a énergiquement nié sa relation avec cette affaire. À la fin, toute la société des consulaires de Maïmatchen s'est montrée très irritée contre Ling-Hou pour s'être immiscé dans leurs affaires commerciales, qui profitaient d'ailleurs à lui également. »[1514]

Ainsi, nous pouvons interpréter le déclenchement de la « guerre des *manzy* » sous une lumière nouvelle. Visiblement, cet événement fut une réponse des *manzy* aux tentatives russes de les empêcher de mener une activité économique non subordonnée dans le secteur aurifère. Si d'un côté, la « guerre des *manzy* » fut certainement une conséquence des tensions impériales provoquées par les traités d'Aïgoun et de Pékin, elle fut également un conflit social dans lequel s'affrontaient deux factions en lutte pour définir leur rôle respectif dans les dynamiques productives régionales. La « guerre des *manzy* » dépassa ainsi, dans une certaine mesure, son caractère de conflit purement ethnique, car elle s'insérait dans un contexte où l'appartenance ethnique avait des conséquences sur le rôle économique que certains groupes d'individus pouvaient ou ne pouvaient pas avoir dans le cadre de la nouvelle administration russe du Primorié (et du Priamourié). À ce propos, il est intéressant de rappeler que, dans le premier extrait d'archives cité précédemment[1515], il était fait référence à des « capitalistes » chinois qui géraient le travail de centaines de *manzy* sur l'île d'Askold en 1868. La confrontation entre les *manzy* et les autorités russes, qui, comme il a été montré, se prolongea pendant quelques années au-delà de la fin de la guerre, avait notamment comme objectif de définir quels capitalistes, russes ou chinois, obtiendraient le droit par la force de diriger les travaux d'exploitation aurifère dans des sites comme celui d'Askold. Le fait suivant corrobore cette interprétation : à partir de 1876, des entrepreneurs chinois essayèrent d'obtenir officiellement la permission de mener des activités

[1514] ГАЗК, Ф. 1, Оп. 1, Д. 2964, Л. 20. Communication du commissaire de frontière de Kiakhta au gouverneur par intérim de la région de la Transbaïkalie. № 220. Kiakhta. 26/08/1892.
[1515] Voir ci-dessus au paragraphe III de ce chapitre.

d'extraction d'or de la part des autorités russes. Néanmoins, ces autorisations ne furent pas octroyées[1516].

Toutefois, la victoire des Russes dans la « guerre des *manzy* » ne fut que partielle, car les aspirations des Chinois poussèrent encore plus certains d'entre eux vers l'illégalité ou le banditisme, comme le remarque Glebov :

« Ce fut dans le contexte de la Guerre des *manzy* que les autorités russes associèrent la population chinoise de l'Extrême-Orient aux "khounkhouzy". Ce dernier (le nom est une altération russe de *Honghuzi*, les Barbes Rouges), est apparu comme un phénomène important dans la zone frontalière Qing-Romanov de la Mandchourie. Il s'agit sans doute d'une déclinaison de ce qu'Eric Hobsbawm et Anton Blok ont appelé le "banditisme social". Les *khunkhuzy* s'attaquaient aux riches marchands et propriétaires chinois, aux fonctionnaires mandchous ainsi qu'aux colons, marchands et militaires russes. »[1517]

Cette interprétation nous permet aussi de revenir sur les similitudes entre le cas de l'Extrême-Orient russe et ceux des autres espaces récemment colonisés de la région transpacifique. La typologie de conflictualité ethno-sociale témoignée par la « guerre des *manzy* », ses dynamiques et ses motivations affichent de nombreux points en commun avec des épisodes similaires qui eurent lieu dans d'autres régions de l'espace transpacifique. Certes, on observe des différences importantes dans la magnitude de l'insurrection, car, en Russie orientale, la conflictualité interraciale déclencha une véritable guerre. Ailleurs, les conflits avaient plutôt impliqué des troubles parmi la population civile. Toutefois, les similitudes structurelles de ce phénomène sont grandes. Dans une communication du commissaire aux frontières de la province de l'Oussouri méridional Nikolaï Matiounine, datée probablement de 1875, nous pouvons lire ceci :

« À cause de l'impossibilité de trouver suffisamment d'ouvriers russes pour mettre en place des travaux sérieux dans le domaine de l'industrie aurifère dans la province de l'Oussouri méridional, il sera probablement nécessaire d'utiliser des ouvriers chinois qui seront embauchés à Khountchoun, Ningouta ou dans les ports du sud de la Chine. Dans ces dernières villes, il y a des bateaux spécialement engagés dans la livraison de ce qu'en Amérique du Nord, en Australie et dans les îles du Pacifique on appelle les "Coolies". […]

[1516] Петров Александр Иванович, *История Китайцев*…, cc. 464-465.
[1517] Glebov Sergey, « Between Foreigners… », p. 107.

Tout d'abord, il s'agit de savoir s'il est souhaitable de peupler la province de l'Oussouri avec des Chinois et si notre politique et les lois fondamentales politico-économiques et sociales ne seront pas brisées. Malheureusement, je ne suis pas en mesure de traiter cette question […]. Qui composera cette population allogène ? Laissant de côté les Coréens et les *manzy*, nous allons cette fois embaucher des Chinois proprement dits "manzy", c'est le nom que l'on attribue généralement aux Chinois de la province de l'Oussouri, il signifie condamnés à l'exil ; ce seul fait peut servir d'indication suffisante de l'aptitude de cet élément à coloniser la jeune région. »[1518]

Dans le chapitre 3 de notre première partie, nous avons montré que le discours du « péril jaune » a toujours été beaucoup plus qu'un simple discours raciste et qu'il sous-tendait la mise en place de modèles d'exploitation sociale, ainsi que des pratiques de discrimination et de limitation (ou négation) des droits des immigrés asiatiques. Sous ses aspects, les politiques concernant le développement du secteur aurifère en Russie orientale furent assez similaires. La conceptualisation du rôle social du travailleur immigré asiatique, en particulier chinois, ne fut pas non plus très différente. Dans la communication de Matiounine, on retrouve de nombreux éléments soutenant cette interprétation. Initialement, Matiounine explique comment organiser l'importation massive de main-d'œuvre chinoise depuis la Chine. Il mentionne comme exemple à suivre la politique nord-américaine du recours aux *coolies*. Dans la deuxième partie, il s'interroge pourtant sur l'opportunité de réaliser un tel projet. En gros, les inquiétudes de Matiounine quant au projet d'attirer des Chinois en Russie orientale en tant que main-d'œuvre concernaient… le fait d'attirer des Chinois en Russie orientale. Et ces inquiétudes ne regardaient pas seulement Matiounine. Contrairement à la politique traditionnelle russe visant les autres ethnies assujetties à l'Empire, les Chinois ne furent jamais considérés comme des allogènes, des *inorodtsy*[1519]. On comprend bien que la difficulté d'accorder ce statut aux Chinois était liée au manque de volonté politique de les accepter en tant que citoyens de l'Empire, afin de sanctionner leur position de subalternité dans la société. À l'instar des États-Unis, où l'importation de main-d'œuvre asiatique allait de pair avec une non-reconnaissance pour les « jaunes » des mêmes droits qui avaient été accordés aux « noirs », en Russie orientale, il fallut aussi se poser ces questions. Les immigrés chinois

[1518] РГИА ДВ Ф. 1 Оп. 4 Д. 287 Лл. 55 и 57-58. Ministère des Affaires intérieures. Communication du commissaire de frontière du la province de l'Oussouri méridional. № 10. 28/02/1875(?). Le dernier chiffre de l'année est illisible, mais il est fort probable que cette communication remonte à 1875.
[1519] Glebov Sergey, « Between Foreigners… ».

pouvaient-ils devenir des *inorodtsy*, en acquérant ainsi un statut de sujets de l'Empire à part entière ? La question, dans le cadre de cette analyse, est presque plus importante que la réponse négative qui lui sera donnée. Elle est liée aux éléments de tension autour des rôles socio-économiques que certaines ethnies avaient ou n'avaient pas le droit de jouer au sein de l'Empire russe et qui furent à la base, entre autres, de la « guerre des *manzy* ».

Les mots de Matiounine nous aident ainsi à apporter un élément supplémentaire pour montrer la similitude entre les différents espaces récemment colonisés de la région transpacifique et la Russie orientale. Lorsque Matiounine affirmait que le mot « *manzy* », selon son interprétation, dériverait du terme « condamnés à l'exil », il le faisait afin de mettre en garde l'administration russe sur les dangers d'utiliser la main-d'œuvre chinoise pour coloniser le Primorié et le Priamourié. Ce faisant, il présentait une argumentation circulaire qui renforçait un préjugé raciste vis-à-vis des *manzy* dans le but d'inclure dans la vision négative qui les concernait tous les futurs immigrés chinois. Le fait que les Russes appelaient les Chinois « *manzy* », quelle qu'ait pu être l'origine de ce mot[1520], était un choix qui ne prouvait pas le caractère, ni les attitudes de toute une population. Pourtant, nous savons que, dans tous les espaces récemment colonisés de la région transpacifique, des discours racistes et généralisateurs furent promus au XIXe siècle pour faciliter l'exploitation des travailleurs asiatiques dans des conditions économiques favorables aux employeurs, ainsi que dans des conditions juridiques convenables pour les administrations locales. Dès lors, la nécessité de trouver des raisons simplistes (dans ce cas, *manzy*, qui dériverait du mot « condamnés à l'exil ») pour discréditer la réputation des travailleurs chinois, avant même qu'ils ne soient importés en grand nombre, permettait de reproduire ce modèle d'exploitation dans l'Extrême-Orient russe également.

C'était une façon de construire et d'institutionnaliser le discours du « péril jaune » dans sa fonction de subjugation socio-économique et d'exclusion juridique : les immigrés chinois dont l'économie locale avait besoin étaient décrits comme dangereux en raison de leur nature supposément criminelle et devaient donc être exploités, mais non pas intégrés comme citoyens de l'Empire. L'expérience de la « guerre des *manzy* » contribua ainsi à la constitution de ce discours en Russie orientale, car elle influença la

[1520] À l'instar d'autres régions périphériques de l'Empire Qing, la Mandchourie avait en effet été utilisée comme lieu d'exile pour criminels, bandits et officiers en disgrâce. Cette pratique avait pourtant été abbandonée à la fin du XVIIIe siècle en raison des nombreux problèmes qu'elle causait aux administrations locales. Fletcher Joseph, « Ch'ing Inner Asia *c*. 1800 » in Fairbank John K. (ed.), *The Cambridge History of China*, Vol. 10, Cambridge University Press, Cambridge, 1978, pp. 46-47.

perception de l'administration russe vis-à-vis des Chinois, ainsi que sa façon de se relationner avec l'« Autre asiatique ». La création de cette perception renforça les interprétations paranoïaques militaires concernant les possibles conséquences de la présence chinoise en Russie orientale. Comme le remarque Glebov, cela engendra, entre autres, à partir de 1884-1886, des initiatives juridiques, par exemple la création d'un système de passeports visant les immigrés asiatiques en Russie orientale[1521]. Ce système de passeports avait pour but d'augmenter le niveau de contrôle sur la population chinoise immigrée et d'empêcher d'emblée cette dernière de s'intégrer à long terme dans le cadre de la communauté locale. Le processus d'exclusion était donc, encore une fois, aussi bien économique que juridique, mais à partir de la fin des années 1870, il commença à se fonder sur des justifications pseudo-scientifiques, introduisant ainsi dans l'Extrême-Orient russe les mêmes clichés du discours du « péril jaune » qui s'étaient diffusés dans les autres régions de l'espace transpacifique, même si cette formule n'était pas encore utilisée telle quelle.

V L'éphémère République de Jeltouga

Entre 1882 et 1886[1522], sur le côté chinois de l'Amour, près de la rivière Albazinka, se développa un réseau illégal d'extraction d'or qui se transforma rapidement en un espace autogéré par des aventuriers à la recherche de fortune. Cet épisode témoigne, entre autres, du fait que les Chinois ne furent pas les seuls à traverser la frontière pour mener des activités illégales d'exploitation minéralière dans la région, et que les Russes n'hésitaient pas à faire de même. On remarquera, d'ailleurs, que ces activités furent interprétées par certains acteurs de la fin du siècle comme une sorte d'avant-garde de la projection coloniale russe vers la Mandchourie interne[1523].

Jusqu'aux années 1880, l'existence de gisements d'or dans la région de l'Albazinka et de la Jeltouga n'était connue que des populations locales

[1521] Глебов Сергей Владимирович, « Вызовы империи… », с. 23.

[1522] Certains, à l'instar de Mark Gamsa, proposent plutôt la période 1883-1886, mais les premières références à l'existence d'une communauté de chercheurs d'or *in loco* remontent à 1882, selon un article du journal *Vladivostok* daté de 1882. Маруев Владимир Александрович, « Желтугинская республика (1882-1886 гг.) », *Забайкалье историческое, материалы V межрегион. науч.-практ. конф.*, ЗабГУ, Чита, 2016, с. 124.

[1523] Gamsa Mark, « California on the Amur, or the "Zheltuga Republic" in Manchuria (1883-86) », *The Slavonic and East European Review*, vol. 81, § 2, 2003, pp. 236-237.

d'Evenks. Par la suite, lorsque l'information se diffusa parmi la population russe, des chercheurs d'or s'installèrent sur le côté chinois de la frontière, face au poste-frontière cosaque d'Ignachino[1524]. Un village fut construit et attira des aventuriers de tous les coins du monde. Les Russes étaient majoritaires et les Chinois constituaient environ 10 % de la population. S'y installèrent également des Européens, des Américains, des Coréens, des Japonais et même des aventuriers issus des populations locales en provenance tant de la vallée de l'Amour que de la Sibérie ou de la Mongolie[1525]. Cette petite mais richissime région attira, en quelques années seulement, jusqu'à 15 000 habitants, à un moment où les villes les plus importantes de la Russie orientale comptaient à peine une dizaine de milliers de citoyens. Dans cette « Californie de l'Amour »[1526] se créa une organisation administrative interne. Située en territoire chinois, cette communauté ne se reconnaissait pas comme soumise au pouvoir des Qing, qui, par ailleurs, interdisait la quête libre de l'or sur son territoire. La « Californie de l'Amour » se proclama donc un sujet politique distinct et autonome en se définissant comme la République de Jeltouga, du nom de l'un des affluents de la Chilka. Un système politique et policier caractérisé par des lois très strictes[1527] fut mis en place. La République fut proclamée dans le but de mettre de l'ordre dans un espace où le manque d'autorité s'était révélé contre-productif pour les affaires. Chaque habitant put ainsi participer à des élections pour former un gouvernement composé d'une dizaine de représentants, dont au moins deux Chinois, ainsi que d'un président[1528]. Ce dernier était chargé d'administrer la collecte des taxes et l'observation des lois.

La République de Jeltouga se développa rapidement avec la construction d'hôtels, de théâtres, d'hôpitaux, de banques et de magasins de nature variée[1529]. Son existence fut initialement tolérée de façon complaisante par les autorités russes car la plupart de l'or extrait était acheminé et vendu en

[1524] Gamsa Mark, « How a Republic of Chinese Red Beards Was Invented in Paris », *Modern Asian Studies*, vol. 36, § 4, 2002, p. 993.

[1525] Курто Ольга Игоревна, « Желтугинская Республика : опыт социального обустройства на границе России и Китая », *Археология, этнография и антропология Евразии*, № 3, § 47, 2011, с. 137. Le nombre de Chinois est en réalité difficile à estimer car, selon les sources, on peut retrouver des indications différentes.

[1526] Le parallèle entre l'expérience de ces chercheurs d'or et les aventuriers du *Far West* américain fut dressé par les mêmes fondateurs de la République de Jeltouga, même avant qu'elle ne se dotât d'un statut de sujet politique autonome. Ces fondateurs aimaient en effet se donner l'appellation de « Californiens ». Курто Ольга Игоревна, « Желтугинская Республика… », с. 136.

[1527] Курто Ольга Игоревна, « Желтугинская Республика… », сс. 140-141.

[1528] Курто Ольга Игоревна, « Желтугинская Республика… », с. 140.

[1529] Gamsa Mark, « California on the Amur… », p. 242.

Russie au bénéfice des caisses de l'Empire. Au contraire, une fois qu'elles furent mises au courant de l'ampleur de cette entreprise, les autorités chinoises réagirent avec animosité. Des lettres indignées furent adressées à Irkoutsk et à Khabarovka, pour demander aux gouverneurs locaux de rappeler leurs citoyens à l'ordre et au respect de la souveraineté chinoise. Au début, le côté russe réagit avec une apathie complice[1530]. L'existence de la petite République n'allait certainement pas à l'encontre des intérêts de Saint-Pétersbourg. Pourtant, au fur et à mesure que l'installation se développait, elle commença à gêner les pouvoirs locaux. Au printemps 1885, le gouverneur général du Priamourié, le baron Andreï Korf (1831-1893), mit la République sous embargo. D'après l'historien Mark Gamsa, Korf manifesta une inquiétude justifiée par le fait que Jeltouga détournait la main-d'œuvre nécessaire aux autres régions de l'Extrême-Orient russe pour les activités essentielles de développement socio-économique[1531]. D'après l'historien Lewis Siegelbaum, en revanche, la République de Jeltouga eut un effet dérangeant tant pour l'administration chinoise que russe, en raison du fait qu'elle créait un espace où aucun impôt n'était payé, décrédibilisant de telle sorte toute autorité étatique sur les entreprises d'extraction aurifère de la région[1532].

Les Qing, en tout cas, se montrèrent plus résolus et mobilisèrent l'armée pour reprendre le contrôle de la situation. Pour eux, l'existence de la République de Jeltouga risquait de créer un précédent dangereux, surtout dans le cas où les Russes devaient réclamer ces terres, voire intervenir pour défendre leurs citoyens. Les forces chinoises mirent une première fois à feu la ville durant l'été 1885, mais ses habitants, ou du moins ceux qui ne l'avaient pas encore quittée pour rentrer en Russie, y retournèrent et redémarrèrent leurs activités[1533]. En janvier 1886, lors d'une deuxième campagne durant laquelle les Qing mobilisèrent plusieurs milliers de soldats, les résidents qui ne réussirent pas à s'échapper furent capturés. Afin d'éviter toute crise diplomatique, on accorda aux prisonniers étrangers la permission de quitter le pays[1534]. Toutefois, les prisonniers chinois firent l'objet d'une répression atroce et furent tous massacrés[1535]. Il s'agissait de mettre en place une punition

[1530] Gamsa Mark, « California on the Amur… », p. 246.
[1531] Gamsa Mark, « California on the Amur… », pp. 246-247
[1532] Siegelbaum Lewis H., « Another "Yellow Peril"… », p. 315.
[1533] Gamsa Mark, « California on the Amur… », p. 247.
[1534] Смертин Юрий Григорьевич, « Китайская диаспора в Приамурье и Приморье (вторая половина XIX-начало XX в.), Отношения между Россией и Китаем : прошлое, настоящее, будущее », *Материалы международной научной конференции, АНО Научно-исследовательский институт истории, экономики и права*, Москва, 2019, с. 17.
[1535] Маруев Владимир Александрович, « Желтугинская республика… », сс. 127-128.

exemplaire afin de dissuader la répétition d'un événement similaire. Enfin, les sites d'extraction d'or furent mis sous exploitation par une compagnie reconnue officiellement par l'État chinois et un nouveau village, Mohe, fut reconstruit sur les cendres de la République de Jeltouga, pour marquer définitivement la présence chinoise sur place[1536].

Cet épisode qui peut sembler éloigné de l'objet de notre recherche nous apporte en réalité des éléments d'analyse précieux. Tout d'abord, il nous aide à mettre en perspective des événements historiques tels que la « guerre des *manzy* » et d'autres situations de conflit qui résultèrent des activités d'extraction d'or indépendantes et illégales menées par des citoyens étrangers tant en Chine qu'en Russie. Tant sur l'île d'Askold que dans la « Californie sur l'Amour » se produisirent des dynamiques similaires. Dans les deux cas, l'apparition d'espaces de non-reconnaissance de l'autorité impériale russe ou chinoise (quoiqu'à des degrés différents) n'était pas le résultat d'un choix politique défini par des autorités officielles d'un Empire rival. Ces communautés étaient motivées par des stimuli économiques qui agissaient préalablement à l'apparition de tout raisonnement politique. Dans le cas de Jeltouga, la présence d'un grand nombre d'aventuriers avec des nationalités différentes le montre clairement. Les récriminations éventuelles qui suivirent la constitution de ces communautés étaient majoritairement liées à des revendications de liberté économique vis-à-vis des pouvoirs étatiques qui pouvaient non seulement taxer l'activité de collecte de l'or, mais aussi l'empêcher tout court. Ces communautés essayaient certes d'entretenir un certain lien avec l'Empire au-delà de la frontière, mais cela ne voulait pas dire que le lien était solide ou même réel. À Askold comme à Jeltouga, il ne se produisit aucune interférence de milices régulières étrangères au soutien des insurrections.

Comme il a été montré précédemment, le discours du « péril jaune » en Russie orientale se développa, entre autres, en lien avec une série de préoccupations quant à l'établissement de la nouvelle frontière entre les Empires russe et chinois après la ratification des traités d'Aïgoun et de Pékin. Ces préoccupations furent le résultat paradoxal de la colonisation de ces nouvelles régions par la Russie, car la projection vers la conquête de nouveaux espaces allait de pair avec la peur de les perdre. Des événements comme ceux qui eurent lieu sur l'île d'Askold représentaient la concrétisation du cauchemar de l'impossibilité de défendre des régions de frontière nouvellement acquises. De même, des épisodes comme celui de la fondation de la République

[1536] Gamsa Mark, « How a Republic… », p. 994.

de Jeltouga symbolisaient la tension vers la possibilité d'une expansion ultérieure. Par ailleurs, l'idée de continuer l'expansion russe en Extrême-Orient vers la Mandchourie devint quelque chose de très concret vers la fin du siècle. En 1898, avec l'obtention de la concession de Port Arthur et la fondation de Kharbin, qui favorisait la construction du Chemin de fer de l'Est chinois[1537], la projection économique et géostratégique russe en Mandchourie augmenta rapidement. Ces événements anticipèrent le retour des Russes sur les anciens sites de Jeltouga à la suite de l'intervention militaire en Chine, lors de la Révolte des Boxers en 1900. En juillet 1900, les Russes retournèrent à Mohe, mais il ne s'agissait plus d'aventuriers qui ne représentaient rien d'autre qu'eux-mêmes[1538]. Ce fut un régiment de cosaques qui fit revenir les entrepreneurs russes dans la région. Le mythe de l'or avait survécu à la destruction de la République de Jeltouga. Néanmoins, dans ce cas, de riches investisseurs obtinrent le droit d'extraire l'or à Mohe en achetant officiellement les permissions à Irkoutsk[1539]. Cette nouvelle présence russe disparut en 1906 à la suite de la guerre russo-japonaise, et la région retourna définitivement sous le contrôle de Pékin[1540].

Si l'exemple de la « guerre des *manzy* » nous a permis de mettre en exergue le rôle socio-économique et juridique du développement d'un discours soulignant les dangers de la présence de travailleurs chinois en Russie orientale, l'exemple de la République de Jeltouga et des épisodes qui suivirent sa destruction témoignent de cette tension persistante entre peur de perdre les territoires nouvellement acquis et audace dans la tentative de pousser les frontières de l'Empire toujours plus loin. Ces deux aspects caractérisèrent le contexte dans lequel le discours du « péril jaune » se développa en Russie orientale à la fin du XIX^e^ siècle.

VI Un « péril jaune » très utile

Entre le début des années 1870 et le milieu des années 1880, le phénomène d'importation de la main-d'œuvre chinoise de la part des entreprises du secteur aurifère prit de l'ampleur, même si au départ son efficacité fut remise en question. Certes, la main-d'œuvre chinoise coûtait moins cher

[1537] Cette ligne ferroviaire constituait un espace d'extraterritorialité contrôlé par la police russe sur le territoire de la Mandchourie. Nous reviendrons sur ce sujet au chapitre 10.
[1538] Gamsa Mark, « California on the Amur… », pp. 261-262.
[1539] Gamsa Mark, « California on the Amur… », pp. 261-262.
[1540] Gamsa Mark, « California on the Amur… », pp. 261-262.

que la russe, mais il n'était pas évident de savoir si les Chinois disposaient de la même force physique que les Russes ou si, par exemple, le recours au travail forcé des Russes déportés dans les bagnes de Russie orientale pouvait être plus efficace. À la fin des années 1870 encore, l'influence de ceux qui évaluaient positivement l'utilisation des déportés à la place des Chinois était forte. L'utilisation des déportés permettait, en accord avec cette vision, d'atteindre en même temps trois objectifs : l'expiation de la punition prévue par la loi [кара закона], la poursuite des intérêts de l'État [польза государственная] et le développement de l'industrie aurifère [развитие золотопромышленности][1541]. Déjà en 1877, d'ailleurs, l'administrateur en charge du district Souifounski avait une très mauvaise opinion des *manzy* qui se déplaçaient dans sa province. Il considérait qu'il s'agissait de populations qui ne s'installaient pas longtemps dans la région et qui cherchaient à en surexploiter les richesses sans produire de retombées positives pour l'administration régionale[1542]. Il estimait que l'industrie aurifère attirait de plus en plus de Chinois dans la région, dont les activités étaient difficiles à contrôler. Il se disait également inquiet de la possibilité d'octroyer des licences pour l'extraction de l'or aux petits entrepreneurs. Ces derniers, en manque de liquidités, embaucheraient probablement des Chinois, ou vendraient leur or aux *manzy*, voire directement en Chine afin d'éviter les impôts[1543]. Une telle situation susciterait, d'un côté, l'augmentation du nombre des chercheurs d'or illégaux et, de l'autre, une nécessité accrue de garantir la sécurité de la région contre les bandits mandchous-chinois (*khunkhuzy*) dont le nombre aurait aussi augmenté en conséquence[1544].

Ces témoignages nous apportent de nombreuses informations concernant l'évolution de la perception générale de l'administration russe vis-à-vis de son Extrême-Orient. Si le doute concernant les travailleurs à employer portait sur le choix entre les déportés russes et les Chinois, il est évident que la stratégie de développement locale était fondée principalement sur l'utilisation

[1541] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 287, Л. 109. Communication du producteur d'or appartenant à la première guilde, le marchand Kharlampi Tetioukov, adressée au 2e département du gouvernement de la région du Primorié. № 1343. 15/06/1877.

[1542] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 287, Л. 131. Rapport de l'administrateur en chef du district Souifounski adressé au gouverneur militaire du Primorié. № 584. 06/06/1877.

[1543] Gamsa Mark, « California on the Amur… », p. 133. Deux décennies plus tard, lorsque la main-d'œuvre coréenne s'ajouta à la chinoise, les mêmes arguments furent mobilisés pour les deux catégories. РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 304, Лл. 13-14. Rapport du gouverneur militaire de la région de l'Amour adressé au gouverneur général du Priamourié. № 33898. Blagovechtchensk. 30/11/1902.

[1544] Gamsa Mark, « California on the Amur… », pp. 133-134.

étendue d'une main-d'œuvre bon marché[1545]. En effet, la mise en exploitation des mines était souvent sous-traitée par de petites coopératives locales en manque de liquidités et donc incapables de toute innovation technologique[1546]. Une telle situation coïncida avec la décision du gouvernement Qing de permettre la migration interne de la population Han en Mandchourie[1547]. De façon prévisible, et ainsi que cela était arrivé dans tous les autres espaces récemment colonisés de la région transpacifique, l'augmentation du recours à la main-d'œuvre chinoise suscita des inquiétudes et des réactions négatives, aussi bien au sein de l'administration locale que parmi la société civile. Les autorités tant locales qu'impériales commencèrent à se poser des questions quant à la nécessité d'envisager des mesures pour contenir « l'afflux » [наплыв] d'immigrés « jaunes/de race jaune » [жёлтых/жёлтой расы] en territoire russe. La solution la plus conséquente semblait être une intervention législative qui alignerait le statut des travailleurs chinois sur celui des autres travailleurs étrangers. Cette approche aurait obligé les compagnies aurifères à demander des autorisations pour embaucher des Chinois que le gouverneur général aurait pu accorder ou refuser au cas par cas en veillant au maintien d'un équilibre entre travailleurs russes et « jaunes »[1548]. Nous reviendrons sur ce point, mais gardons à l'esprit que les discussions et les activités législatives à ce sujet connurent différentes phases jusqu'à l'éclatement de la Première Guerre mondiale.

À partir de la fin du XIX^e^ siècle, à la grande disponibilité de la main-d'œuvre chinoise s'ajouta celle des travailleurs coréens. Il en résulta une pression accrue sur les sites d'extraction d'or, où se présentaient des groupes de Chinois et de Coréens en surnombre cherchant un travail. Dans une communication adressée

[1545] Les déportés russes, en principe, ne percevaient pas de salaire, mais leur main-d'œuvre avait quand même un coût. En plus des coûts du déplacement, des produits et des services sanitaires de base, il fallait considérer ceux liés aux services de police et de sécurité.

[1546] Зиновьев Василий Павлович, *Очерки социальной истории индустриальной Сибири. XIX-начало XX в.*, Издательство Томского Универитета, Томск, 2009, с. 142.

[1547] Depuis l'établissement de la dynastie Qing en Chine, la Mandchourie était considérée comme le berceau de la dynastie impériale et protégée en tant que telle de toute contamination ethnique résultant de migrations internes. Pourtant, vers la fin du XIX^e^ siècle, la conjoncture socio-économique et politique était très difficile et l'ouverture de la Mandchourie à la migration interne entraîna une augmentation de la pression migratoire chinoise également sur la frontière russe. Алепко Александр Валентинович, « Китайский труд в промышленно-транспортной сфере российского Приамурья в конце XIX-Начале XX вв. », in Буяров Дмитрий Владимирович, Кузнецов Дмитрий Владиславович (под ред.), *Россия и Китай : история и перспективы сотрудничества, Материалы VI международной научно-практической конференции (Благовещенск-Хэйхэ, 16-18мая 2016г.)*, Издательство БГПУ, Благовещенск, 2016, с. 110.

[1548] Voir par exemple РГИА, Ф. 560, Оп. 28, Д. 832, Лл. 60-88 et passim. Documents variés autour d'un projet de loi concernant les citoyens chinois et coréens. 1902 environ.

à la police locale du directeur de la compagnie d'extraction Nimanskaïa, par exemple, nous pouvons lire :

« À l'heure actuelle, de grands groupes de Coréens et de Chinois viennent chaque jour dans les sites d'exploitation de la compagnie Nimanskaïa, disant qu'ils ont faim et ont besoin de travail, ajoutant qu'ils n'ont nulle part où aller et qu'ils sont nus. N'ayant aucune possibilité de les expulser et d'éviter qu'ils puissent provoquer un pogrom violent, je suis obligé de leur donner du travail, pour ne pas les contraindre à quelque crime et les empêcher de mourir de faim et de froid. La productivité de leur travail serait extrêmement indésirable, et c'est pourquoi j'ai l'honneur de demander humblement à Votre Excellence […] de prendre des mesures pour expulser ces étrangers en situation irrégulière des mines de la Compagnie Nimanskaïa. La direction des mines Nimanskaïa n'est pas responsable des conséquences de ces actions. »[1549]

L'officier de la police locale auquel la lettre était adressée, et qui n'avait qu'une poignée d'hommes à sa disposition, écrivit donc au gouverneur militaire du Priamourié à Blagovechtchensk. Il le mit au courant de l'augmentation du transit des Coréens qui n'avaient ni visa, ni autres documents octroyés par les autorités frontalières[1550]. Et sans ces documents, les Coréens ne pouvaient pas être embauchés légalement : le directeur de la compagnie Nimanskaïa avait précisé les raisons pour lesquelles sa position était problématique. Sachant qu'en principe, selon la loi, il ne pouvait embaucher que des Chinois, il avait besoin de permissions supplémentaires pour recourir à la main-d'œuvre coréenne.

« Entre-temps, il y a encore environ 200 ressortissants coréens qui travaillent en tant que mineurs à mes risques. Je n'ai absolument aucun besoin de ces gens comme travailleurs, car ils se sont installés ici sans aucun appel de ma part. J'ai fait un rapport à propos de cette situation à Votre Excellence déjà le 2 décembre 1899, № 127, en demandant votre collaboration pour les expulser, mais je n'ai reçu aucune aide, et ces gens sont toujours là. Bien que la période difficile de l'hiver pour eux soit terminée, maintenant, alors qu'il y a une chance de les expulser sans risquer de les faire mourir de faim et de froid, je ne possède ni moyens, ni possibilités de me débarrasser d'eux. Par conséquent, tous les Coréens susmentionnés sont encore dans mes mines en

[1549] РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 293, Л. 3. Rapport de la part de F. Kapoustine, directeur général de la compagnie Nimanskaïa, adressé à un officier de police du district Bourminski. D'autres exemples similaires peuvent être trouvés dans les pages suivantes du même *delo*.
[1550] РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 293, Л. 10. Communication de l'officier de police du district Boureïski. № 1122. 24/03/1900.

tant qu'orfèvres, et je dois dire que maintenant, avec l'arrivée du temps chaud, ils pourraient ne pas être inutiles aussi dans le travail d'orfèvrerie, et si je ne suis pas opposé à leur maintien dans les mines jusqu'au 16 septembre. »[1551]

Il ne s'agit pas ici de déterminer si le directeur de la Nimanskaïa essayait de tirer avantage de sa situation pour se servir de la main-d'œuvre coréenne en évitant la bureaucratie et les impôts, ou si la présence de ces travailleurs constituait vraiment pour lui une source de danger, l'obligeant à des compromis qui allaient à l'encontre de sa volonté[1552]. Ce que les documents d'archives nous montrent est qu'il ne s'agissait pas d'un cas isolé. Entre 1900 et 1902, à savoir durant et peu après l'intervention russe en Chine lors de l'insurrection des Boxers, qui provoqua le massacre ou la fuite d'une partie des Chinois du Priamourié[1553], de nombreuses entreprises locales commencèrent à considérer les Coréens comme une main-d'œuvre de substitution ou de complément à la main-d'œuvre chinoise. Les traces de ce phénomène sont restées dans les archives sous la forme de lettres envoyées par les entreprises à l'administration régionale avec la demande d'une autorisation formelle du gouverneur militaire de la région de l'Amour d'embaucher les Coréens qui « nomadisaient dans la taïga à la recherche de fortune »[1554]. Ainsi, par exemple, en décembre 1900, le marchand Piotr I. Krivodouchine de Blagovechtchensk, propriétaire de la mine d'Aleksandrovski dans le district Boureïski, demandait la permission d'embaucher 200 Coréens[1555]. De même, les mines de Selendjinski furent autorisées à embaucher 300 Coréens[1556] et le système de mines Bomski, 500[1557]. Des dizaines de compagnies firent de même, leurs demandes ne concernant parfois que quelques dizaines de travailleurs et parfois plusieurs centaines[1558].

[1551] РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 293, Л. 3. Rapport de la part de F. Kapoustine, directeur général de la compagnie Nimanskaïa, adressé à un officier de police du district Boureïski. 14/03/1900.
[1552] РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 293, Л. 3. Rapport de la part de F. Kapoustine…
[1553] Voir chapitre 10.
[1554] Dans plusieurs communications, les propriétaires des sites aurifères demandaient la possibilité d'embaucher des Coréens « qui nomadisaient dans la taïga », ou même qu'ils pouvaient éventuellement trouver « par hasard dans la taïga ». Voir par exemple : РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 300, Л. 35. Lettre de l'officier de police du district Boureïski adressée au gouverneur militaire de la région de l'Amour. № 309. Blagovechtchensk. 02/1901 (jour illisible).
[1555] РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 300, Л. 3. Télégramme du marchand Piotr Iotitch Krivodouchine adressé au gouverneur militaire de la région de l'Amour. № 2494. Khabarovsk. 12/12/1900.
[1556] РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 300, Л. 14. Télégramme du gouverneur militaire de la région de l'Amour. № 1066. Khabarovsk. 1900 (date partiellement illisible).
[1557] РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 300, Л. 23. Télégramme du gouverneur militaire de la région de l'Amour. № 58. Khabarovsk. 29/01/1900.
[1558] Une large partie de ces documents sont conservés au РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 300 et, partiellement, au РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 304 et РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 314 pour les années 1903-1904. Une situation similaire se produisit également en Transbaïkalie, voir par exemple : ГАЗК, Ф. 1, Оп. 1, Д. 6993.

L'offre de main-d'œuvre chinoise et coréenne était désormais tellement accessible qu'il n'y avait plus besoin de l'importer par le biais d'agents. Dans ce contexte, bien évidemment, les travailleurs russes non spécialisés n'avaient aucune chance d'apparaître économiquement concurrentiels aux yeux des employeurs[1559].

Or, ce surplus de travailleurs asiatiques était souvent associé, de façon plus ou moins opportuniste, comme ce fut le cas de la compagnie Nimanskaïa, à un sentiment d'insécurité et de danger, même lorsqu'il fournissait aux capitalistes locaux une main-d'œuvre très bon marché et libre de presque toute contrainte. Compte tenu de la condition d'extrême précarité à laquelle leur condition juridique de sans-papiers les condamnait, c'était plutôt les travailleurs asiatiques et, en particulier, les Coréens qui risquaient leur santé et leur vie pour réussir à se proposer comme force de travail aux conditions les plus attrayantes[1560]. En mars 1901, un officier de police du district Boureïski s'adressa au gouverneur militaire de la région de l'Amour pour clarifier cette situation qui était le résultat d'une politique de contrôle rigide de l'immigration coréenne à la frontière. Cette politique précarisait les Coréens de façon inhumaine et donnait aux employeurs un énorme pouvoir sur eux et sur leurs vies. Ils pouvaient décider de les licencier à tout moment sans leur garantir ni le retour chez eux, ni le nécessaire pour survivre dans la taïga. Les travailleurs coréens se rendaient illégalement dans la région de l'Amour en sachant que les entreprises aurifères avaient besoin de main-d'œuvre. Néanmoins, leur extrême vulnérabilité juridique les exposait à des risques tout aussi extrêmes :

« Alors qu'à l'heure actuelle, si les Coréens sont arbitrairement embauchés pour travailler dans la taïga, les employeurs sont également libres de les licencier à tout moment et n'assument aucune responsabilité quant à la garantie de leur retour chez eux en toute sécurité. En conséquence, des

[1559] À la suite de cette augmentation du nombre des travailleurs coréens dans les régions aurifères du bassin de l'Amour, le gouverneur général du Priamourié commanda au gouverneur militaire de la région de l'Amour de lui fournir au plus tôt des données relatives à cette présence. РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 304, Л. 1. Communication de la Chancellerie du gouverneur général du Priamourié adressée au gouverneur militaire de la région de l'Amour. № 3661. Khabarovsk. 1902 (date partiellement illisible). Les réponses qui parvinrent des différentes provinces montraient une prévalence nette de l'élément asiatique qui souvent doublait le russe. РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 304, Лл. 5-12, 16. Plusieurs communications. 1902. Le gouverneur militaire de la région de l'Amour justifiait cette situation par le fait que, dans la plupart des cas, la productivité basse des sites d'extraction du Priamourié et les « prétentions élevées » des travailleurs russes en matière de logement, nourriture et droits étaient incompatibles.

[1560] РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 293, Л. 3. Rapport de la part de F. Kapoustine, directeur général de la compagnie Nimanskaïa, adressé à un officier de police du district Boureïski. 14/03/1900.

dizaines de Coréens sont décédés en route sur des bateaux et des ferries qu'ils ont construits eux-mêmes, et autant meurent de froid et de faim en hiver. »[1561]

Le même officier de police se disait pourtant opposé à une ouverture de la frontière, car il considérait que l'augmentation du nombre des Coréens dans la région aurait saturé plus facilement la demande en travailleurs des compagnies aurifères en augmentant le nombre de ceux qui auraient nomadisé sans travail dans la taïga avec le risque concret de mourir de froid et de faim[1562]. Le blâme tombait donc encore une fois plutôt sur les immigrés que sur les employeurs qui les exploitaient à leur guise avant de les abandonner dans la nature. Le résultat fut que même les Coréens firent l'objet de critiques et d'accusations qui de victimes les transformaient en coupables, justifiant ainsi des mesures répressives à leur égard. En 1902, par exemple, l'officier de police en chef du district Boureïski s'adressa au gouverneur militaire de la région de l'Amour dans le but de faire pression sur ses supérieurs pour renforcer les mesures destinées à contrer l'immigration de Coréens en Russie et à ne garder que les travailleurs chinois, qui faisaient pourtant eux aussi l'objet de nombreuses critiques, comme nous l'avons montré précédemment :

« Comme j'ai déjà eu l'honneur de le signaler […] les Coréens apportent définitivement préjudice aux travailleurs russes et, indépendamment de cela, ils sont nocifs pour l'État. En errant dans la taïga d'un site d'extraction à l'autre, ne visant que le profit facile par la prédation des ressources, et même en volant de l'or lors des travaux de prospection dans les mines, les Coréens favorisent la diffusion des incendies de forêts […]. Ceux-ci ont un effet délétère sur l'élevage des rennes par les allogènes [инородцы], car la mousse dont se nourrissent les rennes ne réapparaît pas sur les zones brûlées avant plusieurs années. D'où le déplacement des animaux sauvages utiles et le déclin de l'industrie des allogènes. […] La seule mesure, sinon de les réduire drastiquement, du moins de les diminuer, à mon avis, serait une application stricte de la loi (notes 2 et 5 de l'annexe à l'article 661 du Code minier) qui ne permet pas la libre circulation dans la zone des sites d'extraction de sujets étrangers, à l'exception des Chinois. »[1563]

[1561] РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 300, Лл. 67-68. Lettre de l'officier de police du district Boureïski adressée au gouverneur militaire de la région de l'Amour. № 743. 03/1901 (jour illisible).
[1562] РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 300, Лл. 67-68. Lettre de l'officier de police du district Boureïski…
[1563] РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 304, Л. 8. Lettre de la part de l'officier de police du district Boureïski adressée au gouverneur militaire de la région de l'Amour. № 3318. 08/09/1902.

Or, l'utilisation du feu de bois dans la taïga constituait souvent pour ces Coréens le seul espoir de survivre au froid intense de la région. Une solution alternative pour les administrateurs russes aurait pu être de limiter la précarisation de ces travailleurs et de mettre en place des structures de base pour les accueillir en garantissant la sécurité de leurs déplacements. Toutefois, tout l'intérêt de recourir à leurs services résidait dans l'idée de dépenser pour eux le moins possible sans se soucier de leur santé ou de leur destin. Comme nous l'avons déjà vu à plusieurs reprises, la construction d'une image négative, voire dangereuse d'une main-d'œuvre immigrée et juridiquement vulnérable était utile au maintien du statut subalterne de cette dernière au sein de la société et à son exploitation. Tant pour les Coréens que pour les Chinois, il fallait trouver des arguments au service de ces objectifs.

Les travailleurs chinois et coréens constituèrent donc un élément essentiel et majoritaire de la main-d'œuvre du secteur minéralier non seulement en Extrême-Orient, mais également en Sibérie. Selon les données statistiques analysées par le spécialiste de l'histoire industrielle sibérienne, Vassili Zinoviev, en considérant l'ensemble des sites d'extractions minéraliers de la Sibérie, de l'Extrême-Orient russe et des régions des steppes, les Chinois constituaient 21,2 % de la main-d'œuvre en 1898, 36,7 % en 1910, 41,8 % en 1913 et 48,7 % en 1916 ; les Coréens représentaient 3,1 % en 1898, 0,5 % en 1910, 4,8 % en 1913 et 3,7 % en 1916[1564]. En Transbaïkalie, au début du XXe siècle, les Chinois devinrent majoritaires au détriment des Russes tant dans les sites d'extraction privés, que dans ceux qui faisaient partie des propriétés directes de la maison impériale[1565]. Cette question attira l'attention des journaux locaux, mais également du gouvernement qui regardait la Transbaïkalie comme une région symbolisant le « danger » que les immigrés « jaunes » représentaient pour les contrées orientales de l'Empire[1566] : « Cette croissance rapide de l'immigration jaune, dont on ne prévoit ni la fin, ni les limites, et qui représente la "conquête pacifique de nous", voilà ce péril jaune au sujet duquel nous devons sans cesse crier et nous souvenir »[1567]. [Souligné par nous].

Or, si jusqu'à la fin du XIXe siècle, le paradigme politico-législatif se fondait sur l'idée que le secteur aurifère devait privilégier le recours à la

[1564] Зиновьев Василий Павлович, *Очерки социальной истории…*, с. 142.

[1565] Ланцова Юлия Николаевна, « Китайские и корейские рабочие в золотопромышленности Забайкальской области (середина XIX начало XX вв.) », *Учёные записки ЗабГУ, Филология, история, востоковедение*, № 3, 2009, сс. 129-130.

[1566] РГИА, Ф. 394, Оп. 1, Д. 7, Лл. 30-31. Rapport intitulé « La question jaune dans l'Extrême-Orient russe ». Non daté, probablement 1910.

[1567] РГИА, Ф. 394, Оп. 1, Д. 7, Л. 33. Rapport intitulé…

main-d'œuvre asiatique afin d'abaisser ses coûts de production et de protéger la main-d'œuvre des autres secteurs industriels régionaux de l'attraction des travailleurs russes vers la quête de l'or, au début du XX^e siècle, cette idée fut remise en question[1568]. Saint-Pétersbourg intervint en 1908 en promulguant une loi qui interdisait d'embaucher les travailleurs coréens dans les sites d'extraction minéraliers[1569]. Néanmoins, cette interdiction qui était, entre autres, le résultat de la convention russo-japonaise signée en 1907, selon laquelle la Russie reconnaissait l'influence japonaise sur Séoul, fut abrogée après trois ans seulement à la suite de l'annexion de la Corée par le Japon[1570]. Parmi les raisons politiques[1571] qui aboutirent à ce changement de route, figuraient, selon les mots du président du Comité pour le Peuplement de l'Extrême-Orient, les raisons suivantes :

« L'interdiction d'embaucher des Coréens dans les sites d'extraction n'est due qu'à des considérations exclusivement politiques ; du point de vue économique et dans l'intérêt de l'industrie aurifère elle-même, un travailleur coréen semble être un élément beaucoup plus désirable qu'un Chinois, car le premier se distingue par son assiduité, sa modération dans les demandes et son obéissance. En outre, les Coréens s'entendent plus facilement avec la population russe et, surtout, ils consomment des produits russes, laissant ainsi une partie considérable de leurs revenus à l'intérieur du pays en soutenant de telle manière d'autres branches de notre industrie. Enfin, parmi les Chinois, se trouvent souvent des bandits [хунзухы], qui harcèlent, entre autres, la population russe, alors qu'aucun phénomène de ce type ne peut être observé chez les Coréens. »[1572]

Une autre raison plus concrète concernait la difficulté de remplacer les travailleurs coréens par des travailleurs russes. En 1908, ce problème

[1568] Durant les premières années 1910 et jusqu'en 1915, la question fut abordée aussi, entre autres, dans le cadre des congrès régionaux des entrepreneurs de l'industrie aurifère comme celle de la Transbaïkalie. Муравев Владимир Александрович, « Съезды Золотопромышленников Забайкалья в 1898-1919 гг. », *Вестник КемГУ*, № 2, § 70, 2017, с. 59.

[1569] Зиновьев Василий Павлович, *Очерки социальной истории*…, с. 144.

[1570] Зиновьев Василий Павлович, *Очерки социальной истории*…, с. 144.

[1571] L'aspect juridico-politique de cette décision prise à la suite de l'annexion définitive de la Corée au Japon en 1910, fut largement discuté parmi les divers ministères. Il concernait principalement le nouveau statut que les Coréens acquéraient en tant que sujets japonais et donc également de l'application de la clause de la nation la plus favorisée. Voir par exemple : РГИА, Ф. 560, Оп. 28, Д. 833, Лл. 7-29. Plusieurs communications interministérielles qui discutent la question. 1910-1911.

[1572] РГИА, Ф. 394, Оп. 1, Д. 13, Л. 170. Communication de la part du Président du Comité pour le Peuplement de l'Extrême-Orient russe adressée au directeur du ministère des Affaires étrangères Sergueï Dmitrevitch Sazonov. № 350. 16/10/1910.

avait entraîné la fermeture de certains sites d'exploitation qui n'étaient pas parvenus à trouver suffisamment de travailleurs ou ne trouvaient pas rentable de démarrer les travaux saisonniers en augmentant les coûts de la main-d'œuvre[1573]. D'ailleurs, le processus de substitution de la main-d'œuvre coréenne dans les entreprises aurifères avait joué uniquement en faveur de l'augmentation du nombre des travailleurs chinois et non pas des travailleurs russes, dont le nombre avait continué à diminuer[1574]. Aussi les entreprises du secteur aurifère insistèrent-elles avec succès auprès du gouvernement afin d'obtenir l'autorisation d'embaucher des Coréens[1575].

La question fut pourtant reposée en 1911 par le gouverneur général du Primorié, Nikolaï Gondatti (1860-1946), qui introduisit des limitations assez strictes concernant l'emploi de Chinois et de Coréens de la part des producteurs d'or. Ces derniers firent encore pression au niveau ministériel pour que la résolution soit retirée, sous le prétexte habituel que l'emploi des travailleurs asiatiques était le seul moyen de rendre économiquement viable l'exploitation de sites d'extraction avec un taux de productivité réduit. En août 1912, les mesures de Gondatti furent donc supprimées et, en 1913, le libre recours à la main-d'œuvre chinoise dans les sites d'extraction d'or fut autorisé à nouveau, au moins jusqu'à l'achèvement de la construction du tronçon du Transsibérien longeant l'Amour[1576].

Il s'agissait d'une stratégie qui, comme nous l'avons montré dans le chapitre 3, fut également mise en place aux États-Unis et au Canada : malgré les protestations de certains secteurs de la société et de l'administration, les objectifs de développement de structures stratégiques régionales pouvaient parfois contrebalancer ou retarder la mise en place de politiques visant concrètement l'exclusion des travailleurs asiatiques d'un territoire récemment colonisé de la région transpacifique. Par la suite, de nouvelles discussions furent entamées, notamment par le ministre du commerce et de l'industrie Sergueï Timachev (1858-1920), qui demanda, encore une fois, la création d'une législation interdisant le recours aux travailleurs chinois. En bref, durant la période antérieure à la Première Guerre mondiale, on assista à la claire

[1573] РГИА, Ф. 394, Оп. 1, Д. 13, Л. 174об. Rapport du ministre des Finances au président du Conseil des ministres Stolypine. № 6370. 19/05/1910. Le même concept est exprimé dans РГИА, Ф. 394, Оп. 1, Д. 13, Лл. 175об-176. Communication du commerce et de l'industrie adressée au président du Comité pour le Peuplement de l'Extrême-Orient Stolypine. № 957. 08/06/1910.

[1574] РГИА, Ф. 394, Оп. 1, Д. 13, Лл. 176. Communication du commerce et de l'industrie…

[1575] Voir par exemple : РГИА, Ф. 394, Оп. 1, Д. 13, Л. 176об. Télégramme de la part du président du congrès des producteurs d'or des régions de l'Amour et Boureskaïa adressé à Stolypine. 29/04/1910.

[1576] Алепко Александр Валентинович, « Китайский труд … », с. 113.

définition de deux courants de pensée vis-à-vis de la « question jaune » [жёлтый вопрос] : d'un côté, les partisans de la ligne dure de Gondatti exprimant une opposition résolue à l'immigration et à la présence des « jaunes » en Russie orientale ; de l'autre, les ministères qui soutenaient les intérêts des entreprises aurifères qui, par ailleurs, bénéficiaient énormément aux finances de l'Empire. Parmi les partisans des positions de Gondatti, on peut mentionner le ministre de l'Intérieur Nikolaï Maklakov (1871-1918)[1577], ou encore ce que le ministre de l'Agriculture Aleksandr Krivocheine (1857-1921) affirmait :

« je […] partage entièrement les préoccupations du gouverneur général du Priamourié, qui voit fondamentalement dans le mouvement accru des Chinois au cours des dernières années une menace sérieuse pour la population russe, à la fois à cause de leur faible niveau d'éducation et du manque chez eux du sens de la légalité, et, en particulier, à cause de leur saleté, qui contribue à la propagation des maladies contagieuses. »[1578]

Gondatti amplifiait fortement la menace sécuritaire que ce phénomène présentait pour l'Empire (le « péril jaune » justement) :

« À l'heure actuelle, force est de constater que ledit mouvement prend de plus en plus d'ampleur […] nous pouvons prévoir que la vague jaune, si elle ne rencontre pas d'obstacles sur son chemin, atteindra inévitablement des proportions énormes. […] Je suis arrivé à la ferme conviction que l'immigration chinoise, en drainant les moyens de l'État et du peuple, n'apportera que de la nuisance ; étant donné la condition selon laquelle de Chine ne viennent chez nous que des personnes […] qui, en raison de leurs caractéristiques et qualités purement raciales, voient beaucoup de choses tout à fait différemment des Russes et des Européens en général, ils […] constituent un élément au plus haut degré irrespectueux de l'ordre établi, commettant les crimes les plus graves, et sont ensuite une source de toutes sortes de maladies contagieuses […]. Quant à l'aspect politique de la question, le fait d'être fermement attachés à leur culture nationale et de ne pas perdre le lien spirituel avec leur patrie, […] les Chinois apparaissent également, de ce point de vue, comme un élément directement hostile. »[1579]

[1577] РГИА, Ф. 394, Оп. 1, Д. 48, Л. 5об. Communication secrète du ministre de l'Intérieur Maklakov au président du Conseil des ministres Goremykine. № 606. 14/06/1914.
[1578] РГИА, Ф. 394, Оп. 1, Д. 48, Л. 4. Communication secrète du ministre de l'Agriculture Krivocheine au président du Conseil des ministres Goremykine. № 18. 17/05/1914.
[1579] РГИА, Ф. 394, Оп. 1, Д. 48, Лл. 2-2об. Communication du gouverneur général du Priamourié Gondatti au président du Conseil des ministres Goremykine. № 202. Khabarovsk. 04/04/1914.

En revanche, le courant qui s'opposait à Gondatti avait tendance à relativiser les propos alarmistes, mettant en avant l'utilité économique de la présence de la main-d'œuvre asiatique en Russie orientale. Parmi ce groupe figurait le ministre des Affaires étrangères Sergueï Sazonov (1860-1927), qui, réagissait ici aux positions de Gondatti :

« Je ne peux m'empêcher de trouver cette évaluation largement subjective. La main-d'œuvre bon marché n'est pas un mal en soi. Il suffit de dire que notre industrie aurifère dans le Priamourié […], est née et s'est développée grâce à l'utilisation d'une main-d'œuvre chinoise bon marché, dont elle a encore besoin. Toutefois, cela ne l'a pas empêchée de rester russe. […] En ce qui concerne le danger politique que représentent les immigrants chinois, l'histoire montre que non seulement le gouvernement chinois n'a acquis aucun des territoires vers lesquels se dirigeait le flux de la population chinoise excédentaire, mais qu'il a perdu nombre de ces territoires au profit de puissances étrangères. »[1580]

Or, le déclenchement de la Première Guerre mondiale rendit cette main-d'œuvre plus fondamentale que jamais et le discours du « péril jaune » perdit soudainement toute son actualité[1581]. Ce discours et ses nombreux clichés avaient de toute façon servi leur objectif. Les travailleurs asiatiques permirent à l'industrie aurifère de la Russie orientale de maintenir et d'augmenter ses rythmes de production tout en construisant l'infrastructure de transport de base nécessaire pour mieux connecter l'Extrême-Orient russe au reste de l'Empire. En même temps, les éternelles querelles au niveau politique entre défenseurs du statu quo et partisans de la lutte contre « l'afflux des jaunes » empêchaient d'emblée toute évolution dans un sens progressiste, à savoir une amélioration des conditions des travailleurs tant asiatiques que russes.

Conclusion

Comme nous l'avons vu, les travailleurs immigrés chinois et coréens étaient très appréciés des employeurs, car ils touchaient des salaires très bas et étaient moins exigeants que les Russes. Par exemple, il n'était pas nécessaire de leur

[1580] РГИА, Ф. 394, Оп. 1, Д. 48, Лл. 3-3об. Communication du ministre des Affaires étrangères Sazonov au président du Conseil des ministres Goremykine. № 373. 12/05/1914.
[1581] Воронкова Ирина Евгеньевна, « 'Желтый труд' в Российской империи начала XX века », *Вестник ОрелГИЭТ*, № 4, § 10, 2009.

construire des casernes pour dormir auprès des sites d'extractions ou, du moins, aucune administration ne s'en chargeait. Les travailleurs asiatiques devaient s'en occuper eux-mêmes, sans être rémunérés[1582]. Ils étaient généralement considérés comme pudiques et obéissants, contrairement aux travailleurs russes qui, comme leurs homologues américains en Californie lors des dernières décennies du XIXe siècle, étaient de plus en plus syndicalisés[1583].

Toutefois, afin d'optimiser leurs maigres profits, les travailleurs asiatiques étaient enclins à diversifier leurs sources de revenus. Et ce résultat ne pouvait être atteint qu'en évitant toute dépense superflue lors de leur séjour en Russie, en amenant de Chine ou de Corée la nourriture et les vêtements nécessaires. Ainsi, ils ne dépensaient pas beaucoup de leur salaire sur le sol russe. Ils devaient également saisir toute possibilité qui leur permettrait d'augmenter leurs gains, ce qui voulait dire ne pas hésiter à investir une partie de leur temps dans la recherche illégale d'or ou dans la contrebande des pépites au-delà de la frontière[1584]. Ce genre de situations suscitait l'indignation aussi bien des producteurs, qui essayaient de quantifier la quantité d'or qui chaque année finissait illégalement dans les banques de Hong Kong et Shanghai[1585], que des autorités russes. Toutefois, les plaintes selon lesquelles les Asiatiques profitaient de la région sans rien lui apporter de positif, en transférant leurs salaires, ainsi qu'une partie de l'or, hors des frontières, n'étaient pas insérées dans le contexte socio-économique dans lequel ces dynamiques se produisaient.

On ne considérait pas que la main-d'œuvre étrangère, pour pouvoir être aussi bon marché, devait nécessairement recourir à des pratiques « créatives » pour survivre. On oubliait très facilement qu'il s'agissait *in fine* d'êtres humains qui avaient des besoins de base et l'espoir d'améliorer un jour leurs conditions de vie. Surtout, les autorités russes ne tenaient pas compte du fait que ces travailleurs apportaient à l'économie locale un travail pourtant fondamental pour rentabiliser une activité dans laquelle les mêmes entrepreneurs russes ne voulaient ou ne pouvaient pas investir[1586]. Cette attitude de culpabilisation paradoxale des immigrés asiatiques provenait d'une perception largement

[1582] Ланцова Юлия Николаевна, « Китайские и корейские рабочие… », с. 127.
[1583] Ланцова Юлия Николаевна, « Китайские и корейские рабочие… », сс. 127-128.
[1584] Des cas similaires étaient constamment relevés par les forces de police, et se poursuivirent des années 1890 jusqu'aux années 1910. Voir par exemple les échanges conservés au РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 244.
[1585] Алепко Александр Валентинович, « Китайский труд … », сс. 111-112.
[1586] La production et les outils des industries du secteur aurifère de la Russie orientale au début du XXe siècle présentaient des taux de production et de croissance satisfaisants. Алепко Александр Валентинович, « Китайский труд … », с. 112.

biaisée. On estimait par exemple que les Asiatiques « savaient souffrir de la faim » et travailler efficacement même dans des conditions de pénurie[1587]. D'autres, comme par exemple le gouverneur général du Primorié Pavel Ounterberger (1842-1921), soutenaient que la présence en grand nombre de Chinois dans la région paralysait sa colonisation par des citoyens russes[1588]. Or, cette situation était encore plus paradoxale du fait que la solution la plus simple aurait probablement été d'obliger les employeurs à offrir aux travailleurs asiatiques les mêmes conditions de travail que celles offertes aux Russes. On retrouve des considérations similaires dans les documents d'archives qui remontent au début des années 1870[1589]. Néanmoins, de telles mesures ne furent jamais ni mises en place, ni même sérieusement discutées dans un quelconque processus politico-décisionnel.

Enfin, comme dans toutes les autres régions récemment colonisées de l'espace transpacifique, l'or et son industrie jouèrent un rôle primordial dans la définition des rapports de force socio-économiques entre les élites économiques, politiques et militaires russes et la population asiatique dite « de race jaune ». Cela précéda et promut la définition et la diffusion du discours du « péril jaune », qui hanta de plus en plus les perceptions et les discours de tous les acteurs impliqués dans les enjeux de développement économique et infrastructurel de l'Extrême-Orient russe entre la fin du XIX^e^ siècle et le début du XX^e^ siècle.

[1587] Петров Александр Иванович, *История Китайцев*..., сс. 466-467.

[1588] Алепко Александр Валентинович, « Китайский труд … », с. 112.

[1589] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 287, С. 69. Communication de l'ancien gouverneur du district du Khanka. Probablement 1874.

Chapitre 9

Russie orientale-sur-*khanchin*. Contrebande frontalière d'alcool et imaginaires

Le mot *khanchin* [ханшин], dont le synonyme *souli* [сули] était également très répandu dans l'Extrême-Orient russe au XIXe siècle, est d'origine bouriate/mongole (en bouriate l'alcool fort chinois était nommé *khaanshan* [хааншан]), voire sans doute mandchou ([*khānshin*])[1590]. Juste avant la Première Guerre mondiale, Vladimir Arseniev, le célèbre explorateur, ethnographe, écrivain, officier-topographe plusieurs fois décoré et homme de confiance du gouverneur général de la région de l'Amour Nikolaï Gondatti, offrait à ses lecteurs une analyse assez détaillée de la diffusion et de la production du *khanchin* dans la province de l'Oussouri :

« À proprement parler, chaque habitation (*fanza*) chinoise est une petite usine de *khanchin*, produisant de la vodka pour sa consommation privée, pour la vente aux Russes et pour l'usure à l'égard des populations autochtones. »[1591]

Arseniev consacra ainsi un chapitre entier de son ouvrage, *Les Chinois dans la province de l'Oussouri* [Китайцы в Уссурийском Крае], à la question de

[1590] Осипова Ксения Викторовна, « Названия спиртных напитков на русском севере : этимолого-этнолингвистический анализ », *Вестник Томского государственного университета. Филология*, § 56, 2018, с. 148.

[1591] Арсеньев Владимир Клавдиевич, *Китайцы в Уссурийском Крае*, *записки Приамурского Отдела Императорского Русского Географического Общества*, Т. 10, В. 1, Типография Канцелярии Приамурского Генерал-Губернатора, Хабаровск, 1914, с. 131.

la « vodka chinoise ». Il présentait le *khanchin* comme un produit extrêmement diffusé dans l'environnement local, non seulement grâce à la production artisanale des *fanzy* chinois, mais aussi en raison de la présence de nombreux sites de productions industrielles. Arseniev encadrait la question historiquement, mentionnant des statistiques selon lesquelles, entre 1883 et 1887, la seule province de l'Oussouri ne comptait pas moins de 143 de ces sites. Il soulignait de plus qu'après quinze ans, 61 s'étaient ajoutés[1592], ce qui témoignait du succès de ce « business » clandestin, ainsi que de l'évidente impuissance des autorités russes à s'y opposer. Les politiques régionales ayant été durcies, l'auteur signalait une inversion de tendance entre 1907 et 1914 avec une diminution du nombre des usines de *khanchin* dans la province de l'Oussouri. Cependant, cela ne contribua pas à une diminution de la présence du *khanchin* sur le marché local : les usines avaient juste été déplacées du côté chinois de la frontière. Le « business » de la « vodka chinoise », en somme, loin de s'affaiblir, florissait plus que jamais. Des fleuves d'alcool fort, bon marché et de très modeste qualité, continuaient de se déverser dans les régions frontalières de l'Empire russe[1593], comme ils l'avaient fait durant les soixante années précédentes.

Nous allons donc nous pencher dans ce chapitre sur la question de la contrebande d'alcool fort de fabrication chinoise en Russie orientale. Le *khanchin*, qui a marqué l'histoire des relations transfrontalières sino-russes de la deuxième moitié du XIX^e^ siècle jusqu'au début du XX^e^ siècle, a contribué à dessiner les contours du discours sur l'Autre asiatique dans les régions russes qui partageaient une frontière avec la Chine. De nombreux clichés du discours du « péril jaune » tel qu'il se diffusa en Russie orientale furent influencés par les vicissitudes du commerce et de la consommation de cette boisson alcoolisée. Dans la première partie de notre ouvrage, nous avons remarqué la consommation de l'opium qui fut d'abord utilisé, entre la fin du XVIII^e^ siècle et les premières décennies du XIX^e^ siècle, comme une arme commerciale visant à équilibrer la balance des paiements entre l'Europe et la Chine. Par la suite, cette drogue devint le *casus belli* qui permit d'ouvrir par la force le marché chinois aux produits et aux intérêts des puissances impérialistes européennes. Enfin, l'opium fut l'une des marques discriminantes mentionnées tant dans la littérature que dans le discours politique pour caractériser négativement les immigrés asiatiques, en particulier chinois, dans les espaces récemment colonisés de la région transpacifique et même en Europe. La consommation de l'opium, les jeux de hasard ou encore d'autres activités illégales étaient, nous

[1592] Арсеньев Владимир Клавдиевич, *Китайцы в Уссурийском Крае…,* сс. 130-132.
[1593] Арсеньев Владимир Клавдиевич, *Китайцы в Уссурийском Крае…,* p. 136.

l'avons vu dans les chapitres 3 et 4, couramment associés aux communautés de la diaspora chinoise et constituaient une des caractéristiques du discours du « péril jaune », ces activités suscitaient des accusations et des discussions sur la façon de mettre un frein à des dégâts qui affectaient non seulement les immigrés asiatiques, mais toute la société du pays d'accueil.

S'il est vrai que des situations d'illégalité similaires se développèrent et furent associées de façon plus ou moins stéréotypée à la vie des communautés asiatiques dans les villes de la Russie orientale, la question de la contrebande du *khanchin* fut bien plus importante, car elle touchait l'ensemble de l'espace frontalier sino-russe jusqu'à devenir un de ses traits caractéristiques et originaux. Les régions qui furent majoritairement concernées par ce phénomène furent celles que l'Empire russe obtint en dernier par le biais des traités d'Aïgoun (1858) et de Pékin (1860) : le Priamourié et le Primorié. On peut donc reconnaître dans la question de la contrebande du *khanchin* un des premiers et plus durables problèmes qui caractérisa les nouveaux rapports de voisinages sino-russes après l'entrée en vigueur des deux traités. Comme nous le montrerons, loin d'être une simple question de criminalité locale, la question de la contrebande de *khanchin* soulevait des problématiques importantes, notamment celle de la souveraineté russe sur les territoires nouvellement acquis, ou celle de la capacité à exercer un contrôle sur ces mêmes territoires de la part des autorités de la Russie orientale. D'autres problématiques également pressantes concernaient les rapports avec les marchands et les autorités chinoises, la dépendance du Priamourié et du Primorié vis-à-vis des produits de base en provenance de la Mandchourie et, finalement, une tendance à l'alcoolisme très répandue dans presque tous les milieux de la société de la Russie orientale, ce qui fragilisait sa cohésion sociale.

Après une introduction historique sur la question de la contrebande à la frontière sino-russe, ce chapitre traitera de la manière dont le phénomène de la contrebande de *khanchin* s'est affirmé en Russie orientale et a contribué à façonner l'image de l'Autre asiatique ainsi que le discours du « péril jaune » dans cette région.

I La contrebande sur la frontière sino-russe avant 1850

Commerce, frontières et contrebande vont toujours de pair, et la frontière sino-russe, depuis son établissement, n'a pas dérogé à cette règle. Les échanges de produits au niveau régional prospéraient bien avant que cette

frontière ne soit établie en 1689 par le traité de Nerchinsk. On considère généralement que, durant le dernier quart du XVII^e siècle, le commerce avec la Chine commença à remplacer les fourrures en tant qu'élément principal de l'économie sibérienne[1594]. Les vastes espaces entre les nouvelles contrées orientales russes, les steppes mongoles et les régions sous influence mandchoue témoignaient d'échanges plus ou moins informels entre plusieurs acteurs locaux qui allaient de pair avec les premières tentatives de réglementation de ces flux commerciaux. Les autorités moscovites, par exemple, essayaient d'empêcher leurs sujets d'exporter des produits tels que les armements, les fourrures ou les métaux précieux aux voisins orientaux[1595]. Par la suite, l'article 5 du traité de Nertchinsk (version russe) instaura, en principe, un régime de libre-échange entre les régions frontalières chinoises et russes. Selon ces termes, toute personne possédant une lettre de passage, octroyée par un des deux empires, était autorisée à traverser la frontière pour « acheter ou vendre selon ses nécessités »[1596].

Ce principe ne fut toutefois pas toujours respecté, ce qui causa parfois de longues interruptions dans les rapports commerciaux transfrontaliers entre Moscou et Pékin. Moscou adopta une approche plutôt dirigiste et prit rapidement le contrôle de la majorité des activités officielles d'exportation vers la Chine, en essayant de créer un système qui privilégiait les marchands de la capitale au détriment des marchands locaux[1597]. Elle appliqua ainsi une taxation très élevée[1598] sur ses produits qui, à Pékin, affichaient souvent des prix considérés par les Chinois non seulement comme exagérés, mais largement inaccessibles à la plupart des acheteurs[1599]. Le résultat de cette

[1594] Monahan Erika, *The Merchants of Siberia…*, pp. 92-93.

[1595] Кириллова Сэсэгма Валерьевна, « Беспошлинная и контрабандная торговля России с Китаем и Монголией в XVII-XVIII вв. », *Вестник Томского государственного университета. История*, § 53, 2018, с. 138.

[1596] *Полное собрание законов Российской Империи с 1649 г.*, Типография II Отделение Собственной Его Императорского Величества Канцелярии, 1830, с. 32, <https://dlib.rsl.ru/viewer/01003821638#?page=34>, [Consulté en ligne le 09/12/2022].

[1597] Кириллова Сэсэгма Валерьевна, Шевцов Вячеслав Вениаминович, « Нерчинск-Пекин : Русские торговые караваны в 1689-1703 гг. », *Вестник Томского Государственного Университета, История и Археология*, § 435, 2018, с. 124 ; Кириллова Сэсэгма Валерьевна, « Становление и развитие международной торговли России в Забайкалье в XVII-XVIII вв. », *Известия Иркутского Государственного Университета, Серия « История »*, § 24, 2018, cc. 7-8 ; Wanner Michal, « First Russian-Chinese Diplomatic Relations and Business Relationship 1689-1728 », *Prague Papers on the History of International Relations*, § 2, 2013, pp. 70-72.

[1598] Au XVII^e siècle par exemple, les droits de douane de base en Sibérie étaient de 10 %, auxquels s'ajoutaient par la suite d'autres impôts de nature variée. Monahan Erika, *The Merchants of Siberia…*, pp. 63-64, 132 *et passim*.

[1599] Кириллова Сэсэгма Валерьевна, « Беспошлинная и контрабандная… », pp. 138-139.

situation fut une chute de l'intérêt de la part des marchands russes pour des activités officielles d'exportation vers la Chine. Cela provoqua à maintes reprises des protestations de la contrepartie chinoise qui interdit, déjà en 1698, l'accès des marchands d'État russes à Pékin en les accueillant seulement dans les centres douaniers frontaliers[1600]. Le traité de Kiakhta en 1727[1601] n'améliora pas complètement la situation car Pékin continua à accuser les Russes de mener le commerce d'une façon qui ne bénéficiait pas aux deux parties dans la même mesure[1602]. Cela produisit, entre autres, de fréquentes interruptions unilatérales de flux commerciaux de la part de l'Empire chinois[1603].

Dans cette situation, la contrebande fut une pratique qui, selon les cas, était parallèle, complémentaire ou se substituant même parfois au commerce officiel[1604]. Les marchands des régions frontalières y recoururent fréquemment pour acheminer les produits russes vers la Chine à des prix bien inférieurs à ceux des caravanes qui se soumettaient à l'imposition fiscale de Saint-Pétersbourg[1605]. Dans ces conditions, la contrebande finissait par jouir d'un vaste soutien des populations frontalières, y compris des autorités locales, qui tiraient des bénéfices des pratiques de corruption[1606], ainsi que des populations autochtones, mongoles et bouriates, qui ne concevaient pas la frontière comme un obstacle à leurs mouvements[1607]. D'ailleurs, malgré le mécontentement de Pékin quant au non-respect du concept de libre commerce de la part de Moscou, la guerre mandchou-dzoungare, qui se déroula entre la dernière décennie du XVII^e^ siècle

[1600] Кириллова Сэсэгма Валерьевна, Шевцов Вячеслав Вениаминович, « Нерчинск-Пекин… », cc. 122-124.

[1601] À propos du contexte de ce traité : Wanner Michal, « First Russian-Chinese… », pp. 72-75.

[1602] Кириллова Сэсэгма Валерьевна, « Становление и развитие… », cc. 10-11. Sur la position officielle et la diplomatie mandchoue dans ce contexte, voir aussi : Ye Baichuan, Yuan Jian, « The Sino-Russian Trade and the Role of the Lifanyuan, 17th-18th Centuries », in Schorkowitz Dittmar, Chia Ning, *Managing Frontiers in Qing China : the Lifanyuan and Libu Revisited*, Brill's Inner Asian Library, Vol. 35, 2017.

[1603] Кириллова Сэсэгма Валерьевна, « Беспошлинная и контрабандная… », p. 139 ; Wanner Michal, « Russian-Chinese Trade in Kyakhta – Trade Development and Volume Indicators 1727-1861 », *Prague Papers on the History of International Relations*, § 1, 2015, p. 19.

[1604] Кириллова Сэсэгма Валерьевна, « Становление и развитие… », cc. 7-8. Malheureusement, la majorité des documents concernant la douane de Kiakhta et donc même ceux concernant la contrebande sur la frontière russo-chinoise depuis la fin du XVII^e^ siècle jusqu'aux traités de Pékin et d'Aïgoun ont été détruits par un incendie en 1862 ou encore détruits à l'époque soviétique, ce qui oblige les chercheur·euse·s à travailler sur un corpus réduit de matériel historique sur ce sujet. Кириллова Сэсэгма Валерьевна, « Беспошлинная и контрабандная… », p. 138 ; Кириллова Сэсэгма Валерьевна, Шевцов Вячеслав Вениаминович, « Нерчинск-Пекин… », c. 121.

[1605] Кириллова Сэсэгма Валерьевна, Шевцов Вячеслав Вениаминович, « Нерчинск-Пекин… », c. 124.

[1606] Кириллова Сэсэгма Валерьевна, « Беспошлинная и контрабандная… », cc. 138-139.

[1607] Кириллова Сэсэгма Валерьевна, « Становление и развитие… », cc. 7-8 ; Кириллова Сэсэгма Валерьевна, « Беспошлинная и контрабандная… », c. 139.

et la première moitié du XVIIIe, avait éliminé les plus importants concurrents des Russes dans la région. Néanmoins, l'attitude ambiguë des autorités russes, qui appliquaient les impôts de douane sur le commerce régulier[1608], mais qui fermaient les yeux face à la contrebande, augmenta les tensions avec les autorités Qing. Celles-ci étaient davantage préoccupées du fait que leurs positions commerciales en Mongolie se détérioraient en faveur des Russes. Une des réponses les plus dures à cet égard fut la fermeture de la frontière sino-russe pendant plusieurs années à partir de 1757 et l'arrêt temporaire de tout échange dans les places frontalières de commerce à Kiakhta et à Maïmatcheng.

En 1775, à l'issue de négociations, les autorités russes acceptèrent finalement d'éloigner les postes de collecte d'impôts douaniers jusqu'à Irkoutsk, en libéralisant ainsi le commerce frontalier en accord avec les traités de Kiakhta et de Nertchinsk[1609]. Du fait de ces vicissitudes, d'un côté, le commerce en provenance de la Russie occidentale ne développa pas complètement ses potentialités[1610], de l'autre, les activités de contrebande se développèrent jusqu'à devenir une sorte de normalité. Au cours des décennies, au lieu de s'affaiblir, celles-ci évoluèrent en s'adaptant aux nouvelles conditions et en laissant des traces ponctuelles dans les archives russes. En 1838, par exemple, une communication officielle rédigée par le chef du corps régional des gendarmes à Irkoutsk, le général-major Nikolaï Falkenberg, adressée au ministre des Finances, soulevait des points intéressants à propos de la contrebande. Entre autres, Falkenberg présenta les derniers chiffres relatifs à la collecte des recettes douanières[1611]. En 1837, ces dernières avaient baissé d'environ 250 000 roubles par rapport à l'année précédente pour un total qui dépassait légèrement les onze millions de roubles. Se trouvant sans doute dans la position inconfortable d'avoir à justifier un résultat assez médiocre, Falkenberg affirme que l'argent collecté serait largement supérieur si deux faits ne l'empêchaient pas. Le premier, en particulier, revêt pour nous une importance capitale :

« Tout d'abord, il n'y a pas de postes de douane à la frontière entre Kiakhta et Nertchinsk : dans cet espace d'environ mille verstes[1612], il n'y a pas un seul

[1608] Кириллова Сэсэгма Валерьевна, « Становление и развитие… », с. 12.
[1609] Кириллова Сэсэгма Валерьевна, « Беспошлинная и контрабандная… », сс. 139-140.
[1610] Le commerce de Kiakhta fut certainement important pour permettre, entre autres, de développer certains secteurs productifs en Sibérie, dont le textile. Il fut pourtant très vite concurrencé par la pression des Anglais au début du XIXe siècle, qui venait s'ajouter aux éléments de fragilité engendrés par les différentes gestions des affaires de frontière. Wanner Michal, « Russian-Chinese Trade in Kyakhta… ».
[1611] ГАРФ, Ф. 109, Оп. 178, Д. 97, Лл. 2-5. Lettre du chef du corps régional des gendarmes, le général-major Nikolaï Falkenberg, 22/03/1838.
[1612] Une verste correspond à 1,067 km.

poste de douane ; et les cosaques qui gardent la frontière et qui font en même temps la garde douanière apportent en contrebande du thé, des tissus et, en un mot, tout ce qui se vend à Kiakhta, et en plus de fournir tout cela à tout le district de Nertchinsk, ils laissent même leurs restes à d'autres endroits du gouvernorat d'Irkoutsk. Là-bas, tout au long de la frontière, se distinguent surtout le clan des Razguildev, qui compte parmi ses membres plusieurs officiers, et le clan des Tchriadnik qui exerce son pouvoir sur les postes de garde de frontière les plus importants et possèdent des millions comme si c'était des bagatelles ; un cosaque ordinaire avec 5 000 [roubles] semble pauvre. Ça c'est notre garde des douanes et des frontières ! »[1613]

En second, Falkenberg proposa des solutions pratiques pour prévenir la vente cachée de grandes quantités de thé qui échappaient systématiquement au paiement des impôts[1614]. En lisant les mots du général-major, on ressent toute sa frustration vis-à-vis des mœurs criminelles des cosaques. Son évidente impuissance face à cette situation est le témoignage d'une réalité bien enracinée dans la région, où les mêmes institutions qui devaient prévenir la contrebande (les autorités douanières et les cosaques) étaient les premières à la promouvoir et à en tirer bénéfice.

Deux décennies après seulement, la responsabilité de la contrebande transfrontalière sera attribuée principalement aux *manzy*, nourrissant ainsi une perception négative de l'« Autre asiatique » très opportuniste. Avec un peu de recul historique, nous remarquons dès maintenant que l'économie de la frontière sino-russe s'est structurée pendant très longtemps autour de la contrebande. Celle-ci s'est imposée comme une pratique nécessaire pour permettre aux différentes strates sociales de la région de survivre, de prospérer et de tirer profit d'une situation géographique privilégiée pour le commerce. D'ailleurs, le gouvernement central ne se faisait aucune illusion sur l'état des choses dans les alentours de Nertchinsk, et la réaction du département du Commerce étranger du ministère des Finances au rapport de Falkenberg était pleine de résignation. Le ministère rappela que la question avait déjà été discutée en 1834, mais qu'il n'y avait pas grand-chose qui pouvait être fait pour améliorer la situation[1615]. Ainsi, le gouvernement central se bornait à confirmer qu'il était au courant de ce qui se passait, et à conseiller

[1613] ГАРФ, Ф. 109, Оп. 178, Д. 97, Лл. 5-6. Lettre du chef du corps régional des gendarmes…
[1614] ГАРФ, Ф. 109, Оп. 178, Д. 97, Лл. 6-6об. Lettre du chef du corps régional des gendarmes…
[1615] ГАРФ, Ф. 109, Оп. 178, Д. 97, Лл. 8об-9об. Lettre du département du Commerce étranger du ministère des Finances au comte Alexandre von Benckendorff, № 4374, 09/04/1838.

de laisser les choses telles qu'elles étaient[1616], n'ayant pas les moyens (ni apparemment la volonté) d'intervenir. Le ministère chargea le gouverneur général de la Sibérie orientale de prendre toutes les mesures nécessaires pour que la contrebande « ne se propage pas trop dans la région » [« не слишком там распространялась »], pour que le personnel douanier ne soit pas laissé seul et, surtout, qu'il ne tourne pas ce commerce à son avantage[1617]. Ces recommandations restèrent toutefois lettre morte, des déclarations de bonnes intentions qui n'indiquaient rien sur la façon d'obtenir des résultats concrets.

La contrebande telle qu'elle se pratiquait à cette époque sur la frontière russo-chinoise représentait visiblement un problème marginal pour les autorités russes. Elle constitua, au contraire, un moyen efficace de cooptation des cosaques dans la tâche de contrôle, de défense et d'affirmation du pouvoir russe dans la région. Ces hommes, en faisant de la contrebande, s'engageaient dans une activité très rémunératrice qui leur permettait de combiner la tâche de protéger les confins de l'Empire et leurs propres intérêts. Tenter de remettre en cause ce fonctionnement pervers aurait sans doute apporté plus de problèmes que de bénéfices.

II La politique derrière la bouteille : visions politiques à l'épreuve du *khanchin*

La contrebande du *khanchin* en Russie orientale se diffusa à partir de l'intégration du Priamourié et du Primorié à l'Empire russe[1618]. Le produit était très populaire, sa fabrication relativement simple et sa qualité, même considérée comme mauvaise par les Russes, ne fut jamais un obstacle à sa vente. Le *khanchin* était alors une boisson spiritueuse avec une forte gradation (entre 50 et 60 %), produite surtout à partir de céréales par les populations sino-mandchoues qui habitaient les villages le long de la frontière. La vodka russe ne pouvait concurrencer ce produit qu'au niveau de la qualité[1619]. Néanmoins, comme l'affirme Aleksandr Petrov, spécialiste de l'histoire de la population chinoise dans l'Extrême-Orient russe : « compte tenu de l'absence de prétention des Russes, une meilleure purification de la vodka, dans ce cas, ne faisait aucune différence »[1620].

[1616] ГАРФ, Ф. 109, Оп. 178, Д. 97, Л. 9. Lettre du département du Commerce étranger…
[1617] ГАРФ, Ф. 109, Оп. 178, Д. 97, Л. 9. Lettre du département du Commerce étranger…
[1618] Петров Александр Иванович, *История Китайцев*…, с. 373.
[1619] Петров Александр Иванович, *История Китайцев*…, сс. 373-374.
[1620] Петров Александр Иванович, *История Китайцев*…, с. 374.

Dès que les premiers contingents russes s'installèrent aux bords de l'Amour et de l'Oussouri, ce penchant social vers la consommation de quantités élevées d'alcool engendra des cas d'empoisonnements très graves, voire mortels. Les soldats russes, les cosaques et les autres colons n'étaient pas habitués à un produit avec un tel degré alcoolique. Nous retrouvons des témoignages très parlants concernant cette situation dans les Archives d'État de l'Extrême-Orient (РГИА ДВ). Déjà en février 1860, par exemple, les autorités policières de Blagovechtchensk et la Chancellerie du gouverneur militaire de la région de l'Amour s'interrogeaient sur la nécessité d'interdire la vente de la « vodka mandchoue » dans la région. Dans le cadre de ce débat, le gouverneur militaire de la région de l'Amour, le général-major Nikolaï Bousse, clarifia la question dans une ordonnance adressée à tous les contingents militaires éparpillés dans la région. Bousse reporta que l'autopsie effectuée sur le corps d'un soldat (nommé Ivan Egorov) avait établi que la cause du décès devait être attribuée à la consommation d'une grande quantité « de vodka mandchoue » (appelée dans ce cas *araka* [арака]). Pourtant, en analysant les mots utilisés par le gouverneur, on se rend compte que sa communication ne visait pas à mettre en garde ses hommes sur les effets néfastes de l'abus d'alcool, mais plutôt à dénoncer la « vodka mandchoue » comme dangereuse *per se*, à l'instar d'un poison ou d'une drogue :

« […] mais les signes externes et internes ne ressemblaient pas à ceux que l'on observe habituellement chez les personnes qui meurent d'ivresse, d'où la conclusion que la vodka mandchoue contient une substance toxique – ce qui s'apprécie par son odeur désagréable, son goût prononcé et par le fait que les personnes qui la consomment sans modération souffrent le lendemain comme d'une intoxication causée par une substance stupéfiante (narcotique). »[1621]

Bousse exhortait donc les officiers à contrôler leurs subordonnés et à interdire résolument l'achat de la « vodka mandchoue », surtout en prenant en considération « l'ivresse très développée dans les rangs inférieurs »[1622]. Toute vente de cet article tant de la part des Mandchous que de la part des Russes fut interdite. De plus, Bousse déclara qu'il considérait nécessaire d'interdire la libre circulation à travers l'Amour et que le droit de traverser la frontière

[1621] РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 748, Л. 2. Copie de l'ordre pour les militaires déployés dans la région de l'Amour du 25 février 1860. № 23й. 26/02/1860.
[1622] РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 748, Л. 2. Copie de l'ordre pour les militaires…

devait être garanti seulement aux personnes qui possédaient un document de passage [билет] régulièrement octroyé par un officier[1623].

On remarque ainsi que l'affaire de la vente du *khanchin* fournit un prétexte pour développer des dossiers appartenant au domaine politico-sécuritaire, alors qu'elle aurait pu rester limitée à la rédaction de directives régionales de santé publique pour la réglementation de la vente et l'achat des spiritueux en fixant des standards pour leur production. D'ailleurs, Bousse se montra bien conscient que ses soldats étaient enclins à souffrir de problèmes d'alcoolisme, et que ces problèmes existaient indépendamment de l'accès que les militaires pouvaient avoir au marché de la « vodka mandchoue »[1624]. L'historienne Ksenia Osipova évoque le témoignage de l'écrivain Mikhaïl Vladimirovitch Groulev sur son expédition en Mandchourie en 1890 :

« Aux yeux des consommateurs assidus de boissons alcoolisées, le *khanchin* a encore cet avantage particulier sur la vodka qu'après une intoxication par *khanchin*, "on boit un verre d'eau et on est à nouveau ivre", de sorte que, selon les mots des cosaques, "une gueule de bois après le *khanchin* ne coûte rien". »[1625]

Le problème de la « vodka mandchoue » apparaît donc comme partiellement instrumentalisé afin de renforcer des dispositifs de mise en sécurité de la frontière par le biais d'un contrôle accru sur le transit et sur le commerce. De fait, l'ordonnance de Bousse proposait en quelques phrases de considérer la vente du *khanchin* comme un souci de sécurité régionale dont la Russie devait se défendre en restreignant la mobilité frontalière. Bien entendu, il ne s'agit pas ici de nier la mauvaise qualité, ni le danger lié à la consommation de cette boisson spiritueuse, souvent produite dans des usines improvisées ou avec des méthodes artisanales. D'ailleurs, le cas de la mort du cosaque Egorov n'était pas isolé. Des épisodes semblables, où l'abus de « vodka mandchoue » avait provoqué la mort de sujets russes furent signalés, entre autres, même à Iakoutsk[1626]. Toutefois, les problématiques réelles liées à la diffusion de

[1623] РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 748, Л. 2. Copie de l'ordre pour les militaires…

[1624] D'ailleurs, selon plusieurs témoignages de l'époque, les Mandchous consommaient cette boisson avec modération, alors que les Russes se laissaient souvent emporter par l'ivresse. Петров Александр Иванович, *История Китайцев*…, c. 374.

[1625] Осипова Ксения Викторовна, « Названия спиртных… », c. 148. Pour le texte complet de l'ouvrage de Groulev auquel Osipova se réfère, voir : Грулёв Михаил Владимирович, « Из поездки в Маньчжурию », *Исторический вестник*, № 9. 1900, <http://drevlit.ru/docs/kitay/xix/1880-1900/Grulev/iz_poezdki.php> [Consulté le 14/11/2020].

[1626] Петров Александр Иванович, *История Китайцев*…, c. 374.

la vente du *khanchin* contribuèrent à promouvoir une image négative des Asiatiques et de leurs activités ou de leurs produits qui venait en soutien de certaines décisions politiques. Comme nous l'avons observé précédemment, la construction de cet imaginaire biaisé à des fins politiques fut à l'origine de l'essor du discours du « péril jaune » dans plusieurs régions de l'espace transpacifique.

En 1860 déjà, cette question était clairement politique car elle impliquait des visions et des stratégies politiques divergentes. Le gouverneur général de la Sibérie orientale réagit rapidement à l'ordonnance de Bousse. Depuis Irkoutsk, le comte Nikolaï Mouraviov-Amourski contredit les ordres de Bousse en lui demandant d'annuler toute disposition qu'il avait donnée en la matière. Mouraviov souligna que les intérêts profonds du Priamourié étaient liés au mouvement des marchandises et des personnes, et au libre commerce que les autorités devaient absolument garantir[1627]. D'ailleurs, Mouraviov rappela à Bousse qu'il s'était engagé personnellement auprès de l'empereur afin d'obtenir que ces conditions soient à la base des nouvelles relations interétatiques définies avec la Chine par le biais des nouveaux traités :

« Et à l'égard de ces questions, en 1856, il fut demandé de ma part au plus haut commandement de l'Empereur de ne pas étendre le monopole du commerce du vin à la région de l'Amour. »[1628]

Mouraviov avait une vision du développement de la région fondée sur l'ouverture, ce qui dérivait, entre autres, des nécessités objectives de la région quant à son développement présent et futur. En 1860, les cosaques du Priamourié avaient souffert du manque de provisions de toutes sortes et, au début du printemps, ils manquèrent même de pain[1629]. En octobre, des efforts exceptionnels furent déployés afin de remplir les magasins avec une quantité suffisante de nourriture de base pour passer l'hiver. Le même Mouraviov décrivait ainsi la situation dans une lettre du 30 octobre adressée au gouverneur militaire de la région de la Transbaïkalie, Mikhaïl Korsakov : « L'achat de pain est maintenant ma principale préoccupation ; la neige

[1627] РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 748, Л. 5. Lettre de la part de la Direction générale de la Sibérie orientale adressée au gouverneur de la région de l'Amour. № 1140. 18/06/1860.

[1628] РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 748, Л. 5. Lettre de la part de la Direction générale…

[1629] Барсуков Иван Платонович, *Граф Николай Николаевич Муравьев-Амурский по его письмам, официальным документам, рассказам современников и печатным источникам (материалы для биографии). Книга 1*, Синодальная Типография, Москва, 1891, с. 597.

précoce a mis en échec la production de pain, ce qui n'est pas sans causer des difficultés et une augmentation des prix »[1630].

Dans ces conditions, le fait de provoquer des blocages au niveau des échanges frontaliers aurait pu entraîner des conséquences très graves. Les autorités mandchoues, qui n'étaient pas ravies des pertes territoriales résultant des récents traités d'Aïgoun et de Pékin, pouvaient recourir à des méthodes de résistance passive à la colonisation russe. Ainsi, lorsque les gouverneurs de Russie orientale mirent à exécution les premières mesures contre le commerce de *khanchin*, soutenant que la « vodka mandchoue » était nocive pour les Russes, les autorités mandchoues menacèrent d'interrompre toute exportation de produits de base en Russie orientale sous prétexte de ne pas vouloir risquer de vendre aux Russes des produits qui pourraient affecter leur santé[1631].

Pourtant, le débat resta ouvert et les demandes qui allaient dans le sens d'une interdiction du commerce de *khanchin* dans les régions de frontière furent rediscutées après qu'en février 1861, le comte Mouraviov-Amourski démissionna du poste de gouverneur général de Sibérie orientale en faveur de Korsakov. Ce dernier reprit rapidement le dossier et envoya une lettre à Blagovechtchensk en se déclarant favorable à l'interdiction de la vente de vodkas tant russes qu'étrangères dans les villages et les villes du Priamourié[1632]. Le bras de fer entre les autorités russes et les marchands de *khanchin* venait de commencer.

III Règles et exceptions : le *khanchin*, une marchandise au statut ambigu ?

Les difficultés de l'introduction des lois contre le *khanchin* étaient, comme nous l'avons déjà mentionné, le résultat des récents traités signés pour établir les nouvelles frontières et mieux spécifier la nature des relations bilatérales entre Saint-Pétersbourg et Pékin. Ces traités étaient tous favorables à un commerce frontalier sans obstacle, mais cet idéal libéral, dont les avantages semblaient évidents, se confrontait à des problèmes concrets au niveau local, dont le commerce du *khanchin* était un des plus irritants pour les autorités de

[1630] Барсуков Иван Платонович, *Граф Николай Николаевич Муравьев-Амурский…,* с. 607.
[1631] Петров Александр Иванович, *История Китайцев…*, с. 374.
[1632] РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 748, Л. 11. Lettre de la part de la direction centrale de la Sibérie orientale (Главное Управление Восточной Сибири) signée par Korsakov, adressée au gouverneur militaire de la région de l'Amour en exercice. № 866. 18/04/1861.

la Russie orientale[1633]. Le traité d'Aïgoun signé en mai 1858 portait clairement la marque du comte Mouraviov-Amourski, mais il s'agissait d'un document très bref et incomplet qui nécessita par la suite une élaboration plus détaillée lors de la rédaction du traité de Tien-Tsin un mois plus tard. Le deuxième article du traité d'Aïgoun décrivait la frontière comme un espace de libre-échange sans restriction : « Pour l'amitié mutuelle des sujets des deux États, on autorise le commerce bilatéral des sujets des deux États qui vivent sur le long des fleuves Oussouri, Amour et Soungari, et les gouverneurs doivent conjointement favoriser les marchands des deux États sur les deux rives[1634] ».

Dès lors, aucun doute ne pouvait être émis concernant le droit de tous les sujets des deux empires de mener tout type de commerce dans les régions frontalières. L'article 3 du traité de Tien-Tsin adressait la question de l'ouverture du commerce maritime et des ports chinois aux marchandises russes, alors que l'article 4 restait conforme à la grande idée de base du libre commerce terrestre tout au long de la frontière. Le mot « contrebande » y apparaissait, mais il visait plutôt la contrebande pratiquée par les Russes et déclarait que certaines marchandises pourraient leur être confisquées :

« Dans le commerce terrestre, il ne devrait désormais y avoir aucune restriction quant au nombre de personnes impliquées, à la quantité de marchandises apportées ou au capital employé. Dans le commerce maritime et dans tous les détails de sa réalisation, tels que la présentation des avis de marchandises apportées, le paiement de la taxe d'ancrage, des impôts selon le tarif en vigueur, etc., les navires marchands russes se conformeront aux règlements généraux sur le commerce extérieur dans les ports de la Chine. En cas de commerce de contrebande, les Russes seront soumis à la confiscation des marchandises. »[1635]

Finalement, les articles du traité de Pékin relatifs au commerce étaient le 4, le 5 et le 14. L'article 4 visait le petit commerce (le troc) entre les résidents des régions frontalières en chargeant par ailleurs les officiers de frontière d'assurer la protection de cette typologie de commerce et des personnes qui le pratiquaient. Cet article faisait directement écho à l'article 2 du traité d'Aïgoun[1636]. L'article 5 du traité de Pékin définissait le libre commerce sur

[1633] Mais il faut considérer aussi que, pour les Mandchous, c'était un des avantages dérivant du libre commerce sur la frontière, ce qui explique leur position souvent défensive à cet égard.
[1634] Адамова Евгений А. (Под ред.), *Сборник договоров России…*, cc. 47-48.
[1635] Адамова Евгений А. (Под ред.), *Сборник договоров России…*, c. 51.
[1636] Адамова Евгений А. (Под ред.), *Сборник договоров России…*, c. 77.

la route mongole ainsi que la possibilité de la part des deux États d'établir des représentations consulaires dans les villes commerciales. Encore une fois, il exprimait une approche positive vis-à-vis du libre commerce, mais il introduisait le concept du document de voyage [билет] fourni par les autorités de frontière pour certifier le nombre de personnes rattachées à chaque caravane ainsi que sa destination[1637]. Enfin, l'article 14 laissait la possibilité de rediscuter à l'avenir certains aspects du traité. Néanmoins, ce processus exigeait un consensus bilatéral qui laissait donc aux autorités russes ou mandchoues la possibilité de s'opposer aux changements proposés :

« Si, au fil du temps, l'accord concernant le commerce terrestre devait présenter des inconvénients pour l'une ou l'autre des parties, le gouverneur général de la Sibérie orientale pourra se concerter à ce sujet avec les dignitaires frontaliers de l'État Qing et établir des conditions supplémentaires, tout en respectant les principes énoncés ci-dessus. »[1638]

Nonobstant ces prémisses, la question du *khanchin* acquit dès le départ un statut spécial. En 1862, le gouvernement central russe décréta qu'il y avait des exceptions au libre commerce avec la Chine. En ce qui concernait les importations, ces exceptions concernaient le thé, qui devait être soumis au paiement d'un impôt douanier[1639] et les boissons spiritueuses à base de pain ou bien les vodkas dont l'importation était interdite[1640]. De plus, cette directive demandait au gouverneur général de la Sibérie orientale de s'engager à ce que, dans les endroits de passage du commerce transfrontalier, le transit d'armements et d'opium vers la Chine soit empêché[1641]. L'idée était donc d'envisager ces exceptions comme un échange à l'amiable avec Pékin, où chacune des deux parties s'engageait à empêcher que des produits considérés comme nocifs par l'autre ne traversent la frontière. Néanmoins, tout cela se confrontait encore une fois avec une réalité très distante de celle imaginée

[1637] Адамова Евгений А. (Под ред.), *Сборник договоров России…*, с. 77.

[1638] Адамова Евгений А. (Под ред.), *Сборник договоров России…*, сс. 83-84.

[1639] La taxation du thé engendrait des bénéfices qui garantissaient le déroulement des activités des gardes-frontières russes.

[1640] « Le haut avis du Conseil d'État expressément confirmé au Sénat par le représentant du ministère des Finances sur la permission de laisser transiter sans impôts dans le cadre du commerce asiatique toutes les marchandises chinoises autres que le thé, sur l'institution d'une réglementation afin d'empêcher le transit de matériel militaire et d'opium vers la Chine, ainsi que de vins et de vodka en provenance de Chine, et sur l'application du tarif général européen aux marchandises européennes et coloniales acheminées par les ports des régions du Primorié et du Priamourié. 02/04/1862 ». Document publié par : Беляева Н. А., Троицкая Н. А. (сост.), *Таможня на Тихом Океане. Документы и материалы*. Выпуск 5. Таможня в Забайкалье 1862-1926 гг., ВФ РТА, Владивосток, 2008, с. 16.

[1641] Беляева Н. А., Троицкая Н. А. (сост.), *Таможня на Тихом Океане…*, с. 16.

dans la capitale. Les cosaques et les paysans n'avaient pas le droit, en accord avec la loi en vigueur, de faire du commerce de boissons spiritueuses à haute gradation et, pendant longtemps, presqu'aucun marchand russe ne trouva de l'intérêt à s'investir dans une activité de transport et de vente de vodka russe produite dans les régions occidentales de l'Empire[1642]. Ainsi, l'interdiction de 1862 était un instrument législatif sans aucune véritable connexion avec le terrain. Dès lors, la contrebande de *khanchin* se développa largement en Russie orientale[1643] car, de fait, la « vodka mandchoue » représentait pour la population locale la seule vodka sur le marché. La première tentative de construction d'une usine locale pour produire de la vodka russe au niveau industriel eut lieu en 1868, mais l'usine fut fermée en 1871 à la suite de problèmes fiscaux[1644].

La question du *khanchin* fut donc, dès le départ, le résultat de nombreuses problématiques et contradictions internes à l'Empire russe. De plus, elle mettait à nu les faiblesses tant idéologiques que structurelles de l'entreprise coloniale russe dans le Priamourié et le Primorié. D'un côté, Saint-Pétersbourg pouvait flatter son narcissisme impérial et concevoir ses dernières annexions territoriales comme un excellent outil pour obtenir des espaces cultivables en Extrême-Orient, accéder aux marchés asiatiques et tirer d'importants bénéfices économiques de l'exploitation des ressources naturelles. D'un autre côté, toutefois, les Russes se trouvèrent confrontés localement à des problèmes très « pauvres » mais pressants. Même s'ils s'étaient imposés en maîtres face aux Qing et avaient obtenu d'importantes concessions, ils durent dès le départ leur demander de vendre aux cosaques et aux colons le pain et la farine dont ceux-ci avaient besoin pour survivre. L'idée d'avoir une frontière où se déroulait un commerce libre paraissait positive dans l'optique d'un développement rapide des nouvelles contrées de l'Empire et de leur balance commerciale. Néanmoins, le premier produit qui gagna de la popularité partout dans l'Extrême-Orient russe fut le *khanchin*. D'ici, le dilemme de la gestion de cette frontière se reflétait de façon exemplaire dans l'impossibilité de trouver une solution efficace au problème de la contrebande de la « vodka mandchoue ». Et, bien évidemment, cette situation avait des répercussions sur la perception des Chinois au niveau local. Le discours qui se développa

[1642] Петров Александр Иванович, *История Китайцев…*, с. 374.

[1643] Сорокина Татьяна Николаевна, « 'Взаимное соглашение о спирте и опиуме' : опыт совместной борьбы России и Китая с Контрабандной в Начале XX в. », in Дятлов Виктор Иннокентьевич (под ред.), *Миграции и диаспоры в социокультурном, политическом и экономическом пространстве Сибири. Рубежи XIX-XX и XX-XXI веков*, Оттиск, Иркутск, 2010, с. 231.

[1644] Сорокина Татьяна Николаевна, « 'Взаимное соглашение о спирте и опиуме'… », с. 231.

à propos du *khanchin* fut le même que celui qui concerna l'augmentation progressive de l'immigration de main-d'œuvre chinoise dans les contrées orientales de l'Empire russe. Il s'agissait d'une marchandise que, en principe, la société russe répudiait, condamnait et désirait garder hors de ses frontières. En même temps, il s'agissait d'une marchandise que les consommateurs russes prisaient beaucoup et pour laquelle ils exprimaient une demande d'achat très importante.

IV *Khanchin* et impérialismes parallèles

Un autre aspect important de la question était lié à la perception que les autorités russes développèrent à propos du fait que les Chinois utilisaient le *khanchin* pour profiter des allogènes [inorodtsy], à savoir les peuples autochtones. On constatait que les populations autochtones développaient rapidement une forme de dépendance à la « vodka mandchoue », qui était par la suite exploitée par les contrebandiers chinois pour leur extorquer des fourrures ou d'autres biens et, même, dans certains cas, pour les soumettre à l'esclavage. Pourtant, du côté des autorités russes, il n'y avait pas une idée claire sur l'approche la plus correcte pour intervenir dans ces cas.

En août 1872, le commandant d'un village situé sur la baie de Sainte-Olga observait que la population native consommait une grande quantité de *khanchin*. Il savait qu'en 1868, le gouverneur du Primorié s'était exprimé en faveur d'une certaine tolérance vis-à-vis des vodkas produites de façon autonome par ces populations, mais il rapportait que, désormais, celles-ci ne consommaient plus que du *khanchin* d'importation chinoise[1645]. Dans ces cas, la problématique était d'origine plutôt impériale que sanitaire. Elle dérivait de la difficulté de faire accepter le pouvoir russe à des autochtones qui avaient été encore sujets des Qing dix à quinze ans plut tôt. Et l'incapacité de substituer le *khanchin* avec la vodka russe auprès de ces populations devenait le symbole de cette situation embarrassante : l'Empire de Saint-Pétersbourg était-il un empire impuissant dans les nouvelles contrées qu'il avait intégrées ? Ainsi, dans la narration développée parmi les autorités russes, la question de la diffusion du *khanchin* parmi les allogènes devint un lieu commun impérialiste négatif associé aux Chinois, caractérisant leur relation avec les peuples autochtones avant l'arrivée des Russes. Dans un document de 1900 qui se proposait de

[1645] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Л. 14. Rapport du commandant de du fortin Olguiinski adressé au gouvernement de la région du Primorié. № 40. 09/08/1872.

détailler l'histoire de la production du *khanchin* dans le Priamourié et la Transbaïkalie, nous trouvons clairement un exemple de ce type de récit :

« Quant à l'influence culturelle de la Chine sur les peuples autochtones de la rive gauche de l'Amour, il n'y a rien à en dire, car près d'un demi-siècle de domination des Russes dans cette région n'a pu faire disparaître ces traces profondes que la race chinoise a laissées sur les mœurs et les manières de ces peuples. Parmi les produits que les marchands chinois apportaient aux tribus nomades en échange de fourrures, la première place revenait au *khanchin*, qui servait de principal moyen d'exploitation de ces tribus à moitié sauvages, assoiffées de boissons alcoolisées. »[1646]

Vers la fin des années 1860, donc, le régime de tolérance vis-à-vis des vodkas produites par les autochtones avait pour but de leur permettre de garder leurs traditions et ne pas s'aliéner leur faveur. Néanmoins, ce régime fut exploité en premier lieu par les trafiquants du *khanchin* car il était impossible de déterminer l'origine du produit, surtout lorsque, par exemple, on le trouvait chez les citoyens russes. Ces derniers déclaraient sans hésiter que leur *khanchin* provenait d'une production autochtone légale, ce qui empêchait toute possibilité d'enquêtes et de poursuites.

Dans un rapport de 1875, le responsable en charge du village sur la baie de Sainte-Olga revenait explicitement sur la question en soulignant que le problème ne concernait plus seulement les populations autochtones de sa région, dont on se doutait qu'elles consommaient plutôt du *khanchin* chinois que leurs boissons traditionnelles, mais aussi que l'abus de *khanchin* était en train de se diffuser également parmi les agriculteurs et les nouveaux colons russes, dont certains vendaient tous leurs biens pour se procurer la « vodka mandchoue » :

« Je considère qu'il est de mon devoir de signaler au conseil régional que chaque bateau arrivant de la mer avec du *khanchin* déclare que le *khanchin* est de fabrication locale et non de Chine. Je rapporte également qu'à Kochka (un village de *manzy* situé à trois verstes du fortin Olguiinski, situé sur la rive droite de la baie sur le chemin en direction du port de Sainte-Olga) […] on importe de telles quantités de *khanchin* que cette boisson a commencé à se diffuser copieusement parmi les paysans du district qui se trouve sous

[1646] ГАЗК, Ф. 1, Оп. 1, Д. 14107, Л. 27. Document réalisé par le ministère des Finances, département de la collecte des accises des régions de l'Amour, du Primorié et de la Transbaïkalie adressé à la Chancellerie du gouverneur général du Primorié. № 1589. Khabarovsk. 22/04/1900.

mon administration, au point que j'ai été obligé d'effectuer une perquisition dans le village de Novinka, où j'ai trouvé plusieurs fourrures et bouteilles de *khanchin* ; dans d'autres villages, qui sont séparés du fortin Olguiinski, cette boisson de *khanchin* est encore plus utilisée parmi les paysans et, de plus, certains paysans échangent de la farine et du bétail contre le *khanchin* apporté par les *manzy*, directement au village. »[1647]

Plus encore que par les ports maritimes, ce phénomène se produisait tout le long de la frontière fluviale. En 1872, le conseiller du gouvernement régional du Primorié Litvinov envoya un rapport au gouverneur militaire du Primorié à la suite d'une inspection dans des régions frontalières. Litvinov y écrivit qu'en été, les Chinois se rendaient auprès des villages des Goldes, en particulier dans ceux qui étaient situés dans des espaces éloignés des installations russes, et vendaient de grandes quantités de *khanchin*. Il reporta que les Chinois profitaient des innombrables îles et cours d'eau pour échapper à tout contrôle et qu'ils connaissaient si bien le territoire qu'ils cachaient leurs réserves dans des endroits connus par eux seulement[1648]. L'enquête de Litvinov se terminait par une invitation à l'action. Le conseiller suggérait d'augmenter le nombre de patrouilles de garde sur l'Amour, d'intervenir auprès des *manzy* pour détruire leurs stocks de *khanchin* et de faire preuve de grande résolution. Il encourageait ainsi la mise en œuvre d'une approche dure car il trouvait que la seule confiscation de la marchandise posait en soi le problème de la conservation du produit. D'après lui, il fallait envoyer un signal fort et détruire systématiquement toutes les réserves de *khanchin* confisquées. Le problème dont il ne faisait pas mention, c'était qu'il était tout simplement impossible de confisquer toutes les réserves de *khanchin*…

Ces épisodes représentent donc des exemples de problèmes concrets auxquels les autorités frontalières devaient se confronter. En particulier, on remarque que même la méthodologie de l'intervention suscitait des doutes dont on devine facilement les raisons : une approche musclée engendrerait une réaction diplomatique des autorités Qing et/ou un fort mécontentement des populations locales, alors qu'une approche modérée risquerait d'être totalement inefficace. Surtout, dans le rapport de Litvinov, on est frappé par la façon dont il décrit l'organisation et les mouvements des contrebandiers. Il évoqua un groupe de personnes rusées, très à l'aise dans le milieu et qui

[1647] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Лл. 39-40. Rapport du responsable du village de la baie de Sainte Olga (пост гавань Св. Ольги) adressé au gouvernement de la région du Primorié. № 10. 16/07/1875.
[1648] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Лл. 3-4. Rapport du conseiller Litvinov adressé au gouverneur militaire du Primorié. № 311. 1872 (date complète illisible).

savaient profiter des faiblesses des autorités policières et militaires russes. Ils semblaient bien connaître la géographie de la région et jouir de nombreux atouts organisationnels pour atteindre leurs buts. Il n'est pas difficile d'imaginer que ce genre de situations eut une influence importante sur le développement de la perception générale des immigrés chinois et du discours du « péril jaune » en Russie orientale : d'un côté, se dessine l'image de criminels pouvant se servir des vastes étendues du territoire frontalier pour mener toute sorte d'activités, de l'autre, celle d'une faiblesse potentielle et structurelle de la part des services de sécurité russes, rarement capables[1649] de faire face aux défis réels que l'Empire Qing et ses sujets pouvaient représenter pour les nouvelles provinces russes.

V *Khanchin* et dilemmes de fiscalité

Durant les années 1870, la pression migratoire chinoise augmenta sur les régions frontalières russes. La plupart des immigrés étaient des travailleurs saisonniers ou temporaires, mais leur présence sembla accroître la diffusion du *khanchin* et même de l'opium. En 1875, le gouvernorat de la Sibérie orientale augmenta la pression sur ses gouverneurs locaux pour renforcer la lutte contre la contrebande[1650], mais ces derniers manquaient toujours de moyens pour lutter contre un phénomène qui les dépassait complètement.

Le gouverneur des districts de Souifounski et de Soutchanski, par exemple, se plaignait que malgré l'augmentation de la diffusion de *khanchin* et d'opium dans ses régions, les confiscations étaient rares en raison des faibles effectifs de la police locale[1651]. De plus, la consommation d'opium était tellement répandue parmi les travailleurs immigrés chinois que c'étaient les employeurs eux-mêmes qui leur en fournissaient pour se garantir leurs services. La confiscation de l'opium et la destruction du *khanchin* de la part des autorités, d'après lui, n'étaient pas des mesures suffisantes et il demanda à ses supérieurs d'envisager, en tant que mesure répressive, l'expulsion des contrebandiers

[1649] On retrouve toutefois dans les archives plusieurs exemples d'actions policières réussies où les autorités russes parvinrent à confisquer du *khanchin* et à arrêter des contrebandiers. Voir par exemple : Петров Александр Иванович, *История Китайцев…*, cc. 375-376. Il faut pourtant souligner que, pour une large part des communications intra-administratives de l'époque, les autorités locales mentionnent très fréquemment le fait qu'elles ne disposent pas des effectifs nécessaires pour lutter contre le phénomène.

[1650] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Л. 35. Lettre du président du Conseil de direction de la Sibérie orientale adressée au gouverneur militaire du Priamourié. Irkoutsk. № 88. 28/06/1875.

[1651] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Л. 37. Rapport du gouverneur des districts de Souifounski et de Soutchanski adressé au gouverneur militaire du Priamourié. № 2303. 10/09/1875.

du territoire russe avec une interdiction formelle d'y revenir[1652]. Bien sûr, cette idée fut prise en considération plusieurs fois. Cependant, le gouvernorat général de la Sibérie orientale devait également s'efforcer de garder de bonnes relations diplomatiques avec l'administration mandchoue qui, de son côté, était souvent disposée à engager des contentieux lorsque des initiatives allaient à l'encontre des intérêts de ses marchands[1653].

Toutes ces questions firent aussi l'objet d'échanges épistolaires entre le gouverneur général de la Sibérie orientale et les ministères centraux de l'Empire, documents que nous avons retrouvés dans les Archives d'État de l'Extrême-Orient russe (РГИА ДВ). Dans ce cadre, le cœur de la discussion portait surtout sur deux aspects de la question : le premier était l'aspect sanitaire, *i.e.* on abordait la question du *khanchin* en le traitant comme un produit dangereux pour la santé publique ; le second était l'aspect fiscal, car le *khanchin*, produit de façon artisanale par les *manzy* ou illégalement importé de régions frontalières chinoises, n'était soumis à aucune imposition[1654]. De plus, la lutte contre la contrebande de *khanchin* impliquait des dépenses supplémentaires importantes pour l'administration locale. Or, si le *khanchin* était considéré comme illégal, il ne pouvait pas être imposé. De toute façon, il est fort probable que la légalisation éventuelle de ce produit[1655] n'aurait pas engendré de recettes fiscales supplémentaires car, selon les traités en vigueur, le commerce frontalier devait être libre de toute taxation[1656]. Certes, la légalisation du *khanchin* aurait quand même évité des dépenses pour la lutte contre la contrebande, mais après les démissions de Mouraviov-Amourski, il n'y eut plus aucune réelle volonté politique en ce sens[1657]. La vodka produite

[1652] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Лл. 37-38. Rapport du gouverneur des districts…

[1653] Петров Александр Иванович, *История Китайцев…*, с. 377.

[1654] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Лл. 42-43. Communication de la deuxième section adressée au gouverneur général de la Sibérie orientale. № 2257. 13/09/1875 ; РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Лл. 81-83. Communication du ministre des Finances adressée au gouverneur général de la Sibérie orientale. № 4232. 18/06/1874.

[1655] Des examens de laboratoire sur le *khanchin* étaient occasionnellement commandés afin d'explorer cette possibilité et déterminer à quel point il pouvait être considéré comme une substance nocive. Voir par exemple РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Лл. 84-85. Extrait du rapport du baron Chtakelberg, directeur du Département des impôts et des accises des régions de l'Amour et du Primorié, adressé au gouverneur général de la Sibérie orientale. № 114. 18/02/1877 ; РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Л. 181. Communication sur la situation de la question du khanchin dans la province de l'Oussouri méridional de la part de la direction du Département des impôts et des accises des régions de l'Amour et du Primorié adressée au gouverneur général de la Sibérie orientale. № 1027. Blagovechtchensk. 21/12/1881.

[1656] D'ailleurs, les autorités frontalières se plaignaient souvent de subir des pressions de la part de leurs homologues chinois pour que le *khanchin* ne soit pas confisqué et que son transit à travers la frontière soit garanti en accord avec les traités en vigueur. Петров Александр Иванович, *История Китайцев…*, с. 376.

[1657] Le commissaire de frontière de la province de l'Oussouri méridional, Nikolaï Matiounine proposa de ne plus interdire l'introduction de *khanchin* sur le territoire russe, mais de le taxer pour faire monter son

en Russie, en revanche, était soumise à la taxation impériale qui incluait les accises sur les boissons spiritueuses. En général, cela était positif pour les caisses de l'Empire, mais rendait le dilemme du *khanchin* en Russie orientale impossible à résoudre, car la vodka russe, en raison aussi du poids fiscal, était beaucoup plus chère que la vodka mandchoue[1658].

Dans un extrait de l'un de ses rapports, le baron Chtakelberg, directeur du département des impôts et des accises des régions de l'Amour et du Primorié explicitait clairement le fond du problème :

« Compte tenu de la demande indéniable de la population russe habitant le long de l'Amour et de l'Oussouri de consommer des boissons spiritueuses dans leurs mets et de l'alcool et du vin à la maison, en l'absence totale d'interdiction légale de commerce, et en présence d'obstacles constants à ceux qui souhaitent ouvrir des établissements pour la vente de boissons alcoolisées, il ne reste d'autre possibilité à la population que de recourir à l'achat illégal et au commerce exempt d'imposition de *khanchin* pour satisfaire ses besoins. »[1659]

Dans cet extrait, Chtakelberg soulignait implicitement que, ce que les autorités semblaient souvent oublier (ou ne pas vouloir avouer), c'était que la cause première de la diffusion du *khanchin* était plutôt la demande russe que l'offre sino-mandchoue. Vu la situation, le baron ne pouvait que constater la complète apathie des forces de police des villages de frontière où il s'était rendu en été. Comme preuve de cela, il soutint qu'il avait pu acheter des bouteilles de *khanchin* chez l'ataman même du village[1660]. Il ajouta qu'en février, durant les festivités du Mardi gras [Масленица], il voyageait en longeant l'Amour et que, dans toutes les installations des cosaques qu'il rencontra sur sa route, il ne trouva que des soldats en proie à l'ivresse, buvant

prix au point que la vodka et les autres boissons spiritueuses russes soient finalement concurrentielles et préférables pour les consommateurs locaux. РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Л. 172. Communication du commissaire de frontière de la province de l'Oussouri méridional Matiounine au gouverneur militaire de la région du Primorié. Nikolskoe. № 7607. 29/10/1881.

[1658] Il y eut à ce propos plusieurs propositions pour trouver une solution dont une des plus originales fut celle du commissaire de frontière de la province de l'Oussouri méridional Nikolaï Matiounine. Ce dernier, en 1875, devant faire face à une augmentation importante de la quantité de *khanchin* exportée illégalement en Russie, proposa de ne pas détruire le *khanchin* confisqué, mais de le garder et le revendre directement en Chine. Les gains ainsi obtenus auraient pu être par la suite utilisés pour renforcer davantage les forces douanières russes. Петров Александр Иванович, *История Китайцев*…, с. 376.

[1659] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Л. 85. Extrait du rapport du baron Chtakelberg, directeur du département des impôts et des accises des régions de l'Amour et du Primorié, adressé au gouverneur général de la Sibérie orientale. № 114. 18/02/1877.

[1660] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Л. 86. Extrait du rapport du baron Chtakelberg…

sans trêve du *khanchin*. Il affirma avoir vu de ses propres yeux que certains en buvaient jusqu'à en mourir :

« À ma question de savoir pourquoi ils boivent cette saleté, dont le revenu profite aux Chinois, j'ai reçu la réponse suivante : ils seraient heureux de boire du vin russe, mais il n'y a pas assez de Cosaques prêts à se livrer au commerce de la boisson. »[1661]

Le Directeur s'engageait donc à ouvrir des endroits pour le commerce de boissons spiritueuses, ce qui aurait profité aux consommateurs et au Trésor en même temps. Ces mesures devaient selon lui aller de pair avec une surveillance stricte des bateaux qui traversaient les cours d'eau en augmentant les confiscations, en octroyant des amendes et en interdisant toute production artisanale de *khanchin* même aux allogènes et aux Mandchous résidant au sein de l'Empire[1662]. Ses souhaits furent partiellement exaucés par une directive du gouverneur militaire de la région du Primorié, le contre-amiral Gustav Erdman. Néanmoins, la directive d'Erdman admettait la production de *khanchin* pour la consommation personnelle[1663], tout en interdisant fermement son commerce.

Cette mesure fut considérée par de nombreux administrateurs locaux comme inefficace. Selon eux, les Chinois n'avaient plus d'obstacles dans la production de *khanchin* sur le territoire russe lui-même[1664]. En 1879, dans la région de l'Oussouri, on dénombrait déjà plus de 130 sites de production de *khanchin*[1665]. Certains accusaient les Chinois d'attirer les paysans et les colons russes dans le piège de l'alcoolisme, même dans des endroits éloignés de la frontière, grâce à la possibilité de produire le *khanchin* de façon autonome[1666]. Des témoignages semblables à ceux du baron Chtakelberg ne constituaient pas des exceptions. Plusieurs observateurs de l'époque décrivaient les régions de

[1661] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Л. 87. Extrait du rapport du baron Chtakelberg…

[1662] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Лл. 88-89. Extrait du rapport du baron Chtakelberg…

[1663] РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 871, Л. 3. Ministère des Affaires intérieures de la région du Primorié. № 2190. 28/06/1877.

[1664] РГИА ДВ Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Л. 181. Communication sur la situation de la question du *khanchin* dans la province de l'Oussouri méridional de la part de la direction du département des impôts et des accises des régions de l'Amour et du Primorié adressée au gouverneur général de la Sibérie orientale. № 1027. Blagovechtchensk. 21/12/1881.

[1665] Надаров Иван Павлович, *Материалы к изучению Уссурийского Края : Северно-Уссурийский Край*, Типография штаба портов Восточного Океана, Владивосток, 1886, сс. 16-18.

[1666] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Л. 203. Communication du chef en charge de la province de l'Oussouri méridional à propos de la destruction des usines de *souli* adressée au gouverneur militaire de la région du Primorié. № 639. 10/03/1882.

frontière comme étant en proie à une dégénération des mœurs très répandue, avec des cosaques, des paysans et même des responsables de villages souvent impliqués dans la consommation et/ou la contrebande du *khanchin*[1667]. On rapporta également des épisodes de violence et des abus qui visaient des Chinois dans le but de leur voler de l'argent ou du *khanchin.* On soupçonna que ces épisodes étaient plus répandus que ce que l'on pouvait imaginer car les Chinois ne s'adressaient presque jamais aux autorités pour réclamer justice. Comme signalé dans un rapport du chef de la police du district Soufiiski :

« L'enquête sur le commerce du *khanchin* dans les villages de Mandchourie, menée en été de cette année sur mon ordre, a montré que les paysans, sous prétexte de trouver du *khanchin* chez les Chinois, faisaient des incursions dans leurs habitations, effectuaient des fouilles, enlevaient de l'argent, du *khanchin*, puis s'enivraient tous sans distinctions, hommes et femmes. Les habitants du village de Zelenoborskoie faisaient la même chose de temps en temps, et il est difficile de penser que tous les autres villages n'étaient pas au courant de ce profit facile et de cette débauche de leurs concitoyens et n'ont pas fait de même. Les Chinois, en revanche, même s'ils subissent des pertes du fait de cet abus des paysans, se taisent puisqu'ils tirent de gros profits de la vente du *khanchin.* »[1668]

VI Le rôle du *khanchin* dans la formation d'un discours antichinois : les parallélismes avec l'espace transpacifique

Comme nous l'avons montré, un rôle important dans le processus décisionnel sur les mesures à adopter était joué par la fiscalité. Ici se reflétaient surtout les intérêts de Saint-Pétersbourg et des hiérarchies supérieures qui se préoccupaient d'organiser le budget régional. Dans son ensemble, cette situation contribua fortement à créer une image très négative des *manzy*. Cette image négative était visiblement le résultat d'une frustration profonde face à l'impossibilité de résoudre un problème très grave. Cependant, elle dérivait également d'un processus mental qui, de façon plutôt idéologique, attribuait

[1667] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Л. 155. Rapport du chef de la police du district Soufiiski au chef en charge du Primorski Oblast. № 2119. Sofiisk. 12/12/1879.
[1668] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Лл. 155-156. Rapport du chef de la police…

aux *manzy* la responsabilité de la plupart des problèmes qui surgissaient dans l'Extrême-Orient russe.

Ainsi, nous remarquons qu'à partir des années 1870, au moins dans les régions de la frontière, circulait déjà un discours selon lequel les Chinois exploitaient « de façon égoïste » les régions extrême-orientales russes sans leur apporter rien de positif[1669]. À un ensemble d'aspects problématiques qui engendraient des tensions, dont par exemple l'exploitation illégale de gisement d'or ou d'autres ressources naturelles de la part des *manzy*, vint s'ajouter la question du *khanchin*. Celle-ci renforça l'enracinement d'un discours fortement antichinois qui reproduisait les clichés du discours du « péril jaune », comme le montrent plusieurs documents d'archive, notamment dans une communication de l'administrateur responsable du district, Souifounski :

« Laisser cette situation telle qu'elle était ou telle qu'elle est aujourd'hui serait laisser la région sans développement, car un petit nombre de paysans russes, également éparpillés dans différents endroits, compte tenu de l'abondance de *souli* chez les *manzy*, s'enivrent et rendent leur propre condition encore plus misérable, tandis que les *manzy*, qui s'enrichissent en cette circonstance, exploitant le pays également par d'autres moyens, ne sont d'aucune utilité pour le développement et le peuplement de la région. »[1670]

La formation d'un cliché antichinois décrivant les *manzy* comme de lamentables exploiteurs du peuple russe, ne contribuant en rien à son bien-être et ne représentant qu'un frein au développement et au succès de la Russie orientale, n'était certainement pas, comme nous l'avons vu dans le chapitre 3, une prérogative russe. Il a été montré que, dans l'ensemble de l'espace transpacifique, entre les années 1850 et les années 1880 environ, des situations très similaires existaient en Californie, en Australie, au Canada, etc. Pourtant, si le discours est très similaire, voire identique, la question de la diffusion du *khanchin* représente une particularité russe. Dans les autres pays de la région transpacifique, c'était surtout la consommation de l'opium de la

[1669] Dans une communication du commissaire de frontière de la province de l'Oussouri méridional Nikolai Gavrilovitch Matiounine, relative à un échange épistolaire précédent, le commissaire affirme : « Bien que son document n'apporte rien de nouveau, il sert néanmoins à confirmer l'opinion dominante ici, selon laquelle les Chinois exploitent la province de l'Oussouriiski sans rien lui donner en retour ». РГИА ДВ Ф. 1 Оп. 4 Д. 287 Л. 55. Ministère des Affaires intérieures. Communication du commissaire de frontière de la province de l'Oussouri méridional. № 10. 28/02/1875(?). Le dernier chiffre de l'année est illisible, mais il est fort probable que cette communication remonte à 1875.

[1670] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Л. 94. Rapport de l'administrateur responsable du district Souifounski Okroug au gouvernement de la région du Primorié, № 580. Vladivostok. 06/06/1877.

part des immigrés chinois, ainsi que la peur que cette drogue puisse se diffuser aussi parmi la population « blanche », qui nourrissaient le ressentiment. Contrairement à l'opium, qui malgré tout resta toujours principalement « la drogue des Chinois », en Russie orientale, le problème du *khanchin* montrait que les Chinois étaient en mesure de distribuer une substance populaire parmi les Russes, addictive et nocive. Le problème de la contrebande de *khanchin* et d'opium[1671] se développa en parallèle en Russie orientale. Néanmoins, puisque la substance qui affectait le plus la population russe était le *khanchin*, ce fut cette dernière qui devint la source des préoccupations majeures des autorités et un des symboles de la mauvaise foi atavique des Chinois.

Il est par ailleurs significatif que les autorités russes ressentissent la nécessité de se renseigner sur les situations qui se créaient dans les autres régions récemment colonisées de l'espace transpacifique où s'étaient installées des communautés d'émigrés chinois. Face à une situation qui, vers la fin des années 1870, se compliquait de mois en mois[1672], l'idée était de mieux comprendre dans quelle mesure d'autres empires avaient été confrontés aux mêmes problèmes et de trouver de l'inspiration dans les bonnes pratiques d'autrui. Ainsi, Dmitri Anoutchine (1833-1900), qui remplaça Platon Frederiks (1828-1888) comme gouverneur général de la Sibérie orientale à la fin de 1879, se mobilisa dès le début de son mandat afin d'entrer en communication avec les consuls russes à San Francisco et à Singapour. Il voulait savoir si les autorités américaines ou anglaises avaient interdit le *khanchin* et si les Chinois qui avaient migré vers ces endroits buvaient seulement leurs vodkas ou s'ils consommaient également d'autres boissons spiritueuses[1673]. Ainsi il apprit du consul de San Francisco que, là-bas, les Chinois buvaient des boissons spiritueuses de toutes sortes, et pas seulement chinoises. L'importation de vodka de riz en Californie n'était pas interdite, mais elle n'était pas significative, alors que la production locale était complètement absente mais pas interdite non plus. Toute personne voulant produire de l'alcool devait

[1671] L'opium était reconnu comme un produit interdit par l'article 15 du protocole annexé au traité de Saint-Pétersbourg de 1881. Скачков Петр Емельянович, Мясников Владимир Степанович (под ред.), *Русско-китайские отношения 1689-1916 : официальные документы*, Институт Китаеведения, Издательство Восточной Литературы, Москва, 1958, с. 64.

[1672] Le rapport de mars en provenance de la province de l'Oussouri méridional, par exemple, décrivait que non seulement le *khanchin* était importé par la Chine, mais également produit en mesure croissante même sur le territoire russe. L'ivresse affectait désormais tout le monde : paysans, cosaques, Russes, Chinois, peuples autochtones et Coréens avec des conséquences pénibles pour le bien-être général de la région. РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Лл. 202-203. Communication de l'administrateur responsable de la province de l'Oussouri méridional adressé au gouverneur militaire du Primorié. № 639. 10/03/1882.

[1673] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Л. 218. Lettre du gouverneur général de la Sibérie orientale Anoutchine adressée au gouverneur militaire du Primorié. № 1250. Irkoutsk. 13/08/1882.

seulement payer des impôts conséquents. Anoutchine apprit également qu'à Singapour, les Chinois produisaient du *khanchin*, mais de qualité supérieure à celui qui circulait dans l'Empire russe, et que non seulement son importation depuis la Chine n'était pas interdite, mais qu'elle n'était soumise à aucune imposition en raison du régime de *porto franco* en vigueur dans cette ville[1674].

Ces nouvelles impressionnèrent visiblement le gouverneur général qui comprit qu'une approche différente était possible. Il s'adressa rapidement au ministre des Finances en lui proposant un nouveau plan fondé sur trois piliers de base : déclarer le *khanchin* non nocif pour la santé ; déterminer, à l'aide des départements compétents, une juste taxation des sites produisant le *khanchin* sur les territoires orientaux de l'Empire ; fournir des stimuli positifs et des connaissances pratiques aux producteurs de *khanchin* afin de les convaincre d'augmenter la qualité de leur produit pour le rendre moins dangereux pour les consommateurs[1675]. L'idée était originale, et elle remettait en question les fondements profonds de la conviction que le *khanchin* était un mal qui affectait la société russe en raison de la présence des Chinois. En entrant en contact avec d'autres régions de l'espace transpacifique aux caractéristiques sociétales similaires, mais pour lesquelles le problème du *khanchin* n'était pas significatif, Anoutchine s'interrogea sur la possibilité de mettre en pratique des solutions alternatives qui partaient du présupposé de la non-démonisation des Chinois ou de leurs produits. L'idée était de normaliser le phénomène du commerce de *khanchin* dans le cadre d'un système législatif plus flexible et à l'écoute des exigences de la population locale. Malheureusement, on ne trouve pas trace dans les archives d'une suite donnée à cette initiative d'Anoutchine et il est impossible de savoir pourquoi le gouverneur général de la Sibérie orientale décida, comme on le verra dans le paragraphe suivant, de renoncer à son approche novatrice pour suivre le parcours habituel de ses prédécesseurs.

VII Diplomatie sous échec ou diplomatie coloniale ?

À ce point de notre analyse, nous avons exploré les principales préoccupations russes concernant la diffusion du *khanchin* dans les régions de frontière. Il nous faut désormais évoquer les positions des administrateurs chinois afin de mieux mettre en perspective la situation. Ainsi que nous l'avons vu, les autorités

[1674] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Лл. 218-219. Lettre du gouverneur général de la Sibérie orientale Anoutchine…
[1675] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Л. 219. Lettre du gouverneur général de la Sibérie orientale Anoutchine…

Qing, surtout durant les premières années qui suivirent la ratification des traités d'Aïgoun et de Pékin, se montrèrent peu collaboratives vis-à-vis des colons russes. Au cours des années suivantes, elles adoptèrent cependant une approche différente. Il s'agissait de mettre les Russes face à leurs contradictions en relation avec l'interprétation et le respect des articles des traités qui définissaient les règles du commerce. Or, le fait que les traités n'interdisaient pas le transport du *khanchin* en Russie et qu'il n'existait aucune exception permettant de justifier tant l'interdiction que la confiscation de ce produit aux Chinois, ou pire encore sa destruction, était connu[1676]. Néanmoins, comme on le verra, la signature du traité de Saint-Pétersbourg en 1881 concernant la résolution de la crise dans la région de l'Ili en Asie centrale ajouta des éléments de contentieux. D'ailleurs, avec les motivations juridiques-diplomatiques, d'autres raisons d'ordre tantôt culturel, tantôt de nécessité contraignante étaient souvent mobilisées par les autorités chinoises.

En février 1882, le gouverneur (*Tsian-Tsiun*) Min du Jilin fit envoyer un télégramme à Khabarovka pour rappeler aux autorités russes que, dans leurs territoires, vivaient de nombreux travailleurs chinois. Le *Tsian-Tsiun* ne faisait pas mystère du fait que ces travailleurs transportaient avec eux de la vodka chinoise lorsqu'ils se rendaient en Russie. Au contraire, il se montra insatisfait du fait que les gardes-frontière russes ne leur permettaient pas de transiter avec le *khanchin* alors que, soulignait-il, la vodka russe se vendait librement sur le territoire chinois. Le télégramme se concluait sur une demande de permettre aux Chinois de passer avec la quantité de vodka dont ils avaient besoin pour leur consommation personnelle et de se limiter à leur interdire la vente aux Russes. En soutien de sa demande, il se référait explicitement au 14^{e} point du protocole attaché au traité de Saint-Pétersbourg[1677] qui établissait les règles pour le libre commerce transfrontalier sur les routes caravanières terrestres[1678]. Les autorités locales russes se limitèrent à répondre brièvement au *Tsian-Tsiun* qu'elles exécutaient les ordres de l'empereur[1679]. Le *Tsian-Tsiun* du Jilin envoya donc une lettre officielle au gouverneur de la région du Primorié en rapportant les mots exacts de l'article 14 du protocole attaché au

[1676] Matiounine écrivait par exemple très clairement : « Les traités n'interdisent pas l'exportation de *souli* de la Chine vers nos territoires ». РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Л. 172. Communication du commissaire de frontière de la province de l'Oussouri méridional Matiounine au gouverneur militaire de la région du Primorié. Nikolskoe. № 7607. 29/10/1881.

[1677] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Л. 189. Télégramme de Novokievskoe à l'attention du gouverneur de la région du Primorié. Khabarovka. № 72. 12/02/1882.

[1678] Le texte complet du traité et des documents attachés est publié sur : Скачков Петр Емельянович, Мясников Владимир Степанович (под ред.), *Русско-китайские отношения*…, cc. 54-67.

[1679] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Л. 189. Communication du 15/02/1882.

traité de Saint-Pétersbourg, en soutenant qu'aucune interdiction de transport du *khanchin* ne pouvait avoir lieu. Il essaya également de mentionner des aspects très concrets de la question :

« De plus, si les sujets de l'Empire du Milieu, lorsqu'ils pratiquent la chasse et la pêche […], devaient se priver de vodka, ils ne seraient pas dans les conditions de lutter contre le froid, […], la vodka est donc pour eux une exigence nécessaire quotidienne. »[1680]

Le *Tsian-Tsiun* voulait se montrer soucieux des préoccupations des autorités russes pour la santé de leurs sujets, et la solution qu'il proposait était de responsabiliser les citoyens russes et non pas de demander aux Chinois d'aller à l'encontre des droits qui leur étaient accordés par les traités : « Ne vaudrait-il pas mieux interdire aux Russes d'acheter de la vodka plutôt que d'interdire aux Chinois d'en vendre ? »[1681]. La lettre se terminait sur une note assez dure, qui laissait entendre que si le commissaire de frontière continuait d'empêcher le transit du *khanchin* et de le confisquer, les rapports amicaux entre les deux pays se détérioreraient[1682].

Il convient ici de revenir sur quelques concepts brièvement mentionnés dans les paragraphes précédents. Selon certains témoignages mentionnés plus haut et remontant à 1860, le *khanchin* était traditionnellement consommé par les Mandchous et par d'autres populations locales avant même l'arrivée des Russes dans le Priamourié et le Primorié. Néanmoins, les Mandchous semblaient avoir l'habitude de consommer cette boisson spiritueuse avec une certaine modération, ce qui n'était pas le cas pour les Russes. Il a été montré que les autorités russes avaient tendance à définir le *khanchin* comme une boisson nocive tout court, mais comme le remarquait pertinemment Ivan Nadarov[1683] en 1882 : « des recherches ont montré que le khanchin est une boisson identique à la vodka, c'est-à-dire qu'elle ne présente aucun danger pour la santé lorsqu'elle est consommée en petites quantités »[1684]. On comprend ainsi que la position des autorités Qing, qui voulaient protéger en premier lieu les intérêts économiques de leurs marchands, était quand même

[1680] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Лл. 193-194. Lettre du *Tsian-Tsiun* Min adressée au gouverneur de la région du Priamourié traduite du mandchou.
[1681] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Л. 193. Lettre du *Tsian-Tsiun* Min…
[1682] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Л. 194. Lettre du *Tsian-Tsiun* Min…
[1683] Officier de l'Armée de l'Empire russe à l'époque, il deviendra le président de la section du Priamourié de la Société impériale de Géographie de 1898 au 1901 et gouverneur militaire de la région de la Transbaïkalie en 1901.
[1684] Надаров Иван Павлович, *Материалы к изучению…*, с. 9.

fondée sur des observations réelles. Le *khanchin* était un produit formellement non interdit par les traités, qui permettait de bonnes affaires à la population vivant près de la frontière. De plus, il faisait partie des produits utilisés par les travailleurs chinois pour mieux supporter les conditions difficiles du climat des régions septentrionales de l'Extrême-Orient russe.

Toutefois, l'attitude des autorités russes ne fut pas conciliante. Le gouverneur général de la Sibérie orientale Anoutchine envoya rapidement un télégramme aux officiers en charge à Khabarovka afin de clarifier son interprétation des choses. Anoutchine déclara que le 14e article du protocole concernant les règles pour le commerce terrestre se référait uniquement au commerce des Russes en Chine et non pas le contraire. En outre, il souligna que l'envoyé russe à Pékin Evgueni Bioutsov (1837-1904) avait été invité à se montrer résolu sur ce point, car les Russes n'avaient jamais essayé d'exporter de l'opium en Chine et que, par conséquent, les autorités chinoises devaient empêcher l'exportation des produits nocifs pour la santé des Russes. Enfin, la question, selon ses mots, avait été réglée au niveau consulaire à Pékin[1685]. Or, si des discussions avaient bien eu lieu à Pékin, l'article en question restait très clair : « Aux biens suivants sont reconnus les droits d'importation et d'exportation exempts d'impôts : […] Vin. Bière. Boissons spiritueuses. […] »[1686]. Il n'y avait pas d'exceptions et l'article du protocole, contrairement à beaucoup d'autres dans le traité de Saint-Pétersbourg qui se concentraient explicitement sur les privilèges des marchands russes[1687], s'appliquait autant aux Russes qu'aux Chinois. Toutefois, selon Bouitsov, c'était l'article 1 du protocole qui rassurait les autorités de frontière russes sur la possibilité de continuer leurs politiques de lutte contre l'importation de *khanchin*, car cet article affirmait le droit de libre commerce dans les territoires se trouvant jusqu'à cinquante verstes de distance de la frontière, mais concluait « En supervisant ce commerce, chaque gouvernement suivra ses propres réglementations frontalières »[1688].

[1685] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Лл. 198-199. Télégramme du gouverneur général de la Sibérie orientale Anoutchine adressé au gouverneur militaire de la région de l'Amour du Priamourié. № 3150. Irkoutsk. 29/04/1882.

[1686] Скачков Петр Емельянович, Мясников Владимир Степанович (под ред.), *Русско-китайские отношения…*, cc. 64-65.

[1687] Comme l'article 14 du traité : Скачков Петр Емельянович, Мясников Владимир Степанович (под ред.), *Русско-китайские отношения…*, c. 58.

[1688] Скачков Петр Емельянович, Мясников Владимир Степанович (под ред.), *Русско-китайские отношения…*, c. 61. Bouitsov était davantage convaincu de ce point car il soutenait que dans la version chinoise, le terme *réglementations* [постановления] avait été traduit par *limitations* [ограничения]. РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Лл. 208-209. Communication de la troisième section du gouvernement de la Sibérie orientale à l'attention de tous les gouverneurs. № 45. Irkoutsk. 19/07/1882.

Le genre d'interprétation mis en avant par Bouitsov résultait en réalité d'un changement qualitatif dans les relations bilatérales avec la Chine : dans le nouveau traité, l'Empire russe imposait en fait un régime d'inégalité qui reflétait non seulement les rapports de force militaire, mais aussi la vision européenne de l'époque vis-à-vis du reste du monde. Ce traité exprimait un sentiment de supériorité en proposant dans son texte principal une série d'articles qui concernaient les droits des marchands russes en Chine, sans que, pour autant, les contreparties chinoises ne soient mentionnées comme bénéficiaires des mêmes privilèges. C'est de cette façon que la diplomatie et les pouvoirs russes expliquaient aux gouverneurs des régions de frontière comment interpréter ces textes :

« L'article 14 de ce même règlement parle des biens dont l'importation et l'exportation sont autorisées dans un régime d'exemption d'impôts, mais, selon le sens même de l'ensemble des règlements, il se réfère exclusivement au commerce des marchands russes en Chine, et non le contraire, c'est-à-dire qu'il ne donne aucun droit aux marchands chinois d'importer chez nous les biens mentionnés à l'article 14. Cette opinion est confirmée par l'art. XV du traité, dans lequel il est dit que les règles annexées au traité s'appliquent à "la réalisation du commerce terrestre dans les régions intérieures et extérieures de la Chine par les sujets russes". Rien n'est dit sur les marchands chinois et, en général, dans le traité rien de similaire n'est mentionné qui les concerne, à l'exception du commerce libre et exempt d'imposition dans le périmètre des cinquante verstes de la ligne de frontière. »[1689]

Même lorsque le traité semblait reconnaître l'égalité entre les marchands des deux empires, les autorités russes refusaient cette possibilité lorsque leurs contreparties chinoises protestaient pour le respect des droits de leurs sujets[1690].

En principe, sur le papier, le commerce était libre pour tout le monde, mais dans la pratique, pour les uns il était moins libre que pour les autres, et si la vodka russe devait pouvoir être vendue librement sur le marché chinois, le *khanchin* resta le produit de pointe des contrebandiers de la Mandchourie durant les décennies suivantes. Ainsi, les argumentations du *Tsian-Tsiun* du Jilin, tout en étant fondées sur des bases dignes de considération, furent rapidement écartées.

[1689] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Л. 212. Copie de la lettre du directeur du Département des affaires asiatiques Nikolaï Girs adressée au gouverneur général de la Sibérie orientale, transmise au gouverneur militaire du Primorié. № 34. Irkoutsk. 25/06/1882.

[1690] Ce type de protestations fut assez fréquent après 1881. Voir par exemple : Надаров Иван Павлович, *Материалы к изучению…*, с. 7.

VIII Une armée de petits magasins

Les décennies qui suivirent ne connurent pas de changements fondamentaux. On assista plutôt à la promulgation d'une série de lois restrictives visant à combattre (sans aucune possibilité sérieuse de succès) la contrebande de *khanchin*. On vit aussi la mise en place d'initiatives pour promouvoir une alternative légale (et nationale) à la consommation de « vodka chinoise »[1691]. Parmi ces dernières, on peut mentionner un décret impérial du 5 juin 1890 autorisant la vente de boissons spiritueuses dans les régions frontalières orientales dans l'espoir de promouvoir la vente de vodkas légales produites en Russie[1692]. Ce décret allait de pair avec une loi du 4 mai 1889 qui permettait d'ouvrir des établissements sociaux pour la vente de boissons alcoolisées et spiritueuses[1693].

Dans certains villages, ce commerce apporta des bénéfices économiques aux paysans et aux cosaques qui s'engagèrent plus volontiers dans la lutte contre la production et la contrebande de *khanchin*, afin de défendre leurs intérêts. La façon dont cette lutte était menée au niveau local impliquait souvent des sanctions différenciées, qui pour les Russes pouvaient prévoir une amende et la destruction du *khanchin* confisqué, alors que pour les Chinois cela se transformait en une sanction très dure. À ceux qui auraient été trouvés en possession de *khanchin* pouvaient être confisqués l'argent, les moyens de transport et d'autres effets personnels[1694]. Ce comportement était encouragé par une ordonnance émise par le gouverneur général du Priamourié du 1er novembre 1889[1695]. Ce type d'ordonnance, néanmoins, facilita toutes sortes d'abus indiscriminés vis-à-vis des Chinois qui dégénéraient dans des épisodes de vols et de violence[1696]. De même, à partir des années 1890 et jusqu'au début du xxe siècle, les autorités russes augmentèrent leurs efforts en vue d'éradiquer les sites de production de *khanchin* qui, pourtant, continuaient d'être créés dans les régions frontalières[1697]. Ces dynamiques suscitèrent des

[1691] La discussion autour des ressources et des acteurs qui pouvaient être mobilisés dans ce but fut l'objet, entre autres, de beaucoup d'attention de la part du Comité pour le peuplement de l'Extrême-Orient, qui fondait ses réflexions sur les résultats des observations menées par Gondatti directement sur le terrain en 1910. РГИА, Ф. 394, Оп. 1, Д. 14, Лл. 173-176об. Procès-verbal du Comité pour le peuplement de l'Extrême-Orient, séances du 19 mai et 30 octobre 1910. № 11.
[1692] Петров Александр Иванович, *История Китайцев*..., с. 378.
[1693] Петров Александр Иванович, *История Китайцев*..., сс. 378-379.
[1694] Петров Александр Иванович, *История Китайцев*..., с. 379.
[1695] Сорокина Татьяна Николаевна, « 'Взаимное соглашение о спирте и опиуме'… », с. 231.
[1696] Сорокина Татьяна Николаевна, « 'Взаимное соглашение о спирте и опиуме'… », с. 231.
[1697] Петров Александр Иванович, *История Китайцев*..., с. 379.

tensions croissantes entre les Chinois et les autorités de police russes. Selon les mots de Petrov :

« Après cela, il n'est pas surprenant que la témérité des Chinois soit allée parfois jusqu'au point que non seulement ils opposèrent une résistance franche aux inspecteurs des accises, mais ils les combattaient violemment. »[1698]

Petrov définit l'attitude des Chinois comme « téméraire » dans un sens assez négatif, mais comme il a été montré, la position des Chinois, pour lesquels parfois la contrebande de *khanchin* représentait le principal moyen de survie, doit être comprise dans un contexte historique, diplomatique et social ample et complexe.

Petrov montre même comment, durant les années 1890, le *khanchin* obtint presqu'un rôle d'intégration économique régionale. Il se vendait aux paysans et aux colons russes principalement en échange des produits de la terre dont ces derniers disposaient. Bientôt, à côté des sites de production de *khanchin*, les Chinois ouvrirent de petits magasins où ils échangeaient également de la farine, du beurre, des vêtements, du thé, du tabac, etc. Dans certaines provinces, cette économie acquérait des niveaux d'indépendance inquiétants pour les autorités russes, car à défaut d'autres devises circulait une monnaie chinoise locale, le *diao*[1699]. Le *khanchin* semblait donc se transformer en une arme de cooptation politique et économique des régions que l'Empire russe n'était pas à même de contrôler véritablement.

Le fait que les Chinois soient capables de mettre sur pied de petits commerces pour satisfaire les besoins d'une population de colons assez pauvre et éloignée n'était pas une nouveauté. Ce processus avait été observé récemment dans plusieurs autres espaces colonisés de la région transpacifique[1700]. Et en Russie comme ailleurs, cela suscita des préoccupations. Ainsi, en 1882, un procureur de Tchita évoquait la situation de ces petits magasins dans une lettre adressée au gouverneur général du Priamourié :

« Dans toutes les localités plus ou moins peuplées de la Transbaïkalie, les Chinois ont ouvert de petits magasins, dont le nombre est étonnant par rapport aux besoins de la population. Le nombre des magasins chinois a considérablement augmenté le long de la route menant aux industries aurifères. En général, les magasins chinois ont tous une particularité spécifique : une

[1698] Петров Александр Иванович, *История Китайцев*…, с. 380.
[1699] Петров Александр Иванович, *История Китайцев*…, с. 380.
[1700] Voir chapitre 3.

absence presque totale de n'importe quelle marchandise en vente, deux ou trois pièces d'étoffe de soie chinoise, quelques livres de thé, trois ou quatre paquets de bougies bouriates, quelques livres de tabac représentent le contenu habituel d'un magasin, qui donne du "travail" à quatre ou cinq Chinois en tant que marchands dans le magasin. Par conséquent, les manifestations visibles du commerce chinois en Transbaïkalie sont une preuve suffisante en soi du fait que ce commerce ne peut même pas soutenir à moitié la subsistance des Chinois qui mènent ce commerce, ce qui, à son tour, donne des raisons de soupçonner que les magasins ne sont ouverts par les Chinois que pour la parade et que dans ces magasins, ils mènent du commerce d'articles qui peuvent être exposés, mais en particulier de ces produits qui sont interdits par la loi et prohibés de la libre circulation parmi la population. »[1701]

Le fait que ces magasins étaient présents partout, du Primorié à la Transbaïkalie, donnait l'impression d'une capacité d'action des Chinois sur les territoires russes face à laquelle les autorités locales étaient impuissantes et souvent corrompues. De plus, elles n'étaient pas soutenues par les autorités Qing qui se trouvaient sur l'autre rive de l'Amour ou en Mongolie dans la lutte contre la criminalité[1702]. Un autre aspect préoccupant concernait le fait que les citoyens russes étaient supposés régler leurs impôts en roubles, alors que les réseaux commerciaux chinois détournaient leurs liquidités vers un canal de distribution étranger. Les magasins des Chinois dans ces régions avaient pourtant très peu de concurrents, car les perspectives de gains de ces petites entreprises n'attiraient guère les entrepreneurs russes[1703]. La presse locale commença à traiter ce phénomène avec beaucoup d'appréhension en décrivant

[1701] ГАЗК, Ф. 1, Оп. 1, Д. 2964, Л. 3. Lettre du procureur du ministère de la Justice de la région de Transbaïkalie D. Apollonov au gouverneur général du Priamourié. № 983. Tchita. 05/03/1882.

[1702] ГАЗК, Ф. 1, Оп. 1, Д. 2964, Лл. 4-11. Lettre du procureur du ministère ; ГАЗК, Ф. 1, Оп. 1, Д. 2964, Лл. 14-16. Rapport du chef de la police de Troitskosavsk au gouverneur militaire de la région de Transbaïkalie. № 4769. Troitskosavsk. 21/08/1892 ; ГАЗК, Ф. 1, Оп. 1, Д. 2964, Лл. 19-21. Communication du commissaire frontalier de Kiakhta au gouverneur en charge de la région de Transbaïkalie. № 220. Kiakhta. 26/08/1892.

[1703] Les entrepreneurs russes, dans la plupart des cas s'investissaient dans des commerces beaucoup plus profitables en laissant généralement le petit commerce aux Chinois. À ce propos, les données reportées par Galina Romanova sont très claires : « En 1893, à Vladivostok on trouvait en activité 127 magasins chinois et seulement 23 magasins russes ; en 1909, ils étaient respectivement 447 et 99 ; en 1910, 625 et 181. Si les commerçants chinois étaient en tête pour le nombre d'entreprises commerciales, la situation était différente en termes de chiffre d'affaires qui définissait la catégorie des entreprises commerciales. Le commerce russe en 1910 dépassait le commerce chinois : 910 millions de roubles et 14,6 millions de roubles respectivement. On comptait 1 941 entreprises russes et 789 chinoises, et le chiffre d'affaires des petites et moyennes entreprises chinoises représentait 2,6 % de celui des entreprises russes ». Романова Галина Николаевна, « Торговая деятельность Китайцев на Дальнем Востоке России (конец XIX-начало XX в.) », *Россия и АТР*, § 3, 2009, с. 143.

les Chinois comme avides et irrépressibles dans leur façon de gagner du pouvoir sur les villages à travers cette arme déloyale qu'était le *khanchin*[1704].

Le *khanchin* devenait en outre très populaire également sur les sites de construction des chemins de fer[1705] et parmi les ouvriers des mines d'or[1706]. La construction de la ligne de chemin de fer transmandchourienne (et, par la suite, du Transsibérien) accrut l'importation de *khanchin* en Russie depuis des régions intérieures de la Mandchourie[1707]. Cette même ligne ferroviaire, qui de fait soutenait les efforts russes de projection impériale et commerciale en Mandchourie et dans la péninsule du Liaodong[1708], se transforma en un boomerang pour ce qui concernait la lutte contre le *khanchin*. Les observateurs russes de l'époque mettaient rarement en parallèle le fait que si d'un côté, effectivement, les Chinois utilisaient ces trains aussi pour exporter leur vodka illégale, sur ces mêmes voies ferrées l'Empire russe transportait les soldats et le matériel militaire qui au début du XX^e^ siècle allaient permettre la prise de possession de Port Arthur et de Dalian.

De même, la contrebande de *khanchin* pouvait profiter aux contrebandiers chinois comme russes[1709]. De nombreux Russes s'investirent dans ce commerce, comme le remarque Petrov :

« Les Chinois n'étaient pas les seuls à s'adonner à la contrebande de boissons spiritueuses. Il convient de noter, en particulier, qu'il y avait de nombreux Russes parmi les contrebandiers qui introduisaient la vodka chinoise sur le territoire russe. Pour la plupart d'entre eux, ce commerce s'avérait être leur principale source de revenus. […] Les bandes de contrebandiers avaient une composition internationale. Parmi les contrebandiers de boissons spiritueuses se trouvaient des Coréens, des ressortissants russes et étrangers, des représentants des peuples autochtones, etc. »[1710]

[1704] Петров Александр Иванович, *История Китайцев*…, с. 380.

[1705] Voir chapitre 11.

[1706] Сорокина Татьяна Николаевна, « 'Взаимное соглашение о спирте и опиуме'… », с. 232. Voir également les chapitres 8 et 10. Les documents d'archives où il est possible de repérer la préoccupation des autorités russes vis-à-vis de ce phénomène sont nombreux. En guise d'exemple : РГИА, Ф. 394, Оп. 1, Д. 14, Лл. 5-5об. Lettre du président du Conseil des ministres Stolypine à Kokovtsov. № 4818. 14/11/1909.

[1707] Петров Александр Иванович, *История Китайцев*…, с. 381.

[1708] Ces aspects seront mieux explicités dans le chapitre 10.

[1709] Позняк Татьяна Зиновьевна, « Формальные и неформальные экономические практики иммигрантов на русском Дальнем Востоке (вторая половина XIX-начало XX в.) », Дятлов Виктор Иннокентьевич (под ред.), *Миграции и диаспоры в социокультурном, политическом и экономическом пространстве Сибири. Рубежи XIX-XX и XX-XXI веков*, Оттиск, Иркутск, 2010, с. 211.

[1710] Петров Александр Иванович, *История Китайцев*…, с. 383.

Ce fait ne changea pas la perception selon laquelle le problème du *khanchin* était associé surtout aux *manzy*. Cette perception était à l'origine d'un discours qui reproduisait tous les clichés relatifs au « péril jaune ».

IX Échecs hypocrites

Ainsi que nous l'avons montré, la popularité du *khanchin* en Russie orientale était due à son prix très bas, à son degré d'alcool élevé, mais aussi au fait que les résidents des régions frontalières s'étaient habitués à la consommation de ce produit[1711]. En outre, au début du xx^e^ siècle, la population russe augmenta fortement dans le Priamourié et le Primorié, ce qui fit monter en flèche la demande de ce produit. Ces éléments, unis à la facilité accrue de transport résultant de la construction des lignes de chemin de fer et de l'affaiblissement de l'Empire Qing, qui s'écroula en 1911 sous les coups de la révolution, donnèrent une nouvelle dimension au phénomène de la contrebande de *khanchin,* ce qui poussa les institutions russes à chercher de nouvelles solutions[1712]. La question fut donc à nouveau discutée tant au niveau local que parmi les membres du Comité pour le peuplement de l'Extrême-Orient, dont le président, en 1910, était le Premier ministre Piotr Stolypine (1862-1911). Stolypine et les autres ministres esquissèrent leur stratégie en collaboration avec Gondatti qui était en train d'accomplir sa mission d'exploration scientifique dans l'Extrême-Orient russe et qui deviendra, en 1911, le gouverneur général du Priamourié. La nouvelle stratégie visait à impliquer les institutions chinoises dans le contrôle de la frontière en promettant en échange un effort important de la partie russe dans la lutte contre la culture et la contrebande d'opium[1713].

La culture de l'opium s'était déjà diffusée dans l'Extrême-Orient russe à partir du milieu des années 1870[1714]. Le marché principal pour l'opium était la Chine et sa culture était une des activités les plus lucratives des paysans

[1711] Сорокина Татьяна Николаевна, « 'Взаимное соглашение о спирте и опиуме'… », cc. 231-232.
[1712] Синиченко Владимир Викторович, « Борьба с контрабандой спирта из Монголии в Россию накануне и в годы первой мировой войны », in *Деятельность правоохранительных органов в современных условиях. Материалы XIX международной научно-практической конференции 2014 г.*, Восточно-Сибирский институт Министерства внутренних дел Российской Федерации, Иркутск, 29-30 мая 2014 г.
[1713] Сорокина Татьяна Николаевна, « 'Взаимное соглашение о спирте и опиуме'… », cc. 232-233.
[1714] РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Л. 37. Rapport du gouverneur des districts Souifounski et Soutchanski adressé au gouverneur militaire du Priamourié, № 2303. 10/09/1875.

et des colons russes. Pourtant, elle ne représentait pas un véritable atout pour le développement économique de la région. Les paysans, les colons et les cosaques louaient volontiers leurs meilleurs champs aux cultivateurs chinois qui payaient bien ce type de service et qui leur fournissaient ainsi une rente très intéressante[1715]. Cela affectait négativement la production de blé ainsi que celle d'autres produits agricoles indispensables à la survie de la population de l'Extrême-Orient russe. Par conséquent, la dépendance de cette région au marché mandchou des produits primaires augmentait davantage[1716]. De l'autre côté, les autorités chinoises s'inquiétaient du développement de cette culture, car en suivant les routes des contrebandiers de *khanchin*, l'opium inondait toujours plus les régions septentrionales de la Chine.

Dans le Priamourié et le Primorié, la presse locale commença à mettre en garde la population contre le fait que la consommation d'opium se diffusait aussi fortement parmi les Russes[1717]. Même Ilia Levitov (1850-1918), spécialiste de Russie orientale et auteur de nombreux livres et traités, publia en 1906 une petite brochure, intitulée *Sur la nécessité d'une réforme de l'opium en Extrême-Orient* [О необходимости опийной реформы на Дальнем Востоке], un texte entièrement consacré à la nécessité d'adopter une réforme structurelle concernant la culture de l'opium dans l'Extrême-Orient russe. Levitov s'y montra très préoccupé à ce propos :

« J'ai voyagé dans tout l'Extrême-Orient et je déclare ouvertement que nulle part ailleurs la consommation d'opium ne s'est répandue aussi rapidement que chez nous en Extrême-Orient [russe], uniquement grâce au fait que le gouvernement russe a interdit la consommation de l'opium déjà au milieu du siècle dernier, mais n'a pris aucune mesure pour éradiquer réellement cette drogue nocive, comme le font les Pays-Bas à Java, la France en Indochine et même le Japon à Formose. »[1718]

Dans cet ouvrage, Levitov consacra beaucoup d'importance à l'analyse des lois et des pratiques dans les colonies européennes de l'espace transpacifique

[1715] L'étendue de ce phénomène frappa souvent les voyageurs qui se rendaient en Russie orientale : Петров Александр Иванович, *История Китайцев…*, с. 385.
[1716] Сорокина Татьяна Николаевна, « 'Взаимное соглашение о спирте и опиуме'… », сс. 233-234.
[1717] Le journal *Dalnïï Vostok* [Orient lointain] en particulier, publia de nombreux articles qui critiquaient les mœurs des Chinois en Russie orientale. Parmi les points souvent mentionnés pour caractériser négativement cette communauté, il y avait la criminalité, les jeux de hasard et, bien évidemment, l'opium.
[1718] Левитов Илия Семёнович, *О необходимости опийной реформы на Дальнем Востоке*, Типография С. Петербурских Ведомостей, СПБ, 1906, Л. 1.

et à la compréhension des différences avec la réalité russe sur le Pacifique. Il invitait ainsi le gouvernement à envisager une approche plus sérieuse de cette question.

Or, la négociation avec les autorités chinoises en 1910, que Gondatti avait proposé à Stolypine et au Comité pour le peuplement de l'Extrême-Orient, semblait offrir de bonnes perspectives de réussite. Toutefois, pour certains, il s'agissait de définir s'il y avait de réels avantages dans la destruction du commerce de l'opium, très profitable pour les paysans russes, en échange d'une promesse de la part des autorités chinoises de s'impliquer dans la lutte contre le *khanchin*[1719]. En 1911, ces dernières s'étaient déclarées prêtes à s'engager dans une lutte sévère contre les marchands de *khanchin*[1720]. Le Comité pour le peuplement de l'Extrême-Orient travailla donc sur un projet de loi détaillé pendant plus de deux ans, mais ce dernier fut étonnamment refusé par la Douma d'État en 1913. Selon l'historienne Tatiana Sorokina, cela s'explique par l'influence de l'opinion de Vladimir Grave (1880-1930), mandaté par le ministère des Affaires extérieures dans l'expédition scientifique sur l'Amour de 1910, puis premier secrétaire de l'ambassade russe à Pékin à partir de 1912. D'après Grave, en effet, l'opium était trop cher pour pouvoir affecter la population russe qui aurait continué à lui préférer le *khanchin* ou la vodka, et il proposa, contrairement à l'opinion de Gondatti, de légaliser le trafic de l'opium. Cela aurait d'ailleurs, à son avis, déjà largement profité aux caisses de l'Empire. De plus, l'opium lui paraissait une des rares marchandises à même de faire dépenser des sommes considérables d'argent aux immigrés et aux travailleurs chinois lorsqu'ils se trouvaient sur le sol russe. De la sorte, cet argent continuerait à profiter à l'économie locale[1721].

Ainsi, non seulement la perception vis-à-vis des nécessités des régions frontalières de la Russie orientale changeait remarquablement entre les appareils décisionnels du centre et les administrateurs des périphéries de l'Empire, mais

[1719] Les mesures contre la culture de l'opium jusqu'à ce moment se limitaient à une interdiction formelle de location des terrains agricoles aux Chinois. Cependant, il n'y avait pas de véritables moyens de faire respecter cette règle dont le seul résultat était de fournir une justification aux Russes pour augmenter le prix de la location des terrains. Сорокина Татьяна Николаевна, « 'Взаимное соглашение о спирте и опиуме'… », c. 234. Pour comprendre l'ampleur de ce phénomène, il suffit de considérer que si la location d'une dessiatine (ce qui correspond à 1 092,5 hectares) de terrain pour la culture de l'opium pouvait coûter entre cinq et huit roubles en 1900, en 1913, le prix du même service avait atteint 80 à 100 roubles par an. Петров Александр Иванович, *История Китайцев…*, c. 386. La discussion parmi les partisans des différentes approches peut être lue dans le document : РГИА, Ф. 394, Оп. 1, Д. 14, Лл. 173-176об. Procès-verbal du Comité pour le peuplement de l'Extrême-Orient, séances du 19 mai et 30 octobre 1910. № 11.
[1720] Сорокина Татьяна Николаевна, « 'Взаимное соглашение о спирте и опиуме'… », cc. 236-237.
[1721] Сорокина Татьяна Николаевна, « 'Взаимное соглашение о спирте и опиуме'… », cc. 240-241.

le gouvernement décida aussi, avec son immobilisme, d'adopter une approche qui se calquait sur celle des autorités mandchoues vis-à-vis du *khanchin*, une approche qu'il avait critiquée sévèrement pendant des décennies. Lorsqu'il dut se décider entre, d'un côté, la lutte contre la production et le commerce d'une drogue nocive, qui l'aurait également aidé dans la lutte contre la contrebande du *khanchin*, et, de l'autre côté, les bénéfices économiques pour l'économie locale, ainsi que pour les caisses de l'Empire que l'opium garantissait, le choix s'arrêta sur l'argent et non sur la protection de la santé des citoyens russes et chinois.

Conclusion

Le partage d'une longue frontière avec la Chine est certainement l'aspect qui différencia le plus la Russie orientale des autres territoires récemment colonisés de l'espace transpacifique. Comme nous l'avons montré, une des conséquences les plus importantes de cette situation fut un phénomène de contrebande important qui marqua le développement de cette région et les habitudes de ses habitants. La question du *khanchin* est particulièrement importante dans le cadre de cette analyse. Il s'agit tout d'abord d'un phénomène qui a résulté directement de la colonisation par l'Empire russe des régions du Priamourié et du Primorié et qui exemplifie la typologie des relations développées par les autorités locales russes avec l'Empire chinois. La longue épopée de la contrebande de *khanchin* nous montre également comment et pourquoi certains aspects de la perception des Asiatiques se sont imposés en Russie orientale. Le contact des populations russes avec les Chinois et les autres sujets de l'empire Qing fut catalysé partiellement, mais très significativement par leur dépendance mutuelle vis-à-vis de l'économie du *khanchin*. Il s'agissait d'une dépendance douloureuse et controversée que les autorités des deux empires ne surent ou ne voulurent pas faire évoluer dans la direction d'un échange plus ordonné et moins dangereux pour les consommateurs, ainsi que pour les producteurs et les marchands.

On peut dire que les flux d'alcool qui traversaient la frontière constituèrent un motif de contact inter-civilisationnel au niveau populaire. Néanmoins, le contexte dans lequel ce trafic se réalisait, ainsi que les attitudes de confrontation impériale mises en place par les institutions des deux empires, empêchèrent une intégration socioculturelle entre les divers habitants des régions frontalières. Pour les Russes, la vente du *khanchin* de la part des *manzy* resta l'un des symboles les plus évidents de leur tentative d'exercer une influence négative sur la population russe, de l'exploiter subtilement pour lui extorquer ses richesses

et de construire des réseaux de contre-pouvoir clandestin en profitant, entre autres, de la faiblesse des allogènes. Cette vente représentait une menace pour la santé publique ainsi que pour l'esprit des cosaques et des autres milices positionnées pour défendre la frontière. Elle symbolisait, en outre, un péril que les autorités de la Russie orientale ne furent jamais en mesure de contrer et qui mettait en évidence les difficultés de gestion d'une frontière aussi vaste et poreuse. Elle rappelait aussi de façon constante, le mécontentement des autorités Qing vis-à-vis du statu quo qui suivit les traités d'Aïgoun et de Pékin, et elle nourrissait enfin le soupçon que ces dernières pourraient un jour tirer un avantage décisif de toutes les faiblesses administratives, structurelles, morales, militaires et économiques russes en Extrême-Orient. Le tout fournissant ainsi de nombreux arguments au discours du « péril jaune » en Russie orientale.

Cette situation réclamait un effort constant et épuisant de la part des autorités régionales russes pour résoudre un problème impossible, ce qui les transformait en une sorte de Sisyphe administratif qui ne pouvait qu'accumuler de la frustration. De son côté, la population russe était également portée à développer des sentiments négatifs vis-à-vis des Chinois. C'est à ces derniers qu'ils achetaient les petits produits de tous les jours, dont le *khanchin*. Ils dépendaient donc des prix auxquels les Chinois décidaient de vendre les produits de base, surtout dans les petits villages de frontière, où ces Chinois jouissaient de fait d'une sorte de monopole sur le commerce de proximité. Non seulement cette situation créait des tensions, mais le statut d'illégalité ou de semi-légalité dans lequel ces relations commerciales s'inscrivaient laissait souvent les Chinois dépourvus de protection physique de la part des institutions. Cette condition facilitait aussi bien le déclenchement d'épisodes de violence contre les Chinois que des abus des forces de l'ordre employées dans la lutte contre la contrebande.

Enfin, dans ce contexte, la présence des Chinois et de leurs activités de contrebande dans les régions frontalières contribua à créer une image des immigrés chinois caractérisée par la ruse, l'appartenance au milieu criminel et le désir d'en tirer profit grâce à une série d'activités qui causait du tort à la société russe de l'Extrême-Orient. Ainsi apparaissaient les lieux communs du discours du « péril jaune » qui se développait au même moment dans l'ensemble de l'espace transpacifique. Mais ce discours traduisait comme partout ailleurs une interprétation souvent biaisée de la réalité. Les raisons complexes, tant historiques que sociologiques, qui formaient la base du commerce illégal du *khanchin* n'étaient prises en considération, même par les autorités, que de façon incomplète et partisane, ce qui empêchait de trouver de véritables solutions aux problèmes auxquels ces mêmes autorités devaient faire face.

Chapitre 10

L'influence du discours du « péril jaune » durant l'insurrection des Boxers et la guerre russo-japonaise

Nous proposerons dans ce chapitre une analyse de l'impact que le discours du « péril jaune » eut en Russie durant deux conflits majeurs : l'intervention des puissances étrangères dans le cadre de l'insurrection des Boxers en Chine en 1900 et la guerre russo-japonaise en 1904-1905. Comme nous le verrons, ce discours avait servi à justifier l'élargissement de la sphère d'influence coloniale russe dans l'Asie du Nord-Est. En même temps, il influença le processus décisionnel des élites impériales tant au niveau local qu'au niveau central en produisant souvent des effets catastrophiques. Afin d'étudier ces phénomènes, notre analyse s'organisera en deux parties, chacune d'entre elles se focalisant sur l'un des deux événements en question.

La première partie, axée sur la participation russe à l'intervention des puissances étrangères en Chine, présente les facteurs principaux qui provoquèrent l'explosion de violence en Chine entre 1898 et 1900. Cela permettra de comprendre les raisons qui engendrèrent l'insurrection des Boxers ainsi que le contexte dans lequel s'inséra l'intervention des puissances étrangères, y compris l'intervention russe. Cette insurrection n'était pas un premier pas vers une guerre civilisationnelle menée par les « jaunes » contre les « blancs ». Ses motivations puisaient dans les problèmes

contingents que subissait la population de plusieurs régions de la Chine du nord-est. Toutefois, le discours du « péril jaune » fournit une explication facile à une situation complexe, qui non seulement dédouana l'intervention des puissances étrangères en Chine, mais justifia également les violences terribles qui furent commises par les armées de l'alliance à l'encontre de la population chinoise. Le cas d'étude le plus significatif est représenté par le pogrom de Chinois, Mandchous et Daurs perpétré à Blagovechtchensk durant l'été 1900 par la population civile et militaire russe. Ce massacre constitue un des exemples les plus extrêmes du déchaînement de violence justifiés par une perception de l'« Autre asiatique » (dans ce cas chinois) fondée sur le discours du « péril jaune » en Russie. Il s'agit d'un épisode qui reste très peu exploré par la littérature scientifique, tant en Russie qu'au niveau international.

La seconde partie de ce chapitre sera consacrée à la guerre russo-japonaise. Elle nous permettra de projeter notre analyse dans un contexte différent afin de mieux appréhender le lien entre le discours du « péril jaune » et son usage à des fins impérialistes en Asie nord-orientale par la Russie. Elle nous permettra également d'analyser la propagande populaire de guerre de l'Empire russe lors du déclenchement du conflit et de montrer comment les divers clichés typiques du discours du « péril jaune » furent mobilisés. Nous aurons ainsi des informations supplémentaires sur l'usage du discours du « péril jaune » dans la Russie de cette époque et pourrons compléter les analyses menées dans les chapitres précédents. Enfin, nous analyserons une sélection d'images tirées de « pancartes populaires » [лубочные плакаты] afin d'explorer l'impact du discours du « péril jaune » sur la production de matériel visuel par la propagande impériale durant les premiers mois de la guerre.

I L'insurrection des Boxers : les origines d'une insurrection atypique

Nous ne nous engagerons pas ici à détailler minutieusement les raisons qui menèrent au déclenchement de l'insurrection des Boxers, appellation utilisée dans la littérature occidentale pour se référer à la société des *Poings de la justice et de la concorde* [Yihequan], à laquelle adhéraient la plupart des insurgés[1722]. Le but de ce paragraphe est de contextualiser ce

[1722] Sur les origines de ce nom : Cohen Paul A., *History in Three Keys. The Boxers as Event, Experience, and Myth*, Columbia University Press, New York, 1997, pp. 16-17. On gardera ici cette traduction qui est

mouvement insurrectionnel tout en fournissant un cadre d'interprétation de ces événements. Comme le remarque Joseph W. Esherick, spécialiste de l'histoire du mouvement des Boxers, le terme « insurrection » lui-même est utilisé de façon plutôt ambiguë : les révoltés chinois ne demandaient pas la démission du gouvernement et ne cherchaient pas à renverser le pouvoir établi. Au contraire, les insurgés affichaient des positions hétérogènes et exprimaient leur aversion de la modernité, des étrangers qui la promouvaient et de la chrétienté. D'ailleurs, les insurgés déclaraient : « Supporter les Qing, détruire les étrangers »[1723]. Ce fait nourrit pendant longtemps l'imaginaire du discours du « péril jaune », en fournissant un exemple concret d'un épisode où des masses orientales, en proie à un fanatisme pseudo-religieux incompréhensible hors de Chine, se déclaraient en guerre contre les étrangers, leurs religions et leur science. Cette interprétation était pourtant très superficielle.

L'insurrection des Boxers fut le résultat de facteurs tant internes qu'externes. Parmi les éléments qui contribuèrent au déclenchement des violences, les historien·ne·s ont souligné le rôle joué par les sociétés d'arts martiaux traditionnels. Leurs enseignements se mélangeaient avec des rituels mystiques de nature chamanique qui se fondaient sur l'idée de la possession du corps de l'initié par les dieux du panthéon religieux populaire[1724]. Les disciples, souvent des jeunes paysans en détresse, visaient à obtenir ainsi une aura d'invulnérabilité face aux armes à feu dont ils ne disposaient généralement pas. Or, si l'insurrection des Boxers entraîna des conséquences au niveau mondial[1725], y compris pour la Russie, le mouvement se développa pour des raisons liées aux difficultés de survie d'une grande partie de la population rurale qui résidait dans certaines régions du nord-est de la Chine. Ce mouvement était fortement ancré dans les territoires des plaines septentrionales du

---

la plus répandue en français, même si, selon Esherick, la traduction *Combattants (ou poings) unis dans la justice* devrait être préférée. Esherick Joseph W., *The Origins of the Boxer Uprising*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, 1988, p. 154.

1723 « *Fu-Qing mie yang* ». Voir par exemple : Preston Diana, *The Boxer Rebellion. The Dramatic Story of China's War on Foreigners that Shook the World in the Summer of 1900*, Walker & Company, New York, 2000, pp. 30-31 *et passim*.

1724 Cohen Paul A., *History in Three Keys…*, pp. 98-107. L'imaginaire concernant les divinités était hétéroclite. Il incluait les divinités locales du monde agricole, mais il s'inspirait également des opéras de rue organisés lors d'événements ponctuels comme les foires paysannes ou d'autres célébrations. Les sectes religieuses empruntaient beaucoup à cet univers en incorporant à leurs croyances les divinités des représentations théâtrales et en particulier celles en lien avec la guerre ou l'art militaire. Esherick Joseph W., *The Origins of…*, pp. 63-67.

1725 Voir entre autres : Bickers Robert, Tiedemann R. G. (eds.), *The Boxers, China, and the World*, Rowman & Littlefield Inc., Lanham, 2007.

Shandong et du Zhili, en atteignant parfois le Shanxi, la Mongolie intérieure et certaines provinces de la Mandchourie[1726]. Ces régions connaissaient de graves problèmes environnementaux, une situation socio-économique délétère ; elles étaient soumises à la pénétration des missionnaires chrétiens et, finalement, à la lutte pour la partition de zones d'influence des puissances étrangères durant une période d'extrême faiblesse de la dynastie Qing.

a. Problèmes environnementaux

Tout au long du XIXe siècle, la dynastie Qing éprouva de grandes difficultés à garantir le service d'entretien nécessaire des berges de ses grands fleuves. À partir des années 1880[1727], la région densément peuplée du Shandong subit plusieurs inondations[1728]. Entre 1887 et 1889, le débordement du fleuve Jaune causa une inondation désastreuse dans le nord-ouest du Shandong[1729], qui fit près de deux millions de victimes[1730]. Cette tragédie appauvrit sensiblement une population locale[1731] constituée principalement de paysans et de marchands[1732]. De plus, le nord-ouest du Shandong et les provinces avoisinantes du Zhili connurent de longues périodes de sécheresse qui provoquèrent des famines ponctuelles[1733], jetant la plupart de la paysannerie dans une grande misère[1734]. Cette situation toucha sévèrement les régions du Shandong, du Jiangsu et du Henan à partir de 1896, transformant ces terres en 1898-1899 en des zones de grande pauvreté[1735]. En parallèle, en 1898, une inondation exceptionnellement dévastatrice ravagea le nord-ouest du Shandong[1736].

1726 Esherick Joseph W., *The Origins of…*, p. 1.
1727 Esherick Joseph W., *The Origins of…*, p. 14.
1728 Cohen Paul A., *History in Three Keys…*, pp. 69-70.
1729 Cohen Paul A., *History in Three Keys…*, p. 31.
1730 Davis Mike, « A World's End : Drought, Famine and Imperialism (1896-1902) », *Capitalism Nature Socialism*, vol. 10, § 2, 2009, p. 24.
1731 Pour une présentation plus détaillée de l'imbrication entre problèmes environnementaux et économiques, voir entre autres : Pomeranz Kenneth, « Re-thinking the Late Imperial Chinese Economy : Development, Disaggregation and Decline, circa 1730-1930 », *Itinerario*, vol. 24, § 3-4, 2000, pp. 29-74.
1732 Esherick Joseph W., *The Origins of…*, pp. 14-15.
1733 Cohen Paul A., *History in Three Keys…*, pp. 34-35.
1734 Esherick Joseph W., *The Origins of…*, p. 17.
1735 Davis Mike, « A World's End… », pp. 23-24.
1736 Davis Mike, « A World's End… », p. 26; Esherick Joseph W., *The Origins of…*, pp. 177-181.

b. Révoltes et banditisme

Depuis l'insurrection des Taïping, le Shandong et le Zhili étaient le théâtre de révoltes incessantes menées tant par des mouvements insurrectionnels majeurs que par des acteurs locaux promouvant des actions plus circonscrites[1737]. La concomitance de la répétition d'événements naturels catastrophiques et d'un environnement social aux tensions grandissantes créa les bases pour la diffusion du banditisme, de la contrebande et de la culture et de la consommation de l'opium[1738]. Les individus appauvris envisageaient souvent le banditisme comme leur seule chance de survie[1739]. D'autre part, ceux qui étaient encore en mesure d'accumuler des richesses devenaient les cibles naturelles de ces groupes criminels[1740]. Ce phénomène provoqua une militarisation rapide de la société dans le but de défendre des intérêts privés locaux. La création de milices locales ou privées était perçue par les classes aisées comme le seul moyen de garantir leur sécurité[1741]. De plus, l'aristocratie locale était relativement faible et peu nombreuse[1742]. Cela engendra, entre autres, un problème d'ordre administratif car les officiers de l'empire appartenaient principalement à l'aristocratie[1743]. Ainsi, la pénurie d'officiers déployés dans ces régions fragilisait la chaîne de communication qui reliait la périphérie au centre de l'empire. Pékin manquait d'informations pour agir de manière adéquate et ne disposait pas toujours de forces locales suffisantes pour mettre en place ses politiques. La conséquence fut l'apparition de grands flous administratifs auxquels l'administration Qing ne pouvait répondre, y compris en matière de sécurité et de contrôle du territoire.

c. Sociétés secrètes et groupes d'arts martiaux

Durant des millénaires, le Shandong, tout en ayant été le berceau de la philosophie confucéenne en Chine, resta un espace où des pratiques chamaniques hétérodoxes étaient fortement enracinées[1744]. Ces pratiques,

[1737] Esherick Joseph W., *The Origins of…*, pp. 17-18.
[1738] Esherick Joseph W., *The Origins of…*, pp. 25-26.
[1739] Esherick Joseph W., *The Origins of…*, p. 19.
[1740] Sur les bandits dans la Chine Qing voir : Rowe William T., *China's Last Empire…*, pp. 176-178.
[1741] Esherick Joseph W., *The Origins of…*, pp. 20-24.
[1742] Esherick Joseph W., *The Origins of…*, p. 28.
[1743] À ce sujet, voir entre autres : Purcell Victor, *The Boxer Uprising. A Background Study*, Cambridge University Press, Cambridge, 1963.
[1744] Esherick Joseph W., *The Origins of…*, pp. 39-40.

qui incluaient des rituels de possession corporelle[1745] par des divinités ou des esprits, se mélangèrent au fur et à mesure à d'autres doctrines proto-bouddhistes et taoïstes[1746]. Au fil des millénaires, le syncrétisme religieux du Shandong fut à la base de la naissance de sectes telles que la *Société du lotus blanc*[1747]. Déjà sous la dynastie Yuan (1279-1368)[1748], ces sectes avaient été associées à des phénomènes de révoltes populaires, ce qui provoqua leur criminalisation par le pouvoir, en tant que pratiques ou croyances hétérodoxes illégales[1749]. Ainsi, ces mouvements furent sévèrement réprimés jusqu'au XVIIIe siècle, mais survécurent dans la clandestinité[1750]. De nouvelles révoltes se déclenchèrent à la fin du XVIIIe siècle, grâce à la résilience du sectarisme religieux et au caractère traditionnellement guerrier de la population locale[1751] qui devait fréquemment repousser les incursions des populations nomades du nord[1752]. Cette culture militaire permit la prolifération d'enseignants et d'écoles d'arts martiaux, qui se déplaçaient de village en village pour proposer des entraînements spécifiques. Les mondes des sectes religieuses et des groupes d'arts martiaux se côtoyaient et s'entremêlaient souvent dans ce milieu. Dans la plupart des cas, ces groupes attiraient des jeunes sans emploi, leur proposant une formation militaire afin d'intégrer les regroupements de défense territoriale contre le banditisme[1753] ou, parfois, même l'armée impériale[1754]. La *Société des grandes épées*, par exemple, s'imposa comme une des sectes les plus répandues à la fin du XIXe siècle et son succès dérivait d'enseignements de rituels magiques que l'on croyait capables d'immuniser les combattants contre les projectiles des fusils[1755].

1745 Cohen Paul A., *History in Three Keys…*, pp. 98-107, 111-118.

1746 Esherick Joseph W., *The Origins of…*, pp. 39-40.

1747 Preston Diana, *The Boxer Rebellion…*, pp. 22-23 ; Rowe William T., *China's Last Empire…*, pp. 182-185.

1748 Pour un aperçu sur le sujet des arts martiaux dans l'histoire chinoise, voir entre autres : Lorge Peter A., *Chinese Martial Arts. From Antiquity to the Twenty-First Century*, Cambridge University Press, Cambridge, 2012.

1749 Esherick Joseph W., *The Origins of…*, pp. 39-42.

1750 Esherick Joseph W., *The Origins of…*, p. 42.

1751 La renommée du Shandong en tant que région de guerriers remontait au moins à l'époque de la dynastie Song (916-1279) Esherick Joseph W., *The Origins of…*, pp. 42-45.

1752 Esherick Joseph W., *The Origins of…*, p. 45.

1753 Fairbank John King, « Le début de la modernisation et le déclin du pouvoir des Qing », in Fairbank John King, Goldman Merle, *Histoire de la Chine*, Tallandier, Paris, 2013, p. 340.

1754 Esherick Joseph W., *The Origins of…*, pp. 51-54.

1755 Esherick Joseph W., *The Origins of…*, pp. 96-112 ; Cohen Paul A., *History in Three Keys…*, pp. 17-20.

d. Pénétration des missionnaires chrétiens et pression des puissances étrangères

À la fin du XIXe siècle, la présence étrangère dans le Shandong et le Zhili était constituée principalement d'institutions missionnaires chrétiennes. Cette présence contribua à l'exaspération du sentiment anti-occidental de la population locale, qui la percevait comme un élément culturellement hostile[1756]. De son côté, l'administration mandchoue entretenait des relations difficiles avec les missions chrétiennes en raison de leurs liens avec les appareils diplomatiques des puissances étrangères qui leur fournissaient une protection politique et militaire[1757]. À la suite de la deuxième guerre de l'opium et de la signature des « traités inégaux »[1758], les ordres missionnaires obtinrent la liberté de mener leurs activités d'évangélisation, protégés par un ordre juridique allant presque jusqu'à l'intouchabilité. Cela renforça le lien entre les intérêts des ordres missionnaires et ceux des puissances étrangères, les uns voyant dans le succès des autres une garantie d'élargissement de leur propre sphère d'influence[1759]. Sur place, les missionnaires discutaient sur un pied d'égalité avec les autorités provinciales, prenant la défense des chrétiens chinois, ce qui provoquait des conversions opportunistes de la part de ceux qui cherchaient une protection face aux autorités (hors la loi, membres de sectes, etc.)[1760]. Les Églises chrétiennes constituèrent ainsi une contre-autorité au sein d'un système conçu sans l'idée de pluralisme dans l'exercice du pouvoir[1761]. Il s'agissait d'une posture aux antipodes du rôle joué par les religions traditionnelles dans la société chinoise[1762]. Durant les années 1890, en parallèle à la partition de la Chine en zones d'influence des puissances impérialistes étrangères et la défaite chinoise dans la guerre sino-japonaise (1894-1895), le nombre de missionnaires augmenta. Entre les missionnaires et les sociétés secrètes,

---

1756 Preston Diana, *The Boxer Rebellion…*, pp. 26-30.

1757 Un édit de tolérance de la religion chrétienne avait été réintroduit en 1844 par l'Empereur Dao Guang sous la pression des Français. Esherick Joseph W., *The Origins of…*, pp. 77, 88-91.

1758 Comme le remarque Esherick, les missionnaires jouèrent un rôle important dans l'ouverture forcée de la Chine aux marchands et aux entreprises occidentales en participant, en tant qu'interprètes et traducteurs, au processus de négociations qui suivirent les guerres de l'opium, et lors de la mise au point des traités inégaux. De la sorte, les missions chrétiennes, en particulier protestantes, profitèrent de leurs positions pour obtenir des privilèges et de la liberté d'action sur le sol chinois. Esherick Joseph W., *The Origins of…*, pp. 75-76.

1759 Esherick Joseph W., *The Origins of…*, pp. 74-76.

1760 Esherick Joseph W., *The Origins of…*, p. 83-85.

1761 Voir à ce propos : Kindopp Jason, Lee Hamrin Carol (eds.), *God and Caesar in China. Policy Implications of Church-State Tensions*, Brookings Institution Press, Washington D.C., 2004, ch. 2.

1762 Xiang Langxin, *The Origins of the Boxer War. A Multinational Study*, Routledge, London, New York, 2003, p. 32.

associées aux groupes d'enseignements des arts martiaux[1763], les violences se multiplièrent[1764]. Le cas le plus emblématique fut celui de l'accident de Juye, le 1er novembre 1897, lorsque deux missionnaires catholiques allemands furent tués par une foule de quelques dizaines de Chinois exaspérés par le comportement du missionnaire local Georges Stenz[1765]. Guillaume II, après avoir reçu le feu vert russe[1766], saisit ce prétexte pour intervenir militairement en défense des missionnaires, occupant ainsi la baie de Jiaozhou. Cette action militaire allemande engendra une nouvelle série de demandes de concessions de la part des puissances européennes en Chine[1767]. Ainsi, les Britanniques obtinrent Weihai, les Français Kouang-Tchéou-Wan, les Japonais élargirent leur sphère d'influence au Fujian et les Russes se firent attribuer Port-Arthur et Dalian pendant 25 ans à la suite de la signature de la Convention russo-chinoise le 27 mars 1898[1768].

e. Faiblesses et instabilité de la Cour Qing

Durant la deuxième moitié du XIXe siècle, l'appareil décisionnel de la Cour Qing se fragilisa. Après la défaite chinoise lors de la deuxième guerre de l'opium et la mort de l'empereur Xianfeng en 1861, le pouvoir passa aux mains du prince Gong à l'issue d'un « coup de palais » qu'il organisa en association avec la concubine de Xianfeng, mère de l'héritier du trône, qui deviendra par la suite l'impératrice Cixi[1769]. Le prince Gong mit sur pied un processus réformateur, mais ses relations avec l'impératrice Cixi se détériorèrent et il fut éloigné de la Cour en 1884, après la guerre franco-chinoise[1770]. À la fin des années 1880, le pouvoir passa au jeune empereur Guangxu, mais l'influence de Cixi restait forte, à la tête d'une administration mandchoue

[1763] Esherick Joseph W., *The Origins of…*, pp. 113-122.
[1764] Cohen Paul A., *History in Three Keys…*, pp. 20-26.
[1765] Guillaume II attendait depuis longtemps un prétexte pour établir une présence allemande en territoire chinois (une demande allemande de base militaire en territoire chinois avait déjà été présentée en 1895). Pour plus de détails sur cet événement et ses conséquences au niveau local, voir par exemple : Esherick Joseph W., *The Origins of…*, p. 124-135.
[1766] Esherick Joseph W., *The Origins of…*, pp. 129-130.
[1767] Pour des aperçus sur la présence européenne en Chine, voir les chapitres 3 et 4. Voir également, : Rowe William T., *China's Last Empire…*, ch. 9 ; Bickers Robert, *The Scramble for China. Foreign Devils in the Qing Empire*, 1832-1914, Penguin, London, 2016.
[1768] Zarrow Peter, *China in War and Revolution 1895-1949*, Routledge, Abingdon, 2005, pp. 7-8.
[1769] Xiang Langxin, *The Origins of the Boxer War…*, p. 5.
[1770] Xiang Langxin, *The Origins of the Boxer War…*, p. 6.

restauratrice et décadente[1771]. Cixi garda *de facto* le pouvoir jusqu'en 1894 lorsque le prince Gong fut rappelé en urgence à Pékin pour assumer la direction de l'empire durant la guerre sino-japonaise[1772]. L'humiliation de la défaite affecta définitivement la santé du prince Gong, qui décéda en 1898, et exacerba également les tensions entre les diverses élites au pouvoir[1773]. Durant l'été 1898, un groupe d'intellectuels modernisateurs, inspiré par les pratiques politico-administrative occidentales, ainsi que par le renouvellement Meiji au Japon[1774] et soutenu par l'empereur Guangxu[1775], mit en place la Réforme des Cent Jours[1776] à laquelle s'opposèrent tant les milieux conservateurs que les réformateurs modérés[1777]. Les insatisfaits s'adressèrent à Cixi pour protéger leurs intérêts contre ce qu'ils qualifiaient de destruction de l'ordre traditionnel en faveur des étrangers. L'influence des étrangers[1778] n'avait d'ailleurs fait qu'augmenter[1779]. Des intrigues de cour et des tentatives de coup d'États suivirent, ce qui favorisa le retour de Cixi au pouvoir, l'isolement de Guangxu sous prétexte d'une maladie, et la fin des réformes[1780].

À la veille de l'insurrection des Boxers, ces événements avaient fragilisé le pouvoir central principalement pour deux raisons. Premièrement, l'usurpation du trône de la part de Cixi relevait d'une nouveauté absolue dans l'histoire impériale Qing, ce qui souleva une question de légitimité, accentuant la méfiance de l'aristocratie mandchoue vis-à-vis des élites chinoises[1781]. Deuxièmement, les puissances occidentales avaient pris position pour les réformateurs et ne crurent pas à la maladie de Guangxu. Les délégations étrangères souhaitèrent qu'un médecin français examine l'empereur[1782]. Par pragmatisme, Cixi ne put empêcher cette visite médicale, mais ce fait

---

1771 Xiang Langxin, *The Origins of the Boxer War*…, p. 7.
1772 Xiang Langxin, *The Origins of the Boxer War*…, pp. 9-10.
1773 Xiang Langxin, *The Origins of the Boxer War*…, pp. 12-20.
1774 Voir entre autres Zarrow Peter, « The Reform Movement, the Monarchy, and Political Modernity », in Karl Rebecca E., Zarrow Peter (ed.), *Rethinking the 1898 Reform Period : Political and Cultural Change in Late Qing China*, Harvard University Asia Center, Cambridge (MA), 2002.
1775 Zarrow Peter, *China in War*…, p. 16.
1776 Grasso June, Corrin Jay P., Kort Michael, *Modernization and Revolution in China*, Fifth Edition, Routledge, New York, London, 2018, pp. 37-39.
1777 Zarrow Peter, *China in War*…, pp. 16-17, 22-29.
1778 Zarrow Peter, *China in War*…, p. 10.
1779 Hsu Immanuel C. Y., « Late Ch'ing Foreign Relations », 1866-1905, in Fairbank John K., Liu Kwang-Ching (eds.), *The Cambridge History of China*, vol. 11 : *Late Ch'ing, 1800-1911*, part 2, Cambridge University Press, New York, 1980, pp. 70-114.
1780 Xiang Langxin, *The Origins of the Boxer War*…, pp. 20-21.
1781 Xiang Langxin, *The Origins of the Boxer War*…, pp. 21-22.
1782 Sur le déroulement de cette visite médicale voir : Franzini Serge, « Le docteur Dethève appelé en consultation par l'empereur Guangxu, Documents rassemblés et présentés par Serge Franzini », *Études chinoises*, vol. 14, n°1, Printemps 1995, pp. 95-134.

l'outragea profondément, ce qui augmenta les sentiments xénophobes au sein de la Cour mandchoue[1783].

II Boxers, insurrection et intervention étrangère

Cette situation aboutit à l'émergence du mouvement des *Poings de la justice et de la concorde* (*Yihequan*), les Boxers, en 1898[1784]. Ce mouvement se distingua par ses attaques contre les communautés chrétiennes (dans la plupart des cas constituées par des Chinois convertis) que les insurgés accusaient d'insupportables vexations[1785]. En 1899, le mécontentement engendré par les nouvelles concessions accordées aux étrangers augmenta encore[1786]. Le mouvement embrasa rapidement le nord de la Chine[1787], surtout en réponse aux comportements violents et oppressifs des Allemands et des Russes[1788]. En même temps, une nouvelle demande de concessions du gouvernement italien exaspéra la Cour des Qing qui s'y opposa en assumant une posture défensive vis-à-vis des étrangers[1789]. Pendant que les bandes de Boxers se dispersaient dans différentes régions de l'Empire, à Pékin, on se demandait s'il fallait continuer à protéger des étrangers insolents en réprimant des hommes du peuple[1790].

En décembre 1899, le meurtre du missionnaire anglais S. M. Brooks à Feicheng[1791] fit beaucoup de bruit en Europe et attira l'attention des puissances étrangères sur l'évolution des émeutes sociales en Chine. Au mois de mai, les Boxers semblaient déjà pouvoir marcher sur Pékin, mais durant toute l'année 1899, les violences envers les étrangers furent réprimées par les forces impériales afin d'éviter une nouvelle guerre[1792]. Cependant, au printemps 1900,

---

1783 Xiang Langxin, *The Origins of the Boxer War…*, p. 23.
1784 Cohen Paul A., *History in Three Keys…*, pp. 22-23.
1785 Esherick Joseph W., *The Origins of…*, pp. 136-166. Parmi les différents groupes de Boxers, celui qui avait le plus de similitudes avec les Boxers qui participèrent à l'insurrection en 1900 était celui des « Boxeurs spirituels » qui réalisaient, en plus des pratiques d'entraînement martiaux, des rituels d'invulnérabilité, curatifs et de possession divine des corps. Ces derniers mélangèrent probablement leurs pratiques simples et inclusives à la forte opposition anti-chrétienne typique de la *Société de la Grande Épée*. Esherick Joseph W., *The Origins of…*, pp. 217-222 ; 226-228 *et passim*.
1786 Esherick Joseph W., *The Origins of…*, pp. 182-183.
1787 Esherick Joseph W., *The Origins of…*, pp. 241 *et passim*.
1788 Esherick Joseph W., *The Origins of…*, pp. 183-185, 190-194 *et passim*.
1789 Preston Diana, *The Boxer Rebellion…*, p. 21.
1790 Esherick Joseph W., *The Origins of…*, p. 269.
1791 Cohen Paul A., *History in Three Keys…*, p. 44.
1792 Esherick Joseph W., *The Origins of…*, p. 280.

les mouvements protestataires accusèrent les chrétiens d'avoir vexé les dieux, et d'être la cause première des sécheresses dont la paysannerie souffrait. Le mouvement devint incontrôlable[1793]. En mars 1900, les Boxers prirent le contrôle de plusieurs villes et attaquèrent les infrastructures associées à la modernité occidentale (chemins de fer, gares, lignes télégraphiques)[1794], tuant parfois les techniciens occidentaux qui essayaient de les réparer[1795]. Le 10 juin une expédition de 2 000 soldats menée par le vice-amiral Edward Seymour fut envoyée par les Anglais de Tianjin à Pékin pour apaiser les tensions et réparer la ligne des chemins de fer sur la route. Toutefois, l'expédition de Seymour rencontra une forte résistance de la part des Boxers et n'atteint jamais Pékin. Seymour et ses hommes furent sauvés par une mission de sauvetage conjointe russo-anglaise le 25 juin[1796].

À la Cour pékinoise, il ne restait qu'à reconnaître le soutien que le mouvement des Boxers recevait de la part de la population et se ranger à son côté. En juin, les Boxers commencèrent à arriver à Beijing pour se battre avec les chrétiens et les étrangers[1797]. Le 11 juin, ils assassinèrent le secrétaire de la délégation japonaise, Sugiyama Akira[1798], puis le ministre allemand Clemens von Ketteler le 20 juin[1799]. Tout en étant consciente de la supériorité militaire des étrangers, Cixi considéra que le combat représentait sa seule option pour sauver son honneur[1800]. Elle rédigea ainsi une déclaration de guerre très confuse adressée aux délégations occidentales afin d'intégrer les Boxers dans les milices impériales, et les utiliser pour contrer les étrangers[1801]. Dans plusieurs régions de l'Empire, les violences des Boxers contre les chrétiens firent des centaines de morts[1802], alors qu'à Pékin et Tianjin commençait le siège des légations étrangères[1803]. Les puissances étrangères réagirent en constituant une alliance de huit nations qui mena une intervention d'envergure sur le territoire chinois afin de lever le siège des légations et étouffer le

[1793] Esherick Joseph W., *The Origins of…*, pp. 281-182.
[1794] Preston Diana, *The Boxer Rebellion…*, p. 30.
[1795] Cohen Paul A., *History in Three Keys…*, pp. 47-48 ; Preston Diana, *The Boxer Rebellion…*, pp. 56-57.
[1796] Preston Diana, *The Boxer Rebellion…*, pp. 89-103.
[1797] Esherick Joseph W., *The Origins of…*, pp. 290-301.
[1798] Preston Diana, *The Boxer Rebellion…*, pp. 69-74.
[1799] Preston Diana, *The Boxer Rebellion…*, pp. 81-83.
[1800] Esherick Joseph W., *The Origins of…*, pp. 301-302.
[1801] Esherick Joseph W., *The Origins of…*, p. 303.
[1802] Cohen Paul A., *History in Three Keys…*, pp. 51-52 ; Thompson Roger R., « Reporting the Taiyuan Massacre. Culture and Politics in the China War of 1900 », in Bickers Robert, Tiedemann R. G. (eds.), *The Boxers, China, and the World*, Rowman & Littlefield Inc., Lanham, 2007, ch. 4.
[1803] Esherick Joseph W., *The Origins of…*, pp. 302-310.

mouvement des Boxers[1804]. La ville de Tianjin, où la survie des légations étrangères avait été garantie par les troupes russes dès la fin du mois de juin[1805], fut définitivement libérée de la présence des Boxers le 14 juillet, alors que le quartier des légations de Pékin ne fut libéré du siège que le 14 août[1806]. L'intervention des huit puissances fut caractérisée par un comportement brutal à l'égard de la population chinoise, qui fut victime pendant des mois d'innombrables épisodes de violences (massacres, viols et pillages) tant lors de l'expédition militaire de Tianjin à Pékin que durant les mois qui suivirent, jusqu'à la signature du protocole de paix Boxer le 7 septembre 1901[1807].

Cet épisode historique eut un impact énorme sur la diffusion du discours et de la littérature du « péril jaune » dans le monde. Une lecture superficielle de ces événements semblait effectivement corroborer le discours du « péril jaune » (la haine des étrangers, l'extrême fanatisme des Chinois, leur cruauté, leurs postures antichrétiennes, etc.). Comme nous l'avons montré, la question était pourtant plus complexe et l'insurrection des Boxers fut le résultat d'une série de circonstances très spécifiques qui affectaient la vie des classes paysannes chinoises dans le nord-est de la Chine ainsi que du déclin de la dynastie Qing. D'ailleurs, une fois encore, la victoire militaire de l'Alliance des huit nations démontra que, même en cas d'un soulèvement de masse en Chine, non seulement la technologie et le savoir-faire militaire des puissances européennes et nord-américaines étaient en mesure de le contrer avec facilité, mais aussi que les puissances impérialistes savaient faire preuve d'une cruauté égale à celle des insurgés chinois.

[1804] Sous le commandement du général Alfred Gaselee participèrent à l'Alliance des huit nations les empires japonais, anglais, allemand, russe et austro-hongrois, ainsi que la France, les États-Unis et le Royaume d'Italie.

[1805] Eskridge-Kosmach Alena N., « Russia in the Boxer Rebellion », *Journal of Slavic Military Studies*, § 21, 2008, p. 45.

[1806] Esherick Joseph W., *The Origins of…*, pp. 309-310 ; Preston Diana, *The Boxer Rebellion…*, ch. 8-12.

[1807] Au sujet des violences commises par les armées étrangères, voir : Preston Diana, *The Boxer Rebellion…*, ch. 16, 18 ; Hevia James L., « Looting and Its Discontents. Moral Discourse and the Plunder of Beijing, 1900-1901 », in Bickers Robert, Tiedemann R. G. (eds.), *The Boxers, China, and the World*, Rowman & Littlefield Inc., Lanham, 2007, ch. 5. Le protocole de paix Boxer représenta un autre coup porté à l'orgueil national chinois. Il empêchait l'importation de matériel militaire et la démission des forts protégeant Pékin. De plus, il garantissait aux étrangers de déployer leurs soldats en protection de leurs intérêts et chargea les caisses de l'État avec des frais de réparation de guerre tellement lourds que l'économie chinoise en fut affectée durant les décennies à suivre. Cela affaiblit la tenue de l'empire Qing qui s'écroula définitivement en 1911. Grasso June, Corrin Jay P., Kort Michael, *Modernization and Revolution…*, pp. 41-45.

III La Russie dans l'insurrection des Boxers

La Russie joua un rôle important durant l'insurrection des Boxers. Sa présence en Mandchourie et dans la péninsule du Liaodong fut un des facteurs qui contribua à l'exaspération de la population de la Chine du nord-est. En 1899, par exemple, comme le reporte Esherick, les troupes russes tuèrent 47 Chinois et en blessèrent 51 durant une dispute sur les impôts qui avait éclaté dans le Liaodong[1808]. En 1900, l'hostilité de la population locale augmenta et les troupes mandchoues s'unirent aux Boxers pour tenter de détruire le chemin de fer de l'Est chinois que les Russes étaient en train d'achever[1809] et qui symbolisait leur mainmise sur la région. De la sorte, les tensions entre Chine et Russie se transformèrent en un conflit armé ouvert. Les premières escarmouches en Mandchourie eurent lieu en janvier 1900, mais le déclenchement d'un vrai conflit commença à se dessiner à partir du printemps de la même année[1810]. Ainsi, Saint-Pétersbourg intervint en Mandchourie sous prétexte de supprimer la révolte, protéger sa ligne de chemin de fer et les Russes résidant dans la région[1811]. Il s'agit de la première opération militaire du XX^e^ siècle de l'Empire russe, qui mobilisa au total environ 100 000 hommes, principalement du personnel militaire sibérien[1812].

À partir du mois de juin, l'intervention de la Russie en Chine débuta sans déclaration de guerre à Pékin[1813]. Dès le 9 juin, les ordres de regroupement furent transmis aux quartiers généraux régionaux de l'armée en Sibérie et dans le Priamourié, tandis que la mobilisation des effectifs ne commença que le 11[1814]. Enfin, l'ordre d'invasion de la Mandchourie fut rédigé par Kouropatkine le 9 juillet à la requête du ministre des Finances Witte[1815]. Le transsibérien joua pour la première fois un rôle majeur dans la logistique de l'armée russe, car il permit le déplacement d'un nombre important d'hommes, chevaux, équipement militaire et ravitaillement[1816]. Ce conflit détériora considérablement les relations russo-chinoises, car, dès lors, les tentatives des Russes de se présenter, face à Pékin, comme une puissance non-impérialiste

[1808] Esherick Joseph W., *The Origins of…*, p. 183.
[1809] Cohen Paul A., *History in Three Keys…*, p. 52.
[1810] Дацышен Владимир Григорьевич, *Новая история Китая*, Издательство Благовещенский Государственный Педагогический Университет, Благовещенск, 2004, с. 219 *et passim*.
[1811] Cohen Paul A., *History in Three Keys…*, p. 278.
[1812] Дацышен Владимир Григорьевич, « Сибирский Округ… », сс. 119-120.
[1813] Дацышен Владимир Григорьевич, « Сибирский Округ… », с. 119.
[1814] Дацышен Владимир Григорьевич, « Сибирский Округ… », с. 119.
[1815] Eskridge-Kosmach Alena N., « Russia in the Boxer Rebellion… », p. 50.
[1816] Дацышен Владимир Григорьевич, « Сибирский Округ… », сс. 120-121.

ou *impérialiste autrement*, ne furent plus crédibles[1817]. Cette dégradation puisait ses sources dans les activités toujours plus opportunistes adoptées par la Russie durant les années 1890 pour élargir sa sphère d'influence en Mandchourie, en Mongolie et dans la péninsule du Liaodong. Il n'est donc pas surprenant que les élites mandchoues aient exprimé une position largement antirusse dès janvier 1900[1818].

Pour la Russie, la guerre avait commencé en juin avec sa participation aux manœuvres militaires de l'Alliance des huit nations entre Tianjin et Pékin. Ses opérations visèrent par la suite le territoire de la Mandchourie. Ici, à partir du 23 juin, des détachements mandchous soutenus par des groupes de Boxers attaquèrent des postes de garde du chemin de fer de l'Est chinois[1819]. Durant cette période on assista également à la montée des tensions dans les régions frontalières de l'Amour, sur lesquelles nous reviendrons, qui furent suivies par le déploiement du dispositif militaire russe en Mandchourie. Les opérations de guerre russes se terminèrent avec la prise de Mukden le 1er octobre 1900[1820].

La Russie intervint en Chine tant pour protéger sa ligne de chemin de fer et renforcer son influence sur la Mandchourie[1821] que pour contrebalancer les actions militaires de ses rivaux géopolitiques, en particulier les Anglais et les Japonais[1822]. En juin, sous le commandement du général Nikolaï Linevitch (1838-1908), les Russes s'unirent à l'expédition internationale menée par le major général anglais Alfred Gaselee vers Pékin pour briser le siège des Boxers au quartier des légations. Comme l'a montré la spécialiste Alena N. Eskridge-Kosmach, les Russes firent le choix diplomatique d'éviter à tout prix de prendre la direction des opérations militaires de l'Alliance. Il s'agissait d'essayer de donner l'impression aux élites chinoises que la Russie avait pris part au conflit dans le seul but de libérer les membres des légations. Saint-Pétersbourg ne voulait pas assumer la responsabilité d'autres actions diplomatiquement problématiques[1823]. Une fois arrivés à Pékin, les

[1817] Eskridge-Kosmach Alena N., « Russia in the Boxer Rebellion… », pp. 38 *et passim*.
[1818] Eskridge-Kosmach Alena N., « Russia in the Boxer Rebellion… », pp. 42-43 ; Дятлов Виктор Иннокентевич, Гузей Яна Сергеевна, Сорокина Татьяна Николаевна, *Китайский погром…*, c. 36.
[1819] Дятлов Виктор Иннокентевич, Гузей Яна Сергеевна, Сорокина Татьяна Николаевна, *Китайский погром…*, cc. 36-37.
[1820] Cohen Paul A., *History in Three Keys…*, p. 53.
[1821] Eskridge-Kosmach Alena N., « Russia in the Boxer Rebellion… », pp. 47-48.
[1822] Voir entre autres : Silbey David J., *The Boxer Rebellion and the Great Game in China*, Hill & Wang, New York, 2012.
[1823] Eskridge-Kosmach Alena N., « Russia in the Boxer Rebellion… », pp. 44-45.

Russes furent les premiers à rentrer dans la capitale chinoise entre le 13 et le 14 août[1824]. Selon Alena N. Eskridge-Kosmach :

« Les représentants du gouvernement russe soutinrent la participation de la Russie à la guerre dans le Zhili afin de sécuriser les positions russes dans d'autres régions, et, évidemment, en Mandchourie, mais le résultat fut exactement le contraire : la guerre dans le Zhili conduisit à la guerre en Mandchourie et à l'augmentation des tensions dans d'autres régions de la frontière. En juin 1900, la révolte des Boxers s'étendit à la Mandchourie. Bien que le conflit militaire en Mandchourie ait été justifié par le développement des relations russo-chinoises dans la région, la participation russe à la guerre contre la Chine dans le Zhili en fut le facteur décisif. Le mouvement anti-occidental et la guerre dans le Zhili représentèrent un danger pour les intérêts russes en Mandchourie. »[1825]

La Mandchourie témoignait déjà depuis quelques années de la présence policière et sécuritaire russe. Le chemin de fer de l'Est chinois était protégé par un service de garde russe bien équipé qui, grâce à la ligne ferroviaire, profitait d'une considérable mobilité dans la région. Malgré certaines pertes[1826], le personnel russe se retira de façon ordonnée soit en Russie, soit dans le quartier russe de Kharbin d'où il vécut le siège en attendant les secours[1827]. La campagne russe en Mandchourie atteignit tous ses objectifs militaires, mais de nombreux actes de violence furent perpétrés à l'encontre de la population locale. Il faut encore souligner qu'en Mandchourie, les populations insurgées se réclamant du mouvement des Boxers furent minoritaires et sur le terrain, les soldats russes combattirent contre des contingents réguliers de l'armée mandchoue. Il s'agit d'un véritable théâtre de guerre entre deux armées régulières[1828].

Après avoir posé le cadre historique de ces événements, il convient maintenant de nous pencher sur un fait particulièrement tragique qui eut lieu au début de la campagne russe en Mandchourie, à savoir le massacre de Chinois, de Mandchous et de Daurs, qui se déroula à Blagovechtchensk en juillet 1900.

[1824] Preston Diana, *The Boxer Rebellion*…, p. 229.
[1825] Eskridge-Kosmach Alena N., « Russia in the Boxer Rebellion… », p. 48.
[1826] Дятлов Виктор Иннокентевич, Гузей Яна Сергеевна, Сорокина Татьяна Николаевна, *Китайский погром*…, с. 36.
[1827] Eskridge-Kosmach Alena N., « Russia in the Boxer Rebellion… », p. 49.
[1828] Eskridge-Kosmach Alena N., « Russia in the Boxer Rebellion… », p. 49.

IV L'Amour rouge de sang : le pogrom de Blagovechtchensk

Le massacre de Blagovechtchensk est un épisode encore assez peu étudié par la littérature occidentale[1829]. Les spécialistes russes ont commencé à traiter ce sujet depuis seulement deux décennies. On peut mentionner les travaux des historien·ne·s Viktor Diatlov, Iana Gouzeï et Tatiana Sorokina, dont certains ont été traduits en anglais. Ces études seront complétées ici avec des matériaux d'archives que nous avons pu consulter[1830].

a. Le contexte

Le massacre qui se déroula sur les berges de l'Amour en juillet 1900 fut le résultat d'une réaction émotive de la part des forces de l'ordre russes et de la population de Blagovechtchensk à la suite du bombardement de la ville par les forces mandchoues stationnées à Aïgoun[1831]. En effet, le 14 juillet 1900 eut lieu une tentative chinoise d'arrêter deux bateaux russes qui remontaient l'Amour en direction de Blagovechtchensk avec du matériel militaire. Un échange de coups de feu s'ensuivit entre les vaisseaux russes et les militaires chinois, ce qui provoqua le début du bombardement de Blagovechtchensk depuis Aïgoun le 15 juillet, auquel les Russes répondirent bientôt avec des tirs d'armes à feu sur Aïgoun[1832]. Ces faits à eux seuls ne peuvent pourtant pas expliquer la violence des massacres qui furent commis par la population et les militaires russes à l'égard des Chinois, des Mandchous et des Daurs de la région. Nous commencerons donc par détailler ici le déroulement des faits. Par la suite, nous analyserons la façon dont ces faits furent influencés par le discours du « péril jaune » au sein de la société russe du Priamourié

[1829] Il est mentionné entre autres par Siegelbaum Lewis H., « Another "Yellow Peril"… » ; Cohen Paul A., *History in Three Keys…* ; Zatsepine Victor, « The Blagoveshchensk Massacre of 1900 : the Sino-Russian War and Global Imperialism », in James Flath, Smith Norman (eds.), *Beyond Suffering. Recounting War in Modern China*, UBC Press, Vancouver, Toronto, 2011, pp. 107-129.

[1830] Sur les événements de Blagovechtchensk, nous avons consulté certains documents conservés au ГАРФ, Ф. 102, Д-во 3, Оп. 1900, Д. 897, Ч. 1-2. Il s'agit principalement de communications et de rapports dont la narration des événements coïncide avec celle des spécialistes qui ont travaillé sur la reconstruction des faits en pouvant accéder à d'autres sources.

[1831] Sorokina Tatyana Nikolaevna, « "The Blagoveshchensk Panic" of the Year 1900 : the Version of the Authorities », *Sensus Historiae*, vol. VIII, § 3, 2012, pp. 100-102.

[1832] Zatsepine Victor, « The Blagoveshchensk Massacre… », p. 110.

et par la perception d'un danger existentiel en provenance de la Chine dans l'Extrême-Orient russe.

Selon les mots de Diatlov :

« La guerre s'est étendue jusqu'à la frontière entre la Russie et la Chine en faisant ressentir, en un instant, à la population de l'Extrême-Orient russe, toute la force et la puissance d'une Chine voisine, forte de plusieurs millions de personnes et rebelle. Et si à Saint-Pétersbourg, cette Chine turbulente semblait un pays lointain et presque irréel, dans l'Extrême-Orient russe, la situation était complètement différente… La Chine en révolte, "réveillée", n'était pas à des milliers de kilomètres de distance, mais seulement de l'autre côté de l'Amour… »[1833]

Les nouvelles concernant le conflit qui se développait en Chine atteignirent la Russie orientale durant l'été 1900 et provoquèrent une hausse très rapide des prix des produits de base[1834]. Les échos concernant l'insurrection des Boxers suscitèrent un sentiment d'angoisse croissante au sein de la population qui commença à regarder sa frontière avec la Chine avec davantage d'inquiétude[1835]. Pourtant, ces échos ne se diffusèrent pas tout de suite. Comme nous l'avons montré, les premiers épisodes directement liés au mouvement des Boxers en Chine s'étaient produits en 1898. Après avoir analysé la presse des régions extrême-orientales russes, l'historienne Iana Gouzeï a pu affirmer que la presse locale avait sous-estimé l'importance des émeutes en Chine jusqu'en mai 1900[1836]. À ce moment toutefois, la situation en Chine était déjà devenue celle d'un conflit international. Un brusque changement dans la perception du danger en provenance de la Chine se produisit, ce qui influença considérablement la vision des lecteurs de la presse russe, en particulier dans le Primorié et le Priamourié. En quelques jours seulement, l'attention des habitants de ces régions fut attirée sur le fait qu'en Chine, une insurrection contre les étrangers faisait rage, provoquant un conflit dans lequel des contingents militaires russes étaient impliqués.

[1833] Дятлов Виктор Иннокентевич, Гузей Яна Сергеевна, Сорокина Татьяна Николаевна, *Китайский погром…*, с. 37.
[1834] Дацышен Владимир Григорьевич, « Сибирский Округ… », с. 122.
[1835] Гузей Яна Сергеевна, « Боксерское восстание и синдром 'желтой опасности': антикитайские настроения на российском Дальнем Востоке (1898-1902 гг.) », *Известия Алтайского Государственного Университета*, № 4, § 2, 2011, сс. 83-84.
[1836] Гузей Яна Сергеевна, « Боксерское восстание… », сс. 82-83.

Ainsi, l'attitude déjà assez négative à l'égard des Chinois[1837] devint soudain beaucoup plus hostile :

« Depuis lors, les incidents de violence à l'encontre de la population chinoise locale augmentèrent fortement : les immigrés chinois étaient considérés comme les premiers coupables des problèmes que l'action militaire en Chine avait apportés à la population russe. »[1838]

Des rumeurs diffusaient de la méfiance vis-à-vis des quartiers chinois des villes situées près de la frontière. Selon ces rumeurs, la correspondance entre les quartiers chinois et la Chine avait soudainement augmenté et des affiches suspectes en langue chinoise apparaissaient dans les rues[1839]. L'idée sous-jacente était que les Chinois préparaient une invasion des régions méridionales de l'Extrême-Orient russe[1840].

Le danger était perçu comme imminent dans les concessions de Dalian et Port-Arthur. Les administrations locales, qui craignaient des actes d'espionnage ou de sabotage, instaurèrent des lois très rigides visant les résidents chinois[1841]. Pourtant aucun fait réel ne suggérait que des contingents chinois se préparaient à attaquer les régions frontalières russes. Comme l'a montré l'historien Vladimir Datsychen, des inquiétudes similaires se diffusèrent jusqu'aux régions sibériennes où les journaux locaux accordèrent une attention accrue aux potentielles prétentions militaires de la Chine, malgré une présence relativement faible d'immigrés chinois sur place[1842]. Les dangers relatifs à une guerre imminente devinrent ainsi les considérations quotidiennes des habitants de la Sibérie et de l'Extrême-Orient russe. D'après les recherches de Datsychen, cela ne produisit que des épisodes de violences ponctuelles et mineures dans les régions sibériennes[1843]. En revanche, ce fut à Blagovechtchensk et, plus généralement, dans la région de l'Amour, que la situation fut la plus tendue. Des mouvements de militaires chinois étaient observés à Aïgoun depuis le mois de juin. De plus, durant l'été, les eaux peu profondes de la rivière Chilka rendaient difficiles les communications avec les installations russes dans la région de l'Amour, ce qui suscitait une sensation d'isolement et d'inquiétude au sein de

[1837] Дятлов Виктор Иннокентевич, Гузей Яна Сергеевна, Сорокина Татьяна Николаевна, *Китайский погром…*, cc. 22-26.
[1838] Гузей Яна Сергеевна, « Боксерское восстание… », c. 84.
[1839] Гузей Яна Сергеевна, « Боксерское восстание… », c. 83.
[1840] Гузей Яна Сергеевна, « Боксерское восстание… », c. 83.
[1841] Гузей Яна Сергеевна, « Боксерское восстание… », c. 83.
[1842] Дацышен Владимир Григорьевич, « Сибирский Округ… », cc. 122-123.
[1843] Дацышен Владимир Григорьевич, « Сибирский Округ… », c. 123.

la population[1844]. À partir du 15 juillet, des coups de feu en provenance de la rive mandchoue de l'Amour visèrent directement Blagovechtchensk à la suite de l'accident qui se produisit entre les bateaux russes transportant du matériel militaire et les autorités chinoises voulant les bloquer. Ce fut le début d'un bombardement qui dura treize jours sans provoquer de dégâts importants à la ville, mais qui provoqua la mort de cinq citoyens russes[1845]. Malgré la gravité de ces faits, il n'y avait pas de raison de croire à des plans d'invasion des militaires mandchous, dont les actions étaient plutôt démonstratives[1846]. Cependant, dès les premières heures, Blagovechtchensk fut en proie à la panique[1847]. Les Russes réagirent à l'augmentation des tensions en renforçant l'effectif des garnisons présentes dans la ville avec des contingents militaires en provenance de la Transbaïkalie et de Khabarovka. À la fin du mois de juillet, ils lancèrent ainsi une attaque d'envergure au-delà du fleuve qui se termina par la prise et la destruction d'Aïgoun (5 août), ainsi que par l'affirmation du contrôle russe sur toute la rive chinoise de l'Amour[1848].

b. Aux racines de la panique des citoyens de Blagovechtchensk

La panique qui secoua les citoyens de Blagovechtchensk, selon Diatlov, fut causée principalement par deux facteurs : un sentiment d'impréparation des forces de défense de la ville face à la perception d'une invasion chinoise imminente, dont les capacités militaires étaient largement surestimées, et la présence de Chinois à Blagovechtchensk qui étaient perçus comme une cinquième colonne prête à faciliter le siège des ennemis[1849]. C'est dans ce contexte que l'existence en Russie d'un discours du « péril jaune », déjà répandu parmi les intellectuels et dans la presse, influença les pensées des habitants de Blagovechtchensk :

« Quand les bombardements commencèrent, ils [les Russes extrême-orientaux] les [les Chinois] regardèrent d'un autre œil. Ils constatèrent qu'ils étaient

[1844] Дятлов Виктор Иннокентевич, « Благовещенская 'утопия' … », с. 85.
[1845] Дятлов Виктор Иннокентевич, « Благовещенская 'утопия' … », с. 85.
[1846] Дятлов Виктор Иннокентевич, Гузей Яна Сергеевна, Сорокина Татьяна Николаевна, *Китайский погром*…, с. 42.
[1847] Дятлов Виктор Иннокентевич, Гузей Яна Сергеевна, Сорокина Татьяна Николаевна, *Китайский погром*…, сс. 43-44.
[1848] Дятлов Виктор Иннокентевич, « Благовещенская 'утопия' … », сс. 85-86.
[1849] Дятлов Виктор Иннокентевич, « Благовещенская 'утопия' … », сс. 86-88.

nombreux, et à quel point leur dépendance envers eux était forte. De surcroît, ils se rendirent compte pour de vrai de la distance qui les séparait de la Russie, ainsi que de la proximité et de l'immensité de la Chine, devenue soudainement hostile, capable d'absorber et de dissoudre sans le moindre effort toute leur petite île de l'Empire sans défense. Ainsi, le syndrome du "péril jaune", qui avait auparavant troublé les publicistes, les analystes et les fonctionnaires – quelque chose que l'homme moyen, s'il ne l'avait jamais considéré, percevait comme extérieur à lui-même –, prit soudainement une forme réelle et terrifiante pour lui. »[1850]

Ainsi, avant même le début des hostilités entre les deux rives de l'Amour, les Chinois de Blagovechtchensk firent l'objet d'accusations de plus en plus violentes et, selon des témoins de l'époque, le chef de la police de la ville suggéra même de les tuer de façon préventive afin d'éviter qu'ils ne mettent feu à la ville durant la nuit[1851]. Pourtant, depuis la fondation de Blagovechtchensk, la communauté chinoise avait contribué de façon positive et déterminante à son développement économique et social. Les Chinois et les Mandchous tenaient souvent des petits commerces, ils étaient employés dans la restauration, dans les services de transport ou comme domestiques[1852]. Ils avaient donc eux-mêmes des intérêts privés à préserver. En outre, des milliers d'entre eux traversaient régulièrement l'Amour pour se faire embaucher dans les mines d'or de la région[1853]. Cependant, cette présence de longue date de la main-d'œuvre chinoise et mandchoue dans le Priamourié ne suffit pas pour éviter la diffusion de la méfiance et de la haine raciale à Blagovechtchensk, et surtout l'explosion de violence qui suivit.

c. Le massacre de Blagovechtchensk

Comme nous l'avons noté plus haut, la Russie n'avait pas remis une déclaration de guerre à la Chine lors de sa participation aux actions militaires de l'Alliance des huit nations durant l'insurrection des Boxers. Pour cette raison, le gouverneur militaire de la région de l'Amour, le

[1850] Дятлов Виктор Иннокентевич, « Благовещенская 'утопия'… », с. 87.
[1851] Дятлов Виктор Иннокентевич, « Благовещенская 'утопия'… », с. 88.
[1852] Дятлов Виктор Иннокентевич, Гузей Яна Сергеевна, Сорокина Татьяна Николаевна, *Китайский погром…*, с. 29.
[1853] Дятлов Виктор Иннокентевич, Гузей Яна Сергеевна, Сорокина Татьяна Николаевна, *Китайский погром…* Voir également chapitre 8.

général-lieutenant Konstantin Gribski, considéra qu'il fallait gérer l'hostilité croissante des Russes à l'égard des Chinois[1854] comme une affaire administrative de routine. Lors d'un entretien avec des représentants de la communauté chinoise de Blagovechtchensk, qui lui demandaient s'il n'était pas mieux que les Chinois quittent la ville jusqu'à la normalisation des relations sino-russes, Gribski assura que la communauté chinoise était sous la protection de l'Empire russe et n'avait rien à craindre[1855]. Afin de confirmer sa bonne volonté, il fit publier le 27 juin une proclamation qui promettait des punitions sévères à ceux qui insulteraient les citoyens chinois pacifiques de la ville :

« Il a été porté à ma connaissance qu'à la suite des récents événements en Chine, diverses rumeurs alarmantes ont circulé dans la ville, qui ont suscité l'inquiétude de la population et qui ont été propagées par des habitants pusillanimes. Ces rumeurs, auxquelles croient largement certains habitants de la ville, ont malheureusement déjà permis de brutaliser les paisibles habitants mandchous et chinois, ces harcèlements ont été principalement commis par des conscrits de rangs inférieurs enrôlés dans l'armée. À cet égard, je considère qu'il est de mon devoir d'informer la population de la région qui m'est confiée que toutes les rumeurs inquiétantes qui circulent actuellement dans la ville n'ont aucun fondement et ne méritent pas la moindre confiance. Tout en invitant chacun à rester pacifique et amical avec les citoyens chinois résidant dans la région, je préviens que les personnes responsables de la diffusion de fausses rumeurs alarmistes qui provoquent des troubles au sein de la population et de la moindre violence à l'encontre de la population chinoise de la région seront tenues pour responsables en toute conformité avec la loi. »[1856]

Vraisemblablement convaincus par l'attitude résolue de Gribski, la plupart des Chinois ne quittèrent pas Blagovechtchensk, ce qui se révéla fatal pour eux. Lorsque le 14 juillet eut lieu l'accident entre les bateaux russes qui remontaient l'Amour avec du matériel militaire et les autorités mandchoues, suivi par le début du bombardement de Blagovechtchensk depuis Aïgoun le 15 juillet, la situation s'aggrava considérablement. Ces événements provoquèrent une réaction disproportionnée de nettoyage ethnique de la

[1854] Гузей Яна Сергеевна, « Боксерское восстание… », с. 84.
[1855] Дятлов Виктор Иннокентевич, « Благовещенская 'утопия'… », сс. 88-89.
[1856] РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 5, Д. 610, Л. 4. Proclamation du gouverneur militaire de la région de l'Amour, général-lieutenant Konstantin Gribski. Blagovechtchensk. 14/06/1900.

part des autorités de Blagovechtchensk vis-à-vis de la population chinoise et mandchoue qui résidait sur la rive russe du fleuve. Malgré les promesses de Gribski, les autorités ne firent rien pour empêcher le massacre[1857]. Le 16 juillet, sous la pression du chef de la police de Blagovechtchensk, Gribski donna l'ordre d'expulsion des Chinois de la région de l'Amour. Un grand nombre de Chinois et de Mandchous résidant à Blagovechtchensk, y compris les femmes, les enfants et les personnes âgées, furent regroupés dans les postes de police par les cosaques et d'autres « bénévoles », pendant que leurs magasins et propriétés étaient pillés[1858]. Le jour suivant, les militaires russes escortèrent entre 3 500 et 6 000 Chinois[1859] et Mandchous sur les berges du fleuve, vers le village de Verkhne-Blagovechtchenski, en les harcelant tout le long du parcours et en tuant ceux qui tombaient durant la marche[1860]. Une fois la rive de l'Amour atteinte, les cosaques obligèrent leurs victimes à traverser le fleuve à la nage. Les Russes utilisèrent leurs armes à feu contre les malheureux qui refusaient de plonger dans l'eau et, par la suite, les passèrent aux armes blanches. La plupart des Chinois et des Mandchous qui résidaient à Blagovechtchensk perdirent ainsi la vie, à cause de la violence de leurs bourreaux et du fort courant d'eau du fleuve. Une centaine d'entre eux réussirent à rejoindre l'autre rive du fleuve[1861]. Selon des témoins, durant le pogrom de Blagovechtchensk, quelques citoyens russes essayèrent de sauver des Chinois, en particulier lorsqu'il s'agissait de travailleurs domestiques qu'ils employaient[1862]. Néanmoins, ils furent dans la plupart des cas dénoncés comme traîtres par la foule et ils ne réussirent pas à cacher leurs protégés[1863].

[1857] Дятлов Виктор Иннокентевич, « Благовещенская 'утопия'… », c. 89.

[1858] Дятлов Виктор Иннокентевич, « Благовещенская 'утопия'… », c. 89.

[1859] Il existe des divergences dans le calcul du nombre de Chinois et Mandchous qui furent tués de cette manière. La plupart des auteurs évoquent entre 3 000 et 3 500 victimes, alors que d'autres, comme Diatlov, par exemple, estiment qu'il y en eut environ 5 000. Дятлов Виктор Иннокентевич, « Благовещенская 'утопия'… », cc. 84, 89-90. Voir également à ce propos : Sorokina Tatyana Nikolaevna, « "The Blagoveshchensk Panic"… », pp. 110-112. Les documents conservés au ГАРФ (Ф. 102, Д-во 3, Оп. 1900, Д. 897, Ч. 1-2) confirment l'existence de ces évaluations discordantes concernant le nombre de morts.

[1860] Дятлов Виктор Иннокентевич, « Благовещенская 'утопия'… », c. 90.

[1861] Cohen Paul A., *History in Three Keys…*, pp. 278-279.

[1862] Presque toutes les familles aisées de Blagovechtchensk embauchaient du personnel domestique. Дятлов Виктор Иннокентевич, Гузей Яна Сергеевна, Сорокина Татьяна Николаевна, *Китайский погром…*, c. 29.

[1863] Гузей Яна Сергеевна, « Боксерское восстание… », c. 85.

d. La continuation des massacres et la destruction des soixante-quatre villages chinois de la rive est de l'Amour

D'autres violences similaires se produisirent à plusieurs reprises dans la région de l'Amour jusqu'au 21 juillet. Ainsi, des centaines de Chinois, Mandchous et Daurs furent brutalement massacrés[1864]. Les violences concernèrent en particulier les soixante-quatre villages chinois de la rive est (russe) de l'Amour [Jiangdong Liushisitun] aussi connus en russe sous l'appellation de district de Zazeïski [Зазейский район], où la juridiction mandchoue était garantie par les traités bilatéraux en vigueur depuis 1858[1865]. Ici les soldats russes mirent le feu à des habitations[1866] et enfermèrent plusieurs Chinois dans une de ces maisons avant d'y mettre le feu. D'autres habitants furent emmenés, eux aussi, sur les rives de l'Amour, où ils furent obligés de se jeter dans l'eau. Les soldats russes n'épargnèrent toutefois pas les quelques malheureux capables de nager, sur lesquels ils tirèrent avec leurs fusils[1867].

Ces enclaves sous administration mandchoue au sein du territoire russe furent ainsi rayées de la carte[1868]. Ces tueries s'accompagnèrent là aussi de pillages de maisons, magasins. De nombreux Russes, qui avaient contracté des dettes vis-à-vis de ressortissants chinois, profitèrent de la situation pour se libérer de leurs obligations financières. Il est probable que ce fut une des motivations qui poussèrent certains Russes à soutenir l'élimination physique des Chinois et des Mandchous[1869]. Aïgoun ne fut pas épargnée par cette furie dévastatrice. Dès que les soldats russes entrèrent dans la ville, celle-ci fut ravagée, pillée, mise à feu et détruite[1870], tout comme d'autres villages environnants qui essayèrent de résister à l'armée russe. Selon certaines estimations rapportées par Cohen, au moins la moitié de la population d'Aïgoun perdit la vie à cause des combats ou des épidémies qui suivirent sa destruction. Les sources chinoises ont estimé à 200 000 le nombre de victimes des massacres et des violences russes dans la région de l'Amour, de l'Oussouri et de la Mandchourie durant la période de la répression des Boxers de la part des militaires russes[1871]. L'extrait d'une lettre d'un citoyen

1864 Гузей Яна Сергеевна, « Боксерское восстание… »,
1865 Cohen Paul A., *History in Three Keys…*, p. 278.
1866 Zatsepine Victor, « The Blagoveshchensk Massacre… », p. 112.
1867 Cohen Paul A., *History in Three Keys…*, pp. 278-279.
1868 Дятлов Виктор Иннокентевич, « Благовещенская 'утопия'… », с. 101.
1869 Дятлов Виктор Иннокентевич, « Благовещенская 'утопия'… », с. 92.
1870 Zatsepine Victor, « The Blagoveshchensk Massacre… », p. 113.
1871 Cohen Paul A., *History in Three Keys…*, pp. 279-280.

privé de la région de la Transbaïkalie qui participa aux combats témoigne de la façon dont l'intervention russe en Mandchourie se déroula :

« Toute cette guerre chinoise est si stupide, si répugnante, que l'on a franchement honte d'y prendre part. Ici, il y a une telle confusion, personne ne sait rien et ne comprend rien que parfois vous ne savez plus quoi faire vous-même. Il n'est pas rare ici que deux personnes soient affectées à un seul et même poste, tandis qu'à Saint-Pétersbourg, Sa Majesté en nomme un troisième ; tous passent ensuite des ordres sans rien savoir de ce que font les autres.

Ici, nous combattons comme des sauvages, comme des barbares. Par exemple, l'occupation de Tsitsikar. Rennenkampf s'approche avec 430 cosaques. Les habitants sortent pour l'accueillir, avec le gouverneur à la tête du cortège. Rennenkampf leur dit de se soumettre. Le gouverneur déclare qu'ils sont soumis. Rennenkampf leur assure que non, et ordonne de tirer deux salves de fusils et deux de canons sur les Chinois. Cela, dans le rapport, apparaît comme "aucune perte de notre côté, l'ennemi en a un certain nombre". Et la célèbre histoire du général Gribski à Blagovechtchensk. Ils ont noyé 4 000 hommes. Tout le monde appelle cette guerre une "sale histoire". En fait, ce n'était pas une guerre, mais un massacre. Je ne sais pas ce qu'il en est du sud, mais ici les Chinois n'ont pas opposé de résistance et se sont rendus presque sans que les positions les plus imprenables ouvrent le feu. Je ne sais pas où les troupes chinoises sont allées maintenant. J'ai avancé tout le long de la voie jusqu'à Kharbin et je n'ai pas vu un seul soldat.

Voici encore quelques renseignements. À Mohe, les ordres étaient de tout détruire et de tuer tout le monde. Détruire tout ce qui était possible. Ne rien laisser debout. Et l'ordre a été exécuté. Tout le monde là-bas a été massacré, hommes, femmes, enfants. Tout a été détruit. Des vêtements chauds, des manteaux de fourrure d'une valeur de plus de 300 000 roubles ont été brûlés. Et comme cela pourrait être utile maintenant. Toutes les troupes se retrouvent sans vêtements chauds. Pendant la capture d'Aïgoun et de Sakhalian, tout a été détruit et tout le monde a été tué. Aujourd'hui, ces villes n'existent pas. Elles ont été rasées au sol et leurs habitants massacrés. Un correspondant parisien a pris une photo de ces lieux. Une belle photo, d'ailleurs : un groupe de jeunes Chinois morts, du plus tendre âge jusqu'à 15-16 ans, pour un total de vingt personnes.

Lors de la prise de Tsitsikar, contre 800 Chinois, il y avait une batterie de huit canons à cent pas. Les Chinois se tenaient en ligne et lorsqu'ils ont commencé à former une colonne pour marcher et déposer leurs armes, on

a ordonné de tirer une rafale sur eux. Le commandant de la brigade a visé si haut que les obus ont volé bien au-delà de la colonne. Naturellement, les Chinois se sont dispersés, et là, ils ont été pilonnés. »[1872]

e. Une tragédie à oublier au plus vite

Le gouverneur militaire Gribski se distingua par sa passivité complice. Après des jours de silence et d'immobilisme, il envoya une communication aux chefs du conseil citoyen de Blagovechtchensk le 20 juillet pour leur rappeler que la Russie était en guerre contre les forces armées chinoises et non pas contre les Chinois pacifiques et amicaux. Ces derniers, qui avaient en réalité déjà été massacrés, auraient dû être évacués avec des embarcations[1873]. Deux jours après, Gribski, sans doute par crainte de devoir répondre personnellement de l'élimination physique des Chinois et des Mandchous[1874], distribua dans la ville des copies[1875] de la communication suivante :

« Il a été porté à mon attention que certains habitants de la ville de Blagovechtchensk, ainsi que certains individus issus de la paysannerie et des contingents cosaques de la région qui m'a été confiée, commettent diverses sortes de violences à l'encontre des Mandchous et Chinois paisibles qui vivent sur notre territoire. Une agression contre un ennemi désarmé et sans défense n'est pas dans le caractère de l'homme russe, et donc les cas regrettables de violence indiqués ne peuvent être expliqués que par l'indignation qui a surgi contre la trahison des Chinois, qui ont commencé les actions hostiles contre nous, sans aucune provocation de notre part. Maintenant, lorsque la population se sera calmée et sera capable d'évaluer les événements qui se déroulent, je crois fermement qu'il n'y aura plus d'actions violentes contre des étrangers non armés. »[1876]

[1872] ГАРФ, Ф. 102, Д-во 3, Оп. 1900, Д. 897, Ч. 2, Л. 15-15об. Copie d'un extrait de la lettre de A. Miller, Stretenskaia, région de la Transbaïkalie, adressée à V. A. Spetchinski. 26/10/1900.

[1873] Дятлов Виктор Иннокентевич, « Благовещенская 'утопия' … », с. 91.

[1874] Gribski avait en effet reçu une demande d'explications de la part du gouverneur général du Priamourié Nikolaï Ivanovitch Grodekov (1843-1913) le 20 juillet. Grodekov était visiblement inquiet des rumeurs qui circulaient au sujet d'un massacre de résidents chinois désarmés. Sorokina Tatyana Nikolaevna, « "The Blagoveshchensk Panic"… », p. 104.

[1875] Дятлов Виктор Иннокентевич, « Благовещенская 'утопия' … », с. 91.

[1876] РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 5, Д. 610, Л. 9. Résolution du Gouverneur de la région de l'Amour, général-lieutenant Konstantin Gribski. Blagovechtchensk. 09/07/1900.

La proclamation continuait avec l'injonction de garantir la sécurité des Mandchous et Chinois qui résidaient dans la région, ainsi qu'avec une demande aux forces de l'ordre de récupérer les cadavres qui flottaient dans l'Amour ou qui étaient éparpillés dans différents endroits. De plus, Gribski promettait de punir les responsables des violences selon la loi[1877]. Ce dernier point resta d'ailleurs sans suite.

Même si des enquêtes furent menées de la part des autorités impériales, les policiers et les militaires coupables des violences, de même que Gribski, ne reçurent finalement que des sanctions administratives d'interdiction de service[1878]. D'ailleurs, certainement par pudeur, tout ce qui était en relation avec les massacres de Chinois, Mandchous et Daurs au bord de l'Amour fut censuré et ne devint en partie connu du public qu'après les événements révolutionnaires de 1905[1879].

f. Perceptions racistes et considérations économiques

Selon les témoignages de l'époque, ces massacres purent avoir lieu facilement en raison de la posture que la très grande majorité des citoyens de Blagovechtchensk avaient à l'égard des « jaunes ». Les Chinois, les Mandchous

---

[1877] РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 5, Д. 610, Л. 9. Résolution du Gouverneur de la région de l'Amour…

[1878] Дацышен Владимир Григорьевич, *История русско-китайских…*, с. 174 ; Дятлов Виктор Иннокентевич, « Благовещенская 'утопия'… », сс. 93-94.

[1879] Дятлов Виктор Иннокентевич, « Благовещенская 'утопия'… », с. 94. Largement passé sous silence à l'époque soviétique, cet événement pose encore aujourd'hui des problèmes d'acceptation dans la société russe, malgré quelques travaux des historien·ne·s. Cette question est bien expliquée dans : Sorokina Tatyana Nikolaevna, « "The Blagoveshchensk Panic"… ». Tout récemment, trois spécialistes de la question ont réalisé une étude spécifique avec un titre courageux : Дятлов Виктор Иннокентевич, Гузей Яна Сергеевна, Сорокина Татьяна Николаевна, *Китайский погром…* [*Pogrom chinois. L'« utopie » de Blagovechtchensk en 1900 selon les contemporains et les descendants*]. Comme l'affirment les auteurs de cet ouvrage : « Cet événement n'était guère un sujet de réflexion intense pour la société russe de l'époque et est presque complètement oublié aujourd'hui. On ne peut pas dire que ce soit le résultat de la censure d'État, même si, dans une certaine mesure (avant 1905), ce facteur eut une certaine influence. Une censure totale sur ce sujet existait sous le régime soviétique, mais les publications prérévolutionnaires ne furent pas retirées des bibliothèques et étaient, généralement, disponibles. Il est fort probable que les événements ont été repoussés à la périphérie de la conscience publique pour une autre raison, plus complexe. […] Elle était, disons-le franchement, caractérisée par un désir de "cacher les ordures sous le tapis" : minimiser les coûts de réputation au détriment des méthodes d'enquête en coulisses ». Дятлов Виктор Иннокентевич, Гузей Яна Сергеевна, Сорокина Татьяна Николаевна, *Китайский погром…*, pp. 3-4. D'ailleurs, la question du pogrom de Blagovechtchensk reste problématique même dans le cadre des divergences mémorielles entre la Russie et la Chine contemporaine. Fromm Martin, « Invoking the Ghosts of Blagoveshchensk : Massacre, Memory, and the Post-Mao Search for Historical Identity », in Tse-Hei Lee Joseph, Nedilsky Lida V., Cheung Siu-Keung (eds.), *China's Rise to Power. Conceptions of State Governance*, Palgrave Macmillan, New York, 2012, pp. 139-163 ; Adda Iacopo, Lin Yuexin Rachel, « Geopolitics in Glass Cases… », pp. 1068-1070.

et bien d'autres immigrés d'origine asiatique n'étaient pas perçus comme des êtres humains à part entière, mais comme des animaux dont l'extermination pouvait être envisagée et mise en pratique[1880]. Toutefois, même dans cette situation, des considérations d'ordre économique doivent être prises en compte. Si le gouverneur militaire de Blagovechtchensk considéra qu'il était inutile de commander l'évacuation des Mandchous et des Chinois de la ville, ce qui fut la cause de leur annihilation physique, il en alla différemment pour les Chinois et les Mandchous qui travaillaient dans les mines d'or de la région. Blagovechtchensk était un centre important de l'industrie aurifère régionale, en raison de la présence de nombreuses mines sous exploitation dans la région de l'Amour. De ce fait, les industries les plus importantes du secteur, ainsi que les compagnies de commerce traitant les produits de l'extraction aurifère, avaient au moins une filiale dans la ville[1881]. Ainsi, le 28 juillet, Gribski émit la proclamation suivante :

« Dans les mines de la région de l'Amour sont employés quelques milliers de ressortissants pacifiques et vaillants travailleurs de l'Empire chinois, les mines se trouvent à une distance considérable du lieu des opérations militaires. Par la présente, il est annoncé à tous les sujets chinois se trouvant dans ces endroits, tant ouvriers que commerçants, qu'ils doivent poursuivre tranquillement leurs occupations et qu'ils peuvent pleinement compter sur la sécurité de leurs personnes et de leurs biens. Les personnes lésées trouveront toujours le patronage et la protection des autorités. Les sujets chinois, quant à eux, doivent se comporter pacifiquement et observer et respecter strictement les lois russes : […] Comme il ressort du message du gouvernement qu'il n'y a pas de guerre entre les deux empires voisins, et les actes hostiles sur la frontière sont ouverts par les rebelles qui se sont révoltés contre le gouvernement légitime de la Chine et qui sont rejoints, dans la région de la Mandchourie qui borde l'Amour, par des troupes de soldats locaux. Ainsi, on peut espérer qu'avec l'aide de Dieu, par la participation des troupes russes, l'ordre sera rétabli, par conséquent, cette situation est temporaire et le danger de la guerre menace seulement les habitants situés sur la frontière. Dans la taïga, dans les mines qui sont beaucoup plus éloignées de la frontière, on peut être tranquille. L'intérêt personnel des orfèvres et des ouvriers russes et chinois montre que, dans les circonstances actuelles, il faut essayer de maintenir les relations

[1880] Дятлов Виктор Иннокентевич, Гузей Яна Сергеевна, Сорокина Татьяна Николаевна, *Китайский погром…* с. 29.
[1881] Дятлов Виктор Иннокентевич, Гузей Яна Сергеевна, Сорокина Татьяна Николаевна, *Китайский погром…* сс. 58-59 *et passim*.

fondées sur la justice et l'humanité les plus strictes, et alors les affaires pourront se poursuivre en paix. Étant sûr que les messieurs industriels de la filière aurifère et les messieurs directeurs des mines me comprendront en tant que personnes douées d'intelligence, je leur recommande de faire tous leurs efforts pour maintenir des relations pacifiques et bonnes entre les ouvriers russes et chinois. »[1882]

Nous remarquons que le pouvoir local se soucia de protéger activement les immigrés chinois ou mandchous qui servaient comme main-d'œuvre dans une industrie considérée comme prioritaire pour l'économie locale et impériale. Comme nous l'avons déjà montré dans le chapitre 8, il s'agissait d'une main-d'œuvre souvent exploitée dans des conditions misérables et qui était essentielle pour rentabiliser l'industrie aurifère locale.

g. Les répercussions des événements de Blagovechtchensk en Sibérie

À la suite du bombardement de Blagovechtchensk par les troupes de l'armée Qing stationnées à Aïgoun, le ministère de l'Intérieur russe émit une communication chiffrée aux gouverneurs d'Omsk, Tomsk, Krasnoïarsk et Irkoutsk. Nous pouvons avoir accès aux échanges qui s'ensuivirent entre le Ministère et les autorités régionales concernées grâce à la documentation conservée dans les Archives d'État de la Fédération de Russie à Moscou (ГАРФ). Cette communication émise par le ministère de l'Intérieur avait pour but de prévenir les régions sibériennes qui partageaient une frontière avec la Chine du fait que le bombardement de Blagovechtchensk avait commencé sans aucun préavis, et qu'une telle situation pourrait se reproduire dans d'autres centres situés sur la frontière. Le ministère de l'Intérieur invitait donc les gouverneurs à prendre toutes les mesures nécessaires pour augmenter la surveillance dans ces endroits, ainsi que pour mettre en alerte les forces de l'ordre tout en évitant de paniquer la population[1883]. Il s'agissait également de protéger les informations militaires sensibles, ce qui impliquait la mobilisation de la censure sur la presse locale pour que « dans les périodiques, aucune information sur le transport imminent de troupes et de cargaisons militaires

[1882] РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 5, Д. 610, Л. 10, Proclamation du gouverneur militaire de la région de l'Amour, général-lieutenant Konstantin Gribski. Blagovechtchensk. 15/06/1900.
[1883] ГАРФ, Ф. 102, Д-во 3, Оп. 1900, Д. 897, Ч. 1, Л. 1. Message chiffré du responsable du ministère de l'Intérieur adressé aux gouverneurs d'Omsk, Tomsk, Krasnoïarsk et Irkoutsk.

vers l'Extrême-Orient, ainsi que sur les actions du gouvernement à ce sujet ne soit autorisée à être publiée »[1884].

Les réponses furent différentes. Si on ne signalait aucune activité suspecte à Irkoutsk, ni parmi les Chinois, ni parmi les Mongols[1885], les gouverneurs de Krasnoïarsk et Ienisseïsk se montrèrent inquiets du mouvement de quelques centaines de soldats chinois dans les régions frontalières[1886]. Toutefois, la communication la plus intéressante pour notre recherche est celle qui parvint d'Omsk. Elle signalait qu'un agent de la police des chemins de fer sibériens avait trouvé un prospectus rouge avec un texte en chinois dont il attachait la traduction. Selon l'agent de la police des chemins de fer, le prospectus pouvait avoir été transporté dans le train par des voyageurs chinois aux environs de la mi-juin[1887]. Il est peu important ici de déterminer le jour exact de la diffusion de ce prospectus. On remarque toutefois que, déjà quelques semaines avant le bombardement de Blagovechtchensk et le massacre des Chinois, Mandchous et Daurs, ce type de documents circulait au sein de la communauté chinoise en Russie. Selon la traduction du prospectus faite à Omsk, il s'agissait d'une annonce [объявление] :

« On invite les Chinois, pour le bien commun et la tranquillité, de se garder de sortir dans les rues dans les villes russes, sauf en groupe de dix personnes ou plus. On y recommande qu'il est préférable de rester chez soi ou de déménager dans des maisons kirghizes (par exemple des aouls ou des iourtes). »[1888]

Ainsi, les attitudes violentes de la population de la Russie orientale à l'égard des Chinois avaient augmenté dès le printemps 1900 et la communauté chinoise ne se sentait plus en sécurité, au point de conseiller à ses membres de limiter leurs déplacements en solitaire ou même de déménager dans des endroits moins exposés aux attaques des Russes.

Les documents d'archives nous montrent également que, durant l'été 1900, les officiers et les organes administratifs de l'Empire russe se montrèrent sensibles

[1884] ГАРФ, Ф. 102, Д-во 3, Оп. 1900, Д. 897, Ч. 1, Л. 7. Télégramme circulaire confidentiel du département général de la presse du ministère de l'Intérieur. № 5097. 04/07/1900.
[1885] ГАРФ, Ф. 102, Д-во 3, Оп. 1900, Д. 897, Ч. 1, Л. 8. Télégramme du gouverneur d'Irkoutsk adressé au ministère de l'Intérieur. № 3438.
[1886] ГАРФ, Ф. 102, Д-во 3, Оп. 1900, Д. 897, Ч. 1, Лл. 9, 10, 11, 13. Télégrammes variés envoyés par les gouverneurs de Krasnoïarsk et Ienisseïsk au ministère de l'Intérieur.
[1887] ГАРФ, Ф. 102, Д-во 3, Оп. 1900, Д. 897, Ч. 1, Л. 22. Communication secrète de la chancellerie du gouverneur-général de la steppe adressé au ministre de l'Intérieur. № 87. Omsk. 07/07/1900.
[1888] ГАРФ, Ф. 102, Д-во 3, Оп. 1900, Д. 897, Ч. 1, Л. 23. Note explicative sur le contenu du prospectus présenté par le chef de police des chemins de fer sibériens d'Omsk.

à une autre forme de crainte, complémentaire de celle véhiculée par le discours du « péril jaune ». Comme nous l'avons vu dans les chapitres précédents, le « péril jaune » pouvait être perçu comme dangereux aussi bien en raison d'une menace externe (les hordes d'envahisseurs asiatiques, les complots sournois de leurs organisations secrètes, le charme de leurs vices décadents, etc.), que d'une faiblesse interne (la perte du sens de la véritable mission civilisatrice chrétienne, la décadence des mœurs occidentales, la fragilité de la cohésion sociale, etc.). Au sein des institutions militaires et administratives russes, ce sentiment de faiblesse face à la menace chinoise se manifesta très concrètement par le constat accablant d'une décadence des forces armées russes situées sur les frontières orientales, en particulier dans le domaine disciplinaire. Vers la moitié du mois de juillet, des lettres en provenance de Tcheliabinsk brossaient le portrait d'une armée en manque de discipline et en proie à l'alcoolisme :

« Au poste de garde, on sort de temps en temps des fonctionnaires ivres […] seuls les médecins et les universitaires sont sérieux ; les soldats de passage causent des désordres, la montée du patriotisme est considérable. Le chemin de fer n'est pas dans les conditions de fonctionner correctement ; […] un monsieur très respectable qui est venu hier de la steppe de Tourgaï dit que non seulement au Turkestan chinois, mais également dans le Turkestan russe, et parmi les Kirghizes du Tourgaï, les esprits sont en fermentation. »[1889]

Enfin, les événements chinois ne faisaient pas seulement peur du fait de leur caractère imprévisible du point de vue des Russes, mais ils placèrent encore une fois les autorités russes face à la réalité de l'état parfois lamentable de son armée. Le constat que l'armée russe aurait pu ne pas être à même de faire face à quelque sérieuse menace orientale en raison de ses problèmes internes, faisait lui aussi partie des éléments qui apportaient de la crédibilité au discours du « péril jaune ».

Conclusion intermédiaire

Nous avons mis en évidence comment le discours du « péril jaune » influença profondément le comportement de l'Empire russe, de ses élites administratives, de ses officiers, de ses soldats et de sa population lors des événements de

[1889] ГАРФ, Ф. 102, Д-во 3, Оп. 1900, Д. 897, Ч. 1, Л. 29. Copie d'une lettre de Lev Vinogradov adressée à Konstantin Voskressenski à Moscou du 02/07/1900. Tcheliabinsk. 20/07/1900.

Blagovechtchensk. Une fois de plus, nous pouvons remarquer que le discours du « péril jaune » n'était pas uniquement un élément idéologique mobilisé par les élites intellectuelles, visant à façonner une identité national-impériale avec des ambitions universalistes et se réclamant d'une position de domination raciale et civilisationnelle en Asie. Le discours du « péril jaune » avait un lien profond avec la structure socio-politique qui déterminait le fonctionnement concret de l'Empire dans ses périphéries asiatiques.

Le cas du massacre de Blagovechtchensk est emblématique. Il nous montre l'évolution d'une ville de frontière annexée quelques décennies auparavant. Cette ville exprima, dans un premier temps, un besoin existentiel d'attirer de la main-d'œuvre « jaune » pour que son économie se développe. Durant cette phase, comme nous l'avons remarqué dans les chapitres précédents, le discours du « péril jaune » revêtit une fonction socio-économique. Il servait à institutionnaliser l'existence d'une différentiation de la population sur une base raciale afin de limiter les droits sociaux et civiques des « jaunes » en faveur des Russes, ce qui simplifiait l'exploitation de cette population en tant que main-d'œuvre bon marché[1890]. Malgré cela, la compétition entre les deux composantes raciales de la société, les « jaunes » et les « blancs », créa les bases d'une conflictualité latente qui fermenta pendant longtemps au sein de la population de Blagovechtchensk. En 1900, le discours du « péril jaune » à Blagovechtchensk évolua rapidement pour désigner une menace militaire pour l'Empire de la part d'une entité asiatique tant étatique qu'ethnique. Durant cette deuxième phase, lors du massacre de Blagovechtchensk, la fonction socio-économique du discours du « péril jaune » se mélangea à sa fonction plus strictement impérialiste. Au moment où l'Empire russe étendait de façon très concrète sa sphère d'influence en Mandchourie et sur la péninsule du Liaodong, et que ses soldats entraient facilement à Pékin pour mettre fin à l'insurrection des Boxers, les citoyens de Blagovechtchensk percevaient un danger existentiel en provenance de la Chine. La réponse à cette perception fut l'annihilation de la population chinoise, mandchoue et daure à Blagovechtchensk et dans ses alentours, ainsi que l'élimination des soixante-quatre villages chinois de la rive est de l'Amour, ce qui affirma, une fois de plus, la domination totale de la Russie sur cet espace.

Dans le contexte général de l'insurrection des Boxers en Chine, le discours du « péril jaune » n'agit pas seulement en tant qu'idéologie justifiant la supériorité de l'Empire russe par rapport à son voisin, mais fournit également une justification à la mobilisation et à la guerre pour répondre à une menace

[1890] Voir chapitres 3, 8 et 9.

perçue comme existentielle. Le massacre de Blagovechtchensk fut le fruit de la convergence de la fonction socio-économique et politico-impérialiste du discours du « péril jaune ». Cette convergence engendra une situation de panique au sein de la population, lui fournissant en outre un objet immédiat sur lequel déclencher sa brutalité. La normativité du discours du « péril jaune » est évidente, au vu de la rapidité de la réponse de la population de la région de l'Amour lorsqu'elle crut comprendre que les prévisions concernant une insurrection asiatique contre le monde russe (ou « blanc ») étaient sur le point de se concrétiser. De même, comme nous l'avons montré, d'autres régions sibériennes réagirent également de façon violente. L'image de l'ennemi asiatique existait dans l'imagination de la population russe, façonnée par le discours raciste du « péril jaune » et la reproduction de structures socio-économiques impériales qui imposaient et justifiaient la différence de traitement des travailleurs sur une base raciale.

V. Le discours du « péril jaune » et la guerre russo-japonaise

Dans le cadre de la guerre russo-japonaise, le discours du « péril jaune » fut mobilisé principalement dans sa fonction politico-impérialiste, et nous verrons dans notre dernier chapitre comment ce phénomène a été traité dans la littérature russe. Néanmoins, la violence de ce conflit, ainsi que le déploiement d'un dispositif important de propagande de la part du régime tsariste recourant abondamment aux clichés racistes du discours du « péril jaune », nous poussent à élargir notre analyse. Les faits principaux concernant la guerre russo-japonaise ayant déjà été analysés par de nombreux auteurs, nous nous contenterons tout d'abord d'en résumer les événements principaux en nous penchant sur les causes du déclenchement de la guerre. Par la suite, nous proposerons une interprétation de quelques pancartes populaires de cette époque, qui mobilisent, nous le verrons, tous les éléments relatifs au discours du « péril jaune » mis en évidence dans le cadre de notre recherche. Il s'agira de montrer comment ce discours fut utilisé lors de la campagne de mobilisation et de soutien à la guerre russo-japonaise. Il est vrai que cette guerre permit une utilisation publique d'insultes racistes, d'illustrations haineuses et de slogans impérialistes et messianiques s'employant à démontrer la supériorité russe et sa mission civilisatrice en Asie. Nous mettrons ainsi en lumière l'utilisation du discours du « péril jaune » à des fins aussi bien militaires que de mobilisation de la population.

VI Entre sous-évaluation de l'ennemi et cupidité

La guerre russo-japonaise fut une confrontation directe entre deux puissances impérialistes modernes en lutte pour le partage de zones d'influence en Asie nord-orientale[1891]. Les territoires sur lesquels tant les Russes que les Japonais souhaitaient projeter leur influence étaient la péninsule coréenne, la péninsule du Liaodong et la Mandchourie méridionale. Entre la fin du XIXe et le début du XXe siècle, la pénétration économique russe en Mandchourie fut planifiée par le ministre des Finances Witte[1892] en suivant deux stratégies. La première visait à imposer une influence territoriale par le biais d'une « pénétration pacifique »[1893], à savoir la construction d'infrastructures majeures sur le territoire chinois, gérées par des autorités russes, comme l'installation des lignes télégraphiques ou la construction du chemin de fer de l'Est chinois[1894]. La deuxième stratégie consistait à recourir à des moyens coercitifs exercés sur les diplomates Qing[1895] et coréens, ce qui, entre autres, permit à la Russie d'obtenir les concessions de Dalian et de Port-Arthur[1896].

Cette position avantageuse se concrétisait au détriment des ambitions coloniales japonaises. Tokyo avait dû renoncer à la péninsule du Liaodong après sa victoire dans la guerre sino-japonaise (1894-1895), et avait vu les Russes s'y installer à sa place durant les années suivantes. Selon Schimmelpenninck van der Oye, on pourrait faire remonter les origines de la guerre russo-japonaise à cet épisode[1897]. Aux yeux du Japon, l'expansionnisme russe constituait à long terme une menace existentielle. Il l'empêchait de contrôler et d'accéder à des régions riches en ressources naturelles et lui déniait toute possibilité de coloniser des espaces en dehors de ses frontières

[1891] Voir entre autres : Nish Ian, « Stretching out to the Yalu : a Contested Frontier, 1900-1903 », in Steinberg John W, Menning Bruce W., Schimmelpenninck van der Oye David, Wolff David, Yokote Shinji, *The Russo-Japanese War in Global Perspective. World War Zero*, Brill, Leiden, Boston, 2005, pp. 45-64 ; Stolberg Eva-Maria, « "The Unknown Enemy": the Siberian Frontier and the Russo-Japanese Rivalry, 1890s-1920s », in Kowner Rotem (ed.), *Rethinking the Russo-Japanese War 1904-1905*, vol. 1 : *Centennial Perspectives*, Global Oriental LTD, Trowbridge, 2007, pp. 46-51.

[1892] Schimmelpenninck van der Oye David, « The Immediate Origins of the War », in Steinberg John W, Menning Bruce W., Schimmelpenninck van der Oye David, Wolff David, Yokote Shinji, *The Russo-Japanese War in Global Perspective. World War Zero*, Brill, Leiden, Boston, 2005, pp. 29-30.

[1893] Schimmelpenninck van der Oye David, *Towards the Rising Sun…*, pp. 133-146.

[1894] Voir par exemple : Schimmelpenninck van der Oye David, « An Invitation to the Aquarium : Sergei Witte and the Origins of Russia's War with Japan », in Kowner Rotem (ed.), *Rethinking the Russo-Japanese War 1904-1905*, vol. 1 : *Centennial Perspectives*, Global Oriental LTD, Trowbridge, 2007, pp. 32-38, 41-43.

[1895] Schimmelpenninck van der Oye David, *Towards the Rising Sun…*, pp. 147-158.

[1896] Schimmelpenninck van der Oye David, « The Immediate Origins… », pp. 31-33.

[1897] Schimmelpenninck van der Oye David, « The Immediate Origins… », pp. 26-27.

historiques, ce qui lui aurait pourtant permis de s'affirmer sur un pied d'égalité avec les autres puissances impérialistes de l'époque[1898]. L'idée de la nécessité d'une guerre contre la Russie mûrit après l'intervention des puissances étrangères en Chine, lors de l'insurrection des Boxers.

À ce moment, non seulement la présence militaire russe en Mandchourie semblait devenir permanente, mais elle visait désormais ouvertement la Corée. En 1903, le tsar Nicolas II décida de financer les projets de l'aventurier Aleksandr Bezobrazov (1855-1931)[1899] qui lui fut probablement présenté par le prince Oukhtomski[1900]. Ces projets prévoyaient la création d'une compagnie russe pour l'exploitation du bois dans le bassin du fleuve Yalu en Corée septentrionale, près de la frontière avec la Russie[1901]. Cette compagnie n'était pas conçue comme une simple entreprise commerciale privée. D'un point de vue économique elle était peu intéressante. Toutefois, de l'avis de Nicolas II, elle pouvait servir d'un point de vue géostratégique. Il s'agissait, selon les mots du tsar lui-même, de promouvoir l'exportation des « idées russes » et d'afficher l'influence de Saint-Pétersbourg dans les affaires internes coréennes[1902]. Bezobrazov, de son côté, avait une attitude audacieuse. Sa compagnie utilisa le prétexte de l'exploitation du bois pour construire des infrastructures logistiques et militaires au-delà de la frontière avec la Corée[1903]. En même temps, il demanda au tsar de renforcer le dispositif militaire de l'Extrême-Orient russe, pour augmenter la pression sur la frontière coréenne. Nicolas II[1904] se débarrassa de ceux autour de lui qui lui suggéraient d'adopter une attitude plus prudente dans cette région[1905]. Ainsi, le ministre des Affaires étrangères Vladimir Lamsdorf (1845-1907) et le ministre de la Guerre Alekseï Kouropatkine (1848-1925) furent éloignés des questions concernant l'Extrême-Orient russe, ce qui causa la démission de Kouropatkine[1906]. Witte, en raison de sa politique prudente en Asie, fut également remplacé par son

[1898] Stolberg Eva-Maria, « "The Unknown Enemy…" », pp. 46-51.
[1899] Lukoianov Igor V., « The Bezobrazovtsy », in Steinberg John W, Menning Bruce W., Schimmelpenninck van der Oye David, Wolff David, Yokote Shinji, *The Russo-Japanese War… in Global Perspective. World War Zero*, Brill, Leiden, Boston, 2005, pp. 70-81 ; Schimmelpenninck van der Oye David, *Towards the Rising Sun…*, pp. 187-190.
[1900] Laruelle Marlène, « Le "péril jaune" chez les nationalistes… », p. 114.
[1901] Lukoianov Igor V., « The Bezobrazovtsy », pp. 68-71.
[1902] Cité in : Lukoianov Igor V., « The Bezobrazovtsy », p. 70.
[1903] Nish Ian, « Stretching out to the Yalu… », pp. 57-58.
[1904] Pour une réflexion sur les responsabilités de Nicolas II dans le déclenchement de la guerre russo-japonaise, voir entre autres : Frankel Jonathan, « The War and the Fate of the Tsarist Autocracy », in Kowner Rotem (ed.), *The Impact of the Russo-Japanese War*, Routledge, Abingdon, 2007, pp. 54-59.
[1905] À propos des positions de Witte, Lamsdorf et Kouropatkine, voir notamment Schimmelpenninck van der Oye David, « The Immediate Origins… », pp. 34-38.
[1906] Nish Ian, « Stretching out to the Yalu… », p. 61.

rival Edouard Pleske (1852-1904) au poste de ministre des Finances[1907]. Il fut ainsi contraint d'accepter le poste de président du Conseil des ministres, en principe plus prestigieux, mais avec moins de pouvoir effectif. En parallèle, l'amiral Evgueni Alekseïev, qui avait déjà participé à la répression des Boxers en 1900, fut nommé vice-roi de l'Extrême-Orient[1908]. Cette nomination constitua un tournant dans l'approche de Nicolas II relative aux questions extrême-orientales[1909]. L'historien Ian Nish a remarqué qu'à la suite de ces changements, « la stratégie à Saint-Pétersbourg n'était plus entre les mains des personnes les mieux informées et le sentiment d'urgence faisait défaut »[1910].

Comme beaucoup d'autres, Alekseïev, qui d'ailleurs faisait partie du cercle des proches de Bezobrazov[1911], sous-évaluait les progrès militaires japonais et encourageait une politique agressive russe en Asie. Les plans élaborés par ses officiers en cas d'accroissement des tensions avec les Japonais se réduisaient au maintien d'un positionnement défensif. Il y avait effectivement la conviction que la seule présence de la flotte russe à Port-Arthur découragerait tout aventurisme maritime des Japonais[1912]. Dans le cas d'un débarquement japonais en Corée, en revanche, le plan prévoyait de profiter du terrain difficile de la Mandchourie pour maintenir la ligne défensive et attendre l'arrivée d'un nombre de divisions suffisant pour repousser l'attaque[1913]. L'idée que les défenses russes ne parviendraient pas à contrer une attaque japonaise ou que la flotte du Pacifique ne serait pas capable d'intimider ses adversaires semblait invraisemblable[1914].

En général, la plupart des militaires et des ministres russes sous-estimaient les progrès en matière de modernisation que l'armée japonaise avait accomplis durant la deuxième moitié du XIXe siècle en suivant l'exemple prussien. Néanmoins, selon l'opinion de Kouropatkine, qui en avait passé en revue les effectifs du 10 au 28 juin 1903[1915], l'armée japonaise avait désormais atteint une puissance comparable à celle des armées européennes les plus importantes, à

[1907] Schimmelpenninck van der Oye David, « An Invitation to the Aquarium… », p. 40.
[1908] Schimmelpenninck van der Oye David, « The Immediate Origins… », p. 39.
[1909] Schimmelpenninck van der Oye David, « An Invitation to the Aquarium… », pp. 40-41.
[1910] Nish Ian, « Stretching out to the Yalu… », p. 63.
[1911] Sur les personnages proches de Bezobrazov voir : Lukoianov Igor V., « The Bezobrazovtsy… », pp. 65-86.
[1912] Piouffre Gérard, *La guerre russo-japonaise sur mer*, Marines Éditions, Nantes, 1999, pp. 51-53.
[1913] Piouffre Gérard, *La guerre russo-japonaise*…, pp. 51-53 ; Menning Bruce W., « Neither Mahan nor Moltke : Strategy in the Russo-Japanese War », in Steinberg John W, Menning Bruce W., Schimmelpenninck van der Oye David, Wolff David, Yokote Shinji, *The Russo-Japanese War in Global Perspective. World War Zero*, Brill, Leiden, Boston, 2005, pp. 144-145.
[1914] Piouffre Gérard, *La guerre russo-japonaise*…, p. 53.
[1915] Nish Ian, « Stretching out to the Yalu… », p. 59.

l'exception de la cavalerie[1916]. De ce fait, Kouropatkine déconseilla résolument d'assumer des postures trop provocatrices face à Tokyo[1917] et avança plutôt l'idée d'un accord à l'amiable entre la Russie et le Japon pour le partage de sphères d'influence exclusives[1918]. Pourtant, à Saint-Pétersbourg, ceux qui soutenaient cet avis étaient minoritaires (principalement Witte et Lamsdorf), et leurs conseils ne furent pas écoutés.

VII Évaluer les Japonais selon le prisme de l'infériorité raciale

Le discours du « péril jaune » et les clichés racistes qui lui étaient liés jouèrent un rôle fondamental dans la détermination des choix politiques et stratégiques russes sur l'échiquier de l'Asie nord-orientale au début du XX^e^ siècle[1919]. Malgré les preuves qui soulignaient la modernité de l'appareil militaire japonais, la Cour impériale et les cabinets ministériels continuaient à considérer le Japon comme une puissance faible, inférieure à une quelconque puissance européenne, et incapable de menacer sérieusement l'armée russe[1920]. La raison principale qui sous-tendait cette perception tenait à la conviction de la supériorité[1921] de la Russie sur l'Asie, véhiculée par le discours intellectuel des dernières décennies du XIX^e^ siècle en Russie[1922]. Comme nous le verrons, ce sentiment fut cultivé par la propagande tsariste durant les premiers mois de la guerre, encourageant, entre autres, une approche erronée de l'organisation de l'appareil militaire stationné en Extrême-Orient.

Comme l'a fait remarquer Datsychen, cette attitude était largement partagée par la presse russe et ce même jusqu'en janvier 1904, soit durant les semaines qui avaient suivi la première attaque japonaise :

« [La presse russe] ne laissait en rien entendre que le peuple russe était engagé dans une guerre pénible ; dans le meilleur des cas, on pouvait supposer qu'en Extrême-Orient, il serait amené à lutter contre quelques désordres ». Cette

[1916] Jukes Geoffrey, *The Russo-Japanese War 1904-1905*, Osprey Publishing, Oxford, 2002, p. 21.
[1917] Nish Ian, « Stretching out to the Yalu… », p. 60.
[1918] Jukes Geoffrey, *The Russo-Japanese War…,* p. 21.
[1919] Stolberg Eva-Maria, « "The Unknown Enemy…" », pp. 46-51.
[1920] Filippova Tatiana, « Images of Foe in the Russian Satirical Press », in Steinberg John W, Menning Bruce W., Schimmelpenninck van der Oye David, Wolff David, Yokote Shinji, *The Russo-Japanese War in Global Perspective. World War Zero*, Brill, Leiden, Boston, 2005, pp. 411-412.
[1921] Nish Ian, « Stretching out to the Yalu… », pp. 63-64.
[1922] Nous aborderons ce sujet dans le chapitre 12, voir également le chapitre 7.

opinion exprimée à la veille et au tout début de la guerre russo-japonaise peut sembler paradoxale, mais à première vue seulement. En fait, la presse russe reflétait l'état d'esprit de la société russe qui ne souhaitait pas combattre le Japon, qui ne voyait aucun danger de guerre avec le voisin du Pacifique et qui ne croyait pas à la légitimité de la guerre à venir. »[1923]

Il faut toutefois remarquer que, jusqu'en 1903, le débat avait été souvent plus nuancé au sein de la presse. Plusieurs voix s'étaient élevées dans des journaux tant locaux que nationaux pour discuter des préoccupations qu'engendraient la perspective d'une confrontation militaire avec le Japon, en raison principalement des succès de ses réformes modernisatrices[1924]. Toutefois, ces voix ne furent pas suffisamment influentes.

De leur côté, les Japonais préparèrent leurs stratégies militaires dans le détail par le biais d'opérations d'espionnage qui se servaient d'infiltrés japonais et de collaborateurs chinois[1925], ce qui aura d'ailleurs une forte répercussion sur la perception des immigrés asiatiques dans l'Extrême-Orient russe durant les années qui suivirent la guerre[1926]. Ainsi, les Japonais détenaient non seulement des informations fiables sur les moyens russes en Mandchourie, dans la péninsule du Liaodong et dans la Russie orientale en général, mais également une cartographie très précise des terrains sur lesquels ils menèrent leurs opérations militaires[1927]. Au contraire, les Russes possédaient des informations insuffisantes sur la géographie de la Mandchourie, et manquèrent souvent de données élémentaires, par exemple le nombre de soldats japonais déployés, faute d'un service de renseignement efficace[1928]. De plus, avant de se lancer dans cette entreprise militaire, le Japon avait soigné ses relations diplomatiques afin d'éviter toute ingérence de la part des puissances navales de la région. Il signa ainsi un traité d'alliance avec les Anglais en 1902 et

[1923] Dacychen Vladimir (trad. Dany Savelli), « La presse et la société russe face à l'éventualité d'une guerre avec le japon (1903-début 1904) », in Savelli Dany (éd.), *Faits et imaginaires de la guerre russo-japonaise (1904-1905)*, Éditions Kailash, Paris, 2005, pp. 62-63.

[1924] Dacychen Vladimir, « La presse et la société russe… », pp. 39-50.

[1925] Inaba Chiharu, Kowner Rotem, « The Secret Factor : Japanese Network of Intelligence-gathering on Russia during the War », in Kowner Rotem (ed.), *Rethinking the Russo-Japanese War 1904-1905*, vol. 1 : *Centennial Perspectives*, Global Oriental LTD, Trowbridge, 2007. Dans les régions du Primorié et du Priamourié, les Russes ne commencèrent à se rendre compte de l'existence d'un phénomène d'espionnage de la part des Japonais qu'en 1903. Stolberg Eva-Maria, « "The Unknown Enemy…" », p. 3.

[1926] Voir chapitre 11.

[1927] Sur ce sujet, voir par exemple : Nish Ian, « Japanese Intelligence and the Approach of the Russo-Japanese War », in Andrew Christopher, Dilks David (eds.), *The Missing Dimension. Governments and Intelligence Communities in the Twentieth Century*, Palgrave, London, 1984, pp. 17-32.

[1928] Marshall Alex, « Russian Intelligence during the Russo-Japanese War, 1904-05 », *Intelligence and National Security*, vol. 22, § 5, 2007, pp. 682-698.

obtint que les Américains restent neutres[1929]. La Russie, de son côté, n'avait pas d'alliés en Asie et son comportement durant et après l'insurrection des Boxers lui avait aliéné la sympathie, non seulement du gouvernement Qing, mais également de la plupart des Mandchous et des Chinois résidant entre le Priamourié, le Primorié et la Mandchourie. Le sentiment de supériorité de l'Empire russe à l'égard du Japon constituait donc une faiblesse d'envergure. Il fut à l'origine de la grande impréparation de l'armée russe par rapport à celle de son ennemi et provoqua la prise de nombreuses décisions néfastes qui aggravèrent la débâcle militaire russe.

VIII Le conflit russo-japonais

Lors de la guerre russo-japonaise, on observa l'affrontement de deux armées modernes, disposant de technologies militaires de pointe[1930]. Ce conflit fut suivi de près par la presse internationale avec des correspondants de guerre, ce qui en fit un cas d'étude unique durant la période précédant la Première Guerre mondiale[1931].

Le 24 décembre 1903, une note remise au gouvernement russe de la part de l'ambassadeur japonais à Saint-Pétersbourg, qui était à lire comme un ultimatum de la part de Tokyo, ne reçut pas de réponse[1932]. La guerre fut déclenchée par le biais d'une première attaque de la part de la flotte japonaise sur Port-Arthur durant la nuit du 8 au 9 février 1904[1933]. La déclaration de guerre de Tokyo ne fut remise que le 10 février et, deux jours plus tard, les premières divisions japonaises débarquaient en Corée. De façon inattendue, dès le début de la guerre, les Japonais réussirent à obtenir le contrôle de la mer Jaune[1934] en profitant de l'approche défensive de la flotte russe qu'ils bloquèrent devant Port-Arthur[1935]. La flotte russe du Pacifique, partagée entre Port-Arthur et Vladivostok, ne réussit à être déterminante à aucun moment. Aussi, les forces de terre japonaises débarquèrent rapidement en Corée et remportèrent une première grande victoire sur le fleuve Yalu. Celle-ci fut

[1929] Schimmelpenninck van der Oye David, « The Immediate Origins… », p. 42.
[1930] Steinberg John W, « The Operational Overview », in Steinberg John W, Menning Bruce W., Schimmelpenninck van der Oye David, Wolff David, Yokote Shinji, *The Russo-Japanese War in Global Perspective. World War Zero*, Brill, Leiden, Boston, 2005, pp. 105-107.
[1931] Steinberg John W, « The Operational Overview… », p. 111.
[1932] Piouffre Gérard, *La guerre russo-japonaise*…, pp. 57-61.
[1933] Piouffre Gérard, *La guerre russo-japonaise*…, pp. 65-78.
[1934] Piouffre Gérard, *La guerre russo-japonaise*…, pp. 56-57.
[1935] Piouffre Gérard, *La guerre russo-japonaise*…, pp. 78-110.

aussi impressionnante qu'inattendue et, grâce à l'écho de la presse, provoqua un choc dans le monde entier[1936]. La forteresse de Port-Arthur fut assiégée à partir de la fin de juillet 1904, alors que l'armée japonaise engageait les détachements russes en Mandchourie en surprenant l'ennemi par sa préparation et sa capacité stratégique[1937]. Malgré une résistance acharnée[1938], Port-Arthur fut conquise par les Japonais fin décembre 1904, alors qu'en Mandchourie, l'armée russe était battue à maintes reprises entre 1904 et 1905, rendant ses faiblesses bien visibles[1939].

Enfin, la tentative de Nicolas II de renverser le cours de la guerre en envoyant la flotte de la Baltique sur le théâtre de guerre se révéla non seulement inutile, mais aussi humiliante[1940]. Les sept mois qui lui servirent pour circumnaviguer le continent africain et traverser l'océan Indien donnèrent au commandant en chef de la marine impériale japonaise, l'amiral Tōgō Heihachirō (1848-1934), le temps nécessaire de se préparer correctement à la bataille et de la gagner facilement[1941]. Après la débâcle navale de Tsushima, pendant que les Japonais lançaient leur dernière attaque sur l'île de Sakhaline[1942], les deux puissances s'accordèrent pour démarrer les négociations de paix sous l'égide américaine à Portsmouth. Le représentant russe fut, de façon amèrement ironique, l'ancien ministre Witte qui avait toujours essayé de limiter l'aventurisme militaire de Nicolas II en Asie. Certes, il est concevable qu'à long terme, une guerre de position aurait pu finir par avantager l'armée russe en raison de la taille de ses effectifs et de ses capacités militaires générales. Néanmoins, la révolution de 1905 qui éclata à Saint-Pétersbourg après le Dimanche rouge du 22 janvier 1905[1943] empêcha Nicolas II d'envisager, au

---

1936 Steinberg John W, « The Operational Overview… », pp. 110-112.

1937 Sur les faiblesses qui conduisirent à la capitulation de l'armée russe durant la guerre, voir : Airapetov Oleg R., « The Russian Army's Fatal Flaws », in Steinberg John W, Menning Bruce W., Schimmelpenninck van der Oye David, Wolff David, Yokote Shinji, *The Russo-Japanese War in Global Perspective. World War Zero*, Brill, Leiden, Boston, 2005, pp. 157-177.

1938 Piouffre Gérard, *La guerre russo-japonaise…*, pp. 129-159.

1939 Pour un récit détaillé des différentes phases de la guerre, voir entre autres : Connaughton Richard, *The War of the Rising Sun and Tumbling Bear*, Routledge, London, 1988.

1940 Luntinen Pertti, W. Menning Bruce, « The Russian Navy at War, 1904-1905 », in Steinberg John W, Menning Bruce W., Schimmelpenninck van der Oye David, Wolff David, Yokote Shinji, *The Russo-Japanese War in Global Perspective. World War Zero*, Brill, Leiden, Boston, 2005, pp. 257-259.

1941 Piouffre Gérard, *La guerre russo-japonaise…*, pp. 211-294.

1942 Sevela Marie, « Chaos versus Cruelty : Sakhalin as a Secondary Theater of Operations », in Kowner Rotem (ed.), *Rethinking the Russo-Japanese War 1904-1905*, vol. 1 : *Centennial Perspectives*, Global Oriental LTD, Trowbridge, 2007, pp. 93-98.

1943 Kujala Antti, « The Japanese General Staff and the Issue of Concerted Anti-Government Action in the Russian Empire, 1904-1905 », in Steinberg John W, Menning Bruce W., Schimmelpenninck van der Oye David, Wolff David, Yokote Shinji, *The Russo-Japanese War in Global Perspective. World War Zero*, Brill, Leiden, Boston, 2005, pp. 271-280.

risque d'une destitution, la poursuite de cette guerre extrêmement coûteuse et qui avait déjà fait des centaines de milliers de victimes[1944].

Le Japon obtint ainsi la reconnaissance de la prééminence de l'influence japonaise sur la Corée, le retrait des contingents militaires russes stationnés en Mandchourie, les concessions russes de la péninsule de Liaodong ainsi que la partie méridionale de l'île de Sakhaline[1945]. Toutefois, Tokyo ne réussit pas à imposer le paiement de réparations de guerre[1946], ni la cession de l'entièreté de l'île de Sakhaline de la part de Saint-Pétersbourg. Cet élément, parmi d'autres, engendra des émeutes nationalistes très violentes au Japon causées par l'exaspération d'une partie de la population face à ce qui fut considéré comme un nouvel échec de la diplomatie japonaise, après une victoire militaire évidente[1947].

IX L'image de l'ennemi asiatique dans les affiches populaires de propagande

Nous avons vu que l'Empire russe n'était pas prêt à la guerre russo-japonaise lorsque celle-ci éclata. Sa naïveté à l'égard de la puissance japonaise peut s'expliquer en grande partie par un imaginaire de l'« Autre asiatique » influencé par le discours du « péril jaune ». Cet imaginaire puisait ses origines dans une perception des Asiatiques qui avait évolué entre la fin du XVIII^e^ siècle et le début du XX^e^ siècle. Nous avons montré que la fonction impérialiste du discours du « péril jaune » était construite autour de la dualité peuple/civilisation supérieure-peuple/civilisation inférieure, qui justifiait idéologiquement l'attitude messianique de la mission civilisatrice russe en Asie (chapitre 5). Nous reviendrons sur cet aspect lorsque nous analyserons la production littéraire et l'évolution de la pensée politique russe durant la seconde partie du XIX^e^ siècle dans le chapitre 12[1948]. Toutefois, durant la guerre russo-japonaise, nous trouvons un autre exemple de l'influence du discours du « péril jaune » sur la représentation de l'« Autre asiatique » au sein de la

[1944] Bushnell John, « The Specter of Mutinous Reserves : How the War Produced the October Manifesto », in Steinberg John W, Menning Bruce W., Schimmelpenninck van der Oye David, Wolff David, Yokote Shinji, *The Russo-Japanese War in Global Perspective. World War Zero*, Brill, Leiden, Boston, 2005, pp. 334-348.
[1945] Souyri Pierre-François, *Nouvelle histoire du Japon*, Perrin, Lonrai, 2010, p. 489.
[1946] Steinberg John W, « The Operational Overview… », p. 128.
[1947] Souyri Pierre-François, *Nouvelle histoire du Japon…*, p. 489.
[1948] Voir également le chapitre 7.

société russe, en particulier dans les affiches populaires de propagande russes, le *loubok* [лубочный плакат].

Le *loubok* était une forme d'art relativement ancienne qui consistait, lors de son apparition au XVII^e^ siècle, en des gravures d'images sur des tablettes de bois. Par la suite, les gravures commencèrent à être réalisées sur des plaques de cuivre avant d'être supplantées par d'autres moyens d'impression comme la lithographie ou la chromolithographie[1949]. Initialement, les *loubki* [лубки] affichaient des contenus religieux et étaient principalement produits dans les monastères orthodoxes. Cependant, à partir du XVIII^e^ siècle, certains *loubki* commencèrent à représenter des scènes tirées de contes populaires ou épiques, ainsi que des scènes ironiques ou satiriques[1950]. La traduction « affiches/pancartes populaires » peut être trompeuse. Comme le remarque la spécialiste Yulia Mikhailova :

« Les "affiches populaires" n'étaient pas vraiment créées par le peuple lui-même, comme l'étaient les chansons, les contes de fées ou les anecdotes. Elles étaient plutôt destinées à être produites *pour* le peuple. »[1951]

Avec l'évolution des techniques d'impression et de gravure, les *loubki* élargirent leur fonction pour devenir l'un des moyens d'informer une population illettrée ou semi-illettrée. Ainsi, les *loubki* se révélèrent utiles pour transmettre des informations concernant les guerres ou les catastrophes naturelles[1952]. Ils furent par exemple mobilisés pour la première fois dans des buts de propagande patriotique durant les guerres napoléoniennes au début du XIX^e^ siècle.

Lors de la guerre russo-japonaise, les « pancartes populaires » [народные картины] firent partie d'un nouvel effort de propagande patriotique de masse mis sur pied par l'administration impériale[1953]. Dans ce contexte, quelque 300 *loubki* furent imprimés[1954]. Néanmoins, cette production fut prolifique

[1949] Stites Richard, « Russian Representations of the Japanese Enemy », in Steinberg John W, Menning Bruce W., Schimmelpenninck van der Oye David, Wolff David, Yokote Shinji, *The Russo-Japanese War in Global Perspective. World War Zero*, Brill, Leiden, Boston, 2005, p. 401.
[1950] Mikhailova Yulia, « Images of Enemy and Self : Russian "Popular Prints" of the Russo-Japanese War », *Acta Slavica Iaponica*, § 16, 1998, p. 32.
[1951] Mikhailova Yulia, « Images of Enemy and Self… », p. 32.
[1952] Mikhailova Yulia, « Images of Enemy and Self… », p. 33.
[1953] Mikhailova Yulia, « Images of Enemy and Self… », p. 31 ; Mikhailova Yulia, « Japan's Place in Russian and Soviet National Identity : From Port Arthur to Khalkhin-gol », in Mikhailova Yulia, Steele M. William, *Japan and Russia, Three Centuries of Mutual Images*, Global Oriental LTD, Folkenstone, 2008, pp. 72-73.
[1954] Stites Richard, « Russian Representations… », p. 401.

seulement durant les premiers mois de la guerre avant d'être peu à peu interrompue alors que les victoires japonaises sur le champ de bataille devenaient embarrassantes pour Saint-Pétersbourg[1955]. Selon Mikhailova, on peut regrouper les *loubki* de cette période historique en trois catégories : allégoriques, réalistes et satiriques[1956]. Pour notre recherche, il n'est pas pertinent d'explorer les contenus des affiches populaires réalistes, à savoir des images de batailles, de mouvements de troupes ou d'autres événements militaires. En revanche, les *loubki* satiriques ou allégoriques nous permettent d'analyser l'imaginaire qui fonde la représentation figurative de l'ennemi japonais, ainsi que les liens qui existent entre ces représentations et le discours du « péril jaune »[1957].

a. Les petits Japonais

Pendant les premiers mois de guerre, ces affiches eurent très souvent recours à des clichés paternalistes. L'ennemi japonais était fréquemment représenté par des figures aux corps beaucoup plus petits que ceux des Russes. Le but de cette représentation visuelle n'était pas uniquement de souligner une différence dans l'aspect physique. Bien sûr, elle sous-entendait que les soldats et, par extension, l'armée russes étaient d'une force supérieure à celle de l'ennemi. Toutefois, l'objectif premier était de créer une image infantilisée des Japonais, contrastant avec les personnages russes, toujours représentés comme des adultes. Ainsi, dans plusieurs pancartes, les Russes semblent devoir s'occuper des caprices hystériques d'enfants japonais qui jouent à la guerre et auxquels il faut donner une leçon. Dans une pancarte de mars 1904, intitulée, *Bonjour, le courage du Japonais* [Здорово, храбрость японца], nous voyons un soldat russe à cheval en train de neutraliser trois soldats japonais.

Le cavalier russe fait aisément face à ses ennemis. Avec sa main droite, il tient une lance qui perce deux Japonais. En même temps, sa main gauche tire par une oreille un troisième soldat qui est obligé de courir à côté du cavalier, évoquant ainsi ce qui ressemble plus à une punition qu'à une action militaire. Malgré les uniformes qu'ils portent, aucun des militaires illustrés ici ne possède d'armements modernes. Les soldats japonais sont tout simplement désarmés, alors que le cavalier russe utilise étrangement une

[1955] Mikhailova Yulia, « Images of Enemy and Self… », pp. 33-34.
[1956] Mikhailova Yulia, « Images of Enemy and Self… », p. 34 ; Mikhailova Yulia, « Japan's Place… », p. 73.
[1957] L'existence de ces liens a été mentionnée par Mikhailova Yulia, « Japan's Place… », p. 75.



Figure 2. *Bonjour, le courage du Japonais*[1958] [Здорово, храбрость японца]. Alamy / Album / British Library.

lance. Il est possible d'interpréter ce choix comme une façon d'infantiliser non seulement les Japonais en tant qu'êtres humains, mais également leurs institutions militaires qui les envoient combattre contre une grande puissance militaire européenne sans disposer de moyens à la hauteur de leur mission. Néanmoins, la scène rappelle également une chasse sportive. Avec sa main droite, le cavalier russe parvient à soulever le corps sans vie d'un des deux Japonais, pendant qu'il inflige une blessure fatale au deuxième et maîtrise les « proies japonaises » à sa droite avec une seule main.

Le choix de la lance comme seule arme utilisée par le soldat russe semble être un clin d'œil à l'imaginaire de l'iconographie mythologique

[1958] *Здорово, Храбрость Японца*, Москва, 10 марта 1904, Самарский областной историко-краеведческий музей им. П. В. Алабина, <https://alabin.ru/kollektsii/knizhno-arkhivnye-sobraniya/kollektsiya-plakatov-i-listovok/plakaty-vremen-russko-yaponskoy-voyny/> [Consulté en ligne le 04/06/2022].

classique. Rappelons par exemple que, dans l'iconographie traditionnelle, Saint-Georges perce le dragon avec une lance et, comme nous le verrons, le dragon est souvent associé, dans l'imaginaire du « péril jaune », à l'Asie menaçante. Outre l'intention d'infantiliser les soldats japonais, ceux-ci sont également réduits au statut de proies, et donc à un statut animal. Le cavalier russe va à la chasse « aux » Japonais comme il pourrait partir à la chasse à la perdrix, et tue ses ennemis avec le même dévouement qu'un saint-guerrier ou qu'un *bogatyr* (héros des épopées médiévales slave-orientales) aurait à accomplir une mission sacrée. Il reste toutefois la menace des vaisseaux militaires sur le fond de l'image, qui affichent le drapeau du soleil levant et qui se dirigent vers les côtes russes. Néanmoins, l'innocuité des soldats transportés par ces navires, comme le montre la scène représentée en premier plan, décrédibilise la menace et communique, une fois de plus, un message de confiance dans les capacités de l'armée russe à défendre son pays.

D'autres affiches exposent l'idée d'infantilisation de l'ennemi japonais :

Dans *La chansonnette de guerre des cosaques du Don* [Боевая песенька донцов] et *Le poing et le fouet savent qui réchauffer* [Кулак да плеть – знают кого погреть], un officier japonais de très petite taille reçoit des coups de fouet de la part d'un cosaque sur son postérieur, puis, sur la seconde image, un soldat japonais, qui rappelle plus un collégien qu'un adulte, se fait battre par un marin et un soldat russe qui le tient par le nez. Les deux pancartes comportent des chansons de guerre antijaponaises sous leur illustration. Malgré l'intérêt de ces textes, nous nous limiterons ici à une analyse visuelle de ces documents. Le contexte des actions dépeintes sur ces deux pancartes est le siège de Port-Arthur. La Russie semble remporter facilement la bataille en détruisant la marine japonaise avec son artillerie. Les actions en premier plan ne font qu'utiliser les clichés habituels d'une armée japonaise faible et enfantine, dont les représentants se font donner une leçon par des Russes adultes et sévères. Ainsi, la narration de ces *loubki* ne prend pas en compte la gravité de la situation militaire, et exemplifie la déconnexion de la réalité qui caractérisa les réactions de la plupart des institutions militaires et de la propagande russes à la suite de l'attaque japonaise.



Figure 3. *La chansonnette de guerre des cosaques du Don*[1959] [Боевая песенька донцов]. https://statehistory.ru.

[1959] *Боевая Песенька Донцов*, Москва, 25 февралья 1904, Россия История Государства, <https://statehistory.ru/2197/Russko-yaponskaya-voyna--Plakaty-Rossii--CHast-II/> [Consulté en ligne le 04/06/2022].



Figure 4. *Le poing et le fouet savent qui réchauffer*[1960] [Кулак да плеть – знают кого погреть]. Alamy / GRANGER Historical Picture Archive.

b. Les Japonais sont sous le contrôle des puissances étrangères

Puisque l'entreprise japonaise était considérée comme absurde et irrationnelle car certainement vouée à l'échec, les affiches allégoriques inséraient souvent des personnages représentant les rivaux occidentaux. Dans ces représentations, les puissances qui avaient sympathisé avec le Japon avant le déclenchement du conflit semblaient se servir des Japonais pour affaiblir la Russie. De la sorte, les Japonais étaient manipulés et utilisés en tant que pions dans le Grand Jeu entre l'Empire russe et les puissances anglo-saxonnes, parfois avec l'aide des Chinois. Dans l'illustration, *La chansonnette de guerre des cosaques du Don*, mentionnée plus haut, les représentations allégoriques des États-Unis et de l'Empire Qing se cachent derrière un mur pour observer avec préoccupation la défaite japonaise. Ailleurs, nous retrouvons le thème

[1960] *Кулак да Плеть – Знают кого Погреть*, Москва, 1904, Россия История Государства, <https://statehistory.ru/2197/Russko-yaponskaya-voyna--Plakaty-Rossii--CHast-II/> [Consulté en ligne le 04/06/2022].



Figure 5. *Vasia Flotski*[1961] [Вася Флотский]. Alamy / CPA Media Pte Ltd.

de la conspiration internationale antirusse menée par l'Empire britannique et les États-Unis contre la Russie. Celle-ci est bien explicite dans l'affiche *Vasia Flotski* [Вася Флотский].

Dans ce *loubok*, un officier japonais (probablement l'amiral Togo) observe une bataille maritime, où les bateaux japonais se font détruire par l'artillerie russe de la forteresse de Port-Arthur. La posture peu naturelle de l'amiral japonais est semblable à celle d'un singe[1962], ce qui renvoie à l'idée selon laquelle les Japonais seraient des êtres inférieurs et non complètement humains. Autour du Japonais, les Américains et les Anglais conspirent en lui fournissant des armements et du soutien stratégique. Encore une fois, la Russie est représentée par des militaires simples et insouciants. Chargés de la défense de Port-Arthur le soldat et le marin regardent leurs ennemis d'un air amusé et condescendant. Cette typologie de représentation contribuait à développer le discours de la supériorité raciale et civilisationnelle russe. Les Japonais, décrits comme des personnages enfantins, hystériques ou aux traits animalesques, sont repoussés par la sagesse, la tranquillité, mais aussi le caractère résolu des combattants russes.

[1961] *Вася Флотский*, Русско-Японская Война 1904, 1904, <http://russiahistory.ru/russkie-plakaty-perioda-russko-yaponskoj-vojny/> [Consulté en ligne le 04/06/2022].

[1962] Sur l'association entre Japonais et singes dans les publications russes de l'époque, voir entre autres : Stites Richard, « Russian Representations… », p. 404-407.

c. Les allégories du « péril jaune »

En parallèle aux images présentées ci-dessus, il existait d'autres représentations plus menaçantes et qui mobilisaient plus ouvertement le discours du « péril jaune ». Ainsi, l'affiche *Attaque sur Port-Monnaie* [Атака на Порт-Монэ] reflète à nouveau l'accusation portée aux États-Unis de financer la guerre japonaise contre la Russie. La différence ici se situe dans la représentation des Japonais. Ces derniers apparaissent comme des lilliputiens ou des fourmis, voire des rats (à nouveau une zoomorphisation partielle), qui attaquent le capital américain à l'instar de petits parasites.

Il s'agit du recours au célèbre cliché renvoyant à la « multitude jaune », où les individus asiatiques sont souvent comparés à des insectes, menaçant le bien-être des sociétés « blanches ». Comme nous le verrons dans le chapitre 12, en Russie, la guerre russo-japonaise semblait être la réalisation des prophéties du discours du « péril jaune » qui s'étaient largement répandues vers la fin du XIX^e^ siècle. En 1904, l'artiste V. Oulianov proposa ainsi cette interprétation allégorique du « péril jaune ».

Dans la gravure d'Oulianov, le cliché du « péril jaune » est allégoriquement évoqué par la présence d'un dragon. Cette bête mythologique, qui symbolise ici l'Asie, fait sortir de sa bouche une horde innombrable de soldats japonais prêts à la bataille et la conquête. L'idée évoquée est celle d'une civilisation asiatique agressive et dangereuse. Les innombrables Japonais qui sortent de la bouche du dragon n'ont ni visages ni caractéristiques spécifiques. Ces formes bougent, sont compactes et collectivement conscientes de leur mission.

Enfin, on peut mentionner un dernier exemple de *loubok,* intitulé *À la guerre de la Russie contre le Japon* [К войне России с Японей], qui mobilise un cliché du discours du « péril jaune » que nous avons déjà traité dans les chapitres précédents.

Cette pancarte est visiblement inspirée du tableau *Völker Europas, wahrt eure heiligsten Güter* commandé en 1895 par Guillaume II au peintre Hermann Knackfuß et que nous avons déjà mentionné au chapitre 4[1963].

[1963] Dans son analyse, Yulia Mikhailova propose une interprétation de cette image qui nous paraît partiellement problématique, car elle ne prend pas en compte l'influence du discours du « péril jaune » sur la représentation de l'« Autre oriental » en Russie. S'il est vrai que la Russie peut sembler, comme le soutient la chercheuse, un « héraut de la paix » [*herald of peace*], Mikhailova ne considère pas le fait que le discours sur la Russie comme porteuse de paix en Asie était un discours colonial et impérialiste. Mikhailova Yulia, « Images of Enemy and Self… », pp. 34-35 ; Mikhailova Yulia, « Japan's Place… », p. 73.



Figure 6. *Attaque sur Port-Monnaie*[1964] [Атака на Порт-Монэ]. Alamy / Album / British Library.

[1964] *Атака на Порт-Монэ*, Москва, 1904, <http://russiahistory.ru/russkie-plakaty-perioda-russko-yaponskoj-vojny/> [Consulté en ligne le 04/06/2022].



Figure 7. À gauche Oulianov V. *Le péril jaune*, Représentation allégorique, 1904[1965]. À droite Version couleur de la représentation allégorique de V. Oulianov, exposée dans la salle permanente du Musée régional Grodekov de la ville de Khabarovsk sans aucune mise en contexte. Photo de l'auteur.

Contrairement à la représentation du peintre allemand, la Russie fait seule face au démon (et non pas un Bouddha dévastateur) asiatique. Aucune autre puissance européenne n'est à ses côtés. Elle porte une cotte de mailles et une épée qui rappellent l'ancienne *Rous*, alors que sur son épaule se pose l'aigle bicéphale impérial. Ces symboles, unis à la croix et à l'icône sur sa poitrine, renvoient à une continuité historique et au caractère sacré de la mission russe en Asie. L'ange blanc, qui vole dans le ciel au-dessus d'elle, confirme le mandat divin de vaincre les forces du mal (sataniques) asiatiques. On reconnaît ici un des plus anciens lieux communs du discours du « péril jaune », à savoir celui de l'assimilation de l'Asie au berceau des forces démoniaques (voir l'assimilation de l'Asie aux terres de Gog et Magog au Moyen Âge, comme nous l'avons vu aux chapitres 2 et 5). Malgré l'aspect effrayant (quoique grotesque) du démon, la Russie personnifiée ne montre aucune peur et accepte son destin à la fois de défenseuse de l'Europe et de future dominatrice de l'Asie.

[1965] Ульянов В., *Желтая Опасность*, Аллегорическая Картина В. Ульянова, 1904.



Figure 8. *À la guerre de la Russie contre le Japon*[1966] [К войне России с Японей]. Wikimedia commons.

[1966] *К войне России с Японей*, Литография Товарищества И. Д. Сытина, Москва, 28 Апреля 1904.

Soulignons la présence ici d'un message implicite à la fois patriotique et impérialiste : alors que la Russie est en principe la partie agressée dans le cadre de cette guerre, la propagande la représente comme insouciante et confiante pour affronter l'avenir. Une victoire russe dans la guerre russo-japonaise n'aurait pas seulement signifié une reconnaissance internationale de la domination russe sur la Corée et la Mandchourie, mais elle aurait aussi ouvert la voie à une expansion ultérieure de la sphère d'influence russe sur le Japon. Du moins, tel était sans doute le souhait caché de certains :



Figure 9. *L'ennemi est effrayant, mais Dieu est miséricordieux*[1967] [Страшен враг, но милостив Бог]. CPA Media Pte Ltd.

[1967] *Страшен враг, но милостив Бог*, Хромо-Литография Коноваловой, Москва, 28 Февраля 1904.

Sur la pancarte *L'ennemi est effrayant, mais Dieux est miséricordieux* [Страшен враг, но милостив Бог], le rêve d'une contre-attaque russe qui, depuis la Mandchourie, pourrait piétiner les Japonais en Corée et oser le grand saut vers les côtes japonaises était utilisé pour renforcer le moral des citoyens russes vis-à-vis de la guerre[1968]. Dans ce contexte, la guerre apparaît comme une opportunité permettant au cosaque russe de mettre allégoriquement dans ses poches d'autres populations asiatiques.

Nous avons montré comment, en 1904, le discours du « péril jaune » fut évoqué par la propagande impériale dans sa fonction plutôt patriotique et impérialiste. L'« Autre asiatique » était représenté, par le biais du recours à des clichés racistes, à la fois comme une créature menaçante, mais inférieure, tandis que la Russie pouvait se montrer confiante et poursuivre sa mission civilisationnelle sacrée. On l'a vu, le sentiment de confiance était injustifié et fut l'une des causes de la catastrophe militaire que la guerre russo-japonaise représenta pour la Russie. Si au début du XX^e^ siècle, le discours du « péril jaune » en Russie justifiait la mise en place d'une politique coloniale en Asie, le racisme profond qu'il sous-entendait influença les considérations militaires de Nicolas II et de la plupart de ses conseillers. La guerre qui résulta de la collision entre les convoitises russes et japonaises en Asie réduisit les espoirs de gloire de Saint-Pétersbourg, transformant dès lors le discours sur le « péril jaune » en un narratif noir et apocalyptique, comme nous le verrons dans le chapitre 12.

Conclusion

L'intervention russe lors de l'insurrection des Boxers et la guerre russo-japonaise furent deux événements marquants de l'histoire des relations de l'Empire russe avec ses voisins asiatiques. Ils comportèrent un certain degré d'unicité par rapport à ceux qui caractérisèrent les évolutions d'autres puissances impérialistes exerçant leur pouvoir colonial dans l'espace transpacifique. Mais la guerre russo-japonaise constitua un fait historique unique, car il n'y eut pas d'autres conflits similaires en Asie à la même époque. De même, les événements qui impliquèrent la Russie lors de l'insurrection des Boxers furent spécifiques. En particulier, le pogrom de Blagovechtchensk

[1968] L'analyse faite par Yulia Mikhailova de cette image ignore, là encore, le contexte géopolitique de l'époque et les convoitises russes sur les terres des pays de l'Asie nord-orientale. Mikhailova Yulia, « Images of Enemy and Self… », pp. 38-39.

se déroula en territoire russe, et non en territoire chinois, contrairement à tous les autres actes de violence qui caractérisèrent le comportement des militaires de l'Alliance des huit nations en Chine entre 1900 et 1901. En outre, l'intervention de l'armée russe en Mandchourie répondait à des convoitises coloniales par rapport à la Mandchourie, et impliqua la mobilisation d'un vaste contingent militaire, le deuxième en nombre d'effectifs après le contingent japonais. Malgré ces spécificités, les actions russes furent influencées par l'existence en Russie d'un discours aux connotations racistes à l'égard des populations asiatiques, comme ce fut le cas pour d'autres épisodes de violence qui se produisirent dans différents espaces de la région transpacifique entre la fin du XIXe siècle et le début du XXe siècle[1969]. En même temps, le déroulement de ces événements renforça la diffusion du discours du « péril jaune » au sein de la population et des élites russes, en s'imposant comme des preuves de la véracité de ce discours.

Il semble dès lors difficile d'évoquer une différence assez profonde pour justifier l'idée d'un exceptionnalisme de la trajectoire impériale russe par rapport à celle d'autres puissances impérialistes présentes sur l'échiquier transpacifique à la même époque. Tout au long du XIXe siècle, l'Empire russe exprima des convoitises impérialistes, tout d'abord sur les régions du Priamourié et du Primorié, puis sur les ports de Dalian et de Port-Arthur, et enfin sur l'ensemble du territoire de la Mandchourie, sur la péninsule du Liaodong, sur la péninsule coréenne, ainsi que sur d'autres régions de l'Asie centrale. Dans toutes ces situations, la Russie invoquait des raisons paternalistes et universalistes et elle se victimisait de façon opportuniste afin de réclamer de nouveaux territoires ou de nouvelles sphères d'influence et atteindre ses objectifs d'expansion coloniale. Plus important encore, dans toutes ces situations, le discours du « péril jaune » était mobilisé par le recours à l'entièreté de ses clichés, tant ceux portant sur des concepts de supériorité raciale que ceux visant à évoquer une menace existentielle en provenance de l'Asie, face à laquelle la Russie devait intervenir militairement pour se protéger elle-même ainsi que toute la civilisation chrétienne-européenne.

Enfin, au début du XXe siècle, comme nous l'avons montré, le discours du « péril jaune » fut à la fois un outil de propagande actif utilisé consciemment par les élites pour influencer la population russe, et une idéologie bien enracinée dans les organes décisionnels de l'Empire et de sa population.

[1969] Voir chapitre 3.

Chapitre 11

Remplacer la « main-d'œuvre jaune » sur les sites de construction des chemins de fer dans la région de l'Amour

Comme nous l'avons montré au chapitre 3, la construction de grandes lignes de chemin de fer fut un élément qui, durant la seconde moitié du XIX^e^ siècle, caractérisa les régions récemment colonisées de l'espace transpacifique, en particulier celles situées sur le continent nord-américain (États-Unis et Canada). Nous avons montré, entre autres, à quel point, dans ces contextes, la main-d'œuvre asiatique fut exploitée massivement. Saint-Pétersbourg promut également un projet titanesque pour relier ses régions orientales au reste de l'Empire. Des discussions de haut niveau sur la nécessité de construire un chemin de fer transsibérien virent le jour dans les cabinets ministériels à partir des années 1880, et les raisons de ce projet étaient principalement sécuritaires[1970]. Un réseau ferroviaire connectant les centres de l'Empire à l'Extrême-Orient permettrait un déploiement plus rapide des militaires en cas de besoin. La construction de la ligne transsibérienne commença au début des années 1890. Si pour la partie sibérienne et jusqu'au lac Baïkal, la main-d'œuvre employée était de citoyenneté russe ou était importée d'Europe occidentale (en particulier d'Italie), dans le Primorié, pour la construction du tronçon reliant Vladivostok

[1970] MARKS Steven Gary, *Road to Power : the Trans-Siberian Railroad and the Colonization of Asian Russia, 1850-1917*, Cornell University Press, Ithaca, N.Y., 1991, pp. 41-45.

à Khabarovsk en côtoyant la rivière Oussouri, de nombreux travailleurs chinois, japonais et coréens (jusqu'à environ 60 % de la force de travail employée pour la construction de ce tronçon en 1897) furent mobilisés[1971]. À partir de 1897, commencèrent également les travaux de connexion de Vladivostok et, par la suite, de Port-Arthur, avec la ligne transsibérienne à travers la construction du chemin de fer de l'Est chinois, qui traversait la Mandchourie chinoise et qui fut achevé en 1903. Néanmoins, à la suite de la guerre russo-japonaise, apparut la nécessité de connecter Tchita à Khabarovsk à travers une ligne ferroviaire se trouvant complètement en territoire russe, au nord du fleuve Amour, ce qui nécessita une remarquable mobilisation de main-d'œuvre.

Dans ce contexte, entre 1908 et 1910, le gouvernement russe approuva une loi visant à interdire l'engagement d'ouvriers étrangers pour les projets de construction financés par des fonds publics dans les régions de l'Extrême-Orient de l'Empire russe et, en particulier, pour ceux qui concernaient la construction du tronçon de l'Amour du chemin de fer transsibérien. Il s'agissait de la « Loi sur l'établissement dans le Gouvernorat général du Priamourié et dans la région de la Transbaïkalie, ainsi que dans le Gouvernorat général d'Irkoutsk, de limitations du nombre des ressortissants de nationalité étrangère » [Закон об установлении в пределах Приамурского генерал-губернаторства и Забайкальской области, Иркутского генерал-губернаторства ограничений для лиц, состоящих в иностранном подданстве][1972] approuvé définitivement par l'empereur Nicolas II le 9 juillet 1910. La main-d'œuvre composée d'immigrés chinois et coréens était la principale cible de cette loi. La présence de ces travailleurs immigrés asiatiques, comme nous l'avons déjà détaillé dans plusieurs chapitres, nourrissait des débats, au sein de la société russe, sur les possibles menaces de sécurité nationale qu'ils symbolisaient pour l'Empire, ainsi que sur le phénomène de *dumping* salarial que leur présence provoquait. Cette loi constituait ainsi une réponse à l'égard de certaines menaces perçues au sein de l'administration impériale russe : la possibilité d'une nouvelle guerre contre le Japon, un « péril jaune » menaçant les régions extrême-orientales de la Russie, le chômage des ouvriers russes dans des régions problématiques de l'Empire, la colonisation lente et difficile des régions orientales du pays, la sortie d'argent de l'Empire due aux salaires payés

[1971] Marks Steven Gary, *Road to Power…*, pp. 179-181.

[1972] Nous avons retrouvé une copie de la loi au РГИА Ф. 292, Оп. 4, Д. 114, Т. 1, Л. 46. Одобренный Государственным Советом и Государственною Думой Закон об установлении в пределах Приамурского генерал-губернаторства и Забайкальской области, Иркутского генерал-губернаторства ограничений для лиц, состоящих в иностранном подданстве.

aux ouvriers asiatiques employés dans les grands chantiers de construction de l'Extrême-Orient russe, etc. L'idée était non seulement de résoudre tous ces problèmes en même temps, mais également d'encourager l'engagement de Russes sans emploi afin de remplacer la main-d'œuvre asiatique. Les déplacements internes de population étaient perçus comme un instrument efficace visant un remplacement ethnique de la main-d'œuvre dans les terres nouvellement colonisées. Par ailleurs, le but était également de déplacer des populations méprisées hors des frontières nationales.

Dans ce chapitre, en ayant recours à de nombreuses sources primaires conservées dans les Archives d'État russes, nous nous pencherons sur la façon dont cette loi a été discutée et, par la suite, appliquée dans les sites de construction du chemin de fer transsibérien dans la région de l'Amour. Nous examinerons les différentes problématiques émanant des raisons qui ont abouti à la conceptualisation de la loi. Les discussions politiques au sujet des impacts potentiels de cette loi sur l'économie et sur la géopolitique en Russie orientale seront au cœur de notre analyse, tout comme les conséquences pratiques dues à son application, qui mettent l'accent, entre autres, sur la fragilité de l'équilibre social de cette région. On évoquera également l'importance des différentes perceptions des faits et des informations reçues et élaborées par divers acteurs de l'administration nationale et régionale. Ainsi, nous serons en mesure de montrer que l'obstination à suivre des idées de sécurité raciale et civilisationnelle aux frontières encouragea les ministères et de nombreux responsables de haut niveau à prendre de gros risques avec légèreté et à recourir souvent au langage de l'irrationalité afin d'élaborer une interprétation sélective de la situation de l'Extrême-Orient russe ainsi que des priorités de l'Empire dans ces régions.

I Des voix contradictoires en provenance de l'Extrême-Orient

Saint-Pétersbourg était tenue au courant des questions sécuritaires concernant sa frontière extrême-orientale par divers canaux qui permettaient une conceptualisation de la situation géopolitique à l'Est ainsi que l'élaboration des priorités de l'État à ce sujet. Au second semestre de 1907, les objectifs stratégiques du Japon sur l'échiquier du Nord-Est asiatique étaient au cœur de préoccupations grandissantes. Cependant, les informations délivrées aux cabinets des ministres de la capitale russe étaient contradictoires.

En quelques semaines, trois analyses concernant l'actualité géostratégique japonaise, complètement différentes l'une de l'autre, furent ainsi présentées et discutées au niveau ministériel. Les auteurs semblaient tous aptes à faire des recommandations sur les évolutions politiques de l'Extrême-Orient en raison de leur prestige et de leur expérience sur le terrain. Néanmoins, étant donné l'incohérence de leurs conclusions, chaque membre du Conseil des ministres développa une interprétation différente de la situation géopolitique à laquelle la Russie devait faire face.

a. Bakhmetev et l'incohérence des alarmistes : rien à craindre de Tokyo…

Le 5 septembre 1907, l'ambassadeur Gueorgui Bakhmetev (1847-1928), conseiller d'État en charge à Tokyo, expédia une dépêche secrète par laquelle il rejetait toute insinuation concernant la possibilité d'une guerre future contre le Japon[1973]. Après avoir achevé son service à Sofia, Bakhmetev avait été transféré à Tokyo en 1906[1974]. Par conséquent, il n'avait pas vécu longtemps au Japon lorsqu'il envoya sa dépêche. Cependant, il semblait déjà avoir développé des idées assez claires à propos de la politique étrangère japonaise ainsi que du danger que le Japon pouvait représenter pour la Russie :

« Toutes les considérations des alarmistes qui disaient que le Japon aurait besoin d'une nouvelle guerre pour éviter la faillite, considérations dont je n'ai toujours été que peu convaincu, […] me semblent à présent n'avoir aucun fondement logique. »[1975]

Bakhmetev était sûrement témoin de la reprise économique japonaise ainsi que des efforts du pays pour maintenir la modernisation de son armée. Malgré cela, il était persuadé que cette évolution n'avait aucune raison d'être perçue comme une source de danger pour la Russie.

[1973] РГИА Ф. 1276. Оп. 3. Д. 716, Лл. 1-2. Dépêche secrète de Bakhmetev. 05/09/1907.
[1974] Бьюкенен Джордж, *Мемуары дипломата*, Direct Media, Москва, 2017, с. 64.
[1975] РГИА Ф. 1276. Оп. 3. Д. 716, Л. 1. Dépêche secrète de Bakhmetev. 05/09/1907.

b. Rumeurs inquiétantes venant de la frontière sino-russe

Deux jours plus tard, un autre message avec des contenus tout à fait différents fut envoyé, cette fois-ci de Pékin, par l'ambassadeur Dmitri Pokotilov (1865-1908). Ce dernier faisait état de profondes préoccupations et évoquait des problèmes à la frontière qui pourraient potentiellement aboutir à une instabilité politique[1976]. Pokotilov signala avoir été mis au courant d'une quantité consistante de rumeurs en provenance de la Mandchourie ainsi que des principales villes à la frontière russe concernant la préparation dans les régions frontalières chinoises d'une guerre contre la Russie. Certaines de ces rumeurs alertaient sur la volonté des autorités chinoises de chasser les Russes de la Mandchourie et même d'essayer de reprendre les régions de l'Amour et du Primorié avec les forces armées régulières. D'autres rumeurs n'annonçaient pas directement une guerre, mais laissaient entendre une attaque contre la Russie lancée par de puissantes forces de bandits (*khounkhouzy* [хунхузы])[1977]. Presque toutes ces rumeurs émanaient de la sphère militaire russe qui exploitait des agents chinois comme source. Contrairement à Bakhmetev, qui venait de commencer son mandat au Japon, Pokotilov connaissait très bien la Chine. Il fut le premier diplomate russe avec de solides connaissances non seulement de la langue chinoise écrite et orale, mais également de son histoire et de sa culture. Pour cette raison, Sergueï Witte, ancien ministre des Finances, l'avait pendant longtemps considéré comme un homme de valeur et avait apprécié ses excellentes compétences[1978]. Le rapport de Pokotilov avait donc une influence certaine.

Pokotilov savait, d'une part, que, dans le milieu militaire, la tendance était à l'exagération des préoccupations concernant la sécurité nationale. D'autre part, il ne pouvait pas ignorer toutes les informations reçues et décida de rencontrer des ministres chinois. Ces derniers étaient évidemment surpris par ces nouvelles. Ils tentèrent d'expliquer l'origine de ces rumeurs en rappelant l'influence de Tokyo sur les jeunes Chinois qui se rendaient au Japon pour leurs études. Certains revenaient probablement avec d'importants sentiments de colère contre les puissances européennes, en particulier contre

[1976] РГИА Ф. 1276. Оп. 3. Д. 716, Лл. 3-4. Rapport de Pokotilov. 07/09/1907.
[1977] РГИА Ф. 1276. Оп. 3. Д. 716, Л. 3. Rapport de Pokotilov…
[1978] Après avoir étudié plusieurs langues de l'Extrême-Orient, Pokotilov publia des travaux tant sur l'histoire que sur des sujets touchant au commerce et à l'économie de la Chine. Il travailla également pour la banque russo-chinoise ainsi que pour le chemin de fer de Russie orientale avant d'être nommé ambassadeur en 1905. Хохлов Александр Николаевич, « Дмитрий Дмитриевич Покотилов », *Вопросы Истории*, № 5, Май 2011, сс. 36-54.

la Russie[1979]. Pokotilov, quant à lui, insista auprès des ministres chinois pour qu'ils mettent en place des contre-mesures rapides contre la diffusion de ce sentiment antirusse, susceptible d'aboutir à un haut niveau d'instabilité sociale et d'imprévisibilité politique dans les régions frontalières. La dépêche rédigée par Pokotilov rassemblait divers éléments d'inquiétude. La difficulté à mesurer le pouvoir de manipulation de Tokyo sur la population chinoise et sur son idéologie patriotique était certainement la préoccupation la plus dérangeante.

c. L'appel d'Ounterberger à une réponse urgente

Le 25 septembre 1907, le sénateur et gouverneur général du Primorié, Pavel Ounterberger (1842-1921), envoya également un télégramme sur le développement des forces armées japonaises. La position d'Ounterberger allait complètement à l'encontre de l'analyse proposée par Bakhmetev concernant la situation politique courante et promouvait un point de vue bien plus alarmiste que celui de Pokotilov. Ounterberger soulignait que le Japon investissait de façon massive dans la reconstruction et la rénovation de ses forces armées. D'après lui, cet important effort financier avait sans l'ombre d'un doute pour objectif de soutenir (peut-être avec l'aide de la Chine) de futures revendications et agressions contre lesquelles la Russie devait se préparer[1980]. Ses messages plutôt alarmistes furent probablement une source d'inquiétude pour le Premier ministre de l'époque, Piotr Stolypine. Dans ses rapports, Ounterberger avait l'habitude de généraliser la perception de menaces externes à toute la communauté d'immigrés en provenance des pays asiatiques. Sur le Japon, par exemple, il écrivit une lettre secrète à Stolypine le 17 décembre 1908 :

« Donc, selon les informations auxquelles j'accorde toute ma confiance, tous les Japonais de Vladivostok se sont réunis pour former une société clandestine, reçoivent apparemment un soutien matériel du Trésor japonais et dépendent directement du consulat japonais local. »[1981]

[1979] РГИА Ф. 1276. Оп. 3. Д. 716, Л. 3об. Rapport de Pokotilov. 07/09/1907.
[1980] РГИА Ф. 1276. Оп. 3. Д. 716, Л. 5. Télégramme d'Ounterberger. 25/09/1907.
[1981] РГИА Ф. 394. Оп. 1. Д. 7, Л. 143. Message secret d'Ounterberger à Stolypine. № 10765. Khabarovsk. 17/12/1908.

Le statut de service de longue date en Extrême-Orient d'Ounterberger accordait de la crédibilité à ses opinions. De plus, le grand nombre de messages qu'il envoya à Saint-Pétersbourg ainsi que leur ton alarmiste eurent un impact important.

II Les réactions aux voix en provenance de l'Extrême-Orient

Les informations transmises à Saint-Pétersbourg en provenance de l'Extrême-Orient étaient donc contradictoires. De plus, si l'on considère avec quelle insistance le secteur militaire faisait écho aux rapports alarmistes en provenance de la Chine, on peut supposer que les points de vue de Bakhmetev n'auraient pas beaucoup de soutien. Stolypine partagea le télégramme d'Ounterberger (tout comme ses préoccupations) avec le Conseil des ministres dans le but d'obtenir un retour urgent[1982]. Néanmoins, le ministre des Affaires étrangères soutint fermement le point de vue de Bakhmetev. Cette position était justifiée par le récent rapprochement avec le Japon que les responsables de la politique étrangère russe avaient mis en place juste après la guerre[1983]. Cette démarche avait abouti à la ratification d'une série d'accords sur le commerce et sur la pêche, visant à éviter de futurs litiges entre les deux pays[1984]. Cependant, le plus important à retenir de la lettre du ministre des Affaires étrangères était son dernier point, qui affirmait que l'armée russe était incapable de suivre l'évolution très rapide de la modernisation japonaise. Il fallait donc vite prendre des initiatives plus créatives et structurées[1985].

Comme cela avait été le cas avant la guerre russo-japonaise, il fallait investir plus rapidement et mieux dans la modernisation de l'Extrême-Orient russe. Ainsi, les questions éternelles concernant le développement des régions extrême-orientales de l'Empire surgissaient à nouveau : comment procéder, avec quels fonds, par quels moyens, dans quel but et, surtout, en exploitant quelle main-d'œuvre ? À ce propos, la peur d'une nouvelle guerre menée par le Japon ou par une plus mystérieuse alliance sino-japonaise contre la

[1982] РГИА Ф. 1276. Оп. 3. Д. 716, Л. 7. Message de Stolypine à Goubastov. 30/09/1907.
[1983] РГИА Ф. 1276. Оп. 3. Д. 716, Л. 9. Message de Goubastov à Stolypine. 07/10/1907.
[1984] Dans le cadre de ces accords, le droit suivant a été reconnu : « liberté totale d'arrivée, de voyage ou de séjour partout sur le territoire de l'autre partie contractante », et même le droit de possession de propriétés foncières à des fins agricoles pour les citoyens des deux pays sur le territoire de l'autre pays avait été reconnus et ratifié. РГИА Ф. 1276. Оп. 3. Д. 716, Л. 4об. Rapport de Pokotilov. 07/09/1907.
[1985] РГИА Ф. 1276. Оп. 3. Д. 716, Л. 9об. Message de Goubastov à Stolypine. 07/10/1907.

Russie n'était pas l'unique facteur d'influence qui pesait sur les responsables russes. Leurs décisions étaient en effet le résultat d'une lutte politique de longue haleine contre l'immigration de travailleurs asiatiques en Extrême-Orient russe (ou « immigration jaune » comme elle était souvent nommée dans les documents officiels), comme nous l'avons vu dans les chapitres 8 et 9. Cette dynamique avait des racines complexes, allant de la formation d'une idéologie coloniale russe moderne en Asie et de l'exploitation systématique de main-d'œuvre étrangère bon marché à l'influence sur la société russe des idées pseudo-scientifiques racistes occidentales et de la « littérature du péril jaune », en passant par des politiques économiques régionales plus concrètes visant à maintenir à l'intérieur des frontières russes la majeure partie des richesses financières investies par l'État dans le développement de « son » Orient. Néanmoins, la crainte des Japonais accéléra, en quelque sorte, le processus d'intervention de l'État en matière législative, suscitant une impulsion géopolitique à laquelle les sommets politiques de l'Empire se sentirent obligés de répondre rapidement.

III La menace japonaise accélère l'approbation d'une loi « anti-jaunes »

La paranoïa alimentée par la perception d'une nouvelle menace japonaise avait des fondements beaucoup plus concrets que le discours raciste du « péril jaune ». Une guerre avait vraiment eu lieu quelques années auparavant et la Russie avait perdu. Ainsi, entre 1908 et 1910, les organes législatifs russes s'engagèrent dans la discussion et l'approbation d'une loi interdisant la main-d'œuvre asiatique sur tous les sites de construction financés par l'État et situés en Russie orientale. Les postes vacants ainsi créés auraient dû être attribués à des travailleurs russes. Néanmoins, même si l'adoption de la « Loi sur l'établissement dans le Gouvernorat général du Priamourié et dans la région de la Transbaïkalie, ainsi que dans le Gouvernorat général d'Irkoutsk, de limitations pour les ressortissants de nationalité étrangère » en été 1910, fut le résultat de la perception d'un danger en provenance du Japon, ses objectifs ainsi que les raisons sous-jacentes à sa création étaient bien plus profonds. La crainte du Japon semblait plutôt être une excuse pour débuter un processus de substitution ethnique méthodique, car la loi ne visait pas uniquement les citoyens étrangers asiatiques, mais également les Coréens de nationalité russe et tous les allogènes [inorodtsy] considérés comme « jaunes ». Déplacer les Russes à l'intérieur des territoires frontaliers impériaux était un moyen de

réduire sensiblement la présence des Asiatiques dans ces mêmes régions, en augmentant le poids démographique de populations ethniquement slaves. Ce déplacement faisait donc partie d'un processus de colonisation ethnique qui, d'une part, avait des objectifs de politique interne et, d'autre part, affichait de prétendus avantages géopolitiques externes. Les populations qui faisaient l'objet de ces politiques étaient moins des « populations mobiles » que des « populations déplacées ».

Des traces de l'influence d'un discours sur le « péril japonais » dans la législation sont visibles dans de nombreux documents conservés dans les archives historiques d'État russes. Ainsi, l'un des commentaires du 28 octobre 1908 de la Commission financière du projet de loi présenté au ministère de l'Intérieur « concernant les mesures contre l'arrivée en masse des Chinois et des Coréens, tout comme les étrangers de manière générale »[1986] exprimait clairement la nécessité de promouvoir la colonisation en Extrême-Orient russe au moyen d'une population ethnique russe :

« Une importance particulière a été accordée à la question de la lutte contre l'immigration jaune dans nos régions d'Extrême-Orient. Elle a longtemps attiré l'attention du gouvernement et dépend maintenant des conditions politiques et économiques qui ont changé après la guerre en Extrême-Orient. Dans les circonstances actuelles, notre première tâche en Extrême-Orient est, sans aucun doute, l'installation aussi rapide que possible d'une véritable population russe dans la région de l'Amour et le renforcement des liens entre cette frontière et le reste de l'Empire. »[1987]

Cependant, cette remarque laissait immédiatement la place à des évaluations plus classiques de la « menace » constituée par le *dumping* salarial de la main-d'œuvre asiatique :

« Le bien connu manque de prétentions des Chinois et le faible coût de leur main-d'œuvre en font des concurrents extrêmement dangereux pour les travailleurs russes locaux et cette condition devra être prise particulièrement en compte à l'heure actuelle, lorsqu'il a été jugé nécessaire d'intensifier le processus de peuplement [des régions orientales de l'Empire] par le biais de colons en provenance de la Russie européenne. »[1988]

[1986] РГИА Ф. 394. Оп. 1. Д. 7, Лл. 9-10. Rapport de la Commission financière. № 617.
[1987] РГИА Ф. 394. Оп. 1. Д. 7, Л. 9. Rapport de la Commission financière…
[1988] РГИА Ф. 394. Оп. 1. Д. 7, Л. 9. Rapport de la Commission financière…

D'une certaine manière, le danger pouvait donc éventuellement être associé à la possibilité d'une nouvelle guerre contre le Japon, mais il fut également transformé en quelque chose de plus concret et matérialisé en une « présence sur place », intériorisant ainsi une source de préoccupation apparemment extérieure. Le document indiquait clairement que cette « présence » était alimentée par un afflux constant de travailleurs qu'il fallait arrêter afin de défendre les intérêts d'une « population russe qui était en train de s'installer dans la région »[1989].

Dans un tel contexte, l'argument qui consistait à défendre les intérêts d'une classe ouvrière constituée par des immigrés internes devint évidemment une mesure plutôt géostratégique et non pas une initiative motivée par une réelle volonté d'amélioration des conditions sociales de la population russe en général. Le débat se déplaça alors vers la définition des mesures à mettre en place pour combattre la prétendue menace résultant de la présence de la main-d'œuvre « jaune » sur les sites de construction du transsibérien. La Commission affirma que la solution ne pouvait pas simplement venir d'une augmentation et de la collecte des impôts des travailleurs chinois et coréens vivant en Russie, comme l'avait initialement proposé le ministère de l'Intérieur[1990]. Elle recommanda fortement de mettre en place des mesures plus larges et plus efficaces, telles que l'interdiction de louer des terres ou d'autres propriétés de l'État à des citoyens étrangers, l'interdiction d'établir des contrats avec eux ou de les approvisionner. Plus important encore, la Commission encourageait l'interdiction d'engager des travailleurs étrangers pour tout type de travail soutenu et financé par l'État[1991]. Cependant, la question n'était pas simple à résoudre car les infrastructures qui devaient être construites étaient souvent considérées comme stratégiques, et tout obstacle à leur achèvement pouvait facilement relever du domaine de la sécurité nationale. En l'occurrence, la Commission prit en considération les objections venant d'autres départements, notamment celui des affaires militaires, inquiets du fait qu'une rapide mise en œuvre d'une telle décision pourrait entraîner de grandes difficultés dues au manque de travailleurs russes pour achever les infrastructures les plus urgentes. Par conséquent, il fut recommandé d'autoriser les gouverneurs généraux des régions d'Irkoutsk et de l'Amour à introduire des exceptions à la loi si la main-d'œuvre russe

[1989] РГИА Ф. 394. Оп. 1. Д. 7, Л. 9. Rapport de la Commission financière…
[1990] РГИА Ф. 394. Оп. 1. Д. 7, Л. 9 об. Rapport de la Commission financière…
[1991] РГИА Ф. 394. Оп. 1. Д. 7, Л. 9 об. Rapport de la Commission financière…

s'avérait numériquement insuffisante et ce, pendant au moins les trois, voire cinq premières années après l'adoption de cette loi[1992].

Le problème était cependant que l'exception devenait plus importante que la loi, car il fut reconnu qu'« il n'y a à présent aucune possibilité de réaliser d'importants travaux sans l'aide des travailleurs chinois et, en partie, coréens »[1993]. Une grande partie des travaux qui avaient été planifiés étaient considérés comme stratégiques pour des raisons de connectivité (chemin de fer, routes, etc.) ou pour des raisons militaires (casernes, etc.). N'employer que de la main-d'œuvre russe aurait d'ailleurs entraîné également des coûts exponentiels. C'est la raison pour laquelle le ministère de la Guerre suggéra de retarder l'application de cette loi jusqu'à ce que la région de l'Amour soit reliée au reste de l'Empire par le chemin de fer transsibérien. Cette possibilité qui, comme nous l'avons souligné dans le chapitre 3, fut souvent mise en pratique dans d'autres espaces récemment colonisés de la région transpacifique comme au Canada, fut finalement ignorée. Nonobstant les différentes positions soutenues par les uns et les autres, tous les ministères semblaient s'accorder sur un point : malgré tous les éléments problématiques susmentionnés, les mesures devaient être lancées dans un bref délai, c'est-à-dire avant le 1er janvier 1910.

Le rapport de la Commission financière nous offre une vue d'ensemble révélatrice de l'environnement et de la pensée politique qui se cachaient derrière la promulgation de la loi. Afin d'esquisser le contexte légal dans lequel le débat eut lieu, il faut noter que la présence des citoyens asiatiques aux frontières russes était régulée par l'article 344 du « Statut Sibérien » [Учреждение Сибирского] qui fut reconfirmé chaque année de 1892 à 1910. Cette loi concernait principalement les aspects fiscaux et administratifs de la question et conférait au gouverneur général du Priamourié une vaste marge de manœuvre en la matière, ainsi qu'un moyen de pression pratique pour contrôler le flux d'immigration vers la Russie orientale[1994]. Néanmoins, ce moyen de pression fiscal et administratif était faible[1995], tout comme l'était le premier projet de loi du ministre de l'Intérieur de 1908 qui visait, lui aussi, à appliquer seulement un contrôle fiscal et administratif sur les immigrés asiatiques. La Douma trouva ainsi que la proposition du ministre de l'Intérieur

[1992] РГИА Ф. 394. Оп. 1. Д. 7, Лл. 9 об-10. Rapport de la Commission financière…

[1993] РГИА Ф. 394. Оп. 1. Д. 7, Л. 10. Rapport de la Commission financière…

[1994] *Свод законов Российской Империи. Общее содержание*, Томов IV-VIII, Кника вторая, Учреждение Сибирского, ст. 344, <civil.consultant.ru/reprint/books/172/498.html> [Consulté en ligne le 15/11/2019].

[1995] Nous avons évoqué cela dans les chapitres 8 et 9.

ne différait pas sensiblement de l'article 344, qui fut donc reconfirmé en 1908 et 1909, pendant que les termes d'une loi plus stricte, comme on l'a dit, étaient en discussion. La Douma proposa d'ajouter au projet de loi les interdictions de louer des terres aux travailleurs étrangers, d'établir des contrats avec eux et de les engager sur des sites de construction financés par le Trésor.

Malgré cela, comme nous l'avons vu, des ministères et départements très influents avaient non seulement émis de nombreuses objections, mais également insisté pour inclure des exceptions dans la loi. Il s'agissait par exemple de la possibilité d'embaucher des travailleurs asiatiques en cas de nécessité pendant les trois années suivantes. Ce n'est que sous cette version finale que la loi fut définitivement approuvée en 1910[1996].

IV Un mélange de paranoïa, de racisme et de confusion

Si nous considérons les problématiques sur lesquelles les ministres concentrèrent leurs réflexions, nous pouvons constater quelques éléments contradictoires dans les motivations qui les poussèrent à élaborer leur projet de loi. Le besoin urgent d'établir des mesures semblait trouver racine, comme nous venons de le montrer, dans des réflexions géopolitiques en lien avec les préoccupations concernant l'éventuel déclenchement d'une nouvelle guerre en Extrême-Orient de la part du Japon. Les mesures envisagées dans le texte de la nouvelle loi étaient présentées également comme un moyen de forcer le changement de la réalité sociale dans un secteur économique donné, en défendant le droit d'obtenir un salaire plus élevé pour une certaine catégorie de travailleurs : les Russes. Pour ce faire, des méthodes racistes furent utilisées afin de définir qui avait le droit, ou non, de profiter des améliorations des normes salariales. Malgré cela, les conséquences négatives d'un changement aussi radical étaient largement reconnues par la plupart des ministères et logiquement prévisibles. Le résultat fut qu'au moment de l'approbation de la loi, il y avait un consensus général autour de la nécessité d'assumer le risque (qui était de fait bien réel) de créer un choc artificiel pour le marché du travail en Russie orientale.

[1996] De nombreux passages ont été résumés de façon très intéressante dans la note d'accompagnement au texte : РГИА Ф. 394. Оп. 1. Д. 7, Лл. 11-12об. Rapport sur le projet de loi du ministre des Affaires étrangères. Voir aussi : Дятлов Виктор, « Миграция Китайцев… », cc. 83-84

De plus, même si l'incipit du document faisait référence au « péril japonais », la véritable cible de la loi était toute la communauté asiatique de ladite région. Il n'aurait pas été raisonnable de compromettre tant l'économie que la création de l'infrastructure de défense de base de la Russie orientale dans le but de défendre l'Empire russe face à un danger immédiat en provenance du Japon. Cette démarche aurait été absurde parce que l'ennemi aurait immédiatement profité du chaos et du manque d'organisation interne pour finalement attaquer. Les Chinois étaient également considérés comme une menace potentielle, voire tangible, pour diverses raisons[1997]. Cependant, comprendre pourquoi les Coréens[1998] (y compris les Coréens possédant la nationalité russe) faisaient aussi l'objet de cette loi nous mène à prendre en considération l'importance du discours du « péril jaune », qui influença fortement le processus de prise de décisions. Le fait que les Japonais ne pouvaient pas être directement discriminés par une loi russe en raison de l'existence de traités[1999] signés entre ces deux pays après 1905 poussa vraisemblablement le législateur à concevoir une loi visant tous les Asiatiques de façon indiscriminée. Cela n'explique toutefois pas pourquoi les Coréens de nationalité russe furent également pris pour cible.

Une explication dans ce sens pourrait être repérée dans la propagande anti-coréenne très forte et très intensive diffusée par Ounterberger, dont le message était systématiquement rédigé sur des tons apocalyptiques : « Dans les régions russes, en dépit de l'opposition de l'administration, il existe déjà de nombreuses Corées en miniature »[2000]. Cela dit, Ounterberger n'était pas le seul à mobiliser ce genre de discours. Durant les années qui suivirent la guerre russo-japonaise, le discours du « péril jaune » était à son apogée. Cela apparaît de façon évidente dans une note qui résumait la proposition du premier projet de loi de la part du ministère des Affaires intérieures à la Douma d'État en analysant les problématiques qui rendaient nécessaires la rédaction d'une loi efficace contre le flux d'immigrés asiatiques dans le Priamourié[2001]. Le document explicitait que « la pénétration de la race jaune dans cette région

[1997] РГИА Ф. 394. Оп. 1. Д. 7, Лл. 14-15об. Rapport sur le projet de loi du ministre des Affaires étrangères.
[1998] Les Coréens étaient souvent décrits de manière très différente des Japonais et des Chinois. De nombreux Coréens s'intégrèrent dans la société russe, ce qui n'était pas souvent le cas des Japonais et des Chinois. РГИА Ф. 394. Оп. 1. Д. 7, Лл. 15об-16об. Rapport sur le projet…
[1999] РГИА Ф. 394. Оп. 1. Д. 7, Лл. 191-191об. Rapport du ministre des Affaires étrangères. 01/03/1909.
[2000] Cette citation, provenant d'un document envoyé par Ounterberger au président du Département pour la colonisation de l'Extrême-Orient russe au début de 1910, illustre bien le ton fréquemment utilisé par le gouverneur général. РГИА Ф. 394. Оп. 1. Д. 7, Л. 158об. Conclusions d'Ounterberger. № 1243. Khabarovsk. 27/01/1910-01/02/1910.
[2001] РГИА Ф. 394. Оп. 1. Д. 7, Лл. 11-27. Rapport sur le projet de loi du ministre de l'Intérieur.

a pour nous une double signification, politique et économique »[2002]. Par la suite, il analysait longuement les dangers que chaque nationalité différente d'immigrés asiatiques posait pour la Russie. Ainsi, à propos des Japonais, nous pouvons lire ceci :

« En ce qui concerne leur nombre, les Japonais sont les derniers parmi les autres nationalités vivant dans le Priamourié […] mais leur célèbre capacité d'espionnage rend leur présence particulièrement dangereuse. Ce trait de leur caractère national est encouragé avec zèle par le gouvernement japonais qui ne lésine sur aucun moyen pour apprendre dans les moindres détails la situation civile et militaire et la topographie de notre périphérie. Chaque Japonais qui y réside, quelle que soit sa position sociale, est tenu de servir cet objectif politique au mieux de ses forces et capacités. […] Toutes les actions des Japonais résidant ici sont ralliées par un statut secret, qui les voit tous dans une même union politique et économique […]. Les activités politiques de l'union sont dirigées par le gouvernement japonais par l'intermédiaire du comité central de Vladivostok, qui donne ses directives aux branches affiliées de l'union ; ces dernières sont éparpillées partout où il y a des Japonais, et aucun Japonais résidant sur notre territoire depuis plus de trois mois ne peut refuser de participer à l'union. »[2003]

Afin de lutter contre ce redoutable « péril japonais », le document avançait l'idée de constituer une police politique dans l'Extrême-Orient russe, capable de relever le défi posé par les Japonais, en étudiant leurs mouvements et la nature de leurs organisations en Russie[2004]. Nous remarquons dans cet extrait le recours à plusieurs lieux communs du discours du « péril jaune », en particulier la description des citoyens japonais comme aliénés de leurs personnalités et de leur liberté de choix. Ils apparaissent en tant que partie d'un unique corps socio-politique qui les rend prêts à mettre en exécution un plan secrètement élaboré par leurs chefs d'État. L'analyse des Chinois, bien plus nombreux, ne manquait pas, elle non plus, de recourir aux clichés du discours du « péril jaune » :

« La concentration dans les villes de masses aussi importantes de Chinois dans la force de l'âge […] constitue en soi un grave danger, mais ce dernier est accru par le fait que toute cette masse […] est soudée par un sentiment nationaliste

[2002] РГИА Ф. 394. Оп. 1. Д. 7, Л. 13. Rapport sur le projet de loi du ministre…
[2003] РГИА Ф. 394. Оп. 1. Д. 7, Л. 13об. Rapport sur le projet de loi du ministre…
[2004] РГИА Ф. 394. Оп. 1. Д. 7, Л. 14. Rapport sur le projet de loi du ministre…

chinois fortement développé et est unie dans une alliance fraternelle […]. Il est tout à fait possible qu'il (l'État chinois) soit à la tête de ces groupements d'ouvriers chinois qui ont émigré dans notre région. Ceux-ci représentent pour lui toute une armée de volontaires bien disciplinés, qui, au premier signe, sont prêts à se ruer sur la population russe inférieure en nombre des villes du Priamourié, qui, en une seule nuit, peuvent être pillées et transformées en ruines. Nous avons déjà vu un exemple d'un tel soulèvement de masse en 1868, à l'époque de ce que l'on appelle la "guerre des *manzy*" […]. Les travailleurs chinois disent ouvertement que dans quelques années, ils viendront prendre leurs terres et noyer les Russes dans le fleuve de l'Amour. »[2005]

La peur des sociétés secrètes concernait donc les Japonais comme les Chinois, mais dans le cas des Chinois, nous remarquons de surcroît le recours au cliché des multitudes innombrables et de la cinquième colonne toujours en attente des ordres de l'impératrice Qing pour se déchaîner contre la population russe. Pour faire face à cette éventualité, le rapport proposait de s'inspirer de l'exemple des villes américaines qui, sous prétexte de raisons sanitaires, avaient regroupé les Chinois dans les *Chinatowns* pour les garder sous contrôle[2006]. Toutefois, même une action de ce type n'était pas en mesure de rassurer complètement les politiciens russes. Le rapport continuait avec une description qui nous montre le niveau d'influence que le discours du « péril jaune » pouvait exercer :

« À présent, nous ne connaissons que le côté extérieur et ostentatoire de leur vie quotidienne, tandis que toute leur vie sociale intérieure nous reste totalement inconnue et incompréhensible. Ils ont leurs propres théâtres, mais nous ne savons pas quels discours sont adressés à la foule réceptive des spectateurs depuis leurs estrades ; presque tous les Chinois savent lire et écrire, mais nous ne savons pas quelles idées leur sont inspirées par la littérature politique chinoise contemporaine ; ils ont leurs propres associations, leurs réunions pour décider des affaires publiques, mais nous ne savons pas quels discours sont prononcés, quels plans et programmes de base sont élaborés pour leur activité publique ; ils ont leurs impôts, mais tant les budgets de leurs communautés que leur contenu nous sont inconnus ; ils ont leur propre tribunal secret élu, qui prononce même des condamnations à mort, qui sont exécutées immédiatement et sans appel, mais nous ne le savons qu'à partir de descriptions qui remontent aux années quatre-vingt, où elles étaient exécutées

[2005] РГИА Ф. 394. Оп. 1. Д. 7, Лл. 14-14об. Rapport sur le projet de loi du ministre…, Лл. 14-14об.
[2006] РГИА Ф. 394. Оп. 1. Д. 7, Л. 15. Rapport sur le projet de loi du ministre…

tout à fait ouvertement ; ils ont de fait l'esclavage, mais nous ne pouvons pas en protéger nos sujets allogènes [inorodtsy] et les protéger des massacres que leur infligent souvent les Chinois ; ils ont enfin leur gouvernement autonome, mais nous ne savons pas qui, derrière le dos des anciens officieusement élus, s'occupe de la vie sociale des villages chinois. »[2007]

Cet extrait nous montre que le discours du « péril jaune » était le produit de l'ignorance, de l'incompréhension, ainsi que du manque de désir de connaître une culture et une population étrangère. Dans ce cadre, l'« Autre oriental » devenait la personnification de cauchemars irrationnels mais perçus comme réels. Le niveau de paranoïa exprimé dans ces descriptions était très élevé et pouvait aussi être délibérément exagéré pour des raisons politiques. Toutefois, cela ne change pas le fait que ces analyses existaient et qu'elles furent prises en considération durant la période de discussion avant la ratification de la loi.

Le rapport analysait également la présence des Coréens sur les territoires de l'Extrême-Orient russe. Contrairement aux Japonais et aux Chinois, les Coréens étaient jugés plus positivement. Leur bonne volonté d'intégration dans la société russe était soulignée à maintes reprises et on attribuait le fait que certaines communautés n'avaient pas encore assimilé la langue et les mœurs russes, dont la religion, car leurs villages étaient très isolés[2008]. Néanmoins, les villages coréens, malgré leur façade pacifique, pouvaient cacher des dangers :

« Néanmoins, on peut craindre que la population des villages coréens isolés, qui s'avère sous-développée, cloîtrée et spirituellement faible par rapport aux Russes, soit exposée à l'agitation chinoise ou même japonaise. »[2009]

À toutes ces inquiétudes s'ajoutaient celles concernant l'aspect économique de la présence des immigrés asiatiques dans les régions orientales de la Russie. Elles concernaient des aspects de la question que nous avons déjà largement traités : le *dumping* salarial, la différence de productivité entre les travailleurs russes et asiatiques (en particulier chinois), etc.

Dans notre analyse de ce document, nous percevons également un certain degré de confusion concernant la situation dans les territoires de la Russie orientale. Il existait certainement une conviction très répandue et presque dogmatique sur le fait qu'une substitution rapide et significative des

[2007] РГИА Ф. 394. Оп. 1. Д. 7, Л. 15. Rapport sur le projet de loi du ministre…
[2008] РГИА Ф. 394. Оп. 1. Д. 7, Лл. 15об-16. Rapport sur le projet de loi du ministre…
[2009] РГИА Ф. 394. Оп. 1. Д. 7, Л. 16. Rapport sur le projet de loi du ministre…

travailleurs asiatiques par des Russes serait une sorte de solution magique à divers problèmes, tant internes qu'externes. Toutefois, ces attentes très naïves pouvaient difficilement correspondre à la réalité. La panacée censée résoudre tous les problèmes consistait à déplacer les travailleurs russes de l'Occident vers l'Orient du pays. Dans l'esprit des législateurs russes, cet unique élément devait permettre de sécuriser les régions orientales, de rendre l'économie plus florissante, d'améliorer les normes de protection sociale, d'empêcher des drainages financiers vers l'étranger (dus au paiement de salaires à une main-d'œuvre asiatique qui essayait d'en dépenser le moins possible en Russie), de réduire la pression démographique et sociale sur les régions occidentales de l'Empire et de promouvoir le développement dans les régions orientales :

« L'organisation dans la région du Priamourié de l'industrie quittant la Russie européenne est donc l'un des moyens les plus efficaces pour, d'une part, mener la lutte contre la race jaune et, d'autre part, améliorer l'environnement de travail. »[2010]

Ainsi, nous le verrons dans les paragraphes suivants, les ministères de Saint-Pétersbourg sous-estimèrent largement le fait que le principal problème n'était pas d'attirer les citoyens russes dans les régions orientales, mais de leur donner le sentiment d'être intégrés à la société et à l'économie locales, de leur donner suffisamment de raisons de collaborer avec les entrepreneurs locaux et, surtout, de leur donner envie de s'installer durablement en Russie orientale.

V Conséquences pratiques sur les chantiers de construction du chemin de fer de l'Amour

Entre janvier et février 1910, les nouvelles règles d'embauche visant à remplacer la main-d'œuvre « jaune » par celle des Russes parvinrent au responsable régional du département technique de la construction de la partie occidentale du tronçon de chemin de fer transsibérien dans la région de l'Amour. Ce dernier résuma en quelques points au chef du génie militaire, le baron colonel Disterlo, les nouvelles directives qui auraient dû être respectées durant la saison des travaux de 1910. D'une part, il indiqua clairement ce

[2010] РГИА Ф. 394. Оп. 1. Д. 7, Л. 20об. Rapport sur le projet de loi du ministre…

qui était dorénavant interdit sur les sites de construction, à savoir, le fait d'engager des travailleurs étrangers, y compris des indigènes [туземцы - touzemtsy][2011]. À ce propos, dans un de ses points, il discutait le cas spécifique des travailleurs chinois :

« Le travail des Chinois, bien que moins productif que celui d'un ouvrier russe, est moins cher. Si les travailleurs de la Russie européenne sont libérés à temps, on peut se passer des travailleurs étrangers. »[2012]

D'autre part, cette communication contenait de vagues recommandations sur la manière de remplacer la main-d'œuvre « jaune ». En résumé, des « agents » étaient chargés d'embaucher la main-d'œuvre de substitution en Russie occidentale, où ils devaient recruter les travailleurs dans leurs villages en leur fournissant un certificat de voyage et une petite somme d'argent versée en acompte[2013]. Ainsi, la charge de l'exécution pratique des nouvelles directives fut déléguée dès le départ aux échelons moyens et inférieurs de la chaîne administrative et partiellement externalisée à des intermédiaires tiers. Les niveaux supérieurs, de leur côté, n'avaient pas la responsabilité d'organiser le suivi du processus de substitution, ni de créer un réseau stable en mettant la main-d'œuvre à la disposition des ingénieurs et des entrepreneurs auxquels les travaux sur le terrain étaient sous-traités[2014]. Les processus les plus délicats furent complètement délégués à des agents externes qui devaient être recrutés et payés par les entrepreneurs qui avaient obtenu le mandat de construction des infrastructures nécessaires à la réalisation du tracé du chemin de fer.

Ainsi, les travailleurs sur les sites de construction du chemin de fer devaient devenir « blancs » et surtout, ils devaient parler russe. Quoique toute la partie théorique et législative du processus ait été élaborée à Saint-Pétersbourg, sans consultation des responsables locaux de l'exécution pratique des travaux, sa réalisation devait être entièrement gérée par des ingénieurs de terrain et des entrepreneurs locaux.

[2011] РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1 Лл. 8-8об. Lettre du responsable de la construction de la partie occidentale du chemin de fer transsibérien dans la région de l'Amour adressé à l'ingénieur Disterlo. № 9193. Tchita. 24/02/1910.
[2012] РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1 Лл. 8-8об. Lettre du responsable de la construction…
[2013] РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1 Лл. 8-8об. Lettre du responsable de la construction…
[2014] Voir à ce propos : Marks Steven Gary, *Road to Power*…, pp. 188-190.

a. Apporter des solutions sociales… ou non

Comme nous l'avons déjà mentionné, l'objectif de la nouvelle loi était de résoudre des problèmes tant internes qu'externes. Pour ce qui concernait les problèmes internes, le secteur du travail russe à l'époque faisait face à une crise d'envergure des industries extractives et métallurgiques de la région de l'Oural : selon les données élaborées par l'historien de la région de l'Oural Dmitri Gavrilov, durant la période 1900-1913, 35 usines du secteur métallurgique de l'Oural (presqu'un tiers du total) furent classées comme non rentables ou peu rentables et fermées de façon temporaire ou abandonnées définitivement[2015]. Dans ce secteur, l'industrie de l'Oural souffrait en particulier d'une productivité inférieure à celle d'autres concurrents tant russes, situés dans les régions méridionales ou dans le nord-ouest, qu'internationaux[2016]. L'arrêt de la production dans plusieurs usines de l'Oural avait donc engendré un problème d'emploi qui concernait un nombre important d'ouvriers. En parallèle, au début de l'année 1910, les institutions et commissions impériales pertinentes avaient commencé à aborder la question de la substitution de la main-d'œuvre « jaune » dans l'Extrême-Orient russe. Le problème le plus pressant était de savoir où trouver la main-d'œuvre nécessaire pour réaliser concrètement cette substitution et comment organiser son transport depuis les régions occidentales de l'Empire. Ainsi, lors des discussions qui précédèrent l'approbation de la loi, les travailleurs de la région de l'Oural furent souvent mentionnés en guise d'exemple, afin d'argumenter qu'une loi sur la substitution de la main-d'œuvre étrangère en Russie orientale aurait aidé à résoudre de nombreux problèmes sociaux internes.

[2015] Гаврилов Дмитрий Васильевич, « Промышленный переворот на Урале : неудачная попытка пере- осмысления », *Отечественная история*, § 1, 2007, с. 151.

[2016] Hill Malcolm R., « Russian Iron Production from the Repeal of Serfdom to the First World War », *Icon : Journal of the International Committee for the History of Technology*, vol. 22, 2016, pp. 120, 122-123. La question du taux de modernisation de l'industrie de l'Oural à cette époque a fait l'objet de débats parmi les spécialistes. Voir entre autres : Гаврилов Дмитрий Васильевич, *Горнозаводской Урал xvii-xx вв. : избранные труды*, Российская академия наук, Уральское отделение, Институт истории и археологии [и др.], Екатеринбург, 2005 ; Фельдман Михаил Аркадьевич, « Условия труда промышленных рабочих Урала в 1910-е-1930-е гг. », *Экономическая история : ежегодник*, 2006, сс. 263-281 ; Фельдман Михаил Аркадьевич, « Завершение промышленного переворота на Урале », *Документ. Архив. История. Современность.*, § 7, 2007, сс. 177-189 ; Гаврилов Дмитрий Васильевич, « Завершение 'промышленного переворота' на Урале : 80-е гг. xix в.-1918 г. », *Историко-Педагогические Чтения*, Vol. 10, 2006, сс. 75-97 ; Гаврилов Дмитрий Васильевич, « Промышленный переворот на Урале… » ; Timoshenko Vladimir, « Breakthrough to a New Age? », *Russian Studies in History*, vol. 50, § 2, 2011, pp. 79-94.

Cependant, avant la promulgation de la loi, aucune mesure organisationnelle pratique ne fut discutée dans les détails. Nous pouvons ainsi lire dans un procès-verbal du Comité pour le peuplement de l'Extrême-Orient russe, rédigé le 9 avril 1910, que tous les membres du Comité recommandaient d'attirer les travailleurs de l'Oural en Russie orientale pour qu'ils soient utilisés comme main-d'œuvre de substitution, principalement dans les mines d'or, vu qu'ils avaient déjà travaillé dans le secteur extractif[2017]. Néanmoins, la question fut abordée de façon plutôt rhétorique et complaisante, car, dans la pratique, les choses étaient bien plus compliquées. Comme nous l'avons montré, le processus d'embauche des travailleurs russes avait déjà débuté quelques mois auparavant et les entrepreneurs avaient désormais recruté la plupart des travailleurs dont ils avaient besoin[2018] en Transbaïkalie occidentale dans la région d'Irkoutsk, ou en Sibérie occidentale[2019]. Par conséquent, la communication concernant la possibilité pour les entrepreneurs d'embaucher les ouvriers de l'Oural qui venaient de se retrouver au chômage fut envoyée trop tardivement. Les entrepreneurs auraient pu éventuellement avoir recours à cette main-d'œuvre libre en cas de nécessité extrême s'ils avaient dû embaucher davantage de personnel à la dernière minute[2020].

Ainsi, l'idée de la création de nouveaux emplois dans la construction du chemin de fer en Russie orientale en vue de résoudre des problèmes sociaux urgents qui touchaient une certaine catégorie de travailleurs russes fut, dans le meilleur des cas, une solution secondaire. L'obligation d'organiser une substitution ethnique de la main-d'œuvre employée pour la construction de la dernière branche du transsibérien restait pourtant pendante parmi les priorités politiques impériales.

[2017] РГИА Ф. 394. Оп. 1. Д. 7, Лл. 248-254. Procès-verbal du Comité de règlement de l'Extrême-Orient russe. 09/04/1910. Cette idée est directement tirée d'une dépêche du ministère du Commerce et de l'Industrie, qui avait commandé une mission sur le terrain en mai afin d'étudier la situation. Le ministère exprimait son inquiétude quant à la situation dramatique des travailleurs dans la région où de nombreuses industries avaient fermé ou allaient bientôt fermer. Il déclara également qu'il cherchait une stratégie de sortie pour éviter une catastrophe sociale et trouver de nouveaux emplois pour les travailleurs dans les régions extrême-orientales de la Russie. РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1, Лл. 17-18. Communication du ministère du Commerce et de l'Industrie à la direction des travaux de construction des chemins de fer. № 902. 13/05/1910.

[2018] РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1, Лл. 9-9об. Lettre du responsable de la construction de la partie occidentale du chemin de fer de l'Amour au directeur du département des mines. № 523. Tchita. 10/06/1910.

[2019] РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1, Л. 81. Lettre du responsable de la construction de la partie occidentale du chemin de fer de l'Amour au responsable de la direction des travaux de construction des chemins de fer. Tchita. 09/1910.

[2020] РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1, Л. 9. Lettre du responsable de la construction de la partie occidentale du chemin de fer de l'Amour au directeur du département des mines. № 523. Tchita. 10/06/1910.

b. Un passage risqué dont il valait mieux éviter d'assumer la responsabilité

Afin de comprendre les contradictions qui se manifestèrent lors du processus de prise de décision qui précéda la mise en exécution de la loi, nous avons analysé, en guise d'exemple, un document conservé dans les Archives historiques d'État russes à Saint-Pétersbourg (РГИА). Il s'agit du procès-verbal du Comité pour le peuplement de l'Extrême-Orient russe rédigé le 9 avril 1910, déjà mentionné précédemment. Dans ce procès-verbal, il était constamment rappelé le risque qu'une interdiction totale de l'embauche de main-d'œuvre étrangère aurait pu entraîner, tout en soutenant la nécessité politique d'appliquer cette mesure. Dans ce contexte, la raison de recourir à des argumentations plutôt acrobatiques apparaît clairement lorsque l'on considère la situation dans son ensemble. D'une part, le Comité était tout à fait conscient des conséquences qu'une interdiction totale du recours à la main-d'œuvre étrangère aurait pu engendrer sur l'économie régionale et, en particulier, sur le calendrier des travaux des infrastructures qui étaient réalisés et entièrement financés par l'État[2021]. D'autre part, les membres du Comité étaient absolument convaincus qu'une fois que le gouvernement aurait décidé de suivre cette voie, la position politique des autorités devrait se montrer, au moins au début, totalement favorable aux principes de la loi et cohérente dans la poursuite de son application. À défaut, la crédibilité de la loi (ainsi que celle des autorités qui l'avaient présentée) serait sérieusement remise en question :

« En même temps, le Comité avait peur d'autoriser un quelconque délai privilégié durant lequel permettre l'embauche libre des travailleurs jaunes ou de limiter leur acceptation à un certain pourcentage, considérant qu'une telle autorisation générale de dérogations octroyée dès le début de la lutte contre l'afflux de travailleurs et de locataires jaunes irait à l'encontre du sens fondamental de la décision prise. »[2022]

Enfin, nous pouvons supposer que le Comité, en réalité, était juste en train de chercher la meilleure façon de se positionner de la manière la plus ambiguë et auto-conservatrice possible d'un point de vue politique. La proposition finale mise en avant par le Comité était qu'en cas de nécessité,

[2021] « La pénurie de travailleurs russes pourrait entraîner, du moins dans les premiers temps, un ralentissement de l'exécution des vastes travaux gouvernementaux prévus en Extrême-Orient ». РГИА Ф. 394. Оп. 1. Д. 7, Л. 251об. Procès-verbal du Comité de peuplement de l'Extrême-Orient russe. 09/04/1910.
[2022] РГИА Ф. 394. Оп. 1. Д. 7, Л. 251об. Procès-verbal du Comité de peuplement…

des exceptions auraient pu être accordées, à la suite d'une évaluation au cas par cas et uniquement avec la permission du Conseil des ministres en accord avec le gouverneur général. Nous pouvons donc facilement en déduire que même si toutes les institutions étatiques à tous les niveaux du processus de décision s'étaient déclarées en principe totalement convaincues de la nécessité de faire entrer en vigueur la nouvelle loi visant la substitution de la main-d'œuvre « jaune » avec celle russe dans l'Extrême-Orient russe, très peu d'entre elles étaient disposées à assumer la responsabilité de son application sur le terrain, étant donné les risques économiques évidents que cela impliquait.

Quant à l'application pratique de la directive d'embauche des travailleurs en Occident, comme nous l'avons vu, sa responsabilité fut déléguée aux niveaux administratifs les plus bas, à savoir les entreprises mandatées par l'État. À l'inverse, les niveaux décisionnels les plus hauts étaient chargés d'évaluer au cas par cas la possibilité d'accorder aux entrepreneurs des dérogations exceptionnelles pour faire face à des problèmes graves et insurmontables. Les institutions qui se trouvaient aux échelons intermédiaires de cette chaîne de commande choisirent, dans la mesure du possible, de se tenir à l'écart et n'assumèrent aucune responsabilité importante.

VI La réalité sur le terrain entre grèves, fuites et vodka chinoise

L'attitude excessivement prudente de la part du Comité pour le peuplement de l'Extrême-Orient s'explique probablement par les premières nouvelles que les autorités locales recevaient des chantiers de construction du chemin de fer transsibérien de l'Amour occidental. Même si les différentes branches de l'administration impériale qui avaient participé à la définition des contours de la loi étaient conscientes que la main-d'œuvre russe aurait coûté plus cher que la main-d'œuvre asiatique, personne n'avait réellement analysé la question en détail lors du processus de planification. Plus précisément, personne ne s'était soucié de savoir si le salaire que le Trésor estimait devoir payer aux travailleurs russes, ainsi que les conditions de travail qui auraient été proposées à ces travailleurs dans l'Extrême-Orient russe, pouvaient correspondre à leurs attentes. Plusieurs documents conservés dans les Archives d'État russes, dont un rapport secret envoyé par la police de Tchita[2023] au directeur du

[2023] РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1 Лл. 92-96. Rapport secret du responsable du département de gendarmerie au directeur du département de police. № 2382. Tchita. 29/06/1910.

quartier général de la police, brossent un aperçu des dynamiques sociales qui résultèrent de l'application de la nouvelle loi. Ces dynamiques parurent à tous les acteurs sur le terrain (forces de l'ordre, entrepreneurs et administrateurs locaux) comme extrêmement délicates et dangereuses.

Selon le rapport de la gendarmerie de Tchita, dès le tout début de la saison de travail, en mai 1910, le département de la construction des chemins de fer dans la région de l'Amour commença à recevoir des télégrammes signalant de hauts niveaux de mécontentement parmi les travailleurs russes. Ces communications, dont une partie est accessible dans les Archives d'État russes, faisaient état de certains travailleurs en grève qui obligeaient d'autres à suivre leur exemple[2024], tout en profitant de la faible présence des garnisons de police et des gardes. Selon le rapport, les travailleurs exigeaient une augmentation « exorbitante » (неномерный) de salaire qui dépassait de loin la rémunération perçue par les entrepreneurs de l'État pour réaliser les travaux qui leur étaient assignés. Les travailleurs, en cas de refus, demandaient à être renvoyés chez eux, menaçant ainsi le blocage total des travaux et une possible perte de la saison pour les entreprises de construction[2025]. Le responsable local des travaux, l'ingénieur Podroutski, demanda le déploiement d'un nombre supplémentaire de troupes[2026]. Entre-temps, l'appel à la protestation se répandit rapidement sur plusieurs sites de travail. En quelques jours, un nombre croissant de travailleurs avaient rejoint le groupe de protestataires et participé aux grèves. Après avoir forcé les entrepreneurs à leur concéder quelques provisions, certains travailleurs quittèrent les sites en direction de la rivière Chilka et de l'Amour afin de trouver un moyen de rentrer chez eux[2027].

La fuite des travailleurs russes engendra des pertes économiques considérables ainsi que le désespoir des entrepreneurs : ces derniers perdaient la somme de l'acompte déjà versé aux travailleurs et l'argent investi dans le transport vers les sites de construction pour chaque travailleur qui décidait de quitter les chantiers[2028]. La situation devint ainsi très tendue. Dans son rapport, la police attribuait la responsabilité des problèmes à une minorité de travailleurs, décrits de façon assez caricaturale comme étant des fainéants toujours ivres, qui aimaient jouer aux cartes, et qui étaient incapables de

[2024] РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1, Л. 92. Rapport secret du responsable… Comme nous le suggérons plus loin, il s'agissait d'une interprétation très partisane des faits. Il est plus correct de penser que la grande majorité des travailleurs ont volontairement fait grève de manière organisée.
[2025] РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1, Л. 92. Rapport secret du responsable…
[2026] РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1, Л. 92. Rapport secret du responsable…
[2027] РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1, Л. 92. Rapport secret du responsable…
[2028] РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1, Л. 92. Rapport secret du responsable…

faire autre chose que de laisser planer une « menace violente » au-dessus des autres travailleurs, les forçant à participer à la grève[2029]. Toutefois, comme l'affirme le même rapport de la gendarmerie, les révoltes s'étaient bien répandues dans plusieurs sites tout au long de la route du chemin de fer en construction. Elles avaient concerné des milliers de travailleurs russes[2030] et, dans certains cas, des délégations de travailleurs, bien organisées, avaient présenté des revendications collectives pour demander une augmentation du salaire et de meilleures conditions de travail[2031]. Certains demandaient également une augmentation de la ration de nourriture et se plaignaient de la lourdeur des tâches qui leur étaient assignées ainsi que de la sévérité du climat et de l'environnement dans lequel ils devaient travailler[2032]. Cela était confirmé par la plupart des communications en provenance des entrepreneurs qui décrivaient d'ailleurs une grève organisée et fortement soutenue par la grande majorité des travailleurs. Néanmoins, toute partisane qu'elle soit, la description fournie par la police de Tchita eut une remarquable influence, notamment dans les hautes sphères du commandement. Comme cela avait été le cas dans d'autres régions de l'espace transpacifique, la main-d'œuvre « blanche », lorsqu'elle fut importée en masse, se révéla plus moderne que la « jaune » dans sa façon de s'organiser, très consciente de sa force de négociation en matière salariale. Les documents d'archives suggèrent la présence d'une capacité d'organisation syndicale plutôt efficace, complètement sous-évaluée par les législateurs impériaux et les administrateurs locaux.

Les révoltes s'apaisèrent quelque peu après l'arrivée de la police qui intervint, là où elle le put, de façon résolue[2033]. Certains travailleurs furent arrêtés, la plupart acceptèrent de reprendre le travail après avoir renégocié les termes de leur contrat, certains fugitifs revinrent sur les sites de construction alors que d'autres tentèrent leur chance en cherchant de l'or dans les mines de l'État ou dans la taïga.

[2029] РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1, Л. 93. Rapport secret du responsable…

[2030] Certains chiffres partiels sont indiqués dans le rapport de la gendarmerie qui est suivi par des messages entre les différents services pendant la grève. Selon ces documents, la participation a non seulement été massive, mais elle a également mobilisé une majorité impressionnante de travailleurs. РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1, Лл. 99об-111об. Divers messages. Voir en particulier Л. 100.

[2031] Le fait qu'une partie importante de ces travailleurs aient décidé de quitter le travail dans les chantiers de construction du chemin de fer pour se faire embaucher dans les mines d'extraction d'or où les salaires et les conditions étaient meilleurs (nous reviendrons sur ce point) nous montre que loin d'être des fainéants, ces travailleurs ne considéraient effectivement pas les conditions qui leur étaient offertes comme acceptables. РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1, Лл. 99об-111об. Divers messages, Лл. 98-100.

[2032] РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1 Лл. 93-94. Rapport secret du responsable du département de gendarmerie au directeur du département de police. № 2382. Tchita. 29/06/1910.

[2033] РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1 Лл. 92-96. Rapport secret du responsable du département de gendarmerie au directeur du département de police. № 2382. Tchita. 29/06/1910.

Le manque de services de police régionaux capables de dissuader la dangereuse animosité de quelques prétendus « hooligans » [хулиганы] était mentionné à maintes reprises comme une des raisons qui justifiaient les révoltes. En bref, les demandes des travailleurs n'étaient pas prises au sérieux et étaient perçues comme le résultat de leur position relativement solide dans les négociations. Et si la responsabilité de ces comportements jugés violents et lamentables était plutôt attribuée par les forces de l'ordre à des groupes de casseurs et de chômeurs qui avaient pris le dessus au sein de la majorité des travailleurs, les vieilles habitudes qui consistaient à accuser les Asiatiques d'exercer une mauvaise influence sur le prolétariat russe persistèrent alors même que ces Asiatiques avaient expressément été bannis des chantiers. La police signala ainsi que sur la rive chinoise de l'Amour, juste en face des sites de construction, des villages chinois avaient été créés dans le but de faire passer de l'alcool en contrebande aux travailleurs russes ou de les attirer dans des maisons de jeu ou dans « des maisons de tolérance japonaises » [японские дома терпимости] pour leur faire perdre de l'argent[2034].

En conclusion, on remarquera que le rapport rédigé par la police, dont nous venons de résumer le contenu, décrivait une crise qui s'était rapidement apaisée. Cela ne veut pas dire cependant que les tensions sociales avaient cessé après la répression du premier grand épisode de grève de la part des forces de l'ordre. Il faut souligner par ailleurs que la conclusion du rapport de la police semblait exprimer la volonté de rejeter au moins une partie de la responsabilité des révoltes sur un facteur extérieur, à savoir sur les Chinois et sur leurs activités sur la rive chinoise de l'Amour.

VII Les entrepreneurs et la peur du futur

Passons à présent à l'analyse de la situation telle qu'elle était vécue par les entrepreneurs responsables des chantiers, et telle qu'elle a été présentée au chef du département de construction de la division occidentale du chemin de fer dans la région de l'Amour en 1910. Notre analyse sera à nouveau fondée sur des documents repérés dans les Archives d'État russes de Saint-Pétersbourg.

Au milieu de l'été 1910, la situation sur les sites de construction paraissait déjà au moins partiellement compromise. Certains entrepreneurs rapportaient que de nombreux travailleurs avaient abandonné les sites de construction après la grève (dans certains cas, plus de 50 % des travailleurs qui avaient été

[2034] РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1 Л. 96. Rapport secret du responsable…

embauchés en Russie occidentale entraient dans cette catégorie)[2035], ce qui rendait leurs objectifs de production impossibles à atteindre. Les entrepreneurs ne regrettaient pas uniquement la grève, mais se plaignaient également du grand nombre de travailleurs ayant démissionné. Nombre d'entre eux l'avaient fait pour se faire embaucher dans les mines d'or, qui offraient de meilleures conditions salariales et qui étaient la propriété exclusive de l'empereur[2036]. À ce sujet, ils en arrivaient à affirmer sans gêne que ces mines causaient une concurrence déloyale à leur égard. Comme nous l'avons déjà mentionné, certains travailleurs pouvaient partir à la quête de l'or dans la taïga en solitaire ou en petits groupes. Les entrepreneurs affirmaient qu'ils ne pouvaient rien faire pour empêcher ce mouvement[2037]. Certes, les entrepreneurs avaient intérêt à exagérer l'ampleur des événements afin d'obtenir, selon les cas, des dédommagements de la part de l'État, des délais pour terminer les travaux, ou encore, comme nous le verrons, pour obtenir des concessions spéciales leur permettant de recourir à la main-d'œuvre « jaune ». Dans tous les cas, pourtant, la gestion de la situation en 1910 avait été extrêmement compliquée. Par conséquent, plusieurs entrepreneurs demandèrent plus d'argent ou plus de temps afin d'achever les travaux qui leur avaient été confiés. En outre, ils réclamèrent tous avec insistance, pour la saison suivante, d'avoir la possibilité d'engager au moins 25 % (mais souvent plus) de travailleurs chinois et coréens sur le total nécessaire afin d'atteindre les objectifs de construction.

En remontant légèrement dans la hiérarchie administrative, il est intéressant de noter le point de vue du chef du département pour la construction de la branche occidentale du chemin de fer dans la région de l'Amour. À la fin de la saison de travail, en septembre 1910, il écrit un rapport depuis Tchita adressé à la direction de la construction des chemins de fer[2038]. Sachant que

[2035] Certaines des déclarations faites par quelques entrepreneurs qui expriment leur point de vue sur la situation peuvent être trouvées dans : РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1, Лл. 36-37. Déclaration de l'entrepreneur Iastrebov au responsable des travaux de construction de la partie occidentale du chemin de fer de l'Amour. № 372. 07/08/1910 ; РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1, Лл. 38-40. Déclaration de l'entrepreneur Kirikov au responsable de construction de la partie occidentale du chemin de fer de l'Amour. № 174. 10/08/1910 ; РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1, Лл. 42-42об. Déclaration de l'entrepreneur Iastrebov au responsable de construction de la partie occidentale du chemin de fer de l'Amour. № 367. 05/08/1910.

[2036] Ce fait n'était pas seulement une excuse utilisée par les entrepreneurs pour obtenir des privilèges, mais il a été confirmé par l'agence de contrôle du département pour la construction de la partie occidentale du chemin de l'Amour : РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1 Лл. 98об-99. № 2469. Tchita. 17/07/1910.

[2037] РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1, Лл. 43-43об. Déclaration des entrepreneurs Volman et Pelenkine au responsable de construction de la partie occidentale du chemin de fer de l'Amour. № 822. 31/07/1910.

[2038] РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1, Лл. 81-83об. Lettre du responsable de construction de la partie occidentale du chemin de fer de l'Amour au responsable du département de la construction du chemin de fer. Tchita. 09/1910.

tous les aspects pratiques de l'application de la loi sur le terrain reposaient sur les épaules des départements régionaux, son point de vue nous paraît particulièrement significatif. Le chef régional du département exprima une évaluation positive des entrepreneurs qui avaient tenté de travailler avec les limitations imposées par la nouvelle loi. Il souligna que ces derniers se trouvaient en effet dans l'obligation d'engager des « personnes non seulement de citoyenneté russe, mais également russes de naissance » [русскими не только по подданству, но и по рождению][2039]. Il ne put pas cacher sa profonde frustration par rapport à la saison qui était en train de se terminer et déclara qu'embaucher uniquement des travailleurs russes avait causé une quantité de problèmes très significatifs pendant toute la saison de construction. Il expliqua que les entrepreneurs ne pouvaient pas répondre aux demandes des travailleurs sans enregistrer des pertes d'argent très significatives et essaya d'esquisser des scénarios pour l'avenir[2040]. Les entrepreneurs semblaient, pour leur part, réticents à engager de nouveaux travailleurs de Russie occidentale par crainte qu'ils ne quittent à nouveau les chantiers après leur arrivée ou qu'ils ne se mettent en grève pour demander des salaires plus élevés. Cette situation lui semblait donc avoir atteint une impasse qui pouvait vite se transformer en une crise structurelle la saison suivante. Pour éviter cela, l'unique solution raisonnable lui semblait être d'autoriser l'engagement de travailleurs chinois.

« Tel est l'état des faits qui m'oblige à m'adresser humblement à Votre Excellence afin de discuter de manière approfondie de cette crise qui devient persistante et de concevoir des mesures pour rétablir l'équilibre des travaux. La mesure d'urgence, mais, dans ma profonde conviction, la seule qui soit salvatrice et qui nous offre une voie de sortie de cette situation critique, […] est de permettre aux Chinois d'être embauchés. Seule l'attraction de cet élément, que l'on trouve en nombre illimité et à proximité immédiate du chantier, permettra de réparer les dégâts causés aux entrepreneurs et d'assurer l'exécution urgente des travaux. »[2041]

Selon le directeur régional du département, il s'agissait donc également de rendre justice aux entrepreneurs qui avaient subi des pertes économiques importantes.

[2039] РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1, Л. 81. Lettre du responsable de construction…
[2040] РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1, Л. 81об. Lettre du responsable de construction…
[2041] РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1, Л. 82об. Lettre du responsable de construction…

VIII Évaluer l'impact des mesures « anti-jaunes »

En ce qui concerne les niveaux supérieurs de la hiérarchie administrative impériale, les informations qui atteignaient Saint-Pétersbourg depuis les chantiers extrême-orientaux étaient souvent contradictoires. La manière de les interpréter dépendait fortement de la position personnelle ou institutionnelle de chacun vis-à-vis de la loi. Par conséquent, ceux qui étaient convaincus de la nécessité de l'application de mesures visant à réduire la présence de main-d'œuvre asiatique en Extrême-Orient russe avaient plutôt tendance à ne reconnaître aucune valeur politique aux grèves des ouvriers russes sur les sites de construction du chemin de fer. Ils préféraient les interpréter comme étant le résultat de l'influence négative provenant de facteurs externes et ce, dans une sorte de vision caricaturale du prolétariat russe. Ce dernier, comme nous l'avons montré, était décrit comme facilement influençable par de petits groupes de vandales ou même par la contrebande d'alcool chinoise à la frontière[2042]. Dans certains cas, comme lors d'une réunion du Comité pour le peuplement de l'Extrême-Orient russe du 30 octobre 1910, cette contrebande fut même mentionnée comme première raison ayant causé la débauche de la main-d'œuvre russe. Dans ce contexte, il était encore reconnu que le manque de main-d'œuvre donnait aux travailleurs russes un important pouvoir de négociation, ce qui ouvrait le débat sur la possibilité d'autoriser non seulement l'engagement de Coréens possédant la citoyenneté russe[2043], mais également des condamnés au travail forcé que le système carcéral impérial déportait dans ces régions pour purger leur peine[2044]. Cependant, comme nous avons déjà pu le constater, les représentants du pouvoir qui travaillaient avec les chantiers et les entrepreneurs locaux exigeaient une politique plus équilibrée en matière d'embauche des travailleurs asiatiques, non pas parce qu'ils soutenaient une position antiraciste, mais pour des raisons pragmatiques.

Entre-temps, alors que ce débat interne se trouvait encore dans ses phases initiales, de nombreux entrepreneurs contactèrent par écrit le département pour

[2042] РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 2, Лл. 132-132об. Procès-verbal du Comité pour le peuplement de l'Extrême-Orient russe sur les mesures nécessaires pour garantir la bonne résolution de la question de la main-d'œuvre pour la construction du chemin de fer de l'Amour. № 16. 30/10/1910.

[2043] РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1, Лл. 86-86об. Annexe au rapport du responsable du département de construction du chemin de fer. Cette idée était d'abord soutenue par le ministre du chemin de fer en octobre 1910. РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 2, Л. 132об. Procès-verbal du Comité pour le peuplement de l'Extrême-Orient russe sur les mesures nécessaires pour garantir la correcte résolution de la question de la main-d'œuvre pour la construction du chemin de fer de l'Amour. № 16. 30/10/1910.

[2044] РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1, Лл. 89-89об. Annexe au rapport du responsable du département de construction du chemin de fer.

la construction du chemin de fer dans la région de l'Amour afin d'obtenir la permission d'engager des milliers de travailleurs de « race jaune » pour la prochaine saison[2045]. Ces demandes virent surgir le futur gouverneur général Nikolaï Gondatti comme un opposant acharné de l'emploi de main-d'œuvre asiatique et comme un partisan convaincu du recours aux travailleurs forcés, et, en toute dernière instance, de l'emploi des travailleurs russo-coréens, afin d'assouplir les exigences salariales des travailleurs de Russie occidentale[2046]. Toutefois, en signe de bienveillance, en février 1911, les entrepreneurs bénéficièrent d'une concession substantielle de la part de l'État : les frais de transfert qu'ils devaient payer pour que les travailleurs russes puissent se rendre en Extrême-Orient furent assumés entièrement par le Trésor[2047].

Conséquences d'un suivi partiellement plus attentif de la situation, la saison 1911 se révéla légèrement plus calme eu égard aux revendications sociales des travailleurs russes. Les entrepreneurs commencèrent à sélectionner les travailleurs sur la base des informations recueillies par les forces de l'ordre sur le passé de chacun d'entre eux, et davantage de patrouilles de police furent accordées pour la surveillance des sites de construction. De la sorte, les tensions sociales et les grèves diminuèrent[2048]. Malgré cela, le manque de main-d'œuvre russe demeurait un problème qui avait une influence sur les négociations salariales, alors que la productivité de celle qui était effectivement employée restait insatisfaisante[2049].

En ce qui concerne l'efficacité du travail forcé qui fut mobilisé pour faire face aux problèmes qui s'étaient manifestés en 1910, il est intéressant de noter que ses évaluations différaient fortement selon les documents produits à ce sujet par les diverses entités administratives ou politiques. En guise d'exemple, l'analyse d'une note officielle sur la situation de la construction de la branche orientale du chemin de fer de l'Amour produite en 1911 permet d'affirmer que, dans sa première version, on soutenait que le travail forcé ne

[2045] РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1, Лл. 102-102об. Demande de l'entrepreneur Volobouev au responsable de construction de la partie occidentale du chemin de fer de l'Amour. № 236. 21/10/1910 ; РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1 Лл. 103-103об. Demande de l'entrepreneur Iastrebov au responsable de construction de la partie occidentale du chemin de fer de l'Amour.

[2046] РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 2, Л. 132об. Procès-verbal du Comité pour le peuplement de l'Extrême-Orient russe sur les mesures nécessaires pour garantir la correcte résolution de la question de la main-d'œuvre pour la construction du chemin de fer de l'Amour. № 16. 30/10/1910.

[2047] РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 2, Лл. 234-234об. Procès-verbal de la réunion sur la problématique de la fourniture des travailleurs russes en Extrême-Orient russe, 15-16/12/1911.

[2048] РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 2, Лл. 28-28об. Note sur la situation de construction de la partie occidentale du chemin de fer de l'Amour en 1911.

[2049] РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 2, Л. 29. Note sur la situation de construction de la partie occidentale du chemin de fer de l'Amour en 1911.

pourrait jamais avoir de l'influence sur les négociations salariales en raison de la très mauvaise productivité ainsi que de l'état physique faible ou malade des prisonniers[2050]. Cette version resta pourtant sous forme de brouillon et, dans sa version officielle, on remarque que toutes les observations négatives à cet égard ont disparu du document[2051]. Ces détails nous aident à comprendre que la question revêtait une grande importance politique, ce qui pouvait éventuellement engendrer une omission au niveau de certains documents officiels même lorsqu'ils traitaient de données statistiques.

Enfin, même si l'idée d'accorder au moins 15 à 20 % de « main-d'œuvre jaune » aux entrepreneurs fut abandonnée[2052] sous la pression de Gondatti, on ne pouvait pas exclure la possibilité que certains d'entre eux continuaient à embaucher des travailleurs chinois et coréens de manière illégale, parfois, sans doute, grâce à la complaisance des autorités locales. De fait, cette pratique était plutôt courante parmi les entrepreneurs qui travaillaient sur les sites de construction du chemin de fer[2053].

Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons vu comment l'Empire russe encouragea, entre 1908 et 1910, une nouvelle forme de mobilité interne afin de contrer une ancienne forme de mobilité transfrontalière. Cette dernière répondait à un stimulus économique fondé sur l'exploitation intensive de main-d'œuvre pour construire l'infrastructure de la ligne ferroviaire russe la plus prestigieuse. Nous avons analysé une sélection de sujets spécifiques, les évaluations

[2050] РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 2, Л. 85. Note sur la situation de construction de la partie occidentale du chemin de fer de l'Amour en 1911, version provisoire.

[2051] РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 2, Лл. 33. Note sur la situation de construction de la partie occidentale du chemin de fer de l'Amour en 1911.

[2052] РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 2, Лл. 137об-138. Procès-verbal du Comité pour le peuplement de l'Extrême-Orient russe sur les mesures nécessaires pour garantir la correcte résolution de la question de la main-d'œuvre pour la construction du chemin de fer de l'Amour. № 16. 30/10/1910.

[2053] Par exemple : РГИА Ф. 292. Оп. 9. Д. 40, Л. 1. Télégramme secret de l'officier spécial du gouverneur général du Priamourié sur la question des travaux au responsable de la construction de la partie centrale du chemin de fer de l'Amour. № 175. Blagovechtchensk. 28/06/1912 ; РГИА Ф. 292. Оп. 9. Д. 86, Л. 3. Télégramme du gouverneur militaire de la région de l'Amour au chef pour la construction de la partie centrale du chemin de fer de l'Amour ; РГИА Ф. 292. Оп. 9. Д. 86, Лл. 13-14. Télégramme et protocole de la section Magdachinski de la police au chef pour la construction de la partie centrale du chemin de fer de l'Amour, 03/06/1912 ; РГИА Ф. 292. Оп. 9. Д. 86, Л. 29. Télégramme secret du département de la gendarmerie de police du chemin de fer de l'Amour au chef pour la construction de la partie centrale du chemin de fer de l'Amour, 08/11/1912.

diplomatico-géopolitiques, la conception d'une législation *ad hoc* et la mise en place d'une loi raciste, afin de montrer concrètement en quoi consistait la lutte menée par l'Empire russe contre le « péril jaune ». À l'instar d'autres situations similaires dans les régions récemment colonisées de l'espace transpacifique, une législation discriminatoire sur le plan racial fut donc adoptée. En Russie, néanmoins, cette loi fut appliquée avant même que les travaux de construction du réseau ferroviaire indispensable pour approvisionner pleinement le territoire de l'Extrême-Orient russe ne soient terminés.

L'approche idéologique raciste prit donc ici le dessus même sur des raisonnements d'opportunisme colonial, et la nouvelle loi fut renforcée sans trop se soucier des conséquences sociales et économiques néfastes qu'elle engendrerait. À ce propos, nous pouvons nous référer au procès-verbal d'une réunion ministérielle sur les problèmes des travailleurs russes dans l'Extrême-Orient russe qui se tint à la fin du mois de décembre 1911. L'opération de mise en application de la loi y est décrite comme ayant connu un franc succès. L'évaluation des résultats obtenus y est exposée comme suit :

« Grâce à ces faits, nous sommes vigoureusement convaincus que "la domination jaune" n'est pas le mal irrésistible qu'elle semblait être jusqu'à très récemment, et qu'avec la mise en place constante et régulière du soutien gouvernemental à la politique russe du travail, il sera possible d'éliminer complètement, à court terme, la présence de main-d'œuvre chinoise dans les entreprises d'État et d'en minimiser son usage dans le secteur privé. »[2054]

Cet extrait nous confirme encore une fois que c'était la perception, réelle ou artificielle, de l'existence d'un péril d'une « domination jaune », probablement sur les espaces qui venaient d'être colonisés par la Russie en Extrême-Orient, qui non seulement avait motivé l'initiative législative de l'État, mais qui constituait également l'évaluation principale du succès ou de l'échec de toute l'opération. Compte tenu de cela, la mobilité des travailleurs russes vers les provinces orientales de l'Empire pouvait à elle seule être considérée comme une victoire civilisationnelle dont l'État avait le droit de se réjouir. Cette victoire réaffirmait la présence et la puissance de l'Empire russe ainsi que son contrôle des régions qui semblaient être directement menacées par le « péril jaune ». Et, comme on le sait, une « victoire » n'a pas de prix.

[2054] РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 2, Л. 235. Procès-verbal de la réunion sur la problématique de la fourniture des travailleurs russes en Extrême-Orient russe, 15-16/12/1911.

Nous avons donc démontré à quel point le discours du « péril jaune » atteignit à cette époque un niveau de fluidité très prononcé dans le cadre des calculs politiques de Saint-Pétersbourg. Ce discours mobilisait des sentiments différents au sein des appareils de l'État, qui répondaient à des impulsions qui n'étaient pas toujours cohérentes. Si durant les années qui suivirent la guerre russo-japonaise, le discours du « péril jaune » avait été mobilisé pour dénoncer une prétendue menace géopolitique extérieure (la militarisation du Japon), sa fonction mobilisatrice eut un impact concret plutôt dans les domaines politiques et socio-économiques internes. Le déplacement de ce discours d'un contexte de politique extérieure à celui du domaine national interne et du développement régional produisit, entre autres, un changement des populations asiatiques majoritairement ciblées par le discours du « péril jaune ». Si en politique extérieure, l'épouvantail du « péril jaune » était représenté principalement par les Japonais, dans les régions de l'Extrême-Orient russe, c'était plutôt la présence chinoise et parfois coréenne qui était ciblée.

Les organes décisionnels russes firent ainsi bloc commun pour entamer des politiques de discrimination raciale qui allaient souvent à l'encontre des intérêts économiques de l'État en ralentissant la construction du dernier tronçon du transsibérien. Ce qui d'un point de vue économique et géostratégique peut paraître comme un contresens ne l'est en réalité pas si l'on considère la force du discours du « péril jaune » en Russie après deux guerres combattues sur une très brève période sur ses frontières (et ses territoires) entre 1900 et 1905 (intervention dans l'insurrection des Boxers en Chine et guerre russo-japonaise[2055]). Pourtant, ces faits n'expliquent pas tout. La Russie avait par rapport aux autres puissances de l'espace transpacifique entre vingt et quarante ans de retard dans le développement de ses infrastructures de base en Extrême-Orient. Entre-temps, le contexte politique et culturel en Europe avait évolué et le discours du « péril jaune » avait acquis une force et une ampleur mondiale, exacerbées par le chant du cygne de l'impérialisme européen en Asie, ainsi que par les positions racistes de Guillaume II (voir chapitre 4). Le gouvernement russe sacrifia donc le pragmatisme au nom du chauvinisme et du racisme, convaincu que cela pourrait sauver l'Empire de la crise socio-politique qu'il traversait.

Pourtant, la Russie subit les mêmes dynamiques qui avaient eu lieu dans les autres régions récemment colonisées de l'espace transpacifique. Les entrepreneurs chargés de la construction des différents tronçons de la

[2055] Voir le chapitre 10.

ligne transsibérienne dans la région de l'Amour firent souvent pression pour avoir accès à la main-d'œuvre asiatique et critiquèrent les coûts élevés de la main-d'œuvre russe. À la différence de leurs homologues américains, canadiens ou australiens, il s'agissait d'entrepreneurs avec de petits moyens tant économiques que politiques. Comme nous l'avons vu, ils ne communiquaient qu'avec les représentants du pouvoir local, car ils étaient eux-mêmes, dans la plupart des cas, des entrepreneurs locaux installés dans les régions où les travaux avaient lieu. Cet aspect, tout en n'étant pas le seul élément important qui détermina une certaine singularité dans la trajectoire du colonialisme russe dans l'espace transpacifique, joua pourtant un rôle non secondaire.

L'élément qui, en revanche, ne montra aucune singularité fut la criminalisation systématique des immigrés asiatiques promue par les autorités russes. Comme nous l'avons montré, lorsqu'arriva le moment de dresser le bilan de l'impact de l'application de la nouvelle réglementation sur l'économie locale et l'avancement des travaux, les « jaunes » devinrent souvent les boucs émissaires pour justifier certains échecs de l'aventurisme des autorités russes. C'étaient eux qui distrayaient les ouvriers russes avec leurs vodkas et leurs maisons de jeu clandestines ; c'étaient eux qui portaient atteinte aux grands plans sociaux du gouvernement en concurrençant la main-d'œuvre russe en se contentant de petits salaires ; et c'était toujours eux les prétendus coupables d'une situation géopolitique perçue comme dangereuse, alors que c'était l'Empire russe qui avait montré la plus grande activité expansionniste dans la région après la guerre de Crimée.

Enfin, la criminalisation et la mise hors-la-loi d'une vaste catégorie de travailleurs immigrés asiatiques dans l'Extrême-Orient russe constituait un point commun avec les pays de la région transpacifique évoqués dans le chapitre 3, à savoir celui de précariser davantage ces travailleurs. Comme nous l'avons mentionné, afin de garantir le succès du travail dans leurs chantiers, une bonne partie des entrepreneurs recoururent à cette main-d'œuvre en dépit des interdictions prévues par la loi. Pour autant, les travailleurs asiatiques se trouvaient dans une condition de complète illégalité, ce qui permettait tous les chantages et les abus. Nous pouvons en conclure que, si le discours du « péril jaune » en Russie se développa dans des conditions assez particulières, on ne peut pas parler d'un véritable exceptionnalisme russe, du moins dans le cadre des rapports d'exploitation mis en place vis-à-vis des travailleurs « jaunes » dans le contexte du processus de modernisation accéléré des territoires de nouvelle colonisation de la Russie orientale.

Chapitre 12

Le discours du « péril jaune » et ses enchevêtrements dans les milieux culturels et politiques

Nous continuons ici le parcours commencé au chapitre 7, dans lequel nous avons analysé la trajectoire de la perception de l'Orient en Russie du début du XVIII^e siècle jusqu'à la moitié du XIX^e siècle. Le discours du « péril jaune » se renforça dans les milieux intellectuels russes dès la seconde moitié du XIX^e siècle en produisant entre autres, en Russie comme ailleurs[2056], l'apparition d'une littérature du « péril jaune ». Nous montrerons ainsi qu'en Russie également, le discours du « péril jaune » se diffusa dans les milieux intellectuels en parallèle avec la poussée coloniale et impérialiste russe vers diverses régions de l'Asie du nord-est et de l'Asie centrale. Le discours du « péril jaune » fut d'abord influencé par les succès de cette politique expansionniste, mais également, par la suite, par son plus grand échec face au Japon en 1904-1905. Ainsi, la littérature russe développa elle aussi ses images du « péril jaune » et ses réflexions face aux dangers que l'Asie et les populations asiatiques feraient courir à l'Empire russe et à ses citoyens. Plus que jamais, durant cette période, la question identitaire irrésolue d'une Russie qui se situerait entre l'Europe et l'Asie sans se reconnaître complètement ni dans l'une ni dans l'autre, occupait les esprits et les pensées des intellectuels

[2056] Voir chapitre 4.

et des écrivains russes. Le discours du « péril jaune » se développa ainsi dans un contexte assez original, rempli d'angoisses existentielles concernant la survie tant de l'Empire que de l'âme de ses sujets, voire de la civilisation chrétienne au niveau mondial.

I L'apparition d'une littérature du « péril jaune » et la vision de l'Orient de Dostoïevski

En gardant à l'esprit l'influence que la pensée occidentale, sa littérature et ses théories pseudo-scientifiques exercèrent sur la société russe, on peut affirmer que l'évolution de la pensée des élites russes s'inscrivait dans le schéma qui avait déjà touché plusieurs États de l'Occident européen, avec toutefois quelques années de retard et la présence de positions parfois originales ou contradictoires. Ainsi, à partir de la fin des années 1860, on assista, en Russie aussi, à la publication des premiers ouvrages littéraires que l'on peut associer à la littérature du « péril jaune » : pour la première fois, des écrivains mobilisèrent ouvertement ce discours.

Dans ce cadre, nous pouvons mentionner un autre ouvrage de science-fiction, après celui d'Odoïevski analysé dans le chapitre 7. Il s'agit de *La vie dans cent ans* [Жизнь через сто лет][2057] rédigé en 1868 par Grigori Danilevski[2058]. Dans cet ouvrage, le protagoniste, qui répond au nom de Porochine, est un jeune homme de 25 ans à la santé précaire. Une fois ses études terminées, Porochine s'installe à Paris où il s'intéresse, entre autres, à des pratiques pseudo-scientifiques entre l'ésotérisme et la charlatanerie. Dans un cabinet, il rencontre un Arménien maîtrisant une technique permettant à ses clients de vivre quelques jours dans le futur. Porochine décide ainsi de tenter cette expérience qui le projette cent ans plus tard. Il découvre que, dans cette époque future, la France et l'Europe entière, à l'exception de la Russie, sont devenues des colonies de l'Empire chinois. Le Bogdykhan s'est imposé en tant qu'empereur d'un empire immense après avoir conquis, les uns après les autres le Japon, les États-Unis et, pour finir, l'Europe occidentale en 1930.

Les raisons de cette expansion dérivent de la rapide croissance démographique chinoise. Porochine apprend que la Chine s'est retrouvée, au début du XX^e^ siècle, avec 700 millions de citoyens, la maîtrise des meilleures

[2057] Данилевский Григорий Петрович, *Жизнь через сто лет*, 1868, <http://az.lib.ru/d/danilewskij_g_p/text_0070.shtml> [Consulté en ligne le 06/10/2021].
[2058] Lim Susanna Soojung, *China and Japan*…, p. 105.

technologies européennes et le contrôle d'un énorme réseau de chemin de fer en Eurasie, ainsi que d'une flotte militaire impressionnante et d'une armée de cinq millions de soldats. La Russie n'a réussi à conserver son autonomie qu'en adoptant une attitude de neutralité et de condescendance vis-à-vis de la Chine. Elle a reçu ainsi le feu vert de la part de Pékin pour se débarrasser des populations turques en Asie centrale, gagner de l'influence dans les Balkans et chasser les Anglais de l'Afghanistan, avant de fonder une troisième capitale russe à Calcutta. Porochine se retrouve donc dans un Paris où les mœurs chinoises et la culture française sont mélangées, et où les institutions et les citoyens doivent se montrer obséquieux et obéissants aux lois du Bogdykhan. L'Europe est décrite comme soumise à une colonisation sévère : elle doit payer un milliard de francs par an comme tribut au Bogdykhan, elle n'a plus le droit d'entretenir une armée et ses industries doivent se limiter à servir les intérêts chinois. La condition est décrite comme humiliante :

« Les Chinois entourèrent les principales capitales et villes des États européens supprimés avec de nouvelles murailles chinoises, y installèrent leurs garnisons et leurs canons, […] sans avoir le droit de porter ou d'avoir aucune arme d'aucune sorte. Même les couteaux et les fourchettes ont disparu de l'usage ; depuis lors, tout le monde en Europe mange comme en Chine, seulement avec des cuillères et des baguettes. »[2059]

Porochine découvre également qu'il a été accordé aux anciens États européens de maintenir leurs institutions administratives et religieuses précédentes. On remarque ici la similitude avec les pratiques administratives des Mongols à l'époque de la Horde d'Or que nous avons décrites dans le chapitre 5.

La France, en particulier, est devenue une République à la tête de laquelle s'installent souvent des membres de la famille des Rothschild. Le conte de Danilevski mélange ainsi le discours du « péril jaune », qui constitue l'élément principal de la narration, avec un discours antisémite. Autant les Chinois sont décrits comme des despotes sévères, imposant à la plupart de la planète leurs mœurs, leurs règles et leur pouvoir, autant les Juifs sont décrits comme une catégorie de personnes sordides et mesquines, qui ont tiré profit de la situation pour prendre le contrôle des institutions bancaires et financières, afin de s'enrichir démesurément. Administrant la société française pour le compte des Chinois, Porochine apprend également que les Juifs ont introduit

[2059] Данилевский Григорий Петрович, *Жизнь через сто лет…*

la polygamie en France et que, désormais, l'institution du mariage existe seulement selon les rites chinois :

« Le mariage est vraiment chinois, c'est-à-dire adapté, dans l'esprit du siècle, à des formes juridiques de préservation de la propriété, ou à l'embauche de domestiques, à la location d'appartements – pour un an, pour un mois et même, pour ceux qui le souhaitent, pour des périodes plus courtes… Oh, monsieur, les Chinois sont le premier peuple au monde. »[2060]

De plus, sous l'influence sino-judaïque, la religion a perdu toute importance dans la société française. Danilevski mélange dans sa narration la surprise pour les merveilles de l'avenir et la répulsion pour la façon dont cette société dominée par des Chinois transforme rapidement ses citoyens :

« Pour Porochine, qui était généralement réservé et peu enclin aux vides amusements et divertissements, commença une série d'aventures si excentriques, une telle sincère frénésie de l'esprit, qu'il ne pouvait pas en croire ses yeux, se demandant étonné d'où lui venaient un tel vide et une telle excitation. »[2061]

Cette impression de vide et d'artificialité de la vie est le symbole d'une colonisation totalisante de la part des Chinois (et des Juifs) et suscite une explosion de sentiments chez Porochine lorsqu'il discute avec un académicien français avant la fin de ses sept jours dans le futur. Il dénonce alors la corruption des mœurs, en particulier celle des femmes privées de leur « innocence » et de leur « rôle en tant que mères » : « Toutes les femmes dans votre société sont des cocottes, oui, des cocottes ! Vous connaissez ce… mot ancien ? »[2062], en dénonçant la sauvagerie des nouveaux rapports de couple. Il critique par la suite tous les arts soumis aux modèles de l'art chinois qu'il assimile à de l'artisanat : sec et sans vie. L'académicien répond que, dans leur société, ils suivent une approche plus réaliste et défend ce modèle comme cohérent avec la nature, d'où la réponse de Porochine à la fin du conte :

« Et pour autant les Chinois vous ont vaincu et conquis, vous, les Français libres, et les Juifs vous ont réduits en esclavage. »[2063]

[2060] Данилевский Григорий Петрович, *Жизнь через сто лет*…
[2061] Данилевский Григорий Петрович, *Жизнь через сто лет*…
[2062] Данилевский Григорий Петрович, *Жизнь через сто лет*…
[2063] Данилевский Григорий Петрович, *Жизнь через сто лет*…

Danilevski présente ici un bon exemple de la littérature du « péril jaune ». La Chine est décrite comme potentiellement dangereuse en raison des conséquences imprévisibles qui pourraient dériver de sa croissance démographique associée à la maîtrise des technologies occidentales. Ses ambitions impériales paraissent irrésistibles (elle conquerra le monde dans l'avenir), mais sa culture et sa conception de la spiritualité constituent l'aspect le plus redoutable : les mœurs et le manque de spiritualité chinois sont décrits comme capables de conquérir les citoyens européens de l'intérieur en détruisant leur personnalité et leur respect pour leurs valeurs traditionnelles et leurs racines. Le danger d'une colonisation chinoise de l'Europe menace donc, selon Danilevski, tous les aspects les plus importants de la vie de l'homme occidental, mais aussi des femmes, selon une vision très patriarcale de la société. Les critiques de l'auteur sont donc multiples, car si d'un côté, le « péril jaune » est effrayant, de l'autre, Danilevski met subtilement en garde le lecteur contre les possibles conséquences d'une société libertine soumise aux valeurs prétendument républicaines, ce qui serait étroitement lié, entre autres, à la prise du pouvoir économique et financier des Juifs. La composante raciste se mêle ainsi à un positionnement politique conservateur et nationaliste. La Russie non seulement est le seul État européen à garder son indépendance face à la Chine, mais elle sait également s'adapter et tirer profit de la situation pour développer sa mission civilisatrice en Asie et dans le monde slave des Balkans[2064].

Ce lien politico-idéologique associant le discours du « péril jaune » aux positions conservatrices, nationalistes et messianiques russes apparaît chez d'autres auteurs de l'époque. D'un côté, l'Asie s'imposait dans la narration courante de certains intellectuels russes comme une menace pour l'esprit et l'avenir de la Russie[2065]. De l'autre côté, le discours colonialiste, expansionniste et messianique russe montait en puissance et projetait ses aspirations de relance du prestige international impérial vers l'Asie centrale et l'Extrême-Orient. Ces aspects sont présents dans la pensée sur l'Asie de Fiodor Dostoïevski (1821-1881) qui manifesta très tôt ses convictions au sujet du rôle impérialiste et messianique que la Russie était supposée jouer

[2064] Nous partageons avec Irina Kouliaskina l'idée que l'on peut voir ici un penchant de l'auteur pour des positions pan-slavistes : Куляскина Ирина Юрьевна, « Утопизм как феномен российской культуры », *Вестник Амурского Государственного Университета, Гуманитарные науки*, § 56, 2012. De même, Dmitri Bougrov a remarqué la mention de la question balkanique dans le cadre plus ample de la discussion sur le rôle de la Russie vis-à-vis des autres populations slaves : Бугров Дмитрий Витальевич, « Балканский вопрос в русской социокультурной утопии конца XVIII-начала XX вв. », *Ученые Записки КФУ*, *Гуманитарные Науки*, § 5, 2009, cc. 156-157.

[2065] Voir chapitre 7.

en Orient[2066]. Lorsque la France, l'Angleterre et le Royaume de Sardaigne déployèrent leurs armées en défense de l'Empire ottoman durant la guerre de Crimée, Dostoïevski exprima ses attitudes patriotiques nationalistes dans le poème, *Sur les événements européens de 1854* [На европейские события в 1854 году], rédigé en 1854, où nous retrouvons entre autres les vers suivants :

« […] Le chapeau, ce n'est pas à nous de l'ôter devant vous !
Ce n'est pas à vous de décider du destin de la Russie !
Ses prédestinations vous sont inconnues !
L'Est est à elle ! De tendre les mains vers elle
Des millions de générations ne se lasseront pas.
Et régnant sur l'Asie profonde,
Elle donne une vie fraîche à tout,
Et la renaissance de l'ancien Orient
(Dieu l'a voulu !) par la Russie sera réalisée.
Ainsi à nouveau la Rous, ainsi la soumission au tsar,
Une aube splendide se lève !
Pas l'opium qui a corrompu une génération,
Ce que nous appelons barbarie sans embellissement,
Poussera votre peuple à la renaissance.
Et élèvera les humiliés jusqu'à vous ! […]. »[2067]

Comme on le verra, l'idéologie de la mission divine russe en Asie resta fortement enracinée dans la pensée de Dostoïevski, et cette perception se mélangea avec un sentiment de profonde déception vis-à-vis d'une Europe qui lui semblait vouloir s'interposer injustement et perfidement entre la Russie et l'accomplissement de sa mission divine.

Une décennie plus tard, tout comme Herzen (voir chapitre 7), Dostoïevski accusa l'Europe occidentale d'être en train de se siniser, d'être en proie à la stagnation typique de la *kitaïchtchina* selon l'acception négative attribuée à ce mot en Russie depuis Biélinski (voir chapitre 7). Sa visite de Londres durant

[2066] Milosevitch Nicolas, *Dostoïevski penseur*, trad. Laurence Koltirine et Zorica Hadji-Vidoïkovitch, Éditions L'Âge d'Homme, Lausanne, 1988, pp. 135-136.
[2067] Достоевский Фёдор Михайлович, *На европейские события в 1854 году*, 1854, <https://www.culture.ru/poems/45516/na-evropeiskie-sobytiya-v-1854-godu> [Consulté en ligne le 06/11/2021].

son voyage en Europe en 1862 ne lui laissa pas une impression positive[2068]. Loin de voir dans la capitale britannique le berceau de la révolution industrielle, Dostoïevski y trouva plutôt le point final de la dégénération de la société moderne, avec son prolétariat transformé en bétail, soumis au système productiviste[2069]. Il y vit une Londres asiatisée. À ce propos, les spécialistes mentionnent souvent ce passage, tiré du récit de voyage, *Notes d'hiver sur impressions d'été* [Зимние заметки о летних впечатлениях, 1863][2070] :

« Car le fait opprime, la masse [de personnes] s'engourdit et la kitaïchtchina s'empare d'elle ; ou bien, même lorsque du scepticisme surgit, sombrement et en lançant des anathèmes, elle cherche son salut dans quelque chose qui se rapproche du mormonisme. Et à Londres, on peut voir une masse d'une telle dimension et dans un tel état, comme vous n'en verrez nulle part au monde dans la vie réelle. […] C'est comme si un bal avait été mis en place pour ces nègres blancs. »[2071]

D'ailleurs, dans certains de ses romans, apparaît l'image stéréotypée et négative de l'Asie avec des connotations apocalyptiques[2072]. Selon Dostoïevski, par exemple, de cette Asie pouvaient surgir, de façon plus ou moins métaphorique, des microbes prêts à contaminer tout homme sain, et poussant les populations éclairées à s'entre-tuer, victimes d'un délire insensé. Nous retrouvons ces images dans l'épilogue de *Crime et châtiment* [Преступление и наказание, 1866] :

« En revenant à la santé, il se rappela les cauchemars qu'il avait eus dans le délire de la fièvre. Il lui semblait avoir le monde entier désolé par un fléau terrible et sans précédent qui, venu du fond de l'Asie, s'était abattu sur l'Europe. Tous devaient périr, sauf quelques rares élus. Des trichines microscopiques, d'une espèce inconnue jusque-là, s'introduisaient dans l'organisme humain. Mais ces corpuscules étaient des esprits doués d'intelligence et de volonté.

[2068] Pour un aperçu général des impressions que Dostoïevski retint de ces voyages et de leurs influences sur sa prose successive, voir par exemple : Ollivier Sophie, « Dostoïevski en France et en Angleterre (15 juin-15 juillet 1862) », in Kantarbaeva-Bill Irina, Beaune-Gray Danièle (éd.), *Figures d'exil entre Russie, Occident et Orient*, Toulouse, 2013 (Slavica Occitania 37), pp. 107-126.

[2069] Lim Susanna Soojung, *China and Japan…*, pp. 93-94.

[2070] Достоевский Фёдор Михайлович, « Зимние заметки о летних впечатлениях », *Время*, февраля-март, 1863.

[2071] Достоевский Фёдор Михайлович, *Зимние заметки о летних впечатлениях*, Изд. Ф. Стелловский, Санкт-Петербург, 1866, с. 46.

[2072] Lim Susanna Soojung, « Pan-Mongolians at Twilight… », p. 159 ; Ferrari Aldo, *La foresta e la steppa…*, pp. 90-91.

Les individus qui en étaient infectés devenaient à l'instant même déséquilibrés et fous. […] Des villages, des villes, des peuples entiers, étaient atteints de ce mal et perdaient la raison. Tous étaient en proie à l'angoisse et hors d'état de se comprendre les uns les autres. Chacun cependant croyait être le seul à posséder la vérité […]. Ils s'entretuaient dans une sorte de fureur absurde. Ils se réunissaient et formaient d'immenses armées pour marcher les uns contre les autres, mais, la campagne à peine commencée, la division se mettait dans les troupes, les rangs étaient rompus, les hommes s'égorgeaient entre eux et se dévoraient mutuellement. […] Ça et là, les hommes formaient des groupes ; ils se juraient de ne point se séparer, et, une minute plus tard, oubliaient la résolution prise et commençaient à s'accuser mutuellement, à se battre, à s'entre-tuer. Les incendies, la famine éclataient partout. Hommes et choses, tout périssait. Cependant, le fléau étendait de plus en plus ses ravages. »[2073]

L'Asie était donc symboliquement capable de générer une sorte de peste de l'esprit qui transformerait toute rationalité en folie et qui mènerait vers les abîmes d'une autodestruction certaine. On ne peut que partager l'avis de Soojung Lim lorsqu'elle remarque que :

« Dostoïevski peut donc être considéré comme un des pionniers russes d'un discours du "péril jaune" qui non seulement présente une menace séculaire en provenance de l'Orient, mais combine également cette menace avec l'hostilité et l'incertitude des Russes à l'égard de l'Occident moderne. »[2074]

Pour corroborer cette affirmation, on peut évoquer le fait que Dostoïevski fut enthousiaste à l'idée que la Russie puisse réaliser son destin glorieux à travers l'imposition de sa primauté sur le continent asiatique. Cette idée apparaît dans un passage très célèbre, écrit en 1881, tiré de son *Journal d'un écrivain* [Дневник писателя]. Ce passage, intitulé *Geok-Tepe : Qu'est l'Asie pour nous ?* [Геок-Тепе. Что такое для нас Азия ?][2075], célébrait la conquête russe de la forteresse de Geok-Tepe[2076], défendue par la population

[2073] Dostoïevski Fédor, *Crime et châtiment*, trad. V. Pozner, Folio classique, Gallimard, Trebaseleghe, 2022, pp. 779-780. En russe : Достоевский Фёдор Михайлович, *Преступление и наказание : роман в 6 ч. с эпилогом*, Т. 2, Изд. А. Базунов, Э. Прац и Я. Вейденштраух, Санкт-Петербург, 1867, сс. 429-430.

[2074] Lim Susanna Soojung, « Pan-Mongolians at Twilight… », p. 160.

[2075] Достоевский Фёдор Михайлович, *Полное собрание сочинений в тридцати томах : публицистика и письма. Том XVIII-XXX*, Издательств о Наука Ленинградское Отделение, Ленинград, 1984, сс. 32-36.

[2076] Cette forteresse était située dans ce qui aujourd'hui est le Turkménistan centre-oriental.

turkmène Teke, durant l'expansion russe en Asie centrale[2077]. Ici, Dostoïevski se demanda ce que l'Asie représentait pour la Russie, en assumant une posture nationale-patriotique. L'écrivain essaya ainsi d'expliquer les raisons de la nécessité de cet effort militaire. Il critiqua les positions de certains milieux de la société russe, qui s'irritaient du fait que l'Empire gaspillât autant d'argent en Asie, alors qu'il était en proie à d'énormes problèmes socio-économiques[2078]. Dostoïevski argumenta que cela dérivait d'une perception erronée de ces milieux par rapport à la vraie nature de la mission historique russe en Orient. Il polémiqua ardemment avec eux, en soutenant que ceux qui s'opposaient à l'expansion russe en Orient le faisaient pour flatter leur prétendue identité européenne, en reniant ainsi l'identité asiatique qui leur appartenait historiquement :

« on ne peut guère dire que notre société soit pénétrée de la claire conscience de notre mission en Asie et de ce que l'Asie signifie proprement pour nous, et pourrait signifier demain. Aussi bien, d'une manière générale, toute notre Asie russe, la Sibérie comprise, ont l'air de n'exister encore pour la Russie que comme une espèce d'appendice auquel, dirait-on, notre Russie européenne ne veut même pas s'intéresser. Comme qui dirait : "Nous sommes l'Europe, qu'avons-nous à faire en Asie ?" Il y a même eu des voix très tranchantes : "Ah, cette Asie, qu'on ne nous en parle pas, nous n'arrivons même pas à mettre de l'ordre et à nous organiser chez nous en Europe, et il faut qu'on nous fourre encore l'Asie. Nous n'avons que faire, de cette Asie, qu'elle devienne ce qu'elle voudra !" […] Nécessité parce que la Russie n'est pas seulement en Europe, mais aussi en Asie ; parce que le Russe n'est pas seulement un Européen, mais aussi un Asiatique. Bien plus : il y a peut-être en Asie plus d'espérances pour nous qu'en Europe. Bien plus : c'est peut-être l'Asie qui est, dans nos destins à venir, notre principale issue ! »[2079]

Ils ne comprenaient pas, selon l'écrivain, que la société européenne les avait toujours considérés comme différents, avec dédain et répulsion. Et même si

[2077] Au sujet de cette bataille, qui se termina, entre autres, par le massacre de la population locale qui fuyait la forteresse (plus de 14 500 civils tués par la cavalerie russe selon certaines estimations), voir par exemple : Dowling Timothy C. (ed.), *Russia at War : From the Mongol Conquest to Afghanistan, Chechnya, and Beyond*, vol. 1 : *A-M*, ABC-Clio, Santa Barbara-Denver-Oxford, 2015, pp. 293-294 *et passim* ; Abazov Rafis, *The Palgrave Concise Historical Atlas of Central Asia*, Palgrave MacMillan, New York, 2008, ch. 5.2, 5.3.

[2078] Достоевский Фёдор Михайлович, *Полное Собрание сочинений… Том XVIII-XXX*, cc. 32-33.

[2079] Dostoïevski Fiodor, *Journal d'un écrivain*, trad. Gustave Aucouturier, Éditions Gallimard, Ligugé, 1972, pp. 1455-1456. En russe : Достоевский Фёдор Михайлович, *Полное Собрание сочинений… Том XVIII-XXX*, cc. 32-33.

la Russie pouvait sembler proche de l'Europe, selon Dostoïevski, elle restait toujours l'Asie de l'Europe.

« Il faut bannir comme attitude de valets cette peur que nous avons d'être traités en Europe de barbares asiatiques et d'entendre dire que nous sommes des Asiates encore plus que des Européens. Cette honte d'être tenus par l'Europe pour des Asiates nous poursuit depuis près de deux siècles. […] Cette honte aberrante de nous-mêmes, cette fausse notion que nous avons [de nous-mêmes] […] nous ont déjà coûté cher, très cher depuis deux siècles, nous les avons payées et de la perte de notre originalité spirituelle, et des insuccès de notre politique européenne, et enfin de notre argent, de cet argent que nous avons si abondamment prodigué pour démontrer à l'Europe que nous sommes seulement des Européens et non des Asiates. »[2080].

Dès lors, dans *Geok-Tepe : Qu'est l'Asie pour nous ?*, l'écrivain alla jusqu'à réclamer le droit légitime de la Russie d'affirmer toute sa gloire là où l'épée de son tsar serait respectée et où l'Empire russe pourrait finalement s'imposer en maître absolu :

« L'écho de la victoire de Skobiélev va retentir dans toute l'Asie, jusqu'à ses confins les plus reculés : "Voilà, dira-t-on, encore un féroce et orgueilleux peuple de la *vraie foi* soumis au Tsar Blanc". Et tant mieux pour cet écho. Tant mieux que chez ces peuples de plusieurs millions d'hommes, jusqu'à l'Inde et jusque peut-être en Inde même, grandisse la conviction de l'invincibilité du Tsar Blanc et de l'infrangibilité de son glaive. […] le nom du Tsar Blanc doit être au-dessus de celui des khans et des émirs, au-dessus de celui de l'Impératrice des Indes, au-dessus même du nom du khalife. Il peut bien y avoir un khalife, mais le Tsar Blanc est tsar même pour le khalife. »[2081]

Et encore, dans le chapitre suivant intitulé *Questions et réponses* [Вопросы и ответы][2082] :

« Voyez-vous […] si nous virons vers l'Asie, […] il peut se produire pour nous quelque chose d'analogue à ce qui s'est produit pour l'Europe quand elle a découvert l'Amérique. Car en vérité l'Asie est pour nous ce qu'était alors

[2080] Dostoïevski Fiodor, *Journal d'un écrivain…*, pp. 1456-1457. En russe : Достоевский Фёдор Михайлович, *Полное Собрание сочинений… Том XVIII-XXX*, c. 33.
[2081] Dostoïevski Fiodor, *Journal d'un écrivain…*, p. 1456. En russe : Достоевский Фёдор Михайлович, *Полное Собрание сочинений… Том XVIII-XXX*, c. 32.
[2082] Достоевский Фёдор Михайлович, *Полное Собрание сочинений… Том XVIII-XXX*, cc. 35-39.

l'Amérique encore inconnue. La poussée vers l'Asie suscitera chez nous un regain de vigueur spirituelle et physique. […] En Europe nous avons été des ramasse-miettes et des esclaves, en Asie nous serons des seigneurs. En Europe nous avons été des Tatars, en Asie nous serons à notre tour des Européens. Une mission, notre mission civilisatrice en Asie, tentera notre courage et nous entraînera là-bas, pour peu que le mouvement commence. »[2083]

Dostoïevski considérait donc que la civilisation russe était supérieure à la civilisation asiatique, et il soutenait l'idée d'une mission civilisatrice russe en Asie, même réalisée par la force des armes.

La vision de Dostoïevski est complexe : l'Asie apparaît certes, dans certains de ses écrits, comme une terre de conquête où la Russie pourra affirmer sa gloire, mais les spécialistes de littérature russe y ont reconnu, au fil du temps, plusieurs autres significations métaphoriques, parfois même en contradiction les unes avec les autres. Dans ce sens, sa vision rejoint le même niveau de mélange idéologique que celui affiché par d'autres auteurs traitant du « péril jaune » dans les autres pays de la région transpacifique, et qui ont été analysés dans le chapitre 4. D'ailleurs, en se concentrant spécifiquement sur la production littéraire et journalistique de Dostoïevski concernant la Chine, les chercheuses Ekaterina Ponkratova et Daria Tarakanova ont remarqué qu'il est possible d'y repérer quatre façons différentes par le biais desquelles l'auteur aborde des sujets en lien avec l'Empire du Milieu :

1) La Chine comme symbole d'une pensée stagnante liée au cérémonialisme. Dostoïevski décrit souvent la civilisation chinoise comme une victime de l'hyper-cérémonialisation de sa vie sociale. Selon cette interprétation, la répétitivité automatique de la cérémonie substituait chez les Chinois l'individualité et la créativité de l'esprit humain[2084]. Dans cette posture de l'écrivain, selon Ponkratova et Tarakanova, on peut lire une critique sévère de la bureaucratisation de la société russe[2085]. Néanmoins, c'est de ce genre de descriptions que surgit l'image des communautés asiatiques comme étant plus semblables à des colonies d'insectes qu'à des sociétés humaines. Selon cette vision, comme nous l'avons vu dans les chapitres 2 et 4, l'homme asiatique, qui vivait dans des sociétés régies par un cérémonialisme vide de sens, n'était plus

[2083] Dostoïevski Fiodor, *Journal d'un écrivain…*, p. 1462. En russe : Достоевский Фёдор Михайлович, *Полное Собрание сочинений… Том XVIII-XXX*, с. 36.
[2084] Понкратова Екатерина Михайловна, Тараканова Дарья Александровна, « Китай в восприятии Ф.М. Достоевского », *Вестник Томского Государственного Университета*, № 462, 2021, сс. 51-53.
[2085] Самойлов Николай Анатольевич, *Россия и Китай…,* сс. 244-245.

un homme à part entière, car il était complètement absorbé par une collectivité qui le manipulait[2086]. Il répondait à des stimuli automatiques et reproduisait sans cesse des gestes sur lesquels il ne s'interrogeait pas. Dans ce contexte, on voit bien qu'à côté du sentiment de supériorité civilisationnel émergea également une perception du danger : l'inquiétude que le cérémonialisme asiatique étouffant puisse, à l'instar d'une maladie contagieuse, se diffuser également en Russie.

« Nous sommes peut-être bien comme la Chine, mais hormis son ordre. Tout au plus commençons-nous ce qu'achève la Chine. Il ne fait pas de doute que nous aboutirons comme elle, mais quand ? Pour adopter les mille volumes du "Cérémonial", assortis du droit, une fois pour toutes, de ne réfléchir à rien, il nous faudra vivre, pour le moins, encore un millénaire d'effort de réflexion.

[2086] Un des exemples repérés par Ponkratova et Tarakanova se retrouve dans l'introduction du *Journal d'un écrivain* de 1873 : « C'est le 20 décembre que j'ai appris que tout était décidé et que j'étais rédacteur en chef du *Citoyen.* C'est un événement extraordinaire, […], qui s'est cependant produit de façon assez simple. Le 20 décembre, justement, je lisais un article des *Nouvelles de Moscou* sur le mariage de l'empereur de Chine ; cet article m'a laissé une forte impression. Cet événement grandiose et, à première vue, fort compliqué, s'est déroulé, lui aussi, d'une manière étonnamment simple : tout y était prévu et déterminé, depuis déjà mille ans et plus, jusque dans le dernier détail, dans un Cérémonial de près de deux cents volumes. À comparer la grandeur de l'événement chinois avec ma désignation comme rédacteur en chef, je fus pris d'ingratitude à l'égard des institutions de notre patrie, en dépit de la facilité avec laquelle elles me confirmaient, et je me dis qu'il nous serait incomparablement plus commode (je veux dire au prince Miechtcherski et à moi) de publier *Le Citoyen* en Chine qu'ici. Tout est si clair là-bas… Nous nous serions présentés tous deux, au jour dit, à la Direction générale des affaires de presse du cru. Après avoir frappé du front et léché le plancher, nous nous serions relevés l'index dressé, la tête révérencieusement inclinée. Le directeur général des affaires de presse aurait, bien entendu, fait mine de ne pas nous accorder plus d'attention qu'à des mouches entrées par hasard. Mais le troisième adjoint de son troisième secrétaire aurait quitté sa place et, tenant en main mon brevet de rédacteur en chef, nous aurait administré d'une voix persuasive mais courtoise la leçon prévue par le Cérémonial. Elle aurait été si claire et compréhensible que ç'aurait été pour nous deux un vrai plaisir de l'entendre. Au cas où j'aurais été, en Chine, assez sot et assez naïf pour éprouver en moi-même, assumant la fonction de rédacteur en chef et n'ignorant pas la faiblesse de mes capacités, quelque crainte et des remords de conscience, il m'aurait été sur-le-champ remontré que j'étais doublement sot de ressentir pareils scrupules. Que justement à partir de ce moment je n'avais nul besoin d'esprit, à supposer que j'en eusse ; que bien au contraire il y avait incomparablement plus de sécurité à ce que je n'en eusse pas le moindre. Et c'eût été là, sans aucun doute, chose fort agréable à entendre. Ayant conclu sur ces belles paroles : "Va, rédacteur en chef, tu peux désormais manger ton riz et boire ton thé toute tranquillité de conscience retrouvée", le troisième adjoint du troisième secrétaire m'aurait remis un superbe diplôme, imprimé en lettres d'or sur satin cramoisi, le prince Miechtcherski aurait glissé un confortable pot-de-vin, et, rentrés tous deux chez nous, nous aurions aussitôt lancé le plus magnifique numéro du *Citoyen*, un numéro comme nous n'en publierons jamais ici. En Chine, notre édition eût été excellente ». Dostoïevski Fiodor, *Journal d'un écrivain…*, pp. 3-4. En russe : Достоевский Фёдор Михайлович, *Полное собрание сочинений в тридцати томах : Том 21. Дневник писателя 1873. Статьи и заметки 1873-1878*, Издательство Наука Ленинградское Отделение, Ленинград, 1980, cc. 5-6.

Et que voulez-vous, nul n'a envie de hâter le terme, car nul n'a envie de faire un effort de réflexion. »[2087]

Une fois de plus, la perception du péril asiatique n'était que l'alter ego du mépris dérivé de l'exaltation nationaliste.

2) La Chine comme un ensemble de clichés souvent mobilisés par Dostoïevski *pour décrire certains détails avec ironie*[2088]. Cette catégorie inclut tout ce qui pouvait dériver du domaine de la mode ou de l'attraction pour l'exotisme en Russie ou en Europe.

3) La Chine comme symbole de l'étranger et du lointain. La Chine apparaissait souvent comme un endroit inconnu car lointain (tant géographiquement que culturellement) et fermé. Dans ce cas, selon Ponkratova et Tarakanova : « L'image de la Chine est souvent utilisée par lui pour rendre explicite la fermeture et l'incompréhensibilité de la Russie pour les Européens, malgré son accessibilité extérieure »[2089]. L'exemple chinois aidait donc Dostoïevski à décrire et à analyser la distance civilisationnelle entre la Russie et l'Europe occidentale[2090]. La Chine (et l'Asie) apparaissait aussi incompréhensible pour les Russes que la Russie l'était pour le reste des Européens.

4) La Chine comme une menace concrète pour les espaces périphériques russes. La production littéraire et journalistique de Dostoïevski comporte un certain nombre d'exemples qui vont dans ce sens. Tantôt la menace chinoise est décrite comme concernant des espaces spécifiques de la frontière sibérienne (cela a été repéré dans ses échanges épistolaires déjà à partir des années 1850), tantôt elle devient plus générale en se transformant en inquiétude pour l'incapacité de la part des autorités sibériennes de contrer une éventuelle invasion chinoise (ou américaine) de la Sibérie[2091]. De fait, Dostoïevski commença à aborder le sujet de la « menace chinoise ou japonaise » vis-à-vis des territoires extrême-orientaux russes à partir des années 1870[2092]. Dans

---

[2087] Dostoïevski Fiodor, *Journal d'un écrivain…*, pp. 5-6. En russe : Достоевский Фёдор Михайлович, *Полное собрание сочинений… Том 21*, с. 7.

[2088] Понкратова Екатерина Михайловна, Тараканова Дарья Александровна, «Китай в восприятии… », сс. 50-51.

[2089] Понкратова Екатерина Михайловна, Тараканова Дарья Александровна, «Китай в восприятии… », с. 53.

[2090] Понкратова Екатерина Михайловна, Тараканова Дарья Александровна, «Китай в восприятии… », сс. 54-60.

[2091] Алексеев Павел Викторович, *Ф.М. Достоевский и Восток. Монография*, Горно-Алтайск Библиотечно-издательский центр ГАГУ, Горно-Алтайск, 2017, сс. 66-67.

[2092] Алексеев Павел Викторович, *Ф.М. Достоевский и Восток…,* сс. 69-70.

le *Journal d'un écrivain* nous pouvons par exemple lire une de ses attaques parodiques visant les libéraux et les occidentalistes[2093] :

« Les régions de frontière, c'est du grand n'importe quoi, ce sont des futilités, et même de l'autre côté, ce sont des miettes, la Russie est jusqu'à l'Oural, et nous ne voulons rien savoir de ce qu'il y a plus loin. Nous donnerons la Sibérie aux Chinois et aux Américains. »[2094]

Malgré son intention parodique, nous remarquons dans ce passage une préoccupation concernant une attitude défaitiste de certains de ses compatriotes qui porterait à une amputation du territoire impérial de l'est. Il s'exprima également, dès les premières années 1880, en faveur de la construction du Transsibérien afin de garantir une défense militaire plus efficace contre ce type de menace[2095]. Ponkratova et Tarakanova citent à ce propos un extrait de 1881 :

« La ligne méridionale du chemin de fer sibérien, l'avenir de la Chine. Il suffit d'élargir ses horizons et ses pensées ou sous l'impulsion des réformes […] pour ne pas se rendre compte que tout autour se trouvent des terres vides et riches […] et qu'eux, les Chinois, sont infiniment nombreux, pour ne pas […] penser à s'emparer de ces terres […] pour ne pas se rendre compte à quel point ces terres sont faibles et vulnérables et ne pourront même pas l'être à l'avenir. »[2096]

Comme le soutiennent les deux chercheuses :

« L'auteur souligne que le développement inexorable des idées militaires en Chine conduira inévitablement à l'idée de conquérir les terres sibériennes. La menace d'une occupation militaire est constamment présente dans les carnets

[2093] Михновец Мария Владимировна, « 'Киргизские степи' в геополитической картине мира Достоевского : от 'зоны неосвоенной дикости' к новому хартленду », *Вестник Костромского Государственного Университета*, § 4, 2020, с. 125.
[2094] Достоевский Фёдор Михайлович, *Полное собрание сочинений в тридцати томах : Том 27. Дневник писателя 1881. Автобиографическое*, Издательство Наука Ленинградское Отделение, Ленинград, 1984, с. 73.
[2095] Понкратова Екатерина Михайловна, Тараканова Дарья Александровна, « Китай в восприятии… », сс. 53-54.
[2096] Достоевский Фёдор Михайлович, *Полное собрание сочинений в тридцати томах : Том 24. Дневник писателя 1876*, Издательство Наука Ленинградское Отделение, Ленинград, 1982, сс. 83-84.

de l'écrivain. Il est intéressant de noter que le Japon apparaît souvent à côté de la Chine dans ces réflexions. »[2097]

La menace était de fait, plus généralement asiatique et non pas seulement chinoise[2098].

Pour des raisons d'espace, nous ne pouvons pas développer plus en détail ici l'analyse de la pensée de Dostoïevski concernant l'Asie[2099]. Il est pourtant essentiel de retenir que dans ses écrits, on retrouve des argumentations qui développent plusieurs clichés typiques du discours du « péril jaune » et qui relèvent du binôme racisme-colonialisme. Plus précisément, l'inquiétude à propos d'attaques visant les régions frontalières dans l'Extrême-Orient russe de la part de la Chine et, plus rarement, du Japon, allait de pair avec un désir concret de projection impériale sur une Asie perçue comme une terre promise pour l'épanouissement de la mission impériale russe. Cette double attitude se nourrissait d'un substrat culturel qui s'était développé en Russie à partir des années 1820-1830.

Durant la seconde moitié du XIX^e^ siècle, il ne restait que très peu de l'appréciation positive de la culture orientale qui avait marqué le siècle précédent. Un discours fondé sur des clichés négatifs, visant la moquerie et la déshumanisation, s'était en revanche établi. Ainsi, le recours à la zoomorphisation par la référence aux insectes, la mémoire du traumatisme historique de l'invasion et de la domination mongole, et l'évocation d'une pandémie asiatique affectant l'esprit chrétien européen, firent partie du discours du « péril jaune ». L'évolution de ce discours dans la littérature et le journalisme russes est donc parallèle, malgré quelques années de retard, à la diffusion de la littérature du « péril jaune » dans l'espace transpacifique que nous avons traitée dans le chapitre 4.

[2097] Понкратова Екатерина Михайловна, Тараканова Дарья Александровна, « Китай в восприятии… », c. 53.

[2098] D'autres, par exemple Pavel Alekseïev, se bornent à en identifier seulement trois : « un pays autosuffisant, isolé et éloigné de l'Europe, constituant un type de civilisation distinct ; un pays oriental "vieux de quatre mille ans", densément peuplé, présentant un danger potentiel pour la Russie, surtout pour ses possessions sibériennes ; un pays doté d'un mode de vie et d'une structure sociale particuliers, appelés "*kitaïchtchina*", à savoir arriération, inertie, propension hypertrophiée au cérémonial ». Алексеев Павел Викторович, *Ф.М. Достоевский и Восток…,* cc. 53-54.

[2099] Pour des études plus détaillées, voir entre autres : Сальникова Анастасия Владимировна, « Взгляды ФМ Достоевского на продвижение России в Азии, Социально-Гуманитарный », *Вестник Юга России*, № 3, 2011, cc. 130-135 ; Алексеев Павел Викторович, *Ф.М. Достоевский и Восток…*

II Des positions à contre-courant ?

Des années 1850 aux années 1880, d'autres voix s'ajoutèrent à celle de Dostoïevski pour discuter de l'Asie et des Asiatiques avec les clichés du discours du « péril jaune », tout en exprimant pourtant parfois des idées à contre-courant. Depuis les années 1850 déjà, certains auteurs du milieu radical russe remettaient en question les clichés qui visaient l'Asie et en particulier la Chine. L'historien et spécialiste de relations sino-russes Aleksander Lukin a souligné parmi eux la présence de Nikolaï Tchernychevski (1828-1889), qui, écrit-il, réfuta l'idée que les Chinois étaient des hommes d'une race différente des « blancs » et souligna que la « stagnation chinoise » n'était qu'une situation provisoire déterminée par des facteurs socio-historiques[2100]. D'ailleurs, en 1856, Tchernychevski salua l'insurrection des Taiping dans l'espoir qu'elle apporte un nouvel élan à la Chine contre l'oppression du régime des Qing et les ingérences européennes[2101]. En revanche, Tchernychevski avait une perception négative des populations nomades de l'Asie centre-orientale, dont il soulignait l'infériorité culturelle et morale :

« Le peuple russe peut avoir ses défauts intellectuels et moraux, mais personne ne dira que les doctrines païennes de l'ancien Orient, de la Grèce, de Rome sont dangereuses pour les Russes […]. Parler d'un point de vue théologique du paganisme non pas avec les Russes, mais avec les Tchouvaches, les Bouriates, les Samoïèdes : là, ils doivent vraiment exposer la fausseté et le péché du paganisme. Mais pour eux, aucun livre ne peut être écrit en russe, car ces malheureux ne peuvent lire aucun livre ni en russe, ni dans leur propre langue. Il n'y a qu'un seul moyen d'exposer leur paganisme : apprendre leur langue, devenir un missionnaire, se promener dans leurs yourtes, leur parler. »[2102]

Tchernychevski défendit donc lui aussi pour des raisons civilisationnelles l'expansionnisme russe dans les régions des steppes[2103]. Pourtant, le cas le plus intéressant parmi les révolutionnaires dans le cadre de notre recherche est celui du père de l'anarchisme russe Mikhaïl Bakounine (1814-1876). Celui-ci utilisa de façon assez originale le discours du « péril jaune » en support de

[2100] Lukin Alexander, *The Bear Watches the Dragon*…, p. 26.
[2101] Lukin Alexander, *The Bear Watches the Dragon*…, p. 26. Чернышевский Николай Гаврилович, « Постепенное развитие древних философских учений в связи с развитием языческих верований, Соч. Ор. Новицкого », 1860, <http://az.lib.ru/c/chernyshewskij_n_g/text_1860_postepennoe_razvitie.shtml> [Consulté en ligne le 08/02/2023].
[2102] Чернышевский Николай Гаврилович, « Постепенное развитие древних… ».
[2103] Ferrari Aldo, *La foresta e la steppa*…, pp. 100-101.

ses idéaux d'unité du prolétariat international. Il constitua ainsi un des rares exemples où, par le biais de la mobilisation des clichés sur le « péril jaune » (bien que Bakounine n'utilisât pas le discriminant de la race), un auteur montra de la solidarité pour la condition des ouvriers asiatiques surexploités dans l'espace transpacifique. Son but était de démontrer la nécessité de cette solidarité pour la construction d'une société humaine plus égalitaire, ce qui le plaçait dans une position aux antipodes de celle de Dostoïevski ou d'autres penseurs précédemment analysés. Bakounine est souvent mentionné pour avoir été l'un des premiers à discuter ouvertement du « péril jaune » lors de la Conférence sur la paix à Genève de 1867[2104]. Ensuite, dans *La théologie politique de Mazzini et l'Internationale* (1871), Bakounine présenta une intéressante réflexion sur le « péril asiatique » en guise de conclusion d'un ouvrage dédié à la critique de la pensée mazzinienne.

Nous nous pencherons ici uniquement sur les aspects pertinents de cette conclusion dans le cadre de notre recherche. Dans ce passage, le raisonnement de Bakounine suivait la lignée des réflexions occidentalistes russes et partait d'une vision *asiatisante* du monde slave. Par *asiatisante,* on entend ici l'attribution au monde slave des caractéristiques d'arriération socio-culturelle normalement utilisées pour se référer à l'Orient lointain :

« Considérant l'humanité occidentale, […] comme la portion la plus civilisée et relativement la plus libérale du monde en Europe, nous trouvons […] un point noir qui menace cette civilisation […] Ce point c'est […] le monde slave, qui jusqu'ici a été presque toujours la victime, rarement le héros et encore moins le triomphateur de l'histoire, ayant été tour à tour l'esclave des Huns, des Turcs, des Tartares, et surtout des Allemands. Aujourd'hui il […] commence à réclamer […] sa place au soleil. Ce qui rend ses réclamations plus menaçantes encore, c'est qu'à l'extrémité orientale du continent européen il y a un immense Empire de plus de soixante-dix millions d'habitants, demi-slaves, demi-finnois et en partie allemands et tartares, despotique s'il en fut, fondant son énorme puissance autant sur sa position géographique inaccessible que sur la masse de ses paysans innombrables. »[2105]

Dans ce passage, on retrouve l'attribution à l'Empire russe de nombreuses caractéristiques négatives normalement attribuées aux empires et aux sociétés

[2104] Iikura Akira, « The Precursors of the Yellow Peril Theories : Mikhail Bakunin and Charles Pearson », *RIAD Bulletin*, § 3, March 1995, p. 289, note 4.
[2105] Bakounine Mikhaïl Aleksandrovitch, *La théologie politique de Mazzini et l'Internationale, commission de la propagande socialiste*, Imprimerie G. Guillaume Fils, Neuchâtel, 1871, pp. 92-93.

asiatiques et faisant partie des lieux communs du discours du « péril jaune » (despotisme, obscurantisme, arriération, mais aussi attitude menaçante en raison de son immense population). Bakounine, d'ailleurs, met ici en exergue l'hybridation slave avec les anciens conquérants huns, turcs et tatars. Dans la conclusion de *La théologie politique de Mazzini et l'Internationale,* l'argumentation de Bakounine continue avec une critique sévère du patriotisme allemand et de la diffusion des idéaux pangermanistes au sein de la Première Internationale. Pour le penseur anarchiste, la Russie tsariste représente un danger réactionnaire menaçant l'évolution de la société humaine vers le développement d'idéaux et de pratiques libertaires et égalitaires. Néanmoins, selon Bakounine, le patriotisme des pangermanistes est en train de souder les peuples slaves autour d'un idéal patriotique opposé, le panslavisme, résultant de la haine viscérale pour les perspectives de domination continentale allemandes[2106]. Cette interprétation est cohérente avec la pensée politique internationaliste, car elle invite le mouvement ouvrier à reconnaître la liberté des tous les peuples européens, en refusant l'idée d'une supériorité ethnique (germanique dans ce cas).

Cela nous permet d'interpréter la description *asiatisante* de l'Empire russe évoquée ci-dessus comme un outil rhétorique politique, visant une forme de gouvernement spécifique (le tsarisme et l'ancien régime), et non pas l'entièreté de la population slave. Les Slaves, selon Bakounine, peuvent s'affranchir du tsarisme en s'unissant à la lutte de l'Internationale, mais leurs identités ethniques ne doivent pas être humiliées par un pangermanisme excessivement dominant. L'originalité de Bakounine dans le cadre de son analyse politique proposée dans la conclusion de *La théologie politique de Mazzini et l'Internationale* apparaît lorsqu'il élargit son analyse à l'Asie extrême-orientale. Ici, Bakounine semble concevoir le monde par bandes concentriques : plus on s'éloigne de l'Europe vers l'Orient, plus les sociétés orientales apparaissent comme dangereuses pour l'avenir de la civilisation occidentale et du progrès social que celle-ci pourrait un jour accomplir :

« Mais considérons […] toute l'Europe, y compris la Russie, comme une grande République Fédérative basée largement sur les principes de la liberté, de l'égalité, de la justice et de la solidarité. […] Si l'on ajoute à la population de l'Europe celle […] de l'Amérique et de l'Océanie, cela formerait une fédération humanitaire de 340 à 350 millions d'âmes. […] Mais […] il resterait encore une population bien plus immense encore de 850 millions d'Asiatiques

[2106] Bakounine Mikhaïl Aleksandrovitch, *La théologie politique*…, pp. 94-96.

dont la civilisation ou plutôt la barbarie et l'esclavage traditionnels resteront suspendus comme une horrible menace sur toute cette magnifique organisation du monde humain et libre. »[2107]

Comme le montrent les pages suivantes[2108], le but de Bakounine est de convaincre ses lecteurs qu'une organisation sociale humaine véritablement juste ne peut jamais être obtenue et maintenue dans une seule région du monde. Pour avoir du succès, cette organisation doit être diffusée sur toute la planète en prêtant une attention particulière à l'Asie orientale. Bakounine se lance donc dans une comparaison hyperbolique fondée sur les clichés du discours du « péril jaune ». Il déclare ainsi qu'il serait certainement moins dangereux pour l'Europe si, à la place des centaines de millions d'Asiatiques, il y avait en Orient une même quantité de bêtes féroces et affamées prêtes à envahir l'Europe pour satisfaire leurs besoins. Et cela parce qu'entre autres « l'Asie fut le berceau de toutes les religions, de tous les despotismes ; et aujourd'hui, c'est encore l'Asie qui menace la liberté et l'humanité du monde civilisé »[2109]. Dans ce passage, la critique anarchiste de la violence de toute organisation étatique et religieuse se mélange à cette image des 800-850 millions d'hommes asiatiques plus féroces que des bêtes sauvages car « formant […] d'immenses États despotiques, et devant déverser tôt ou tard leur trop-plein sur l'Europe »[2110]. Et la conclusion de ce passage semble indiquer qu'une des solutions pour l'Europe face à cette confrontation civilisationnelle apocalyptique serait l'anéantissement de l'ennemi. Néanmoins, « si ce n'était seulement que des bêtes fauves, […] l'humanité européenne […] aurait pu la détruire, mais 800 millions d'hommes ne se détruisent pas »[2111]. Bakounine écarte même par la suite la possibilité d'asservir l'Asie afin de l'apaiser et la maîtriser, en argumentant que les intérêts divergents des Empires russe et britannique empêcheraient la formation d'une alliance européenne pour l'assujettissement de ces régions du monde[2112]. De même, il réfutait l'idée que l'Asie puisse être « civilisée » par le biais des moyens classiques de l'impérialisme capitaliste bourgeois : « la conquête d'abord, puis le commerce et la propagande religieuse »[2113]. Il est intéressant de remarquer comment, tout au long de son argumentation, les clichés sur l'Asie, typiques du discours

[2107] Bakounine Mikhaïl Aleksandrovitch, *La théologie politique*…, pp. 96-97.
[2108] Bakounine Mikhaïl Aleksandrovitch, *La théologie politique*…, pp. 107-111.
[2109] Bakounine Mikhaïl Aleksandrovitch, *La théologie politique*…, p. 99.
[2110] Bakounine Mikhaïl Aleksandrovitch, *La théologie politique*…, p. 99.
[2111] Bakounine Mikhaïl Aleksandrovitch, *La théologie politique*…, p. 99.
[2112] Bakounine Mikhaïl Aleksandrovitch, *La théologie politique*…, pp. 100-103.
[2113] Bakounine Mikhaïl Aleksandrovitch, *La théologie politique*…, p. 104.

du « péril jaune », sont méthodiquement utilisés pour attaquer les institutions religieuses et séculaires tant orientales qu'occidentales :

« Toutes les religions qui affligent […] le monde humain, sont nées en Asie […]. Mais ce qui a manqué toujours à l'Asie, ce dont l'absence complète constitue proprement la brutalité asiatique, c'est le respect humain. La vie de l'homme, sa dignité, sa liberté, n'y comptent pour rien. Tout cela est impitoyablement écrasé dans le sang et dans la boue par Dieu, par les castes, par le principe d'autorité, par l'État. Nulle part on ne voit mieux, que ces deux principes, ces deux fictions historiques malfaisantes : Dieu et l'État, sont la source intellectuelle et morale de tout esclavage, d'où il résulte […] [que] ce qu'il faut faire avant tout pour émanciper l'Asie, c'est détruire dans ses masses populaires la foi dans toute autorité, soit divine, soit humaine. La propagande chrétienne exercée aujourd'hui […] est-elle réellement capable d'émanciper […] l'Asie ? La question est négativement résolue par les faits. »[2114]

Bakounine n'avait donc aucun scrupule à utiliser tous les clichés des discours anti-asiatiques pour les mobiliser contre ses principaux ennemis politiques : les religions et les États. D'ailleurs, dans ce passage, il propose sa célèbre digression[2115], comparant la présence russe dans l'Amour et son arriération socio-économique avec la rapide modernisation du Japon, bien plus peuplé. Le Japon, selon Bakounine, en imitant les pays occidentaux les plus développés, pourrait rapidement représenter un danger pour les régions russes de l'Amour et probablement les conquérir[2116] : « Gare aux possessions russes sur l'Amour, je ne leur donne pas cinquante ans. Toute la puissance russe en Sibérie n'est que fictive »[2117].

Cette prédiction fait aussi recours aux clichés du discours du « péril jaune » (Japonais imitateurs, avec une population très nombreuse et prêts à attaquer les Européens dès que possible à la suite d'une préparation rusée, longue et méthodique). Pourtant, comme dans le reste de l'argumentation bakouninienne, le discours du « péril jaune » est utilisé de façon paradoxale ou du moins inhabituelle. Ayant passé des années de prison en Sibérie et ayant fui la Russie en 1861 en passant, entre autres, par le Japon et les États-Unis avant de rentrer en Europe, Bakounine fut certainement exposé à toute sorte

[2114] Bakounine Mikhaïl Aleksandrovitch, *La théologie politique…*, pp. 104-105.
[2115] Mentionnée par exemple dans Lim Susanna Soojung, « Between Spiritual Self and Other : Vladimir Solov'ev and the Question of East Asia », *Slavic Review*, vol. 67, § 2, 2008, p. 328.
[2116] Bakounine Mikhaïl Aleksandrovitch, *La théologie politique…*, pp. 100-102.
[2117] Bakounine Mikhaïl Aleksandrovitch, *La théologie politique…*, p. 102.

de discours négatifs et racistes concernant les Asiatiques. Néanmoins, il fut aussi mis au courant de la situation des travailleurs asiatiques en Californie ou en Australie[2118]. Et c'est de ce contact direct que Bakounine développa, comme on va le voir, une bonne compréhension de la condition des immigrés asiatiques dans les espaces récemment colonisés, ainsi que de leur rapport complexe avec les travailleurs blancs locaux :

« Ils sont fort mal reçus et vus par les ouvriers américains. […] D'un autre côté, habitués dès leur enfance au plus dur esclavage […], ils sont accueillis par les patrons avec une double faveur. Les patrons […] aiment l'esclavage de leurs ouvriers et ils détestent leurs révoltes […]. C'est peut-être l'unique voie que la force des choses et la combinaison de la production internationale aient ouvert à la civilisation réelle de l'Orient. La présence et la concurrence de ces ouvriers chinois est fort incommode […] pour les travailleurs de l'Amérique, mais elle est salutaire pour la Chine, car ces centaines de milliers de Chinois font aujourd'hui en Australie et dans la Californie l'apprentissage de la liberté, de la dignité, des droits et du respect humain. Nous avons vu déjà, que suivant l'exemple des ouvriers américains, ils ont formé quelques grèves ayant pour objet une augmentation du salaire, et une amélioration des conditions de travail. […] La révolte des travailleurs et l'organisation spontanée du travail humain solidaire par la voie de la fédération libre des groupes ouvriers ! Voilà donc le mot de l'énigme que le Sphinx Oriental nous force de deviner aujourd'hui, sous peine de nous dévorer si nous ne la devinions pas. »[2119]

Certes, les clichés largement répandus en Occident sur les Asiatiques ont été abondamment mobilisés par Bakounine qui ne remet pas en question leur consistance et leur véridicité. De fait, dans ces pages, on retrouve autant la description d'une Asie despotique et dangereusement attachée à ses formes d'obscurantisme socio-économique que la perception d'un danger existentiel pour la civilisation européenne en provenance de l'Asie, ainsi que le recours à la zoomorphisation de la population asiatique pour la décrire comme dangereuse et, en quelque sorte, « différemment humaine ». Comme d'autres exemples de discours de « péril jaune » que nous avons examinés jusqu'à présent, Bakounine présenta un discours hyperbolique absurde et apocalyptique, selon lequel, à cause d'une pénurie de ressources, la population asiatique se déverserait en Europe (bourgeoise ou fédérée selon des critères anarchistes, peu importe) pour la détruire, à l'instar d'un gigantesque troupeau de bêtes sauvages, mais encore

[2118] Voir chapitre 3.
[2119] Bakounine Mikhaïl Aleksandrovitch, *La théologie politique…*, pp. 109-111.

plus redoutable car militairement organisé, suite aux contacts récents avec les puissances coloniales. Ce qui pourtant différencie Bakounine d'autres auteurs que nous avons analysés, c'est qu'il ne tomba pas dans le même piège idéologique que la plupart des syndicats californiens, australiens, canadiens ou britanniques. Son utilisation des clichés du discours du « péril jaune » montrait que la seule voie du prolétariat international pour atteindre ses objectifs de libération était celle de l'affranchissement de l'oppression à l'échelle mondiale. Il ne nia donc pas les problèmes que l'immigration asiatique présentait pour les travailleurs blancs syndicalisés, ni ne tenta de les déconstruire. Toutefois, il vit dans cette cohabitation la seule occasion que le capitalisme offrait au prolétariat international pour lui permettre d'atteindre ses objectifs politiques d'affranchissement. En outre, il reconnut que les Asiatiques faisaient également partie de ce prolétariat international, au sein duquel ils étaient appelés à jouer un rôle non négligeable.

La position de Bakounine est donc complexe. Certes, on peut souligner les incohérences et les approches simplistes utilisées par Bakounine dans sa description des sociétés asiatiques et des peuples orientaux. Toutefois, les objectifs de la mobilisation du discours du « péril jaune » de la part de Bakounine ne visaient ni le support d'une entreprise coloniale, ni la mise en place d'un système d'exploitation inhumain de la main-d'œuvre chinoise, ni le déploiement d'une attitude raciste, méprisante ou paternaliste vis-à-vis des populations asiatiques justifiée par des sentiments nationalistes. De fait, Bakounine utilisa pour les peuples asiatiques la même grille de lecture qu'il demandait d'appliquer aux peuples slaves au sein de la Première Internationale, menacée selon lui par la pensée pangermaniste. Il est même sans doute possible d'interpréter ce texte comme une utilisation sarcastique et sciemment hyperbolique du discours du « péril jaune », produit par la bourgeoisie internationale, afin de montrer l'inconsistance des idéologies et des structures politiques de cette même bourgeoisie. Le but est de démontrer que les efforts de domination mondiale de la bourgeoisie étaient destinés à échouer à cause du cauchemar du « péril jaune » que le capitalisme avait lui-même créé. Certes, dans les écrits de Bakounine[2120], les masses de Chinois, avec leurs mœurs traditionnelles arriérées ainsi que leur organisation étatique réactionnaire, et, surtout, les potentialités de développement accéléré du Japon[2121], sont décrites comme dangereuses, car susceptibles d'étouffer le développement de la modernité, qu'elle soit capitaliste ou anarcho-socialiste.

[2120] Voir par exemple : Бакунин Михайл Александрович, *Философия, социология, политика*, Правда, Москва, 1989, c. 398 et passim.
[2121] Iikura Akira, « The Precursors of… », p. 267.

Néanmoins, le prolétariat asiatique émigré est également vu comme un allié qu'il est nécessaire de comprendre et d'inclure dans le mouvement ouvrier, car il en fait partie à tous les titres. Ainsi, l'exemple de Bakounine nous montre qu'en Russie s'élevaient de rares voix qui, tout en recourant aux clichés du discours du « péril jaune », s'en servaient pour en renverser les propos[2122].

Dans ce cadre, il faut également rappeler qu'à la même époque, d'autres intellectuels russes, tels que Nikolaï Danilevski (1822-1885) et Konstantin Leontiev (1831-1891), malgré leur positionnement politique aux antipodes de celui de Bakounine, ne furent pas convaincus par le discours du « péril jaune » et développèrent une compréhension de l'Extrême-Orient originale inspirée de la tradition slavophile. Danilevski, par exemple, proposa une vision géographique différente qui concevait l'espace eurasien comme un *unicum* où la Russie trouvait naturellement son espace culturel et civilisationnel en tant qu'empire du Milieu[2123]. De son côté, Leontiev développa ses positions conservatrices en mettant l'élément byzantin au centre de sa conception de l'identité russe. Leontiev ne stigmatisa d'ailleurs pas les influences orientales sur l'histoire de la Russie et il refusa catégoriquement les approches racistes en les accusant de manquer de profondeur spirituelle[2124]. D'ailleurs, Leontiev fut sans doute à l'origine de l'utilisation du terme *asiatisme* [азиятизм] dont les implications politiques seront analysées dans le paragraphe suivant. En tout cas, en ce qui concerne Leontiev, la spécialiste en littérature et civilisation russes Dany Savelli remarque que « sans nier la slavité de ses compatriotes, le penseur associe russité et asiatisme et discerne dans ce dernier un élément positif à même de consacrer la supériorité russe »[2125]. Fortement marqués par leur refus de la civilisation bourgeoise occidentale et des discours russophobes qu'elle produisait, Danilevski et Leontiev manifestèrent ainsi parfois leurs sympathies pour la Chine et le Japon, qui leur semblaient résister dignement, quoiqu'en isolement, aux tendances homogénéisantes de la médiocrité occidentale qu'ils méprisaient[2126].

[2122] D'autres exemples de révolutionnaires qui remirent en question la vision eurocentrique sur l'Asie ont été discutés par exemple dans : Travis Frederick F., « The Kennan-Russel Anti-Tsarist Propaganda Campaign among Russian Prisoners of War in Japan. 1904-1905 », *The Russian Review*, vol. 40, § 3, 1981 ; Tikhonov Vladimir, « A Russian Radical and East Asia in the Early Twentieth Century : Sudzilovsky, China, and Japan », *Cross-Currents : East Asian History and Culture Review*, vol. 5, § 1, 2016.

[2123] Ferrari Aldo, *La foresta e la steppa…*, pp. 86-87.

[2124] Ferrari Aldo, *La foresta e la steppa…*, pp. 116-117.

[2125] Savelli Dany, « Asiatisme/asiaticism », *Dictionnaire des termes littéraires*, 2005, p. 8, <https://hal.science/hal-03872868v1/file/Asiatisme%20DITL%20-%20D.%20Savelli.pdf> [Consulté en ligne le 18/10/2024].

[2126] Lim Susanna Soojung, *China and Japan…*, pp. 95-98.

L'écrivain Lev Tolstoï (1828-1910) fut encore plus critique à l'égard du penchant eurocentriste et raciste. Opposé à la prétendue mission impériale russe en Asie ou à toute autre posture colonialiste, Tolstoï fut, durant sa vie, un admirateur des civilisations indienne et chinoise, ainsi que des cultures asiatiques en général. Comme l'explique l'historien Aldo Ferrari :

« Contrairement à d'autres grands écrivains russes, Pouchkine par exemple, Tolstoï n'a jamais accepté l'idée d'une quelconque mission impériale russe et son attitude est toujours restée étrangère à tout penchant eurocentrique. Entre autres, son anti-historicisme profondément ancré l'a conduit non seulement à dédaigner la modernité occidentale, mais aussi à apprécier les grandes civilisations asiatiques de l'Inde et de la Chine, fondées sur une conception non évolutive du devenir historique. […] Une attitude qui s'est traduite par une position anticoloniale consciente et émancipatrice […]. Tolstoï a également donné une grande contribution à la diffusion de la connaissance de l'Orient en Russie, en traduisant des ouvrages de folklore asiatique, en écrivant des articles sur les penseurs orientaux et en contribuant à leur publication. »[2127]

Cela apparaît évident à la lecture de trois articles rédigés par Tolstoï en 1884 au sujet de la « sagesse chinoise » (*Les livres de Confucius* [Книги Конфуцы], *Le grand enseignement* [Великое учение], *Le livre de la voie de la vérité* [Книга пути истины])[2128] : « Les Chinois sont le peuple le plus ancien du monde. Les Chinois sont le plus grand [par la population] peuple du monde. […] Les Chinois sont le peuple le plus pacifique du monde »[2129]. D'ailleurs, dans l'article, *Les livres de Confucius*, l'écrivain aborde aussi, bien que, de façon assez décontextualisée, le sujet de l'émigration chinoise aux États-Unis :

« Les Chinois vivent à leur manière, pas à la nôtre. Ils savent comment nous vivons et n'adoptent pas nos mœurs. Ils pensent que leur vie est meilleure. Aucun peuple au monde, ni le Français, ni le Russe, ni l'Allemand, ni le Turc, ne peut concurrencer le Chinois dans le domaine du travail, car il mange si peu et travaille si beaucoup, au point qu'aucun peuple au monde ne peut travailler la terre et en vivre mieux que le peuple chinois ne fait. Là où un morceau de terre nourrit un Russe ou deux Allemands, dix Chinois seront nourris par la même quantité de terre.

[2127] Ferrari Aldo, *La foresta e la steppa…*, pp. 113-114.
[2128] Толстой Лев Николаевич, *Полное собрание сочинений в 90 томах*, Том 25, Серия 1, Произведения, Издательство « Художественная Литература », Москва, 1937, сс. 532-535.
[2129] Толстой Лев Николаевич, *Полное собрание сочинений…*, Том 25, с. 532.

Maintenant, les Chinois ont commencé à émigrer en Amérique et les travailleurs américains ne savent pas quoi faire.

Les Chinois travaillent moins cher, mieux, plus honnêtement par rapport aux leurs, et ils touchent à un salaire plus bas et ont fait baisser les coûts de main-d'œuvre. Certains Américains disent qu'il faut en prendre plus, d'autres disent qu'il faut les chasser. Mais, si on y pense bien, celui qui travaille mieux sera embauché. Et le meilleur homme est celui qui ne fait pas de mal aux autres, qui prend moins pour lui-même et qui donne plus aux autres. Les Chinois ne font pas de mal, ils ne se battent avec personne, et ils donnent plus et prennent moins. Ils sont donc les meilleurs. Et s'ils sont les meilleurs, nous devons découvrir quelle est leur foi. »[2130]

Ainsi, si d'un côté Tolstoï refuse tout discours raciste et rabaissant à l'encontre des Chinois, il fait preuve de naïveté également. Enfin, son attitude paternaliste et patronale emprunte certains clichés du discours du « péril jaune ». Tolstoï attribue aux Chinois des traits tels que le manque d'envie de s'intégrer dans des sociétés différentes de la chinoise et la capacité de survivre avec très peu de nourriture. Le fait qu'il n'utilise pas ces arguments pour attaquer les Chinois et qu'il décrive de façon positive leur esprit ne l'empêche pas d'exprimer une position paternaliste et sans doute ingénue. Car comme nous l'avons vu, les travailleurs chinois étaient soumis à une exploitation violente et opportuniste. Le cliché concernant leur capacité de manger moins que les travailleurs européens n'était qu'un argument permettant de justifier les salaires misérables que les Chinois étaient obligés d'accepter. De même, l'image du Chinois recroquevillé sur ses traditions et sa communauté cachait la ghettoïsation et l'exclusion sociale des émigrés chinois, en Amérique et ailleurs. Ainsi, à l'opposé de la position de Bakounine, on retrouve chez Tolstoï une certaine ignorance des phénomènes socio-économiques qui se produisaient dans les espaces de la région transpacifique. En découlait une idéalisation de la condition du travailleur émigré chinois, fort éloignée de la réalité. La phrase « le meilleur homme est celui […] qui prend moins pour lui-même et qui donne plus aux autres » exprime de façon naïve la position d'une classe patronale enthousiaste à l'idée d'embaucher de la main-d'œuvre asiatique pour pouvoir l'exploiter davantage à un moindre coût.

Il nous est impossible d'explorer ici toutes les nuances et les évolutions que l'écrivain manifesta au sujet de l'Asie durant sa longue carrière, ainsi que dans ses échanges épistolaires avec certains intellectuels asiatiques[2131]. Soulignons toutefois

[2130] Толстой Лев Николаевич, *Полное собрание сочинений*…, Том 25, с. 532.

[2131] Sur ce sujet voir entre autres : Bodde Derk, Speshneff Bodde Galia, *Tolstoy and China*, Princeton University Press, Princeton, 1950 ; Кирсанов Игорь, « Лев Толстой и Восток », *Вестник ЧелГУ*, № 2, 2003, cc. 307-311 ; Рустамзода Гуландом Л., « Философия Востока в творчестве Льва Толстого »,

que dès le début du XXe siècle, Tolstoï avança des critiques féroces à l'égard des nombreux épisodes de violences perpétrés par les puissances européennes, y compris par la Russie, contre la Chine. Lors de l'intervention des puissances étrangères en Chine à l'occasion de l'insurrection des Boxers en 1900, il écrivit :

« Guillaume d'Allemagne […] dira que les soldats doivent tuer même leurs pères s'il le désire – on dira hourra ! Il dira que l'évangile doit être introduit avec une poignée de fer – hourra encore ! Il dira qu'en Chine, les troupes ne doivent pas faire de prisonniers, mais tuer tout le monde, et on ne le mettra pas dans un asile psychiatrique, mais on criera hourra, et on s'embarquera pour la Chine pour y accomplir sa mission. Ou le modeste par nature Nicolas II […] organise enfin un massacre de Chinois, terrible par son injustice, sa cruauté et son incongruité avec le projet de la paix, et tout le monde, de tous côtés, le loue à la fois pour ses victoires et pour avoir poursuivi la politique de paix de son père. »[2132]

De même, Tolstoï n'hésita pas à dénoncer les massacres de Blagovechtchensk (voir chapitre 10) lorsqu'en 1904, la nouvelle devint publique, ni à demander aux Russes de faire preuve d'un véritable amour chrétien à l'égard des « jaunes », même lorsqu'ils se présentaient en tant qu'ennemis :

« Aimer les ennemis, les Japonais, les Chinois, ces peuples jaunes, contre lesquels des personnes mal intentionnées tentent aujourd'hui de nous inspirer de la haine, les aimer signifie ne pas les tuer pour avoir le droit de les empoisonner avec de l'opium, comme l'ont fait les Britanniques, ne pas les tuer pour leur prendre leurs terres, comme l'ont fait les Français, les Russes et les Allemands, ne pas les enterrer vivants dans le sol pour les punir d'avoir endommagé la route, ne pas les attacher avec les queues et les noyer dans l'Amour, comme l'ont fait les Russes. […] Aimer le peuple jaune, que nous appelons ennemi, signifie ne pas lui enseigner au nom du christianisme les superstitions grotesques de la chute, de la rédemption, de la résurrection, etc., ne pas lui enseigner l'art de tromper et de tuer les gens, mais lui enseigner la justice, le désintéressement, la miséricorde, l'amour, et non pas en paroles, mais par l'exemple de notre bonne vie. »[2133]

Ici également, à côté des positions anti-impérialistes et pacifistes de l'écrivain perce une pointe de paternalisme : ce sont les chrétiens, donc dans

Мир современной науки, № 4, 2012, cc. 4-10 ; Серебряный Сергей Дмитриевич, « Лев Толстой и буддизм », *Вестник БГУ. Гуманитарные Исследования Внутренней Азии*, № 3, 2016, cc. 10-24.

[2132] Толстой Лев Николаевич, « Не убий », *Полное собрание сочинений…*, Том 34, с. 133.

[2133] Толстой Лев Николаевич, « Одумайтесь ! », *Полное собрание сочинений…*, Том 36, cc. 203-204.

ce contexte les « blancs », qu'il appelle à enseigner au « peuple jaune […] la justice, le désintéressement, la miséricorde, l'amour », comme si pour Tolstoï, les Asiatiques n'étaient pas capables de ces sentiments sans s'inspirer de « l'exemple de notre bonne vie ». Il n'en reste pas moins que la position de Tolstoï allait à contre-courant de celle de la majorité de ses contemporains, en particulier pour ses dénonciations de la violence impérialiste menée par les puissances tant occidentales que russe en Asie.

III L'*asiatisme* : la perception de l'Orient et l'action politique dans l'Empire russe à la fin du XIXe siècle

Malgré quelques voix discordantes au sein de la société russe, l'idée impérialiste d'une conquête russe de l'Asie était largement répandue et partagée durant la seconde moitié du XIXe siècle. Plusieurs écrivains soutenaient cette vision, tel Dostoïevski, mais on la retrouvait également chez des militaires ou des intellectuels au service de l'État. Si, d'un côté, plusieurs représentants du milieu intellectuel russe formulaient la question selon les termes que nous venons d'analyser, les convoitises russes vis-à-vis de l'Asie se renforçaient également dans les milieux politiques et militaires de la société. Ces milieux s'influençant en partie, il nous paraît nécessaire d'évoquer, même brièvement, l'apparition de l'*asiatisme* [восточничество][2134] au sein de l'administration impériale russe à la fin du XIXe siècle.

Durant les dernières décennies de ce siècle, l'idéologie impérialiste russe se concentra sur les perspectives que l'Asie lui offrait. Cette tendance prit le nom d'*asiatisme*[2135]. Comme l'affirme la chercheuse Liudmila Shepotko :

« Toute une pléiade de brillantes personnalités de la culture russe ont fait de l'« asiatisme » une sorte d'idéologie de l'impérialisme. Selon eux, l'empereur de la dynastie Romanov devait prendre la place des souverains de la dynastie mandchoue en déclin, puis intégrer celle-ci à son royaume. »[2136]

[2134] Pour une analyse détaillée de ce mot du point de vue de son évolution dans la littérature russe, voir : Savelli Dany, « Asiatisme / Asiaticism… ».

[2135] Certaines nuances marquent une différence nette entre l'acception politique de l'*asiatisme* et celle littéraire pour laquelle le mot le plus utilisé est *aziatizm* [азиятизм]. Savelli Dany, « Asiatisme / Asiaticism… ». Néanmoins, les bases de l'imaginaire appliqué à l'Asie et aux Asiatiques sont bien similaires.

[2136] Шепотько Людмила Владимировна, « Россия движется на восток : идеология и геополитика », *Вестник Морского Государственного Университета*, Серия Обществоведческие Науки, Владивосток, 2006, с. 48.

Nikolaï Prjevalski (1839-1888) fut une des personnalités du monde militaro-scientifique qui participa à l'exploration et à la description de la nature et de la géographie des espaces colonisés par la Russie en Extrême-Orient et en Asie centrale[2137]. Ses explorations dépassèrent parfois les confins russes pour atteindre Pékin, le Tibet et la Mongolie[2138]. Prjevalski exprimait un enthousiasme assez classique quant à la conquête de ces régions, le but de l'expansion étant la gloire et l'enrichissement de l'Empire russe, et le modèle pour atteindre ce but était celui du *conquistador* espagnol Hernán Cortéz[2139]. Dans ses écrits, Prjevalski proclamait qu'il était temps, pour l'Empire russe, de profiter de la faiblesse dynastique chinoise afin d'annexer la Mongolie, le Xinjiang et même le Tibet[2140]. En particulier, selon lui, la conquête de Lhassa, qu'il comparait à une Rome asiatique, aurait permis à la Russie de devenir le seul point de repère spirituel pour 250 millions de bouddhistes[2141].

Son opinion sur les populations de l'Asie centrale était conforme aux préjugés de l'époque : il les décrivait comme apathiques, paresseuses, hypocrites, arrogantes, enclines à la ruse, etc.[2142] Ce jugement s'élargissait à la Chine qui, selon Prjevalski, partageait avec les autres populations asiatiques une incapacité de comprendre le concept de liberté et une naturelle propension à l'acceptation du despotisme pour des raisons philosophico-traditionnelles[2143]. En 1886, il semble être le premier à rendre public l'idée d'associer l'empereur russe à la figure du « Tsar blanc », afin de tirer profit de l'image positive et sacralisée dont il pensait que les Russes jouissaient parmi les peuples de l'Asie centrale[2144]. Comme l'explique Laruelle :

« La notion de "Tsar blanc" (*bely tsar*) est probablement apparue à l'époque moscovite. […] elle semble remonter à l'époque de la Horde d'Or. Sous le règne de Vassili III, les monarques russes utilisaient parfois ce terme dans leur correspondance diplomatique […]. Depuis lors, il fut employé à l'égard des nationalités asiatiques afin de légitimer les prétentions de la Russie à dominer

---

2137 Sur la vie de Prjevalski, voir par exemple : Rayfield Donald, *The Dream of Lhasa : the Life of Nikolay Przhevalsky (1839-1888), Explorer of Central Asia*, Paul Elek, London, 1976.

2138 Ferrari Aldo, *La foresta e la steppa…*, pp. 83-85.

2139 Comme cité dans : Схиммелпеннинк ван дер Ойе Дэвид, « Идеологии империи в России имперского периода », *Ab Imperio*, vol. 1-2, 2001, p. 216.

2140 Схиммелпеннинк ван дер Ойе Дэвид, « Идеологии империи… », p. 216.

2141 Laruelle Marlène, *Mythe aryen…*, p. 149.

2142 Пржевальский Николай Михайлович, *От Кяхты на истоки Жёлтой реки, исследование северной окрайны Тибета и путь через Лоб-Нор по бассейну Тарима*, Типография В. С. Балашева, Санкт-Петербург, 1888, сс. 496-497.

2143 Пржевальский Николай Михайлович, *От Кяхты на истоки…,* сс. 496-497.

2144 Laruelle Marlène, *Mythe aryen…*, p. 149.

l'Orient. L'expression "Tsar blanc" est apparue fréquemment dans les écrits russes relatifs à l'Asie intérieure et orientale vers la fin du XIXe siècle. Les populations colonisées développèrent également de nouveaux imaginaires en réaction au choc culturel de la colonisation […]. Les bouddhistes, par exemple, tentèrent d'intégrer des personnalités politiques européennes bien connues dans leur panthéon religieux en redéfinissant leurs anciennes mythologies : au Tibet, le tsar russe et la reine Victoria étaient considérés comme des réincarnations de divinités locales ; et sous la domination russe, les Kalmyks et les Bouriates conçurent à nouveau les tsars comme des bodhisattvas. »[2145]

Prjevalski était convaincu que l'Empire russe pourrait tirer profit de cette situation et que les populations nomades, en particulier les populations bouddhistes, se soumettraient volontiers au « Tsar blanc », dont le nom évoquait, selon lui, une aura de sacralité au sein de leur culture[2146]. Il ne semblait pas croire à une possible menace en provenance de l'Asie pour la Russie, car il considérait que les Russes étaient moralement, culturellement et technologiquement supérieurs[2147]. Néanmoins, il n'hésita pas à mentionner la possibilité d'un tel péril pour renforcer son argument sur la nécessité de saisir des parties du territoire chinois et pour démontrer l'inévitabilité de ce choix[2148] :

« Il est même possible que la Chine, éblouie par ses récents succès contre les Doungans, par sa part au Tonkin et par le retour de Kuldja, incitée par nos ennemis, nous déclare elle-même la guerre à la première occasion. »[2149]

De plus, comme d'autres penseurs de l'époque, il considérait que la tentative des puissances européennes de développer des industries et des armées modernes en Chine constituait une source de danger pour le « monde civilisé ». Les conséquences en auraient été une augmentation de l'émigration chinoise et une déstabilisation au niveau mondial[2150]. Les positions de Prjevalski montrent ainsi le lien qui existe entre les idéologies impérialistes et la naissance, puis l'affirmation du discours du « péril jaune » en Russie.

[2145] Laruelle Marlène, « "The White Tsar": Romantic Imperialism in Russia's Legitimizing of Conquering the Far East », *Acta Slavica Iaponica*, § 25, 2008, p. 113.
[2146] Схиммелпеннинк ван дер Ойе Дэвид, « Идеологии империи… », p. 217.
[2147] Lukin Alexander, *The Bear Watches the Dragon…*, p. 48.
[2148] Дятлов Виктор Иннокентевич, « Миграция Китайцев… », с. 67.
[2149] Пржевальский Николай Михайлович, *От Кяхты на истоки…,* с. 535.
[2150] Lukin Alexander, *The Bear Watches the Dragon…*, p. 49.

L'impact de cette vision colonialiste, messianique et, en même temps, avilissante et paternaliste vis-à-vis des populations asiatiques, fut fort sur la formation du futur Nicolas II[2151]. Celui-ci fut exposé, durant sa jeunesse, aux idées de Prjevalski et, en ce qui concerne les questions asiatiques, à l'influence du prince Esper Oukhtomski (1861-1921)[2152], qui l'accompagna durant sa grande tournée asiatique en 1890-1891. Durant ces deux ans, le tsarévitch et le prince Oukhtomski partirent de Trieste pour rejoindre la Grèce, l'Égypte et, par la suite, visiter l'Inde, Singapour, le Siam et d'autres régions du sud-est asiatique avant de passer en Chine *via* Nankin[2153]. Plus tard, le croiseur *Pamiat Azova*, sur lequel le fils d'Alexandre III voyageait, fit cap vers le Japon. Ici, le futur Nicolas II visita plusieurs villes avant d'être victime d'un attentat perpétré par l'un des policiers de son escorte japonaise à Ōtsu, ce qui accéléra son retour en Russie *via* Vladivostok[2154]. Il commença donc sa traversée de la Sibérie, d'abord en bateau jusqu'à Orenbourg, puis en train, inaugurant ainsi la partie occidentale du chemin de fer transsibérien. Ce long voyage en compagnie du prince Oukhtomski exerça une influence considérable sur la perception de l'Asie par le futur tsar.

Le prince Oukhtomski, en tout cas, avait une vision de l'Asie messianique et paternaliste, quoique partiellement originale, car dénuée de sentiment de supériorité de l'Europe ou de la Russie sur l'Asie[2155]. Selon le prince, l'expansion de l'Empire russe en Asie suivait un parcours naturel justifié par les liens spirituels, de sang et de traditions qu'il imaginait exister entre les Russes et les autres populations asiatiques du fait de l'expérience historique partagée de la domination mongole et des rapports avec le monde des

---

2151 Лихоманов Игорь Валентинович, « Идеология и политика 'восточничества' в канун русско-японской войны 1904-1905 гг. », *Гуманитарные Проблемы Военного Дела*, № 3, 2015, c. 49.

2152 Schimmelpenninck van der Oye David, *Towards the Rising Sun…*, ch. 3.

2153 Le prince Oukhtomski publia par la suite les impressions et réflexions sur ce voyage dans un ouvrage en trois tomes : Ухтомский Эспер Эсперович, *Путешествие на Восток Его Императорского Высочества Государя Наследника Цесаревича, 1890-1891. Том I*, Типография Ф.А. Брокгауза, Санкт-Петербург, 1893 ; Ухтомский Эспер Эсперович, *Путешествие на Восток Его Императорского Высочества Государя Наследника Цесаревича, 1890-1891. Том II*, Типография Ф.А. Брокгауза, Санкт-Петербург, 1894 ; Ухтомский Эспер Эсперович, *Путешествие на Восток Его Императорского Высочества Государя Наследника Цесаревича, 1890-1891. Том III*, Типография Ф.А. Брокгауза, Санкт-Петербург, 1897.

2154 Cet accident faillit être la cause d'une crise diplomatique majeure entre Saint-Pétersbourg et Tokyo. Afin d'éviter toute répercussion négative, l'empereur Mutsuhito (1852-1912) en personne se déplaça pour rendre visite au tsarévitch et l'accompagner avec son escorte au bateau où il accepta de s'entretenir pour le déjeuner en allant à l'encontre du protocole officiel. Pour plus de détails, voir entre autres : Lensen George Alexander, « The Attempt on the Life of Nicolas II in Japan », *The Russian Review*, vol. 20, § 3, 1961.

2155 Ferrari Aldo, *La foresta e la steppa…*, pp. 128, 131.

steppes[2156]. En outre, il considérait, à l'instar de Prjevalski, que la mythologie bouddhiste-tibétaine était en attente d'un « Tsar blanc » en provenance d'une région située au nord de l'Himalaya et que cette coïncidence ne pouvait que favoriser l'idée d'une domination russe sur le monde bouddhiste[2157]. À l'instar d'autres intellectuels conservateurs[2158], il considérait l'Asie comme le continent qui avait maintenu les traditions politiques et sociales du passé à l'abri de la modernité occidentale. Le danger asiatique, s'il y en avait un, était représenté par la diffusion de la modernité et de la technologie occidentale en Chine, qui aurait pu transformer les travailleurs asiatiques en concurrents féroces pour les Européens et, par la suite, susciter la soif de domination de l'Empire chinois sur toute la région pacifique[2159]. Afin d'éviter ce scénario, l'Empire russe devait se débarrasser des dangereuses idéologies progressistes occidentales et redécouvrir ses racines politiques et spirituelles en se réappropriant des traditions anciennes[2160].

Selon Oukhtomski, en Asie, les Russes s'imposeraient en maîtres et seraient reconnus comme tels par les autres populations. L'Empire russe représenterait pour elles le seul repère contre l'impérialisme rapace des puissances européennes[2161]. Ces convictions du prince, qui dérivaient d'une conception de la Russie comme une puissance impériale différente des autres, le faisaient donc rêver d'une Asie sans frontière dominée par le « Tsar blanc ». Comme l'affirme Schimmelpenninck van der Oye :

« L'idéologie d'Oukhtomski n'a jamais été le principal moteur de la politique tsariste en Extrême-Orient. Néanmoins, elle reflétait certaines attitudes concernant la place de la Russie dans le monde, répandues tant à la Cour que parmi le public cultivé. De plus, face à une concurrence croissante pour l'influence en Extrême-Orient, l'asiatisme apparaissait comme une doctrine

[2156] Схиммелпеннинк ван дер Ойе Дэвид, « Идеологии империи… », p. 219.

[2157] Laruelle Marlène, « La pensée des intellectuels russes sur l'Asie : imaginaire orientaliste ou géopolitique anti-européenne ? », *Nation and National Ideology Past, Present and Prospects. Proceedings of the International Symposium held at the New Europe College*, Bucharest, April 6-7 2001, Dialog, 2002, pp. 66-67.

[2158] Nous pouvons citer, en guise d'exemple, le médecin et orientologue d'origine bouriate Piotr (Jamsaran) Badmaev (1851-1920) qui introduisit la médecine tibétaine en Russie et collabora longtemps avec le ministère des Affaires étrangères. Parmi ses écrits : Бадмаев Пётр Александрович (Жамсаран), *Россия и Китай. К вопросу о политико-экономическом влиянии*, Поровая скоропечатня Г. П. Пожарова, Санкт-Петербург, 1900. Voir également : Ferrari Aldo, *La foresta e la steppa…*, pp. 133-137.

[2159] Lukin Alexander, *The Bear Watches the Dragon…*, p. 30.

[2160] Схиммелпеннинк ван дер Ойе Дэвид, « Идеологии империи… », p. 219.

[2161] Lim Susanna Soojung, *China and Japan…*, pp. 128-129.

attrayante qui conférait aux actions de la Russie une légitimité et un statut moral élevé. »[2162]

Ce courant de pensée relatif à l'Asie eut certainement des répercussions au niveau politique. Oukhtomski ne joua pas seulement un rôle dans la formation du futur Nicolas II, mais il fut aussi actif dans les efforts diplomatiques russes en Chine durant la période durant laquelle Sergueï Witte (1849-1915), ministre des Finances de 1892 à 1903, s'occupa de la question asiatique[2163]. Le prince Oukhtomski se montra solidaire avec les populations asiatiques contre l'oppression et la violence du colonialisme occidental. Durant l'intervention des puissances étrangères en Chine lors de l'insurrection des Boxers en 1900, il critiqua les conséquences négatives que cette intervention aurait dans les relations sino-russes[2164]. Si la vision impérialiste du prince Oukhtomski peut être interprétée comme « légère » par rapport aux modèles des autres puissances occidentales, il rêvait néanmoins d'une complète absorption du continent asiatique par l'Empire russe[2165].

En opposition à cette vision idéaliste, les réalistes mettaient en exergue la complexité technique, financière et stratégique de l'absorption éventuelle des nouvelles régions de l'Amour et de l'Asie centrale[2166]. D'ailleurs, les rêves utopiques d'Oukhtomski s'estompèrent face à l'évidence de leur inconsistance lors du déclenchement du conflit russo-japonais en 1904-1905. Le prince fustigea alors le temps perdu par la Russie et son incapacité à devenir un guide pour le Japon[2167].

Parmi les réalistes, le ministre des Finances Witte fut toujours opposé à une expansion des frontières de l'Empire en Extrême-Orient. Sa vision était certainement plus pragmatique que celle, impérialiste agressive, de Prjevalski ou que celle, paternaliste-messianique, d'Oukhtomski avec lequel, pourtant, il collabora souvent[2168]. Witte comprenait que l'Empire russe restait une

---

[2162] Схиммелпеннинк ван дер Ойе Дэвид, « Идеологии империи… », p. 220.

[2163] Schimmelpenninck van der Oye David, *Towards the Rising Sun…*, p. 63.

[2164] Eskridge-Kosmach Alena, « Russian Press… », pp. 670-672. Durant cette période, Oukhtomski publia : Ухтомский Эспер Эсперович, *К событиям в Китае. Об отношениях Запада и России к Востоку*, Царовая Скоропечатия « Восток », Санкт-Петербург, 1900 ; Ухтомский Эспер Эсперович, *Из китайских писем*, Царовая Скоропечатия « Восток », Санкт-Петербург, 1901.

[2165] Eskridge-Kosmach Alena, « Russian Press… », p. 671.

[2166] Lukin Alexander, *The Bear Watches the Dragon…*, p. 69.

[2167] Le Japon, avec sa rapide modernisation et européanisation, représenta souvent pour Oukhtomski un élément de doute et, probablement, un élément de danger. Lim Susanna Soojung, *China and Japan…*, pp. 130-131.

[2168] Witte stimula la modernisation et l'industrialisation de l'Empire russe. Parmi ses succès, outre la construction du Transsibérien, il faut mentionner l'établissement de l'étalon-or et d'autres politiques

puissance largement tournée vers l'Europe et reconnaissait l'importance des instances modernisatrices en provenance de l'Occident pour l'avenir de l'Empire. Il fut donc favorable à une *pénétration pacifique* de l'Extrême-Orient à travers des moyens économiques et commerciaux, qui étaient des outils avantageux d'un point de vue stratégique, sans le fardeau de la mise en place d'un régime colonial[2169]. Le symbole de cette stratégie fut la projection de puissance de la Russie en Mandchourie à travers la construction du réseau de chemins de fer (voir les chapitres 10 et 11). Witte manifesta de la sorte une idée plus moderne de la projection impériale. Elle n'était pas fondée sur le contrôle militaire de nouveaux espaces, mais plutôt sur la capacité à projeter une domination économique et commerciale au niveau mondial[2170]. Il considérait que la Russie saurait s'imposer en Chine, en acquérant également un contrôle politique indirect du pays[2171]. Toutefois, la vision de Witte était minoritaire au sein du gouvernement. Le ministre lui-même connaissait parfaitement les convoitises de Nicolas II concernant l'Asie, et, en particulier, la Chine, dont il rêvait de devenir un jour le nouveau bogdykhan[2172]. Dès lors, la plupart des ministres et dirigeants soutenaient une conception militariste de la politique russe en Asie[2173].

Pourtant, faute d'alternatives réalistes, la vision de la *pénétration pacifique* excerça un impact important sur la politique russe en Extrême-Orient jusqu'à l'intervention en Chine durant l'insurrection des Boxers en 1900 (voir chapitre 10). La situation financière difficile dans laquelle la Chine se trouvait après la guerre sino-japonaise (1894-1895) obligea le gouvernement chinois à chercher des bailleurs de fonds internationaux pour faire face au paiement des indemnités de guerre exigées par le Japon[2174]. Witte afficha dès le départ son soutien à Pékin afin d'éviter un renforcement trop important des Japonais en Chine. En accord avec la France et l'Allemagne, la Russie demanda ainsi

favorables à l'industrialisation du pays. Schimmelpenninck van der Oye David, *Towards the Rising Sun…*, pp. 64, 68-70.

[2169] Схиммелпеннинк ван дер Ойе Дэвид, « Идеологии империи… », p. 221.

[2170] Schimmelpenninck van der Oye David, *Towards the Rising Sun…*, pp. 63-64.

[2171] Схиммелпеннинк ван дер Ойе Дэвид, « Идеологии империи… », p. 221 ; Schimmelpenninck van der Oye David, *Towards the Rising Sun…*, pp. 74-75, 79.

[2172] Laruelle Marlène, *Mythe aryen…*, p. 150.

[2173] Il y avait aussi une forte pression de la part de l'Allemagne sur la Russie pour la pousser à gaspiller ses énergies dans une aventure militariste asiatique, tel que le même Witte l'avait remarqué. Ferrari Aldo, *La foresta e la steppa…*, p. 111.

[2174] Les conditions imposées à la Chine par le Traité de Shimonoseki (1895) incluaient l'abandon de la part de Pékin de tout droit de souveraineté sur le Royaume de Corée, la concession des îles Pescadores au Japon et la concession de la péninsule de Liaodong au Japon. Sur ce sujet, voir par exemple : Paine Sarah C. M., *The Sino-Japanese War of 1894-189 : Perceptions, Power, And Primacy*, Cambridge University Press, Cambridge, 2005.

une révision du traité de Shimonoseki (1895), afin que Tokyo renonce à ses prétentions sur la péninsule de Liaodong[2175]. Cela eut comme conséquence la signature du traité secret sino-russe Li-Lobanov en 1896. Ces manœuvres permirent à Witte d'avancer dans ses plans de *pénétration pacifique* avec la fondation de la banque russo-asiatique et l'obtention de la permission de construire le chemin de fer de l'Est chinois connectant Tchita à Vladivostok à travers la Mandchourie[2176]. En échange, Pékin reçut un engagement de la part de Saint-Pétersbourg pour une alliance de quinze ans qui garantissait l'intégrité du territoire chinois contre d'autres invasions japonaises[2177]. La banque russo-asiatique[2178] fut ainsi constituée avec des capitaux russes et français, dans le but de financer la dette chinoise, mais également d'obtenir un levier d'influence sur les politiques internes de l'Empire du Milieu[2179]. En ce qui concerne le chemin de fer de l'Est chinois, Witte obtint non seulement les droits de construction, mais également ceux d'administration de la ligne ferroviaire dans un régime d'extraterritorialité où la Russie se chargeait, entre autres, des tâches de police[2180]. Les troupes russes reçurent ainsi la permission de stationner le long du tracé du chemin de fer pour en garantir la sécurité[2181].

Dans ce contexte, le dernier grand succès de la politique de *pénétration pacifique* de Witte fut la conclusion de la convention russo-chinoise en 1898, selon laquelle l'Empire russe mit sous pression le gouvernement chinois afin d'obtenir la concession pendant 25 ans de Port Arthur et Dalian[2182]. Cela permit finalement à Saint-Pétersbourg de gagner deux ports en eaux chaudes en Extrême-Orient pour y déployer sa flotte pacifique et projeter son influence commerciale et militaire dans l'espace maritime asiatique[2183]. La péninsule de Liaodong, qui resta de fait sous le contrôle russe jusqu'à la guerre russo-japonaise, fut-elle aussi, connectée au chemin de fer de l'Est chinois, et donc au réseau transsibérien, à travers la branche Port Arthur-Kharbin[2184]. Et même si ces résultats furent obtenus largement au moyen de menaces et autres actions discutables[2185], le gouvernement russe en parlait officiellement

[2175] Самойлов Николай Анатольевич, *Россия и Китай…*, cc. 109-110.
[2176] Самойлов Николай Анатольевич, *Россия и Китай…*, c. 110.
[2177] Sur les négociations, voir par exemple : Paine Sarah C. M., *Imperial Rivals…*, pp. 184-188.
[2178] Le prince Oukhtomski fut le premier directeur de la Banque russo-chinoise. Ferrari Aldo, *La foresta e la steppa…*, p. 133.
[2179] Самойлов Николай Анатольевич, *Россия и Китай…*, c. 110.
[2180] Paine Sarah C. M., *Imperial Rivals…*, pp. 188-190.
[2181] Urbansky Sören, *Beyond the Steppe Frontier…*, p. 40.
[2182] Paine Sarah C. M., *Imperial Rivals…*, pp. 191-193.
[2183] Самойлов Николай Анатольевич, *Россия и Китай…*, cc. 110-111.
[2184] Urbansky Sören, *Beyond the Steppe Frontier…*, p. 39.
[2185] Paine Sarah C. M., *Imperial Rivals…*, pp. 190-193.

comme s'il s'agissait du fruit de l'amitié de longue date existant entre la Chine et la Russie. Selon l'historienne Sarah C. M. Paine :

« le mythe de l'amitié russo-chinoise devint un "mythe légitimateur" qui fournissait une justification morale à des actions qui servaient les seuls objectifs de la Russie, qui étaient dépourvues de toute motivation altruiste et qui portaient préjudice aux intérêts de la Chine. »[2186]

En conclusion, l'*asiatisme* et la vision messianique et paternaliste du rôle de la Russie en Extrême-Orient marquèrent de façon décisive tant l'idéologie que l'action politique des hommes d'État russes de la fin du XIXe siècle. Ce courant détermina la mise en place d'une politique expansionniste qui n'eut pas recours, au moins dans un premier temps, aux moyens militaires. Comme nous l'avons vu, l'idéologie qui pourtant sous-tendait cet expansionnisme était enracinée dans une conception de supériorité par rapport aux populations asiatiques[2187]. Dans ce cadre, le discours du « péril jaune » n'était pas ouvertement mobilisé, car une *pénétration pacifique* économique et commerciale ne pouvait pas se faire sur la base de la peur de l'autre ou du déploiement d'un discours ouvertement méprisant. Rappelons toutefois qu'au moment où dans les régions de la Russie orientale et dans les bureaux ministériels de Saint-Pétersbourg se diffusait la perception paranoïaque du danger d'une invasion silencieuse de la part de la Chine en raison de l'afflux de ses travailleurs dans les régions frontalières[2188], seul l'Empire russe, et non pas l'Empire chinois, discutait et se mobilisait sérieusement pour élargir ses possessions, au détriment de ses voisins asiatiques.

IV Le cauchemar panmongoliste

Les évolutions politiques décrites dans le paragraphe précédent suivirent un développement parallèle à celui d'une littérature et d'une pensée philosophique qui recoururent largement au discours du « péril jaune ». La concomitance chronologique de ces évolutions n'est pas le fruit du hasard. Durant les deux dernières décennies du XIXe siècle, l'influence des ouvrages tant russes qu'étrangers, proposant une perception négative de l'Asie, ainsi que la diffusion de l'*asiatisme* et le développement de projets politiques

[2186] Paine Sarah C. M., *Imperial Rivals…*, pp. 193-194.
[2187] Schimmelpenninck van der Oye David, *Towards the Rising Sun…*, p. 75.
[2188] Voir les chapitres 8, 9, 10 et 11.

expansionnistes en Asie de la part de Saint-Pétersbourg contribuèrent à l'essor d'une nouvelle vague littéraire. Celle-ci s'appropria le discours du « péril jaune », de façon parfois originale par rapport à la littérature du « péril jaune » occidentale. Son originalité était le résultat de la longue réflexion identitaire russe mise en exergue dans les paragraphes précédents. L'influence de Dostoïevski, par exemple, fut très importante pour la formation de la pensée du théologien, philosophe et poète Vladimir Soloviov (1853-1900).

Durant les années 1880, Soloviov développa une vision centrée sur la réconciliation du monde chrétien et sur la division entre l'Est et l'Ouest d'un point de vue spirituel et religieux. Dans un premier temps, il se référa à l'Orient ainsi qu'à l'Orient de la chrétienté, à savoir, au monde orthodoxe. Cependant, à partir de 1890, l'Orient de Soloviov passa petit à petit à l'Est asiatique, ce qui d'ailleurs positionna la Russie sur un point médian entre deux pôles distants et en opposition : « L'Est étant le royaume d'un dieu inhumain ; l'Ouest étant le royaume d'un homme sans dieu »[2189], selon les mots du spécialiste Vladimir Kouznetsov. L'échec de ses espoirs d'unité au sein du monde chrétien firent naître chez Soloviov l'image d'un Orient étranger et opposé aux mondes chrétiens et européens[2190]. Selon lui, la Russie orthodoxe avait le droit de réclamer sa place dans ce que nous avons défini dans les chapitres 1 et 2 comme la *tunnel history* européenne, à savoir cette narration historique sélective autour de laquelle les notions d'Europe et d'Occident ont été élaborées en opposition aux notions d'Asie et d'Orient. Soloviov évoquait la nécessité d'une unité européenne face à un danger oriental existentiel. Cette conception se manifesta clairement dans le célèbre poème, *Ex Oriente Lux,* publié dans le journal *Le Courrier de l'Europe* [Вестник Европы] en avril 1890 :

« "De l'Orient la lumière, de l'Orient la force !"
Et, prêt pour l'omnipotence,
le roi d'Iran près des Thermopyles
a déferlé les troupeaux de ses esclaves.
Mais le cadeau divin de Prométhée
ne fut pas offert en vain à l'Hellas.

[2189] Кузнецов Владимир Александрович, « Ex Oriente Lux и Владимир Соловьёв », *Вестник Челябинского Государственного Университета*, № 1, § 397, 2017, c. 87.

[2190] L'idée de l'existence de deux Orients dans la conception de Soloviov peut être retrouvée entre autres dans : Молодяков Василий Элинархович, « Концепция двух Востоков и Русская культура серебряного века », *Известия АН СССР*, Серия литературы и языка, t. 49, § 6, 1990.

Des foules d'esclaves fuient, pâles,
Devant une poignée de vaillants citoyens.
Et qui, jusqu'à l'Indus et au Gange.
A parcouru le chemin glorieux ?
Tantôt la phalange macédonienne,
Tantôt l'aigle impérial de Rome.
Et par la force de la raison et du droit –
Des débuts du genre humain –
La puissance de l'Occident s'est dressée,
Et Rome a donné au monde l'unité.
Que manquait-il encore ?
Pourquoi le monde entier est-il à nouveau dans le sang ?
L'âme de l'univers se languissait
Pour l'esprit de la foi et de l'amour !
Et la parole prophétique n'est pas un mensonge,
Et la lumière de l'Orient a rayonné,
Et ce qui était impossible
Il l'a annoncé et promis.
Et, se propageant largement,
Rempli de signes et de pouvoirs,
La lumière qui est venue de l'Est
réconcilia l'Est avec l'Ouest.
Ô Russie, par une prédiction élevée
Tu t'entretiens avec une pensée orgueilleuse ;
Quel Orient tu seras :
L'Orient de Xerxès ou celui du Christ ? »[2191]

Dans ce poème, on retrouve, passage après passage, les fondements de la *tunnel history* occidentale justifiant la supériorité de la civilisation européenne gréco-romaine-chrétienne sur toutes les autres[2192]. Soloviov en reparcourt les

[2191] Соловьёв Владимир Сергеевич, « Ex Oriente Lux », *Вестник Европы*, кн. 4, Типография М. М. Стасюлевича, апрель 1890, сс. 623-624.
[2192] Voir chapitre 1.

étapes principales, dont la lutte héroïque des Grecs face aux « foules d'esclaves » perses, les glorieuses campagnes militaires d'Alexandre le Grand ou des Romains ayant apporté « l'unité au monde » à travers le pouvoir « de la raison et du droit ». On remarque ici la différence d'attitude de Soloviov lorsqu'il s'agit de juger les poussées expansionnistes occidentales en Orient[2193]. Pour compléter cette unité de l'Ouest avec l'Est, selon l'auteur, il ne manquait que la diffusion de la foi chrétienne et, dans ce contexte, la Russie était appelée à faire un choix concernant son rôle à jouer dans l'histoire : elle devait choisir si elle voulait représenter l'Orient de Xerxès ou celui du Christ. L'Occident et l'Orient sont définis selon un paradigme religieux[2194]. Soloviov exprime le souhait que la Russie devienne l'élément de synthèse définitive de ces deux pôles du monde. Néanmoins, il manifeste aussi l'angoisse que la Russie puisse perdre l'occasion d'embrasser son destin civilisateur, en se transformant ainsi définitivement dans un des Orients de Xerxès. Cela dérivait de la dualité de l'essence russe, qui, selon le poète, possédait intrinsèquement tant les potentialités offertes par sa spiritualité chrétienne que les germes de la tyrannie esclavagiste et opprimante orientale. Durant cette période, la vision de Soloviov était proche de celle des cercles occidentalistes-libéraux de la société russe[2195], et reflétait son inquiétude face aux politiques réactionnaires et plutôt isolationnistes d'Alexandre III[2196]. Soloviov commença à exprimer une vision en accord avec les pseudo-sciences des races et à considérer les populations non européennes comme inférieures (sauvages ou semi-sauvages) et incapables d'avoir un impact sur l'histoire du progrès humain[2197].

Soloviov visait principalement les populations orientales qu'il qualifiait de prédatrices et d'inférieures[2198]. Il se plongea alors dans une réflexion sur l'Empire du Milieu en 1890 avec son essai, *La Chine et L'Europe* [Китай и Европа][2199], où il exprimait un jugement assez négatif sur la Chine, sa culture, sa religion et la façon dont sa population interprétait les rapports sociaux.

[2193] Усманов Сергей Михайлович, « 'Восток Ксеркса' в Историософии Владимира Соловьева : в Поисках Интерпретации », *Соловьевские Исследования*, № 1, § 6, 2003, cc. 43-44.

[2194] Molodiakov Vladimir, « L'image du Japon dans la littérature symboliste russe », in Savelli Dany (éd.), *Le Japon en Russie…*, pp. 107-108.

[2195] Усманов Сергей Михайлович, « 'Восток Ксеркса'… », cc. 39-40.

[2196] Усманов Сергей Михайлович, « Россия между 'Востоком Ксерокса' и 'Востоком Христа' : вопросы и ответы Владимира Соловьева », *Интеллигенция и Мир*, № 1, 2003, <https://cyberleninka.ru/article/n/rossiya-mezhdu-vostokom-kseroksa-i-vostokom-hrista-voprosy-i-otvety-vladimira-solovieva> [Consulté en ligne le 16/09/2021].

[2197] Усманов Сергей Михайлович, « 'Восток Ксеркса'… », c. 40.

[2198] Comme cité in Усманов Сергей Михайлович, « 'Восток Ксеркса'… », c. 40.

[2199] Соловьёв Владимир Сергеевич, *Китай и Европа, собрание соченений Владимира Сергеевича Соловьёва, 2ое издание*, т. 6, Книгоиздательское Товарищество Просвещение, Санктъ-Петербург, 1914, cc. 93-150.

Son objectif étant « d'expliquer ce par quoi et dans quel but ils [les Chinois] vivent, c'est-à-dire, en un mot, dans le fait d'expliquer l'idéal chinois »[2200], il le poursuivit dans un esprit de comparaison avec une Europe chrétienne idéalisée qui se présentait, à son avis, comme la seule civilisation capable d'exprimer des vertus morales positives et une tension constante vers le progrès, l'amélioration de soi et du monde. Soloviov considérait que la Chine, en revanche, n'avait rien à apporter au progrès de l'humanité et qu'elle n'avait pas contribué à son évolution de façon significative[2201]. La Chine était décrite comme une entité païenne représentant un obstacle d'envergure à la réalisation d'une affirmation au niveau global de la chrétienté[2202]. Il s'agissait d'une entité culturellement incompatible avec la civilisation européenne[2203]. Dans cet ouvrage, Soloviov introduisit ses réflexions sur le « péril jaune » avec un exemple tiré de son expérience personnelle : lorsqu'il participa à une séance de l'association géographique parisienne, il retrouva parmi les intervenants des Français, des Européens et même un Africain (défini comme « "l'honorable" nègre » ['достопочтенный' негр]) habillé à l'occidentale qui « a déclaré que la race noire représentait l'élément poétique et féminin de l'humanité, cédant modestement la première place aux Blancs dans le progrès historique »[2204]. Or, dans ce contexte déjà connoté d'un point de vue racial, « le véritable héros de la soirée n'était ni un blanc ni un noir, mais un homme jaune : l'agent militaire chinois et collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*, le célèbre général Cheng-ki-tong »[2205]. Le général, qui se différenciait des autres par le fait d'être le seul à ne pas porter des habits occidentaux, ainsi que par le fort accent chinois qui caractérisa son intervention en français, perturba profondément Soloviov :

« Devant moi se trouvait le représentant d'un monde étranger, hostile et qui avance de plus en plus menaçant vers nous. Dans ses paroles, sans le vouloir et peut-être sans s'en rendre compte lui-même, il adressait une pleine confession à une masse de quatre cents millions de personnes. "Nous sommes prêts et capables de prendre de vous ce dont nous avons besoin, toutes les techniques de votre culture mentale et matérielle, mais nous n'assimilerons aucune de vos croyances, aucune de vos idées, et même aucun de vos goûts. Nous n'aimons que nous-mêmes et ne respectons que la force. Nous ne doutons pas de notre force : elle est plus puissante que la vôtre. Vous êtes épuisés par des expériences continues et nous utiliserons les fruits de ces

[2200] Соловьёв Владимир Сергеевич, *Китай и Европа*…, с. 98.
[2201] Lukin Alexander, *The Bear Watches the Dragon*…, p. 20.
[2202] Соловьёв Владимир Сергеевич, *Китай и Европа*…, гл. III, IV, V, IX, X.
[2203] Ferrari Aldo, *La foresta e la steppa*…, p. 141.
[2204] Соловьёв Владимир Сергеевич, *Китай и Европа*…, с. 93.
[2205] Соловьёв Владимир Сергеевич, *Китай и Европа*…, сс. 93-94.

expériences pour notre propre renforcement. Nous nous réjouissons de vos progrès, mais nous n'avons ni le besoin ni la volonté d'y prendre une part active. Vous préparez vous-mêmes les moyens que nous utiliserons pour vous vaincre". »[2206]

On le voit, Soloviov avait très bien intériorisé les clichés du discours du « péril jaune » tels qu'ils étaient répandus en Europe[2207] ou dans la région transpacifique (le danger démographique, le danger militaire, le danger de la substitution de la main-d'œuvre et, surtout, le danger de l'irréductible altérité chinoise). Comme le remarque Ferrari :

« Ainsi, Soloviov ne se contentait pas de dénoncer le danger d'une "sinisation" spirituelle de l'Europe en réaction au progressisme athée, mais il craignait concrètement qu'entre l'Occident chrétien et l'Orient "bouddhiste" se profile ce qui, depuis quelque temps, il est devenu à la mode d'appeler un "choc des civilisations". »[2208]

On remarque aussi que la diffusion des textes pseudo-scientifiques sur les races avait eu des répercussions sur les milieux intellectuels russes tout au long des années 1880. Soloviov s'en servit dans son essai, tant pour poser le cadre contextuel de sa réflexion que pour introduire l'idée de différentes catégories d'hommes selon la prétendue couleur de peau. Il présenta ainsi un discours du « péril jaune » fort de tous ses éléments, dont la grande majorité étaient pourtant, comme nous l'avons vu, déjà présents depuis quelques décennies dans la perception de l'Asie de la plupart des intellectuels russes. Dans *La Chine et L'Europe*, après avoir critiqué l'essence de la pensée, des traditions et des croyances chinoises, Soloviov se déclarait convaincu de la responsabilité de l'Europe d'intervenir afin de faire face au paganisme chinois[2209] et de poursuivre le but de conversion profonde de ses principes éthiques. Mais il considérait que des dangers énormes se cachaient dans cette opération également :

« Mais pour que nous puissions nous adresser au paganisme de l'Extrême-Orient avec la bonne nouvelle de l'accomplissement de ses aspirations sacrées, […] il est

[2206] Соловьёв Владимир Сергеевич, *Китай и Европа…*, с. 94.
[2207] À propos de ses citations de l'œuvre d'Albert Réville, voir : Осьминина Елена Анатольевна, « Культура Китая в осмыслении ВС Соловьева », *Вестник Московского Государственного Лингвистического Университета*, Гуманитарные науки, № 11, § 784, 2017.
[2208] Ferrari Aldo, *La foresta e la steppa…*, p. 141.
[2209] Soloviov a montré à maintes reprises une aversion profonde pour le bouddhisme dont il critiquait surtout le nihilisme et le manque d'une vision positive de la spiritualité menant, selon lui, à une conception largement matérialiste de la vie. Малинов Алексей Валерьевич, « Панславизм как Панмонголизм ». *Историософия Национализма, Управленческое Консультирование*, № 10, § 106, 2017, с. 139.

nécessaire que nous soyons nous-mêmes fidèles à la pleine vérité que la chrétienté nous a révélée. Sinon, la Chine ne sera pas un bénéfice pour nous, mais un grave danger, tout comme le monde musulman l'a été pour l'Europe médiévale. »[2210]

Le danger mentionné était donc relié à la force de la foi de l'Europe dans la poursuite de la construction d'une chrétienté universelle. C'était la seule qui, selon Soloviov, pouvait ôter toute inquiétude vis-à-vis d'une Chine autrement trop sûre d'elle-même et, partant, dangereuse[2211]. Bref, la Chine constituait, selon le philosophe, un véritable péril si l'Europe ne trouvait pas la force spirituelle de la guider vers un œcuménisme chrétien lui apportant, à la fois, justice, vérité et progrès. Pour cette raison, au moins dans un premier temps, Soloviov apprécia la modernisation accélérée du Japon[2212] selon l'exemple des puissances occidentales, qui lui sembla être le préambule à une ouverture prochaine du Japon à une chrétienté universelle[2213]. Ses espoirs furent pourtant déçus par le déclenchement de la guerre sino-japonaise en 1894, lors de laquelle le Japon agit comme une puissance agressive guidée par des ambitions nationalistes et militaristes[2214]. Il s'agissait d'une nation asiatique qui avait absorbé les sciences et les techniques militaires occidentales, mais non ses croyances morales et spirituelles : c'était la réalisation de ce qu'il avait prévu pour la Chine[2215]. À la suite de cette évolution inattendue, la perception du « péril jaune » de Soloviov devint plus sombre et plus apocalyptique, comme le montre son célèbre poème *Panmongolisme* [Панмонголизм], écrit en 1894 :

« Panmongolisme ! Bien que le mot soit sauvage,
Il caresse mon ouïe,
Comme s'il était chargé du présage
de la grande destinée de Dieu.
Lorsque dans la Byzance corrompue
L'autel divin s'est gelé
Et renoncèrent au Messie
Le prêtre et le prince, le peuple et le tsar, –
Alors il souleva de l'Orient

[2210] Соловьёв Владимир Сергеевич, *Китай и Европа*…, с. 147.
[2211] Соловьёв Владимир Сергеевич, *Китай и Европа*…, сс. 149-150.
[2212] Molodiakov Vladimir, « L'Image du Japon… », pp. 108-109.
[2213] Малинов Алексей Валерьевич, « Панславизм как Панмонголизм… », сс. 138-139.
[2214] Lim Susanna Soojung, *China and Japan*…, p. 115.
[2215] Lim Susanna Soojung, « Pan-Mongolians at Twilight… », p. 163.

Un peuple, inconnu et étranger,
Et sous l'instrument implacable du destin.
La seconde Rome a sombré dans la poussière.
Par le destin de Byzance défait
Nous ne voulons pas apprendre,
Et les flatteurs de la Russie ne cessent de nous répéter :
Tu es la troisième Rome, tu es la troisième Rome.
Qu'il en soit ainsi ! Des instruments du châtiment de Dieu
Les réserves n'ont pas encore été épuisées.
Il prépare des nouveaux coups
Un essaim de tribus éveillées.
Des eaux de la Malaisie à l'Altaï
Des commandants des îles orientales
Jusqu'aux murs de la Chine subjuguée.
Ils ont rassemblé des nuées de leurs régiments
Innombrables comme des sauterelles,
Et insatiables comme des sauterelles,
Protégées par une puissance lointaine,
Les peuplades marchent vers le nord.
Ô Russie, oublie la gloire passée :
L'aigle bicéphale est écrasé,
Et pour leur amusement, aux enfants jaunes
les lambeaux de tes bannières ont été donnés.
Dans la crainte et la peur, sera humilié,
Celui qui aura oublié le serment d'amour…
Et la Troisième Rome gît dans les cendres,
Et une quatrième ne sera pas. »[2216]

Contrairement à *Ex Oriente Lux*, ce poème présente un imaginaire fort éloigné de la *tunnel history* occidentale classique. On y voit surgir une confrontation mortelle entre plusieurs Orients, au terme de laquelle l'Orient

[2216] Соловьёв Владимир Сергеевич, *Панмонголизм*, 1894, <https://www.culture.ru/poems/21899/panmongolizm> [Consulté en ligne le 13/10/2021].

le plus sauvage, le plus redoutable, le plus barbare et le plus infernal s'impose en maître. Il balaie ainsi définitivement toute trace de l'Orient orthodoxe car, après avoir annihilé la Rome byzantine, il se déchaîne sur la Rome moscovite, sans laisser la possibilité qu'une autre resurgisse de ses cendres. Le ton apocalyptique du poème décrit cet Orient dévastateur comme une punition divine, capable de fustiger tant la décadence des mœurs byzantines, que la vanité russe. Soloviov a recours ici à un répertoire assez vaste d'images et de métaphores typiques du discours du « péril jaune ». Le peuple qui surgit de l'Orient pour apporter malheur et destruction à la Russie est décrit comme « inconnu et étranger » [безвестный и чужой], marquant ainsi la distance absolue avec les Russes. Ce peuple insondable semble capable de réunir sous son pouvoir toutes les autres populations de l'Asie pour créer une armée gigantesque, une horde innombrable, à laquelle rien ne peut s'opposer. La marche de cette horde innombrable est ensuite comparée au fléau des sauterelles, ce qui propose, encore une fois, une zoomorphisation des Asiatiques. Pour finir, les restes des drapeaux impériaux sont donnés aux « enfants jaunes » [желтые дети] pour leur amusement.

Le discours du « péril jaune » de Soloviov affiche ainsi une certaine particularité, issu de son bagage culturel russe. On le perçoit à sa description du peuple lointain, le Japon, qui, pour être dangereux pour la troisième Rome, se doit d'assumer l'héritage historique mongol et de fédérer, sous ce drapeau (le panmongolisme), tout le continent asiatique. Le choix du terme « mongol » de la part de Soloviov mélange tant les influences des théories pseudo-scientifiques qui avaient inventé la race mongoloïde au XIX^e^ siècle pour définir les Asiatiques (voir chapitre 2) que la mémoire collective russe et ses traumatismes historiques (voir chapitre 5)[2217]. Le poème de Soloviov assume de ce fait le rôle d'une véritable prophétie, dont la crédibilité dérive du fait que toutes les Romes du passé (sans oublier Kiev) étaient tombées aux mains d'envahisseurs en provenance de cet Orient apocalyptique. Le « péril jaune » revêt ainsi un sens eschatologique et les « enfants jaunes » qui s'amusent sur les débris de l'Empire russe sont assimilables à des démons qui se réjouissent de leur rôle destructeur et blasphématoire.

[2217] Selon Soojung Lim : « En ravivant la peur de l'Orient, étouffée ou oubliée dans la conscience russe par les processus d'occidentalisation et d'expansion impériale, la construction en fin de siècle dans l'imaginaire russe des Asiatiques orientaux en tant que Pan-Mongols constitue une sorte d'anachronisme, une régression vers la mentalité apocalyptique issue de la représentation médiévale des Mongols. Cette conception archaïque de l'Asie orientale a ensuite été fusionnée avec les théories raciales modernes et le discours du "péril jaune" popularisé en Occident ». Lim Susanna Soojung, « Pan-Mongolians at Twilight… », p. 158.

Ce scénario se répète, mais avec plus de détails, au début du *Court récit sur l'Antéchrist* [Краткая повесть об Анитхристе] qui conclut l'ouvrage, *Trois entretiens sur la guerre, la morale et la religion* [Три разговора о войне, прогрессе и конце всемирной истории][2218], publié en 1900. Soloviov y interprète le soulèvement des Boxers comme un signe de la grande insurrection asiatique contre l'Europe[2219]. Dans cet ouvrage, qui s'ouvre sur les premiers vers du poème *Panmongolisme* en épigraphe, Soloviov décrit les commandants japonais comme capables de surmonter les inimitiés historiques entre les différentes populations asiatiques et de les fédérer sous le drapeau du panmongolisme. Selon la narration, cette nouvelle puissance militaire réussit, grâce à ses armées innombrables, à chasser les Européens de l'Asie, puis à conquérir la Russie grâce à la ruse, puis le reste de l'Europe, profitant de ses faiblesses et divisions internes. Un nouvel Empire mongol voit ainsi le jour et des garnisons sont laissées en Europe pour l'administration des nouvelles provinces qui subissent une immigration massive de travailleurs « jaunes ». Entretemps, l'empereur se concentre sur ses plans de conquête de l'Australie et des États-Unis. Ce n'est qu'après cinquante ans d'occupation, selon le récit de Soloviov, que des sociétés secrètes européennes seront en mesure de fédérer les peuples du continent pour une insurrection qui chassera brutalement les envahisseurs en Asie[2220].

Le *Court récit sur l'Antéchrist* relança donc le discours du « péril jaune » dans une période de grands bouleversements en Asie. Quelques mois seulement après sa publication, l'insurrection des Boxers en Chine marqua la mise sous siège des délégations étrangères à Pékin. Emporté par les événements, Soloviov considéra son *Court récit sur l'Antéchrist* comme le fruit d'une illumination divine[2221]. Lorsque la guerre russo-japonaise éclata en 1904, certains virent dans la vision de Soloviov une prophétie[2222]. Ainsi la situation internationale renforça la présence du discours du « péril jaune » dans la société et le monde littéraire russes.

[2218] Соловьёв Владимир Сергеевич, *Три разговора о войне, прогрессе и конце всемирной истории со включением краткой повести об Антихристе и с приложениями*, Товарищество Печатного и Издательского дела « Труд », 3е издание, Санкт-Петербург, 1901.

[2219] Ferrari Aldo, *La foresta e la steppa…*, p. 144.

[2220] Pour une analyse détaillée, voir aussi : Molodiakov Vladimir, « L'Image du Japon… », pp. 111-117.

[2221] Lim Susanna Soojung, *China and Japan…*, p. 118.

[2222] Lim Susanna Soojung, « Pan-Mongolians at Twilight… », p. 157 ; Schimmelpenninck van der Oye David, *Russian Orientalism…*, p. 216.

V L'héritage de Soloviov et le thème « mongol »[2223] dans la deuxième génération des poètes symbolistes

En raison d'événements majeurs tels que l'insurrection des Boxers et la guerre russo-japonaise, l'importance de l'Asie dans les réflexions du milieu intellectuel russe au tournant du siècle augmenta et le discours du « péril jaune » devint, pour certains, une sorte d'obsession. Cette obsession pouvait être déclinée différemment selon le point de vue de chaque auteur : selon les cas, elle pouvait mettre en avant le « danger chinois ou japonais » ou présenter la « menace panmongoliste »[2224]. D'ailleurs, les idées que Soloviov développa durant les premières années du XX^e^ siècle influencèrent considérablement la perception de l'Orient chez les poètes et les écrivains du symbolisme et des avant-gardes russes[2225].

L'écrivain Dmitri Merejkovski (1865-1941), par exemple, reprit le fil rouge de la Chine comme symbole de la décadence de la société moderne pour promouvoir ses réflexions religieuses et conservatrices. Cette idée, qui remontait à des penseurs progressistes et révolutionnaires comme Biélinski ou Herzen, se mélangea, dans les écrits de Merejkovski, à la ferveur chrétienne de Dostoïevski et de Soloviov[2226]. L'Europe se trouvait, selon Merejkovski, sous la menace de la stagnation, comme la Chine, à cause de la montée en puissance de l'esprit stérile de la petite bourgeoisie[2227]. Cependant, contrairement à ce que les écrivains progressistes et révolutionnaires avaient soutenu, Merejkovski était convaincu que le problème ne provenait pas du manque d'élan révolutionnaire de la nouvelle société européenne, mais de l'éloignement des Européens de la foi chrétienne en faveur d'un positivisme matérialiste sur le point de prendre la place de la religion dans la vie des populations d'Europe[2228].

Merejkovski méprisait la Chine, sa philosophie et ses mœurs[2229]. La Chine était pour lui un exemple évident de médiocrité : un empire dominé par une classe dirigeante molle et une population affichant des croyances

[2223] Définition utilisée par Nivat Georges, « Du "Panmongolisme" au "Mouvement Eurasien" : histoire d'un thème littéraire », *Cahiers du Monde Russe et Soviétique*, vol. 7, § 3, 1966, pp. 460-478.
[2224] Nivat Georges, « Du "Panmongolisme"… », p. 460.
[2225] Voir par exemple : Осьминина Елена Анатольевна, « Соловьевский Китай и его влияние на современников », *Соловьевские Исследования*, № 2, § 66, 2020.
[2226] Voir également à ce sujet : Lim Susanna Soojung, « Pan-Mongolians at Twilight… », pp. 166-167.
[2227] Lukin Alexander, *The Bear Watches the Dragon…*, pp. 23-25.
[2228] Bedford C. H., « Dmitry Merezhkovsky, the Intelligentsia, and the Revolution of 1905 », *Canadian Slavonic Papers*, vol. 3, § 1, 1958, p. 30.
[2229] Des exemples peuvent être repérés chez Nivat Georges, « Du "Panmongolisme"… », pp. 462-464.

dépourvues de toute spiritualité et influencées par une confiance positiviste dans l'évolution naturelle[2230]. Aussi l'écrivain estimait-il que la littérature et les arts chinois étaient sans valeur en raison d'un manque de sensibilité vis-à-vis de l'existence d'un monde extra-sensoriel, ce qui expliquait également la prétendue dévotion des Chinois à leurs règles sociales et à leurs rituels, que Merejkovski considérait comme insensés[2231]. Comme l'a remarqué l'historienne de la culture Rosamund Bartlett, la guerre russo-japonaise renforça la conviction de l'auteur que l'Europe chrétienne se trouvait face à une réelle menace panmongoliste spirituelle-idéologique. En particulier, la confrontation avec le Japon fut interprétée comme un événement annonçant la fin du tsarisme et, par la suite, de la civilisation chrétienne[2232].

Comme d'autres avant lui, Merejkovski était convaincu que le plus grand « péril jaune » se trouvait dans le contact de l'Europe avec les populations asiatiques. De son côté, Aleksander Lukin a remarqué que Merejkovski considérait la guerre russo-japonaise comme le début d'une transformation intérieure des hommes « blancs » en hommes « jaunes », une sorte de phase préparatoire à la future débâcle de l'Europe face à la Chine[2233]. L'écrivain soutenait que les Européens, une fois toute leur profondeur spirituelle perdue, n'auraient aucun moyen de se défendre contre la menace chinoise, qui se manifesterait à la suite du rattrapage du désavantage technologique de la part de Pékin[2234]. Les articles et les ouvrages de Merejkovski qui abordent des sujets en relation avec la Chine, le Japon, l'Orient et le « péril jaune » furent publiés durant une période s'étendant de la guerre sino-japonaise aux années qui suivirent la guerre russo-japonaise. Il s'agissait d'une époque où les inquiétudes face à la dégradation de la situation sociale à l'intérieur de l'Empire russe se mélangeaient avec celles qui concernaient la montée en puissance des nationalismes en Extrême-Orient. Ainsi, par exemple, l'article, *Positivistes aux visages jaunes* [Желтолицые позитивисты][2235], rédigé en 1894 durant la guerre sino-japonaise, et l'essai, *Le rustre du futur* [Грядущий хам][2236] vit le jour en 1906.

[2230] Bedford C. H., « Dmitry Merezhkovsky… », pp. 30-31.
[2231] Lukin Alexander, *The Bear Watches the Dragon…*, pp. 24-25.
[2232] Bartlett Rosamund, « Japonisme and Japanophobia : the Russo-Japanese War in Russian Cultural Consciousness », *The Russian Review*, vol. 67, § 1, 2008, p. 25.
[2233] Lukin Alexander, *The Bear Watches the Dragon…*, p. 25.
[2234] Lukin Alexander, *The Bear Watches the Dragon…*, pp. 24-25.
[2235] Мережковский Дмитрий Сергеевич, « Желтолицые позитивисты », in Андрущенко Елена Анатольевна (под ред.), *Д.С. Мережковский вечные спутники. Портреты из всемирной литературы*, Наука, Санкт-Петербург, 2007, cc. 584-599.
[2236] Мережковский Дмитрий Сергеевич, « Грядущий хам », in Мережковский Дмитрий Сергеевич, *В Тихом Омуте*, ЭКСМО, Москва, 1991, cc. 350-377.

Toutefois, les réactions à la guerre russo-japonaise, qui était perçue comme lointaine par la plupart des intellectuels et artistes russes, ne furent pas nombreuses dans le milieu littéraire[2237]. Elles furent néanmoins fortes dans les cercles de poètes et d'écrivains symbolistes qui s'étaient formés à la fin du XIXe siècle. Ceux qui réagirent à la défaite russe contre le Japon montrèrent un penchant prononcé tant pour les idéaux messianiques impérialistes concernant le rôle de la Russie en Orient que pour la vision panmongoliste développée par Soloviov. Comme l'a souligné le spécialiste de la littérature russe Georges Nivat, « le thème "mongol" est caractéristique de l'inquiétude de la seconde génération symboliste »[2238].

En 1904, juste après l'ouverture des hostilités de la part du Japon, le poète Valeri Brioussov (1873-1924)[2239] publia *Vers l'Océan Pacifique* [К Тихому Океану] »[2240], poème dans lequel il invita la Russie à embrasser [дай обнять][2241] son frère, l'océan Pacifique, en accomplissant ainsi sa destinée manifeste en Asie[2242]. Durant les derniers mois de 1904, Brioussov continua à produire des vers d'inspiration patriotique en soutien à l'effort militaire en Orient, mais il fut de plus en plus déçu de la façon dont les événements se déroulaient[2243]. La désillusion de la défaite de 1905 mena à la rédaction d'un autre poème l'année suivante, intitulé *Tsushima* [Цусима]. Tout en pleurant les victimes russes de la célèbre bataille maritime, Brioussov regrettait l'occasion manquée par la Russie de gagner « tant le sceptre de l'Extrême-Orient » [И скипетр Дальнего Востока] que « la couronne de la Troisième Rome » [И Рима Третьего венец][2244]. Si, en général le mouvement symboliste russe s'était montré très sensible à la beauté de l'art japonais au début du XXe siècle[2245], lorsqu'il s'agit de choisir entre la fascination pour la culture japonaise et la gloire de l'Empire russe, la deuxième option fut préférée

[2237] Lim Susanna Soojung, *China and Japan…*, p. 150.

[2238] Nivat Georges, « Du "Panmongolisme"… », p. 460.

[2239] Sur le contexte de la vie personnelle de Brioussov, ainsi que le mouvement symboliste en 1904-1905, voir entre autres : Grossman Joan Delaney, « Russian Symbolism and the Year 1905 : the Case of Valery Bryusov », *The Slavonic and East European Review*, vol. 61, § 3, 1983.

[2240] Брюсов Валерий Яковлевич, *К Тихому Океану*, 1904, publié dans le recueil *Στέφανος, Венок. Стихи 1903—1905 гг.*, Скорпион, Москва, 1906, с. 123.

[2241] Брюсов Валерий Яковлевич, *К Тихому Океану…*

[2242] Grossman Joan Delaney, « Russian Symbolism… », p. 345.

[2243] Grossman Joan Delaney, « Russian Symbolism… », pp. 346-347.

[2244] Брюсов Валерий Яковлевич, *Цусима*, 1905, publié dans le recueil *Στέφανος, Венок. Стихи 1903—1905 гг.*, Скорпион, Москва, 1906, с. 131.

[2245] Diakonova Elena, « Japonisme in Russia in the Late Nineteenth and Early Twentieth Centuries », in Mikhailova Yulia, Steele M. William (eds.), *Japan and Russia. Three Centuries of Mutual Images*, Brill, Leiden, 2008, pp. 32-46 ; Morabito Martina, « Forme giapponesi nella lirica simbolista russa », *Ticontre, teoria testo traduzione*, § 14, 2020.

sans hésitation[2246]. Ainsi, dans l'imaginaire de Brioussov, le Japon pouvait, malgré la beauté de ses temples et de ses œuvres d'art, être détruit par la furie des Russes et laissé en ruine à l'instar des épaves de la Grèce ancienne. Le poète se déclara ainsi du côté des barbares, des Huns, des Russes :

« Ah, la guerre ! Notre inaction me met en colère. Il est grand temps de bombarder Tokyo. […] Nous devrions abandonner Arthur et Vladivostok à leur sort – laisser les Japonais les prendre. Nous prendrons Tokyo, Hakodate, Yokohama à la place ! […] J'aime l'art japonais. Depuis mon enfance, je rêve de voir ces fantasques temples japonais, ces musées […]. Que le Japon tout entier se transforme en une Hellade morte, en ruines d'un passé meilleur et plus grand – et moi, je suis pour les barbares, je suis pour les Huns, je suis pour les Russes ! […] La Russie doit régner sur l'Extrême-Orient. Le Grand Océan est notre lac, et au nom de ce "devoir", tout le Japon, même une douzaine, n'est rien ! L'avenir nous appartient, et ce qui nous attend n'est pas seulement un avenir global, mais un avenir cosmique. »[2247]

Dans ce cas, le paradigme panmongoliste de Soloviov est renversé car les barbares destructeurs et asiatiques ce sont les Russes et la victime de leur furie c'est l'Orient. Nivat souligne que Brioussov introduit une image touranienne des Russes associée à celle des barbares des steppes détruisant les anciens empires pour leur amener une rénovation[2248]. Dans ses vers, l'action destructrice ne vient donc pas de l'Orient vers l'Occident, mais suit le parcours inverse, dans une image qui soutenait l'idéologie expansionniste et militariste russe (celle de Prjevalski, de Nicolas II, etc.). Néanmoins, dans d'autres poèmes, notamment *Les Huns qui viennent* [Грядущие Гунны][2249], publié en 1905, on remarque que Brioussov reprend le thème de l'Asie en tant qu'élément intérieur de la nature russe en relation avec les événements révolutionnaires de cette année[2250]. Dans ce cas, les Huns qui arrivent avec leur innocence dévastatrice pour détruire le côté décadent de la Russie sont les mêmes masses russes révoltées (encore une fois, on remarque que l'héritage mongol est intériorisé)[2251].

[2246] Lim Susanna Soojung, *China and Japan*…, pp. 152-155.

[2247] Extrait d'une lettre de Brioussov à Pertsov, 19 mars 1904 : Ашукин Н. (сост.), *Валерий Брюсов в автобиографических записях, письмах, воспоминаниях современников и отзывах критики*, Издательство Федерация, Москва, 1929, сс. 196-197.

[2248] Nivat Georges, « Du "Panmongolisme"… », p. 471.

[2249] Première publication en : Брюсов Валерий Яковлевич, *Στέφανος, Венок. Стихи 1903—1905 гг.*, Скорпион, Москва, 1906, с. 141.

[2250] Lodge Kirsten, « Russian Decadence in the 1910s : Valery Briusov and the Collapse of Empire », *The Russian Review*, vol. 69, § 2, 2010.

[2251] Lim Susanna Soojung, *China and Japan*…, p. 156.

Nonobstant les évolutions géopolitiques de la période 1894-1905, les questionnements sur la nature asiatique ou européenne de la Russie continuèrent à jouer un rôle important dans les réflexions des intellectuels. Ainsi, l'influence des suggestions panmongolistes de Soloviov eurent un impact encore plus fort après la conclusion de la guerre russo-japonaise. En particulier, un des auteurs les plus représentatifs du mouvement symboliste russe, Andreï Biély (pseudonyme de Boris Bougaïev, 1880-1934), qui était lié à Soloviov par une amitié personnelle, fut profondément persuadé du caractère prophétique des visions du philosophe, ce qui se répercuta sur sa production littéraire. C'est à la suite de la guerre russo-japonaise que Biély se lança dans le projet d'une trilogie de romans inspirée par le thème *Orient ou Occident* [Восток или Запад], l'éternelle question identitaire russe, dont devaient faire partie les romans *La colombe d'argent* [Серебряный Голубь], publié en 1909 et le très célèbre *Pétersbourg* [Петербург] (rédigé, dans sa première version, en 1912-1913). Le troisième roman ne vit jamais le jour, laissant ainsi la trilogie incomplète.

L'intrigue de *La colombe d'argent* commence à l'été 1905 sur fond d'événements révolutionnaires de cette année. Le protagoniste est le philologue et poète décadent Piotr Darialski, qui se rend dans un village de la Russie orientale pour rechercher, dans le milieu rural, ce côté spirituel et mystique que l'espace citadin lui semble désormais avoir perdu. Piotr développe rapidement une attraction spirituelle pour Katia, la nièce d'une baronne locale au nom et aux mœurs occidentales (allemandes), dont il devient le fiancé. Néanmoins, il casse son engagement avec elle et se laisse séduire par une paysanne locale, Matriona, pour laquelle il éprouve une attraction charnelle très puissante. Matriona est pourtant liée sentimentalement au chef d'une secte secrète mystique et ésotérique locale, Koudeïarov, dont les membres sont connus sous le nom de « colombes blanches ». Koudeïarov, remarquant le jeune homme et ses attitudes spirituelles, décide que Piotr possède les caractéristiques parfaites pour engendrer un enfant « colombe » avec Matriona et il l'encourage dans sa relation avec elle. Selon Koudeïarov, l'enfant qui sera engendré par leur union deviendra le nouveau sauveur du monde. Piotr s'intègre ainsi, pendant un certain temps, à la société des « colombes blanches ». Toutefois, il s'en détache au fur et à mesure que la suspicion de la véritable nature diabolique de la secte s'éveille en lui. Il décide donc de quitter le village, sans satisfaire les souhaits de Koudeïarov, qui organise son meurtre avant que Piotr ne puisse rentrer à Moscou[2252].

La colombe d'argent est un texte très complexe, qui a donné naissance à de multiples interprétations. On ne s'attardera ici que sur le rôle de l'Orient dans

[2252] Version consultée : Белый Андрей, *Серебряный голубь*, Азбука, Москва, 2015.

l'imaginaire du roman de Biély. L'auteur présente un protagoniste sensible à la philosophie, à la poésie et à la spiritualité, une attitude qui le détache d'un Occident trop enraciné sur la logique et le matérialisme, pour le rapprocher d'un Orient sensuel, mystérieux et mystique. Pourtant, pour Piotr, cet Orient ne se révèle pas plus désirable que l'Occident. Piotr est donc, à l'instar de la Russie, tiraillé entre deux extrêmes possédant en même temps des charmes et des dangers. Ces deux extrêmes ne se trouvent pas seulement autour de lui, mais ils sont intériorisés dans son esprit et s'expriment à travers des tensions et des désirs souvent contradictoires. Le mépris de Piotr pour l'Occident le pousse dans le cœur intime d'un Orient qui ne lui appartient pas et qui souhaite l'exploiter pour la réalisation de ses plans obscurs. Il s'agit d'un Orient faux prophète tant pour Piotr que pour la Russie, un thème repris par Biély en s'inspirant du *Court récit sur l'Antéchrist* de Soloviov[2253]. Les « colombes » se trouvent en Russie, mais elles représentent les avant-gardes d'un Orient qui se situe, par nature, hors d'elle et qui se manifeste comme une présence presque insaisissable, mais terrifiante[2254]. Cet Orient mongol, porteur d'une promesse apocalyptique, sait en effet comment infiltrer la Russie et la charmer doucement, en secret, avant de déchaîner sa furie[2255]. Il s'agit donc d'une allégorie qui se fonde sur l'eschatologie de Soloviov, mais qui est mélangée avec des lieux communs du discours du « péril jaune » occidental. On retrouve les complots des sociétés secrètes asiatiques pour le renversement du pouvoir dans les sociétés européennes, ou le thème érotique de la séduction trompeuse des femmes et des arts magiques asiatiques visant l'asservissement des esprits les plus sensibles de l'Occident[2256]. Mais si l'occidentalisation est ce que Piotr fuit et l'Orient ce qui le piège, on peut partager l'analyse du spécialiste Vladimir E. Alexandrov :

« Le titre collectif "Orient ou Occident" était quelque peu trompeur, car il semblait suggérer que le seul choix possible était l'un ou l'autre. Le titre, "Ni l'Orient, ni l'Occident", aurait été plus pertinent pour la trilogie envisagée. »[2257]

Cette thématique se retrouve avec plus de vigueur encore dans le roman *Pétersbourg*. Dans cet ouvrage, Biély détourne le regard d'une campagne affectée d'un mysticisme malsain, pour le tourner vers une capitale plongée

[2253] Alexandrov Vladimir E., *Andrei Bely, the Major Symbolist Fiction*, Harvard University Press, Cambridge, 1985, pp. 79 *et passim*.
[2254] Lim Susanna Soojung, *China and Japan…*, p. 159.
[2255] Dans ce sens, nous partageons l'analyse d'Alexandrov telle que proposée dans Alexandrov Vladimir E., *Andrei Bely…*, pp. 82-83.
[2256] Voir chapitre 4.
[2257] Alexandrov Vladimir E., *Andrei Bely…*, p. 83.

dans une atmosphère de délire fiévreux. Les deux romans se font écho[2258] : deux espaces de la Russie qui partagent, quoiqu'avec des symptômes différents, la même maladie et qui sont voués au même destin apocalyptique.

La période durant laquelle se déroule l'histoire de *Pétersbourg* est encore celle de 1905, cette fois-ci en automne. Se trouvant dans un état de confusion après le refus de la part de Sofia Petrovna Likhoutina d'accepter ses avances sexuelles, Nikolaï Apollonovitch Ableoukhov, fils du sénateur Apollon Apollonovitch, se met à disposition d'un parti révolutionnaire secret pour tuer son père. Cependant, lorsqu'il reçoit l'ordre, Nikolaï se révèle incapable de passer à l'action et se plaint de l'inhumanité de la tâche auprès d'Aleksander Ivanovitch Doudkine, qui lui avait fourni la bombe cachée dans une boîte de sardines. Doudkine, un révolutionnaire souffrant de problèmes d'alcoolisme et souvent en proie à des hallucinations, est d'accord avec Nikolaï et se rend auprès du chef de l'organisation, le mystérieux Lippantchenko, pour se renseigner. Lippantchenko se montre pourtant intransigeant et exige que Nikolaï respecte sa promesse. Mais l'attentat ne se concrétise pas. Entretemps, la révolution éclate dans la capitale et le vieil Apollon Apollonovitch est poussé par le gouvernement à démissionner. Il se rapproche à nouveau de sa femme, qui est rentrée d'Espagne où elle s'était enfuie pendant des années avec son amant italien. Lorsque sa mère rentre à la maison, Nikolaï est accablé par l'angoisse. Il ne réussit pas à retrouver la boîte de sardines avec la bombe dont il voudrait se débarrasser définitivement. C'est son père qui l'a prise lorsque Nikolaï n'était pas à la maison, sans se douter de son contenu. La bombe explose finalement dans la maison des Ableoukhov sans tuer personne, mais elle effraie profondément Apollon Apollonovitch qui décide de se retirer à la campagne sans plus revoir son fils. Nikolaï, de son côté, quitte le pays. La nuit où la bombe explose, Doudkine, désormais en proie à des délires, tue Lippantchenko avec des ciseaux.

L'intrigue du roman de Biély est néanmoins secondaire par rapport au caractère novateur de son style, à la puissance de ses choix esthétiques et aux séduisants labyrinthes psychologiques et philosophiques que l'auteur met en scène. Le lecteur est constamment impliqué dans la reconstruction d'événements parfois nébuleux ou inaboutis, ainsi que des rapports de causalité qui les lient entre eux. Biély présente une description de Pétersbourg et de ses habitants par le biais d'images chorales et de silhouettes géométriques qui rappellent l'art cubiste et futuriste. Dans ce contexte, le « thème mongol »

[2258] Initialement, *Pétersbourg* avait été pensé pour être une sorte de continuation du roman précédent. Alexandrov Vladimir E., *Andrei Bely…*, p. 102.

est un des *leitmotivs* principaux du roman. Dans les pages de *Pétersbourg*, la menace panmongoliste se manifeste par le biais de visions, hallucinations, cauchemars et images fugaces croisées dans les différents espaces de la ville. Elle apporte une atmosphère d'angoisse à la narration avec des effets anxiogènes qui se réverbèrent sur les sensations des personnages. Les Ableoukhov ont d'ailleurs des origines asiatiques : leurs bisaïeuls provenaient d'une horde du Kirghize Kaïssak qui se soumit à l'impératrice Anna[2259], ce qui semble représenter une sorte de « germe d'asiatisme » rongeant le père et le fils de l'intérieur. La description de la plongée de Nikolaï dans un état apathico-dépressif est notamment associée à l'adoption par le jeune homme de vêtements, d'accessoires et de décorations d'intérieur en style oriental (dans ce sens, une sorte d'Oblomov plus moderne)[2260].

Nikolaï subit ainsi ce que l'on pourrait définir comme une « orientalisation régressive », qui lui fait perdre le goût pour toute activité édifiante et le plonge dans une condition de fragilité mentale et émotive, voire d'infantilisation, qui le fait pencher vers des actes violents et incohérents, jusqu'à concevoir le parricide. Compte tenu de la position de haut niveau d'Apollon dans la vie politique russe, le projet de parricide de Nikolaï acquiert la double signification de révolte envers son père naturel et envers un père politique et spirituel (on apprend par exemple que Nikolaï « vénérait surtout le Bouddha » [Будду […] особенно уважал][2261]) représentant personnellement la patrie et l'orthodoxie. C'est la nature asiatique de Nikolaï qui le pousse vers ces actes de subversion, mais Apollon également, qui est un serviteur inlassable de l'Empire, est rongé par l'inquiétude. L'angoisse d'Apollon n'a fait qu'augmenter depuis la fin du XIX^e^ siècle :

« Le talon asiatique ["jaune", жёлтая dans le texte original] foulant insolemment les hauteurs dominant Port-Arthur ; les troubles de Chine et pour finir la chute de Port-Arthur. »[2262]

Le rapport d'Apollon à l'Asie est mystérieux, en équilibre précaire entre répulsion et secrète acceptation. Le lecteur apprend, mais juste en passant,

[2259] Белый Андрей, *Петербург. Роман в восьми главах с прологом и эпилогом*, Типография М. М. Стасюлевича, Петроград, 1916, с. 7 первого сборника.
[2260] Белый Андрей, *Петербург…*, с. 54 первого сборника.
[2261] Pour la traduction en français, nous avons utilisé : Bely Andreï, *Pétersbourg*, traduit du russe par Jacques Catteau et Georges Nivat, Éditions des Syrtes, Genève, 2018, p. 227 ; en russe : Белый Андрей, *Петербург…*, с. 201 второго сборника.
[2262] Bely Andreï, *Pétersbourg…*, pp. 56-57 ; en russe : Белый Андрей, *Петербург…*, с. 65 первого сборника.

qu'Apollon n'aime pas s'aventurer hors de la ville et qu'il n'a été envoyé qu'une seule fois en mission spéciale à l'étranger, au Japon, mais qu'il n'a jamais parlé de son séjour à Tokyo avec personne[2263].

La plupart des personnages ressentent parfois une présence mongole autour d'eux, une présence inexplicable, sans doute hallucinatoire, qui les habite et se manifeste de temps en temps. Doudkine, en particulier, est obsédé par la vision d'un Mongol qui surgit chaque nuit devant lui comme une ombre sur la tapisserie jaune de son appartement[2264]. Et le mesquin révolutionnaire Lippantchenko lui rappelle sans cesse ce visage, au point que dans un moment d'hésitation, Doudkine lui demande :

« – Excusez-moi, Lippantchenko, vous n'êtes pas Mongol ?
– Pourquoi cette question bizarre ?
– Il m'avait semblé…[2265]
– Tous les Russes ont du sang mongol. »[2266]

Ce n'est pas un hasard si Doudkine reconnaît en Lippantchenko le Mongol qui le tourmente dans ses hallucinations. Lippantchenko est le conspirateur sans scrupules qui planifie et commande l'exécution d'Apollon Ableoukhov et qui ne se soucie nullement d'utiliser le fils du sénateur pour accomplir ses plans. Tout au long de la narration, l'esprit asiatique pénètre dans les fibres cérébrales des personnages et de la société, de ces foules qui marchent dans les rues, les têtes couvertes par des bonnets mandchous[2267] ou encore des ouvriers en grève[2268]. Sophia Petrovna Likhoutina est elle aussi plongée dans les modes futiles du japonisme[2269] : elle dépense tout son argent pour amasser des paysages japonais, afin de les admirer, sans vraiment les comprendre, ou de les montrer à ses invités[2270]. Cette manie pour le japonisme la caractérise au point que, lorsqu'elle refuse les avances de Nikolaï, ce dernier l'insulte en l'appelant « poupée japonaise » [японская кукла][2271].

[2263] Белый Андрей, *Петербург…*, с. 109 первого сборника.
[2264] Белый Андрей, *Петербург…*, сс. 130-131 первого сборника и 68 третьего сборника.
[2265] Cette phrase n'est pas traduite dans Bely Andreï, *Pétersbourg…,* p. 50 et a été rajoutée par nous.
[2266] Bely Andreï, *Pétersbourg…,* p. 50 ; en russe : Белый Андрей, *Петербург…*, с. 53 первого сборника.
[2267] Белый Андрей, *Петербург…*, с. 105 первого сборника.
[2268] Белый Андрей, *Петербург…*, сс. 135-136 первого сборника.
[2269] Molodiakov Vladimir, « L'image du Japon… », p. 144.
[2270] Белый Андрей, *Петербург…*, сс. 82-83 первого сборника.
[2271] Bely Andreï, *Pétersbourg…,* p. 72 ; Белый Андрей, *Петербург…*, с. 91 первого сборника.

L'obsession mongole habite également l'inconscient, voire les cauchemars de plusieurs personnages. Ces rêves se manifestent comme les prédictions d'un avenir épouvantable. Doudkine fait chaque nuit l'expérience de trois cauchemars :

« Chaque nuit, il avait trois cauchemars : des Tatars, des Japonais, des Asiatiques cherchaient à l'attirer de leurs clins d'œil repoussants. »[2272]

Apollon Apollonovitch rêve aussi d'un « affreux Mongol » [дрянный монгол][2273] qui claque de sa langue menaçante et lui rappelle un visage qu'il avait vu à Tokyo lors de son voyage, mais également le visage de son fils Nikolaï. Ce Mongol disparaît par la suite de sa vue mais s'installe dans sa conscience pour ne plus le quitter. Ce rêve révèle à Apollon l'existence en lui d'une identité multiple, une identité « scandaleuse », qui le lie naturellement à son fils, ainsi qu'à d'autres silhouettes orientales dont les contours lui échappent[2274]. Enfin, Biély permet également au lecteur d'accéder à un des rêves de Nikolaï. Le jeune homme perçoit la présence d'une tête qui ressemble, par sa forme, à celle des idoles en bois sculptés par les populations du grand nord sibérien. Il ressent ainsi le passé de ses ancêtres kirghizes circuler dans son sang[2275], c'est le feu de son héritage génétique, une sorte de symbole d'appartenance à une race lointaine. Par la suite, la tête se transforme en acquérant les traits de Confucius ou de Bouddha. Finalement, Nikolaï voit lui aussi apparaître devant lui la silhouette d'un Mongol. Sa « main jaunâtre et parfumée comme le premier lis » [в благоуханной, как первая лилия, жёлтоватой руке][2276] est encombrée d'un petit plat soutenant une pyramide. À la suite de cette vision, Nikolaï rêve d'être en réalité un Touranien réincarné dans le corps d'un Russe afin d'accomplir une mission destructrice qui dépasse les temps limités de la vie humaine :

« Le vieil Orient assaillait notre temps d'une grêle de bombes invisibles et Nikolaï Apollonovitch était une de ces bombes, venue de la nuit touranienne. Et maintenant il allait exploser en reconnaissant sa patrie. Et sur son visage apparut une expression de Mongol. Maintenant il était un mandarin de

[2272] Bely Andreï, *Pétersbourg…,* p. 90 ; en russe : Белый Андрей, *Петербург…*, с. 124 первого сборника.
[2273] Bely Andreï, *Pétersbourg…,* p. 136 ; Белый Андрей, *Петербург…*, с. 54 второго сборника.
[2274] Белый Андрей, *Петербург…*, сс. 54-57 второго сборника.
[2275] Nivat Georges, « Du "Panmongolisme"… », p. 464.
[2276] Bely Andreï, *Pétersbourg…,* p. 229 ; Белый Андрей, *Петербург…*, с. 204 второго сборника.

l'empire du Milieu, affublé d'une redingote pour son passage en Occident, car il était chargé d'une mission ultrasecrète. »[2277]

Dans le rêve de Nikolaï, le Mongol n'est ni hideux, ni épouvantable. Nikolaï le définit comme un « vénérable Touranien » [преподобный турунец][2278], à savoir un supérieur hiérarchique[2279], auquel il peut poser des questions sur le sens de l'« ancienne question/mission mongole » [стародавнее монгольское дело][2280]. Et cette mission consiste, selon le vénérable Mongol, non pas véritablement en la destruction de l'Europe, mais en son emprisonnement dans un « état d'immuabilité » [ея неизменность][2281], ce qui le lie au discours du « péril jaune », comme un péril menaçant l'esprit européen de se momifier. Finalement, Nikolaï doit aussi faire face à une épiphanie douloureuse dans son rêve, durant lequel il découvre que le Touranien lui dévoilant le sens de la mission finale de sa race n'est autre que son père Apollon. Nikolaï aperçoit ainsi Apollon comme un monstre de l'ancienne Atlantide, un bogdykhan chinois égorgeur d'hommes, ou encore un des cavaliers cruels de Tamerlan[2282]. La vision de Nikolaï reflète ses croyances orientales, qui s'épuisent finalement dans un nihilisme extrême. Il perçoit ainsi que le sens de son existence est la bombe même à laquelle il semble voué à s'associer définitivement :

« – Mais alors que veut dire "je suis" ?
– Zéro…
– Et le zéro que veut-il dire ?
– C'est la bombe… »[2283]

Enfin le « thème mongol » ne décrit pas seulement les délires d'une ville en proie aux hallucinations et aux émeutes prolétariennes, il s'agit aussi d'une vision de l'avenir sombre mais inéluctable :

« Alors on verra s'élancer hors de chez eux tous les peuples de la terre. Il y aura une bataille effroyable, une bataille encore jamais vue des hommes. Des hordes jaunes d'Asiates s'ébranleront du pays de leurs pères ; des mers de sang

[2277] Bely Andreï, *Pétersbourg…,* p. 229 ; Белый Андрей, *Петербург…*, сс. 204-205 второго сборника.
[2278] Bely Andreï, *Pétersbourg…,* p. 229 ; Белый Андрей, *Петербург…*, с. 205 второго сборника.
[2279] Белый Андрей, *Петербург…*, с. 205 второго сборника.
[2280] Bely Andreï, *Pétersbourg…,* p. 230 ; Белый Андрей, *Петербург…*, с. 206 второго сборника.
[2281] Белый Андрей, *Петербург…*, с. 206 второго сборника.
[2282] Белый Андрей, *Петербург…*, с. 207 второго сборника.
[2283] Bely Andreï, *Pétersbourg…,* p. 232 ; en russe : Белый Андрей, *Петербург…*, с. 209 второго сборника.

empourpreront les plaines de l'Europe. Désastre de Tsushima, tu auras lieu ! Défaite de la Kalka, tu reviendras ! Je vous attends, champs de Koulikovo ! Alors brillera sur ma terre natale un ultime soleil. Ô soleil, si tu ne te lèves pas ce jour-là, sous le lourd talon des Mongols, les rives de l'Europe crouleront. »[2284]

Cette vision se précise de façon confuse à travers la voix de divers personnages secondaires, voire des silhouettes de passage, qui se relancent des images prophétiques concernant l'apocalypse future. Ces voix sans visage peuvent accuser par exemple les Japonais de faire boire de la vodka aux Russes, et les Chinois de bâtir des temples à leurs « espèces d'idoles » [кумирню какую-то][2285], avant de prononcer des prophéties eschatologiques se référant directement à Soloviov et indirectement à d'autres auteurs de la littérature du « péril jaune » russe analysés dans ce chapitre :

« Une grande époque s'approche. Il nous reste dix années avant le commencement de la fin. […] l'année capitale sera l'année 2054 [1954 dans la version russe]. Cela concernera la Russie, […] [Je vois maintenant pourquoi Soloviov parlait du culte de la Sofia. Vous vous souvenez de cela ?[2286]] […] D'abord, des massacres ; ensuite un trouble général ; ensuite toutes sortes de fléaux : épidémies, famines et puis, disent encore les gens au courant, toutes sortes d'agitations. Le Chinois contre le Chinois. Les Mousoulmans se révolteront. Seulement il n'en sortira encore rien. […] Nous enfoncerons notre propre glaive dans nos flancs, ça sera la victoire du Japonais. Puis il y aura un Nouvel Enfant… Et puis encore on dit que le roi des Proussiens[2287]… La v'là ta prophétie. »[2288]

Il arrive également que le discours du « péril jaune-mongol », mêlé parfois à de l'antisémitisme, comme dans le roman de Grigori Danilevski analysé plus haut, s'insinue dans des conversations d'hommes politiques ou de science :

« Est-ce que vous saisissez bien, Madame, le lien entre la guerre et le Japon, les juifs et l'invasion mongole qui nous menace ? Les coups bas des juifs russes et l'entrée en scène des Boxers en Chine sont étroitement liés… »[2289]

[2284] Bely Andreï, *Pétersbourg…,* p. 99 ; en russe : Белый Андрей, *Петербург…*, с. 141 первого сборника.

[2285] Белый Андрей, *Петербург…*, с. 147 первого сборника.

[2286] Cette partie n'a pas été traduite dans Bely Andreï, *Pétersbourg…,* p. 103.

[2287] La référence vise ici le tableau commandé par le kaiser Guillaume II au peintre Hermann Knackfuss. Voir chapitre 4.

[2288] Bely Andreï, *Pétersbourg…*, p. 103 ; en russe : Белый Андрей, *Петербург…*, сс. 147-148 первого сборника.

[2289] Bely Andreï, *Pétersbourg…,* p. 150 ; en russe : Белый Андрей, *Петербург…*, с. 79 второго сборника.

Le même Doudkine se souvient que lorsque son obsession maladive avait commencé à le torturer, il avait, lui aussi, développé une théorie prévoyant une révolte qui aurait déferlée contre la bourgeoisie, détruisant toute culture occidentale afin d'accomplir la « mission mongole »[2290]. Enfin, dans les pages conclusives du roman, c'est l'auteur même qui prend la parole pour affirmer que Pétersbourg n'est au fond qu'un rêve qui provoque des visions de « péril jaune » :

« Arrêtons-nous devant cette vision. Cinq ans et plus ont pu s'écouler : les événements n'ont pas manqué : [déjà s'est réveillée la Chine ;[2291]] la chute de Port-Arthur, l'invasion du pays [de notre province du Priamourié] par les faces jaunes. Ont resurgi les légendaires cavaliers de Gengis Khan ! […] Écoute, tends l'oreille ! On entend un galop qui vient des steppes de derrière l'Oural… »[2292]

La présence du discours du « péril jaune » dans le roman de Biély se réfère donc en même temps à un état maladif de l'esprit des personnages, à un mouvement barbare et brutal des foules prolétariennes de la capitale de l'empire, ainsi qu'à la perception de l'existence d'un véritable danger militaire ou existentiel pour la Russie et l'Europe, dont la guerre russo-japonaise ne représente que les prémices. La prophétie du danger panmongoliste, tel qu'annoncé par Soloviov dans ses poèmes, est omniprésente dans les pages de *Pétersbourg* où l'entité mongole finit par jouer un rôle de protagoniste[2293]. D'ailleurs, la même couleur jaune, emblème du danger, revient souvent dans le texte pour caractériser des brouillards, des murs, des visages à l'instar d'un virus, qui se propage[2294] dans tous les espaces et dans tous les corps de la ville. Le « discours » du « péril jaune » de Biély est chargé de toutes les angoisses relatives à la perception de l'Asie et des Asiatiques qui habitaient les esprits de la société russe au début du XX^e^ siècle : le danger militaire (apocalyptique), le danger de la corruption des mœurs, le danger de l'infiltration d'agents provocateurs orientaux dans les mouvements révolutionnaires domestiques, mais aussi de la victoire d'un mouvement réactionnaire stagnant, le danger de la destruction de la culture occidentale et de la religion chrétienne, le

[2290] Белый Андрей, *Петербург…*, с. 81 третьего сборника.
[2291] Traduction faite par nous. Cette partie n'a pas été traduite dans Bely Andreï, *Pétersbourg…,* p. 103.
[2292] Bely Andreï, *Pétersbourg…,* p. 326 ; en russe : Белый Андрей, *Петербург…*, сс. 165-166 третьего сборника.
[2293] Nivat Georges, « Du "Panmongolisme"… », p. 465.
[2294] Criveller Claudia, « I colori sacri nella prosa di Andrej Belyj », *Annali di Ca' Foscari, Serie occidentale*, 1998, p. 281.

danger de la décadence des esprits et du progrès humain, etc. Chez Biély, les Mongols sont aussi bien symboliques que réels. Dès lors, ils présentent pour le lecteur contemporain un grand défi, en raison de la difficulté de cerner les limites de leur pouvoir allégorique.

Il serait toutefois injuste de ne se pencher que sur les connotations racistes résultant du recours aux clichés du discours du « péril jaune », sans considérer que ces clichés deviennent très souvent la métaphore d'un monde intérieur, mystique et allégorique qui essaie constamment de dépasser les coercitions des associations signifiant-signifié. D'ailleurs, comme l'a montré Nivat, Biély nourrissait une certitude presque absolue de l'imminence d'une explosion terrible, ce qui fait de *Pétersbourg* un roman dansant de manière obsessionelle sur le rythme du tic-tac d'une bombe qui pourrait exploser à tout moment[2295]. Dans ce cadre, le « péril jaune » de Biély représente certainement une métaphore très efficace, issue des difficultés de la Russie de l'après-guerre russo-japonaise. Toutefois, les Mongols, et en général tous les Asiatiques qui sont mentionnés dans *Pétersbourg*, sont décrits de façon très négative, au point de les associer à de véritables monstruosités et aberrations de l'humanité : des cauchemars de destruction et de déferlement infernal[2296]. L'attitude de l'auteur vis-à-vis de la guerre russo-japonaise, de la présence des immigrés asiatiques dans l'Extrême-Orient russe ou, en général, de la présence de la Russie en Asie est liée aux idéologies nationalistes qui ont été analysées dans ce chapitre. Le roman de Biély est ainsi une sorte de forme ultime de l'évolution du discours du « péril jaune » dans la littérature russe, où tous les traits caractéristiques de ce discours se mélangent dans un ouvrage syncrétique très complexe, mais idéologiquement enfant de son époque.

VI L'image de l'Asie au temps de la Révolution

L'affirmation du discours du « péril jaune » entre la fin du XIX^e^ siècle et le début du XX^e^ siècle n'empêcha pas la tendance de la société russe à développer, encore une fois, une attitude contradictoire et multiforme vis-à-vis de l'Asie. Le même milieu symboliste, à la veille des révolutions de 1917, finit par produire des discours aux antipodes de ceux qui avaient été développés au début du siècle. Après avoir embrassé les théories de Soloviov et de Merejkovski, en

[2295] Nivat Georges, « Le jeu cérébral », in Bely Andreï, *Pétersbourg…,* p. 399.

[2296] Les Mongols de Biély rappellent d'ailleurs l'imaginaire développé dans la *Rous* ancienne vis-à-vis des populations nomades des steppes, puis des Mongols. Voir chapitre 5.

envisageant l'Asie extrême-orientale comme le berceau de l'apocalypse à venir, la seconde génération des symbolistes forgea une nouvelle synthèse de la pensée sur l'Asie et de la relation intime de la Russie avec elle. Cela marqua un retour vers l'acceptation, voire une tendance à l'exaltation, de la nature asiatique de la Russie. Cette nouvelle attitude s'exprima dans toute sa radicalité dans le mouvement du « Scythisme », qui vit le jour immédiatement après la révolution de 1917. Ce mouvement se prétendit l'héritier des Scythes, la population nomade dont Hérodote, au v^e^ siècle avant notre ère, témoigna de l'existence en les situant dans les steppes méridionales entre la Russie et l'Ukraine actuelles. À vrai dire, un poème préconisant ce tournant littéraire des symbolistes avait déjà été écrit en 1899 par Konstantin Balmont (1867-1942)[2297]. Il s'agissait du poème intitulé *Les Scythes* [Скифы][2298], dans lequel le poète proposait, à la première personne du pluriel, un portrait cru, mais fier des cavaliers nomades scythes, dépourvus de temples et de dieux, dévoués à l'art de la guerre et sans remords pour leurs actes de violence. Le thème fut finalement repris par l'historien et critique littéraire Razoumnik Ivanov-Razoumnik (1878-1946), par Andreï Biély et Alexandr Blok (1880-1921).

Comme dans le cas de Biély, dans les écrits de Blok publiés entre la fin des années 1900 et le début des années 1910, il est possible de repérer le recours à des clichés racistes évoquant le péril asiatique tant intérieur qu'extérieur[2299]. Cependant, le thème du panmongolisme subit rapidement chez Blok une évolution importante. Le poète attribua à l'image des barbares orientaux une aura d'ambiguïté tiraillée entre l'idée de sauvagerie dévastatrice et celle de source positive de renouveau. De fait, lors de la Révolution, Blok s'affirma comme le poète de la tempête bolchevique et son poème de 1918, intitulé lui aussi *Les Scythes* [Скифы], devint le manifeste du mouvement littéraire du « scythisme » [скифство]. Le spécialiste de la littérature russe Leonid Heller remarque à propos des *Scythes* de Blok que :

« Le poème peut être lu comme une tentative d'auto-barbarisation, l'élaboration d'un "Soi exotique" adressée à un Autre construit, lui, à la fois comme observateur et comme instance centrale, normalisatrice. »[2300]

[2297] Sur Balmont et son admiration pour le Japon, voir entre autres : Molodiakov Vladimir, « L'image du Japon… », pp. 149-153.
[2298] Ce poème peut être consulté en libre accès : Бальмонт Константин Дмитриевич, *Скифы*, 1899, <https://www.culture.ru/poems/31915/skify> [Consulté en ligne le 03/11/2021].
[2299] Ferrari Aldo, *La foresta e la steppa…*, p. 157.
[2300] Heller Leonid, « Décrire les exotismes : quelques propositions », *Études de lettres*, § 2-3, 2009, p. 335.

Cette auto-barbarisation n'a pas seulement une valeur politique, mais elle s'insère dans la longue évolution de la réflexion identitaire russe et de la perception sur l'Asie. Ce poème est rempli de références à la littérature qui l'a précédé et qui a marqué l'évolution de la pensée russe sur l'Asie[2301].

Le manifeste du « Scythisme » de Blok met en évidence plusieurs thèses[2302]. Tout d'abord, la Russie n'est pas l'Europe, elle n'en fait pas partie, mais elle n'est pas entièrement asiatique non plus, elle est une Asie du Milieu :

« […] Oui, nous sommes des Scythes, des Asiatiques
Aux yeux de biais et insatiables ! […]
Nous avons tenu le bouclier entre les deux races ennemies
Des Mongols et de l'Europe. »[2303]

Ce Milieu est conquis à travers une lutte défensive permanente tant contre l'Occident européen que contre l'Orient mongol. Ainsi, Blok conçoit les Mongols comme dangereux et « ennemis », tout en réclamant pour les Russes une identité scythe et asiatique. De ce fait, le thème du panmongolisme, dans l'imaginaire du poème, ne disparaît pas, il perd seulement de sa centralité par rapport aux textes de Soloviov ou de Biély précédemment analysés. La nouvelle Russie « scythe » bolchevique, malgré son passé de luttes centenaires, a, selon Blok, un esprit jeune et rayonnant d'énergies créatrices et destructrices à la fois. Et ce n'est pas le seul oxymore que l'on repère dans le poème de Blok. Tout en la décrivant comme menaçante et prête à se venger pour les injustices de naguère, le poète parle du passé de la Russie « scythe » en employant une unique tonalité de victime, en évoquant ainsi l'image d'une population toujours contrainte d'adopter une posture défensive face à ses ennemis extérieurs (principalement occidentaux) :

« Durant des siècles, votre antique haut-fourneau forgeait,
Étouffant les tonnerres de l'avalanche. […]
Durant des siècles vous avez regardé à l'Orient,

[2301] Voir l'analyse d'Aldo Ferrari : Ferrari Aldo, *La foresta e la steppa…*, pp. 163-164.
[2302] Quatre parmi les thèses principales de ce poème ont, par exemple, été identifiées et analysées par Попов Евгений Анатольевич, « 'Скифы' А. А. Блока как политико-идеологический манифест », *Вестник Кемеровского Государственного Университета Культуры и Исскуств*, № 48, 2019, cc. 80-83.
[2303] Blok Alexandre, *Les Scythes*, 1918. Traduction anonyme parue dans la *Revue de Genève*, § 15, 1921. En russe : Блок Александр, *Скифы*, 1918, <https://www.culture.ru/poems/278/skify> [Consulté en ligne le 03/11/2021].

Thésaurisant et refondant nos perles.
Et, nous raillant, vous n'attendiez que l'heure
De diriger sur nous les gueules de vos canons. »[2304]

À aucun moment les Russes « scythes » n'apparaissent comme des sujets de conquête dans le passé, ils sont uniquement décrits comme des objets de convoitise pour des puissances extérieures. Enfin, la Russie « scythe » de Blok se manifeste, dans ce poème, plutôt comme une entité supérieure, autant pour sa capacité de cumul des qualités d'autrui que pour des caractéristiques propres (ce qui d'ailleurs finirait par lui donner des contours stables en lui ôtant, de la sorte, sa nature nomade). Cette Russie « scythe » déclare avoir intériorisé toutes les qualités de l'Occident (la logique, la pensée scientifique, le goût esthétique, etc.), en les mélangeant avec une spiritualité revitalisante, presque chamanique, d'origine orientale. La nouveauté apportée par la Révolution bolchevique est pourtant représentée par la décision de ne plus accepter le rôle de bouclier de l'Europe, et de refuser de participer à la guerre totale qui se déclenchera entre les Asiatiques (vis-à-vis desquels « les Scythes » semblent manifester des sympathies ambiguës) et les Européens, si ces derniers n'embrassent pas leurs frères scythes[2305] :

« Partout, nous nous retirerons
Dans l'épaisseur de nos forêts.
À la séduisante Europe
Nous montrerons notre gueule asiatique.
Arrivez, tant que vous êtes, sur l'Oural !
Nous viderons la place pour la bataille
Entre les machines d'acier qu'anime le calcul intégral,
Et la horde sauvage des Mongols !
[…]
Nous ne bougerons pas, quand le Hun bestial
Fouillera dans les poches des cadavres,
Incendiera vos villes, logera ses chevaux dans vos églises,
Et fera rôtir la chair des frères blancs… »[2306]

[2304] Blok Alexandre, *Les Scythes…* ; Александр Блок, *Скифы…*
[2305] Il faut un effort d'interprétation pour donner du sens à ce passage. L'union entre les « Scythes » (à interpréter ici comme les nouveaux Russes bolchevisés) et les Européens pourra s'accomplir lorsque ces derniers accepteront de devenir leurs « camarades » et « frères » en embrassant eux aussi la révolution prolétarienne.
[2306] Blok Alexandre, *Les Scythes…* ; Александр Блок, *Скифы…*

Ces vers nous montrent finalement que le péril panmongol, avec toute sa charge de brutalité et de monstruosité, est encore donné pour acquis dans les prévisions concernant l'avenir. Il en allait ainsi depuis les années 1860-1870, et cette conviction se décline de différentes façons de Herzen, Danilevski et Bakounine à Soloviov, Biély, et Blok. Ce qui est nouveau, dans le manifeste du « Scythisme », c'est la revendication fière et sans compromis d'une nouvelle identité pour la Russie révolutionnaire, complètement différente de l'identité européenne inutilement poursuivie dans le passé. Dans ce sens, Blok tranche nettement avec les discussions antécédentes, en assumant sans hésitation l'existence d'une nature touranienne pour la Russie. Cette *touranité* russe est toutefois construite autour des concepts de pureté et d'héroïcité et ne se mélange ni avec le monde mongol, ni avec le monde européen, tout en possédant les outils intellectuels et culturels pour apprivoiser les deux en même temps. Revient pourtant, dans *Les Scythes* de Blok, l'idée de la nécessité d'une union fraternelle entre l'Europe et la Russie scythe, une union qui ne serait pas accomplie sur un pied d'égalité, mais à travers une *scythisation* volontaire de la part de l'Europe. Et, encore une fois, la motivation principale qui pousserait les Européens à la solidarité avec les Scythes, c'est finalement le « péril jaune », à savoir cette irréfutable perception d'une apocalypse en provenance de l'Asie lointaine, prête à se déchaîner sur le monde entier.

Quoique Blok représentât l'exemple le plus connu de cette conversion vers une sorte d'idéal asiatique régénérateur, le symbolisme ne fut pas le seul courant littéraire à produire une réflexion sur ce thème. Dans les milieux futuristes, la parabole littéraire de Velimir Khlebnikov (Viktor Khlebnikov, 1885-1922) apporta elle aussi une contribution importante en raison de l'attachement de ce poète à l'Asie[2307]. Comme la plupart des symbolistes, Khlebnikov tomba également sous le charme du panmongolisme de Soloviov et, au début des années 1910, il écrivait encore des poèmes associant par exemple la furie des Japonais dans la guerre russo-japonaise à celle des Mongols[2308]. Cependant, dans une attitude de provocation vis-à-vis de la pensée commune, Khlebnikov remit souvent en question l'excessive importance attribuée aux liens culturels et génétiques de la Russie avec l'Europe. Il souligna l'importance de ces mêmes liens avec l'Asie tatare

[2307] Lim Susanna Soojung, « "L'Esprit du Continent" ou le Japon, l'Eurasie et l'Empire dans l'œuvre de Vélimir Khlebnikov », in Savelli Dany (éd.), *Le Japon en Russie…*, p. 178.
[2308] Lim Susanna Soojung, *China and Japan…*, pp. 184-186.

du passé, des influences indo-persanes-mongoles, ainsi que des espaces ouraliens et sibériens[2309].

Sa vision de l'Asie le porta également à reconsidérer des bastions idéologiques du nationalisme russe. Quelques années avant la Révolution déjà, Khlebnikov commença à tisser un lien entre la saga de la colonisation russe de la Sibérie et la débâcle russe contre le Japon en 1904-1905. Finalement, Tsushima et Moukden ne pouvaient-ils pas être considérés comme la vengeance des Tatars et des peuples sibériens pour les aventures militaires du cosaque Ermak[2310] ? Comme le soutient Angelo Maria Ripellino, l'Asie devint pour le poète un espace ambigu, tantôt Terre Promise, tantôt source de peur où retentissaient les échos de l'idéologie panmongoliste[2311]. Voici ce qu'écrit Ferrari à ce propos :

« En effet, sa poésie constitue une stupéfiante encyclopédie de la confluence russo-asiatique des peuples et des langues, des croyances et des traditions. La capacité synthétique et orientale/occidentale de la culture russe, affirmée par d'autres auteurs de manière plus rhétorique que concrète, trouve chez lui une expression véritablement créative. […] Un peu chaotiques, sans doute, mais ses vers sont vraiment saturés tant d'Orient que d'Occident. »[2312]

D'un point de vue politique, après la révolution d'Octobre, Khlebnikov rédigea un manifeste visant une union indo-russe (septembre 1918), qui réclamait une immédiate unification de la Russie avec la Chine, dans le cadre d'un objectif plus grand prévoyant l'unification de la Russie avec tous les États opprimés par les thalassocraties[2313] britannique, américaine et japonaise en un seul bloc continental :

« Nous agissons comme les premiers Asiatiques conscients de notre unité insulaire. Que le citoyen de notre île passe […] sans rencontrer de frontières. Que le tatouage des nations soit effacé du corps de l'Asie par la volonté des Aryens. »[2314]

[2309] Ferrari Aldo, *La foresta e la steppa*..., pp. 170-171.
[2310] Lim Susanna Soojung, « "L'Esprit du Continent"… », p. 191.
[2311] Pour plus de détails sur cette interprétation, voir : Ripellino Angelo Maria, « Tentativo di esplorazione del poeta Chlebnikov », in Chlebnikov Velimir, *Poesie*, Einaudi, Torino, 1968.
[2312] Ferrari Aldo, *La foresta e la steppa*..., pp. 172-173.
[2313] Lim Susanna Soojung, « "L'Esprit du Continent"… », pp. 197-201.
[2314] Le texte complet du manifeste peut être trouvé dans : Хлебников Велимир, *Статьи. ученые труды. воззвания, Том 6/1*, Издательство ИМЛИ РАН, Москва, 2005, accessible en ligne : <https://ruslit.traumlibrary.net/page/hlebnikov-ss06-061.html> [Consulté en ligne le 16/05/2022].

Le poète proposa ainsi l'image d'une alliance orientale (et prolétarienne), dont la Russie était membre à part entière, contre une alliance occidentale (et bourgeoise)[2315]. Le Japon était déjà considéré par Khlebnikov comme une puissance oppressive et cela est certainement lié à l'intervention japonaise dans l'Extrême-Orient russe en 1918[2316]. Sa vision, néanmoins, se situe hors du contexte de la littérature du « péril jaune » Khlebnikov, dans ce cadre, présente des similarités avec la vision que Bakounine développa dans *La théologie politique de Mazzini et l'Internationale*, notamment sa tentative d'accentuer l'importance de la fraternité des peuples opprimés et de l'union prolétarienne. Toutefois, le poète opère un choix sélectif des populations asiatiques vis-à-vis desquelles exprimer de la solidarité. Ses silences par rapport aux destins de la population coréenne de Vladivostok lors de l'occupation japonaise durant la guerre civile russe en donnent un exemple, comme l'explique Soojung Lim :

« Tout en cherchant à transcender les cycles historiques et la violence des empires, Khlebnikov construit son utopie eurasienne en ignorant totalement les peuples les plus affectés par ces mêmes cycles et cette même violence. »[2317]

Conclusion

Nous avons vu dans ce chapitre que le milieu culturel et littéraire russe produisit un discours du « péril jaune » original et complexe. Son originalité cachait toujours une certaine souffrance, qui dérivait du dilemme de l'acceptation de la modernité européenne. Afin d'embrasser définitivement cette modernité, avec ses avantages, il fallait dénaturer ce que la plupart des intellectuels considéraient comme l'essence même de la Russie. Peu importe le type de jugement que chacun d'entre eux portait sur cette essence. Elle était là. Elle se manifestait dans la mémoire d'une histoire différente de celle de l'Europe occidentale, dans l'héritage d'une culture byzantine tantôt chérie et tantôt blâmée, dans une constante tension intérieure entre vouloir et ne pas vouloir être différents. Percevant la Russie comme la dernière arrivée dans le club des nations européennes, les milieux cultivés de cet Empire immense étaient troublés par une insécurité intérieure qui les obligeait à gérer la

[2315] Lim Susanna Soojung, « "L'Esprit du Continent"… », pp. 181-182.
[2316] Lim Susanna Soojung, *China and Japan…*, pp. 172-173.
[2317] Lim Susanna Soojung, « "L'Esprit du Continent"… », p. 212.

coexistence impossible de complexes de supériorité et d'infériorité. Incapables d'ignorer les théories autoréférentielles sur la supériorité de l'Europe et de la race blanche en provenance d'Occident, les élites russes y adhérèrent afin de ne pas voir leur nation exclue du cercle des « meilleurs ». En même temps, la recherche constante d'un exceptionnalisme mystique poussait ces mêmes élites à réévaluer les différences qui faisaient de la Russie un sujet politique unique, méritant une gloire et un rayonnement civilisationnels égaux, sinon supérieurs aux autres.

Toutefois, si l'on fait abstraction de cette « angoisse » intérieure, le discours du « péril jaune » se développa et se diffusa en Russie dans un contexte semblable à celui des autres régions de l'espace transpacifique que nous avons analysées. La littérature du « péril jaune » russe imaginait les mêmes dangers apocalyptiques d'invasion, de violence, de corruption des valeurs et des mœurs que la littérature du « péril jaune » occidentale. Elle utilisa les mêmes images. Si la particularité russe résida dans l'utilisation fréquente du discours du « péril jaune » avec des sens multiples, dégageant des interprétations qui l'envisageaient à la fois comme un danger extérieur et intérieur, ce discours fut néanmoins souvent déployé pour justifier des entreprises coloniales et expansionnistes. La réduction de l'« Autre asiatique » à un représentant d'une humanité de deuxième catégorie servait à susciter une attention constante pour les régions orientales de l'Empire. Celles-ci étaient perçues comme des régions placées sous la menace d'une invasion imminente et dévastatrice, même si elles étaient l'avant-garde de l'expansion de l'Empire russe en Orient. Comme dans le cas des autres régions récemment colonisées de l'espace transpacifique, l'apparition du thème du « péril jaune » dans la littérature russe fut le résultat (et non pas la cause) de changements structurels dans le positionnement économique et géopolitique de l'Empire russe en Asie. La perception de l'Asie par les Russes commença à changer radicalement dans la foulée de l'apparition de nouveaux intérêts impérialistes de Saint-Pétersbourg en Asie centrale et dans l'Extrême-Orient. C'est à la suite des traités d'Aïgoun et de Pékin que le thème du « péril jaune » s'imposa durablement dans la littérature russe en affichant un discours dégradant qui visait clairement les populations de l'Extrême-Orient (en particulier les Chinois, les Mongols et les Japonais).

Finalement, la définition de l'identité russe en lien avec l'Europe participait-elle aussi activement à ce débat. Lorsque la Russie était décrite comme une puissance européenne à part entière, cette position sous-tendait très souvent son droit à imiter l'action des autres puissances impérialistes en réclamant ses droits coloniaux en Asie. Lorsque, en revanche, la nature eurasiatique (ou

« asiatique aussi ») de la Russie était mise en avant, l'objectif géopolitique ne changeait pas, car les racines asiatiques du peuple et de l'histoire russes étaient également mobilisées pour justifier les convoitises d'expansion impériale de Saint-Pétersbourg. D'ailleurs, le discours du « péril jaune », dans le milieu littéraire russe, ne fut pas seulement mobilisé par des auteurs de littérature populaire, mais également, comme nous l'avons souligné, par certains des auteurs les plus célèbres de la littérature russe de la période qui va de la moitié du XIXe siècle jusqu'aux Révolutions de 1917. Cela montre à quel point l'Asie joua un rôle fondamental dans le discours nationaliste russe. Elle permettait de situer la Russie par rapport à ce que Blaut a défini comme la *tunnel history* européenne (voir chapitres 1 et 2). L'Empire de la Troisième Rome ne pouvait présenter qu'un penchant limité vers une Asie envisagée comme la némésis de l'Europe (l'Orient de Xerxès, selon Soloviov).

En conclusion, il faut encore souligner que, dans les ouvrages russes dans lesquels sont présents tous les lieux communs du discours du « péril jaune », on retrouve une insistance moins marquée sur la dénigration raciste de l'« Autre asiatique » que dans les ouvrages analysés au chapitre 4. Cet aspect semble effectivement être souvent remplacé par l'association de l'Asie et des Asiatiques à des forces démoniaques et infernales d'origine biblique. Le mythe ancien de l'Asie comme la terre de Gog et Magog, très populaire au Moyen Âge, que nous avons analysé dans les chapitres 2 et 5, semble avoir eu plus d'effet sur l'imaginaire des auteurs russes que les discours rabaissants fondés sur les idées pseudo-scientifiques des races. Il n'en reste pas moins que le discours du « péril jaune » dans la littérature russe suivit le même parcours de formation que celui que nous avons retrouvé dans la littérature occidentale[2318], mais avec quelques années de retard. Après l'épuisement des sentiments sinophiles du siècle des Lumières (voir chapitre 7), la perception de l'Asie subit un processus de dégradation continu avec le changement des rapports de force (militaires et économiques) entre puissances européennes et asiatiques. L'image de l'Asie stagnante et figée dans une condition de non-évolution historique acquit des connotations de plus en plus négatives durant la seconde moitié du XIXe siècle. L'apogée du discours du « péril jaune » fut atteint au début du XXe siècle. L'insurrection des Boxers en Chine et la guerre russo-japonaise portèrent la Russie à s'engager dans des confrontations directes avec cet Orient multiple dont ses intellectuels avaient brossé pendant des décennies des images cauchemaresques.

[2318] Voir chapitres 2 et 4.

Conclusion de la deuxième partie : quel portrait final pour la Russie orientale ?

Dans la seconde partie de notre ouvrage, la longue remise en contexte de l'histoire de la construction de la perception de l'Orient et de l'« Autre oriental » au fil de l'histoire russe nous a permis de tracer des liens importants entre les époques. Les évocations inquiétantes des Mongols dans les romans d'Andreï Biély ou dans les poèmes de Vladimir Soloviov, par exemple, trouvent leur raison d'être dans le fait même qu'elles sont construites sur un imaginaire qui puise ses racines dans une *tunnel history* russe inspirée par la narration d'une confrontation avec de redoutables adversaires orientaux. Dans le chapitre 5, nous avons mis l'accent sur l'importance d'une meilleure compréhension du rôle que les populations des steppes ont joué dans l'histoire russe, ainsi que sur les raisons pour lesquelles certaines narrations les concernant se sont développées. D'autres narrations sélectives, concernant l'expansion de la Moscovie vers l'est et la colonisation de la Sibérie, ont influencé une vision de l'histoire de la Russie, biaisée mais efficace pour soutenir des politiques impérialistes en Asie entre le XIX^e^ siècle et le début du XX^e^ siècle. Nous avons mis en exergue cela dans les chapitres 5 et 6.

Lors de la colonisation des régions du Priamourié et du Primorié, les exemples américain ou australien se sont immédiatement imposés dans les esprits des administrateurs locaux comme une source d'inspiration, ainsi que nous l'avons mentionné dans le chapitre 8. Ainsi, le recours à l'importation de la main-d'œuvre chinoise bon marché pour rentabiliser en premier lieu les potentialités du secteur de l'extraction aurifère a fait démarrer, en Russie

orientale également, le cercle vicieux d'attraction, de dépendance et de répulsion vis-à-vis des immigrés asiatiques. À l'instar de l'opium, qui fut d'abord un instrument de mainmise économico-militaire utilisé par l'Empire britannique contre la Chine et qui, par la suite, entra dans l'imaginaire occidental comme la drogue des « jaunes »[2319], le *khanchin* et son commerce contribuèrent à façonner une image négative des Chinois en Russie orientale. Ainsi, les autorités de cette région eurent également à disposition un argument efficace pour promouvoir une image criminelle des immigrés chinois et de leurs activités commerciales.

Au tout début du XX^e^ siècle, la Russie impériale prit part à deux confrontations armées contre des puissances orientales afin d'élargir son espace d'influence et/ou d'obtenir des concessions territoriales en Asie nord-orientale. Comme nous l'avons montré dans le chapitre 10, non seulement la Russie fit partie de l'alliance des puissances étrangères qui intervint militairement en Chine lors de l'insurrection des Boxers, mais elle se confronta aussi directement avec le Japon en raison de ses convoitises à l'égard de la Corée et de la Mandchourie. Les pogroms qui frappèrent les populations chinoise, mandchoue et daure sur les rives de l'Amour en 1900 témoignent de la terrible violence motivée par des phobies racistes mélangées à la poursuite d'une affirmation de possession d'un territoire récemment intégré à l'Empire, et dont on craignait toujours de pouvoir le perdre.

En lien avec ce processus colonisateur, le chapitre 11 montre que la Russie orientale ne fut pas exemptée de la dialectique entre partisans de l'exclusion des « jaunes » et avocats de l'exploitation de la main-d'œuvre asiatique pour la construction d'un réseau de chemins de fer connectant la périphérie extrême-orientale au cœur politique de l'Empire. Enfin, les chapitres 7 et 12 ont analysé l'évolution polyphonique de la perception de l'« Autre oriental » en Russie entre les milieux culturel, littéraire et politique, en soulignant, entre autres, à quel point ces milieux s'influencèrent mutuellement au fil des décennies.

Le portrait final que nous obtenons de la Russie en tant qu'Empire et de la Russie orientale en tant que région de l'espace transpacifique colonisée par cet Empire est celui d'un objet de recherche historico-politique ne présentant pas de traits particuliers permettant de justifier une quelconque exceptionnalité par rapport à d'autres régions au parcours similaire. Le développement en Russie du discours du « péril jaune », du moins jusqu'à l'époque soviétique, nous suggère donc d'insérer la Russie orientale dans des dynamiques macrorégionales et globales plus complexes.

[2319] Voir chapitre 3.

Conclusion générale

Les origines, usages et représentations du discours du « péril jaune », constituent un sujet de recherche exigeant qui nous a imposé de placer au centre de notre investigation le concept d'identité dans ses nombreuses déclinaisons : identité de soi, identité de l'Autre, identité d'une collectivité, identité en tant que sens d'appartenance à *une histoire*, identité comme prétendue valeur éthique, identité comme moyen d'oppression et d'exploitation, identité comme invention identitaire au sein d'une entité politique, identité comme instrument pour susciter de la peur, etc.

Toutes ces formes de sentiment ou de représentation identitaire, nous l'avons vu, se mélangent souvent, brouillent leurs confins et se redéfinissent sans cesse. Néanmoins, elles laissent des traces de leur passage dans l'histoire. Certaines s'affirment plus facilement que d'autres en tant que point de repère pour les générations suivantes et leur laissent en héritage des lieux communs, des clichés, des clés simplificatrices et opportunistes d'interprétation de la réalité. Nous pouvons ainsi nous figurer le discours du « péril jaune » avec l'image d'une éponge, qui a absorbé au fil des siècles les différentes composantes de cet héritage, en les abritant dans sa structure poreuse, souple et adaptable à des contextes différents. C'est vraisemblablement pour cette raison qu'il est aussi simple et difficile en même temps de définir le discours du « péril jaune ».

I Contenus généraux et résultats de la première partie

Dans la première partie, nous avons voulu adopter une approche interdisciplinaire pour parvenir à notre définition finale. Nous avons fouillé dans une vaste littérature en provenance de plusieurs branches de l'histoire et même de disciplines différentes pour proposer la définition-description du discours du « péril jaune » qui a été présentée dans les conclusions de la première partie. Il nous semble qu'il s'agit d'un résultat important et non pas seulement dans le cadre des objectifs de notre travail. Avant nous, une telle approche interdisciplinaire n'avait été tentée que dans l'ouvrage de John Kuo Wei Tchen et Dylan Yeats, *Péril jaune ! Une archive de peur anti-asiatique*[2320], que nous avons mentionné dans le premier chapitre de cet ouvrage. Nous avons néanmoins essayé de réunir davantage d'informations et, surtout, de les situer dans un contexte analytique plus structuré. Nous espérons que notre travail apportera une contribution utile à la galaxie des études sur le discours du « péril jaune ». Ces études étaient jusqu'à présent éparpillées dans différents espaces disciplinaires et peu favorables à un véritable dialogue interdisciplinaire. De plus, dans notre travail, les résultats de recherches relativement récentes concernant l'époque ancienne et le développement des concepts d'Asie/Orient et Europe/Occident, ont été incluses comme une composante fondamentale de la reconstruction du discours du « péril jaune » sur la longue durée.

Il reste certainement encore beaucoup à faire. Une recherche interdisciplinaire concernant les origines, les usages et les représentations du « péril jaune » pourrait certes s'élargir à l'analyse d'un corpus encore plus vaste composé de documents historiques de provenances diverses et rédigés en différentes langues : textes littéraires, scientifiques et philosophiques, récits de voyages et traités politiques, sans oublier les œuvres d'art et les débats dans la presse. Il suffit de considérer, en guise d'exemple, que, jusqu'à présent, les études portant sur le discours du « péril jaune » dans les régions anglophones de l'espace transpacifique ont été assez nombreuses. Pourtant, il serait intéressant d'élargir les considérations sur les influences transrégionales dans ce domaine aux sociétés des colonies asiatiques hollandaises, françaises, espagnoles et portugaises (en plus des colonies russes). Un tel effort serait particulièrement utile, surtout afin d'étudier les liens entre les différentes politiques coloniales et méthodes d'exploitation de la population immigrée asiatique, selon les espaces géographiques dans

[2320] Tchen John Kuo Wei, Yeats Dylan, *Yellow Peril!*..., pp. 69-120.

lesquels elles ont été promues et les discours idéologiques, identitaires et civilisationnels qui les ont soutenues. Notre travail, dans ce sens, ne représente qu'un petit pas dans cette direction.

II Contenus généraux et résultats de la deuxième partie

Dans la seconde partie, nous avons montré les raisons pour lesquelles il est important de prendre en considération la Russie orientale dans le cadre d'analyses transrégionales qui visent l'espace transpacifique. Bien évidemment, nous nous sommes concentré, en particulier, sur la diffusion du discours du « péril jaune » et sur la mise en place de politiques racistes d'exclusion de la population immigrée asiatique. De même, nous avons montré que l'argumentation en faveur d'un prétendu exceptionnalisme russe concernant les rapports de l'Empire des tsars avec les immigrés, les populations et les pays asiatiques, aussi bien qu'en relation à la colonisation russe de la Sibérie et de l'Extrême-Orient, ne se justifie pas. La Russie orientale a présenté des dynamiques socio-économiques semblables à celles qui se sont développées dans d'autres régions récemment colonisées de l'espace transpacifique.

En reconstruisant notre parcours argumentatif, nous avons donc établi qu'une fois que les contrées du Priamourié et du Primorié furent colonisées, les administrateurs en charge de la construction de l'espace impérial russe virent des opportunités importantes dans le développement du commerce transfrontalier avec la Chine et dans l'attraction de la main-d'œuvre chinoise pour l'exploitation des sites d'extraction de métaux précieux. La présence croissante de Chinois fut néanmoins à l'origine de grandes tensions. La première source de tension venait du fait que les régions du Priamourié et du Primorié avaient fait partie de l'Empire Qing jusqu'aux traités de Pékin et d'Aïgoun. Une immigration souvent assez anarchique de chercheurs d'or dans le Primorié fut à l'origine de la « guerre des *manzy* », principalement parce que ces orpailleurs ne voulaient pas se soumettre à l'autorité russe dans la région.

Néanmoins, ainsi que nous l'avons montré, une autre raison de ces tensions résidait justement dans la volonté des Russes d'encadrer les Chinois uniquement dans une condition subalterne d'employés sous-payés. De plus, les administrateurs russes ne voulaient leur accorder aucun droit d'initiative entrepreneuriale et préféraient les maintenir dans un cadre juridique précaire

qui ne leur reconnaissait pas un statut de citoyens de l'Empire. Nous avons également montré comment une image négative fut assez rapidement associée à l'entièreté de la population asiatique immigrée par ces mêmes administrateurs de la Russie orientale qui estimaient nécessaire d'organiser son exploitation dans le système productif régional. Ce modèle de discrimination par le biais de la création d'un discours rabaissant qui suscite des inquiétudes, parallèlement à la précarisation de la main-d'œuvre immigrée, constitue une caractéristique commune à toutes les régions récemment colonisées de l'espace transpacifique. Comme nous l'avons souligné à plusieurs reprises, il s'agit d'une caractéristique socio-économique structurelle intrinsèquement liée à la diffusion du discours du « péril jaune » dans ces espaces dès la seconde moitié du XIX^e^ siècle. Par ailleurs, nous avons mis en évidence que la criminalisation du commerce du *khanchin* a joué un rôle important en tant qu'élément renforçant cette narration.

Par la suite, au début du XX^e^ siècle, les deux confrontations armées – lors de l'intervention en Chine à l'époque de l'insurrection des Boxers et lors de la guerre russo-japonaise – contribuèrent à diffuser, en Russie aussi, l'utilisation de la formule « péril jaune », ce qui renforça davantage la puissance argumentative de son discours. Cette formule, comme nous l'avons vu dans les chapitres 10 et 12, diffuse alors, comme sur le continent américain, en Europe et dans d'autres colonies des puissances impérialistes de l'époque, un sentiment complexe de supériorité raciale et de peur apocalyptique. L'Empire russe, avec ses régions récemment colonisées de la Russie orientale, passa à travers toutes les phases qui caractérisèrent les autres régions de l'espace transpacifique dont nous avons parlé aux chapitres 3 et 4. Il s'agit là d'une conclusion générale que nous avons désormais établie à maintes reprises dans chacun des cinq chapitres finaux de cet ouvrage et sur laquelle nous ne nous attarderons plus.

Il nous faut cependant consacrer quelques mots à d'autres apports plus circonscrits, mais tout de même importants de notre travail :

> Dans le chapitre 5, en traitant de la genèse d'une idée de « péril » oriental dans l'imaginaire médiéval, nous avons abordé le sujet à l'aide d'ouvrages récents d'historien·ne·s qui ont étudié l'influence des populations des steppes sur la *Rous* et la Moscovie. Cela nous a permis de discuter de la remise en question des lieux communs concernant les relations entre les populations slaves orientales, les Petchenègues, les Coumans et les Mongols. Sans présenter un caractère totalement novateur, il s'agit d'une approche que nous estimons intéressante. Elle nous a permis de mettre en

parallèle cette période de formation de la *tunnel history* russe avec celle de la genèse de la *tunnel history* occidentale décrite dans les chapitres 1 et 2. De plus, nous avons pu souligner l'importance historique de l'Empire mongol et de sa civilisation dans le façonnement des relations entre l'Occident et l'Orient du continent eurasien durant des siècles. Il s'agit d'un sujet souvent négligé par les chercheu·euse·s qui se penchent sur l'étude de l'imaginaire du discours du « péril jaune ». Dans ces études, les Mongols sont surtout mentionnés en relation avec la symbologie apocalyptique des hordes dévastatrices qui leur a été attribuée dès le Moyen Âge. Les chercheu·euse·s ont beaucoup plus rarement proposé une réflexion sur ce que la complexité du système politique mongol a représenté pour les civilisations eurasiatiques. Pourtant, comme nous l'avons montré dans les chapitres 5 et 6, les Mongols ne furent pas seulement des conquérants redoutables : ils continuèrent de jouer un rôle politique important tant lors des premières rencontres entre la Moscovie et l'Empire chinois qu'à l'époque de la définition de la première frontière entre ces deux États.

Dans le chapitre 8, nous avons analysé le développement du secteur aurifère en Russie orientale de la seconde moitié du XIX^e^ siècle jusqu'au début du XX^e^ siècle en relation avec le phénomène de l'immigration asiatique et la diffusion du discours du « péril jaune ». Comme nous l'avons vu, ce sujet a déjà fait l'objet de nombreuses études, en particulier en Russie. Néanmoins, nous espérons que nos observations concernant les luttes survenues entre les années 1860 et 1870 pour l'affirmation d'une hiérarchie des rôles sociaux sur une base ethnique apporteront une nouvelle interprétation de ces événements. D'ailleurs, dans ce cadre, nous avons corroboré notre interprétation par l'analyse de documents d'archives qui nous ont permis de restituer la voix de plusieurs acteurs de l'époque. Nous avons ainsi identifié la présence du discours du « péril jaune » en Russie orientale au moins à partir de la fin des années 1860 et jusqu'au début des années 1870. De plus, dans ce chapitre, nous avons fourni une description détaillée des événements qui se sont déroulés durant la « guerre des *manzy* » en 1868. Il s'agit d'un sujet très peu étudié par les chercheu·euse·s russes et pratiquement absent de la littérature spécialiste non russe, à l'exception de quelques mentions assez rapides[2321]. Pour cette raison, la « guerre des *manzy* » demeure

[2321] Sergey Glebov a probablement été l'historien qui a rappelé, avec le plus de persévérance, l'existence de ces évènements dans ses articles.

encore aujourd'hui un sujet peu connu et peu exploré même au sein de la communauté des spécialistes de l'histoire de la Russie orientale. De même, l'expérience de la République de Jeltouga, qui, hors de Russie, a pourtant été très bien étudiée par Mark Gamsa, reste souvent un sujet extrêmement périphérique par rapport aux intérêts des historien·ne·s. Nous avons donc essayé de placer ces événements au centre de la discussion et de l'analyse proposées dans ce chapitre.

Le chapitre 9, en revanche, a présenté une thématique qui a été explorée par quelques spécialistes en Russie, mais qui, à notre connaissance, n'avait encore fait l'objet d'aucune recherche spécifique hors de Russie. D'ailleurs, même en considérant les quelques publications russes sur la matière, notre analyse présente des traits novateurs. Elle discute la question de la contrebande de *khanchin* en relation avec la mise en avant non seulement de politiques d'exclusion et de répression des communautés asiatiques en Russie orientale, mais également d'un discours du « péril jaune » fondé sur l'incapacité de la part des administrateurs russes de résoudre des problématiques d'ordre local très basiques. La contrebande est certainement un sujet de recherche qui pourrait à lui seul faire l'objet d'une étude transrégionale interdisciplinaire dans le cadre de l'espace transpacifique.

Le chapitre 10 présente également dans les détails un événement historique très mal connu de l'historiographie non russe et non chinoise, à savoir le pogrom de Blagovechtchensk en 1900. Nous pouvons donc affirmer que notre ouvrage, en plus de développer des analyses autour de problématiques principales, offre des analyses détaillées de plusieurs événements spécifiques concernant l'histoire de la confrontation, de l'exclusion et de la violence dont furent victimes les populations asiatiques, qu'elles soient immigrées ou autochtones, en Russie orientale. Nous avons essayé, dans la mesure du possible, de proposer des reconstructions historiques riches en détails, qui ont été collectées grâce à un long travail de recherche dans les archives historiques russes.

Toujours dans le chapitre 10, notre analyse des pancartes de propagande de guerre russes apporte un élément supplémentaire à la reconstruction de l'imaginaire du discours du « péril jaune » en Russie. Si cette reconstruction est souvent faite à travers l'analyse de corpus constitués par des textes écrits (littéraires, politiques, de presse, etc.), il est plus rare que les images des pancartes de propagande soient prises en considération par les spécialistes. Il s'agit pourtant d'éléments qui transmettaient leur message de façon efficace et qui étaient capables de toucher un public très vaste.

Le chapitre 11 a été construit de sorte à mettre l'accent, encore plus que dans les autres chapitres, sur la polyphonie des voix ressortant des archives. Cette approche nous a permis, entre autres, de montrer toute la complexité du rapport entre la mise en place de politiques d'exclusion raciale au niveau central et son application dans le contexte d'une région périphérique récemment colonisée comme la Russie orientale. Non seulement cela nous a donné un bon élément de comparaison avec les dynamiques qui se développèrent dans d'autres régions analysées dans le chapitre 3, mais cela nous a permis également de saisir certaines particularités des réactions russes à la diffusion du discours du « péril jaune ». En particulier, nous avons pu souligner à quel point les différents niveaux de l'administration impériale locale russe essayèrent de se dissocier autant que possible des responsabilités dérivant des conséquences néfastes de l'application pratique de ces politiques.

Dans les chapitres 7 et 12, nous avons développé l'analyse de certains textes littéraires et politiques qui avaient été soumis à des examens plus sommaires dans des ouvrages précédents. En guise d'exemple, le commentaire que nous avons présenté à propos de l'ouvrage de Bakounine, *La théologie politique de Mazzini et l'Internationale*, propose des pistes originales qui, nous l'espérons, intéresseront les spécialistes qui analyseront dans le futur les positions de l'anarchiste russe sur l'Asie.

III Difficultés, faiblesses et limites

En raison de sa nature interdisciplinaire, de son ouverture intentionnelle à une reconstruction historique sur la longue durée, ainsi que de son approche comparative avec plusieurs régions géo-culturellement très différentes, notre ouvrage présente inévitablement des limites et des faiblesses. Nous avons rencontré, durant le long processus de sa rédaction, un certain nombre de difficultés, dont les trois plus importantes ont été les suivantes :

La première grande difficulté rencontrée au cours de notre travail est liée à la nécessité d'aborder des sujets souvent très différents dans chaque chapitre. Naviguer dans les eaux de différentes disciplines, époques et aires culturelles expose au risque de l'imprécision, de la maladresse explicative ou de la simplification. Tout en étant conscient de cela, nous avons assumé ce risque et continué dans notre projet, en prêtant une attention accrue au processus de sélection des sources consultées. Nous

étions conscient du fait qu'il n'y avait pas d'autre voie pour répondre de façon satisfaisante à nos problématiques.

La deuxième grande difficulté est assez caractéristique du domaine de l'histoire mondiale. Nos connaissances linguistiques étant limitées, nous n'avons pas pu avoir accès à des sources dans des langues orientales telles que le chinois, le japonais, le coréen, le mongol ou le mandchou. Il en va de même pour des sources en hollandais, par exemple, et la plupart des sources en allemand.

La troisième grande difficulté concerne notre travail dans les archives historiques russes. Il n'a pas toujours été simple d'obtenir l'accès à tous les documents qui nous semblaient contenir des informations importantes. En particulier, dans les archives situées loin des capitales occidentales de la Russie, il est assez fréquent de se confronter à des obstacles provoqués par la méfiance des employé·e·s vis-à-vis d'un chercheur en provenance d'un pays occidental. Dans ces cas, nous avons eu l'impression que ces employé·e·s ont parfois décidé de façon assez arbitraire de ne pas nous permettre de consulter certains documents, sous prétexte qu'ils se trouvaient dans un mauvais état. Dans d'autres cas, les catalogages des documents conservés étaient tout simplement confus, ce qui nous a fait perdre un temps précieux et, sans doute, manquer des documents importants. Il s'agit, bien sûr, d'obstacles auxquels tout·e historien·ne peut se trouver confronté·e.

IV Perspectives de recherche

Dans le premier paragraphe de cette conclusion, nous avons déjà commencé à mentionner des perspectives de recherche possibles concernant le discours du « péril jaune » en tant que phénomène de l'espace transpacifique. Nous voulons cependant nous concentrer ici sur les perspectives de recherche qui replaceraient la Russie orientale comme un élément d'un espace transrégional. Tout d'abord, il vaut la peine de revenir sur le concept des « imaginaires déracinés » de Catriona Ross que nous avons mobilisé dans le chapitre 4. En parlant de la littérature du « péril jaune » en Australie, Ross propose une interprétation du sentiment de peur d'une invasion de l'Australie de la part des « jaunes » comme le symptôme d'un sentiment de culpabilité collectif lié aux violences, aux exterminations et aux appropriations illégitimes de la part des colons « blancs » à l'encontre des populations autochtones lors

de la colonisation. Les « blancs » en proposant une narration indigénisante de leur présence en Australie, exprimeraient ainsi leur crainte de subir, un jour, le même sort qu'ils ont infligé aux populations autochtones. Or, tout en ayant inclus dans nos reconstructions historiques la présence des populations autochtones avant, durant et après la colonisation de la Russie orientale de la part des Russes, nous n'avons pas pu proposer une réflexion complète et conséquente sur la possible présence d'« imaginaires déracinés » en Russie orientale, en appliquant de façon méthodique l'approche de Ross. Certes, nous avons largement analysé, surtout aux chapitres 8, 9 et 10, la peur ressentie en Russie orientale de perdre des territoires récemment colonisés mais difficiles à administrer. Cependant, l'analyse de Ross implique un niveau de réflexion plus psychologique, absolument fascinant et sur lequel il serait possible de mener des investigations plus pointues.

En vérité, l'idée d'inclure la Russie orientale en tant que membre à part entière des enjeux socio-économiques et politiques de l'espace transpacifique entre la seconde moitié du XIX^e^ siècle et le début du XX^e^ siècle ouvre de nombreuses perspectives de recherches interdisciplinaires, comparatives ou sectorielles dans un grand nombre de domaines différents. Il est probable qu'à ce jour, nous ne sommes pas en mesure d'imaginer dans quelles directions ce genre d'études pourrait se développer à l'avenir. Il faut toutefois commencer par remettre en question le concept d'exceptionnalisme associé à la Russie et, en particulier, à la Russie orientale, en ce qui concerne la construction de son imaginaire concernant l'« Autre oriental » et ses relations historiques avec l'Extrême-Orient et l'espace transpacifique. Cela nous permet finalement d'inclure l'étude de cette région dans le cadre des études transpacifiques, auxquelles, comme nous espérons l'avoir montré dans cet ouvrage, elle appartient.

Bibliographie

Dans notre bibliographie, nous présentons tout d'abord les documents d'archives utilisés pour argumenter nos démonstrations. Ces documents d'archives ne constituent toutefois qu'une partie sélectionnée des documents consultés dans les archives russes lors de nos séjours en Russie.

Par la suite, nous présentons une liste d'autres sources primaires de nature variée que nous avons utilisées dans notre travail. Nous avons eu accès à certaines des sources primaires en russe en consultant la Bibliothèque d'État de Russie [Российская государственная библиотека] de Moscou et la Bibliothèque nationale de Russie [Российская национальная библиотека], située à Saint-Pétersbourg.

Nous continuons ensuite avec la littérature secondaire à laquelle nous avons eu recours, en commençant par les ouvrages et en continuant par les articles publiés dans des revues spécialisées, ainsi que les chapitres dans des ouvrages collectifs. Une petite section est également dédiée aux sites internet consultés.

Enfin, nous avons créé des sections distinctes pour les œuvres littéraires en prose et pour les œuvres poétiques. Une dernière section réunit les images que nous avons analysées dans notre ouvrage.

I Documents d'archives

ГАЗК, Ф. 1, Оп. 1, Д. 14107, Л. 27. Document réalisé par le ministère des Finances, département de la collecte des accises des régions de l'Amour, du Primorié et de la Transbaïkalie adressé à la Chancellerie du gouverneur général du Primorié. № 1589. Khabarovsk. 22/04/1900.

ГАЗК, Ф. 1, Оп. 1, Д. 2964, Л. 20. Communication du commissaire de frontière de Kiakhta au gouverneur par intérim de la région de la Transbaïkalie. № 220. Kiakhta. 26/08/1892.

ГАЗК, Ф. 1, Оп. 1, Д. 2964, Л. 3. Lettre du procureur du ministère de la Justice de la région de Transbaïkalie D. Apollonov au gouverneur général du Priamourié. № 983. Tchita. 05/03/1882.

ГАЗК, Ф. 1, Оп. 1, Д. 2964, Л. 4. Lettre du procureur de la région de la Transbaïkalie adressée au gouverneur général du Priamourié, № 983. Tchita. 05/03/1892.

ГАЗК, Ф. 1, Оп. 1, Д. 2964, Лл. 14-16. Rapport du chef de la police de Troitskosavsk au gouverneur militaire de la région de Transbaïkalie. № 4769. Troitskosavsk. 21/08/1892.

ГАЗК, Ф. 1, Оп. 1, Д. 2964, Лл. 19-21. Communication du commissaire frontalier de Kiakhta au gouverneur en charge de la région de Transbaïkalie. № 220. Kiakhta. 26/08/1892.

ГАИО, Ф. 29, Оп. 1, К/Д. 2д-п/289. Documents variés : communications entre les autorités administratives régionales et les forces de l'ordre concernant plusieurs confiscations d'or à des chercheurs illégaux, ainsi que leurs condamnations. Années 1890.

ГАРФ, Ф. 102, Д-во 3, Оп. 1900, Д. 897, Ч. 1, Л. 1. Message chiffré du responsable du ministère de l'Intérieur adressé aux gouverneurs d'Omsk, Tomsk, Krasnoïarsk et Irkoutsk.

ГАРФ, Ф. 102, Д-во 3, Оп. 1900, Д. 897, Ч. 1, Л. 22. Communication secrète de la chancellerie du gouverneur-général de la steppe adressée au ministre de l'Intérieur. № 87. Omsk. 07/07/1900.

ГАРФ, Ф. 102, Д-во 3, Оп. 1900, Д. 897, Ч. 1, Л. 23. Note explicative sur le contenu du prospectus présenté par le chef de police des chemins de fer sibériens d'Omsk.

ГАРФ, Ф. 102, Д-во 3, Оп. 1900, Д. 897, Ч. 1, Л. 29. Copie d'une lettre de Lev Vinogradov adressée à Konstantin Voskressenski à Moscou du 02/07/1900. Tcheliabinsk. 20/07/1900.

ГАРФ, Ф. 102, Д-во 3, Оп. 1900, Д. 897, Ч. 1, Л. 7. Télégramme circulaire confidentiel du département général de la presse du ministère de l'Intérieur. № 5097. 04/07/1900.

ГАРФ, Ф. 102, Д-во 3, Оп. 1900, Д. 897, Ч. 1, Л. 8. Télégramme du gouverneur d'Irkoutsk adressé au ministère de l'Intérieur. № 3438.

ГАРФ, Ф. 102, Д-во 3, Оп. 1900, Д. 897, Ч. 1, Лл. 9, 10, 11, 13. Télégrammes variés envoyés par les gouverneurs de Krasnoïarsk et Ienisseïsk au ministère de l'Intérieur.

ГАРФ, Ф. 102, Д-во 3, Оп. 1900, Д. 897, Ч. 2, Л. 15-15об. Copie d'un extrait de la lettre de A. Miller, Stretenskaïa, région de la Transbaïkalie, adressée à V. A. Spetchinski. 26/10/1900.

ГАРФ, Ф. 109, Оп. 178, Д. 97, Лл. 2-5. Lettre du chef du corps régional des gendarmes, le général-major Nikolaï Falkenberg, 22/03/1838.

ГАРФ, Ф. 109, Оп. 178, Д. 97, Лл. 8об-9об. Lettre du département du Commerce étranger du ministère des Finances au comte Alexandre von Benckendorff, № 4374, 09/04/1838.

РГИА ДВ Ф. 1 Оп. 4 Д. 287 Лл. 55 и 57-58. Ministère des Affaires intérieures. Communication du commissaire de frontière du la province de l'Oussouri méridional. № 10. 28/02/1875(?).

РГИА ДВ Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Л. 181. Communication sur la situation de la question du khanchin dans la province de l'Oussouri méridional de la part de la direction du département des impôts et des accises des régions de l'Amour et du Primorié adressée au gouverneur général de la Sibérie orientale. № 1027. Blagovechtchensk. 21/12/1881.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 1, Д. 179, Лл. 3-4.(?) Extrait d'une communication du gouverneur général de Sibérie orientale, 1867.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 1, Д. 237, Л. 2.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 1, Д. 54, Л. 10.(?). Rapport en provenance du district du Khanka envoyé par le gouverneur général de la Sibérie orientale Korsakov au gouverneur militaire du Primorié, № 340, 03/06/1868.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 1, Д. 54, Л. 13. Rapport en provenance du district du Khanka envoyé par le gouverneur général de Sibérie orientale Korsakov au gouverneur militaire du Primorié, № 340, 03/06/1868.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 1, Д. 54, Л. 7. Ministère des Affaires intérieures. Communication du gouvernement du Primorié, 1re section, bureau 1, №89, adressée au gouverneur général de la Sibérie orientale, Nikolaevsk, 24/04/1868.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 1, Д. 54, Лл. 11-12. Rapport en provenance du district du Khanka envoyé par le gouverneur général de Sibérie orientale Korsakov au gouverneur militaire du Primorié, № 340, 03/06/1868.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 1, Д. 829, Л. 3. Copie d'une lettre du gouverneur général militaire de la région du Primorié.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Л. 14. Rapport du commandant de du fortin Olguiinski adressé au gouvernement de la région du Primorié. № 40. 09/08/1872.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Л. 155. Rapport du chef de la police du district Soufiiski au chef en charge du Primorski Oblast. № 2119. Sofiisk. 12/12/1879.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Л. 172. Communication du commissaire de frontière de la province de l'Oussouri méridional Matiounine au gouverneur militaire de la région du Primorié. Nikolskoe. № 7607. 29/10/1881.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Л. 181. Communication sur la situation de la question du khanchin dans la province de l'Oussouri méridional de la part de la direction du Département des impôts et des accises des régions de l'Amour et du Primorié adressée au gouverneur général de la Sibérie orientale. № 1027. Blagovechtchensk. 21/12/1881.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Л. 189. Télégramme de Novokievskoe à l'attention du gouverneur de la région du Primorié. Khabarovka. № 72. 12/02/1882.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Л. 203. Communication du chef en charge de la province de l'Oussouri méridional à propos de la destruction des usines de souli adressée au gouverneur militaire de la région du Primorié. № 639. 10/03/1882.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Л. 212. Copie de la lettre du directeur du Département des affaires asiatiques Nikolaï Girs adressée au gouverneur général de la Sibérie orientale, transmise au gouverneur militaire du Primorié. № 34. Irkoutsk. 25/06/1882.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Л. 218. Lettre du gouverneur général de la Sibérie orientale Anoutchine adressée au gouverneur militaire du Primorié. № 1250. Irkoutsk. 13/08/1882.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Л. 35. Lettre du président du Conseil de direction de la Sibérie orientale adressée au gouverneur militaire du Priamourié. Irkoutsk. № 88. 28/06/1875.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Л. 37. Rapport du gouverneur des districts Souifounski et Soutchanski adressé au gouverneur militaire du Priamourié, № 2303. 10/09/1875.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Л. 94. Rapport de l'administrateur responsable du district Souifounski Okroug au gouvernement de la région du Primorié, № 580. Vladivostok. 06/06/1877.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Л.-85. Extrait du rapport du baron Chtakelberg, directeur du département des impôts et des accises des régions de l'Amour et du Primorié, adressé au gouverneur général de la Sibérie orientale. № 114. 18/02/1877.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Лл. 193-194. Lettre du Tsian-Tsiun Min adressée au gouverneur de la région du Priamourié traduite du mandchou.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Лл. 198-199. Télégramme du gouverneur général de la Sibérie orientale Anoutchine adressé au gouverneur militaire de la région de l'Amour du Priamourié. № 3150. Irkoutsk. 29/04/1882.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Лл. 202-203. Communication de l'administrateur responsable de la province de l'Oussouri méridional adressé au gouverneur militaire du Primorié. № 639. 10/03/1882.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Лл. 208-209. Communication de la troisième section du gouvernement de la Sibérie orientale à l'attention de tous les gouverneurs. № 45. Irkoutsk. 19/07/1882.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Лл. 3-4. Rapport du conseiller Litvinov adressé au gouverneur militaire du Primorié. № 311. 1872 (date complète illisible).

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Лл. 39-40. Rapport du responsable du village de la baie de Sainte Olga [пост гавань Св. Ольги] adressé au gouvernement de la région du Primorié. № 10. 16/07/1875.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Лл. 42-43. Communication de la deuxième section adressée au gouverneur général de la Sibérie orientale. № 2257. 13/09/1875.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Лл. 81-83. Communication du ministre des Finances adressée au gouverneur général de la Sibérie orientale. № 4232. 18/06/1874.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 230, Лл. 84-85. Extrait du rapport du baron Chtakelberg, directeur du Département des impôts et des accises des régions de l'Amour et du Primorié, adressé au gouverneur général de la Sibérie orientale. № 114. 18/02/1877.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 287, Л. 109. Communication du producteur d'or appartenant à la première guilde, le marchand Kharlampi Tetioukov, adressée au 2e département du gouvernement de la région du Primorié. № 1343. 15/06/1877.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 287, Л. 131. Rapport de l'administrateur en chef du district Souifounski adressé au gouverneur militaire du Primorié. № 584. 06/06/1877.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 287, Л. 17. Télégramme de Moltchanenkov adressé au gouverneur militaire du Primorié A. E. Crown. № 105. Vladivostok. 14/04/1874.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 287, Л. 19. Télégramme adressé au gouverneur militaire du Primorié A. E. Crown. № 327. Vladivostok. 25/05/1874.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 287, Л. 20. Télégramme. № 118. Vladivostok. 27/05/1874.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 287, Л. 23. Communication de la part du gouverneur général de la Sibérie orientale. № 116. Irkoutsk. 27/05/1874

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 287, Л. 3. Rapport du gouverneur du district Souifounski adressé au gouverneur général militaire de la région du Primorié A. E. Crown. 10/12/1873.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 287, Л. 4. Rapport envoyé au gouverneur du district Souifounski. № 14. Vladivostok. 06/09/1873.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 287, Л. 96. Lettre de la part du département minéralier de la Direction générale de la Sibérie orientale adressée au gouverneur militaire de la région du Primorié G. F. Erdman. № 1351. 19/11/1875.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 287, Лл. 25-26. Rapport du gouverneur du district Souifounski adressé au gouverneur militaire du Primorié Crown. 24/05/1874.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 287, Лл. 33-34. Communication du département minéralier de la direction supérieure de la Sibérie orientale adressée au gouverneur militaire du Primorié G. F. Erdman. № 1857. 26/10/1874.

РГИА ДВ, Ф. 1, Оп. 4, Д. 287, С. 69. Communication de l'ancien gouverneur du district du Khanka. Probablement 1874.

РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 12, Лл. 42-43. Extrait du rapport du département minéralier au gouverneur général de la Sibérie orientale. № 2996. 19/10/1866.

РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 293, Л. 10. Communication de l'officier de police du district Boureïski. № 1122. 24/03/1900.

РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 293, Л. 3. Rapport de la part de F. Kapoustine, directeur général de la compagnie Nimanskaïa, adressé à un officier de police du district Bourminski.

РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 293, Л. 3. Rapport de la part de F. Kapoustine, directeur général de la compagnie Nimanskaïa, adressé à un officier de police du district Boureïski. 14/03/1900.

РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 300, Л. 14. Télégramme du gouverneur militaire de la région de l'Amour. № 1066. Khabarovsk. 1900 (date partiellement illisible).

РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 300, Л. 23. Télégramme du gouverneur militaire de la région de l'Amour. № 58. Khabarovsk. 29/01/1900.

РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 300, Л. 3. Télégramme du marchand Piotr Iotitch Krivodouchine adressé au gouverneur militaire de la région de l'Amour. № 2494. Khabarovsk. 12/12/1900.

РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 300, Л. 35. Lettre de l'officier de police du district Boureïski adressée au gouverneur militaire de la région de l'Amour. № 309. Blagovechtchensk. 02/1901 (jour illisible).

РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 300, Лл. 67-68. Lettre de l'officier de police du district Boureïski adressée au gouverneur militaire de la région de l'Amour. № 743. 03/1901 (jour illisible).

РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 304, Л. 1. Communication de la Chancellerie du gouverneur général du Priamourié adressée au gouverneur militaire de la région de l'Amour. № 3661. Khabarovsk (date partiellement illisible).

РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 304, Л. 8. Lettre de la part de l'officier de police du district Boureïski adressée au gouverneur militaire de la région de l'Amour. № 3318. 08/09/1902.

РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 304, Лл. 13-14. Rapport du gouverneur militaire de la région de l'Amour adressé au gouverneur général du Priamourié. № 33898. Blagovechtchensk. 30/11/1902.

РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 304, Лл. 5-12, 16. Plusieurs communications. 1902.

РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 748, Л. 11. Lettre de la part de la direction centrale de la Sibérie orientale (Главное Управление Восточной Сибири) signée par Korsakov, adressée au gouverneur militaire de la région de l'Amour en exercice. № 866. 18/04/1861.

РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 748, Л. 2. Copie de l'ordre pour les militaires déployés dans la région de l'Amour du 25 février 1860. № 23й. 26/02/1860.

РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 748, Л. 5. Lettre de la part de la Direction générale de la Sibérie orientale adressée au gouverneur de la région de l'Amour. № 1140. 18/06/1860.

РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 3, Д. 871, Л. 3. Ministère des Affaires intérieures de la région du Primorié. № 2190. 28/06/1877.

РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 5, Д. 610, Л. 10. Proclamation du gouverneur militaire de la région de l'Amour, général-lieutenant Konstantin Gribski. Blagovechtchensk. 15/06/1900.

РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 5, Д. 610, Л. 4. Proclamation du gouverneur militaire de la région de l'Amour, général-lieutenant Konstantin Gribski. Blagovechtchensk. 14/06/1900.

РГИА ДВ, Ф. 704, Оп. 5, Д. 610, Л. 9. Résolution du Gouverneur de la région de l'Amour, général-lieutenant Konstantin Gribski. Blagovechtchensk. 09/07/1900.

РГИА Ф. 1276. Оп. 3. Д. 716, Л. 1. Dépêche secrète de Bakhmetev. 05/09/1907.

РГИА Ф. 1276. Оп. 3. Д. 716, Л. 3об. Rapport de Pokotilov. 07/09/1907.

РГИА Ф. 1276. Оп. 3. Д. 716, Л. 5. Télégramme d'Ounterberger. 25/09/1907.

РГИА Ф. 1276. Оп. 3. Д. 716, Л. 7. Message de Stolypine à Goubastov. 30/09/1907.

РГИА Ф. 1276. Оп. 3. Д. 716, Л. 9. Message de Goubastov à Stolypine. 07/10/1907.

РГИА Ф. 1276. Оп. 3. Д. 716, Лл. 1-2. Dépêche secrète de Bakhmetev. 05/09/1907.

РГИА Ф. 1276. Оп. 3. Д. 716, Лл. 3-4. Rapport de Pokotilov. 07/09/1907.

РГИА Ф. 292, Оп. 4, Д. 114, Том 1, Л. 46.

РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1 Лл. 103-103об. Demande de l'entrepreneur Iastrebov au responsable de construction de la partie occidentale du chemin de fer de l'Amour.

РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1 Лл. 8-8об. Lettre du responsable de la construction de la partie occidentale du chemin de fer transsibérien dans la région de l'Amour adressé à l'ingénieur Disterlo. № 9193. Tchita. 24/02/1910.

РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1 Лл. 92-96. Rapport secret du responsable du département de gendarmerie au directeur du département de police. № 2382. Tchita. 29/06/1910.

РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1 Лл. 98об-99. № 2469. Tchita. 17/07/1910.

РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1, Л. 81. Lettre du responsable de la construction de la partie occidentale du chemin de fer de l'Amour au responsable de la direction des travaux de construction des chemins de fer. Tchita. 09/1910.

РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1, Л. 9. Lettre du responsable de la construction de la partie occidentale du chemin de fer de l'Amour au directeur du département des mines. № 523. Tchita. 10/06/1910.

РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1, Лл. 102-102об. Demande de l'entrepreneur Volobouev au responsable de construction de la partie occidentale du chemin de fer de l'Amour. № 236. 21/10/1910.

РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1, Лл. 17-18. Communication du ministère du Commerce et de l'Industrie à la direction des travaux de construction des chemins de fer. № 902. 13/05/1910.

РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1, Лл. 36-37. Déclaration de l'entrepreneur Iastrebov au responsable des travaux de construction de la partie occidentale du chemin de fer de l'Amour. № 372. 07/08/1910.

РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1, Лл. 38-40. Déclaration de l'entrepreneur Kirikov au responsable de construction de la partie occidentale du chemin de fer de l'Amour. № 174. 10/08/1910.

РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1, Лл. 42-42об Déclaration de l'entrepreneur Iastrebov au responsable de construction de la partie occidentale du chemin de fer de l'Amour. № 367. 05/08/1910.

РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1, Лл. 43-43об. Déclaration des entrepreneurs Volman et Pelenkine au responsable de construction de la partie occidentale du chemin de fer de l'Amour. № 822. 31/07/1910.

РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1, Лл. 81-83об. Lettre du responsable de construction de la partie occidentale du chemin de fer de l'Amour au responsable du département de la construction du chemin de fer. Tchita. 09/1910.

РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1, Лл. 86-86об. Annexe au rapport du responsable du département de construction du chemin de fer. Cette idée était d'abord soutenue par le ministre du chemin de fer en octobre 1910.

РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1, Лл. 9-9об. Lettre du responsable de la construction de la partie occidentale du chemin de fer de l'Amour au directeur du département des mines. № 523. Tchita. 10/06/1910.

РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 1, Лл. 99об-111об. Divers messages.

РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 2, Л. 132об. Procès-verbal du Comité pour le peuplement de l'Extrême-Orient russe sur les mesures nécessaires pour garantir la correcte résolution de la question de la main-d'œuvre pour la construction du chemin de fer de l'Amour. № 16. 30/10/1910.

РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 2, Л. 132об. Procès-verbal du Comité pour le peuplement de l'Extrême-Orient russe sur les mesures nécessaires pour garantir la correcte résolution de la question de la main-d'œuvre pour la construction du chemin de fer de l'Amour. № 16. 30/10/1910.

РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 2, Л. 235. Procès-verbal de la réunion sur la problématique de la fourniture des travailleurs russes en Extrême-Orient russe, 15-16/12/1911.

РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 2, Л. 29. Note sur la situation de construction de la partie occidentale du chemin de fer de l'Amour en 1911.

РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 2, Л. 85. Note sur la situation de construction de la partie occidentale du chemin de fer de l'Amour en 1911, version provisoire.

РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 2, Лл. 132-132об. Procès-verbal du Comité pour le peuplement de l'Extrême-Orient russe sur les mesures nécessaires pour garantir la bonne résolution de la question de la main-d'œuvre pour la construction du chemin de fer de l'Amour. № 16. 30/10/1910.

РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 2, Лл. 137об-138. Procès-verbal du Comité pour le peuplement de l'Extrême-Orient russe sur les mesures nécessaires pour garantir

la correcte résolution de la question de la main-d'œuvre pour la construction du chemin de fer de l'Amour. № 16. 30/10/1910.

РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 2, Лл. 234-234об. Procès-verbal de la réunion sur la problématique de la fourniture des travailleurs russes en Extrême-Orient russe, 15-16/12/1911.

РГИА Ф. 292. Оп. 4. Д. 114, Том 2, Лл. 28-28об. Note sur la situation de construction de la partie occidentale du chemin de fer de l'Amour en 1911.

РГИА Ф. 292. Оп. 9. Д. 40, Л. 1. Télégramme secret de l'officier spécial du gouverneur général du Priamourié sur la question des travaux au responsable de la construction de la partie centrale du chemin de fer de l'Amour. № 175. Blagovechtchensk. 28/06/1912.

РГИА Ф. 292. Оп. 9. Д. 86, Л. 29. Télégramme secret du département de la gendarmerie de police du chemin de fer de l'Amour au chef pour la construction de la partie centrale du chemin de fer de l'Amour, 08/11/1912.

РГИА Ф. 292. Оп. 9. Д. 86, Л. 3. Télégramme du gouverneur militaire de la région de l'Amour au chef pour la construction de la partie centrale du chemin de fer de l'Amour.

РГИА Ф. 292. Оп. 9. Д. 86, Лл. 13-14. Télégramme et protocole de la section Magdachinski de la police au chef pour la construction de la partie centrale du chemin de fer de l'Amour, 03/06/1912.

РГИА Ф. 394. Оп. 1. Д. 7, Л. 143. Message secret d'Ounterberger à Stolypine. № 10765. Khabarovsk. 17/12/1908.

РГИА Ф. 394. Оп. 1. Д. 7, Л. 158об. Conclusions d'Ounterberger. № 1243. Khabarovsk. 27/01/1910-01/02/1910.

РГИА Ф. 394. Оп. 1. Д. 7, Л. 251об. Procès-verbal du Comité de peuplement de l'Extrême-Orient russe. 09/04/1910.

РГИА Ф. 394. Оп. 1. Д. 7, Лл. 11-12об. Rapport sur le projet de loi du ministre des Affaires étrangères.

РГИА Ф. 394. Оп. 1. Д. 7, Лл. 11-27. Rapport sur le projet de loi du ministre de l'Intérieur.

РГИА Ф. 394. Оп. 1. Д. 7, Лл. 14-15об. Rapport sur le projet de loi du ministre des Affaires étrangères.

РГИА Ф. 394. Оп. 1. Д. 7, Лл. 191-191об. Rapport du ministre des Affaires étrangères. 01/03/1909.

РГИА Ф. 394. Оп. 1. Д. 7, Лл. 248-254. Procès-verbal du Comité de règlement de l'Extrême-Orient russe. 09/04/1910.

РГИА Ф. 394. Оп. 1. Д. 7, Лл. 9-10. Rapport de la Commission financière. № 617.

РГИА, Ф. 394, Оп. 1, Д. 13, Л. 170. Communication de la part du Président du Comité pour le Peuplement de l'Extrême-Orient russe adressée au directeur du ministère des Affaires étrangères Sergueï Dmitrevitch Sazonov. № 350. 16/10/1910.

РГИА, Ф. 394, Оп. 1, Д. 13, Л. 174об. Rapport du ministre des Finances au président du Conseil des ministres Stolypine. № 6370. 19/05/1910.

РГИА, Ф. 394, Оп. 1, Д. 13, Лл. 175об-176. Communication du commerce et de l'industrie adressée au président du Comité pour le Peuplement de l'Extrême-Orient Stolypine. № 957. 08/06/1910.

РГИА, Ф. 394, Оп. 1, Д. 13, Л. 176об. Télégramme de la part du président du congrès des producteurs d'or des régions de l'Amour et Boureskaïa adressé à Stolypine. 29/04/1910.

РГИА, Ф. 394, Оп. 1, Д. 14, Лл. 173-176об. Procès-verbal du Comité pour le peuplement de l'Extrême-Orient, séances du 19 mai et 30 octobre 1910. № 11.

РГИА, Ф. 394, Оп. 1, Д. 14, Лл. 173-176об. Procès-verbal du Comité pour le peuplement de l'Extrême-Orient, séances du 19 mai et 30 octobre 1910. № 11.

РГИА, Ф. 394, Оп. 1, Д. 14, Лл. 5-5об. Lettre du président du Conseil des ministres Stolypine à Kokovtsov. № 4818. 14/11/1909.

РГИА, Ф. 394, Оп. 1, Д. 48, Л. 4. Communication secrète du ministre de l'Agriculture Krivocheine au président du Conseil des ministres Goremykine. № 18. 17/05/1914.

РГИА, Ф. 394, Оп. 1, Д. 48, Л. 5об. Communication secrète du ministre de l'Intérieur Maklakov au président du Conseil des ministres Goremykine. № 606. 14/06/1914.

РГИА, Ф. 394, Оп. 1, Д. 48, Лл. 2-2об. Communication du gouverneur général du Priamourié Gondatti au président du Conseil des ministres Goremykine. № 202. Khabarovsk. 04/04/1914.

РГИА, Ф. 394, Оп. 1, Д. 48, Лл. 3-3об. Communication du ministre des Affaires étrangères Sazonov au président du Conseil des ministres Goremykine. № 373. 12/05/1914.

РГИА, Ф. 394, Оп. 1, Д. 7, Лл. 30-31. Rapport intitulé « La question jaune dans l'Extrême-Orient russe ». Non daté, probablement 1910.

РГИА, Ф. 560, Оп. 28, Д. 832, Лл. 60-88 et passim. Documents variés autour d'un projet de loi concernant les citoyens chinois et coréens. 1902 environ.

РГИА, Ф. 560, Оп. 28, Д. 833, Лл. 7-29. Plusieurs communications interministérielles qui discutent la question. 1910-1911.

II Littérature primaire

AA. VV., *Voyages de Benjamin de Tudelle autour du monde commencé en l'an 1173, de Jean du Plan Carpin en Tartarie, du Frère Ascelin et de ses compagnons vers la Tartarie, de Guillaume de Rubruquis en Tartarie et en Chine, en 1253, suivi des additions de Vincent de Beauvais et de l'histoire de Guillaume de Nangis, pour*

l'éclaircissement des précédents voyages, Imprimé aux frais du Gouvernement, Paris, 1830.

Anson George, *A Voyage round the World in the Years 1740-4*, John and Paul Knapton, London, 1748.

Bakounine Mikhaïl Aleksandrovitch, *La théologie politique de Mazzini et l'Internationale*, commission de la propagande socialiste, Imprimerie G. Guillaume Fils, Neuchâtel, 1871.

Barbosa Duarte, *Livro em que dá relação do que viu e ouviu no Oriente*, Divisão de Publicações e Biblioteca Agencia General das Colònias, Lisboa, 1946.

Bayeri Theophili Sigefridi, *Museum Sinicum. In quo Sinicae Linguae et Literaturae Ratio Explicaur*, Tomus Primis, Ex Typographia Academiae Imperatoriae, Petropoli, 1730.

Bayeri Theophili Sigefridi, *Museum Sinicum. In quo Sinicae Linguae et Literaturae Ratio Explicaur*, Tomus Secundus, Ex Typographia Academiae Imperatoriae, Petropoli, 1730.

Bernier François, « Nouvelle division de la terre, par les différentes espèces ou races d'hommes qui l'habitent, envoyée par un fameux voyageur à M. l'abbé de La ***** à peu près en ces termes », *Journal des Sçavans*, XII, 24 avril 1684.

Blumenbach Johann Friedrich, *De Generis Humani Varietate Nativa*, Rosenbuschius, Gottingae, 1775.

« Burlingame Treaty of 1868 », University of California Website, <http://content.cdlib.org/ark:/13030/hb4m3nb03h/?order=2&brand=calisphere> [Consulté en ligne le 28/02/2023].

Catherine II, *Les lettres de Catherine II au prince de Ligne (1780-1796) : publiées avec quelques notes par la princesse Charles de Ligne*, G. van Oest & cie Éditeurs, Bruxelles et Paris, 1924.

Chronique de Nestor (Récit des temps passés). Naissance des mondes russes, trad. Jean-Pierre Arignon, Anacharsis Éditions, Toulouse, 2008.

Coedes Georges, *Textes d'auteurs grecs et latins relatifs à l'Extrême-Orient depuis le IVe siècle av. J.-C. jusqu'au XIVe siècle*, Ernest Leroux Éditeur, Paris, 1910.

D'Estournelles de Constant Paul-Henri, « Le péril prochain, l'Europe et ses rivaux », *Revue des Deux Mondes*, Mars-avril 1896.

da Pordenone Odorico, *Relazione del viaggio in Oriente e in Cina (1314?-1330)*, a cura della Camera di Commercio Industria Artigianato e Agricoltura Pordenone, Grafiche LEMA, Maniago, 1982.

De Gobineau Arthur, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, tome premier, Livre premier, Librairie de Firmin Didot Frères, Paris, 1853.

De Gobineau Arthur, *Essai sur l'inégalité des races humaines*, tome troisième, Librairie de Firmin Didot Frères, Paris, 1855.

De Mendoza Juan González, *Historia de las cosas más notables, ritos y costumbres del gran Reino de la China, sabidas así por los libros de los mismos Chinos, como por relación de religiosos y otras personas que han estado en el dicho Reino*, Bartolomeo Graffi, Roma, 1585.

Du Halde Jean-Baptiste, *Description géographique, historique, chronologique, politique, et physique de l'empire de la Chine et de la Tartarie chinoise*, Henri Scheurleer, La Haye, 1736.

Florus, *Epitomae De Tito Livio Bellorum Omnium Annorum DCC*, Liber Secundus, XXXIV.

Hegel Georg Wilhelm Friedrich, *La philosophie de l'histoire*, Le Livre de Poche, Paris, 2009.

Herder Johann Gottfried, *Idées sur la philosophie de l'histoire de l'humanité par Herder*, tome second, F. G. Levrault, Strasbourg, 1834.

Herzen Alexandre, *Passé et Méditations*, trad. Daria Olivier, tome I, Éditions L'Âge d'Homme, Lausanne, 1974.

Herzen Alexandre, *Passée et méditations*, trad. Daria Olivier, tome IV, Éditions L'Âge de l'Homme, Lausanne, 1981.

Hirth Friedrich, *China and the Roman Orient: Researches into their Ancient and Mediaeval Relations as Represented in Old Chinese Records*, Kelly & Walsh, Shanghai, Hong Kong, 1885.

Isocrate, *Le Panégyrique ou Éloge d'Athènes*, trad. par l'abbé Auger, Imprimerie et librairie classiques de Jules Delalain Et Cie, Paris, 1840.

Jefferson Robert L., *Roughing it in Siberia, with some Account of the Trans-Siberian Railway and the Gold-Mining Industry of Asiatic Russia*, Sampson Low, Marston & Co., London, 1897.

Kant Immanuel, *Bestimmung des Begriffs einer Menschenrace*, Haude und Spener, Berlin, 1785.

Kant Immanuel, *Von den verschiedenen Rassen der Menschen*, Hartung, Königsberg, 1775.

Karamsin M., *Histoire de l'Empire de Russie*, t. V, traduit par MM. St. Thomas et Jauffret, Imprimerie de A. Belin, Paris, 1820.

Leclerc comte de Buffon Georges-Louis, *Histoire naturelle générale et particulière avec la description du Cabinet du Roy*, tome III, Imprimerie Royale, Paris, 1749.

Linnæi Caroli, *Systema Naturæ, sive Regna Tria Naturæ Systematice Proposita per Classes, Ordines, Genera, & Species*, Ex Typographia Joannis Wilhelm de Groot, Leiden, 1735.

Linnæi Caroli, *Systema Naturæ, sive Regna Tria Naturæ Systematice Proposita per Classes, Ordines, Genera, & Species, cum Characteribus, Differentiis, Synonymis, Locis, Holmiæ, Impensis*, Direct. Laurentii Salvii, Stockholm, 1758.

Malebranche Nicolas, *Entretien d'un philosophe chrétien et d'un philosophe chinois sur l'existence et la nature de Dieu*, Chez Michel David, Paris, 1708.

Martini Martino, *Sinicæ Historiæ decas prima*, Impensis Joannis Wagneri Civis & Bibliopolæ Monacensis, Munich, 1658.

Marx Karl, *Contribution à la critique de l'économie politique*, V. Giard & E. Brière libraires-éditeurs, Paris, 1909.

Marx Karl, « Marx to Sigfrid Meyer and August Vogt. 9 April 1870 », in *Marx & Engels Collected Works*, vol. 43 : *Letters 1868-1870*, Lawrence & Wishart, Electric Book, 2010.

Marx Karl, « The British Rule in India », *New-York Daily Tribune*, June 25, 1853.

Montesquieu, *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence*, 1734, p. 60, version accessible librement en ligne grâce à l'Université du Québec : <http://classiques.uqac.ca/classiques/montesquieu/considerations/Considerations_romains.pdf> [Consulté en ligne le 02/12/2021].

Montesquieu, *De l'esprit des lois*, vol. 2, Gallimard, Paris, 1995.

Nott Josiah Clark, Gliddon George R., Morton Samuel George, Agassiz Louis, Usher William, Patterson Henry S., *Types of Mankind: Or, Ethnological Researches. Based Upon the Ancient Monuments, Paintings, Sculptures, and Crania of Races, and Upon Their Natural, Geographical, Philological and Biblical History*, Lippincott, Grambo & Co., Philadelphia, 1854.

Novicow Jacques, « Le péril jaune », *Revue Internationale de Sociologie*, Février 1897.

Polo Marco, *Il milione*, a cura di Valeria Bertolucci Pizzorusso, Adelfi, Milano, 1975.

Polo Marco, *Il milione. Con le postille di Cristoforo Colombo*, San Paolo Edizioni, Milano, 1985.

Polo Marco, *The Travels of Marco Polo. The Complete Yule-Cordier Edition. Including the unabridged third edition (1903) of Henry Yule's annotated translation as revised by Henry Cordier ; together with Cordier's later volume of notes and addenda (1920)*, vol. 2, Dover Publications, New York, 1993. Priscus, *Prisci Panitae Fragmenta*, Fritz Bornman (ed.), Le Monnier, Firenze, 1979.

Staunton George, Macartney George, Gower Erasmus, *An Authentic Account of an Embassy from the King of Great Britain to the Emperor of China*, vol. 1, printed for R. Campbell, by J. Bioren, Philadelphia, 1799.

Stone Nicholas, « The Yellow Peril », *The Spectator*, 11 décembre 1897.

Talbot Édouard, *L'Europe aux Européens*, Librairie Internationale, Paris, 1867.

Théry Edmond, *Le péril jaune*, Édition Félix Juven, Paris, 1901.

« Treaty of Nerchinsk (Nibuchu), 1689 », National University of Singapore Website, <http://www.fas.nus.edu.sg/hist/eia/documents_archive/nerchinsk.php> [Consulté en ligne le 10/02/2020].

Tseng-Tseu, *La grande étude, avec le commentaire traditionnel de Tchou Hi*, trad. du chinois par Martine Hasse, Les Éditions du Cerf, Paris, 1984 (Patrimoines, confucianisme 1).

Türr Istvan, « Bismarck an Expensive Luxury. An Estimate of Him by Gen. Turr the Hungarian », *Sandusky Register*, 15 July 1895.

Türr Istvan, « Il Centro del mondo », *Corriere delle Puglie*, 4 giugno 1900.

Türr Istvan, « La némésis chinoise », *Revue d'Orient et de Hongrie*, 20 juillet 1900.

Türr Istvan, « Problemi europei », *Caffaro*, 5-6 giugno 1907.

Türr Istvan, « Le péril jaune », *La semaine nifoise*, 4 janvier 1900.

III Littérature primaire en russe

Адамова Евгений Александрович (под. ред.), *Сборник договоров России с другими государствами. 1856-1917*, Государственное Издательство Политической Литературы, Москва, 1952.

Арсеньев Владимир Клавдиевич, *Китайцы в Уссурийском Крае*, *записки Приамурского Отдела Императорского Русского Географического Общества*, Т. 10, В. 1, Типография Канцелярии Приамурского Генерал-Губернатора, Хабаровск, 1914.

Арсеньев Юрий Васильевич (под ред.), *Николай Гаврилович Спафарий, путешествие чрезъ Сибирь от Тобольска до Нерчинска и границ Китая русского посланника Николая Спафария в 1675 году. Дорожный дневник Спафарю с введением и примечаниями Ю. В. Арсеньева*, Типография В. Киршбаума, С. Петербург, 1882.

Бадмаев Пётр Александрович (Жамсаран), *Россия и Китай. К вопросу о политико-экономическом влиянии*, Поровая скоропечатня Г. П. Пожарова, Санкт-Петербург, 1900.

Бакунин Михайл Александрович, *Философия, социология, политика*, Правда, Москва, 1989.

Барсуков Иван Платонович, *Граф Николай Николаевич Муравьев-Амурский по его письмам, официальным документам, рассказам современников и печатным источникам (материалы для биографии). Книга 1*, Синодальная Типография, Москва, 1891.

Боголюбский Иннокентий Семенович, *Золотопромышленность в Амурской и Приморской областях: с открытия россыпей до 1 января 1886 года*, Типография П.Г. Артамонова и Ко, Благовещенск на Амуре, 1886.

Боголюбский Иннокентий Семёнович, *Историко-статистический очерк производительности Нерчинского Горного Округа с 1703 по 1871 год.*

С картою золотоносных россыпей и минеральных месторождений, Типография В. Демакова, Санкт Петербург, 1872.

Бьюкенен Джордж, *Мемуары дипломата*, Direct Media, Москва, 2017.

Герцен Александр Иванович, *Былое и думы 1856-1869. Часть VI*, Издательство Лань, 2013.

Герцен Александр Иванович, *Былое и думы*, Собрание Сочинений в Тридцати Томах, Издательство Академии Наук СССР, Москва, 1956.

Герцен Александр Иванович, *Собрание сочинений в тридцати томах, том двадцать третий, письма 1847-1850 годов*, Издательство Академии Наук СССР, Москва, 1961.

Грулёв Михаил Владимирович, « Из поездки в Маньчжурию », *Исторический вестник*, № 9. 1900, <http://drevlit.ru/docs/kitay/xix/1880-1900/Grulev/iz_poezdki.php> [Consulté le 14/11/2020].

Демидова Наталья Федоровна, Мясников Владимир Степанович, *Первые русские дипломаты в Китае. «Роспись» И. Петелина и статейный список Ф.И. Байкова*, Издательство Наука, Москва, 1966.

Державин Гавриил Романович, *Сочинения Державина с объяснительными примечаниями Я. Грота. Том 1. Стихотворения. Часть I*, Издание Императорской Академии наук, Санкт-Петербург, 1864.

Державин Гавриил Романович, *Сочинения*, Издательство « Правда », Москва, 1985.

Добролюбов Николай Александрович, « Что Такое Обломовщина ? », *Современник*, № 5, 1859, сс. 59-98 ; version consultée en libre accès : <http://az.lib.ru/d/dobroljubow_n_a/text_0022.shtml> [Consulté en ligne le 08/02/2023].

Достоевский Фёдор Михайлович, « Зимние заметки о летних впечатлениях », *Время*, февраля-март, 1863.

Достоевский Фёдор Михайлович, *Полное собрание сочинений в тридцати томах, публицистик и письма. Том XVIII—XXX*, Издательств о Наука Ленинградское Отделение, Ленинград, 1984.

Достоевский Фёдор Михайлович *Полное собрание сочинений в тридцати томах, Том 21. Дневник писателя 1873. Статьи и заметки 1873-1878*, Издательство Наука Ленинградское Отделение, Ленинград, 1980.

Достоевский Фёдор Михайлович, *Полное собрание сочинений в тридцати томах, Том 27. Дневник писателя 1881. Автобиографическое*, Издательство Наука Ленинградское Отделение, Ленинград, 1984.

Достоевский Фёдор Михайлович, *Полное собрание сочинений в тридцати томах, Том 24. Дневник писателя 1876*, Издательство Наука Ленинградское Отделение, Ленинград, 1982.

Карамзин Николай Михайлович, *История государства российскаго*, Т. 5, Военная Типография Главнаго Штаба Его Императорскаго Величества, 1817.

Левитов Илия Семёнович, *О необходимости опийной реформы на Дальнем Востоке*, Типография С. Петербурских Ведомостей, СПБ, 1906.

Митинский Александр Николаевич, *Материалы о положении и нуждах торговли и промышленности на Дальнем Востоке*, Типография В. Ф. Киршбаума (отделение), Санкт-Петербург, 1911.

Надаров Иван Павлович, *Материалы к изучению Уссурийского Края: Северно-Уссурийский Край*, Типография штаба портов Восточного Океана, Владивосток, 1886.

Наказная Память Нерчинского Воеводы Д. Д. Аршинского Нерчинским Служилым Людям И. Милованову с Товарищами о Поездке в Цинскую Импери, 1670 г. апреля 13, <http://www.vostlit.info/Texts/Dokumenty/China/xvii/1600-1620/Russ_kit_otn_17_v_I/121-140/132.htm> [Consulté en ligne le 02/03/2020].

Огородников Владимир Иванович, *Очерк истории Сибири до начала xix столетия*, ч. 2, вып. 1, Типография Государственная Владивостокская Университета, 1924.

Петлин Ивашко, *Роспись Китайскому государству, и Лобинскому, и иным государствам, жилым и кочевным, и улусам, и великой Оби, и рекам и дорогам*, Литература Восточная, <http://www.vostlit.info/Texts/Dokumenty/China/xvii/1620-1640/Petlin/text.htm> [Consulté le 25/05/2020].

Полное собрание законов Российской Империи с 1649 г., Типография II Отделение Собственной Его Императорского Величества Канцелярии, 1830, с. 32, <https://dlib.rsl.ru/viewer/01003821638#?page=34> [Consulté en ligne le 09/12/2022].

Пржевальский Николай Михайлович, *От Кяхты на истоки Жёлтой реки, исследование северной окрайны Тибета и путь через Лоб-Нор по бассейну Тарима*, Типография В. С. Балашева, Санкт-Петербург, 1888.

Свод законов Российской Империи. Общее содержание, Томов IV-VIII, Кника вторая, Учреждение Сибирского, ст. 344, <civil.consultant.ru/reprint/books/172/498.html> [Consulté en ligne le 15/11/2019].

Толстой Лев Николаевич, « Не убий », *Полное собрание сочинений в 90 томах*, Том 34, Серия 1, Произведения, Издательство « Художественная литература », Москва, 1952.

Толстой Лев Николаевич, 'Одумайтесь!', *Полное собрание сочинений в 90 томах*, Том 36, Серия 1, Произведения, Издательство « Художественная Литература », Москва, 1986.

Толстой Лев Николаевич, *Полное собрание сочинений в 90 томах*, Том 25, Серия 1, Произведения, Издательство « Художественная Литература », Москва, 1937.

Ухтомский Эспер Эсперович, *Из китайских писем*, Царовая Скоропечатия «Восток», Санкт-Петербург, 1901.

Ухтомский Эспер Эсперович, *К событиям в Китае. Об отношениях Запада и России к Востоку*, Царовая Скоропечатия «Восток», Санкт-Петербург, 1900.

Ухтомский Эспер Эсперович, *Путешествие на Восток Его Императорского Высочества Государя Наследника Цесаревича, 1890-1891. Том I*, Типография Ф.А. Брокгауза, Санкт-Петербург, 1893.

Ухтомский Эспер Эсперович, *Путешествие на Восток Его Императорского Высочества Государя Наследника Цесаревича, 1890-1891. Том II*, Типография Ф.А. Брокгауза, Санкт-Петербург, 1894.

Ухтомский Эспер Эсперович, *Путешествие на Восток Его Императорского Высочества Государя Наследника Цесаревича, 1890-1891. Том III*, Типография Ф.А. Брокгауза, Санкт-Петербург, 1897.

Чаадаев Пётр Яковлевич, *Философические письма, адресованные даме. составление, вступительная статья и дополнительные материалы А. А. Тесли*, РИПОЛ классик, Москва, 2017.

Чернышевский Николай Гаврилович, «Постепенное развитие древних философских учений в связи с развитием языческих верований, Соч. Ор. Новицкого», 1860, <http://az.lib.ru/c/chernyshewskij_n_g/text_1860_postepennoe_razvitie.shtml> [Consulté en ligne le 08/02/2023].

Ядринцев Николай Михайлович, *Сибирские инородцы, их быт и современное положение, этнографические и статистические исследования с приложением статистических таблиц*, Издание И. М. Сибирякова, Санкт-Петербург, 1891.

Ядринцев Николай Михайлович, *Сибирь как колония в географическом, этнографическом и историческом отношении. Современное положение Сибири. Её нужды и потребности. Её прошлое и будущее,* Типография М. М. Стасюлевича, Санктпетербург, 1882.

IV Littérature secondaire

AA. VV., *Atti del convegno sul tema : La Persia e il mondo greco-romano*, Roma 11-14 aprile 1965, Accademia Nazionale dei Lincei, Quaderno 76, Roma, 1966.

AA. VV., *Attila. Flagellum Dei ? Convegno internazionale di studi storici sulla figura di Attila e sulla discesa degli Unni in Italia nel 452 d. C.*, Silvia Blason Scarel (a cura di), Gruppo Archeologico Aquileiese, L'Erma di Breschneider, Roma, 1994.

AA. VV., *Cuando oriente llegó a América : contribuciones de inmigrantes chinos, japoneses y coreanos*, Banco Interamericano de Desarollo, Washington D.C., 2004.

Abazov Rafis, *The Palgrave Concise Historical Atlas of Central Asia*, Palgrave MacMillan, New York, 2008.

Adamovsky Ezequiel, *Euro-Orientalism. Liberal Ideology and the Image of Russia in France*, Peter Lang, Oxford, 2006.

Adda Iacopo, *Origines, usages et représentations du discours du « péril jaune ». Le non exceptionnalisme russe dans l'espace transpacifique (mi-XIXe-début XXe siècles)*, thèse de doctorat, Université de Genève, 2023, 22/12/2023, <10.13097/archive-ouverte/unige:173989> [Consulté en ligne le 01/04/2025].

Adshead S. A. M., *China in World History*, 3rd edition, Palgrave MacMillan, St. Martin's Press, London, New York, 2000.

Afinogenov Gregory, *Spies and Scholars: Chinese Secrets and Imperial Russia's Quest for World Power*, The Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge MA, London, 2020.

Alexandrov Vladimir E., *Andrei Bely, the Major Symbolist Fiction*, Harvard University Press, Cambridge, 1985.

Allsen Thomas T., *Culture and Conquest in Mongol Eurasia*, Cambridge University Press, Cambridge, 2001.

Amelung Iwo, *Der Gelbe Fluss in Shandong (1851-1911): Überschwemmungskatastrophen und ihre Bewältigung im China der späten Qing-Zeit*, Harrassowitz Verlag, Wiesbaden, 2000 (Opera Sinologica 7).

Amin Samir, *Global History. A View from the South*, Pambazuka Press, Cape Town, 2011.

Amitai Reuven, *Mongols, Turks and Others: Eurasian Nomads and the Sedentary World*, Brill, Leiden, 2005.

Anderson Kevin B., *Marx at the Margins. On Nationalism, Ethnicity, and non-Western Societies*, The University Chicago Press, Chicago, London, 2010.

Andreau Jean, Descat Raymond, *Esclave en Grèce et à Rome*, Hachette Littératures, Paris, 2006.

Atkinson David C., *The Burden of White Supremacy: Containing Asian Migration in the British Empire and the United States*, University of North Carolina Press, Chapel Hill, 2016.

Auerbach Sascha, *Race, Law, and "The Chinese Puzzle" in Imperial Britain*, Palgrave Macmillan, New York, 2009.

Baabar Bat-Ėrdėniĭn, Kaplonski Christopher, *History of Mongolia*, Monsudar Pub., Ulan Baatar, 1999.

Bacchetta Paola, Maira Sunaina, Winant Howard (eds.), *Global Raciality: Empire, Postcoloniality, Decoloniality*, Routledge, New York, 2018.

Ball Warwick, *Rome in the East: Transformation of an Empire*, 2nd edition, Routledge, London, 2016.

Bancel Nicolas, Thomas David, Dominic Thomas, *L'invention de la race. Des représentations scientifiques aux exhibitions populaires*, La Découverte, Syros, Paris, 2014.

Banton Michael, *Racial Theories*, 2nd edition, Cambridge University Press, Cambridge (UK), 1998.

Banton Michael, *The Idea of Race*, Tavistock Publications, London, 1977.

Baslez Marie-Françoise, *Histoire politique du monde grec. Des temps homériques à l'intégration dans le monde romain*, 3e éd., Armand Colin, Paris, 2015.

Bassin Mark, *Imperial Visions. Nationalist Imagination and Geographical Expansion in the Russian Far East, 1840-1865*, Cambridge University Press, Cambridge, 1999.

Bastid Marianne, Bergère Marie-Claire, Chesneaux Jean, *Histoire de la Chine*, vol. 2 : *De la guerre franco-chinoise à la fondation du Parti Communiste Chinois, 1885-1921*, Éditions Hatier Université, Paris, 1972.

Bayly Christopher Allan, *The Birth of the Modern World 1780-1914. Global Connections and Comparisons*, Blackwell Publishing, Oxford, 2004.

Bays Daniel H., *A New History of Christianity in China*, Wiley-Blackwell, Oxford, 2012.

Belich James, Darwin John, Frenz Margret, Wickham Chris (eds.), *The Prospect of Global History*, Oxford University Press, New York, 2016.

Berg Maxine (ed.), *Writing the History of the Global. Challenges for the 21st Century*, Oxford University Press, Oxford, 2013.

Berlinerblau Jacques, *Heresy in the University: the Black Athena Controversy and the Responsibilities of American Intellectuals*, Rutgers University Press, New Brunswick NJ, 1999.

Bernal Martin, *Black Athena Writes Back. Martin Bernal Responds to his Critics*, David Chioni Moore (ed.), Duke University Press, Durham, London, 2001.

Bernal Martin, *Black Athena: Roots of Classical Civilization*, vol. 1 : *The Fabrication of Ancient Greece, 1785-1985*, Rutgers University Press, New Brunswick NJ, 1987.

Bernal Martin, *Black Athena: Roots of Classical Civilization*, vol. 2 : *The Archaeological and Documentary Evidence*, Rutgers University Press, New Brunswick NJ, 1991.

Bernal Martin, *Black Athena: Roots of Classical Civilization*, vol. 3 : *The Linguistic Evidence*, Rutgers University Press, New Brunswick NJ, 2006.

Bernardini Michele, Guida Donatella, *I Mongoli, estensione, imperi, eredità*, Piccola Biblioteca Einaudi, Torino, 2012.

Bezzola Gian Andri, *Die Mongolen in Abendländischer Sicht (1220-1270): ein Beitrag zur Frage der Völkerbegegnungen*, Francke Verlag, Bern, München, 1974.

Bianchi Vito, *Gengis Khan, il principe dei nomadi*, Editori Laterza, Bari, 2005.

Bickers Robert, Tiedemann R. G. (eds.), *The Boxers, China, and the World*, Rowman & Littlefield Inc., Lanham, 2007.

Bickers Robert, *The Scramble for China. Foreign Devils in the Qing Empire, 1832-1914*, Penguin, London, 2016.

Birrell Anne, *Chinese Mythology: an Introduction*, Johns Hopkins University Press, Baltimore, London, 1999.

Black Lydia T., *Russians in Alaska, 1732-1867*, University of Alaska, Fairbanks, 2004.

Blaut James M., *Eight Eurocentric Historians*, The Guilford Press, New York, London, 2000.

Blaut James M., *The Colonizer's Model of the World. Geographical Diffusionism and Eurocentric History*, The Guilford Press, New York, London, 1993.

Boardman John, *The Diffusion of Classical Art in Antiquity*, Princeton University Press, 1994.

Bockstoce John R., *Furs and Frontiers in the Far North: the Contest among Native and Foreign Nations for the Bering Strait Fur Trade*, Yale University Press, 2009.

Bodde Derk, Speshneff Bodde Galia, *Tolstoy and China*, Princeton University Press, Princeton, 1950.

Bogdan Henry, *Les Chevaliers teutoniques*, Éditions Perrin, Paris, 1995.

Bona Istvan, *Les Huns : le grand Empire barbare d'Europe IVe-Ve siècle*, trad. Katalin Escher, Éd. Errance, Paris, 2003.

Bonnett Alastair, *The Idea of the West: Culture, Politics and History*, Palgrave Macmillan, New York, 2004.

Bozoky Edina, *Attila e gli Unni, verità e leggende*, trad. Adelina Talamonti, Società Editrice Il Mulino, Bologna, 2014.

Brook Timothy (ed.), *The Asiatic Mode of Production in China*, Routledge, London, 2018.

Brook Timothy, Blue Gregory (eds.), *China and Historical Capitalism Genealogies of Sinological Knowledge*, Cambridge University Press, Cambridge, 1999.

Brown Robert William, *Anglo-Australian Racial Science, Trans-Hemispheric Transactions, and the "Yellow Peril" in the Anglosphere, 1850-1960*, PhD Thesis, University of Birmingham, September 2016.

Burbank Jane, Cooper Frederick, *Empires in World History Power and the Politics of Difference*, Princeton University Press, Princeton (NJ), 2010.

Burkert Walter, *The Orientalizing Revolution: Near Eastern Influence on Greek Culture in the Early Archaic Age*, trad. Margaret E. Pinder and Walter Burkert, Harvard University Press, Cambridge MA, 1992.

Cameron Averil, *The Mediterranean World in Late Antiquity: AD 395-700*, 2nd edition, Routledge, London, New York, 2012.

Carey Jane, McLisky Claire (eds.), *Creating White Australia*, Sydney University Press, Sydney, 2009.

Chakrabarty Dipesh, *Provincializing Europe. Postcolonial Thought and Historical Difference*, Princeton University Press, Princeton, 2000.

Chan Jachinson, *Chinese American Masculinities: From Fu Manchu to Bruce Lee*, Routledge, New York, London, 2001.

Chang Jason Oliver, *Chino: Anti-Chinese Racism in Mexico, 1880-1940*, University of Illinois Press, Chicago, 2017.

Chang Jon K., *Burnt by the Sun: the Koreans of the Russian Far East*, University of Hawai'i Press, Honolulu, 2016.

Chen Vincent, *Sino-Russian Relations in the Seventeenth Century*, Martinus Nijhoff, The Hague, 1966.

Chen Xiaomei, *Occidentalism: a Theory of Counter-Discourse in Post-Mao China*, Oxford University Press, New York, Oxford, 1995.

Cheng Lucie, Bonacich Edna (eds.), *Labor Immigration under Capitalism. Asian Workers in the United States before World War II*, University of California Press, Berkeley & Los Angeles, 1984.

Chere Lewis Milton, *The Diplomacy of the Sino-French War (1883-1885): Global Complications of an Undeclared War*, Cross Cultural Publications, Paris, 1988.

Chesneaux Jean, Bastid Marianne, *Histoire de la Chine*, vol. 1 : *Des guerres de l'Opium à la guerre franco-chinoise, 1840-1885*, Éditions Hatier Université, Paris, 1969.

Chilton Paul, *Analysing Political Discours : Theory and Practice*, Routledge, London, 2003.

Chollet Loïc, *Les Sarrasins du nord. Une histoire de la croisade balte par la littérature (xiie-xve siècle)*, Éditions Alphil-Presses universitaires suisses, Neuchâtel, 2019.

Christian David, *A History of Russia, Central Asia and Mongolia*, vol. 2 : *Inner Asia from the Mongol Empire to Today 1260-2000*, part 1, Wiley Blackwell, Hoboken, 2018.

Ciocîltan Virgil, *The Mongols and the Black Sea Trade in the Thirteenth and Fourteenth Centuries*, Brill, Leiden, Boston, 2012.

Clarke Ignatius Frederick, *Voices Prophesying War: Future Wars, 1763-3749*, Oxford University Press, Oxford, 1992.

Clegg Jenny, *Fu Manchu and the Yellow Peril: the Making of a Racist Myth*, Trentham Books, Stoke-on-Trent, 1994.

Coco Orazio, *Colonialismo europeo in Estremo Oriente : L'esperienza delle concessioni territoriali in Cina*, Edizioni Nuova Cultura, Roma, 2017.

Cohen Paul A., *History in Three Keys. The Boxers as Event, Experience, and Myth*, Columbia University Press, New York, 1997.

Coleman John E., Walz Clark A. (eds.), *Greeks and Barbarians: Essays on the Interactions between Greeks and Non-Greeks in Antiquity and the Consequences for Eurocentrism*, CDL Press, Bethesda, 1997.

Connaughton Richard, *The War of the Rising Sun and Tumbling Bear*, Routledge, London, 1988.

Conrad Sebastian, *What Is Global History?*, Princeton University Press, Princeton, 2016.

Craughwell Thomas J., *How the Barbarian Invasions Shaped the Modern World. The Vikings, Vandals, Huns, Mongols, Goths, and Tartars who Razed the Old Word and Formed the New*, Fair Wind Press, Beverly MA, 2008.

Crouch David, *Colonial Psychosocial: Reading William Lane*, Cambridge Scholar Publishing, Newcastle, 2014.

Curtis Vesta Sarkhosh, Alram Michael, Daryaee Touraj, Pendleton Elizabeth (eds.), *The Parthian and Early Sasanian Empires: Adaptation and Expansion, Proceedings of a Conference Held in Vienna, 14-16 June 2012*, Oxbow Books, Oxford & Philadelphia, 2016.

De Courtois Sébastien, *Chrétiens d'Orient sur la Route de la soie. Dans les pas des Nestoriens*, La Table Ronde, Paris, 2007.

Decornoy Jacques, *Péril jaune, peur blanche*, Éditions Bernard Grasset, Paris, 1970.

Delacampagne Christian, *Une histoire du racisme. Des origines à nos jours*, Le Livre de Poche, Paris, 2000.

Demel Walter, *Come i Cinesi divennero gialli. Alle origini delle teorie razziali*, Vita & Pensiero, Milano, 1997.

Di Cosmo Nicola, Allen Frank, Golden Peter (eds.), *Cambridge History of Inner Asia*, Cambridge University Press, Cambridge, 2009.

Dikötter Frank, Laamann Lars Peter, Zhou Xun, *Narcotic Culture: a History of Drugs in China*, Hurst & Company, London, 2004.

Diment Galya (ed.), *Goncharov's Oblomov a Critical Companion*, Northwestern University Press, Evanston, 1998.

Dodgeon Michael H., Lieu Samuel N. C. (eds.), *The Roman Eastern Frontier and the Persian Wars (AD 226-363). A Documentary History*, Routledge, London, New York, 2003.

Dowling Timothy C. (ed.), *Russia at War: From the Mongol Conquest to Afghanistan, Chechnya, and Beyond*, vol. 1 : *A-M*, ABC-Clio, Santa Barbara-Denver-Oxford, 2015.

Dunn Stephen, *The Fall and Rise of the Asiatic Mode of Production*, Routledge and Kegan Paul, London, 1982.

Eliav-Feldon Miriam, Isaac Benjamin, Ziegler Joseph (eds.), *The Origins of Racism in the West*, Cambridge University Press, New York, 2009.

Endicott-West Elisabeth, *Mongolian Rule in China: Local Administration in the Yuan Dynasty*, Harvard University Press, Cambridge, 1989.

Esherick Joseph W., *The Origins of the Boxer Uprising*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, 1988.

Espiritu Yen Le, *Asian American Women and Men: Labor, Laws and Love*, Rowman & Littlefield Publishers, Walnut Creek, 2000.

Étiemble René, *L'Europe chinoise*, tome I : *De l'Empire romain à Leibniz*, Bibliothèque des Idées, NRF, Éditions Gallimard, 1988.

Étiemble René, *L'Europe Chinoise*, tome II : *De la sinophilie à la sinophobie*, Éditions Gallimard, Paris, 1989.

Étiemble René, *Les jésuites en Chine. La querelle des rites (1552-1773)*, Julliard, Paris, 1966.

Etkind Alexander, *Internal Colonisation: Russia's Imperial Experience*, Polity Press, Cambridge, 2011.

Fairbank John, Liu Kwang-Ching (ed.), *The Cambridge History of China*, vol. 2 : *Late Ch'ing, 1800-1911*, part 2, Cambridge University Press, New York, 1980.

Favereau Marie, *The Horde. How the Mongols Changed the World*, The Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge (MA), London, 2021.

Fay Peter Ward, *The Opium War 1840-1842*, The University of North Carolina Press, Chapel Hill, 1975.

Ferguson Philip, *The Making of the White New Zealand Policy: Nationalism, Citizenship and the Exclusion of the Chinese, 1880-1920*, PhD Thesis, University of Canterbury, 2003, <https://ir.canterbury.ac.nz/handle/10092/4589> [Consulté en ligne le 22/07/2022].

Ferrari Aldo, *La foresta e la steppa. Il mito dell'Eurasia nella cultura russa*, Mimesis Edizioni, Milano, 2012.

Fields Nic, *Attila the Hun*, Osprey Publishing, 2015.

Finley Moses I., *Ancient Slavery and Modern Ideology*, The Viking Press, New York, 1980.

Finley Moses I., *Classical Slavery*, Frank Cass Publisher, London, 1987.

Fitzgerald John, *Big White Lie: Chinese Australians in White Australia*, UNSW Press, Sydney, 2007.

Fornaro Pasquale, *István Türr : una biografia politica*, Rubbettino, Soveria Manneli, 2004.

Forsyth James, *A History of the Peoples of Siberia. Russia's North Asian Colony 1581-1990*, Cambridge University Press, Cambridge, 1992.

Forsythe David P., McMahon Patrice C., *American Exceptionalism Reconsidered: U.S. Foreign Policy, Human Rights, and World Order*, Routledge, New York, London, 2017.

Frank Andre Gunder, *ReORIENT: Global Economy in the Asian Age*, University of California Press, Berkeley, 1998.

Fredrickson George M., *Racism: a Short History*, Princeton University Press, Princeton NJ, 2002.

Frost Robert I., *The Oxford History of Poland-Lithuania*, vol. 1 : *The Making of the Polish-Lithuanian Union, 1385-1569*, Oxford University Press, Oxford, 2018.

Gannon Charles E., *Rumors of War and Infernal Machines: Technomilitary Agenda-setting in American and British Speculative Fiction*, Rowman & Littlefield Publishers, Lanham, 2003.

Garnsey Peter, *Ideas of Slavery from Aristotle to Augustine*, Cambridge University Press, Cambridge, 1996.

Giovannini Fabio, *Musi gialli. Cinesi, Giapponesi, Coreani, Vietnamiti e Cambogiani : i nuovi mostri del nostro immaginario*, Eretica, Pavona (Roma), 2011.

Girod Michel, *Penser le racisme. De la responsabilité des scientifiques*, Calmann-Lévy, Paris, 2004.

Gleason John Howes, *The Genesis of Russophobia in Great Britain. A Study of the Interaction of Policy and Opinion*, Harvard University Press, Cambridge, 1950.

Golden Peter Benjamin, *Nomads and Sedentary Societies in Medieval Eurasia*, American Historical Association, Washington D.C., 2007.

Goldfrank David M., *The Origins of the Crimean War*, Longman, London, 1994.

Gonneau Pierre, Lavrov Aleksandr, *Des Rhôs à la Russie : histoire de l'Europe orientale, 730-1689*, Presses universitaires de France, Paris, 2012.

Gonneau Pierre, *Histoire de la Russie. D'Ivan le Terrible à Nicolas II 1547-1917*, Tallandier, Paris, 2016.

Goody Jack, *The Theft of History*, Cambridge University Press, Cambridge, 2006.

Gould Stephen Jay, *The Mismeasure of Man*, W. W. Norton & Company, New York, 1981 and 1996.

Gouttman Alain, *La guerre de Crimée, 1853-1856*, SPM Lettrage, Paris, 1995.

Grant Kevin, *A Civilised Savagery: Britain and the New Slaveries in Africa, 1884-1926*, Routledge, New York, 2005.

Grasso June, Corrin Jay P., Kort Michael, *Modernization and Revolution in China*, Fifth Edition, Routledge, New York, London, 2018.

Greene Naomi, *From Fu Manchu to Kung Fu Panda: Images of China in American Film*, University of Hawaii Press, Honolulu, 2014.

Grousset René, *L'Empire des steppes : Attila, Gengis-khan, Tamerlan*, Payot, Paris, 1965.

Hall Edith, *Inventing the Barbarian. Greek Self-Definition through Tragedy*, Clarendon Press, Oxford, 1989.

Hall Edith, *The Ancient Greeks. Ten Ways They Shaped the Modern World*, Penguin Random House, London, 2014.

Halperin Charles J., *Russia and the Golden Horde: the Mongol Impact on Russian History*, Indiana University Press, Bloomington, Indianapolis, 1987.

Hanes Travis III W., Sanello Frank, *Opium Wars: the Addiction of one Empire and the Corruption of Another*, Sourcebooks, Inc., Naperville, 2002.

Hannaford Ivan, *Race: the History of an Idea in the West*, Woodrow Wilson Centre Press, Washington D.C., 1996.

Hara Teruyuki, Matsuzato Kimitaka (eds.), *Empire and Society: New Approaches to Russian History*, Hokkaido University, Sapporo, 1997.

Hardt Michael, Negri Antonio, *Empire*, Harvard University Press, Cambridge MA, London, 2000.

Harrison Thomas, *Greeks and the Barbarians*, Routledge, New York, 2002.

Hartley Janet M., *Siberia. A History of the People*, Yale University Press, New Haven, London, 2014.

Haw Stephen G., *Marco Polo's China: a Venetian in the Realm of Kubilai Khan*, Routledge, London, New York, 2006.

Hawkins Freda, *Critical Years in Immigration: Canada and Australia Compared*, McGill-Queen's University Press, Montreal, Kingstone, 1991.

Hedlund Stefan, *Russian Path Dependence*, Routledge, London, New York, 2005.

Hildebrandt Berit, Gillis Carole (eds.), *Silk: Trade & Exchange along the Silk Roads between Rome and China in Antiquity*, Oxbow Books, Oxford, Philadelphia, 2017.

Hindess Barry, Hirst Paul Q., *Pre-Capitalist Mode of Production*, MacMillan, London, 1975.

Hirschman Charles, « The Origins and Demise of the Concept of Race », *Population and Development Review*, vol. 30, § 3, September 2004.

Hobson John M., *The Eastern Origins of Western Civilisation*, Cambridge University Press, New York, 2004.

Hodgson Godfrey, *The Myth of American Exceptionalism*, Sheridan Books, Ann Arbor, 2009.

Hoesli Éric, *L'épopée sibérienne. La Russie à la conquête de la Sibérie et du Grand Nord*, Éditions des Syrtes, Genève, 2018.

Hsu Madeline Y., *Dreaming of Gold, Dreaming of Home: Transnationalism and Migration between the United States and China, 1882-1943*, Stanford University Press, Stanford, 2000.

Hunczak Taras (ed.), *Russian Imperialism from Ivan the Great to the Revolution*, Rutgers University Press, New Brunswick, 1974.

Huttenback Robert A., *Racism and Empire. White Settlers and Colored Immigrants in the British Self-Governing Colonies 1830-1910*, Cornell University Press, Ithaca, London, 1976.

Huyse Philip, *La Perse antique*, Les Belles Lettres, Paris, 2005.

Isaac Benjamin, *The Invention of Racism in Classical Antiquity*, Princeton University Press, Princeton, 2004.

Jackson Peter, *The Mongols and the West, 1221-1410*, Routledge, London, New York, 2014 (first ed. 2005).

Jayasuriya Laksiri, Walker David, Gothard Jan (eds.), *Legacies of White Australia: Race, Culture, and Nation*, University of Western Australia Press, Crawley, 2003.

Jenkins Philip, *The Lost History of Christianity. The Thousand-Year Golden Age of the Church in the Middle East, Africa and Asia – and How it Died*, HarperCollins, New York, 2009.

Jennings Justin, *Globalizations and the Ancient World*, Cambridge University Press, Cambridge, 2010.

Jones Eric, *The European Miracle: Environments, Economies and Geopolitics in the History of Europe and Asia*, Cambridge University Press, Cambridge, 1981.

Jukes Geoffrey, *The Russo-Japanese War 1904-1905*, Osprey Publishing, Oxford, 2002

Kappeler Andreas, *La Russie empire multiethnique*, Institut d'Études Slaves, Paris, 1994.

Kappeler Andreas, *Russes et Ukrainiens, les frères inégaux. Du Moyen Âge à nos jours*, CNRS Éditions, Paris, 2022.

Kastan David Scott, *On Color*, Blackstone Publishing, New Haven, London, 2018.

Keevak Micheal, *Becoming Yellow: a Short History of Racial Thinking*, Princeton University Press, Princeton (NJ), 2011.

Kelly Christopher, *The End of Empire. Attila the Hun & the Fall of Rome*, W. W. Norton & Company, New York, London, 2009.

Khodarkovsky Michael, *Russia's Steppe Frontier: the Making of a Colonial Empire, 1500-1800*, Indiana University Press, Bloomington, Indianapolis, 2004.

Kim Hyun Jin, *The Huns, Rome and the Birth of Europe*, Cambridge University Press, Cambridge, New York, 2013.

Kindopp Jason, Hamrin Carol Lee (eds.), *God and Caesar in China. Policy Implications of Church-State Tensions*, Brookings Institution Press, Washington D.C., 2004.

Knowles Valerie, *Strangers at Our Gates: Canadian Immigration and Immigration Policy, 1540-2015*, Fourth Edition, Dundurn Press, Toronto, 2016.

Kotkin Stephen, *Defining Territories and Empires: from Mongol Ulus to Russian Siberia 1200-1800*, Slavic Research Center, 1996.

Kuper Adam, *The Reinvention of Primitive Society: Transformations of a Myth*, Routledge, New York, 2005.

Lai Him Mark, *Becoming Chinese American: a History of Communities and Institutions*, Rowman & Littlefield Publishers Inc., Altamira, Lanham, 2004.

Lai Walton Look, Tan Chee Beng (eds.), *The Chinese in Latin America and the Caribbean*, Brill, Leiden, 2010.

Lake Marilyn, Reynolds Harry, *Drawing the Global Colour Line: White Men's Countries and the Question of Racial Equality*, Melbourne University Publishing, Carlton, 2008.

Lamar Cecil, *Wilhelm II*, vol. 2 : *Emperor and Exile, 1900-1941*, University of North Carolina Press, Chapel Hill, 1996.

Landers Brian, *Empires Apart: a History of American and Russian Imperialism*, Pegasus Books, New York, 2011.

Landes David S., *The Wealth and Poverty of Nations: Why Some are So Rich and Some So Poor*, W. W. Norton & Co., New York, 1998.

Lantzeff George Vjatcheslau, Pierce Richard Austin, *Eastward to Empire: Exploration and Conquest on the Russian Open Frontier to 1750*, McGill-Queen's University Press, Montréal, London, 1973.

Laruelle Marlène, *Mythe aryen et rêve impérial dans la Russie du XIX^e siècle*, CNRS Éditions, Paris, 2005.

Lensen George Alexander, *Balance of Intrigue: International Rivalry in Korea and Manchuria 1884-1899*, vol. 1, University Presses of Florida, Tallahassee, 1982.

Lensen George Alexander, *Balance of Intrigue: International Rivalry in Korea and Manchuria 1884-1899*, vol. 2, University Presses of Florida, Tallahassee, 1982.

Lensen George Alexander, *The Russian Push Toward Japan: Russo-Japanese Relations*, Princeton University Press, Princeton, 1959.

Pete Làszló, *Un vecchio generale pacifista Istvàn Tùrr, "l'apostolo della Pace"*, Italianistica Debrecensiensis XXI-XXII, 2018.

Lee A. D., *Information and Frontiers: Roman Foreign Relations in Late Antiquity*, Cambridge University Press, Cambridge, New York, 1993.

Lefkowitz Mary R., MacLean Rogers Guy (eds.), *Black Athena Revisited*, The University of North Carolina Press, Chapel Hill NC, 1996.

Lefkowitz Mary R., *Not Out of Africa: How Afrocentrism Became an Excuse to Teach Myth as History*, New Republic and Basic Books, New York, 1996.

Lew-Williams Beth, *The Chinese Must Go. Violence, Exclusion, and the Making of the Alien in America*, Harvard University Press, Cambridge, 2018.

Lieven Dominic, *Empire: the Russian Empire and Its Rivals*, Yale University Press, New Haven, 2001.

Lim Susanna Soojung, *China and Japan in the Russian Imagination 1685-1922. To the Ends of the Orient*, Routledge, London, New York, 2013.

Lincoln W. Bruce, *The Conquest of a Continent. Siberia and the Russians*, Random House, New York, 1994.

Loi Salvatore, « Stefano Türr », *Mediterranean Studies*, vol. 1 : *1989, Iberia & the Mediterranean*, pp. 109-120.

Lorge Peter A., *Chinese Martial Arts. From Antiquity to the Twenty-First Century*, Cambridge University Press, Cambridge, 2012.

Lörincz László, *Histoire de la Mongolie des origines à nos jours*, trad. Imre Szabics et Vilmos Bárdosi, Horvath, Paris, 1984.

Lovell Julia, *The Opium War. Drugs, Dreams and the Making of China*, Picador, Basingstoke, Oxford, 2011.

Lukin Alexander, *The Bear Watches the Dragon: Russia's Perceptions of China and the Evolution of Russian-Chinese Relations since the Eighteenth Century*, M. E. Sharpe, New York, 2003.

Mackerras Colin, *Western Images of China*, Oxford University Press, Hong Kong, Oxford, New York, 1989.

Maddison Angus, *The World Economy*, OECD Publishing, Development Centre Studies, Paris, 2006.

Madsen Deborah L., *American Exceptionalism*, University Press of Mississipi, Jackson, 1998.

Maenchen-Helfen Otto J., *The World of the Huns*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, London, 1973.

Maggs Barbara Widenor, *Russia and "le Rêve Chinois": China in Eighteenth-century Russian Literature*, Voltaire Foundation in association with Liverpool University Press, Oxford University Studies in The Enlightenment, Oxford, 1984.

Mancall Mark, *Russia and China: their Diplomatic Relations to 1728*, Harvard University Press, Cambridge, 1971.

Marchetti Gina, *Romance and the Yellow Peril: Race, Sex, and Discursive Strategies in Hollywood Fiction*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, London, 1994.

Marks Steven Gary, *Road to Power: the Trans-Siberian Railroad and the Colonization of Asian Russia, 1850-1917*, Cornell University Press, Ithaca, N.Y., 1991

Marshall Robert, *Storm from the East: From Ghengis Khan to Kubilai Khan*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, 1993.

Martens Jeremy C., *Empire and Asian Migration. Sovereignty, Immigration, Restriction and Protest in the British Settler Colonies, 1888-1907*, UWAP, Crawley, 2018.

Martin Janet, *Medieval Russia 980-1584*, 2nd ed., Cambridge University Press, Cambridge, 2007.

Martin Janet, *Treasure of the Land of Darkness*, Cambridge University Press, Cambridge, 1986.

Mattingly David J., *Imperialism, Power, and Identity: Experiencing the Roman Empire*, Princeton University Press, Princeton, Oxford, 2011.

Maunier René, *The Sociology of the Colonies: an Introduction to the Study of Race Contact*, part 1, Routledge, Abingdon, 1949 (reprinted 2007).

May Timothy, *The Mongol Conquest in World History*, Reaktion Books Ltd, London, 2012.

Mayer Ruth, *Serial Fu Manchu: the Chinese Supervillain and the Spread of Yellow Peril Ideology*, Temple University Press, Philadelphia, 2014.

Mc Laughlin Raoul, *Rome and the Distant East Trade Routes to the Ancient Lands of Arabia, India and China*, Continuum, London, 2010.

McOmie William, *The Opening of Japan, 1853-1855. A Comparative Study of the American, British, Dutch and Russian Naval Expedition to Compel the Tokugawa Shogunate to Conclude Treaties and Open Ports to Their Ships in the Years 1853-55*, Global Oriental, Folkestone, Kent, 2006.

Memmi Albert, *Le Racisme, Description, Definition, Traitement*, Gallimard, Paris, 1994.

Miller Chris, *We Shall Be Masters. Russian Pivots to East Asia from Peter the Great to Putin*, Harvard University Press, Cambridge, 2021.

Miller Gwenn A., *Kodiak Kreol: Communities of Empire in Early Russian America*, Cornell University Press, Ithaca, 2010.

Millward James A., *Eurasian Crossroads: a History of Xinjiang*, Columbia University Press, New York, 2007.

Milosevitch Nicolas, *Dostoïevski penseur*, trad. Laurence Koltirine et Zorica Hadji-Vidoïkovitch, L'Âge d'Homme, Lausanne, 1988.

Minamiki George, *The Chinese Rites Controversy: From its Beginning to Modern Times*, Loyola University Press, Chicago, 1985.

Momigliano Arnaldo, *Secondo contributo alla storia degli studi classici*, Edizioni di Storia e Letteratura, Roma, 1984.

Monahan Erika, *The Merchants of Siberia. Trade in Early Modern Eurasia*, Cornell University Press, Ithaca, London, 2016.

Monnier Luc, *Étude sur les origines de la guerre de Crimée*, Librairie Droz, Paris, 1957.

Morison Toni, *Playing in the Dark: Whiteness and the Literary Imagination*, Vintage Books, New York, 1990.

Mungello David E. (ed.), *The Chinese Rites Controversy: its History and Meaning*, Steyler Verlag, Nettetal, 1994 (Monumenta Serica Institute XXXIII).

Mungello David E., *The Great Encounter of China and the West, 1500-1800*, Rowman & Littlefield Publishers Inc., Oxford, 1999.

Mungello David E. *Curious Land: Jesuit Accommodation and the Origins of Sinology*, University of Hawaii Press, Honolulu, 1985.

Naumov Igor V., *The History of Siberia*, Routledge, Abingdon, 2006.

Némo Philippe, *Qu'est-ce que l'Occident ?*, PUF, Paris, 2004.

O'Leary Brendan, *The Asiatic Mode of Production. Oriental Despotism, Historical Materialism and Indian History*, Basil Blackwell Ltd, Oxford, 1989.

Omi Michael, Winant Howard, *Racial Formation in the United States*, Routledge, New York, 2014.

Oskanian Kevork, *Russian Exceptionalism between East and West: the Ambiguous Empire*, Palgrave Macmillan, Cham, 2021.

Ostrowski Donald, *Muscovy and the Mongols: Cross-Cultural Influences on the Steppe Frontier, 1304-1589*, Cambridge University Press, Cambridge, 1998.

Ostrowski Donald, *Russia in the Early Modern World: the Continuity of Change*, Rowman & Littlefield, London, 2022.

Paine Sarah C. M., *Imperial Rivals. China, Russia, and their Disputed Frontier*, M. E. Sharpe, New York, London, 1996.

Paine Sarah C. M., *The Sino-Japanese War of 1894-1895: Perceptions, Power, And Primacy*, Cambridge University Press, Cambridge, 2005.

Park Alyssa M., *Sovereignty Experiments Korean Migrants and the Building of Borders in Northeast Asia, 1860-1945*, Cornell University Press, Ithaca, 2019.

Paulès Xavier, *L'opium. Une passion chinoise (1750-1950)*, Payot, Paris, 2011.

Pavé François, *Le péril jaune à la fin du XIXe siècle. Fantasme ou réalité ?*, L'Harmattan, Paris, 2013.

Peace Richard, *« Oblomov »: a Critical Examination of Goncharov's Novel*, University of Birmingham Press, Birmingham, 1991.

Peffer George Anthony, *If They Don't Bring Their Women Here: Chinese Female Immigration Before Exclusion,* Urbana, University of Illinois Press, 1999.

Perl Lila, *To the Golden Mountain: the Story of the Chinese who Built the Transcontinental Railroad*, Benchmark Books, New York, 2003.

Pernoud Régine, *La reine blanche*, Albin Michel, Paris, 1972.

Peyrefitte Alain, *Quand la Chine s'éveillera… : … le monde tremblera*, Fayard, Paris, 1973.

Piana Elena, *The Yellow Danger*, Società Italiana di Storia Militare, 2015, <http://www.societaitalianastoriamilitare.org/COLLANA%20SISM/Elena%20Piana%20The%20Yellow%20Danger.pdf> [Consulté en ligne le 07/10/2020].

Piouffre Gérard, *La guerre russo-japonaise sur mer*, Marines Éditions, Nantes, 1999.

Plokhy Serhii, *Lost Kingdom. The Quest for Empire and the Making of the Russian Nation. From 1470 to the Present*, Basic Books, New York, 2017.

Plokhy Serhii, *The Origins of the Slavic Nations: Premodern Identities in Russia, Ukraine, and Belarus*, Cambridge University Press, Cambridge, 2006.

Plokhy Serhii, *Ukraine and Russia: Representations of the Past*, University of Toronto Press, Toronto, 2008.

Plokhy Serhii, *Unmaking Imperial Russia: Mykhailo Hrushevsky and the Writing of Ukrainian History*, University of Toronto Press, Toronto, 2005.

Poliakov Léon, *Histoire de l'antisémitisme : de Mahomet aux Marranes*, vol. 2, Calmann-Lévy, Paris, 1961.

Poliakov Léon, *Le mythe aryen. Essai sur les sources du racisme et des nationalismes*, Calmann-Lévy, Paris, 1971.

Pomeranz Kenneth, *The Great Divergence: China, Europe, and the Making of the Modern World Economy*, Princeton University Press, Princeton, 2000.

Preston Diana, *The Boxer Rebellion. The Dramatic Story of China's War on Foreigners that Shook the World in the Summer of 190*0, Walker & Company, New York, 2000.

Pubblici Lorenzo, *Dal Caucaso al Mar D'Azov. L'impatto dell'invasione mongola in Caucasia fra nomadismo e società sedentaria (1204-1295)*, Firenze University Press, Firenze, 2018.

Purcell Victor, *The Boxer Uprising. A Background Study*, Cambridge University Press, Cambridge, 1963.

Rayfield Donald, *The Dream of Lhasa: the Life of Nikolay Przhevalsky (1839-1888), Explorer of Central Asia*, Paul Elek, London, 1976.

Riasanovsky Nicholas V., *Storia della Russia*, trad. Francesco Saba Sardi, Bompiani, Milano, 2013.

Richards Jeffrey, *China and the Chinese in Popular Film: From Fu Manchu to Charlie Chan*, I. B. Tauris, London, New York, 2017.

Richardson Peter, *Chinese Mine Labour in the Transvaal*, MacMillan Press LTD, London, Basingstoke, 1982.

Ross Catriona, *Unsettled Imaginings: Australian Novels of Asian Invasion*, PhD Thesis, University of Tasmania, April 2008.

Rossabi Morris, *Modern Mongolia: From Khans to Commissars to Capitalists*, 1st edition, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, London, 2005.

Rossabi Morris, *The Mongols and Global History*, W. W. Norton, New York, London, 2011.

Rouche Michel, *Attila. La violence nomade*, Fayard, Paris, 2009.

Rowe William T., *China's Last Empire: the Great Qing*, The Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge MA, London, 2009.

Rowell Stephen C., *Lithuania Ascending: a Pagan Empire Within East-Central Europe, 1295-1345*, Cambridge University Press, Cambridge, 1994.

Rutherford Jennifer, *The Gauche Intruder: Freud, Lacan and the White Australian Fantasy*, Melbourne University Press, Australia, 2000.

Sabattini Mario, Santangelo Paolo, *Storia universale. Storia della Cina*, vol. 26, RCS Corriere della Sera, Milano, 2004.

Sabol Steven, *The Touch of Civilization: Comparing American and Russian Internal Colonization*, University Press of Colorado, Boulder, 2017.

Saïd Edward W., *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, trad. Catherine Malamoud, Éditions du Seuil, 3e édition, Paris, 2003.

Salmon Pierre, *Le racisme devant l'histoire, 3e édition*, Éditions Labor, Bruxelles, 1990.

Sartre Maurice, *D'Alexandre à Zénobie : histoire du levant antique, IVe siècle avant Jésus-Christ-IIIe siècle après Jésus-Christ*, Librairie Arthème Fayard, Paris, 2001.

Savelli Dany (éd.), *La guerre russo-japonaise. Faits et imaginaires*, Éditions Kailash, Paris, 2005 (Carnets de l'exotisme 5).

Savelli Dany (éd.), *Le Japon en Russie : imaginaire, savoir, conflits et voyages*, Université Jean-Jaurès, Toulouse, 2011 (Slavica Occitania 33).

Sawer Marian, *Marxism and the Question of the Asiatic Mode of Production*, Martinus Nijoff, The Hague, 1977.

Saxton Alexander, *The Indispensable Enemy: Labor and the Anti-Chinese Movement in California*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, London, 1971.

Schimmelpenninck van der Oye David, *Russian Orientalism. Asia in Russian Mind from Peter the Great to the Emigration*, Yale University Press, New Haven, London, 2010.

Schimmelpenninck van der Oye David, *Towards the Rising Sun. Russian Ideologies of Empire and the Path to War with Japan*, Northern Illinois University Press, DeKalb, 2001.

Schultz-Naumann Joachim, *Unter Kaisers Flagge, Deutschlands Schutzgebiete im Pazifik und in China einst und heute*, Universitas Verlag, Munich, 1985.

Selart Anti, *Livonia, Rus' and the Baltic Crusades in the Thirteenth Century*, Brill, Online collection, 2015.

Settis Salvatore (ed.), *I Greci. storia, cultura, arte, società*, vol. 1 : *Noi e i Greci*, Einaudi Editore, Torino, 1996.

Shah Nayan, *Contagious Divides: Epidemics and Race in San Francisco's Chinatown*, University of California Press, Berkeley, 2001.

Silbey David J., *The Boxer Rebellion and the Great Game in China*, Hill & Wang, New York, 2012.

Sneath David, Kaplonski Christopher (eds.), *The History of Mongolia,* vol. 2, part III, Global Oriental LTD, Folkestone, 2010.

Sneath David, Kaplonski Christopher (eds.), *The History of Mongolia*, 3 vols., Global Oriental LTD, Folkestone, 2010.

Sneath David, *The Headless State: Aristocratic Orders, Kinship Society, and Misrepresentations of Nomadic Inner Asia*, Columbia University Press, New York, 2007.

Snow Philip, *China and Russia: Four Centuries of Conflict and Concord*, Yale University Press, New Haven, 2023.

Snowden Frank M. Jr., *Before Color Prejudice: the Ancient View of Blacks*, Harvard University Press, Cambridge (Mass), 1983.

Snowden Frank M. Jr., *Blacks in Antiquity. Ethiopians in the Greco-Roman Experience*, Harvard University Press, Cambridge (Mass), 1970.

Soucek Svat, *A History of Inner Asia*, Cambridge University Press, Cambridge, 2000.

Souyri Pierre-François, *Nouvelle histoire du Japon*, Perrin, Lonrai, 2010.

Spence Jonathan D., *God's Chinese Son. The Taiping Heavenly Kingdom of Hong Xiuquan*, W. W. Norton & Company, New York, London, 1996.

Spence Jonathan D., *The Memory Palace of Matteo Ricci*, Viking Press, New York, 1984.

Stanziani Alessandro, *After Oriental Despotism. Eurasian Growth in a Global Perspective*, Bloomsbury, London, 2014.

Stanziani Alessandro, *Eurocentrism and the Politics of Global History*, Palgrave McMillan, Cham, 2018.

Stanziani Alessandro, *Les entrelacements du monde. Histoire globale, pensée globale xvi^e^-xxi^e^ siècles*, CNRS Éditions, Paris, 2018.

Stephan John J., *The Russian Far East: a History*, Standford University Press, Standford, 1994.

Sumiya Mikio, *Social Impact of Industrialization in Japan*, Japanese National Commission of UNESCO, Tokyo, 1963.

Sunderland Willard, *Taming the Wild Field. Colonization and Empire on the Russian Steppe*, Cornell University Press, New York, 2004.

Sung Betty Lee, *The Story of the Chinese in America*, Collier Books, New York, 1975.

Taguieff Pierre-André, *Le racisme,* Flammarion, Dominos, Paris, 1997.

Tchen John Kuo Wei, Yeats Dylan, *Yellow Peril! An Archive of Anti-Asian Fear*, Verso Books, 2014.

Thompson E. A., *The Huns*, Wiley-Blackwell Publishing, Hoboken NJ, 1999.

Thompson Lloyd A., *Romans and Blacks*, Routledge, Oklahoma University Press, London, Oklahoma, 1989.

Thompson Richard Austin, *The Yellow Peril, 1890-1924*, Ph.D. dissertation, University of Wisconsin, 1957.

Tillet Lowell, *The Great Friendship. Soviet Historians on the Non-Russian Nationalities*, Chapel Hill, NC, 1969.

Todorov Tzvetan, *On Human Diversity. Nationalism, Racism, and Exotism in French Thought*, Harvard University Press, Cambridge (MA), London, 1993.

Trevor-Roper Hugh R., *The Rise of Christian Europe*, Thames and Hudson, London, 1965.

Trocki Carl A., *Opium, Empire and the Global Political Economy: a Study of the Asian Opium Trade, 1750-1950*, Routledge, London, New York, 1999.

Tucker William H., *The Science and Politics of Racial Research*, University of Illinois Press, Indiana, 1994.

Urbainczyk Theresa, *Slave Revolts in Antiquity*, Routledge, London, New York, 2008.

Urbansky Sören, *Beyond the Steppe Frontier. A History of the Sino-Russian Border*, Princeton University Press, Princeton, Oxford, 2020.

Van Binsbergen Wim M. (ed.), *Black Athena Comes of Age: Towards a Constructive Re-Assessment*, Lit Verlag, Berlin, 2011.

Van Staen Christophe, *La Chine au prisme des Lumières françaises*, Académie Royale de Belgique, Bruxelles, 2016.

Vernadsky George V., *The Mongols and Russia*, Yale University Press, New Haven, 1953.

Vernant Jean-Pierre, *Les origines de la pensée grecque*, PUF, Paris, 1962.

Vinkovetsky Ilya, *Russian America: an Overseas Colony of a Continental Empire, 1804-1867*, Oxford University Press, Oxford, 2011.

Vlassopoulos Kostas, *Beyond Greeks and Barbarians*, Cambridge University Press, Cambridge, 2013.

Vlassopoulos Kostas, *Unthinking the Greek Polis. Ancient Greek History beyond Eurocentrism*, Cambridge University Press, Cambridge, 2007.

Voorheis Peter, *The Perception of Asiatic Nomads in Medieval Russia: Folklore, History and Historiography*, PhD dissertation, Indiana University, 1982.

Walker David, *Anxious Nation: Australia and the Rise of Asia, 1850-1939*, The University of Queensland Press, St- Lucia, Queensland, 1999.

Wallerstein Immanuel Maurice, *Unthinking Social Science: the Limits of Nineteenth-century Paradigms, Second Edition with a New Preface*, Temple University Press, Philadelphia, 2001.

Wang Dong, *China's Unequal Treaties. Narrating National History*, Lexington Books, Lanham, 2005.

Ward W. Peter, *White Canada Forever: Popular Attitudes and Public Policy Toward Orientals in British Columbia*, 3rd ed., McGill-Queen's University Press, Montréal, 2002.

Wei William, *Asians in Colorado: a History of Persecution and Perseverance in the Centennial State*, University of Washington Press, Seattle, London, 2016.

West Martin L., *The East Face of Helicon: West Asiatic Elements in Greek Poetry and Myth*, Clarendon Press, Oxford, 1997.

Whittaker C. R., *Rome and its Frontiers: the Dynamics of Empire*, Routledge, London, New York, 1994.

Widmer Erik, *The Russian Ecclesiastical Mission in Peking During the Eighteenth Century*, Harvard University Press, Cambridge MA, 1976.

Wieviorka Michel, *Le racisme, une introduction*, La Découverte, Syros, Paris, 1998.

Willard Myra, *History of the White Australia Policy to 1920, 2nd edition*, Frank Cass & Co. Ltd., London, 1967.

Williams Lucy, *Convicts in the Colonies: Transportation Tales from Britain to Australia*, Pen & Sword History, Yorkshire, Philadelphia, 2019.

Winant Howard, *The World Is a Ghetto: Race and Democracy Since World War II*, Basic Books, New York, 2001.

Witzenrath Christoph, *Cossacks and the Russian Empire, 1598-1725: Manipulation, Rebellion and Expansion Into Siberia*, Routledge, Abingdon, 2007.

Wolf Eric R., *Europe and the People without History*, University of California Press, Berkeley, 1982.

Wood Alan, *Russia's Frozen Frontier A History of Siberia and the Russian Far East 1581-1991*, Bloomsbury Academic, New York, 2011.

Wood Frances, *Did Marco Polo go to China?*, Secker and Warburg, London, 1995.

Wu William F., *The Yellow Peril: Chinese Americans in American Fiction, 1850-1940*, Archon Books, Hamden, Connecticut, 1982.

Xiang Langxin, *The Origins of the Boxer War. A Multinational Study*, Routledge, London, New York, 2003.

Yang Michelle Murray, *American Political Discourse on China*, Routledge, New York, 2017.

Yule Henry, *Cathay and the Way Thither*, 2nd edition, vol. 1, The Hakluyt Society, London, 1915.

Yung Judy, Chang Gordon H., Lai Him Mark (ed.), *Chinese American Voices: From the Gold Rush to the Present*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, 2006.

Yung Judy, *Unbound Feet: a Social History of Chinese Women in San Francisco*, University of California Press, Berkeley, 1995.

Zanker Paul, *Augusto e il potere delle immagini*, trad. Flavio Cuniberto, Einaudi, Torino, 1989.

Zarrow Peter, *China in War and Revolution 1895-1949*, Routledge, Abingdon & New York, 2005.

V Littérature secondaire en russe

Алексеев Павел Викторович, *Ф.М. Достоевский и Восток. Монография*, Горно-Алтайск Библиотечно-издательский центр ГАГУ, Горно-Алтайск, 2017.

Анча Дмитрий Алексеевич, Мизь Нелли, *Китайская диаспора во Владивостоке : страницы истории*, Дальнаука, Владивосток, 2015.

Афанасьев Павел Юрьевич, *Золото Приамурья*, Издательство им. Сабашниковых, Москва, 2006.

Ашукин Н. (сост.), *Валерий Брюсов в автобиографических записях, письмах, воспоминаниях современников и отзывах критики*, Издательство Федерация, Москва, 1929.

Беляева Н. А., Троицкая Н. А. (сост.), *Таможня на Тихом Океане. Документы и материалы*. Выпуск 5. Таможня в Забайкалье 1862-1926 гг., ВФ РТА, Владивосток, 2008.

Благодер Юлия Гариевна, «Россия и Китай: Практика двусторонней дипломатии (xvii - xviii вв.)», *Ученые записки казанского университета. Серия гуманитарные науки*, Том 152, кн. 3, ч. 1, 2010.

Гаврилов Дмитрий Васильевич, *Горнозаводской Урал xvii-xx вв.: избранные труды*, Российская академия наук, Уральское отделение, Институт истории и археологии [и др.], Екатеринбург, 2005.

Герасимов Илья (Под ред.), *Новая имперская история северной Евразии, часть 2. Балансирование имперской ситуации xviii-xx вв.*, Библиотека журнала « Ab Imperio », Казань, 2017.

Герасимов Илья, Могильнер Марина, Глебов Сергей, *Новая имперская история северной Евразии, часть 1 Конкурирующие проекты самоорганизации VII - xvii вв.*, Библиотека Журнала 'Ab Imperio', Казань, 2017.

Горский Антон А., *Средневековая Русь. О чем говорят источники*, Издательство Ломоносовъ, Москва, 2016.

Греков Борис Дмитриевич, Якубовский Александр Юрьевич, *Золотая Орда и ее падение*, Издательство Академии наук СССР, Москва и Ленинград, 1950.

Гринёв Андрей Вальтерович, *Аляска под крылом двуглавого орла*, Академия, Москва, 2016.

Гумилёв Лев Николаевич, *Древняя Русь и великая степь*, Мысль, 1989.

Дамдинов Дашинима Галданович, *О предках Гантимуровых (титулованных князей и дворян по московскому списку)*, Тайфун, Чита, 2005.

Дацышен Владимир Григорьевич, *Изучение истории Китая в Российской Империи: монография*, Проспект, Москва, 2015.

Дацышен Владимир Григорьевич, *История русско-китайских отношений (1618-1917)*, Издательство БГПУ, Благовещенск, 2004.

Дацышен Владимир Григорьевич, *История российско-китайских отношений в конце xix-начале XX вв.*, Издательство Директ-Медиа, Москва, 2014.

Дацышен Владимир Григорьевич, *Новая история Китая*, Издательство Благовещенский Государственный Педагогический Университет, Благовещенск, 2004.

Демидова Наталья Федоровна, Мясников Владимир Степанович, *Русско-китайские отношения в xvii веке: материалы и документы*, Том 1, Наука, Москва, 1969.

Дятлов Виктор Иннокентевич, Гузей Яна Сергеевна, Сорокина Татьяна Николаевна, *Китайский погром. Благовещенская « Утопия » 1900 года в оценке современников и потомцов*, Нестор-История, Санкт-Петербург, 2020.

Дятлов Виктор Иннокентьевич (под ред.), *Восток России: миграции и диаспоры в переселенческом обществе. Рубежи xix - xx и xx - xxi веков*, Оттиск, Иркутск, 2011.

Дятлов Виктор Иннокентьевич, Григоричев Константин Вадимович (под ред.), *Переселенческое общество Азиатской России : миграции, пространства. Рубежи XIX - XX и XX - XXI веков*, Оттиск, Иркутск, 2013.

Дятлов Виктор Иннокентьевич (под ред.), *Миграции и диаспоры в социокультурном, политическом и экономическом пространстве Сибири. Рубежи XIX - XX и XX XXI веков*, Оттиск, Иркутск, 2010.

Дятлов Виктор Иннокентьевич (под ред.), *Местные сообщества, местная власть и мигранты в Сибирии на рубежах XIX - XX и XX - XXI веков*, Оттиск, Иркутск, 2012.

Дятлова Елена В., *Историческая Динамика Представлений о Китайских Торговцах, Предпринимательстве и Деловой Культуре в Позднеимперской и Современной России*, Изд-во ИГУ, Иркутск, 2013.

Зиновьев Василий Павлович, *Очерки социальной истории индустриальной Сибири. XIX - начало XX в.*, Издательство Томского Универитета, Томск, 2009.

Кондратенко Роберт Владимирович, *Манзовская война : Дальний Восток 1868 г.*, Издательство Остров, Санкт-Петербург, 2004.

Крушанов Андрей Иванович (под ред.), *История Дальнего Востока СССР в эпоху феодализма и капитализма (XVII в. февраль 1917 г.)*, Наука, Москва, 1991.

Ларин Александр Георгиевич, *Китайцы в России вчера и сегодня*, Муравей, Москва, 2003.

Маркова Нина Анатольевна, *Дальневосточная золотодобывающая промышленность и ее влияние на освоение региона (вторая половина XIX в. - 1917 г.)*, Автореферат на соискание ученой степени кандидата исторических наук, Хабаровск, 2007.

Мясников Владимир Степанович, *Империя Цин и русское государство в XVII в.*, Хабаровское Книжное Издательство, Хабаровск, 1987.

Нестерова Елена Ивановна, *Русская администрация и китайские мигранты на Юге Дальнего Востока России (Вторая половина XIX - начало XX вв.)*, Издательство Дальневосточного Университета, Владивосток, 2004.

Пак Борис Дмитриевич, *Корейцы в Российской Империи*, Международный центр кореееведения МГУ, Иркутский государственный педагогический институт, Иркутск, 1994.

Петров Александр Иванович, *История китайцев в России 1856-1917 годы*, Российская академия наук, Дальневосточное отделение, Институт истории, археологии и этнографии народов Дальнего Востока, Береста, 2003.

Плетнева Светлана, *Половцы*, Издательство Ломоносов, Москва, 2010.

Позняк Татьяна Зиновьевна, *Иностранные подданные в городах Дальнего Востока России (вторая половина XIX - начало XX вв.)*, Дальнаука, Владивосток, 2004.

Ремнев Анатолий Викторович, *Россия Дальнего Востока. Имперская география власти XIX - начало XX вв.*, Издательство Омского Государственного Университета. Омск, 2004.

Ремнев Анатолий Викторович, *Сибирь в имперской географии власти XIX - начала XX веков*, Издательство Омского Государственного Университета, Омск, 2015.

Рыбаков Борис А., *Из истории культуры древней Руси*, Издательство Московского Университета, Москва, 1984.

Самойлов Николай Анатольевич, *Россия и Китай в XVIII - начале XX вв. Тенденции, формы и стадии социокультурного взаимодействия*, Издательский Дом Санкт-Петербургский Государственный Университет, Санкт-Петербург, 2010

Семевский Василий Иванович, *Рабочие на сибирских золотых промыслах: историческое исследование, Том 1*, Издание И. М. Сибиряков, Санкт-Петербург, 1898.

Семевский Василий Иванович, *Рабочие на сибирских золотых промыслах: историческое исследование, Том 2*, Издание И. М. Сибиряков, Санкт-Петербург, 1898.

Скачков Петр Емельянович, Мясников Владимир Степанович (под ред.), *Русско-китайские отношения 1689-1916: официальные документы*, Институт Китаеведения, Издательство Восточной Литературы, Москва, 1958.

Скржинская Елена Ч., *Русь, Италия и Византия в Средневековье*, Издательство Алетейя, Санкт-Петербург, 2000.

Скрынников Руслан Г., *Сибирская экспедиция Ермака*, Наука Сибирское отд-ние, Новосибирск, 1982.

Соломин Александр Владимирович, *Князья Гантимуровы*, Старая Басманная, Москва, 2013.

Толочко Петр, *Кочевые народы степей и Киевская Русь*, Алетейя, 2017.

Юргенсон Георгий Александрович (под. ред.), *Геологические исследования и горно-промышленный комплекс Забайкалья*, Наука, Новосибирск, 1999.

Яскина Галина Сергеевна, *История Монголии. XX век*, ИВ РАН, Москва, 2007.

VI Articles et chapitres dans des ouvrages collectifs

Adam Jean-Michel, Combettes Bernard, Maingueneau Dominique, Moirand Sophie, Achard-Bayle Guy, « Textes/Discours et Co(n)textes. Entretiens avec Jean-Michel Adam, Bernard Combettes », *Pratiques: linguistique, littérature, didactique*, § 129-130, 2006.

Adda Iacopo, Lin Yuexin Rachel, « Geopolitics in Glass Cases: Nationalist Narratives on Sino-Russian Relations in Chinese Border Museums », *Europe-Asia Studies*, vol. 74, § 6, 2022.

Adda Iacopo, « Memory Erasure of Trans-Imperial History in the City of Nerchinsk », *Imperial and Global Forum*, 30 March 2020 <https://imperialglobalexeter.com/tag/iacopo-adda/> [Consulté en ligne le 01/11/2022].

Adda Iacopo, « Sino-Russian Relations through the Lens of Russian Border History Museums: the Nerchinsk Treaty and its Problematic Representation », *Eurasian Geography and Economics*, vol. 62, § 5-6, 2021.

Aigle Denise, « De la "non-négociation" à l'alliance inaboutie : réflexions sur la diplomatie entre les Mongols et l'Occident », *Oriente Moderno*, vol. 88, § 2, 2008.

Airapetov Oleg R., « The Russian Army's Fatal Flaws », in John W. Steinberg, Bruce W. Menning, David Schimmelpenninck van der Oye, David Wolff, Shinji Yokote, *The Russo-Japanese War in Global Perspective. World War Zero*, Brill, Leiden, Boston, 2005.

Iikura Akira, « The Precursors of the Yellow Peril Theories: Mikhail Bakunin and Charles Pearson », *RIAD Bulletin*, § 3, March 1995.

Amacher Korine, « Mikhail N. Pokrovsky and Ukraine: a Normative Marxist between History and Politics », *Ab Imperio*, vol. 1, 2018.

Andreoni Helen, « Olive or White? The Colour of Italians in Australia », *Journal of Australian Studies*, vol. 27, § 77, 2003.

Artemyev Aleksander Rudolfovich, « The Gantimurov Princes in Russian Service », *Journal de la Societe Finn-Ougrienne*, vol. 84, § 7, 1992.

Atwood Christopher P., « Huns and Xiōngnú: New Thoughts on an Old Problem », in Brian J. Boeck, Russell E. Martin, Daniel Rowland, *Dubitando: Studies in History and Culture in Honor of Donald Ostrowski*, Cambridge University Press, Cambridge, 2012.

Aust Martin, « Rossia Siberica: Russian-Siberian History Compared to Medieval Conquest and Modern Colonialism », *Review (Fernand Braudel Center)*, vol. 27, § 3, 2004.

Balsamo Jean, « Les premières relations des Missions de la Chine et leur réception française (1556-1608) », *Nouvelle Revue du xvi^e Siècle*, vol. 16, § 1, Extrême Orient, 1998.

Bartlett Rosamund, « Japonisme and Japanophobia: the Russo-Japanese War in Russian Cultural Consciousness », *The Russian Review*, vol. 67, § 1, 2008.

Bassin Mark, « Expansion and Colonialism on the Eastern Frontier: Views of Siberia and the Far East in pre-Petrine Russia », *Journal of Historical Geography*, vol. 14, § 1, 1988.

Bassin Mark, « Inventing Siberia: Visions of the Russian East in the Early Nineteenth Century », *The American Historical Review*, vol. 96, § 3, 1991.

Bassin Mark, « Russia between Europe and Asia: the Ideological Construction of Geographical Space », *Slavic Review*, vol. 50, § 1, 1991.

Bassin Mark, « The Russian Geographical Society, the "Amur Epoch", and the Great Siberian Expedition 1855-1863 », *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 73, § 2, 1983.

Bastid Paul, « Montesquieu et les Jésuites », in *Actes du Congrès Montesquieu réuni à Bordeaux du 23 au 26 mai 1955 pour commémorer le deuxième centenaire de la mort de Montesquieu*, Delmas, Bordeaux, 1956.

Becker Seymour, « Russia between East and West: the Intelligentsia, Russian National Identity and the Asian Borderlands », *Central Asian Survey*, vol. 10, § 4, 1991.

Bedford C. H., « Dmitry Merezhkovsky, the Intelligentsia, and the Revolution of 1905 », *Canadian Slavonic Papers*, vol. 3, § 1, 1958.

Befu Harumi, « Japanese Transnational Migration in Time and Space: an Historical Overview », in Nobuko Adachi (ed.), *Japanese and Nikkei at Home and Abroad. Negotiating Identities in a Global World*, Cambria Press, Amherst (NY), 2010.

Berrendonner Alain, « Connecteurs pragmatiques et anaphores », *Cahiers de Linguistique Française*, § 5, Genève, 1983.

Bilz-Leonhardt Marlies, « Deconstructing the Myth of the Tatar Yoke », *Central Asian Survey*, vol. 27, § 1, 2008.

Biran Michal, « The Mongol Empire: the State of the Research », *History Compass*, vol. 11, § 11, 2013.

Blue Gregory, « Gobineau on China: Race Theory, the "Yellow Peril", and the Critique of Modernity », *Journal of World History*, vol. 10, § 1, Spring 1999.

Bonacich Edna, « Asian Labor in the Development of California and Hawaii », in Lucie Cheng, Edna Bonacich (eds.), *Labor Immigration under Capitalism. Asian Workers in the United States before World War II*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, 1984.

Bonacich Edna, « Some Basic Facts: Patterns of Asian Immigration and Exclusion », in Lucie Cheng, Edna Bonacich (eds.), *Labor Immigration under Capitalism. Asian Workers in the United States before World War II*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, 1984.

Bonacich Edna, « United States Capitalist Development: a Background to Asian Immigration », in Lucie Cheng, Edna Bonacich (eds.), *Labor Immigration under Capitalism. Asian Workers in the United States before World War II*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, 1984.

Boodberg Peter A., « Marginalia to the Histories of the Northern Dynasties », *Harvard Journal of Asiatic Studies*, vol. 4, § 3/4, December 1939.

Botton Beja Flora, « La persecución de los Chinos en México », *Estudios de Asia y Africa*, vol. 43, § 2 (136), 2008.

Boulle Pierre H., « François Bernier and the Origins of the Modern Concept of Race », in Sue Peabody, Tyler Stovall (eds.), *The Color of Liberty: Histories of Race in France*, Duke University Press, Durham, London, 2003.

Brătianu Gheorghe I., « La mer Noire, plaque tournante du trafic international à la fin du Moyen Âge », *Revue historique du sud-est européen*, vol. 21, 1944.

Briant Pierre, « Histoire et idéologie. Les Grecs et la "décadence perse" », *Annales Littéraires de l'Université de Besançon*, vol. 377, § 1, 1989.

Broadberry Stephen N., Guan Hanhui, Li David D., « China, Europe and the Great Divergence: a Study in Historical National Accounting, 980-1850 », *The Journal of Economic History*, vol. 78, § 4, 2018.

Brodsky Alexander, « Ideology or Ontology? Metaphysical Premises of P. Chaadaev's Argument with Slavophiles », *American Scientific Journal*, vol. 6, § 6, 2016.

Browning Robert, « Greeks and Others: From Antiquity to the Renaissance » in Thomas Harrison, *Greeks and Barbarians*, Routledge, New York, 2002.

Bueno André, « Roman Views of the Chinese in Antiquity », *Sino-Platonic Papers*, § 261, May 2016.

Bulfin Ailise, « "To Arms!" : Invasion Narratives and Late-Victorian Literature », *Literature Compass*, vol. 12, § 9, 2015.

Bulfin Ailise, « Guy Boothby and the "Yellow Peril": Representations of Chinese Immigrants in British Imperial Spaces in the Late-Nineteenth Century », *Australasian Journal of Victorian Studies*, vol. 1, § 20, 2015.

Burgersdijk Diederik, « Creating the Enemy: Ammianus Marcellinus' Double Digression on Huns and Alans (Res Gestae 31.2) », *Bulletin of the Institute of Classical Studies*, vol. 59, § 1, June 2016.

Burgmann Verity, « Capital and Labour », *Labour History*, vol. 35, 1978.

Burgmann Verity, « Comment: Who Our Enemies Are: Andrew Markus and the Baloney View of Australian Racism », *Labour History*, § 49, November 1985.

Burgmann Verity, « Racism, Socialism, and the Labour Movement, 1887-1917 », *Labour History*, § 47, November 1984.

Burness Peter, « Mackay, James Alexander Kenneth (1859-1935) », in Bede Nairn, Geoffrey Serle (eds.), *Australian Dictionary of Biography*, vol. 10, Melbourne University Press, Melbourne, 1986.

Bushnell John l, « The Specter of Mutinous Reserves: How the War Produced the October Manifesto », in John W. Steinberg, Bruce W. Menning, David Schimmelpenninck van der Oye, David Wolff, Shinji Yokote, *The Russo-Japanese War in Global Perspective. World War Zero*, Brill, Leiden, Boston, 2005.

Carrington Derek Leonard, « Riots at Lambing Flat-1860-1861 », *Journal of the Royal Australian Historiral Society*, vol. 46, § 4, 1960.

Casini Lorenzo, « Liberal Beyond Occidentalism. Europe and the Self in Present Day Arabic Narrative Discourse », *EUI Working Paper RSCAS*, § 30, Florence, European University Institute, 2008, <http://cadmus.eui.eu/bitstream/handle/1814/9367/RSCAS_2008_30.pdf?sequence=1&isAllowed=y> [Consulté en ligne le 25/02/2023].

Casini Lorenzo, « The Deconstruction of the West: an Unaccomplished Task. Towards "the Politics of Imagining the West" », *Im@go. A Journal of the Social Imaginary*, Mimesis Edizioni, § 6, 2015, pp. 193-195, <http://cab.unime.it/journals/index.php/IMAGO/article/view/1204> [Consulté en ligne le 25/02/2023].

Çelik M. Bilal, « The Battle of Kalka and its Consequences », *Сходознавство*, § 57-58, 2012.

Chan Sucheng, « The Exclusion of Chinese Women, 1870-1943 », in Sucheng Chan (ed.), *Entry Denied: Exclusion and the Chinese Community in America, 1882-1943*, Temple University Press, Philadelphia, 1991.

Ceaser James W., « The Origins and Character of American Exceptionalism », *American Political Thought*, vol. 1, § 1, 2012.

Charlesworth M. P., « The Fear of the Orient in the Roman Empire », *The Cambridge Historical Journal*, vol. 2, § 1, 1926.

Chattopadhyay Paresh, « Mode of Production in Indian Agriculture: an Afterword », *Economic and Political Weekly*, vol. 15, § 26, 1980.

Chattopadhyay Paresh, « On the Question of the Mode of Production in Indian Agriculture: a Preliminary Note », *Economic and Political Weekly*, vol. 7, § 13, 1972.

Chen Xiaomei, « Occidentalism as Counterdiscourse: "He Shang" in Post-Mao China », *Critical Inquiry*, vol. 18, § 4, 1992.

Chen Yong, « The Internal Origins of Chinese Emigration to California Reconsidered », *Western Historical Quarterly*, vol. 28, § 4, Winter 1997.

Chen Yunzhen, Syvitski James P. M., Gao Shu, Overeem Irina, Kettner Albert J., « Socio-economic Impacts on Flooding: a 4000-Year History of the Yellow River, China », *Ambio*, vol. 41, § 7, November 2012.

Chesney George Tomkyns, « The Battle of Dorking: Reminiscences of a Volunteer », in Ignatius Frederick Clarke (ed.), *The Tale of the Next Great War, 1871-1914*, Syracuse University Press, Syracuse, NY, 1995.

Cheung Floyd, « Anxious and Ambivalent Representations: Nineteenth-Century Images of Chinese American Men », *The Journal of American Culture*, vol. 30, § 3, 2007.

Ching-Hwang Yen, « Chinese Coolie Emigration, 1845-74 », in Chee-Beng Tan (ed.), *Routledge Handbook of the Chinese Diaspora*, Routledge, New York, 2013.

Christopher A. J., « "Divide and Rule": the Impress of British Separation Policies », *Area*, vol. 20, § 3, September 1988.

Chen Lok Chua, « Two Chinese Versions of the American Dream: the Golden Mountain in Lin Yutang and Maxine Hong Kingston », *MELUS*, vol. 8, § 4, The Ethnic American Dream, 1981.

Cigni Fabrizio, « Rustichello da Pisa », *Dizionario Biografico degli Italiani*, vol. 89, Dizionario Biografico Treccani, 2017, <https://www.treccani.it/enciclopedia/rustichello-da-pisa/> [Consulté en ligne le 01/07/2022].

Clark Jonathan C. D., « Is There Still a West? The Trajectory of a Category », *Orbis*, vol. 48, § 4, 2004.

Clarke Ignatius Frederick, « Before and after "The Battle of Dorking" », *Science Fiction Studies*, vol. 24, § 1, March 1997.

Connelly Matthew, « To Inherit the Earth. Imagining World Population, from the Yellow Peril to the Population Bomb », *Journal of Global History*, vol. 1, § 3, 2006.

Connolly Christopher Newland, « Miners' Rights », *Labour History*, § 35, 1978.

Cornwell Neil, « Utopia and Dystopia in Russian fiction: the Contribution of VF Odoyevsky », *Culture, Theory and Critique*, vol. 28, § 1, 1984.

Criveller Claudia, « I colori sacri nella prosa di Andrej Belyj », *Annali di Ca' Foscari, Serie occidentale*, 1998.

Cronin Kathryn, « The Yellow Agony », in Raymond Evans, Kay Saunders, Kathryn Cronin (eds.), *Exclusion, Exploitation and Extermination: Race Relations in Colonial Queensland*, ANZ Book Co., Sydney, 1975.

Currarino Rosanne, « "Meat vs. Rice": the Ideal of Manly Labor and Anti-Chinese Hysteria in Nineteenth-century America », *Men and Masculinities*, vol. 9, § 4, 2007.

Curthoys Ann, « Conflict and Consensus », *Labour History*, vol. 35, 1978.

Curthoys Ann, « White, British, and Europeans: Historicising Identity in Settler Societies », in Jane Carey, Claire McLisky (eds.), *Creating White Australia*, Sydney University Press, Sydney, 2009.

Dacychen Vladimir, « La presse et la société russe face à l'éventualité d'une guerre avec le japon (1903-début 1904) » (trad. Dany Savelli), in Dany Savelli (éd.), *Faits et imaginaires de la guerre russo-japonaise (1904-1905)*, Éditions Kailash, Paris, 2005.

Davis Mike, « A World's End: Drought, Famine and Imperialism (1896-1902) », *Capitalism Nature Socialism*, vol. 10, § 2, 2009.

De Meaux Lorraine, « L'Orient de Pouchkine au cœur de l'imaginaire russe », in Anna Pandopoulo (éd.), *Les Orients dans la culture russe*, Université Jean-Jaurès, Toulouse, 2012 (Slavica Occitania 35).

De Meaux Lorraine, « Port-Arthur et les études japonaises en Russie », in Dany Savelli (éd.), *Le Japon en Russie : imaginaire, savoir, conflits et voyages*, Université Jean-Jaurès, Toulouse, 2011 (Slavica Occitania 33).

de Miramon Charles, « Noble Dogs, Noble Blood: the Invention of the Concept of Race in the Late Middle Ages », in Miriam Eliav-Feldon, Benjamin Isaac, Joseph Ziegler (eds.), *The Origins of Racism in the West*, Cambridge University Press, New York, 2009.

De Perthuis Bruno, « Le péril jaune est en nous. Regards des Occidentaux sur la Chine et sur le Japon », *Revue de l'Institut du Monde et du Développement*, § 3, 2012.

De Rachewiltz Igor, « Marco Polo Went to China », *Zentralasiatisce Studien*, § 27, Bonn, 1997.

Decome Marion, « The Rise of the Chinese Villain: Demonic Representation of the Asian Character in Popular Literature (1880-1950) », in Regis Machart, Fred Dervin, Minghui Gao (ed.), *Intercultural Masquerade. New Orientalism, New Occidentalism, Old Exoticism*, Springer, Heidelberg, 2016.

Demel Walter, « Abundantia, Sapientia, Decadencia. Zum Wandel des Chinabildes vom 16. bis zum 18. Jahrhundert », in Urs Bitterli, Eberhard Schmitt (Hrsg.), *Die Kenntnis beider "Indien" im frühneuzeitlichen Europa. Akten der Zweiten Sektion des 37. deutschen Historikertages in Bamberg 1988*, München, 1991.

Demel Walter, « Wie die Chinesen gelb wurden. Ein Beitrag zur Frühgeschichte der Rassentheorie », *Historische Zeitschrift*, bd. 255, § 3, Dezember 1992.

Devisse Jean, « The Black and his Color: from Symbols to Reality », in David Bindman, Henry Louis Jr Gates (eds.), *The Image of Black in Western Art. From Early Christian Era to the "Age of Discovery": From the Demonic to the Threat of the Incarnation of Sainthood*, New Edition, Harvard University Press, Cambridge (MA), 2010.

Di Cosmo Nicola, « Connecting Maritime and Continental History: the Black Sea Region at the Time of the Mongol Empire », in Peter N. Miller (ed.), *The Sea: Thalassography and Historiography*, University of Michigan Press, 2013.

Di Toro Anna, « The Kitajskaja Grammatika (1835) and Bičurin's Ideas on the "Mechanism" of Chinese Between European and Chinese Grammatical Traditions », *Histoire épistémologie langage*, vol. 41, § 1, 2019.

Diakonova Elena, « Japonisme in Russia in the Late Nineteenth and Early Twentieth Centuries », in Yulia Mikhailova, M. William Steele (eds.), *Japan and Russia. Three Centuries of Mutual Images*, Brill, Leiden, 2008.

Dinu Luca, « China as the Other in Odoric's Itinerarium », *CLC Web: Comparative Literature and Culture*, vol. 14, § 5, p. 2, <http://docs.lib.purdue.edu/cgi/viewcontent.cgi?article=2136&context=clcweb> [Consulté en ligne le 07/08/2022].

Dodgen Randall A., « Hydraulic Evolution and Dynastic Decline: the Yellow River Conservancy, 1796-1855 », *Late Imperial China*, vol. 12, § 2, December 1991.

Donegan Jacqui, Evans Raymond, « Running Amok: the Normanton Race Riots of 1888 and the Genesis of White Australia », *Journal of Australian Studies*, vol. 25, § 71, 2001.

Elliott Mark C., « The Limits of Tartary: Manchuria in Imperial and National Geographies », *The Journal of Asian Studies*, vol. 59, § 3, 2000.

Enstice Andrew, Webb Janeen, « Introduction » in Kenneth Mackay, *The Yellow Wave: a Romance of the Asiatic Invasion of Australia*, Wesleyan University Press, Middletown, Connecticut, 2003.

Eskridge-Kosmach Alena N., « Russia in the Boxer Rebellion », *Journal of Slavic Military Studies*, § 21, 2008.

Eskridge-Kosmach Alena, « Russian Press and the Ideas of Russia's "Special Mission in the East" and "Yellow Peril" », *The Journal of Slavic Military Studies*, vol. 27, § 4, 2014.

Euben Peter J., « The Battle of Salamis and the Origins of Political Theory », *Political Theory*, vol. 14, § 3, August 1986.

Fairbank John King, « Le début de la modernisation et le déclin du pouvoir des Qing », in John King Fairbank, Merle Goldman, *Histoire de la Chine*, Tallandier, Paris, 2013.

Ferrari Aldo « Introduzione », in Pëtr Jakovievič Čaadaev, *Lettere filosofiche, apologia d'un pazzo*, Edizioni Città Nuova, Roma, 1992.

Ferrari Jean (éd.), « L'Année 1798 : Kant et la naissance de l'anthropologie au siècle des Lumières », *Actes du Colloque de Dijon 9-11 mai 1996*, Librairie Philosophique J. Vrin, Paris, 1997.

Filippova Tatiana, « Images of Foe in the Russian Satirical Press », in John W. Steinberg, Bruce W. Menning, David Schimmelpenninck van der Oye, David Wolff, Shinji Yokote, *The Russo-Japanese War in Global Perspective. World War Zero*, Brill, Leiden, Boston, 2005.

Flamarion Edith, « Jésuites », in le *Dictionnaire Montesquieu* [online], Catherine Volpilhac-Auger (éd.), ENS Lyon, Septembre 2013, < http://dictionnaire-montesquieu.ens-lyon.fr/fr/article/1377616473/fr > [Consulté en ligne le 11/06/2022].

Fletcher Joseph, « Ch'ing Inner Asia *c*. 1800 » in Fairbank John K. (ed.), *The Cambridge History of China*, Vol. 10, Cambridge University Press, Cambridge, 1978

Fogel Joshua A., « The Debates over the Asiatic Mode of Production in Soviet Russia, China, and Japan », *The American Historical Review*, vol. 93, § 1, 1988.

Frankel Jonathan, « The War and the Fate of the Tsarist Autocracy », in Rotem Kowner (ed.), *The Impact of the Russo-Japanese War*, Routledge, Abingdon, 2007.

Franzini Serge, « Le docteur Dethève appelé en consultation par l'empereur Guangxu, Documents rassemblés et présentés par Serge Franzini », *Études chinoises*, vol. 14, n°1, Printemps 1995.

Fromm Martin, « Invoking the Ghosts of Blagoveshchensk: Massacre, Memory, and the Post-Mao Search for Historical Identity », in Joseph Tse-Hei Lee, Lida V. Nedilsky, Siu-Keung Cheung (eds.), *China's Rise to Power. Conceptions of State Governance*, Palgrave Macmillan, New York, 2012.

Frye Richard N., « The History of Ancient Iran », *HAW III*, 7, München, 1984.

Gamsa Mark, « California on the Amur, or the "Zheltuga Republic" in Manchuria (1883-86) », *The Slavonic and East European Review*, vol. 81, § 2, 2003.

Gamsa Mark, « How a Republic of Chinese Red Beards Was Invented in Paris », *Modern Asian Studies*, vol. 36, § 4, 2002.

Gaslain Jérôme, « Les Parthes arsacides: un empire oublié », *Clio*, Février 2004, <https://www.clio.fr/bibliotheque/bibliothequeenligne/les_parthes_arsacides_un_empire_oublie.php?letter=A> [Consulté en ligne le 08/04/2025].

Gaslain Jérôme, « Présentation historique des Parthes », *Les Dossiers d'Archéologie*, § 271, 2002.

Gaspard Marion, « Péril chinois et déclin de l'Europe: analyses économiques en France au tournant du XX^e^ siècle », *Revue Économique*, vol. 66, § 5, septembre 2015.

Glebov Sergey, « Between Foreigners and Subjects: Imperial Subjecthood, Governance, and the Chinese in the Russian Far East, 1860s-1880s », *Ab Imperio*, § 1, 2017.

Glebov Sergey, « Exceptional Subjects: Koreans, Settler Colonialism, and Imperial Subjecthood in the Russian Far East, 1860s-1917 », *Nationalities Papers*, vol. 49, § 6, 2021.

Golden Peter Benjamin, « The Shaping of the Cuman-Qïpčaqs and Their World », in Peter Benjamin Golden, *Studies on the People and Cultures of the Eurasian Steppes*, Editura Academiei Române, Bucureşti, 2011.

Goldenberg David, « Racism, Color Symbolism, and Color Prejudice », in Miriam Eliav-Feldon, Benjamin Isaac, Joseph Ziegler (eds.), *The Origins of Racism in the West*, Cambridge University Press, New York, 2009.

Gonneau Pierre, « L'influence tatare sur l'État et la société russes », *Revue des Études Slaves,* vol. 72, § 3/4, 2000.

Gorshenina Svetlana, « Le concept de "centralité" appliqué à l'Asie centrale : enjeux géopolitiques russes du XIX^e^-début du XX^e^ siècle entre Occident et Asie », *Cahiers du centre de linguistique et des sciences du langage*, § 29, 2011.

Gorshenina Svetlana, « Tachkent : une ville (non-)exotique ? », in Anna Pandopoulo (éd.), *Les Orients dans la culture russe*, Université Jean-Jaurès, Toulouse, 2012 (Slavica Occitania 35).

Graciotti Sante, « Mito e antimito dell'Oriente nella cultura della Russia moderna », in Lionello Lanciotti (ed.), *Venezia e l'Oriente*, Leo S. Olshki Editore, Firenze, 1987.

Osborne Graeme, « A Socialist Dilemma », *Labour History*, § 35, 1978.

Gregoratti Leonardo, « Fighting a Dying Enemy: the Struggle between Rome and the Parthians », in Claudia-Florentina Dobre, Ionuţ Epurescu-Pascovici, Cristian Emilian Ghiţă (eds.), *Myth-Making and Myth-Breaking in History and the Humanities Proceedings of the Conference Held at the University of Bucharest, 6-8 October 2011*, Bucharest, 2012.

Gress David R., « The Drama of Modern Western Identity », *Orbis*, vol. 41, § 4, 1997.

Grossman Joan Delaney, « Russian Symbolism and the Year 1905: the Case of Valery Bryusov », *The Slavonic and East European Review*, vol. 61, § 3, 1983.

Guida Donatella, « L'indole del barbaro. Analisi di termini ricorrenti nei testi storiografici delle epoche Ming e Qing », in Laura De Giorgi, Guido Samarani (ed.), *Percorsi della civiltà cinese tra passato e presente. Atti del XI convegno Associazione Italiana di Studi Cinesi, Venezia, 10-12 marzo 2005*, Cafoscarina, Venezia, 2007.

Guterl Matthew, Skwiot Christine, « Atlantic and Pacific Crossings: Race, Empire, and "the Labor Problem" in the Late Nineteenth Century », *Radical History Review*, § 91, Winter 2005.

Guzmàn Armario Francisco Javier, « ¿ El poder de los lìmites o los lìmites del poder ? Reflexiones sobre las fronteras del mundo romano », *Revista Atlàntica-Mediterrànea de Prehistoria y Arqueologìa Social*, § 4, 2001.

Halbertsma Tjalling H. F., « Early Christian Remains of Inner Mongolia: Discovery, Reconstruction and Appropriation », *Sinica Leidensia*, vol. 88, Brill, Leiden, 2008.

Halperin Charles J., « Soviet Historiography on Russia and the Mongols », *The Russian Review*, vol. 41, § 3, 1982.

Halperin Charles J., « The Ideology of Silence: Prejudice and Pragmatism on the Medieval Religious Frontier », *Comparative Studies in Society and History*, vol. 26, § 3, 1984.

Hamashita Takeshi, « Foreign Trade Finance in China, 1810-50 », in Linda Grove, Christian Daniels (eds.), *State and Society in China: Japanese Perspectives on Ming-Qing Social and Economic History*, University of Tokyo Press, Tokyo, 1984.

Hamburg Gary Michael, « Petr Chaadaev and the Slavophile-Westernizer Debate », in Caryl Emerson, George Pattison, Randall A. Poole (eds.), *The Oxford Handbook of Russian Religious Thought*, Oxford University Press, Oxford, 2020.

Hanak Walter K., « Reviewed Work. Russia and the Golden Horde: the Mongol Impact on Medieval Russian History by Charles J. Halperin » *Speculum*, vol. 62, § 2, 1987.

Hanser Amy, « Yellow Peril Consumerism: China, North America, and an Era of Global Trade », *Ethnic and Racial Studies*, vol. 36, § 4, 2013.

Hautala Roman, « L'impero mongolo nella storiografia sovietica », *Studi Storici*, vol. 2, 2007.

Hautala Roman, « The Polish-Mongol Conflict over Succession of the Halych and Volhynian Principality in the Middle of the Fourteenth Century », in Alexander V. Maiorov, Roman Hautala, *The Routledge Handbook of the Mongols and Central-Eastern Europe: Political, Economic, and Cultural Relations*, Routledge, London, New York, 2021.

Heater Peter, « The Huns and the End of the Roman Empire in Western Europe », *The English Historical Review*, vol. 110, § 435, February 1995.

Heller Leonid, « Décrire les exotismes : quelques propositions », *Études de lettres*, § 2-3, 2009.

Hevia James L., « Looting and Its Discontents. Moral Discourse and the Plunder of Beijing, 1900-1901 », in Robert Bickers, R. G. Tiedemann (eds.), *The Boxers, China, and the World*, Rowman & Littlefield Inc., Lanham, 2007.

Hill Malcolm R., « Russian Iron Production from the Repeal of Serfdom to the First World War », *Icon: Journal of the International Committee for the History of Technology*, vol. 22, 2016.

Holešč́ák Michal, « Mongol Attack on the Upper Hungary in 1285 », in Alexander V. Maiorov, Roman Hautala, *The Routledge Handbook of the Mongols and Central-Eastern Europe: Political, Economic, and Cultural Relations*, Routledge, London, New York, 2021.

Holsti Kalevi Jaakko, « Exceptionalism in American Foreign Policy: Is It Exceptional? », *European Journal of International Relations*, vol. 17, § 3, 2010.

Hoppál Krisztina, « The Roman Empire. According to the Ancient Chinese Sources », *Acta Ant. Hung.*, § 51, 2011.

Hoquet Thierry, « Biologisation de la race et racialisation de l'humain : Bernier, Buffon, Linné », in Nicolas Bancel, Thomas David, Dominic Thomas, *L'Invention de la race. Des représentations scientifiques aux exhibitions populaires*, La Découverte, Syros, Paris, 2014.

Hsu Chia Yin, « A Tale of Two Railroads: "Yellow Labor", Agrarian Colonization, and the Making of Russianness at the Far Eastern Frontier, 1890s-1910s », *Ab Imperio*, § 3, 2006.

Hsü Immanuel C. Y., « Late Ch'ing Foreign Relations », 1866-1905, in John K. Fairbank, Kwang-Ching Liu (eds.), *The Cambridge History of China*, vol. 11 : *Late Ch'ing, 1800-1911*, part 2, Cambridge University Press, New York, 1980.

Hsü Immanuel C. Y., « Russia's Special Position in China during the Early Ch'ing Period », *Slavic Review*, vol. 23, § 4, 1964.

Hughes Lindsey, « "Studying Russian and Soviet History" (Book Review) » *The Slavonic and East European Review,* vol. 67, § 4, 1989.

Huigen Siegfried, « Repackaging East Indies Natural History in François Valentyn's Oud en Nieuw Oost-Indiën », *Early Modern Low Countries*, vol. 3, § 2, 2019.

Huneman Philippe, « Hérédité et adaptation : la conception kantienne des races et des espèces », in Olivier Agard, Françoise Lartillot, *Kant : l'anthropologie et l'histoire*, L'Harmattan, Paris, 2011.

Hunt Doug, « Exclusivism and Unionism », *Labour History*, § 35, 1978.

Hurwitz Ellen, « Russia and the Golden Horde: the Mongol Impact on Medieval Russian History by Charles J. Halperin (Book review) » *The Russian Review*, vol. 46, § 2, 1987.

Huttenback Robert A., « The British Empire as a "White Man's Country"— Racial Attitudes and Immigration Legislation in the Colonies of White Settlement », *Journal of British Studies*, vol. 13, § 1, 1973.

Hyslop Jonathan, « The Imperial Working Class Makes itself "White": White Labourism in Britain, Australia, and South Africa before the First World War », *Journal of Historical Sociology*, vol. 12, § 4, December 1999.

Iacovetta Franca, Quinlan Michael, Radforth Ian, « Immigration and Labour: Australia and Canada Compared », *Labour / Le Travail*, vol. 38, Fall 1996.

Inaba Chiharu, Kowner Rotem, « The Secret Factor: Japanese Network of Intelligence-gathering on Russia during the War », in Rotem Kowner (ed.), *Rethinking the Russo-Japanese War 1904-1905*, vol. 1 : *Centennial Perspectives*, Global Oriental LTD, Trowbridge, 2007.

Isoaho Mari, « Polovtsy Contacts in the House of Vladimir-Suzdalia. John of Plano Carpini's Account of Prince Yaroslav Vsevolodovich's Retinue in 1246 », *Rossica Antiqua*, vol. 2, § 10, 2014.

Jackson Peter, « The Testimony of the Russian "Archbishop" Peter Concerning the Mongols (1244/5): Precious Intelligence or Timely Disinformation? », *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. 26, § 1-2, 2016.

Jackson Peter, « Russia and the Golden Horde: the Mongol Impact on Medieval Russian History by Charles J. Halperin (Book review) » *The Journal of the Royal Asiatic Society*, § 1, 1987.

Jaskov Helena, « The Negotiated Geography of the Treaty of Nerchinsk (1689) and the Role of the Jesuits », *Late Imperial China*, vol. 40, § 2, 2019.

Kaiser Daniel H., « Russia and the Golden Horde: the Mongol Impact on Medieval Russian History by Charles J. Halperin (Book review) » *The American Historical Review*, vol. 91, § 2, 1986.

Kang Hyeok Hweon, « Big Heads and Buddhist Demons: the Korean Musketry Revolution and the Northern Expeditions of 1654 and 1658 », *Journal of Chinese Military History*, vol. 2, 2013.

Kápolnás Olivér, « Hungarian Sources on the Mongols », *Mongolian Studies*, vol. 41, § 5, 2015.

Kawai Yuko, « Stereotyping Asian Americans: the Dialectic of the Model Minority and the Yellow Peril », *Howard Journal of Communications*, vol. 16, § 2, 2005.

Kendall Timothy, « Using the Past to Serve the Present: Renewing Australia's Invasion Anxiety », in Charles Ferrall, Paul Millar, Keren Smith (eds.), *East by South: China in the Australasian Imagination*, Victoria University Press, Wellington, 2005.

Khazanov Anatoly M., « Nomads in the History of the Sedentary World », in Anatoly M. Khazanov, Andre Wink (ed.), *Nomads in the Sedentary World*, Routledge, London, New York, 2007.

Kim Alexander, « The Life and Works of N. Ia. Bichurin, a Pioneer of Russian Sinology », *Acta Orientalia Academiae Scientiarum Hung*, vol. 66, § 2, 2013.

Kirkwood Patrick M., « The Impact of Fiction on Public Debate in late Victorian Britain: the Battle of Dorking and the "Lost Career" of Sir George Tomkyns Chesney », *Graduate History Review*, vol. 4, § 1, Fall 2012.

Kleespies Ingrid, « Russia's Wild East? Domesticating Siberia in Ivan Goncharov's "The Frigate Pallada" », *The Slavic and East European Journal*, vol. 56, § 1, Spring 2012.

Koelbner R., « Despot and Despotism: Vicissitudes of a Political Term », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, vol. XIV, 1951.

Kovács Szilvia, « The Origin of the Cumans in the Russian Primary Chronicle », *Chronica*, vol. 11, 2011.

Kujala Antti, « The Japanese General Staff and the Issue of Concerted Anti-Government Action in the Russian Empire, 1904-1905 », in John W. Steinberg, Bruce W. Menning, David Schimmelpenninck van der Oye, David Wolff, Shinji Yokote, *The Russo-Japanese War in Global Perspective. World War Zero*, Brill, Leiden, Boston, 2005.

Kurfirst Robert, « J. S. Mill on Oriental Despotism, Including its British Variant », *Utilitas*, vol. 8, § 1, 1996.

Ladenson Alex, « The Background of the Hawaiian-Japanese Labor Convention of 1886 », *Pacific Historical Review*, vol. 9, § 4, 1940.

Laruelle Marlène, « Le "péril jaune" chez les nationalistes du début du siècle », in Dany Savelli (ed.), *Faits et imaginaires de la guerre russo-japonaise (1904-1905)*, Éditions Kailash, Paris, 2005.

Laruelle Marlène, « "The White Tsar": Romantic Imperialism in Russia's Legitimizing of Conquering the Far East », *Acta Slavica Iaponica*, § 25, 2008.

Laruelle Marlène, « L'européanité de la Russie en question. Les débats sur l'origine varègue de l'État et les polémiques ukrainiennes au XIX^e^ siècle », *Revue Russe*, § 24, 2004.

Laruelle Marlène, « La pensée des intellectuels russes sur l'Asie : imaginaire orientaliste ou géopolitique anti-européenne ? », *Nation and National Ideology Past, Present and Prospects. Proceedings of the International Symposium held at the New Europe College*, Bucharest, April 6-7 2001, Dialog, 2002.

Laruelle Marlène, « La question du "touranisme" des Russes. Contribution à une histoire des échanges intellectuels Allemagne-France-Russie au XIXe siècle », *Cahiers du monde russe*, vol. 45, § 1-2, 2004.

Laruelle Marlène, « Le "péril jaune" chez les nationalistes du début du siècle », in Dany Savelli (éd.), *Faits et imaginaires de la guerre russo-japonaise (1904-1905)*, Éditions Kailash, Paris, 2005.

Lee Erika, « Hemispheric Orientalism and the 1907 Pacific Coast Race Riots », *Amerasia Journal*, vol. 33, § 2, 2007.

Lee Erika, « Immigrants and Immigration Law: a State of the Field Assessment », *Journal of American Ethnic History*, vol. 18, § 4, Summer 1999.

Lee Erika, « Orientalisms in the Americas: A hemispheric approach to Asian American history », *Journal of Asian American Studies*, vol. 8, § 3, 2005.

Lee Erika, « The "Yellow Peril" and Asian Exclusion in the Americas », *Pacific Historical Review*, vol. 76, § 4, November 2007.

Lee Erika, Shibusawa Naoko (eds.), *Journal of Asian American Studies*, vol. 8, § 3, October 2005.

Lensen George Alexander, « The Attempt on the Life of Nicolas II in Japan », *The Russian Review*, vol. 20, § 3, 1961.

Lensen George Alexander, « Japan and Tsarist Russia – the Changing Relationships, 1875-1917 », *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas,* Neue Folge, bd. 10, § 3, 1962.

Lerouge Charlotte, « L'image des Parthes à l'époque d'Auguste : tentative de confrontation des sources littéraires et iconographiques », in Marie-Françoise Marein, Patrick Voisin, Julie Gallego (éd.), *Figures de l'étranger autour de la Méditerranée antique. À la rencontre de l'Autre*, L'Harmattan, Paris, 2010.

Levitt Peggy, Jaworsky Nadya, « Transnational Migration Studies: Past Developments and Future Trends », *Annual Review of Sociology*, vol. 33, § 1, 2007.

Li Peter, « Reconciling with History: the Chinese-Canadian Head Tax », *Journal of Chinese Overseas*, vol. 4, § 1, May 2008.

Li Qiang, « A Reflection of the Global History: the Persian Empire's Role in the Relations between the Roman Empire and China (1st-7th Century CE) », *Επιστημονική Επετηρίδα Παιδαγωγικού Τμήματος Νηπιαγωγών Πανεπιστημίου Ιωαννίνων* [Annuaire scientifique du département de la petite enfance – Université de Joannina], § 9, 2016.

Lieberman Victor, « The Qing Dynasty and Its Neighbors: Early Modern China in World History », *Social Science History*, vol. 32, § 2, 2008.

Lieven Dominic, « Russia as Empire and Periphery », in Dominic Lieven (ed.), *The Cambridge History of Russia*, vol. 2 : *Imperial Russia, 1689-1917*, Cambridge University Press, Cambridge, 2006.

Lim Susanna Soojung, « Between Spiritual Self and Other: Vladimir Solov'ev and the Question of East Asia », *Slavic Review*, vol. 67, § 2, 2008.

Lim Susanna Soojung, « "L'Esprit du Continent" ou le Japon, l'Eurasie et l'Empire dans l'œuvre de Vélimir Khlebnikov », in Dany Savelli (éd.), *Le Japon en Russie : imaginaire, savoir, conflits et voyages*, Université Jean-Jaurès, Toulouse, 2011 (Slavica Occitania 33).

Lim Susanna Soojung, « Pan Mongolians at Twilight: East Asia and Race in Russian Modernism, 1890-1921 », in Rotem Kowner, Walter Demel (eds.), *Race and Racism in Modern East Asia. Western and Eastern Constructions*, Brill, Leiden, 2013.

Lin T. C., « The Amur Frontier Question between China and Russia, 1850-1860 », *Pacific Historical Review*, vol. 3, § 1, Mar. 1934.

Lin Tony H., « Beyond Science-Fiction: Vladimir Odoevskij's the Year of 4338 as a Hybrid Text », *Russian Literature*, vol. 74, § 3-4, 2013.

Lindner Rudi Paul, « Nomadism, Horses and Huns », *Past & Present*, § 92, August 1981.

Lodge Kirsten, « Russian Decadence in the 1910s: Valery Briusov and the Collapse of Empire », *The Russian Review*, vol. 69, § 2, 2010.

Lopes Antònio, « (Un)Masking the Self: the Hero in Edwardian Popular Fiction », in Aránzazu Usandizaga, Andrew Monnickendam (eds.), *Dressing Up for War: Transformations of Gender and Genre in the Discourse and Literature of War*, Rodopi, Amsterdam, New York, 2001.

Lovejoy Arthur Oncken, « The Chinese Origin of a Romanticism », in *Essays in the History of Ideas*, George Braziller, New York, 1955.

Lukoianov Igor V., « The Bezobrazovtsy », in John W. Steinberg, Bruce W. Menning, David Schimmelpenninck van der Oye, David Wolff, Shinji Yokote, *The Russo-Japanese War in Global Perspective. World War Zero*, Brill, Leiden, Boston, 2005.

Luntinen Pertti, Menning Bruce W., « The Russian Navy at War, 1904-1905 », in John W. Steinberg, Bruce W. Menning, David Schimmelpenninck van der Oye, David Wolff, Shinji Yokote, *The Russo-Japanese War in Global Perspective. World War Zero*, Brill, Leiden, Boston, 2005.

Lyman Stanford M., « The "Yellow Peril" Mystique: Origins and Vicissitudes of a Racist Discourse », *International Journal of Politics, Culture and Society*, vol. 13 § 4, 2000.

Maiorov Alexander V., « The Rus Archbishop Peter at the First Council of Lyon », *Journal of Ecclesiastical History*, 2019.

Maiorova Olga, « A Revolutionary and the Empire. Alexander Herzen and Russian Discourse on Asia », in Mark Bassin, Sergey Glebov, Marlène Laruelle (eds.), *Between Europe and Asia. The Origins, Theories and Legacies of Russian Eurasianism*, University of Pittsburgh Press, Pittsburgh, 2015.

Malkin Irad, « Postcolonial Concepts and Ancient Greek Colonization », *Modern Language Quaterly*, vol. 65, § 3, 2004.

Marino Rosaria, « Su alchimie diplomatiche tra Roma e Barbari in età tardoantica », *Ricerche di Storia Antica*, § 5, 2008-2009.

Markus Andrew, « Divided We Fall: the Chinese and the Melbourne Furniture Trade Union, 1870-1900 », *Labour History*, § 26, May 1974.

Markus Andrew, « Explaining the Treatment of Non-European Immigrants in Nineteenth Century Australia », *Labour History*, § 48, May 1985.

Marshall Alex, « Russian Intelligence during the Russo-Japanese War, 1904-05 », *Intelligence and National Security*, vol. 22, § 5, 2007.

Martin Allan William, « Parkes, Sir Henry (1815-1896) », in Bede Nairn, Geoffrey Serle, Russel Ward (ed.), *Australian Dictionary of Biography*, vol. 5, Melbourne University Press, Melbourne, 1974.

Martin Janet, « The Land of Darkness and the Golden Horde. The Fur Trade under the Mongols 13-14th Centuries », *Cahiers du Monde russe et soviétique*, vol. 19, § 4, 1978.

Masoero Alberto, « Territorial Colonization in Late Imperial Russia: Stages in the Development of a Concept », *Kritika: Explorations in Russian and Eurasian History*, vol. 14, § 1, 2013.

Mathisen Ralph W., « Les barbares intellectuels dans l'antiquité tardive », *Dialogues d'histoire ancienne*, vol. 23, § 2, 1997.

Matin A. Michael, « The Creativity of War Planners: Armed Forces Professionals and the Pre-1914 British Invasion-Scare Genre », *English Literary History*, vol. 78, § 4, Winter 2011.

Mayer Ruth, « "The Greatest Novelty of the Age" Fu-Manchu, Chinatown, and the Global City », in Vanessa Künnemann, Ruth Mayer (ed.), *Chinatowns in a Transnational World: Myths and Realities of an Urban Phenomenon*, Routledge, New York, 2011.

McAllister Edwin J., « Smallpox, Opium, and Invasion: Chinese Invasion, White Guilt, and Native American Displacement in Late Nineteenth-and Early Twentieth-Century American Fiction », in David S. Goldstein, Audrey B. Thacker (eds.), *Complicating Constructions: Race, Ethnicity, and Hybridity in American Texts*, University of Washington Press, Seattle, 2007.

McDonald William C., « The Dimensions of Attila the Hun. Concerning Adaptations of Jordanes, especially in German Chronicles of the Early Modern Period », *Amsterdamer Beiträge zur Älteren Germanistik*, § 81, 2021.

McEachern Doug, « The Mode of Production in India », *Journal of Contemporary Asia*, vol. 6, § 4, 1976.

McKeown Adam, « Chinese Emigration in Global Context, 1850-1940 », *Journal of Global History*, vol. 5, 2010.

Meaney Neville, « "The Yellow Peril" : Invasion Scare Novels and Australian Political Culture », in James Curran, Stuart Ward (eds.), *Australia and the Wider World: Selected Essays of Neville Meaney*, Sydney University Press, Sydney, 2013.

Mehdi Mahboob, « A Review of the Controversy around the Asiatic Mode of Production », *Journal of Contemporary Asia*, vol. 18, § 2, 1988.

Mei June, « Socioeconomic Origins of Emigration: Guangdong to California, 1850-1882 », in Lucie Cheng, Edna Bonacich (eds.), *Labor Immigration under Capitalism. Asian Workers in the United States before World War II*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, 1984.

Mellor Ann K., « Frankenstein, Racial Science, and the Yellow Peril », *Nineteenth Century Contexts*, vol. 23, § 1, 2001.

Mendosa Maria Antonietta, *Uno scrittore russo del primo'800 : Pëtr Jakovlevič Čaadaev*, Universitas Studiorum Edizioni, Mantova, 2014.

Menning Bruce W., « Neither Mahan nor Moltke: Strategy in the Russo-Japanese War », in John W. Steinberg, Bruce W. Menning, David Schimmelpenninck van der Oye, David Wolff, Shinji Yokote, *The Russo-Japanese War in Global Perspective. World War Zero*, Brill, Leiden, Boston, 2005.

Miasnikov Vladimir S., « The Manchu Invasion of the Amur River Valley and the 1689 Treaty of Nerchinsk », *Chinese Law & Government*, vol. 6, § 4, 1973.

Mikhailova Yulia, « Images of Enemy and Self: Russian "Popular Prints" of the Russo-Japanese War », *Acta Slavica Iaponica*, § 16, 1998.

Mikhailova Yulia, « Japan's Place in Russian and Soviet National Identity: From Port Arthur to Khalkhin-gol », in Yulia Mikhailova, M. William Steele, *Japan and Russia, Three Centuries of Mutual Images*, Global Oriental LTD, Folkenstone, 2008.

Milam Jennifer, « Toying with China: Cosmopolitanism and Chinoiserie in Russian Garden Design and Building Projects under Catherine the Great », *Eighteenth-Century Fiction*, vol. 25, § 1, Fall 2012.

Molodiakov Vladimir, « L'image du Japon dans la littérature symboliste russe », in Dany Savelli (éd.), *Le Japon en Russie : imaginaire, savoir, conflits et voyages*, Université Jean-Jaurès, Toulouse, 2011 (Slavica Occitania 33).

Momigliano Arnaldo, « Fattori orientali della storiografia ebraica post-esilica e della storiografia greca », in AA. VV., *Atti del Convegno sul tema : La Persia e il mondo greco-romano, Roma 11-14 aprile 1965*, Accademia Nazionale dei Lincei, Quaderno 76, Roma, 1966.

Momigliano Arnaldo, « Persian Empire and Greek Freedom », in Alan Ryan (ed.), *The Idea of Freedom: Essays in Honour of Isaiah Berlin*, Oxford University Press, Oxford, 1979.

Morabito Martina, « Forme giapponesi nella lirica simbolista russa », *Ticontre, teoria testo traduzione*, § 14, 2020.

Morgan D. O., « Marco Polo in China – or not? », *Journal of the Royal Asiatic Society*, vol. 6, § 2, July 1996.

Moriyama Alan, « The Causes of Emigration: the Background of Japanese Emigration to Hawaii, 1885 to 1894 », in Lucie Cheng, Edna Bonacich (eds.), *Labor Immigration under Capitalism. Asian Workers in the United States before World War II*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, 1984.

Mühlhahn Klaus, « A New Imperial Vision? The Limits of German Colonialism in China », in Bradley Naranch, Geoff Eley (eds.), *German Colonialism in a Global Age*, Duke University Press, USA,2014.

Müller-Wille Staffan, « Linnaeus and the Four Corners of the World », in Kimberly Anne Coles, Ralph Bauer, Zita Nunes, Carla L. Peterson (eds.), *The Cultural Politics of Blood, 1500-1900*, Palgrave Macmillan, London, 2014.

Nikolov Alexander,« Byzantium and the Mongol World: Contacts and Interaction (from Batu to Tamerlane) », in Alexander V. Maiorov, Roman Hautala, *The Routledge Handbook of the Mongols and Central-Eastern Europe: Political, Economic, and Cultural Relations*, Routledge, London, New York, 2021.

Nippel Wilfried, « The Construction of the "Other" », in Thomas Harrison, *Greeks and Barbarians*, Routledge, New York, 2002.

Nish Ian, « Japanese Intelligence and the Approach of the Russo-Japanese War », in Christopher Andrew, David Dilks (eds.), *The Missing Dimension. Governments and Intelligence Communities in the Twentieth Century*, Palgrave, London, 1984.

Nish Ian, « Stretching out to the Yalu: a Contested Frontier, 1900-1903 », in John W. Steinberg, Bruce W. Menning, David Schimmelpenninck van der Oye, David Wolff, Shinji Yokote, *The Russo-Japanese War in Global Perspective. World War Zero*, Brill, Leiden, Boston, 2005.

Nivat Georges « Du "Panmongolisme" au "Mouvement Eurasien" : histoire d'un thème littéraire », *Cahiers du Monde Russe et Soviétique*, vol. 7, § 3, 1966.

Noonan Thomas Schaub, « Rus', Pechenegs, and Polovtsy: Economic Interaction along the Steppe Frontier in the Pre-Mongol Era », *Russian History*, vol. 19, § 1-4, 1992.

Ollivier Sophie, « Dostoïevski en France et en Angleterre (15 juin-15 juillet 1862) », in Irina Kantarbaeva-Bill, Danièle Beaune-Gray (éd.), *Figures d'exil entre Russie, Occident et Orient*, Toulouse, 2013 (Slavica Occitania 37).

Ostrowski Donald, « The Mongol Origins of Muscovite Political Institutions », *Slavic Review*, vol. 49, § 4, 1990.

Pandey Sanjay Kumar, « Asia in the Debate on Russian Identity », *International Studies*, vol. 44, § 4, 2007.

Paolillo Maurizio, « La lettera di Giovanni da Montecorvino (1247-1328) e il suo Incontro con il Re Öngüt Giorgio : un enigma medievale in Asia Orientale », *Mediaeval Sophia*, § 5, Gennaio-Giugno 2009.

Pelenski Jaroslav, « The Contest between Lithuania-Rus and the Golden Horde in the Fourteenth Century for Supremacy over Eastern Europe », *Archivum Eurasiae Medii Aevi*, § 2, 1982.

Pelliot Paul, « Chrétiens d'Asie centrale et d'Extrême-Orient », *T'oung Pao, Second Series*, vol. 15, § 5, 1914.

Peng Linan, « The Political Economy of the Anti-Chinese Movement in California in the Nineteenth Century », *Journal of Economics, Race, and Policy*, § 5, 2022.

Perdue Peter C., « Boundaries, Maps, and Movement: Chinese, Russian, and Mongolian Empires in Early Modern Central Eurasia », *The International History Review*, vol. 20, § 2, 1998.

Perdue Peter C., *China Marches West: the Qing Conquest of Central Eurasia*, The Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge MA, London, 2009.

Pegoretti Anna, « "Fines Terrae" viaggi e letteratura fra due e trecento », *Griseldaonline*, § 12, 2012, <https://griseldaonline.unibo.it/article/view/9302> [Consulté en ligne le 07/08/2022].

Pick Daniel, « Pro Patria: Blocking the Tunnel », *Ecumene*, vol. 1, § 1, 1994.

Plagne Nicolas, « Médiatisation et théâtralisation des origines russes sous la grande Catherine : l'histoire au service de l'idéologie impériale ? », *Revue des études slaves*, vol. 81, § 4, 2010.

Poinsotte Jean-Michel, « Les Romains et la Chine, réalités et mythes. Mélanges de l'École française de Rome », *Antiquités*, vol. 1, § 1, 1979.

Poliakov Léon, « De la notion de race au génocide », in François Bédarida (éd.), *La politique nazie d'extermination*, Albin Michel, Paris, 1989.

Pomerantz Linda, « The Background of Korean Emigration », in Lucie Cheng, Edna Bonacich (eds.), *Labor Immigration under Capitalism. Asian Workers in the United States before World War II*, University of California Press, Berkeley, Los Angeles, 1984.

Pomeranz Kenneth, « Re-thinking the Late Imperial Chinese Economy: Development, Disaggregation and Decline, circa 1730-1930 », *Itinerario*, vol. 24, § 3-4, 2000.

Poulet Régis, « Le péril jaune », *La Revue des Ressources*, 7 novembre 2005.

Pritchard Earl H., « The Kotow in the Macartney Embassy to China in 1793 », *The Journal of Asian Studies*, vol. 2, § 2, 1943.

Ransom Amy J., « Yellow Perils. M. P. Shiel, Race and the Far East Menace », in Isiah Lavender (ed.), *Dis-Orienting Planets: Racial Representations of Asia in Science Fiction*, University Press of Mississippi, Jackson, 2017.

Remnev Anatolyi, « Colonization and "Russification" in the Imperial Geography of Asiatic Russia. From the Nineteenth to the early Twentieth Centuries », in Uyama Tomohiko (ed.), *Asiatic Russia: Imperial Power in Regional and International Contexts*, Routledge, Abingdon, 2012.

Remnev Anatolyi, « Siberia and the Russian Far East in the Imperial Geography of Power », in Jane Burbank, Mark Von Hagen, Anatolyi Remnev (eds.), *Russian Empire: Space, People, Power, 1700-1930*, Indiana University Press, Bloomington and Indianapolis, 2007.

Resis Albert, « Russophobia and the "Testament" of Peter the Great, 1812-1980 », *Slavic Review*, vol. 44, § 4, 1985.

Reynaud-Paligot Carole, « Construction et circulation de la notion de "race" au cours du XIX^e^ siècle », in Nicolas Bancel, Thomas David, Dominic Thomas, *L'invention de la race. Des représentations scientifiques aux exhibitions populaires*, La Découverte, Syros, Paris, 2014.

Ripellino Angelo Maria, « Tentativo di esplorazione del poeta Chlebnikov », in Velimir Chlebnikov, *Poesie*, Einaudi, Torino, 1968.

Rocco Marco, « La percezione delle identità etniche barbariche tra antico e tardoantico », *Rivista Storica dell'Antichità*, § 41, 2011.

Ross Catriona, « Prolonged Symptoms of Cultural Anxiety: the Persistance of Narratives of Asian Invasion within Multicultural Australia », *Journal of the Association for the Study of Australian Literature*, § 5, 2006.

Ross Catriona, « Paranoid Projections: Australian Novels of Asian Invasion », *Antipodes*, vol. 23, § 1, 2009.

Rossabi Morris, « The Development of Mongol Identity in the Seventeenth and Eighteenth Centuries », *Itinerario*, vol. 24, § 2, 2000.

Rowell Stephen C., « Baltic Europe », Michaud Claude, « The Kingdoms of Central Europe in the Fourteenth Century », Shields Kollmann Nancy, « The Principalities of the Rus' in the Fourteenth Century », in Micheal Jones (ed.), *The New Cambridge Medieval History*, vol. VI, Cambridge University Press, Cambridge, 2000.

Rowell Stephen C., « The Central European Kingdoms », in David Abulafia (ed.), *The New Cambridge Medieval History*, vol. V, Cambridge University Press, Cambridge, 1999.

Rupp-Eisenreich Britta, « La “Science Nouvelle” de Cristophe Meiners (1747-1810) », in Nicolas Bancel, Thomas David, Dominic Thomas, *L'invention de la race. Des représentations scientifiques aux exhibitions populaires*, La Découverte, Syros, Paris, 2014.

Rutledge M. Dennis, « Social Darwinism, Scientific Racism, and the Metaphysics of Race », *The Journal of Negro Education*, vol. 64, § 3, Summer 1995.

Rywkin Michael, « Russian Colonial Expansion before Ivan the Dread: a Survey of Basic Trends », *The Russian Review*, vol. 32, § 3, 1973.

Rywkin Michael, « The Prikaz of the Kazan Court: First Russian Colonial Office », *Canadian Slavonic Papers*, vol. 18, § 3, 1976.

Sablin Ivan, Kuchinsky Alexander, « Making the Korean nation in the Russian Far East, 1863-1926 », *Nationalities Papers*, vol. 45, § 5, 2017.

Savelli Dany, « Asiatisme/asiaticism », *Dictionnaire des termes littéraires*, 2005, <https://hal.science/hal-03872868v1/file/Asiatisme%20DITL%20-%20D.%20Savelli.pdf> [Consulté en ligne le 18/10/2024].

Savelli Dany, « Kiakhta ou l'épaisseur de la frontière », *Études mongoles et sibériennes, centrasiatiques et tibétaines*, 2008.

Schimmelpenninck van der Oye David, « The Immediate Origins of the War », in John W. Steinberg, Bruce W. Menning, David Schimmelpenninck van der Oye, David Wolff, Shinji Yokote, *The Russo-Japanese War in Global Perspective. World War Zero*, Brill, Leiden, Boston, 2005.

Schorkowitz Dittmar, « Was Russia a Colonial Empire? », in Dittmar Schorkowitz, John R. Chávez, Ingo W. Schröder (eds.), *Shifting Forms of Continental Colonialism*, Palgrave MacMillan, Singapoure, 2019.

Seed David, « The Course of Empire: a Survey of the Imperial Theme in Early Anglophone Science Fiction », *Science Fiction Studies*, vol. 37, § 2, July 2010.

Segrillo Angelo, « A ‘Carta Filosófica’ de Chaadaev : o ‘tiro no escuro’ que detonou o debate entre ocidentalistas e eslavófilos na Rússia », *Revista caminhos da historia*, vol. 15, § 2, 2010.

Seshagiri Urmila, « Modernity's (Yellow) Perils: Dr. Fu-Manchu and English Race Paranoia », *Cultural Critique*, § 62, Winter 2006.

Sevela Marie, « Chaos versus Cruelty: Sakhalin as a Secondary Theater of Operations », in Rotem Kowner (ed.), *Rethinking the Russo-Japanese War 1904-1905*, vol. 1 : *Centennial Perspectives*, Global Oriental LTD, Trowbridge, 2007.

Shah Nayan, « *White Label* et “Péril Jaune” : Race, Genre et Travail en Californie, fin XIX^e^-début XX^e^ siècle », *Clio. Histoire, Femmes et Société*, vol. 3, 1996.

Shi Zhan, « L'image de la Chine dans la pensée européenne du XVIII^e^ siècle : de l'apologie à la philosophie pratique », *Annales historiques de la Révolution française*, § 347, janvier-mars 2007.

Shi Zhihong, Ni Yuping, Van Leeuwen Bas, « Chinese National Income, ca. 1661-1933, Centre for Global Economic History », Utrecht University, Working Paper Series, § 62, 2014.

Shim Doobo, « From Yellow Peril through Model Minority to Renewed Yellow Peril », *Journal of Communication Inquiry*, vol. 22, § 4, October 1998.

Shimmelpenninck van der Oye David, « An Invitation to the Aquarium: Sergei Witte and the Origins of Russia's War with Japan », in Rotem Kowner (ed.), *Rethinking the Russo-Japanese War 1904-1905*, vol. 1 : *Centennial Perspectives*, Global Oriental LTD, Trowbridge, 2007.

Shoemaker Nancy, « How Indians Got to be Red », *The American Historical Review*, vol. 102, § 3, 1997.

Siegelbaum Lewis H., « Another "Yellow Peril": Chinese Migrants in the Russian Far East and the Russian Reaction before 1917 », *Modern Asian Studies*, vol. 12, § 2, 1978.

Slocum John W., « Who, and When, Were the Inorodtsy? The Evolution of the Category of "Aliens" in Imperial Russia », *The Russian Review*, vol. 57, § 2, 1998.

Smith N., « Blaut J.M., 1994: The Colonizer's Model of the World. Geographical Diffusionism and Eurocentric History. [Book Review] », *Progress in Human Geography*, vol. 19, § 3, 1995.

Snowden Frank M. Jr., « Romans and Blacks: a Review Essay » [Book Review], *The American Journal of Philology*, vol. 111, § 4, 1990.

Song-Kang Huang, « Kangxi's Attitude in the Rites Controversy », *The Heythrop Journal*, vol. 28, § 1, 1987.

Sorokina Tatyana Nikolaevna, « "The Blagoveshchensk Panic" of the Year 1900: the Version of the Authorities », *Sensus Historiae*, vol. 8, § 3, 2012.

Souter Gavin, « Lane, William (1861-1917) », in Bede Nairn, Geoffrey Serle (ed.), *Australian Dictionary of Biography*, vol 9, Melbourne University Press, Melbourne, 1983.

Spencer Scott C., « British Liberty Stained: "Chinese Slavery", Imperial Rhetoric, and the 1906 British General Election », *Madison Historical Review*, vol. 7, § 3, 2010.

Spoorenberg Thomas, « Malthus et l'Asie : relecture et mise en perspective du système démographique préindustriel japonais », *Cahiers québécois de démographie*, vol. 33, § 2, Automne 2004.

Steinberg John W., « The Operational Overview », in John W. Steinberg, Bruce W. Menning, David Schimmelpenninck van der Oye, David Wolff, Shinji Yokote, *The Russo-Japanese War in Global Perspective. World War Zero*, Brill, Leiden, Boston, 2005.

Steinmetz George, « The Sociology of Empires, Colonies, and Postcolonialism », *Annual Review of Sociology*, vol. 40, 2014.

Stelling-Michaud Sven, « Le mythe du despotisme oriental », *Schweizer Beiträge zur allgemeinen Geschichte*, § 18-19, 1960-61.

Stites Richard, « Russian Representations of the Japanese Enemy », in John W Steinberg, Bruce W. Menning, David Schimmelpenninck van der Oye, David Wolff, Shinji Yokote, *The Russo-Japanese War in Global Perspective. World War Zero*, Brill, Leiden, Boston, 2005.

Stolberg Eva-Maria, « "The Unknown Enemy". The Siberian Frontier and the Russo-Japanese Rivalry, 1890s-1920s », in Rotem Kowner (ed.), *Rethinking the Russo-Japanese War 1904-1905*, vol. 1 : *Centennial Perspectives*, Global Oriental LTD, Trowbridge, 2007.

Stolberg Eva-Maria, « The Siberian Frontier between "White Mission" and "Yellow Peril", 1890s-1920s' », *Nationalities Papers*, vol. 32, § 1, 2004.

Stone Nicholas, « The Yellow Peril in Britain », *Proceedings of International Academic Conferences*, International Institute of Social and Economic Sciences, Venice, 24 April-27 April 2017.

Stuurman Siep, « François Bernier and the Invention of Racial Classification », *History Workshop Journal*, § 50, Autumn 2000.

Sunderland Willard, « Imperial Space: Territorial Thought and Practice in the Eighteenth Century », in Jane Burbank, Mark von Hagen, Anatolyi Remnev (eds.), *Russian Empire: Space, People, Power, 1700-1930*, Indiana University Press, Bloomington, Indianapolis, 2007.

Sunderland Willard, « The "Colonization Question": Visions of Colonization in Late Imperial Russia », *Jahrbücher für Geschichte Osteuropas, Neue Folge*, vol. 48, § 2, 2000.

Sunderland Willard, « The Ministry of Asiatic Russia: the Colonial Office that Never Was but Might Have Been », *Slavic Review*, vol. 69, § 1, 2010.

Sunderland Willard, « Empire without Imperialism ?: Ambiguities of Colonization in Tsarist Russia », *Ab Imperio*, vol. 2, 2003.

Svitavsky William L., « From Decadence to Racial Antagonism: M.P. Shiel at the Turn of the Century », *Science Fiction Studies*, vol. 31, § 1, 2004.

Tammiksaar Erki, Stone Ian R., « Alexander von Middendorff and his Expedition to Siberia (1842-1845) », *The Polar Record*, vol. 43, § 3, 2007.

Tempest Richard, « Madman or Criminal: Government Attitudes to Petr Chaadaev in 1836 », *Slavic Review*, vol. 43, § 2, Summer 1984.

Thompson Roger R., « Reporting the Taiyuan Massacre. Culture and Politics in the China War of 1900 », in Robert Bickers, R. G. Tiedemann (eds.), *The Boxers, China, and the World*, Rowman & Littlefield Inc., Lanham, 2007.

Thorley John, « The Development of Trade between the Roman Empire and the East under Augustus », *Greece & Rome*, vol. 16, § 2, October 1969.

Thorley John, « The Silk Trade between China and the Roman Empire at Its Height, "Circa" AD 90-130 », *Greece & Rome*, vol. 18, § 1, April 1971.

Tikhonov Vladimir, « A Russian Radical and East Asia in the Early Twentieth Century: Sudzilovsky, China, and Japan », *Cross-Currents: East Asian History and Culture Review*, vol. 5, § 1, 2016.

Tikhonov Vladimir, « Korea in the Russian and Soviet Imagination, 1850s-1945: Between Orientalism and Revolutionary Solidarity », *Journal of Korean Studies*, vol. 21, § 2, Fall 2016.

Timoshenko Vladimir, « Breakthrough to a New Age? », *Russian Studies in History*, vol. 50, § 2, 2011.

Tolmacheva Marina, « The Early Russian Exploration and Mapping of the Chinese Frontier », *Cahiers du Monde russe*, vol. 41, § 1, 2000.

Toumanoff Cyril, « Moscow the Third Rome: Genesis and Significance of a Politico-Religious Idea », *The Catholic Historical Review*, vol. 40, § 4, 1955.

Travis Frederick F., « The Kennan-Russel Anti-Tsarist Propaganda Campaign among Russian Prisoners of War in Japan. 1904-1905 », *The Russian Review*, vol. 40, § 3, 1981.

Urbansky Sören, « A Chinese Plague: Sinophobic Discourses in Vladivostock, San Francisco, and Singapore », *Bulletin of the German Historical Institute*, § 64, 2019.

Uzelac Aleksandar, « A Century of the Tatars' "hegemony": the Golden Horde and Bulgarian Lands (1241-1341) », in Alexander V. Maiorov, Roman Hautala, *The Routledge Handbook of the Mongols and Central-Eastern Europe: Political, Economic, and Cultural Relations*, Routledge, London, New York, 2021.

Van Kley Edwin J., « Europe's "Discovery" of China and the Writing of World History », *The American Historical Review*, vol. 76, § 2, April 1971.

Vásáry István, « Mongol-Hungarian Encounters in the Fourteenth Century », in Alexander V. Maiorov, Roman Hautala, *The Routledge Handbook of the Mongols and Central-Eastern Europe: Political, Economic, and Cultural Relations*, Routledge, London, New York, 2021.

Vasunia Phiroze, « Hellenism and Empire: Reading Edward Said », *Parallax*, vol. 9, § 4, 2003.

Venturi Franco, « Dispotismo orientale », *Rivista Storica Italiana*, vol. LXXII, § 1, 1960.

Von Glahn Richard, « Economic Depression and the Silver Question in Nineteenth-Century China », in Manuel Perez Garcia, Lucio De Sousa (eds.), *Global History and New Polycentric Approaches. Palgrave Studies in Comparative Global History*, Palgrave Macmillan, Singapore, 2018.

Von Hagen Mark, « From Imperial Russia to Colonial Ukraine », in Roisin Healy, Enrico Dal Lago (eds.), *The Shadow of Colonialism on Europe's Modern Past*, Palgrave Macmillan, New York, 2014.

Vulpius Ricarda, « The Russian Empire's Civilizing Mission in the Eighteenth Century. A Comparative Perspective », in Uyama Tomohiko (ed.), *Asiatic Russia: Imperial Power in Regional and International Contexts*, Routledge, Abingdon, 2012.

Wakabayashi Bob Tadashi, « Opium, Expulsion, Sovereignty. China's Lessons for Bakumatsu Japan », *Monumenta Nipponica*, vol. 47, § 1, Spring 1992.

Walker David, « Race Building and the Disciplining of White Australia », in Laksiri Jayasuriya, David Walker, Jan Gothard (eds.), *Legacies of White Australia: Race, Culture, and Nation*, University of Western Australia Press, Crawley, 2003.

Wanner Michal, « First Russian-Chinese Diplomatic Relations and Business Relationship 1689-1728 », *Prague Papers on the History of International Relations*, § 2, 2013.

Wanner Michal, « Russian-Chinese Trade in Kyakhta — Trade Development and Volume Indicators 1727-1861 », *Prague Papers on the History of International Relations*, § 1, 2015.

Waugh Daniel, « The Golden Horde and Russia », in William Fitzhugh, Morris Rossabi, William Honeychurch (ed.), *Genghis Khan and the Mongol Empire*, Dino Don Inc., Washington D.C., 2009.

Westrem Scott D., « Against Gog and Magog », in Sylvia Tomasch, Gilles Sealy (eds.), *Text and Territory: Geographical Imagination on the European Middle Ages*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia, 1998.

Widmer Eric, « "Kitai" and the Ch'ing Empire in Seventeenth Century Russian Documents on China », *Ch'ing-shih wen-ti*, vol. 2, § 4, 1970.

Willey Keith, « Australia's Population », *Labour History*, § 35, 1978.

Wingfield Rebecca, « Gazing on Fu-Manchu: Obscurity and Imperial Crisis in the Work of Sax Rohmer », *Studies in Popular Culture*, vol. 1, § 31, Fall 2008.

Wolski Józef, « L'Empire des Arsacides », *Acta Iranica*, § 32, Peeters Publishers, Louvain, 1993.

Yamamoto Takahiro, « The End of the "Dual Possession" of Sakhalin as Multilateral Diplomacy, 1867-73 », *Historical Research*, vol. 89, § 244, May 2016.

Yan Hongzhong, « Economic Growth and Fluctuation in the Early Qing Dynasty: From the Perspective of Monetary Circulation », *Frontiers of History in China*, vol. 4, § 2, 2009.

Ye Baichuan, Yuan Jian, « The Sino-Russian Trade and the Role of the Lifanyuan, 17th-18th Centuries », in Dittmar Schorkowitz, Ning Chia (eds.), *Managing Frontiers in Qing China: the Lifanyuan and Libu Revisited*, Brill, Leiden, 2017 (Brill's Inner Asian Library 35).

Yu Henry, « Mountains of Gold. Canada, North America, and the Cantonese Pacific », in Chee-Beng Tan (ed.), *Routledge Handbook of the Chinese Diaspora*, Routledge, New York, 2013.

Zarrow Peter, « The Reform Movement, the Monarchy, and Political Modernity », in Karl Rebecca E., Zarrow Peter (ed.), *Rethinking the 1898 Reform Period: Political and Cultural Change in Late Qing China*, Harvard University Asia Center, Cambridge (MA), 2002.

Zatsepine Victor, « The Blagoveshchensk Massacre of 1900: the Sino-Russian War and Global Imperialism », in James Flath, Norman Smith (eds.), *Beyond Suffering. Recounting War in Modern China*, UBC Press, Vancouver, Toronto, 2011.

Zdan Michael B., « The Dependence of Halych-Volyn' Rus' on the Golden Horde », *The Slavonic and East European Review*, vol. 35, § 85, 1957.

Zecchini Giuseppe, « Attila in Italia : ragioni politiche e sfondo 'ideologico' di un'invasione », *Aevum*, anno 67, fasc. 1, gennaio-aprile 1993.

Zhou Min, Lee Rennie, « Transnationalism and Community Building: Chinese Immigrant Organizations in the United States », *The ANNALS of the American Academy of Political and Social Science*, vol. 647, § 1, 2013.

Zhuang Guotu, « China's Policies on Chinese Overseas. Past and Present », in Chee-Beng Tan (ed.), *Routledge Handbook of the Chinese Diaspora,* Routledge, New York, 2013.

VII Articles et chapitres dans des ouvrages collectifs en russe

Авилов Роман Сергеевич, « 'Изготовиться к выступлению по первому требованию …' : Попытка рецидива манзовской войны в Южно-Уссурийском Крае (1874 г.) », Труды *ИИАЭ ДВО РАН*, № 27, 2020.

Авилов Роман Сергеевич, « Развитие военно-сухопутных сил России на Дальнем Востоке в 60-70-х гг. XIX в. : Внешнеполитический фактор », *Ойкумена. Регионоведческие исследования*, № 4, § 43, 2017.

Алепко Александр Валентинович, « Китайский труд в промышленно-транспортной сфере российского Приамурья в конце XIX - Начале XX вв. », in Дмитрий Владимирович Буяров, Дмитрий Владиславович Кузнецов (под ред.), *Россия и Китай : история и перспективы сотрудничества, Материалы VI международной научно - практической конференции (Благовещенск-Хэйхэ, 16-18мая 2016 г.)*, Издательство БГПУ, Благовещенск, 2016.

Бекметов Ринат Ферганович, « Обломов как 'Русский Буддист' », *Materials of the IV international scientific conference "Text. Literary Work. Reader"*, Vědecko vydavatelské centrum « Sociosféra-CZ », Kazan (Volga Region) Federal University, Prague, May 20-21, 2016.

Бердникова Светлана Александровна, «Ответственность в отношениях трудового найма в России во второй половине XIX века (на примере частных золотых приисков Сибири)», *Правовая система России : история и современность, сборник статей, Международной научно - практической конференции 23 декабря 2017 г.*, Екатеринбург, 2017.

Благодер Юлия Гариевна, «Произведения Китайского искусства в дворцовых резиденциях российских правителей XVIII века», *Культурная жизнь Юга России*, № 2, 2011.

Бугров Дмитрий Витальевич, «Балканский вопрос в русской социокультурной утопии конца XVIII - начала XX вв.», *Ученые Записки КФУ*, *Гуманитарные Науки*, § 5, 2009.

Виргинский Виктор Семенович, «ВФ Одоевский как социолог и утопист», *Вопросы истории*, № 2, § 196, 1970.

Воронкова Ирина Евгеньевна, «'Желтый труд' в Российской империи начала XX века», *Вестник ОрелГИЭТ*, № 4, § 10, 2009.

Гаврилов Дмитрий Васильевич, «Завершение 'промышленного переворота' на Урале : 80-е гг. XIX в. – 1918 г.», *Историко-Педагогические Чтения*, Vol. 10, 2006.

Гаврилов Дмитрий Васильевич, «Промышленный переворот на Урале : неудачная попытка пере- осмысления», *Отечественная история*, § 1, 2007.

Глебов Сергей Владимирович, «Вызовы империи : первые десятилетия колонизации на Дальнем Востоке России (дискуссионные заметки)», *Ойкумена. Регионоведческие исследования*, № 4, § 43, 2017.

Горохов Сергей В., «Русский острог в Сибири конца XVI - XVIII века как археологический памятник», *Вестник НГУ*, Том 10, § 7, 2011.

Гузей Яна Сергеевна, «Боксерское восстание и синдром 'желтой опасности' : антикитайские настроения на российском Дальнем Востоке (1898-1902 гг.)», *Известия Алтайского Государственного Университета*, № 4, § 2, 2011.

Дацышен Владимир Григорьевич, Модоров Николай Семенович, «Посольская миссия Ф.И.Байкова в Китай в 1654-1658 гг. и её результаты», *Мир Евразии*, vol. 3, § 38, 2017.

Дацышен Владимир Григорьевич, «Сибирский Округ во время кампании в Китае в 1900-1901 гг.», *Вестник Новосибирского Государственного Университета*, № 6, § 22, 2014.

Дятлов Виктор Иннокентевич, «Благовещенская 'утопия' : из истории материализации фобий», *Вестник Евразии*, § 4, 2002.

Дятлов Виктор Иннокентевич, «Миграция Китайцев и дискуссия о 'жёлтой опасности' в дореволюционной России», *Вестник Евразии*, № 1, 2000.

Дятлов Виктор Иннокентевич, « Экзотизация и ‘Образ врага’ : синдром ‘Желтой опасности’ в дореволюционной России », *Идеи и Идеалы*, vol. 20, § 1, t. 2, 2014.

Кириллова Сэсэгма Валерьевна, Шевцов Вячеслав Вениаминович, « Нерчинск - Пекин : Русские торговые караваны в 1689-1703 гг. », *Вестник Томского Государственного Университета, История и Археология*, § 435, 2018.

Кириллова Сэсэгма Валерьевна, « Беспошлинная и контрабандная торговля России с Китаем и Монголией в XVII – XVIII вв. », *Вестник Томского государственного университета. История*, § 53, 2018.

Кириллова Сэсэгма Валерьевна, « Становление и развитие международной торговли России в Забайкалье в XVII – XVIII вв. », *Известия Иркутского Государственного Университета, Серия « История »*, § 24, 2018.

Кирсанов Игорь, « Лев Толстой и Восток », *Вестник ЧелГУ*, № 2, 2003.

Ковтун Наталья Вадимовна, « Роман В. Ф. Одоевского ‘4338 год’ и традиции интеллектуальной утопии в России », *Известия Томского Политехнического Университета*, Том 307, § 5, 2004.

Конявская Елена Л., « Половцы в ранних летописях : оценки и интерпретации летописцев », *Slověne*, vol. 4, § 1, 2015.

Кузнецов Владимир Александрович, « Ex Oriente Lux и Владимир Соловьёв », *Вестник Челябинского Государственного Университета*, № 1, § 397, 2017.

Куляскина Ирина Юрьевна, « Утопизм как феномен российской культуры », *Вестник Амурского Государственного Университета, Гуманитарные науки*, § 56, 2012.

Курто Ольга Игоревна, « Желтугинская Республика : опыт социального обустройства на границе России и Китая », *Археология, этнография и антропология Евразии*, № 3, § 47, 2011.

Ланцова Юлия Николаевна, « Китайские и корейские рабочие в золотопромышленности Забайкальской области (середина XIX начало XX вв.) », *Учёные записки ЗабГУ, Филология, история, востоковедение*, № 3, 2009.

Лихоманов Игорь Валентинович, « Идеология и политика ‘восточничества’ в канун русско-японской войны 1904-1905 гг. », *Гуманитарные Проблемы Военного Дела*, № 3, 2015.

Люсый Александр Павлович, Чжоу Лу, « Образы Китая в творческом сознании ГР Державина и АС Пушкина », *Русская литература*, № 2, 2021.

Малинов Алексей Валерьевич, « Панславизм как Панмонголизм ». *Историософия Национализма, Управленческое Консультирование*, № 10, § 106, 2017.

Маруев Владимир Александрович, « Желтугинская республика (1882-1886 гг.) », *Забайкалье историческое, материалы V межрегион. науч.-практ. конф.*, ЗабГУ, Чита, 2016.

Маруев Владимир Александрович, «Из истории геологической разведки месторождений золота в Забайкалье в XIX - начале XX века», *Гуманитарный вектор*, № 3, § 43, 2015.

Михновец Мария Владимировна, «‘Киргизские степи’ в геополитической картине мира Достоевского: от ‘зоны неосвоенной дикости’ к новому хартленду», *Вестник Костромского Государственного Университета*, § 4, 2020.

Молодяков Василий Элинархович, «Концепция двух Востоков и Русская культура серебряного века», *Известия АН СССР*, Серия литературы и языка, t. 49, § 6, 1990.

Муравев Владимир Александрович, «Съезды Золотопромышленников Забайкалья в 1898 - 1919 гг.», *Вестник КемГУ*, № 2, § 70, 2017.

Мурашев Михаил Александрович и др., «Основные причины незаконной добычи золота на Дальнем Востоке России во второй половине XIX - начале XX вв.», *Ученые заметки ТОГУ*, № 9, § 2, 2018.

Мясников Владимир Степанович, «Избрание отца Иакинфа (Бичурина) в Академию Наук», *Проблемы Дальнего Востока*, № 5, 1996.

Мясников Владимир Степанович, «Россия и Китай: контакты государств и цивилизаций», *Общественные Науки и Современность*, vol. 2, 1996.

Нестерова Елена Ивановна, «Китайская иммиграция. Политика российской империи и США (вторая половина XIX - начало XX в.)», *Россия и АТР*, Т. 3, § 33, 2001.

Осипова Ксения Викторовна, «Названия спиртных напитков на русском севере: этимолого-этнолингвистический анализ», *Вестник Томского государственного университета. Филология*, § 56, 2018.

Осьминина Елена Анатольевна, «Культура Китая в осмыслении ВС Соловьева», *Вестник Московского Государственного Лингвистического Университета*, Гуманитарные науки, № 11, § 784, 2017.

Осьминина Елена Анатольевна, «Соловьевский Китай и его влияние на современников», *Соловьевские Исследования*, № 2, § 66, 2020.

Петров Александр Иванович, «А. Ф. Миддендорф — ученый, путешественник», *Россия и АТР*, № 4, 2005.

Петрунина Жанна Валерьяновна, Шушарина Галина Алексеевна, Громов Роман Алексеевич, «Особенности развития золотопромышленности в Амурском Крае Восточно-Сибирского Генерал-Губернаторства во второй половине XIX в.», *Былые годы*, Т. 56, § 2, 2020.

Пирожкова Софья Владиславовна, «Идеал цельного знания как принцип устроения науки и общества: взгляд в 4338 г. Из начала XXI века», *Vox. философский журнал*, № 28, 2020.

Позняк Татьяна Зиновьевна, «Формальные и неформальные экономические практики иммигрантов на русском Дальнем Востоке (второя половина XIX - начало XX в.)», Виктор Иннокентьевич Дятлов (под ред.), *Миграции и диаспоры в социокультурном, политическом и экономическом пространстве Сибири. Рубежи XIX - XX и XX - XXI веков*, Оттиск, Иркутск, 2010.

Понкратова Екатерина Михайловна, Тараканова Дарья Александровна, «Китай в восприятии Ф.М. Достоевского», *Вестник Томского Государственного Университета*, № 462, 2021.

Попов Евгений Анатольевич, «'Скифы' А. А. Блока как политико-идеологический манифест», *Вестник Кемеровского Государственного Университета Культуры и Исскуств*, № 48, 2019.

Ремнев Анатолий Викторович, «Вдвинуть Россию в Сибирь. Империя и Русская Колонизация Второй Половины XIX - начала XX вв.», *Ab Imperio*, § 3, 2003.

Романова Галина Николаевна, «Торговая деятельность Китайцев на Дальнем Востоке России (конец XIX - начало XX в.)», *Россия и АТР*, § 3, 2009.

Рустамзода Гуландом Л., «Философия Востока в творчестве Льва Толстого», *Мир современной науки*, № 4, 2012.

Савченко Дарья Сергеевна, «Русская научная фантастика: предвосхищая модернизацию», *Русская литература*, № 3, 2014.

Сакович Екатерина Г., «Происхождение этнонима 'Половцы': летописные сведения и мнения исследователе», Петр К. Дашковский (глав. ред.), *Народы и Религии Евразии*, № 4, § 21, Издательчтво Алтайского Государственного Университета, Барнаул, 2019.

Сальникова Анастасия Владимировна, «Взгляды ФМ Достоевского на продвижение России в Азии, Социально-Гуманитарный», *Вестник Юга России*, № 3, 2011.

Самойлов Николай Анатольевич,. «Кяхта и Маймайчэн: геокультурное пространство взаимодействия России и Китая в XVIII - XIX вв.», *Вестник Санкт-Петербургского университета*, § 4, 2009.

Серебряный Сергей Дмитриевич, «Лев Толстой и буддизм», *Вестник БГУ. Гуманитарные Исследования Внутренней Азии*, № 3, 2016.

Синиченко Владимир Викторович, «Борьба с контрабандой спирта из Монголии в Россию накануне и в годы первой мировой войны», *Деятельность правоохранительных органов в современных условиях. Материалы XIX международной научно-практической конференции 2014 г.*, Восточно-Сибирский институт Министерства внутренних дел Российской Федерации, Иркутск, 29-30 мая 2014 г.

Скрипко Константин Андреевич, и др., «'Амурская Калифорния'-малоизвестная страница истории золотодобычи в Приамурье в фотографиях из архива Музея Землеведения МГУ», *История наук о земле*, Том 2, § 2, 2009.

Смертин Юрий Григорьевич, « Китайская диаспора в Приамурье и Приморье (вторая половина XIX - начало XX в.), Отношения между Россией и Китаем : прошлое, настоящее, будущее », *Материалы международной научной конференции, АНО Научно-исследовательский институт истории, экономики и права*, Москва, 2019.

Сорокина Татьяна Николаевна, « 'Взаимное соглашение о спирте и опиуме' : опыт совместной борьбы России и Китая с Контрабандной в Начале XX в. », in Виктор Иннокентьевич Дятлов (под ред.), *Миграции и диаспоры в социокультурном, политическом и экономическом пространстве Сибири. Рубежи XIX - XX и XX - XXI веков*, Оттиск, Иркутск, 2010.

Схиммелпеннинк Ван Дер Ойе Дэвид, « Идеологии империи в России имперского периода », *Ab Imperio*, vol. 1-2, 2001.

Титаренко Анастасия Сергеевна, « Представления о Китае в русском народном сознании (вторая половина XIX - начало XX вв.) », *Известия Уральского Федерального Университета, Серия 2, Гуманитарные науки*, Том. 16.2, § 127, 2014.

Торопов Александр Анатольевич, « Корейская эмиграция на дальнем востоке России : вторая половина XIX в.-1937 г. », *Revue des études slaves*, vol. 71, § 1, 1999.

Усманов Сергей Михайлович, « 'Восток Ксеркса' в Историософии Владимира Соловьева : в Поисках Интерпретации », *Соловьевские Исследования*, № 1, § 6, 2003.

Усманов Сергей Михайлович, « Россия между 'Востоком Ксерокса' и 'Востоком Христа' : вопросы и ответы Владимира Соловьева », *Интеллигенция и Мир*, № 1, 2003, <https://cyberleninka.ru/article/n/rossiya-mezhdu-vostokom-kseroksa-i-vostokom-hrista-voprosy-i-otvety-vladimira-solovieva> [Consulté en ligne le 16/09/2021].

Федосеева Татьяна Васильевна, Горемыкина Мария Викторовна, « Утопия и Антиутопия в Прозе ВК Кюхельбекера и ВФ Одоевского », *Вестник Рязанского государственного университета им. С. А. Есенина*, № 4, § 45, 2014.

Фельдман Михаил Аркадьевич, « Завершение промышленного переворота на Урале », *Документ. Архив. История. Современность.*, § 7, 2007.

Фельдман Михаил Аркадьевич, « Условия труда промышленных рабочих Урала в 1910-е - 1930-е гг. », *Экономическая история : ежегодник*, 2006.

Хохлов Александр Николаевич, « Дмитрий Дмитриевич Покотилов », *Вопросы Истории*, № 5, Май 2011.

Шепотько Людмила Владимировна, « Россия движется на восток : идеология и геополитика », *Вестник Морского Государственного Университета*, Серия Обществоведческие Науки, Владивосток, 2006.

Шишков Иван Захарович, « П.Я. Чаадаев как предтеча русской философской традиции », *Вестник митхт. серия : социально-гуманитарные науки и экология*, Том 2, § 4, 2015.

Юргенсон Георгий Александрович, Трубачев Алексей Иванович, Филенко Роман Андреевич, « К истории минералогических исследований в Забайкалье », *Геосферные исследования*, № 4, 2018.

VIII Sites internet

BBC News - Русская служба, *'Виноваты печенеги'. Рунет отреагировал на обращение Путина к народу*, 8 april 2020, <https://www.bbc.com/russian/other-news-52221161> [Consulté en ligne le 06/10/2022].

Encyclopædia Britannica, *Huangdi*, <https://www.britannica.com/topic/Huangdi>

Smedley Audrey, *Britannica Academic, racism*, <https://www.britannica.com/topic/racism> [Consulté en ligne le 20/06/2021].

Аносов Николай Павлович, Фонд Российский Родословный, <http://www.rgfond.ru/person/126871> [Consulté en ligne le 20/12/2020].

Афанасьев Павел Юрьевич, *Николай Павлович Аносов. Биографический очерк*, Хронос, 2010, <http://www.hrono.ru/statii/2010/afan_anosov.php>, [Consulté en ligne le 20/12/2020].

Мильченко Ангелина, *'Личная инициатива' : в Кремле рассказали о словах Путина про Половцев. Песков пояснил слова Путина про Печенегов и Половцев*, Gazeta.ru, 09 апреля 2020, <https://www.gazeta.ru/politics/2020/04/09_a_13042501.shtml?updated> [Consulté en ligne le 06/10/2022].

IX Œuvres littéraires

« Grip », *How John Bull Lost London or, the Capture of the Channel Tunnel*, Sampson Low, Marston, Searle, & Rivington, London, 1882.

Bely Andreï, *Pétersbourg*, trad. du russe par Jacques Catteau et Georges Nivat, Éditions des Syrtes, Genève, 2018.

Butler William Francis, *The Invasion of England: Told Twenty Years After. By an Old Soldier*, Sampson Low, Marston, Searle, & Rivington, London, 1882.

Clowes William Claird, *The Great Naval War in 1887*, Hatchards, London, 1887.

Colomb Philip Howard, *The Great War of 1892*, William Heinemann, London, 1891.

Dooner Pierton W., *Last Days of the Republic*, Alta California Publishing House, San Francisco, 1880.

Dostoïevski Fédor, *Crime et châtiment*, trad. V. Pozner, Folio classique, Gallimard, Trebaseleghe, 2022.

Dostoïevski Fiodor, *Journal d'un écrivain*, trad. Gustave Aucouturier, Éditions Gallimard, Ligugé, 1972.

Gontcharov Ivan, *La frégate Pallas*, trad. Suzanne Rey-Labat, Éditions L'Âge d'Homme, Lausanne, 1995.

Gontcharov Ivan, *Oblomov*, trad. Luba Jurgenson, Éditions L'Âge d'Homme, Lausanne, 1988.

Gutrie T. A., *The Seizure of the Channel Tunnel*, London, 1882.

Vincent Joyce, *The Celestial Hand: a Sensational Story*, J. C. MacCartie & Company Publ., Sydney, 1903.

Kirmess Charles H., *The Australian Crisis*, George Robertson Edition, Melbourne, 1909.

Le Queux William, *The Great War in England in 1897*, Tower Publishing Co., London, 1894.

Le Queux William, *The Invasion of 1910*, Macmillan Company of Canada, Toronto, 1906.

Lester Horace Francis, *The Taking of Dover*, Arrowsmith, Bristol, 1888.

Mackay Kenneth, *The Yellow Wave: a Romance of the Asiatic Invasion of Australia*, Richard Bentley and Son Pub., London, 1895.

Maitland Edward, *The Battle of Mordialloc: or, How We Lost Australia*, Samuel Mullen Pub., Melbourne, 1888.

Manson Marsden, *The Yellow Peril in Action. A Possible Chapter in History. Dedicated to the Men who Train and Direct the Men behind the Guns*, Britton & Rey printers, San Francisco, 1907.

Mundo Oto, *The Recovered Continent: a Tale of the Chinese Invasion*, Columbus, Ohio, Harper-Osgood Company, 1898.

Odoïevski Vladimir, « L'an 4338. Lettres de Saint-Pétersbourg », trad. Victoire Feuillebois, in Vladimir Odoïevski, *Les contes bigarrés et autres nouvelles*, Classiques Garnier, Paris, 2023.

Roydhouse Thomas, *The Coloured Conquest*, N.S.W. Bookstall Co, Sydney, 1904.

Shiel Matthew Phipps, *The Dragon*, G. Richards, London, 1913.

Shiel Matthew Phipps, *The Yellow Danger: the Story of the World's Greatest War*, Grant Richards, London, 1898.

Shiel Matthew Phipps, *The Yellow Wave*, Ward, Lock, and Co., London, 1905.

Walker W. H., *The Invasion*, Turner & Henderson, Sydney, 1877.

Whitney Atwell, *Almond-Eyed: a Story of the Day*, A. L. Bancroft & Company, San Francisco, 1878.

Woltor Robert, *A Short and Truthful History of the Taking of Oregon and California by the Chinese in the Year AD 1899*, A. L. Bancroft & Company, San Francisco, 1882.

X Œuvres littéraires en russe

Белый Андрей, *Петербург. Роман в восьми главах с прологом и эпилогом*, Типография М. М. Стасюлевича, Петроград, 1916.

Белый Андрей, *Серебряный голубь*, Азбука, Москва, 2015.

Гончаров Иван Александрович, *Обломов. Роман в четырех частях*, Академия Наук СССР, Литературные Памятники, Ленинград, 1987.

Гончаров Иван Александрович, *Фрегат 'Паллада': очерки путешествия в двух томах*, Приволжское Книжное Издательство, Саратов, 1986.

Данилевский Григорий Петрович, *Жизнь через сто лет*, 1868, <http://az.lib.ru/d/danilewskij_g_p/text_0070.shtml> [Consulté en ligne le 06/10/2021].

Достоевский Фёдор Михайлович, *Зимние заметки о летних впечатлениях*, Изд. Ф. Стелловский, Санкт-Петербург, 1866.

Достоевский Фёдор Михайлович, *Преступление и наказание: роман в 6 ч. с эпилогом*, Т. 2, Изд. А. Базунов, Э. Прац и Я. Вейденштраух, Санкт-Петербург, 1867.

Одоевский Владимир Федорович, *4338-й год: Петербургские Письма*, 1835, <https://avidreaders.ru/book/4338-y-god-peterburgskie-pisma.html> [Consulté en ligne le 13/07/2021].

Одоевский Владимир Федорович, *4338-й год. Петербургские письма*, 1835, Письмо 1-е, <http://az.lib.ru/o/odoewskij_w_f/text_0490.shtml> [Consulté en ligne le 13/02/2023].

Соловьёв Владимир Сергеевич, *Китай и Европа, собрание соченений Владимира Сергеевича Соловьёва, 2ое издание*, Т. 6, Книгоиздательское Товарищество Просвещение, Санктъ-Петербург, 1914.

Соловьёв Владимир Сергеевич, *Три разговора о войне, прогрессе и конце всемирной истории со включением краткой повести об Антихристе и с приложениями*, Товарищество Печатного и Издательского дела «Труд», 3е издание, Санкт-Петербург, 1901.

Хлебников Велимир, *Статьи. ученые труды. воззвания, Том 6/1*, Издательство ИМЛИ РАН, Москва, 2005, accessible en ligne : <https://ruslit.traumlibrary.net/page/hlebnikov-ss06-061.html> [Consulté en ligne le 03/11/2021].

XI Poèmes

Blok Alexandre, *Les Scythes*, 1918, traduction anonyme parue dans la *Revue de Genève*, § 15, 1921.

XII Poèmes en russe

Бальмонт Константин Дмитриевич, *Скифы*, 1899, <https://www.culture.ru/poems/31915/skify> [Consulté en ligne le 03/11/2021].

Блок Александр, *Скифы*, 1918, <https://www.culture.ru/poems/278/skify> [Consulté en ligne le 03/11/2021].

Брюсов Валерий Яковлевич, *Грядущие Гунны, 1905*, publié dans le recueil *Στέφανος, Венок. Стихи 1903 — 1905 гг.*, Скорпион, Москва, 1906, с. 141.

Брюсов Валерий Яковлевич, *К Тихому Океану*, 1904, publié dans le recueil *Στέφανος, Венок. Стихи 1903 — 1905 гг.*, Скорпион, Москва, 1906, с. 123.Брюсов Валерий Яковлевич, *Цусима*, 1905, publié dans le recueil *Στέφανος, Венок. Стихи 1903 — 1905 гг.*, Скорпион, Москва, 1906, с. 131.Достоевский Фёдор Михайлович, *На европейские события в 1854 году*, 1854, <https://www.culture.ru/poems/45516/na-evropeiskie-sobytiya-v-1854-godu> [Consulté en ligne le 06/11/2021].

Мережковский Дмитрий Сергеевич, « Грядущий хам », in Дмитрий Сергеевич Мережковский, *В Тихом Омуте*, ЭКСМО, Москва, 1991.

Мережковский Дмитрий Сергеевич, « Желтолицые позитивисты », in Елена Анатольевна Андрущенко (под редакции), *Д.С. Мережковский вечные спутники. Портреты из всемирной литературы*, Наука, Санкт-Петербург, 2007.

Соловьёв Сергей Михайлович, *Весь Сергей Соловьев*, Издатедьский Союз Андроникум, Мультимедийное Издательство Стрельбицкого, 2019.

Соловьёв Владимир Сергеевич, « Ex Oriente Lux », *Вестник Европы*, кн. 4, Типография М. М. Стасюлевича, апрель 1890.

Соловьёв Владимир Сергеевич, *Панмонголизм*, 1894, <https://www.culture.ru/poems/21899/panmongolizm> [Consulté en ligne le 13/10/2021].

Татищев Василий Никитич, *Лексикон Российской исторической, географической, политической и гражданской. Сочиненный господином тайным советником*

и астраханским губернатором Васильем Никитичем Татищевым, Часть II, Типография Горного Училища, Санкт-Петербург, 1793, <https://www.prlib.ru/item/425836> [Consulté en ligne le 18/10/2022].

Тютчев Фёдор Иванович, *Русская география*, 1848 ou 1849. <http://www.ruthenia.ru/tiutcheviana/stihi/bp/139.html> [Consulté en ligne le 06/09/2021].

XIII Images

Атака на Порт-Монэ, Москва, 1904, <http://russiahistory.ru/russkie-plakaty-perioda-russko-yaponskoj-vojny/> [Consulté en ligne le 04/06/2022].

Боевая Песенька Донцов, Москва, 25 февралья 1904, Россия История Государства, <https://statehistory.ru/2197/Russko-yaponskaya-voyna--Plakaty-Rossii--CHast-II/> [Consulté en ligne le 04/06/2022].

Вася Флотский, Война Русско-Японская 1904, 1904, <http://russiahistory. ru/russkie-plakaty-perioda-russko-yaponskoj-vojny/> [Consulté en ligne le 04/06/2022].

Здорово, Храбрость Японца, Москва, 10 марта 1904, Самарский областной историко-краеведческий музей им. П. В. Алабина, <https://alabin.ru/kollektsii/knizhno-arkhivnye-sobraniya/kollektsiya-plakatov-i-listovok/plakaty-vremen-russko-yaponskoy-voyny/> [Consulté en ligne le 04/06/2022].

К войне России с Японей, Литография Товарищества И. Д. Сытина, Москва, 28 Апреля 1904.

Кулак да Плеть – Знают кого Погреть, Москва, 1904, Россия История Государства, <https:// statehistory.ru/2197/Russko-yaponskaya-voyna--Plakaty-Rossii--CHast-II/> [Consulté en ligne le 04/06/2022].

Страшен враг, но милостив Бог, Хромо-Литография Коноваловой, Москва, 28 Февраля 1904.

Ульянов В., Желтая Опасность, Аллегорическая Картина В. Ульянова, 1904.

Table des matières

Cartes 7

Fiche technique 11

Transcription 11

Traductions 11

Références bibliographiques dans les notes de bas de page 13

Remarques sur le calendrier utilisé 14

Remerciements 15

Introduction générale 17

I Quand l'histoire est actuelle 20

II Le discours du « péril jaune » : un objet de recherche protéiforme 22

III La Russie orientale, une périphérie oubliée des études de l'espace transpacifique ? 27

IV Revue de la littérature 30

V Intégrer la Russie orientale dans un contexte macrorégional et mondial 38

VI Structure de notre étude 40

VII Quelques remarques terminologiques 45

VIII Histoire globale et archives 46

Première partie
Le discours du « péril jaune » :
un phénomène mondial au cœur des relations inter-civilisationnelles

Chapitre 1 Déconstruire le discours du « péril jaune » : les sources anciennes d'un phénomène moderne 51

I Grandes narrations et exceptionnalismes 53

II Voyage au bout du tunnel 55
III Le pouvoir de l'omission 58
IV Le proto-racisme à l'époque classique 66
V Idéologies d'Empire 70
VI Les « Autres asiatiques » 76
Conclusion 81

Chapitre 2 Pourquoi le « péril jaune » est-il jaune ? 83
I Imaginer l'inconnu extrême-oriental à l'époque classique 84
II La Chine aux yeux de Byzance 88
III Les premiers voyageurs européens et leurs témoignages 89
IV Avant la science des races 96
V Idéalisation et chinoiseries 100
VI Concevoir la race 105
VII La naissance des « jaunes » 111
VIII La conceptualisation moderne de la Chine : de la « momie embaumée » au mode de production asiatique 122
Conclusion 129

Chapitre 3 Le discours du « péril jaune » : beaucoup plus qu'un phénomène culturel 133
I L'Empire chinois en crise 135
II L'apparition du phénomène migratoire chinois à l'échelle globale 140
III Migrants chinois et le mythe de l'or 144
IV Chinois, Japonais et Coréens : un parcours similaire 146
V American dream / Yellow nightmare : le discours du « péril jaune » et son rôle dans le contexte socio-économique californien 148
VI La nécessité d'une vision transpacifique et le parallélisme australien 158
VII Un autre élément de comparaison : le cas canadien 166
VIII Le vecteur impérial de la diffusion du discours du « péril jaune » 169
Conclusion 173

Chapitre 4 L'exploit du « péril jaune » littéraire 177

I L'*invasion scare novel literature* ou comment la littérature prépare au conflit 181

II Justifier l'« *Exclusion Act* » : la littérature du « péril jaune » en Californie 185

III La littérature du « péril jaune » en Australie et la création d'une identité sélective 189

IV De retour en Europe… 197

V Collecter les éléments nécessaires pour définir le discours du « péril jaune » 202

Conclusion de la première partie : quelle définition pour le discours du « péril jaune » ? 211

Deuxième partie
Le discours du « péril jaune » en Russie : un phénomène national et local mais sans exceptionnalisme

Chapitre 5 La Russie et « son » Asie : entre problèmes de conceptualisation et origines des perceptions du « péril » 217

I La *Rous* opposée à l'Orient nomade : entre violence et collaboration 219

II Problématiser le rideau de fer mongol 224

III La Horde d'Or sous procès 230

IV À la conquête des débris de la Grande Horde 239

V La question sibérienne : d'une conquête *sui generis* à l'établissement d'une histoire coloniale 243

VI La colonisation de l'est sibérien : les pièges idéologiques du discours exceptionnaliste russe 249

Conclusion 260

Chapitre 6 Russie, Chine et leurs premières rencontres : une histoire spéciale ? 263

I Faits de guerre avec l'empire au bout de la Sibérie 265

II Le facteur mongol 271

III Découvrir la Chine avec les yeux des steppes : la mission de Petline (1618-1619) 274

IV D'une diplomatie explorative à une diplomatie conflictuelle 277

V Spătaru et l'échec de l'approche diplomatique européenne 285

VI Un traité de succès 288

VII La fin de l'équilibre de Nertchinsk et les traités d'Aïgoun et de Pékin 292

Conclusion 296

Chapitre 7 La dégradation de l'image de l'Orient en Russie à la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe siècle 301

I Les images plurielles de la Chine à la Cour des tsars au XVIIIe siècle : entre science, modes et convoitises 302

II Bitchourine et l'influence de la mission orthodoxe à Pékin 308

III Le changement de perception du milieu littéraire et philosophique au début du XIXe siècle 311

IV L'affirmation du messianisme russe, entre doutes intérieurs et pressions externes 319

V Une période de transition avant l'essor de la littérature du « péril jaune » 325

VI La projection de l'Orient touranien sur la Russie : une attaque idéologique aux conséquences incertaines 333

Conclusion 338

Chapitre 8 Conflits autour de l'or de la Russie orientale : une lutte pour la définition des rôles sociaux sur une base ethnique 339

I Missions scientifiques et soif de richesse : l'or de la Mandchourie 340

II Le développement du secteur aurifère, entre problèmes de modernisation et manque de main-d'œuvre 343

III Vers le déclenchement de la « guerre des *manzy* » 347

IV Après la « guerre des *manzy* » : conséquences et perceptions 356

V L'éphémère République de Jeltouga 365

VI Un « péril jaune » très utile 369

Conclusion 380

Chapitre 9 Russie orientale-sur-*khanchin*.
Contrebande frontalière d'alcool et imaginaires 383

I La contrebande sur la frontière sino-russe avant 1850 385

II La politique derrière la bouteille : visions politiques à l'épreuve du *khanchin* 390

III Règles et exceptions : le *khanchin*, une marchandise au statut ambigu ? 394

IV *Khanchin* et impérialismes parallèles 398

V *Khanchin* et dilemmes de fiscalité 401

VI Le rôle du *khanchin* dans la formation d'un discours antichinois : les parallélismes avec l'espace transpacifique 405

VII Diplomatie sous échec ou diplomatie coloniale ? 408

VIII Une armée de petits magasins 413

IX Échecs hypocrites 417

Conclusion 420

Chapitre 10 L'influence du discours du « péril jaune » durant l'insurrection des Boxers et la guerre russo-japonaise 423

I L'insurrection des Boxers : les origines d'une insurrection atypique 424

a. Problèmes environnementaux 426

b. Révoltes et banditisme 427

c. Sociétés secrètes et groupes d'arts martiaux 427

d. Pénétration des missionnaires chrétiens et pression des puissances étrangères 429

e. Faiblesses et instabilité de la Cour Qing 430

II Boxers, insurrection et intervention étrangère 432

III La Russie dans l'insurrection des Boxers 435

IV L'Amour rouge de sang : le pogrom de Blagovechtchensk 438

a. Le contexte 438

b. Aux racines de la panique des citoyens de Blagovechtchensk 441

c. Le massacre de Blagovechtchensk 442

d. La continuation des massacres et la destruction des soixante-quatre villages chinois de la rive est de l'Amour 445

e. Une tragédie à oublier au plus vite 447

f. Perceptions racistes et considérations économiques 448
g. Les répercussions des événements de Blagovechtchensk en Sibérie 450
Conclusion intermédiaire 452
V. Le discours du « péril jaune » et la guerre russo-japonaise 454
VI Entre sous-évaluation de l'ennemi et cupidité 455
VII Évaluer les Japonais selon le prisme de l'infériorité raciale 458
VIII Le conflit russo-japonais 460
IX L'image de l'ennemi asiatique dans les affiches populaires de propagande 462
a. Les petits Japonais 464
b. Les Japonais sont sous le contrôle des puissances étrangères 468
c. Les allégories du « péril jaune » 470
Conclusion 475

Chapitre 11 Remplacer la « main-d'œuvre jaune » sur les sites de construction des chemins de fer dans la région de l'Amour 477

I Des voix contradictoires en provenance de l'Extrême-Orient 479
a. Bakhmetev et l'incohérence des alarmistes : rien à craindre de Tokyo… 480
b. Rumeurs inquiétantes venant de la frontière sino-russe 481
c. L'appel d'Ounterberger à une réponse urgente 482
II Les réactions aux voix en provenance de l'Extrême-Orient 483
III La menace japonaise accélère l'approbation d'une loi « anti-jaunes » 484
IV Un mélange de paranoïa, de racisme et de confusion 488
V Conséquences pratiques sur les chantiers de construction du chemin de fer de l'Amour 493
a. Apporter des solutions sociales… ou non 495
b. Un passage risqué dont il valait mieux éviter d'assumer la responsabilité 497
VI La réalité sur le terrain entre grèves, fuites et vodka chinoise 498
VII Les entrepreneurs et la peur du futur 501
VIII Évaluer l'impact des mesures « anti-jaunes » 504
Conclusion 506

Chapitre 12 Le discours du « péril jaune » et ses enchevêtrements dans les milieux culturels et politiques 511

I L'apparition d'une littérature du « péril jaune » et la vision de l'Orient de Dostoïevski 512

II Des positions à contre-courant ? 526

III L'*asiatisme* : la perception de l'Orient et l'action politique dans l'Empire russe à la fin du XIX^e^ siècle 537

IV Le cauchemar panmongoliste 545

V L'héritage de Soloviov et le thème « mongol » dans la deuxième génération des poètes symbolistes 555

VI L'image de l'Asie au temps de la Révolution 568

Conclusion 574

Conclusion de la deuxième partie : quel portrait final pour la Russie orientale ? 577

Conclusion générale 579

I Contenus généraux et résultats de la première partie 580

II Contenus généraux et résultats de la deuxième partie 581

III Difficultés, faiblesses et limites 585

IV Perspectives de recherche 586

Bibliographie 589

Achevé d'imprimer
En octobre 2025
Pour le compte des Éditions Alphil-Presses universitaires suisses

Responsable de production : Anne Berthellemy

Est-il possible d'écrire une histoire du discours du « péril jaune », de ses origines, de ses usages et de ses représentations en Russie sans pour autant l'isoler de l'histoire de la perception de l'Asie en Europe ?

Pouvons-nous étudier les vicissitudes ayant jalonné la présence des immigrés asiatiques en Russie orientale entre la fin du XIXe et le début du XXe siècle, en adoptant une approche transpacifique et en nous ouvrant à une analyse comparative et interdisciplinaire ?

Comment reconstruire l'histoire du discours du « péril jaune » en Russie sans recourir à des narrations exceptionnalisantes ? Ces dernières sous-tendent souvent des analyses biaisées qui oublient les interconnexions historiques, culturelles et socio-spatiales ayant défini, entre autres : l'évolution du discours sur l'Autre oriental en Russie, l'histoire de la colonisation russe de l'Asie nord-orientale et la projection impérialiste russe dans la région pacifique entre la fin du XIXe et le début du XXe siècle.

Cet ouvrage relève le défi d'insérer l'histoire du discours du « péril jaune » en Russie dans l'histoire globale. Il propose au lecteur un voyage temporel qui, en partant de la Grèce antique, l'accompagne jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale. Il montre que la Russie orientale doit être comprise plutôt comme une composante à part entière de la région transpacifique que comme une dépendance jalousement renfermée dans l'espace civilisationnel russe.

Enfin, en déconstruisant l'idée reçue de l'existence d'un exceptionnalisme de l'histoire russe en Asie, cet ouvrage montre comment et pourquoi le phénomène de la diffusion du discours du « péril jaune » en Russie ne se différencie pas remarquablement de celui qui s'affirma en Occident et dans les régions colonisées de l'espace transpacifique.



Iacopo Adda est collaborateur scientifique et chargé de cours auprès du *Global Studies Institute* de l'Université de Genève. Il est aussi professeur adjoint d'analyse géopolitique auprès de l'*International Institute of Geneva*. Spécialiste de l'histoire de la Russie orientale et des relations entre la Russie et les pays de l'Asie du Nord-Est, il a obtenu son doctorat en études russes auprès de l'Université de Genève en 2023.

ISBN 978-2-88930-710-4